REVUE

DES

DEUX MONDES

LIe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME XLVII. — 1er SEPTEMBRE 1881.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cie, rue Saint-Benoît.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LIe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME QUARANTE-SEPTIÈME

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE BONAPARTE, 17

1881

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

AP
20
R5
pér. 3
t. 47

17330
6.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

QUATRIÈME PARTIE (1).

VII. — GUSTAVE FLAUBERT.

Né à Rouen, le 12 décembre 1821, Gustave Flaubert avait alors vingt et un ans. Il était d'une beauté héroïque. Ceux qui ne l'ont connu que dans ses dernières années, alourdi, chauve, grisonnant, la paupière pesante et le teint couperosé, ne peuvent se figurer ce qu'il était au moment où nous allions nous river l'un à l'autre par une indestructible amitié. Avec sa peau blanche légèrement rosée sur les joues, ses cheveux fins et flottans, sa haute taille, large des épaules, sa barbe abondante et d'un blond doré, ses yeux énormes, couleur vert de mer, abrités sous des sourcils noirs, avec sa voix retentissante comme un son de trompette, ses gestes excessifs et son rire éclatant, il ressemblait aux jeunes chefs gaulois qui luttèrent contre les armées romaines. Je m'imagine qu'ils étaient ainsi, impétueux, impatiens, dominateurs, et charmans néanmoins, car leur violence apparente n'était que l'emploi des forces que la nature leur avait départies. Gustave était un géant; issu de Normande et de Champenois, il avait dans les veines, par un de ses ascendans qui avait vécu au Canada, quelques gouttes de sang iroquois dont il se montrait fier. Il était alors à Paris pour faire son droit; il n'y avait nulle vocation et obéissait à la volonté de son père. Il suivait les cours de l'école, poussait l'abnégation jusqu'à prendre des notes et s'indignait du mauvais français que parlaient ses pro-

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin, du 1er juillet et du 1er août.

fesseurs. Sur les gradins où s'entassaient les étudians, son costume l'avait fait remarquer. En effet, fût-ce à huit heures du matin, il ne sortait qu'en vêtemens noirs, en cravate blanche et en gants blancs. Il lui fallut l'expérience de la vie de Paris et la persistance de nos railleries pour l'amener à modifier ce costume, qui le faisait ressembler à un garçon de noce. Il était né à Rouen, où son père, Achille-Cléophas Flaubert, était chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. Il avait fait ses études au collège de sa ville natale, ni bonnes, ni mauvaises, intermittentes selon son tempérament, coupées de lectures que ses maîtres n'eussent pas approuvées, s'occupant plus de Ronsard que de Virgile et plus de Brantôme que de Fénelon. En seconde, en rhétorique, dans les narrations et les discours français, il avait déjà donné preuve d'une puissance de style et d'une ampleur d'images qui furent remarquées. Longtemps on a conservé le souvenir d'une de ses phrases; il faisait dire à Richard Cœur de Lion : « Le genêt de ma famille est trop haut pour que les abeilles de France puissent y monter! » Le professeur l'avait félicité et lui avait prédit qu'il marcherait sur les traces de M. Villemain. Flaubert avait fait la grimace, car le compliment ne lui avait point paru sans amertume. A cette époque, il vivait dans la familiarité de Byron et de Shakspeare, que sa connaissance de la langue anglaise lui permettait de lire dans l'original, et Villemain ne lui semblait pas un modèle digne d'être imité. Il avait conçu au collège une de ces amitiés exigeantes et passionnées qui étaient dans sa nature, pour un de ses camarades plus âgé que lui, qui se nommait Alfred Le Poitevin et qui ne devait pas vieillir. Autant par son âge que par les qualités de son esprit subtil, Le Poitevin exerça une forte influence sur Flaubert, et cette influence fut littérairement bonne. Le Poitevin disait de lui-même : « Je suis un Grec du Bas-Empire. » Il était ergoteur avec un tour byzantin dans la discussion; il se plaisait aux discussions philosophiques, et parmi les écrivains de l'antiquité préférait ceux de la décadence; il disait couramment : « Je donnerais toutes les odes d'Horace pour un chapitre d'Apulée. » Il écrivait, était rarement satisfait de son œuvre, la recommençait et enseigna à Gustave l'art d'être sévère pour soi-même. Tous deux se destinaient aux lettres et s'en cachaient comme d'un crime; leurs familles ne le soupçonnaient guère et rêvaient pour eux un poste de substitut, qui tôt ou tard deviendrait le siège inamovible d'un conseiller; aussi avaient-ils été expédiés à Paris pour devenir des juristes. Entre le collège et l'école de droit, Flaubert avait fait un voyage en Corse avec le docteur Jules Cloquet; il avait dormi sous les pins laryx, s'était baigné dans le golfe de Sartène, avait mangé des cuissots de chèvre et se sentait plus de vocation pour le métier de bandit que pour l'étude des Institutes.

Il s'était installé rue de l'Est, dans un petit appartement lumineux qui découvrait la pépinière du Luxembourg. J'en connus bientôt le chemin, car entre Flaubert et moi, l'amitié ne fut pas lente à naître; au bout d'une heure, nous nous étions tutoyés, et il était rare qu'un jour s'écoulât sans nous réunir. Je l'admirais beaucoup; son développement intellectuel était extraordinaire; sa mémoire était prodigieuse, et, comme il avait beaucoup lu, il représentait pour moi une sorte de dictionnaire vivant que j'avais plaisir et bénéfice à feuilleter. A cette heure de son existence, le *Quo non ascendam* de Fouquet semblait fait pour lui. Sa santé, que rien n'avait altérée, lui permettait de supporter impunément des fatigues excessives; il avait beau passer les nuits à travailler son droit, auquel il ne comprenait rien, courir tout le jour, dîner en ville, aller au spectacle, il n'en restait pas moins alerte dans sa pesanteur native, mêlant ensemble le plaisir et l'étude, jetant l'argent par les fenêtres, criant misère, dépensant un jour 50 francs à son dîner, vivant le lendemain d'un chiffon de pain et d'une tablette de chocolat, psalmodiant la prose, hurlant les vers, s'engouant d'un mot qu'il répétait à satiété, s'éprenant de choses médiocres où il apercevait des beautés invisibles à d'autres, emplissant tout de son bruit, dédaignant les femmes que sa beauté attirait, venant me réveiller à trois heures du matin pour aller voir un effet de clair de lune sur la Seine, se désespérant de ne pas trouver de bon fromage de Pont-l'Évêque à Paris, inventant des sauces pour accommoder la barbue, et voulant souffleter Gustave Planche qui avait mal parlé de Victor Hugo. Je n'ai jamais vu une exubérance pareille. Il éprouvait le regret, — que je ne comprenais guère, — de n'être pas acteur pour jouer le rôle de Triboulet du *Roi s'amuse*. Le théâtre l'attirait; nous y allions souvent ensemble. Il s'était pris de passion pour *Antony*, qui est une des œuvres les plus puissantes de l'école romantique, et qui exerça une influence que les générations actuelles ne peuvent se figurer. Gustave l'admirait sans réserve et ne se tenait pas d'aise en écoutant Mme Dorval, dont il avait fini par attraper l'accent traînard et les intonations grasseyantes. Ce talent d'imitation l'enchantait; pendant plusieurs semaines, il ne nous parlait plus qu'avec la voix de Mme Dorval : il en était insupportable. Du reste, il eut toujours cette manie de contrefaire les gens : acteurs ou souverains, peu lui importait. C'était là le côté puéril de son caractère; il perdait son temps à la recherche d'effets comiques dont bien souvent il était seul à goûter la saveur; lorsqu'il était entré dans une plaisanterie, il n'en pouvait sortir, et la répétant sans cesse, il disait : « Je ne sais pas si tu comprends la grandeur de ça; moi, je trouve ça énorme! » Et il criait : « C'est énorme! c'est énorme! » Si l'on ne partageait pas son enthousiasme,

il avait vite fait de vous traiter de bourgeois, ce qui était sa plus mortelle injure. Très doux néanmoins, malgré sa violence extérieure, crédule en outre et facile à duper, car, par cela même qu'il ne mentait jamais, il n'imaginait pas que l'on essayât de le tromper.

Louis de Cormenin, Alfred Le Poitevin, Gustave Flaubert et moi nous dînions fréquemment ensemble, le plus souvent chez Dagneaux, rue de l'Ancienne-Comédie, où nous restions, à bavarder, jusqu'à l'heure de la fermeture. Je ne crois pas qu'une seule fois nous ayons parlé politique; en revanche, de quoi ne causions-nous pas? Depuis la personnalité de Dieu et l'identité du moi jusqu'aux bouffonneries des petits théâtres, jusqu'aux turlutaines du *Tintamarre*, tout nous était bon pour discuter, pour nous intéresser, pour nous jeter dans des théories à perte de vue. On sautait d'un sujet à un autre sans trop se soucier des transitions. Je me rappelle une conversation à propos d'une pantalonnade jouée alors au Palais-Royal, qui se continua par l'analyse du livre de Gioberti sur l'esthétique et se termina par l'exposé des *Idées hébraïques* de Herder. Nous touchions à tout, comme des jeunes gens ardens à s'instruire et peut-être aussi désireux de montrer ce qu'ils savent; en somme, chacun de nous y gagnait, et cette escrime intellectuelle, toute désordonnée qu'elle fût, ne nous a pas été inutile. J'ignorais encore que Gustave Flaubert s'occupât de littérature, comme disent les bonnes gens. Il me l'avait caché, et Le Poitevin n'en avait soufflé mot. Parfois, lorsque je causais avec lui de mes projets, j'avais surpris dans son regard une expression singulière où j'avais distingué une sorte d'encouragement mêlé à quelque commisération, comme s'il eût pensé : « Pauvre garçon! si tu savais à qui tu parles! » Un soir, je l'avais reconduit jusqu'à sa porte; au moment de franchir le seuil, il s'arrêta, sembla hésiter, puis brusquement, il me dit : « Monte avec moi, j'ai à te parler. » Une fois arrivé dans son appartement, il tira un manuscrit d'un coffre fermé à clé, le jeta sur la table et avec un rayonnement d'orgueil s'écria : « Tu vas écouter ceci; seulement je te prie de me garder le secret; l'état actuel de nos idées exige que l'on se cache de faire des lettres comme d'une infirmité infamante; Gozlan a eu raison de parodier les vers d'*Athalie :*

> Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture,
> Mais sa bonté s'arrête à la littérature,

J'étais trop surpris pour combattre cette opinion, qui n'a jamais été la mienne, et j'écoutai. Le livre dont j'entendais la lecture est la première œuvre de Flaubert : c'est un roman intitulé *Novembre.* La donnée en est simple et peut passer pour une autobiographie

morale. Une analyse psychologique faite par un homme de vingt et un ans a bien des motifs pour n'être que l'analyse des sentimens de l'auteur. — Un homme très jeune encore a tout épuisé par la rêverie, par la contemplation intérieure, par la réflexion; il n'a pas aimé, il n'a pas travaillé, il n'a pas vécu; mais par le seul labeur de sa pensée, il est dégoûté de l'amour, il est dédaigneux du travail, il est découragé de l'existence; tout s'est fané en lui, rien ne peut plus reverdir. Le cerveau conçoit encore des idées, mais les sentimens ont été détruits par un esprit trop porté à l'analyse; s'ils ne sont pas détruits, ils sont du moins désagrégés et rien ne les émeut. Il n'en est pas de même des sensations, qui sont restées impérieuses, car le corps est plein de vigueur, de sorte que cette âme cadavre est enfermée dans une matière inassouvie. Le hasard met ce malheureux en relations avec une jeune femme, — une fille, ou peu s'en faut, — qui est diamétralement le contraire. La débauche a tué ses sens en laissant les sentimens intacts; le corps est toujours beau, le cœur est toujours ouvert à l'amour, la chair est fermée aux sensations. On voit ce que peut produire la conjonction de cette anesthésie sentimentale et de cette anesthésie physique. Les deux êtres, stérilisés dans leurs désirs, voudraient changer de rôle, n'y réussissent pas et se désespèrent. Des phrases reviennent à ma mémoire et me parlent un langage qui me rejette à quarante ans en arrière : « Dis-moi, enfant! à quoi pensait ta mère lorsqu'elle t'a conçu? Rêvait-elle aux lions fauves qui marchent dans le désert? rêvait-elle aux palmiers qui baignent leurs tiges ondoyantes dans les grands fleuves d'Afrique? » Le héros, fatigué de la civilisation, aspire vers les voyages : « Dans un canot allongé, un canot en bois de cèdre, sous une voile en bambous tressés, au son des flûtes et des tambourins, j'irai dans ce pays jaune que l'on appelle la Chine. » Il ne peut réaliser son rêve. Il meurt ou se tue. « Il ordonna qu'on l'ouvrît dans la crainte d'être enterré vif, mais il défendit qu'on l'embaumât. » C'est la dernière phrase. Le livre est écrit d'un style qui ferait sourire aujourd'hui, mais qui me parut admirable. Je n'eus aucun effort à faire pour témoigner mon enthousiasme; j'étais sous le charme et subjugué. Enfin un grand écrivain nous est né, et j'en recevais la bonne nouvelle! Mon émotion était sincère, et Gustave ne s'y méprit pas. Lorsqu'il eut terminé sa lecture, il me dit : « A quoi trouves-tu que cela ressemble? » Avec hésitation je répondis : « Ça rappelle un peu la manière de Théophile Gautier. » Brusquement, il répliqua : « Tu te trompes, ça ne ressemble à rien. »

Flaubert avait raison, je m'étais trompé; mais il se trompait lui-même; son livre n'était pas une imitation, mais il avait été fait sous une double influence qu'il fut facile de déterminer à une seconde

audition. Deux écrivains ont frappé Gustave Flaubert d'une empreinte qui reste visible jusque dans ses derniers romans : c'est Chateaubriand et c'est Edgard Quinet. Et encore de l'œuvre de ces deux grands hommes il n'a retenu que *René* et *Ahasvérus;* il les savait par cœur, les récitait, en était imprégné jusqu'à les reproduire sans même sans douter. Il en est un troisième qui laissa trace en lui; j'ose à peine le nommer : c'est Pigault-Lebrun, qu'il avait lu tout entier, qui le faisait rire et l'avait poussé vers une recherche du bouffon, dont le résultat n'a pas toujours été heureux. On a dit de Flaubert qu'il était un réaliste, un naturaliste; on a voulu voir en lui une sorte de chirurgien de lettres disséquant les passions et faisant l'autopsie du cœur humain; il était le premier à en lever les épaules : c'était un lyrique. Il en était arrivé à cette théorie singulière que le mot le plus harmonieux est toujours le mot juste; à l'harmonie de ses phrases, il a tout sacrifié, parfois même la grammaire; il répétait : « Ce que l'on dit n'est rien, la façon dont on dit est tout; une œuvre d'art qui cherche à prouver quelque chose est nulle par cela seul; un beau vers qui ne signifie rien est supérieur à un vers moins beau qui signifie quelque chose; hors de la forme il n'y a rien; quel que soit le sujet d'un livre, il est bon s'il permet de parler une belle langue. » — Du jour où il a saisi une plume pour la première fois, jusqu'à l'heure où la mort l'a brisée dans ses mains, il a été un ouvrier de l'art pour l'art.

Ces théories, que rien n'a jamais ébranlées, il me les exprimait avec éloquence dans son petit salon de la rue de l'Est, après la lecture de *Novembre,* pendant que le crépuscule blafard combattait la clarté des lampes, car la nuit s'était écoulée, et l'aube se levait. Nous passâmes ensemble cette journée, qui est restée présente dans mon souvenir comme si elle était d'hier. Nous nous racontâmes nos projets, « nos plans, » comme disait Flaubert, et il est bon de les répéter, ne serait-ce que pour prouver l'inanité des conceptions de la jeunesse, qui ne doute de rien parce qu'elle n'a encore rien appris. A ce moment, Gustave songeait à deux œuvres dont l'ordonnance le préoccupait plus que ses études de droit. L'une était un conte oriental dont l'ensemble lui échappait encore, dont il n'apercevait distinctement que quelques épisodes et qui a fini par se cristalliser dans *Salammbô;* l'autre était le *Dictionnaire des idées reçues,* qui eût été le groupement méthodique des lieux-communs, des phrases toutes faites, des *prudhomismes* dont il riait et s'irritait à la fois; le personnage de Homais, dans *Madame Bovary, Bouvard et Pécuchet,* sont une réminiscence lointaine de ce projet de la vingtième année. Pour ma part, je méditais alors d'écrire les Mémoires du Juif errant; je crois bien que la lecture de l'*Histoire des Français des divers états,* livre d'une prodigieuse

érudition qu'Alexis Monteil a gâché par sa détestable méthode, avait fait naître en moi cette idée ambitieuse qui ne tendait à rien moins qu'à raconter les persécutions dont le peuple hébreu a été la victime dans tous les temps et chez tous les peuples depuis l'an 70. Si à cela on ajoute un drame dont le marquis de Pombal eût été le héros, un roman historique sur Duguesclin et une histoire de Charles VI, évidemment inspirée par le souvenir de *Capeluche*, on aura ma confession générale. Flaubert et moi, nous nous encouragions sans contrainte, et, à chaque confidence, nous avions la bonne foi de nous écrier : « Ce sera superbe! » Il fut décidé que nous nous quitterions le moins possible, et nous réglâmes notre mode de vivre. Je ne puis m'empêcher de sourire aujourd'hui de tant de naïveté et de l'ignorance avec laquelle nous limitions l'avenir ; nous étions si jeunes encore et si présomptueux que nous ne savions rien de l'âge, des forces et du développement de l'homme. Voici donc quels furent nos projets arrêtés d'un commun accord, sans discussion comme sans hésitation. Nous avions vingt et un ans : neuf années nous suffisaient pour tout apprendre ; à trente ans nous nous mettions à la besogne et nous commencions à publier nos œuvres. De même que neuf années nous avaient suffi pour tout apprendre, dix ans nous suffisaient pour tout produire. Cela nous menait à quarante ans ; à cet âge, l'homme est fini ; l'imagination est stérilisée, la puissance de conception est éteinte, le cerveau s'ossifie ; on peut se souvenir encore, mais il est impossible de créer ; c'est l'heure du repos, il faut dire adieu aux lettres. Mais l'oisiveté est lourde à porter, et l'on garde en soi un fonds de connaissances acquises qu'il est légitime d'utiliser. Nous résolûmes donc de nous retirer ensemble à la campagne lors de notre quarantième année et d'entreprendre un travail pour ainsi dire mécanique qui nous conduirait jusqu'au seuil de la vieillesse. Or ce travail était singulier ; c'est moi qui en avais eu l'idée, que Flaubert avait épousée avec ardeur. — En 1843, il n'était point question de langue aryenne, et les savans n'avaient pas encore glané les racines des langues primitives. Sans s'attacher au latin comme à une langue proprement étymologique, on y voyait du moins une sorte de langue mère dont l'influence était encore perceptible en Europe. Sous le titre prétentieux de : *les Transmigrations du latin*, nous voulions faire un dictionnaire qui eût indiqué les modifications que les vocables d'origine latine ont subies dans les différens pays où ils ont été adoptés. Ainsi le mot *cavum*, qui signifie trou, creux, profond, dont nous avons fait *cave*, *cabaret*, devient *gave* aux Pyrénées, *havre* dans l'ouest de la France, avec la signification de port naturel, *haven* en Angleterre, *hafen* en Allemagne. Le mot *via*, chemin, conservé intact par l'italien, donne en français le mot *voie* avec

tous les dérivés *convoi, envoyer, fourvoyer, dévoyer*,.. etc., se transforme en *way* lorsqu'il a traversé la Manche et en *weg* lorsqu'il a franchi le Rhin. Comme on le voit par ces exemples, que je réduis, le travail eût été excessif et eût exigé la connaissance de toutes les langues européennes; cela ne nous arrêtait guère, n'avions-nous pas dix ans devant nous, et dix ans, n'est-ce point l'éternité? Depuis, nous en avons rabattu et nous avons reconnu qu'il faut un long temps pour apprendre quelque chose et produire bien peu. Néanmoins ces grandes ambitions intellectuelles de la jeunesse, qui embrassent tout et ne reculent devant rien parce qu'elles n'aperçoivent aucun obstacle, ne sont pas superflues; elles rendent modeste plus tard lorsqu'on se les rappelle; il faut peut-être aussi avoir rêvé de faire des chefs-d'œuvre pour écrire un ou deux volumes qui ne soient pas absolument mauvais. A l'époque où Flaubert et moi nous disposions si arbitrairement de la vie, nous voulions devenir des encyclopédistes, tout savoir, et cela nous paraissait facile. Cette visée extraordinaire en elle-même et par plus d'un point ridicule, eut cela de bon qu'elle nous jeta à travers les études les plus diverses et qu'elle nous força à toucher à bien des choses. Il faut croire que nous étions nés insatiables: Gustave Flaubert l'a été jusqu'à la fin, et je sens que je le suis encore.

Du jour où Flaubert s'était confié à moi et m'avait lu *Novembre*, nous ne nous quittâmes plus; ou chez lui, ou chez moi, nous étions toujours ensemble. Alfred Le Poitevin, onduleux comme une femme, disant des énormités d'une voix paisible, nous apportait la finesse de son esprit prompt aux arguties de la scolastique; Louis de Cormenin nous donnait l'éclat de ses bons mots, la sûreté de son intelligence et les ressources de son incomparable mémoire; parfois Rolland de Villarceaux se mêlait à nous et nous étonnait par la délicatesse de sa causerie, qui avait la subtilité d'un parfum léger. Heures charmantes, à jamais envolées et dont aujourd'hui je suis seul à me souvenir! Les fantômes que j'évoque revivent pour moi; je les revois tels que je les ai connus, tels que je les ai aimés, j'entends encore le joyeux rire de leur jeunesse, et je me demande pourquoi la mort s'est tant hâtée de les appeler avant que la plupart d'entre eux aient eu le temps de laisser, comme Flaubert, l'œuvre où le nom reste inscrit pour toujours. Il y a dans la destinée certaines brutalités qui révoltent la conscience comme un crime, et que l'on ne peut pardonner.

Flaubert était romantique, ai-je besoin de le dire? Il prétendait qu'il avait un battement de cœur quand sur la couverture d'un volume, il apercevait le *g* du nom de Victor Hugo; cela ne l'empêcha cependant pas d'admirer la *Lucrèce* de Ponsard, qui venait d'être applaudie à l'Odéon. Son admiration, je me hâte de le dire,

ne fut pas de longue durée; mais il était ouvert à tous les enthousiasmes, et il avait subi l'émotion que le public avait éprouvée en entendant un langage auquel depuis longtemps il n'était plus accoutumé. Mme Dorval, à la fois languissante et dramatique, avait été pour beaucoup dans le succès; le mérite de la pièce était discutable, et la faveur avec laquelle elle fut accueillie était une protestation contre les absurdités où s'étaient laissé entraîner les derniers dramaturges romantiques. *Les Burgraves*, qui étaient bien plus un poème qu'un drame, qui par la longueur des développemens avaient fatigué les spectateurs, qui par l'invraisemblance de la conception avaient exigé de la crédulité humaine plus qu'elle ne peut accorder, *les Burgraves* étaient tombés, au mois de mars, sur la scène de la Comédie-Française, malgré des vers d'une beauté supérieure. On en avait ri. A ce moment, une comète flambait dans le ciel; on avait fait une caricature représentant Victor Hugo regardant les étoiles; Laurent-Jan s'était chargé de la légende :

> Hugo, lorgnant les voûtes bleues,
> Se demande avec embarras
> Pourquoi les astres ont des queues
> Quand *les Burgraves* n'en ont pas?

Le drame romantique avec le bric-à-brac du moyen âge, les fioles de poison, les dagues de Tolède, les drogues merveilleuses et les tirades historiques, était bien malade; *Lucrèce* lui donna le coup de grâce; le petit caillou de David tua Goliath. Nous accusions Flaubert de trahir ses dieux, et nous l'appelions Campistron; il n'en démordait pas et, imitant à s'y méprendre l'accent de Mme Dorval, il récitait :

> Lève-toi, Laodice, et va puiser dans l'urne
> L'huile qui doit brûler dans la lampe nocturne;

Alfred Le Poitevin, de sa voix de couleuvre, lui sifflait les vers des *Burgraves* :

> . . . . Quand ils étaient en marche,
> Ils enjambaient les ponts dont on leur brisait l'arche,
> Faisaient, musique en tête et sonnant du clairon,
> Face à toute une armée...

et ajoutait: « Quand ton Ponsard fera des vers comme ceux-là, on pourra te permettre de prononcer son nom. » A la fin, Flaubert s'avoua vaincu et renonça pour toujours à Ponsard; il n'eut pas

tort; mais l'admiration qu'il lui retirait, après examen, il la reporta plus tard sur Émile Augier, et il eut raison.

L'école de droit n'allait pas tarder à entrer en vacances; c'était le coup de feu des examens de première année; mes amis s'y préparaient, et Flaubert plus ardemment que tout autre. Sa méthode de travail était peu pratique; sous prétexte de prendre des notes, il copiait les livres écrits sur les matières qu'il avait à étudier; or, il copiait machinalement, en pensant à autre chose; le résultat était une fatigue physique et une accumulation de paperasses sans valeur; il a, du reste, été toujours ainsi, et je l'ai vu souvent dépouiller cinq ou six volumes pour écrire une phrase. Je citerai de cette manie un exemple curieux : avant de faire la nouvelle intitulée : *Saint Julien l'hospitalier*, il lut tous les livres de vénerie qu'il put se procurer, — je le sais, car c'est moi qui les lui envoyai, — depuis Gaston Phœbus et Du Fouilloux, jusqu'au *Dictionnaire des chasses* de Baudrillart, qui naturellement ne lui furent d'aucune utilité. — Lorsque le jour fut venu d'aller affronter le jugement de la faculté de droit, Flaubert me demanda de l'accompagner. Il revêtit la toge, glissa le rabat sous sa barbe d'or et ne se sentit pas rassuré. Ce fut lamentable. Les examinateurs ne manquaient pas d'indulgence, et l'un d'eux surtout fit effort pour ouvrir à Flaubert une porte de salut; c'était Rossi; je me le rappelle, car son attitude m'avait frappé, tant elle contrastait avec celle des autres professeurs. Autant ceux-ci semblaient mettre d'importance à leurs fonctions, autant il paraissait accomplir une corvée dont il eût voulu débarrasser le candidat et lui-même. Je le vois encore, enfoui dans son fauteuil, absent pour ainsi dire, et n'écoutant guère les réponses qu'il avait provoquées. Son visage allongé et de teinte olivâtre avait le caractère sérieux et réfléchi que l'on remarque sur certains bustes antiques. La similitude était rendue plus saisissante encore par un nez droit, une bouche mince et un menton carré. L'œil très beau, profondément enfoncé sous l'arcade sourcilière, était indolent, comme s'il eût été insensible aux spectacles extérieurs et eût regardé en dedans; de longs cheveux noirs découvraient un front élevé qui parfois se plissait avec une impatience promptement réprimée. L'ensemble de ce masque fortement modelé eût été bienveillant, si l'on n'y eût senti une ironie latente dont l'acuité devait être extraordinaire. On eût dit qu'il était humilié de ce qu'il faisait; si on l'eût consulté, il est probable qu'il eût fait délivrer des diplômes de licencié en droit à tous ceux qui en désiraient, sans même se donner et leur causer l'ennui de l'examen. Sa fortune politique n'était pas encore née, et il était un humble professeur de droit avant de devenir d'abord

ambassadeur de France auprès du saint-siège et ensuite premier ministre de Pie IX. Les Italiens l'ont assassiné, ce qui est naturel, car il ne leur avait fait que du bien et travaillait à leur indépendance. Il n'est jamais bon de tuer ses grands hommes ; leur sang, ainsi versé, n'est fécond que pour les désastres. Le meurtre de Rossi a pesé sur l'Italie et a reculé pendant longtemps l'accomplissement de ses destinées.

Flaubert obtint trois boules noires que ses examinateurs n'avaient pu lui refuser. Il était fort marri et disait : C'est une défaillance de mémoire. Nullement. Ce cerveau, plein des choses de l'art et de la poésie, n'avait pu, malgré ses efforts, s'assimiler des maximes abstraites dont la forme seule lui était antipathique. Que de fois je l'avais vu repousser son code avec colère et dire : Je n'y comprends rien, c'est du charabia! Il se rejetait alors sur les commentaires et trouvait que le charabia n'était pas moindre. De charabia en charabia il en était arrivé à ne pas comprendre. Malgré son dépit, il fit contre mauvaise fortune bon cœur, et nous allâmes dîner ensemble, car le soir il partait pour Rouen. Nos adieux furent tristes; je ne sais quel mauvais pressentiment nous agitait; sa déconvenue y était pour quelque chose, mais il y avait plus, et Flaubert, qui redoutait les railleries de son père, était découragé, lorsque nous nous quittâmes en nous disant au revoir. Nous devions nous revoir, en effet, mais de longtemps ailleurs qu'à Paris. Gustave venait de terminer sa vie d'étudiant; il partait avec l'intention d'être de retour vers le mois d'octobre, afin de se présenter de nouveau devant ses examinateurs, mais le destin le guettait; il ne devait plus reparaître dans son petit appartement de la rue de l'Est et il allait être condamné à l'existence d'un reclus. Avant que sa vingt-deuxième année fût tombée du sablier éternel, un mal implacable l'avait saisi, l'avait en quelque sorte immobilisé et lui donnait ces étrangetés qui parfois ont surpris ceux dont il n'était que superficiellement connu. Je ne m'attendais guère à ce malheur, lorsque je lui dis adieu, au mois d'août 1843, dans la gare du chemin de fer (1), car jamais santé plus vigoureuse, force plus énergique n'avait revêtu une forme aussi imposante.

Flaubert était parti, Louis de Cormenin était au château de Lamotte, mes autres amis prenaient leurs vacances en province, j'étais seul et ne m'en plaignais pas. Je vivais en Asie-Mineure, dans les îles de l'Archipel, en Italie, car j'étais résolu à suivre les conseils d'Amédée Jaubert et à partir pour l'Orient au printemps prochain. J'avais compté que Louis serait du voyage, mais j'avais compté sans son père, qui fut inflexible. J'eus beau n'épargner ni

(1) L'inauguration du chemin de fer de Paris à Rouen avait eu lieu le 9 mai 1843.

argumens, ni supplications, Timon hocha la tête, me traita d'écervelé et me déclara que je n'avais qu'à attendre que son fils eût terminé son droit. Je savais par expérience que M. de Cormenin était d'un entêtement sans pareil, je n'insistai pas, mais je lui en gardai rancune. Au mois d'octobre, la réouverture de l'école de droit rappela mes amis à Paris ; seul, Flaubert ne revint pas. Alfred Le Poitevin me parut troublé ; il me disait que Gustave était souffrant, affaibli, qu'il avait besoin d'un repos qui le retiendrait à Rouen pendant l'hiver ; lorsque j'insistais, il se dérobait et me répondait : « Le père Flaubert ne veut rien dire. » C'était inquiétant ; j'écrivis à Gustave, qui m'envoya une lettre assez gaie et parsemée de ces grivoiseries un peu grosses auxquelles il se délectait. Notre correspondance commencée à cette époque n'a pris fin qu'à sa mort ; je crois avoir reçu le dernier billet qu'il ait écrit. Cette correspondance très considérable a été détruite par nous, lorsque la publication des *Lettres de Mérimée à une inconnue*, — que l'on connaît, — vint nous révéler à quel danger, à quel abus de confiance on s'exposait en laissant subsister ces confidences où les mots « propres » ne sont point ménagés, où les noms sont prononcés, où le cœur s'ouvre sans réserve. Gustave a conservé une douzaine de mes lettres qui lui rappelaient quelques escapades de jeunesse ; parmi les siennes, j'en ai gardé sept ou huit qui, pour moi du moins, ont une valeur historique, car elles racontent la mort de ceux que nous aimions. Tout le reste a été brûlé, et ce n'est pas sans regret que nous avons anéanti ces pages où le meilleur de nos âmes s'était répandu.

Au mois de janvier 1844, Gustave cessa tout à coup de m'écrire ; plusieurs fois je lui avais proposé d'aller vers lui, il avait ajourné ma visite. Je ne savais que conclure de son silence, lorsque je reçus une lettre de Mme Flaubert, qui me disait que son fils était blessé à la main, que je lui ferais plaisir en venant le voir et que l'on m'avait préparé une chambre dans sa maison. Je passai avec lui le mois de février. Il habitait alors, rue Lecat, avec sa famille, un pavillon avec jardin, dépendant de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Le logement était triste, mal distribué ; on y était les uns sur les autres. Je trouvai Gustave fort dolent, le bras en écharpe par suite d'une brûlure grave à la main droite, dont il porta la cicatrice toute sa vie. Autour de lui on était assombri, toujours sur le qui-vive, et on le laissait seul le moins possible. Sa famille se composait alors de son frère, Achille, chirurgien adjoint à l'Hôtel-Dieu, de sa sœur Caroline, une des plus exquises beautés que j'aie aperçues et qui devait mourir deux ans plus tard, de sa mère cachant sous une froide apparence un incomparable amour maternel et, enfin de son père, — le père Flaubert, comme on l'appelait ordinairement, — chirurgien de grande race, auquel il n'a manqué pour léguer un nom célèbre à la postérité

que le temps de coordonner et d'écrire les observations de sa longue pratique. La mort intervint au moment où il se mettait au travail. C'était un homme admirable qui avait le culte de sa fonction. Sa bonté, que ne tempérait même pas une tendance à l'ironie, le faisait adorer de la population de Rouen. Ponctuel au service de son hôpital, plein de commisération au chevet des malades, il ne s'est jamais couché, à quelque heure que ce fût de la nuit, sans aller dans les salles s'assurer par lui-même qu'aucun malheureux ne réclamait ses soins. Son intelligence le rendait indulgent et sa pitié pour toute souffrance lui donnait quelque chose de maternel qui semblait jurer avec sa ferme attitude. C'est lui que Gustave a peint sous le nom du docteur Larivière dans les dernières pages de *Madame Bovary*; jamais portrait ne fut plus ressemblant : « Il appartenait à la grande école chirurgicale sortie du tablier de Bichat, à cette génération, maintenant disparue, de praticiens philosophes qui, chérissant leur art d'un amour fanatique, l'exerçaient avec exaltation et sérénité. Tout tremblait dans son hôpital lorsqu'il se mettait en colère, et les élèves le vénéraient si bien qu'ils s'efforçaient, à peine établis, de l'imiter le plus possible; — de sorte que l'on retrouvait sur eux, par les villes d'alentour, sa longue douillette de mérinos, et son large habit noir, dont les paremens déboutonnés couvraient un peu ses mains charnues, — de fort belles mains, et qui n'avaient jamais de gants, comme pour être plus promptes à plonger dans les misères. Dédaigneux des croix, des titres et des académies, hospitalier, libéral, paternel avec les pauvres et pratiquant la vertu sans y croire, il eût presque passé pour un saint si la finesse de son esprit ne l'eût fait craindre comme un démon. Son regard, plus tranchant que ses bistouris, vous descendait droit dans l'âme et désarticulait tout mensonge à travers les allégations et les pudeurs. — Et il allait ainsi, plein de cette majesté débonnaire que donne la conscience d'un grand talent, de la fortune et quarante ans d'une existence laborieuse et irréprochable. »

Lorsque j'arrivai à Rouen, le père Flaubert était sous le poids d'une oppression morale dont les traces se lisaient sur son visage. Il y avait en lui de l'humiliation, du désespoir et une sorte de résignation en présence d'une force majeure qu'il ne pouvait maîtriser. Sa science restait paralysée, et son amour paternel souffrait de l'impuissance de l'art. Le mal sacré, la grande névrose, celle que Boerhaave a appelée le tremblement de terre de l'homme, avait frappé Gustave. Le pauvre géant supportait ce malheur avec quelque philosophie. Il s'essayait à rire, à faire des plaisanteries, à rassurer ceux qui l'entouraient; mais lorsqu'il oubliait son rôle, il laissait retomber sa tête et il n'était point difficile de comprendre

de quelles pensées il était obsédé. Rien jamais n'avait fait prévoir ce désastre. A son enfance atteinte de lymphatisme avaient succédé une adolescence et une jeunesse exemptes de maladie; il avait une force et une ampleur qui ne laissaient place à aucune préoccupation. Le mal avait été foudroyant. Au mois d'octobre 1843, il avait été à Pont-Audemer; son frère Achille alla l'y chercher. Ils partirent un soir ensemble dans un cabriolet que Gustave conduisait lui-même. La nuit était sombre; aux environs de Bourg-Achard, au moment où un roulier passait avec ses chevaux retentissans de grelots à gauche du cabriolet et que l'on apercevait au loin sur la droite la lumière d'une auberge isolée, Gustave fut abattu et tomba. Son frère le saigna sur place. D'autres attaques de nerfs survinrent; il en eut quatre dans la quinzaine suivante. Le père Flaubert était désespéré, et comme il appartenait à l'école de Broussais, il ne voyait d'autres remèdes que la saignée, et augmentait ainsi une prédominance nerveuse qui n'était que trop redoutable. Un jour qu'il venait de saigner Gustave et que le sang n'apparaissait pas à la veine du bras, il lui fit verser de l'eau chaude sur la main; dans l'effarement dont on était saisi, on ne s'aperçut pas que l'eau était presque bouillante, et on fit à ce malheureux une brûlure du second degré. « Excès de pléthore, trop de force, trop de vigueur, » disait le père Flaubert, et on prohibait au malade les liqueurs, le vin, le café, les viandes succulentes et le tabac. On le bourrait de valériane, d'indigo, de castoréum. Il avalait les drogues avec résignation, mangeait des viandes blanches, ne fumait plus, buvait de la tisane de feuille d'oranger, et disait avec un bon sourire : « C'est inférieur au vin de Sauterne. » Il avait pris dans la bibliothèque de son père tous les ouvrages qui traitaient des maladies nerveuses et les avait lus; à la suite de cette lecture et dans une minute d'expansion, il m'avait dit : « Je suis perdu. »

Bien souvent, j'ai assisté, impuissant et consterné, à ces crises, qui étaient formidables. Toujours elles se produisaient de la même façon et étaient précédées des mêmes phénomènes. Tout à coup, sans motif appréciable, Gustave levait la tête et devenait très rouge; il avait senti l'aura, ce souffle mystérieux qui passe sur la face comme le vol d'un esprit; son regard était plein d'angoisse et il haussait les épaules avec un geste de découragement navrant; il disait : « J'ai une flamme dans l'œil gauche; » puis quelques secondes après : « J'ai aussi une flamme dans l'œil droit; tout me semble de couleur d'or. » Cet état se prolongeait quelquefois pendant plusieurs minutes. A ce moment, cela était visible, il comptait encore en être quitte pour une alerte; puis son visage pâlissait et prenait une expression désespérée; rapidement il marchait, il courait vers son lit, s'y étendait, morne, sinistre, comme il se serait

couché tout vivant dans un cercueil; puis il s'écriait : « Je tiens les guides; voici le roulier, j'entends les grelots. Ah! je vois la lanterne de l'auberge. » Alors il poussait une plainte dont l'accent déchirant vibre encore dans mon oreille, et la convulsion le soulevait. Les accès étaient plus ou moins longs, mais toujours d'une intensité sans pareille. A ce paroxysme où tout l'être entrait en trépidation, succédaient invariablement un sommeil profond et une courbature qui durait pendant plusieurs jours. Cela explique bien des excentricités que l'on a souvent reprochées à Flaubert; jamais il ne sortait qu'en voiture et toute promenade à pied lui était antipathique; il avait établi en principe que « la marche est délétère; » c'était son expression, et il lui est arrivé de passer plusieurs mois à la campagne sans descendre une seule fois dans son jardin. Il ne se sentait en sécurité que dans les appartemens.

Cette maladie a brisé sa vie; elle l'a rendu solitaire et sauvage; il n'en parlait pas volontiers, mais cependant il en parlait sans réserve lorsqu'il se trouvait en confiance. Jamais je ne lui ai entendu prononcer le vrai nom de son mal; il disait : « Mes attaques de nerfs, » et c'était tout. Avait-il eu la première crise, la nuit, sur la route de Pont-Audemer à Rouen? Il ne le croyait pas; il se rappelait que, quatre mois auparavant, il s'était réveillé à Paris dans un état de lassitude extraordinaire qui avait, sans cause apparente, persisté pendant une semaine. Il était persuadé que son attaque de début s'était produite pendant son sommeil, et il avait probablement raison, car ses crises nocturnes étaient assez fréquentes; elles l'attristaient moins que les autres, qui parfois déterminaient en lui de véritables accès de misanthropie. Une fois qu'il avait été saisi dans les prairies de Sotteville, il resta plusieurs mois sans vouloir sortir.

On s'accoutume à tout, même à la terreur, même à cette angoisse permanente qui étreint le cœur en prévision d'un danger certain dont l'heure est inconnue; aussi Flaubert put-il s'habituer plus tard au malaise constant dont il était tourmenté; il se créa quelques relations, il rentra jusqu'à un certain point dans la vie commune; mais pendant les trois ou quatre premières années de son mal, il vécut dans une retraite à laquelle il ne fut pas possible de l'arracher.

Si cette affection nerveuse n'avait eu pour résultat que d'augmenter sa sauvagerie naturelle, l'inconvénient eût été léger; mais elle eut sur lui une influence bien autrement grave et que seuls ont pu constater ceux qui alors étaient de son intimité. J'ai dit que, dès l'âge de vingt ans, Flaubert avait un développement d'intelligence exceptionnel; il était très étrange, d'une originalité de bon aloi, ouvert aux choses et se les appropriant avec une rapidité extraordinaire; il avait le travail facile, et l'on pouvait dire de lui qu'il fructifiait naturellement, comme un bon arbre planté en terre grasse et greffé de main de

maître. Lorsque son système nerveux manqua d'équilibre, Flaubert s'arrêta ; on eût dit que son écheveau intellectuel s'était noué subitement ; il resta stationnaire. Sa mémoire si précise, si fidèle, eut des défaillances qu'il reconnaissait lui-même et qu'il attribuait à l'abus du sulfate de quinine dont on l'avait gorgé ; il devint indolent aux curiosités qui le sollicitaient pendant les jours de son adolescence ; de plus en plus il se concentra dans sa rêverie du moment ; il restait parfois des mois entiers sans ouvrir un journal, se désintéressant du monde extérieur et ne tolérant même pas qu'on lui parlât de ce qui ne l'occupait pas directement. Les notions de la vie réelle lui échappaient, et il semblait flotter dans un songe permanent dont il ne sortait qu'avec effort ; au moindre incident qui troublait la quiétude externe de son existence, il perdait la tête. Je l'ai vu pousser des cris et courir dans son appartement parce que son canif ne se trouvait pas à la place accoutumée. C'est de ce moment que date l'inconcevable difficulté qu'il éprouvait à travailler, difficulté qu'il sembla s'étudier à accroître et dont il avait fini par tirer vanité. Il aimait à montrer ces pages couvertes de ratures, où parfois il avait peine à se reconnaître. Cela tient à ce que ses conceptions étaient confuses et qu'il n'arrivait à les clarifier que par l'exécution, pareil à ces peintres si nombreux qui, sachant imparfaitement le dessin, ne parviennent à la forme qu'à force de « patocher » la couleur. Bien souvent Flaubert m'a écrit : « Je n'en puis plus de fatigue ; j'ai écrit vingt pages ce mois-ci, ce qui est énorme pour moi, et j'en suis harassé. » Il ne mentait pas ; mais ces vingt pages en représentaient cent cinquante toujours refaites, toujours remaniées et qui peut-être reproduisaient à la fin le travail accompli dès le début. Plus il avança dans la vie, plus cette difficulté s'accentua ; il avait écrit *Novembre* en deux mois, il employa cinq années à écrire son roman de *Bouvard et Pécuchet*, qu'il laissa inachevé et qui n'est guère plus long. Il gémissait, soufflait, se démenait en travaillant ; il faisait : Han! comme les pétrins qui battent la pâte ; c'était plutôt un manœuvre ruisselant sous la besogne qu'un écrivain maniant la plume. Sa lassitude parfois était telle, après une phrase enfin extraite de la gangue, qu'il se sentait courbatu, se jetait sur son canapé et s'endormait vaincu par la fatigue.

Tel je le retrouvai en février 1844 dans sa petite chambre de l'Hôtel-Dieu de Rouen, tel il devait être pendant son existence entière. Dix ans, vingt ans après, à la veille de sa mort, il répétait les mêmes plaisanteries qui alors nous amusaient, il s'enthousiasmait des mêmes livres, admirait les mêmes vers, recherchait les mêmes effets comiques, avait les mêmes engoûmens et, malgré la chasteté réelle de sa vie, se plaisait à des lectures dont la

bêtise obscène ne parvint jamais à le rebuter. Bien souvent nous, ses vieux amis, nous, les témoins de sa jeunesse, les confidens de ses premières aspirations, nous avons été surpris de voir que nul progrès ne s'était accompli en lui, que ses facultés n'avaient point acquis l'ampleur qu'elles promettaient et qu'il tournait dans le même cercle, dans le cercle que nous connaissions, et dont si souvent nous avions fait le tour avec lui. Il semble avoir eu toutes ses conceptions vers la vingtième année et avoir employé sa vie entière à leur donner un corps. Dès 1843, il me parlait du désir qu'il éprouvait d'écrire l'histoire de deux expéditionnaires qui, héritant par hasard d'une petite fortune, se hâtent de quitter leur bureau, se retirent à la campagne, essaient de tout pour se distraire, meurent d'ennui, et finissent, pour occuper leur temps et vaincre le dégoût qui les noie, par se remettre à copier du matin au soir, comme ils faisaient à l'époque où, simples commis, ils maudissaient leur destinée. C'est ce roman-là qu'il achevait lorsque la mort l'a interrompu. Ma conviction est inébranlable : Gustave Flaubert a été un écrivain d'un talent exceptionnel ; sans le mal nerveux dont il fut saisi au début même de sa jeunesse, il eût été un homme de génie.

Vers la fin du mois d'avril 1844, je revins à Rouen pour dire adieu à Flaubert, car mes préparatifs de départ étaient faits, et je n'allais pas tarder à me mettre en route. Pendant le court séjour que je fis près de lui, nous allâmes visiter ensemble une propriété que son père désirait acheter ; c'était la maison de Croisset, où il a passé une partie de sa vie et où il est mort. Il était attristé de mon absence prochaine ; il allait rester seul ; Alfred Le Poitevin était à Paris ; Louis Bouilhet n'était pas encore entré dans son existence, où il devait occuper tant de place ; ses anciens camarades de collège demeurés à Rouen ne lui plaisaient guère, et il ne faisait rien pour les attirer. Un autre sentiment se mêlait à ses regrets, sentiment naturel et qu'il éprouva avec une extrême intensité : il jalousait mon indépendance et se désespérait de ne pas venir avec moi. Il me disait : « Es-tu heureux ! tu vas voir Sardes, Éphèse, Constantinople, Rome, et je vais rester ici à boire de la tisane, à entendre parler du droit de visite et à regarder pousser l'herbe du jardin ! Si j'osais, je volerais mon père, je partirais avec toi et nous irions aux Indes. Je mourrai sans avoir vu Bénarès, et c'est là une infortune que les bourgeois ne comprendront jamais. » Je n'essayais pas de le calmer, mais je lui disais : « Plus tard, je ferai d'autres voyages, et nous les ferons ensemble. » Je portais à cette époque une bague de la renaissance, qui était un camée représentant un satyre. Je la donnai à Gustave, qui me donna une chevalière avec mon chiffre et une devise. Nous échangions nos anneaux ; c'était en quelque sorte des

fiançailles intellectuelles qui jamais n'ont été frappées de divorce. La route où nous avons marché n'est pas la même, le but que nous avons poursuivi n'a rien de semblable; jamais la pensée ne m'est venue de me hausser jusqu'à me comparer à Flaubert et jamais je ne me suis permis de discuter sa supériorité; mais dans toutes les circonstances de la vie banale, de la vie militante, de la vie littéraire où nous avons eu besoin l'un de l'autre, nous nous sommes trouvés prêts à nous démontrer que rien n'avait affaibli notre vieille amitié. J'ai admiré Flaubert passionnément; j'aimais sa gloire; elle suffisait à mon ambition, et les applaudissemens qui accueillaient ses livres ont été une des plus fortes jouissances de ma vie.

VIII. — EN VOYAGE.

Le 4 mai 1844, je quittai Paris et, malgré le besoin de voyager qui me poignait, ce ne fut pas sans déchirement que j'abandonnai ma grand'mère et mes amis. Il y eut plus d'une larme versée au moment de la séparation; Louis de Cormenin sanglotait en me disant : « Si mon père l'avait voulu, je serais parti avec toi! » Je venais d'avoir vingt-deux ans; on me trouvait bien jeune pour aller seul courir le monde, ma santé n'était pas irréprochable, et l'affection des miens redoutait des dangers qui n'existaient que dans leur imagination. Aller en Orient, c'était quelque chose à cette époque; on croyait encore à la peste, à l'intolérance du Grand Seigneur, aux embûches des brigands et au pal des janissaires; pour ma part, je ne croyais à rien qu'au soleil, aux caravanes et aux paysages inconnus. En ce temps-là, le chemin de fer de Paris à Marseille ne fonctionnait pas, et le cœur gonflé, je grimpai sur l'impériale d'une diligence qui devait me conduire à Lyon. Le calepin en poche et le crayon tout prêt, j'écarquillais les yeux pour mieux regarder, griffonnant des notes, ébauchant un croquis et trouvant qu'à 20 lieues de Paris, la nature avait déjà un aspect oriental. A Lyon, je pris les bateaux du Rhône, qui partaient toujours et arrivaient quelquefois. En visitant les villes d'Avignon et d'Arles, je fus saisi d'un accès d'enthousiasme qui ne cessa plus. J'aurais voulu tout dessiner, tout emporter dans mes notes, le château des papes, le vieux pont où « tout le monde danse en rond, » le portail et le cloître de Saint-Trophime, les arènes, les éliscamps et les larges bateaux qu'un attelage de vingt chevaux halait le long des berges du fleuve. La sensation de ma liberté sans limites, la curiosité qui tenait en éveil les facultés de mon esprit, avaient développé en moi une vigueur que je ne soupçonnais pas et m'avaient donné une surexcitation dont ma correspondance se ressentit. Mes lettres de ce temps-là sont un hosannah. La nature me montait à la tête

et m'avait enivré. Je ne m'occupais ni des mœurs, ni des coutumes, dont je ne me souciais guère; je regardais, et voilà tout. J'étais le pèlerin des soleils couchans, des lauriers roses et des forêts de myrtes. La question d'Orient? en quoi pouvait-elle m'intéresser? N'y avait-il pas des cigognes qui marchaient gravement sur les bords du Méandre et des dromadaires qui ruminaient à l'ombre des pins parasols?

A Marseille, je m'embarquai sur l'*Alexandre*, bateau-poste de 150 chevaux qui partait pour Constantinople en faisant escale à Livourne, Civita-Vecchia, Naples, Malte, Syra, Smyrne et les Dardanelles. Le régime du bord était d'une discipline étroite. Ces bateaux, relevant de la direction générale des postes, étaient commandés par des lieutenans de vaisseau de la marine royale, jeunes gens d'une éducation irréprochable, mais qui, trop volontiers, se croyaient sur un navire de guerre. Ils s'imaginaient que leur mission consistait à transporter des dépêches; pour eux, le passager était un élément secondaire, une sorte de superfétation dont il n'y avait guère à tenir compte. Le règlement, sans douceur, excellent sur une frégate, était puéril sur un bateau aménagé pour le transport des voyageurs. J'en eus un exemple que je n'ai point oublié. J'étais dans les mers de l'Archipel, embarqué sur le *Périclès*, commandant Fourchon, et j'occupais une cabine de première classe. Un matin, vers huit heures, après que le navire eut été lavé et faubergé, je montai sur le pont; je portais des pantoufles en cuir verni. J'avais échangé un salut avec le commandant, et je regardais l'île de Cérigo qui s'élevait au-dessus de la mer dans une buée vermeille, lorsque le maître d'hôtel s'approcha de moi et me dit : « Le commandant vous prie de descendre dans votre cabine et de ne vous présenter sur le pont qu'avec un costume plus décent. » J'eus un haut-le-corps d'étonnement et je ne compris pas. Le maître d'hôtel me montra une pancarte imprimée sur laquelle il me fit lire : « Les passagers doivent avoir sur le pont une tenue convenable. — Hé bien? — Vous êtes en pantoufles. » Il n'y avait rien à répondre, et j'allai changer de chaussures. Cinq minutes après, j'allumai une cigarette; un contre-maître m'aborda, le bonnet à la main, et me dit : « Il est interdit de fumer à l'arrière. » On comprend, d'après cela, que les paquebots-postes français étaient peu recherchés; quand les circonstances le permettaient, on leur préférait les bateaux du Lloyd autrichien, où l'on était certain de rencontrer une bonhomie patriarcale qui ne nuisait ni à la discipline, ni à la manœuvre.

J'avais le caractère bien fait — en voyage — et je n'attachais que peu d'importance aux petites tracasseries du bord; j'avais autre chose à faire, à regarder les saphirs de la Méditerranée que je

voyais pour la première fois, à admirer les côtes de la Calabre, à m'extasier devant les nuances nacrées que revêtaient les contre-forts de l'Etna au soleil levant, à lire les noms inscrits sur les dalles sépulcrales de l'église Saint-Jean à Malte. Lorsque nous entrâmes dans les mers de Grèce, ce fut un enchantement, et j'étais devenu le plus mythologique des hommes. Cela est involontaire; on reconnaît la patrie des dieux; les flots sont si doux, le ciel est si pur, l'atmosphère est si transparente, que les divinités des Olympes disparus s'évoquent d'elles-mêmes; la mémoire murmure le chant des poètes; en voyant les vagues se creuser comme une conque d'azur, on pense à Vénus anadyomène, et le soleil n'est autre qu'Apollon, dieu du jour, qui lance des flèches d'or. Cette impression est très vive, et l'on se sent pénétré par un panthéisme attendri qui donne une âme aux choses et déifie la beauté.

Si j'étais heureux en naviguant à travers les îles de l'Archipel, que fut-ce donc lorsque j'eus pris terre et que je me perdis sous les cyprès qui abritent le champ des morts à Smyrne! Pour un Parisien tout jeune et curieux, qui ne connaissait que quelques campagnes et quelques stations de bains de mer, c'était une bonne fortune, et j'en jouissais jusqu'à l'ivresse. Rien de ce que j'avais déjà vu, ni Paris, ni Londres, où j'avais passé quinze jours en 1838, ne ressemblait à ces villes mêlées d'arbres, ornées de minarets où chantent les muezzins, parcourues par des femmes voilées, par des hommes aux costumes éclatans et qui portent des armes étincelantes. C'était un autre monde, un monde de féerie réelle dont je ne voyais que les contrastes et dont je n'apercevais même pas les inconvéniens. La saleté des rues, la puanteur des bazars, ne me choquaient pas, et je trouvais bon que les seuls agens-voyers chargés de la salubrité publique fussent les chiens errans, les percnoptères et les milans. La nourriture était peu succulente; les moustiques et le reste me dévoraient; qu'importe! j'étais près du Mélèse; le mont Pagus a mis son vêtement de lapis et de pourpre, les caroubiers se reflètent dans les eaux du golfe et les caïques aux voiles blanches rasent la mer comme des oiseaux voyageurs; donc tout est bien. Je n'avais qu'un regret, c'est que Louis de Cormenin et Gustave Flaubert ne fussent pas avec moi et ne partageassent pas la folie d'admiration dont j'étais atteint. Notre correspondance ne languissait pas, mais elle faillit être interrompue pour toujours, ainsi que notre amitié, par un accident dont je fus victime. Escorté d'un drogman, j'étais parti à cheval pour visiter les environs de Smyrne et aller à Ephèse. On peut croire que je ne négligeai point cette occasion de passer des pistolets et un couteau de chasse dans ma ceinture, ce qui fut fort incommode et encore plus inutile. Nous étions au 5 juin, et la chaleur était accablante. A la fin de ma première journée de marche, vers quatre

heures, le ciel se couvrit, et nous fûmes surpris par un orage très violent. Nous passions alors en vue d'immenses prairies où des Turcomans nomades avaient planté leurs tentes. Le tonnerre était perpendiculaire à nous ; la pluie tombait en larges gouttes. Afin de me garantir, mon drogman me fit endosser ma pelisse, qui était en agneau avec un collet en peau de renard; nous lançâmes nos chevaux au galop pour aller chercher un abri. Au moment où je venais d'arrêter mon cheval devant une tente et où je m'enlevais sur la selle pour mettre pied à terre, il me sembla qu'un disque de fer me traversait le cou, entre l'atlas et l'axis; je perdis connaissance; je n'avais rien vu, rien entendu. Une sensation de froid insupportable me fit revenir à moi. J'étais nu, couché dans un ruisseau, la tête soulevée par mon drogman, qui se lamentait et disait : « Que disera moussou le gonsoul? — Que dira M. le consul? » — Avais-je été foudroyé? avais-je été simplement frôlé du choc de l'électricité attirée et retenue par mon collet en fourrure? Je ne l'ai jamais su. Je fus très troublé pendant plusieurs jours. Je m'étais installé au milieu des ruines du temple d'Éphèse; j'y dormais sur les herbes, à l'ombre des architraves écroulées; j'étais alangui par une lassitude profonde qui m'enlevait l'énergie. Je me remis peu à peu; je pus continuer ma route, et vers le milieu du mois de juin, j'arrivai à Constantinople, un matin, au soleil levant, pour jouir du plus beau spectacle que mes yeux aient jamais contemplé.

C'était bien une ville turque, la capitale de l'Orient, la vraie cité de l'islamisme, toute en bois peint, avec des palais, des mosquées, des ruines byzantines, de vieilles murailles encore noircies par les jets de plomb fondu, et la sombre verdure des cimetières. A cette époque, une seule maison en pierres, vaste et carrée, dominait le quartier de Péra; c'était l'ambassade de Russie, qui semblait menacer Stamboul échelonnée de l'autre côté de la Corne d'or. On terminait la construction du palais de l'ambassade de France, où, par esprit de patriotisme, on avait inauguré un ordre nouveau, en sculptant la croix de la Légion d'honneur dans le chapiteau des colonnes. Le reste de la ville était en planches. Il n'y avait point de réverbères, encore moins de gaz; dès que la nuit était venue, il fallait se munir d'un falot en papier et disputer sa route aux chiens vagues qui, parfois, forçaient le passant à rebrousser chemin. Le costume européen, la laide « stambouline, » la redingote bleue à collet droit, à un seul rang de boutons, n'était guère alors portée que par les fonctionnaires; l'ample robe de couleur, la ceinture de soie, le turban à larges plis, les babouches rouges à pointes retroussées formaient le vêtement que la population n'avait pas encore abandonné. Je résistai au désir de m'habiller en mamamouchi, mais je me trouvais bien étriqué avec ma veste de toile et mes

pantalons étroits. Sultan Abdul-Medjid régnait en ce temps-là; il habitait Tcheragan-Seraï, sur la côte d'Europe, en marge du Bosphore. Tous les vendredis, selon l'usage, il se rendait en cérémonie à une mosquée désignée d'avance. Pendant deux mois et demi que je restai à Constantinople, je ne manquai pas une seule fois d'aller me poster sur son trajet afin de contempler ce frêle descendant d'une race si forte. Il était assez grand, mince, impassible comme une idole. Son visage maigre, d'une pâleur grise, encadré d'une courte barbe noire, surmonté de l'énorme tarbouch orné du croissant et de l'étoile en brillans, semblait porter l'empreinte d'une insurmontable lassitude. Jamais je n'ai pu le voir sans me rappeler ce vers de Victor Hugo dans *Ruy-Blas:*

Courbe son front pensif sur qui l'empire croule!

Il paraissait ployé sous le poids d'un ennui féroce, sous le poids de l'ennui des maîtres absolus qui n'ont qu'un signe à faire pour commander la mort et qui ne savent pas si le cordon d'un esclave ne les attend pas dans un coin du palais. Dans l'ombre de ces Héliogabales, il y a toujours un prétorien caché. Qui donnait à sultan Abdul-Medjid un aspect si triste et presque désespéré? Est-ce que les fantômes de sultan Sélim et de sultan Moustapha venaient, pendant la nuit, lui parler à l'oreille? Est-ce qu'il regardait du côté de Méhémet-Ali, son vassal rebelle que l'Europe avait arrêté sur le chemin de Constantinople? est-ce qu'il écoutait le bruit des armemens de la Russie? Non. Lorsque l'on est sultan, « l'ombre de Dieu sur la terre, » que l'on possède un harem de quatre cents femmes; lorsqu'une décision du Cheik-ul-Islam a déclaré que le vin de Champagne et le rhum ne sont point des liqueurs fermentées, on éprouve des fatigues qui font le visage pâle et laissent sur l'être entier la trace d'un ineffaçable dégoût. Dieu est le plus grand! c'est la maxime qui perd les empires; du moment que l'on ne peut éviter la fatalité, il est superflu de lutter contre elle, et l'on abandonne le soin du gouvernement au premier venu, au hasard, à la fantaisie. Deux hommes alors gouvernaient le sultan, qui gouvernait une partie de l'Europe et la moitié de l'Asie. L'un, Riza-Pacha, était seraskier, c'est-à-dire ministre de la guerre; l'autre, Mehemet-Ali-Pacha, de Topana, était grand maître de l'artillerie. Le premier avait été garçon marchand de dattes, le second avait été apprenti layetier; tous deux, alors qu'ils étaient enfans, avaient été ramassés par sultan Mahmoud, qui en avait fait je ne sais quoi avant d'en faire des pachas.

Un hasard me mit en relation avec un homme qui, sous le règne de sultan Mahmoud, avaît joué un grand rôle. C'était Kosrew-

Pacha, vulgairement nommé Oustreff, et qui alors, à la suite d'une disgrâce de Séraï, était exilé dans son konaq du Bosphore, près de l'embouchure de la Mer-Noire. Il avait été grand-vizir et avait quitté les affaires à la suite de dilapidations scandaleuses, dont il parlait sans mystère comme d'une peccadille. J'allais souvent le voir, et nous pouvions causer ensemble sans avoir recours à un interprète, car il savait l'italien. Sa courtoisie était extrême. Ce qui m'attirait chez lui, que l'on délaissait comme un pestiféré, ce n'étaient ni les confitures au jasmin, ni les sorbets, ni les glaces à la cannelle, ni le café, ni les narguilehs qu'il me faisait offrir; c'était l'espoir d'apprendre quelque chose sur la destruction des janissaires, à laquelle il avait été activement mêlé. — En juin 1826, il était aga de l'indomptable milice, et c'est contre lui qu'elle se souleva d'abord en refusant de se soumettre à l'autorité des officiers égyptiens que l'on avait appelés à Constantinople. C'est lui qui, se sauvant à grand'peine au milieu du sac de sa maison, était parvenu à pénétrer dans le vieux Séraï, où sultan Mahmoud était enfermé. Le sultan, qui se souvenait du sort de ses prédécesseurs, Sélim et Moustapha, hésitait à résister aux janissaires et avait déjà fait préparer un caïque pour traverser le Bosphore, afin de se réfugier à Scutari. Kosrew-Aga se sentait perdu si sultan Mahmoud ne prenait pas le parti de la lutte à outrance, et, de plus, il comprenait que sa fortune politique était assurée si l'on se rendait maître des rebelles. Il s'agissait non-seulement du trône, mais de l'existence; sultan Mahmoud le comprit; il joua son va-tout et gagna. On fit sortir le *Sandjack-Chérif*, — l'étendard du prophète, — qui est un tapis de prière ayant servi à Mahomet, qui est gardé à Sainte-Sophie, que l'on ne déploie que lorsque la foi musulmane est en péril, et on proclama la guerre sainte, pour laquelle tout fidèle est forcé de marcher. — Ces faits, je les connaissais; mais comment le dénoûment s'était-il produit, comment était-on venu à bout de ces terribles janissaires? C'est ce que j'ignorais et c'est ce que je cherchais à apprendre de la bouche même de Kosrew-Pacha. — C'était difficile, car il n'aimait pas à parler de ce massacre, qui fut sans merci. — Un jour cependant il se décida, et voici le résumé de notre conversation tel que je le notai après l'entrevue.

« La destinée de tout homme est écrite avant sa naissance sur le livre qu'il portera au cou, lorsque l'heure du jugement dernier aura sonné. Dieu l'unique emploie souvent les instrumens les plus humbles pour accomplir les événemens d'où dépend le sort des empires. L'homme qui a donné le signal de la destruction des janissaires était infime parmi les infimes. — Ainsi Dieu l'a voulu. — Tout le monde avait obéi à la voix du padischah, la ville était en

armes; les topidjis (canonniers) avaient amené leurs pièces et les avaient rangées devant la caserne d'Et-Meidani (1), où les janissaires s'étaient réunis et barricadés après avoir renversé leurs marmites. Tout était prêt pour l'attaque, mais personne n'osait attaquer. Les topidjis hésitaient et se demandaient s'il ne serait pas moins dangereux d'étrangler sultan Mahmoud que de combattre des hommes braves, bien armés et furieux. C'est alors que Celui qui secourut Ismaël dans le désert sauva le trône d'Othman. Vous souvenez-vous d'avoir vu ici, il y a peu de jours, un homme à la barbe blanche, de teint très foncé, de forme massive, qui a la respiration courte et parle d'une voix sifflante? — Certainement, Excellence, je me le rappelle : c'est Karadja-Pacha. — En effet; le 15 juin 1826, ce gros homme se nommait simplement Karadja, parce qu'il a du sang nègre dans les veines (*kara*, noir), et était garçon boucher; il était venu voir ce qui se passait; il avait, selon l'usage, son couteau et ses pistolets dans la ceinture. Il écouta les propos des topidjis et les rumeurs du peuple qui les encourageait; il prit un de ses pistolets, le tira sur l'amorce d'un canon, qui prit feu. Le boulet porta dans la muraille de la caserne. Ce fut un signal. Les topidjis se jetèrent à leurs pièces et les janissaires furent détruits. C'est cette brute, c'est ce garçon boucher qui nous a sauvés. Sans lui, sans son intervention, le padischah était étranglé comme sultan Sélim et comme sultan Moustapha; quant à moi, on m'aurait traité comme fut traité Moustapha-Pacha-Bariactar. Dieu est le plus grand! il est l'ami de la race d'Orthogrul. Je n'ai point oublié le service que nous a rendu Karadja, et j'en ai fait un pacha, quoiqu'il ne soit bon qu'à égorger des moutons. »

Je rencontrais quelquefois chez Kosrew-Pacha un homme d'allures singulières, que sa barbe blanche et très soignée faisait paraître plus âgé qu'il n'était en réalité. Il portait une robe noire, un manteau noir, une ceinture blanche à raies bleues et un turban étroit semblable à la ceinture. Les mains étaient fines, les pieds d'une petitesse et d'une élégance remarquables. Le visage aurait eu de la douceur si un nez légèrement recourbé, des yeux d'un bleu très clair, inquiets et mobiles, presque couverts par des sourcils proéminens, ne lui eussent donné une expression trop sévère. La voix brève avait parfois des intonations d'une extrême suavité. Il paraissait être familier avec Kosrew-Pacha; quand ils s'abordaient, ils se

(1) Dans les récits du massacre des janissaires l'*Et-Méidani* (place aux herbes) est souvent confondue avec l'*At-Méidani* (place aux chevaux, hippodrome). Les deux emplacemens sont du reste peu éloignés l'un de l'autre. La caserne où ces malheureux s'étaient rassemblés, qui fut détruite à coups de canon et incendiée, était située sur l'Et-Méidani. J'en ai encore vu les ruines en 1844 et en 1850.

touchaient la main et la portaient à leurs lèvres, ainsi que l'on fait entre gens de condition égale, et cependant le pacha ne l'appelait jamais qu'Azis-Effendi. Ils causaient en langue turque et ne se gênaient point pour moi, qui ne comprenais que quelques mots par-ci par-là dans leur conversation. Ce n'était ni un Osmanli ni un Arabe, car il avait des traits absolument caucasiques. J'avais souvent regardé avec curiosité un long poignard circassien qui ne quittait point sa ceinture, car j'y avais distingué des ornemens d'argent semblables à ceux dont la renaissance italienne a damasquiné quelques-uns de ses coffrets de fer; j'en avais conclu que l'arme était ancienne et de prix. Un jour, Kosrew-Pacha m'interrogea de sa part sur les fusils à percussion qui avaient été adoptés dans l'armée française. Je répondis de mon mieux, et comme je vis que je ne me faisais pas bien comprendre, je proposai d'apporter et de montrer à Azis-Effendi une carabine à deux coups de chez Le Page, courte, quoique de bonne portée, et que j'attachais à l'arçon de ma selle lorsque je voyageais à cheval. Mon offre fut acceptée, on prit jour, et je fus exact. Azis mania ma carabine, l'admira, la mit en joue, fit sonner les platines et tout à coup me fit demander combien je voulais la vendre. Je répondis assez sèchement que, n'étant point marchand, je ne la vendrais pas. Azis parut désappointé. Je dis à Kosrew-Pacha : « S'il y tient, je l'échange contre le couteau qu'il porte à sa ceinture ; » ma proposition fut transmise. Azis-Effendi continua à examiner la carabine. Puis, sans mot dire, sans même se tourner vers moi, il prit son poignard et me le tendit. Kosrew-Pacha ne put retenir un geste de surprise, et il s'écria, moitié en turc, moitié en italien : *Mach-Allah! non l'avrei creduto! — Par Dieu! je ne l'aurais pas cru!* J'emportai le couteau, qui était une très belle arme, ce qui ne m'empêcha pas de regretter ma carabine. Quelques semaines se passèrent, je ne rencontrais plus Azis, et bientôt j'allai faire ma visite d'adieu à Kosrew-Pacha, car j'étais près de quitter Constantinople. Avant de prendre congé, je lui dis : « Je prie votre Excellence de me rappeler au souvenir d'Azis-Effendi. » Kosrew répliqua : « Ah! il est loin : vous retournez directement en France? — Non, je vais d'abord en Italie et ensuite à Alger. — Vous n'avez pas l'intention d'aller à Odessa? » Cette question m'étonna, et je répondis non. Kosrew-Pacha se mit à rire : « Il n'est pas gros, n'est-ce pas, Azis-Effendi? il est moins gros que ce boucher de Karadja-Pacha; mais il a déjà beaucoup fait parler de lui et vous connaissez son nom; il ne s'appelle pas Azis-Effendi, c'est Schamyl, sur qui soient les bénédictions de Dieu! De temps en temps il nous fait visite, et nous le recevons bien; c'est un lettré; il sait tout le Coran par cœur. J'ai été surpris qu'il vous ait donné son couteau, car c'est celui de Sefer-Bey, qui, comme lui et avant lui,

fut un rude jouteur contre les Moscovites, que Dieu maudisse! » Je fus désolé de n'avoir pas su à qui je cédais ma carabine en échange d'un poignard que je garde comme un souvenir précieux et presque comme une relique.

Après avoir passé une semaine dans l'île de Chio, qui était une merveille, qui portait encore les blessures qu'elle avait reçues pendant la guerre d'indépendance et dont un tremblement de terre vient de faire une ruine, je débarquai à Venise dans les premiers jours de septembre. Les Autrichiens y étaient; ils y sont restés trop longtemps. Il n'est prudent ni politique de détenir les peuples malgré eux; tôt ou tard on est amené à s'en repentir, et l'on paie cher les glorioles de la conquête. L'Autriche s'en est aperçue à Sadowa. Sans être tracassière, la police était vigilante; si elle a regardé de mon côté, je ne m'en suis guère aperçu pendant que je courais les musées, que je bayais aux palais, que je voguais sur le grand canal, que je visitais les églises et que, le soir, je prenais des granits au café Florian. Mes impressions étaient autres, mais non moins vives; j'entrais déjà convenablement préparé dans ce domaine de l'art où les manifestations sont infinies comme les jouissances qu'elles procurent. Partout où je m'arrêtai sur ma route, à Padoue, à Bologne, à Florence, à Sienne, j'eus des émotions exquises et je me désespérais de ne pouvoir rester des semaines, des mois à admirer ce que je voyais. Il n'y avait pas de chemins de fer à cette époque en Italie, à peine y avait-il des diligences. Je voyageais en vetturino, à petites journées, montant les côtes à pied, flânant le long des chemins, exhibant mon passeport vingt fois par jour, avalant des macaronis poudreux, couchant dans les auberges au milieu des poules et des aubergistes, mais me prenant d'amour pour cette vieille terre italienne qui a été la nourrice même de l'humanité. J'avais hâte d'arriver à Rome, où l'on m'avait envoyé de quoi renouveler ma garde-robe; à des vêtemens on avait joint Tacite, Tite-Live et Suétone. Ah! la malencontreuse idée que j'avais eue là! Les livres furent confisqués à la douane. J'eus beau les ouvrir, les feuilleter, montrer qu'ils traitaient de l'histoire romaine et qu'ils étaient incapables de contenir un blâme, moins que cela, une allusion contre le gouvernement de sa sainteté Grégoire XVI, on ne m'écouta pas; les volumes, portés à la consulte, furent scrupuleusement examinés par la censure, qui consentit à me les rendre sur la réclamation de M. de La Rosière, chargé d'affaires de France, en l'absence de M. de Rayneval, notre ministre plénipotentiaire auprès du saint-siège. Rome était alors une ville morte pleine de chefs-d'œuvre et habitée par des artistes qui en étaient les maîtres. L'herbe croissait dans les rues, certains quartiers restaient déserts, les moines y promenaient leurs robes de

toutes couleurs; les monsignors fringans rappelaient un peu trop les *Contes* de Boccace, toute voiture cédait le pas aux lourds carrosses des cardinaux, et des gardes suisses, habillés comme des valets de carreau, se tenaient en faction aux portes du Vatican. C'était le moment du petit carnaval qui se célèbre au mois d'octobre; les belles filles du Transtévère et les jeunes bouviers de la campagne dansaient le saltarello dans les jardins de la villa Borghèse; la bacchanale antique s'était faite assez prude, et Caton n'aurait pas eu à s'éloigner.

Ma bonne fortune m'avait, dès mon arrivée, fait rencontrer Eugène Pelletan, que je connaissais depuis plusieurs années. Il me mit en rapport avec son beau-frère, Adolphe Gourlier, peintre de talent, qui était venu à Rome pour se perfectionner en son art et que la mort devait enlever jeune encore, tout gonflé d'espérances qui allaient se réaliser. Sa bonne figure avenante semblait rendue plus douce par sa barbe et sa chevelure d'un blond très tendre; il était gai, il était rieur, il aimait la vie; son intelligence était vive, et son cœur chaud avait une nuance de platonisme qui lui donnait un charme de plus; amoureux de toute vertu, de toute bonté, il ne se refusait pas aux spéculations utopiques qui promettent le bonheur à l'humanité. Nulle déception ne le décourageait, et comme il eût voulu que tout le monde fût heureux, il croyait volontiers à l'avènement prochain de la félicité universelle. Son souvenir est resté cher à ses amis. Il répondait au surnom de Bodoff et, grâce à son esprit de concorde, à l'aménité de sa nature, il avait conquis une réelle influence morale sur les jeunes gens qui alors habitaient Rome. Par lui j'entrai de plain-pied dans le monde des artistes, divisé en deux classes distinctes : « les messieurs d'en bas, » isolés, indépendans, et « les messieurs d'en haut, » pensionnaires du gouvernement français, hébergés à la villa Médicis et constituant une sorte d'aristocratie officielle qui n'excluait pas la camaraderie. Les messieurs d'en haut et les messieurs d'en bas se mêlaient si bien le soir au café grec, qu'il était difficile de les distinguer les uns des autres; il ne pouvait en être autrement dans cette armée des beaux-arts, où l'initiative individuelle et l'action originale donnent seules la fortune et le renom.

L'Académie de France à Rome était alors dirigée par Victor Schnetz, qui avait eu du talent, et qui faisait avec bonhomie les honneurs de la villa Médicis. Il recevait le dimanche soir, et je ne manquais jamais d'assister à ces réunions, où les artistes, les diplomates, les monsignors et les voyageurs trouvaient quelque plaisir à se rencontrer sur un terrain neutre propice aux causeries. Ces soirées, un peu tristes d'aspect, comme celles où domine l'habit noir des hommes, étaient alors animées par la présence

d'une jeune femme dans tout le rayonnement de sa grâce et de sa beauté. C'était Mme Paul Delaroche, fille d'Horace Vernet. Elle était charmante, d'une gracilité délicate, blanche, élégante, fine et blonde « comme les blés; » elle avait un beau regard bleu dont la chasteté n'affaiblissait pas la profondeur. Si les statues de vierges que le moyen âge a sculptées au portique des cathédrales quittaient leur niche de pierre pour marcher au milieu des hommes, elles auraient cette attitude à la fois souple et réservée que nous admirions et à laquelle la mort allait bientôt donner sa rigidité. Paul Delaroche a fixé ses traits pour toujours : n'est-ce pas elle qui, dans l'hémicycle de l'École des beaux-arts à Paris, symbolise la peinture gothique? Deux beaux enfans couraient alors autour d'elle, et son mari semblait veiller paternellement sur sa frêle santé.

Paul Delaroche représentait bien peu l'idée que l'on se fait ordinairement des artistes. En lui rien d'abandonné, rien d'original; sa rectitude était trop correcte; on sentait qu'elle était méditée. Il croyait ressembler à Napoléon Ier; son visage rasé, une mèche de cheveux volontairement ramenée sur le front, la main passée dans le gilet, la raideur du maintien, la brièveté de la parole, la froideur du masque surveillée avec soin, tout prouvait que la comparaison ne lui déplaisait pas et qu'il aimait à la faire naître. On m'a dit, à cette époque même et dans les salons de la villa Médicis, qu'il regrettait d'être peintre et qu'il se croyait des aptitudes pour la diplomatie. Il ne m'a pas pris pour confident, mais cela est possible. Ingres, lorsqu'on louait un de ses tableaux, disait : « Ah! si vous m'entendiez jouer du violon! » Que Paul Delaroche se soit trompé le jour où il s'est résolu à faire de l'art, je n'en disconviens pas; mais il y trouva une récompense qui aurait dû le rendre indulgent pour lui-même et ne pas lui permettre de s'égarer en regrets stériles. Toutes les qualités que donnent la volonté, l'instruction, le désir de bien faire, la persévérance, Delaroche les posséda; quant aux qualités innées, à celles qui seules créent les grands artistes, elles lui furent étrangères. Il prouva jusqu'où peut aller le résultat de l'application, il ignora ce que produit l'originalité servie par une main habile. C'était un peintre de genre qui crut faire de la peinture d'histoire en agrandissant ses tableaux; erreur capitale qu'il ne put jamais parvenir à comprendre et qui le confina pour toujours dans la peinture anecdotique. Malgré sa réputation, malgré l'estime qui l'environnait, malgré la respectueuse affection dont ses élèves l'entouraient, il n'était pas heureux et se croyait méconnu. Il était sensible à la critique, qu'on ne lui avait pas ménagée, et depuis longtemps n'envoyait plus ses tableaux aux expositions annuelles. Il ignorait que la gloire est faite de bruit et que les sifflets sont aussi retentis-

sans que les bravos; il ignorait aussi qu'un homme qui donne une part de lui-même au public, — livre, statue, drame ou tableau, — doit être impassible devant la critique et n'en tenir compte que dans une mesure qu'il détermine lui-même. Delaroche souffrait, cela était visible, et l'on évitait avec soin de prononcer devant lui certains noms qui eussent pu lui rappeler des appréciations sans indulgence. Un soir qu'en sa présence je parlais de Théophile Gautier, je compris à plus d'un coup de coude, à bien des clins d'yeux, que j'aurais mieux fait de me taire et que l'auteur des Salons de *la Presse* n'était point en faveur auprès du peintre de la *Mort de Jane Grey*. — C'est pendant son séjour à Rome, en 1844, qu'il peignit sa *Vierge au lézard* et qu'il fit le portrait de Grégoire XVI destiné à la reine Marie-Amélie. La première fois que le pape posa devant lui, il lui dit : « Connaissez-vous Paul de Kock? » C'était, en effet, le seul auteur français que Grégoire XVI appréciât.

Quelquefois Paul Delaroche venait voir les pensionnaires jouer au disque dans le jardin de la villa Médicis, car c'était l'exercice favori où excellaient des jeunes hommes qui depuis sont devenus célèbres. Un des plus adroits, un des plus élégans discoboles était Hector Lefuel, qui allait bientôt rentrer en France après avoir terminé sa cinquième année « d'architecture, » et qui, en décembre 1853, lorsque Visconti mourut subitement, devait être chargé de relier le Louvre au palais des Tuileries. Il est mort (1er janvier 1881) et, plus heureux que bien d'autres, il a pu voir son œuvre achevée. Il avait la curiosité des choses de la littérature et de l'histoire; sa culture intellectuelle était sérieuse, il était de ceux avec lesquels il y a bénéfice à s'entretenir; malgré une certaine raideur apparente, qui tenait surtout à la régularité un peu froide de ses traits, il était avenant, bon camarade et dévoué à ses amis. Il travailla sans relâche, et si l'on réfléchit au peu d'années qui lui furent accordées pour construire les palais que nous voyons, on sera surpris de son activité et de sa fécondité. Un soir de printemps, vers 1860, je l'avais rencontré et, tout en causant, nous allâmes sur la place du Carrousel regarder l'effet que des groupes de sculpture, nouvellement placés au sommet du Louvre, produisaient au clair de lune. Après quelques instans de contemplation, il leva les épaules avec découragement. « Qu'est-ce qui vous mécontente? lui demandai-je. — Rien, répondit-il; mais je pense qu'aux prochaines « glorieuses, » on brûlera tout cela; ce n'est vraiment pas la peine d'avoir tant besogné. » Il s'en fallut de peu, en mai 1871, que la prédiction ne fût accomplie; si les pierres encore fraîches du pavillon de Flore et de la salle des États n'avaient résisté au pétrole, le Louvre ne serait qu'une ruine, comme les Tuileries. — Hector Lefuel

a laissé sa trace; il a inscrit son nom à côté de celui des grands artistes constructeurs qui sont une des gloires de notre pays. Cette bonne fortune ne devait pas échoir à Auguste Titeux, qui en 1844 était un des élèves architectes les plus remarquables de l'école de Rome. Taciturne, rêveur, de poitrine délicate, malgré sa stature robuste, sa grosse tête et sa forte barbe, il murmurait à demi-voix des airs restés dans sa mémoire depuis son enfance, en s'accompagnant sur une petite mandoline. Peu parleur, mais prompt à la repartie, il lui suffisait parfois d'un mot pour remettre les gens à leur place et leur enlever l'envie de se frotter à lui. M. de La Rosière, secrétaire d'ambassade, était un des familiers du salon de Victor Schnetz. Il affectait vis-à-vis des artistes une attitude dont la bienveillance trop dédaigneuse n'était point du goût de tout le monde; il aimait à morigéner et, prenant de haut son rôle de diplomate, ne laissait échapper aucune occasion de donner des leçons de savoir-vivre, où il se croyait passé maître. Or nul n'ignorait ses origines; nous savions tous qu'en réalité il s'appelait Thuriot et qu'il était le fils de celui à qui Robespierre, dans la terrible séance, avait dit : « Pour la dernière fois, président de brigands, je te demande la parole. » Cela ne l'empêchait pas d'affecter beaucoup de prétentions aristocratiques, dont on souriait. Un dimanche, à dîner, M. de La Rosière causait avec Paul Delaroche. Titeux étourdiment se mêla à la conversation et y plaça un mot. M. de La Rosière, se tournant vers Mme Delaroche, lui dit : « J'avais toujours remarqué que les arts plastiques n'ont rien de commun avec l'art de se taire à propos. » Titeux le regarda bien en face et, faisant le salut militaire, il lui dit : « Compris, citoyen! » M. de La Rosière pâlit et ne répondit pas. Tous les artistes présens au dîner avaient dressé la tête, et Victor Schnetz approuvait des yeux. M. de La Rosière appartint plus tard à une des assemblées législatives qui se succédèrent après la révolution de février; il rêva d'être un personnage politique, n'y réussit pas et mourut, il y a quelques années, employé dans une maison de banque ou dans une administration de chemin de fer.

Auguste Titeux était un admirable dessinateur. Sa restauration du temple de Minerve à Assise reste un des plus beaux envois de Rome. Toutes ses aptitudes étaient d'un artiste, et avant d'obtenir le grand prix qui l'envoya à la villa Médicis, il avait, conjointement avec Lemud, « illustré » l'excellente traduction qu'Eugène Bareste a donnée des œuvres d'Homère. Il regardait l'avenir avec sécurité, car il sentait en lui les qualités qui attirent la fortune et la gloire. La mort en décida autrement et l'arrêta au moment même où il venait d'ouvrir les portes de sa destinée. Titeux me recherchait et sans cesse m'interrogeait sur l'Orient, vers lequel il était emporté par un attrait invincible. Il rêvait de restaurer Sainte-Sophie telle qu'elle

était avant Mahomet II, de restaurer le temple d'Éphèse, les palais de Sardes; mais avant tout, ce qu'il eût voulu voir et étudier, c'était Athènes, c'était l'Acropole, dont il parlait avec idolâtrie. Ce bonheur ne devait pas lui être refusé. Le ministre de l'instruction publique décida que les élèves architectes de troisième année iraient passer six mois à Athènes. Auguste Titeux était dans les conditions requises et, en 1845, il partit pour la Grèce. Il embrassa son rêve et en mourut. Après avoir rapidement visité Constantinople qui l'émerveilla, il vint s'établir à Athènes, et tout de suite, en homme expert, s'attaqua aux Propylées. Il fit ouvrir des tranchées afin de découvrir les substructions. Il habitait loin de l'Acropole, à l'extrémité de la ville, dans les bâtimens où l'école française, nouvellement créée, avait été installée. On était au mois de janvier. Les tranchées étaient déjà longues et profondes, lorsque le chef des fouilles arrivant chez Titeux, vers une heure de l'après-midi, lui apprit que la pioche venait de mettre à nu les premières marches d'un escalier. Sans même prendre la peine de se coiffer, il traversa la plaine, sous une pluie torrentielle, se jeta dans la tranchée, constata la découverte, remonta sur le bord et, tête nue, resta longtemps à regarder les degrés en marbre dont il avait indiqué l'emplacement. L'imprudence était grande; Titeux rentra frissonnant et fiévreux; le soir même, il se mit au lit, ne s'en releva plus et mourut laissant à d'autres, non pas le soin de sa mémoire, mais le loisir de continuer son œuvre. La terre qu'il avait désespéré de visiter l'a saisi pour toujours et garde son tombeau. Il repose au milieu des souvenirs qu'il évoquait; derrière lui, l'Acropole dresse les ruines que son art eût animées d'une vie nouvelle; à ses côtés coule l'Ilyssus, où Socrate baigna ses pieds, et au loin s'évase le golfe de Salamine, où les Perses se sont engloutis « assommés comme des thons pris dans un filet, » c'est le mot d'Eschyle; Auguste Titeux ne l'ignorait pas, car il avait le goût des grands écrivains grecs et les lisait souvent.

Bien d'autres artistes que j'ai côtoyés à Rome ont émergé de la foule, et pour trouver leurs noms, il suffit de feuilleter l'Annuaire de l'Institut, mais ceux-là existent encore, chaque année ils affirment que rien ne s'est affaibli en eux, et je n'ai pas à en parler ici. Tous alors inconnus, curieux et travailleurs, riches ou pauvres, artistes et lettrés, nous vivions dans une fraternité féconde, isolés le jour par nos occupations, réunis le soir, bavardant, dessinant aux écoles de costumes, buvant des *mezzi caldi* en fumant des cigarettes, riant aux « charges » des uns, écoutant le récit des autres, gais, discuteurs, partant parfois en bande pour aller voir la vallée Égérie argentée par le clair de lune, faisant des excursions au lac Nemi, à Lun-

ghezza, à Rocca-di-Papa, dévorant la vie, stationnant dans les musées, restant des heures couchés sur le dos à contempler le plafond de la Sixtine, promenant nos torches, la nuit, sur les gradins du Colisée, mêlant le sacré et le profane, pourvu que l'art y fût représenté, entassant toutes les impressions, sans choix, sans discernement, mais avec une bonne foi qui prouvait notre jeunesse et notre ardeur. Ce ne fut pas sans regret que je quittai Rome, que je dis adieu aux amis que j'y laissais, après avoir assisté aux fêtes de Noël en 1844. De Civita-Vecchia à Marseille, de Marseille à Toulon par les gorges d'Ollioule, la route fut bientôt faite. A Toulon, je trouvai un hamac à bord du *Veloce,* et le 2 janvier 1845 je débarquai à Alger, qui ne ressemblait guère à cette Rome fortifiante et recueillie où je venais de passer trois mois. C'était une ville tumultueuse et bruyante où nos soldats étaient les maîtres et le faisaient voir. Tous les uniformes de l'armée et de l'administration civile y brillaient au soleil, humblement côtoyés par le burnous des Arabes, la courte veste des coulouglis, et la souquenille des juifs. Dès que la nuit était venue, le ronflement de la darbouka des cafés maures, le glapissement des cafés chantans importés de Marseille, les crotales des nègres, la guitare des Espagnols, l'orgue des Auvergnats ne se mettaient pas d'accord et formaient un charivari qui faisait hurler les chiens errans. La ville était splendide et grotesque : les vieilles constructions arabes subsistaient, à côté de laides maisons en plâtre, à cinq étages, où la spéculation trouvait son compte. Quelques cheiks sur d'admirables chevaux caparaçonnés d'argent, s'écartaient devant un omnibus détraqué, peint en jaune et sonnant la ferraille; des Françaises cherchant fortune, vêtues de modes criardes, regardaient les femmes mauresques voilées et couvertes du haïck à mille raies; les deux civilisations se juxtaposaient sans se mêler; les deux races, avec leurs instincts si profondément dissemblables, se servaient mutuellement de repoussoir; les vainqueurs et les vaincus restaient en présence, sans contact sérieux, et cela se voyait trop. Tout pays courbé sous une domination étrangère perd son originalité et me déplaît. Aussi, l'Algérie ne me plut pas; pour la retrouver telle que j'aurais voulu la voir, il eût fallu m'enfoncer au-delà de nos possessions, et je n'en avais ni le loisir ni le moyen.

J'allais de droite et de gauche néanmoins, car ma curiosité demandait pâture, mais j'eus bien des déceptions; là où je comptais voir des palmiers, il y avait des broussailles, et là où je cherchais des orangers, j'apercevais des chardons; en revanche, je trouvai des hommes. A Oran, je connus le général Lamoricière, qui commandait la province. C'était un admirable type de soldat : un des premiers

chefs d'avant-garde qui aient existé. Cordial, ouvert, énergique, aimant à rire, ne reculant pas devant les expressions un peu grasses, exigeant beaucoup de ses troupes et les aimant paternellement, solide à cheval, défiant toute fatigue et brave jusqu'à la folie, il n'avait alors que trente-huit ans. Jamais carrière plus belle ne fut ouverte et ne fut plus brusquement fermée par les événemens que l'on sait. Lamoricière, que sa gloire militaire ne satisfaisait plus, se laissa glisser dans la politique et tomba dans l'impasse du 2 décembre, d'où il ne put sortir. Ce fut une irréparable perte pour l'armée française, qui, plus d'une fois, a dû le regretter en Crimée et en Italie. On se rappelle que ses convictions catholiques, autant que ses aptitudes, l'engagèrent à prendre le commandement de l'armée pontificale, et l'on se rappelle aussi la mésaventure de Castelfidardo. En janvier 1845, Lamoricière ne laissait pas prévoir que le pape aurait en lui son plus ardent défenseur. A cette époque, nous sortions souvent à cheval ensemble ; il aimait à causer et j'aimais à l'écouter. Ce fut de lui que je reçus les premières notions de saint-simonisme ; il paraissait pénétré de la doctrine nouvelle et ne parlait du *Père* qu'avec déférence. Lorsque je le quittai pour retourner à Alger, il me chargea d'aller y vérifier, dans le cimetière, si une tombe qu'il avait fait dresser sur les dépouilles d'un saint-simonien était en état convenable. Je n'eus garde de manquer à cette mission, et voici l'inscription que je relevai : « Tu as été avant de naître, tu seras après ta mort. (Lettre du Père à Charles Duveyrier.) — Dieu est Dieu, le Père est le Père ! — A Moïse Retouret, apôtre de la religion saint-simonienne, le commandant Juchault de Lamoricière a fait élever ce tombeau. » Moïse Retouret, dont le souvenir est resté cher à la famille issue de Saint-Simon et qui s'était rendu en Algérie dans l'espoir extravagant de convertir les tribus arabes à la doctrine du *Dieu-Père-et-Mère,* disait souvent : « Il faut combattre pour sa foi ! » Lamoricière, qui fut son ami, s'est peut-être rappelé cette parole, lorsqu'il a offert ses services, son épée, son grand nom à la papauté menacée.

A Alger résidait le gouverneur général, qui alors était Bugeaud, maréchal de France et duc d'Isly. Il avait pour devise : *Ense et aratro ;* il y fut fidèle, et, plus que tout autre, il voulut achever par la charrue la conquête commencée par le glaive. Homme de guerre, agriculteur, législateur, très bon, très tendre même sous une écorce un peu rude, adoré des soldats qu'il avait toujours menés à la victoire et auxquels il inspirait une imperturbable confiance, il avait toutes les qualités qui font les chefs de colonies militaires. Il aimait l'Algérie, en avait fait sa chose et lui avait donné une prospérité qu'elle ne connaissait pas encore. Ce fut lui qui, à force de

lutter contre les apathies administratives, parvint à imprimer à ses colonnes expéditionnaires une mobilité supérieure à la rapidité arabe et assura ainsi la persistance du succès de nos armes. Son attitude était celle d'un vice-roi bonhomme, loquace, prenant volontiers tout le monde pour confident de ses projets d'amélioration, exécrant les journaux, dont les attaques lui avaient souvent été plus sensibles qu'il n'aurait convenu, très dévoué au gouvernement de juillet, d'une loyauté, d'une probité que nul soupçon ne pouvait atteindre et commettant parfois de petits actes de despotisme, dont il riait et dont on riait avec lui. A cette époque, la manie du jeu, du lansquenet, avait saisi les officiers d'Algérie. On jouait partout, souvent sur parole; il y avait eu des pertes considérables. Le maréchal Bugeaud n'avait point dissimulé son mécontentement, il avait tancé quelques coupables et interdit le jeu. Chez lui et partout où il allait, on ne jouait pas. Un soir, chez le général de Bar, à une réception hebdomadaire, le maréchal se retira vers dix heures. Dès qu'il se fut éloigné, on étala un tapis sur une table et on commença à « tailler » un lansquenet. Au bout de vingt minutes environ, la partie étant dans toute son ardeur, 2 ou 3,000 francs d'enjeu brillant devant le banquier et près des « pontes, » le maréchal revint. Les officiers, les invités « civils, » dont j'étais, furent penauds comme des écoliers surpris en faute. Le maréchal, enchanté de sa malice, se mit à rire et dit : « Je suis heureux de voir que mes officiers sont assez riches pour jouer un jeu pareil; un peu de bienfaisance ne leur déplaira pas. » Puis saisissant le tapis par les quatre coins, l'enlevant et le nouant, il le déposa sur les genoux de Mme de Bar : « Ce sera, lui dit-il, pour l'orphelinat que vous protégez. » — Ceci fait, il s'en alla. — On se précipita vers Mme de Bar : « Vite, rendez-nous nos enjeux et recommençons. » — Mme de Bar répondit : « Nenni; c'est un cadeau du maréchal, et je le garde pour mes orphelines. » — Je m'approchai : « Est-ce que l'argent des pékins est aussi compris dans la razzia? » Mme de Bar riposta en riant : « Tout comme celui des officiers. » — On en fut quitte pour rétablir une partie et pour doubler les enjeux, afin de réparer la perte que la confiscation avait fait éprouver à tous les joueurs. Nul ne pensa à s'étonner de ce procédé un peu excessif, et l'école des orphelines en profita.

Dans les campemens, dans les villes, à l'état-major général, je connus les jeunes capitaines qui, depuis lors, ont fait parler d'eux en Crimée, en Italie, en Chine, au Mexique, autour de Metz, près d'Orléans, sur la Loire et pendant les journées de la commune. Les lieutenans de ce temps-là sont généraux aujourd'hui; ceux qui ne sont pas tombés sous le drapeau ne se souviennent guère sans

doute de ce grand garçon maigre, ébouriffé, questionneur, qu'ils ont si courtoisement accueilli ; lui, du moins, il ne les a pas oubliés, et, au déclin de l'âge, leur nom vit encore dans sa mémoire. Parmi les capitaines attachés à l'état-major général, il en était un vers lequel je me sentais attiré de préférence. C'était un homme de trente-deux ans, d'éducation et de façons délicates, bien pris dans sa petite taille, volontiers silencieux, empressé à rendre service, portant haut la tête comme ceux dont toute pensée peut être devinée, excellent cavalier, amoureux du métier des armes et ayant grand air avec sa belle moustache blonde, son ferme regard et sa physionomie intelligente. Nous faisions fréquemment de longues courses à cheval aux environs d'Alger. C'était le capitaine de Cissey.

Vous rappelez-vous, mon général, le petit cheval isabelle que vous me prêtiez ? Un jour il était tombé fourbu à la suite de fatigues excessives, avait été sauvé par le dévoûment de vos ordonnances qui se relayèrent pour le frictionner jusqu'à ce qu'il fut remis sur pied. Il a voulu me jeter bas près de la maison carrée, sous prétexte qu'un chameau lui faisait peur ; mais il n'a pas réussi, et je ne lui en ai pas gardé rancune. C'était un brave animal, plein de cœur et que vous aimiez. Vous le montiez à l'Alma, lorsque, en qualité de chef d'état-major de Bosquet, vous dirigiez le mouvement tournant qui devait nous assurer la victoire ; pendant toute cette campagne de Crimée, où vous fûtes valeureux parmi les plus valeureux, ce pauvre barbe un peu dépaysé, mais toujours vaillant, restait, comme vous, impassible, sous le feu des Russes. Vous avez dû le regretter lorsque vous étiez sous Metz, lorsque, debout jour et nuit, vous teniez les troupes allemandes en échec, lorsqu'à Rézonville, manœuvrant comme à la parade, vous renversiez tout obstacle et que vous ouvriez à l'armée française la route qu'elle aurait dû prendre et qui nous sauvait peut-être si l'on vous eût suivi, si l'on vous eût écouté. — Ce furent là vos grands combats ; l'Allemagne, en comptant ses pertes, apprit à vous craindre et parla de vous, je le sais, comme de son plus redoutable adversaire. Tant de gloire, tant de périls affrontés, tant de dévoûment au pays, tant de souci pour l'honneur de la France, tant d'éclatante loyauté n'ont pas désarmé la haine et l'envie. Votre plus rude bataille n'a été ni en Algérie, ni en Crimée, ni en Lorraine ; il vous a fallu la livrer dans le prétoire des tribunaux et dans la salle des commissions, — des inquisitions, — parlementaires. Ceux qui ont tenté cette aventure et qui ont cru qu'ils pouvaient vous diminuer, auraient dû savoir que votre vie héroïque vous a fait invulnérable, même à la calomnie.

MAXIME DU CAMP.

LA

QUESTION MONÉTAIRE

Il faut le moins qu'on peut toucher aux vieilles choses. Une maison est commode, on y vit sans inquiétude; une réparation cependant paraît utile, les ouvriers la déclarent urgente. Leurs travaux chaque jour révèlent un inconvénient nouveau; la charpente est vermoulue, les murs lézardés, les fondations ruinées; on hésite, on prend conseil; les ingénieurs et les architectes ne sont d'accord que sur un point : il faut faire de grands travaux et les payer. Le mal était latent, le premier coup de pioche l'a révélé, et le propriétaire se demande avec regret s'il n'aurait pas pu ignorer tant d'embarras et les léguer à ses héritiers.

Pareille chose arrive, ou peu s'en faut, avec le système monétaire des nations modernes. Tout allait bien; ceux qui trouvaient l'argent rare n'en accusaient pas l'abondance de l'or, le prix du change avait sa place dans le budget des voyageurs, les négocians en tenaient compte dans des calculs familiers au moindre commis, les conventions se faisaient en conséquence, et personne ne se plaignait. Une réforme tout à coup est demandée; urgente, suivant les uns, elle est, suivant les autres, inutile et périlleuse. L'abondance de l'or californien et australien, succédant au développement des exploitations de l'Oural, a d'abord donné l'alarme; une première commission proposa sagement d'attendre, une seconde lui succéda, puis une troisième, et dans tous les pays de l'Europe on a, sans rien résoudre, continué depuis vingt ans à enquérir et à débattre. Une opinion souvent approuvée par une majorité qui ne s'accroît pas, mais énergiquement repoussée par des adversaires convaincus, est la *nécessité* d'un étalon unique. Quelques nations ont la seule

monnaie d'or, comme l'Angleterre; d'autres, la monnaie d'argent, comme l'Inde; d'autres enfin, la France est du nombre, transformaient naguère encore les lingots, de quelque part qu'on les apportât, en pièces d'or ou en pièces d'argent de valeur fixée par la loi. Ce double étalon, cet emploi simultané de deux monnaies également libératoires, comme il vaut autant dire, car on n'a pas réussi, malgré de grands efforts, à établir une distinction intelligible entre les deux idées, est contraire aux principes de l'économie politique.

« L'économie politique, écrivait en 1867 un publiciste dont l'autorité était grande, démontre avec une rigueur égale à celle dont se vantent à bon droit les mathématiciens, qu'il ne peut y avoir dans la monnaie d'un état qu'un seul étalon. »

Si la proposition, énoncée déjà en 1808 par lord Liverpool et depuis près de deux siècles par William Petty, Locke et Harris, avait la certitude que, forcé par la démonstration, on ne peut refuser aux vérités géométriques, on serait aujourd'hui d'accord ; car, si c'est une entreprise difficile d'amener les autres à nos sentimens et à nos goûts, c'en est une très aisée, en restant dans le cercle étroit d'une question nettement posée, de mettre les preuves dans leur jour pour en dégager l'évidence.

L'usage simultané des deux métaux, l'or et l'argent, comme monnaie légale et libératoire, présente des inconvéniens et des dangers attestés par la dédaigneuse assurance de ses savans adversaires. Il a aussi ses avantages; la conviction persistante et la verve de ses défenseurs permet difficilement de le nier. Le plus grand de tous frappe les yeux : les deux métaux acceptés pour monnaie dans le monde entier étaient hier encore chez de grandes nations sur un pied de complète égalité. La France, depuis trois quarts de siècle, s'en servait sans dommage et sans gêne, et tout changement brusque est un mal.

Ces inconvéniens et ces avantages, énumérés avec complaisance, défendus avec chaleur, exagérés avec passion, dans toutes les langues, ne sont pas de nature homogène : comment les comparer avec précision? Est-il sage de racheter par des difficultés immédiates et de ruineuses dépenses des dangers incertains entrevus dans l'avenir? Vaut-il mieux, si le maintien des prix est impossible, se résigner au renchérissement des denrées dont tant de gens souffrent et se plaignent, ou procurer avec une baisse générale l'appauvrissement de tous les producteurs?

Les économistes hésitent rarement, mais ils se partagent. Ils ont tout discuté, porté la lumière sur tous les points, aucun n'est inaccessible, un esprit attentif peut en s'y appliquant pénétrer sans étude préalable tous les détails de la question, traduire les raison-

nemens dans la langue commune, et, comme conclusion, rester dans le doute.

Une démonstration est rigoureuse ou imparfaite, une preuve décisive ou douteuse, une assertion vraie ou fausse, vague ou précise, c'est ainsi qu'on doit les classer, et la saine critique peut marquer le point faible d'une argumentation ou d'une théorie, sans mépriser chez celui-ci l'ignorance de la logique des géomètres, accuser cet autre de mal comprendre les déductions historiques, ou reprocher plus vaguement, mais avec plus d'orgueil encore, à ses adversaires de méconnaître la méthode scientifique. Aucune méthode ne garantit de l'erreur un esprit superficiel ou prévenu, aucune n'y condamne un esprit droit et attentif.

Dans les raisonnemens plus encore que dans les échanges, la fausse monnaie se glisse parmi la bonne, aucune marque n'en met à l'abri.

I.

Disons d'abord quelle est la question.

La monnaie d'or, depuis l'antiquité, est en usage chez tous les peuples, aussi bien que la monnaie d'argent; et l'on a accepté, sans difficulté et sans lutte, toutes les vicissitudes du rapport de valeur, variable d'un siècle à l'autre, entre les pièces de métal différent.

L'or vaut à poids égal quinze fois et demie autant que l'argent; tel est depuis un siècle le rapport adopté par notre législation monétaire. Quiconque possédait un lingot d'or ou un lingot d'argent au titre légal pouvait, il y a quelques années encore, les faire transformer à la Monnaie en pièces de 20 francs ou en pièces d'argent de 5 francs; on reconnaissait en même temps à chacun le droit de mettre au creuset les pièces qui lui appartiennent, et il serait superflu de le rappeler, si cet exercice si simple du droit de propriété n'avait été puni sous l'ancien régime par le carcan et les galères, dans certains cas même par la mort.

Chacun peut aujourd'hui transformer en lingots son argent et son or, mais en aucun pays d'Europe on ne frappe de monnaie d'argent pour les particuliers. Le monnayage de l'or, au contraire, reste libre. A Paris, à Londres, à Berlin, à Utrecht, à Stockholm, comme à Washington, on transforme presque gratuitement en francs, en guinées, en marks, en florins ou en dollars, les lingots d'or qu'on y présente.

Le prix des lingots d'argent a baissé: c'est la cause, disent quelques-uns, le résultat, affirment les autres, des décisions nouvellement prises. Le doute ne semble pas permis. Si la Monnaie de

Paris avait continué, comme elle le faisait depuis le commencement du siècle, à transformer sans frais 1 kilogramme d'argent en quarante pièces de 5 francs, il n'y a pas apparence qu'on consentît en aucun point du globe à vendre des lingots à un prix beaucoup moindre. Les frais de transport seuls feraient la différence.

Trente et un kilogrammes d'argent, qui s'échangeaient naguère contre 2,000 grammes d'or, n'en valent plus que 1,700 ; demain peut-être, disent les gens les mieux informés de l'avenir, ils n'en vaudront que 1,500 !

A cela où est le grand mal? Lorsque le vin est à bon marché, les acheteurs en profitent, et aucune commission pour favoriser les vendeurs ne cherche à relever les prix. Pourquoi cette sollicitude pour les vendeurs d'argent? C'est que l'argent monnayé n'est pas une marchandise comme d'autres ; tout le monde en est vendeur.

Quiconque fait un achat vend son argent au marchand, qui le paie de sa marchandise ; la baisse de l'argent inquiète ou intéresse tout le monde. L'employé qui gagne 3,000 francs, le rentier qui possède 3,000 francs de rente, le propriétaire qui a affermé sa terre 3,000 francs, n'ont rien à réclamer quand on leur a donné 15 kilogrammes d'argent transformés en monnaie ; il leur importe fort que le kilogramme d'argent conserve sa valeur.

La loi a fixé le titre et le poids de la pièce de 5 francs, le titre et le poids de la pièce de 20 francs ; si des contradictions en résultent, il faut les concilier. Le jour où quatre pièces de 5 francs irréprochables vaudront moins ou vaudront plus qu'une pièce de 20 francs, il sera démontré que nos législateurs ont eu sans le savoir un poids et un poids, et tenu, sans le vouloir, une balance inégale. Les discussions et les rapports qui ont préparé la loi monétaire de l'an XI leur avaient signalé le danger, ils ont passé outre : leur décision est notre règle ; si elle a été imprudente, l'état est responsable ; il le sait et ne veut plus se compromettre en prêtant par son empreinte à 25 grammes d'argent la valeur de 5 francs, devenue, en dépit de la définition légale, conventionnelle et fictive. On frappe encore des pièces de 20 francs, mais le jour où 6 grammes 65 centigrammes d'or vaudront à Paris plus que quatre pièces de 5 francs, le balancier de la Monnaie s'arrêtera de lui-même ; personne sans doute n'ira lui demander de déguiser par une marque trop faible la valeur réelle de son or ; les pièces déjà frappées seront exportées ou fondues, et nous serons réduits à la monnaie d'argent.

Nos pièces de 5 francs, protégées par une longue habitude, n'ont rien perdu jusqu'ici en France de leur valeur par rapport à l'or ; mais dans l'Inde ou en Chine, en Angleterre même, quarante pièces

de 5 francs ne s'échangeraient plus aujourd'hui contre dix pièces de 20 francs.

Notre monnaie d'argent était reçue dans le monde entier, l'Orient et l'extrême Orient en ont absorbé pour plusieurs milliards de francs; presque toutes ces vieilles pièces sont fondues depuis longtemps, mais on en retrouvera, j'allais presque dire on les retrouvera, pour nous les rendre au prix dont elles portent la marque.

Si rigoureuse et sévère que soit contre eux la loi, les faux-monnayeurs ont beau jeu : le lingot d'argent converti en monnaie acquiert une plus-value de 15 pour 100! Lorsque le faussaire devait pour réussir fabriquer une pièce différente par le titre, de même poids cependant que la véritable et d'apparence toute semblable, pouvant affronter les épreuves rapides que chacun connaît et sait faire, le problème était impossible, la solution toujours imparfaite; la preuve suivait de près le plus léger soupçon. Un mécanicien médiocrement habile peut aujourd'hui, sur un point quelconque du globe, imiter la perfection des pièces d'argent frappées à la Monnaie de Paris sans que les experts sachent discerner, ni les essayeurs démontrer une différence qui n'existe pas.

Il faut éclaircir une objection : un honnête homme jamais ne fera sciemment circuler une pièce fausse; quand il l'a reçue, il la garde, et la valeur en est perdue pour lui; mais qui sera lésé lorsque des pièces de bon aloi, de bon poids et de bonne marque, circuleront sans éveiller ni soupçon, ni scrupule? Quand les faux-monnayeurs, en fabriquant de la monnaie correcte, auront gagné 2 ou 3 millions, aucun Français peut-être n'aura perdu un centime, mais la hausse des prix les menacera tous. Si de tels profits ne nuisaient à personne, l'état en s'en emparant ne manquerait pas de les rendre légitimes; le gouvernement, d'accord avec ses alliés monétaires, achèterait des lingots d'argent pour leur donner par le monnayage une plus-value inscrite au budget des recettes. Les législateurs américains l'ont fait, avec répugnance, il est vrai, avertis et retardés par le *veto* du président; ils ont hésité, mais passé outre. Les États-Unis chaque année frappent 24 millions de dollars d'argent; les banques du pays refusent de les accepter, et comme on n'ose pas, poussant le droit jusqu'à l'injustice, s'en servir pour payer les créanciers de l'état, ils s'entassent dans les caves du trésor, bientôt trop étroites. C'est accidentellement seulement pour les pièces de 5 francs, et pour une quantité strictement limitée de monnaie divisionnaire, que l'état en France a accepté, non cherché de tels gains; la baisse de l'argent est un danger et la dépréciation de la monnaie blanche, qui peut en devenir la suite, produirait des embarras qu'il faut avant tout prévenir. Toute augmentation dans la quantité de mon-

naie tend à les accroître, et le profit qui en résulterait serait un impôt détestable.

La situation est périlleuse; à qui faut-il en imputer la faute? Tout allait bien, disent les bimétallistes; le rapport des valeurs entre l'or et l'argent était depuis un siècle invariable; la convenance, les frais de transport, l'abondance ou la rareté de la production procuraient dans un sens ou dans l'autre de très légères oscillations; les événemens les plus divers, comme pour nous rassurer sur l'avenir, s'étaient succédé dans l'histoire monétaire; le rapport décrété par la loi française avait résisté aux guerres du premier empire, au blocus continental, à l'adoption de l'or comme seule monnaie anglaise, à l'abondance inouïe de la production en Californie et en Australie : comment craindre une baisse importante sur la valeur de l'un ou l'autre métal, lorsqu'on pouvait, sans limite, les transformer tous deux en monnaie, et la monnaie en billets de banque échangeables à volonté contre de l'argent ou de l'or? La France, pendant soixante-dix ans, en tenant la balance égale, a prêté son empreinte aux deux métaux et maintenu leurs prix au grand avantage du monde entier.

Que nous en a-t-il coûté? La certitude d'appeler et de conserver pour notre usage la monnaie la moins commode quand elles se valent, la moins appréciée quand une baisse survient. La monnaie d'or, avant 1848, était chez nous une marchandise; on l'achetait chez les changeurs, et le prix, quoique peu élevé, suffisait pour la chasser de la circulation. On payait en argent, et quand la somme était considérable, il fallait une voiture pour la transporter et des heures pour la compter. La découverte de nouveaux et riches gisemens d'or donna l'alarme aux économistes; on leur aurait causé un grand étonnement, il y a trente ans, si on leur avait prédit que le représentant d'une grande puissance pourrait, en 1881, s'écrier dans une conférence monétaire : « Nier la pénurie de l'or, c'est presque nier l'évidence! » Que serait-ce donc si la production, depuis 1850 et aujourd'hui encore, n'avait pas été décuple environ de ce que le passé semblait promettre? La masse de l'or serait quatre fois moindre! Personne cependant ne songerait peut-être à se plaindre; les habitudes et les prix seraient autres; on paierait en monnaie d'argent, la trouvant abondante ou rare, non d'après la masse en circulation, mais en raison de l'accroissement ou de la diminution plus ou moins rapide et surtout plus ou moins récente.

Les esprits craintifs, les savans prévoyans, disait-on, voulaient, en 1850, proscrire la monnaie d'or, dont ils redoutaient l'abondance. Les Hollandais avaient pris les devans et ne frappaient plus que des pièces d'argent; la France laissa les choses suivre leur cours et s'en trouva bien. La frappe illimitée de l'or équivalait à une

demande indéfinie du métal; à Paris, à Londres, à Washington, plus de 20 milliards furent jetés sur le marché; la baisse fut insensible, mais l'argent disparut, absorbé par le commerce de l'Asie. Ceux qui s'en réjouirent ne voyaient pas tout. Si l'on entend cette plainte si souvent répétée : « La vie est de plus en plus chère, » la Californie et l'Australie en sont la cause : l'or vaut moins qu'autrefois, et l'argent, dont la valeur est liée à la sienne par la loi française, s'est déprécié avec lui, en modérant très heureusement, par l'accroissement de la masse totale, la rapidité et la grandeur de la chute.

L'abondance de l'argent nous inquiète aujourd'hui. Quand les mines d'or cependant ont décuplé leurs produits, le rapport des valeurs entre les deux métaux est resté invariable; la production de l'argent à peine doublée n'est donc pas la cause de la baisse, on ne convient pas même qu'elle en soit l'occasion.

« Si l'argent a baissé, dit un véhément et spirituel pamphlétaire, c'est parce que l'Allemagne a eu la fantaisie de décréter la démonétisation du métal argent et que l'administration française, saisie de stupeur et d'esprit d'imitation, a cessé tout à coup de frapper des pièces nouvelles. »

Trop vivement lancé, le trait dépasse le but. L'Allemagne, en renonçant à la monnaie d'argent, a adopté, sans fantaisie ni coup de tête, un projet longuement étudié, conseillé par les hommes les plus compétens et dont les circonstances semblaient rendre la réalisation facile; elle s'est avancée dans l'exécution avec plus de timidité que de hâte. On ne doit accuser non plus l'administration française, est-il besoin de le dire? ni de stupeur ni d'esprit d'imitation. Le parti qu'elle a pris était discutable assurément; elle y a été entraînée par degrés. Les thalers exclus de l'Allemagne, convertis en lingots, puis en pièces de 5 francs, remplaçaient rapidement notre or. On limita la frappe de l'argent; cette précaution insuffisante fit baisser le prix des lingots de 15 pour 100. Lorsque la conversion en monnaie leur rendait toute leur valeur, pouvait-on, sans choisir, faire un tel cadeau aux premiers inscrits, étrangers ou français, et, la loi étant muette, choisir sans injustice? Autorisé par une loi nouvelle, le gouvernement renonça à frapper les pièces de 5 francs, et, parmi les voix qu'il faut compter, le plus grand nombre approuva la mesure.

En ralentissant, puis en supprimant la frappe de l'argent, au moment où l'Allemagne changeait ses thalers en lingots, la France, imprudente suivant les uns, prévoyante et sage suivant les autres, a troublé le marché monétaire, déconcerté l'Allemagne et procuré le mal qu'il faut combattre. La possibilité de maintenir le double étalon devenant douteuse, elle a voulu se préparer à l'éventualité d'une

réforme que chaque pièce de 5 francs ajoutée à la circulation rendrait plus difficile et plus chère. La réforme n'était pas à prévoir, et rien même aujourd'hui ne contraint à la faire, allèguent les bimétallistes. Si, fidèle à ses traditions, la France avait, sans les compter, transformé lingots et thalers en pièces de 5 francs, la baisse dont on se plaint eût été impossible, et le rapport des prix des deux métaux précieux demeurerait inébranlable. Inébranlable ou non, il se serait maintenu, cela est certain, dans de très étroites limites, mais nous aurions perdu toute notre monnaie d'or. Si la frappe libre de l'argent était reprise demain, la France bientôt, comme avant 1848, n'aurait plus d'autre monnaie, et elle en aurait trop, sans être pour cela plus riche.

La situation acceptée sans plainte il y a quarante ans serait aujourd'hui fort incommode; le numéraire, or et argent, dans le monde entier, a depuis ce temps plus que doublé; les métaux, moins rares, ont moins de valeur, les prix se sont élevés; les pièces de 5 francs, dont nous avons perdu l'habitude, sont gênantes surtout par leur poids; si pour un même achat il en faut un nombre double, l'inconvénient sera doublé; telle est la cause première des efforts dont nous sommes témoins chez toutes les nations pour attirer l'or et expulser l'argent chez les voisins, tandis que, par une singulière contradiction, on s'accorde à reconnaître et l'on s'applique à montrer, à exagérer peut-être les embarras, les pertes, les ralentissemens, dont l'emploi de monnaies différentes troublerait les relations commerciales.

II.

Lorsque, il y a trente ans, la production de l'or décupla subitement, la France, malgré ses craintes, ouvrit sans compter au précieux métal les portes de l'hôtel des Monnaies. L'argent nouveau aujourd'hui, en y comprenant même les thalers allemands, est loin d'être aussi abondant; pourquoi le repousse-t-on? Précisément peut-être parce qu'en 1850 on n'a pris aucune mesure. La France, par habitant, a plus de monnaie aujourd'hui qu'aucune autre nation du globe; si la masse monétaire s'accroissait encore, ceux dont les revenus n'augmenteraient pas avec le prix des choses traverseraient des jours difficiles.

Il faut prendre un parti; le choix malheureusement n'est pas libre, car le meilleur de tous supposerait l'entente des grandes nations; on ne peut la décréter ni l'obtenir.

Trois solutions sont proposées : le *bimétallisme*, le *monométallisme or*, et le maintien du régime actuel, assez heureusement désigné, dans cette langue autorisée par l'usage, sous le nom de *bimé-*

tallisme boiteux. Une quatrième nous menace : le *monométallisme argent*.

On invoque contre le bimétallisme la rigueur des principes ; la thèse de ses adversaires est nette et simple, ils la disent irréfutable :

Il est impossible de régler par la loi le prix d'une marchandise;

L'or et l'argent sont des marchandises;

La prétention de régler le rapport de leurs prix, quel qu'en soit pour un temps le succès, est une dangereuse absurdité.

L'expérience du passé accroît l'assurance des économistes ; le rapport a varié, cela n'est pas douteux : il était égal à 12 au XVIe siècle, nous l'avons vu longtemps fixé à 15 1/2, il est à 17 aujourd'hui et tend, dit-on, à s'accroître. Plus d'une ordonnance de l'ancien régime, — la dernière est de 1785, — allègue pour altérer le poids des monnaies, le changement survenu dans le prix des métaux. Les partisans du bimétallisme repoussent le principe, et, sans contester la variation des prix dans le passé, ils pensent qu'une loi bien faite et l'entente des grandes puissances en préserveraient l'avenir. L'offre et la demande règlent le prix des marchandises : en essayant d'y soustraire le blé, on n'a obtenu que la famine ; mais le principe a des exceptions : pour infirmer une fausse généralisation, un exemple suffirait sans autre discussion ; il serait aisé d'en citer dix.

Si, par une décision qui ne serait pas nouvelle, un gouvernement s'engage à payer 20 francs la tête d'un loup et 40 celle d'une louve, les professeurs d'économie politique protesteront-ils au nom des principes? Les bêtes fauves, quand leur tête est à prix, deviennent des marchandises ; est-il impossible et absurde de décider qu'une louve vaut deux loups?

Si une nation, pour favoriser la navigation, paie 100,000 francs tout chronomètre, quelle qu'en soit l'origine, qui, dans un voyage de six mois, ne varie pas d'une demi-seconde, en s'engageant à prendre pour 10,000 ceux qui varient de moins de deux secondes, dans ce rapport, arbitrairement établi entre les chronomètres de première et de seconde qualité, qui osera voir une preuve d'ignorance et dénoncer une injure à la science? Les géomètres seuls, et pour la la géométrie seulement, ont le droit de montrer tant de délicatesse.

Le prix relatif de deux marchandises peut être réglé, *dans certains cas;* en est-il ainsi pour l'or et l'argent? Il faut étudier la question, non la trancher au nom d'un principe.

Si les grandes puissances, se mettant d'accord, consentaient à frapper sans limite, pour tout propriétaire de lingots, la monnaie d'or et la monnaie d'argent, le rapport des valeurs étant uniformément fixé à 15 1/2, les deux monnaies, dans le monde entier, seraient acceptées sans répugnance et sans perte, comme elles le

sont aujourd'hui en France. La monnaie d'or, cependant, ne disparaîtrait pas; un autre principe, érigé en axiome : *La mauvaise monnaie chasse la bonne,* resterait sans application, car l'argent, dans l'hypothèse admise, étant accepté par tous, l'or pour s'enfuir n'aurait aucun refuge.

Les gouvernemens les plus habiles, en se refusant à un tel accord, ne ferment pas les yeux à leurs intérêts, ils les détournent seulement des convenances du voisin. L'acceptation simultanée de l'or et de l'argent, convertis sans limite en monnaie, procurerait l'accroissement continu de tous les prix; la démonétisation générale de l'argent non-seulement l'arrêterait pour un temps, mais le remplacerait par une forte baisse. C'est là le point essentiel de la question. La crainte de voir changer le rapport des valeurs, si tous étaient d'accord pour le maintenir, ne résiste pas à l'examen.

Lorsque la France ouvrait sans limite ses ateliers monétaires aux lingots d'or et d'argent transformés en monnaies également libératoires, le prix des lingots ne pouvait différer de celui des pièces : la transformation pouvait se faire immédiatement et sans frais, soit des lingots en monnaie, soit de la monnaie en lingots, et le rapport des prix ne pouvait s'abaisser ou s'élever, puisque les deux monnaies, également libératoires, également reçues pour le paiement des impôts et des droits de douane, également échangées à la banque contre des billets, également données par elle dans ses paiemens, n'avaient l'une sur l'autre aucun avantage. Le rapport fixé par la loi s'est en effet, pendant soixante-dix ans, maintenu à peu près constant.

La démonstration est bonne. La rigueur, cependant, il ne faut pas le cacher, n'en est pas égale *à celle dont se vantent à bon droit les mathématiciens*. Le maintien du rapport reposait sur la présence simultanée des deux monnaies toujours échangeables au cours légal; si l'une d'elles, la plus recherchée naturellement, disparaissait complètement du pays, les étrangers ne voudraient plus échanger contre elle les lingots avec lesquels se fabrique l'autre, et leur valeur alors pourrait baisser; si l'or devenait assez rare en France et était assez recherché pour que les orfèvres eussent avantage à convertir les pièces de monnaie en bracelets et en colliers, notre loi monétaire deviendrait impuissante à empêcher le kilogramme d'or de valoir 20 kilogrammes d'argent. Cette objection, théoriquement irréfutable, a été écartée comme reposant sur une hypothèse impossible. L'or, a-t-on dit, ne disparaît pas tout à coup; quand il devient rare, son prix s'élève, et la hausse, en accroissant l'offre, devient une cause de baisse. Cela est vrai, mais c'est confondre un raisonnement juste avec une preuve rigoureuse que vouloir sur cette

observation faire reposer la certitude. La fuite de l'or fait naître une force qui le retient et tend à le ramener, mais la puissance de cette force n'est pas irrésistible.

Le bimétallisme de la France est un régulateur puissant du rapport entre les prix des deux métaux. Pendant soixante-dix ans, il a fait ses preuves, mais les circonstances peuvent le briser.

Supposons, pour le démontrer en toute rigueur, que l'Allemagne, en 1873, au lieu de faire fondre des thalers d'argent, ait adopté le bimétallisme, en substituant au rapport 15 1/2, entre la valeur de l'or et celle de l'argent, un rapport plus élevé, 16, par exemple.

S'il était vrai que la loi française puisse avec certitude imposer le rapport 15 1/2 sur le marché monétaire, la loi allemande, par la même raison, imposerait le rapport 16; ces deux rapports ne peuvent exister ensemble; la démonstration pourrait s'arrêter là. Qu'arriverait-il cependant si les deux nations, conservant les rapports différens 15 1/2 et 16, s'obstinaient l'une et l'autre à maintenir la frappe libre? L'or français, de lui-même, s'écoulerait vers l'Allemagne, et les thalers allemands viendraient à Paris se faire transformer en pièces de 5 francs. Un spéculateur, en effet, qui porterait à la Monnaie de Berlin 1,000 kilogrammes de pièces d'or françaises pour faire frapper un poids égal de marks pourrait échanger ces marks contre 16,000 kilogrammes de thalers d'argent qui, rapportés à Paris et transformés en pièces de 5 francs, assureraient pour l'opération 100,000 francs de bénéfices. Ce trafic rapide et facile pourrait être renouvelé et le serait sans aucun risque tant que la France aurait des louis d'or et l'Allemagne des thalers.

L'échange des métaux sur les marchés étrangers deviendrait, pendant ce temps, difficile. Si le possesseur d'un kilogramme d'or à Londres voulait l'échanger contre de l'argent, il en exigerait 16 kilogrammes, car en cas de refus, il pourrait l'envoyer à Berlin, l'y faire transformer en marks, immédiatement échangeables contre 16 kilogrammes d'argent monnayé en thalers. L'acheteur, d'un autre côté, ne pourrait accorder plus de 15 kilogrammes 1/2 d'argent qui, envoyés par lui à Paris et transformés en monnaie française, y vaudraient 1 kilogramme d'or. Ne pouvant s'entendre, ils enverraient l'un son or à Berlin, l'autre son argent à Paris, hâtant tous deux le jour où les deux nations, n'étant plus bimétallistes que de nom et cessant de régler le marché monétaire, laisseraient le rapport des prix de l'or et de l'argent aussi variable que ceux du cuivre et de l'étain.

Si toutes les grandes nations adoptaient le bimétallisme, en fixant entre les prix des deux métaux le même rapport 15 1/2, la même crainte pourrait naître dans le cas où l'Angleterre, la France, l'Allemagne, les États-Unis, la Belgique, la Hollande, la Suède, l'Italie,

l'Autriche et la Russie auraient en même temps perdu leur monnaie d'or; à cette hypothèse, qu'il faut accepter comme possible si l'on veut raisonner avec la rigueur des géomètres, il en faudrait joindre une autre et dire en quel pays se trouverait alors cet or enlevé à toutes les grandes nations. Dans une démonstration rigoureuse, rien de ce qui est possible à la rigueur ne doit être écarté, et l'hypothèse de la fuite en Turquie, par exemple, de l'or du monde entier, a droit à l'examen; il faut oser le dire et ne pas insister.

Les grandes nations sont malheureusement fort éloignées d'un commun accord. L'Angleterre, satisfaite de sa monnaie d'or, ne s'en veut nullement départir. L'Allemagne a rejeté l'argent et ne penche pas à le reprendre. La Hollande, la Suède, le Danemark et le Portugal fortifient la cause de l'or en s'y associant.

L'acceptation générale du bimétallisme n'est pas à espérer.

Le monométallisme est la solution orthodoxe; les ignorans seuls, dit-on, peuvent la repousser, et plus d'un économiste estimé de tous se déclare honteux, pour la défendre, d'avoir à démontrer l'évidence. On trouverait bon, cependant, en conservant l'or pour l'Europe, que l'Inde et la Chine donnassent asile au métal blanc, dont l'emploi, comme monnaie d'appoint auxiliaire de l'or, n'utiliserait qu'une bien faible partie. La théorie, il est juste d'en faire la remarque, ne se contredit pas pour cela; elle interdit l'usage simultané des deux métaux, mais permet de choisir.

L'Angleterre, en 1816, pour adopter la monnaie d'or, n'a pas rencontré d'embarras sérieux. Il ne faut pas alléguer cet exemple: L'or, en effet, succédait au papier-monnaie. L'entreprise pour nous serait plus audacieuse; la France, pour abolir la monnaie d'argent, devrait transformer en lingots pour plus de deux milliards de pièces de 5 francs. Si l'Italie, l'Espagne, la Belgique et la Suisse prenaient la même résolution, si l'Allemagne et la Hollande, bravant les difficultés qui les retardent, achevaient de la mettre à exécution, qui achèterait à prix d'or une telle masse de métal devenu sans emploi? La baisse deviendrait une chute, et l'abandon d'un système illogique, mais tolérable, le remède à des malaises plus redoutés que ressentis, coûterait un milliard à la France. Si le bimétallisme universel est rendu impossible par le refus d'un accord commun, la préférence de tous pour l'or oppose au monométallisme un obstacle à peu près invincible.

Une autre objection est de grande importance. L'or représente aujourd'hui, dans le monde entier, une valeur à peu près égale à celle de l'argent; s'il devenait la seule monnaie des grandes nations, sa rareté, dont on se plaint déjà, s'accroîtrait, pour un long temps au moins, en procurant la baisse de tous les prix, plus dommageable encore que la hausse, car c'est aux producteurs qu'elle porte

préjudice, en favorisant tous ceux dont le revenu est fixe, et parmi eux presque tous les oisifs.

On a contesté que la démonétisation de l'argent diminuât d'une manière notable la masse du numéraire. Si la France, a-t-on dit, fait disparaître la monnaie d'argent, elle la remplacera par de l'or; quiconque portera au trésor 100 francs en argent recevra en échange 100 francs en or. Cela est vrai; mais les pièces d'or ne seront pas gardées par celui qui les reçoit; elles circuleront, pourront rentrer au trésor sous forme d'impôt ou, par l'intermédiaire de la Banque, servir à payer de nouvelles pièces d'argent et remplir dix fois, cent fois peut-être le même office pendant la durée de l'opération. On insiste : les pièces d'argent, transformées en lingots, seront exportées, vendues contre de l'or, et la diminution du numéraire proviendra seulement de la baisse de leur prix. C'est une illusion : les lingots exportés dans l'Inde, par exemple, y seront échangés contre des traites sur l'Europe et payés en or déjà monnayé, dont ils n'augmenteront en rien la masse.

La difficulté des relations commerciales avec les peuples d'Orient, dont l'Angleterre se plaint aujourd'hui, s'aggraverait, dit-on, par l'adoption exclusive de la monnaie d'or en Europe. On a, je crois, exagéré le mal; il est réel pourtant et vaut qu'on s'y arrête.

L'Angleterre et l'Inde, si étroitement unies l'une à l'autre, font usage de monnaies différentes. Tant que le rapport des valeurs reste fixe, elles n'en éprouvent aucune gêne; mais la baisse de l'argent a changé la situation, et on la présente comme désastreuse. Le gouvernement de l'Inde doit chaque année verser à Londres 375 millions de francs en monnaie d'or; les impôts et les tributs lui sont payés en argent, et les variations du change déroutent toutes ses prévisions. Le ministre des finances de l'empire indien peut le matin, par un calcul exact, prévoir sur son budget un excédent de 10 millions et se trouver le soir en déficit. Les fonctionnaires sont payés en monnaie d'argent, ils n'en éprouvent aucune gêne, car les prix ont peu varié; mais leurs appointemens très élevés permettent de larges économies; s'ils les envoient en Angleterre, ils subissent une perte et se plaignent très haut.

La différence des monnaies alarme incessamment le commerce. « Qu'arriverait-il, dit M. Cernuschi, si une loi défendait aux Anglais d'apprendre la langue indienne et aux Indiens d'apprendre la langue anglaise? A moins d'avoir des interprètes, ils ne pourraient plus se parler. Eh bien! la loi monétaire produit des effets qui ne sont pas moins étranges, tyranniques, pernicieux : Anglais et Indiens ne peuvent se payer. »

L'éminent polémiste dépasse ici la mesure; il existe des changeurs à Calcutta; l'or anglais, à défaut de cours légal, a chaque jour dans

l'Inde un cours commercial; le négociant anglais, qui, en échange de ses guinées, demande dans l'Inde du riz ou du coton, ne trouve la hausse du change ni tyrannique ni pernicieuse, il y gagne 15 pour 100!

Le fabricant anglais, que l'on paie en roupies d'argent, est forcé, il est vrai, de vendre ses produits plus cher pour obtenir le même nombre de guinées, mais il peut convertir les roupies en marchandises indiennes et gagner d'un côté ce qu'il perd de l'autre. Le prix des marchandises et celui du change, il n'en faut pas douter, se régleront d'eux-mêmes pour rendre possibles les transactions utiles à tous et indispensables à un grand nombre. Il n'est pas supposable que l'échange des produits, avantageux à tous, soit arrêté d'une manière durable par un système monétaire quel qu'il soit, s'il est invariable et sincère; l'équilibre troublé se rétablira de lui-même sans qu'on ait recours à des lois nouvelles. Cet heureux changement, peut-on dire, ne s'est pas produit : il faut l'attendre. Les mouvemens économiques ont été comparés, avec raison, à ceux d'une masse visqueuse; soumise aux mêmes lois qu'un liquide parfait, elle demande, pour atteindre sa position d'équilibre, un temps beaucoup plus long, quelquefois de légères secousses; quand on la voit, pour un temps, prendre une forme qui dément les principes, elle cède pour la quitter aux plus légères influences.

Les relations actives entre deux peuples dont la monnaie est différente tendent précisément à maintenir constant le prix du change, dont la variation les trouble; le tout, peu à peu, s'harmonise de lui-même, et les embarras du gouvernement indien, comme ceux du commerce, prendront fin avec l'incertitude et la crise.

Si l'Amérique et l'Europe, cédant à une préférence générale qu'on ne peut méconnaître, réussissaient, comme l'Angleterre, à adopter la seule monnaie d'or, elles s'en trouveraient bien dans l'avenir; mais les frais seraient excessifs, et la baisse certaine des prix accroîtrait, par la rencontre de tant de peuples dans cette voie étroite, les difficultés devant lesquelles l'Allemagne hésite.

Le monométallisme n'est pas à espérer. La répugnance des plus grandes nations rend le bimétallisme universel impossible; il faut renoncer à s'entendre; chacun, à regret, doit adopter pour son compte le moins mauvais parti que lui laissent les résolutions prises par les voisins. C'est dans cette voie que la France, d'accord avec l'Italie, la Belgique et la Suisse, a rencontré le moins défendable de tous les systèmes, le *bimétallisme boiteux*. La monnaie d'argent, à moins de convention contraire, est acceptée pour tous les paiemens aussi bien que la monnaie d'or, et l'état cependant, en suspendant la frappe des lingots, diminue sa valeur intrinsèque.

Est-il prudent et digne d'attendre que, la logique l'emportant

sur l'inertie et la routine, les pièces de 5 francs soient atteintes par la dépréciation des lingots? Le jour où l'opinion, plus forte que la loi, leur refuserait la confiance qu'elles ne méritent plus, l'or disparaîtrait d'autant plus vite qu'on le rechercherait davantage, et après avoir déprécié la monnaie d'argent en refusant de la frapper, nous serions réduits à n'avoir plus qu'elle.

Copernic écrivait, il y a plus de trois siècles : « Quelque innombrables que soient les fléaux qui d'ordinaire amènent la décadence des principautés, des royaumes et des républiques, les quatre suivans sont à mon gré les plus redoutables : la discorde, la mortalité, la stérilité de la terre et la détérioration des monnaies. » Copernic exagère : une mauvaise monnaie est un grand mal assurément, mais c'est en trop médire que de la comparer à la famine, à la peste et à la guerre civile, et quand l'illustre astronome ajoute : « Nous voyons fleurir les pays qui possèdent une bonne monnaie, tandis que ceux qui n'en ont que de mauvaise tombent en décadence et périssent, » il suppose trop facile l'art de bien gouverner. La monnaie incorrecte dont parle Copernic est celle d'ailleurs dont le poids est altéré ou le titre douteux ; l'incertitude sur la qualité de chaque pièce est un mal bien plus grave que la dépréciation commune de toutes ; aucune discussion aujourd'hui n'est à craindre à l'occasion des pièces rognées, usées, ou d'empreinte douteuse. Pour le titre et le poids, notre monnaie est irréprochable. Un jour viendra peut-être, si l'on n'y met obstacle, où la pièce de cent sous ne sera acceptée que pour 4 francs, mais toutes subiront le même sort, comme il arrive, sans que les relations soient en rien troublées, pour le papier-monnaie déprécié aujourd'hui en Italie, en Autriche, et en Russie.

Notre monnaie d'argent est devenue mauvaise : on la reçoit pour bonne ; il faut s'en réjouir, mais il serait imprudent de s'y fier. En l'année 1665, le tzar Alexis, se croyant tout permis, fit frapper des copecks de cuivre de mêmes dimensions que ceux d'argent en les déclarant de même valeur. Il fut cru et obéi pendant trois ans, mais en 1669, la nouvelle monnaie, dépréciée de 95 pour 100, devint la cause d'une révolte qui la fit supprimer. Le peuple moscovite, docile alors et confiant dans son maître, était merveilleusement propre à faire réussir l'expérience qui échoua. Nous acceptons aujourd'hui une monnaie d'argent valant 85 pour 100 de sa valeur nominale, mais plus instruits et plus défians que les sujets d'Alexis, nous ne recevrions pas un seul jour des sous de cuivre pour des francs, et, si les lingots d'argent restent dépréciés, l'accroissement de valeur emprunté à la mystérieuse vertu de l'empreinte, ne pourrait pas durer toujours. Tant qu'un kilogramme d'or vaudra sur le marché des métaux 17 kilogrammes d'argent, on ne doit pas espérer

que la monnaie d'or soit échangée contre quinze fois et demi son poids de monnaie d'argent. En vain l'expérience dément cette assertion; c'est une anomalie qui ne saurait durer. La monnaie d'or déjà commence à s'y soustraire et devient chaque jour plus rare.

Le bimétallisme boiteux n'est qu'un expédient passager : si l'on y persiste, il nous imposera la monnaie d'argent. Le bimétallisme partiel adopté en présence des nations qui recherchent l'or nous l'imposerait plus vite encore; tout leur argent affluerait chez nous pour se faire transformer en monnaie régulièrement frappée. Il nous viendra très probablement, si le *statu quo* se prolonge, déguisé en fausse monnaie indiscernable de la bonne; le résultat pour nous sera le même.

III.

L'algèbre classe les problèmes par le nombre des solutions possibles représentant le degré de l'équation qui doit les résoudre. Si l'on demande quel accroissement sur les prix doit correspondre à un accroissement donné de numéraire, le nombre des solutions est infini et le problème inaccessible au calcul.

J.-B. Say a proposé une réponse; elle est possible, il serait imprudent de la déclarer vraie. Les prix, suivant lui, sont proportionnels à la masse du numéraire. Si la France possède 2 milliards de numéraire et que par une circonstance quelconque ces 2 milliards soient réduits à 1,500 millions, ces 1,500 millions, dit-il, vaudront autant que les deux milliards, et les prix baissant de 25 pour 100, on pourra faire et payer les mêmes achats qu'avant.

L'assertion est au moins douteuse.

Simplifions la question pour la rendre plus nette. Une île existe dans des mers lointaines, privée de tout commerce avec le reste du globe. Une population active, civilisée, sait y trouver de suffisantes ressources. Quelques-uns sont riches, aucun n'est misérable, la monnaie suffit aux achats et aux ventes. Les forces productrices de l'île étant connues, la récolte du blé étant donnée, celle du vin, le nombre des têtes de bétail, la puissance et l'usage de chaque machine, le détail du prix de chaque denrée, le nombre des ouvriers de chaque espèce, la rémunération des journées de travail, le revenu annuel enfin et la dépense de chaque habitant, pourrait-on calculer combien de monnaie en tout se trouve en circulation?

La solution n'est pas seulement embarrassante et épineuse, elle est impossible; on ne pourrait pas même, avec toutes ces données, obtenir un chiffre approché. La quantité de monnaie nécessaire lorsque les achats, les transactions et les prix restent les mêmes, varie avec les habitudes de crédit et de confiance mutuelle, indépendamment même de toute monnaie fiduciaire dont, pour simpli-

fier, j'écarte l'intervention. Si l'usage est établi de régler tous les comptes sans exception le premier jour de chaque mois, chaque employé recevant ses appointemens, chaque ouvrier son salaire, chaque marchand le paiement de ses notes, chaque propriétaire le prix de ses locations, ceux qui manquent à payer étant blâmés comme insolvables, chacun devra, le dernier jour de chaque mois, avoir réuni en espèces la dette présumée du lendemain s'il ne veut s'exposer à être mis en retard par la négligence de ses propres débiteurs. Pour que tous puissent pousser jusque-là la prudence, il faut au minimum une quantité de monnaie égale à la douzième partie de la somme des paiemens annuels, et ce sera affaire à chacun de régler ses dépenses sur la portion présumée que son travail ou sa richesse acquise doivent amener entre ses mains. L'exagération de calcul est cependant évidente et l'évaluation du minimum indispensable beaucoup trop haute. Si les citoyens de la petite république, continuant à payer leurs dettes une fois par mois, avaient l'idée bien naturelle de ne pas tous choisir la même date, chacun remplissant jour par jour la bourse qu'il doit vider en une fois, la quantité de monnaie qui s'y trouverait, en moyenne, correspondrait à la recette d'un demi-mois, et, pour tous les habitans réunis, à la vingt-quatrième partie de l'ensemble des paiemens annuels. Cette somme deviendrait triple, si pour payer tous les trois mois, chacun voulait accumuler chez soi la dépense d'un trimestre; elle se réduirait au contraire dans une très grande proportion si l'usage prévalait, chez ceux qui le peuvent, de tout payer argent comptant.

Les prix n'ont avec la masse du numéraire aucune relation nécessaire et précise.

Qu'arriverait-il cependant si, toutes choses restant les mêmes, la quantité de monnaie venait à doubler?

Un navire chargé de lingots échoue sur les côtes de l'île; et, par une inspiration malheureuse, on en tombera d'accord, on les partage entre tous; les plus grosses parts, naturellement, échoient aux plus riches, et, le hasard aidant, chacun reçoit précisément sur les lingots convertis en monnaie autant d'argent comptant qu'il en possède en ce moment. Le numéraire de l'île a doublé, les bourses sont mieux garnies, la richesse véritable n'a pas changé.

Les prix pourraient doubler assurément si tous y consentaient; mais ceux qui paient ou achètent résisteront, et sans imaginer les détails ni prévoir l'issue de la lutte, on peut affirmer qu'elle sera longue. L'argent disponible subitement jeté sur le marché activera les ventes, augmentera la demande de travail; la main-d'œuvre, plus recherchée, se fera payer plus cher, tous les prix s'élèveront; les oisifs se plaindront en déplorant peut-être comme un malheur public la bonne fortune dont ils ont eu la plus forte part, mais les

prix ne doubleront pas, parce que, d'une part, la production sera plus abondante et que, d'autre part peut-être, la prévoyance accrue par le bien-être augmentera la réserve de chacun. Dans quelle proportion? La réponse au nord serait peut-être autre qu'au midi.

L'hypothèse admise est la plus favorable aux conclusions de ceux qui croient l'accroissement des prix proportionnel à celui du numéraire. Au lieu de distribuer la riche épave entre tous, il eût été préférable sans doute d'en faire le salaire de travaux utiles : construction de routes, dessèchement de marais, défrichement de terres incultes. L'argent ainsi employé aurait procuré peut-être, au lieu de la hausse, la baisse d'un grand nombre de prix.

De tels problèmes échappent au calcul, sinon au raisonnement. Les inclinations, les volontés, les craintes, l'habileté, la confiance de chacun décidera la solution; on ne peut, sans hasarder aucun chiffre, que signaler dans l'accroissement de la masse monétaire une cause de hausse très certaine.

Les faits commerciaux, depuis plusieurs années déjà, diminuent en Europe la masse de l'or qui s'écoule vers l'Amérique, tandis que l'argent, comme toujours, est absorbé par l'Orient. La hausse des prix, pour quelque temps au moins, n'est pas à redouter. L'Allemagne, en rejetant l'argent, les peuples de l'union latine, en défendant leur or, ont produit, au contraire une baisse dont on se plaint très haut. La France y a échappé jusqu'ici; mais, quelque parti qu'elle adopte, elle n'évitera pas dans l'avenir une perturbation grave, dans un sens ou dans l'autre: elle peut choisir.

Si, malgré les obstacles, en nous résignant à une perte énorme, nous rejetons la monnaie d'argent, la baisse de tous les prix, ruineuse pour les industriels, pour les agriculteurs surtout, suivra nécessairement la diminution de la masse monétaire. Si, reculant au contraire devant des difficultés peut-être insurmontables, nous maintenons notre loi monétaire, rien ne retiendra l'or dans sa fuite vers les régions qui l'appellent; la monnaie d'argent nous restera seule, et sa dépréciation, égale bientôt à celle des lingots, se traduira par la hausse de tous les prix. On se plaindra, et avec raison. La cherté produite par l'insuffisance accidentelle de la production est un malheur dont nul n'est responsable; due à l'abondance des débouchés, elle stimule le travail et l'on doit s'en réjouir; mais amenée et voulue par la dépréciation du numéraire, elle deviendrait une regrettable et, malheureusement peut-être, une inévitable injustice. L'avenir, quoi qu'on fasse, nous réserve des embarras et des souffrances, et si l'on hésite tant à adopter une solution, c'est parce que peut-être il n'y en a pas de bonne.

J. Bertrand.

MARCO

TROISIÈME PARTIE (1).

XI.

Le corps de Mme Delange fut mis en terre à côté de celui de son mari. Tout le bourg, profondément impressionné, assistait à cette triste cérémonie. On n'aperçut pas Séraphin : le malheureux cachait son désespoir. Le docteur Galpeau et l'oncle de Marco accompagnaient, soutenaient seuls le pauvre orphelin. Simon, chancelant sur ses vieilles jambes, suivait l'enfant qu'on lui avait confié et le couvrait d'un regard hébété, fou. Ce grand malheur achevait de lui tourner l'esprit, ses propres infortunes ayant commencé l'œuvre.

C'est à grand'peine que Marco lui échappa vers le soir de cette pénible journée : l'étroite surveillance du vieillard l'irritait, l'exaspérait. Sa douleur était violente, et il voulait la ressentir dans toute son acuité sans que rien vînt l'en distraire. Il voulait donner à son âme ce breuvage de fiel afin qu'elle en gardât l'éternel enivrement. Sa détresse lui semblait si lourde qu'il tremblait qu'elle n'abattît son courage, et il se voulait fort, il se voulait invincible.

A la faveur des premières ombres il courut vers cette tombe dont on l'avait trop tôt arraché. Il la trouva bien gardée : Séraphin, couché comme un chien sur la terre couverte des roses blanches de Marine, leva la tête, prêt à gronder. Mais, reconnaissant Marco, il se dressa confus.

Et Marco sanglotant se jeta dans ses bras. Le clerc balbutia pour s'excuser :

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 août.

— C'était ma bienfaitrice !

Le jeune homme répondit à travers ses pleurs :

— Elle s'est encore occupée de toi, là-bas... elle te recommande de ne pas quitter l'étude.

Le clerc secoua les oreilles ; le pauvre chien refusait d'obéir même à la voix du maître.

— Tu veux donc partir, Séraphin? Et où iras-tu?

Séraphin ne répondit pas ; d'un coup d'œil oblique, il mesurait sa place à côté de Marine.

Marco reprit :

— Ainsi, tu abandonneras cette tombe? Tu laisseras croître sur elle les ronces et l'oubli?

Séraphin se taisait.

— Et moi, tu m'abandonneras aussi?

Alors Marco saisit la main du clerc et la serrant d'une étreinte désespérée :

— Tu ne vois donc pas, tu ne comprends donc pas que j'ai besoin de toi pour me venger?

— Ah ! cria Séraphin, qui se redressa l'œil étincelant.

Mais le jeune homme s'y méprit, et croyant que le clerc protestait, il éclata en sanglots en ajoutant :

— Tu sais bien cependant qu'André m'a pris Alice !

— Si je le sais ! répondit-il avec une violence qu'il maîtrisait à peine. Si je le sais !.. Puisque votre mère en est morte !

A peine ce cri lui eut-il échappé que Séraphin s'empressa d'ajouter :

— Elle n'a pu supporter la douleur que devait vous causer ce mariage.

Marco, étourdi comme d'un choc, suffoqué par les battemens de son cœur, regardait avidement le clerc et se demandait s'il n'était pas en possession du douloureux secret de sa mère.

Il voulait l'interroger, et pas un mot ne lui venait dont sa pensée ne s'offensât comme d'une profanation.

Après un long silence, que Séraphin éperdu n'osait rompre, Marco, tout hésitant, murmura :

— Elle avait peut-être d'autres chagrins...

— Quels chagrins? interrompit brusquement Séraphin.

A son tour, il tremblait que l'enfant n'en sût trop. Résolûment il ajouta :

— Elle n'aimait que vous au monde.

— Et André ! dit une voix.

Ils s'écartèrent avec terreur : Simon, debout derrière eux, regardait son élève de cet œil hagard où l'on ne voyait qu'une pensée.

Il avait suivi Marco d'instinct, pour ainsi dire, et maintenant qu'il le tenait sous son regard, il ne bougeait plus.

La nuit était complète; cette grande ombre immobile se dressant au milieu de la blancheur des pierres tumulaires prenait l'aspect saisissant d'un fantôme, et le nom qu'elle avait jeté semblait venir d'outre tombe.

Simon se parlait doucement et dans ses discours le nom d'André revenait encore.

— Quand elle est morte, dit-il plus haut, elle criait : André! André!

Mais Séraphin bondit :

— Vous mentez! dit-il, secouant le vieillard.

— Ah! s'écria Marco, tu le savais donc!

Et il cacha son visage dans ses mains.

Le clerc revint vers lui et donnant à ses paroles une solennité religieuse :

— Marco, votre mère était une sainte. Ne rougissez pas, vous l'outragez!

Il ajouta à demi-voix :

— Vengez-la!

L'enfant, dont toutes ces hontes ravivaient la haine, découvrit ses yeux ruisselans de pleurs, mais brillans, éclatans d'un cruel désir de vengeance.

— Oh! oui! dit-il sourdement, elle sera vengée!

Séraphin tressaillit :

— Je resterai, alors.

— Et tu m'aideras pendant que je serai loin. Il faut que l'on m'oublie ici. Toi seul sauras où je serai et quand je reviendrai...

Le clerc eut une exclamation désolée :

— Vous partez!

— Ne partez pas sans moi! s'écria Simon en se précipitant sur Marco, prêt à le saisir.

Le jeune homme l'écarta et répondit à Séraphin, qui l'écoutait, morne :

— Je serai longtemps, longtemps absent; il le faut!.. Mais il n'y a qu'un but maintenant dans ma vie, et, je le jure, dit-il en étendant la main par un geste d'énergique menace, je le jure, je reviendrai!

Il se laissa tomber sur le tertre étoilé de fleurs :

— Adieu! adieu!

Séraphin se pencha, Marco était blanc et paraissait évanoui. Il essaya de le soulever et dit à Simon :

— Aidez-moi.

— Laissez, dit le vieillard.

Il se courba, prit Marco dans ses bras, comme un petit enfant, et l'emporta.

Séraphin le vit disparaître derrière les cyprès et les saules aux longues franges; le bruit des pas s'éteignit; il restait seul, seul avec Marine. Désormais personne ne la lui prendrait : elle était à lui, enfin! La nuit épaisse les couvrait. Il se coucha sur cette tombe, la face contre terre, les bras étendus dans un suprême embrassement.

XII.

Treize ans plus tard, le bourg de Saint-Price apparaissait tout étoilé de blanches maisons neuves, piquées çà et là, sans le moindre souci d'un plan géométrique. Les unes orgueilleuses, grimpées sur les hauteurs, pointaient dans les nues leurs toits à girouettes. D'autres, descendues vers l'Isle, se miraient dans ses eaux claires. Quelques-unes se repliaient, boudeuses, vers la forêt. Les plus nombreuses allaient au-devant du progrès sur le chemin de la gare. Tout cela planté de travers, les façades tournées à tous les horizons, et présentant des angles à tous les points de vue. En dépit de son agrandissement, Saint-Price demeurait une bourgade, très peuplée, mal tenue, boueuse. Le gaz y était inconnu. On y vivait comme aux champs.

Cependant on se glorifiait de quelques innovations : des courses de chevaux revenaient deux fois l'an, et le comice agricole choisissait assez souvent Saint-Price pour le théâtre de ses concours. Les bonnes langues du lieu prétendaient que la belle Mme de Terris n'était pas étrangère à la fréquence de ces solennités, organisées et présidées par M. le sous-préfet.

Cela se disait dans les trois ou quatre maisons où l'on recevait; et c'est peut-être le seul point sur lequel elles fussent d'accord entre elles, car chacune représentait une nuance bien tranchée d'opinion politique et des habitudes sociales fort différentes.

Le salon légitimiste recevait les dévotes forcenées; toutes les médisances sortaient de là. Les gens graves, d'esprit libre, qui se plaisaient à parler d'autre chose que de balivernes, se réunissaient autour d'une adorable vieille fille, Mlle Herminie, la sœur du docteur Galpeau, une bonne dévote, celle-là, spirituelle par-dessus le marché, qui ne croyait point son frère damné parce qu'il avait des idées républicaines, mais prétendait lui faire gagner le paradis en lui donnant ici-bas l'avant-goût des plus tranquilles félicités. La folle jeunesse se jetait chez Mme de Terris, une belle personne qui courait sur ses trente ans avec une insouciante légèreté. Son salon était tenu selon les mœurs et les modes de l'empire, d'où ses opinions relevaient. On y lisait les romans; on en faisait aussi, disait la chronique. On dansait, on cotillonnait, on jouait aux petits jeux, si innocens que rien ne les effraie. Enfin l'on s'y divertissait extrê-

mement, à l'exception du mari peut-être! Il y avait aussi, non pas précisément le salon des refusés, mais l'asile des mécontens. Tout ce qui croyait avoir à se plaindre d'une malice du sort ou de son voisin accourait dans ce temple ouvert à la plainte éternelle : on n'y respirait que pour gémir ou s'indigner.

La maison qui tenait cette spécialité d'agrémens était cependant une fort propre et fort coquette habitation plantée à vingt mètres de l'étude de M. de Terris, sur laquelle elle braquait ses fenêtres comme les yeux vigilans d'une sentinelle. La pièce où l'on recevait ouvrait sur une jolie terrasse, au pied de laquelle s'étendait un vaste jardin. Mais par ce temps d'hiver, ou plutôt de printemps, — puisque le calendrier marquait le mois de mars, — chaque nuit apportant ce qu'on appelle une belle gelée, les portes-fenêtres restaient hermétiquement closes dans l'encadrement de leurs bourrelets. De l'intérieur, on apercevait à travers les coins de vitre que n'avait pas atteints la ramure étincelante du givre, les allées soigneusement râtissées, les grands bras noirs des arbres, et le petit homme coiffé de loutre qui courait à travers tout cela, la bêche ou le ciseau à la main, pour ouvrir à la sève qui arrivait toutes les portes de son domaine.

La maîtresse du logis tisonnait son feu. Assise sur une chaise basse, sa jupe soulevée à moitié de la jambe, les coudes sur ses genoux, la tête dans la cheminée, elle donnait de grands coups de pincettes sur la bûche, pour se distraire à voir voler les étincelles.

On frappa discrètement.

— Entrez! cria la dame d'un ton qui disait : Dieu soit loué, voici quelqu'un!

Un jeune homme poussa la porte et jeta dans l'appartement un timide regard. Puis, rassuré sans doute, il entra.

— Bonjour Bernard! venez vite vous chauffer.

— Vous êtes seule, madame?

— Tiens! comme si ce n'était pas une habitude pour moi!

— M. Rattier...

— Ah! bon Dieu! laissez-le, il jardine. La saison est revenue heureusement où je vais cesser de l'avoir du matin au soir sur les épaules.

— C'est une compagnie cependant.

— Merci! fit amèrement la dame : la fièvre aussi est une compagnie.

Le jeune homme, qui voyait venir le refrain trop connu des récriminations conjugales, se hâta de demander :

— M. Rattier expose-t-il cette année?

— Eh! le sais-je! répondit-elle. Ils me font rire avec leurs comices. Encore une jolie plaisanterie, celle-là! Un prétexte pour

se divertir, voilà tout! Voulez-vous parier que si j'expose ce chat,.. dit-elle en jetant la bête au milieu de la chambre...

— Il aura certainement une médaille? acheva le jeune homme en souriant.

Mais la dame le regarda dans les yeux, secoua la tête et grommela :

— Allons, vous aussi !

— Mais, dit Bernard devenu très rouge, je ne comprends pas...

— Je vous comprends bien, moi. Vous voulez dire que notre sous-préfet est trop empressé près de Mme de Terris pour ne pas faire une galanterie à sa mère, le cas échéant. Et c'est bien possible! vous verrez que M. Rattier obtiendra un prix pour ses herbes. Mais cela ne prouve rien, Bernard. Tenez, entre nous, ma fille est trop bête pour en prendre à son aise. Son mari n'aurait que ce qu'il mérite, après tout!

Le jeune homme, très embarrassé, murmura :

— Cependant il l'aime beaucoup...

— ... Trop, acheva Mme Rattier. Sa jalousie est impitoyable. Il la martyrise. Jusqu'à l'empêcher de me voir, moi, sa mère! Elle ne vient que par échappées. Aussi, vous voyez comme je vis, reléguée dans mon coin, seule...

— Vous avez des amis,.. dit-il doucement.

Elle répliqua avec dureté :

— Oui, mes chats; encore m'égratignent-ils parfois,.. comme les autres. Allez, monsieur Bernard, la vie n'est pas toujours couleur de rose.

— A qui le dites-vous? soupira le jeune homme.

— Et tout cela, reprit-elle, c'est l'ouvrage de Rattier. Il mourait de peur que ce fameux gendre ne lui échappât! La petite n'avait pas fini de grandir qu'il la lui a jetée à la tête. Une enfant! si cela ne faisait pas pitié! Moins d'un an après, elle détestait son mari. Alors celui-ci s'en prit à nous, à moi surtout. C'était moi qui lui avais appris certaines vilaines histoires arrivées à l'époque de son mariage; c'était moi qui la rendais coquette, volontaire... Bref, je ne valus plus la corde pour me pendre. Et s'il ne me ferma pas la porte de sa maison, c'est que je pris le parti de rester chez moi. Comme c'est agréable, hein! n'avoir qu'une fille, et si sottement mariée! Aussi, je vous le répète, elle peut bien faire ce qu'elle voudra, ce n'est pas moi qui lui dirai : « Tu as tort. » Je m'en lave les mains. C'est entre nous, n'est-ce pas? Que voulez-vous? il y a des momens où l'on étoufferait si l'on ne pouvait crier ce que l'on a sur le cœur.

Bernard s'efforçait de maîtriser une émotion assez visible. Obligé cependant de répondre, il balbutia :

— Heureusement que Mme de Terris a trop le respect de sa dignité pour...

— Hum! je sais bien pourquoi, grommela Mme Rattier.

Le jeune homme la regarda alors avec une curiosité si vive que la dame comprit qu'elle était allée trop loin pour s'arrêter, et acheva d'un ton maussade, très vexée de n'avoir pu retenir sa langue :

— Oh! rien, une niaiserie, un vieux souvenir qui lui tient au cœur.

Les aboiemens d'un chien les firent soudain tressaillir l'un et l'autre. Bernard avait fait un mouvement pour s'enfuir, tandis que Mme Rattier se levait joyeuse en criant :

— La voilà!

La porte s'ouvrit et livra passage à un magnifique lévrier noir qui bondit au milieu de la chambre et s'arrêta, pliant sur ses jarrets, les pattes de devant allongées, grondant avec fureur au nez ébouriffé du chat. Celui-ci jurait effroyablement en élevant son dos tout hérissé de peur et de colère.

— Ici, Raïssa! s'écria d'une voix brève et d'un beau timbre vibrant une jeune femme qui venait d'entrer. Viens donc quand je t'appelle!

Et elle cingla d'un coup de cravache la croupe noire et luisante du chien.

— Bonjour, monsieur Bernard!.. Quel froid pour une journée de printemps! Ça me rend furieuse! Et toi, maman? Ton bonnet est de travers, c'est mauvais signe. Qu'y a-t-il encore?.. Dieu, que je m'ennuie!.. fit-elle en se renversant dans un fauteuil, et promenant ses regards au plafond.

Mme Rattier se tourna vers Bernard, et son coup d'œil disait :

— Est-elle assez malheureuse, ma fille!

— Eh! comment a-t-on fait pour te laisser venir aujourd'hui? dit-elle, comme empressée de provoquer les doléances d'Alice.

La jeune femme répondit :

— *On* ne sait pas que je suis venue; *on* est très occupé; j'en profite. Voilà!

Bernard, que ces confidences paraissaient mettre au supplice, demanda vivement :

— A propos du comice, peut-être?

— Précisément; mon mari est du jury, je crois. Tiens! au fait, c'est vrai, nous allons danser!

Elle se redressa souriante.

— Oh! je t'engage à te réjouir, se récria Mme Rattier. Pour les scènes de jalousie qu'il te fera ensuite!

Mme de Terris arrêta sur sa mère ses yeux irrités, en lui désignant du geste Bernard, qui détournait la tête.

Mais, à ce reproche muet, la dame riposta tout haut :

— Eh! bon Dieu! est-ce que tout le monde ici ne sait pas à quoi s'en tenir? Vos querelles ne sont un mystère pour personne. On te plaint, voilà tout.

— Je ne reconnais à personne le droit de me plaindre, répliqua la jeune femme, rouge de colère.

Bernard se leva.

— Je ne dis pas cela pour vous, monsieur, dit-elle d'une voix plus douce; vous êtes peut-être le seul qui ayez eu la délicatesse de ne point m'offrir des consolations que je ne demande pas... et dont je n'ai pas besoin, du reste.

— Que viens-tu nous chanter alors avec ton ennui? s'écria Mme Rattier furieuse. Puisque tu te trouves si heureuse, tant mieux pour toi, et laisse-moi tranquille.

— Volontiers, dit Alice en se levant.

— Qu'y a-t-il donc? demanda M. Rattier.

Il s'avançait doucement, le nez allongé, flairant le sujet de la querelle avant d'entrer et prêt à tourner les talons.

Il ne salua point : sa casquette de fourrure ne découvrait jamais son crâne. Pour toute cérémonie, quand il en voulait faire, il la repoussait en arrière; puis, soudain, l'abat-jour retombait sur ce qui restait de lumière au fond de ses petits yeux de singe.

— A l'autre maintenant! fulmina Mme Rattier, qui fit le geste d'arracher son bonnet de désespoir.

Mais quand elle le tint à deux mains, elle le remit d'aplomb sur sa tête et en renoua furieusement les brides sous son triple menton. Mme de Terris, après avoir fait un mouvement de retraite, se ravisa sur un geste suppliant de Bernard, et, s'accoudant à la cheminée :

— Il y a, dit-elle, que je suis absolument lasse du rôle de victime que l'on m'attribue ici et qui n'est point dans mon humeur. Je voudrais que l'on cessât de me rendre ridicule en colportant partout des plaintes que je n'ai jamais faites à personne. Je fais, au contraire, tout ce qui me plaît; et la preuve, c'est que je suis ici... Je m'ennuie, c'est vrai. Oh! je m'ennuie à crier, à me tuer parfois; mais M. de Terris n'en est point la cause. Il faudrait remonter trop loin pour trouver à qui la faute incombe. Et, après tout, c'est la mienne; je n'ai jamais fait que ma volonté. Je m'ennuie,.. reprit-elle d'une voix devenue rêveuse.

On sentait qu'elle s'abandonnait.

— Je m'ennuie et je ne sais pourquoi... Les douze heures de la journée me paraissent interminables! Je n'ai de courage à rien; je ne fais œuvre des doigts ni de la pensée... Si j'avais des enfans, peut-être aurais-je pris goût à la vie. Mais non! le cœur vide, le cer-

veau vide... J'erre du matin au soir, promenant mon ennui sans pouvoir le tromper, me jetant sur les distractions et me lassant de toutes, épuisant les plaisirs sans en goûter aucun. Et je suis sans cesse avide de voir le lendemain comme s'il devait m'apporter l'apaisement de cette inexprimable inquiétude !

Elle leva les yeux et rencontra ceux de Bernard fixés sur elle. Le jeune homme ne les détourna pas si vite qu'elle ne remarquât l'ardente sympathie dont ils brillaient.

Cela lui causa sans doute une certaine surprise, car elle s'arrêta à l'examiner curieusement. Depuis trois ans que Bernard dirigeait l'usine en remplacement de M. Rattier, il était entré assez avant dans l'intimité de la famille pour qu'Alice ne se gênât pas quand il lui plaisait de penser tout haut devant lui. Elle l'estimait comme un brave et intelligent garçon; mais jamais l'ombre d'une galanterie ne s'était glissée entre eux. Et Bernard semblait trop dépourvu d'agrémens physiques pour qu'une femme, tant adulée d'autre part, s'avisât de remarquer un homme qui ne la courtisait pas. La découverte qu'elle venait de faire d'un sentiment qu'elle n'avait jamais soupçonné l'intéressa donc assez vivement pour qu'elle s'oubliât à regarder le jeune homme, avec plus d'étonnement cependant que de bienveillance, et sans prendre garde que, du coin de l'œil, Mme Rattier la surveillait.

Bernard crut qu'elle attendait une réponse : hésitant, et, les yeux sur la cheminée à laquelle il semblait s'adresser plutôt qu'à la jeune femme, il dit :

— Vous souffrez sans doute, madame, de ce mal indéfini que les Anglais nomment le *spleen*.

— C'est bien possible, mais j'en voudrais guérir.

Elle dit cela d'une voix émue qui troubla singulièrement le jeune homme et l'entraîna à répondre avec une hardiesse dont il ne se croyait pas capable :

— L'unique remède à ces inquiétudes du cœur, c'est l'affection, je veux dire l'amitié, de ceux qui vous entourent.

— L'amitié? répéta Alice.

Puis elle secoua négativement la tête.

Bernard rougissait sous le regard qu'elle laissait tomber sur lui, regard distrait pourtant, mais ardent comme ses pensées. M. Rattier, tout saisi d'avoir entendu sa fille, fit signe à Bernard de le suivre, et ils sortirent; le bonhomme trottinait à pas discrets, le dos courbé, fuyant l'orage. Après avoir accompagné le jeune homme d'un œil sournois, Mme Rattier regarda sa fille qui s'oubliait dans une profonde rêverie.

Alors, sans mot dire, elle se renfonça le nez dans la cheminée et se reprit à tapoter les tisons avec ses pincettes; mais elle sou-

riait d'un air dont M. de Terris eût peut-être compris la diabolique satisfaction.

XIII.

Mlle Herminie Galpeau revenait de la forge, ou plutôt de l'humble cité composée de pauvres maisonnettes faisant suite à l'usine et habitées par les ouvriers les moins fortunés.

A la voir ainsi, ayant au bras son petit sac dégonflé, accompagnée de sa filleule Odette qui balançait dans ses mains son panier également vide, on devinait que le docteur avait trouvé par là quelque malade indigent : sa sœur venait de porter les remèdes avec des douceurs pour le malade et pour les petits.

Ce qui se consommait dans cette maison de confitures, de sucre, de biscuits, de vins vieux, était incalculable. Parfois le docteur se fâchait.

— Je te conseille de te plaindre ! répondait sa sœur. Moi, au moins, je ne donne que ce qui est absolument nécessaire, tandis que tu ne peux griffonner une ordonnance chez un malade un peu gêné sans glisser une pièce de cent sous sur le papier, de peur qu'il ne s'envole.

— C'est bon, c'est bon, grondait le brave homme. Dieu ! qu'il y a de méchantes langues dans le pays !

Elle le regardait avec attendrissement et répétait sa phrase favorite :

— Va, ne crains rien, il y en aura toujours assez pour tout le monde.

Et l'on arrivait, en effet, à joindre les deux bouts, mais tout juste.

Il fallait de l'économie. Aussi la table était-elle frugale et les toilettes de Mlle Herminie d'une rare simplicité : du noir l'hiver, et du gris l'été, à cause de la poussière. Elle faisait ses robes elle-même et leur donnait une coupe particulière, originale et charmante : la vieille fille s'habillait avec le goût et l'esprit qu'elle mettait à toutes choses : ni rubans, ni dentelles, mais des cols plats, des manchettes éblouissantes et des bonnets de mousseline blanche, unis, qui semblaient n'être pas touchés. Ce n'était plus un bonnet sur cette tête charmante, entourée de ses cheveux gris comme d'un cadre de vieil argent, c'était une véritable auréole de virginité. Pour sortir dans le bourg, l'hiver, elle s'enveloppait d'une capeline noire qui lui donnait la physionomie d'une religieuse. L'espiègle Odette lui faisait parfois une belle révérence de couvent en répondant d'une voix bien traînante : « Oui, ma chère sœur. » Elles revenaient ensemble de leur visite de charité, le pied leste, la mine satisfaite, la joue colorée par l'air vif qui la fouettait, charmantes toutes deux : l'en-

fant, vermeille comme l'aube au printemps, la vieille fille rougissante dans les tons chauds d'un ciel d'été au crépuscule. Elles jacassaient comme des oiseaux, ou plutôt les oiseaux caquetaient comme elles en s'abattant autour de leurs jupes pour ramasser les miettes qu'elles leur jetaient. On entendait leurs petits rires doux avant de les voir, car le chemin tournait.

Tout à coup elles se trouvèrent nez à nez avec Bernard.

En cette occasion, la filleule de Mlle Herminie prit la licence de rougir jusque dans sa guimpe. Ce que voyant, sa marraine lui dit :

— Cours à la maison chercher mon tricot; tu me l'apporteras chez Mme Rattier, où je vais entrer un moment.

— Chez qui? dit la petite Odette, qui n'avait cependant pas l'air d'être sourde.

Et, en attendant la réponse, elle se tenait bien droite, les yeux baissés, horriblement embarrassée et confuse, devant Bernard, qui ne la regardait pas.

— Hein? gronda Mlle Herminie pour lui faire lever les yeux.

Elle les leva tout grands, humides, troublés, mais splendides, sur la vieille demoiselle, qui ne riait pas, et partit soudain comme une flèche.

Dès qu'Odette eut les talons tournés, la douce physionomie de sa marraine reprit sa grâce accoutumée. Les paroles qu'elle échangeait avec Bernard étaient empreintes d'une excessive bienveillance; cependant le jeune homme paraissait contrarié. Cette rencontre avait interrompu le cours de ses pensées, arrêté l'effet troublant des sensations qu'il emportait, et il souffrait pour toutes ces émotions refoulées, peut-être aussi pour les avoir ressenties. Son visage le trahissait, — un visage aux traits irréguliers, mais remarquable par l'expression intelligente, fière, douce et ardente à la fois, qui résultait précisément de l'irrégularité et du heurté des lignes. Mlle Herminie s'aperçut que Bernard souffrait. Une pensée intime l'intéressait à lui. Elle le regarda de ce regard pénétrant et doux qui sait amollir toutes les résistances et rend malléables comme une cire les natures impressionnables. Sa voix persuasive et tendre possédait un grand charme d'apaisement; en l'écoutant, Bernard sentait se calmer les bouillonnemens de son sang et de sa pensée.

Elle continua ainsi une conversation commencée :

— Je ne m'ennuie jamais : on ne s'ennuie pas lorsqu'on suit avec résignation le chemin de sa destinée, les yeux fixés sur un point unique : le bien. Les femmes qui s'ennuient manquent de vertu, ou elles en manqueront infailliblement.

Bernard tressaillit : cette prophétie semblait répondre à ses secrètes pensées.

La vieille fille attristée continua :

— Et ce sera un grand malheur pour tous.

Il dit, effaré :

— De qui parlez-vous donc ?

— Je parle, répondit-elle avec bonté, de ces femmes charmantes, remplies d'esprit et de cœur, mais que les plaisirs mondains fatiguent et irritent, ignorantes, par éducation, de ces devoirs dont l'accomplissement leur ferait trouver la vie si douce, et qui la trouvent amère et triste parce qu'elles ne savent que faire de leur pauvre âme inoccupée. Vienne sur leur chemin un homme qui s'éprenne du charme même de leur séduisant ennui, si cet homme n'est pas absolument honnête, s'il n'a pas,.. s'il ne veut pas avoir le courage de résister à l'entraînement qu'il éprouve, il entraînera à son tour la belle ennuyée, et ils commettront un crime irrémissible.

Bernard se sentait écrasé par cette petite voix douce qui laissait tomber de si haut un avertissement si direct. Il regarda avec hésitation la singulière prêcheuse, craignant de voir un nom sur ses lèvres : il n'y vit qu'un sourire presque maternel dont il fut ému.

Elle reprit aussitôt avec un gracieux enjouement :

— Mais vous-même, monsieur Bernard, ne vous lasserez-vous pas bientôt de votre vie solitaire ?

— Solitaire ?

— Apparemment, puisque vous n'êtes pas marié.

— C'est une solitude à laquelle je me résigne ; j'y suis condamné.

— Et pourquoi cela ? Voulez-vous me le dire, monsieur Bernard ?

— Oh ! je n'en fais pas mystère ! répliqua le jeune homme en relevant le front. — Puis grave, avec une fierté triste dans l'accent, il continua : — Je n'ai pas de famille, je n'ai pas de fortune, je n'ai pas de nom.

— Hé bien ? dit tranquillement Mlle Herminie.

Il reprit amèrement :

— Qui sait d'où je viens ? Peut-être de très haut, peut-être de très bas... Ai-je le droit de lier une femme à un inconnu qui peut transmettre à ses enfans d'épouvantables vices héréditaires ?

— Ce sont là des subtilités de conscience, dit la vieille fille un peu émue.

— C'est le raisonnement d'un honnête homme, répondit Bernard.

Mlle Herminie reprit doucement :

— Pourtant on vous a élevé...

— Oui ; quelqu'un s'est occupé de moi, quelqu'un que je n'ai jamais vu. J'ai fait mes études, j'ai quitté l'École polytechnique pour entrer comme ingénieur et directeur dans cette usine sans avoir reçu d'autre marque d'intérêt de cette personne mystérieuse que des ordres brefs auxquels j'ai toujours obéi. J'espérais que ma soumis-

sion me vaudrait quelque confiance, qu'on la récompenserait par une révélation, une entrevue peut-être avec un père ou une mère dont la pensée a nourri tous mes rêves de jeunesse. C'était le but de mes travaux. Mais du jour où j'ai osé formuler cette timide prière, on ne m'a plus répondu. Il y a deux ans. N'espérant rien désormais, j'ai renoncé absolument au mariage: mon cœur en a fait son deuil.

— Votre cœur? non; le cœur ne renonce pas ainsi aux joies de la vie, et si l'on prend pour lui cet engagement téméraire il sait bien vous en faire repentir.

Il répondit avec quelque impatience:

— Mettez ma raison, si vous voulez.

— A la bonne heure! Eh bien! monsieur Bernard, votre raison a porté là un deuil prématuré et que vous lui ferez poser vous-même dès que vous aurez compris d'abord qu'un homme de votre valeur n'a pas besoin d'aïeux, ensuite que vous n'avez pas le droit de vous retrancher volontairement de la société, je dirai même de l'humanité, en vous vouant au célibat.

— Oh! le droit!

— Certes! car le mariage est pour tout homme un devoir, une obligation stricte, et je vous le prouverai. Voyons! si vous renoncez au mariage, vous condamnez inévitablement une fille au même célibat, dont elle n'a pas, comme vous, pris égoïstement son parti. Et vous ne savez pas, vous, tout ce qu'il y a de douleur pour une pauvre fille venue au monde avec les aspirations de tendresse propres à sa nature et qui voit sa jeunesse s'écouler et l'âge fatal, détruisant ses charmes, tomber comme un linceul sur son pauvre être stérile? Vous ne savez pas, vous, qui trouvez ailleurs des consolations coupables, ce qu'il a fallu de résignation, de courage à une vieille fille pour qu'elle ait pu se laisser vieillir! Ce malheur immense qui attend une femme par votre faute, aurez-vous la cruauté de le lui infliger? Dites, que répond votre conscience?

— Elle répond, dit le jeune homme un peu abasourdi, que la femme que je ne prendrai pas, un autre la prendra sans doute, et lui donnera certainement plus de bonheur que moi.

— Bien; mais celui qui épousera la femme que vous laisserez, il en eût sans doute épousé une autre. Que deviendra celle-là, s'il vous plaît? Voulez-vous poursuivre jusqu'au bout? Et votre calcul nous donnera ce chiffre exact de part et d'autre: pour cent égoïstes ayant gardé le célibat... légal, cent vieilles filles désespérées.

— Vous excepterez bien de ce désespoir celles qui n'ont pas voulu se marier? vous, par exemple, mademoiselle Herminie.

— J'étais pauvre, monsieur Bernard; ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on dédaigne les filles sans dot! Un moment, je crus avoir ren-

contré un homme désintéressé : mon cœur s'ouvrit à l'espoir et, pourquoi ne pas le dire? à l'amour... Mais il n'était pas riche, lui non plus ; la misère à venir l'effraya,.. il s'éloigna... Voici pourquoi je puis vous parler de ces choses, mon ami ; elles ont passé par mon cœur pour venir à mes lèvres.

— C'est triste, répondit Bernard; mais aussi quel terrible fardeau que la pauvreté d'un ménage, le dénûment d'une femme, la privation des enfans !

— Bah ! fit la vieille fille, qui se redressa l'œil brillant d'un courage qu'elle n'avait point perdu, pour qui la misère est-elle le plus dure, je vous prie, si ce n'est pour la femme? Et cependant, en est-il une que cette pauvreté épouvante et fasse reculer ? Mais le devoir, le besoin, l'instinct la poussent à se faire un nid, fût-il de paille, pour y faire éclore une couvée, dût-elle la nourrir de son sang. C'est elle pourtant qui assume les plus lourdes charges, c'est elle la servante infatigable de tous. A mesure que les ressources diminuent, on dirait qu'elle sent grandir ses forces. Un enfant de plus vient-il au monde? vous la croyez épuisée. Point. Elle se lèvera plus tôt, se couchera plus tard ; il faut bien coudre, raccommoder pour ce nouveau-né, tricoter les petits bas, laver et repasser la mince layette, tailler les petites robes dans les pauvres défroques qu'elle se retire du corps une à une pour en envelopper les petits. Et faire le ménage, et soigner le mari, et donner la pâture à tout ce monde !.. Lui, rentre au logis d'où ses occupations l'éloignent journellement, n'ayant du moins que la même fatigue, s'il a de plus lourds soucis. Et c'est lui qui manque de courage à la perspective de ce dénûment, c'est lui qui refuse d'en prendre sa part; elle, jamais ! Cependant, si elle n'a pas de dot, quels que soient sa vaillance, ses honnêtes désirs, ses besoins, elle restera vieille fille, stérile et seule dans la vie... Croyez-moi, monsieur Bernard, il ne comprend ni son devoir ni son bonheur, l'homme qui refuse d'accomplir sa tâche. Mais vous êtes un brave cœur, vous comprendrez cela un jour, bientôt peut-être ; et alors...

Bernard ne répondait rien, bien qu'elle se fût interrompue.

— Il y a par là, chez nous, reprit-elle, dans un coin de la maison, une fillette qui sera, je crois, une bonne femme. C'est une orpheline. On nous l'a donnée à garder jusqu'à son mariage. Elle peut se marier, elle a une petite fortune. Nous disons souvent, mon frère et moi, que nous la donnerions bien volontiers à quelqu'un... que nous estimerions autant que vous, monsieur Bernard. Si vous rencontrez un jour cet honnête homme, venez nous le dire, voulez-vous ?

Le jeune homme, ému, et comme honteux, saisit la main que la vieille fille lui tendait, très émue aussi, et murmura :

— Merci!.. je n'en suis pas digne...

Elle devint subitement triste, secoua la tête et répondit :

— Tant pis!.. Mais si vous le vouliez... Allons, allons, un peu de courage. Laissez-vous entraîner... du bon côté.

— Ayez pitié de moi! dit-il, détournant son visage qui révélait trop bien à la vieille demoiselle les luttes de sa pensée.

Elle reprit avec une douce compassion :

— Le temps guérit tout. Nous ne sommes pas pressés. Odette n'a que seize ans... Chut! la voici.

En causant, ils s'étaient rapprochés de la maison des Rattier. Odette arrivait, courant toujours. Sa pèlerine de pensionnaire volait au vent, découvrant sa taille exiguë. Odette semblait être un jour sortie d'une vieille et honnête armoire du siècle passé, comme une princesse des contes de fées qu'un mauvais génie aurait gardée pendant cent années captive. Elle avait la grâce naïve, les sentimens frais et délicats, la tournure chaste, le regard candide et franc des jeunes filles de la bourgeoisie vertueuse d'autrefois. Le type même de sa beauté n'était pas à la mode du jour. Elle osait avoir des couleurs très vives sur des joues très blanches; ses cheveux relevés sur le front et sur la nuque la couronnaient d'une tresse unique, mais lourde et étroitement enroulée. Elle n'attirait pas les regards; pour prendre garde à elle, il fallait la voir souvent. Son nom paraissait être : Modestie.

Bernard examinait timidement la jeune fille, qui se prit à rire sans la moindre raison apparente. Mais, sans regarder Bernard, elle voyait bien qu'il avait les yeux sur elle! Et elle riait d'une joie naïve.

— Ton parrain est-il à la maison? demanda Mlle Herminie, pour dire quelque chose et couper court à cette satisfaction qui se manifestait trop clairement.

Mais la petite, mise en belle humeur, lui riposta par une de ses singeries habituelles : les mains en croix sur la poitrine, elle baissa ses yeux brillans, et de sa voix la plus pointue, elle nasilla :

— Il n'y est pas, ma chère sœur.

Bernard ne put s'empêcher de sourire.

— Vous pourriez tout aussi bien dire : monsieur l'abbé, car votre marraine prêche joliment bien, mademoiselle.

— Mais dans le désert, n'est-ce pas? dit la vieille demoiselle, l'œil fort occupé à surveiller les deux jeunes gens.

— Ce qui n'a pas empêché saint Jean de convertir les païens, répliqua Bernard.

Il salua vivement sur ce mot et s'échappa.

XIV.

Si l'on avait eu du canon à Saint-Price, le 10 avril 1869, l'on eût certainement tiré une salve à l'ouverture solennelle du comice.

Tout le pays s'accordait à penser que ce bruit désagréable, mais imposant, orne considérablement une fête, qu'il n'est point de fête populaire sans vacarme et que les pétards sont obligatoires en attendant les lampions de la fin avec le moulinet des soleils et le sifflement des fusées et le craquètement des bombes et tout le tremblement des étoiles multicolores qui tracent dans le ciel de longs serpens de feu. Aussi l'on se démenait à Saint-Price pour que le tapage fût à la hauteur de la joie publique.

L'exposition des animaux envoyait dans l'air une clameur étrange, violente, ininterrompue, un mugissement rempli de notes humaines, piqué de cris aigus que dominait parfois le clair refrain des coqs enfermés dans les cages et lançant leurs tyroliennes à grands efforts de leur cou tendu.

Vers le milieu d'un vaste carrefour, décoré du nom de place, et d'où la foule débordait sur les chemins et dans les prairies, on avait dressé une estrade ; en face, des tribunes ; le tout recouvert de tapis, environné de poteaux avec force banderoles. Sur l'estrade, une douzaine de fauteuils, deux tables et quatre gendarmes. Dans les tribunes, toute la « société » féminine de Saint-Price, et par conséquent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. A part quelques rares élégantes qui tranchaient sur l'ensemble comme des roses sur un pré, tout le reste éclatait de splendeur villageoise. C'était pimpant, flambant, rutilant, rien que des tons crus, sans demi-teinte ni nuances. Mais telle quelle, cette corbeille de simples fleurs des champs donnait à la fête sa vivante couleur de solennité rustique. Sur le devant, la belle Mme de Terris, enveloppée dans son manteau de fourrure, les mains frileusement enfouies dans son manchon, la voilette au bout du nez, semblait présider l'assemblée. Grande, la pose hautaine sans affectation, elle avait un peu l'air d'une reine, cet air ennuyé, mais digne, que prend le visage des femmes souveraines aux jours de corvées officielles. Auprès d'elle Mme Rattier, qui s'était enfin décidée à porter des cheveux blancs, ses cinquante et quelques années l'ayant convaincue de l'inutilité des teintures progressives ou instantanées. Mais elle les portait audacieusement relevés sur son oreille, au bas de laquelle pendait un brillant. Un chapeau très orné remplaçait le bonnet de la maison. Sa toilette était soignée. Malheureusement un excessif embonpoint lui enlevait en partie l'élégance qu'elle s'efforçait de se donner ; malgré cela on disait encore :

— Cette Mme Rattier a été crânement jolie !

A sa droite, la femme du maire se redressait pour n'être pas écrasée par ce redoutable voisinage; son cou, raide et long, supportait une tête également longue, surmontée d'une coiffure en cheveux très haute, recouverte d'un chapeau pointu dont les plumes s'élevaient encore. Cela n'en finissait plus. Elle s'appelait Mme Grimpon. Sa fille, Émérancie, marchait sur les traces de sa mère. Mais comme elle était jeune, bien que longuette et pointue jusqu'au bout du nez, on la trouvait assez agréable. Puis venait à la suite le menu fretin des notables commerçantes du bourg.

A gauche de Mme de Terris se groupait l'aristocratie de l'endroit et des environs. La baronne de H., une petite brune, avec de grands airs, qui faisaient dire d'elle, comme autrefois de la femme du fermier-général Grimod de la Reynière : « Elle est attaquée de noblesse. » Les demoiselles de B., deux grandes filles rousses, l'une belle et l'autre affreuse, en quête, l'une et l'autre, de maris qui n'arrivaient pas, car leur maison possédait plus de quartiers de noblesse que de mille livres de rentes. La marquise de C., qui ne passait pas pour un dragon de vertu, bien qu'elle eût l'allure militaire. Celle-ci parlait haut, marchait sur les gens sans les voir, les bousculait pour passer et mesurait d'un œil insolent ceux qui s'adressaient à elle : mais vienne un cavalier de bonne mine, et la marquise s'humanisait. La sainte Mme de V., dont les opinions et les goûts semblaient peu d'accord, car elle priait pour le roi et donnait ses biens à un valet. La comtesse de B., un bas bleu mis à l'envers, qui se croyait une femme de lettres parce qu'elle avait écrit ses amours en style de portière. D'autres encore, jeunes pour la plupart et venues pour le bal ; toutes jacassant entre elles de choses parfaitement insignifiantes, mais avec des éclats de voix et de rire à jurer qu'elles se divertissaient extrêmement. Leurs voisines, les petites artisanes, les regardaient d'un air d'admiration envieuse, elles qui n'osaient bouger et parlaient bas. Enfin, dans un coin, loin derrière les autres, Mlle Odette de Pons, collée à la jupe de sa marraine, ouvrait ses grands yeux clairs sur ce spectacle et peut-être aussi sur Bernard, arrêté dans un groupe, au pied des tribunes.

Un bruit confus s'élève. Les paysans s'écartent, et la « musique, » plus fière que les joueurs de flûtes qui marchaient devant les triomphateurs romains, fend la foule, précédant le cortège des autorités.

Voici d'abord M. le maire. C'est l'épicier du coin, celui qui vend le plus cher, et possède la plus nombreuse clientèle. Ses fonctions municipales entretiennent la prospérité de son commerce : sa boutique sert d'antichambre à la mairie. Grave, escorté de *ses* adjoints, de *son* conseil, des principaux de *ses* administrés, ainsi que des membres du jury, il s'avance avec la majestueuse lenteur qui convient

à sa dignité. M. Grimpon s'arrête au pied de l'estrade. Inquiet, il consulte sa montre et tourne la tête, interrogeant l'horizon; tout le conseil se retourne comme un seul homme du côté où M. Grimpon regarde. Bientôt les tribunes se retournent aussi, la foule suit le mouvement; les gendarmes eux-mêmes ont fait volte-face.

— Il ne viendra pas,.. hasarde l'un des membres du jury.

Le mot circule; il arrive à Mme de Terris, qui répond nonchalamment :

— Il viendra.

Tout le monde crie :

— Le voilà!

Et le chef de la fanfare, d'une voix émue :

— Attention!

Une calèche accourait d'un train d'enfer. Le cocher tirait sur ses bêtes en les fouaillant à tour de bras. Les chevaux se cabraient, bondissaient, et soufflaient, tout fumans et ruisselans de sueur. Cela fit une entrée superbe. La voiture s'arrêta aux limites de la foule.

— Je suis en retard? dit le sous-préfet, ouvrant lui-même la portière.

— A peine, répondit M. de Terris. Ils se serrèrent la main.

Trois autres personnes descendirent après le sous-préfet; celui-ci les présenta au notaire :

— Mme de Terris m'a demandé des danseurs pour ce soir, je lui en amène... au moins deux : M. Arthur de Mongibus et son frère, M. Anatole.

Deux jolis messieurs, frisés comme des anges, le col ouvert, le gilet en cœur, saluèrent en frères siamois de deux révérences identiques et qui semblaient se tenir.

— Sir Robert Bruntson, continua le sous-préfet, désignant d'un geste affectueux un long et maigre type d'Anglais, aux favoris blonds, vêtu d'un complet en gros drap chiné, coiffé d'un petit chapeau rond, avec la lorgnette en sautoir.

Ce personnage salua d'un léger signe de tête. Le sous-préfet se pencha à l'oreille de M. de Terris :

— Un malade, lui dit-il, qui voyage pour se distraire d'une incommodité... d'un demi-million de rentes.

On n'est pas impunément notaire : celui-ci s'inclina devant l'Anglais avec une considération marquée.

Le sous-préfet se dirigea en toute hâte vers l'estrade, et, chemin faisant, rencontra M. Grimpon et son escorte, qui venaient au-devant de lui. On se congratula réciproquement; seulement le trombone empêchait qu'on ne s'entendît. En passant devant les tribunes, le sous-préfet salua gracieusement toutes ces dames et plus particulièrement Mme de Terris, puis il gravit les marches de l'estrade.

Les musiciens avaient mugi leur dernier accord. Il y eut un moment de silence solennel dans la foule : on entendait craquer les planches sous les pieds qui envahissaient les tréteaux officiels. Tous les cous s'allongeaient pour voir le sous-préfet avant qu'il fût assis. Et il n'était pas désagréable à voir. M. de Castillon, avait à cette époque vingt-huit ans environ; grand, très beau, charmant de manières, on lui faisait la réputation d'un valseur accompli. Passablement nul en matière administrative, mais possédant à fond son catéchisme bonapartiste et prêt à tout pour obtenir de l'avancement: un vrai type de sous-préfet de l'empire.

On s'assied un peu au hasard quand le maire et *son* sous-préfet sont assis. Dans le fond, quelques conseillers dépossédés du fauteuil officiel auquel ils avaient droit, se balancent d'un pied sur l'autre, tandis qu'à leurs places les beaux MM. de Mongibus s'étalent et font des mines aux dames des tribunes. L'Anglais, debout encore, a tiré sa lorgnette et examine froidement les gens, les maisons, tout ce qui l'entoure, du même air qu'il observerait une tribu de sauvages. Il s'assied enfin derrière M. de Castillon, avec qui il échange de fréquentes remarques, tantôt dans sa langue, le plus souvent dans la nôtre, que cet étranger parle assez nettement pour prouver qu'il l'a apprise en France.

M. de Castillon se leva.

— C'est avec un nouveau plaisir...

Et il réédita son discours de l'an passé, à quelque chose près cependant. La période électorale allait s'ouvrir, le moment était bon pour affirmer à nouveau les immenses bienfaits de l'empire et la nécessité de lui continuer sa confiance. Ainsi fit-il, d'un air de dignité administrative heureusement tempérée par ses grâces de gentilhomme. Puis il se rassit au bruit des applaudissemens et des cris multipliés de : « Vive l'empereur! »

— Nous allons procéder à l'appel des lauréats, déclara majestueusement M. Grimpon en se levant, un cahier à la main.

— En qualité de délégué du comité des exposans, je demanderai d'abord la faveur de dire quelques mots.

Un nouveau personnage s'avança sur la droite de l'estrade.

Un mouvement de mécontentement échappa au sous-préfet. Le maire le recueillit et le transforma en un geste d'énergique désapprobation. Cependant les exposans étaient là, nombreux, criant : « Chut! chut! » afin que l'on fît silence pour entendre l'orateur. Il fallait céder : M. Grimpon se rassit dans son nuage. Ah! si les élections n'eussent pas été proches! Mais avant même que la chasse électorale fût ouverte, les partis démagogiques donnaient de la voix, et museler le chef de la meute au nom de l'empire libéral eût été pour ce dernier une mauvaise réclame.

— On vous écoute, monsieur, dit obligeamment M. de Castillon, essayant d'apprivoiser par sa bonne grâce irrésistible cet orateur redouté.

Celui-ci paraissait peu accessible à la séduction. C'était un petit homme à la face blême, au regard dissimulé, dont les lunettes voilaient à demi l'éclat qui filtrait parfois à travers ses paupières. Le visage glabre, les lèvres aussi blanches que les longues mains osseuses dont il tourmentait les feuillets de son discours, il rejetait en arrière sa tête chauve à peine couronnée de quelques mèches grises et qui s'enfonçait dans les épaules surélevées au niveau de la gibbosité du dos. En dépit de sa difformité, le maître clerc de M. de Terris ne prêtait point à rire. Il y avait une sorte de protestation amère dans l'attitude de cet homme qui n'avait connu de la vie que ses douleurs.

— Il me fait peur, disait quelquefois Mme de Terris ; cet être-là n'a rien d'humain. Je me demande pourquoi il vit.

Séraphin commença :

« — Mesdames et messieurs...

Sa voix n'était point grêle, ni nasillarde, mais froide, claire, pénétrante :

« ... Les exposans de ce concours tiennent à remercier toutes les personnes qui ont bien voulu contribuer à l'éclat de cette fête. Ces dames, d'abord, sans lesquelles nul plaisir n'est complet; M. le sous-préfet ensuite, dont l'auguste présence nous rappelle l'incessante sollicitude du chef de l'état. Grâce à l'empereur, — nous le savions déjà, mais M. le sous-préfet vient de nous le rappeler éloquemment, — nos blés poussent, notre industrie se perfectionne, notre bourg s'agrandit.

« Malheureusement nos mœurs politiques se pervertissent, que dis-je? se dépravent. A force d'entendre parler de la liberté que nous sommes allés porter chez les autres, l'idée bizarre nous est venue de l'introduire aussi chez nous,.. au moins dans la pratique du suffrage universel. Prétention ridicule et ingrate. Mais nous espérons que le zèle des fonctionnaires de tous rangs, qui honorent le règne glorieux de sa majesté, saura réprimer cette fantaisie éminemment révolutionnaire et que nous verrons, comme par le passé, les journaux dits libéraux suspendus ou interdits pendant la période électorale, les employés menacés de destitution, et l'urne sainte, enfin, entourée le jour du vote par la phalange des purs. »

Tout le monde regardait M. le sous-préfet. Celui-ci, les bras croisés, la tête renversée, le sourire aux lèvres, laissait tomber sur l'orateur un regard d'indicible mépris.

Séraphin poursuivit :

« Grâce à ces moyens que nous connaissons trop pour douter

de leur succès, les candidats du gouvernement seront encore une fois vainqueurs, et la France sera encore une fois sauvée! C'est alors que dans nos comices futurs... »

— Ah! soupira M. de Castillon, arrivons au déluge!

— Je suis dans l'arche, riposta prestement Séraphin, et il continua.

« On verra ce que l'empereur et ceux qui le servent auront fait jaillir de notre sol, — comme les légions de César, — rien qu'en l'écrasant d'un coup de talon. Dans ce temps-là, le jury embarrassé ne saura à qui décerner la médaille. Quant à nous, notre voie est dès maintenant tracée. Oui, messieurs, puisque les biens dont nous jouissons sont des bienfaits de l'empire, puisque c'est grâce à lui que vos produits ont acquis une valeur nouvelle, puisque tous les progrès, toutes les inventions, toutes les découvertes lui sont dues, soyez honnêtes et rendez à César ce qui appartient à César, en déposant aux pieds de M. le sous-préfet les couronnes qu'on va vous décerner. »

Séraphin plia ses feuillets au milieu de la stupeur générale. Jamais plus étrange discours n'avait frappé les oreilles de ceux qui écoutaient encore après que Séraphin se fut perdu dans la foule. Ceux qui riaient riaient tout bas. Quelques personnes de bonne volonté s'empressaient autour de M. de Castillon pour lui offrir leurs condoléances. Mais celui-ci, horriblement vexé et ne voulant pas en convenir, se prit à ricaner en disant :

— Une malice de bossu, messieurs; c'est sans conséquence.

— Pardon! répliqua vivement le baron de H., le candidat officiel de l'arrondissement, pardon, ce personnage est très influent dans le pays.

— Ça?.. fit le jeune Arthur de Mongibus en caressant son gilet, mais pas auprès des femmes, je suppose!

Quelqu'un dit :

— Que diable M. de Terris peut-il faire de cet animal-là?

— Il en fait sa fortune, répliqua le futur député; on dit que sans lui... Chut!

Monsieur de Terris s'approchait.

— Dites donc, lui souffla le sous-préfet, il faut museler votre clerc, ou bien renvoyez-le.

— C'est que,.. répondit le notaire fort embarrassé, c'est que... je ne puis pas.

Comme M. de Terris se retournait, sir Robert Bruntson lui dit tout à coup :

— Joli speech, oui, vraiment! Ce gentleman aurait beaucoup de succès à Londres.

— Ah! fit le notaire, dont le visage s'éclaircit. Il commençait à

craindre que l'inconcevable hardiesse de Séraphin n'eût indisposé sa clientèle sérieuse : cette haute approbation le rassurait.

M. le maire ayant fait l'appel des lauréats de la première série, la fanfare joua pour les vainqueurs.

A la faveur du tumulte, M. de Castillon s'échappa et courut faire sa cour à Mme de Terris, profitant de cette circonstance bien connue de tout Saint-Price que le mari n'approchait pas tant que sa belle-mère était là. Les nobles voisines de la jeune femme se levèrent de dépit avec de grands airs indignés et quittèrent les tribunes. Au reste, la partie la plus intéressante du spectacle était jouée : Alice et sa mère se retirèrent peu après, accompagnées du sous-préfet. Lorsqu'ils eurent franchi la foule, M. de Castillon s'arrêta et son regard, plus libre, chercha celui de Mme de Terris, tandis qu'il lui disait expressivement et à demi-voix :

— A ce soir !

Elle se détourna alors et aperçut, venant à peu de distance derrière elle, Mlle Herminie et sa filleule. Celle-ci semblait abandonner la fête à regret. Elle suivait, un peu en arrière, se faisant tirer et retournait furtivement la tête. Mme de Terris remarqua alors un groupe plus éloigné, composé de Bernard et des trois étrangers qu'avait amenés le sous-préfet. Tous les quatre avaient les yeux sur elle, mais l'Anglais plus fixement que les autres.

— A propos, dit-elle en les désignant à M. de Castillon d'un geste imperceptible, ces messieurs sont-ils les danseurs que vous m'avez promis ?

— Précisément. C'est-à-dire, je crois que sir Robert ne danse pas ; mais les autres...

— Cette figure de cire là-bas ?

— Oui ; mais les autres, des héros !

— Et c'est ce que vous avez trouvé de mieux ?

— Parole d'honneur !

— Eh bien ! je ne vous félicite pas de la trouvaille.

XV.

A neuf heures du soir, Mme de Terris est à sa toilette. Elle a dîné seule, avec Séraphin, son mari assistant au banquet du comice. Le clerc devait en être aussi ; mais elle a fait pour le retenir de si gracieuses instances qu'il est resté. Le sous-préfet l'a priée de séduire le monstre afin de lui rogner les ongles dans l'intérêt de la bonne cause. Et, chose étrange, Séraphin a paru flatté de ses compliments, des louanges qu'elle a données à son esprit, à son discours même, qu'elle trouve original, piquant, en regrettant toutefois qu'il dépense un talent si réel pour combattre un régime qui lui est cher.

Jamais elle n'avait échangé tant de mots avec le pauvre clerc, qu'elle détestait cordialement depuis une scène qui datait de la première année de son mariage.

A cette époque, Alice occupait avec son mari une chambre dont les fenêtres regardaient le jardin. L'une d'elles était absolument envahie par les branches touffues de certaine plante grimpante dont les gros bouquets blancs à peine épanouis disparaissaient comme par magie, dans une nuit, dans une heure, sans que l'on sût par où, ni comment. Irritée de cette dévastation, dont sa surveillance ne pouvait surprendre le secret, elle ordonna au jardinier d'arracher la plante. A ce moment, Séraphin s'était interposé, rejetant la bêche loin de l'homme; il avait ramassé la terre avec ses doigts et l'avait tassée autour des racines déjà découvertes. Accroupi, il grondait dans ses dents d'un air mauvais. Mme de Terris s'emporta, jetant des cris perçans, et essaya de briser l'arbuste elle-même. Séraphin, farouche, le défendait. André accourut. Effaré, il regardait la scène, ne comprenant pas d'abord. A la fin, il dit :

— Ah! c'est lui qui coupe tes fleurs?

Elle n'y pensait pas. Tout à coup elle s'écria :

— Eh! sans doute, c'est lui! Le voleur s'est dénoncé lui-même... Ah! c'est pourquoi monsieur veut conserver les tiges! C'est plaisant, ma foi!.. Monsieur a donc quelque poétique fiancée à qui il offre ces roses blanches?

L'idée parut très bouffonne à M. de Terris; il se mit à rire et demanda curieusement :

— Que diable pouvez-vous faire de ces roses, Séraphin?

— Je les porte... là-bas, répondit Séraphin, l'œil attaché sur son maître, qui ne riait plus.

Le clerc reprit d'un ton sec :

— Et si l'on m'en empêche, je m'en irai.

— Hein? fit Alice stupéfaite.

Elle regarda son mari :

— Que signifie?..

— Rien, rien, répondit M. de Terris fort troublé. Je t'expliquerai cela; c'est une dévotion,.. c'est-à-dire une superstition... Viens, laisse-le, cela n'a pas d'importance. Viens donc...

Il entraîna sa femme, lui racontant une histoire saisissante d'esprits qui reviennent, qui se logent dans des endroits choisis par eux et qu'on ne peut détruire sans s'exposer à une foule d'inconvéniens... Séraphin était médium... Il arrangea sur ce thème spirite des contes bien terribles qui effrayèrent horriblement la jeune femme et la firent renoncer à son projet de destruction, mais non à sa rancune contre Séraphin. Celui-ci dut, en outre, à cette aventure, une réputation qui ne fit qu'accroître la répulsion, l'effroi

qu'il inspirait à presque tout le monde, moins par sa personne encore que par l'étrangeté de ses allures. Alice répéta partout que le clerc de son mari était en communication avec les esprits, qu'il les attirait jusque dans sa maison. Alors on se rappela bien des choses inexpliquées et qui maintenant devenaient claires comme le jour. Les uns avaient aperçu Séraphin errant à des heures tout à fait fantastiques autour du cimetière; il faisait de grands gestes; on eût dit qu'il appelait à lui les âmes des morts. D'autres l'avaient trouvé dans la campagne, loin, très loin, marchant d'une façon rapide et surnaturelle, comme s'il eût eu des ailes aux pieds. Mais le plus bizarre, c'est que, dans le même moment, si l'on entrait à l'étude, on trouvait le clerc assis à son bureau. D'autres encore, enchérissant, joignirent à leurs remarques des suppositions qu'ils donnèrent énergiquement pour des faits, et l'on en vint insensiblement à considérer Séraphin comme un être mystérieux, vivant en dehors des lois humaines, grâce à une puissance occulte dont il était doué. Le vieux curé de Saint-Price s'en émut et s'éleva vertement contre ces inventions du démon. Il ne partageait pas les préventions contre Séraphin, lui qui gardait le secret de bien des douleurs. Il avait au contraire pour lui une estime particulière. Mais ce vertueux prêtre n'existait plus. Il s'en était allé, un beau soir d'automne, dormir de l'éternel sommeil. On disait qu'une mauvaise nouvelle reçue d'Amérique l'avait achevé. Son ami Simon était mort sans recouvrer la raison, mais se souvenant encore de lui, et recommandant qu'on lui laissât la montre du curé pour lui servir de passeport à l'entrée du paradis.

Lorsqu'après une quinzaine d'années de sommeil, la France s'était réveillée, secouée de sa longue torpeur par ce frisson de liberté qui la traversait, les premiers du bourg qui osèrent tenter de ressaisir leurs droits se rallièrent autour du clerc de M. de Terris, par cette tendance naturelle à l'homme à se précipiter toujours d'un point extrême à l'autre. Car le docteur Galpeau, dont le libéralisme était bien connu, le caractère et la personne en possession d'une incomparable estime, paraissait mieux que Séraphin en situation de grouper ce que l'on appelle un parti. Mais le docteur, homme paisible, patient, calme et doux, ne pouvait convenir à l'esprit de réaction qui s'attacha violemment à cet être bizarre, bilieux, suintant la vengeance, criant par toutes ses difformités à l'injustice et au malheur, comme à l'interprète le plus éloquent de la révolte et de la revendication. Les femmes, en revanche, s'écartèrent encore davantage de ce personnage diabolique qui remuait d'un mot les passions et les haines. Et, certes, Mme de Terris n'eût jamais songé à égarer un sourire sur ce triste visage, si l'intérêt du brillant parti que M. de Castillon représentait avec tant de grâce ne l'eût entraînée à faire de la séduc-

tion politique d'une façon aussi originale. Elle riait encore du succès inattendu de ses coquetteries avec le « monstre, » tandis qu'on la coiffait, emmêlant des fils de perles à ses admirables cheveux noirs.

Séraphin était rentré à l'étude. M. de Terris, en revenant du banquet, trouva le salon vide. Il se jeta dans un fauteuil et attendit.

Le bel André d'il y a treize ans n'avait conservé de ses agrémens d'alors qu'un très vague souvenir. La quarantaine, dépouillant son front, argentant ses tempes, épaissit et déforma toute sa personne. Bouffi, l'œil lourd, le teint bistré, le front rayé de plis que le temps seul n'assembla pas, mais où l'ennui laissait sa trace, il gardait un air morose qui faisait dire à Mme de Terris :

— Les mâchoires se décrochent toutes seules quand on le regarde.

La mélancolie de sa jeunesse, qui le rendait si attrayant et si poétique, s'était tournée en hypocondrie sous l'empire d'un tourment point secret : la jalousie. Et cette jalousie croissait d'année en année, à mesure qu'il déclinait, qu'il enlaidissait, qu'il vieillissait, tandis que sa femme restait admirablement jeune et belle.

Elle l'avait épousé pour prendre un mari, parce qu'elle en voulait un. Mais nulle sympathie ne les unissait. Aussi la haine fut prompte à venir lorsqu'elle apprit, indignée et désespérée, que son mariage avait coûté la vie à Marine. Dans leurs querelles intimes, alors qu'il lui reprochait amèrement la légèreté de sa conduite, qui, parfois, touchait au scandale, elle lui répondait, les yeux dans les yeux :

— Laissez-moi tranquille : je suis jeune, la jeunesse me plaît à mon tour. Il fallait épouser Marine.

Il criait :

— Ingrate! ingrate!.. Et c'est pour toi que je l'ai abandonnée!

Elle ripostait durement :

— Non, c'est pour vous.

Puis, elle reprenait avec franchise :

— Je ne suis point ingrate; je voudrais vous aimer, je ne le puis pas. D'ailleurs, je n'aime personne. Je m'ennuie, je tâche à me distraire; laissez-moi tranquille.

Il l'entourait de ses bras et la couvrait de caresses : elle ne le repoussait point. Et telle était la passion qu'elle lui inspirait qu'il trouvait encore des joies violentes dans cet abandon glacial d'elle-même. Non-seulement il l'adorait avec les ardeurs, les tendresses, les fureurs jalouses qu'entretenaient en lui les froideurs mêmes de sa femme, mais il avait pour elle cette faiblesse indulgente qu'on éprouve pour les enfans qui vous ont coûté cher et que l'on tremble de perdre. Son inquiétude sans cesse en éveil la poursuivait et l'irritait, naturellement. De là des scènes, et quelque frasque nouvelle qui mettait la réputation d'Alice à deux doigts de sa perte. Par un miracle elle resta debout. Mais la vie d'André, partagée entre les

sensations vives de son amour satisfait et les tortures de sa jalousie, s'épuisait comme s'il eût vécu une double vie ; et, sa personne attestant cette rapidité d'existence, il vieillissait à vue d'œil. Son humeur aussi se ressentait de ces luttes : et subissant les contre-coups de ses joies et de ses craintes, elle devenait capricieuse et fantasque à passer ainsi tour à tour de la fièvre de la passion à l'emportement de la rage.

Les plus mauvais de ses jours étaient bien ceux des fêtes du comice. Les galanteries du sous-préfet le troublaient moins encore que ce bal où Alice resplendissait. Ces mille soins qu'une femme sait prendre pour paraître plus belle, ces regards anxieux dont elle se parcourt de la tête aux pieds, ces détails de la plus audacieuse coquetterie qui décèlent son envie immodérée de plaire et d'éveiller de brûlans désirs, lui causaient une souffrance, une colère même qu'il ne pouvait cacher ; aussi n'osait-il point entrer chez sa femme pendant qu'elle s'attifait. Mais, rongé de fureur, il écoutait venir, par la porte entr'ouverte, ces petits bruits d'un frôlement agaçant et les rires charmans d'Alice, mise en gaîté sans doute par le plaisir attendu.

Il se leva et se promena d'un bout à l'autre du salon ; son pas lourd s'entendait dans l'appartement à côté. Mme de Terris l'appela :

— Etes-vous prêt? Nous allons partir !

Il avait oublié de s'habiller. Il courut, traversant, pour rentrer chez lui, la chambre toute flamboyante de feu et de lumière, chaude, parfumée, où sa femme l'attendait. Elle était seule, debout, et soulevait sa robe de velours noir en présentant son pied à la flamme.

Il s'arrêta et dit :

— Tu as froid?

Elle répondit distraitement :

— Heu !.. c'est par précaution. Partons-nous?

Sans répondre, immobile, il la contemplait. Jamais cette souveraine beauté ne lui avait paru plus éclatante. Ces blancheurs de perles enroulées dans les cheveux, au cou, au corsage, adoucissaient d'un pâleur ardente la peau rosée et d'un grain vigoureux dont elle étalait, du front jusqu'au coude, la nudité divine. Alice paraissait plus svelte dans les plis tombans de ce velours sombre qu'elle ne l'était en réalité, bien qu'elle fût suffisamment mince à cette ligne de la taille que les femmes ignorantes des règles de l'art se plaisent à étrangler. Mais sa poitrine jaillissait, puissamment arrondie avec une vigueur superbe, et elle la portait audacieusement comme un fardeau de beautés. Les boucles de sa coiffure tombaient de haut afin de dégager la nuque, où s'emmêlaient, frisottans, ces cheveux courts, mousseux, qui descendent sur la ligne du dos au milieu

duquel ils se noient. Elle se tenait là, simplement cambrée, l'œil souriant tourné vers la glace et savourant son triomphe, cette recrudescence de beauté qui est une victoire pour la femme dont toute la vie n'est qu'un long combat pour l'acquérir ou la conserver.

M. de Terris s'approcha et souleva du doigt la dentelle qui frissonnait aux palpitations de cette gorge dévoilée.

— C'est ici que tu devrais avoir froid : c'est invraisemblable qu'on se déshabille ainsi.

Elle ne répondit pas et rabattit la dentelle.

— En vérité, reprit-il avec une maussaderie plus acerbe, les femmes sont d'une impudeur révoltante! Tu n'as pas de manches; ton corsage ne tient à l'épaule que par un fil de perles,.. et quand je dis un corsage, c'est par habitude : tu as une ceinture, rien de plus... Je t'en prie, Alice, fais coudre quelque chiffon autour de ta poitrine; tu es nue, absolument nue!..

Elle répliqua en riant :

— Je m'en garderai bien! c'est correct, c'est la mode; donc l'honneur est sauf. A quoi servirait d'avoir des épaules s'il fallait les cacher?

— Mais tu es nue!.. fit-il encore, écrasant ce mot sur ses lèvres gonflées par la colère et peut-être la passion.

— Eh bien! après?.. En suis-je moins belle?

— C'est insensé! éclata M. de Terris, frappant du poing sur la cheminée; les hommes vont t'insulter...

— Ah! nous y voilà!

— Eh bien! oui, nous y voilà. Que veux-tu que l'on pense de toi, qui t'exhibes de la sorte, et de moi, qui l'endure? que tu es une femme que l'on peut... avoir et moi un mari que l'on peut tromper? tu veux donc que je tue quelqu'un?

Il ne se connaissait plus.

Elle répondit dans ses dents mignonnes :

— Cela ne serait pas la première fois.

— Tu es un monstre! fit-il en se reculant.

— Voyons, soyez galant : dites au moins un joli monstre...

Elle riait :

— Et puis, ne me querellez pas. Je suis heureuse, ce soir,.. laissez-moi vivre...

Elle lui dit cela d'une voix lente, molle, en le regardant comme elle eût regardé par la fenêtre; mais ses yeux dardaient de si douces flammes qu'André, ébloui, crut y voir un rayon de tendresse. Il revint sans mot dire, l'entoura de ses bras délicatement pour ne pas enlever leur poussière nacrée aux ailes de ce brillant phalène, et appuya ses lèvres sur le creux de l'épaule.

Elle le laissa généreusement s'enivrer, lui disant :

— Vous voyez bien que les robes sans corsage ont un bon côté! Allez vite vous habiller, dit-elle plus brièvement.

Et elle lui tapa de petits coups d'éventail sur la tête pour lui faire décoller ses lèvres.

André frissonnait et la regardait, hésitant.

— Ah! si elle l'eût aimé, comme il eût osé lui dire tout bas : « Restons! »

Mais il se sauva dans sa chambre passer son frac.

— J'oubliais!.. s'écria tout à coup Mme de Terris, s'enveloppant à la hâte dans sa pelisse. André, je cours chez ma mère, vous me prendrez en passant.

— A quoi bon? fit-il, reparaissant dans l'encadrement de la porte.

Sa silhouette, un peu ventrue, manquait absolument de grâce.

Par hasard, elle le regarda après un dernier coup d'œil sur elle-même et eut un sourire. Puis, en se sauvant :

— J'ai promis d'aller me faire voir;.. dépêchez-vous.

Elle était déjà loin; elle traversait l'étude.

— Viendrez-vous, Séraphin? dit-elle, toujours charmante, au clerc, qui s'empressa de se lever.

Il répondit en la regardant :

— J'irai,.. peut-être.

— Venez donc, je vous emmène.

Il la suivit. Elle franchit d'un pied léger la route sèche et blanche, et tomba comme une étoile au milieu du salon paternel, où on l'attendait.

Bernard était là.

Il portait l'habit noir avec une rare élégance. Ses traits reflétaient ce soir-là une sorte d'énergie désespérée qui l'embellissait réellement de cette beauté qu'aiment les femmes parce qu'elle ne ressemble pas à la leur. Sa moustache relevée laissait voir l'arc voluptueux de la bouche; ses yeux, agrandis par une expression qui ne leur était pas habituelle, éclairaient tout son visage, très pâle, non d'une pâleur douce et tendre, qui émeut, mais chaude et presque menaçante, tant elle révélait de passion. Alice et Bernard échangèrent un regard admiratif de part et d'autre. Puis la jeune femme pressa l'agrafe de sa pelisse, qui glissa derrière elle; et elle apparut nue, selon l'expression d'André, ou plutôt jaillissant de sa gaîne de velours comme une fleur splendide épanouie jusqu'au cœur.

— Ah! ah! firent M. et Mme Rattier.

Puis, le bonhomme, se frottant les mains à se les écorcher :

— Hein! on n'en fait plus des femmes comme celle-là!

— Tu es jolie comme un cœur, petite, fit Mme Rattier; n'est-ce pas, Bernard?

Le jeune homme, s'efforçant de regarder Alice avec une indifférence polie, répondit d'un ton banal :

— Ravissante.

Les deux femmes sourirent à cette affectation de froideur, qui cachait mal une admiration trop vive.

Puis, Alice à sa mère :

— Donne-moi vite tes brillans; ils sont plus beaux que les miens. Tiens, vois, il n'y a rien là...

Elle pinça du bout des doigts l'extrémité de son oreille en avançant coquettement le cou. Chacun, évidemment, porta les yeux « là », sur cette coquille nacrée qui pouvait se passer de perle.

— On ne s'apercevait point qu'il manquât quelque chose à votre toilette, madame, prononça Bernard avec une grâce sérieuse.

Et, maîtrisant courageusement son émotion, il se rapprocha d'Alice. Mme Rattier avait pris un flambeau, et le plantant dans les mains de son mari, elle lui dit :

— Éclairez-moi.

Elle sortit vivement, suivie par le bonhomme.

— Il y manque cependant beaucoup de choses, répondait Alice. Par exemple,.. mon gant n'est pas boutonné.

Séraphin tenait un journal et paraissait absorbé par la lecture des annonces.

— Je ne puis pas y arriver, dit-elle en faisant des efforts charmans pour attacher d'abord au-dessus du poignet ce gant qui montait jusqu'au coude; mais il lui échappait et glissait sur la peau satinée sans s'être rejoint.

Bernard regardait fixement ce joli travail d'Hercule et se demandait s'il aurait bien le courage de l'entreprendre, quand d'un geste vif elle lui tendit son bras avec un petit cri d'impatience.

— Je ne puis pas! aidez-moi donc!

Il se pencha et, plus adroit qu'on ne l'eût cru, glissa ses doigts sous le gant et le rapprocha peu à peu, emprisonnant chaque bouton dans l'œillet qui lui faisait face. Il grimpa ainsi presque jusqu'en haut; puis tout à coup il parut à bout de forces; ses mains tremblaient, ses doigts s'entre-choquaient sans se rencontrer; le tiède parfum qu'il respirait depuis un instant était monté à son cerveau, sa tête tournait; il allait abandonner sa tâche inachevée.

Alice le voyait palpiter et sentait passer sur son bras le souffle ardent de sa bouche entr'ouverte. Que pensait-elle? Laissant sa main tendue comme pour demander l'aumône ou faire une offrande, elle la souleva lentement. Séraphin tournait le dos et avait le nez dans son journal; il est vrai qu'il pouvait avoir les yeux sur la glace; on ne s'avise pas de tout. En voyant cette main monter vers lui, Ber-

nard crut que le vertige le prenait. Mais l'ivresse était puissante; il y céda et posa ses lèvres à l'endroit où finissait le gant.

Mme Rattier rentrait.

— La voiture est à la porte, dit-elle, un peu essoufflée de s'être tant hâtée. Tiens...

Alice accrocha lestement à ses oreilles les boutons de diamant, s'enveloppa dans sa pelisse, et courut vers la porte en criant :

— Bonsoir !

Son chevalier Séraphin la suivit. Mais, prête à disparaître, elle se retourna. Son visage brillant avait un éclat sans pareil, — les diamans, sans doute.

— Il y a une place pour vous dans la voiture, monsieur Bernard.

Puis elle se sauva.

Le jeune homme s'empara de son pardessus et se précipita sur les pas d'Alice, oubliant de saluer Mme Rattier,.. qui riait.

XVI.

Mme de Terris entrant dans le bal, trouva M. de Castillon à la porte ; elle prit son bras et se laissa conduire. Les trois personnes qui l'accompagnaient disparurent.

Le sous-préfet, se tournant à demi, ne les vit plus.

— Enfin ! dit-il. Puis, plus bas : Je crois que M. de Terris me fait l'honneur de me regarder de travers. Serait-ce un bon présage ?

— Comment l'entendez-vous ?

— Que vous daignerez peut-être donner raison à son insupportable jalousie en le punissant comme il le mérite.

— Mais il est jaloux de tout le monde, dit-elle en riant ; si je le punissais chaque fois qu'il se plaint, je rendrais trop souvent la justice.

— C'est une raison pour vous montrer une bonne fois impitoyable. Mais vous ne l'êtes que pour moi !

— Ingrat ! je vous ai gardé la première valse !

— Rien que cela ?

— C'est poli ; voulez-vous que je la donne à un autre ?

— Raillez donc ! vous ne savez pas le mal que vous me faites.

— En vérité !

— Voyons, pourquoi êtes-vous si coquette, si provocante ? Pourquoi promettez-vous l'amour avec chacun de vos regards, avec vos irrésistibles sourires, si vous voulez toujours repousser sans pitié ceux que vous aurez blessés ?

— Oh ! oh ! comme c'est bien dit ! Mais vous l'expliquez vous-même : je suis sans pitié parce que je suis fort coquette ; voilà.

— Et vous l'avouez ?

— Ingénument.

— Mais c'est horrible !

— Hélas ! est-ce ma faute? J'ai été créée et mise au monde comme cela.

— Savez-vous ce qui arrivera ?

— Voyons votre prophétie.

— Vous serez calomniée. Le monde, qui s'en rapporte surtout aux apparences, ne croira pas à l'innocence de votre coquetterie; on lui supposera un but; on lui en prêtera même deux... trois...

— Allez, allez, ne vous gênez pas.

— Et vous aurez tous les inconvéniens de votre réputation...

— J'entends, sans en avoir les avantages. Que voulez-vous? C'est une chance à courir.

— Mais elle court, madame, elle vole.

— Vraiment! Alors on cause? Et que dit-on, s'il vous plaît?

— Vous voulez le savoir?

— J'en meurs.

— Vous ne vous fâcherez pas?

— Si, ma foi, à moins que vous n'acheviez.

— Eh bien! on prétend que votre mari a de bonnes raisons pour être jaloux de moi.

— N'est-ce que cela? Mais c'est très vieux, ce conte! On n'en parle déjà plus.

— Ah! vous le saviez!

— Oui.

— Vous le saviez, et vous restez ainsi isolée avec moi dans le coin de cette salle où tous les regards nous ont suivis!

— Cela vous surprend, n'est-ce pas?

— Oui; je cherche à comprendre pourquoi, sans aucune arrière-pensée généreuse à mon égard, vous vous plaisez à braver ainsi l'opinion publique.

— Je la méprise, dit hautainement Mme de Terris.

— Prenez garde...

— Qu'elle me le rende, voulez-vous dire? je ne le crains pas. Il y a longtemps qu'elle est édifiée sur mon indifférence pour ses verdicts. D'ailleurs son mépris ne serait pas sincère. On ne peut douter de moi; ma vie est trop franche. J'ai toujours fait librement et au grand jour tout ce que j'ai fait, bien ou mal. L'indépendance de mon humeur ne se plie à aucune hypocrisie de conscience. Ne croyez pas que je m'abaisse jamais à feindre comme la plupart de ces femmes, là-bas, qui me regardent d'un air effarouché et s'empressent sans doute d'appliquer sur les accrocs de leur vertu les lambeaux de réputation qu'elles m'arrachent. Non ; s'il m'arrive de commettre une faute, elle sera éclatante; je l'avouerai; j'abdiquerai tout haut afin de ne voler à personne les hommages et les respects

que l'on croira ne plus me devoir. Je ne tromperai pas l'opinion publique dont vous me parlez, je lui crierai : « Je tombe ! » Mais en attendant... Tenez, voulez-vous apprendre comment on la retourne, « l'opinion publique ? » Voyez-vous ce coin, là, à droite, c'est le plus mauvais ? Eh bien ! venez...

— Où allez-vous ? Ne comprenez-vous pas ces regards, ces sourires ? Je vous en conjure, ne courez point au-devant d'un affront que je ne saurais supporter...

— Venez donc.

Tranquille, souriante, elle s'appuya de nouveau sur le bras du jeune homme, traversa la salle, saluant çà et là, et vint droit au groupe hostile. La première femme assise sur le banc des danseuses avait détourné la tête presque sur l'épaule pour ne pas voir venir Mme de Terris. Celle-ci s'arrêta. L'autre alors se retourna curieusement et ses yeux furent pris dans le regard extrêmement doux et souriant de Mme de Terris.

— Là ! fit à ce moment la jeune femme paraissant s'adresser à son compagnon, quand je vous dis qu'ils sont bleus !

Puis s'approchant vivement de Mme de C.

— Marquise, c'est impardonnable de tromper ainsi son monde. J'ai failli me fâcher avec M. de Castillon sur la couleur de vos yeux ; il les voulait noirs. Non, disait-il, et il fallait l'entendre ! il est impossible que ce beau regard sombre, ardent, aimanté, s'échappe d'une prunelle bleue...

— Grâce ! prononça le jeune homme d'un ton réellement confus : la marquise lui souriait tendrement.

Puis, tout aimable, elle tendit la main à Mme de Terris, lui disant :

— Comme vous venez tard !

— Il m'a fallu attendre M. de Terris, répondit-elle, feignant de baisser la voix, mais la glissant doucement à l'oreille de la baronne de H..., qui jouait de l'éventail en regardant dédaigneusement à ses pieds. — On l'avait prié de se rendre, à la sortie du banquet, dans une réunion d'électeurs très importante ; il a bien fait de n'y point manquer. Encore deux ou trois succès comme celui de ce soir, et notre cher candidat... Madame la baronne, je ne vous voyais pas, excusez-moi... serez-vous assez bonne pour dire à M. le baron que mon mari a gagné pour lui la première bataille ?

— M. le baron serait heureux de l'apprendre de vous, madame. Veuillez me permettre de lui laisser ce plaisir, répondit la très haute dame obligée de s'incliner devant le service rendu et le faisant avec grâce.

— Volontiers, madame, à tout à l'heure. Général, voyez-vous ces deux jeunes gens là-bas ?

Une rude tête grise, flanquée de deux jeunes têtes rousses, celles des demoiselles de B., se leva d'un air furieux.

Mme de Terris, souriant comme un ange, se pencha vers elle et lui cria dans l'oreille.

— Les Mongibus, général,.. grande famille, une fortune insensée... Je vais vous les présenter : vos nièces sont ravissantes ce soir.

— Je vous ai gardé une place, madame de Terris, s'empressa de dire l'une des filles rousses.

— Merci, ma mignonne, je reviens... accompagnée.

— Vous serez toujours divine, gronda le général.

— Pour le coup, tenez-vous bien, murmura Alice, entraînant M. de Castillon qui gardait son sérieux par miracle.

— Madame Grimpon, M. le sous-préfet craignait un refus, car on lui dit que vous ne dansez pas, et c'est moi qu'il a chargée de plaider sa cause. Accordez-moi de danser avec lui le premier quadrille.

Mme Grimpon, rouge d'un bout à l'autre de sa longue figure, pataugeait dans une réponse, favorable bien entendu, à cette invitation qui la comblait de joie, et déjà se levait, prête à se jeter dans les bras du jeune homme...

— J'aurai l'honneur de venir vous prendre tout à l'heure, s'écria celui-ci s'inclinant furieusement devant la dame.

Elle appuya ses longs doigts jaunes sur le bras de Mme de Terris :

— Comme vous êtes gentille !

— A mes dépens, acheva le sous-préfet à l'oreille d'Alice, qui s'éloignait suivie de tous ces regards devenus soudainement bienveillans. Que vous avais-je fait?

— Vous aviez douté de moi. M. de Terris nous observe; voyez de quel air. Rejoignons-le.

— Lui aussi?

— La démonstration ne serait pas complète.

— Je me tiens pour convaincu ; vous êtes un démon.

— Oh ! oh ! mon mari disparaît ; sa fureur est à son comble ; suivons-le.

— De grâce !

— Avez-vous peur?

— Madame ! vous aimez à jouer avec le feu...

— Beaucoup, en ma qualité de démon.

M. de Terris s'était précipité dans la salle de jeu.

En s'en rapprochant, Alice aperçut Bernard, seul, adossé près de la porte, les bras croisés, les yeux fixés sur elle avec une expression de dédain que corrigeait à peine son sourire amer et doulou-

reux en même temps. Mme de Terris fronça le sourcil, releva la tête, et, de haut, plongea son regard franc et ouvert dans celui du jeune homme. Elle s'avançait; elle passa près de lui, l'effleurant, sans baisser sa paupière hautaine, mais l'œil s'adoucissait et disait clairement :

— Regarde-moi bien, tu te trompes. Devine donc ma pensée.

Puis elle entra dans le salon où l'on jouait. Bernard promena sa main sur son front, hésita et disparut à son tour derrière elle, suivant le sillage sombre de cette traîne de velours.

Le jeu paraissait très animé. L'une des tables où se livraient ces intéressantes batailles de cartes, était plus entourée que les autres; on y discutait chaudement sur la veine « insolente » de l'un des deux joueurs qui l'occupaient; sir Robert Bruntson, grave, muet, insensible à son triomphe, battait coup sur coup le clerc de M. de Terris. On jouait l'écarté.

M. de Terris, appuyé à la chaise de sir Robert, se retourna maussadement; sa femme venait de le toucher à l'épaule.

Alice glissa son bras sous celui de son mari et lui dit à l'oreille :

— Remerciez-moi; je viens de faire votre paix avec bon nombre de gens que le discours de Séraphin n'avait point mis en belle humeur.

Il la regarda, surpris. Elle s'occupait si peu de ses affaires habituellement! Alice continua.

— Ne me démentez pas : j'ai raconté à la baronne que vous aviez fait un discours superbe à une réunion d'électeurs. Le baron va venir vous remercier; tenez-vous bien. On boudait un peu par là; cela m'inquiétait; mais vous pouvez être tranquille : j'ai retourné tout cela.

— Toi? dit-il, n'osant en croire ses oreilles.

Elle l'obligea à se rapprocher du sous-préfet qui, arrêté à quelques pas de là, contemplait cette nouvelle scène de séduction avec une curiosité peu dissimulée.

— Demandez à M. de Castillon, dit-elle, adressant à celui-ci un regard endiablé, s'il n'y a pas en moi l'étoffe d'un diplomate?

— Tu fais donc de la politique maintenant? exclama M. de Terris visiblement soulagé et presque joyeux.

— Uniquement pour prouver que j'en suis capable, mais je n'en abuserai pas : la duplicité n'est pas mon fait. Cependant j'ai résolu de dompter certain animal farouche... Obligez-moi, monsieur, dit-elle au sous-préfet, en expliquant à mon mari pourquoi et surtout comment j'ai entrepris la conquête de Séraphin, car j'y mets tant de soins qu'il en pourrait prendre de l'ombrage.

Et sur ce trait, laissant les deux hommes nez à nez, elle se rapprocha de la table où jouait le maître clerc. Aussitôt celui-ci jeta la dame de cœur en disant d'une singulière façon :

— La voilà.

— On ne joue pas comme cela! s'écria aigrement M. Grimpon, qui pariait dans le jeu de Séraphin. Ce n'est pas malin de perdre...

— Vous plaît-il de prendre les cartes? répondit froidement le bossu, faisant mine de se lever.

— Merci! maintenant que la déveine est de ce côté!

— Nous allons la faire passer de l'autre, riposta Mme de Terris, qui vint se placer derrière Séraphin.

L'Anglais leva les yeux sur elle; la jeune femme l'enveloppa de son regard velouté. Et comme il oubliait de jeter sa carte, elle lui dit d'un ton légèrement agressif :

— Jouez donc, monsieur!

L'Anglais perdit.

— Ah! ah!

On murmurait autour de la table, où la foule s'était accrue des nombreux admirateurs d'Alice.

La partie recommença.

Au moment où Séraphin allait écarter, elle lui dit à demi-voix :

— Pourquoi écartez-vous les rois? C'est une mauvaise habitude. Sait-on ce qui arrive ensuite? C'est quelquefois pire. Le mieux encore est de garder le jeu que l'on a.

— Cela ressemble à une théorie politique, répondit Séraphin.

Et il garda son jeu.

— C'est la mienne; je voudrais qu'elle devînt la vôtre.

— Il eût fallu me convertir plus tôt.

— Est-il trop tard, Séraphin?

— Il y faudra plus de temps, madame.

— Nous l'y mettrons.

Sir Robert Brunston avait encore perdu. Ses yeux bleu clair ne cessaient de se relever sur la jeune femme et parfois s'oubliaient dans une involontaire contemplation. Elle, audacieuse, croisait coquettement avec lui la lame brillante de son regard, soutenant ainsi Séraphin, qui remportait maintenant coup sur coup de faciles victoires. Cependant la fixité de cet œil à l'expression voilée commençait à la fatiguer. Cette ténacité enfin la troubla. Un vague malaise la prit : ses yeux hardis se baissèrent.

A ce moment, une voix singulièrement émue murmura à son oreille :

— Celui-là aussi! Elle tressaillit imperceptiblement.

Bernard l'effleurait.

Irritée, prête à lancer une violente riposte, elle se détourna; son mari était près d'elle et la regardait en écoutant M. de Castillon. Celui-ci disait au notaire :

— C'est une fantaisie d'Anglais, c'est-à-dire un entêtement. Donc vous ne voyez rien qui puisse lui convenir?

— Rien,.. répondit M. de Terris; à moins que Séraphin...

Le clerc, s'entendant nommer, se leva, et M. Grimpon se jeta sur le siège vide.

Mme de Terris, sérieuse maintenant, fit un geste pour qu'on la laissât passer. Bernard seul s'écarta. M. de Castillon, au contraire, se rapprocha vivement, lui disant d'un ton fat :

— Vous êtes bloquée !

— Je capitule, répliqua Alice, prenant le bras de son mari.

Celui-ci rayonnait.

— A propos, reprit-elle, s'adressant au sous-préfet, dont la mine s'était allongée, j'oubliais que j'ai promis les deux messieurs de Mongibus. Pouvez-vous me les procurer?

M. de Castillon s'inclina sans répondre et s'éloigna.

Après avoir laissé quelques louis aux doigts crochus de M. le maire, sir Robert Bruntson quitta le jeu et s'approcha de Mme de Terris afin d'être présenté. Le notaire accomplit ce cérémonial d'assez mauvaise grâce, puis il dit à l'Anglais :

— Nous sommes désolés, monsieur; il n'existe aucune habitation à Saint-Price qui puisse vous convenir.

— Tant pis! répondit brièvement l'Anglais.

— Qu'est-ce? fit Mme de Terris.

Sir Robert répondit :

— Le pays est beau, tout très beau ici. Je ne me suis pas ennuyé presque ce jour; si j'avais une maison, je ferais venir Jack et je resterais longtemps, huit jours peut-être...

Alice ne put s'empêcher de sourire.

Séraphin reprit assez haut :

— Si monsieur voulait acheter, on trouverait, je crois ; mais une maison toute meublée et prête à habiter sur l'heure, cela n'est pas commun dans nos pays.

— Attendez! s'écria M. Grimpon, qui se retourna d'un coup sec sur sa chaise et se mit à fourrager ses poches. Il ajouta :

— Cette maison existe.

— Allons donc ! vous m'apprendrez cela ! ricana Séraphin.

— Quand je vous dis... Mais où diantre a-t-elle passé?

— La maison? continua Séraphin, narquois.

— Ah ! je la tiens! soupira M. Grimpon en exhumant d'une poche de derrière de son habit une feuille imprimée, — *la Revue des communes*, — qu'il déploya à grand fracas.

Il posa son doigt sur une annonce et mit le tout sous les lunettes de Séraphin.

— Tiens! fit le clerc avec une contenance embarrassée; puis, sans mot dire, il passa le journal au notaire.

Celui-ci lut et resta les yeux attachés sur cette annonce plus long-

temps qu'il ne fallait pour la lire. Après quoi il rendit le journal à Séraphin d'un geste nerveux, secoua les épaules et dit :

— Je doute que cela puisse convenir.

— Pourquoi cela? exclama le maire.

L'Anglais les regardait tour à tour sans que son visage marquât la moindre impatience. Mais M. Grimpon était moins endurant. La pensée d'avoir ce nabab pour administré et surtout pour client lui faisait bouillir la cervelle. Il reprit vivement sa feuille.

— Écoutez ça, milord, hum! « A louer... »

— Je lis, fit sir Robert, tendant la main vers le journal.

Mais M. Grimpon était parti et débitait de sa plus belle voix :

— « A louer, meublée, immédiatement une maison dite « le Pavillon des Bois, » avec le parc et les dépendances, située à Saint-Price-sur-l'Isle... S'adresser au garde. » Vous entendez? Immédiatement!

Mme de Terris avait fait un mouvement qui frappa sir Robert :

— Vous connaissez, madame?

— Oui, répondit la jeune femme avec une brusquerie qui cachait mal son émotion.

Et, abandonnant subitement le bras de son mari, elle se prit à tourmenter son éventail, faisant claquer les lames d'ivoire, en l'ouvrant et le fermant avec une rapidité fiévreuse. Tout à coup, elle ajouta :

— Je ne vous conseille pas de louer cette habitation.

— Pourquoi?

— C'est triste.

— Je suis mélancolique, répondit l'Anglais.

— Comment! messieurs, vous ne saviez pas cela? dit M. Grimpon au notaire et à son clerc.

Celui-ci répondit :

— Depuis que M. Delange habite l'Amérique, c'est une personne de sa famille qui s'occupe de ses affaires, et nous...

Mme de Terris l'interrompit :

— Alors vous ignorez pourquoi cette maison, depuis treize ans fermée, se rouvre aujourd'hui et dans de telles conditions?

Ses paupières s'abaissèrent, elle eut un frémissement et ajouta, plus bas :

— M. Delange... est peut-être...

— Mort? acheva indifféremment Séraphin; c'est possible.

Elle respira violemment, une grande pâleur couvrait ses traits.

— Je prends la maison, conclut sir Robert.

— A la bonne heure! s'écria M. Grimpon triomphant.

L'Anglais tira son carnet et inscrivit sa résolution, puis s'adressant au notaire :

— Voulez-vous bien, monsieur, vous charger de régler cette petite affaire?

— Séraphin! fit M. de Terris.

— On fera le nécessaire, répondit le clerc.

— Alors, à demain!

Sir Robert salua correctement et s'éloigna.

— Alice!.. dit M. de Terris d'une voix basse et suppliante, on te regarde.

La jeune femme secoua la tête et promena autour d'elle ses regards assombris, cherchant un objet qui fît diversion à la tristesse croissante de ses souvenirs. Les messieurs de Mongibus lui apparurent soudain. Ils escortaient le sous-préfet, un à droite, l'autre à gauche, tous les deux au port d'armes, le claque aplati sur l'estomac, un bras savamment arrondi, l'autre retombant avec grâce, mais prêt à se soulever pour s'enrouler mollement autour de la taille d'une danseuse. Leurs deux têtes souriantes s'inclinèrent devant Mme de Terris, comme si l'on n'eût tiré qu'un seul fil pour leurs deux révérences. D'un geste imperceptible M. de Castillon sembla dire : « Les voilà! » Puis il les présenta.

Une minute après, la jeune femme prenait le bras de l'un d'eux et les emmenait l'un et l'autre payer sa dette aux demoiselles de B.

XVII.

Comme elle rentrait dans la salle de bal, on donnait le signal à l'orchestre, et elle était à peine installée que tout le monde s'envolait pour le premier quadrille. Les invitations ayant été faites en l'absence de Mme de Terris, elle resta sur sa chaise.

Bernard accourut :

— Eh quoi! vous ne dansez pas?

— Vous le voyez.

— Par quel miracle?

— Sans miracle.

— Alors, vous refusez?

— Tenez-vous beaucoup à ce quadrille?

— Non, si vous me permettez de rester près de vous.

— Restez.

Il s'assit.

Sir Robert Bruntson, debout dans la porte du salon de jeu, regardait la jeune femme.

Elle s'en aperçut et ressentit encore l'indéfinissable malaise que lui avait causé ce regard pénétrant, aux clartés froides. Déployant vivement son éventail, elle s'en couvrit.

L'Anglais tourna sur lui-même à l'instant, et ce mouvement le

mit en présence de M. de Terris, qui accourait pour savoir avec qui sa femme dansait.

Planté en travers de la porte, sir Robert n'en bougea et lui dit :

— Vous ne dansez pas ?

— Non.

Le notaire appuya sur sa droite pour essayer de passer; mais l'Anglais reprit :

— Eh bien ! jouons, voulez-vous ?

Et marchant sur lui, il l'obligea à reculer et à se laisser conduire, fort mécontent, mais n'osant le témoigner, à une table, où ils s'installèrent.

Quelle que fût la déveine singulière que sir Robert Brunston eût au jeu, à ce moment-là, le notaire ne se dérida pas.

Alice souffrait; elle eût voulu dire sa peine. D'un regard furtif elle interrogeait Bernard, lui demandant un peu de cette douce sympathie qui lui faisait défaut autour d'elle et qu'elle éprouvait maintenant l'impérieux besoin de rencontrer quelque part.

Un éclair de passion courut dans les yeux ardens du jeune homme. Elle ne s'y trompa point; ce n'était pas une passion dont on pût se jouer; mais elle ne songeait, en ce moment, ni à l'accueillir, ni à la repousser. Elle voulait surtout parler d'elle, dire le trouble de ses pensées, se confier, enfin, pour la première fois de sa vie, comme si elle pressentait en Bernard la puissance de la débarrasser de ses inquiétudes fougueuses en même temps que des amers souvenirs du passé.

Bernard se taisait, enivré d'être aussi près d'elle et d'entendre la respiration pressée qui gonflait son sein.

Elle lui dit :

— Pourquoi, tout à l'heure, m'avez-vous adressé ces mots : « Celui-là aussi ! »

— Vous voyez bien que je ne me trompais pas ; votre séduction a porté ses fruits ; cet étranger va s'installer à demeure près de vous.

— Je donnerais cependant bien des choses pour que cette pauvre maison qu'il va profaner restât close... Il me fait peur, cet Anglais que vous croyez que j'attire. Sa grande figure blême va faire envoler les chers fantômes de mes premières années. Parfois je vais les poursuivre furtivement sous les arbres qui les ont vus passer, dans ces allées maintenant désertes...

— Vous ! s'écria Bernard surpris et ému.

Elle tourna vers lui son regard mouillé :

— Moi !.. Vous ne me connaissiez pas rêveuse : c'est que mes rêveries sont des remords. J'ai fait bien du mal à deux êtres que j'aimais !

Bernard l'interrompit :

— Je sais; mais n'accusez pas votre jeunesse, elle a été ce qu'elle devait être : inconsciente.

— Alors pourquoi suis-je aussi cruellement punie? dit-elle avec un sourire amer. Ce pauvre enfant que j'ai abandonné et qui me doit d'être orphelin, c'est lui que j'aime aujourd'hui... Son souvenir me poursuit, comme on dit que le souvenir du premier-né que l'on a perdu s'attache aux mères, que leurs autres enfans ne peuvent consoler... Un espoir insensé, criminel, si vous voulez, me vint dès que j'eus compris ma faute. Oui, j'attendais Marco, et tenez! je veux vous le dire, je me gardais pour lui... Tant que sa maison est restée fermée, ensevelie dans le respect du passé, dont nul encore n'a touché les pieuses reliques, j'ai cru qu'il reviendrait et je l'ai attendu... Je ne l'attends plus : puisqu'il livre, aujourd'hui, au premier venu, le triste asile de ses souvenirs, il a oublié, ou il est mort.

— Et... s'il était revenu? dit sourdement Bernard.

Elle répondit sans hésiter :

— Je serais partie avec lui pour l'Amérique.

Il la regarda l'œil dilaté.

— Je vous fais peur, dit-elle souriant légèrement. Peut-être avez-vous raison. Je crois qu'il y a des êtres nés pour faire le mal...

Elle ajouta plus bas :

— On a tort de m'aimer.

— Et cependant, dit-il avec des vibrations de voix troublantes, quand on a tout fait pour échapper à cet enivrement!

Elle lui dit, douce et attristée :

— Vous m'aimez donc?

Peut-être n'eût-il pas osé lui faire un aveu direct, si elle ne l'eût interrogé. Les paroles débordèrent : il se taisait depuis si longtemps! Il ne lui dit pas une seule fois : « Je vous aime, » mais ce qu'il avait souffert, lutté, ressenti de sensations cruelles ou exquises, et retourné de rêves insensés dans sa pensée, pendant trois années d'amour inavoué, jaillit tout à la fois de son cœur, s'échappa presque violemment de ses lèvres dans un désordre de fièvre, mais avec l'accent d'une éloquente vérité.

Elle l'interrompit, très émue, pour lui dire :

— Eh quoi! depuis trois ans!

— Ah! je vous l'ai caché tant que j'ai espéré triompher de moi-même! C'est que j'ai plus que personne la haine des amours coupables, l'effroi des unions criminelles qui jettent dans le monde tous ces êtres sans famille et sans nom!.. J'avais juré que ma vie serait pure, que je n'aimerais qu'une femme : la mienne. L'homme est bien misérable et bien vain! J'ai assez de raison pour me juger, mais je manque de courage pour fuir... Je me fais pitié. Je suis à bout

de forces. Je n'en puis plus... L'action que je fais est infâme. Si je pouvais vous entraîner à partager mon crime, je le ferais au péril de ma vie, de mon honneur public ; rien ne me coûterait pour vous arracher à l'homme dont je serre la main et qui vous aime, lui, autant que moi peut-être. Vous voyez bien que je ne suis qu'un malheureux digne de vos mépris... Et cependant!.. oh ! si vous pouviez m'aimer ! oui, j'ai cette audace, oui, je vous crie : Aimez-moi, par pitié! Vous voyez bien que je suis fou, madame!.. Alice!.. Alice!.. écoutez-moi, le vertige dérobe la chute,.. laissez-vous entraîner... Ne frissonnez pas, le crime a sa grandeur!.. Oh! si vous m'aimiez, nous porterions notre infamie comme un manteau de roi!

— Taisez-vous,.. lui dit-elle d'une voix méconnaissable, je ne puis plus vous entendre,.. vous me troublez... Songez où nous sommes.

Isolés et perdus dans le tumulte du bal, ils pouvaient parler sans être entendus ; mais ils s'offraient aux regards de tous. Et quelque habitude que l'on ait de ces attitudes mondaines à l'aide desquelles on dérobe tant de conversations étranges, on ne saurait toujours empêcher qu'une émotion violente ne bouleverse un visage et n'arrache le masque le mieux attaché.

Alice et Bernard se taisaient, essayant de ramener sur leurs traits et dans leurs regards le calme qui les avait fuis.

Le quadrille s'achevait. Encore quelques mesures, et on allait les séparer.

Bernard se leva.

— Si vous ne devez pas m'aimer, dit-il lentement, je voudrais être mort comme celui que vous regrettez.

Elle le regarda :

— Nous nous sommes dit des choses très franches et qui m'ont mise à l'aise. J'aime l'audace jusque dans le mal. Je crois que la franchise est une vertu : on ne trompe personne ainsi. Je ne mentirai pas : vous m'attirez... Il y a un trouble inouï dans mes pensées. Vous, lui, des idées nouvelles, de regrettés souvenirs, tout cela tourne, lutte dans mon esprit, peut-être dans mon cœur. Je ne sais plus si c'est lui ou si c'est vous que j'aime ; mais il me semble qu'un sentiment inconnu s'est éveillé en moi... Je le sens, je vis...

Ils n'étaient plus seuls.

GEORGE DE PEYREBRUNE.

(La quatrième partie au prochain n°.)

VOYAGE EN SYRIE

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS (1)

X. — DE JÉRICHO A NAZARETH.

C'est en quittant Jéricho pour se rendre à la fontaine d'Élisée qu'on remarque surtout la grande fertilité de la contrée; on y est littéralement enfoui sous les moissons; les fleurs se montrent partout; il y en a de toutes sortes; la seule qu'on ne trouve pas aux environs de Jéricho est précisément la rose fameuse qui porte le nom de cette ville et qui a, comme on sait, la propriété de refleurir dans l'eau lorsqu'elle est desséchée. On s'en console d'autant plus aisément que cette prétendue rose est une plante assez vilaine et de très petite taille. « Je me suis élevé, dit l'*Ecclésiaste*, comme le palmier de Cadès et comme le rosier de Jéricho. » J'ignore si le palmier de Cadès porte bien haut sa tête; mais s'élever comme le rosier de Jéricho, c'est presque ramper à terre. Si l'*Ecclésiaste* avait dit : « Je me suis élevé comme le blé de Jéricho, » la comparaison eût été saisissante pour les voyageurs qui s'avancent péniblement au milieu des superbes moissons de cette admirable oasis. La fontaine d'Élisée, une des plus belles sources de la Palestine, où il y en a pourtant de si belles, contribue beaucoup à fertiliser le pays qui s'étend autour d'elle. Jadis ses eaux étaient amères, au grand désespoir des habitans de Jéricho. Ils vinrent s'en plaindre au prophète Élisée,

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai, du 15 juin, du 15 juillet et du 15 août.

qui leur demanda un vase neuf rempli de sel. Lorsqu'ils l'eurent apporté, Élisée se plaça au bord de la source et y jeta le sel en disant : « J'ai purifié cette eau, et la mort et la stérilité ne sortiront plus d'elle. » C'est, en effet, depuis cette opération fort simple, une source de vie et de fécondité. Presque en face de la fontaine d'Élisée s'élève la montagne de la quarantaine, Djebel-Qorontoul, où Jésus, après avoir jeûné quarante jours, fut tenté par le démon. L'ascension en est difficile ; j'avoue que, pour mon compte, je ne l'ai point tentée. Je tenais médiocrement à voir la grotte où Jésus serait resté plongé dans le jeûne et dans la pénitence. Le lieu de la tentation m'aurait séduit davantage, quoique les royaumes qu'on aperçoit de là ne soient guère remarquables et ne puissent plus exercer sur l'imagination le prestige qu'ils y exerçaient au temps de Jésus. Mais la chaleur était torride, encore que nous ne fussions qu'au 4 avril, et j'avais tant de chemin à faire que je ne voulais pas m'attarder en route. Un grand nombre d'anachorètes, imitant l'exemple de Jésus, ont habité la montagne de la quarantaine. Comme les rochers de Saint-Saba, elle est percée d'une multitude de grottes qui la font ressembler à une cité troglodyte ou à une nécropole égyptienne. Saint Antonin raconte que, dans une de ces nombreuses cavernes, vivaient sept vierges qui y avaient été amenées dès leur enfance ; chacune avait sa cellule séparée. Lorsqu'une d'elles mourait, sa cellule lui servait de tombeau, et l'on en creusait une nouvelle pour une autre vierge. Ainsi la vie et la mort étaient confondues sur la montagne sainte ; le ciel y touchait la terre ; l'espoir du royaume de Dieu décidait des vierges à renoncer à toutes les séductions de l'existence pour venir y attendre, à côté du tombeau de leurs compagnes, l'aurore de ce jour qui devait d'un moment à l'autre luire sur le monde et dont nous cherchons encore à l'horizon les signes précurseurs.

D'ordinaire on revient de Jéricho à Jérusalem, et l'excursion de la Mer-Morte se fait séparément ; mais je voulais aller à Nazareth par la route la plus directe, et je refusai de retourner sur mes pas. Je me dirigeai donc en ligne droite vers Bethel, en gravissant les montagnes les plus abruptes, les sentiers les plus arides que j'aie rencontrés jusqu'ici. Mon drogman n'avait jamais eu l'occasion de suivre cette voie ; il allait à l'aventure, uniquement guidé par son instinct. Dans un de ses romans, M. Octave Feuillet fait gravir un escalier de marbre par un cheval que les lecteurs parisiens ont trouvé légèrement fantastique. Les voyageurs en Palestine trouveraient, au contraire, qu'il ressemble à tous les chevaux et que ce qu'il fait n'a rien que de naturel. Les chevaux qui les portent en font bien d'autres ! Ce ne sont pas des escaliers de marbre qu'ils escaladent, ce

sont de véritables échelles de pierres roulantes et croulantes. A chaque instant, leur pied glisse, on croit qu'ils vont tomber. Soyez tranquilles! il n'y a pas l'ombre d'un danger. Une seule fois mon cheval s'est abattu sur un rocher aigu, mais il l'a fait avec tant d'habileté que je me suis senti à peine secoué. A mesure qu'on s'élève au-dessus de Jéricho, la vue devient de plus en plus belle; par les jours clairs, — et presque tous les jours sont clairs au mois d'avril, — on distingue toute l'étendue de la Mer-Morte et les sommets des montagnes qui en bornent l'extrémité. On domine presque à pic l'oasis étincelante de Jéricho. L'immense vallée grise du Jourdain, au milieu de laquelle le fleuve, entouré d'arbres et de fleurs, ressemble à un ruban de verdure, se déroule à vos pieds. Mais quand on a franchi la crête des montagnes et qu'on arrive sur l'autre versant, on entre dans une région triste et sévère qui doit être affreuse en été, car la sécheresse y a détruit toute végétation. Au printemps, elle est couverte de tant de fleurs que ses sites les plus sombres en sont égayés. D'immenses tapis verts, bleus, jaunes, rouges, étendus dans toutes les directions, forment des dessins et présentent des couleurs auprès desquelles les fantaisies les plus heureuses de l'art arabe ne sont que de misérables inventions. Les lits des ruisseaux, ensevelis sous des fleurs plus étincelantes les unes que les autres, ont l'apparence de serpens multicolores couchés sur des tapis merveilleux. La campagne est presque déserte. Quelques cigognes solitaires, quelques pâtres conduisant un maigre troupeau l'animent à peine de loin en loin. Dans les grottes et les excavations des rochers habitent néanmoins des familles de bergers qui viennent passer quelques mois sur les sommets pour profiter de la végétation rapide, mais admirable, qui les recouvre avant l'excessive chaleur. Ces pauvres gens vivent dans un état de misère sordide; cela n'empêche point les femmes et les enfans de porter la coiffure nationale, c'est-à-dire des espèces de guirlandes de pièces d'argent placées sur le sommet et les côtés de la tête comme la mentonnière d'un casque relevée. J'ai vu des bébés à la mamelle, qui n'avaient point de chemises et qui étaient destinés à ne pas avoir de pain, ornés d'un objet de toilette qui paraît plus nécessaire que tout le reste. Ces singulières populations ont besoin par-dessus tout de luxe, d'ostentation. Pour ce qui est des moyens d'existence, elles se contentent de bien peu. On rencontre sur les montagnes de la Judée de véritables troupeaux de femmes occupées à chercher parmi les herbes celles qui peuvent être broutées. Ce spectacle rappelle la célèbre description des paysans du XVIIe siècle qu'a faite La Bruyère. Les fellahs syriens ressemblent d'une manière frappante à ces sortes d'animaux maigres, rachitiques, souffreteux, que le grand écrivain nous représente

accroupis dans la campagne, se nourrissant de quelques plantes arrachées péniblement à la terre, — ces sortes d'animaux dont l'existence passée paraîtrait toujours douteuse si l'on n'en rencontrait de pareils dans certaines contrées du monde moderne qui sont en retard non-seulement sur le XVIIe siècle, mais même sur le XVe.

En général, la population de la Judée m'a semblé laide et misérable. A part les Bédouins, qui sont admirables, toutes les autres races ont quelque chose de maladif et d'étiolé. Les bêtes ne sont pas plus vigoureuses que les gens. En Samarie et en Galilée, on trouve çà et là de beaux bestiaux; en Judée, les bœufs ont tout au plus la taille de nos veaux d'Europe. Ils sont dépourvus de cornes comme en Égypte. On dirait que la dégénérescence que produit le climat oriental se manifeste d'abord chez les bestiaux par la perte de cet attribut important. Les bœufs de l'ancienne Égypte avaient, ainsi qu'on peut s'en convaincre dans les peintures antiques, des cornes magnifiques; ils n'en ont plus aujourd'hui que des tronçons. Les moutons et les chèvres paraissent beaucoup plus forts. On sait que les moutons syriens sont affublés de queues énormes formées d'une matière graisseuse qui se développe de la manière la plus exubérante; il faut parfois soutenir au moyen de petites brouettes ces pesans appendices. La culture des terres se fait de la façon la plus sommaire : les charrues ne sont, bien souvent, comme au temps des Hébreux, que des branches recourbées. Mais la végétation est si puissante au printemps qu'en dépit de ces procédés agricoles renouvelés des vieux âges, on récolte encore d'abondantes moissons. *Syria quoque tenui sulco arat*, disait Pline, et malgré cela la Syrie était d'une fertilité merveilleuse. Quoique la Judée en fût peut-être la partie la moins féconde, les Hébreux trouvèrent le moyen d'y faire produire à la terre des richesses abondantes. Il est vrai que l'avidité qu'ils portent aujourd'hui dans le commerce et la banque était dans l'antiquité concentrée tout entière sur l'agriculture. L'esprit commercial des Juifs modernes n'est pas un héritage de leurs pères; la loi avait tout fait pour l'empêcher de naître chez ceux-ci; elle avait défendu à l'Hébreu de prendre de son concitoyen des intérêts en argent ou en nature. Suivant les prescriptions de Moïse, les prêts ne devaient être que des aumônes. Aussi les Juifs d'autrefois professaient-ils pour l'usure une horreur profonde. Leur amour ardent du bien de ce monde ne pouvait s'exercer que dans la culture. « Pour nous, dit l'historien Josèphe, nous habitons une contrée qui n'est pas maritime; nous ne cultivons pas les affaires commerciales, ni les relations qu'elles servent à établir entre les étrangers. Mais nos villes sont situées loin de la mer, et ayant en partage une bonne terre, nous la cultivons avec

soin. Plus que tous les autres, nous aimons à nous occuper de l'éducation des enfans, de l'observation des lois, et nous faisons de la piété qu'elles inspirent la tâche la plus nécessaire de toute notre vie. De plus, notre manière de vivre étant toute particulière, rien dans les temps anciens ne pouvait nous faire contracter avec les Grecs des rapports tels qu'en avaient les Égyptiens, par l'échange avec eux d'objets exportés ou importés. Ceux qui habitent le littoral de la Phénicie s'appliquent par cupidité au trafic et aux affaires commerciales, etc. » Quel contraste entre ce tableau d'une population pastorale, repliée sur elle-même, uniquement occupée du culte de son Dieu et de l'éducation de ses enfans, laissant aux Phéniciens et aux Égyptiens le commerce du monde, ne se mêlant point aux étrangers qu'elle méprise sans les envier, et les mœurs actuelles de la race juive? Elle ne s'est pourtant point modifiée aussi profondément qu'on pourrait le croire; ne pouvant exercer son insatiable cupidité, ni dans le commerce, ni dans l'usure, interdits l'un et l'autre par la loi, c'est dans l'exploitation du sol qu'elle la dépensait. Les pierres elles-mêmes finissaient par suer des richesses entre les mains d'une race puissamment douée pour l'acquisition de la fortune. Mais les révolutions religieuses et politiques ayant arraché les Juifs à la terre dont ils tiraient des trésors, il a bien fallu qu'ils cherchassent un autre moyen de satisfaire leur soif inextinguible de biens matériels. Avec la souplesse d'une race merveilleusement constituée pour la vie, ils se sont lancés à corps perdu dans les opérations financières et commerciales que leur loi leur interdisait jadis, et ces anciens agriculteurs qui ne connaissaient que leurs charrues sont devenus les premiers banquiers, les premiers industriels, les premiers marchands de l'univers. Leur activité a changé d'exercice, non de caractère.

Ont-ils gagné à ce changement? La question vaudrait la peine d'être examinée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les pauvres seuls d'entre eux reviennent en Palestine; c'est même pour cela que la population juive y est si misérable. On comprendrait néanmoins qu'en dépit des richesses de l'Occident, quelques-uns d'entre eux regrettassent la terre où leurs aïeux récoltaient péniblement de si belles moissons. A mesure qu'on quitte la Judée pour entrer dans la Samarie, le pays change d'aspect; l'aridité du sol disparaît; les montagnes s'abaissent et deviennent des collines aux formes gracieuses; les vallons verdoyans et remplis de plantations de figuiers, d'oliviers, d'arbres fruitiers de toute sorte donnent l'idée d'une contrée qui pourrait être des plus riantes, si les abus d'une administration odieuse ne la rendaient pas stérile. Bethel est à la limite de la région des pierres. Il ne reste aucun vestige de cette ville où se

sont passés tant de miracles. « Ne cherchez point Bethel, disait le prophète Amos; n'allez point à Galgala et ne passez pas à Bersabée, parce que Galgala sera emmenée captive, et Bethel réduite à rien. » La prophétie s'est réalisée à la lettre. La seule ruine qu'on rencontre à Bethel est celle d'une église qui, d'après saint Jérôme, avait été élevée à la place où Jacob eut le songe de l'échelle mystérieuse. Les croisés, après l'avoir restaurée, la dédièrent, je ne sais pourquoi, à saint Joseph. Le prophète a eu raison de dire : « Ne cherchez point Bethel ! » Comment reconnaître dans ce site sauvage, triste, nu, le lieu béni où le patriarche vit une communication s'établir entre le ciel et la terre, et les anges servir d'intermédiaires entre l'homme et Dieu ! Hélas ! l'échelle mystérieuse est brisée depuis longtemps, les échelons en sont dispersés aux quatre coins du monde ; lorsque l'humanité s'efforce de gravir de nouveau l'espace qui la sépare de l'inconnu, elle ne trouve plus, comme Jacob, des marches pour poser ses pieds et des anges pour la soutenir dans son ascension. De Bethel, on descend à Jifna, gros village situé au fond d'une agréable vallée. C'est là qu'on peut coucher, soit sous des tentes, soit chez le curé du village, qui vous reçoit très bien. Les environs de Jifna n'ont rien de bien remarquable ; on y montre un arbre sous lequel la vierge Marie se reposait dans ses voyages à Jérusalem et une montagne nommée la montagne du Coq, à cause de la légende que voici. Un habitant de Gofna (nom antique de Jifna) qui se trouvait à Jérusalem pendant la passion de Jésus, étant de retour dans son pays, en racontait à ses compatriotes, devant sa femme qui plumait un coq, les circonstances miraculeuses. Tous crurent d'abord à sa parole, mais lorsqu'il en arriva au récit de la résurrection, sa femme lui répondit : « Ce que vous dites là est si peu croyable qu'alors même que le coq que je plume en ce moment reviendrait à la vie, je n'y croirais pas. » Aussitôt l'animal s'échappa des mains de celle qui le plumait. La femme incrédule dut courir jusque sur le sommet d'une montagne pour le rattraper. C'est ce qui a fait nommer cette montagne la montagne du Coq. Je doute que les coqs actuels de Jifna échappent tout plumés aux mains des ménagères, mais ils chantent à tue-tête durant la nuit pour égayer les voyageurs fatigués. Au lever du jour, ils chantent encore : c'est le moment de partir. La vallée de Jifna est plongée dans une légère vapeur gris perle, d'une transparence exquise, qui estompe mollement tous les objets. En la quittant, on grimpe sur des collines dont la pente est très raide, puis on passe par une série de vallées, plus riantes les unes que les autres, où de beaux fellahs labourent lentement la terre. Je me rappelle, en particulier, la plus charmante d'entre elles, une sorte de cirque gracieusement entouré de coteaux

chargés d'oliviers. La terre, retournée par les charrues, était d'une couleur jaune foncé qui faisait admirablement ressortir les costumes bleus et blancs des laboureurs, de leurs femmes et de leurs enfans. Tous ces groupes pittoresques se détachaient vivement sur ce fond un peu sombre. Les Orientaux travaillent avec moins de hâte encore que nos paysans d'Europe ; la solennité de leur démarche, la majesté naturelle de leur allure, la grâce simple de leurs mouvemens, transforment les scènes d'agriculture en tableaux pleins d'élégance et de force. On se serait cru transporté en pleine Bible, sur le théâtre d'une de ces adorables idylles de Rébecca, du jeune Tobie, ou de Ruth, auprès desquelles pâlissent tous les romans champêtres. La terre ne produit qu'une récolte en Samarie ; mais elle est à peine écorchée par la charrue et jamais elle n'est fumée. Un grain y donne une dizaine de pousses d'orge ou de blé. Quant aux fèves, une des richesses du pays, elles rendent cent pour un. Je n'ai jamais vu, même en Égypte, de cultures plus belles que celles de l'immense vallée qui conduit au mont Garizim. A l'époque où je l'ai traversée, c'est-à-dire dans les premiers jours d'avril, les moissons y avaient atteint déjà une hauteur considérable. Les champs de fèves surtout étaient en plein développement. Ils couvraient toute la vallée. De nombreuses femmes et des quantités d'enfans, occupés à la cueillette, rompaient la monotonie de leur verdure sombre par les vives couleurs des costumes les plus variés.

Quand on arrive au pied du mont Garizim, une nouvelle vallée s'ouvre à gauche, entre le mont Garizim et le mont Hébal. C'est là que se trouve Naplouse, l'ancienne Sichem, la capitale religieuse de la Samarie, le centre véritable du royaume juif du Nord. L'aspect de Naplouse est singulièrement pittoresque. On aperçoit d'abord, au milieu d'oliviers gigantesques, de grandes casernes où des soldats turcs font dévotement leur prière ; puis, plus loin, un champ de pierres blanchâtres qui brille d'un vif éclat au soleil ; c'est le cimetière de la ville, il est adossé au mont Hébal, lequel est couvert, depuis le sommet jusqu'à la base, de plantations de cactus, qu'on prendrait à distance pour des vignes, mais qui, de près, sont bien plus puissantes et bien plus touffues que les vignes les plus vigoureuses. La ville, au contraire, est adossée au mont Garizim. Elle est surmontée de terrasses et de rochers qui s'allient fort bien avec le style de ses grandes maisons, d'une solidité massive, assez semblables à des prisons ou à des citadelles. Quelques dômes, quelques minarets, enfin quelques cimes de palmiers, si rares dans ces régions, dominent ses constructions un peu lourdes. Un mur d'enceinte l'enveloppe de toutes parts. Quand on a traversé ce mur, on se trouve dans des rues étroites, sombres, qui seraient sordides si elles n'é-

taient arrosées par de superbes fontaines et des ruisseaux qui coulent en abondance de tous côtés. Naplouse n'aurait d'ailleurs rien de remarquable sans la synagogue des Samaritains et le fameux Pentateuque qu'ils y conservent avec un pieux respect. Le bazar y ressemble à tous les bazars d'Orient, les mosquées sont fort ordinaires; d'ailleurs on ne les visite pas très facilement, la population de Naplouse étant assez fanatique. Une petite communauté catholique, composée de soixante personnes environ, toutes étrangères, est desservie par un curé dont la maison s'ouvre aux voyageurs. Le jour où j'y ai cherché l'hospitalité, le curé était fort préoccupé d'une aventure malheureuse arrivée à une jeune fille chrétienne du fait de quelque musulman peu scrupuleux. Malgré tous mes efforts pour le faire parler d'autre chose, il en revenait toujours à l'histoire de sa jeune fille et aux dangers que ce mauvais exemple, s'il restait impuni, risquait de faire courir au reste de ses brebis. J'essayai, pour le consoler, de lui rappeler qu'une des premières fois où il est question de Sichem dans la Bible, c'est à propos d'un incident de la nature de celui qu'il me racontait. Je n'oserais reproduire ici tous les termes du récit biblique, mais je n'hésitai pas à le faire auprès du curé de Naplouse. Jacob avait acheté de la main des enfans d'Hémor, père de Sichem, un champ où il avait établi un autel et son campement. Tandis qu'il était occupé à prier Dieu, sa fille, Dina, entraînée par une imprudente curiosité, était allée se promener dans les environs à la recherche des jeunes filles du pays. Or, à la place de jeunes filles, elle rencontra Sichem, fils d'Hemor, qui, séduit par ses attraits, la vit, la revit et se comporta avec elle d'une manière que la Bible exprime très crument. Mais c'était pour le bon motif, car, sa passion à peine assouvie, il fut trouver son propre père, et le pria de demander Dina en mariage à Jacob. On ne pouvait donc lui reprocher qu'un peu de précipitation. Néanmoins, Jacob et ses fils se vengèrent cruellement de l'insulte qu'ils croyaient avoir reçue de lui. « Jacob, dit la Genèse (XXXIV), apprit qu'il avait violé Dina, sa fille, et ses fils étaient aux champs avec son bétail. Ainsi, Jacob se tut jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés. — Alors Hemor, père de Sichem, vint pour parler à Jacob. — Et aussitôt que les enfans de Jacob eurent appris ce qui était arrivé, ils revinrent des champs et furent extrêmement fâchés et fort irrités à cause de l'action infâme que cet homme avait commise contre Israël en couchant avec la fille de Jacob, ce qui ne se devait point faire. — Et Hémor leur parla et leur dit : « Sichem, mon fils, a beaucoup d'affection pour votre fille; donnez-la-lui, je vous prie, pour femme. — Et alliez-vous avec nous : donnez-nous vos filles et prenez les nôtres pour vous. — Et habitez avec nous, et le pays sera à votre

disposition; demeurez-y et y trafiquez et le possédez. » Sichem avait dit au père et aux frères de la fille : « Que je trouve grâce devant vous, et je donnerai tout ce que vous me direz. — Imposez-moi un grand domaine et de grands présens, et je les donnerai comme vous me direz, et donnez-moi la jeune fille pour femme. » Alors les enfans de Jacob répondirent à Sichem et à Hémor, son père, et, parlant à dessein de les tromper, parce qu'il avait violé Dina, leur sœur, — ils lui dirent : « Nous ne pouvons faire cela, ni donner notre sœur à un homme incirconcis, car ce nous serait un reproche. — Mais nous consentirons à ce que vous voulez, sous cette condition : si vous devenez semblables à nous, en circoncisant tous les mâles qui sont parmi vous. — Alors nous vous donnerons nos filles, et nous prendrons les vôtres pour nous, et nous habiterons avec vous, et nous ne serons plus qu'un peuple. — Mais si vous ne voulez pas écouter la demande que nous vous faisons d'être circoncis, nous prendrons notre fille et nous nous en irons. » Et leurs discours plurent à Hémor et Sichem, fils d'Hémor. — Et le jeune homme ne différa point à faire ce qu'on lui avait proposé, car la fille de Jacob lui agréait beaucoup, et il était le plus considéré de tous ceux de la maison de son père. — Hémor donc et Sichem, son fils, vinrent à la porte de leur ville et parlèrent aux gens de leur ville et leur dirent : « Ces gens-ci sont fort paisibles; ils sont avec nous; qu'ils habitent au pays et qu'ils y trafiquent. Et voici, le pays est d'une assez grande étendue pour eux; nous prendrons pour nos femmes leurs filles, et nous leur donnerons les nôtres. » — Mais ils ne consentiront à habiter avec nous pour n'être qu'un seul peuple qu'à cette condition que tout mâle qui est parmi nous soit circoncis comme ils sont circoncis. — Leur bétail et leurs biens et toutes leurs bêtes ne seront-ils pas à nous? Donnons-leur seulement cette satisfaction et qu'ils demeurent avec nous. — Et tous ceux qui sortaient par la porte de leur ville obéirent à Hémor et à Sichem, son fils, et tout mâle qui sortait par la porte de leur ville fut circoncis. — Et il arriva au troisième jour, lorsqu'ils étaient dans la douleur, que deux des enfans de Jacob, Siméon et Lévi, frères de Dina, ayant pris leur épée, entrèrent dans la ville et tuèrent tous les mâles. — Ils tuèrent aussi au tranchant de l'épée Hémor et Sichem, son fils, et ils prirent Dina de la maison de Sichem, et ils sortirent. — Et les enfans de Jacob se jetèrent sur ceux qui avaient été tués et pillèrent la ville parce qu'ils avaient violé leur sœur. — Et ils prirent leurs troupeaux, leurs bœufs, leurs ânes et ce qui était dans la ville et aux champs, — et tous leurs biens et tous leurs petits enfans, et ils emmenèrent prisonnières leurs femmes, et ils les pillèrent, et ils prirent tout ce qui était dans les maisons. » Voilà de quelle manière

Naplouse a fait son apparition sur la scène de l'histoire. En arrivant dans cette ville, je venais de relire la Genèse, j'étais tout plein de l'aventure de Dina; on comprend donc que celle de la jeune fille du curé catholique ne m'émût pas outre mesure. Aussi galant que Sichem, l'auteur du crime dont se plaignait ce curé proposait également d'épouser sa victime; mais c'était là ce qui causait le plus grand scandale dans la petite colonie catholique de Naplouse. Que les musulmans pussent violer les chrétiennes, passe! mais les épouser! Le curé ne pouvait se faire à cette idée, et je crois qu'il aurait eu recours, pour se venger, au stratagème des fils de Jacob si le ravisseur n'eût pas été déjà circoncis; malheureusement il ne l'était que trop, et il ne fallait pas songer à le mettre et à le surprendre dans une situation languissante pour le tuer au tranchant de l'épée.

Naplouse ne rappelle pas seulement les souvenirs héroï-comiques dont je viens de parler; elle a été la rivale de Jérusalem, la capitale de ce royaume du Nord que la prépondérance tardive de la tribu de Juda finit par rejeter dans l'ombre, mais dont les destinées avaient longtemps balancé celles de sa rivale. Religieusement aussi bien que politiquement, la Samarie a lutté non sans succès avec la Judée, et quoiqu'elle ait été définitivement vaincue, ce serait exagérer la portée de sa défaite que de la croire aussi complète qu'on le dit généralement. A la distance où nous sommes de l'histoire du judaïsme, il semble que l'unité du sanctuaire, conséquence et garantie de l'unité divine, ait été le dogme fondamental et constant de la religion juive. De là l'importance non-seulement capitale, mais unique, attribuée à Jérusalem; de là l'effacement des autres villes devant la ville sainte, devenue le symbole de la foi hébraïque au détriment de tous les autres lieux qui lui avaient disputé l'honneur de servir d'asile à Dieu. Mais, lorsqu'on lit avec attention l'Ancien-Testament, on s'aperçoit sans trop de peine que cette sorte de centralisation religieuse, qui a porté à la fois sur la divinité et sur le sanctuaire, ne s'est opérée qu'avec grande lenteur et qu'elle a été la conséquence de la centralisation politique qui l'a précédée et déterminée. Avec sa montagne de Garizim, rivale de Sion, avec sa ville sainte de Bethel, avec ses nombreux souvenirs de l'âge patriarcal, la Samarie était la plus considérable des individualités qui résistaient à l'action prépondérante de Jérusalem, et peu s'en fallut qu'à diverses époques le succès ne couronnât ses efforts. En remontant aux plus vieilles traditions de l'histoire commune, il lui était facile d'appuyer ses prétentions sur de très solides fondemens. Lorsque les Hébreux arrivèrent sur la terre de Canaan, ils y trouvèrent établi l'usage des hauts lieux ou hauteurs auquel ils se conformèrent d'abord avec une par-

faite bonne foi, en se bornant, suivant la loi constante de ce genre de transformations, à célébrer le culte de Jéhovah là où l'on adorait les divinités locales que celui-ci venait détrôner. C'est ainsi que se formèrent les autels de Sichem, de Bethel, de Bersaba, et bien d'autres aux premières époques de l'émigration, avant que l'idée d'unité absolue eût détruit les diversités locales qui marquent toujours les débuts d'une civilisation. Sur les points mêmes où des sanctuaires n'existaient pas, les Hébreux ne se firent aucun scrupule d'en créer; Guilbal, Siloh, Ophra, Rama, etc., devinrent de cette façon des centres religieux où l'on convergeait de tous côtés. Ce n'était pas tout. Outre ces lieux consacrés d'une manière permanente, dès que le besoin s'en faisait sentir, on élevait à la hâte des autels passagers qui servaient à des fêtes ou à des cérémonies de circonstance et qui disparaissaient avec l'événement qui en avait provoqué l'érection. A ces époques reculées, le sacrifice n'avait pas encore le caractère qu'il a revêtu plus tard; il n'était point restreint aux règles d'un rituel déterminé ; il consistait en repas et en réjouissances dont on offrait les prémices à Jéhovah et qui ressemblaient beaucoup plus à des agapes païennes qu'aux cérémonies strictement monothéistes des siècles suivans. Ézéchiel appelle le culte des hauteurs : « manger » sur les montagnes. Ce culte, qui rassemblait autour d'un même festin, sous l'œil de Jéhovah, à chaque période importante de la vie, — au moment des moissons, à la veille des expéditions militaires, à l'arrivée d'un hôte distingué, — tous les membres de la même famille ou de la même corporation, avait pour but de consacrer à la fois des relations entre la terre et le ciel et entre les divers membres d'un groupe terrestre. Jéhovah s'unissait à ses hôtes, et sa présence augmentait l'union mutuelle de ceux-ci. On allait donc à Silo ou à Bethel « manger et boire devant Jéhovah, » sans se douter un instant qu'un jour viendrait où ces démonstrations fraternelles seraient flétries comme des crimes et taxées par une orthodoxie sévère de coupable idolâtrie. L'auteur du livre de l'*Exode* ne connaissait pas encore le dogme de l'unité du sanctuaire : « Tu me feras, fait-il dire à Jéhovah, un autel de terre et tu y offriras tes victimes... *En quelque lieu où je veuille faire honorer mon nom*, je viendrai à toi et je te bénirai. Si cependant tu veux me construire un autel en pierres, tu n'y introduiras point les pierres taillées. Car ces pierres que le fer aurait touchées seraient impures. Tu n'établiras pas mon autel sur les gradins, ce qui pourrait découvrir ta nudité. »

Nous sommes loin, on le voit, non-seulement du temple de Salomon, mais encore du tabernacle! En quelque lieu qu'il lui plût, Jéhovah se présentait à l'adoration; ce qui prouve que la multi-

plicité des sanctuaires était alors non-seulement la pratique constante, mais la règle légale. Aussi les patriarches élevaient-ils des autels, dressaient-ils des pierres commémoratives, plantaient-ils des arbres, creusaient-ils des puits dans toutes les régions où ils habitaient, ne fût-ce qu'en passant. Et ce n'est pas au hasard qu'ils choisissaient l'emplacement de ces sanctuaires plus ou moins permanens. Dieu lui-même désignait l'endroit où il voulait communiquer avec ses adorateurs. Abraham bâtit un autel à Sichem où Dieu lui était apparu. Quant à Jacob, on sait pourquoi il en construisit un à Bethel. « Il rêva d'une échelle dont le pied reposa sur le sol et dont le sommet atteignait le ciel; sur elle montaient et descendaient les anges de Dieu. Il eut peur et dit : Que cet endroit est redoutable! c'est en vérité une résidence de Dieu, c'est la porte du ciel. » Combien de lieux jouissaient du même privilège! Le ciel avait alors de nombreuses portes: on pouvait y pénétrer de tous côtés.

« Autant de villes, autant d'autels! » s'écrie avec douleur Jérémie. Cette exclamation n'aurait pas été comprise au temps, je ne dis pas des patriarches, mais même de Salomon. La suprématie absolue de Jérusalem n'est devenue un véritable dogme religieux qu'à la suite des réactions sacerdotales et des réformes monothéistes que provoqua le retour de la captivité de Babylone. La plupart des souvenirs du passé s'étaient affaiblis dans l'exil; le sentiment national, vivement excité par de cruelles catastrophes, faisait naître un besoin d'unité qui n'avait pas été ressenti jusque-là. Les différences de caractère, de civilisation, d'art, de mythes, de physionomie intellectuelle et morale qui existaient entre les divers cantons de la Palestine avaient été effacées, ou du moins atténuées sous le joug étranger. Chacun comprenait la nécessité d'un centre religieux et politique où les espérances patriotiques pussent trouver un solide fondement. Jéhovah lui-même, fatigué des fêtes particulières qui resserraient les liens des corporations locales aux dépens de la cohésion de la patrie commune, réclamait par la voix de ses prophètes un culte unique qui ne fût plus une cérémonie de famille, une simple commémoration des souvenirs de la tribu, mais le sacrifice du peuple tout entier offrant des victimes en expiation des fautes dont il avait été si cruellement puni et dont le retour le menaçait des mêmes infortunes. Toutes ces circonstances favorisaient la prépondérance de Juda. Cependant il ne fut jamais possible de faire triompher complètement l'unité du culte. Une résistance d'abord faible, plus tard énergique, se forma au milieu des populations mélangées du pays de Samarie, populations qui, tout en adorant Jéhovah, avaient conservé les rites idolâtres des premiers âges et

prétendaient pouvoir les allier sans inconvénient à la foi hébraïque. Lorsque Cyrus autorisa la reconstruction du temple de Jérusalem, elles réclamaient leur admission dans la communauté juive. Leur demande ayant été repoussée par les chefs des Juifs, elles en conçurent une telle colère qu'elles résolurent d'employer tous les moyens pour empêcher la restauration de ce temple d'où on les bannissait.

Il ne fallait pas songer à obtenir le retrait de l'édit de Cyrus qui permettait de le réédifier; mais en usant de voies de fait, en attaquant sans cesse les ouvriers, en opposant mille entraves aux travailleurs, on pouvait peut-être arrêter l'ouvrage ou du moins le suspendre pour longtemps. Cette manœuvre réussit. A la mort de Cyrus, les administrateurs du pays de Samarie envoyèrent une supplique à son successeur pour accuser les Juifs de rétablir les fortifications de Jérusalem, cité rebelle, affirmaient-ils, dans laquelle de tous temps on avait tramé des conspirations, ce qui avait rendu sa destruction nécessaire à la paix générale. Cambyse pourrait s'en convaincre en faisant faire des recherches dans les archives. « Nous informons le roi, disaient-ils en terminant, que, si cette ville est rebâtie et ses murailles rétablies, il n'aura plus de part à ces contrées en deçà du fleuve de l'Euphrate. » Cette dénonciation fut écoutée : Cambyse ordonna la suspension des travaux du temple. Telle fut l'origine de la haine violente des Juifs contre les Samaritains. Mais il ne suffisait pas à ces derniers de combattre le culte de leurs voisins, ils voulaient aussi en avoir un qui leur fût propre, et voici en quelles circonstances ils réalisèrent leur désir. Manassé, frère du pontife Iaddoua, avait épousé Nicaso, fille du Samaritain Sanabalat, satrape du dernier Darius dans le pays de Samarie. Le grand prêtre et le peuple, également indignés de ce mariage, mirent Manassé dans l'alternative de quitter sa femme ou le sacerdoce. Plus ambitieux qu'amoureux, Manassé, tout en protestant de son attachement pour Nicaso, manifesta à son père l'intention de la répudier, afin de n'être pas privé des droits sacerdotaux qu'il plaçait au-dessus de tout. Désirant retenir son gendre auprès de lui, Sanabalat promit à Manassé d'obtenir du roi Darius la permission d'élever sur le mont Garizim, près de Sichem, un temple rival de celui de Jérusalem, dans lequel il exercerait à son gré les fonctions de grand-prêtre. Ce projet combla les vœux de Manassé, qui devint le fondateur du culte samaritain. Comme Sichem était, ainsi que je viens de le dire, le rendez-vous d'une population mixte composée de colons assyriens, d'anciens Éphraïmistes, de Juifs exclus de la communauté de Jérusalem, beaucoup d'élémens étrangers se mêlèrent à la nouvelle secte ; les pratiques idolâtres dont on accusait

celle-ci et qui n'étaient peut-être que d'anciennes traditions locales, rendirent la fusion plus facile; les Samaritains grandirent en importance morale et numérique, et pendant longtemps Garizim continua à soutenir contre Jérusalem une concurrence passionnée. Deux cents ans plus tard, Jean Hyrcan devait détruire le temple de Garizim sans parvenir à rétablir l'unité de la foi. Tandis que tous les autres sanctuaires étaient tombés peu à peu sous la malédiction des prophètes, tandis que le culte s'était centralisé vigoureusement à Jérusalem, une fraction dissidente subsista donc jusqu'au bout à Sichem. Elle y subsiste encore au pied même du mont Garizim, sur lequel on ne voit plus que quelques ruines de l'ancien temple. Si faible qu'il soit, ce débris d'une antique hérésie a résisté à toutes les aventures. En 1202, Naplouse fut renversée par un tremblement de terre; le quartier des Samaritains seul resta debout : image exacte de la persistance avec laquelle ce reste infime d'une race perdue a survécu aux plus grandes catastrophes.

L'heure cependant semble prochaine où cette branche persistante de la famille sémitique disparaîtra complètement. Les persécutions, la misère, le prosélytisme des sectes plus puissantes menacent à chaque instant sa frêle existence. En 1820, les Samaritains étaient encore au nombre d'environ cinq cents. Robinson, qui visita Naplouse en 1838, n'en trouva plus que cent cinquante, et ce nombre a certainement diminué depuis. Les renseignemens que j'ai pris sont trop contradictoires pour que je me permette de les donner avec assurance. Les uns m'ont dit que les Samaritains étaient encore au nombre de deux cents, les autres au nombre de quatre-vingt-quinze seulement. Dans la supplique qu'ils adressèrent en 1842 au gouvernement français, ils avouaient qu'ils étaient réduits à quarante familles. Une légende populaire, que m'a racontée mon drogman et que plusieurs autres personnes m'ont confirmée, prétend même qu'ils ne sont que quarante; dès que l'un d'eux naîtrait, un ancien mourrait pour que le nombre fatidique ne fût pas dépassé. Singulière académie où la vue d'une femme grosse produirait sur chacun des membres qui la composeraient l'effet d'un : « Frère, il faut mourir ! » J'imagine que, si la légende était vraie, des règlemens sévères interdiraient de mettre des enfans au monde et qu'en renonçant aux plaisirs de la famille, les quarante Samaritains s'assureraient à eux-mêmes une immortalité plus réelle que celle que donnent les académies. Malheureusement les Samaritains n'ont pas mieux découvert que nous tous le secret d'échapper à la mort. Le quartier qu'ils habitent à Naplouse est l'un des plus écartés de la ville. On s'y rend à travers une série de ruelles noires et malpropres que l'on ne traverse pas sans dégoût. En arrivant, on est payé de sa peine par

la vue du fameux Pentateuque qui est, dit-on, l'œuvre d'Abischa, fils de Phinées, fils d'Eléazar, qui fut fils d'Aaron, ce qui le ferait remonter à quinze cents ans environ avant Jésus-Christ. Non content de cette haute et problématique antiquité, le Samaritain qui me montrait le Pentateuque m'a affirmé qu'il datait de trois mille quatre cent cinquante ans avant Jésus-Christ et la boîte qui le contient de onze mille ans. Le Pentateuque est écrit, on le sait, en caractères samaritains, sur une bande de parchemin longue de plusieurs mètres, disposée autour de deux baguettes en argent de telle façon qu'une partie s'enroule lorsque l'autre se déroule. La vénération dont les Samaritains l'entourent serait touchante s'ils n'en faisaient pas un objet de commerce en l'exhibant aux étrangers pour de l'argent. Ce qui m'a frappé beaucoup plus que le Pentateuque, c'est la beauté de l'espèce à laquelle appartient le sacristain qui me le montrait; la population juive de Palestine est si laide qu'on est reconnaissant aux Samaritains d'avoir conservé, outre leur vieux parchemin, la finesse et l'élégance primitives de leur race. Au lieu du teint blême et huileux de leurs compatriotes de Jérusalem et de Tibériade, ils ont une fermeté de carnation tout orientale; leur taille est élevée, leurs yeux noirs ont un éclat perçant, leurs mains sont longues et fines; ils s'habillent avec goût et n'ont garde de porter les hideuses papillotes qui ajoutent au caractère répugnant de la figure des Juifs de Palestine. Je me rappelle qu'en sortant de la synagogue samaritaine, je fus suivi longtemps par une jeune fille de quinze ans environ qui m'offrait une rose que je n'acceptai, moyennant bakchich, qu'à la dernière extrémité, et lorsque je vis bien que la jeune fille allait s'en aller si je continuais à la refuser. Je me plaisais à prolonger le spectacle que m'offrait cette gracieuse enfant, aux yeux d'une profondeur admirable, aux cheveux d'un noir de jais, à la taille souple, vêtue d'un costume pittoresque qui laissait nues ses jambes nerveuses. Elle marchait en se balançant avec une nonchalance charmante, et le geste avec lequel elle me tendait sa fleur était à la fois d'une retenue et d'une hardiesse délicieuses. J'avais rencontré des Juives tellement horribles que la vue de cette jeune fille si différente m'a enchanté. Peu s'en est fallu que je me prononçasse contre le mont Sion et que j'allasse sacrifier sur le mont Garizim!

Malheureusement le mont Garizim n'est pas moins souillé que le mont Sion. Les Samaritains d'aujourd'hui ont presque complètement oublié les traditions de leurs pères; leur lente décrépitude morale est déshonorée par le charlatanisme et la fourberie, conséquences fatales d'un abaissement séculaire. De tous les hauts lieux où Jéhovah se manifestait jadis aux hommes, de toutes ces portes

ouvertes sur le ciel, il ne reste rien aujourd'hui. Ne nous en plaignons pas néanmoins. C'est Jésus qui a porté les coups les plus terribles à Sion et à Garizim, à Jérusalem et à Sichem, et les malédictions tombées de sa bouche sur tous ces sanctuaires plus ou moins idolâtres, quoiqu'elles n'aient pas réussi à détourner l'humanité des superstitions locales, ont créé, pour une minorité d'élite, un culte général, universel, désintéressé, dégagé de toute forme exclusive, détaché de tout lieu spécial, sans lien avec les rites conventionnels, un culte d'une originalité telle que ni Juda, ni Éphraïm, ni la Judée, ni la Samarie n'en avaient eu un instant la vision et qu'aujourd'hui encore presque tous ceux qui se croient chrétiens sont incapables de le comprendre et de le pratiquer. Chose curieuse! ce n'est pas dans le pays de Génézareth, au bord de ce lac de Tibériade où se sont déroulées les scènes les plus charmantes de sa vie, où se sont manifestées ses inspirations les plus sublimes, que Jésus a posé les fondemens du culte nouveau; c'est en Samarie, c'est à quelques pas de Sichem, c'est-à-dire au centre même des ennemis de sa race et des croyances des siens. Et l'interlocuteur qu'il a choisi pour lui révéler l'œuvre qu'il venait accomplir n'a pas été moins étrange que le lieu où il la lui a révélée. On connaît l'admirable épisode de la Samaritaine; mais il faut le relire à Naplouse, près du puits qu'on vous montre comme étant celui où Jésus a eu avec la pécheresse le colloque où il a exposé, dans les termes les plus précis, le but et la portée de sa mission divine. Se mettant tout de suite au-dessus des préjugés religieux de son pays, il demande à boire à la Samaritaine; étonnée d'une telle familiarité, celle-ci lui répond : « Comment! vous qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis une femme samaritaine? car les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains. » La suite de la conversation amène la Samaritaine, de plus en plus surprise et émerveillée, à s'écrier : « Seigneur, je vois que vous êtes prophète! Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous dites, vous, que Jérusalem est le lieu où il faut adorer! » Elle ne comprend pas encore la pensée divine. Jésus lui dit : « Femme, croyez-moi, voici l'heure où vous n'adorerez le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem. Vous adorez, vous, ce que vous ne connaissez point : nous, nous adorons ce que nous connaissons, parce que le salut vient des Juifs. Mais vient une heure, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; car ce sont de tels adorateurs que le Père cherche. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. » Hélas! l'heure dont Jésus parlait était-elle venue? est-elle venue aujourd'hui même? C'est ce qu'on ne saurait croire lorsqu'on par-

court la Palestine, et qu'à chaque pas on y rencontre des sanctuaires, non moins profanes et tout aussi apocryphes que celui de Garizim, des sanctuaires où le Père est adoré avec une idolâtrie non moins grossière que celle des Samaritains. L'idée d'un culte tout spirituel rendu à la vérité ne sera peut-être jamais pour la masse de l'humanité qu'un rêve irréalisable, qu'une illusion aussi vaine que sublime; mais il suffit qu'elle ait pénétré dans quelques âmes et qu'elle les console des tristesses de ce monde pour que les paroles de Jésus n'aient point été perdues et pour que l'eau qu'il a fait surgir du puits de la Samaritaine devienne, suivant son expression, « une fontaine jaillissant jusque dans la vie éternelle. »

Peu de spectacles sont plus charmans que celui dont on jouit en quittant Naplouse de bonne heure pour se rendre à Nazareth en passant par Sébaste et Djénine. On traverse d'abord une jolie vallée remplie de cognassiers ombrageant de leurs feuilles et de leurs fleurs des milliers de sources qui jaillissent de tous côtés. Les ruisseaux, torrens, les cascades bruissent et rafraîchissent ce paysage humide et lumineux qui semble avoir combiné tous les avantages de l'Orient et de l'Occident. Lorsqu'on s'élève au sortir de la vallée de Naplouse, on ne peut s'empêcher de se retourner sans cesse pour admirer le panorama de la ville enfouie dans les arbres. Cependant on avance toujours dans une région plus montagneuse et partant plus stérile, mais qui ne ressemble en rien à l'aride Judée. Après quelques heures de marche, on arrive à Sébâstieh, l'ancienne Sébaste, ville jadis splendide, quoique le site où elle est située soit assez triste. C'est Hérode le Grand qui la nomma Sébaste (Auguste) en l'honneur de l'empereur romain qui la lui avait donnée. Il l'embellit, suivant sa coutume, d'édifices magnifiques, dont le principal était un temple dédié à l'empereur et devant lequel s'étendait une place de trois stades et demi. On y trouve encore des colonnes qui sont probablement les débris du temple d'Auguste et du théâtre de la ville. Mais la seule ruine importante de Sébaste est celle de l'église de Saint-Jean-Baptiste, bâtie par les croisés entre 1150 et 1180, monument remarquable que M. de Vogüé regarde comme la plus belle des basiliques chrétiennes de la Palestine après celle du Saint-Sépulcre. Les musulmans y vénèrent une chambre sépulcrale qu'ils prétendent renfermer les tombeaux de saint Jean-Baptiste, du prophète Abdias et du prophète Élisée. De Sébaste à Djenine, la dernière station avant d'arriver à Nazareth, la route présente des aspects très variés. Tantôt elle passe par des gorges arides, tantôt elle se déroule à travers des plaines et des vallées d'une grande fertilité; tantôt elle grimpe sur les montagnes dont la vue s'étend au loin sur la Samarie et sur la Galilée. Ce qui m'a le plus frappé dans

cette longue étape, c'est une fontaine ou plutôt une source remplie de femmes qui puisaient de l'eau et qui lavaient du linge. Toutes avaient une tournure d'une souplesse et d'une élégance rares, et le type de quelques-unes était remarquable. Groupées autour des rochers qui avoisinaient la source, elles formaient une sorte de pyramide féminine, pyramide bruyante et aux mille couleurs. On rencontre sans cesse en Orient des tableaux de ce genre; partout où il y a de l'eau, on est sûr de voir des réunions pittoresques. On va à la fontaine, non-seulement pour y boire, mais pour s'y reposer, pour y faire la conversation, pour y fumer des narguilés. Les fontaines sont les véritables places publiques de ces chaudes contrées où l'on recherche par-dessus tout l'ombre et la fraîcheur. Ce n'est pas seulement à la fontaine d'ailleurs que je rencontrais des femmes d'un aspect intéressant, j'en trouvais sans cesse sur ma route. La plupart d'entre elles étaient simplement vêtues d'un lourd pantalon, d'une sorte de veste ouverte sur la poitrine, et de cette coiffure étrange dont j'ai parlé, espèce de bourrelet en fer à cheval, recouvert de pièces d'argent, qui encadre la figure d'une façon peu gracieuse. Parmi tous les vallons de la Samarie, celui qui m'a paru le plus charmant est le vallon de Béthulie, patrie de Judith. C'est une sorte de petite plaine circulaire entourée de mamelons dont les courbes molles sont d'une élégance ravissante. La ville s'élève sur l'un de ces mamelons. J'ignore si l'on y conserve la moindre relique de Judith, n'y étant point entré, mais j'ai peine à m'expliquer qu'une femme d'un caractère aussi résolu ait pu naître dans un pays où la nature est d'une douceur efféminée. Quand on a passé Béthulie, on s'engage dans une série de petites gorges étroites où les fleurs printanières débordent de tous côtés. Je n'y ai guère remarqué qu'un homme qui semblait y vivre en solitaire dans le costume peu compliqué du père Adam. J'ai cru d'abord à un grand singe, d'autant mieux qu'il ouvrait la bouche et me montrait ses dents, pour m'indiquer qu'il avait faim, avec un geste d'orang-outang. Mais c'était bien un homme renouvelant, en plein XIXe siècle, l'existence primitive des plus vieux anachorètes.

A l'extrémité de cette suite de gorges fleuries s'ouvre la plaine d'Esdrelon. On s'arrête à la petite ville de Djenine, qui la domine tout entière. La situation de Djenine est des plus pittoresques. La ville n'a rien de remarquable en elle-même, mais elle est environnée de cactus et de palmiers qui lui font une délicieuse ceinture de verdure. Une grande mosquée, au pied de laquelle s'étend un jardin dont les arbres sont magnifiques, domine le paysage de sa large coupole. Presque en face de la ville, sur une colline élevée, est placé le cimetière. C'est là que les bourgeois vont se promener

le soir, contempler le coucher du soleil et admirer l'un des plus beaux panoramas qu'on puisse voir. Derrière eux, les monts de la Samarie prolongent leurs ondulations puissantes jusqu'au Carmel, qui s'avance majestueusement dans la mer; à l'autre extrémité de la plaine, une série de montagnes moins élevées, mais dont les formes sont agréables à l'œil et qui toutes rappellent de grands souvenirs historiques, arrêtent le regard. Voici le mont Gelboë, où Saül, vaincu par les Philistins, périt avec trois de ses fils; plus loin, c'est le petit Hermon, sur lequel brille, comme un point blanc, je ne sais quelle mosquée ou tombeau de santon; en se rapprochant, on aperçoit les collines de la Galilée. L'immense plaine d'Esdrelon s'étend au milieu de ces montagnes. La lumière du soir couvre ce tableau majestueux et charmant d'une lumière dorée d'une délicatesse inimaginable. Les jardins de la ville sont remplis d'oiseaux dont on entend les derniers chants. Sur les arbres les plus élevés viennent s'abattre des vols de cigognes qui se perchent sur leurs branches pour passer la nuit. Par les soirées très claires, on distingue Nazareth. On y sera demain!

Djénine est la seule étape de mon voyage en Palestine où je n'aie pas couché dans un presbytère ou dans un couvent. Il n'y a pas de mission catholique dans cette ville; par conséquent, il n'y a pas non plus d'asile ouvert aux voyageurs chrétiens. J'ai profité de l'occasion pour m'introduire dans une maison arabe et contempler d'un peu plus près l'existence qu'on y mène. Cette maison se composait d'une cour où logeaient les animaux, d'une salle inférieure où toute la famille s'était entassée pour me laisser la libre disposition de la chambre principale, sorte de pièce élevée où se tenaient d'ordinaire hommes, femmes, enfans, animaux, mobilier, etc. On l'avait démeublée à mon usage; mais il y restait encore dans les coins de grandes outres remplies d'huile, tandis que le long des murs étaient suspendus des linges, de vieilles robes et autres guenilles d'où sortaient des parfums peu agréables et des puces moins agréables encore. La porte était la seule ouverture, aucune fenêtre n'étant pratiquée dans la muraille. Une natte était étendue sur le plancher; les indigènes n'y marchaient qu'après s'être déchaussés. Je m'amusai longtemps à contempler, dans la salle inférieure, le spectacle de la famille réunie autour d'une sorte de brasero où se faisait la cuisine commune. L'éclat de la braise se réfléchissait sur les visages et sur les costumes en teintes rouges du plus bel effet. Les femmes parlaient beaucoup, les hommes restaient immobiles, les enfans dormaient. La nuit arrivée, le brasero presque éteint, chacun s'étendit sans changer de place et commença à ronfler. Je n'avais pas envie d'en faire autant. Ma chambre ne me tentait guère. En revanche, j'étais séduit par une

petite terrasse située tout à côté et d'où je regardais avec admiration le ciel s'illuminer au feu des étoiles et la campagne autour de moi s'envelopper de grandes ombres. Assurément cette terrasse était fort étroite, fort sale, fort mal disposée, et néanmoins c'est elle qui m'a fait comprendre un des plus grands charmes de la vie orientale. Elle était environnée de murs peu élevés sur lesquels les propriétaires cultivaient des rosiers et des fleurs diverses. C'est le seul luxe des habitans de la Palestine. Ils ont la passion des fleurs; les terrasses de leurs maisons sont de véritables jardins. Mon drogman, un médiocre bourgeois, me racontait qu'il possédait à Jérusalem plus de cent trente vases de fleurs; les plus grandes dépenses qu'il se permît étaient l'achat d'une nouvelle espèce de lis ou de roses; il en avait de toutes provenances; chaque jour il en acquérait de nouvelles. Ces sortes de parterres élevés, couverts de plantes variées, avec des tonnelles pour s'abriter le jour contre les ardeurs du soleil et de grands espaces vides pour apercevoir le soir le ciel étincelant d'étoiles, servent aux Orientaux de salon, de chambre à coucher, de lieu de résidence durant l'été. Mollement étendus au milieu des fleurs dont les parfums les enivrent, tandis que la tiédeur de l'atmosphère les pénètre de toutes parts, ils se livrent à ces rêveries sans fin, à cette douce somnolence, qui endorment toutes les sensations et qui ne laissent plus subsister qu'un vague sentiment de bien-être, de bonheur et de paix. La nature entière, engourdie comme eux, ne leur apporte que des bruits indistincts, que des murmures confus. Parmi tous les prestiges de l'Orient, il est certaines heures où celui de nuits pareilles semble le premier de tous. Endormir son esprit dans l'oubli et l'absence de tout désir, paralyser son âme, non sous des émotions trop fortes, mais par l'absence de toute émotion, étouffer en soi l'activité sensible pour ne laisser subsister que je ne sais quelle sensation végétative, n'est-ce pas pour ceux qui ont souffert une sorte d'idéal, trompeur peut-être, mais dont le rêve est rempli de séductions?

Au reste, à l'époque où je me trouvais à Djénine, la saison n'était pas encore assez avancée pour me permettre de passer la nuit sur une terrasse. Vers minuit, l'air devenant plus frais, il fallut rentrer dans ma chambre et faire connaissance avec un autre côté, celui-là absolument dépourvu de poésie, de la vie orientale. Mon lit se composait d'un simple tapis posé sur une natte. Au bout de quelques minutes, je me sentis en proie à des milliers d'insectes. Mon drogman et mon hôte, qui étaient restés dans la même chambre que moi, ronflaient à qui mieux mieux; cependant, ce dernier s'étant mis à tousser, mon drogman l'invita à aller dormir sur la terrasse, afin de ne pas nous incommoder. Si son rhume s'en trouva

bien, je ne sais; mais il aurait pu rester dans ma chambre et y tousser tant qu'il aurait voulu sans risquer de m'éveiller, attendu qu'il m'était absolument impossible de fermer l'œil. Les chiens aboyaient dans la campagne, nos bêtes piaffaient dans la cour, mais il me semblait que les puces qui se promenaient sur moi faisaient plus de bruit encore. Le lendemain matin, j'avais les bras rongés par les piqûres. Qu'importe! une nuit sans sommeil est un médiocre inconvénient dans un long voyage. A l'entrée de la Galilée, il faudrait être bien amolli pour y faire quelque attention.

XI. — NAZARETH. — LE MONT THABOR.

Autant la Judée est sombre et désolée, autant la Galilée est gaie, aimable, souriante. Ce qu'en ont dit les voyageurs passés et présens est presque au-dessous de la vérité. Malgré le déplorable appauvrissement produit par l'islamisme, cette charmante contrée a conservé tous les caractères d'une sorte de paradis terrestre merveilleusement approprié au rêve de bonheur absolu dont Jésus charmait ses disciples dans les longs entretiens où il leur parlait des félicités prochaines du royaume de Dieu. A peine quitte-t-on Djénine pour traverser la plaine d'Esdrelon qu'on se sent dans un milieu nouveau. Cette plaine serait ravissante si elle n'avait pas été odieusement déboisée. Mais, en dépit des outrages qu'elle a subis, il en est peu d'aussi dignes d'admiration. Nulle part peut-être les montagnes n'ont des formes plus exquises, des teintes plus fines, des pentes plus adoucies. M. Renan en a fait une description qui a paru quelque peu molle à ceux qui n'avaient pas vu la délicieuse région dont elle cherche à rendre le charme délicat. « Pendant les deux mois de mars et d'avril, dit M. Renan, la campagne est un tapis de fleurs d'une franchise de couleurs incomparable. Les animaux y sont petits, mais d'une douceur extrême. Des tourterelles sveltes et vives, des merles bleus si légers qu'ils posent sur une herbe sans la faire plier, des alouettes huppées, qui viennent presque se mettre sous les pieds des voyageurs, de petites tortues de ruisseaux, dont l'œil est vif et doux, des cigognes à l'air pudique et grave, dépouillant toute timidité, se laissent approcher de très près par l'homme et semblent l'appeler. En aucun pays du monde les montagnes ne se déploient avec plus d'harmonie et n'inspirent de plus hautes pensées. » Tout cela est vrai à la lettre, sans aucune exagération de douceur et de naïveté. Que de fois n'ai-je point remarqué sous les pieds de mon cheval ces alouettes huppées qui ne songeaient même pas à fuir et qui se bornaient à me saluer au passage d'un

chant perlé! Que de fois n'ai-je point rencontré ces petites tortues d'eau douce, à l'œil vif et doux, ces cigognes à l'air pudique, ces merles bleus si légers qu'ils se posent sur une herbe ou sur une fleur sans la faire plier! Quant aux montagnes de la Galilée, rien ne saurait en rendre la grâce exquise; il y a beaucoup de montagnes plus élevées, plus pittoresques, plus puissantes; il n'y en a pas dont les lignes soient plus pures et les contours plus délicats. En s'avançant dans la plaine d'Esdrelon, on aperçoit tout à coup le mont Thabor; l'antiquité le comparait à un sein, et nulle comparaison ne donne une idée plus exacte de l'extrême souplesse de ses contours arrondis. Antonin Martyr, à la fin du VIe siècle, fait un tableau enchanteur de la fertilité de la Galilée, qu'il compare à l'Egypte pour l'abondance des fruits et la richesse des moissons. A cette époque, elle était encore couverte d'ombrages qui ont tous disparu. Y a-t-elle autant perdu qu'on serait tenté de le croire? Peut-être sa nudité, que recouvre sans la cacher le tissu de fleurs le plus brillant que l'œil puisse contempler, fait-elle encore mieux ressortir sa souveraine et irrésistible beauté.

Quand on a traversé de part en part la plaine d'Esdrelon, on arrive au pied d'une chaîne de collines au sommet desquelles est construit Nazareth, dans un large pli de terrain dont la forme est celle d'un immense entonnoir. Il faut une bonne heure pour gravir cette chaîne, mais le spectacle qu'on garde sous les yeux durant toute l'ascension est tellement agréable qu'on n'éprouve aucune fatigue à la faire. Quoique le sentier soit détestable, on peut se fier à son cheval, lui laisser la bride sur le cou, et concentrer toute son attention sur le merveilleux tableau qui se déroule devant soi et qui devient de plus en plus séduisant à mesure qu'on l'embrasse plus complètement du regard. Enfin la plaine d'Esdrelon disparaît derrière les rochers, et l'on se trouve en face de Nazareth, un gros bourg perché comme un nid d'aigle au flanc de la montagne. Il est probable que la ville n'a pas beaucoup changé depuis les temps évangéliques. Si elle n'était pas gâtée par quelques grands établissemens chrétiens, on pourrait encore s'y croire à l'époque de l'enfance de Jésus. Malheureusement l'église catholique de l'Annonciation, un immense orphelinat anglais et un petit oratoire, perché sur une éminence, rappellent immédiatement à la réalité contemporaine. M. Renan n'en a pas moins raison de dire que, même de nos jours, Nazareth est un lieu délicieux, « le seul endroit peut-être de la Palestine où l'âme se sente un peu soulagée du fardeau qui l'oppresse au milieu de cette désolation sans égale. » C'est à Nazareth que je me suis débarrassé pour la première fois du cauchemar des lieux saints qui m'avait poursuivi sans cesse en Judée

et en Samarie. A la vérité, on montre encore à Nazareth les fondemens de la maison de Marie; mais, comme par bonheur et par miracle la maison elle-même a été transportée, ainsi que chacun le sait, à Lorette, il n'en reste que des vestiges sans importance auxquels on ne s'arrête pas longtemps. Ce n'est pas que les personnes très pieuses ne puissent y trouver beaucoup d'objets intéressans, depuis une colonne où se tenait l'ange Gabriel durant l'annonciation jusqu'à la cuisine de la Vierge et l'atelier de saint Joseph; mais les guides mêmes reconnaissent que tous ces lieux manquent d'authenticité. Il n'y a réellement que trois choses à voir à Nazareth, l'ensemble de la ville, la montagne qui la domine et une fontaine nommée Fontaine de la Vierge, parce qu'on suppose sans invraisemblance que la Vierge a dû souvent y venir avec ses compagnes y puiser l'eau nécessaire à son ménage. Ce qui donne à la ville, prise dans son ensemble, un aspect particulièrement pittoresque, c'est la manière dont elle est gracieusement étagée sur la montagne. Les maisons en sont d'ailleurs assez ordinaires; elles ressemblent à ces cases sans style qu'on rencontre partout en Palestine; mais les groupes qu'elles forment, les balcons et les colonnes qui ornent quelques-unes d'entre elles, l'air de propreté et de fraîcheur qu'elles ont presque toutes impriment, à Nazareth un cachet d'élégance qu'aucune autre ville de Palestine ne possède au même degré. Les rues sont étroites, assez sombres, médiocrement entretenues. On y remarque une variété de population qui plaît aux regards. Des Bédouins, armés de longues lances, comme les hommes d'armes du moyen âge, en gravissent les pentes à cheval avec une étonnante dextérité. Les habitans sont doux et fort intelligens. Antonin Martyr observe que les femmes juives, ailleurs dédaigneuses pour les chrétiens, y sont pleines d'affabilité. M. Renan ajoute que les haines religieuses sont moins vives à Nazareth qu'autre part. L'observation est juste appliquée aux rapports des musulmans et des chrétiens; mais ce fanatisme se montre encore, m'a-t-on affirmé, dans la manière dont on traite les Juifs. Aucun d'eux n'habite Nazareth; il ne leur est même pas permis d'y séjourner sans imprudence; ils ne peuvent qu'y passer.

L'horizon de la ville est borné de tous côtés par les pentes des collines au milieu desquelles elle est placée; mais quelques minutes de marche conduisent sur le plateau qui la domine et dont la vue, si souvent décrite, défie cependant toute description. Le Carmel s'avançant en pointe abrupte sur la mer, les monts Moab avec leurs reflets bleuâtres, le grand Hermon couvert de neige, le Thabor, la plaine d'Esdrelon, le golfe de Koüpha, un coin de la vallée de Tibériade, Nazareth, toute la Galilée et une partie de la Samarie, les

sites les plus beaux et les plus grands de l'histoire sont là sous les yeux du voyageur! Il est impossible d'échapper à l'émotion de pareils souvenirs. Combien de fois Jésus a-t-il erré sur ces hauteurs! Combien de fois, en contemplant ce sublime paysage, a-t-il senti s'éveiller en lui l'inspiration divine! Il aimait particulièrement les montagnes; les actes les plus importans de sa carrière s'y sont déroulés : il s'y retirait pour prier, pour méditer sur son œuvre, pour s'entretenir avec les anciens prophètes. Or tous les lieux qu'il apercevait de la montagne de Nazareth lui apportaient un enseignement, une consolation ou une espérance. Les longues années de sa jeunesse sur lesquelles l'Évangile est presque muet se sont certainement passées là, dans une contemplation féconde, d'où il est sorti assuré de sa mission et décidé à la remplir jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au supplice. Tandis que la plupart des sanctuaires de la Judée inspirent le doute ou même la négation, le plateau de Nazareth ne saurait provoquer que la plus entière confiance. Il est sûr que les pas de Jésus l'ont foulé, il est sûr que sa pensée y a mûri sous les rayons d'un soleil splendide, en face d'une des plus nobles et des plus riantes perspectives du monde. Si sa trace humaine peut se retrouver quelque part, c'est assurément à cette place. Le christianisme est né là; cette cime a été son berceau, et, par bonheur, aucun temple moderne, aucune construction païenne n'en a jusqu'ici déshonoré la simplicité. Il est donc permis d'y rêver en liberté, après Jésus, aux destinées de l'homme, d'y agiter comme lui l'éternel problème auquel il a donné la seule solution qui réponde sinon aux objections de notre esprit, du moins aux inspirations de notre cœur, de chercher à y entrevoir, par-delà l'horizon délicieux de la Galilée, l'aurore du royaume de Dieu. Mais, dès que le soir commence à tomber, il faut descendre dans la vallée pour aller contempler, à la fontaine de la Vierge, le défilé des femmes de Nazareth, qui s'y rassemblent au déclin du jour. Antonin Martyr, je l'ai dit, avait été frappé de la beauté de ces femmes, il y voyait même un don de Marie. J'avoue que mon admiration n'a pas été aussi vive que la sienne, bien que le type syrien ne manque ni de grâce ni de langueur. Le spectacle de la fontaine de la Vierge m'a causé quelque déception. J'avais la mémoire remplie de descriptions charmantes auxquelles la réalité ne répond pas. Le chemin qui conduit à la fontaine avait encore augmenté mon attente; il grimpe à travers des cactus et des constructions pittoresques, et l'on y rencontre sans cesse une longue procession de femmes qui vont à la source ou qui en reviennent. Les premières, la cruche placée en travers sur la tête, marchent d'un pas précipité; les autres, la cruche relevée, s'avancent par groupes de quatre ou cinq avec cette souplesse de

démarche et ces attitudes exquises qu'ont toutes les femmes d'Orient chargées de fardeaux. Quelques-unes vous disent : « Bonjour ! » en passant dans le meilleur français. Prévenu par cette première scène tout à fait séduisante, convaincu d'ailleurs qu'il n'était pas possible d'éprouver de surprise désagréable à Nazareth, je m'avançais plein de confiance vers la fontaine. De loin, le coup d'œil justifiait toutes mes espérances. Qu'on se figure une sorte d'arceau pittoresque au centre duquel coulent deux ou trois filets d'eau qui forment à terre une grande mare où une cinquantaine de femmes, vêtues des costumes les plus brillans, grouillent et se pressent les unes contre les autres. Les couleurs, les poses, tout semble rappeler les plus belles scènes de la vie antique. Mais dès qu'on s'approche, on est abasourdi par un tel vacarme que les plus fortes illusions s'effacent et que la réalité de tous les temps apparaît dans sa parfaite laideur. Ces femmes, qu'on admirait à distance, sont des mégères plus ou moins affreuses qui se battent, se bousculent, se poussent mutuellement dans la vase avec un bruit épouvantable. Par malheur pour moi, au moment même où j'approchais, deux cavaliers peu galans, désireux de faire boire leurs chevaux, pénétraient par force au milieu de cette masse tapageuse. Jugez les cris nouveaux, les imprécations, les jurons arabes, les plus violens des jurons ! J'en ai éprouvé un serrement de cœur. « Nul doute, dit M. Renan, que Marie n'ait été là presque tous les jours et n'ait pris rang, l'urne sur l'épaule, dans la foule de ses compatriotes restées obscures. » Hélas ! nul doute aussi qu'elle n'ait été mêlée à des tumultes pareils à celui dont j'ai été témoin, qu'elle n'ait été éclaboussée par l'eau trouble et par les paroles grossières qui rejaillissaient devant moi sur les femmes de Nazareth.

Si la beauté de ces femmes m'a paru beaucoup moins remarquable qu'on ne le dit généralement, en revanche, leur costume pittoresque m'a beaucoup frappé. Leur tête est recouverte d'une sorte de voile qui s'y enroule comme un diadème et qui retombe ensuite gracieusement sur les épaules. Celles qui sont peu favorisées de la fortune se contentent d'un simple foulard, mais il est noué avec élégance et encadre bien la figure. Leur robe est largement décolletée sur le devant jusqu'à la taille, non pas en carré, mais en forme de cœur ; une légère guimpe transparente recouvre seule leur poitrine et leur gorge ; quelques-unes n'ont pas de guimpe du tout, mais c'est la minorité. Leur jupe d'indienne ou de cotonnade très légère est peinte des plus vives couleurs ; elles la relèvent sans cesse autour d'une ceinture bigarrée, afin de pouvoir marcher plus librement ou de s'avancer dans l'eau sans mouiller leur vêtement ; on aperçoit alors de larges pantalons bouffans, bleus, blancs, rouges,

d'une variété de teintes inépuisable qui laissent passer le bout de jambes nerveuses et de pieds bien cambrés. C'est dans ce costume original qu'on voit les femmes de Nazareth défiler autour de la fontaine de la Vierge. Les derniers rayons du soleil couchant se jouent autour de leurs voiles et les revêtent de nuances dorées; les collines voisines, le toit des maisons, les cactus, les rochers sont également noyés dans une poussière d'or; toute la campagne environnante, éclairée de la même lumière, s'éteint peu à peu; enfin la nuit ensevelit également sous ses ombres et la montagne où Jésus se préparait à sa mission divine et la fontaine où sa mère, mêlée à la foule de ses compagnes, se livrait aux soins vulgaires de la vie.

Le mont Thabor n'est qu'à trois heures environ de Nazareth, mais c'est une excursion assez fatigante à cause de la raideur des pentes de la montagne. Comme tous les sentiers de la Palestine, le sentier qui y conduit regorge de rochers et de cailloux; néanmoins il est ombragé de chênes verts et d'arbustes dont la végétation luxuriante repose les yeux. On monte dans les bois, au milieu des fleurs. Arrivé au terme de l'ascension, on traverse des ruines d'anciennes fortifications que recouvrent des multitudes de plantes, et l'on se trouve en face d'une église grecque et de quelques établissemens catholiques. Le mont Thabor a été couronné jadis de nombreuses constructions dont il ne reste plus que des débris. On peut y retrouver encore le plan de vieilles basiliques d'une grande richesse. Mais si les archéologues éprouvent un vif plaisir à s'attarder au milieu des pierres, les voyageurs ordinaires sont trop fortement attirés par la vue dont on jouit du mont Thabor pour s'occuper longtemps d'autre chose. C'est la vue de la montagne de Nazareth largement développée dans toutes les directions. Il n'y a nulle part de perspective plus splendide. Je me garderai bien d'essayer d'en donner une idée, car on s'épuise en Galilée à dépeindre les innombrables spectacles qu'une nature d'une variété et d'une perfection infinies présente sans cesse à l'admiration. On comprend sans peine que la tradition ait placé sur le mont Thabor la scène de la transfiguration. Aucun lieu n'était plus propre à lui servir de théâtre. C'est sur ce merveilleux piédestal que Jésus devait pour la première fois se montrer aux hommes sous une forme divine. Il dominait de là tout le pays où sa prédication avait retenti, où sa vie s'était écoulée, tout le pays qui constituait le monde à ses yeux, ou du moins aux yeux des disciples pleins d'ignorance et de simplicité que sa parole avait entraînés. Il était donc naturel qu'il choisît ce point central pour apparaître en maître, en conquérant, en Dieu, aux regards éblouis de ceux qui allaient répandre son enseignement sur les contrées lointaines qu'ils embrassaient du regard. Pierre aurait voulu s'arrêter dans cette

contemplation sublime, il aurait voulu garder pour lui seul la vision miraculeuse dont il avait été témoin : « Il nous fait bon d'être ici, disait-il, restons-y ! » Prétention naïve, qui prouve combien les illusions étaient profondes en ces âmes primitives. Il n'est jamais donné à l'homme d'admirer longtemps la divinité, heureux déjà s'il peut l'entrevoir dans un rêve de quelques minutes et se consoler ensuite de la contingence et de l'éternelle déception des choses par ce grand souvenir. Sur le point de mourir, Jésus avait voulu donner à ses disciples cette suprême consolation ; mais c'est de sa passion prochaine, de ses souffrances, du mépris dans lequel il allait tomber qu'il les entretenait, en redescendant de la montagne où sa gloire leur était apparue, comme pour les avertir que rien ne dure en ce monde, que rien n'y reste pur, que l'éclair du ciel n'y brille qu'une seconde et que la souillure de la terre y atteint rapidement même ce qui nous paraît le plus divin.

J'ai été témoin, au pied du mont Thabor, d'une scène bien pittoresque et qui, malgré mon peu de goût pour les pèlerins et pour les pèlerinages, m'a réellement ému. Je m'étais assis pour déjeuner, au pied de la montagne, sous un arbuste en fleurs ; j'avais en face de moi une série de petites collines boisées. A chaque instant, je voyais circuler sur ces collines des détachemens de cinq ou six Grecs, les uns montés sur des ânes, les autres marchant à pied. Ils étaient vêtus de costumes multicolores et portaient soit des tarbouch rouges, soit des turbans blancs, bleus ou dorés. Ils descendaient à travers des sentiers verdoyans, au fond sombre desquels ils mêlaient un fourmillement de couleurs qui aurait charmé le plus exigeant coloriste. Il me semblait avoir sous les yeux le délicieux petit tableau de Diaz, *la Descente du bois*; c'étaient les mêmes groupes éclatans, les mêmes tons d'une vivacité imprévue, les mêmes teintes brillantes noyées dans une sorte de vapeur dorée et estompées par des ombres profondes. Ces détachemens formaient l'avant-garde d'un grand pèlerinage orthodoxe composé d'environ deux mille personnes que j'allais rencontrer à quelque distance. Tout pèlerinage est précédé ainsi d'un certain nombre de Grecs qui lui vendent des fruits, des rafraîchissemens, des objets pieux, car le petit commerce est en Palestine l'escorte obligatoire de la dévotion. Mon déjeuner fini et ma route reprise, j'ai croisé le pèlerinage au milieu d'un charmant vallon couvert d'arbres et de fleurs, cadre fait à souhait pour un pareil tableau. En tête du cortège, deux cawas à cheval portaient d'immenses drapeaux russes. A leur suite marchaient dans un ordre relatif la plus étrange foule que j'aie vue de ma vie. Une multitude de Russes de toutes conditions, de femmes, d'enfans, de popes grecs, de petits bourgeois, de moujiks crasseux,

de guides, de moukres, mêlés et confondus avec quelques ânes et quelques chevaux qui portaient les gros bagages, s'avançaient en chantant sous un soleil de feu. Ils étaient divisés par escouades que dirigeaient plus ou moins quelques moines. Les femmes avaient presque toutes la tête et le corsage couverts de fleurs, ce qui empêchait de remarquer leur laideur et ce qui leur donnait une apparence gracieuse. Quelques pèlerins, plus pieux que les autres, marchaient nu-tête, mortification suprême en un pareil climat; d'autres, les efféminés, avaient d'immenses parapluies rouges ou bleus; mais en général c'étaient les fleurs qui servaient à garantir des rayons plus qu'ardens du soleil. Comme le pèlerinage dure plusieurs semaines, il faut que chacun emporte avec soi tous les ustensiles du ménage. On voyait donc des samovars passés en sautoir autour des bustes, des paquets de toute sorte placés sur les épaules comme des sacs de soldat ou accrochés tant mal que bien à des bras fatigués. Le cuivre reluisait parmi les marguerites, les coquelicots et les bleuets. Les hommes portaient de larges bottes; beaucoup de femmes en faisaient autant. Leurs jupes relevées laissaient passer des jambes informes enfouies dans ces grossières chaussures. Presque toutes ces femmes étaient vieilles; quelques jeunes paysannes à l'œil vif, à la démarche plus légère, égayaient cependant l'ensemble de la troupe. Cette longue farandole, d'où s'élevait le mélancolique et touchant murmure des hymnes grecs, se déroulait lentement dans la verdure. Il était impossible de n'être pas touché du spectacle d'une dévotion aussi sincère. Quelle différence entre de pareils pèlerinages et les pèlerinages de Lourdes ou de la Salette! Ces pauvres Russes qu'une foi enthousiaste pousse en Palestine n'ont d'autre préoccupation que d'y retrouver des souvenirs pieux, des impressions religieuses; ils vont le long des routes, au bord des ruisseaux, comme le faisaient les disciples de Jésus, dans l'espoir que quelque écho perdu de la sainte parole y retentira encore à leurs oreilles charmées; aucune fatigue, aucun dégoût, aucune misère ne les rebutent; c'est en vain que les cailloux de la route déchirent leurs pieds, ils ne sentent pas la souffrance, tant le ciel sur lequel ils ont les yeux constamment fixés leur semble inondé de cette lumière surnaturelle à travers laquelle on aperçoit Dieu.

A peine avais-je quitté les pèlerins russes que je me trouvais en présence de personnages bien différens. J'étais sur un immense plateau où est placé un khan ruiné qui a tout à fait l'aspect d'une vieille forteresse, le Souk-el-Khan ou Khan-et-Toudjar (marché du khan ou marché des marchands). Ce plateau est habité par des Circassiens et des Tcherkesses, que la conquête russe a chassés de leurs provinces et que le gouvernement turc a répandus un peu

partout en Asie-Mineure et en Syrie. La tournure de ces Tcherkesses est plus pittoresque que rassurante. Avec leurs bonnets de feutre, leurs longues houppelandes, leurs poitrines couvertes de cartouches, leur air sombre et sauvage, ils ressemblent à de véritables brigands. Ils le sont, en effet, et les populations paisibles parmi lesquelles ils vivent les regardent avec raison comme un fléau des plus dangereux. Par bonheur, le climat de Syrie les décime rapidement; il est fort probable qu'ils disparaîtront peu à peu des contrées où on les a transplantés, mais où ils ne peuvent pas vivre. En attendant, outre l'industrie du vol et du pillage, ils pratiquent l'élevage des chevaux. J'ai vu sur le plateau du Souk-el-Khan d'immenses troupeaux de cavales lancées au triple galop, la crinière et la queue au vent, bondissant avec une rapidité vertigineuse à travers les rochers, les crevasses, les accidens de terrains de toutes sortes. On se serait cru transporté dans les grandes plaines de l'Amérique, au milieu d'animaux sauvages, indomptés, superbes. Mais les Tcherkesses ramenaient en Asie et en Orient. Je disais tout à l'heure qu'ils ne ressemblaient guère aux pèlerins russes; c'est pourtant le fanatisme religieux qui les a poussés, eux aussi, en Palestine. Ils n'ont pu supporter de vivre sous le joug infidèle de la Russie; ils ont tout quitté, patrie, souvenirs, espérances, pour chercher au loin une terre où l'islam dominât encore. Montés sur des chevaux fougueux que j'apercevais dans la plaine, poussant devant eux leurs troupeaux et leurs familles, ils sont allés tout droit, à l'aventure, où la fatalité les a conduits. Par une amère ironie, elle en a conduit un grand nombre sur la plus chrétienne des contrées. Ils y meurent avec une rapidité foudroyante, mais ils y restent plutôt que de retomber sous une domination qui blesse leurs croyances. Dans toutes les religions, la foi produit donc le même mépris des souffrances, la même indifférence pour la vie, le même dégoût de tout ce qui n'est pas l'espérance souveraine qu'elle entretient dans les cœurs!

GABRIEL CHARMES.

UN

POÈTE DU GRAND MONDE

Poet and Peer, by Hamilton Aïdé, 3 vol. ; Hurst and Blackett; London.

XIV.

Au mois de décembre suivant, Wilfred Athelstone vint s'installer à Rome avec sa mère au Tempietto, cette charmante demeure qui, du coin de la via Gregoriana, domine les marches de la Trinità del Monte. Il n'était arrivé que depuis peu de jours, quand un matin il entra en courant dans le salon de lady Athelstone :

— Ma mère, figurez-vous que je viens de rencontrer la plus extraordinaire, la plus intéressante créature,.. une déesse effleurant ce bas monde en costume du moyen âge... Sa robe grenat garnie de fourrure semblait taillée sur celle de la Marguerite de Goethe;.. on l'aurait prise au milieu de la terrasse du Pincio, où elle dessinait, pour une figure de Botticelli sortie de son cadre.

— Vraiment! s'écria lady Athelstone. Si je ne me trompe, Botticelli était un Florentin du xve siècle. Quelle idée ridicule chez une jeune femme de nos jours de s'affubler ainsi!

— Eh bien! non, ce n'est pas ridicule; elle fait preuve d'une âme supérieure aux caprices absurdes des modes de Paris, voilà tout! Attendez que vous ayez vu mon héroïne. Je l'ai suivie de loin, je sais qui elle est, et, chose singulière, j'avais déjà beaucoup entendu parler d'elle par lady Frances!

— Ah!.. Elle est du monde, alors? Je l'aurais prise, sur la foi de votre description, pour quelque modèle; mais me voilà forcée de changer d'avis; lady Bannockburn est très scrupuleuse dans le choix de ses relations. Son nom?

— Miss Sylvia Brabazon... Oui, on devine en elle, au premier aspect, toutes les supériorités d'esprit et de caractère dont son amie la déclarait pourvue. Au physique, elle ne ressemble à aucune autre femme, et je suis sûr qu'il doit en être de même au moral.

— Brabazon? répétait d'un air pensif lady Athelstone; j'ai connu autrefois des Brabazon...

— Ce ne devait pas être ceux-là. Le père, qui est mort depuis plusieurs années, avait épousé une Italienne. Ces dames ont vécu principalement en Italie, et leur société se recrute surtout dans le monde artiste et littéraire. Elles sont descendues à l'Hôtel de l'Europe... Il faudra que je parvienne jusqu'à elles.

— Je vais aujourd'hui à l'ambassade et je m'informerai,.. répondit lady Athelstone avec un soupir.

Son cher fils, si brillamment doué qu'il fût, lui donnait de continuels soucis : toujours prêt à tomber d'une extravagance dans une autre!.. Cette fois cependant il lui parut que le fougueux jeune homme ne s'était pas fourvoyé : les réponses qu'elle reçut à l'ambassade furent satisfaisantes : la naissance de Mme Brabazon passait pour assez obscure, il est vrai, mais la réputation de la mère et de la fille étaient irréprochables. Quoique riches, elles vivaient sans faste et d'une vie errante : six mois dans une ville d'Italie, six mois dans une autre. L'éducation et la santé de Sylvia étaient leur unique souci; maintenant la belle héritière avait vingt-six ans; elle continuait d'aimer les voyages autant qu'elle dédaignait le monde proprement dit.

— Les habitués de cette singulière maison ne sont guère que des peintres et des hommes de lettres, dit à lord Athelstone un jeune *attaché* qu'il rencontra au club anglais, — outre les coureurs de dot italiens que devrait déconcerter la superbe indifférence de miss Sylvia. Moi j'y vais quelquefois, mais mon faible cerveau n'est pas à la hauteur de ces conversations transcendantes.

— Ne pourriez-vous me présenter?

— Non, j'ai essayé une fois de leur conduire un ami, et elles m'ont fait entendre qu'elles ne permettaient pas qu'on leur amenât des hôtes, se réservant le droit de les choisir. La situation sociale des gens leur importe peu. Miss Brabazon désirera sans doute vous connaître parce que vous êtes un poète, voilà tout.

Rien n'aurait pu exciter davantage le désir de Wilfred d'entrer en rapport avec ces personnes originales. Fort heureusement l'occasion cherchée se présenta, dès le dimanche suivant, à l'ambassade. Lady Athelstone fut quelque peu scandalisée par le costume trop pittoresque, à son gré, de miss Sylvia, mais dut reconnaître bientôt qu'aucune prétention ne se mêlait à cette excentricité d'artiste. Elle était

digne et simple autant que frappante. Ses traits sans régularité absolue avaient un charme très rare de douceur et de fermeté tout ensemble; les yeux gris lumineux éclairaient spirituellement un visage pâle encadré de cheveux épais et ondoyans d'un brun rougeâtre. Il fallait bon gré mal gré la remarquer, sans qu'elle fît pour cela le moindre effort.

Wilfred crut trouver le meilleur moyen de rompre la glace en nommant tout de suite lady Frances :

— Elle m'a tant parlé de vous... il me semblait vous connaître...

— Moi aussi, j'ai beaucoup entendu parler de vous, répondit-elle en le regardant droit dans les yeux.

Il ne broncha pas, et Sylvia reprit :

— Savez-vous qu'elle doit arriver ces jours-ci?

— Non, je l'ignorais, répondit-il négligemment, mais j'en suis bien aise. C'est une personne amusante... seulement sa mère a le tort de se mêler de tout ce qui ne la regarde pas.

— Je ne connais pas ce défaut à lady Bannockburn, et lady Frances est quelque chose de mieux qu'amusante. Elle a le caractère le plus noble et le plus élevé; j'ai pour elle autant d'estime que d'affection; ce n'est pas peu dire.

— Et vous avez raison, dit Wilfred sans se laisser déconcerter, car je n'ai jamais entendu de femme au monde faire l'éloge d'une autre femme comme elle a fait le vôtre.

— Peut-être avez-vous été malheureux dans votre expérience de notre sexe, répliqua gravement miss Brabazon.

Il devina tout. Lady Frances ou sa mère lui avait parlé de Mme Uberti : — Que le diable emporte ces mauvaises langues! dit-il en lui-même.

— Non pas, reprit-il tout haut. J'ai connu quelques femmes dignes de tous les respects.

— Vraiment? On ne pourrait le supposer d'après vos poèmes.

— Ah! vous les avez lus?

— Je les ai lus.

Le front de Wilfred s'assombrit :

— Le ton dont vous dites cela semble indiquer qu'ils ne vous plaisent guère. Du reste, ils ne sont pas écrits pour les jeunes filles élevées selon certaines conventions...

— Si j'étais de ces jeunes filles-là, je n'y aurais pas jeté les yeux.

— Oserai-je vous demander ce qui vous a décidée à leur faire cet honneur?

Elle hésita une seconde, puis répondit franchement :

— La curiosité,.. tout ce que je savais de vous par mon amie.

— Et rien dans le livre n'a trouvé grâce à vos yeux?

— Il m'a semblé que vous aviez beaucoup de talent, que vous en faisiez mauvais usage, et que vous pouviez aspirer plus haut.

— Mon Dieu! comprenez donc que ces petits poèmes reproduisent les diverses phases de la vie intérieure d'un jeune homme : il ne faut rien dissimuler, ni les vicissitudes de l'âme, ni le débordement des passions, ni les dégoûts qui s'ensuivent : ennui de ce monde-ci, doutes sur l'existence de celui qui doit suivre. Considérez l'ensemble avant de condamner tel ou tel passage.

Miss Brabazon réfléchissait en silence :

— Si je vous dis toute ma pensée, vous ne m'en voudrez pas? reprit-elle enfin avec lenteur.

— Non, je vous le jure.

— Eh bien! je ne sens pas dans vos vers palpiter la passion vraie. On croirait plutôt à une habile imitation; je constate l'habileté, mais je reste froide. Quant aux doutes, c'est la mode d'en ressentir et d'en parler aujourd'hui quand on est très jeune. Pour ma part, j'aime la foi qui depuis des siècles console tant d'esprits troublés, apaise tant de souffrances réelles.

Elle indiqua du geste un triptyque byzantin accroché au mur :

— J'aime les vies simples et grandes qui ont produit des œuvres comme celle-ci, et je trouve misérables auprès d'elles les efforts de nos talens modernes pour agiter et souvent empoisonner les âmes sans jamais leur apporter la lumière ni la paix.

Un nuage rose était monté à ses joues pâles comme si elle eût été honteuse de se prononcer aussi ouvertement devant un étranger, mais sa hardiesse, tout en blessant Wilfred, excita en lui un sentiment d'admiration plus vif que jamais. Elle parlait sans assurance excessive et sans emportement; son regard plein de flammes était celui d'un ange réprobateur.

— Sylvia, il est temps de nous retirer, dit en se rapprochant Mme Brabazon.

Sur Mme Brabazon il n'y avait aucune remarque à faire, sauf qu'elle conservait les traces d'une rare beauté, rehaussée par cette grâce sérieuse qui est particulière aux Italiennes et par la seule toilette noire qu'il y eût dans cette réunion de femmes. Elle s'exprimait en anglais d'une façon incorrecte avec des inflexions presque enfantines. Lord Athelstone la trouva néanmoins aussi éloquente que possible lorsqu'elle reprit en s'adressant à lui :

— Je suis toujours chez moi dans la soirée et serai charmée de vous recevoir.

Ainsi se termina la première entrevue de Wilfred Athelstone et de Sylvia Brabazon.

XV.

La femme distinguée sur laquelle se concentrèrent dorénavant toutes les pensées de lord Athelstone offrait un assemblage de qualités contradictoires au dire du vulgaire. Par exemple, bien des gens ne pouvaient admettre que son goût pour la parure, et la parure étrange, fût conciliable avec la plus complète absence de coquetterie. Le fait était qu'elle aimait en artiste tout ce qui lui semblait charmant de forme et de couleur, et qu'elle ne voyait aucune raison pour ne point porter ce qui lui plaisait. Son père avait recherché la société d'hommes de talent, souvent audacieux dans leurs appréciations des choses de ce monde et ignorans des arrêts du *comme il faut* ou révoltés contre ces arrêts; elle avait grandi au milieu d'eux, préservée de leurs exagérations par des instincts très purs et très élevés qui lui permettaient de vivre dans une sphère à part, en compagnie de figures imaginaires bien supérieures à celles que la vie lui montrait. Jamais encore elle n'avait éprouvé de désillusion, jamais elle n'avait aimé, elle était heureuse au milieu de son rêve.

Mme Brabazon n'avait point cherché à exercer la moindre influence sur sa fille, qu'elle sentait trop au-dessus d'elle, mais une tendre affection existait entre ces deux femmes, dont l'une était douée des plus belles facultés intellectuelles, tandis que l'autre se bornait à être aimable et bonne. Profondément indolente en outre, Mme Brabazon n'avait jamais rien vu que par les yeux de son mari, puis par ceux de sa fille. Son plaisir était de rester chez elle à lire des romans français et à savourer les menus commérages de la *prima sera*. L'élément italien de sa société se groupait autour d'elle, tandis que Sylvia causait d'art ou de littérature avec des personnes dont Mme Brabazon ne connaissait guère que les noms. C'étaient « les amis de sa fille; » ils appartenaient à une catégorie de choses qu'elle acceptait sans les comprendre : il en avait été de même du temps de son mari.

Sur les pressantes instances de Wilfred, lady Athelstone déposa une carte à l'hôtel de l'Europe; après tout, ces gens-là étaient reçus à l'ambassade et chez lady Bannockburn; elle pouvait se risquer. Le soir même son fils, parut en personne dans le salon de Mme Brabazon, qui lui fit l'accueil le plus cordial. Il fut émerveillé tout d'abord de la transformation que pouvait subir un banal appartement d'hôtel. De vieilles tapisseries italiennes d'un ton harmonieux couvraient les portes et les panneaux; des études à l'huile, œuvres de Sylvia, et un chevalet posé dans l'embrasure de la fenêtre, donnaient à cette grande pièce l'aspect d'un atelier; des livres anglais, français et allemands traînaient sur toutes les tables; à côté du piano était jetée

une mandoline; l'air était chargé du parfum des fleurs qui s'épanouissaient dans des jarres de majolique.

Au moment où entra Wilfred, Mme Brabazon tenait tête dans sa langue maternelle à un petit *marchese* insinuant et à une brune comtesse, qui jasaient gaiement de la façon la plus plate du Pincio, de l'Opéra et des scandales du jour. Les Italiens, qui formaient une cour bruyante et joyeuse à la gracieuse mère de Sylvia, n'admiraient la fille que de loin et avec le sentiment que peut éprouver un essaim de mouches devant le morceau de sucre qui se dérobe sous une cloche de cristal : morceau désirable, mais inaccessible... Ils se bornaient à soupirer pour elle. L'objet de ces soupirs, très belle sous sa robe montante d'un brun sombre, dans le tissu de laquelle brillait çà et là un fil d'or, se tenait debout, appuyée à la cheminée, un éventail de plumes à la main. Dans cette pose, éclairée ainsi par le feu, elle apparut à Wilfred comme une enchanteresse du temps passé. La femme qui s'entretenait avec elle appartenait en revanche à notre XIXe siècle et aurait pu même le devancer : c'était miss Decker, une petite Américaine de trente-cinq ans, habillée par les grands faiseurs de Paris et qui collaborait à deux journaux de New-York et de Philadelphie. Cette qualité de correspondante l'autorisait à se glisser partout, à traiter hardiment tous les sujets, et à répéter sans scrupule toutes les moindres paroles de personnages marquans qu'elle saisissait au vol. Un homme était en tiers, un homme chauve, très long, très efflanqué, à lunettes, M. Spooner, un professeur versé dans l'esthétique de l'art chrétien, sur lequel il faisait de nébuleuses conférences.

Wilfred fut présenté à miss Decker, qui se jeta sur cette proie nouvelle avec un entrain presque alarmant et l'interrogea de primesaut sur ses vers en lui demandant sans hésiter s'il était vrai qu'ils fussent voluptueux... Lord Athelstone répondit en la regardant bien en face qu'ils l'étaient à l'excès et s'amusa un instant à la faire causer sur toutes les personnes présentes; elle épluchait, égratignait, exécutait chacun d'une façon comique et brutale à la fois, qui devait donner meilleure opinion en somme de son esprit que de son éducation. Mais c'était faute de mieux que Wilfred se contentait de ce journaliste femelle; il eût donné tout au monde pour accaparer miss Brabazon. Celle-ci avait interrompu sa discussion avec le professeur Spooner et répondait maintenant au peintre Briggs, un coloriste à outrance, qui, s'étant épris de ce qu'il y avait de vénitien en elle, faisait son portrait à cette époque. Enfin il profita d'un moment de silence pour prier Sylvia de lui montrer quelques-uns de ses dessins. C'était un moyen de la faire sortir de ce cercle d'indifférens, de la forcer à s'occuper de lui. Il réussit. Très simplement, elle marcha droit au chevalet et retira la pièce de soie qui le couvrait. Lord

Athelstone vit une grande aquarelle inspirée par quelque légende mystique du moyen âge, qui comportait un mélange charmant de poésie et de naïveté. Le dessin n'était pas irréprochable, mais dans ce défaut même il crut découvrir un certain parti-pris d'archaïsme qui s'harmonisait bien avec le sujet; quant à la couleur, elle était exquise. Son enthousiasme juvénile parut peut-être à la belle artiste plus flatteur que les critiques savantes dont elle avait l'habitude; ce qui est certain, c'est qu'elle causa ensuite quelque temps avec lui et qu'elle garda de ce second entretien une meilleure impression. D'abord le ton léger de Wilfred en parlant de lady Frances et de sa mère lui avait déplu; elle l'avait cru infatué de lui-même, trop pénétré des avantages que lui assuraient son talent et sa naissance; elle avait résolu de lui prouver qu'il ne l'éblouissait pas et s'était tenu parole; mais décidément il était aimable, elle était forcée de l'avouer :

— Je ne suis plus surprise, pensa-t-elle après son départ, de l'exaltation de cette pauvre Frances. Si jamais il aime véritablement et s'il aime la femme qu'il lui faut, on pourra, je n'en doute pas, attendre et obtenir beaucoup de lui...

Tandis que Sylvia revenait ainsi de ses préventions, Wilfred Athelstone traversait la place d'Espagne, brillamment éclairée par la lune. Au lieu de se diriger vers les marches de la Trinità del Monte, il alluma un cigare et s'en alla contempler sous ces blancs rayons la fontaine de Trevi. Wilfred ne se sentait pas disposé à dormir; son imagination était surexcitée, obsédée de fantaisies romanesques auxquelles il eût été bien fâché d'imposer silence.

— Quelle divine créature! se disait-il en marchant, la tête inclinée sur sa poitrine. C'est la seule femme qui m'ait jamais intimidé; il semble qu'elle vous pénètre, qu'elle vous cherche;.. oui, en ce moment elle cherche à démêler ce qu'il y a en moi, déjà je l'intéresse,.. il faudra bien qu'elle m'aime... Elle m'aimera, je le jure... A quelle fin? Les déesses ne sont pas faites pour être mariées... ni les Corinnes... mais Sylvia n'est ni l'une ni l'autre, elle n'est pas froidement parfaite, elle n'est pas follement passionnée;.. elle est sérieuse et sage autant que belle et supérieure aux petitesses de ce monde. Elle m'élèverait jusqu'à elle en m'aimant... Mais pourrai-je vivre dans cet éther?.. voilà ce que je me demande...

Il continua d'errer sous l'ombre noire et nettement définie des maisons, le long des rues désertes, jusqu'à ce que le bruit des eaux bondissantes eut frappé son oreille : en tournant le coin de la rue, il se trouva en face de la fontaine colossale, dont les statues et les rochers ressortaient au clair de la lune. Assis sur le bord du bassin, il se rappela Corinne qui, à cette même place, avait vu l'image d'Oswald se refléter dans l'eau par-dessus son épaule, et sou-

dain, grâce à une de ces transitions de la pensée qui nous paraissent inexplicables, son esprit, tout préoccupé de Sylvia, crut voir apparaître une fois de plus le visage de Nellie. Sa conduite à l'égard de cette innocente enfant lui sembla d'autant plus criminelle que l'amour qu'il avait cru ressentir pour elle était éteint, faisant place à des aspirations nouvelles. Et une année avait suffi à opérer ce changement! — Irrité contre lui-même, il se leva et poursuivit au hasard sa promenade nocturne.

Comme il s'enfonçait dans un réseau de *vicoli* très étroits, assez perplexe sur le chemin qu'il allait prendre, le bruit d'une course précipitée retentit; l'instant d'après deux personnes qui se poursuivaient passèrent auprès de lui. La première n'était guère qu'un enfant, l'autre lui fit l'effet d'un homme très robuste, mais telle était l'agilité du jeune garçon qu'il aurait échappé à son persécuteur si le hasard ne lui eût fait heurter Wilfred au milieu de la ruelle. Cette minute perdue fut décisive. Tel qu'une bête féroce, l'homme fondit sur sa proie et d'un coup de pied l'envoya rouler sur le sol; mais déjà Wilfred avait saisi ce brutal à la gorge. Une lutte s'ensuivit, qui aurait pu être fatale à lord Athelstone. Prompt comme l'éclair, l'Italien tira un couteau de sa ceinture et en frappa son adversaire à l'épaule pour forcer la main qui l'étranglait à lâcher prise. Heureusement un épais pardessus protégea Wilfred, et le couteau, glissant de côté, ne lui fit qu'une égratignure, dont la douleur fut suffisante cependant pour qu'il laissât le bandit s'enfuir. Tandis que l'écho de ses pas résonnait dans le silence de la nuit, lord Athelstone se pencha vers l'enfant toujours inanimé :

— Où souffres-tu? lui demanda-t-il.

N'obtenant pas de réponse, il s'agenouilla pour redresser le pauvre petit corps, qui n'avait que la peau et les os. Cette maigreur excessive, la longueur presque féminine de ses cheveux noirs rendaient difficile de discerner son âge; peut-être avait-il quinze ou seize ans. Les meurtrissures bleuâtres de ses paupières révélaient la souffrance et des privations de toute sorte. Que faire? Wilfred ne pouvait abandonner l'enfant pour aller chercher du secours; quelque endolorie que fût son épaule, il le souleva le plus doucement possible avec mille précautions, mais ce mouvement arracha au petit malheureux de longues plaintes.

— Qu'est-ce qui te fait mal? répéta Wilfred, averti ainsi qu'il reprenait connaissance.

— *Mi è rotta la gamba*, sanglota l'enfant.

— Non! du courage! essaie de te tenir debout.

En s'efforçant d'obéir, le blessé retomba sur l'épaule de Wilfred avec un cri perçant. C'était trop vrai, il avait eu la jambe cas-

sée soit par la violence de la chute, soit par le coup qu'il avait reçu. Où demeurait-il?

Ce furent de nouvelles larmes. Il ne voulait pas le dire; il aimerait mieux mourir que de retourner chez sa mère,.. elle était la femme de cet homme qui avait voulu le tuer.

Wilfred ignorait les règlemens de police dans ce pays où il était étranger, il ne savait comment trouver un hôpital; le seul parti à prendre était d'emmener chez lui son jeune protégé. Péniblement il le porta jusqu'au Tempietto et donna l'ordre à son valet de chambre de courir chercher le médecin. Celui-ci répondit à l'appel en toute hâte; il trouva la blessure de lord Athelstone insignifiante; la fracture chez l'enfant n'eût pas été grave non plus sans l'état de santé du petit misérable, qu'évidemment on avait laissé mourir de faim aux trois quarts.

— Vous pourrez avoir de grands ennuis en gardant chez vous ce gamin que ses odieux parens réclameront sans doute, ajouta le médecin; d'un autre côté, si je réduis la fracture, dès ce soir, il ne pourra être de sitôt transporté sans danger à l'hôpital.

— N'importe, dit Wilfred, je subirai les conséquences de cette aventure. Lui refuser les premiers secours, l'envoyer en pleine nuit frapper à la porte des hôpitaux où peut-être on ne pourra pas le loger, non, je ne saurais m'y résoudre. Il restera ici; c'est décidé.

Le docteur le trouva plus charitable que sage, mais ne fit pas d'autre objection.

Le lendemain Sylvia Brabazon apprenait par miss Decker, toujours la première informée en sa qualité de chroniqueur, que lord Athelstone avait été attaqué la veille au soir en sortant de chez elle et grièvement blessé,.. tout cela parce qu'il avait voulu protéger un enfant contre des brutalités abominables. Elle envoya sur-le-champ chercher des nouvelles et dans l'après-midi se rendit elle-même avec sa mère, chez lady Athelstone. Celle-ci, encore toute bouleversée, raconta aux deux dames que son médecin, revenu dans la matinée, avait donné le conseil, immédiatement suivi, de faire connaître les détails de cette affaire à l'ambassade anglaise. Le petit Italien n'avait pas de fièvre, mais on ne pouvait songer à le transporter, et lady Athelstone en était désolée, car elle avait une horreur toute particulière des puces,.. et naturellement ces mendians... Mais elle se rappelait pour prendre patience un magnifique sermon prononcé le dimanche précédent par son ami, l'évêque d'Oporto, sur Lazare...

Sylvia sourit et dit qu'elle serait bien aise de voir le pauvre enfant, proposition qui parut enchanter Wilfred, déjà convaincu que l'intérêt qu'elle prenait à son propre sort pouvait seul l'avoir amenée si

vite chez sa mère. Il était très intéressant en effet, un peu pâle, le bras en écharpe. Ce coup de sylet lui avait rendu service.

Sans aucune pruderie la belle Sylvia le suivit auprès du lit où gisait le malade. Il y avait dans ses yeux une expression qu'il ne leur connaissait pas encore. Jusque-là elle l'avait regardé avec une certaine sévérité, une certaine méfiance, dissipées maintenant.

Le petit Italien crut voir apparaître la sainte Vierge en personne quand cette belle dame, s'asseyant à son chevet, prit une de ses mains dans les siennes. Jamais il n'avait senti le contact de doigts si blancs, si délicats. Rêvait-il? sa physionomie exprimait le doute et une crainte vague. Rien de plus curieux que cette petite figure creusée par la misère. On y lisait d'abord la ruse, une intelligence naturelle très vive encore aiguisée par le contact précoce du vice; mais le sourire était radieux et vous rassurait ; ce jeune drôle devait être en tout cas susceptible d'affection, de reconnaissance. Sylvia lui parla couramment dans sa langue maternelle, pleine de voyelles caressantes; elle lui dit qu'on aurait soin de lui, qu'il était en sûreté, que les amis qui l'avaient recueilli ne le rendraient pas aux méchans dont il ne fallait plus avoir peur; elle l'engagea doucement à remercier Dieu qui lui avait envoyé un sauveur, et l'enfant prononça le nom de la *beata Vergine,* en joignant les mains, mais il ne répondait toujours pas. Sans le presser, Sylvia se mit à lui chanter à demi-voix quelques *stornelli* de la campagne de Rome. Alors il darda sur elle son étincelant sourire et l'envie de parler lui vint.

— Je connais cela! je l'ai appris quand je gardais les bestiaux à la Torre de' Schiavi l'année dernière.

— Quel est ton nom?

— Lorenzo.

— Et ton autre nom?

Il secoua la tête : — Je n'en ai pas d'autre.

— Comment appelle-t-on tes parens,.. ton père?

— Je n'ai pas de père. Le mari de ma mère s'appelle Balbo.

— Et tu dis avoir vécu dans la campagne?..

— Oh! pas longtemps; j'ai pris la fièvre, et on m'a renvoyé.

— Depuis tu as habité Rome?

— *Si, signora.*

— Qu'est-ce que tu y fais pour vivre?

— Balbo voulait m'employer à saigner les cochons, mais je ne suis pas assez fort; alors on m'a envoyé à l'*Apollon* pour aider dans les coulisses et faire des commissions, et puis on m'a chassé en disant que j'avais volé quelque chose; ce n'était pas vrai, mais depuis Balbo me bat toujours.

Il se remit à pleurer.

— Allons, un peu de courage, dit Sylvia. Il n'y a personne que tu désires voir?

— Je n'ai pas un ami au monde, répondit l'enfant avec une emphase mélancolique.

— Ne dis pas cela, puisque tu nous as, répliqua-t-elle, et ce *nous* naturellement prononcé fit battre le cœur de Wilfred comme s'il eût établi entre eux un premier lien.

Grâce à l'intervention de Sylvia et de sa mère, qui connaissaient à fond les mœurs et les habitudes du pays, tout s'arrangea facilement. Lord Athelstone ne tenait pas à ce que le féroce beau-père fût puni, et Balbo tenait encore moins à garder dans sa maison celui qu'il appelait un vaurien. On lui fit entendre d'ailleurs officieusement qu'il ne gagnerait que de l'ennui à s'opposer aux généreuses intentions d'un riche étranger qu'il avait voulu assassiner; une petite somme d'argent acheva de simplifier les choses. Wilfred bénissait Lorenzo, car Sylvia venait presque chaque jour voir son jeune malade, et il profitait avec délices de sa présence.

XVI.

L'admiration passionnée de Wilfred pour miss Brabazon grandissait sans cesse. Sylvia captivait son imagination, elle exaltait ce qu'il y avait de meilleur en lui; tout ce qu'elle disait lui semblait exquis. Lorsqu'il se rappelait maintenant Nellie Dawson, c'était comme une figure presque effacée qui appartenait à une période antérieure de son existence; sans doute, il aurait cueilli volontiers cette fleur sauvage dans l'ardente matinée de ses vingt ans, mais entre le brin de muguet qui se cache sous l'herbe et le lis superbe des jardins, il n'y a ni comparaison ni rivalité possible. La royale fleur cependant était avare de ses parfums. Bien que flattée de l'ascendant qu'elle prenait sur le jeune poète, elle ne lui donnait aucun encouragement. Pour qu'elle laissât paraître ce qu'il lui inspirait, il fallut l'arrivée de son amie lady Frances, qui, en compagnie de sa mère, débarqua un matin à l'hôtel d'Angleterre. Ce fut un trait d'union entre lady Athelstone et la belle amie de son fils : les manières de lady Frances à l'égard de Wilfred trahirent d'abord une légère contrainte, mais celles de Wilfred, en revanche, étaient si naturelles qu'elles mirent bientôt tout le monde à l'aise. Il était clair qu'il ne se sentait pas coupable, et lady Frances résolut par fierté d'oublier qu'il eût pu l'être à son égard. La présence de cette intelligente et agréable personne ne rendit que plus fréquentes les promenades entreprises en commun presque chaque jour; assise au fond de la voiture, auprès de Mme Brabazon, lady Frances causait avec cette

dernière, de sorte que l'entretien de Sylvia et de lord Athelstone avait presque tous les avantages d'un tête-à-tête. Au milieu de considérations à perte de vue sur les arts, Wilfred trouvait moyen de demander à sa voisine si, après cette vie enchantée qu'elle avait menée depuis l'enfance, libre de soucis, de devoirs, d'entraves mesquines d'aucune sorte, elle saurait s'accommoder d'une existence monotone à la campagne, en Angleterre, et elle déclarait, sans paraître comprendre où il voulait en venir, qu'elle ne connaissait d'insupportable que la paresse et l'inutilité, que la vie était vraiment belle par les affections, les goûts, les facultés intellectuelles, qui sont indépendantes des choses extérieures.

Lady Frances écoutait d'une oreille. Parfois elle mettait quelque malice à contrarier un projet de rencontre, un rendez-vous vaguement indiqué par Wilfred ; il lui restait dans l'âme un peu de dépit et de méfiance; elle n'aurait pas voulu voir son amie tomber dans le piège comme elle. Un matin que, suivie d'un groom, Frances parcourait à cheval avec Sylvia la campagne de Rome :

— J'aurais quelque chose à vous dire, ma chérie, commença-t-elle d'une voix émue. Il est difficile d'aborder certains sujets sans paraître solliciter des confidences, ce qui est, je vous le jure, bien loin de ma pensée. Mais je vous sais si loyale, si dévouée!.. Peut-être seriez-vous capable de vous sacrifier par excès de délicatesse, peut-être craindriez-vous de me faire de la peine en vous abandonnant à un sentiment qui ne peut désormais m'affliger...

Sylvia ressentit une émotion secrète, car son amie touchait en ce moment à des scrupules qui l'avaient tourmentée en réalité.

— Croyez-moi, continua lady Frances, j'ai pu me faire autrefois de sottes illusions, mais aujourd'hui lord Athelstone m'est aussi indifférent que cela,.. — dit-elle en désignant du bout de sa cravache un berger qui dormait, étendu tout de son long, au soleil, — et, le jugeant bien, aucune considération, quoi qu'il arrive, ne me déciderait à l'épouser.

Sylvia, toujours silencieuse, tenait ses yeux fixés sur l'horizon.

— Pourquoi? demanda-t-elle enfin.

— Parce que je ne lui reconnais aucune stabilité de caractère et que, tant qu'il vivra, il sera le jouet du moindre vent qui pourra souffler.

— Vous êtes sévère pour lui, chérie. Il est jeune.

— Très jeune, en effet, et c'est ce que je vous supplie de ne pas oublier. Gardez-vous de repousser son amour à cause de moi, car il est amoureux, cela saute aux yeux de tout le monde, mais ne l'agréez qu'après une épreuve sérieuse. Je vous avertis : c'est un homme sans principes et sans aucune suite dans les idées, un tem-

pérament de poète. Le mariage ne convient guère à ces tempéramens-là, prétend-on.

— Et l'on a peut-être raison, répliqua tristement Sylvia, dont les yeux se remplirent de larmes. — Je ne sais ce que me réserve l'avenir, poursuivit-elle, mais je n'oublierai pas votre conseil.

Les deux jeunes filles, d'un commun accord, partirent au galop, et jamais plus elles ne revinrent sur ce sujet délicat. Pendant les jours qui suivirent, Sylvia marqua une certaine froideur à Wilfred, une froideur qui le rendit très malheureux; elle ne l'engagait plus à venir chez elle, ni au théâtre; elle évitait avec lui les conversations quelque peu intimes; c'était la ruine de ses espérances; il en avait eu beaucoup pourtant depuis un dîner auquel sa mère avait invité les dames Brabazon avec les Bannockburn et l'évêque d'Oporto, dont l'opinion avait été singulièrement favorable à Sylvia, ce qui avait décidé de celle de lady Athelstone, un peu flottante jusqu'à ce qu'un pareil juge se fût prononcé.

Lady Porchester, présente à cette soirée, s'était montrée, il est vrai, moins bienveillante que l'évêque, ce qui s'expliquait, du reste, puisqu'elle aussi avait une fille à marier, et une fille fort laide. Tandis que Sylvia chantait, accompagnée par un jeune secrétaire d'ambassade, les *stornelli* que Wilfred aimait, cette vipère avait sifflé à l'oreille de lady Bannockburn :

— La société est terriblement mêlée à Rome; on y rencontre des gens dont jamais on n'avait entendu parler; cette femme noire, à figure tragique, par exemple, avec cette grande fille en costume théâtral...

— Parlez-vous des Brabazon? avait interrompu lady Bannockburn; elles sont de nos amies.

Lady Porchester rentra ses cornes :

— En vérité?.. Oh! puisque vous les connaissez, c'est différent. La toilette de la demoiselle est toujours si extravagante que, ne sachant qui elles pouvaient être, je supposais...

— Je suis en mesure de vous mettre au courant des moindres détails qui les concernent. Cette jeune personne extravagante, comme vous dites, aurait pu épouser, il y a cinq ans, si elle eût voulu, le duc de Marly.

Lady Porchester dressa l'oreille; elle comprenait enfin pourquoi l'on invitait Sylvia : une future duchesse peut-être...

— Mais, reprit lady Bannockburn, elle est extraordinaire, en effet, et ne veut se donner qu'à l'homme qu'elle aimera.

— En attendant on flirte ici, chuchota lady Porchester derrière son éventail; lord Athelstone n'est pas de ceux qui épousent, je suppose. On le dit bien immoral... Je serais fâchée, quant à moi,

qu'il tournât autour de ma fille. Pensez donc! après tout ce qu'on a raconté au sujet de cette Uberti!.. et ce ne serait rien encore, mais auparavant il y avait eu un gros scandale à propos d'une fille de son village,.. un scandale tel qu'il a forcé lady Athelstone à voyager.

Sans doute, lady Porchester pensait que de pareils discours, tombant dans l'oreille d'une mère désappointée, ne seraient pas perdus. Avaient-ils produit des fruits, en effet? Sylvia subissait-elle de fâcheuses influences? — Wilfred, en présence de sa froideur nouvelle, se demandait avec angoisse ce qu'il deviendrait, s'il en était ainsi; sa vie tout entière serait décolorée, perdue... Non, jamais il ne pourrait éprouver pour une autre femme cet enthousiasme pareil à un culte; nulle n'était noble, poétique, originale, spirituelle comme Sylvia; leur union, si elle l'agréait jamais, ne serait pas fondée seulement sur le désir qui périt, mais sur une sympathie profonde; même quand elle exprimait des opinions contraires aux siennes, sa parole faisait résonner en lui un écho, le seul accent de sa voix l'excitait aux grandes choses. Et, pouvant lui faire tant de bien, elle se détournait de lui! Pour cet enfant gâté, ce fut une impression singulièrement irritante que la résistance imprévue de Sylvia, et un secret dépit lui fit précipiter l'aveu qui autrement peut-être n'eût été hasardé que plus tard.

Sylvia n'avait voulu l'entendre qu'à demi et ne lui avait pas donné d'espérance bien positive :

— Je crois, répondit-elle le soir où Wilfred se déclara, je crois qu'au début de la vie il faut éviter de prendre aucun engagement, aucune décision irrévocable. Une erreur peut avoir des conséquences si graves... et on a si vite fait à votre âge de prendre des feux follets pour le phare immobile qui ne s'éteint plus!

— J'ai eu déjà mes feux follets, répondit vivement Wilfred, mais depuis que je vous vois, je sens de jour en jour que vous êtes la lumière fixe qui doit éclairer à jamais la voie où je marcherai,.. grâce à vous et si vous le voulez, ajouta-t-il tout bas, comme lady Frances se rapprochait, répondant à un signe presque imperceptible de son amie.

Sylvia ne revint pas sur cette conversation brûlante; elle esquiva systématiquement les tête-à-tête; n'importe, quoi qu'elle fît et malgré tous les avertissemens officieux qui lui avaient été prodigués, elle pensait beaucoup à lord Athelstone; elle commençait à croire que cette passion, qui s'offrait spontanément, pourrait être durable. Mais la jeunesse de Wilfred?.. son passé?.. son caractère?.. reprenait la raison. Hélas! la raison ne résiste guère au flot des sentimens tendres qui envahit, à une heure donnée, toute âme humaine pour son bien ou pour son malheur éternel! Cependant

elle avait encore la force de se cramponner à la rive et de réserver sa volonté. Lord Athelstone, la voyant calme en apparence, se désespérait. Il devint si ombrageux, si taciturne, si triste que sa mère finit par s'inquiéter tout de bon. Il était éperdument amoureux à n'en pouvoir douter, et elle n'était pas sûre encore pour son compte que Sylvia fût un parti absolument digne de lui. On avait raconté à lady Athelstone que Mme Brabazon, avant son mariage, avait traversé le théâtre; sans doute, on ajoutait qu'elle y avait vécu de la façon la plus scrupuleusement honnête, jusqu'au jour où un homme du meilleur monde l'avait élevée jusqu'à lui... Mais pour épouser une actrice qui chantait dans les chœurs, il fallait que ce Brabazon eût été fou... Sa fille ne tenait-elle pas un peu de lui?.. D'autre part, l'évêque faisait de Sylvia le plus grand cas, vantait son assiduité à l'église et avait dit d'elle : — C'est un ange, non pas seulement un ange de bonté, mais un de ces anges armés de toutes pièces, puissans contre le mal, et capables de lutter contre lui.

Si elle savait lutter contre le mauvais esprit qui parfois possédait Wilfred, et s'en rendre maîtresse,.. le diriger pour son bien!..

Lady Athelstone était perplexe, indécise. C'était du reste son état habituel. Un incident survint inopinément, qui lui fit tout à coup considérer comme une planche de salut ce mariage qu'elle discutait encore la veille.

XVII.

La villa Albani ne s'ouvre aux visiteurs qu'à certains jours; aussi, pour peu que la journée soit belle, le public y est-il habituellement nombreux. Il arriva que lady Athelstone et son fils, les Bannockburn et les Brabazon se rencontrèrent sur un point déterminé de la terrasse, décorée de statues et de cyprès. M. Spooner, le professeur d'esthétique, était là, parlant avec éloquence du paganisme dans l'art, et miss Decker, son carnet à la main, sautillait autour de lui comme un moineau effronté, ramassant les miettes de la conversation pour en tirer parti à sa manière. MM. Beauport et Carton, de l'ambassade anglaise, les rejoignirent avec la grande nouvelle du jour : l'apparition d'une beauté inédite, incomparable, qu'ils venaient de rencontrer.

— Je l'ai vue, dit M. Spooner; elle a fait sensation ici, mais elle paraît l'ignorer. Jamais je n'ai imaginé de type plus virginal : la Psyché de Naples absolument.

Toutes les dames se montrèrent curieuses de voir cette merveille, sauf miss Brabazon, qui se tenait un peu à l'écart avec Wilfred. Ni l'un ni l'autre évidemment n'avait rien entendu. Jamais Sylvia n'avait senti aussi vivement que ce jour-là qu'elle appartenait à Wil-

fred. Pâle et l'air souffrant, il lui parlait du songe pénible qui avait terminé pour lui une nuit d'insomnie. Il avait rêvé qu'il tombait d'une grande hauteur et restait paralysé de tous ses membres :

— Est-ce prophétique? ajouta-t-il. Dois-je, en effet, tomber de si haut pour perdre du coup toutes les énergies de mon âme?

Sylvia hésitait. Elle se demandait s'il fallait lui tendre la main et l'aider à aborder sur les sommets? L'appel de sa mère l'invitant à passer dans les galeries du Casino lui vint en aide :

— Notre pique-nique à Castel-Fusano aura lieu après-demain... Alors je vous répondrai, dit-elle.

Il y a dans une salle de la villa Albani un bas-relief appartenant à la plus belle période de l'art grec et qui représente, assure-t-on, la séparation d'Eurydice et d'Orphée, coupable d'avoir désobéi à l'ordre souverain de ne point tourner la tête. La douleur d'Orphée, la soumission navrée d'Eurydice qui s'éloigne, conduite par Mercure impassible, sont divinement exprimées. Point de violent désespoir; le sentiment est à la fois intense et contenu. Devant cette majestueuse composition se tenaient deux dames; l'une d'elles, vêtue de velours et de fourrures, encore jolie, bien que d'une complexion évidemment maladive, s'appuyait au bras de sa compagne, en grand deuil, la Psyché signalée par M. Spooner. Tandis qu'elle contemplait le bas-relief, une mélancolie profonde se reflétait sur les traits de celle-ci. N'était-ce pas la plus pathétique des allégories? Elle y voyait le danger de regarder derrière soi, le crime de rappeler par le désir les rapides délices envolées à jamais.

Par hasard, lady Athelstone et lady Bannockburn entrèrent dans cette salle, précédant de quelques minutes le reste de la société.

— Voilà, je suppose, ce que le Guide Murray enjoint d'admirer, dit lady Athelstone en s'approchant du marbre attique.

Au son de sa voix, la jeune fille en deuil tourna vivement la tête avec un cri de surprise.

— Grand Dieu! est-ce possible?.. Nellie Dawson!

— Oh! mylady!

Elle luttait contre son émotion, mais ce fut en vain; la pauvre enfant fondit en larmes.

— Nellie est orpheline; peut-être l'ignoriez-vous? murmura Mme Goldwin. Il n'y a pas un mois que je l'ai envoyée faire ses adieux à sa mère avant de partir; rien chez Mme Dawson ne semblait indiquer une fin prochaine, et cependant, à peine avions-nous eu le temps d'atteindre Paris que la nouvelle de sa mort nous est parvenue.

— Mon Dieu!.. Je suis désolée!.. Une si digne femme!.. La mort subite est quelque chose d'affreux...

— Pour ceux qui survivent, interrompit Mme Goldwin. Pour une personne aussi bien préparée que l'était la mère de Nellie, c'est une

bénédiction au contraire, mais j'ai cru que la malheureuse enfant ne pourrait supporter ce coup; sa santé ne s'est rétablie que peu à peu. J'espère que le voyage lui sera salutaire.

— On m'avait dit déjà, madame, combien vous étiez bonne. Il est si rare que les gouvernantes soient traitées de cette façon! Laissez-moi vous remercier personnellement...

La langue de lady Athelstone s'embarrassa; elle venait de voir entrer Wilfred et Sylvia. Comment son fils allait-il aborder Nellie? Que se passerait-il?

Nellie cependant était redevenue jusqu'à un certain point maîtresse d'elle-même; abaissant un voile de crêpe sur son pâle visage, elle fit bonne contenance devant l'épreuve.

— M'évitera-t-il encore? pensait-elle en se rappelant leur dernière rencontre et comme il s'était détourné d'elle sur la tombe de son père.

Mais non,.. il ne lui donna pas ce nouveau chagrin. Wilfred Athelstone ignorait les demi-mesures. D'abord une rougeur fugitive lui monta aux joues,.. étonnement, hésitation?.. Quoi qu'il en fût, il se remit très vite, traversa la salle et vint tendre la main à Nellie avec un affectueux sourire. Ce qu'il lui dit, ce qu'elle parvint à répondre, elle ne se le rappela jamais; elle eut le sentiment que la foule passait, les laissant seuls... seuls auprès de lady Athelstone, car Mme Goldwin causait maintenant avec les dames Brabazon, qu'elle avait rencontrées autrefois durant un séjour à des eaux quelconques et qui semblaient la retrouver avec plaisir.

Ce que Nellie se rappela jusqu'à son dernier jour, ce fut le regard de tendre compassion que Wilfred arrêta sur ses vêtemens de deuil. Ils restèrent un grand quart d'heure ensemble. Lady Athelstone était sur les épines; elle comptait cependant que sa présence empêcherait cet entretien d'être compromettant.

— Je vous inviterai à dîner, ma chère Nellie, en allant rendre visite à Mme Goldwin, dit-elle pour mettre fin à la conversation; ne venez pas me voir jusque-là. Vous avez une situation excellente... Gardez-la bien et ne vous laissez pas gâter surtout,.. ce serait dommage.

Qu'éprouvait Wilfred cependant? se demanda-t-il si sa passion presque enfantine pour Nellie avait survécu à une séparation de dix-huit mois? la pitié que lui inspirait le deuil de l'orpheline se mêla-t-elle à une émotion plus tendre ou bien la vanité satisfaite fut-elle seule en jeu chez lui lorqu'il vit combien sa présence remuait jusqu'aux profondeurs de son être cette ravissante fille qui était l'objet de la curiosité générale? D'autres pouvaient s'y tromper, mais l'accent brisé de sa voix, le frémissement de ses petites mains gantées de noir l'avertissaient assez pour sa part qu'elle n'avait rien oublié...

— Qui est-elle? demanda Sylvia.

— Mme Goldwin vous l'a dit, la gouvernante de ses enfans, répondit lady Frances d'un ton qui impliquait qu'elle en savait plus long.

— Mais qu'était-elle avant cela?

— Ne vous rappelez-vous pas les méchancetés que maman vous a rapportées sur cette amourette de village?

— Une villageoise, cette jeune fille?.. C'est impossible...

— C'est vrai pourtant. Vous n'avez donc pas vu que lady Athelstone était au supplice?

— J'ai vu que l'affectueuse déférence de lord Athelstone à son égard n'avait rien de commun avec les manières d'un homme qui... En somme, je ne sais que penser...

Elle s'informa aussitôt de la façon la plus franche, questionnant Wilfred sans détours, quand il la rejoignit. Le jeune homme répondit avec une sincérité relative, c'est-à-dire qu'il lui raconta tout ce qui concernait Nellie, sauf le goût qu'il avait eu pour elle, sa fameuse querelle avec le cousin Sam et les mesures prises par feu son père en conséquence : — Certainement elle vous intéressera quand vous la connaîtrez, ajouta-t-il.

— Je n'en doute pas, répondit Sylvia pensive.

Le lendemain, miss Brabazon alla, en effet, voir Mme Goldwin et fut reçue, bien qu'une heure auparavant la porte eût été fermée à Wilfred Athelstone. Sylvia, qui avait été frappée la veille de la beauté du jeune visage voilé de crêpe, le fut plus encore en voyant à découvert cette petite tête d'un dessin classique, cet ovale pur, ces yeux limpides. Plus elle étudiait Nellie, plus elle s'éprenait de sa douceur. Comme une fleur qui s'entr'ouvre pétale par pétale sous la chaude influence du soleil, l'âme de Nellie s'ouvrit aux rayons de la bienveillance de Sylvia. Il lui semblait, en la regardant, en l'écoutant, avoir affaire à une sorte de déité placée bien au-dessus de tout ce qu'elle avait jamais rencontré. La grâce lente de ses mouvemens, la douceur sérieuse de ses manières, la bizarrerie même de sa toilette, tout contribua à la pénétrer d'admiration pour une nature supérieure aux choses mesquines et artificielles. Quant à l'idée d'être mise en balance avec cette créature incomparable, elle ne traversa pas, fût-ce une seconde, l'esprit de la pauvre enfaut... La rivalité, la jalousie étaient impossibles;.. elle n'existait plus pour Wilfred, c'en était fait, et à la question qui lui revenait souvent à l'esprit depuis la veille : — Est-il aimé de la belle dame qui marchait à ses côtés et l'aime-t-il? — elle ne put s'empêcher de répondre après son entrevue avec Sylvia : — Il doit l'aimer... Sa femme sera digne de lui.

Que de larmes elle versa cette nuit-là en priant pour Wilfred à deux genoux! Cependant elle se croyait capable d'affronter maintenant

sa présence avec calme; la première illusion dont elle se fût bercée était anéantie. Il appartenait ou appartiendrait bientôt à une autre; elle n'avait plus qu'à se soumettre. Chose étrange! il lui semblait qu'elle pourrait sans trop d'effort s'attacher à Sylvia Brabazon.

Cette dernière, de son côté, réfléchissait beaucoup. A ceux qui lui demandèrent comment elle avait trouvé miss Dawson et si le ramage répondait au plumage, elle répondit brièvement que cette jeune fille lui faisait l'effet d'un ange attristé par le contact des douleurs et des péchés de ce monde.

XVIII.

La pluie tomba plusieurs jours de suite, comme elle ne tombe qu'à Rome, par torrens, et le pique-nique à Castel-Fusano dut être retardé. Wilfred continuait à passer toutes ses soirées chez Mme Brabazon et Sylvia causait volontiers avec lui, mais en éloignant systématiquement le seul sujet qui lui tînt au cœur. Sa mère, bien médiocre observatrice pourtant, remarquait qu'en l'absence de Wilfred elle restait silencieuse, absorbée, son crayon sur ses genoux, les yeux fixés une demi-heure de suite sur le ciel de plomb ou sur les toits ruisselans. Une fois, Nellie lui amena les petites Goldwin, et tandis que Mme Brabazon bourrait ces enfans de bonbons, elle esquissa la tête de leur jolie gouvernante.

Wilfred, pendant ce temps, ne vit pas Nellie une seule fois. Quand il rendait visite à Mme Goldwin, elle n'était jamais dans le salon, soit hasard, soit parti-pris; mais partout où il allait, au club anglais, dans les salons ou dans les ateliers, il entendait vanter sa beauté. L'attention générale décernée à l'idole de son adolescence le flattait secrètement. Certes il persistait plus que jamais dans le culte craintif qu'il rendait à Sylvia, mais en se réjouissant d'autre part de n'avoir fait aucun tort à Nellie, qui n'était pas à plaindre, en somme. Cette certitude lui était un demi-soulagement et calmait les remords qu'il avait commencé à concevoir.

Le premier jour où le soleil reparut après la pluie, Wilfred vit de sa fenêtre Nellie et les enfans de Mme Goldwin gravir les degrés qui conduisent au Pincio.

— Mon chapeau! cria-t-il à Lorenzo, qui exerçait maintenant auprès de lui les fonctions de page.

Jamais il ne résistait à un premier mouvement; or son premier mouvement était cette fois de rejoindre sa petite amie et de causer avec elle en tout bien tout honneur. Wilfred ne se doutait guère que les yeux noirs de Lorenzo le guettaient de loin et qu'ils étincelaient de colère : — La noble *signorina* serait-elle bien aise d'apprendre que *milordo* se promenait avec des jeunes filles?

Les vœux du petit vagabond s'étaient réalisés à demi le jour où il était entré au service de sa seigneurie ; mais il conservait l'idée fixe de pouvoir se dévouer à la fois aux deux bienfaiteurs que le ciel lui avait donnés ; pour cela, il fallait que milordo, comme il l'appelait, épousât sa chère dame. Lorenzo était parfaitement résolu à faire tout son possible pour qu'il en fût ainsi. Quand lady Athelstone demanda Wilfred une heure après, il eut donc soin de l'informer en détail de l'excursion matinale de son fils au Pincio, en appuyant sur toutes les circonstances qui pouvaient l'alarmer.

Pendant ce temps, Mme Goldwin recevait une visite imprévue. Saint-John tombait chez elle, venant de Paris d'une traite. Elle le trouva changé ; mais la longueur du voyage pouvait expliquer un air de fatigue. La conversation s'engagea très vite sur miss Dawson.

— La mort de sa mère l'avait accablée, pauvre petite, dit Mme Goldwin ; elle commence pourtant à prendre le dessus. J'ai modifié mon opinion en ce qui la concerne... Je crois comme vous que le mariage sera son meilleur refuge. Lord Athelstone et sa mère sont ici...

Saint-John tressaillit ; il l'ignorait évidemment.

— Et vous avez des soupçons, Mary, quoiqu'elle m'ait dit elle-même...

— Qu'elle était libre. Oh ! elle l'est, je n'en doute pas. Nous avons rencontré tout à fait par hasard ce jeune lord byronien ;.. il a été fort convenable et sa mère très gracieuse.

— Mais continue-t-il à la voir ? Répondez-moi, de grâce.

— Je les sépare le plus que je peux. Moins elle le verra, mieux cela vaudra pour son propre bonheur. Quant à lui, il n'est certainement pas amoureux d'elle..; je le crois très occupé ailleurs ; mais c'est un homme dangereux et sur lequel une femme aurait tort de compter...

— Il ne l'aime pas, dites-vous?.. C'est tout ce que je demande. Et elle pense toujours à lui ?

— Je le crains, bien qu'elle ne m'en ait jamais rien dit...

— Comment ne comprend-elle pas que cet engouement déplorable est sans espoir ?

— Une femme ne raisonne guère quand il s'agit d'amour, mon cher cousin : la fierté peut l'aider à cacher sa blessure, mais le temps seul guérit...

Après un silence, Saint-John reprit très bas :

— Ma vie est liée à la sienne. Vous savez si je suis faiseur de phrases et sentimental... Eh bien ! à moins d'épouser miss Dawson, je ne me marierai jamais.

— Tâchez donc de la conquérir. Vous allez me trouver encore mondaine et positive, n'importe ;.. comme toujours je serai sin-

cère... Si j'approuve votre projet de mariage après l'avoir blâmé, ce n'est pas seulement parce que mon affection pour Nellie s'accroît tous les jours, c'est surtout parce que j'ai pu constater que sa beauté, sa tenue parfaite lui faisaient vraiment une situation exceptionnelle et qu'au point de vue social, vous n'auriez pas à souffrir d'un lien disproportionné. Mais ne soyez pas trop impatient... Laissez lord Athelstone épouser d'abord sa divine Sylvia... Oh! vous n'avez pas entendu parler encore de miss Brabazon?.. C'est une personne originale et accomplie. Vous la verrez.

— Les enfans sont sortis? demanda Saint-John, devenu rêveur.

— Oui, ils sont allés au Pincio.

Peu d'instans après, le jeune homme prit congé; on devine pourquoi. Il s'en alla explorer la terrasse, presque déserte à cette heure, puis ces longues allées où les bustes des grands hommes du passé assistent aux flâneries des badauds de nos jours. En tournant un angle, celle qu'il cherchait lui apparut, mais non pas seule; lord Athelstone marchait à ses côtés... Le cœur lui manqua; il fut tenté de battre en retraite... Impossible!.. Les enfans l'avaient vu :

— Cousin Hubert! cousin Hubert!

Il fallut se prêter à leurs bruyantes démonstrations, les embrasser... Quand sa figure barbue, après s'être appuyée une seconde à ces petites joues roses, se montra enfin à Nellie, toute trace d'émotion en avait disparu, chassée par un effort énergique; sa main ne trembla pas en serrant celle de lord Athelstone : comme il souffrait pourtant! Aucune parole qu'il n'eût pu entendre n'avait été en réalité échangée entre les deux promeneurs, mais hélas! les yeux de Nellie rayonnaient de joie. Un peu effrayée d'abord à l'approche de Wilfred, elle s'était livrée bien vite au plaisir d'écouter cette voix chérie lui parlant de sa mère, du pays, de tout ce qu'elle avait aimé. Une fois par mégarde, la main de Wilfred avait effleuré la sienne et envoyé un tressaillement dans tout son être; que le ciel lui semblait bleu et le soleil brillant! Une odeur de violettes arrivait jusqu'à eux portée par la brise. Ce parfum, bien des années après, la ramena toujours à cette matinée d'enchantement sur le Pincio. Du monde et de sa malice elle ne savait rien; elle s'inquiéta fort peu de voir passer dans l'allée lady Porchester, qui ricana en répondant au salut de Wilfred. L'apparition de Saint-John en revanche lui fut singulièrement pénible. Elle ressentait pour ce jeune homme des sentimens mêlés de reconnaissance, d'estime et de crainte : — Que pensera-t-il? se demanda-t-elle soudain. — Et il lui sembla qu'elle le haïssait presque. Il avait interrompu son rêve.

— Saint-John! par ma foi! Il tombe toujours des nues, ce Saint-John! Depuis quand êtes-vous ici, mon camarade?

— Depuis ce matin.

— Et, surprise sur surprise, vous connaissez miss Dawson?

— Naturellement. Mme Goldwin est ma cousine. Nous nous sommes rencontrés à la campagne.

Wilfred eut conscience d'une froideur insolite dans l'accent et les manières de son ami.

— Je m'empare de vous, dit-il cordialement. Nous irons philosopher ensemble parmi les ruines tous les jours.

— Merci. J'aurais bien peu de temps pour cela.

— Que diable a-t-il donc contre moi? se demanda Wilfred. Est-il possible qu'il soit féru de ma petite Nellie?.. Que dis-je? elle n'est plus à moi... il n'a pas lieu d'être jaloux. — Et telle est l'étrangeté de notre nature humaine qu'il éprouvait un vague ressentiment à la seule pensée qu'un autre prétendît conquérir le domaine abandonné par lui.

Saint-John reconduisit Nellie, en prêtant une oreille distraite aux questions intarissables que les enfans adressaient sans trêve à leur cousin Hubert. Lui aussi avait de secrètes pensées : — Cet égoïste ne se fera pas un jeu de son honneur, elle ne lui servira pas de passe-temps, j'y veillerai! se disait-il.

XIX.

Le lendemain, Mme Goldwin reçut de Sylvia un billet ainsi conçu : « Voudrez-vous bien être de la partie que nous comptons faire lundi à Castel-Fusano? Nous partirons à dix heures. Bien entendu, vous amènerez vos enfans et miss Dawson. »

Cette invitation fut communiquée à Saint-John :

— Quelle réponse comptez-vous faire? demanda-t-il.

— J'irai volontiers, mais l'emmener, elle, serait absurde.

— Pourquoi?

Mme Goldwin ouvrit de grands yeux : — Pourquoi?.. parce que je veux éviter autant que possible de la placer sur le chemin de lord Athelstone.

— Bah! ils peuvent se rencontrer tous les jours...

— Ils ne se rencontreront plus. Je me fie à la parole de Nellie. Elle m'a raconté leur promenade sur la terrasse du Pincio, et je lui ai fait remarquer que certaines choses innocentes en elles-mêmes pouvaient être mal interprétées. La pauvre fille m'a promis de ne plus autoriser lord Athelstone à la joindre, mais si elle est du pique-nique, elle ne pourra éviter son contact.

— C'est justement pour cette raison que je vous engage à la prendre avec vous. Il sera possible de me faire inviter, je suppose?

— Assurément, mais expliquez-vous.

— Eh bien! si vous ne vous trompez pas dans vos conjectures,

il ne s'occupera que de miss Brabazon; en tout cas, il ne pourra facilement partager ses soins. Nellie ouvrira les yeux et sera guérie peut-être. J'y ai beaucoup pensé, ma cousine; il faut que cette enfant sache la vérité, il faut que je la sache aussi...

Le lendemain, quatre voitures découvertes partirent à la fois de la place d'Espagne; celle des dames Brabazon, au grand regret de Wilfred, n'avait que deux places; aussi le jeune homme déclara-t-il qu'il irait à cheval.

Les conversations engagées dans les différentes voitures ne manquèrent pas d'un certain intérêt.

— Oui, disait lady Athelstone à l'évêque assis auprès d'elle, l'avenir de mon fils m'inquiète; je n'aurai pas de repos avant que Wilfred soit marié, convenablement marié...

— Oserai-je vous faire remarquer, chère lady Athelstone, répliqua l'aimable prélat, qu'il y a bien de chances pour que les choses tournent selon vos désirs? Vous ne pouvez être qu'heureuse et fière du choix qu'il ne manquera pas de faire sous peu.

— Sans doute, quoique la famille du côté de la mère,.. mais je n'ai pas de vanité... Nous sommes tous égaux devant Dieu, et d'ailleurs votre approbation est d'un si grand poids!.. Par malheur, mon pauvre fils se laisse entraîner facilement de côté et d'autre, de sorte qu'une influence contraire pourrait bien au dernier moment...

— Quelle influence actuelle redouteriez-vous?

— Mon Dieu! je sais à peine,.. c'est-à-dire que je ne puis expliquer... enfin je crains que miss Brabazon ne se trompe sur l'excès de bonté qu'il témoigne à cette gouvernante des Goldwin. Si vous lui faisiez comprendre qu'il a grand tort, car il compromet la petite, et du même coup son propre avenir...

— Avec un jeune homme impétueux, ce dernier argument ne porterait pas, répliqua l'évêque en secouant la tête, outre que je ne saurais prendre la liberté d'aborder un sujet si délicat, à moins d'y être autorisé par les circonstances.

Dans la calèche de Mme Goldwin, les enfans gazouillaient comme des oiseaux, interrompus de temps à autre par une admonestation de leur gouvernante, qui ensuite reportait ses yeux tantôt sur l'horizon lointain de l'immense plaine, tantôt sur les asphodèles fleurissant au bord du chemin. Saint-John était plongé dans le « Murray. » Tout à coup l'attention de Tricksy, l'aînée des petites Goldwin, se fixa sur un cavalier lancé au galop.

— Regardez, regardez, miss Dawson! ce monsieur, comme il va vite!

Nellie n'eut pas besoin de regarder, elle l'avait vu : oui, vraiment, il avait grand air à cheval; un sentier vert à Ripple, un jeune garçon passant le long des haies en fleur sur son poney blanc, lui revinrent à la pensée.

— Mais c'est le monsieur qui s'est promené avec nous l'autre jour ! s'écria Tricksy.

— Oui, c'est lord Athelstone, répliqua-t-elle tranquillement.

— Nous approchons des marais d'où les Romains extrayaient du sel dès le temps des rois, dit Saint-John pour rompre un silence embarrassant ; mais personne ne parut s'intéresser à cette remarque.

Dans la victoria de Mme Brabazon, la mère disait à sa fille :

— Très certainement, tu le connais assez pour savoir à merveille la seule chose qui importe : s'il te plaît, oui ou non...

Sous la fourrure qui les enveloppait toutes deux Sylvia serra la main de sa mère.

— Une autre chose importe encore... il faut être sûre de l'homme qu'on épouse. Je ne suis pas sûre de lui ; autrement... — Elle s'arrêta une seconde, puis reprit : — J'ai du mariage une si haute idée qu'à moins de posséder cette confiance absolue...

— O mon enfant, n'en demande pas trop ; fie-toi à l'ascendant que tu prendras sur lui. Lord Athelstone a pu être léger, il a, dit-on, écrit des extravagances, mais il a du cœur et un cerveau bien organisé ; ces ressources-là suffisent. Va ! crois-moi, épouse-le.

— Non, tant qu'il y aura dans mon esprit l'ombre d'un doute, je ne l'épouserai pas ; je suis fière et je me connais. Je me donnerai tout entière à mon mari, je vivrai, je mourrai pour lui, mais d'abord je veux savoir s'il est réellement à moi, lui aussi. Pour cela il me faut une épreuve.

— Tu as tort !.. Admettons que cet homme ne soit ni meilleur ni pire que le reste de ses semblables, qu'il soit un peu volage, tranchons le mot,.. il te reviendra toujours. Jamais on ne pourra délaisser une femme telle que toi ; ton influence grandira, j'en jurerais, à mesure que s'écouleront les années. Il t'aime maintenant avec passion ; quand il te connaîtra bien, il t'adorera, mon enfant : sinon il ne serait qu'une brute.

— Je n'ai aucun droit à l'adoration, hélas ! et j'ai quatre ans de plus que lui...

— Bon ! l'accident d'être né un an ou deux trop tôt ou trop tard doit-il faire hésiter des gens qui se conviennent d'ailleurs ?

— Et si une femme plus jeune, plus belle, d'un caractère plus souple, allait exercer sur lui de l'empire quand je serai moi-même vieille et fanée ? Je suivrai le conseil de Frances, je le ferai attendre.

— Réfléchis bien... il ne t'est pas indifférent. Tu le perdras, et tu en auras regret.

— S'il est si facile de le perdre, j'aurais tort de rien regretter... Enfin, ma mère, agir autrement me serait impossible.

Une heure après ils étaient tous réunis à déjeuner dans le vieux casino des Chigi, situé au milieu de la forêt de pins. Miss Decker fut

l'âme de la partie. Son insouciance personnelle, son talent pour stimuler les conversations générales, qui faisaient venir, comme elle disait, la farine à son moulin, les fusées inattendues qu'elle lançait à droite et à gauche, empêchèrent que la gaîté ne tarît une seule minute en dépit des préoccupations de celui-ci ou de celle-là.

Chacun sortit de table réconforté, animé, tout à des idées riantes et débarrassé, provisoirement du moins, de ses ennuis; c'est l'effet immanquable de la bonne chère précédée par un exercice vivifiant au grand air. Lord Athelstone l'éprouva; il était parti fort maussade et avait formulé ses révoltes contre la vie dans le plus amer des sonnets, tout en galopant à travers la campagne; mais aussitôt que miss Brabazon lui eut permis de s'asseoir à ses côtés, il recouvra sa belle humeur.

Deux par deux, trois par trois, les convives s'égarèrent sous les pins qui découpaient leurs troncs rouges élancés et leurs dais de noir feuillage sur le ciel d'un bleu intense jusqu'à la mer immobile.

Sans aucune affectation de timidité, Sylvia pénétra au bras de Wilfred dans cette majestueuse solitude; elle savait que le moment approchait d'une explication décisive, et tout en la redoutant un peu était résolue à ne pas s'y dérober.

— Éloignons-nous, lui dit Wilfred avec vivacité. Vous m'avez promis cette heure-ci. Elle est à moi seul. Je ne m'en laisserai pas ravir une seconde.

Les deux jeunes gens marchèrent quelque temps très vite en silence, puis, se tournant vers elle :

— Sylvia, dit-il, vous me torturez, vous savez que je vous aime éperdument, et j'ignore jusqu'ici quels sont vos véritables sentimens à mon égard. N'est-ce que de l'amitié, une compassion vague? Si ce n'est que cela, de grâce, dites-le-moi tout de suite.

— C'est mieux que cela, répondit-elle, mais je ne vous dirai rien de plus, sinon que, si vous étiez moins jeune, si je pouvais croire vos résolutions inébranlables, je vous accorderais ma main sans hésiter.

Ce qu'elle venait de représenter si sagement à sa mère sur la différence d'âge qui existait entre eux et qui la laisserait toujours inquiète, elle le lui répéta, sans se laisser interrompre par les protestations, par les prières. En vain essaya-t-il de l'émouvoir en jurant qu'il se connaissait lui-même, qu'il était sûr de l'adorer toujours, qu'il courrait les plus grands périls au contraire, qu'il s'en irait fatalement à la dérive si elle ne consentait à être son ange gardien. Elle lui répondit qu'elle voulait n'être que son amie jusqu'à nouvel ordre, et ne plus parler de mariage pour le moment.

Tant de précautions exaspéraient Wilfred :

— On n'est pas prudent, s'écria-t-il, quand on aime, on ne se préoccupe pas de l'avenir, on croit, on doit croire le présent éternel.

Discuter les effets de l'absence et du temps !.. non, l'amour vrai en est incapable... vous ne m'aimez pas, vous ne m'aimerez jamais !

Et dans sa colère il ne voyait point de grosses larmes gonfler la paupière de Sylvia ; il n'entendait pas trembler cette voix qui parlait de raison et de patience.

Quand miss Decker, qui s'était promenée de son côté avec le professeur Spooner, en essayant de tirer de cet homme distingué les matériaux nécessaires à son prochain article intitulé : *Causeries avec un essayiste éminent*, quand miss Decker les rejoignit, ils étaient debout sur le sable, Sylvia très pâle, Wilfred les lèvres serrées et occupé en silence à jeter des cailloux dans la mer. Une Américaine ne tire pas grande conséquence du tête-à-tête sous les ombrages d'un jeune homme et d'une jeune femme. Miss Decker, dont les talens d'observation étaient tout au service de ses propres intérêts, ne soupçonna donc rien ; il n'en fut pas de même pour Nellie, qui, en faisant jouer les enfans le long de la plage, n'avait perdu aucun des mouvemens de ces deux figures découpées sur le ciel bleu. Elle ne pouvait se faire illusion désormais. Wilfred, qui ne lui avait adressé que deux ou trois bonnes paroles, était absorbé corps et âme par miss Brabazon. La pauvre enfant considérait leur mariage comme chose faite ; il restait cependant plus problématique que jamais : Sylvia était romanesque, elle attendait trop de la vie ; l'amour qu'elle ressentait était un motif de plus pour qu'elle se tînt sur ses gardes. Sa propre volonté devait être ici l'obstacle au bonheur.

Le soir même, elle eut avec sa mère une brève conversation :

— Maman, si nous allions passer quelques semaines à Naples ? Mon oncle Giorgio vient d'y arriver, vous serez bien aise de le voir.

— *Milordo* vient-il aussi, *cara?* demanda Mme Brabazon inquiète.

— Je ne crois pas...

— Et vraiment tu veux y aller?.. Tu es sûre?..

— Je suis sûre qu'il vaut mieux pour moi être absente de Rome jusqu'à Pâques.

Elle se pencha vers sa mère et l'embrassa. Mme Brabazon soupirait, mais elle n'osa discuter davantage une résolution qui, — elle connaissait sa fille, — devait être bien mûrie et tout à fait inébranlable. Il fut décidé que le départ pour Naples aurait lieu deux jours après. La consternation de leur coterie à cette nouvelle fut extrême et s'exhala en cris d'étonnement. Wilfred seul garda le silence ; son orgueil était blessé trop profondément pour qu'il pût s'arrêter au projet de poursuivre Sylvia ; elle s'était jouée de lui, pensa-t-il. Lorenzo fut seul à deviner ce qu'il souffrait. Le gamin, encore boiteux, descendit, en s'aidant d'un bâton, l'escalier d'Espagne pour

se rendre à l'hôtel où demeurait Sylvia. Il la trouva emballant ses esquisses.

— Tu viens me souhaiter bon voyage? dit-elle avec son doux sourire.

— Ah! signorina, s'écria le jeune garçon, se jetant devant elle d'un mouvement passionné,.. ne partez pas, ne partez pas,.. ou s'il faut que vous partiez, revenez bien vite.

— Oui, dans deux mois au plus...

— C'est bien long, deux mois...

Et Lorenzo se mit à pleurer.

— Tu es heureux chez ton maître? demanda Sylvia inquiète.

— Je serais heureux si vous étiez toujours là, répondit-il en soupirant.

— Tu sais bien que c'est impossible; enfin mylord est bon pour toi...

— Oh! oui, très bon, mais cela rend les autres domestiques jaloux, et puis je ne parle pas leur langue. La mère de mylord ne m'aime pas non plus.

— Ne te figure donc pas de pareilles choses. Fais ton devoir sans te préoccuper de ce qu'on pense de toi.

— Je ne peux pas m'empêcher d'être malheureux. Mylord est bien malheureux aussi!

— Mylord? que veux-tu dire?

— Il reste assis à rêver comme cela...

Et Lorenzo, contrefaisant son maître, ensevelit sa tête entre ses mains; puis, la relevant, il fixa sur elle ses yeux de charbon ardent qui prirent leur expression pénétrante et astucieuse, tandis qu'il ajoutait : — Je crains bien... — Mais il n'osa en dire davantage et s'arrêta brusquement avec un geste expressif.

— Que crains-tu?

— Je crains que, quand vous serez partie, il n'ait tant de chagrin, tant de chagrin qu'une autre signorina, *quella biondina*...

Elle l'interrompit avec une sévérité dont il n'eût jamais cru capable cette dame angélique.

— Tais-toi... tu ne sais ce que tu dis;.. je te pardonne pour cette fois, mais que cela ne recommence jamais, autrement je ne te connaîtrais plus.

Lorenzo essaya de protester; elle sonna et lui montra la porte.

XX.

Elles étaient parties... Les journées se traînaient dorénavant pour Wilfred avec une lenteur désespérante, mais aucun être humain

ne reçut la confidence de son désappointement, et son vieil ami, Hubert Saint-John, moins que qui que ce fût. Une barrière s'élevait de plus en plus entre ces deux camarades si étroitement liés jusque-là; cependant Hubert jugeait Wilfred moins mal qu'il ne l'avait fait un instant; il savait de source certaine que lord Athelstone, loin de chercher les occasions de rencontrer Nellie, semblait plutôt l'éviter, qu'il n'allait presque jamais chez Mme Goldwin et passait toutes ses matinées à écrire. Dans le monde, quelque coquette endurcie était généralement l'objet de ses hommages. Une nouvelle venue à Rome causa des inquiétudes à lady Athelstone; on l'appelait Mme Crosbie. Le professeur Spooner lui reconnaissait un type primitif de la plus grande pureté, l'air d'une sainte de Cimabue sur fond d'or; elle le savait et mettait tous ses soins à se présenter de profil. A l'ambassade et dans les autres maisons où il la rencontrait, Athelstone trouvait, de son côté, quelque distraction à contempler le profil préraphaélique de Mme Crosbie et à parler sentiment avec elle. Ce n'était pas bien dangereux; toutefois lady Athelstone disait souvent à l'évêque : — Quel dommage que miss Brabazon ait quitté Rome! Le cher enfant est si inflammable, et cette Crosbie si sournoisement accaparante!..

Elle répéta les mêmes paroles aux Bannockburn, et lady Frances crut de bonne foi rendre service à son amie Sylvia en l'avertissant de ce qui se passait : « Non pas qu'il prenne au sérieux l'innocence d'emprunt et la simplicité affectée qui ravissent le professeur Spooner, ajoutait-elle; certes, il a trop d'esprit pour cela, mais elle flatte sa vanité que vous avez froissée; cela suffit pour expliquer une *flirtation* qui désole sa mère. »

Nous n'avons pas à parler, quant à présent, de l'effet que cette nouvelle produisit sur Sylvia; ce qui l'affligea probablement réjouit en revanche Mme Goldwin et surtout Saint-John : déçu dans ses plus sérieuses espérances, le jeune lord se consolait sans le secours de Nellie Dawson! Celle-ci, pour sa part, accepta la *flirtation* avec Mme Crosbie, comme elle avait accepté l'intimité avec miss Brabazon, sans laisser rien paraître. On en parlait souvent, avec intention, en sa présence; elle ne levait pas les yeux de son ouvrage, mais peut-être le soir, dans la solitude de sa petite chambre, les sanglots étouffés tout le jour s'échappaient-ils enfin de son cœur oppressé. Mme Goldwin comptait cependant plus qu'elle ne l'avait fait jusque-là sur la guérison de sa protégée; ce qui lui donnait de l'espoir, c'était un retour de franchise affectueuse dans ses manières avec Saint-John; il eût été impossible, du reste, pour toute femme douée d'un peu de cœur, de rester insensible à autant de dévoûment et de fidélité.

Tout l'hiver, les charmes de la jeune gouvernante anglaise

défrayèrent les conversations; partout où se rendait le trio, — Mme Goldwin, miss Dawson et Saint-John, — visitant une villa, une galerie, une église, il se trouvait un groupe de jeunes gens pour suivre à distance, avec l'admiration sans déguisement que les Italiens considèrent comme un hommage naturel rendu au beau sous toutes ses formes. Mme Goldwin eut à repousser mainte prière de faire le buste, le portrait ou la photographie de la signorina: enfin le succès de Nellie s'établit de la façon la plus éclatante le jour où, sur certain billet qui invitait les petites Goldwin, — Tricksy et Flossy, — au bal d'enfans donné chez l'ambassadrice d'Angleterre, fut ajoutée une ligne concernant miss Dawson : on espérait qu'elle viendrait aussi.

La fête devait commencer et finir de très bonne heure. Tricksy et Flossy s'y préparèrent avec l'entrain du premier âge; malheureusement, la veille, leur mère prit froid et, délicate comme elle l'était, se vit dans l'impossibilité de les conduire, mais elle ne pouvait songer à désappointer les chères petites ; miss Dawson était là, spécialement invitée, un peu inquiète sans doute, car, comme ses élèves, elle allait dans le monde pour la première fois, mais rassurée par la pensée que personne ne ferait attention à elle. Tout son rôle se réduisait à surveiller les gambades de Tricksy et à empêcher que Flossy ne se donnât une indigestion. Elle ignorait, hélas! que Mme Crosbie eût notifié à lord Athelstone qu'elle honorerait le bal de sa présence avec ses fils, comme la mère des Gracques avec ses bijoux... Il était invité, sans doute?.. Non?.. Oh! assurément, il connaissait assez l'ambassadrice pour savoir qu'il serait le bienvenu. Ne dansant jamais, il causerait avec elle, tandis qu'elle regarderait sauter les enfans. — Et lord Athelstone avait promis qu'il viendrait, mais il oublia sans doute pourquoi il était venu, lorsque, en entrant dans le salon, il aperçut miss Dawson toute seule dans un coin. En vain Mme Crosbie lui décocha-t-elle ses regards rêveurs de vierge *primitive*, il négligea complètement cette suave personne, ce qui fut, nous ne le nions pas, d'une odieuse impolitesse. Comme la dernière heure de cette courte soirée passa vite! Nellie dut l'abréger cependant pour aller chercher Tricksy, qui dévorait à pleines mains un *plumcake*. Wilfred la suivit emportant dans ses bras Flossy, qui, peu habituée à veiller jusqu'à neuf heures et demie, devenait grognon par excès de fatigue.

La pluie tombait à verse quand ils descendirent dans la rue. La voiture de Mme Goldwin attendait, mais lord Athelstone n'avait pas demandé la sienne, et aucun fiacre n'était disponible.

— Ayez pitié de moi, donnez-moi une petite place, dit-il à Nellie.

Certes, elle aurait dû refuser; toute jeune personne bien élevée eût compris l'inconvenance de laisser un jeune homme s'asseoir en

face d'elle dans une calèche close, bien que deux enfans fussent entre eux, et l'aurait laissé prendre plutôt une fluxion de poitrine. Nous n'excuserons pas Nellie.

Ils roulèrent rapidement de la porta Pia à la via Gregoriana, où Athelstone mit pied à terre, non sans avoir recueilli de la bouche de Tricksy quelques renseignemens précieux.

— J'espère qu'il fera beau demain, dit la petite fille dans son zézaiement enfantin, nous irons après déjeuner cueillir des anémones. Maman l'a promis parce que c'est le jour de naissance de miss Dawson. Elle aura dix-huit ans,... elle est bien vieille... Je vais lui offrir un cadeau... et vous?..

— Tricksy, vous me faites honte! dit Nellie en la grondant.

— Voulez-vous que j'aille vous aider à cueillir des anémones? chuchota Wilfred à l'oreille de Tricksy.

Elle lui répondit oui, tout bas, avec le sentiment vague et triomphant néanmoins de vexer sa gouvernante, qui venait de la gronder trop fort.

Et cette enfant terrible n'était pas seule à conspirer contre le repos de Nellie. Mme Crosbie, elle aussi, allait se venger à sa manière. Elle avait vu du vestiaire, où elle se drapait dans son manteau bleu de madone, Wilfred et miss Dawson monter en voiture ensemble :

— C'est navrant, dit-elle à tous ceux qu'elle rencontra, oui, c'est trop triste... Une si jeune créature et déjà perdue! Après s'être laissé faire la cour toute la soirée par lord Athelstone, elle l'enlève... Quelle conduite choquante! Mme Goldwin n'est pas de ma société, mais quelqu'un devrait l'avertir.

Lorenzo, de son côté, entrevit une jolie figure de femme dans la voiture qui ramenait son maître; il remarqua, avec cet instinct bien plus vif chez les êtres sans éducation que chez tous les autres, l'agitation de milordo, tandis qu'il se déshabillait, et la rêverie profonde dans laquelle il tomba ensuite, tout en fumant au coin du feu.

— Celle-là, pensait Wilfred, ne me demanderait pas de devenir parfait pour lui plaire, elle m'aimerait comme je suis, avec mes faiblesses. Oh! je voudrais n'avoir rencontré d'autre femme que Nellie!.. Hélas! je ne sais ce que je dis; ma pauvre petite Nell! pardon!.. Je ne te mentirai pas, je ne mentirai pas à moi-même. Je t'aime parce que tu m'aimes,.. ta chère présence me calme et me console, mais jamais tu ne pourras être pour moi ce qu'est cette femme aux sens glacés, au jugement inflexible!

Il dormit peu, et le lendemain, de bonne heure, donna l'ordre à Lorenzo de faire conduire son cheval au club anglais, puis d'aller jusqu'à la maison de Mme Goldwin, et de tâcher de savoir là, en rôdant devant la porte, de quel côté la signorina irait se promener avec ses petites élèves. Il viendrait le lui apprendre ensuite.

Lorenzo obéit à cet ordre; mais auparavant il épia son maître et le vit entrer chez un bijoutier de la via Condotti; à travers la vitrine, il le regarda choisir un médaillon en or. Une heure après, il l'avertissait que la signorina s'était dirigée du côté de la villa Doria.

Ce n'était pas la première fois que Lorenzo servait d'espion dans une intrigue d'amour; il avait fait son apprentissage à l'*Apollon* et savait comment se comportent les jaloux. Le souvenir lui revint donc d'un certain écrivain public auquel il dicta lestement trois lettres anonymes dans l'intérêt de sa chère dame absente: la première, adressée poste restante à Naples, qui suppliait Sylvia de revenir en toute hâte si elle ne voulait être supplantée par une rivale anglaise, laquelle se faisait reconduire la nuit et acceptait des bijoux; la seconde précisant les mêmes détails pour l'édification complète de lady Athelstone; la troisième, pleine de menaces et de nature, croyait-il, à l'empêcher d'agréer des hommages déjà offerts à une autre, était pour Nellie; mais, ignorant le nom de famille de cette dernière, il remit à plus tard de la faire parvenir. Les deux autres furent jetées précipitamment à la poste.

XXI.

Si Hubert Saint-John, par égard pour les désirs de sa cousine et pour la réputation de celle qu'il aimait, s'interdisait maintenant d'aborder Nellie dans ses promenades, il ne laissait pas, quand l'occasion s'en présentait, de suivre la jeune fille à distance, savourant ainsi le plaisir de veiller sur elle sans être aperçu. La belle matinée printanière durant laquelle furent expédiées les lettres anonymes le trouva donc dans les jardins désignés par Lorenzo, guettant de loin les jeux des enfans sur le gazon émaillé de cyclamens et d'anémones, et surtout la svelte figure en robe noire qui se mêlait à ces jeux avec une gaîté de bon augure, pensait-il, tandis que sa voix claire et son rire joyeux arrivaient jusqu'à lui. Celle qui pouvait rire et s'ébattre ainsi dans l'innocence et l'expansion de son cœur, sous ce radieux soleil, ne devait pas être inconsolable. Saint-John se prit à espérer. Ce ne fut point pour longtemps : le pas d'un cheval résonna sur le gravier, et les cris de joie des enfans saluèrent un jeune homme qui, sautant avec vivacité à terre, s'avança vers Nellie, très confuse, évidemment embarrassée. Il vit les mains de la pauvre fille s'abandonner un instant aux mains de Wilfred, il la vit secouer obstinément la tête, puis accepter cependant sur son instante prière un écrin enveloppé qu'il avait tiré de sa poche. De son côté, elle semblait supplier,.. qu'il s'en allât sans doute,.. car, d'un air d'hésitation et d'impatience, il finit par enfourcher son cheval et s'éloigner à regret, en se retournant plus d'une fois sous prétexte d'en-

voyer un signe d'adieu aux deux petites filles, consternées qu'il ne fût pas resté avec elles à cueillir des fleurs.

Si Nellie se fût doutée que quelqu'un l'observât, peut-être ne se serait-elle pas assise sous un arbre pour contempler quelque chose qu'elle tenait à la main et le presser contre ses lèvres. Les impressions du spectateur silencieux de ce petit drame sont faciles à concevoir. A sa douleur profonde se mêlait une indignation inexprimable contre l'homme qu'il appelait naguère son ami et qui venait aujourd'hui sans remords jouer auprès d'une créature aussi naïve que Marguerite elle-même le rôle criminel de Faust. Comment défendre Nellie? Tandis qu'en regagnant sa demeure Hubert se posait cette question, le hasard plaça devant lui la figure imposante et courtoise de l'évêque. Il allait passer en saluant, car ses relations avec ce dignitaire de l'église anglicane n'étaient rien moins qu'intimes, mais au moment même il s'entendit interpeller par son nom :

— Je désirerais avoir quelques minutes d'entretien avec vous, monsieur, dit l'évêque. Si vous n'êtes pas trop pressé, voudrez-vous bien monter chez moi? nous serons mieux que dans la rue.

Saint-John s'inclina sans répondre et accompagna son interlocuteur jusqu'à l'appartement austère, encombré de livres et de paperasses, qu'il occupait au premier étage d'une grande maison triste.

— Monsieur, dit aussitôt l'évêque en lui offrant l'unique fauteuil qu'il y eût dans la chambre et en prenant lui-même une chaise, je m'adresse, si je ne me trompe, au proche parent de Mme Goldwin, à l'ami intime de lord Athelstone?

Hubert fit un signe affirmatif.

— Eh bien! lady Athelstone, qui m'honore de sa confiance, m'a demandé des conseils qui m'embarrassent beaucoup. D'abord, je m'étais récusé; mais une nouvelle qui est parvenue jusqu'à moi ce matin m'a fait tant de peine que j'ai promis d'intervenir entre une mère justement inquiète et son fils qu'il faut arrêter sur la pente fâcheuse où il s'engage. L'idée m'est venue tout à coup que vous pouviez agir plus efficacement que moi.

L'évêque s'arrêta une seconde, puis il poursuivit, tandis que Saint-John fixait sur lui un regard direct et interrogateur.

— Vous n'ignorez pas que lord Athelstone a été arrêté autrefois, grâce à la prudence de son père, dans une folie dont miss Dawson était l'objet. Malheureusement il s'est laissé ressaisir depuis peu par le même vertige. Hier soir, à l'ambassade, il a compromis, dit-on, cette jeune personne en lui faisant toute la soirée une cour assidue et a fini par monter en voiture avec elle. Les renseignemens très positifs qu'a reçus lady Athelstone sont confirmés par une lettre anonyme. Sans doute nous savons ce que valent de pareilles dénonciations; mais cette fois il est question d'un bijou offert et accepté.

Naturellement, il ne peut être question de mariage... Lord Athelstone est jeune, il s'amuse sans songer aux conséquences, je veux le croire..; toutefois nous n'avons pas de peine à deviner l'interprétation que le monde donnera à ses rapports avec une personne dans la situation de miss Dawson.

Hubert continuait de regarder fixement l'évêque sans pouvoir articuler un mot. Il était atterré; ce nouveau coup le frappait comme une massue. N'était-ce pas assez, grand Dieu! de l'angoisse qu'il avait éprouvée tout à l'heure en assistant aux manœuvres coupables d'Athelstone? Fallait-il admettre une complicité qui souillait Nellie à ses yeux? Sa physionomie bouleversée fut pour l'évêque toute une révélation. Il se détourna l'espace d'une minute sous prétexte de tisonner, puis s'adressant de nouveau à Saint-John :

— La question, monsieur, est celle-ci : Dois-je parler à lord Athelstone? Je ne me dissimule pas que, tenant l'église en respect fort médiocre, il n'accordera aucune importance à mes admonestations. Quelques paroles de Mme Goldwin auraient plus de poids; cette dame a toute autorité, puisqu'il s'agit de la conduite de quelqu'un de sa maison, dont elle est pour ainsi dire moralement responsable. Mais je connais bien peu Mme Goldwin. Il me semble que vous, monsieur, qui êtes lié avec toutes les parties intéressées, vous pourriez mieux que moi exposer les faits.., empêcher le mal...

Hubert se leva et d'une voix sourde :

— Je vous remercie, mylord, dit-il pâle et tremblant, ce dont l'évêque, en homme souverainement poli, ne parut pas s'apercevoir, je vous remercie de vous être fié à moi. En effet, il vaut mieux que j'agisse seul... Oui,.. je saurai empêcher le mal. La bonne renommée de miss Dawson est chère à ma cousine et à moi-même. Seule son ignorance du monde a pu la conduire à d'imprudentes démarches. Sa pureté est celle d'un enfant. J'en jurerais sur ma vie.

— Et je n'en ai jamais douté, monsieur... Avec cette physionomie ingénue... Me ferez-vous la grâce de m'avertir de ce qu'aura décidé Mme Goldwin?

— Mme Goldwin sera fort peu mêlée à tout ceci. Je me charge de tout arranger. Il n'y aura plus de scandale... Voilà ce que je puis promettre... Vous avez ma parole, mylord.

Et Saint-John se retira, reconduit par l'évêque enchanté d'avoir placé en si bonnes mains une affaire délicate.

Saint-John cependant n'avait qu'une idée, provoquer Wilfred Athelstone, quand il se présenta chez celui qu'il nommait tout bas un misérable. Lorenzo l'introduisit dans le cabinet où son maître s'occupait à corriger des épreuves. *Les Fleurs du mal* de Baudelaire étaient sur la table; il venait de les lire. Levant la tête au bruit d'une porte qui s'ouvrait, il accueillit amicalement Saint-John;

— Asseyez-vous donc, allumez un cigare, dit-il, étonné que son ami ne prît pas la main qu'il lui tendait.

— Merci, j'aime mieux rester debout pour ce que j'ai à vous apprendre. En ce moment, toute notre colonie anglaise déchire à belles dents la réputation de miss Dawson, et vous en êtes cause.

Wilfred rougit jusqu'au front.

— Je ne comprends pas... Je n'ai rien fait pour cela... Vous savez quel intérêt je porte depuis son enfance à la personne dont vous parlez.

— Il ne lui a été que funeste. Mais prenez garde, vous n'êtes plus ici le seigneur du village à qui tout est permis, vous êtes...

— L'objet de la curiosité, de la malveillance, des commérages d'une coterie d'infernales vieilles sorcières qui ne me pardonnent pas de ne pouvoir être amoureux de leurs filles, interrompit violemment Wilfred. Comment écoutez-vous de pareils propos?

— Je n'écoute rien... Je me sers de mes yeux... J'ai vu ce matin tout ce qui s'est passé entre vous et miss Dawson.

— Bah! vous prenez la peine de jouer le rôle d'espion pour si peu de chose? Cette rencontre a été un effet du hasard; nous avons causé cinq minutes.

— Passons à un fait plus grave : votre retour de l'ambassade avec elle. Vous connaissez le monde aussi bien que moi. Vous savez si l'opinion publique souffre qu'on la défie... Mais vous n'êtes qu'un égoïste...

— Je ne supporterais ce langage d'aucun autre que vous, Saint-John, dit Wilfred en se mordant les lèvres; si je l'excuse, c'est à cause seulement de l'intérêt personnel très vif que vous semblez prendre...

— Ne vous inquiétez pas de mes motifs... Je cite des faits que vous ne pouvez nier. Si Mme Goldwin renvoyait aujourd'hui son institutrice, la pauvre fille ne trouverait plus de place nulle part.

— Et quel droit avez-vous de me faire de la morale à propos de miss Dawson?

— Mes droits, les voici, répondit Saint-John, parlant très lentement et très distinctement. Je lui ai demandé d'être ma femme, je suis prêt à la couvrir de la protection de mon nom, ce que vous ne ferez jamais. Vous êtes fier d'afficher la plus belle fille de Rome, voilà tout... Eh bien! vous ne continuerez pas votre œuvre, je le jure;.. toute relation entre vous et miss Dawson doit cesser sur-le-champ.

Avec ses grandes qualités, Saint-John manquait de tact. Il le prouva en appuyant trop. Les yeux d'Athelstone, qui avaient perdu

d'abord quelque chose de leur éclat hostile, étincelèrent de plus belle comme une épée que l'on tire du fourreau.

— Les menaces n'ont pas de prise sur moi. Quand Mme Goldwin chassera Nellie, ma mère sera là pour la recueillir, et je voudrais bien savoir qui se permettra de dire un mot là-dessus.

— Mme Goldwin se gardera bien de chasser une personne qu'elle estime, mais elle quittera Rome plutôt que de la laisser exposée à vos poursuites, et lady Athelstone, j'en suis sûr, lui donnera raison. Nous ne permettrons pas que votre misérable entêtement nuise à cette honnête fille en l'empêchant d'être heureuse.

— Si elle ne croit pas pouvoir l'être en vous épousant, dit Wilfred d'un ton sarcastique, je n'y peux rien.

Les lèvres pâles de Saint-John frémirent, mais son dévoûment généreux eut raison aussitôt de l'orgueil offensé.

— Vous pouvez tout, au contraire. Dites-lui la vérité, dites-lui que votre cœur est à une autre, détournez-la d'une fausse espérance, et elle saura se résigner. En tout cas, elle n'aura pas été le jouet de votre caprice...

La porte s'ouvrit brusquement sur ces entrefaites, et Lorenzo vint dire à son maître que lady Athelstone le demandait tout de suite; en réalité il avait couru avertir celle-ci que milordo était enfermé avec un signor anglais, que leurs voix s'élevaient au diapason de la colère, et lady Athelstone, avertie par les propos de Mme Crosbie, puis par la lettre anonyme, sachant d'ailleurs que Saint-John était le cousin de Mme Goldwin, n'avait pu douter du sujet de la querelle. Son imagination maternelle avait conçu aussitôt la crainte affreuse d'un duel. Wilfred ne fut pas fâché du reste d'être dérangé au milieu de cet entretien plus qu'embarrassant :

— Je réfléchirai à ce que vous m'avez dit et j'agirai en conséquence. — Telles furent les dernières paroles qu'il adressa d'un ton sec à Saint-John. Cinq minutes après, il entrait chez sa mère, nerveux, agité comme l'est toujours un homme mécontent de lui-même. Il la trouva éperdue, demandant à grands cris ce qui s'était passé.

— Saint-John est amoureux de Nellie.

— O mon Dieu! s'il pouvait l'épouser... quel débarras!.. mais après cet esclandre, je crains, hélas!.. Vous lui avez juré qu'il n'y avait rien,.. rien du tout, n'est-ce pas?

— Que voulez-vous dire?

— Enfin que c'était pure étourderie de votre part... Quant à elle, assurément, elle est coupable, très coupable;.. si elle ne vous avait pas encouragé, vous n'auriez pas manqué de la sorte à tous les usages. Naturellement je ne crois pas le quart de ce que dit le monde; cependant l'évêque lui-même...

— Que le diable emporte l'évêque! se mêle-t-il aussi de ce grabuge?

— Quel langage, Wilfred!.. Oh! si votre pauvre père vivait, s'il vous voyait apporter cette honte sur le noble nom que vous portez!

— La honte serait de délaisser à l'heure du péril une pauvre fille calomniée. Allez-vous aussi vous tourner contre elle, ma mère?

Lady Athelstone, pour la première fois de sa vie, essaya d'être ferme, bien mal à propos. Elle croyait agir pour le mieux.

— Il est évident que je ne puis continuer à patronner ostensiblement une personne qui a fait preuve au moins de légèreté. Ma désapprobation...

— Votre désapprobation ne doit s'adresser qu'à moi. Vous savez très bien que, si quelqu'un est coupable, c'est moi, et moi seul.

Lady Athelstone tordait son mouchoir entre ses mains.

— Cependant, à son âge, elle doit savoir qu'une jeune fille, quelle que soit sa position dans le monde, ne peut recevoir des bijoux de la main d'un jeune homme! Miss Brabazon ne l'eût pas fait, ajouta-t-elle, s'imaginant que ce nom, ainsi jeté, impressionnerait son fils.

— Non, répondit-il amèrement, elle n'aurait rien accepté parce que son orgueil l'en eût empêchée, parce qu'elle ne m'aimait pas... C'est odieux, s'écria Wilfred en s'interrompant avec rage, d'incriminer une chose aussi naturelle: un simple cadeau de fête... Ma mère, vous irez trouver Mme Goldwin, vous l'inviterez à venir chez vous avec Nellie...

— Impossible!.. ne me demandez pas cela.

— Je vous dis que c'est le seul moyen de prouver à votre monde que vous méprisez ces mensonges ourdis par les Porchester et autres langues empoisonnées. Ne voulez-vous pas sauver Nellie?

— Soyez raisonnable, mon cher enfant... Naturellement je la défendrai... en paroles,.. mais quant à la rapprocher de vous, tout le monde me blâmerait, et nous n'y gagnerions rien.

— Soit; puisque c'est à votre conscience que vous obéissez, je n'ai plus rien à dire. Seulement ne vous étonnez pas si je suis, de mon côté, la ligne de conduite que me dicte la mienne.

Et lady Athelstone ne le revit plus de la journée. Pour être juste, il faut reconnaître que la promesse qu'elle avait faite autrefois à une pauvre mère de n'abandonner jamais son enfant lui revint maintes fois à l'esprit. Cette promesse, la tenait-elle? Quel était son devoir en somme? Elle ne le discerna que trop tard.

XXII.

Nellie comprenait fort mal l'italien; elle porta donc tout simplement à sa bienfaitrice la lettre anonyme que Lorenzo avait enfin

trouvé moyen de lui faire tenir; en la lisant, Mme Goldwin rougit comme si elle eût reçu une insulte personnelle; puis elle fit asseoir Nellie auprès d'elle et parla très sérieusement en lui montrant quelles conséquences funestes pouvaient résulter d'une passion qui de sa part sans doute était sincère, mais qui chez Athelstone n'était qu'un vain caprice; elle fut éloquente et sévère. Mme Goldwin n'ignorait pas qu'en matière d'amputation, le scalpel doit faire son œuvre d'une façon rapide, et impitoyable : or il s'agissait d'arracher une fois pour toutes du cœur où il s'était développé au point de le remplir tout entier ce fatal amour. Nellie pleura beaucoup; pour la première fois peut-être elle voyait complètement clair au dedans d'elle-même. Touchée de cette agitation, qui ressemblait à de l'épouvante, Mme Goldwin écrivit à son cousin de ne pas venir ce soir-là, car sa présence ne pourrait, en de telles conjonctures, que troubler et humilier profondément la pauvre fille; Saint-John obéit deux jours de suite. Le troisième jour, il rencontra lord Athelstone, qui sortait de chez Mme Goldwin la tête haute, l'air victorieux. S'arrêtant droit devant lui :

— Eh bien! dit Wilfred, vous le voyez, tout est arrangé!

Sur ces mots ambigus, il lui serra la main avec force, et Hubert répondit à son étreinte.

— Il a vu ma cousine, il s'est excusé, il a promis tout ce qu'elle a voulu... Allons! il est encore capable d'un mouvement généreux, pensa l'honnête garçon en montant l'escalier de la maison où demeurait Mme Goldwin.

Celle-ci le reçut d'un air triste et contraint; ses yeux exprimaient une pitié profonde. Mais ce fut à peine s'il y prit garde.

— J'apporte, dit-il, une grande nouvelle. Miss Brabazon est de retour; cela nous sauve,.. vous comprenez?

Mme Goldwin secoua la tête.

— Trop tard! murmura-t-elle. Hélas! elle revient trop tard.

— Trop tard! que voulez-vous dire? Parlez, Mary.

— Il vient de faire la démarche la plus imprévue,.. je refuse encore de me rendre à l'évidence,.. cependant... Bref il a demandé Nellie en mariage, et elle l'a agréé.

Il supporta le coup comme un homme doit tout supporter : avec fermeté, en silence. S'asseyant, il cacha son visage entre ses mains pendant quelques minutes.

— Vous croyez, demanda-t-il enfin d'une voix rauque, que c'est irrévocable? Sa mère...

— Il affirme qu'il l'amènera à consentir... Mon pauvre Hubert, ne vous désolez pas trop... C'était impossible, voyez-vous,.. elle l'aime tant! Elle l'aime au point de préférer le malheur avec lui à une vie douce et calme auprès d'un autre.

Il se leva, et marchant vers la porte :

— Je partirai demain, rien ne me retient plus!.. Dites-lui... Non, ne lui dites rien. Sans doute nous nous reverrons quand elle sera mariée. Que Dieu ait pitié d'elle! Pauvre, pauvre enfant!

Tandis qu'il s'éloignait, navré, Nellie s'abîmait dans un ravissement sans bornes. Passer de la honte et de la douleur de cette matinée de larmes à un pareil dénoûment, l'avoir entendu dire que le bonheur de sa vie reposait entre ses mains, qu'il avait besoin de confiance, de tendresse absolue, et savait ne pouvoir trouver tout cela qu'auprès d'elle, c'en était trop... Son âme ne pouvait supporter une pareille somme de surprise et de joie; assise devant l'âtre, sur le tapis, les mains jointes, les yeux fixes, elle évoquait chacune des paroles amoureuses et persuasives de Wilfred, n'osant encore y croire, craignant de s'éveiller...

XXIII.

Ce n'était pas l'appel de Lorenzo qui ramenait Sylvia. Le moment de son retour était déjà fixé quand la dénonciation anonyme lui était parvenue; elle n'en avait pas parlé à sa mère, elle avait laissé les choses suivre leur cours naturel, avec quelle angoisse, Dieu seul et elle-même le savaient!

— Comme je l'ai aimé! pensait-elle, comme je l'aime! S'il avait seulement été assez fort pour attendre un peu!

Le voyage lui parut long; cependant elle voulait espérer en dépit de cette lettre infâme et de ses propres pressentimens.

A peine arrivée, le doute ne lui fut plus permis. Lady Athelstone vint en pleurant lui parler de la funeste détermination de son fils et la supplier de l'en détourner :

— Oh! si vous l'aviez agréé il y a deux mois, s'écria-t-elle. Et aujourd'hui encore son salut dépend de vous seule!.. C'est une douloureuse déception qui l'a jeté dans cette folie... Le moindre mot d'espoir...

Sylvia, muette jusque-là, se redressa vivement :

— Quand j'ai quitté Rome, dit-elle d'une voix oppressée, c'était parce que je croyais votre fils trop jeune pour savoir au juste ce qu'il voulait. Vous voyez que je ne m'étais pas trompée, mais jamais je ne supposerai lord Athelstone capable de faire rien contre l'honneur. S'il a donné sa parole, il la tiendra, et je rougirais de l'y faire manquer en admettant que ce fût en mon pouvoir.

Hélas! le stoïcisme de la pauvre Sylvia céda aussitôt qu'elle fut seule. Elle s'enferma dans sa chambre sous prétexte d'une violente migraine, refusant de voir aucun des visiteurs qui affluaient chez

Mme Brabazon, puis, le soir venu, elle alla chercher dans l'église silencieuse de Santa-Maria del Popolo ce refuge que les plus grands esprits comme les plus humbles trouvent auprès de Dieu contre les cruels assauts et le vain fracas du monde. C'était la première fois qu'elle souffrait réellement... Il lui semblait aimer plus que jamais cet homme si indigne d'elle... Sans doute, sa légèreté, son inconstance, dépassaient tout ce qu'elle avait pu imaginer de pire, et pourtant... Sylvia n'avait plus ni force, ni courage; elle sentit qu'elle devait en chercher là-haut; étouffant un sanglot, elle s'agenouilla dans l'ombre, au pied d'un autel peu éclairé. Quelques minutes après, sa méditation fut troublée par le bruit que faisait en retombant le rideau de cuir qui sert de porte... Nellie Dawson était auprès d'elle et murmurait timidement :

— Pardon, je vous ai vue passer et je viens à vous.

Sylvia, qui s'était levée, lui prit la main.

— Avez-vous besoin de moi? dit-elle, penchée sur la jeune fille comme un ange de miséricorde.

— Beaucoup... oh! oui, beaucoup... Je suis si malheureuse! Venez à mon secours... je vous en prie... Vous êtes au courant de tout, n'est-ce pas? Eh bien! sa mère me dit des choses qui me rendent folle : qu'il se perd en m'épousant, qu'il ne veut de moi que par dépit, qu'il vous aime encore et que vous l'aimez, que seul un malentendu vous sépare, et que j'aurai à me reprocher son éternel regret. Est-ce vrai? Oh! je mourrais plutôt!.. De grâce, dites-moi la vérité avant qu'il soit trop tard!.. Ne craignez rien, ne m'épargnez pas...

— Oui, je vous dirai la vérité, ma chère enfant, répondit Sylvia d'une voix frémissante, je vous la dirai en ce qui me concerne, quelque humiliante qu'elle soit pour mon orgueil. Je me suis crue aimée de lord Athelstone... J'avais tort... Je pense maintenant qu'il n'a aimé que vous, et vous seule, au fond de son cœur, depuis votre enfance à tous deux... Il s'est trompé un instant,.. je me suis trompée plus encore... Il retourne à sa première chaîne, qu'il n'avait jamais cessé de porter. Soyez en paix.

Un mois plus tard, le mariage de Wilfred Athelstone et de Nellie Dawson fut célébré à l'ambassade anglaise de Paris.

HAMILTON AÏDÉ.

Traduction de TH. BENTZON.

(La dernière partie au prochain n°.)

LA
NOUVELLE-ZÉLANDE
ET
LES PETITES ILES AUSTRALES ADJACENTES

III[1].

LES VOYAGES DE CIRCUMNAVIGATION. — LES RÉCITS DES CAPITAINES DUMONT D'URVILLE, LAPLACE, DU PETIT-THOUARS, FITZROY, CHARLES WILKES, JAMES ROSS.

I.

Après le bruit des batailles qui avait étourdi l'Europe pendant la première période du siècle, la paix étant assurée, on en revint à se préoccuper des conquêtes de la science, à reprendre goût aux voyages d'aventures. La France, attristée, devait trouver honneur et grandeur dans les résultats de lointaines explorations maritimes. Avec les derniers des grands navigateurs, on verra encore la Nouvelle-Zélande, dans sa plus grande étendue, à peu près en l'état où l'observèrent au siècle dernier le capitaine Cook et ses compagnons; on assistera aux changemens qui s'accomplissent avec une rapidité extraordinaire; on suivra le progrès de la dégradation d'un peuple jusqu'à son complet asservissement, prélude d'une mort prochaine.

Dès l'année 1817, sur la corvette l'*Uranie*, le capitaine Desaulses de Freycinet courait l'Océan-Pacifique accompagné d'hydrographes et de médecins-naturalistes. Il ne visita point la Nouvelle-Zélande;

(1) Voir la *Revue* du 1er mars 1878 et du 15 décembre 1879.

mais en 1824, le navire la *Coquille*, que commandait le capitaine Duperrey, abordait à la baie des Iles. L'état-major comptait, parmi ceux qui se vouaient à l'étude, un jeune officier de l'esprit le plus distingué, Jules de Blosseville, qu'une fin mystérieuse a rendu tout particulièrement sympathique (1). Blosseville profita du séjour à la Nouvelle-Zélande pour acquérir de nouvelles notions géographiques. Les informations furent recueillies près de certains chefs connus pour avoir porté loin les armes de leur tribu et surtout près d'un vieux guerrier qui, sans façon, avait élu domicile sur la corvette française. De la sorte, on apprit les noms indigènes de différentes localités, bientôt substitués sur les cartes aux appellations imposées par les Anglais. On obtint en outre des missionnaires et de quelques capitaines de bâtimens de pêche, des indications qui, à cette époque, n'étaient pas sans prix. Blosseville enregistre nombre de faits touchant les havres et les baies de l'île du Nord (2); il note, d'après le chef insulaire installé à bord de la *Coquille*, l'existence d'un grand lac au centre de l'île; il signale plusieurs rivières et apprend que la Tamise de Cook est le fleuve Houraki des aborigènes. Te Wahï-Poumanou, l'île du sud, alors très fréquentée par les chasseurs de phoques et les baleiniers, se montrait en grande partie déserte. On n'avait rencontré de peuplades qu'aux deux extrémités de l'île et à la côte occidentale, au voisinage du fameux canal de la Reine-Charlotte. D'après les observations de quelques marins anglais, on put décrire différens havres de l'île Stewart (3).

Tandis que le pavillon français flotte à la baie des Iles, le capitaine Edwardson, chargé par le gouvernement de la Nouvelle-Galles du Sud de recueillir le *phormium* (4), donne dans la baie Chalky, à l'autre extrémité de la Nouvelle-Zélande. Au mois de novembre, il voit les hautes montagnes couvertes de neige; en ce temps, il trouve les bois si fourrés qu'ils sont impraticables; on n'avance dans les terres qu'en suivant le lit des torrens. Edwardson change de mouillage et découvre plusieurs matelots d'un navire américain. Ces pauvres gens, qui étaient dans le plus triste dénûment, avaient été déposés sur la côte au nombre de douze pour chasser les phoques. Peu après, les indigènes ayant reconnu l'endroit où l'on serrait les provisions, s'étaient emparés des vivres, tuant le jeune

(1) Le commandement de la *Lilloise* avait été donné à J. de Blosseville pour une exploration des mers arctiques. Les circonstances de la perte du navire et de la mort de tous ceux qui le montaient sont demeurées ignorées.

(2) La baie des Iles est la baie d'Ipiripi; la baie de Lauriston de Surville; *Doubtless bay* de Cook est la baie Oudou-Oudou.

(3) Les baies Milford, Chalky, Preservation, Marquarie, Snapper, Williams. (Jules de Blosseville, *Mémoire géographique sur la Nouvelle-Zélande. Nouvelles Annales des voyages*, t. XXIX; 1826.)

(4) La plante textile dont la filasse est comparable au lin.

novice qui les gardait et s'empressant de le dévorer. Sans cesse pourchassés par les insulaires, les matelots américains avaient encore perdu dans une rencontre deux d'entre eux. Le capitaine anglais gagne le détroit de Foveaux et jette l'ancre au havre Macquarie. Vers l'entrée, dans les broussailles, se cachait un village, les maisons se trouvaient désertes; sur tout le pays abondait le *phormium*, mais le bois manquait. Le capitaine disposait de deux machines destinées à séparer la partie fibreuse de la plante textile; elles ne remplirent pas un bon office, et les insulaires s'amusaient beaucoup en voyant la mauvaise besogne qu'exécutaient les Européens.

En ce temps, personne n'allait à la Nouvelle-Zélande sans entendre quelques récits de scènes tragiques. Edwardson cite un îlot dans le détroit de Foveaux, devenu célèbre parmi les marins de la mer du Sud à cause du long séjour d'un Anglais (1). Le pauvre hère, traqué par les sauvages, craignant sans cesse de devenir leur victime, se blottissait dans une caverne de l'îlot et vivait de coquillages. Les habitans de l'extrémité méridionale de la Nouvelle-Zélande ne semblaient pas différer des autres sous le rapport des mœurs, des habitudes, de la méfiance, de la dissimulation, de la cruauté (2).

Un nouveau voyage de découvertes dans la mer du Sud ayant été décidé, voyage conçu dans le double dessein de poursuivre des recherches scientifiques et de retrouver les traces de La Pérouse, on fut heureux dans le choix de l'homme appelé à conduire l'entreprise. Dumont d'Urville, qui a déjà fait le tour du monde sur la corvette la *Coquille*, commandera le même navire devenu l'*Astrolabe* en souvenir du bâtiment qui portait le digne marin dont on demande le sort depuis près de quarante années à tous les échos du Pacifique. Dumont d'Urville, né à Condé-sur-Noireau, le 23 mai 1790, aspirant de marine en 1810, enseigne en 1812, avait, en 1819, pris une part active à l'étude hydrographique de la partie orientale de la Méditerranée sur la *Chevrette*, que commandait le capitaine Gautier. Il avait le goût de toutes les sciences; il aimait et il cultivait la botanique et la zoologie, comme s'il avait eu le pressentiment qu'un jour ces sciences répandraient les plus vives clartés sur l'histoire de notre globe; il prenait un vif intérêt à l'étude des races humaines, s'efforçant de pénétrer l'idiome des peuples afin de découvrir des origines, des migrations, des relations entre les habitans de terres plus ou moins éloignées. Dans ses voyages à travers la Polynésie, il mit une sorte de passion à donner de la rigueur aux connaissances géo-

(1) Kakakow, un des îlots qui abritent l'Easy Harbour.

(2) *Voyage du capitaine Edwardson à la côte méridionale de Towaï-Pounamou*, du 6 novembre 1822 au 28 mars 1823, rédigé par Jules de Blosseville d'après le journal du capitaine. (*Nouvelles Annales des voyages*, t. XXIX.)

graphiques, s'appliquant à noter les noms en usage dans le pays, avec l'idée que ces noms doivent toujours prévaloir sur les dénominations attribuées par les navigateurs de différentes nations; — on lui doit d'importantes découvertes. Il était le meilleur commandant qu'on pût souhaiter pour diriger une expédition scientifique; on en jugera en le suivant à son passage à la Nouvelle-Zélande. La marine française peut être fière de celui qu'au jour d'une mort misérable on appelait l'amiral d'Urville (1). Sur l'*Astrolabe*, le chef de l'expédition avait pour lieutenant M. Jacquinot, déjà éprouvé dans une précédente campagne, et dans l'état-major de jeunes officiers pleins de zèle pour les travaux hydrographiques, tels que MM. Lottin et Pâris, les médecins-naturalistes Quoy et Gaimard, qui ont voulu rendre leurs noms inséparables, enfin un dessinateur de quelque mérite, M. de Sainson.

L'*Astrolabe* était partie de Toulon, le 22 avril 1826. Après une relâche au Port-Jackson, elle courait vers l'orient. Le 10 janvier 1827, elle avance sous le vol de nuées de pétrels noirs et blancs, de mouettes et d'hirondelles de mer, annonçant la proximité d'une terre. Aussi, bientôt apparaissent des côtes sauvages, des monts sourcilleux que battent les terribles vents des mers antarctiques. A cette heure, commandant et officiers sur le pont se réjouissent. « Chacun, nous dit l'illustre navigateur, rêve d'ajouter à la science de nouveaux documens sur ces contrées encore peu connues, d'étudier de près les divers règnes de la nature et d'observer scrupuleusement les coutumes bizarres, les institutions extraordinaires qui tendent à y donner à l'espèce humaine un caractère si particulier. »

Le navire pénètre dans la baie Tasman, qu'une langue de terre sépare de la baie des Meurtriers, restée célèbre depuis le massacre des matelots du navigateur hollandais. Au mouillage, la vue est imposante; deux côtes élevées bordent la baie : l'une à l'est, offrant l'image de la stérilité; l'autre, à l'ouest, présentant le tableau de la plus riante nature. Le fond semble occupé par des terres plus basses, que domine au loin une chaîne de montagnes neigeuses. On alla jeter l'ancre dans un endroit bien abrité qui sur la carte portera le nom d'anse de l'Astrolabe (2). La baie Tasman, indiquée par Cook comme une médiocre échancrure de la côte, a en réalité des proportions considérables, et ce fut une sorte de joie, un encouragement au travail pour les membres de l'expédition française, d'avoir à fournir des notions exactes sur des parages à peine entrevus. Il était alors d'un puissant intérêt de visiter une partie de la Nouvelle-

(1) On sait que le capitaine Dumont d'Urville, nommé contre-amiral au retour de l'expédition au pôle Sud (8 novembre 1840), périt dans les flammes avec sa femme et son fils sur le chemin de fer de Versailles, le 8 mai 1842.

(2) Par 40°58′22″ de latitude australe, 170°38′25″ de longitude orientale.

Zélande, où n'abordaient jamais de vaisseaux, de voir de près des peuplades qui n'avaient jamais été en contact avec les Européens, de saisir encore la race indigène dans sa condition primitive.

Parmi les gens qui habitaient sur les rives de la baie Tasman, plusieurs des hommes se faisaient remarquer par une belle prestance, un air de distinction, des tatouages compliqués; les autres étaient d'apparence vulgaire et à première vue on les jugeait d'une race différente. Les Néo-Zélandais de cette région, même les chefs, ne témoignaient, au sujet des Européens, que d'idées assez confuses, puisées peut-être dans des entretiens avec les tribus voisines. Ils n'avaient point d'armes à feu et parlaient d'ennemis redoutés possédant des fusils. Ils cultivaient les pommes de terre, ne connaissaient les porcs que par le nom, ne prisaient en aucune façon les instrumens de fer et, dans les échanges, préféraient à tout les étoffes aux vives couleurs. Les habitans de cette côte, inférieurs par l'industrie à ceux du nord, semblaient l'être également par l'intelligence.

Aux environs de la baie, le terrain est fort inégal; dans la végétation, les fougères ont une extrême prépondérance et les espèces ligneuses encombrent les ravins humides. Le commandant de l'*Astrolabe*, en promenade, suivit un large ruisseau coulant dans un fond rempli de grandes fougères et de beaux arbres, et bientôt il se mit à gravir des mornes. A la hauteur d'une centaine de mètres, le sol était presque entièrement occupé par la fougère comestible dont les tiges rameuses enchevêtrées formaient d'épais fourrés; à peine voyait-on quelques arbustes épars (1). Là, nul oiseau ne se fait entendre, aucun insecte ne bourdonne; l'absence de tout être animé paraît complète; le silence est absolu, solennel, lugubre; on ne découvre nulle part la moindre trace de la vie humaine, les naturels se tenant près des rivages où l'existence est facile et ne songeant guère à s'égarer dans ces tristes solitudes. Le capitaine d'Urville ayant, malgré le trajet pénible, atteint le plus haut monticule, se trouva bien dédommagé de la fatigue. De ce point élevé, la vue complète de la baie Tasman s'offre aux regards et apparaît dans son ensemble un vaste bassin séparé de l'anse de l'Astrolabe par un isthme n'ayant guère plus d'un kilomètre de large. Dans ce havre, que le marin juge tout de suite parfait pour de petits bâtimens, se déchargent trois gros torrens d'un effet d'autant plus heureux, qu'alentour s'étend une immense forêt d'arbres superbes.

Les travaux hydrographiques de la station se trouvant accomplis, l'*Astrolabe* s'engagea dans un canal qui semblait établir une communication entre la baie Tasman et la baie de l'Amirauté. Surprise par le gros temps au voisinage de rochers, la corvette française

(1) Des espèces du genre *Leptospermum*.

demeura toute une nuit en péril. La navigation qui s'effectue dans un chenal étroit et encaissé entre deux hautes chaînes de montagnes est bien étrange; les marins éprouvent un étonnement indescriptible. D'un côté, il y a d'épaisses forêts, de l'autre, des fougères ou des taillis; en arrière, on voit fuir à l'horizon les côtes de la baie Tasman; en avant, on distingue, grandissant à chaque minute, les îles et les îlots de la baie de l'Amirauté. Par malheur, existe une passe difficile à franchir; en présence de roches et d'écueils où le navire pouvait se briser, il y eut à bord des heures de profonde anxiété. Une fois dans les eaux paisibles de la baie de l'Amirauté, chacun sentit en son cœur un épanouissement; on était sauvé; on avait reconnu que la terre séparant les deux baies est une île, on avait fait une découverte. Tous les officiers de l'*Astrolabe* veulent que le nom du commandant désigne cette terre; — on l'appellera l'île d'Urville.

L'*Astrolabe* passa devant le canal de la Reine-Charlotte et, on doit le croire, parmi l'état-major fut évoqué le souvenir du grand navigateur qui, le premier, traça la configuration de la Nouvelle-Zélande. La corvette s'étant engagée dans le détroit de Cook, pénétra dans un grand enfoncement de la côte de Te-Ika-a-Mawi; le capitaine, avec quelques compagnons, suivit dans sa baleinière, sur une étendue de trois milles, un rivage partout inabordable, le ressac d'une violence extrême rendant toute approche dangereuse (1). Dumont d'Urville voulut inspecter avec soin la côte de l'île du nord, dont Cook avait indiqué les grandes lignes. Il dira comment la baie de Hauke laissait voir sur ses bords de grands bassins d'une eau paisible et de charmans paysages; comment on distinguait sur trois ou quatre plans disposés en amphithéâtre le sol s'élevant par degrés jusqu'aux plus hautes montagnes de l'intérieur; — on jugea cette partie de la Nouvelle-Zélande la plus riche et la plus attrayante. Des fumées nombreuses montant de divers points, apprenaient aux navigateurs que la région était bien peuplée. L'*Astrolabe* alla jeter l'ancre dans la baie de Tologa (2), où cinquante années auparavant avait mouillé l'*Endeavour*. Des officiers mettaient pied à terre; MM. Jacquinot et Lottin pour déterminer la latitude et la longitude de l'aiguade de Cook, l'artiste, M. de Sainson, pour en faire le dessin, les naturalistes, MM. Quoy et Gaimard, afin de battre un peu la campagne; M. Pâris dut sonder les écueils de la passe. Des pirogues pleines de monde accostèrent la corvette; le trafic s'engagea de la façon la plus bruyante; les indigènes apportaient des vivres qu'on soldait avec des haches, différens outils et des verroteries. On

(1) Sur la carte de l'Astrolabe, cet enfoncement de la côte a été inscrit sous nom de Baie-Inutile.

(2) Houa-Houa des indigènes.

permit aux chefs de monter à bord; très jaloux de ne partager avec personne les avantages du trafic, ces bons insulaires voyant approcher de nouvelles pirogues demandaient tout simplement qu'on tuât les gens qui les montaient. Le commandant faisant accueil à tous, les premiers venus s'efforçaient de persuader les derniers arrivés qu'ils allaient courir de grands risques, et parfois ils réussissaient à les éloigner. Détrompés, on en vit entrer en fureur contre ceux qui les avaient inquiétés. Au sortir du détroit de Cook, deux Néo-Zélandais avaient été admis sur la corvette; M. d'Urville en tira bon parti en apprenant d'eux les noms en usage sur la côte, mais à une certaine distance de leur territoire, ces sauvages ne connaissaient plus rien, et le commandant n'avait d'autre désir que de s'en débarrasser. Plusieurs fois, ces insulaires avaient exprimé la crainte de tomber entre les mains d'ennemis et d'être dévorés. A la baie de Tologa, ils parurent se concilier l'amitié de quelques chefs et partirent sous leur protection.

Par intervalles, l'*Astrolabe* marchait lentement sous une faible brise ou s'arrêtait prise par le calme, lorsque une grande pirogue parvint à l'accoster. Le principal personnage étant monté sur le pont de la corvette française aborda le commandant avec l'aisance et même la grâce d'un homme habitué au meilleur monde. Il dit être de son nom Oroua, de sa qualité, le rangatira de Toko-Malou (1). M. d'Urville l'ayant invité à sa table, le Néo-Zélandais sut garder toutes les convenances; par tradition, il connaissait le passage de Cook et se montrait très informé des guerres qui désolaient le nord de l'île.

En avançant vers le cap Oriental (2), le rivage est presque partout élevé; néanmoins, le navigateur découvre de jolis sites, de riantes vallées, deux ou trois villages considérables. Le capitaine d'Urville apercevant un de ces *pahs* (3) qui se fait remarquer par sa teinte blanchâtre, par ses cases alignées en amphithéâtre, se sent frappé de la ressemblance avec les petites cités de l'archipel grec. L'analogie par hasard entrevue, le rapprochement évoqué entre le berceau de la vieille civilisation européenne et les grèves sauvages voisines de nos antipodes, suggèrent au marin de longues réflexions sur les destinées des peuples. Il veut croire à la possibilité d'un bel avenir pour cette Nouvelle-Zélande si bien protégée par l'océan. L'esprit entraîné sur cette pente, il en vient à se figurer, qu'un jour, sur cette terre du cannibalisme, se trouveront des cités florissantes, embellies par tous les arts, ennoblies par toutes les sciences; il voit en imagina-

(1) D'Urville pense que c'est le Tegadou de Cook.

(2) Naï-Apou des indigènes.

(3) On n'a pas oublié que c'est ainsi que se nomment les villages fortifiés des Néo-Zélandais; Cook avait écrit *heppah*.

tion les académiciens de la Nouvelle-Zélande discuter péniblement les narrations des premiers navigateurs qui, au sujet de leur patrie, ont parlé de déserts, de sauvages, d'absence de tous les animaux utiles à l'homme. Le rêve de notre célèbre marin ne sera point réalisé par les Néo-Zélandais, et ce n'est plus son rêve dès qu'il s'agit d'une civilisation européenne transportée dans cette partie du globe.

Doublant le cap Oriental, en ce mois de février où le navigateur de l'hémisphère austral compte sur de beaux jours, au calme succédèrent de violens orages et d'affreuses tempêtes. Au passage, on salue le cap Runaway, morne arrondi, ne tenant à la terre que par un isthme tout étroit, mais demeuré célèbre par la narration de Cook ; on entrevoit par momens l'île Blanche à travers les colonnes de fumée qui l'enveloppaient ; — le commandant apprendra plus tard que l'île est un petit volcan en perpétuelle éruption (1). Dans la baie de l'Abondance, on reconnut l'île Moto-Houra, cône superbe, immense, régulier, boisé, d'aspect vraiment imposant. Tout à coup la mer devint furieuse, la brume dérobant aux yeux toute terre ; l'*Astrolabe*, menacée de s'ouvrir sur les récifs, plusieurs fois officiers et matelots durent penser à leur dernière heure. Une manœuvre habile et audacieuse sauva le bâtiment ; la perte fut pour le relevé qui s'exécutait sur la côte. Peu de jours après, la corvette française se trouve devant les nombreuses îles éparpillées à l'entrée de la baie d'Houraki, d'un effet si pittoresque que tous les regards s'y attachent. Il y avait beaucoup à travailler pour dresser exactement la carte de ces parages.

Étant à la baie d'Houraki, le commandant de l'*Astrolabe* se mit en relations avec plusieurs des chefs qui soutenaient une guerre incessante contre les tribus du Nord. Un de ces hommes racontait avec emphase ses prouesses, se vantant bien à tort d'avoir tué et mangé Pomaré, l'un des chefs redoutables de la baie des Iles ; comme trophée de sa victoire, il montrait la tunique écossaise prise à son ennemi. Apprenant de M. d'Urville la présence à Wangari, situé à peu de distance, du chef de la tribu de Pahia, il baissa le ton et se montra inquiet. Nos officiers eurent l'occasion de s'entretenir avec tous les principaux guerriers qui avaient déjà soutenu de terribles assauts contre le farouche Hongi, de la baie des Iles ; aussi, pour ces hommes, un fusil était un objet d'un prix inestimable ; s'agissait-il d'obtenir une arme de ce genre, chaque Néo-Zélandais livrait ce qu'il regardait comme son bien le plus précieux.

Pendant la relâche devant la rivière Mogoia, le lieutenant de vaisseau Lottin poursuivit avec un soin extrême la reconnaissance de la configuration du littoral et s'assura que Te-Ika-a-Mawi est

(1) L'île Pouhia-Wakadi des Néo-Zélandais.

réduite en cette partie à une langue de terre fort étroite. La corvette ayant passé le long de l'île de Waïtteke, vint s'engager sur des canaux alors inconnus, au travers d'îles hautes, accidentées, couvertes de forêts magnifiques, quelques-unes plus basses et tapissées seulement d'une verdure modeste. Makara, un Néo-Zélandais d'humble condition, fut le pilote qui, dans cette navigation délicate, déploya une adresse, une habileté, un sang-froid qui eussent vraiment fait honneur à plus d'un pilote européen. C'était, dit le capitaine d'Urville, un spectacle nouveau, intéressant, étrange pour nous de voir un sauvage, un anthropophage, nous tenir lieu, dans ces canaux solitaires, du pilote le plus attentif et le plus dévoué. On arriva enfin dans le bassin de Houraki et on inscrivit le beau canal qu'on venait d'explorer dans toute son étendue sous le nom de canal de l'Astrolabe. Le rude navigateur qui accomplissait sa tâche avec l'ardeur et la conscience d'une âme haute imagine l'importance que doivent prendre un jour ces canaux intérieurs et, comme la plupart des hommes voués à l'étude, assuré de l'indifférence des contemporains, il se console par l'espoir de la justice dans l'avenir. « Les travaux de l'*Astrolabe*, dit-il, jusqu'alors dédaignés, reviendront dans la mémoire des hommes, comme ceux de M. d'Entrecasteaux, qui déjà intéressent une colonie entière établie sur les lieux que le navigateur trouva autrefois déserts. »

Tandis que l'*Astrolabe* voguait dans la direction du nord, on aperçut, le 4 mars 1827, une flottille de vingt à trente pirogues marchant vers le sud. On ne douta point qu'elle ne portât les guerriers de la baie des Iles allant ouvrir la campagne contre les malheureuses tribus de la baie de Houraki. Tourmenté par le désir de compléter le relèvement de la côte, le capitaine d'Urville, continuant sa course près des rivages, atteignit le cap Maria-Van-Diemen, le Rienga des Néo-Zélandais, pour ces insulaires, le terme extrême du monde connu. Par un beau soir, de ces parages on découvrait les sommités des îles des Trois-Rois, éloignées d'une soixantaine de milles. Le jour suivant, la mer étant calme, c'était fête parmi les créatures de cette région du globe ; d'innombrables troupes de marsouins à long museau et quelques grands requins avides se jouaient à la surface des ondes; les fous à tête fauve, les pétrels et les alcyons répandaient dans l'air la plus vive animation. Les naturels du nord de Te-Ika-a-Mawi, gens fort laids et très malpropres, croyaient déjà mort le fameux Hongi, alors souffrant de la blessure dont il ne devait point guérir.

L'*Astrolabe* vint mouiller, le 12 mars, dans la baie des Iles, à l'endroit même où, trois années auparavant, elle avait jeté l'ancre. M. d'Urville est frappé du changement qui s'est produit en un si court espace de temps. A l'époque du séjour de la *Coquille*, les rela-

tions avec les indigènes avaient été continuelles ; le commandant de l'*Astrolabe* s'attendait à revoir une foule d'amis. A l'aide des lunettes, on examine le plus proche village où naguère s'agitait une population nombreuse. Le village est abandonné, les cases désertes tombent ne ruines ; les principaux chefs de la contrée avaient été tués ; nos marins constatent les résultats des fureurs de Hongi. Un rangatira vint à bord avec quelques hommes ; c'était ce Moïhangi, serviteur et compagnon du docteur Savage, le premier Néo-Zélandais qui visita l'Angleterre. Il demandait tous les objets imaginables ; on lui promit des fusils et de la poudre s'il apportait des vivres. Le malheureux n'avait rien à offrir ; le pays était ruiné ; ses rares habitans se trouvaient dans la misère. M. d'Urville, informé de l'abandon des missions de Wangaroa et de Kéri-Kéri, apprenant que tous les Européens, au nombre d'une quarantaine, étaient réunis à Pahia, se rendit dans cette localité. Il connaissait déjà l'établissement ; il le trouva fort embelli. De charmans jardins avaient été formés. Les missionnaires reçurent avec politesse les officiers de l'*Astrolabe* et leur confirmèrent les récits des insulaires touchant les désastres survenus dans la contrée. Les habitans de Paroa avaient été dispersés ; la place autrefois florissante sous l'autorité de Korokoro n'était plus qu'un désert. Le *pah*, qui avait paru inexpugnable, présentait le spectacle d'un amas confus de cases à demi détruites.

On avait tant parlé au capitaine d'Urville des merveilleuses forêts de la Kawa-Kawa, qu'il conçut un vif désir de les voir. L'occasion était propice, un missionnaire offrant d'être son guide ; pendant le trajet, on fut obligé à une multitude de détours pour éviter de traverser les champs de patates réputés *tabous* (1), et le commandant de l'*Astrolabe* dut constater combien les idées superstitieuses demeuraient vives parmi les naturels. En cheminant, on remarqua sur une éminence des huttes construites avec un soin particulier, portant des sculptures d'un goût bizarre, mais d'un travail raffiné. C'étaient des cases destinées à servir de magasin pour les patates de la récolte prochaine ; les hommes, même les chefs, n'en avaient point d'aussi belles. En contemplant les arbres de hauteur prodigieuse, en parcourant la forêt superbe qu'avait connue son compatriote Marion, le capitaine d'Urville, l'émotion au cœur, regretta de n'avoir vu que les rivages d'une terre dont l'intérieur recèle des beautés de nature si puissantes.

Le capitaine d'Urville quitta la Nouvelle-Zélande pour gagner la région des tropiques, ayant à juste titre la confiance d'avoir dignement servi la science.

(1) Sacrés.

II.

Pendant les années qui suivirent le retour de la paix, si parfois on pense aux découvertes, on songe davantage encore à l'utilité de montrer le pavillon protecteur du commerce français dans des parages où ses apparitions ont été trop rares. Selon la parole du ministre, baron d'Haussez (1), il convenait à nos officiers de marine de faire valoir sur les côtes de la Chine et de l'Inde la puissance française, comme y avaient réussi leurs ancêtres. Ainsi, pour une longue campagne autour du monde fut armée la corvette la *Favorite*, dont on donna le commandement au capitaine Laplace. La *Favorite* arrive à la baie des Iles le 4 octobre 1831. Le commandant relâche à la Nouvelle-Zélande dans le seul dessein de donner un peu de repos à son monde et de prendre de l'eau fraîche. Il n'a point l'intention de poursuivre une étude du pays, mais il notera des impressions, et pour notre histoire, elles ne sont pas indifférentes (2).

Après avoir doublé le cap Nord et passé devant l'étroite entrée de la baie de Wangaroa, la *Favorite* range de très près la côte. Chacun s'étonne alors de n'apercevoir aucune pirogue; tous les navigateurs ont répété que, dès l'apparition d'un bâtiment, affluaient les pirogues montées par des multitudes d'indigènes. On ne s'explique pas un tel silence; on ne songe pas d'abord au grand changement qui s'est produit. Ces rivages, naguère si peuplés, sont aujourd'hui dépourvus d'habitans. La solitude s'est faite également sur les bords de la Tamise, à l'estuaire de Houraki, où il existait autrefois de nombreux villages.

La corvette mouille à l'embouchure de la rivière Kawa-Kawa, devant la bourgade de Kororarika, située en face de la mission de Pahia. Peu à peu, la population s'assemble sur la grève, les principaux personnages montent à bord, sollicitant de la poudre, des balles, du biscuit, et le commandant français ne peut se décider à reconnaître parmi ces mendians affublés de haillons sordides les nobles guerriers, les *rangatiras* dont les voyageurs ont esquissé des portraits. Le capitaine Laplace trouve que les missionnaires évangéliques, se proposant de civiliser les indigènes, n'ont pas atteint le but. Malgré un zèle incontestable, ils manquaient de désintéressement; s'étant approprié les meilleures terres, ils les faisaient défricher par de misérables esclaves qu'ils avaient convertis; les hommes de guerre, les fiers rangatiras, prenaient en dédain les

(1) 15 décembre 1829.

(2) *Voyage autour du monde exécuté sur la corvette la* Favorite *pendant les années* 1830, 1831, 1832; Paris, 1835.

bons pasteurs, livrés à la spéculation comme les autres Européens. Le commandant de la *Favorite* dénonce les missionnaires établis à la baie des Iles comme des gens personnels, défians, parcimonieux au sein de l'abondance, n'ayant ni l'esprit de charité dont s'honorent les prêtres de toutes les nations, ni l'obligeance digne qui est ordinaire chez leurs compatriotes. Il les avait en vain priés de fournir quelques rafraîchissemens pour ses malades; les ministres évangéliques avaient fermé l'oreille. Inquiets de la présence d'un bâtiment de guerre de la marine française, ils s'efforçaient de persuader les Zélandais que le commandant songeait à s'emparer du pays. Le capitaine Laplace, justement froissé, s'exprime en termes sévères; néanmoins il n'hésite pas à regarder les missionnaires comme « les éclaireurs des légions de colons australiens qui, tôt ou tard, envahiront la Nouvelle-Zélande; la population, affaiblie par ses propres fureurs, étant désormais incapable d'opposer résistance. » Sur les bords de cette riante baie des Iles, particulièrement fréquentée par les Européens, sur le sol même où se sont établies les missions dans le dessein déclaré de civiliser les naturels et d'améliorer leur sort, apparaissent tous les signes de l'appauvrissement, de la misère, de la décadence d'un peuple.

Tout à coup, le marin cède à une autre impression, il se prend à considérer la plus belle pirogue du chef de Kororarika : elle porte cinquante guerriers; relevée aux deux extrémités, elle est décorée à la proue comme à la poupe de bas-reliefs peints en rouge et ainsi d'un effet fort bizarre. Il est impossible de ne pas s'étonner de l'énorme dimension de l'arbre qui a permis de construire une telle nef, de ne pas admirer la carène, l'ingénieuse installation du tillac servant à couvrir les munitions de guerre et les provisions de bouche, puis les cloisons destinées à protéger les rameurs contre les clapotis de la mer. A la vue d'une pareille œuvre, exécutée avec les instrumens les plus primitifs, il est difficile de ne pas accorder estime à des sauvages qui se montrent si habiles et si patiens, de ne pas sentir un regret au spectacle de l'industrie, maintenant perdue, des Néo-Zélandais.

Pendant la relâche de la *Favorite*, il y eut une scène vraiment dramatique. Déjà le soleil s'inclinait sur l'horizon lorsqu'on aperçut cinq grandes pirogues se dirigeant vers Kororarika. On supposa que les guerriers de la rivière Houraki voulaient surprendre les peuplades de la baie des Iles et l'on s'attendit à voir un combat. Une inquiétude générale se manifestait parmi les habitans; les femmes et les enfans s'étaient réfugiés sur le sommet de la colline. En un instant tout change; un signal a été donné; ce ne sont pas des ennemis, mais des gens de la baie des Iles partis depuis quatre mois pour aller guerroyer dans le sud, qui reviennent victorieux, rappor-

tant des cadavres d'ennemis tués dans la bataille. Alors d'immenses acclamations retentissent; vieillards, femmes, enfans se précipitent à la rencontre des amis ou des parens.

La nuit est venue; des feux sont allumés sur la plage, profilant au loin des raies de lumière; hommes et femmes se mettent à chanter et à danser, tandis que rôtissent les chairs des victimes qu'on a tirées des pirogues. Bientôt chacun prend sa part du repas. A la lueur des flammes, officiers et matelots de la *Favorite* reconnaissent les jeunes filles qui leur ont paru douces et gracieuses au possible, dévorant la chair humaine de leurs dents blanches. A contempler ces êtres, la plupart presque nus, bariolés de blanc, de noir et de rouge, faisant d'épouvantables contorsions, hissant au bout de longues perches des têtes sanglantes, brandissant des armes, se livrant à toutes les extravagances imaginables, éclairés par des lumières vacillantes, on eût pu croire à des scènes de l'enfer. Le capitaine Laplace trouve fort heureux que les philosophes qui considèrent les sauvages comme des modèles d'innocence et de bonté n'aient jamais l'occasion d'assister à de telles fêtes. Le commandant de la *Favorite*, édifié sur les mœurs des Néo-Zélandais, mit à la voile pour la côte d'Amérique (1).

Chez nos voisins d'outre-Manche on s'inquiète également de découvertes; les expéditions se succèdent à de courts intervalles. Le navire de la marine royale le *Beagle* ayant été mis sous le commandement du capitaine Fitzroy pour un voyage autour du monde, on engagea un dessinateur et un jeune naturaliste qui, de l'avis des meilleurs juges, promettait des talens; c'était le petit-fils du poète Darwin, M. Charles Darwin, aujourd'hui entouré d'une gloire particulière. Le 21 décembre 1835, le vaisseau britannique entrait dans la baie des Iles. Personne à bord n'est profondément touché des gracieux aspects de la région; on vient de Taïti, on a vu le ciel et la riche végétation des tropiques; par comparaison, tout semble pâle (2).

En arrivant au mouillage de Kororarika, un contraste frappe l'esprit des observateurs. Les villages des indigènes sont garnis de palissades, et sur un vaste espace, dans une situation bien apparente, se dresse solitaire une maison européenne, n'ayant d'autre protection que le pavillon d'une compagnie indépendante. A tel indice, les marins du *Beagle* appréciaient l'ascendant obtenu par leurs compatriotes sur les anciens cannibales.

Quelques jours après, le capitaine, se promenant autour de l'établissement des évangélistes de Pahia, éprouve une surprise; les indi-

(1) Un jeune officier de l'état-major, M. Pâris, avait achevé l'étude hydrographique de la rivière Kawa-Kawa.

(2) *Narrative of the surveying of his Majesty's ships* Adventure *and* Beagle *between the years* 1828 *and* 1836. vol. II; London, 1839.

gènes sont d'une malpropreté révoltante; les huttes qu'ils habitent ressemblent aux cabanes des pourceaux; — il avait cru à l'influence des missionnaires! Néanmoins, M. Fitzroy ne juge pas les Néo-Zélandais d'une manière défavorable; il admire leur noble attitude. Dès cette époque, à la baie des Iles, la plupart des hommes ne portent plus le costume national; on les voit enveloppés d'une épaisse couverture de fabrique anglaise. Les malheureux ne cessent de répéter : « Notre pays n'est plus à nous; il est aux hommes blancs. » Eux-mêmes constatent avec tristesse l'amoindrissement de leurs tribus. L'anthropophagie a disparu, l'infanticide est plus rare qu'autrefois, les guerres sont terminées, mais le changement des habitudes n'a point été propice aux pauvres insulaires; les maladies des Européens les ont touchés, les liqueurs fortes les ont jetés dans l'abrutissement, l'emploi sur les bâtimens de commerce ou sur les baleiniers des hommes jeunes et vigoureux a privé leur population de son élément le plus actif.

A ce moment, Kororarika, qui occupe une langue de terre sablonneuse resserrée entre des collines, est le plus gros assemblage d'habitations de tout le pays. D'après les idées européennes, ce n'est ni une ville, ni une bourgade, ni un hameau. Près de la berge se montrent quelques *cottages* peints en blanc; au pied des collines, deux ou trois maisonnettes bâties dans le style anglais; le reste du terrain semble couvert de palissades et de cabanes. Sous les beaux climats, au milieu des magnificences de la végétation, les plus misérables huttes peuvent être d'un effet pittoresque; sous le climat froid et humide, l'aspect d'aussi tristes habitations inspire un sentiment pénible.

En compagnie de l'un des missionnaires, invité à mettre fin à une dispute qui s'est élevée entre deux tribus, le capitaine Fitzroy s'achemine vers le village de Kawa-Kawa et sa bonne fortune lui fait rencontrer un chef célèbre dans la région, Pomaré, que l'on cite pour les actes d'anthropophagie les plus épouvantables. Le *pah* de ce chef fameux donne l'impression d'une clôture destinée à retenir les bestiaux. L'estuaire de la Kawa-Kawa est un véritable bras de mer que des collines abritent contre les violentes rafales. Sur la côte orientale dominent plusieurs constructions d'une physionomie toute britannique qui répond au goût du commandant du *Beagle*; la vue des navires à l'ancre et des bateaux qui circulent rappelle l'Angleterre et fait oublier au marin qu'il est aux antipodes de la patrie. Au-dessus de l'estuaire, le fleuve, d'une largeur très médiocre, n'est pas sans agrément; sous l'ombre des collines boisées, il y a des sites gracieux. En pirogue, on remonte le cours d'eau sur une longueur de 4 milles; mettant pied à terre, on se dirige vers le village de Kawa-Kawa avec une escorte de quelques personnages indigènes

et d'une troupe d'enfans. On marche sous bois, puis à travers les champs de maïs et un marais rempli de *phormium;* au passage d'un torrent, les indigènes se montrent tout joyeux de porter les étrangers. On était arrivé; sous un grand arbre, se réunirent les gens des cases disséminées dans la campagne. Bientôt, on put compter une centaine d'individus, hommes, femmes et enfans, dont l'attitude fut loin de déplaire aux officiers britanniques. Les uns sont drapés dans des couvertures, les autres vêtus de nattes du pays. Tout ce monde s'est assis à terre, quelques sièges ont été apportés pour les Européens. L'occasion est propice pour voir rendre la justice comme on la rendait dans l'ancien monde au bon vieux temps. Le silence obtenu, le missionnaire recueille les avis; on se plaint de la tribu voisine, qui empiète sur le territoire. Bien renseigné sur les motifs de la querelle, le pasteur évangélique va se rendre dans l'autre tribu et arranger l'affaire à la façon d'un juge de paix. M. Fitzroy est émerveillé, en songeant que naguère, en pareille occurrence, il y aurait eu un combat sanglant et nombre de victimes mangées. Le commandant du *Beagle* se complaît dans l'idée que ses compatriotes, il y a plusieurs centaines d'années, ne valaient pas mieux que les sauvages de la Polynésie; ainsi, à l'égard de ces derniers, l'espérance reste sans limites. Maintenant les Néo-Zélandais de la baie des Iles ont perdu l'habitude de saluer en frottant nez contre nez; ils donnent des poignées de main comme des Anglais, et de chacun ils attendent cette marque de politesse; quelques-uns savent un peu lire et écrire. Non loin de l'arbre où s'était tenue l'assemblée, les indigènes bâtissaient une chapelle et se montraient fiers de leur ouvrage. Néanmoins, les querelles et les rixes étaient assez fréquentes; des insulaires maltraités par des Européens exerçaient des représailles, souvent au hasard; malheur alors à ceux qui se trouvaient à leur portée! Pendant la station du navire britannique, on parlait de l'approche du baron de Thierry, un aventurier qui prétendait à la souveraineté de la Nouvelle-Zélande; le commandant regrette bien fort de songer que le *résident anglais*, M. Busby, n'a point qualité pour prendre des mesures contre un intrus de ce genre. On s'entretenait beaucoup encore de l'activité que les officiers de la *Favorite* avaient mise à visiter toutes les criques, à gravir toutes les collines pour relever d'une manière exacte le plan de la baie des Iles. Indigènes et colons n'avaient pu comprendre un pareil souci de la part d'étrangers.

Toujours sous la conduite du missionnaire, M. Baker, on entreprit une excursion à Waimata, à l'établissement fondé en vue d'introduire l'agriculture et les arts mécaniques parmi les naturels. Après s'être avancé en bateau dans une des nombreuses criques qui découpent le rivage, on partit à cheval. La première colline étant

dépassée, la monotonie du paysage est un désappointement pour les voyageurs. L'établissement des missionnaires se trouve sur un plateau; à l'aspect de trois maisons anglaises entourées de jardins et de champs cultivés, le commandant du *Beagle* est rempli de joie; à ses yeux c'est l'image de la vieille Angleterre. L'exploitation agricole était dénoncée par la présence de moutons, de vaches et de pourceaux, d'une quantité de volailles et de quelques chevaux. Dans les jardins, prospéraient les plantes de l'Europe. Une grange a été construite par les indigènes sous la direction d'un missionnaire; un moulin a été installé sur le torrent du voisinage. Le capitaine Fitzroy est ravi. Il a été frappé de l'apparence de bonheur des familles qui lui ont donné la plus gracieuse hospitalité. Pour se rendre à Keri-Keri, on traverse un bois où les marins demeurent en admiration devant les nobles pins dont le tronc rappelle une colonne antique d'immenses proportions. Passant ensuite sur un terrain découvert, on arrive au ravin profond où coule un large torrent qui tombe dans un précipice de 30 mètres, marquant la limite du bras de mer qui vient de la baie des Iles. Les villas, les jardins remplis de fleurs, charment les visiteurs.

Le capitaine Fitzroy, au souvenir des actes capables d'attirer les plus justes vengeances de la part des insulaires, commis par les équipages des baleiniers et par les *convicts* échappés, rappelle combien cette tourbe européenne a contribué à produire l'état de dégradation des aborigènes. Il estime favorable l'influence des missionnaires et il défend les pasteurs qui se dévouent à l'éducation des enfans européens nés à la Nouvelle-Zélande contre ces colons qui leur reprochent d'avoir pris des terres et de les empêcher d'en acquérir. Au dernier jour de l'année 1835, le *Beagle* quittait la Nouvelle-Zélande et, doublant le cap Nord, cinglait vers Port-Jackson.

III.

Lorsqu'il s'agissait d'expéditions maritimes réputées d'un caractère scientifique, on employait d'ordinaire des bâtimens légers, tirant peu d'eau, pouvant ainsi aborder sans péril au voisinage des côtes. Sous l'impression des efforts de l'Angleterre pour convaincre partout de sa supériorité sur les autres peuples, le gouvernement français, se persuadant qu'il ne serait pas inutile de donner aux nations barbares une idée avantageuse de notre puissance navale, voulut affecter à un voyage autour du monde une belle frégate. La *Vénus*, armée de soixante canons, fut confiée au capitaine Abel Du Petit-Thouars.

Nous ne trouverons l'imposant navire à la Nouvelle-Zélande que sur le rivage déjà le plus connu, pendant une relâche du 13 octobre

au 10 novembre 1838 (1). Comme son prédécesseur, le capitaine Laplace, le commandant de la *Vénus* entre dans la baie des Iles et atteint le mouillage de Kororarika sans voir un indigène, un pilote ou l'agent d'une autorité quelconque. Bientôt, l'amertume lui monte au cœur; le marin français constate les sentimens hostiles des Anglais et les fâcheuses dispositions qu'ils inspirent aux insulaires à l'égard de nos compatriotes. Il rapporte un échantillon de leur manière simple et saisissante d'enseigner l'histoire : « Quelques rayons de la gloire de nos armes ayant pénétré jusque dans les îles les plus isolées et les plus cachées de la Polynésie, dit le capitaine Du Petit-Thouars, pour balancer l'effet de nos glorieux faits d'armes, on représente Napoléon comme le chef d'une petite nation turbulente qui faisait beaucoup de bruit en tirant du canon; le roi d'Angleterre, tout seul, impatienté, l'avait fait prendre et mettre en prison dans une île. »

Les officiers de la frégate française parcourent les lieux déjà foulés par les précédens navigateurs, mais tout change vite en cette contrée d'où les observateurs ne rapportent pas toujours les mêmes impressions. Sur les rives de la Kawa-Kawa, tantôt basses et noyées, tantôt hautes et accores, les marins admirent les nombreuses criques où l'on trouve de bons mouillages et des situations favorables pour des établissemens maritimes. Dès à présent, on y voit des chantiers de construction et des magasins d'approvisionnemens. Au-dessus, la rivière se partage en trois branches et sur la pointe escarpée qui marque la principale séparation s'élève le *pah* de Pomaré, l'un des chefs autrefois puissans de la baie des Iles, que l'on déclare petit-fils de l'homme qui mangea le capitaine Marion. Quand on approche de la source de la rivière, on voit à droite une montagne couverte d'arbres superbes, à gauche, la plaine que termine un mamelon où apparaît le village de Kawa-Kawa. Ici, les vieilles fortifications ont persisté. L'enceinte est formée de pieux très rapprochés, ne laissant que les intervalles nécessaires pour servir de meurtrières. Au sommet des plus hauts, on voit encore des sculptures représentant des têtes qui offrent une expression aussi terrible qu'on a pu l'imaginer. La bouche est ouverte, quelquefois bariolée de différentes couleurs, la langue peinte en rouge sort d'une longueur démesurée, brillent les yeux et les dents faits de nacre. Il y a aussi des personnages entiers de proportions colossales et de formes grotesques, comme il convient pour servir d'épouvantails à des gens simples. A l'intérieur de la palissade, des fossés tiennent lieu de chemins couverts. Des angles saillans se projettent en dehors de manière à battre de flanc et à protéger l'enceinte, comme dans une fortifi-

(1) *Voyage autour du monde sur la frégate la* Vénus *pendant les années 1836-39 sous le commandement du capitaine Abel Du Petit-Thouars*, t. III; 1841.

cation régulière les bastions défendent les courtines. De porte, il n'y en avait nulle part, mais dans un angle, un pieu mobile était enlevé le jour et replacé la nuit. Cette espèce de fortification sauvage était de l'avis de nos officiers disposée avec une intelligence remarquable. L'enceinte franchie, on se trouvait dans une sorte de labyrinthe : un sentier étroit, tortueux, resserré entre deux bordures de pieux. Les cases elles-mêmes étaient entourées d'une clôture ; pareilles à celles dont tous les voyageurs parlent avec mépris, elles n'avaient qu'une ouverture basse et le toit projeté en avant formait une sorte de hangar ; une planche sert de porte, et cette planche est ordinairement sculptée. Les maisons des chefs, un peu plus spacieuses, ont au-dessus de l'entrée un frontispice, bas-relief retraçant des danses guerrières ou d'autres sujets ; souvent encore le pignon qui domine la porte est surmonté de la représentation colossale d'un personnage comme emblème de la puissance de l'homme qui habite la maison ; à ces demeures, fort sales, s'ajoutent quelques dépendances, où l'on prend les repas, où l'on garde les provisions. Les visiteurs jugent un tel village bien singulier, mais, comme résidence habituelle, ils le trouvent dépourvu de charme.

Dans cette région, les Néo-Zélandais passaient pour être convertis au christianisme, et les missionnaires proscrivaient avec fureur les sculptures ornant les maisons et les pirogues ; ils en ordonnaient la destruction. Les bons pasteurs évangéliques se croyaient pourtant moins barbares que les gens qu'ils prétendaient civiliser. « Dans un temps peu éloigné, disait le capitaine Du Petit-Thouars, il deviendra fort difficile de se procurer les moindres échantillons des arts et de l'industrie des Néo-Zélandais. »

On prendra intérêt et plaisir à suivre le commandant de la *Vénus* dans ses excursions aux lieux les plus renommés des environs de la baie des Iles. A la chute de la Waïtangi, on peut croire que tout est séduction ; le site dans l'ensemble, le mouvement rapide de la chute éclairée par des rayons du soleil perçant à travers de beaux arbres que la main de l'homme n'a point encore profanés, le bruit de la cascade, le bouillonnement des eaux sur les roches au pied de la chute, la vapeur qui monte semblable à une fumée diaphane, puis, au loin, le cours calme, silencieux de la rivière, forment un tableau que les visiteurs ne se lassent pas de contempler ; c'est la Waïtangi, la *Vallée des Larmes*. A Waimata, sur l'immense plateau que les voyageurs ont atteint par un étroit sentier à peine reconnaissable entre les bruyères couvertes de fleurs d'une infinie variété, chacun se réjouit en parcourant des yeux l'horizon magnifique. On se désigne Tepuma, rendue célèbre par la première occupation des missions protestantes ; les pointes qui limitent la grande baie, les îlots voisins du mouillage des vaisseaux du capitaine Marion et du

chevalier Duclesmeur, où la corvette la *Coquille* reposait à l'ancre au mois d'avril 1824; le temps était superbe, et c'était délice de contempler l'espace. La ferme des missionnaires, avec sa jolie maison d'habitation et le jardin rempli de massifs de rosiers en fleurs, parut un séjour plein d'agrément.

Le commandant Du Petit-Thouars s'était tout de suite trouvé en présence de M. Busby, le résident officiel de la Grande-Bretagne, que le capitaine Fitzroy nous a déjà fait connaître. Cet agent, sans fonctions définies, envoyé à la Nouvelle-Zélande avec mission d'y planter le pavillon de sa majesté britannique, gardait le territoire au nom de l'Angleterre. Il devait en informer tous les capitaines de bâtimens de guerre étrangers et les avertir, s'ils avaient l'idée de prendre possession, qu'il était trop tard. A cette époque où les Anglais et les Français n'éprouvaient pas les uns pour les autres des sentimens de très vive cordialité, M. Busby eut les plus aimables attentions pour le commandant et les officiers de la *Vénus*. M. Du Petit-Thouars le dépeint comme un homme de manières parfaites, qui voulut bien être le meilleur des guides dans la plupart de ses excursions.. On disait alors dans le pays que les missionnaires anglicans, livrés à des querelles de sectes, s'occupaient beaucoup plus de leur bien-être et des intérêts de leur fortune en ce monde que du salut des indigènes. Chaque jour ils donnaient aux Néo-Zélandais le spectacle de leurs jalousies et de leurs haines violentes; ils prêchaient les uns contre les autres en se dénigrant de la façon la plus scandaleuse. Les wesleyens, les colons de Waimata, étaient seuls réputés pour une sorte de désintéressement. Depuis peu, une mission catholique s'était établie à la baie des Iles; l'évêque, M. de Pompalier, ancien grand-vicaire du diocèse de Lyon, par ses qualités personnelles, avait gagné, semble-t-il, l'affection des tribus qu'il fréquentait. La *Vénus* faisant ses préparatifs pour le départ, le chef de Kororarika vint à bord avec une nombreuse escorte. Le vieux guerrier se lamente de ne plus rien posséder; autrefois, disait-il, maître absolu de tout le pays environnant, il eût donné de sa munificence des marques dignes des visiteurs. Ainsi, le malheureux peuple de la Nouvelle-Zélande pliait sous l'étreinte des envahisseurs.

Vers 1837, des baleiniers français commencèrent à se répandre dans la mer du Sud; notre gouvernement jugea d'une bonne politique de les encourager et de les protéger. La corvette l'*Héroïne* sous le commandement du capitaine Cécille, partie avec la mission spéciale de servir les intérêts de l'industrie et du commerce, entrait dans la baie des Iles le 24 avril 1838. Des circonstances nous obligent à la suivre dans une partie de sa croisière.

Tandis que le capitaine Cécille veillait dans les eaux de la Nouvelle-Zélande sur les bâtimens français employés à la pêche de la

baleine, il dut se rendre à l'île Chatham, d'après l'avis donné par un maître baleinier américain que le navire le *Jean-Bart* avait été saisi et détruit par les naturels, l'équipage massacré. Le commandant de l'*Héroïne*, croyant de son devoir de tirer vengeance sur les insulaires de la mort de ses compatriotes, conservait l'espérance de porter secours à des hommes échappés au massacre. Il parut bientôt dans la baie occidentale de l'île, où il ne tarda point à se convaincre de l'exactitude du récit; on voyait encore les restes du vaisseau incendié. Le capitaine Cécille, ayant appris à la baie des Iles que les *pahs* de Chatham sont hors de portée du canon des bâtimens au mouillage, mit à terre une force respectable. La troupe ne rencontra nulle résistance; tous les *pahs* étaient abandonnés. On aperçut à peine quelques Néo-Zélandais fuyant dans les bois et l'on ne jugea point prudent de les suivre. Un des canots du *Jean-Bart* fut retrouvé; on brûla toutes les fortifications et toutes les pirogues qu'on put découvrir afin de priver les insulaires de moyens d'attaquer d'autres navires. Le commandant de l'*Héroïne*, ayant réussi à s'emparer d'un des principaux chefs de l'île, Eitouna, et de deux des gens de sa tribu, les retint à son bord comme prisonniers. Eitouna fournit les seuls renseignemens qu'on parvint à recueillir.

Le *Jean-Bart*, arrivant à l'île Chatham au commencement du mois de mai, se trouvait tout de suite accosté par plusieurs pirogues appartenant à deux tribus de la Nouvelle-Zélande. Vers deux heures de l'après-midi, il jeta l'ancre dans la petite baie de Waïtangui. Le capitaine, s'effrayant de voir tant d'indigènes à son bord, pria les chefs de retourner au rivage. Eitouna, donnant à ses gens l'ordre de partir, quelques-uns obéirent, plusieurs demeurèrent pour trafiquer; tout le monde de Eimaré, l'autre chef, voulut rester. Eitouna, entouré d'un groupe de sa tribu, se tenait dans la cabine du capitaine; tout à coup il entendit un grand tumulte sur le pont. Les insulaires essayaient de sortir, un Néo-Zélandais, blessé, tomba au milieu d'eux. Ils rentrèrent se cacher dans la cabine, où ils furent pourchassés et frappés, plusieurs mortellement; à leur tour, les Néo-Zélandais, s'emparant de fusils, tuèrent deux matelots. Bientôt tout devint silencieux. Eitouna supposait que le maître et l'équipage, alarmés en voyant les insulaires en possession d'armes à feu, avaient barricadé toutes les issues afin d'avoir le temps de préparer les canots et de s'enfuir, car lorsque avec ses gens il put remonter sur le pont, il n'y avait plus personne. Il déclara que, du côté des Néo-Zélandais, il y eut, outre vingt blessés, vingt-huit hommes et une femme tués. D'après son récit, l'attaque aurait été provoquée par le peuple de Eimaré, cherchant à prendre des objets que les matelots s'obstinaient à défendre. Eitouna ne cessait d'affirmer que, si les insulaires n'étaient point parvenus à saisir des armes à

feu, les Français les eussent tous mis à mort. Le capitaine Cécille, s'étant persuadé que les agresseurs avaient été le chef Eimaré et les gens de sa tribu, mit en liberté le chef Eitouna et ses compagnons. Il se rendit à l'île Pitt dans l'idée que peut-être les survivans de l'équipage du *Jean-Bart* étaient allés y chercher refuge; toutes les recherches demeurèrent inutiles. Le commandant de l'*Héroïne* sut mettre à profit son expédition; il rapporta le plan des îles Chatham, alors presque inconnues des marins de la Grande-Bretagne, qui ne les avaient pas visitées depuis la découverte par le lieutenant Broughton (1).

IV.

Il est des époques où les mêmes pensées, les mêmes préoccupations agitent l'esprit d'hommes qui vivent dans des milieux opposés, où des résultats longtemps cherchés arrivent de divers points à la même heure. Ainsi verrons-nous naître à pareil moment, en France, en Angleterre, en Amérique, le désir d'une exploration des régions antarctiques, d'une recherche des terres plus ou moins défendues par les glaces. — C'était à la vérité la seule partie du monde où l'on pouvait encore prétendre à la découverte de continens ou de grandes îles. Les explorateurs devaient porter l'investigation sur une infinité de points de l'hémisphère austral et gagner à la science, à la géographie, à l'histoire des peuples un grand ensemble de notions nouvelles.

En France, deux corvettes, l'*Astrolabe* et la *Zélée*, sont affectées à l'entreprise, sous les ordres de Dumont d'Urville; — son ancien compagnon, le capitaine Jacquinot, ayant le commandement spécial de la *Zélée*. En Angleterre, les navires *Erebus* et *Terror* sont confiés à sir James Clark Ross. Aux États-Unis, c'est la première expédition scientifique qu'on prépare; les pouvoirs publics n'apporteront aucune parcimonie dans les moyens capables d'assurer le succès. Une véritable flottille, comprenant un brick, deux sloops de guerre et trois bâtimens légers, est mise sous le commandement d'un habile marin, Charles Wilkes, et la flottille porte un monde de savans; plusieurs d'entre eux devenus célèbres, MM. J. Dana, Pickering, Hale. L'expédition américaine mit à la voile le 20 mars 1838; elle sera près des îles situées au sud de la Nouvelle-Zélande avant les vaisseaux de Dumont d'Urville et de James Ross, qui ne tarderont guère à s'y montrer.

L'escadrille de Charles Wilkes, s'acheminant vers le cercle antarctique, passa dans la brume près l'île Macquarie (2). Un des navires

(1) Ross, *Voyage*.
(2) Extrémité sud, latitude 54°44', longitude 159°49'.

approcha de cette île, qui appelle l'intérêt, comme on en jugera par la suite; un jeune officier fut expédié dans un canot pour la visiter. La côte est défendue par une ligne de récifs, et, dans une ouverture, le ressac était si haut et si violent qu'il fallut à l'officier, M. Eld, et au quartier-maître qui l'accompagnait, des efforts répétés pour parvenir à s'élancer sur le rivage. Ce qui frappe, étonne, stupéfie l'explorateur, c'est l'immense population d'oiseaux qui habite les rochers. « J'avais beaucoup entendu parler, s'écrie M. Eld, de la quantité d'oiseaux répandus sur les terres inhabitées, je n'étais cependant point préparé à en voir de telles myriades. Tous les flancs des collines en étaient littéralement couverts. » Le marin, ayant escaladé une cime qui semblait conduire au principal repaire des bêtes emplumées, son étonnement s'accroissait à chaque pas. C'était un babillage ininterrompu, un ramage assourdissant, de furieux croassemens, un mélange de cris aigus et perçans; en un mot, un vacarme effroyable comme personne ne saurait l'imaginer. Il était impossible de s'entendre parler; dans les groupes de ces oiseaux, chacun paraissait exciter les autres à faire le plus de bruit possible. La présence du visiteur les importunait, et bientôt ils s'ameutèrent contre lui. On s'empara de quelques manchots (1), et l'on vit des perruches vertes ornées de taches pourpres sur la tête. L'île Macquarie, haute, très accidentée, est couverte de végétation; mais, sur le littoral, le jeune officier de l'expédition américaine n'a observé qu'une grande herbe en masses touffues, et il croit que, sur le plus haut pic, il n'existe point d'arbres, pas même de buissons.

Au retour de la campagne à travers les glaces, la flottille du capitaine Wilkes apercevait, le 5 mars 1840, les îles Auckland, îles sauvages, sombres, pittoresques, et deux jours plus tard elle mouillait à la baie de Sarah's-Bosom. La terre principale, ressort des baleiniers dans les mois d'avril et de mai, fut explorée par un jeune chirurgien, le docteur Holmes; il trouva la partie occidentale vraiment impénétrable, tant les buissons et les jeunes arbres étaient enchevêtrés les uns dans les autres. Près de l'aiguade, une case commode demeurait debout; à peu de distance, il y en avait une autre en ruines et à côté la tombe d'un marin français, surmontée d'une croix en bois où se lisait le nom du mort. Les vestiges de l'existence accidentelle ou du trépas de quelques hommes, sur une île déserte, font toujours impression chez ceux qui passent. On remarquait en un endroit de la baie un jardin à l'abandon, qui, néanmoins, excitait l'intérêt; nos plantes potagères se montraient sous une belle apparence; on pouvait croire qu'elles se répandraient sur une portion de l'île. Au moment où appareillaient les vaisseaux du

(1) Les oiseaux que les navigateurs appellent improprement des pingouins.

capitaine Wilkes, arriva un baleinier portugais commandé par un Anglais. Aux derniers jours du mois de mars, la flottille américaine était réunie à la baie des Iles, au mouillage de la Kawa-Kawa, en face la maison du consul des États-Unis.

Les beautés de la nature ne touchent que les esprits accoutumés à l'observation ou les esprits doués par une faveur originelle d'un sens supérieur. Par les descriptions d'anciens voyageurs, on a pu rêver du charme particulier, étrange, gracieux de la baie des Iles. Par les récits d'autres visiteurs, demeurés assez indifférens, on craint ensuite d'avoir cédé à un sentiment d'admiration trop vive. Pourtant voici le capitaine Wilkes, qui a parcouru le monde, — il dépeint la fameuse baie comme une merveille et juge un bonheur l'occasion de la contempler. « Elle ne répond pas néanmoins, dit le marin, à l'idée que je m'en étais formée ; avec exactitude on l'appellerait la baie des Passages (1) ; » on en concevra les grands traits si l'on se figure une main ouverte avec les doigts écartés. Le rivage est dentelé par des criques ou des bras de mer qui s'avancent entre les collines ; les langues de terre sont en général si étroites qu'on a toujours besoin d'un bateau pour aller à quelque distance. A regarder le pays d'alentour, la séduction est moindre ; c'est un amas de collines sans vallées. Le terrain de niveau est si limité qu'il faut entailler les flancs des monticules et façonner des terrasses pour construire des habitations. L'ensemble des collines et des grandes nappes d'eau est encore d'un effet passablement pittoresque. Les membres de l'expédition, pour la plupart, étaient frappés de la ressemblance de la contrée avec la Terre de Feu. Les savans entreprirent des excursions à travers le pays et parvinrent à recueillir de nombreux renseignemens sur le caractère volcanique de la Nouvelle-Zélande.

Des membres de l'expédition américaine étaient arrivés en temps opportun pour être témoins de l'acte qui devait être compté parmi les événemens les plus graves de l'histoire de la Nouvelle-Zélande. Ils avaient vu débarquer à la baie des Iles, le 29 janvier 1840, accompagné d'une force militaire, le capitaine de vaisseau William Hobson, porteur d'un traité que l'on allait justement appeler l'acte de prise de possession de la Nouvelle-Zélande par le gouvernement de la Grande-Bretagne. L'arrivée de M. Hobson en qualité de gouverneur, rapportent les officiers américains, sembla prendre par surprise les habitans européens et indigènes. Comme le traité n'obligeait à rien moins qu'à l'abandon des terres et de toute autorité en faveur de la reine Victoria, on vit d'un côté se produire les plus énergiques protestations, de l'autre recourir à des efforts inouïs

(1) Bay of Inlets.

pour endoctriner la population. Rien n'ayant été obtenu dans une première assemblée, on convoqua de nouveau les habitans de toute origine. Du tabac et des pipes étaient offerts aux insulaires pour les mettre en belle humeur; on s'efforçait de persuader les Européens qu'ils tireraient grand avantage du traité. Les aborigènes, ou, comme il convient maintenant de les appeler, les Maoris, n'imaginaient point aliéner leurs droits sur le sol et pensaient au contraire qu'ils étaient garantis. Qu'importe si le capitaine Hobson rencontra jusqu'à la fin la plus sérieuse opposition, il avait arraché des signatures, et le gouvernement britannique ne pouvait manquer de tenir comme parfaitement valable l'acte que l'on désigne, d'après l'endroit où il fut signé, sous le nom de traité de Waïtangi.

Le capitaine Wilkes voulut plusieurs fois entretenir Pomaré, le chef de Kororarika, afin de connaître ses impressions relativement au traité. Le malheureux s'imaginait n'avoir rien perdu de son autorité; dans la conversation, il en revenait tout de suite à parler de la belle figure qu'il ferait avec l'uniforme écarlate à grosses épaulettes que la reine Victoria se proposait de lui envoyer. Sur de tels esprits les promesses sont d'un effet irrésistible. A l'heure présente, continue le narrateur, ceux qui n'ont pas bénéficié du changement apprécient la grandeur du désastre pour les indigènes ayant souscrit l'arrêt qui les rend la proie de bandes d'aventuriers affluant de toute part, les uns engagés dans les offices publics, les autres simples spéculateurs. Il vient d'arriver de Sidney un bâtiment chargé de nouveaux fonctionnaires, magistrats ou employés d'ordre inférieur. A la vérité, l'introduction de la police à Kororarika a rendu service en débarrassant la cité des vagabonds qui l'encombraient. L'officier de la marine des États-Unis estime que l'entreprise du gouvernement britannique a été déterminée par les agioteurs et surtout par l'envie de soustraire la Nouvelle-Zélande à toute atteinte de la part des Français. Il constate le coup porté au commerce de son pays par les droits considérables qu'il faudra désormais acquitter. Les Américains ne pouvant plus posséder aucune partie du sol, les établissemens de pêche devront être abandonnés; il est interdit aux baleiniers de pénétrer dans les ports ou de pêcher sur les côtes de la Nouvelle-Zélande par suite des charges qu'on impose. Le capitaine Wilkes déclare que l'évêque catholique établi depuis peu sur cette terre réussit à faire de nombreuses conversions, mais il soupçonne que les présens distribués avec une extrême libéralité viennent beaucoup en aide à la prédication. Les naturalistes ont fait une excursion à Wangarara, situé à 30 milles au sud du cap Brett, et la différence entre la population indigène de cette contrée et celle de la baie des Iles les a frappés. Les naturels de Wangarara, n'ayant eu que peu de relations avec les Européens, ne sont pas avilis

comme ceux de Kororarika et des environs. Ils semblaient vivre heureux et paisibles; on remarquait certaines femmes de physionomie fort agréable. Le commandant de la flottille américaine part sans emporter bon souvenir des Anglais.

Dans sa dernière expédition avec l'*Astrolabe* et la *Zélée*, Dumont d'Urville, particulièrement préoccupé de l'étude des régions polaires australes, ne devait point accorder une très longue attention à la Nouvelle-Zélande; mais il sera curieux encore d'écouter le narrateur en présence du peuple qu'il a visité plus d'une douzaine d'années auparavant. Un si court intervalle de temps est marqué par des circonstances extraordinaires; des colonies se sont fondées, le gouvernement britannique s'est déclaré maître du sol, les Maoris, ou dispersés ou refoulés dans l'intérieur du pays, ont perdu l'indépendance. Ceux qui demeurent près des envahisseurs présentent tous les signes de l'asservissement et de l'avilissement (1).

Après la découverte de la terre Adélie, quelques jours de repos ayant été pris sur la rade d'Hobart-Town, l'expédition apparaissait dans les eaux des îles Auckland, le 7 mars 1840. Les corvettes rangent la côte occidentale de la grande île où se dresse une assez haute falaise; il y a des monticules plus ou moins éloignés; de petits ruisseaux qui, tombant à la mer en cascades, rompent la monotonie des falaises. Sur la bande occidentale exposée aux vents d'ouest, il n'existe point d'arbres et les herbes ne manifestent de vigueur qu'au bord des ruisseaux. La côte méridionale offre un luxe de végétation inconnu sur l'autre rive. Le calme régnait, les nuées d'albatros étaient en fête; la pluie venant à tomber, la brume enveloppa les terres. Le lendemain, on distingua, déjà loin, un grand navire sortant de la baie; un coup de canon retentit comme l'annonce de son départ. On ne tarda pas à savoir que c'était le *Porpoise*, de la marine américaine, qu'on avait rencontré au-delà du cercle antarctique. Le 11 mars, vers midi, l'*Astrolabe* et la *Zélée* passent entre l'île Enderby, dont l'aspect paraît triste, et un vaste récif dominé par l'île Green, où la mer brise avec violence, puis s'engagent dans un large canal qui conduit à la baie Sarah's Bosom, un des plus beaux ports du monde. Tout près du mouillage, la grève est de sable, il y a un ruisseau et la maisonnette qu'on a déjà signalée. L'humble construction élevée par des pêcheurs est vide, elle servira aux explorateurs pour des observations de physique. Sur un petit promontoire où gisaient des arbres coupés, flottait un pavillon rouge indiquant la sépulture de quelques marins. Un capitaine avait imaginé de lancer des harpons avec des armes à feu; l'invention n'ayant pas réussi, le malheureux s'était suicidé en ce lieu désert.

(1) *Voyage au pôle Sud et dans l'Océanie sur les corvettes* l'Astrolabe *et la* Zélée, t. IX; 1846.

Le baleinier portugais se trouvait toujours dans le port; ses opérations n'avaient pas été fructueuses, en ces parages les baleines n'étaient plus très abondantes. A l'endroit où descendent le commandant et les officiers, près de l'embouchure d'une rivière, le terrain est marécageux, presque inabordable. A peu de distance, on atteint la forêt où les arbres, assez espacés, sont tortueux la plupart, avec les troncs couverts de lichens. Au doux chant des philédons (1) se mêlaient les cris perçans de charmantes petites perruches. Partout, on rencontre la tourbe d'une grande épaisseur qui tremble sous les pas. La masse de l'île est formée de roches basaltiques ou de tuf volcanique rougeâtre. De petits cours d'eau rampent dans tous les sens à la surface du sol, s'infiltrent dans la couche de tourbe et maintiennent une extrême humidité.

Durmont d'Urville entreprit une longue course et ne se trouva nullement dédommagé de la peine par les aspects de la contrée. Des officiers prirent place dans les embarcations du navire portugais afin d'assister à la chasse des baleines et des phoques. Un jour le lieutenant Coupvent partit avec le capitaine baleinier pour visiter une grande baie située à une quinzaine de milles du mouillage de l'*Astrolabe* et de la *Zélée*. Là, des phoques montraient la tête au-dessus de l'eau; on se retira au fond d'une jolie crique, près d'une plage de sable que sillonne un petit ruisseau. L'endroit était renommé dans le monde des baleiniers; les phoques venaient pendant le jour se reposer au milieu des grandes herbes ou dans les petits bois qui bordent la côte. De nombreux foyers attestaient de la part des marins une fréquentation habituelle de ce domaine des amphibies. Autour de la baie, on trouva le rivage couvert d'arbres et de gros blocs de basalte brisés, renversés les uns sur les autres, offrant l'image d'un chaos; vers l'entrée, des roches de plus en plus escarpées, des buissons rabougris qui meurent à peine nés, dit l'explorateur, « indiquant le combat de la puissance végétative du sol contre l'air acerbe et salin de ces rivages. » En ces lieux sans attrait pour les hommes, les cormorans répandus par milliers semblent heureux; établis sur les rochers les plus abrupts, ils bâtissent leurs nids dans les anfractuosités, regardant l'homme qui passe, sans craindre un danger.

Pendant la station des corvettes françaises aux îles Auckland, il y eut quelques éclaircies, des heures de beau temps; jamais une journée sans pluie; l'air était froid et humide, le sol détrempé. Les naturalistes en promenade, faisant des récoltes, avaient eu peu de plaisir; M. Dumoulin et les matelots employés à l'observatoire jugeaient fort désagréable leur séjour à terre; tout le monde allait quitter ces parages sans le moindre regret. Une inscription ayant

(1) Genre de fauvettes.

été placée bien en évidence, le 20 mars, dès six heures du matin, les corvettes étaient sous voiles.

Poussées par une belle brise, elles gagnèrent aisément la haute mer et, dans la soirée du 22, on distingua les sommets des îles Snares, connues depuis l'expédition de Vancouver. Le lendemain, on se trouvait près de ces îles, dont la végétation ne se manifeste aux navigateurs que par quelques teintes vertes. Déjà la vigie signalait les hautes terres de l'île Stewart. Durant trois jours, toute l'attention se porta sur la côte orientale de Te-Wahï-Pounamou, côte très variée où se voient tour à tour des mornes élevés, des plages de sable, des terres fertiles que dominent de belles collines et de grandes montagnes. Le 30 mars 1840, l'*Astrolabe* et la *Zélée* pénètrent dans le port d'Otago, où reposaient à l'ancre quatre baleiniers. Dès l'aube, la plupart des officiers sont à terre; ils ne sont pas séduits par l'aspect du pays. D'un côté, c'est la plaine de sable, vaste et triste, où se montrent quelques misérables huttes; de l'autre, le terrain un peu accidenté avec une végétation assez pauvre; il y a des cabanes sur les mornes escarpés que couronne le cap Saunders, au fond du port une maisonnette de pêcheurs européens. Les indigènes ne tardent pas à envahir les corvettes, et le commandant, qui connaît les Maoris de longue date, constate même en cette partie de la Nouvelle-Zélande l'épouvantable déchéance d'un peuple. Aussi bien qu'à la baie des Iles, les anciens guerriers, fiers de leur indépendance, l'air digne sous le manteau de *phormium*, sont aujourd'hui des êtres abrutis par les liqueurs fortes, des mendians couverts de haillons. Les femmes se sont entassées sur les ponts; dans leur malpropreté, elles semblent hideuses. Autour d'Otago, les villages attestent l'absence de toute industrie, la misère, la dégradation humaine; au contact des pêcheurs de baleines et des chasseurs de phoques se sont avilies des peuplades entières. Dans le voisinage des pêcheries, des colons anglais commençaient à bâtir; on remarquait une douzaine d'habitations entourées de jardins. Deux de ces maisonnettes étaient de simples cabarets; — les propriétaires faisaient fortune.

L'expédition française, marchant le cap au nord, atteignit la péninsule de Banks, et l'*Astrolabe*, après avoir été fort en péril d'être brisée contre une falaise, entrait, le 8 avril, dans la baie d'Akaroa. Il y avait une douzaine de cases bien misérables, habitées surtout par des femmes et des Anglais; près du village se trouvait un *pah* abandonné. Ainsi, seules quelques femmes échevelées représentaient la tribu d'Akaroa autrefois puissante. De la bouche des colons, on apprit que la baie s'était vue envahie par une tribu du port Dusky, qui avait massacré tous les habitans incapables de fuir. Après le départ des envahisseurs, les gens d'Akaroa s'étaient rassemblés pour

s'unir aux guerriers d'Otago et aller chercher vengeance dans la tribu ennemie. Dumont d'Urville voit dans les environs d'Akaroa un pays d'aspect agréable, mais l'étendue de la terre propre aux cultures est si restreinte qu'il juge malheureuse la pensée d'y fonder une colonie. Comme on assurait qu'une expédition partie des ports de France devait venir débarquer à la péninsule de Banks, le marin s'élève contre l'idée de transporter des Français dans des pays aussi éloignés que la Nouvelle-Zélande en face des établissemens prospères de la Grande-Bretagne.

Le 29 avril, les corvettes mouillaient à la baie des Iles. Tant de changemens déjà survenus, en cette région de la Nouvelle-Zélande, font qu'à chaque époque la description ne répond plus à la description qui l'a précédée. On est en 1840, et à la baie des Iles, si les montagnes environnantes couvertes de forêts épaisses, les grandes herbes jaunies, ne témoignaient d'une absence presque totale d'agriculture, sans illusion, on pourrait se croire dans un port d'Europe. Il y a des navires à l'ancre : bâtimens de guerre, bâtimens de pêche et de commerce, la rade est sillonnée par de nombreuses embarcations. Du pont des vaisseaux, on voit le village de Kororarika ; il est maintenant composé de cases couvertes en chaume qu'habitent des colons anglais ; — quelques misérables huttes d'indigènes éveillent encore le souvenir des anciens maîtres du sol. Sur tout le contour de la baie, éparses le long du rivage, se dressent des maisonnettes blanches ; tout au fond, près d'une rivière, apparaissent les établissemens des missions protestantes. On évaluait alors les Européens établis sur la baie à plusieurs centaines, et au milieu de cette population, on ne parvenait point à se procurer les comestibles les plus ordinaires pour les tables du bord ; il fallait vivre des subsistances envoyées de Sidney.

Le commandant de l'expédition et le capitaine Jacquinot se rendirent au presbytère de la mission catholique, — une pauvre demeure. L'évêque était en tournée ; son vicaire, l'abbé Petit, joyeux de recevoir des compatriotes, informa M. d'Urville des événemens qui avaient suivi la prise de possession de la Nouvelle-Zélande par le gouvernement britannique. A Kororarika, où se rencontraient des gens de toute origine, régnait une vive irritation motivée par les actes de l'autorité anglaise. Il y avait dans le village cinq ou six Français qui s'étaient donné la peine inutile de protester contre la prise de possession. Ils se disaient, plus que les autres Européens, exposés aux vexations des agens de M. Hobson ; — on doit les croire. La présence de nos missionnaires troublait aussi la quiétude des pasteurs méthodistes. En quittant la mission catholique, MM. d'Urville et Jacquinot vont parcourir Kororarika. Au centre de la plaine, triste et morne, existe encore le village des indigènes entouré de palissades comme au vieux temps. Autour se sont groupées sans

ordre les habitations des Européens; sur toute la longueur du rivage des maisons en bois ont été bâties, et chaque jour s'élèvent de nouvelles constructions. Il y a des tentes en grand nombre; les immigrans récemment arrivés campent jusqu'au moment où ils pourront avoir une demeure fixe. Dans le village des Maoris, la case du chef attirait l'attention par des ornemens d'un art très primitif; la pluie étant survenue, nos officiers allèrent y demander abri. Elle contenait une dizaine d'individus, hommes, femmes et enfans, tous couchés sur un lit de fougère, enveloppés d'une couverture et la pipe à la bouche; par signes, par l'exhibition de chapelets ou de médailles, ils tenaient à prouver qu'ils étaient de bons catholiques.

Nos marins, qui ont vu les Néo-Zélandais il y a seulement une quinzaine d'années, éprouvent en les revoyant une profonde pitié. Ces insulaires, autrefois d'humeur guerrière, aujourd'hui tendent la main aux passans et, l'aumône reçue, courent la porter au cabaret le plus voisin. Près des Européens, les Maoris, dont les pères n'avaient jamais connu d'autre breuvage que l'eau claire, s'étaient pris d'un goût effréné pour les liqueurs fortes et le tabac. Abandonnant de plus en plus leur industrie, abîmés dans leur dégradation, ils paraissaient regarder avec indifférence les envahisseurs de leur patrie traçant des rues, élevant des constructions, bouleversant le sol dont ils avaient cessé d'être les maîtres. L'arrivée du capitaine Hobson et des agens du gouvernement britannique avait réveillé parmi les indigènes quelques idées d'indépendance. On parlait d'un mouvement assez sérieux qui s'était produit au sujet de l'arrestation d'un Néo-Zélandais, mais les soldats rouges avaient paru, l'attroupement s'était dissipé.

Un officier qu'envoyait le capitaine Hobson vint à bord de l'*Astrolabe* offrir ses services aux membres de l'expédition; le commandant d'Urville répondit qu'en l'absence d'instructions de son gouvernement, il ne pouvait en aucune façon reconnaître M. Hobson comme gouverneur de la Nouvelle-Zélande, mais que volontiers il lui ferait visite en sa qualité d'officier de la marine royale britannique. La réponse semblait attendue, le secrétaire affirma que son capitaine serait venu s'il n'avait été atteint d'une indisposition, qu'il serait flatté de recevoir la visite du commandant français. Les jours s'écoulèrent, et lorsque M. d'Urville se présenta chez le capitaine Hobson, celui-ci était en excursion.

Le dimanche 2 mai 1840, les états-majors des deux corvettes et deux détachemens des équipages en armes allèrent à terre pour assister à l'office divin. La chapelle était trop petite pour contenir la foule que devait attirer la solennité; une tente avait été dressée par nos matelots et ornée de tous les pavillons de signaux des navires. Naturels convertis, étrangers catholiques, curieux de tout genre, accoururent. Les brillans uniformes des officiers de marine et les

haillons sordides des malheureux sauvages présentaient un contraste capable de ravir les yeux d'un philosophe. En apercevant au milieu des indigènes déguenillés des Maoris d'autrefois, le capitaine d'Urville éprouva un véritable plaisir. Ces hommes, la plupart déjà vieillis, portaient seuls le vêtement national. Parmi ces insulaires drapés dans de vastes nattes de *phormium,* le commandant de l'expédition française reconnaissait « quelques-unes de ces nobles figures de guerriers dont le tatouage fin et serré attestait le rang et la dignité. »

Informé de la présence des corvettes françaises, le baron de Thierry s'empressa de venir se répandre en doléances près du chef de l'expédition. Il se plaignait avec une extrême véhémence des autorités anglaises, qui contestaient la valeur de ses titres de propriété sur un vaste territoire de la vallée de la Hokianga, acheté aux naturels. Jaloux de ses richesses, disait-il, les Anglais avaient ameuté contre lui les indigènes, et ceux-ci l'abreuvaient de dégoûts. A l'instigation des missionnaires évangéliques et du gouverneur Hobson, il s'était vu réclamer ses terres par les chefs qui les lui avaient vendues; plusieurs fois, il avait couru des risques réels pour sa vie. M. d'Urville reprochait au baron de Thierry ses actes antérieurs, en particulier ses prétentions à la royauté de la Nouvelle-Zélande, mais il dut reconnaître ses titres à la possession du sol aussi légitimes que ceux des autres Européens.

Avant de dire son dernier adieu aux lointains rivages qu'il a visités pour la troisième fois, l'illustre marin tient à recueillir les impressions des habitans sur les quelques missionnaires catholiques établis dans le pays; ils sont sept, disséminés en divers endroits. Tout le monde s'est accordé pour affirmer leur conduite parfaite, leur désintéressement et leur charité tout à fait exemplaires. Par leurs propres mérites, ces hommes ont gagné, non-seulement l'affection de leurs coreligionnaires, mais encore l'estime de ceux qui devaient être troublés par leurs succès. Nulle part, peut-être, déclare le capitaine d'Urville, « nos missionnaires n'ont produit plus de bien que sur les rivages de la Nouvelle-Zélande. En voyant des Européens de tous les cultes vivre paisibles et unis, les naturels acquièrent des idées de tolérance qui délivrent la rivalité religieuse de trop grands dangers. Comme partout, les missionnaires protestans ont songé à leurs intérêts, tout en cherchant à faire des prosélytes ; — ils possèdent des terres dont la valeur deviendra bien considérable, grâce à l'occupation anglaise. »

V.

Au mois de novembre 1838, la huitième réunion de l'*Association britannique pour l'avancement de la science* se tenait à Newcastle;

les physiciens conçurent la pensée d'une vaste entreprise d'observations magnétiques sur divers points du globe, en particulier sous les hautes latitudes de l'hémisphère austral. Un mémoire à ce sujet ayant été adressé au ministre, le gouvernement de la Grande-Bretagne se hâta de préparer une expédition. Deux navires de la marine royale, bientôt armés, furent mis sous le commandement de James Clark Ross. On emmenait des médecins et, par suite d'un choix judicieux, ces médecins étaient en même temps de vrais naturalistes. Le voyage est demeuré célèbre par l'importance des résultats obtenus. A l'égard de la Nouvelle-Zélande et des îles qui en sont plus ou moins rapprochées, il a fourni des renseignemens du plus réel intérêt (1).

Le 5 octobre 1839, les vaisseaux *Erebus* et *Terror*, perdant de vue la pointe la plus avancée de la côte d'Angleterre, se dirigeaient sur Madère afin d'atteindre au plus vite l'Océan-Pacifique. Après une reconnaissance fort instructive de l'île Kerguelen et un séjour à la Tasmanie, l'expédition anglaise ayant fait voile du port d'Hobart-Town, à son tour s'arrêtait, à la fin du mois de novembre 1840, dans les eaux des îles Auckland. On verra donc la contrée en une autre saison que les derniers navigateurs français et américains. En ces parages, l'impression de fraîcheur est toujours un peu pénible; ce n'est plus le doux climat des côtes australiennes; à la basse température s'ajoute l'humidité persistante. Le pays néanmoins, par son caractère, invite à l'étude le géologue; le botaniste Joseph Hooker se prend d'enthousiasme en contemplant la végétation de ces îles placées sous une très haute latitude pour l'hémisphère austral.

Les vaisseaux du capitaine Ross ayant jeté l'ancre sur la côte occidentale du port du Rendez-vous, deux panneaux peints, fixés sur de hautes perches, attirent aussitôt l'attention. Tout l'état-major fort intrigué de savoir ce que les inscriptions peuvent apprendre, on se hâte d'envoyer à terre un jeune officier. L'un des panneaux portait en lettres noires, sur un fond blanc, cette annonce : « Les corvettes françaises l'*Astrolabe* et la *Zélée*, parties de Hobart-Town, le 25 février 1840, mouillées ici le 4 mars et reparties le 20 dudit mois pour la Nouvelle-Zélande. — Du 19 janvier au 1er février 1840, découverte de la Terre-Adélie et détermination du pôle magnétique austral. » Le second panneau, tout noir, indiquait en lettres blanches l'arrivée du navire des États-Unis, le *Porpoise*, le 7 mars 1840, et son départ pour la baie des Iles, le 10 du même mois.

L'*Erebus* et le *Terror* reposant en un lieu bien à l'abri des vents,

(1) *Voyage of discovery and research in the southern and antarctic regions during the years* 1839-1843, by captain sir James Clark Ross, 2 vol. London, 1847.

on mit l'équipage à travailler pour l'installation d'un observatoire sur le terrain le plus convenable, la seule place dénudée d'arbres de la contrée, près d'un petit cours d'eau. En cet endroit solitaire, une cabane en ruine attestait le séjour d'un homme; un déserteur de baleinier anglais, uni, paraît-il, à une femme néo-zélandaise, avait vécu dans cette calme retraite, indépendant, heureux peut-être et fier de sa compagne. Pour la première fois, un botaniste instruit examine dans son épanouissement la végétation des îles Auckland. A chaque pas, ce sont des espèces inconnues, plusieurs d'un intérêt extrême parce qu'elles représentent les formes antarctiques de types propres à la Nouvelle-Zélande. Comme il n'y a point de montagnes assez hautes pour porter des neiges éternelles et peu de roches, le sol tout entier disparaît sous la verdure. Près des rivages, c'est la forêt assez basse; plus loin, les buissons couvrant de grandes surfaces; sur les collines, les gazons. La forêt consiste en épais fourrés, où des arbres penchés et tordus par la violence des ouragans fournissent un excellent abri aux fougères pareilles à des plumes d'un vert brillant et aux plantes basses que parent de jolies fleurs. Ce n'est plus le simple voyageur, mais le savant qui regarde, et il est saisi d'admiration à la vue de tant d'espèces végétales si nouvelles pour ses yeux.

Le docteur Mc Cormick, l'un des médecins de l'expédition, trace un petit tableau du monde animé sur les îles Auckland au temps de la relâche de l'*Erebus* et du *Terror*. Introduits il y a un certain nombre d'années, les porcs se sont multipliés à l'état sauvage et ne cessent de faire leurs délices des aralias et de quelques autres végétaux. A peine trouve-t-on sept ou huit oiseaux terrestres; un petit mélophage est le premier musicien de ces bois presque impénétrables. Plusieurs oiseaux aquatiques, canards, cormorans, manchots, goëlands à dos noir ou à dos gris répandent beaucoup d'animation. En la saison toute printanière, au mois de novembre, les albatros en nombre énorme et ne rêvant que d'amours, au sein d'une paix qui n'a presque jamais été troublée, construisent les berceaux de leur postérité. Les pétrels, aux allures si vives, nichent dans des trous aux flancs des falaises. Il n'y aurait que plaisir à contempler les scènes variées de la vie des oiseaux si, pendant la chaleur du jour, les mouches des sables n'eussent causé des tourmens par des poursuites incessantes et des piqûres très douloureuses. Dans la bonne pensée d'accroître les ressources alimentaires du sol, le capitaine Ross laissa près des taillis des chèvres, des brebis, des lapins; sur le terrain découvert, on sema des graines de plantes potagères. Il y eut la part du mal; des officiers, gémissant de ne trouver nulle part un chemin praticable, mirent le feu à des herbes sèches; l'in-

cendie gagna les bois et s'étendit sur un vaste espace. Pendant la nuit, à regarder du pont des navires, l'effet était merveilleux; les conséquences n'en demeuraient pas moins regrettables. Les sondages dans le port du Rendez-vous étant terminés, les observations magnétiques accomplies, on leva l'ancre; c'était le 12 décembre.

Dès le lendemain, avant huit heures du matin, on aperçut l'île Campbell à la distance de 4 ou 5 lieues. Deux heures et demie plus tard, malgré les rudes coups de vent qui se succédaient, on atteignit l'entrée du port. Le capitaine du brick la *Persévérance*, Frédérick Hazelburgh, ayant le premier, en 1810, reconnu Campbell, avait appris que l'île a environ 30 milles de circonférence, qu'elle est montagneuse, qu'elle possède plusieurs havres sûrs, principalement à la côte orientale. L'*Erebus* et le *Terror* mouillèrent dans le plus méridional, le port Persévérance. Là, furent recueillies des informations nouvelles d'un caractère scientifique sur une terre qui, par sa situation avancée vers le sud, appelle l'étude.

Campbell a des rives abruptes, bordées d'une ceinture d'herbes marines. Les collines, — la plus haute située dans le nord n'arrive pas à 500 mètres, — moins boisées qu'aux Auckland, ont un aspect triste, les arbres n'existent que dans les endroits abrités. Sur cette terre d'une étendue si restreinte, J. Hooker trouve les plantes aussi nombreuses en espèces que sur les îles Auckland et il explique le phénomène par une plus grande variété du sol, par la présence de profonds ravins. Les côtes sont ferrugineuses, les montagnes n'offrent vers les sommets que roches nues, mais autour des baies, des champs de fleurs où certaines composées étalent des fleurs d'or en telle abondance qu'une teinte jaune est sensible à plus d'un mille du rivage (1). Sur cette île Campbell, absolument déserte, on vit sur les bords d'une crique les débris de quelques cabanes ainsi que les sépultures de plusieurs marins et d'une femme française qui s'était noyée par accident. L'*Erebus* et le *Terror* ayant fait provision d'eau et de bois, le commandant donna ses derniers ordres pour le départ. S'éloignant de Campbell dans la matinée du 17 décembre 1840, les navires britanniques gagnaient les hautes latitudes. James Ross ayant réussi à pénétrer à travers les glaces, plus loin, au-delà du cercle antarctique, que n'avaient pu le faire tous les précédens navigateurs, eut la fortune de rencontrer la terre Victoria. Après cette rude campagne, l'*Erebus* et le *Terror* reparurent à la Tasmanie; — un peu plus tard, ils arrivaient dans les eaux de la Nouvelle-Zélande. Ayant passé en vue des îles des Trois-Rois, puis du cap Maria Van Diemen et du cap Nord, ils se trouvaient au soir du 17 août 1841 à

(1) Des plantes du genre *Chrysobactron*.

l'entrée de la baie des Iles. Le jour suivant, ils étaient au mouillage bien connu à l'embouchure de la rivière Kawa-Kawa.

Le gouverneur, M. Fitzgerald, résidait alors à Kororarika, dans une maison de bois apportée d'Angleterre, n'attendant que le moment favorable pour se rendre à Auckland devenu le siège du gouvernement. Pour dresser un observatoire, on avisa sur la rive gauche du fleuve un terrain propice qui dépendait de la mission de Pahia. Le révérend Williams, ancien lieutenant de la marine royale, eut ainsi l'occasion de servir la science. C'était tout près de l'endroit où Marion et les gens de sa suite avaient été dévorés. Avec régularité, se poursuivirent les observations sur le magnétisme, avec ardeur les recherches des naturalistes. Par malheur, il était recommandé de ne pas trop s'éloigner; les Maoris, fort désappointés des effets du traité de Waïtangi, laissaient percer leur colère. Néanmoins, comme il était urgent de se procurer du bois, il fallut pour aller à la forêt remonter la rivière sur un long parcours. On n'obtenait plus de beaux arbres pour quelques clous; le chef du district exigea deux mousquets et un uniforme d'officier de vaisseau, qu'il s'empressa de revêtir au grand amusement des matelots anglais. A bord des navires, on reçut la visite du chef Pomaré et de deux autres personnages d'une certaine importance. Ils demandaient des armes, de la poudre, ainsi que du rhum. Pomaré semblait être sous l'influence de copieuses libations et sa femme favorite laissait bien deviner qu'elle en avait pris sa part. On n'était plus au temps de Cook; la sobriété des Néo-Zélandais restait dans les lieux fréquentés des Européens un simple souvenir d'une époque lointaine.

Pomaré se plaignait alors en termes énergiques du traité de Waïtangi; il avait engagé ses compatriotes à l'accueillir, sans jamais comprendre qu'il abandonnait le pouvoir de disposer des terres à son gré. Différens chefs, qui plusieurs années auparavant avaient vendu des parties du sol pour quelques misérables objets, voyant leur valeur croissante, concevaient les plus amers regrets. La douane avait été installée afin d'empêcher les baleiniers de venir trafiquer à la baie des Iles. Un tel bienfait de la civilisation n'était pas du goût des habitans. Les chefs s'effrayaient de la rapidité de l'invasion européenne. Au fond, les Maoris ne rêvaient qu'un prétexte pour expulser les étrangers. Des chefs avaient provoqué de grandes réunions sous l'apparence de fêtes, avaient harangué leurs compatriotes pour faire ressortir le danger de vendre les terres. A Auckland, on vit des indigènes suivre les enchères et racheter des terrains qu'ils avaient cédés à une époque antérieure. Aucun acte de violence ne s'était produit encore, mais il régnait un souffle de haine et de colère.

Pendant le séjour à la baie des Iles, on s'occupa très activement

d'observations météréologiques. Rien n'invitait aux excursions; les sentiers à travers bois et marais étaient presque impraticables en l'absence de guides, et personne à ce moment ne jugeait prudent à des Européens de se fier aux insulaires. M. James Ross, invité par le révérend Taylor, à visiter l'établissement agricole de Waimata, se mit en chemin le 1er novembre en compagnie du capitaine Crozier, commandant du *Terror*, et de deux autres officiers. Dans la rivière Keri-Keri, on eut beaucoup à lutter contre le vent, mais par le secours de la marée montante, on aborda heureusement près de la station des missionnaires. Là, dans un endroit où les arbres fruitiers forment des ombrages, se dresse une solide construction en pierres. Le maître d'école, M. Kemp, s'empressa d'engager les marins à voir les chutes. C'est un petit trajet à parcourir, et la première impression est bien saisissante en présence du rapide torrent que l'œil suit dans ses ondulations à travers la plaine tombant tout à coup d'une grande hauteur dans une vasque énorme. Si par un sentier on descend jusqu'au bord du bassin, la chute contemplée d'en bas apparaît dans toute sa magnificence.

De Keri-Keri, on s'achemine vers le lac Mapere et Waimata. Les matelots suivaient, portant bateau et instrumens de pêche. C'était une petite caravane, d'aspect sans doute un peu grotesque, que les naturels regardaient avec surprise. Il y avait une véritable route, seule encore à la Nouvelle-Zélande; elle avait été construite par les missionnaires pour relier leurs deux principaux établissemens. On monte et bientôt on se trouve sur un plateau. Autrefois, c'était une immense forêt de superbes conifères; aujourd'hui, c'est l'espace nu, stérile, désolé; pour rendre la circulation plus facile, le feu a fait son œuvre. La population indigène est paisible, et les officiers anglais ne soupçonnent guère dans les hommes qu'on croirait fort éloignés de toute préoccupation malveillante les combattans que Heki opposera plus tard aux forces britanniques dans son *pah* jusqu'alors jugé imprenable (1). On aperçut Waimata de la distance de 4 milles à l'instant même où l'on atteignait la plaine que sillonne la rivière. A peine a-t-on passé l'eau sur un pont de bois qu'un édifice bizarre s'offre à la vue. C'est un ensemble de terrasses ou de plates-formes superposées ayant plus de 30 mètres de hauteur. On avait élevé cette étrange construction pour une fête que donnait le fameux Heki appelant les Maoris de tous les points de l'île, afin de les dissuader de vendre des terres aux étrangers.

Une fois la rivière franchie, on est frappé du changement dans la nature des terrains. A l'argile stérile succèdent les matières volcaniques en décomposition. Dès qu'on gravit la colline de l'autre côté

(1) Situé à 4 ou 5 milles de Waimata.

de la plaine, le sol se montre fertile et, quand on atteint le sommet, apparaissent tout à coup le village, l'église, les maisons des missionnaires bâties dans le style anglais, des fermes, des champs bien cultivés. On imagine si le révérend Taylor et sa femme furent joyeux de recevoir les commandans de l'*Erebus* et du *Terror*. Le programme des excursions et des études ne tarda point à être arrêté : se livrer à la pêche du lac et opérer des sondages en divers endroits, faire l'ascension de la plus haute montagne des environs, le Puki-Nui, et en déterminer l'élévation, explorer le grand cratère et visiter les sources d'eau chaude. Au matin, on partit pour le lac Mapere ; une pluie violente vint à tomber, et ce fut bonheur de trouver abri dans une petite chapelle en bois que les Maoris devenus chrétiens avaient bâtie au milieu d'un village. On voyait éparses quelques habitations et des jardins élégans remplis de pêchers et de groseilliers du cap de Bonne-Espérance. Après avoir traversé un marécage, on arriva au bord du lac. On fit la pêche ; elle rapporta tout juste des mulettes et quelques chétifs poissons. La petite caravane gagna le Puki-Nui, la grande montagne de la contrée ; le pic dépassant tous les autres sommets des environs, la vue porte au loin sur le pays et sur la mer des deux côtés de l'île. Le temps était clair ; on distinguait les pointes qui forment l'entrée de l'estuaire de la Hokianga. M. Taylor pouvait indiquer à ses compagnons l'endroit où se trouvait l'établissement des missionnaires wesleyens. Le grand progrès de la culture chez les Maoris devenus chrétiens était manifeste, et le capitaine Ross constate l'influence heureuse de la prédication de l'évangile dans cette région qui fut le théâtre de maint combat sanglant et des atrocités de l'exécrable Hongi. En ce moment, les indigènes dispersés sur les points les plus fertiles bâtissent des hameaux et vivent dans le calme et le bien-être. Au lendemain, de bonne heure, on se mit en route pour une visite aux sources chaudes de Takuine. Traversant une contrée nue et montagneuse, on prit intérêt à des cimes volcaniques s'élevant au nombre de trois dans une dépression du plateau. Après trois heures de marche, on arrivait au premier lac ; la température de l'eau était à 23 degrés centigrades, tandis que le thermomètre marquait à l'air seulement 16 degrés. Dans un petit lac non loin du premier on trouva 18 degrés et 19 dans les jets gazeux qui surgissent d'une manière incessante. Dans le sol d'argile où viennent sourdre les eaux sulfureuses, le commandant fit creuser des trous ; la chaleur y monta jusqu'à 79 degrés. Comme toujours en pareille occurrence, on se livra au plaisir de faire cuire des œufs sans avoir besoin d'allumer du feu. Le pays d'alentour est triste et d'aspect désolé ; à peine dans les ravins la teinte brune du sol est-elle interrompue par de rares bouquets de fougère. Le temps se montrant peu favorable aux excursions, le capitaine Ross et son monde retour-

nèrent aux navires. Le 20 octobre 1841, la corvette française l'*Héroïne*, maintenant commandée par le capitaine L'Évêque, était revenue à Kororarika après avoir essuyé la tempête près de la côte sud de la Nouvelle-Hollande; elle devait se fournir de provisions et se rendre au port d'Akaroa, où l'année précédente avaient été débarqués des colons. Le capitaine s'empressa de faire visite au capitaine J. Clark Ross, et le lendemain les commandans de l'*Erebus* et du *Terror* montèrent à bord du bâtiment français; comme ils annonçaient l'intention d'aller aux îles Chatham, le capitaine L'Évêque leur remit un exemplaire du plan qu'avait levé le capitaine Cécille au cours de sa campagne.

Le 22 novembre, l'*Erebus* et le *Terror* s'apprêtaient à quitter la Nouvelle-Zélande, lorsqu'on reçut l'avis que, sur le territoire de Kororarika, une femme européenne, ses trois enfans et le domestique avaient été tués par des Maoris et le feu mis à la maison. Les habitans européens, en proie à la crainte, imploraient du secours. Le commandant expédia un détachement sous la conduite d'un officier, mais il résulta de l'enquête que le crime était un acte personnel. Le mari de cette dame avait acheté un terrain et, comme il vint à mourir, le vendeur s'imaginait avoir le droit de reprendre la propriété; déçu dans son espérance, il avait eu recours à l'assassinat. Arrêté, conduit et jugé à Auckland, le coupable fut pendu avec toute la solennité imaginable. C'était le premier jugement, la première sentence, la première exécution par les autorités établies en ce pays. Les vaisseaux britanniques faisant voile pour l'île Chatham, les vents contraires, les ouragans, les brouillards rendirent la navigation très périlleuse. Après s'être approchés des roches connues sous le nom de Récifs du Nord-Ouest, l'*Erebus* et le *Terror* s'enfoncèrent dans le sud pour des nouvelles recherches au milieu des glaces du cercle antarctique.

Charles Wilkes, James Ross, Dumont d'Urville ont passé; c'est fini maintenant des voyages aux terres inconnues; c'est fini des grandes navigations d'autrefois. Désormais, si une exploration scientifique est dirigée sur un point du globe, elle se poursuivra dans des conditions absolument différentes. Sur toute terre importante, on rencontrera l'élément européen. Ainsi lorsque, en 1858, la frégate autrichienne la *Novara* jettera des savans sur les îles que, moins d'un siècle auparavant, le capitaine Cook abordait pour la première fois, ils trouveront des villes, des bourgades, des hôtelleries européennes. Il ne reste plus qu'à examiner par quels actes, par quelles circonstances un peuple a été totalement subjugué, une grande colonie fondée.

ÉMILE BLANCHARD.

UNE STATISTIQUE DE LA FRANCE

SOUS L'ANCIEN RÉGIME

Mémoire sur l'état de la généralité de Paris, dressé par l'intendant pour l'instruction de M. le duc de Bourgogne, publié par M. de Boislisle. Collection des documens inédits sur l'histoire de France; Imprimerie nationale, 1881.

Dans notre temps, si fécond en documens précis, en voici un plus précis, plus solide, plus fertile en déductions intéressantes qu'aucun de ceux qui l'ont précédé. Sur le règne de Louis XIV, nous pensions avoir tout vu : mémoires sincères ou passionnés, récits froids ou historiettes de ruelles, papiers d'état ou petits vers. Nous ne supposions guère qu'un volume de statistique, que disons-nous? une collection de statistiques renfermant une description minutieuse de la France pourrait nous apporter, sur l'état de notre pays dans les dernières années du XVIIe siècle, des révélations tellement sûres qu'elles serviraient de fondement à tous les travaux sur ce temps et, en quelque sorte, de document officiel. Eh quoi! parler de statistique avant le XVIIIe siècle, alors que le nom même de cette science n'existait pas, cinquante années avant que les économistes l'eussent imaginé? L'anachronisme choque, et cependant rien n'est plus vrai. Tel était le besoin de savoir avec exactitude, de connaître la réalité des ressources, de mesurer les élémens de la richesse nationale, que le travail fut entrepris sur toute la surface du royaume et mené à bonne fin en peu de mois. Dans cette œuvre nouvelle et soudainement exécutée, on voudra voir la main toute-puissante d'un roi qui ne savait point attendre. Nouvelle erreur et surprise bien autrement singulière! A ce recensement officiel Louis XIV est demeuré étranger; sans doute, bien que rien ne l'indique, il n'a pas pu l'ignorer, mais l'initiative n'est pas venue de lui, ni de ceux qui dirigeaient sous lui les affaires de l'état. Cette enquête a une origine qui en augmente le prix. Elle est due à cette élite de nobles esprits qui préparaient dans l'ombre un jeune prince à la rude mission de réparer les fautes et

les maux du règne; elle fut demandée aux intendans de France, par le duc de Beauvilliers, pour l'instruction du duc de Bourgogne.

M. de Boislisle, qui semblait absorbé par l'édition de Saint-Simon à laquelle il attache son nom, vient de publier le *Mémoire sur la généralité de Paris* avec ce luxe de science solide et lumineuse à laquelle il nous a habitués de longue date. Il a fait précéder le Mémoire d'une savante introduction, l'a accompagné de notes nombreuses et l'a fait suivre d'un appendice rempli des documens les plus variés, de telle sorte que chaque point est éclairé par les vérifications de l'éditeur et chaque assertion contrôlée par les pièces contemporaines les plus propres à en fixer la portée. C'est un modèle à offrir à tous ceux qui songent à publier des papiers d'état. La Collection des documens inédits relatifs à l'histoire de France entreprise en 1833 par M. Guizot, poursuivie avec persévérance sous ses successeurs, grâce à l'activité d'un comité permanent auquel étaient confiés ses travaux, aura bientôt franchi un demi-siècle : elle aura bientôt publié près de deux cents volumes; nous ne craignons pas de dire qu'il en est peu qui atteignent, et qu'il n'en est pas qui dépasse ce dernier volume par le soin qui se rencontre dans la préparation aussi bien que par le mérite de la mise en œuvre.

L'éducation du duc de Bourgogne est tellement connue, chacun sait si bien la transformation de ce caractère, « impétueux avec fureur, dur et colère jusqu'aux derniers emportemens, » et devenu sous la main de son gouverneur le duc de Beauvilliers et sous l'influence de celui qui devait être l'archevêque de Cambrai un modèle de vertu, qu'il est superflu d'en reprendre ici l'histoire. Mais ce qu'on ne peut se lasser d'admirer, c'est cet accord d'hommes supérieurs mettant en commun leur intelligence pour former un roi et pour lui donner ce prodigieux ensemble de qualités nécessaires au prestige de celui qui doit gouverner et non opprimer ses sujets. Le jeune prince avait sept ans quand Louis XIV nomma son gouverneur; le lendemain, le duc de Beauvilliers lui donnait pour précepteur l'abbé de Fénelon. Sa treizième année n'était pas achevée que le *Télémaque* était mis entre ses mains, et quand, au terme de l'enfance et sorti des fictions, le duc de Bourgogne eut besoin de connaître par lui-même l'état du royaume, son gouverneur voulut lui montrer non un tableau de fantaisie comme on en exposait dans les cabinets des ministres ou dans les conseils du roi, mais une image sincère qui lui permît de voir ce qu'était la France. Elle succombait depuis quelques années sous les maux qu'avait entraînés à sa suite une longue guerre; les campagnes étaient ruinées; dans les villes, l'industrie avait été mortellement atteinte par l'émigration des protestans; la richesse nationale était menacée par le coup qui avait frappé la liberté de conscience; l'agriculture souffrait; une

disette avait réduit les paysans aux dernières privations, et Vauban pouvait écrire, dans son courageux mémoire sur le rappel des huguenots : « Tout souffre, tout pâtit, tout gémit; il n'y a qu'à voir et examiner le fond des provinces, on trouvera encore plus que je ne dis. » Louis XIV, qui n'avait reculé ni devant les périls de la guerre ni devant le nombre des peuples coalisés contre lui, dut céder devant la misère publique. Il détacha le duc de Savoie de la ligue d'abord, et parvint à signer, en septembre 1697, les traités de Ryswick, concession coûteuse pour l'orgueil de la France, mais nécessaire à son repos, qui lui enlevait de précieuses conquêtes, mais qui lui assurait, avec une paix ardemment souhaitée, les moyens de reprendre des forces et de panser ses blessures.

C'est vers le printemps de 1697, pendant les négociations, que le duc de Beauvilliers conçut le projet de faire dresser un état exact des généralités à l'heure où la paix permettait de songer à la France. Plus d'une fois, dans leurs conversations, les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse avaient dû parler de leurs vues à Fénelon, qui semble y avoir fait allusion quand il met ces paroles dans la bouche de Minerve s'adressant à Idoménée : « Voyons, disait Mentor, combien vous avez d'hommes et dans la ville et dans les campagnes. Faisons-en le dénombrement. Examinons combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent, dans les années médiocres, de blé, de vin, d'huile et des autres choses utiles. Nous saurons par cette voie si la terre fournit de quoi nourrir tous ses habitans et si elle produit encore de quoi faire un commerce utile de son superflu avec les pays étrangers. Examinons aussi combien vous avez de vaisseaux et de matelots : c'est par là qu'il faut juger de votre puissance. » (*Télémaque*, liv. XII.) « Il est honteux, avait coutume de dire Fénelon, à quel point les personnes de la plus haute condition en France ignorent notre gouvernement et le véritable état de notre nation (1). » Déjà, vingt-quatre années auparavant, dans la période la plus prospère du règne, Colbert avait inauguré ses glorieuses réformes en demandant aux maîtres des requêtes d'étudier dans chaque province la situation du pays. Ses gendres, les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, connaissaient cette enquête; les mémoires qui en furent le fruit avaient été dignes du ministre qui l'avait prescrite, et nul ne l'avait oubliée lorsque le contrôleur-général Le Peletier, en 1687 et en 1688, chargea les maîtres des requêtes de faire les tournées et les conseillers d'état de renouveler cette vérification en la faisant porter exclusivement sur les impôts et le service des fermes.

Comme chef du conseil des finances, le duc de Beauvilliers avait

(1) Lettre au duc de Chevreuse sur le mariage de son petit-fils, citée par le cardinal de Bausset, III, 221.

dû être frappé de l'ignorance où était Louis XIV de la misère publique et de la nécessité d'instruire un prince des sources de la richesse nationale. Non loin de lui, Vauban n'avait pas d'autre souci. Lorsque le maréchal, retiré dans sa terre de Bazoches, travailla à décrire l'élection de Vezelay, il entendait faire « une recherche très exacte fondée non sur de simples estimations, mais sur un bon dénombrement en forme et bien rectifié. » Il n'écrivait par « aucun sentiment d'intérêt particulier, mais seulement pour donner une légère idée de tout ce qui se pourrait faire de mieux dans tous les pays qui composent ce grand royaume (1). »

C'est en janvier 1696 que cet homme de génie se livrait dans le fond d'une province à ce travail de statistique, qui demeure un modèle d'exactitude et de vues profondes. Infatigable chercheur de tout ce qui pouvait l'éclairer sur les richesses et les forces du royaume, Vauban a dû s'efforcer d'obtenir du gouvernement une opération d'ensemble; il a dû s'adresser à ses amis, leur parler de ses essais. Il connaissait le duc de Beauvilliers. Saint Simon disait de lui qu'il était « peut-être le plus honnête homme et le plus vertueux de son siècle. » Pour qu'un tel éloge sortît de sa plume, l'auteur des *Mémoires* devait avoir eu des relations suivies avec le maréchal; sur plus d'un point, l'accord entre Vauban et les amis du duc de Bourgogne était complet; ils ne craignaient pas plus d'entendre la vérité que Vauban n'hésitait à la dire. Il n'est pas douteux que le chef du conseil des finances n'ait été poussé par Vauban, comme par Fénelon, par son expérience aussi bien que par son bon sens, à profiter de l'âge du jeune prince pour ordonner une enquête non moins profitable au royaume qu'à son futur maître.

Nous possédons le texte du questionnaire qui fut adressé par M. le duc de Beauvilliers aux intendans. Évidemment le chef du conseil des finances s'était inspiré de l'admirable instruction rédigée en 1663 par Colbert. Le questionnaire en résume les principaux points : il contient une longue énumération qui forme autant de titres de chapitres sur la géographie physique de la France; les ressources du sol, les hommes, leur naturel, leurs costumes, les villes, la population, les diverses classes, le clergé et ses bénéfices, la noblesse et ses fiefs, les magistrats et les justices, l'industrie, le progrès ou le déclin des manufactures, le commerce de terre et de mer, les douanes, les chemins et les ponts, rien n'est négligé; le nombre des huguenots n'est même pas oublié; sous ce titre : *Causes de la diminution de la population*, on demande combien il est parti et combien il est demeuré de huguenots depuis la révocation de l'édit de Nantes.

(1) *Oisivetés*, I, 201

Tel est l'ensemble de questions d'où est sorti le travail colossal des intendans. Nous avons sous les yeux les réponses de la généralité de Paris. Ce n'est pas en si peu de lignes qu'il est possible d'analyser avec quelque intérêt un document qui remplit quatre cents pages in-4°. Nous voulons seulement faire saisir l'économie du travail et en faire ressortir les points principaux. Dès que l'intendant eut reçu le questionnaire adressé par le chef du conseil des finances, gouverneur du duc de Bourgogne, il s'empressa, comme tout bon administrateur qui connaît son métier, de le transmettre à ses subdélégués, en rejetant sur leurs épaules le fardeau des recherches de détails. A Paris, c'est à un trésorier de France, grand-voyer en la généralité de Paris, que fut dévolue la mission de fondre tous les élémens recueillis sur place. Afin de mettre en ordre tant de matériaux divers, il divisa la compilation en quatre chapitres comprenant : 1° l'état ecclésiastique; 2° le gouvernement militaire; 3° la justice, et 4° les finances. Sur la géographie physique, il se montra fort bref, se bornant à une description des rivières et ne répondant pas sur ce point important aux vues du duc de Beauvilliers. D'ailleurs le mémoire, comme tous les travaux de ce genre dus à des plumes diverses, présente une inégalité frappante : tantôt les paragraphes sont longs et vides d'idées, remplis d'un style décousu, tantôt les réflexions en sont vives, serrées et dignes d'attention. M. de Boislisle a patiemment recherché et par d'heureux rapprochemens permis de penser que Vauban, familier de l'intendance, avait mis la main à cette œuvre complexe et fourni parfois un passage ou un aperçu. Si Vauban n'a pas inspiré lui-même certains jugemens, le rédacteur connaissait ses principaux mémoires et ne s'est pas fait faute d'en extraire des passages. D'ailleurs il est prouvé que le maréchal s'est occupé du mémoire de Flandres (1). Pourquoi douter qu'il ait pris à Paris une part personnelle à un travail qui l'intéressait si vivement? Lorsqu'on lit le passage sur la dépopulation de la généralité, on retrouve le ton de *la Dime royale*. Les faits sont groupés avec la même fermeté : l'influence des guerres, le poids des impôts, les souffrances des disettes et la sortie des religionnaires hors du royaume sont signalés sans phrases déclamatoires, mais avec une sorte de sévérité d'autant plus implacable qu'elle est plus dénuée de passion. Dans un document officiel, c'est le seul genre de hardiesse qui soit de mise (p. 150, 151).

(1) George Michel, *Histoire de Vauban*, page 447. Vauban écrivit le 9 mars 1698 à l'intendant de Flandres une lettre qui atteste cette collaboration. On ne pourra connaître la part exacte que le maréchal a prise à ce travail, tant que ses héritiers persisteront à cacher à l'histoire les papiers et les correspondances dont ils sont possesseurs. Une telle obstination, en se prolongeant, devient un outrage pour cette grande mémoire dont on ne paraît pas se souvenir que la renommée appartient à la France et non à une famille.

On a souvent pensé que l'*Almanach royal* était le plus sûr des guides à suivre pour étudier l'ancien régime, et il est permis de prévoir qu'un jour les premiers exemplaires de la collection deviendront un livre classique pour l'étude du XVIIe siècle. Les mémoires des intendans en seront alors le plus éloquent commentaire : là où l'*Almanach royal* nous donne une liste de noms, le Mémoire nous fournit plusieurs pages. A cela dira-t-on avec Boulainvilliers, que « son ennuyeuse prolixité, ses digressions inutiles, » ses lacunes et ses erreurs dégoûtent d'y recourir? Ces critiques étaient fort exagérées pour les contemporains; pour nous, elles sont absolument inexactes. Beaucoup de digressions, superflues en 1697, sont précieuses aujourd'hui; les lacunes ont été comblées par l'éditeur, et il n'est pas une erreur qui n'ait été relevée avec soin, de telle sorte que le Mémoire, révisé et complété à deux siècles de distance, constitue la description la plus féconde et la plus sûre de la généralité de Paris sous l'ancien régime.

Le chapitre de la justice est un des plus intéressans, non que les détails sur le parlement, la chambre des comptes ou la cour des aides contiennent des révélations inattendues, mais parce que les justices inférieures sont énumérées avec un soin qui permet de reconstituer exactement la carte des justices seigneuriales. Il n'est rien de plus confus, de plus disparate, de plus contradictoire que l'organisation des juridictions appartenant tantôt au roi, tantôt aux seigneurs, ressortissant soit au parlement, soit à un bailliage intermédiaire. La plupart de ces difficultés sont résolues par l'énumération précise des justices de la généralité de Paris, de leur territoire et de leur compétence. Nous connaissons ainsi les principales terres, leur contenance et leurs possesseurs; le Mémoire a soin de nous dire si les propriétaires résident; mais le plus souvent il constate que les gentilshommes, attirés par la proximité de Paris et de Versailles, ne fixent pas leur résidence ordinaire dans leurs domaines. Les laboureurs prennent le même chemin que les courtisans, et chaque village gémit du courant qui entraîne les paysans vers Paris et qui prive de bras les campagnes.

Auprès de ces plaintes dont la banalité est, on le voit, de tous les siècles, rien n'est plus curieux que de retrouver la description de maux que nous ne connaissons plus. L'état des ponts et des routes est une source intarissable de doléances. A travers les énumérations de ce mémoire officiel, on devine les souffrances des populations. Dans la généralité de Paris, plus de cinquante ponts sont en ruines. Le grand chemin de Paris à Melun par Villeneuve-Saint-George est impraticable une partie de l'année. « Le pavé a été commencé; il faudrait le continuer. » — « Les abords de Coulommiers

rendent impossible tout accès de chariots en hiver.» — « Le chemin de Provins à Bray est très mauvais presque en tout temps : il est bien nécessaire de le rendre praticable, parce qu'il sert au commerce de la Brie avec la Bourgogne... La chaussée des Ormes à Bray est entièrement rompue... Dans le village de Bazoches, il y avait un pont de pierre de trois arches qui est ruiné, à la réserve d'une arche qui ne suffit pas pour le cours de la rivière, en sorte que les eaux remontent et inondent le village. » Un ou deux ans après, l'intendant de Paris revenait à la charge et signalait au contrôleur-général l'état des chemins. « La plupart, disait-il, sont si mauvais qu'on y voit tous les jours des voitures, des chevaux et des bœufs embourbés et souvent même il y en a qui périssent (1). »

L'année suivante, un effort fut accompli; sous la pression de la misère publique, des chantiers furent ouverts et l'éditeur nous donne un état des dépenses qui furent effectuées dans la généralité de Paris pour le rétablissement des ponts et chaussées (page 684).

M. de Boislisle, qui a fait une étude spéciale des projets de Vauban sur *la Dîme royale*, a réuni dans l'appendice un grand nombre de documens sur les impôts perçus dans la généralité de Paris, sur les abus de la perception et sur les tentatives avortées de statistique foncière qui ont précédé à un siècle de distance la vaste opération du cadastre. Le projet de dénombrement des biens-fonds en 1712, l'enquête sur la valeur des terres et la qualité des propriétaires en 1717, se rapportent au désir d'expérimenter la taille proportionnelle, telle que la réclamaient les économistes. On prit la généralité de Paris pour cet essai, et les commissaires y travaillèrent toute une année à grands frais. Le savant éditeur nous donne en appendice un des procès-verbaux tels qu'ils sont conservés dans les papiers du contrôle-général.

A côté de ces documens officiels figurent plusieurs lettres et mémoires de Boisguilbert qui sont d'un grand intérêt pour l'histoire de cet économiste. Lieutenant-général de Rouen, il demandait alors une intendance et mêlait à l'exposition de ses doctrines économiques les prières d'un solliciteur habile. Il insistait surtout sur le poids des impôts qui ruinent l'agriculture; il montrait dans des peintures saisissantes l'abandon de la vigne dans des pays qu'avait jadis enrichis la production du vin; à l'aide de calculs précis, il prouvait que l'élévation des droits avait seule paralysé la culture du raisin. Rapprochés des descriptions d'une province à diverses époques et des états des recettes fiscales, les mémoires de Boisguilbert jettent sur ces questions une lumière toute nouvelle.

Ces visites d'une province et les rapports qui en résultaient ont

(1) Lettre de l'intendant de Paris, 13 décembre 1699. *Appendice*, page 561.

été sous Louis XIV un des moyens de gouvernement les plus féconds. Ce serait d'ailleurs une curieuse histoire que celle des successeurs des *missi dominici*. Seuls, ceux de Charlemagne sont demeurés célèbres; mais à toutes les époques de renaissance, chaque fois que la royauté a ressaisi le pouvoir et voulu sincèrement opérer la réforme des abus, améliorer le sort du peuple et relever la France, elle a eu recours à ces missionnaires de l'autorité, qu'elle les appelât maîtres de requêtes ou intendans de justice et de police, qu'elle leur confiât une chevauchée plus ou moins longue ou qu'elle imposât à leurs recherches l'obligation d'une résidence provisoire. Colbert a senti tout ce qu'il pouvait tirer de ces enquêtes. M. de Boislisle met sous nos yeux celles qui furent faites, en 1684, par un des intendans que ce grand ministre avait formés. M. de Ménars, frère de Mme Colbert, était un magistrat consciencieux, humain, franc et d'une indépendance que Colbert avait plus d'une fois encouragée « Ses rapports sur la généralité de Paris, dont on cherche en vain l'équivalent sous les administrations suivantes, font connaître à fond chacune des élections qu'il visita dans l'été de 1684 et révèlent bien des détails omis par le Mémoire (p. LXIII). » Il était toujours soucieux de rendre la justice aux petites gens, et ce trait de caractère apparaît dans la rédaction de ses rapports : la visite aux prisons forme un chapitre spécial et les élargissemens qu'ordonne l'intendant font éclater son amour de la justice. « Lorsque je suis arrivé dans un lieu principal, dit-il, je visite les prisons, j'examine les registres de la geôle, ceux de la recette et des frais des receveurs et les minutes des élections. Je mande les collecteurs de cinq ou six paroisses. J'écoute les plaintes contre ceux qui sont chargés des recouvremens. Je les fais venir; j'entends leurs raisons; quand ils ont tort, je les reprends en particulier. S'il y a du crime, j'en fais des procès-verbaux que je vous envoie; s'il y a des plaintes contre les officiers de justice, je les approfondis avec eux, j'entre en tout ce qui peut faciliter les recouvremens et diminuer les frais (1). » C'est à l'aide de ces enquêtes qu'étaient parfois atténués les misères et les abus dont nos regards sont blessés quand nous entrons dans le détail du passé. S'il n'y avait pas eu des ministres comme Colbert, des intendans comme M. de Ménars et des magistrats obscurs dont la conscience était sans cesse en éveil, la somme des maux dont souffrait l'ancien régime eût conduit la France à l'anarchie.

Il faut mettre au premier rang des documens publiés parmi les pièces justificatives et qui font honneur à l'administration de ce temps un « mémoire sur la misère des peuples et les moyens d'y

(1) Lettre du 21 juillet 1682 adressée par M. de Ménars au contrôleur-général Le Peletier, page 700.

remédier. » Dangeau raconte que le conseiller d'état Henri d'Aguesseau, le père du chancelier et le maître des requêtes Le Fèvre d'Ormesson, après avoir été chargés de faire une enquête dans les généralités d'Orléans et de Tours, étaient revenus à Versailles, où « ils représentèrent le véritable état où étoient les provinces. » Le roi, ayant consacré une après-dînée à les entendre, leur ordonna de lui remettre leurs idées par écrit. Telle est l'origine du mémoire dont nous trouvons le texte dans l'appendice. La franchise des tableaux ne le cède en rien à la valeur des remèdes, et le ton de cette pièce fait autant d'honneur aux conseillers d'état qui l'ont écrite qu'au maître qui en a provoqué la rédaction. Ils réclamaient la diminution de certaines taxes pour atteindre le but indispensable, c'est-à-dire la reprise et le développement des relations commerciales.

Les plaintes sur le déclin des entreprises commerciales formaient en effet un concert universel. Les négocians de Paris avaient présenté, en 1685, un mémoire sur le rétablissement du commerce, sur les crises monétaires, l'insuffisance des transports, les souffrances du commerce maritime, les prohibitions de nos produits dans les ports anglais, la lutte commerciale soutenue avec avantage par la Hollande; l'éditeur a eu soin de mettre sous nos yeux ce cahier de doléances qui forme la contre-partie de tout ce que nous donne le mémoire.

Ainsi ce précieux volume nous offre le résumé le plus complet de ce que souffraient, de ce que pensaient et réclamaient, dans les vingt dernières années du XVIIe siècle, les différentes classes de la population. Grâce à cet ensemble de pièces officielles, à ces morceaux choisis avec discernement et présentés avec une connaissance des moindres détails qui confond l'esprit et satisfait à tout moment notre curiosité, nous pénétrons dans le vrai des choses; nous ne nous arrêtons pas à cette histoire des batailles dont se contentait jadis l'imagination des lecteurs; nous poussons plus avant notre investigation; nous avons su que les guerres de Louis XIV avaient épuisé la France; en lisant ce volume, nous saurons dans quelle mesure la misère avait envahi le royaume; nous pénétrerons dans les plus minces détails. Versailles et Marly ne seront plus au premier plan d'un tableau éblouissant nos yeux par l'éclat des lumières et nous empêchant de discerner au travers des ombres le paysan qui souffre, l'habile ouvrier qui émigre, et le marchand ruiné par la taille; nous verrons désormais à l'aide de chiffres précis, d'états indiscutables, comment était répartie la fortune publique, ce qu'il y avait de terres exemptes et de taillables chargés, quelles étaient les causes de misère incurable que ni l'esprit de justice d'un conseiller d'état, ni la supériorité d'un ministre de génie ne pouvaient guérir. Tout l'ancien régime se dresse et reprend vie dans ce volume

qui contient un saisissant mélange de grandeur et d'abus, d'efforts sincères et d'impardonnables fautes. Ce recueil prendra place parmi les documens de premier ordre, comme un des plus féconds en enseignemens sur le passé. Qui ne l'aura ni lu, ni consulté, non plus dans le résumé inexact et passionné de Boulainvilliers, mais dans son texte authentique, ne pourra pas se rendre un compte exact de ce qu'a été la France à la fin du XVIIe siècle, quelques années après que Colbert était descendu dans la tombe, quand Louvois l'avait épuisée, alors que Louis XIV avait dû s'arrêter devant les souffrances extrêmes d'une nation qui était à bout de sacrifices et lorsqu'au fond des cabinets de Versailles, autour de l'héritier du trône, des hommes de bien préparaient en secret un règne de réparation en apprenant au jeune prince qu'un roi est fait pour ses sujets et non ses sujets pour lui. Tous ces contrastes ont eu leurs peintres : Dangeau et Saint-Simon traçaient leurs mémoires dans le même palais ; les flatteurs écrivaient pendant que Fénelon tenait la plume. Grâce à l'initiative de M. de Boislisle, à ces œuvres incomparables se joindra pour jamais une collection de documens précis dans lesquels nul ne prétendra que l'imagination ou la haine aient altéré la vérité. C'est à lui que nous devons le premier volume de la *Correspondance des contrôleurs-généraux*. Ces deux œuvres, s'appliquant au même temps et au même sujet, se prêtent un mutuel appui. Distraite du ministère des finances pour être rattachée, comme toutes les publications de documens historiques, au ministère de l'instruction publique, la correspondance du contrôle général ne subira plus ni retards, ni obstacles. Le second volume est achevé et va paraître. Le troisième et dernier sera mis sous presse avant peu. La collection des mémoires des intendans était une plus vaste entreprise. Une partie de l'œuvre est accomplie avec l'état de la généralité de Paris : la méthode est fixée. Nous souhaitons que d'autres mémoires soient prochainement mis sous presse ; que des collaborateurs se groupent autour de M. de Boislisle, devenu le centre et comme le moteur d'une activité si féconde, qu'ils acceptent docilement ses conseils et marchent dans la voie qu'il a frayée, Si ces vœux étaient accomplis, il ne nous resterait plus qu'à souhaiter longue vie et longue patience au jeune et hardi savant qui a pris l'engagement de nous donner en même temps une édition définitive de Saint-Simon et à qui nous devrons, sous un double aspect, un tableau vrai de la France et de son gouvernement à la fin du XVIIe siècle.

GEORGE PICOT.

ROBINSON CRUSOÉ

ET LA

LITTÉRATURE ÉLECTORALE

C'est une terrible race que celle des critiques qui ont l'esprit de leur métier. Leur impitoyable curiosité ne respecte rien; ils se défient des auréoles, ils percent à jour les légendes, ils se font un malin plaisir de briser les statues des saints, des héros et des dieux, pour savoir en quoi elles sont faites et ce qu'il y a dedans. En vérité, leurs découvertes sont souvent cruelles. Pendant longtemps il n'y a pas eu dans l'histoire littéraire de nom qui parût plus respectable que celui de l'auteur de *Robinson Crusoé*, Daniel Defoe. On n'avait retenu de sa vie que deux choses; on savait qu'il avait écrit un livre immortel, que l'univers entier a lu, que l'univers relira éternellement; on savait aussi qu'en 1703, il avait été condamné au pilori pour avoir publié en faveur des dissidens un audacieux pamphlet dont l'Angleterre s'était émue, que l'ignominie de son supplice s'était changée en triomphe, que la populace, s'attroupant autour de ce martyr de la liberté religieuse, l'avait applaudi, acclamé, couvert de fleurs. Un de ces critiques impitoyables dont nous parlions, M. Lee, a consacré de longues années à étudier l'histoire secrète de Defoe. Il a fouillé dans les archives avec une infatigable ardeur, il a dépouillé des dossiers poudreux ou vermoulus, il a eu la patience de compulser deux cent cinquante pamphlets oubliés, où se révèlent la main et l'indomptable verve de l'auteur de *Robinson Crusoé*. Les conclusions de cette enquête ont été résumées par M. Minto dans une de ces agréables et intéressantes biographies que

publie M. John Morley et qui mériteraient presque toutes d'être traduites en français (1). Des découvertes de M. Lee et des réflexions de M. Minto il résulte que Defoe ressemblait peu à l'idée qu'on se faisait de lui, et que l'un des plus beaux livres de la littérature moderne a été écrit par un homme qu'un de ses contemporains qualifiait « du plus vil de tous les écrivains qui ont prostitué leur plume. » Les nouveaux biographes sont plus mesurés dans leurs termes; ils se contentent de nous le signaler comme le plus effronté menteur que le monde ait jamais vu : *perhaps the greatest liar that ever lived.*

Defoe avait près de soixante ans lorsqu'il composa le livre qui devait immortaliser son nom; il avait fait auparavant bien des métiers. Cet homme au nez crochu, au menton pointu, avait vendu des bas et des hauts-de-chausses et il avait fait banqueroute; il avait fabriqué des tuiles et inventé mille expédiens pour échapper à ses créanciers, tout en écrivant d'innombrables pamphlets en vers et en prose; il avait été secrétaire dans une commission publique, le plus fécond journaliste de son temps, et cinq administrations successives l'avaient employé à des services secrets, d'où l'espionnage n'était pas exclu. « Personne, écrivait-il un jour, n'a passé par plus de fortunes diverses; treize fois j'ai été riche, treize fois j'ai été pauvre. »

Robinson attribuait les déplorables vicissitudes de sa destinée à cette inquiétude de son humeur qui l'avait toujours empêché de se contenter de son lot : « La chair se ressent toujours de ce qui est né avec les os; j'étais né pour me détruire moi-même. » Comme Robinson, Defoe était un homme à projets, à fantaisies et à fumées, que ses rêves gouvernaient; il y avait en lui une abondance exubérante de vie et de désirs, sa destinée lui semblait trop étroite, et il cognait de sa tête de fer contre le mur. Ajoutons qu'il avait le goût des aventures clandestines, des situations interlopes, des conduites obliques et tortueuses; il aimait à vivre dans les sapes, il cherchait l'ombre et le mystère. Personne n'a possédé plus que lui le talent de brouiller ses voies, de se donner pour ce qu'il n'était pas, et de mystifier son prochain. Il a conclu des marchés occultes avec tous les grands politiques de son temps; durant trois règnes, il s'est vendu sans vergogne et à tour de rôle aux whigs comme aux tories, il a tiré des grâces et des pensions de tous les partis qui arrivaient au pouvoir, ce qui ne l'empêchait pas de montrer à l'univers ses deux mains, en l'assurant qu'elles étaient nettes. Il criait à la diffamation, à la calomnie, il protestait de son innocence, de sa candeur, de son ingénuité, il en prenait le ciel à témoin; comme un juste mis en croix, il priait Dieu de pardonner à ses ennemis. Le triomphe de son habileté fut de collaborer pendant huit ans à un journal tory, sans que per-

(1) *English Men of letters*, edited by John Morley : *Daniel Defoe*, by William Minto.

sonne se doutât qu'il était à la solde du cabinet whig, qui l'employait à surveiller et à contre-carrer secrètement les manœuvres de l'ennemi. Quand le pot aux roses fut découvert, il prit de nouveau le ciel et les hommes à témoin de son innocence, et il retourna ses poches pour prouver qu'elles étaient vides. M. Minto a raison, il avait un front d'airain; mais il faut lui rendre cette justice qu'il n'y eut jamais de lâcheté dans son fait. Intrépide dans les hasards, il mentait par insolence, par superbe. Cet orgueilleux méprisait trop les hommes qui l'employaient et qu'il exploitait pour penser qu'il leur dût la vérité.

Il y a deux sortes de coquins, ceux qui s'ignorent et n'ont garde de se juger, et ceux qui se voient à peu près tels qu'ils sont ou qui du moins s'entrevoient. Les inconsciens sont les plus heureux, ils vivent en paix avec eux-mêmes, mais ils n'écriront jamais *Robinson Crusoé*. Defoe est dans l'histoire littéraire l'exemple rare d'un homme qui a passé sa vie dans le bourbier sans y salir son imagination, sans y perdre la merveilleuse justesse de son esprit et la lucidité de sa raison. Il avait l'âme trop haute pour pouvoir se passer de sa propre estime, il était trop sincère pour se persuader qu'il en fût digne. Quand il cherche à s'excuser, à se justifier, ne vous y trompez pas, il est plus malheureux qu'effronté. Il se contente le plus souvent de plaider les circonstances atténuantes. « Ce sont les existences besogneuses qui font les drôles, écrivait-il un jour. Voici un homme qui rend à chacun ce qui lui est dû et ne fait de tort à personne. Le beau miracle! Il possède des terres et des rentes et n'a point de méchantes affaires sur les bras. Il faudrait en vérité qu'il se donnât au diable pour devenir un drôle, car personne ne fait le mal pour le plaisir de le faire; que dis-je? le diable lui-même ne pèche pas dans la seule intention de pécher. C'est la folie de l'ambition, de l'orgueil ou de l'avarice qui corrompt le riche; la coquinerie du pauvre est l'œuvre de la nécessité. »

En dépit de ses raisonnemens, il ne parvenait pas à être content de lui-même; les avilissans trafics de sa plume lui causaient des lassitudes, des dégoûts. Démosthène fit un jour le voyage de Corinthe, la fantaisie lui était venue de posséder Laïs; mais quand il sut ce que coûtait une de ses nuits, il reprit bien vite le chemin d'Athènes, en disant: « Je ne me paie pas des repentirs de 10,000 drachmes. » Defoe a passé sa vie à se procurer des repentirs de plusieurs milliers de livres sterling et à se démontrer à lui-même que l'argent mal acquis ne profite guère. Le plaisir s'envole, la honte reste, et il faut la boire. Si âpre que fût l'énergie de son caractère, l'éternelle contradiction qu'il portait au dedans de lui finit par briser sa volonté; quand il mourut, sa tête commençait à se déranger, ses dernières lettres en font foi. Dans son île déserte et avant de connaître Vendredi, Robinson, faute de mieux, se plaisait à causer avec son perroquet, qui lui disait souvent: « Robin,

pauvre Robin, qu'es-tu venu faire ici? » Ce n'est pas avec Jacquot, c'est avec sa conscience que causait Defoe, et elle lui disait : « Pauvre Daniel, qu'es-tu venu faire dans cette galère? comment t'es-tu fourré dans cet affreux guêpier? »

Si nous en croyons M. Minto, *Robinson Crusoé* n'a été dans la carrière littéraire de Defoe qu'un heureux accident. Lorsqu'il conçut le hardi projet de raconter à l'Angleterre les aventures d'un homme qui, emprisonné dans une île déserte, doit son salut à son héroïque industrie et réussit à se tirer d'une situation désespérée, il se trouvait lui-même dans une passe bien dangereuse. S'étant engagé tour à tour avec tous les partis et les ayant tous trahis, sa versatilité intéressée lui avait attiré de violentes inimitiés, d'implacables rancunes. Les uns le traitaient de renégat, les autres de pamphlétaire vénal. C'est bien de lui qu'on pouvait dire qu'il ne lui restait plus une faute à commettre. Une imprudence, une simple maladresse, c'en était assez pour le perdre, et si quelque ministre omnipotent s'était avisé de lui faire expier ses perfidies en l'expédiant dans quelque colonie lointaine, pas une voix ne se fût élevée pour sa défense; la populace elle-même, détrompée de son idole, l'eût abandonné sans regret à sa lamentable destinée. « Si demain j'étais déporté, si le vaisseau qui m'emmènera venait à faire naufrage, si la tempête me jetait sur quelque rive déserte, comment m'y prendrais-je pour me tirer d'affaire? » Voilà, selon M. Minto, les questions que par instans se posait malgré lui cet homme fertile en ressources et en expédiens, et c'est en essayant d'y répondre qu'il inventa son *Robinson*. L'explication est ingénieuse, et nous comprenons par quel enchaînement d'idées il en vint à composer son roman. Mais il se trouve que ce roman n'est pas seulement un chef-d'œuvre d'invention et de vérité; il y autant de grandeur dans la conception que d'admirable vraisemblance dans le détail, on y sent courir le souffle d'une grande âme; c'est une des œuvres les plus saines et les plus nobles qui aient honoré l'esprit humain. Voilà le miracle. Comment une source si pure, si limpide, a-t-elle pu jaillir d'un sol fangeux et souillé?

Que Defoe ait beaucoup pensé aux vicissitudes de sa propre destinée en écrivant son roman, nous ne pouvons en douter, et ses contemporains n'en doutaient pas, puisque l'un d'eux prétendit qu'il aurait dû l'intituler : *Étranges Aventures de Daniel Defoe, de Londres, bonnetier, qui vécut tout seul dans l'île inhabitée de la Grande-Bretagne.* Lui-même a prétendu après coup que sa fiction avait un sens allégorique et qu'au surplus son héros lui ressemblait de tout point. Comme Robinson, disait-il, il avait eu un perroquet qui savait dire son nom, et pour domestique une espèce de sauvage qui s'appelait Vendredi. Comme Robinson, il avait passé trente années de sa vie « dans les circonstances les plus déplorables et les plus affligeantes qu'aucun homme

eût jamais traversées, assailli par des tempêtes, essuyant de terribles naufrages, combattant des ennemis pires que des cannibales, ne s'échappant de leurs mains que par miracle, endurant mille violences et mille oppressions, en butte aux entreprises des hommes, aux attaques du diable et aux châtimens du ciel. » Defoe et Robinson se ressemblaient assurément par un air de famille; ils avaient en commun cette inquiétude de l'esprit qui cherche le malheur, l'invincible patience, l'abondance des expédiens, l'indomptable résolution. Mais Robinson a été purifié par l'infortune, transformé par la solitude et le repentir; Defoe a cheminé jusqu'au bout dans ses voies obliques, il est mort dans l'impénitence finale. Il faut croire qu'il y avait en lui deux hommes qui se disputaient: il a trafiqué de sa plume pour faire plaisir à l'un, il a écrit *Robinson Crusoé* pour s'acquitter envers l'autre. A l'âge des cheveux gris, un jour qu'il s'examinait lui-même et descendait dans sa conscience, il y a découvert une mine d'or vierge, qu'il n'avait jamais eu le loisir ou le courage d'exploiter; il s'en est servi pour fabriquer un héros. La figure qu'il lui a donnée, il l'avait vue souvent passer dans ses rêves. « C'est moi, a-t-il pu dire, et pourtant ce n'est pas moi. Si quelque naufrage m'avait jeté dans une île déserte et que j'y eusse passé trente années sans avoir affaire à des ministres corrompus et corrupteurs, je serais devenu Robinson. » Quand il contemplait ce héros qu'avait enfanté son imagination et dans lequel il retrouvait une image transfigurée de lui-même, il éprouvait sans doute cette joie mêlée d'étonnement que peut ressentir la courtisane qui est devenue mère et dont le fils mourra sans avoir forfait à l'honneur. Il lui semble, en le regardant, qu'elle a été sanctifiée et bénie dans ses entrailles, que tous ses péchés lui ont été remis, puisqu'elle a donné au monde un honnête homme.

Que tous ses péchés lui soient pardonnés! il a écrit *Robinson Crusoé*. Quand nous savourons ce fruit exquis, que nous importe sur quel arbre il a crû et muri? Rousseau affirmait que *Robinson* était le plus heureux traité d'éducation naturelle et il entendait que ce merveilleux livre, comme il l'appelait, composât pendant bien des années toute la bibliothèque d'Émile. Les poètes trouveront toujours du profit à l'étudier pour y apprendre l'art de soutenir une fiction, de donner à leurs imaginations l'air et les couleurs de la vérité. Defoe joignait à l'élévation de la pensée la candeur du récit et une simplicité presque austère de la forme. Lorsqu'on a l'estomac affadi, il faut recourir aux amers; relisez *Robinson*, quand vous vous sentirez écœuré par le méchant jargon de certains écrivains du jour, qui, considérant la littérature comme une entreprise de vidanges, marient des grâces alambiquées à la recherche amoureuse de l'ignoble, le précieux au bas et au grossier, la pretintaille à l'ordure. C'est vraiment le livre universel. Il est également goûté des enfans et des vieillards, des curieux et de ceux qui aiment à

réfléchir, des sages et des fous, des sceptiques et des croyans. Nous connaissons un homme du monde qui prétend y trouver un adoucissement à toutes ses peines. Nous avons connu aussi un homme d'église aussi pieux que lettré, qui l'avait appris par cœur pour son édification ; il aimait à réciter ce passage mémorable : « J'atteignis la quatrième année de mon séjour dans l'île, et je chômai cet anniversaire avec le sentiment d'une dévotion consolante. Désormais séparé du reste des hommes, la société humaine m'apparaissait comme un pays lointain avec lequel je n'avais aucun rapport de crainte ou d'espérance. Je la regardais comme nous la regarderons peut-être dans une autre vie, c'est-à-dire comme un état où nous avons passé et d'où nous sommes sortis. Je pouvais adresser au monde ces paroles d'Abraham au mauvais riche : « Un immense abîme s'est ouvert entre toi et moi. » J'étais à l'abri de toute souillure; je n'avais à craindre dorénavant ni les tentations de la chair, ni la convoitise des yeux, ni l'orgueil de la vie. »

C'est ainsi que, mondains ou dévots, tout le monde trouve son compte et sa pâture dans cet admirable livre. Pour nous qui l'avons relu tout récemment, pendant les derniers jours de la période électorale que nous venons de traverser, nous déclarons que la lecture de *Robinson* est le meilleur remède aux fatigues et aux dégoûts que peut causer la fréquentation trop assidue des réunions privées ou publiques, et nous estimons aussi qu'avant de prendre la plume pour rédiger leurs manifestes, les candidats à la députation feraient bien de méditer certaines pages où Defoe a révélé tout son génie, c'est-à-dire son lumineux bon sens. Faisons la part des exceptions; mais, il faut en convenir, c'est en somme une triste chose que la littérature électorale. Le superlatif y foisonne, l'adjectif s'y étale et s'y pavane dans toute sa pompe. C'est le règne du panache et de la phrase, c'est le triomphe de l'exagération et de l'absurde, c'est un défi perpétuel porté à l'humaine imbécillité. Quelles amorces on lui présente! par quels mensonges on l'amuse! Les plus modestes promettent à leurs électeurs des places de gardes-champêtres, des recettes, des bureaux de tabac, des subventions, des ponts, des canaux, des chemins de fer; Dieu sait où ils les prendront. D'autres se font fort de nous débarrasser en un tour de main de tout ce qui nous contrarie et nous gêne; qu'on les laisse faire, ils supprimeront d'un coup le sénat, la magistrature inamovible, le service militaire et peut-être l'impôt et sûrement le sens commun, qui de toutes les tyrannies est la plus gênante. Nous avons lu une affiche dont le signataire s'engageait à procurer à tous les Français « le bien-être et la gloire. » Nous en avons frissonné de plaisir. Un autre candidat affirmait en se frappant la poitrine que, s'il était nommé, le pain se vendrait à deux sous la livre, le vin à huit sous le litre, qu'avant peu toutes les routes seraient bordées d'arbres fruitiers, qu'il mettrait du poisson

dans tous les ruisseaux, que la France serait transformée en pays de cocagne :

> Les vins les plus exquis coulent de nos fontaines,
> Les fruits naissent confits dans toutes les saisons,
> Les chevaux tout sellés entrent dans les maisons...

Ce sont des fous, dira-t-on. Mais où commence, où finit la folie pendant la période électorale? Qui peut le savoir? Des personnages considérables n'ont pas craint d'annoncer à leurs électeurs que, grâce à la réforme de l'université et des écoles primaires, grâce aux progrès de l'instruction publique et à l'heureux emploi des méthodes nouvelles, on arriverait en peu de temps à égaliser toutes les intelligences. Attendez quelques années encore, et vous chercherez vainement sur tout le territoire français un ignorant ou un sot; peut-être gardera-t-on le dernier pour le mettre sous verre à titre de curiosité, comme un souvenir des temps gothiques. D'autres personnages non moins considérables ont déclaré que l'état allait désormais s'appliquer « à tirer de la démocratie tous les trésors qu'elle renferme dans ses flancs. » Quand il n'y aura plus ni jésuites ni dominicains, quand on sera débarrassé de ces frères ignorantins qui gâtent tout, quand l'état sera le seul éducateur de la nation, quand il se chargera de façonner, de pétrir à sa guise tous les cerveaux et d'enseigner à tous les valets de charrue « les résultats des sciences exactes et positives, » quand le règlement du *Crapaud-Volant* aura été établi dans toutes les écoles et qu'il sera interdit aux instituteurs de prononcer le nom de Dieu sous peine d'amende, alors on verra paraître au grand jour tous ces trésors que la démocratie renferme dans ses flancs; tous les Français auront du talent, deux millions au moins auront du génie, et tout cela se fera par un coup de baguette. O Robinson! enseignez, je vous prie, au suffrage universel qu'il n'y a de baguettes magiques que dans les contes de fées et dans les réclames électorales. Apprenez à tous les badauds qu'il faut compter toujours avec les choses, avec leurs objections, avec les lois immuables de la nature, avec le temps et ses lenteurs, et ce qu'il faut de travail, d'incessante sollicitude pour mener à bonne fin la plus humble entreprise. Racontez-leur qu'il vous a fallu quarante-deux jours pour faire une planche, et encore n'était-elle pas belle, deux mois entiers pour façonner des jarres qui vous semblaient horribles, et que vous fûtes transporté d'une joie sans égale lorsque vous vous aperçûtes que votre pot de terre pouvait aller au feu. Vous aussi vous aviez vos ambitions, vos utopies, vos visions chimériques. Il vous vint à l'esprit de construire un canot capable de porter vingt hommes et, votre ouvrage terminé, vous le contemplâtes avec délices; vous étiez plein d'admiration pour le grand homme qui l'avait fait.

Hélas ! il se trouva qu'il était impossible de le remuer et qu'il vous faudrait douze ans au moins pour le conduire à la mer, et la mer ne s'étant pas dérangée pour venir le chercher, vous en fûtes réduit à le laisser sur place « comme un monument de votre folie. » Pour vous consoler de votre déconvenue, vous vous êtes construit une modeste petite pirogue qui ne pouvait servir qu'à faire le tour de votre île, en rangeant prudemment la côte. O Robinson, que nous serions heureux si tous ceux qui nous promettent des vaisseaux à trois ponts nous gratifiaient seulement d'une petite pirogue !

Les gens qui réduisent la politique à l'art de tout supprimer ne sauraient mieux faire que de relire *Robinson;* ils y trouveront matière à de sages réflexions, si tant est qu'ils soient capables de réfléchir. Leur prétention avouée est de bouleverser, de renouveler la France de fond en comble, de détruire à jamais toutes les institutions qu'elle a pu hériter de la monarchie, de faire table rase de tout ce qui existe. En matière d'éducation comme de gouvernement, ils professent un superbe mépris pour les vieilles méthodes, pour les vieux procédés, pour toute idée qui a cinquante ans de date. Ils rêvent d'abolir les traditions, d'anéantir l'histoire. Des cerveaux tout neufs, des esprits sans souvenirs et sans passé, c'est avec cela qu'on fait de bons républicains et de vraies républiques. Si Robinson avait eu l'humeur et le caractère de ces intrépides novateurs, s'il avait connu cette béate infatuation de soi-même, qui souvent leur tient lieu de génie, il se serait dit en prenant possession de son île : « Voilà un pays qui m'appartient, j'en puis disposer à ma guise et m'y passer tous mes caprices. Je veux ne rien devoir qu'à la puissance créatrice de mon esprit, à mes propres ressources et à mes deux mains. Nos ancêtres étaient de pauvres hères, et leurs inventions laissent beaucoup à désirer. Oublions tout ce qu'ils m'ont appris, faisons du neuf, recommençons l'histoire en nous y prenant un peu mieux que nos devanciers. J'entends que dans l'île de Robinson tout porte la marque de Robinson, que rien n'y rappelle cette vieille civilisation que je méprise. »

Robinson n'était pas un fat, et l'affreux dénûment où il se trouvait l'épouvanta. Il n'avait sur lui qu'un couteau, une pipe, un peu de tabac dans une boîte. C'étaient là toutes ses provisions, et il ressentit un tel désespoir qu'il courait çà et là comme un fou. La nuit venue, il grimpa au sommet d'un arbre et il réussit à s'endormir. Quand il s'éveilla, il était grand jour, la tempête avait cessé, la mer était calme. Ce qui l'étonna et le ravit, ce fut d'apercevoir le navire, que la marée montante avait dégagé des sables et qui était encore sur sa quille, à un mille du rivage. Il tressaillit d'aise et de joie, et comme il ne méprisait pas la vieille civilisation, il résolut d'aller à bord et d'y prendre les choses qui lui étaient le plus nécessaires. Il ne fit pas un voyage, il en fit douze. Que peuvent le courage et la volonté sans l'outil? C'est dans le

vaisseau que Robinson le trouva, et, grâce à l'outil, il put se défendre contre les animaux et les sauvages, se bâtir une maison, se procurer un peu de ce superflu qui orne la vie. « Que serais-je devenu, s'écriait-il, si la providence divine n'avait pas miraculeusement ordonné que le navire fût jeté près du rivage? Apparemment je serais mort de faim ou j'aurais vécu en véritable bête sauvage. » Que deviendrions-nous à notre tour si nous faisions fi de tout ce qu'une société qui a péri dans un irréparable désastre nous a légué de bon, d'utile et de précieux? M. de Bismarck, qui n'a jamais été avare de bons souhaits à notre endroit, disait en 1871 « qu'il n'entendait pas laisser derrière lui une république habitable. » Rouge ou bleue, une république qui répudierait sans merci et sans choix toutes les traditions de la vieille France deviendrait bientôt aussi inhabitable que l'eût été l'île de Robinson, s'il n'avait disputé à l'Océan et arraché à la vague qui les roulait quelques épaves de son naufrage, quelques débris du vieux monde.

La lecture de *Robinson* doit être aussi recommandée aux révisionnistes impatiens, qui demandent à cor et à cri que la constitution soit modifiée, réformée, refondue dès demain. Elle n'est pas ce qu'il leur faut, elle a une figure qui leur déplaît, elle ressemble trop à ceux qui l'ont faite, c'est-à-dire à des gens qu'ils n'aiment pas et dont les manières ne leur reviennent point. Ils se piquent de simplifier toutes les procédures, ils ont le goût des moyens sommaires. La constitution est à la fois trop monarchique et trop compliquée; ils ont pris dans une sainte horreur ce sénat qui se permet quelquefois de contrarier leurs entraînemens, qui n'est pas toujours de leur avis et qui a l'audace de le dire. Enfin ils ont la passion du changement, la fureur de faire et de défaire. En vain leur allègue-t-on qu'il est difficile aux institutions de prendre racine dans un pays quand on les remanie chaque matin, que l'instabilité perpétuelle de la loi n'est pas propre à développer dans un peuple le sentiment de la légalité, que la France a besoin de repos, qu'elle désire par-dessus tout qu'on la laisse tranquille. Ils répondent, comme M. Cardinal, que la France doit marcher toujours, qu'elle est trop inerte, qu'elle n'est pas assez remuée par la politique, qu'il faut la secouer, l'agiter, que la république d'à présent, ce n'est pas la vraie république, que la vraie république, c'est le mouvement, le tumulte, la fièvre. Enfin, tant que la constitution n'aura pas été révisée, ils seront rongés par l'inquiétude, dévorés par le chagrin ; il faut les en croire, car ils le disent et le répètent dans tous leurs manifestes, dans toutes les réunions privées ou publiques. Ayez pitié de leurs nerfs, c'est pour eux une question d'hygiène.

Robinson, lui aussi, avait ses nerfs. Il n'était pas absolument satisfait de la maison qu'il s'était construite à la sueur de son front, et qui, à vrai dire, n'était pas un modèle d'architecture. Il l'avait bâtie sur un rocher et entourée d'une palissade, d'un fossé et d'un mur; on y entrait

par une échelle qu'on retirait après soi; ce n'est pas le dernier mot de l'art. L'habitation se composait de deux pièces, à savoir d'une tente, recouverte d'une toile goudronnée, et d'une grotte qui servait de retraite et de magasin. Quand le temps était beau, il aimait à demeurer sous sa tente; quand l'orage grondait, il se réfugiait volontiers dans sa grotte. Il était, comme on voit, pour le système des deux chambres. Cependant il aspirait à quelque chose de mieux, nous avons tous le goût du changement. Il avait découvert dans son île un fertile et riant vallon, où il aurait eu toutes ses aises, et il rêvait d'y transporter sa demeure. Mais quand il considérait l'ordre qui régnait autour de lui et comme il était sûrement logé, quand il pensait au temps et aux peines que demanderait un nouvel établissement, aux incertitudes de l'avenir, aux accidens possibles et aux sauvages, il en concluait qu'il ferait mieux de ne pas changer de gîte. Il finit par se tranquilliser, par s'accommoder de son rocher, de sa tente et de sa grotte. Il jugeait que le mieux est quelquefois l'ennemi du bien, que quand on n'a pas ce qu'on aime, il faut tâcher d'aimer ce qu'on a, qu'il est bon de savoir résister à ses impatiences, qu'au surplus les maisons les plus commodes ne sont pas toujours les plus sûres et que le sage sacrifie son plaisir à sa sûreté. Décidément Robinson avait beaucoup de bon sens; c'est peut-être aujourd'hui ce qui nous manque le plus.

La littérature électorale nous révolte souvent par ses déraisons, trop souvent aussi elle joint l'odieux à l'absurde. Quand on est candidat à la députation, il faut avoir une humeur presque angélique pour combattre les opinions de ses adversaires ou de ses compétiteurs sans éprouver le besoin d'incriminer leurs intentions, de noircir leur caractère, de les dénoncer au crédule électeur comme des gens sans foi et sans honneur dont le cas est pendable. Pendant quelques jours les murs de Paris ont été couverts d'affiches dont la plupart disaient ceci : « Quiconque ne pense pas comme moi est un fripon ou un scélérat. » — Vous souvient-il de la colère rouge qui s'empara de Robinson, lorsque du haut d'une colline il assista pour la première fois à un festin de cannibales? L'horreur de ce spectacle le rendit presque fou; ces sauvages lui faisaient l'effet de démons, il jura qu'il en tuerait vingt ou trente pour leur faire expier leur abominable forfait. Toutefois il se prit à réfléchir, car il réfléchissait beaucoup. Il se demanda ce qui l'autorisait à se constituer juge et bourreau de ces ignorans et de ces simples qui ne pensaient pas commettre un crime en s'engraissant de chair humaine. Il se dit qu'après tout leur cerveau n'était pas fait comme le nôtre, qu'ils n'éprouvaient pas plus de remords en dévorant un prisonnier de guerre que Robinson en égorgeant un chevreau pour le faire cuire, et sa colère tomba. — Nos mœurs politiques auront beaucoup gagné quand un radical aura pour un conservateur autant d'indulgence qu'en avait Robinson pour un cannibale. — Puissent

aussi les libres penseurs intolérans s'inspirer de l'exemple que ce grand homme leur a donné! — « Désormais mon île était peuplée et je me trouvais très riche en sujets. Souvent je n'ai pu m'empêcher de rire en comparant ma situation à celle d'un roi. D'abord tout le pays était ma propriété incontestable, et j'avais par conséquent le droit de le gouverner. Ensuite tous mes peuples me devaient la vie et tous étaient prêts à la sacrifier pour moi. Mes trois sujets se trouvaient chacun d'une religion différente. Mon domestique Vendredi était protestant, son père idolâtre et cannibale, l'Espagnol catholique romain. J'accordai la liberté de conscience dans toute l'étendue de mes états. » — C'était assurément un âpre et farouche protestant que Robinson : il ne laissa pas de se lier d'une tendre amitié avec un prêtre catholique, qu'il avait recueilli sur mer. « Peut-être me blâmera-t-on, disait-il, de tant vanter un homme qui avait aux yeux d'un protestant anglais le triple tort d'être papiste, prêtre et Français. La justice m'oblige à le montrer tel qu'il était; je dois avouer que c'était un homme grave, tempérant, religieux, de mœurs irréprochables, d'une charité sans bornes, exemplaire de tout point. » Saint Robinson, enseignez-nous la tolérance!

Daniel Defoe était un homme fort bizarre; ce corrompu avait un grand esprit et une grande âme, et il nous condamne à le plaindre en l'admirant, à l'admirer en le plaignant. Après nous avoir dit que l'auteur de *Robinson* était le plus grand menteur que le monde ait jamais vu, son sévère biographe ajoute : « Si malhonnête qu'ait été sa vie, quand nous pénétrons dans les profondeurs de cette nature si riche et si étrangement mêlée, nous rencontrons d'immuables fondemens de conscience. Defoe nous apparaît tour à tour comme un vil intrigant et comme le plus sincère des patriotes; mais ce caractère est si complexe, l'énergie du personnage si prodigieuse que l'industrie humaine est impuissante à débrouiller cet écheveau. Aucun publiciste de son temps ne fut plus fidèle aux principes de la révolution, aucun ne sut si bien démêler les vrais intérêts de son pays et ne les servit avec plus de constance. Il travailla pour l'union de l'Angleterre et de l'Écosse et pour assurer à une dynastie protestante la succession du royaume-uni; il fut aussi le plus intrépide et le plus puissant avocat du progrès social sous toutes ses formes. Si on le juge par les mesures qu'il a défendues et non par les moyens souvent méprisables qu'il a employés, peu d'Anglais ont mérité autant que lui la reconnaissance de leur pays. »

Son malheur est d'avoir vécu dans un temps de corruption politique sans pudeur et sans retenue. Il était infiniment curieux; il avait visité tous les tripots. Quels exemples lui étaient donnés! à quels tristes marchandages n'avait-il pas assisté! Les places et les pensions, comme le fait remarquer M. Minto, dépendaient de la faveur du souverain, et la royauté mal assise cherchait à se faire des amis que le

plus souvent elle achetait à deniers comptans. Il n'y avait point de cohésion dans les partis ; « chacun pour soi » était l'universelle devise, et quand il survenait quelque fâcheux hasard, chacun tirait son épingle du jeu. Defoe avait vu de près les manœuvres des puissans du jour, leurs cabales, leurs intrigues, leurs âpres jalousies, leurs impudentes trahisons. Il avait vu sous Guillaume III, qui l'honora de ses confidences, des jacobites solliciter effrontément les emplois publics, tout en négociant avec les émissaires de Jacques II. Il avait vu sous la reine Anne des whigs devenir tories, des tories devenir whigs, et des hommes d'état du plus haut parage qui se ménageaient des intelligences avec tout le monde et tendaient une main à la maison de Hanovre, l'autre à la cour de Saint-Germain. Il ne s'était pas indigné, il ne s'indignait guère ; cette faculté manquait à sa philosophie. Il s'était dit apparemment : « Ces gens-là font des marchés, j'en ferai comme eux. Ils mentent, comme eux je mentirai. J'aurai la joie amère de tromper des trompeurs et de trahir des traîtres. J'y perdrai ma réputation, mon nom sera flétri ; libre à eux d'en disposer comme il leur plaira. Ils ont toute honte bue, je boirai la mienne. Que m'importent leurs insolens mépris, que je leur rendrai avec usure ! Ma hautaine ironie est une imprenable citadelle où je trouverai toujours un refuge ; je les défie d'en forcer l'entrée et d'obliger mon orgueil à leur demander quartier. J'ai dit mon secret à mon conscience ; qu'elle me fasse grâce ! » Quand il mourut, que qu'un lui rendit cette justice, que, si la connaissance trop approfondie des hommes l'avait dégoûté des longs attachemens, il avait toujours défendu la noble cause de la liberté civile et religieuse, en faveur de laquelle il était intervenu dans d'éclatantes occasions. Lui-même avait dit : « Je n'ai jamais épousé que les grands intérêts de mon pays, j'ai servi la vérité et la liberté ; quiconque est de ce parti, je veux être avec lui. »

Defoe s'est vendu tour à tour aux whigs et aux tories, mais il ne se vendait pas tout entier, il se réservait quelque chose. Il considérait sa raison comme un dépôt divin dont il n'avait pas le droit de disposer ; il n'avait garde de la sacrifier aux politiques pervers qu'il contraignait à financer avec lui. Il se laissait employer par les partis, il ne les a jamais courtisés ni flattés ; il a été l'idole de la populace, elle n'a jamais été son Dieu. Quel que fût son mépris pour les vices des grands et des puissans, il ne s'est jamais avisé de comparer les faubourgs de Londres au Mont-Aventin, ni de leur persuader qu'ils étaient les pionniers de la civilisation, l'avant-garde du progrès. Au lendemain d'élections générales, il écrivait : « Ce n'est pas un libre parlement que vous avez élu. Vous avez péroré dans des réunions tumultueuses, vous vous êtes jeté de la boue les uns aux autres ; mais l'élection par la populace n'est pas une élection plus libre que celle d'Olivier Crom-

well par une armée permanente. Les parlemens et la canaille sont deux choses contradictoires. » Defoe était un libéral, qui avait la fibre humanitaire; il s'intéressait au sort des petits, il souhaitait qu'il y eût un peu de bonheur et de joie pour tout le monde, mais la liberté qu'il aimait n'allait pas sans l'ordre, et il ne croyait pas que l'ordre consistât à mettre dessus ce qui est dessous.

Quand Robinson fit la connaissance de Vendredi, il se sentit d'abord très prévenu contre cet inculte au teint olivâtre, dont la religion se réduisait à adorer un grand vieillard, nommé Benamoucki, lequel habite sur les montagnes et à qui toutes les choses de la terre disent : *O!* Robinson soupçonnait Benamoucki d'être un dieu fort sanguinaire et il craignait que Vendredi ne se fût gâté à son école. Il était persuadé que son fidèle serviteur mourait d'envie de se régaler de sa chair, et jour et nuit il se tenait en garde contre ses entreprises. Il guérit bientôt de ses injustes défiances; il s'aperçut que ce brave garçon joignait à ses ignorances de sauvage un fond d'excellentes qualités, et ce lui fut une occasion de se dire « que, s'il a plu à Dieu, dans le gouvernement de ses créatures, de priver un grand nombre d'entre elles de l'exercice convenable et habituel des facultés de leur âme, elles ne laissent pas de les posséder comme nous, que comme nous elles ont la raison, l'esprit de bienveillance, de gratitude et de vengeance, que comme nous elles sont capables de faire du bien et d'en recevoir. »

Dès lors, Robinson s'occupa moins de se défendre contre Vendredi que de l'élever, de dégrossir, de débourrer sa naïve intelligence, Il trouva en lui un docile écolier, et il parvint à le dégoûter de Benamoucki. Frappé de son jugement naturel, il le consultait souvent, prenait ses avis, et lorsqu'il lui arrivait de déraisonner, il lui faisait entendre raison. Vendredi eut le bon esprit de comprendre qu'il ne pouvait mieux faire que de se laisser instruire et diriger par un maître qui voulait son bien et en savait plus long que lui. Que fût-il advenu s'il avait eu la fatale idée de se comparer au Mont-Aventin, de se prendre pour l'avant-garde du progrès, et qu'il eût réduit Robinson en servitude? Il est à croire que la maison eût été fort mal administrée; on aurait gaspillé les provisions, sacrifié sa sûreté à son plaisir, on se fût livré à de périlleux essais, à la funeste démangeaison d'innover sans fin, et les ennemis du dehors, cannibales ou non, auraient bientôt fait justice de la république naissante. Il est dans l'intérêt de tout le monde que Robinson gouverne Vendredi : mais c'est le métier des démagogues, dans un temps d'élections, de se faire bien venir de Vendredi en lui persuadant qu'il est né pour gouverner Robinson, et, quoiqu'il ait du bon sens, il finit par le croire.

G. Valbert.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 août.

Maintenant que c'est fait, que le même jour, entre un lever et un coucher de soleil, sept ou huit millions de Français se sont rendus de toute part au scrutin pour nommer leurs représentans, il resterait à savoir ce que signifient réellement ces élections du 21 août, ce qu'elles produiront, quelle situation politique et parlementaire elles vont créer. Ce ne sont point sans doute les commentaires qui manquent ; ils se multiplient à l'infini depuis une semaine. Les imaginations et les ambitions sont à l'œuvre, occupées à interpréter des votes, à classer des partis, à dégager des conséquences, à donner des consultations de fantaisie, et au demeurant on n'est pas beaucoup plus avancé, ou du moins on n'est pas mieux fixé sur la portée précise et définitive d'un mouvement électoral qui en est d'ailleurs à se compléter par un certain nombre de scrutins de ballottage.

Ce qu'il y a jusqu'ici de plus saisissable et de plus positif au premier coup d'œil, c'est que le succès de vote reste manifestement aux républicains, et même à une fraction républicaine assez accentuée. Les partis qui représentent ce qu'on appelle la réaction se trouvent singulièrement réduits ; ils reviennent plus que décimés dans l'assemblée nouvelle, où ils n'auront qu'un contingent de moins de cent membres. Après la droite, les modérés du centre gauche sont ceux qui ont le plus durement éprouvé les disgrâces du scrutin. Ils sont vaincus avec M. Lamy, avec M. Bardoux, avec M. Léon Renault, qui disparaissent momentanément de la scène. L'union républicaine, au contraire, s'est étendue et fortifiée, et par la réélection de la plupart de ses affiliés et par l'absorption d'une partie de l'ancienne gauche. Le radicalisme, à son tour, n'est point sans avoir conquis quelques sièges et semble se disposer à jouer bruyamment son rôle. Tout compte fait, c'est l'union républicaine qui tient la tête du mouvement, qui forme le plus gros

bataillon de la majorité élue le 21 août, de telle sorte que, sans être précisément modifiée d'une manière sensible dans sa composition, la chambre nouvelle prend par la force des choses, par l'étourdissement du succès, une couleur plus prononcée, plus tranchée. C'est là ce qui apparaît au premier abord. Est-ce à dire que la situation en soit plus claire, qu'elle soit aussi simple, aussi facile qu'on semble le croire? Elle n'est peut-être que plus obscure, plus compliquée que jamais, et, à parler en toute vérité, ces élections, républicaines dans leur ensemble, décisives en apparence, peuvent n'avoir d'autre résultat que de multiplier les confusions, de préparer des crises nouvelles à la république, d'engager les partis, les hommes qui aspirent à la direction des affaires, dans une voie où l'on ne peut plus ni se retenir, ni se conduire, ni conduire les autres.

Oui, sans doute, au premier aspect, à ne considérer que les résultats sommaires du dernier scrutin, la supputation des votes, ces élections du 21 août peuvent paraître simples. Elles ont achevé ou aggravé ou confirmé la défaite des adversaires de la république et elles ont donné la prépondérance aux républicains; mais ce qu'elles n'ont pas donné aux vainqueurs du jour en leur assurant des avantages si marqués, c'est l'esprit politique, le respect des minorités, la pondération des idées, le sentiment des conditions essentielles d'un gouvernement sérieux, et c'est là justement ce qui fait le danger de cette situation nouvelle où la victoire même peut être un piège de plus pour la république. On a réussi, c'est entendu, c'est admis. Que fera-t-on maintenant? Comment va-t-on s'établir dans cette domination conquise? Quel secret a-t-on pour discipliner cette majorité récemment sortie des élections, pour imprimer un caractère sérieux à ce gouvernement qu'on prétend fonder, dont on parle sans cesse? Il faut une majorité! Il faut un gouvernement! répète-t-on à tout propos. Rien de mieux. Seulement il faut savoir à quel prix ce problème aussi sérieux que délicat peut être résolu. On ne compte pas apparemment réussir en cherchant un point d'appui dans la mobilité des passions ou en s'essayant, tantôt à capter, à retenir les multitudes démagogiques par des programmes retentissans, tantôt à rassurer les instincts conservateurs par de vaines déclarations. A jouer ce jeu, on n'arrive à rien, ou plutôt on finit par se créer une de ces situations équivoques où les hommes qui semblent faits pour le premier rôle s'affaiblissent, pour aboutir un jour ou l'autre à quelque mésaventure comme celle que M. Gambetta a trouvée à Belleville.

Chose curieuse! M. Gambetta semblait être le grand meneur des élections, l'homme appelé d'avance à profiter du scrutin qui se préparait, à organiser la victoire dont on ne doutait pas, et par un retour de fortune aussi étrange qu'imprévu, il s'est trouvé le candidat le plus meurtri dans le vote du 21 août. Le fait est qu'après avoir eu, à la veille

du scrutin, des dialogues d'une éloquence assez bizarre avec ses électeurs qui ne voulaient pas l'écouter et qu'il a bravement appelés des « esclaves ivres, » il a eu de la peine à conquérir une majorité dans une des circonscriptions du fameux xxe arrondissement, à Belleville même ; dans l'autre circonscription, à Charonne, il s'est vu réduit à un ballottage, qu'il s'est empressé de décliner. Il est revenu de son « Mont-Aventin » assez bousculé, et la manière même dont il a été élu n'est peut-être pas propre à rehausser sa position. Il a reçu une blessure dans la bataille, cela est certain, et si on veut bien y regarder de près, ce n'est pas d'hier, ce n'est pas le 21 août qu'il a reçu la première atteinte dans son crédit. Depuis plus de six mois il va par une série de fausses manœuvres au-devant d'échecs successifs qui l'ont visiblement un peu diminué. Il a passé pour être l'inspirateur d'un certain nombre d'actes diplomatiques ou militaires, et il n'a pas été heureux. Il est allé à Cahors et il n'a pas réussi, ou, si l'on veut, il n'a réussi qu'à se compromettre. Il a voulu imposer le scrutin de liste, et il a échoué. Il est allé l'autre jour à Belleville, et il a éprouvé un accident qui n'a été qu'un mécompte de plus, qui n'est pas fait pour le relever. Cette malheureuse aventure, elle a même l'inconvénient de n'être point exempte d'un certain ridicule, de paraître peu intéressante, surtout peu digne d'un président de la chambre des députés. La vérité est que M. Gambetta s'est diminué lui-même depuis quelque temps par ses fausses tactiques, qu'il est la brillante victime des confusions de son esprit. Il a les faiblesses d'un orateur, d'un politique qui ne réussit pas à se fixer, qui ne peut ni se résoudre à rester un tribun ni se décider à devenir un homme de gouvernement, ou plutôt qui croit pouvoir tout concilier, être à la fois un tribun et un homme de gouvernement, le « député de Belleville » et le représentant d'un mouvement régulier d'opinion. Il finit par se créer cette position équivoque, à peu près impossible, dont le vice a éclaté dans les derniers incidens électoraux auxquels il s'est trouvé mêlé.

Pourquoi M. Gambetta a-t-il voulu aller encore une fois à Belleville? Il a mis manifestement une sorte de point d'honneur, même un peu de jactance, à reparaître sur ce « Mont-Aventin » des premières années de sa vie publique. Il s'est flatté certainement d'en imposer par sa présence, de faire accepter sa direction, de dominer les tempêtes s'il y avait des tempêtes. Il a cru aussi sans doute se donner une force de plus en restant le mandataire, en paraissant être le modérateur ou le guide d'une remuante démocratie, et pour réussir il devait nécessairement être conduit à ne pas marchander les concessions dans son langage. Qu'est-il arrivé cependant? Il a fait les concessions et il n'a pas réussi. Vainement il a déployé sa plus impétueuse éloquence et déroulé le tableau des réformes démocratiques; vainement il est arrivé avec ses petits papiers, avec ses petites statistiques, promettant aux

passions des démagogues les propriétés ecclésiastiques : on lui a répondu en étouffant sa voix, en lui opposant les concurrens les plus vulgaires, et on a fini par lui marchander une élection. M. Gambetta assure aujourd'hui que Belleville a ratifié sa politique en dépit des « criailleries furibondes des démagogues et des sarcasmes démodés de la réaction, » que cela lui suffit : il se contente vraiment de peu! Il n'est pas difficile sur l'importance des ratifications, sur le chiffre des majorités. M. Gambetta a beau faire, il n'est plus qu'un bourgeois dans ces régions. Il a beau parler le langage du radicalisme, promettre une politique de réformes républicaines, — il ne promet pas assez, il n'est plus assez avancé pour Belleville; mais en même temps il est bien clair que par ses déclamations, par l'excès de ses concessions, il réveille toutes les défiances de ceux qui veulent pour la république une direction prévoyante, un gouvernement sensé. En cherchant à Belleville une popularité qui lui échappe, il perd son crédit dans les classes régulières, et c'est ainsi qu'avec toute sa stratégie, il finit par ne satisfaire ni les uns ni les autres, par se retrouver dans un certain isolement, tout au moins dans cette situation équivoque, excentrique, où il est réduit à se débattre avec une autorité singulièrement diminuée. M. Gambetta a sans doute assez de ressources et d'importance pour ne pas se perdre dans une échauffourée électorale, pour reconquérir bientôt son ascendant et reprendre son rôle de chef de parti dans le parlement. Il y réussira, c'est possible. Il n'a pas moins fait une campagne assez malheureuse pour un homme qui, selon les circonstances, peut être appelé au ministère, et sa faiblesse est de rester avec ces programmes qui ne représentent qu'une politique d'agitation indéfinie, qui sont comme une image expressive de la position confuse et contradictoire qu'il s'est créée.

Que disent-ils donc ces programmes qui ont passé par Belleville, qui survivent aux élections et dont on semble vouloir faire le résumé, le symbole de la politique destinée à discipliner une majorité républicaine, à fonder le gouvernement républicain? M. Gambetta, nous le savons bien, a pour l'usage de ses amis tout un ensemble d'idées et de projets de réformes, depuis la révision de la constitution jusqu'à la réorganisation de la magistrature, depuis la rectification de notre diplomatie jusqu'au remaniement du système d'impôts, — et dans tout cela, ce qui frappe en vérité, c'est le vague, l'incohérence, la prétention vaine. M. Gambetta a sa politique extérieure à proposer à la France, et c'est bien le moins qu'un homme d'état, un chef de parti aspirant au gouvernement, ait réfléchi sur d'aussi graves questions. Il aurait pu sans doute se dispenser de parler de certains sujets délicats, de l'Alsace et de la Lorraine; il a préféré ne rien omettre, et qu'a-t-il à proposer pour la réintégration des provinces perdues dans la patrie française? C'est bien simple. M. le président de l'ancienne chambre parle éloquemment

de la revendication pacifique, de la puissance du droit, de ce qu'il a appelé un jour avec tout autant d'à-propos la « justice immanente. » Que n'a-t-il mis aussi dans son programme le congrès de la paix, la paix perpétuelle, les États-Unis d'Europe? Il est certain que ces philanthropiques inventions auraient fait une honnête figure à côté de la « puissance du droit, » de la « justice immanente, » et, pour ne rien dire de plus, on conviendra bien qu'il vaudrait autant garder un respectueux silence sur des questions poignantes qu'il n'est pas permis de traiter avec de banales déclamations.

Autre partie du programme. M. Gambetta, plus à l'aise dans la politique intérieure, a ses idées de réformateur sur un certain nombre de questions livrées aux polémiques du jour, et avant tout il se prononce pour la révision de la constitution. Cette révision, il ne la voulait pas il y a deux mois à Cahors, il l'a voulue plus tard à Tours, il l'a promise à Belleville : il l'inscrit désormais en tête de son programme, et comment l'entend-il? Comment se propose-t-il de réaliser la révision? C'est là justement que se laisse voir une des faiblesses de cet esprit plus remuant que réfléchi, incohérent, prompt à toucher à tout sans choix et sans maturité. M. Gambetta réunit deux idées qui s'excluent : il veut tout à la fois fortifier le sénat dans son origine, dans sa constitution, et le réduire dans ses attributions. A un sénat renouvelé par un mode d'élection plus populaire il prétend ne laisser qu'un rôle amoindri, des droits diminués. C'est une contradiction, — et au fond tout cela est pour déguiser ou préparer tout bonnement un acte de représaille, une vengeance de parti, pour arriver à un coup de tactique tendant à exclure quelques sénateurs inamovibles élus dans ces dernières années! — Poursuivons encore. La magistrature, bien entendu, n'échappe pas à M. Gambetta, et ce qu'on voit de plus clair dans le programme, c'est que l'orateur de Belleville veut créer d'abord, cela va sans dire, une magistrature dévouée qui ne gêne pas le gouvernement, puis supprimer bon nombre de cours et de tribunaux, réduire le personnel, mieux rétribuer les magistrats qui resteront, enfin simplifier l'organisation de la justice, — en y mettant la confusion! Ces prétendus projets de réforme de la magistrature se composent malheureusement de beaucoup de banalités, de bon nombre de déclamations contre les magistrats et de quelques idées peu réalisables. Dans les affaires religieuses M. Gambetta a ses opinions, ses propositions qui ne sont pas moins caractéristiques. La séparation de l'église et de l'état, ce n'est pas là ce qui l'occupe pour le moment. Il juge plus politique de maintenir provisoirement le budget des cultes et le concordat; mais ce budget, il ne se défend pas de le réduire, il ouvre complaisamment la carrière à tous ceux qui voudront supprimer des crédits affectés jusqu'ici aux séminaires ou aux évêques. Le concordat, il ne cache pas qu'il entend en faire « un moyen de gouvernement du

clergé. » En d'autres termes, c'est la « guerre au cléricalisme, » poursuivie plus que jamais sous toutes les formes, compliquée aujourd'hui de cette campagne de spoliation préméditée contre ce qu'on appelle la « mainmorte! » — Dans les affaires financières enfin, M. Gambetta a un secret infaillible, invariable, — l'impôt sur le revenu. Il l'a proposé plusieurs fois, cet impôt; il le remet dans son programme, et il ne s'aperçoit pas qu'il propose tout simplement la plus dangereuse des expériences, la plus redoutable des crises dans un moment où les finances françaises, déjà engagées, ont besoin de garder ce qui leur reste de liberté, dans un pays où une réforme de ce genre conçue par l'esprit de parti deviendrait bientôt peut-être un instrument d'inquisition, de division sociale.

Oh! sans doute M. Gambetta a des correctifs, des expédiens de temporisation. Il ne s'agit pas de tout faire à la fois, de tout précipiter, d'aller trop vite. Il s'agit de suivre une « politique réformatrice ferme, sage, loyale, méthodique,.. » la politique « de progrès réguliers, successifs, par étapes. » M. Gambetta veut marcher « lentement, mais sûrement, » et c'est par ces procédés diplomatiques qu'il croit différer des radicaux révolutionnaires, des « utopistes, » comme il les appelle. La différence n'est pas aussi grande qu'il le pense. Qu'on aille lentement, « par étapes, » la révision de la constitution n'en est pas plus opportune, la guerre aux croyances religieuses, à des traditions respectées jusqu'ici n'en est pas plus prévoyante, l'impôt sur le revenu n'en sera pas meilleur dans l'état de la France. Toutes ces propositions d'une politique prétendue réformatrice ne restent pas moins des concessions à l'esprit d'agitation indéfinie, au radicalisme, dont on a l'air de se séparer parfois, et qu'on tâche de désarmer faute d'oser le combattre en face. Malheureusement c'est ainsi. M. Gambetta cède aux radicaux, étend ses programmes pour être élu à Belleville. M. le président du conseil, à son tour, après avoir protesté contre la révision, cède à M. Gambetta sur la révision. Ceux qui ne pensaient plus à l'impôt sur le revenu ne veulent pas se laisser devancer. Successivement tout y passe, la constitution, l'ordre religieux, l'armée, les finances. On se crée la nécessité de toucher à tout sous prétexte de réformes démocratiques. Et c'est avec cet ensemble d'idées, de passions ou de condescendances qu'on se figure assurer la paix civile, la paix intérieure, qu'on croit faire une majorité pour appuyer le gouvernement, fonder un gouvernement pour affermir la république! C'est tout cela qu'on donne comme une émanation du pays, comme le dernier mot des élections du 21, comme le programme de l'assemblée nouvelle! Involontairement on se rappelle ce que disait M. Thiers quelques jours avant sa mort, à la veille des élections de 1877 : « Si par radicalisme, disait-il, on entend une certaine conception de l'esprit démocratique qui porterait sur l'administration civile, sur le régime financier, sur l'organisation militaire,

sur les affaires religieuses, sur les rapports des pouvoirs entre eux, il faudrait résister sans doute et résister énergiquement à une chambre qui s'y laisserait entraîner. » C'est là justement la question telle qu'elle se présentera dans le nouveau parlement à tous ceux qui ne sont pas encore résignés à tout, qui ne veulent ni se soumettre ni se démettre devant des réformateurs de fantaisie.

Les élections françaises ont certainement leur importance par les changemens ou les déplacemens qu'elles peuvent préparer dans la direction des affaires de notre pays; elles ne sont en définitive qu'un épisode dans le mouvement des choses, dans cette vie européenne où la politique subit aujourd'hui l'influence de la saison, où les souverains et les ministres prennent leurs vacances comme les parlemens, où l'activité universelle se dérobe sous les diversions. Le parlement britannique, qui était resté le dernier à l'œuvre, vient de se séparer à son tour, après avoir entendu un discours de la reine. Le monde politique anglais s'est hâté de quitter Londres. C'est la fin d'une des plus laborieuses sessions que l'Angleterre ait vues depuis longtemps. Tout ce qui peut intéresser une nation dont la puissance s'étend jusqu'aux extrémités du monde a été l'objet de débats incessamment renouvelés, souvent passionnés. Pendant les longs mois qui viennent de s'écouler depuis l'hiver, le gouvernement a eu à répondre à toute sorte d'interpellations sur l'Afghanistan, sur le Transvaal, sur les négociations orientales, sur les affaires tunisiennes, sur les relations diplomatiques et commerciales de l'Angleterre; il avait en même temps à poursuivre à travers tout son œuvre réformatrice en Irlande, à triompher des passions agitatrices des obstructionnistes irlandais aussi bien que des résistances qu'il pouvait rencontrer parmi les lords. Le cabinet anglais a traversé cette longue épreuve avec avantage, et, tout bien compté, s'il y a eu du temps perdu, des confusions, des incidens presque violens, cette session qui vient de se clore ne laisse pas d'avoir été fructueuse; elle finit même au lendemain d'un succès sur lequel on commençait à ne plus compter, qui est certainement dû à l'opiniâtre énergie du chef du cabinet, de M. Gladstone. Le parlement, avant de se séparer, s'est décidé en effet à voter le bill agraire d'Irlande, qui, au premier abord, semblait devoir s'éterniser par suite des dissentimens qui divisaient les deux chambres. Depuis près de six mois qu'il est en discussion, ce malheureux bill a passé par toutes les phases possibles. Il n'est sorti de la chambre des communes qu'après des débats aussi confus que bruyans. Il est allé à la chambre des lords, où il a été sérieusement corrigé et amendé. L'œuvre primitive se trouvait presque transformée, et on était à se demander si les amendemens votés par les lords n'allaient pas tout simplement être rejetés par la majorité libérale des communes. C'était peut-être le commencement d'un dangereux conflit. Au dernier moment, tout s'est arrangé par une

transaction dont M. Gladstone a été l'heureux négociateur, et ce n'est pas sans un certain plaisir que la reine a constaté ce résultat. Il reste maintenant à appliquer ce bill qui, dans tous les cas, est une libérale réforme, un évident bienfait pour l'Irlande.

Deux points, dans le dernier discours de la souveraine du royaume-uni, ont un intérêt particulier pour la France, parce qu'ils touchent aux relations des deux pays. En dépit de tout ce qui a été tenté pour soulever les susceptibilités anglaises contre notre expédition tunisienne, la reine Victoria n'hésite pas à déclarer qu'après les communications échangées entre les deux gouvernemens, l'Angleterre doit se tenir pour satisfaite des assurances qu'elle a reçues de la république française; elle parle sans défiance et dans son langage visiblement calculé, elle fait même une distinction qui a sa portée, entre la régence de Tunis, où l'Angleterre n'a que des traités particuliers à sauvegarder, et la régence voisine de Tripoli, qu'elle décore spécialement du titre de province de l'empire ottoman. Elle semble ainsi trancher cette question tant controversée de la situation internationale des territoires tunisiens. Il n'en faut pas conclure qu'un gouvernement qui représente une nation aussi jalouse que fière cesse de suivre d'un œil attentif ce qui se passe dans cette région de l'Afrique, dans cette partie des côtes méditerranéennes : cela signifie simplement que l'Angleterre, sous le ministère libéral de M. Gladstone, n'est pas disposée à faire dépendre l'intimité de ses relations avec la France d'une intervention qui avait été d'ailleurs prévue et à peu près approuvée au temps du ministère de lord Salisbury et de lord Beaconsfield. Un autre point du dernier discours royal de Westminster a son importance pour nous. La reine Victoria dit que les négociations relatives à un traité de commerce entre les deux pays ont été récemment « suspendues, » mais que, « pour plus d'une raison, » elle appelle de ses vœux, elle secondera de ses efforts la conclusion d'un traité qui doit accroître les rapports des deux nations, — « à l'amitié intime desquelles, ajoute la reine, j'attache une si grande importance. »

La vérité est qu'il a du malheur, ce traité qu'on se propose toujours de négocier et qui semble toujours fuir. Depuis près de dix ans, nos relations commerciales sont entrées dans ce qu'on peut appeler une phase d'incertitude, un provisoire indéfini. Les traités qui ont suivi et consacré la révolution ou la semi-révolution économique de 1860 ont été successivement dénoncés, puis prorogés d'année en année, en attendant une solution sans cesse ajournée. Récemment, dans la dernière session, les chambres françaises ont discuté, adopté un nouveau tarif général des douanes, et le moment semblait enfin venu de reprendre avec plus de précision des négociations destinées à fixer les conditions essentielles de notre régime commercial. Elles ont été, en effet, rouvertes, il y a peu de temps, ces négociations : puis voici qu'elles sont

tout d'un coup « suspendues ! » On dit que le cabinet de Londres, en présence de l'expiration très prochaine de l'ancien traité, aurait demandé une prorogation nouvelle de quelques mois pour se donner le temps de négocier sans trop de précipitation et que le cabinet français, se considérant comme lié par ses déclarations devant les chambres, n'aurait pas cru pouvoir se prêter à cette prorogation. Notre ministère n'aurait consenti du moins que, s'il y avait eu dès ce moment un protocole constituant un préliminaire positif. Évidemment ce sont là des difficultés qui n'ont rien d'insurmontable pour des gouvernemens animés de ces sentimens de conciliation que manifestait ces jours derniers la reine Victoria, que la France éprouve assurément elle-même. L'essentiel est de ne pas laisser traîner dans l'incertitude une affaire qui touche à tous les ressorts de la production et du travail, de la puissance industrielle de deux grands pays. La question n'est pas seulement commerciale; elle est en même temps d'un ordre politique supérieur. Ce qu'il faut chercher dans la régularisation des rapports de commerce entre la France et l'Angleterre, ce n'est point sans doute ce qu'on peut appeler au sens propre du mot une alliance; il n'est pas moins vrai que ce sont les intérêts libéralement satisfaits et rassurés qui aident souvent à la bonne politique entre deux nations et préparent les alliances les plus durables, qui créent dans tous les cas des situations où les jalousies ne sont pas toujours prêtes à se réveiller au moindre incident, où il n'y a pas de ces habitudes d'antagonisme violent qui dégénère parfois en hostilité.

L'Angleterre le comprend comme la France, et l'Italie, qui a, elle aussi, un traité de commerce à négocier avec nous, serait mieux inspirée si elle s'occupait un peu plus de ses intérêts, si elle se laissait aller un peu moins à ses passions ou à ses ressentimens. L'Italie, il est vrai, commence à s'apaiser un peu, à se remettre par degrés des émotions auxquelles elle s'est abandonnée un peu légèrement. Malheureusement il n'est pas bien certain que toutes ces questions d'alliances nouvelles qui se réveillent au-delà des Alpes ne soient une suite de la mauvaise humeur de ces derniers mois et une manière de chercher quelque revanche ou quelque dédommagement. Depuis quelques jours, en effet, l'imagination de certains Italiens est en travail de combinaisons diplomatiques et de projets d'entrevues princières. Qu'en est-il de ces combinaisons et de ces projets? Le roi Humbert doit-il rendre visite à l'empereur François-Joseph à Vienne ou dans toute autre ville de l'empire d'Autriche, et, après avoir visité le souverain autrichien, ira-t-il jusqu'à Berlin voir l'empereur Guillaume? Quelle sera la signification, quelles seront les conséquences de ces entrevues si elles se réalisent? Il n'est pas douteux que, dans l'esprit des nouvellistes qui voient déjà le fils de Victor-Emmanuel en voyage vers le centre de l'Europe, ces

visites auraient un sens profond, qu'elles doivent avoir pour résultat de faire entrer l'Italie dans la grande alliance continentale, de lui donner ce puissant rempart d'une grande alliance européenne contre un ennemi qu'on ne nomme pas.

Eh bien! soit, admettons que les rencontres impériales qui ont eu lieu déjà à Gastein soient suivies d'une autre rencontre du roi Humbert avec les souverains d'Autriche et d'Allemagne : les Italiens sont certainement libres de se procurer le plaisir de ces manifestations. Seulement ils ne s'aperçoivent pas qu'ils courent le risque de faire beaucoup de bruit pour rien ou de se tromper dans leurs calculs. Ils ne pourraient s'allier sérieusement avec l'Autriche et l'Allemagne qu'en leur donnant des garanties; ils ne pourraient donner ces garanties que par le désaveu péremptoire de toute prétention sur le Tyrol, sur Trieste, et moyennant cela qu'auraient-ils obtenu? Ils seraient arrivés simplement à être les protégés des deux empires contre un danger imaginaire, contre un ennemi qui n'existe pas. Car enfin à qui en ont-ils? qui les menace dans leurs possessions et les trouble dans leurs droits? où est pour eux la nécessité de se donner tant de mouvement, de paraître rechercher des appuis et se mettre en défense? Franchement c'est un peu trop s'agiter pour un petit mécompte éprouvé à Tunis. Les Italiens, pour leur avantage et pour l'avantage de tout le monde, auraient une politique bien plus simple à suivre : ce serait de ne point exagérer la portée d'un voyage royal qui, s'il se réalise, ne sera vraisemblablement qu'un acte de haute courtoisie, de ne pas laisser dire imprudemment qu'il faut armer les Alpes, d'éviter tout ce qui pourrait affecter des relations que personne en France ne songe à troubler. Les hommes prévoyans et habiles qui ont de l'influence au-delà des Alpes sentent, tout comme les Français bien inspirés, la nécessité d'en finir avec des malentendus que rien de sérieux ne justifie, qui ont déjà trop duré. Au lieu de se perdre en querelles ou en manifestations inutiles, que ne se met-on simplement, franchement à négocier ce traité de commerce dont les gouvernemens ont aujourd'hui à s'occuper, qui, en assurant des satisfactions, des garanties mutuelles aux intérêts des deux pays, peut aider au rapprochement des politiques?

Il y a quelques jours à peine, l'Espagne comme la France était en plein mouvement électoral, et au-delà des Pyrénées comme de ce côté, le même jour, le 21, les élections se sont accomplies. Tout n'est pas fini encore, il est vrai, puisque le scrutin ne s'ouvrira que dans quelques jours pour la nomination d'une partie du sénat espagnol soumise à l'élection. Pour la chambre des députés du moins le vote est dès ce moment complet et décisif. Il est décisif en ce sens que le résultat, prévu d'avance d'ailleurs, est entièrement favorable au gouvernement. Le ministère, depuis six mois, n'a cessé de se préparer en toute

liberté à cette épreuve de scrutin; depuis six mois, il n'a eu d'autre préoccupation que d'étendre, de fortifier son influence par les changemens administratifs, par le renouvellement des municipalités, des conseils provinciaux, par tous les moyens qu'aucun cabinet espagnol ne se refuse, — et au jour voulu il a triomphé comme ceux qui l'ont précédé au pouvoir, comme triompheront sans nul doute ceux qui le suivront! Le cabinet de M. Sagasta a obtenu une immense majorité. Cette majorité, il est vrai, n'est pas d'une cohésion complète, elle se compose de deux groupes qui répondent aux diverses nuances d'opinion représentées dans le cabinet lui-même. Il y a les amis de M. Sagasta et les amis du général Martinez Campos. A côté de cette majorité ministérielle de trois cent cinquante membres au moins, l'opposition des libéraux conservateurs ne compte guère pour le moment que cinquante représentans parmi lesquels sont, à la vérité, l'ancien président du conseil, M. Canovas del Castillo, et l'ancien ministre de l'intérieur, M. Romero Robledo, qui ont été élus dans plusieurs circonscriptions, notamment à Madrid. — M. Castelar et quelques-uns de ses amis ont triomphé dans quelques districts, sans être d'ailleurs combattus par le ministère. Il y aussi parmi les élus un petit groupe de démocrates dynastiques et un autre groupe de républicains radicaux ou révolutionnaires.

Que se passera-t-il dans la nouvelle chambre espagnole? Évidemment, avec l'immense majorité dont il dispose, le cabinet a le moyen d'obtenir la ratification de tous les actes qu'il a accomplis depuis six mois, même de la perception discrétionnaire des impôts. Il rencontrera devant lui cependant des adversaires redoutables par le talent, par l'expérience des affaires, qui semblent résolus à soutenir énergiquement la lutte, qui peuvent dans certaines circonstances ne pas combattre sans succès sous un chef comme M. Canovas del Castillo. La meilleure preuve que les oppositions peuvent réussir en Espagne sans avoir le nombre, que les majorités ne font pas toujours vivre les ministères, c'est que M. Canovas del Castillo a été renversé il y a huit mois en pleine possession d'une majorité, et que M. Sagasta, alors chef d'une opposition peu nombreuse, a réussi. Ces crises intimes peuvent renaître, elles sont toujours possibles à Madrid; elles ne se reproduiraient dans tous les cas que lorsque le parlement sera réuni, sous le coup de quelque incident nouveau ou de quelque conflit que le roi Alphonse serait appelé à résoudre par un acte d'autorité souveraine.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE

La crise monétaire a éclaté plus tôt qu'on ne l'avait prévu et avec une intensité qui a causé quelque surprise. On s'attendait à voir s'ouvrir en octobre ou au plus tôt dans la seconde quinzaine de septembre une période de cherté d'argent, mais on ne comptait pas que l'escompte serait à 4 pour 100 à Londres et à Paris avant la fin du mois d'août. De là l'effarement auquel s'est abandonné le marché aussitôt qu'il a vu ses prévisions si promptement démenties par l'événement.

Il y a quinze jours à peine, les journaux financiers hebdomadaires en Angleterre étaient d'avis que le drainage d'automne pour les États-Unis commencerait tard et ne porterait que sur des sommes relativement peu importantes. Une semaine après que ces prédictions étaient lancées, l'argent subissait un resserrement soudain à New-York, la réserve des banques associées tombait au-dessous du minimum légal; le change américain sur Londres descendait à 4.79 3/4 et l'on enlevait 25 millions de francs à la Banque d'Angleterre pour les États-Unis. Ainsi tous les calculs étaient bouleversés. On avait beau établir que l'Europe avait expédié 900 millions d'or au-delà de l'Atlantique en deux ans et demi, il était trop clair que les besoins de numéraire n'étaient encore nullement satisfaits dans cette immense agglomération sociale qui compte actuellement 50 millions d'habitans, qui inonde l'Europe de ses produits, tout en ne lui prenant que fort peu de marchandises en échange, et qui, soumise au régime du cours forcé depuis la guerre civile, n'a commencé qu'il y a quelques années à se constituer une circulation métallique.

L'effet a été immédiat. Le marché monétaire, qui avait supporté sans difficulté des retraits d'or s'élevant à 60 millions de francs pour le gouvernement italien parce qu'on sait à quelle limite s'arrêteront les demandes ayant cette destination, a été profondément troublé parce qu'il a été pris environ 25 millions de francs en quinze jours pour les États-Unis. C'est qu'il est impossible de prévoir quelles seront les exigences américaines, et comment il sera possible de protéger les encaisses métalliques du vieux monde contre les assauts qui vont leur être livrés.

La Banque d'Angleterre n'a donc pas hésité à élever le taux de l'escompte officiel de 2 1/2 à 3 pour 100, puis presque immédiatement de 3 à 4 pour 100. Les directeurs de la Banque de France ont adopté une

mesure analogue, indiquant bien nettement par là qu'ils entendent suivre une politique différente de celle qui avait prévalu l'année dernière dans les conseils de cet établissement, alors que le taux de l'escompte avait été maintenu sans changement et qu'on avait laissé le champ libre aux exportations d'or, ce qui avait atténué, dans une très large mesure, les effets de la crise monétaire à cette époque.

Bruxelles et Berlin ont suivi l'exemple de Paris et de Londres, et aujourd'hui encore on se demande si, jeudi prochain, la Banque d'Angleterre ne sera pas forcée de porter le taux de l'escompte à 5 pour 100.

La question du prix des reports est étroitement liée avec celle du taux de l'escompte. Si l'argent se resserre pour le papier de banque ou de commerce, il est difficile qu'il s'offre à des conditions plus douces aux acheteurs de valeurs mobilières. Aussi l'élévation du taux de l'escompte a-t-elle immédiatement suscité de vives inquiétudes sur le sort de la liquidation mensuelle qui allait s'effectuer dans quelques jours. Elle a eu pour résultat immédiat de déterminer une baisse importante sur le 5 pour 100 et de compromettre irrémédiablement les positions des acheteurs à terme engagés sur ce fonds et qui depuis plusieurs mois se faisaient reporter à des conditions insensées.

Le 5 pour 100, dont le cours de compensation avait été fixé à 118 fr. le 1er août, est tombé hier soir à 116 fr. 50, et à 116 fr. 30 après Bourse. Si l'on tient compte du report de 0 fr. 50 à 0 fr. 55 payé en liquidation, c'est plus de 2 pour 100 de perte pour les acheteurs. Des exécutions seront inévitables.

Les 3 pour 100 ont été moins maltraités, bien qu'on puisse les considérer comme offrant à l'épargne un placement moins rémunérateur que le 5 pour 100 au cours actuel, même avec la perspective, toujours lointaine, de la conversion. Aussi est-il probable que les capitaux de placement et les établisemens de crédit vont ramasser les rentes que l'on oblige aujourd'hui les acheteurs sans crédit à jeter sur le marché.

L'action de la Banque de France, contrairement aux autres valeurs mobilières, est appelée à bénéficier directement de toute élévation du taux de l'escompte. Aussi la hausse a-t-elle été fort importante en août; de 5,600 francs, ce titre s'est élevé au cours que nous prédisions le mois dernier, 6,000 francs.

Le Crédit foncier a reculé assez vivement jusqu'à 1,625. On a publié le texte de l'arrêt du conseil d'état, à propos duquel s'était élevée la querelle du rejet ou de l'ajournement. Aujourd'hui, il est avéré que le conseil d'état a bien *rejeté* les propositions du Crédit foncier dans leur *forme* actuelle, mais qu'il a simplement *ajourné*, jusqu'à plus ample informé, l'examen *au fond* de la question relative à l'augmentation du capital social.

La Banque de Paris a baissé sans raison spéciale jusqu'à 1,255, et il en a été de même de la plupart des titres des sociétés de crédit, qui ont

fléchi de quelques francs sous l'influence des tendances générales du marché.

L'Union générale et sa fille aînée, la Banque des pays autrichiens, ont, par contre, poursuivi vaillamment leur carrière de hausse. Le premier de ces titres a été poussé jusqu'à 1,700, le second à 925. La fidélité des actionnaires de l'Union, leur confiance inébranlable dans la fortune de cet établissement et dans l'habileté de sa direction, la certitude que des bénéfices énormes ont été réalisés déjà dans le cours de l'exercice actuel, enfin l'imprudence des vendeurs à découvert, voilà ce qui peut expliquer cette prime de 1,200 fr. sur un titre libéré de 125 fr. seulement. En ce moment, on peut ajouter un autre motif spécial de hausse, la part prise par l'Union, conjointement avec la Banque des pays autrichiens, dans la création en Autriche de la Compagnie minière et métallurgique des Alpes autrichiennes, au capital de 30 millions de florins, divisé en trois cent mille actions de 100 florins chacune. Cette vaste entreprise représente huit sociétés anciennes fusionnées sous le patronage de l'Union et dont l'ancien capital s'élevait à 198 millions de francs et le domaine forestier et minier à 170,000 hectares. Elle est constituée au moment même où l'emploi du fer et de l'acier va prendre en Autriche-Hongrie une grande extension, par suite de la construction des chemins serbes et des autres lignes qui doivent raccorder le réseau austro-hongrois au réseau ottoman. Ajoutons, en ce qui concerne le Banque des pays autrichiens, que ses actionnaires sont convoqués en assemblée générale pour le 19 septembre et auront à se prononcer sur une proposition de doublement du capital social.

Les actions des chemins français, devenues des titres de spéculation, ont subi de larges fluctuations, mais se sont maintenues au-dessus des cours du commencement du mois. On a porté les lombards à 320, et le mouvement ne semble pas terminé.

Les titres des entreprises industrielles ont été bien tenus pendant tout le mois. Il y a longtemps que le gaz n'avait donné lieu à d'aussi faibles mouvemens de cours. Les recettes du Suez restent excellentes.

Le syndicat du 5 pour 100 italien n'a pas maintenu sans peine ce fonds au-dessus de 90 francs. L'arrivée à Constantinople de MM. Bourke et Valfrey a porté le turc à 17.50 et la Banque ottomane à 715. Dès que les délégués allemand et autrichien seront arrivés, les négociations seront engagées avec la Porte, qui paraît sincèrement désireuse d'arriver à un arrangement.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

SOUVENIRS DIPLOMATIQUES

L'AFFAIRE DU LUXEMBOURG

I.

I. LES PREMIERS POURPARLERS. — II. LA CIRCULAIRE LA VALETTE. — III. LA COUR A COMPIÈGNE.

Il est des pays qui, par leur situation et par leurs conditions stratégiques, sont appelés à jouer dans les combinaisons de la politique, aux dépens de leur indépendance, un rôle considérable que ne justifie ni le chiffre de leur population, ni la superficie de leur territoire. Le grand-duché du Luxembourg, qui a donné des empereurs à l'Allemagne, des rois à la Bohême et à la Hongrie, des reines et des connétables à la France, a eu depuis plusieurs siècles ce triste privilège. Jamais pays n'a été l'objet de plus de convoitises et n'a passé sous plus de dominations diverses. Il a appartenu successivement aux maisons de Bourgogne, d'Espagne, de Habsbourg et de Nassau, sans parler des époques où, comme sous Louis XIV, il s'est trouvé passagèrement associé aux destinées de la France. Dans aucun temps, la diplomatie française ne l'a perdu de vue. Tous nos grands ministres, au XVIIe et au XVIIIe siècle, ont cherché à le rat-

tacher à notre système défensif. Richelieu se le réserve dans le traité qu'en 1635 il signe avec la Hollande; Mazarin en poursuit la conquête après la bataille de Rocroi et le réclame, à défaut du Roussillon, dans les négociations de Lyonne avec la cour de Madrid. En 1739, lors de la paix de Belgrade, le cardinal de Fleury essaie de se l'assurer comme prix de sa médiation et comme garantie des sommes qu'il a avancées à l'empereur Charles VI (1). Le grand-duché figure de nouveau dans le traité d'alliance que Bernis conclut avec l'Autriche, et il reparaît en 1785 dans les pourparlers de Joseph II avec le cabinet de Versailles au sujet de la Bavière (2).

En 1797, le traité de Campo-Formio devait, pour bien peu d'années, il est vrai, réaliser le rêve de notre vieille diplomatie : le Luxembourg devenait un front d'attaque contre l'Allemagne. Mais en 1815, le congrès de Vienne en donnait un morceau à la Prusse et, par des liens artificiels, rattachait le reste à la Confédération germanique sous la souveraineté nominale du roi des Pays-Bas. Il retournait l'œuvre de Vauban contre la France, en faisait un boulevard de la sainte-alliance et, en la reliant au système défensif de l'Allemagne, il en confiait la défense à la Prusse.

Il suffit de la secousse de 1830 pour disjoindre cet échafaudage artificiel; le Luxembourg se souleva contre la Hollande et se réunit spontanément à la Belgique (3). Si le gouvernement naissant de Louis-Philippe, dans la crainte d'une guerre européenne, eut la sagesse de ne pas céder aux entraînemens de la révolution belge et de décliner la couronne offerte au duc de Nemours, sa diplomatie voulut du moins retirer un avantage effectif des événemens qui s'étaient passés à notre porte, sous notre inspiration, et avec notre appui. Le prince de Talleyrand se mit à l'œuvre. Ce fut sa dernière campagne diplomatique; elle n'aurait rien ajouté à sa gloire, s'il

(1) « L'empereur d'Allemagne, écrivait, à la veille de la paix de Belgrade, le prince royal de Prusse qui devint plus tard Frédéric le Grand, en reconnaissance de ses services, ne peut faire moins que de céder à Louis XV ses droits sur le Luxembourg. Ce duché, selon toute apparence, doit être une des premières acquisitions qui suivront la Lorraine. »

(2) Joseph II se proposait de prendre la Bavière, dont le souverain eût été transporté dans les Pays-Bas. « Le césar Joseph, écrivait Frédéric, réserve le Luxembourg à la France pour la gagner à ses vues. » (Lettre au ministre Finkenstein, février 1785.)

(3) L'union fut de courte durée. Le traité qui intervint après le siège d'Anvers, appelé le traité des 24 articles, opérait un nouveau partage tellement contraire à la volonté des populations qu'il resta lettre morte jusqu'en 1839. A ce moment, la Prusse et l'Autriche réclamèrent l'exécution de la convention avec une telle insistance que le roi Léopold dut restituer la part dévolue au roi des Pays-Bas. Il ne s'exécuta qu'à la dernière extrémité; il alla même, bien qu'il ne fût pas prodigue, jusqu'à offrir de la racheter moyennant une indemnité de 60 millions immédiatement exigibles.

faut en croire la correspondance intime de lord Palmerston (1), bien qu'il y ait dépensé sa prodigieuse activité et toutes les ressources de son esprit.

Il réclama le Luxembourg, dès sa première rencontre avec le chef du *foreign office,* comme une concession naturelle et légitime qui nous était bien due en retour de la neutralité belge et du retrait de l'armée française. Le ministre anglais répondit que le grand-duché était rattaché à la Confédération germanique et qu'il appartenait à un souverain; que la question était réglée par les traités de 1815 et que ces traités ne pouvaient être modifiés sans l'assentiment des puissances. Il savait que les cours du Nord étaient irritées de la brèche faite aux traités de Vienne, qu'elles étaient mal disposées pour un gouvernement issu de la révolution et que, sans l'alliance de l'Angleterre, la France se trouverait en face de l'Europe coalisée. Le lendemain, M. de Talleyrand se prévalut de la faiblesse de nos frontières du nord pour demander Marienbourg et Philippeville; il n'eut pas plus de succès. « Du moment que nous donnerions à la France un potager ou une vigne, écrivait lord Palmerston, nous déserterions les principes, tout deviendrait une question de plus ou de moins. Vraiment, ajoutait-il à titre de moralité, cela nous écœure de voir le gouvernement d'un grand pays, dans un moment de grande crise politique, disputer et intriguer pour des choses d'aussi peu d'importance. On dirait que la politique de la France ressemble à une épidémie adhérente aux murs de l'habitation royale et qui atteint l'un après l'autre tous ceux qui viennent l'occuper. » Mais M. de Talleyrand tenait absolument à se faire payer notre renonciation à la couronne belge. « Il se débat comme un lion, écrivait lord Palmerston; le voici qui demande le château de Bouillon et le misérable territoire qui l'entoure, après avoir réclamé la démolition des forteresses qui commandent les frontières du nord de la France et insisté ensuite sur la nécessité de rattacher le Luxembourg à la neutralité belge. »

Convaincu qu'il n'obtiendrait rien du bon vouloir des Anglais, M. de Talleyrand se retourna du côté de la Prusse. Il savait qu'en s'adressant à ses appétits territoriaux, on était toujours certain d'être écouté. Il soumit à M. de Bulow, son ambassadeur à Londres, deux propositions : l'une garantissait à la Prusse la forteresse de Luxembourg et sa banlieue, et assurait à la France Marienbourg et Philippeville; l'autre, plus vaste, avait pour objet la conclusion d'une alliance entre la France, la Prusse et la Hollande, qui se seraient partagé la Belgique et le Luxembourg à la barbe de l'Angleterre, à laquelle on ne réservait d'autre satisfaction que la neutra-

(1) *Lord Palmerston, sa correspondance intime,* 1830-1865, publiée par Auguste Craven; 1878.

lisation d'Anvers. Ce qu'il y a de piquant dans ces pourparlers, c'est que lord Palmerston en était informé en quelque sorte heure par heure. Il ne s'en inquiétait guère, à en juger par les lettres particulières qu'il adressait à lord Granville, son ambassadeur à Paris. En revanche, il ne se faisait pas faute de les caractériser sévèrement : « Quelle confiance, écrivait-il, pouvons-nous accorder à un gouvernement qui se jette dans une série d'intrigues, disant une chose dans un endroit et le contraire dans un autre, promettant par Bresson d'accepter et refusant par Talleyrand, changeant d'opinion, de déclarations et de principes à chaque perspective éphémère d'avantages temporaires ? » Lord Palmerston ne se méprenait pas davantage sur les doubles menées de la Prusse. « Je m'aperçois, écrivait-il encore, que Bulow a une envie terrible de la forteresse du Luxembourg avec un peu de territoire autour, non pas qu'il ait osé m'en parler, mais je le connais et vois au fond du puits. C'est ce qui explique l'accueil qu'à Berlin Werther a fait à l'idée de donner Philippeville et Marienbourg à la France. Nous repoussons tous ces grignotemens, ajoutait-il ; une fois que les grandes puissances commenceront à mordre au gâteau, elles ne seront pas satisfaites d'une bouchée, elles l'auront bientôt dévoré. »

Débouté de toutes ses demandes et irrité de l'obstination du ministre anglais, M. de Talleyrand s'appliqua à brouiller les cartes et à compromettre l'œuvre de la conférence. Il s'attaqua à la candidature du duc de Cobourg ; il dit à M. de Bulow que le duc Léopold était un pauvre sire, dépourvu des qualités nécessaires à un souverain, bon à être renvoyé à Claremont, que les Belges étaient un tas de lâches et de vagabonds indignes d'être indépendans, qu'on s'était fourré dans un guêpier, qu'il n'y avait décidément qu'une solution aux difficultés, c'était le partage, et que si la France et la Prusse voulaient s'entendre une bonne fois, l'affaire serait vite bâclée. Il alla jusqu'à lui parler d'une combinaison qu'avait poursuivie le roi Charles X en 1829 (1) et que Napoléon III essaya un instant de

(1) « On a toujours prétendu qu'au moment où éclatait la révolution de juillet, le gouvernement de Charles X était sur le point de signer avec la Russie un traité qui nous aurait assuré les Provinces rhénanes. C'est une de ces erreurs comme il s'en accrédite et s'en perpétue parfois dans l'histoire. On négociait en effet avec la cour de Pétersbourg, mais sur des bases toutes différentes. On démembrait le royaume des Pays-Bas; on transportait la maison d'Orange à Constantinople. On donnait à la Prusse la Saxe royale et la Hollande jusqu'au Rhin. Le roi de Saxe obtenait les Provinces rhénanes et la France se réservait la Belgique, le Brabant hollandais, le Luxembourg et Landau. Telles étaient les instructions délibérées à la fin d'août 1829 dans le conseil du roi, et qu'on envoyait à M. de Mortemart, notre ambassadeur en Russie. La paix d'Andrinople et le refus du roi de Prusse qui voulait bien prendre la Saxe et la Hollande, mais qui ne se souciait pas de céder les Provinces rhénanes, ne permirent pas de donner suite à ces pourparlers. Ils furent repris toutefois au commencement de 1830. » (Viel-Castel, *Histoire de la restauration.*)

reprendre en sous œuvre en 1866 (1). Il s'agissait de transplanter le roi de Saxe sur le Rhin, d'annexer ses états à la Prusse et de nous laisser prendre le Luxembourg.

Le gouvernement de Louis-Philippe, comme celui de l'empereur, en poursuivant la cession du Luxembourg, espérait conjurer ses embarras intérieurs et consolider son prestige par le succès d'une négociation territoriale. Tous les deux s'adressèrent à la Prusse, l'un en faisant appel à ses convoitises, l'autre en voulant se faire payer d'une neutralité périmée. Mais, en 1831, la diplomatie française ne s'engagea avec la diplomatie prussienne que dans des causeries fugitives qui ne compromirent personne et qui peut-être seraient restées ignorées sans la correspondance de lord Palmerston, récemment publiée, tandis qu'au commencement de 1867, les négociations que l'empereur poursuivait à La Haye, avec le secret assentiment du cabinet de Berlin, furent révélées brusquement au parlement du Nord, par une interpellation calculée, au moment où le traité qui assurait le Luxembourg à la France allait être signé par le roi des Pays-Bas. La réponse du chancelier, les manifestations du Reichstag et les déclamations haineuses de la presse prussienne projetèrent tout à coup sur ces pourparlers que la France et l'Europe avaient ignorés une sinistre clarté. On se demandait par quelle étrange fatalité ou par quelle rare perfidie des négociations ouvertes sur les incitations du cabinet de Berlin, dans la pensée de réconcilier la France avec les conquêtes de la Prusse, pouvaient compromettre la paix du monde à la veille de l'ouverture d'une exposition universelle.

Le péril fut conjuré, après de longues et angoissantes péripéties, en partie par le sang-froid et l'habileté de notre ministre des affaires étrangères, et surtout par l'intervention chaleureuse des grandes puissances. Mieux inspiré que ne le fut le duc de Gramont en 1870, M. le marquis de Moustier sut faire, sous le coup du danger, une évolution diplomatique des plus heureuses. Les négociations avaient été, du côté de la France, poursuivies avec un tel mystère que le directeur politique du ministère des affaires étrangères, M. Desprez, n'en eut connaissance que par les interpellations de M. de Bennigsen. M. de Moustier, pour en assurer le secret, chiffrait et déchiffrait lui-même les lettres et les dépêches qu'il échangeait avec Berlin et La Haye. Ce sont ces négociations, tenues si secrètes, que je vais essayer de raconter; en dehors des dépêches contenues dans le livre jaune, il n'en reste pas de traces dans la correspondance du ministère des affaires étrangères (2). Elles se rattachent étroite-

(1) Papiers de Cercey. Lettre de l'empereur à M. Rouher.

(2) Les dépêches parues dans le livre jaune furent rédigées après coup, sur les lettres particulières et les télégrammes que M. de Moustier avait échangés avec nos missions à Berlin, La Haye, Pétersbourg, Londres, Vienne et Francfort. C'est ce qui

ment à celles qui ont précédé et suivi Sadowa et dont j'ai fait ici même l'objet d'une étude sous le titre : *la Politique française en* 1866 (1). Bien que je n'y aie pris aucune part active, j'étais placé cependant de façon à les suivre de près et à signaler chaque jour à mon gouvernement, avec le dégagement d'esprit que laisse un poste d'observation, les calculs secrets de la politique prussienne et la pensée dont elle s'inspirait.

I. — LES PREMIERS POURPARLERS.

Après la rupture des négociations que notre ambassadeur avait, au lendemain de Sadowa, ouvertes à Nikolsbourg et poursuivies à Berlin, on devait croire que, pleinement édifié sur le bon vouloir et la sincérité de la Prusse, le gouvernement de l'empereur éviterait dorénavant de se compromettre dans de nouveaux pourparlers avec un ministre qui à l'oubli des promesses ajoutait l'oubli des procédés. Tout nous commandait, en effet, aussi bien le soin de notre dignité que le souci de notre sécurité, de renoncer à une politique que M. de Bismarck, après Frédéric II, avait appelée la politique des pourboires. Le temps des illusions était passé; notre impuissance militaire s'était révélée de la façon la plus douloureuse dès le 3 juillet, lorsque, faute de 80,000 hommes, il nous fallut renoncer à la médiation armée et même à une simple démonstration sur le Rhin, et le 14 août, lorsqu'en face de l'attitude comminatoire de la Prusse, nous dûmes, pour échapper à la guerre, renoncer au Palatinat. D'ailleurs, à notre impuissance militaire s'ajoutait notre isolement diplomatique en Europe. M. de Bismarck s'était entendu à nos dépens avec le cabinet de Pétersbourg; il avait sous main dénoncé à Londres nos convoitises sur la Belgique; l'Italie était exaspérée de nous devoir la cession de Venise, et l'Autriche, qui nous considérait comme la cause première de ses mal-

était arrivé déjà en 1847, lors des mariages espagnols. Mis en demeure de produire des documens, M. Guizot livra aux chambres une correspondance appropriée aux circonstances. Tous les gouvernemens soumis aux exigences parlementaires évitent de traiter les affaires qui commandent une absolue discrétion par la voie de la correspondance officielle. En Angleterre deux dépêches portent souvent le même numéro, ce qui permet au gouvernement de soustraire au contrôle du parlement les rapports secrets. Aussi les historiens qui en sont réduits à raconter et à apprécier les événemens sur la foi des documens dont la publication est imposée aux ministres des affaires étrangères s'exposent-ils à de singulières méprises. « La diplomatie, a dit M. A. Sorel dans son exposé sur l'enseignement diplomatique, a tous les masques, tous les fards et tous les déguisemens : dépêches, rapports, lettres particulières, lettres confidentielles, agens publics, agens secrets, police et contre-police : qui n'est pas expert s'égare en ce dédale et le plus expert s'y embrouille souvent. »

(1) *La Politique francaise en* 1866. (Voir la *Revue* des 1er et 15 septembre, 1er et 15 octobre, 1er novembre 1878.)

heurs, nous reprochait d'avoir méconnu le traité du 12 juin et de l'avoir sacrifiée à la Prusse.

Le recueillement s'imposait à notre politique; elle ne pouvait plus avoir en face d'une situation aussi compromise que deux objectifs : réconcilier l'Europe avec nos erreurs et reconstituer nos forces militaires. Mais notre optimisme était à toute épreuve ; ni les expériences du passé ni les avertissemens du dehors ne pouvaient ébranler la confiance qu'avaient su nous inspirer le roi Guillaume et son premier ministre ; on persistait à croire qu'au fond ils restaient animés du désir sincère de s'entendre avec nous. On n'admettait pas que la Prusse, naguère si courtoise, si humble, nous obsédant de ses protestations amicales, sollicitant notre alliance, n'eût pas un intérêt véritable à se concilier nos sympathies et à s'assurer notre appui pour pouvoir constituer sa confédération du Nord, en face des jalousies que ses succès avaient éveillées en Europe et des haines que ses violences avaient suscitées contre elle en Allemagne. Sans doute elle s'était démesurément agrandie, le résultat de la guerre avait dépassé de beaucoup ses espérances. Surpris dans un moment de défaillance par M. de Goltz, l'empereur était allé, sous la crainte d'une guerre immédiate, jusqu'à lui permettre d'annexer le Hanovre, la Hesse électorale, le duché de Nassau et la ville libre de Francfort, alors qu'elle ne demandait que trois cent mille âmes, juste de quoi combler les solutions de continuité de son territoire. Mais les calculs de notre politique ne l'avaient-ils pas séparée du midi de l'Allemagne, ne lui avaient-ils pas imposé la ligne du Mein avec la certitude que son ambition la porterait à vouloir la franchir? Il nous restait donc de véritables atouts dans notre jeu, une amorce qui obligerait le cabinet de Berlin un jour ou l'autre à transiger avec nous, car sans une entente préalable avec le cabinet des Tuileries, il se trouverait en face de la France et de l'Autriche, qui sauraient le rappeler au respect du traité de Prague. Le langage que tenait M. de Goltz à Paris ne pouvait que nous fortifier dans ces idées. « Déjà l'ambassadeur de Prusse, écrivait M. Rouher, ne dissimule pas des convoitises vis-à-vis du groupe des confédérés du Sud, et le moment arrivera où nous pourrons stipuler pour notre alliance le prix que nous jugerons convenable (1). »

A ce moment, la situation de l'ambassadeur de Prusse à Paris s'était singulièrement modifiée. Il était en butte à d'amères récriminations. Toutes ses promesses étaient restées en souffrance. C'était à son instigation que le parti italien s'était, le 5 juillet, jeté à la traverse des résolutions énergiques arrêtées dans le conseil des ministres et que commandaient les circonstances; c'était sous sa garantie

(1) Papiers des Tuileries.

en quelque sorte qu'on avait renoncé à la médiation armée; c'était enfin en s'inspirant de ses conseils qu'après la signature des préliminaires de Nikolsbourg, alors que le moment était passé, on avait résolu d'introduire des demandes de compensation. Aussi s'en prenait-on à lui de nos déconvenues. On lui reprochait d'avoir abusé de la confiance de l'empereur, de l'avoir induit en erreur sur les véritables dispositions de sa cour, on lui battait froid et, à l'occasion, on ne se gênait pas pour émettre en sa présence, sur son souverain et son ministre, les jugemens les plus sévères. Mais il n'était pas homme à se décontenancer pour si peu; son rire n'en était que plus saccadé et plus aigu. Nos plaintes, le désarroi qui régnait dans les cercles officiels, les attaques de la presse contre le gouvernement n'avaient rien que son patriotisme dût regretter. Nos reproches ne faisaient que mieux ressortir l'habileté et le dévoûment dont il avait fait preuve en travaillant au triomphe de la politique prussienne. Il jouissait de nos angoisses patriotiques : elles étaient son œuvre. Ce qui lui importait, c'était de ne pas perdre son crédit auprès de l'empereur et, pour le conserver, il usait de sa tactique habituelle, attribuant les refus que nous avions éprouvés à Berlin moins au mauvais vouloir de M. de Bismarck qu'aux maladresses de notre diplomatie. A l'entendre, M. Drouyn de Lhuys avait tout compromis par ses menées autrichiennes, et M. Benedetti, par son inexpérience, avait laissé échapper les occasions qui s'étaient offertes à lui. Ce n'était pas qu'il défendît les procédés de M. de Bismarck. Il déplorait que, sous l'empire d'une injuste défiance, il eût hésité à nous concéder la Belgique; c'était une faute, car la France, satisfaite au nord, aurait fini par se désintéresser du côté du Rhin et les destinées de l'Allemagne se seraient accomplies sans secousses.

Il appartenait à la France aujourd'hui, disait-il, de faire preuve de sagesse, de calmer les susceptibilités germaniques en déclarant hautement que, fidèle à la politique proclamée par l'empereur, elle laissait à chaque nation le soin de se constituer librement au gré de ses aspirations. Ce point une fois acquis, rien ne s'opposerait plus, le roi Guillaume et l'opinion publique étant rassurés sur nos arrière-pensées d'ingérence, à ce que l'Allemagne, de son côté, facilitât à la France les moyens de s'étendre vers le nord et de rétablir ainsi l'équilibre rompu momentanément à son détriment. L'annexion immédiate de la Belgique soulèverait sans doute de grandes appréhensions en Europe et pourrait même provoquer un conflit avec l'Angleterre, mais rien ne nous empêcherait de la rendre fatale en la préparant insensiblement par tout un réseau de conventions économiques et de la consommer sûrement à l'heure voulue. Si M. de Bismarck n'avait pas satisfait sur-le-champ à nos désirs et avait cru devoir manifester des inquiétudes avant de signer un traité de garantie, c'est qu'il s'était senti

froissé par l'attitude en quelque sorte comminatoire de notre ambassadeur, et qu'en face de l'opinion publique française, si hostile aux agrandissemens de la Prusse, la prudence conseillait au gouvernement du roi de ne pas rompre avec l'Angleterre pour obliger un allié peu sûr, qui semblait ne vouloir s'emparer de la Belgique qu'à l'effet de mieux préparer une agression contre l'Allemagne.

Ce dont il fallait s'occuper avant tout et sans retard, c'était de réconcilier l'opinion publique française dans une mesure quelconque avec la transformation de l'Allemagne, et le gage était trouvé dans l'annexion du Luxembourg. M. de Goltz affirmait que, de ce côté, on ne rencontrerait à Berlin aucune objection. « Mon gouvernement, disait-il encore, serait trop heureux de conjurer à ce prix ses difficultés extérieures et de désarmer en Allemagne les résistances autonomes qui cherchent leur point d'appui en France. Du reste, ajoutait-il, les négociations seront reprises, sur les bases concertées avec l'ambassadeur, dès que M. de Bismarck sera revenu de Varzin; il m'écrit qu'il en a donné l'assurance à M. Benedetti et qu'il ne négligera rien pour convertir le roi à ses idées. » Tel était le langage de l'ambassadeur du roi Guillaume et le genre d'argumens auquel il recourait pour réconcilier l'empereur avec les faits accomplis et pour l'amener à consacrer les conquêtes de la Prusse en proclamant officiellement le retour de la politique française au principe des nationalités.

Ce n'était pas la première fois qu'on nous offrait le Luxembourg. M. de Bismarck nous en avait parlé en toutes circonstances, et si nous avions voulu à Nikolsbourg lui donner quittance pour les faits accomplis en Allemagne, il nous l'eût garanti sur l'heure. A Berlin, dans les sphères gouvernementales, personne ne doutait alors de la cession immédiate du grand-duché. A la fin de juillet, M. de Thile, le chef de la direction politique, disait à notre chargé d'affaires : « Eh bien! il paraît que les annexions sont à l'ordre du jour. — Vraiment, répondit M. Lefèvre de Béhaine, et qui donc annexe? — Nous d'abord, vous ensuite. — Et de quel côté? — Au nord. — Et quel pays? — Une province qui porte le nom d'un de vos maréchaux les plus illustres. » M. Lefèvre de Béhaine ne jugea pas prudent de pousser plus loin un entretien auquel il n'était ni préparé ni autorisé. Les paroles du directeur politique furent transmises à Paris à titre d'indice, car si elles n'avaient pas de caractère officiel, elles reflétaient du moins fidèlement à coup sûr les dispositions de son gouvernement, et témoignaient du désir sincère qu'on avait alors de nous ménager une satisfaction. Les propos de M. de Thile ne furent pas relevés par le gouvernement de l'empereur. Ses ambitions à ce moment étaient plus vastes; il allait revendiquer Mayence et le Palatinat, il réservait « le Luxembourg et

la Belgique pour l'heure où se produiraient de nouveaux faits en Allemagne : le passage de la ligne du Mein (1). »

Après ses entretiens avec l'ambassadeur de Prusse, l'empereur fut plus que jamais convaincu que la politique de pondération préconisée par M. Drouyn de Lhuys avait décidément fait son temps, qu'elle ne lui avait valu en le détournant de ses tendances personnelles que d'amères déceptions et qu'il était urgent de revenir aux idées que le chef de sa maison développait à Sainte-Hélène. Il arrêta les bases de la politique des grandes agglomérations et transmit à M. Drouyn de Lhuys un projet de note en le priant d'en développer les idées sous la forme d'une circulaire diplomatique. C'était lui demander de faire table rase de toutes ses convictions passées et de s'assimiler un programme qui leur était radicalement opposé. Il refusa de s'y prêter. Il était démissionnaire depuis le 20 août et ce n'était que par un sentiment de gratitude pour l'empereur, qui venait de le nommer membre de son conseil privé, qu'il avait consenti à garder par intérim son portefeuille, tant qu'on ne lui aurait pas trouvé de successeur. Le choix d'un nouveau ministre, dans de pareilles circonstances, n'était pas aisé. Notre diplomatie n'était ni préparée ni résolue à interpréter le programme qu'on se disposait à inaugurer, et d'ailleurs une succession chargée d'aussi lourdes responsabilités n'était guère enviable. On s'adressa à M. Benedetti; son mérite, ses sympathies pour la cause italienne, et la part active qu'il avait prise aux derniers événemens le désignaient en quelque sorte comme le représentant le plus autorisé d'une alliance étroite entre la France, l'Italie et la Prusse. Mais il déclina l'honneur qu'on voulait lui conférer.

Le pouvoir avait peu d'attrait pour lui. Peut-être aussi espérait-il relever notre politique des échecs qu'elle avait subis. Le dernier entretien qu'il avait eu au commencement de septembre avec le président du conseil nous permettait en effet d'espérer que si la partie trop légèrement engagée avec le gouvernement prussien, sur de fausses combinaisons et sans s'être prémuni contre les retours de la fortune, était compromise, elle n'était pas encore irrévocablement perdue. M. de Bismarck, en beau joueur, était venu à la dernière heure nous offrir de la reprendre dans les meilleures conditions de succès, avec une spontanéité démonstrative qui ne pouvait laisser aucun doute sur son désir de nous réconcilier avec les événemens.

On se rappellera peut-être (2) que M. Benedetti, après le refus du gouvernement prussien de nous céder Mayence et le Palatinat, avait

(1) Papiers de Cercey.

(2) *La Politique française en* 1866. Voyez la *Revue* du 1er novembre 1878.

été chargé de négocier un traité d'alliance offensive et défensive dont la durée était fixée à trois années. Ce traité comprenait deux parties. L'une était une convention secrète qui nous laissait la faculté d'annexer la Belgique au moment que nous jugerions opportun et dont l'exécution était assurée, au besoin, par le concours armé de la Prusse. La seconde était ostensible : on y stipulait la cession du Luxembourg à la France, moyennant une indemnité pécuniaire au roi de Hollande, et on reconnaissait que, par le fait de la dissolution de la Confédération germanique, le droit de garnison dans la place forte de Luxembourg, assuré à la Prusse, se trouvait éteint en raison de son incompatibilité avec l'indépendance des états de l'Allemagne méridionale. On sait qu'au dernier moment, alors que toutes les difficultés paraissaient écartées, M. de Bismarck, réconcilié avec le cabinet de Saint-Pétersbourg, avait mis tout à coup notre sincérité en doute et prétendu que, si l'empereur Napoléon mettait tant d'insistance à lier la Prusse, ce n'était qu'avec l'arrière-pensée de la brouiller avec l'Angleterre. C'est au sortir de ce pénible entretien que M. Benedetti, plein d'amertume, écrivait à son gouvernement : « Quel degré de confiance pouvons-nous accorder à des interlocuteurs accessibles à de pareils calculs? Si l'on refuse de nous écouter, c'est qu'on a obtenu ailleurs des assurances qui dispensent de compter avec nous. S'il faut à la Prusse, comme M. de Bismarck prétend l'avoir dit au roi, l'alliance d'une grande puissance, et si l'on décline celle de la France, c'est qu'on est déjà pourvu ou à la veille de l'être. »

Le ministre prussien avait prématurément découvert son jeu : il avait révélé à notre diplomatie indignée le fond de sa pensée. C'était une faute, il en mesura la portée, et se ravisa soudainement. Il comprit le danger de laisser partir l'ambassadeur de France avec la conviction que le gouvernement de l'empereur n'avait plus rien à attendre de la Prusse. En nous refusant Mayence et le Palatinat, il ne risquait rien ; il avait derrière lui l'Allemagne entière ; mais refuser la Belgique, et surtout le Luxembourg, c'était pousser le gouvernement impérial à des résolutions extrêmes. L'Autriche était encore frémissante, les populations annexées, aussi bien que les états du Midi, n'attendaient que le secours de l'étranger pour se soulever contre l'oppresseur, et l'armée n'était pas réorganisée. M. de Bismarck revit l'ambassadeur ; il lui dit d'un ton convaincu qu'il n'abandonnait pas l'idée de l'alliance, qu'il y attachait le plus grand prix et que, pour la cimenter, il s'offrait à nous faciliter par tous les moyens l'acquisition du Luxembourg ; non-seulement il ne ferait pas entrer le grand-duché dans la Confédération du Nord, mais il s'y opposerait si son entrée devait être réclamée par le parle-

ment. « Le roi de Hollande, disait-il, peut disposer du Luxembourg comme il l'entend, il en est le souverain. » Il nous engageait à provoquer dans le grand-duché des manifestations qui démontreraient au roi Guillaume que les populations ne désiraient pas rester sous la protection de son armée, comme il se le figurait, et qu'il pouvait rappeler ses troupes sans manquer à aucun de ses devoirs. « Compromettez-vous, disait-il, et nous vous seconderons sans craindre de nous compromettre à notre tour. » Il demandait toutefois à ne pas être mêlé aux négociations que nous ouvririons à La Haye; il désirait même les ignorer afin de conserver toute sa liberté d'action vis-à-vis des chambres. « Faites en sorte, ajoutait-il, que la cession du Luxembourg soit un fait accompli avant la réunion du *Reichstag*, et je me chargerai de faire avaler la pilule à l'Allemagne. » Mais il ajournait jusqu'à son retour de Varzin la conclusion de l'alliance impliquant les deux conventions : celle du Luxembourg, qui réglait les comptes du passé, et celle de la Belgique, qui devait être le prix de l'extension de la Prusse au-delà du Mein; il avait besoin d'y préparer le roi et de neutraliser les influences qui pourraient se jeter à la traverse d'une union avec la France.

Après des assurances aussi formelles, données spontanément, on pouvait croire réellement que le gouvernement prussien était venu à résipiscence et que ses difficultés intérieures, dont on connaissait la gravité, lui faisaient un devoir impérieux de s'assurer le bon vouloir du gouvernement de l'empereur. Personne alors ne doutait de la sincérité du ministre prussien. « Nous avons les clés du Luxembourg en poche, » disaient d'un air mystérieux et béat les gens bien renseignés de la cour. Nous examinerons plus tard si, tout en admettant que le ministre prussien fût parfaitement sincère dans son désir de faire de la cession du Luxembourg un gage de réconciliation, il était sage, après de récentes et pénibles expériences, de courir les chances d'aventureuses négociations, en face des passions germaniques surexcitées, sans autre garantie que des assurances verbales.

Malheureusement on ne se préoccupait à Paris que des nécessités de notre politique intérieure, sans s'arrêter aux réticences du cabinet de Berlin et sans prendre en considération le sentiment nouveau que la Prusse avait de sa force. On tenait à calmer l'opinion publique, on voulait prouver par un résultat quelconque que notre prestige n'était pas atteint, comme se plaisaient à l'affirmer les partis hostiles, et que la Prusse, malgré ses victoires éclatantes, n'avait pas cessé de compter avec nous. Il importait aussi à ceux qui avaient paralysé notre politique aux heures décisives de démontrer qu'ils s'étaient inspirés de ses véritables intérêts et qu'en conju-

rant de redoutables complications, ils avaient su assurer à la France, non-seulement de sérieuses compensations stratégiques, mais aussi une alliance étroite avec la Prusse et l'Italie.

Après le refus de M. Benedetti d'accepter la succession de M. Drouyn de Lhuys, on songea à notre ambassadeur à Constantinople. Dans la combinaison suggérée à l'empereur, M. de Moustier n'était appelé à la direction du ministère des affaires étrangères que pour remplir l'entr'acte qu'exigeraient les pourparlers avec le roi de Hollande, il cédait le portefeuille à M. de La Valette aussitôt la cession du Luxembourg obtenue, et reprenait, avec la récompense du sénat, l'ambassade de ses prédilections. Le choix avait un double avantage : M. de Moustier connaissait l'Allemagne, et depuis cinq ans il était resté étranger à notre politique générale. Il réunissait donc les conditions les plus essentielles pour procéder sans parti-pris à la liquidation du passé et pour interpréter en toute liberté le programme de l'avenir. Il avait de plus la qualité préférée de Mazarin : il était heureux. Il avait en son étoile une foi aveugle. Tout lui réussissait sans que jamais il eût rien sollicité. « Je craindrais en faisant la moindre démarche, me disait-il souvent, de contre-carrer l'étoile qui préside à ma destinée. » Il est de fait que son étoile l'avait traité avec prodigalité. Beau, élégant, d'une intelligence vive et brillante, en possession d'une grande fortune doublée par un grand mariage, il représentait en 1849, à trente ans, le département du Doubs à l'assemblée législative. Il révélait dans les commissions une facilité de rédaction remarquable, un rare bon sens et, bien que légitimiste par les traditions de sa famille, un esprit ouvert à toutes les idées modernes. M. de Morny le signala à l'empereur, qui recrutait volontiers sa diplomatie au faubourg Saint-Germain, surtout parmi les noms qui se rattachaient au premier empire. En 1853, M. de Moustier était nommé ministre à Berlin, où il retrouvait le souvenir de son grand-père paternel et de M. de Laforest, son grand-père maternel, qui, tous les deux, sous des régimes bien différens, avaient représenté la France auprès de la cour de Prusse. Son père avait été ambassadeur sous la restauration; il avait du sang de diplomate dans les veines. Il rendit à Berlin de signalés services. Par la loyauté et la fermeté de ses appréciations aussi bien que par l'ampleur et la sûreté de ses informations, il aida puissamment son gouvernement à conquérir cette prépondérance que la guerre de Crimée devait lui permettre d'exercer dans les conseils de l'Europe. Sa correspondance datée de Berlin rendra la tâche facile aux historiens qui, un jour, seront autorisés à la consulter. Ils y trouveront vivante, retracée avec une clarté cristalline, toute notre politique extérieure depuis l'avénement de l'empire jusqu'à la paix de Paris. Si la diplomatie n'est pas toujours

à la hauteur de ses devoirs, elle est parfois aussi l'auxiliaire le plus puissant du succès lorsqu'au talent elle unit l'amour du pays.

La fortune toutefois avait refusé à M. de Moustier un don précieux pour un ministre : celui de l'exactitude. Il n'avait pas le sentiment de l'heure. A l'étranger, ses habitudes irrégulières n'étaient un sujet de désespoir que pour ses attachés; mais à Paris elles mécontentèrent souvent l'empereur, et elles fournirent à ses adversaires l'arme qui devait déterminer du même coup sa chute et sa mort, si prématurée, et l'on peut dire, si dramatique (1). Mais bien qu'en apparence distrait, son cerveau était toujours en travail, et tandis qu'on le croyait adonné aux choses futiles de la vie, il méditait ses dépêches et préparait ses entretiens (2). Il avait un autre défaut : d'une timidité hautaine, il négligeait de se créer des relations et se refusait aux compromissions que le pouvoir exige de nos jours. Il se dérobait au souci qu'imposent en France à tous les ministres les questions de personnes; sa porte restait fermée aux quémandeurs. N'ayant jamais rien demandé pour lui-même, il restait inaccessible aux sollicitations. Il négligeait la presse, qui le lui rendait en laissant ses services dans l'ombre, tandis qu'elle exaltait et transformait en hommes d'état des personnalités sans portée, mais âpres à la réclame. Il ne se préoccupait que de l'empereur, auquel il était sincèrement dévoué, et de M. Rouher, dont il appréciait l'intégrité et admirait le talent. Tel était avec ses qualités, mais aussi avec ses imperfections, le ministre que, dans une heure de crise, l'empereur appelait dans les conseils de son gouvernement.

On ne doutait pas de son acceptation, d'autant que l'offre avait presque le caractère d'un ordre. Mais, sans décliner absolument la tâche qu'on lui proposait, il se défendit. Il aimait Constantinople et ne se souciait pas d'échanger la vie indépendante du Bosphore contre les charges et les responsabilités du pouvoir. Il argua de son éloignement, de son ignorance des événemens : « Étranger aux négociations qui ont préparé et suivi la guerre de Bohême, écrivait-il, je ne crois pas pouvoir, dans des circonstances aussi difficiles, rendre les services que l'empereur attend de mon dévoûment. » Mais sa nomination était arrêtée. Les raisons qu'il invoquait

(1) On raconte qu'à Compiègne, M. de Moustier tomba sans connaissance au moment où il lisait un rapport au conseil des ministres. Peu de jours après on l'emportait agonisant du quai d'Orsay pour faire place au nouveau ministre et à Mme la marquise de La Valette, qui, elle aussi, était à toute extrémité. Ce fut le chassé-croisé de la mort.

(2) Le rôle de la direction politique se borna pendant la durée de son ministère à l'expédition des affaires courantes. Toutes les minutes des dépêches de quelque importance sont écrites de sa main, sans parler des nombreuses lettres particulières qu'il adressait aux agens. C'est la meilleure réfutation à opposer à ses adversaires qui pour l'amoindrir, prétendaient qu'il négligeait les affaires de son département.

pour motiver et colorer son refus étaient précisément celles qui l'avaient désigné au choix du souverain. On estimait que pour une politique nouvelle il fallait un homme nouveau. Il se soumit plutôt qu'il n'accepta ; mais il refusa d'assumer la paternité de la circulaire qui devait annoncer à l'Europe notre retour solennel à la politique des nationalités. Quelle autorité son nom pouvait-il donner à un manifeste qu'il n'avait ni conçu ni rédigé et qui n'était que la justification d'une politique à laquelle il était resté absolument étranger? On n'avait pas craint cependant, pour vaincre ses résistances, d'escompter l'avenir; on lui avait dit que tout était prêt pour lui permettre d'attacher son nom à une importante et glorieuse négociation territoriale. Les lauriers qu'on lui laissait entrevoir le tentaient peu. Il annonça sa nomination à sa famille, les larmes aux yeux, comme un coup funeste du destin. Il pressentait que le pouvoir serait le sacrifice de son bonheur et de sa vie. On dut lui envoyer, au nom de l'empereur, dépêches sur dépêches, pour le décider à quitter Constantinople. Ce n'est que vers la fin de septembre qu'il s'embarqua. Il se rendit directement à Biarritz pour y prendre les ordres du chef de l'état. L'empereur le remercia avec effusion d'avoir répondu à son appel dans des circonstances aussi difficiles, mais il se maintint dans les généralités; il ne désespérait pas de ses rapports avec la Prusse, il avait lieu de croire qu'on était désireux de s'entendre avec nous, et même de nous donner le Luxembourg comme un gage immédiat et effectif de ces bonnes dispositions. C'est la conviction que M. Benedetti avait rapportée de ses derniers entretiens avec M. de Bismarck, et cette conviction était confirmée et fortifiée par le langage et l'attitude du comte de Goltz. On se reverrait du reste avant peu à Compiègne, et, là, on aviserait aux moyens de mettre en application le programme tracé dans la circulaire du 16 septembre.

M. de Moustier, on le voit, n'était pas appelé à faire prévaloir ses idées personnelles; il prenait la direction du ministère des affaires étrangères sans instructions déterminées, sans que l'empereur eût même jugé utile de débattre et d'arrêter avec lui les bases de la négociation territoriale qu'on se proposait d'engager avec le roi de Hollande. Dans le mécanisme gouvernemental tel que l'avait créé l'empereur, les questions de personnes restaient sans influence sur la marche des affaires. Il changeait ses ministres, mais en prenant des hommes nouveaux, il n'entendait pas, comme dans un gouvernement parlementaire, adopter une politique nouvelle. « Le souverain décide, disait-il au prince Albert lors de l'entrevue de Boulogne, et les ministres exécutent. »

Vichy avait raffermi la santé de l'empereur. Il avait repris les rênes de son gouvernement avec le sentiment des fautes commises et avec l'ardent désir de les réparer. La circulaire qui devait récon-

cilier le pays avec les événemens accomplis et annoncer à l'Europe l'évolution de notre politique était son œuvre personnelle. Elle résumait en quelque sorte une brochure publiée en 1865 sous l'inspiration de l'ambassade de Prusse, à une époque où le cabinet de Berlin recourait à tous les moyens pour nous séduire et nous gagner à ses combinaisons. Développer dans une brochure retentissante les idées chimériques qui germaient aux Tuileries et leur donner le caractère de la politique de l'avenir ne laissait pas que d'être habile, mais le comble de l'habileté, c'était de faire croire que non-seulement ces idées étaient appréciées à Berlin, mais que déjà le roi et son ministre se les étaient assimilées.

C'est à M. le marquis de La Valette, alors chargé de l'intérim du ministère des affaires étrangères, que l'empereur confia le soin de développer sous forme diplomatique les bases de son nouveau programme. C'était mettre son dévoûment à l'épreuve, car, élevé dans nos vieilles traditions, son esprit sagace se refusait à rompre ouvertement avec les souvenirs de notre histoire. Sa rédaction ne fut pas agréée. C'était le langage de la diplomatie, réservé, contenu, atténuant sans doute les fautes commises, mais évitant de rompre les ponts et d'engager l'avenir. M. de Moustier s'était catégoriquement refusé à prêter son nom; M. de La Valette dut s'y résigner. On dit qu'il ne négligea aucun effort pour réduire la manifestation impériale aux proportions d'un simple document de chancellerie. Son crédit, alors tout-puissant aux Tuileries, lui permettait plus qu'à tout autre de présenter des objections et même de combattre les idées de celui que la reine Hortense appelait « le doux entêté. » Il était, avec le comte Walewski, le seul ministre qui eût à la cour tout son franc parler. Mais on l'écoutait plus volontiers, sa franchise étant aimable, persuasive, et parfois gauloise, tandis que celle du comte Walewski était souvent chagrine. L'un s'autorisait de sa naissance, l'autre des charmes et des ressources de son esprit. Tous les deux appartenaient à la jeunesse élégante et raffinée de 1830, dont M. de Morny était le type accompli. La diplomatie les attira, elle leur donna l'expérience et la maturité qui leur permit plus tard de jouer un rôle important dans la politique de leur pays. L'histoire, si friande d'autographes, ne trouvera pas à se satisfaire en dehors de leur correspondance officielle lorsqu'elle voudra tracer la biographie de ces deux personnalités, dont le point de départ a été le même, mais dont les qualités et les aptitudes différaient essentiellement. Parmi tant de lettres recueillies dans les épaves des Tuileries, après le 4 septembre, il ne s'est pas trouvé une ligne de leur main. Ils étaient de l'école du prince de Talleyrand, ils préféraient la parole à la plume.

M. de La Valette a inspiré de durables amitiés et d'implacables

inimitiés. On ne jouit pas de la haute et double faveur d'un empereur et d'une impératrice sans éveiller des jalousies, ni sans froisser des intérêts. D'après les uns, il aurait toujours parlé le langage de la raison et réagi en toute occasion contre les tendances belliqueuses; d'après les autres, il aurait exercé sur les résolutions du souverain l'influence la plus néfaste. Ses détracteurs lui reprochent de s'être fait à la cour et dans les conseils du gouvernement, sous l'influence du prince Napoléon, inspiré lui-même par M. Nigra et le comte de Goltz, le représentant officiel et véhément de la politique prusso-italienne; ils l'accusent surtout d'avoir empêché, au lendemain de Sadowa, en invoquant des devoirs et des périls imaginaires, une démonstration militaire qui, d'après eux, eût suffi pour sauvegarder les intérêts traditionnels de la France, car ni l'Italie, qui avait à se remettre d'une défaite, ni la Prusse, dont l'armée était décimée par le choléra, n'auraient osé, ayant encore sur les bras l'Autriche et les états du Midi, repousser nos demandes et à plus forte raison nous déclarer la guerre (1).

M. de La Valette n'a jamais nié ni jamais regretté l'action déterminante que, le 5 juillet 1866, il avait, de compte à demi avec le prince Napoléon, exercée sur les résolutions de son souverain (2). Il est resté convaincu qu'en contre-carrant M. Drouyn de Lhuys qui conseillait la convocation instantanée du corps législatif, la demande d'un emprunt d'un milliard, et l'envoi d'une armée sur le Rhin, il avait sauvé la dynastie et préservé la France d'une guerre immédiate et désastreuse, car d'après lui nous n'avions pas cinquante mille hommes à mettre en ligne pour soutenir nos prétentions. M. de La Valette m'a raconté peu de semaines avant sa mort la scène dramatique qui eut lieu au palais de Saint-Cloud dans la journée du 5 juillet : c'est une page d'histoire qui mérite d'être fixée, on me saura gré de l'avoir retenue.

« En arrivant à Saint-Cloud, me disait-il, je fus fort étonné d'apprendre que l'empereur et l'impératrice tenaient conseil avec le ministre d'Etat et avec le ministre des affaires étrangères. On avait, sur la demande formelle de M. Drouyn de Lhuys qui redoutait ma présence, négligé de me convoquer. J'entrai dans la salle du conseil sans me

(1) Voyez la brochure de M. Pradier-Fodéré, inspirée par M. Drouyn de Lhuys. — *A travers la diplomatie*, par M. Hansen. — *Les Coulisses de la diplomatie*, par M. Sidney Renouf. — *L'Allemagne nouvelle*, par le duc de Gramont, paru sous le nom d'Andréas Memor.

(2) M. de La Valette ne réussit qu'à faire suspendre les mesures conseillées par M. Drouyn de Lhuys. Ce fut le prince Napoléon, assisté par M. Nigra et le comte de Goltz, qui parvint, après toute une semaine de luttes véhémentes, à porter le dernier coup à la politique d'intervention. (Voir la note et la lettre du 14 juillet du prince Napoléon à l'empereur dans les papiers des Tuileries.)

faire annoncer; ce fut un coup de théâtre. L'empereur me mit aussitôt au courant des délibérations et des résolutions qui venaient d'être prises. Je lui représentai que ces déterminations étaient en opposition flagrante avec le rôle de médiateur qu'il avait revendiqué la veille et qui avait été accepté aussitôt de la meilleure grâce par le roi Victor-Emmanuel, aussi bien que par le roi de Prusse. Sans doute, ajoutai-je, les conseils que Votre Majesté transmet aux deux quartiers généraux soulèvent des objections et rencontrent des résistances, mais si l'Italie est irritée de ses défaites et la Prusse grisée par ses victoires, il appartient au médiateur, à sa sagesse et à sa modération, de calmer leurs passions et de les amener par la persuasion à souscrire à l'œuvre qu'il a entreprise. L'empereur a présidé à l'alliance de la Prusse avec l'Italie; peut-il aujourd'hui demander au roi Victor-Emmanuel de manquer à l'honneur et de violer le traité qu'il lui a conseillé de signer? Que dirait Votre Majesté si le gouvernement italien, contraint de justifier son attitude, venait à publier les documens qui révéleraient à la France et à l'Europe que le traité du 8 avril a été non seulement approuvé, mais conseillé par le gouvernement impérial?

« M. Drouyn de Lhuys resta silencieux; l'empereur se leva et, vivement impressionné, l'entraîna dans son cabinet, suivi de l'impératrice. Je me trouvai seul avec M. Rouher. — Eh quoi! lui dis-je, vous n'avez pas soufflé mot? vous m'avez laissé seul combattre les résolutions funestes qui vont être mises à exécution? « — Vous avez trop bien parlé, pour avoir besoin de mon assistance, » me répondit le ministre d'État. En rentrant dans la salle du conseil, l'empereur me dit qu'après avoir longuement discuté le pour et le contre, il croyait devoir persister dans ses déterminations premières. — Que Votre Majesté, répondis-je, veuille me permettre un instant de lui manquer de respect, en l'interpellant, et de lui demander si, militairement du moins, elle est en mesure de soutenir une politique qui, d'après les dépêches reçues par Nigra et par Goltz, provoquera une guerre infaillible, et, je le crains, désastreuse, avec la Prusse et l'Italie. Je me suis enquis des forces dont nous disposions. Votre Majesté sait-elle que le Mexique a tout absorbé, que nous n'avons ni chevaux, ni matériel, ni effectifs, qu'elle n'aura qu'une quarantaine de mille hommes, incomplètement munitionnés, à mettre en ligne, et ne prévoit-elle pas que ses soldats, quelle que soit leur vaillance, seront impressionnés par le fusil à aiguille qui a déterminé le succès foudroyant de la campagne de Bohême? — L'empereur, visiblement troublé par mon interpellation, finit par reconnaître qu'en effet l'armée n'était pas prête pour provoquer à la fois la Prusse et l'Italie. — Et c'est vous, monsieur, dis-je en me retournant vers M. Drouyn de Lhuys, qui n'avez été préoccupé

que de l'Autriche, qui de parti-pris avez repoussé obstinément toute entente avec la Prusse, qui osez aujourd'hui conseiller une politique pareille, sans même vous être rendu compte des forces dont vous disposerez pour la soutenir? — M. Drouyn de Lhuys ne trouvant rien à répondre, l'empereur leva la séance sous le coup d'une indicible émotion. »

Tel est le récit que me faisait le marquis de La Valette, il y a peu de mois. Il confirme, en les complétant, les détails que j'ai donnés ici même sur le conseil de Saint-Cloud du 5 juillet, où deux politiques rivales se trouvaient aux prises à une heure décisive et s'efforçaient d'entraîner un souverain faible et perplexe dans deux voies diamétralement opposées. L'empereur n'a pas sanctionné le jugement porté sur M. de La Valette par ses adversaires. Il a persisté jusque dans la captivité, où tombent toutes les illusions, à le considérer comme un de ses meilleurs conseillers. « Vous m'avez toujours donné les plus sages conseils, lui écrivait-il de Wilhelmshöhe, et votre dévoûment n'a failli dans aucune épreuve. » M. de La Valette, en me communiquant la lettre de l'empereur, me recommandait de n'en pas faire usage. Je ne crois pas manquer à ses recommandations en me bornant à reproduire, pour la justification de sa mémoire, le passage qui répond le mieux aux appréciations souvent passionnées dont il a été l'objet.

L'histoire contemporaine a ses écueils, mais elle a aussi ses avantages; elle voit de près les acteurs qu'elle est appelée à mettre en scène, elle peut saisir sur le vif leurs qualités et leurs défauts, et elle est à même de réunir les élémens qui permettent de mettre en saillie et de fixer les traits des hommes qui, par leurs actes, plus que par leurs écrits et leurs paroles, ont exercé une influence considérable sur les événemens. C'est à ce titre que le portrait de M. le marquis de La Valette méritait d'être esquissé.

II. — LA CIRCULAIRE LA VALETTE.

Le pays commençait à s'inquiéter, il sentait que la voix de la France n'était plus écoutée. Le moment arrivait où l'on allait demander compte à l'empereur des résultats de sa politique. « L'opinion publique a des retours subits auxquels il faut s'attendre, lui avait écrit M. Magne dès le 25 juillet, et le sentiment national serait profondément froissé si, en fin de compte, la France n'avait obtenu de son intervention d'autre résultat que de s'être attaché aux flancs deux voisins dangereux par leur puissance démesurément agrandie (1). » Déjà, dans les premiers jours d'août, le sentiment public avait été mis en éveil par les correspondances du *Siècle* datées de Ber-

(1) Papiers des Tuileries.

lin, assurant que M. de Bismarck avait refusé d'accorder les compensations que nous réclamions sur le Rhin et que des exigences qui blesseraient le sentiment national des Allemands seraient repoussées. On n'admettait pas, en raison des immenses services que nous avions rendus à la Prusse et à l'Italie par notre attitude, qu'une part ne nous revînt pas dans les remaniemens qui allaient s'opérer en Europe. On tenait le cabinet de Berlin pour lié par des engagemens formels, car on se refusait à croire que le gouvernement eût laissé se dérouler les événemens sans s'être prémuni. L'empereur, dans son manifeste du 11 juin, n'avait-il pas dit avec une absolue quiétude qu'il était assuré par les déclarations de toutes les cours engagées dans le conflit que, quel que fût le résultat de la guerre, aucune des questions qui nous toucheraient ne serait résolue sans notre assentiment? Il avait déclaré, il est vrai, que la France repoussait toute idée d'agrandissement territorial, mais il avait eu soin d'ajouter : « tant que l'équilibre européen ne serait pas rompu, » et il n'avait pas caché, « qu'elle serait forcée de songer à l'extension de ses frontières si la carte de l'Europe venait à être modifiée au profit exclusif d'une grande puissance. »

Le désenchantement n'en fut que plus amer lorsqu'après la signature du traité de Prague, la triste vérité se révéla tout entière. Le doute n'était plus permis. La carte de l'Europe était profondément modifiée, « au profit exclusif d'une grande puissance » et sans compensation pour la France. « La grandeur est une chose relative, disait M. Magne; un pays peut être diminué tout en restant le même, lorsque de nouvelles forces s'accumulent autour de lui (1). » L'événement n'avait que trop vite justifié les prévisions de M. Thiers. L'empire de Charles-Quint que, depuis Marignan, nous avions mis deux siècles à couper en deux, se relevait à nos frontières, s'appuyant cette fois sur l'Italie au lieu de s'appuyer sur l'Espagne. L'œuvre laborieusement édifiée pièce à pièce par nos hommes d'État et nos hommes de guerre était compromise inopinément sans que nous eussions tiré l'épée. Quelle responsabilité pour ceux qui avaient présidé à une telle politique! Et déjà l'Italie agrandie nous payait d'ingratitude, déjà la Prusse triomphante méditait notre démembrement! Le pays n'était pas préparé à de telles vicissitudes; il croyait sortir d'un rêve. La presse officieuse s'évertuait en vain à calmer les esprits en démontrant que le gouvernement ne s'était pas écarté de nos grandes traditions nationales, qu'il n'avait fait qu'exécuter la pensée de Richelieu, de Mazarin et de Louis XIV en arrachant l'Italie des griffes de la maison de Lorraine, notre ennemie séculaire : le sentiment public ne s'en irritait que

(1) Papiers des Tuileries.

davantage. Il se retournait contre l'empereur et s'attaquait à ses conseillers. Le silence n'était plus permis, l'heure des justifications était venue ; le patriotisme indigné mettait le gouvernement en demeure de s'expliquer. Le 16 septembre paraissait, dans le *Moniteur officiel,* le manifeste de l'empereur que l'histoire retiendra sous le nom de circulaire La Valette.

On rompait ouvertement avec la politique de compensations dont M. Drouyn de Lhuys était le représentant convaincu. On apprenait à la France déçue et attristée que l'empereur, en s'associant aux idées nationales qui travaillaient l'Italie et l'Allemagne, loin de trahir les intérêts du pays, les avait au contraire mieux compris que ses détracteurs; on lui disait que la politique devait s'élever au-dessus des préjugés étroits et mesquins d'un autre âge, que c'était une erreur de croire que la grandeur d'un pays dépendît de l'affaiblissement des peuples qui l'entourent, qu'on avait tort de s'émouvoir de la dissolution de la Confédération germanique, de l'agrandissement de la Prusse et de la constitution de la nationalité italienne. On proclamait la liberté des alliances. Oubliant la guerre glorieuse faite en Orient avec le concours de l'Angleterre et du Piémont et les coups qu'il avait portés à l'Autriche en 1859, sans que la Confédération germanique eût remué un homme ou un canon, l'empereur affirmait que, dans l'ancien état de choses, la France se trouvait gênée dans tous ses mouvemens par d'habiles et perfides combinaisons territoriales, que la moindre difficulté sur la Meuse, sur la Moselle, sur le Rhin, ou dans le Tyrol, faisait retourner contre nous toutes les forces de la sainte-alliance, et que la Confédération germanique avec ses 80 millions d'habitans, soutenue par cinq places fortes, nous entourait d'un cercle de fer.

« La France, disait-il, en chargeant sa palette des plus sombres couleurs, n'avait alors aucune possibilité de contracter une alliance, et si elle avait pu maintenir la paix et se procurer une sécurité précaire, ce n'était qu'au prix de son effacement dans le monde. » Il s'indignait que l'opinion publique, par une sorte d'hallucination, s'obstinât à voir, non des alliés, mais des ennemis, dans les nations affranchies d'un passé qui nous avait été hostile. Il n'y a rien, affirmait-il, dans la distribution des forces européennes, qui pût nous inquiéter. L'empereur Napoléon Ier prévoyait les changemens qui étaient survenus lorsqu'il avait déposé le germe de nationalités nouvelles, en créant le royaume d'Italie, et en supprimant en Allemagne deux cent cinquante-trois états indépendans ; il avait compris qu'une puissance irrésistible poussait les populations aux grandes agglomérations et condamnait les états secondaires à disparaître. Aussi Napoléon III jugeait-il qu'en face de l'accroissement prodigieux de la Russie et des États-Unis, il était de l'intérêt des

états du centre européen de ne pas rester morcelés. Il se refusait à préconiser la politique de conquête, mais il laissait percer ses arrière-pensées sur le Luxembourg et la Belgique, en disant que la France ne comprenait que l'annexion des populations ayant les mêmes mœurs et le même esprit national que nous. Il semblait, après un tel exposé des changemens qui venaient de s'opérer à nos portes dans l'état territorial de l'Europe, que la France, débarrassée des traités de 1815, entourée de nations satisfaites, et certaine de leur reconnaissance, n'aurait plus dorénavant qu'à se consacrer, avec une absolue quiétude, au développement de sa prospérité intérieure. Mais le souverain, malgré la confiance qu'il affectait et les argumens qu'il invoquait pour rassurer le pays, partageait au fond les émotions que manifestait le sentiment public, si bien qu'il en arrivait à conclure qu'en face des graves enseignemens qui ressortaient de la dernière guerre, il était de notre devoir de songer à la défense de notre territoire et de perfectionner sans délai notre organisation militaire.

On croit rêver en relisant de sang-froid, après nos revers, cette étonnante page d'histoire, mélange d'idées napoléoniennes et d'aspirations cosmopolites. Personne n'ignorait que la facilité des communications, l'échange incessant des idées, la solidarité intérêts économiques tendaient à faire tomber peu à peu les préventions internationales et, qu'avec l'aide du temps et de beaucoup de liberté, il se produirait dans le monde une réaction salutaire contre les exagérations du militarisme. Mais la France n'avait pas donné mission à son gouvernement d'assurer prématurément le triomphe de ces tendances au détriment de sa propre grandeur ; elle n'avait aucun intérêt à accélérer au profit exclusif de l'Italie et surtout de la Prusse la puissance irrésistible qui, disait-on, poussait les peuples à supprimer les états secondaires comme des rouages incommodes et à se constituer en grandes agglomérations. Il avait pu convenir à Napoléon Ier, pour justifier la désastreuse campagne de 1813, de prédire à l'Europe qu'avant peu elle serait cosaque, et à M. de Bismarck, pour nous amorcer, de faire de la Russie, dans ses entretiens de Biarritz, un colosse que la Prusse, forte et indépendante, serait appelée à contenir. Mais la France ne partageait aucunement ces inquiétudes. Elle voyait au contraire dans la grandeur de la Russie et des États-Unis un contre-poids précieux à la puissance de l'Allemagne et de l'Angleterre. Si Napoléon, dans l'intérêt de ses combinaisons, avait créé un royaume italien et fait une hécatombe de deux cent cinquante-trois souverains allemands, l'expérience avait démontré, en 1813 et 1815, qu'il avait méconnu ses propres intérêts aussi bien que ceux de la France ; mais Napoléon était avant tout un conquérant, il ne bouleversait et ne remaniait le continent

que pour satisfaire ses besoins de domination militaire. L'ancienne France n'existait pas pour lui, il était d'origine italienne, et d'ailleurs, avec des armées comme celles qu'il savait organiser, il pouvait à la rigueur ne pas tenir compte des lois et des nécessités de notre histoire. Il entendait assurer sa prépondérance, non par la persuasion, au moyen de congrès et d'arbitrages, mais par la force, et, lorsqu'il faisait litière des nombreuses souverainetés dont l'existence et le maintien avaient coûté tant d'efforts à notre vieille diplomatie, il détenait une partie de la rive gauche du Rhin, il agrandissait la Bavière et le Wurtemberg aux dépens de l'Autriche, il créait le royaume de Westphalie aux dépens de la Prusse, et se constituait le grand protecteur de la Confédération du Rhin. Il n'était pas homme à sacrifier au sentiment et encore moins à s'en remettre au bon vouloir et à la bonne foi de ministres aventureux. Quand il convoitait une province, il avait une armée sous la main pour s'en emparer.

« L'empereur Napoléon III, a dit George Sand dans un portrait écrit sous l'émotion de 1870 et avec les ressentimens non effacés de 1852, eut un rêve de grandeur française qui ne fut pas d'un esprit sain, mais qui ne fut pas non plus d'un esprit médiocre. Il n'avait point d'instruction réelle, mais beaucoup d'intelligence, les rudimens et même les éclairs d'un génie plutôt littéraire que philosophique, et plutôt philosophique que politique. » C'étaient là, en effet, les traits caractéristiques de sa nature. Intelligent et bon, l'empereur, contrairement aux préceptes de Frédéric II, qui disait qu'un souverain doit avoir le cœur dans la tête, subordonnait sa raison aux élans de son cœur et de son imagination. Il se forgeait une Europe idéale et il obéissait à la logique de son système en faisant, comme son oncle, litière du passé. Peu lui importaient les origines de la France et les causes qui avaient présidé à son développement. Ses vues rétrospectives ne s'étendaient pas au-delà de la révolution de 1789. Il avait étudié César bien qu'il n'aspirât qu'au rôle d'Octave; mais il avait négligé l'étude de nos archives nationales. Il s'était pénétré de la correspondance du chef de sa famille et du *Mémorial de Sainte-Hélène*, mais il n'avait médité ni le testament de Richelieu, ni les instructions que Mazarin et Louis XIV adressaient à leurs ambassadeurs. La guerre de trente ans, qui domine toute notre histoire, car elle a fait la France et défait l'Allemagne, était sans enseignement pour lui. Il oubliait, ou ignorait, que la paix de Westphalie, préparée de loin par les alliances de François Ier et de Henri II avec les protestans allemands, nous avait permis pendant deux siècles, en vouant l'Allemagne à l'impuissance, de porter la guerre sur son territoire, de lutter contre des coalitions européennes, et de les vaincre parfois. Que l'Allemagne ait cherché à réagir contre un si long et si humiliant destin, on le comprend, mais qu'un souverain français se soit

prêté bénévolement à l'en relever, c'est ce que l'histoire ne saurait expliquer si elle ne se rendait pas compte de l'éducation première de l'empereur, des tendances fatalistes de son esprit, de sa nature sujette aux illusions, accessible aux idées généreuses, se livrant sans défense à ceux qui, pour le convaincre, savaient le circonvenir.

La parole de l'empereur, si écoutée dans les temps heureux, resta sans effet. Le charme était rompu ; on ne croyait plus à son infaillibilité. Les prophéties de Sainte-Hélène, le spectre de la sainte-alliance et de la coalition européenne, les aspirations et la reconnaissance des peuples, le colosse russe et le colosse américain, étaient des argumens démodés qui ne portaient plus. Les esprits étaient envahis par une inquiétude sourde que les déclarations optimistes du gouvernement ne parvenaient pas à dissiper. Il était évident pour tous que la politique impériale était débordée par les événemens et qu'elle avait subi une de ces défaites dont on ne se relève plus.

La Prusse en faisait foi par ses hauteurs et l'Italie par la véhémence de son ingratitude ; ces deux puissances rendaient la tâche difficile à ceux qui avaient préconisé, soit dans les conseils du gouvernement, soit dans la presse, la cause décevante des nationalités. Il en coûte en face d'un mécompte de reconnaître ses erreurs et d'en assumer sa part de responsabilité. L'empereur paya pour tout le monde. Ses fautes étaient indéniables, mais l'opinion publique faussée ne l'avait-elle pas poussé dans la voie fatale où il s'était engagé et la France, bien avant son avènement, n'avait-elle pas pris en main la cause de l'affranchissement des peuples? Ce sera son excuse aux yeux de l'histoire.

L'empereur n'ignorait pas le revirement de l'opinion contre lui. Une note secrète, trouvée dans les papiers des Tuileries, montre que son préfet de police le tenait fidèlement au courant des manifestations de l'esprit public et des appréciations sévères dont sa politique était l'objet. « De quelque côté que l'on regarde, disait M. Pietri, on se heurte à des inquiétudes sincères ou à des défiances qu'inspirent des hostilités ardentes. La partie agissante de la société accentue plus que jamais son opposition radicale et systématique. Elle seconde activement les hommes de parti, elle se complaît dans les attaques de la presse, elle va répétant que l'empire est atteint dans son prestige extérieur, dans les garanties mêmes qu'il donnait à l'ordre social. Les masses ne sont pas encore gagnées par cette désaffection ; mais ne faut-il pas craindre que, mobiles et impressionnables, elles ne suivent, à un moment donné, l'entraînement des classes dirigeantes et ne leur prêtent pour une œuvre révolutionnaire leur concours? On demande ce que veut l'empereur, quelle est son action, quel est le but poursuivi par son gouvernement? On

se plaint, ajoutait M. Pietri, de voir les pensées du chef de l'état paralysées par les intermédiaires, dans leur passage de la conception à l'exécution. La quiétude dans laquelle vivent les ministres amoindrit le profit qu'on pourrait tirer de leur valeur. La somnolence de leur sécurité pour leur situation éteint chez eux l'esprit d'initiative, l'activité dans la direction de leurs départemens. »

Malgré l'intérêt et les enseignemens que peut présenter l'histoire lorsqu'elle est racontée par ceux qui l'ont vécue, dégagés de tout esprit de parti, sans autre souci que l'amour de la vérité, on hésite à apprécier la politique du souverain que l'on a servi. Mais les hésitations tombent lorsque, certain d'ailleurs de ne manquer ni au devoir de l'équité, ni au respect de l'infortune, on voit avec quelle sévérité des serviteurs dévoués, dans les lettres qu'ils adressaient à l'empereur, appréciaient l'inconséquence et les défaillances de son gouvernement.

L'empereur devait apprendre chaque jour davantage ce qu'il en coûte de se constituer le libérateur des peuples et de négliger pour l'Europe, dans une vue élevée sans doute, les intérêts vitaux de son propre pays. Partout où il portait ses regards, il voyait ses intentions méconnues. La Russie lui reprochait d'avoir manqué aux arrangemens de Stuttgart; l'Angleterre, heureuse de nos déconvenues, le traitait en allié infidèle; le Danemark démembré lui apparaissait comme un remords; l'Autriche le considérait comme la cause de tous ses malheurs; la Prusse le persiflait, et l'Italie, pour laquelle il avait tant sacrifié, jetait le masque et lui causait d'amères déceptions.

Dès le lendemain de la guerre, le roi Guillaume lui révélait le fond de son cœur en annonçant aux chambres prussiennes les hauts faits de l'armée et les résultats de ses victoires. Il parlait de la guerre sans faire allusion à la neutralité bienveillante observée par la France. Il passait sous silence la suspension d'hostilités, la convention d'armistice, et les préliminaires de la paix. Il affectait de ne pas dire un mot de l'œuvre désintéressée de notre médiation. Il parlait au contraire avec emphase des fruits qui devaient éclore de la semence sanglante, et avec orgueil de la mission de la Prusse, qui ne serait remplie entièrement que par la régénération de l'Allemagne. Ce langage n'était ni obscur ni équivoque : on ne pouvait s'y méprendre. On le ressentit péniblement à la cour des Tuileries. La presse prussienne rehaussait encore cette fière manifestation de la victoire par les commentaires les plus blessans. « La France, disait-elle, a toujours eu la prétention de nous être indispensable et de régler les affaires de l'Europe et surtout les nôtres. Nous venons de lui prouver que nous savons nous passer d'elle. Nous sommes aujourd'hui la première nation militaire du monde et nous voulons en profiter. Nous n'avons plus besoin de l'assistance de personne

pour faire de la Prusse l'empire germanique qui confinera de la France à la Russie en absorbant tous les états de l'Allemagne. »

La Prusse, en procédant ainsi, méconnaissait une neutralité strictement observée, qui lui avait permis de dégarnir le Rhin et de jeter deux cent mille hommes de plus en Bohème. Elle oubliait que nous lui avions concédé l'alliance italienne, qui, pour elle, était une force et une sécurité; elle manquait à l'engagement qu'elle avait pris en toute circonstance de ne rien modifier à l'état territorial de l'Allemagne sans notre assentiment et sans nous assurer des compensations équivalentes. Mais elle pouvait à certains égards motiver son attitude. Le discours de M. Thiers et les manifestations qu'il provoqua au corps législatif étaient trop récens pour lui permettre de se faire illusion sur la cordialité de nos sentimens, et les attaques de notre presse depuis la guerre lui prouvaient que la France ne se réconcilierait pas de sitôt avec ses victoires et ses agrandissemens. Elle savait que nous avions spéculé sur ses défaites et escompté par avance les victoires de l'Autriche et que notre diplomatie, après lui avoir laissé conclure une alliance avec le cabinet de Florence, s'était appliquée aussitôt à la lui enlever en demandant à la cour de Vienne de désintéresser l'Italie de la guerre par la cession spontanée de la Vénétie. Elle n'ignorait pas que si, le 5 juillet, elle avait échappé à une intervention armée, c'était moins par notre respect pour la neutralité que par suite de notre impuissance. Elle n'avait pas moins dû subir une médiation humiliante, s'arrêter devant les portes de Vienne, renoncer à la Saxe et accepter les préliminaires qui limitaient le bénéfice de ses victoires. Tout cela constituait, il faut bien le reconnaître, un ensemble de griefs qui expliquait, s'il ne les justifiait pas, les violences de la presse prussienne et les fins de non-recevoir que le cabinet de Berlin opposait aux revendications de l'empereur.

Notre politique ne faisait en somme que subir les conséquences de ses erreurs, car M. de Bismarck nous avait en vain priés et suppliés, avant de se jeter dans une lutte qui pouvait être fatale à son pays, de nous expliquer et de ne pas laisser aux hasards de la guerre le soin de régler les conditions de notre neutralité. Il nous arrivait ce qui déjà nous était arrivé en 1742. Louis XV avait dédaigné de sages avis; il s'était refusé à écouter le maréchal de Noailles, qui lui écrivait : « Méfiez-vous de la Prusse, sa fortune n'est pas faite. » Il s'était, comme l'empereur, mépris sur la balance des forces de l'Europe, il s'était exagéré, trompé par les souvenirs du passé, la puissance de l'Autriche, il s'était laissé prendre comme lui « aux paroles veloutées » d'un politique réaliste et avait permis à la Prusse de s'emparer de la Silésie sans se prémunir contre son égoïsme. Aussi son ambassadeur, le marquis de Belle-

Isle, fut-il éconduit lorsqu'il se présenta au quartier-général de Neisse pour rappeler à Frédéric II ses promesses au milieu de son armée victorieuse, comme M. Benedetti, l'ambassadeur de l'empereur, devait être éconduit, lorsqu'à Nikolsbourg, s'appuyant sur de simples assurances verbales, il venait revendiquer des provinces allemandes. En 1742, une politique imprévoyante avait permis à la Prusse de jeter les premiers fondemens de sa grandeur future : les mêmes fautes devaient lui permettre, en 1866, de couronner l'œuvre commencée par Frédéric II.

Mais si les violences de la Prusse victorieuse, à qui l'on réclamait Mayence, s'expliquaient, celles de l'Italie, qui était défaite, et à laquelle on offrait Venise, étaient sans excuse. Depuis plus de cinquante ans, elle n'avait pas cessé d'être l'objet de nos plus ardentes sympathies. Nos poètes la chantaient, nos artistes se prosternaient devant ses chefs-d'œuvre ; nos historiens glorifiaient son passé et nos orateurs comme nos publicistes n'avaient cessé de prendre en main la cause de son indépendance. Tous nos gouvernemens, la monarchie de juillet, la république de 1848, même la restauration, lui avaient donné des marques efficaces de leur active bienveillance. L'empereur en avait fait le pivot de sa politique ; il avait combattu pour elle en 1859, et c'était pour lui donner Venise qu'il avait laissé la guerre s'engager en Allemagne. Sans doute il avait eu tort de vouloir imposer un titre de plus à sa reconnaissance en l'obligeant à accepter de ses mains, alors qu'elle était trahie par le sort des armes, la Vénétie, qu'elle n'entendait devoir qu'à sa vaillance. Mais s'il avait péché, c'était par excès de sollicitude pour l'accomplissement de ses destinées. Il avait voulu, se préoccupant plus encore de ses intérêts que de ceux de la France, la garantir contre toutes les mauvaises chances de la guerre. Et l'Italie, qui certes n'eût pas refusé Venise si la Prusse avait subi des défaites, nous outrageait, se disant atteinte dans son honneur ! Au quartier-général de Nikolsbourg, elle consacrait tous ses efforts à contrecarrer l'action de notre diplomatie, à empêcher la Prusse de signer un armistice ; elle nous faisait perdre, en ne s'inspirant que des considérations les plus égoïstes, tous les avantages que nous étions en droit d'attendre de la guerre, elle causait à notre politique un préjudice irréparable. Napoléon III n'avait pas médité Machiavel. « Se prêter à l'agrandissement de ses voisins, disait cet habile homme, c'est préparer son propre amoindrissement. »

L'affranchissement de l'Italie était sans doute une idée généreuse. On comprend qu'elle ait passionné la France. Mais il est des conceptions qui, bien que grandes et généreuses, ne se concilient pas avec la raison d'état. Ériger en système une idée fausse et pour la réaliser la pousser avec un funeste parti-pris jusqu'à ses der-

nières conséquences, c'est conspirer contre ses propres intérêts. Le vieux prince de Metternich déclarait, après le congrès de Paris, où l'empereur se montra si sage et si modéré, qu'il était « la raison cristallisée. » Mais, deux ans plus tard, en le voyant à Plombières s'engager avec M. de Cavour, il disait : « L'empereur a encore de belles cartes en main, mais l'empire révolutionnaire périra sur l'écueil italien. »

III. — LA COUR A COMPIÈGNE.

La cour se trouvait à Compiègne à la fin du mois de novembre. Les chasses et les fêtes se succédaient; on s'efforçait d'oublier Sadowa et les angoisses patriotiques qui l'avaient suivi. On se flattait que, sous le coup des premières émotions, on s'était exagéré la portée des événemens; on croyait que rien n'était changé dans le monde, que le prestige de l'empereur n'avait subi aucune atteinte, qu'il resterait comme par le passé l'arbitre écouté de l'Europe. Il est de fait qu'à Compiègne rien n'était changé : c'était la même étiquette, les mêmes visages toujours sourians et aussi les mêmes ambassadeurs empressés et obséquieux, toujours appliqués à entretenir le souverain dans de funestes illusions. Mais pour les esprits clairvoyans, l'empire commençait à chanceler sur ses bases : « *Something is rotten in the state of Denmark,* » disait Marcellus à Horatio. L'empereur était taciturne et songeur ; il n'intervenait plus, comme il le faisait si volontiers jadis, dans les causeries auxquelles présidait l'impératrice et dans les distractions qu'elle ménageait à ses hôtes. La foi aveugle qu'il avait en son étoile s'affaiblissait de plus en plus. Il ne demandait plus au destin, qui lui avait départi tant de faveurs, que de le laisser remettre à flot sa politique désemparée. Il bornait son ambition et sa tâche à réparer les fautes commises et à prémunir son pays, par la réorganisation rapide de l'armée et l'habileté de sa diplomatie, contre les éventualités inquiétantes de l'avenir.

Malheureusement, la fortune ne revient pas à ceux qui en ont abusé. Il est d'ailleurs des fautes irrémédiables, ce sont celles qui touchent aux conditions vitales d'un pays. Un gouvernement peut, à la rigueur, dilapider les deniers de l'état, supprimer les libertés, et même désorganiser l'administration; il suffit d'un gouvernement réparateur pour reconstituer les finances et substituer à l'arbitraire la liberté. Mais lorsque, sous l'influence d'idées fausses et préconçues, un souverain a méconnu les intérêts qui ont assuré à un pays sa force et sa grandeur, l'habileté d'un homme, la sagesse d'un gouvernement ne suffisent plus pour réagir contre les événemens, et pour reconquérir la situation perdue il faut alors non-seulement le patriotisme de nombreuses générations et les inspirations heu-

reuses de grands politiques et de grands capitaines, mais aussi des conjonctures extraordinaires, comme celles dont M. de Cavour et M. de Bismarck ont su tirer un si merveilleux parti, et dont l'histoire n'avait pas encore donné d'exemple.

Tandis qu'à Compiègne, on ne se préoccupait que de l'heure présente, la diplomatie de l'empereur veillait au dehors; elle avait le sentiment du danger, elle ne quittait pas des yeux M. de Bismarck, elle le suivait pas à pas dans ses évolutions, elle relevait ses actes et commentait les manifestations de sa pensée. Le 21 novembre, au sortir du conseil, M. de Moustier recevait de Francfort une dépêche d'une gravité exceptionnelle. Elle apprenait au gouvernement de l'empereur que M. de Bismarck avait su arracher aux ministres de Bavière, de Wurtemberg, de Bade, et de Darmstadt au moment de la signature de la paix, des traités d'alliance offensive et défensive, qui mettaient en cas de guerre toutes leurs forces militaires à la disposition et sous les ordres du roi de Prusse. Voici ce qu'écrivait notre consul-général au sortir d'un entretien qu'il avait eu avec un ministre étranger de ses amis, accrédité dans le midi de l'Allemagne.

« Je vous ai demandé hier, en vous annonçant que j'avais pris possession de mon poste, de vouloir bien me laisser le temps de m'orienter et de me reconnaître dans cette Allemagne que j'ai connue fédérale sous la présidence de l'Autriche et que je retrouve, après cinq années passées à Turin et à Constantinople, bouleversée de fond en comble sous la domination militaire de la Prusse. Je ne pensais pas, en vous demandant crédit, que quarante-huit heures après mon arrivée, j'aurais le triste devoir d'apprendre au gouvernement de l'empereur que l'œuvre de sa médiation, à peine consacrée par le traité de Prague, était déjà transgressée... M. de X., avec la persévérance et l'esprit d'investigation qui caractérisent ce diplomate, est arrivé peu à peu, frappant à toutes les portes et procédant à la façon d'un juge d'instruction, à réunir tout un faisceau de preuves qui ne sauraient laisser aucun doute sur l'existence de traités secrets d'alliance offensive et défensive que la Prusse aurait imposés successivement aux quatre cours méridionales. C'est par voie d'affirmation qu'il a procédé, se servant des propos et des confidences des uns pour arracher des aveux aux autres. Le ministre des affaires étrangères de Bavière, m'a-t-il dit, a rougi, le ministre de Wurtemberg a balbutié, le ministre de Bade n'a pas nié, et celui de Hesse a tout avoué. — D'après M. de X., ces traités, dont l'existence ne saurait plus être mise en doute, seraient la reproduction d'une partie de la convention qui a servi de type aux états du Nord, et la Prusse se réserverait d'y ajouter, *lorsqu'elle n'aura plus à ménager la France*, les clauses qui lui assureront le commandement suprême et qui stipuleront en même temps la transforma-

tion des armées du Midi sur le modèle de sa propre organisation. »

Ainsi le traité de Prague, l'œuvre de notre médiation, était secrètement déchiré dans une de ses dispositions essentielles avant même d'être signé et la ligne du Mein, la limite marquée aux aspirations allemandes, et qui devait nous permettre un jour « de stipuler pour notre alliance le prix que nous jugerions convenable, » était militairement franchie.

Le coup était aussi rude qu'inattendu. Il projetait une lueur menaçante sur nos futurs rapports avec la Prusse. Nous y étions d'autant moins préparés que M. de Pfordten, au moment où il aliénait l'indépendance de la Bavière, poussait la duplicité jusqu'à implorer notre intervention, et que, deux jours après la signature de la paix, il nous remerciait avec effusion de l'assistance efficace que nous lui avions prêtée. Nous étions les dupes d'une comédie imaginée et mise en scène pour mieux détourner nos soupçons et déjouer la vigilance de notre diplomatie. Non-seulement le ministre prussien avait inspiré les protestations mensongères du ministre bavarois, mais il s'était appliqué à nous en confirmer la sincérité : « Sans votre intervention, nous avait-il dit, les cours du Midi ne s'en seraient pas tirées à si bon compte. » Le moment n'était pas venu encore de nous mettre face à face avec la réalité.

Un instant il fut question d'interpeller M. de Goltz. La démarche était grave, elle pouvait entraîner un conflit. Pour la risquer, il aurait fallu disposer d'au moins 300,000 hommes, et l'on n'improvise ni des armées ni des généraux initiés à la stratégie moderne. On préféra gagner du temps. La temporisation est souvent une habileté; cette fois, elle était une nécessité. La dépêche révélatrice fut transmise à nos légations en Allemagne. On espérait secrètement qu'elle serait démentie. Elle ne fut ni démentie ni confirmée. L'ambassade de Berlin seule, sans opposer des dénégations absolues, émettait des doutes. Il lui en coûtait de croire à tant de perfidie. On en conclut que les informations venues de Francfort pouvaient bien être marquées au coin de quelque exagération et que si des liens étaient réellement contractés entre le Nord et le Midi, ils ne devaient pas avoir le caractère qu'on leur prêtait. L'idée de la triade allemande qui plus tard, en un jour d'optimisme, devait à la tribune du corps législatif se transformer en la théorie des trois tronçons, nous était chère. Elle avait présidé à notre politique danoise et, en prenant corps dans le traité de Prague, elle constituait le bénéfice le plus clair de notre médiation. L'Allemagne divisée en trois groupes distincts était un gage certain pour notre sécurité et un moyen précieux pour nous faciliter le jeu des alliances. Il nous était dur de renoncer à un résultat chèrement acheté au prix du démembrement de la monarchie danoise et de la dissolution de la Confédération ger-

manique. On pouvait espérer d'ailleurs que les cours méridionales, placées entre la France et l'Autriche, qui avaient un intérêt égal à ne pas laisser transgresser les stipulations de Prague, chercheraient par la force des choses, une foi dégagées de l'étreinte du vainqueur, à échapper à l'absorption de la Prusse et à défendre leur autonomie.

L'empereur se flattait que son armée serait réorganisée et ses alliances assurées en temps opportun pour entraver les projets du cabinet de Berlin et le forcer à transiger avec nos intérêts. D'ailleurs le passage de la ligne du Mein n'avait rien d'imminent, en présence des haines et des rancunes que les violences de la Prusse avaient provoquées au nord et au midi. Il était permis de se faire illusion sur les sentimens de l'Allemagne. A aucune époque de son histoire, elle n'avait offert, au sortir de ses luttes, le spectacle de divisions et d'animosités aussi profondes qu'au lendemain de la guerre de 1866. Ce n'étaient partout que des colères et des imprécations. Les vaincus maudissaient le vainqueur et récriminaient les uns contre les autres. La Saxe reprochait à la Bavière d'avoir cédé à des calculs perfides en n'accourant pas à son secours. La Bavière accusait l'Autriche d'avoir déclaré la guerre sans être prête et sans lui avoir laissé le temps d'achever ses préparatifs. Les Hanovriens disaient que le prince Alexandre de Hesse, en restant à Francfort, impassible avec son corps d'armée, les avait perfidement laissé écraser à Langensalza. Le Wurtemberg parlait avec amertume des connivences coupables du gouvernement badois et du prince Guillaume avec l'ennemi commun, et l'Autriche, persuadée qu'elle avait été trahie par tous ses alliés, les abandonnait tous, sauf la Saxe, à la vindicte de la Prusse. Le gouvernement prussien, loin de se sentir désarmé par le spectacle de ces misères et de s'attendrir sur le sort de ses anciens confédérés, n'écoutait que ses ressentimens et sa seule pensée était de prendre tout ce qu'il était possible de prendre. Fidèle aux traditions de Frédéric le Grand, il ne s'appliquait qu'à organiser, à centraliser la Prusse, réservant à sa diplomatie et aux chances heureuses d'une nouvelle guerre le soin de compléter l'œuvre de l'unification générale et absolue. Il savait que ce n'est pas en subordonnant la raison d'état au sentiment ni en guerroyant pour des idées généreuses que les empires fondent ou conservent leur prépondérance. Aussi poursuivait-il son but avec une implacable obstination, persuadé que si les procédés violens et arbitraires soulèvent momentanément et à juste titre la conscience publique, les générations futures ne s'arrêtent que devant la grandeur de l'œuvre, sans se préoccuper des moyens mis en jeu pour l'accomplir ni des sacrifices et du sang qu'elle a pu coûter.

G. Rothan.

MARCO

QUATRIÈME PARTIE (1).

XVIII.

On ne pouvait douter, à voir la mine de M. de Terris, qu'on était au lendemain d'un bal. Jamais mari qui veut déplaire à sa femme et lui donner un prétexte de rancune n'aurait mieux trouvé que le visage et les malgracieux discours d'André ce matin-là; mais Mme de Terris, à qui ces lendemains de fête devenaient familiers, n'en prit point la migraine, contre son ordinaire. Elle avait d'autres projets en tête, sans doute, car elle affronta paisiblement l'orage. Aucune impatience ne lui échappa : elle n'écoutait pas. Son attention paraissait si visiblement occupée ailleurs que le mari eut cette exclamation furibonde :

— Madame est absente?

Elle daigna revenir pour lui répondre :

— Vous le voyez bien. A quoi bon alors faire tant de vacarme à la porte?

Il n'est pas surprenant qu'André, congédié de la sorte, reçût fort mal la visite d'adieu que M. de Castillon vint lui faire, accompagné de sir R. Bruntson. Il ne leur dit pas nettement : « Allez au diable ! » mais quelques boutades qu'il ne put contenir révélèrent assez clairement la furieuse envie qui le tenait d'être débarrassé de leur présence. Cette fantaisie manquait d'à-propos. L'Anglais venait tout justement lui demander si la location du pavillon était affaire conclue.

(1) Voyez la *Revue* du 1er août, du 15 août et du 1er septembre.

Le notaire répondit d'un ton aigre-doux :

— Pas encore; vous êtes terriblement pressé, monsieur!

— Oh! non, dit-il en tirant sa montre, car il est déjà deux heures; j'attends beaucoup, moi.

Il pouvait attendre; Séraphin avait reçu l'ordre de ne pas s'occuper de cette affaire. André, d'abord surpris de la singulière fantaisie de l'Anglais, l'ayant épié durant le bal, s'était vite convaincu qu'il en voulait à sa femme : il ne la quittait pas des yeux. Dès lors, ce projet d'installation à sa porte lui apparut comme une manœuvre de séduction d'autant plus dangereuse qu'elle révélait une rare audace. Il est aisé de penser si le notaire allait prêter les mains aux arrangemens locatifs de sir R. Bruntson. Cependant celui-ci attendait toujours et, en attendant ainsi, il donnait à Mme de Terris, momentanément hors du logis, le temps de rentrer et de le rencontrer là, ce qu'André voulait éviter à tout prix. Il courut donc à l'étude, s'informer, disait-il, mais en réalité pour feindre d'en rapporter quelque réponse d'homme d'affaires, évasive et tortueuse, qui lui permît d'éconduire immédiatement ses hôtes.

Lorsqu'il revint, peu d'instans après, il paraissait plus calme; Séraphin avait eu une idée :

— Mais, monsieur, si vous ne faites pas l'affaire, un autre la fera. Vous n'en voulez pas pour voisin? Bon; mais prenez-vous-y d'autre sorte. Ainsi, tenez : cette maison doit être inhabitable depuis treize ans qu'elle est fermée. Tâchez de décider cet étranger à la visiter avant de rien conclure : il reconnaîtra lui-même tout de suite l'impossibilité de l'habiter. Quelque fantaisie qui le tienne, il reculera certainement devant des papiers tombant en loques d'un mur suintant et vert de moisissure, en présence de tentures fanées, frangées par la vétusté et la dent des rats, de meubles vermoulus, enfouis sous la poussière,.. tandis que, si vous le butez, il s'entêtera, il louera sans regarder, il s'installera, il restaurera, et, ma foi!..

M. de Terris décida facilement l'Anglais à visiter la maison avant d'en signer le bail.

— Tout de suite, alors, dit sir R. Bruntson.

— Je vous accompagne, dit M. de Castillon.

En passant, on prit Séraphin, et tous quatre se dirigèrent vers la porte de sortie. Mme de Terris était debout sur le seuil, la traîne de sa robe noire relevée sur son bras, coiffée d'un petit chapeau rond, une cravache à la main.

Le sous-préfet s'écria :

— Vous montez à cheval?

— Non, je promène Raïssa.

Elle tenait en laisse son grand lévrier, qui bondissait et tirait à plein collier pour s'enfuir.

André lui fit son plus mauvais visage, et d'une voix brusque :

— Où vas-tu?

Elle laissa passer ces messieurs, et, sur le même ton :

Je vais... où je meurs d'envie d'aller depuis longtemps et où je ne vais point par pitié pour vous. Aujourd'hui, un prétexte me permet de franchir ce triste seuil, je le saisis. D'ailleurs, je veux savoir du garde ce qu'est devenu Marco. Mais, vous-même, dit-elle sans lui donner le temps d'exhaler la colère qui tourmentait ses lèvres, où donc allez-vous? Vous n'aurez pas l'impudence, je suppose, de nous accompagner?

André arrivait à ce degré de fureur qui donne à l'homme le plus doux une envie folle de frapper la femme qu'il adore. Celle-ci le blessait à tous les endroits de son cœur : dans le remords de ses souvenirs, comme dans son amour absolu et jaloux. Ces derniers mots l'aveuglèrent. Il fit un geste brutal pour saisir Alice et la rejeter dans la maison : sa main s'abattit sur le poignet de la jeune femme.

Elle ne dit rien, mais tourna la tête vers ces trois messieurs qui s'éloignaient à petits pas, causant haut, avec une intention marquée de discrétion. Sauf eux, le chemin était désert. Alors elle dégagea son bras, d'un mouvement sec, puis le releva du même coup à la hauteur de sa tête, sa main tenant la cravache, prête à frapper.

— Prends garde! gronda André, la menaçant du regard.

Elle abaissa dédaigneusement le bras et lui dit avec lenteur.

— André, voici une lâcheté que je vous revaudrai.

Elle se pencha vers Raïssa, défit sa laisse et lui donna congé d'un coup de cravache; puis, rejoignant ces messieurs, elle leur dit, de façon à être entendue de son mari :

— M. de Terris me charge de l'excuser près de vous, il est retenu en ce moment à la maison; voulez-vous m'accepter pour le remplacer?

Le printemps se décidait enfin à faire acte de présence. L'air était doux. Toutes les branches avaient leur poussée de verdure, ce vert éclatant et tendre, qui est la fraîcheur de jeunesse des feuilles. Chaque fois qu'on les revoit à cette heure de leur éclosion, malgré soi, on se souvient de son propre printemps. Quand la saison nouvelle revient, elle ne rapporte pas seulement les fruits et les fleurs; elle ramène aussi les souvenirs dont les fleurs sont flétries et les fruits dévorés ou perdus.

En approchant de la grille, à travers laquelle on apercevait l'allée qui conduisait au pavillon, Alice se taisait pour écouter s'éveiller en elle ces voix qui lui parlaient du passé. Séraphin marchait auprès

d'elle, silencieux aussi, comme pour aider à sa rêverie. Sir R. Bruntson faisait sa cour à Raïssa en plusieurs langues, dont se moquait le sous-préfet, qui ne les comprenait pas aussi bien que le chien. A quoi l'Anglais répondait en faisant observer que cet animal ne le traitait point en étranger; que, du reste, le chien, dans son admirable instinct, ne reconnaît pas de différences de races entre les hommes, à moins d'avoir été dressé à cela; il divise l'espèce humaine en deux catégories, amis et ennemis, et une fois qu'il s'est prononcé, son jugement est presque toujours irrévocable : quoi qu'on fasse, il flatte ou il mord. M. de Castillon allongea la main vers Raïssa : la bête gronda et montra ses dents aiguës, puis se réfugia dans les jambes de son nouvel ami.

— Vous voyez, dit tranquillement celui-ci.

— Sot animal! fit le sous-préfet.

— Pourquoi? C'est une question de sympathie, dit l'Anglais en caressant doucement la tête effilée du chien, qui, décidément, marchait sur ses talons. Il ajouta :

— Tu viendras me voir, Raïssa?

— Elle ne sort jamais sans moi, déclara sèchement Mme de Terris.

L'Anglais sourit et ne répondit pas.

On atteignit la grille. Alice pensait que les gonds rouillés ne céderaient pas. Séraphin appuya à peine; la porte s'ouvrit sans un bruit, sans un grincement. Ils entrèrent, et Mme de Terris s'écria :

— Rien n'est changé! on dirait que c'est hier...

En effet, dès l'entrée, on s'apercevait que le parc était entretenu avec un soin extrême; les arbres taillés et nettoyés, les allées sablées où ne poussait pas un brin d'herbe; nulle marque d'abandon. Alice, qui errait parfois dans la partie du bois où on ne pouvait la voir, n'avait pas remis le pied depuis treize ans sur ce chemin jadis si connu, et où elle retrouvait maintenant, lui semblait-il, jusqu'à la trace de ses pas. Elle se prit à courir d'un banc à l'autre, d'un arbre à un arbre, les touchant craintivement de sa main, émue, troublée, toute livrée à ses souvenirs.

Elle se tourna tout à coup vers ces messieurs et leur dit :

— C'est que j'ai appris à marcher en m'accrochant à tout ce que voyez là. Il y a des lambeaux de mes robes à chaque buisson,.. et un peu de mes premiers rêves aussi. Cela remue le cœur, surtout...

Elle n'acheva pas, secoua impatiemment les épaules, puis, s'efforçant de rire :

— Il y a vraiment des heures dans la vie où l'on est très bête... Vous allez penser que les Françaises sont bien extravagantes, n'est-ce pas, monsieur?

Elle s'adressait à sir R. Bruntson, qui répondit :

— Extravagante? comprends pas. Mais je comprends que l'on ait des regrets.

Comme elle ne disait rien, il ajouta :

— Et c'est très inutile les regrets : cela n'efface rien.

Elle regarda, surprise, ce long visage morose et froid, puis se rapprochant de M. de Castillon et lui désignant l'Anglais, qui maintenant interrogeait Séraphin sur l'étendue du domaine :

— Vous allez le remporter, s'il vous plaît. Que voulez-vous que nous en fassions ici? D'abord il me fait peur avec ses yeux qui ont l'air de s'enfoncer dans les vôtres; je sens que je lui dirais des sottises. Il m'agace.

— Vous lui plaisez cependant.

— Moi?

— C'est assez évident, il me semble.

— Eh bien! emmenez-le.

— J'ai essayé; car, quoique vous en disiez, il a de l'esprit, et il déteste les femmes; deux raisons, surtout la dernière, pour qu'il parvienne à séduire une capricieuse.

— Grand merci!.. Emmenez-le donc!

— Impossible; il m'a déclaré que, depuis qu'il vous avait vue, il ne s'ennuyait plus.

— C'est flatteur. Je vais aller faire un voyage.

— Il vous suivra.

— Allons donc!

— Vous savez bien comme ils sont tous.

— Vous avez eu une belle idée de nous amener ce personnage? où avez-vous fait cette trouvaille?

— A Londres, chez un ami commun, qui tient sir Robert en fort grande estime. Comme il se disposait alors à venir promener en France sa maladie nationale, je l'invitai à venir chez moi et, ma foi, il y est venu. Il s'apprêtait à repartir lorsque l'idée lui vint de m'accompagner ici : votre beauté, madame, a fait le reste.

— Eh bien! si ma vue le distrait, je me charge de le priver de cette distraction.

— A moins que vous ne changiez d'avis.

— Vous savez bien que je n'en change jamais, dit-elle avec malice.

Il répondit d'un ton pédant :

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

Mais elle, le regardant en dessous avec coquetterie :

— C'est peut-être beaucoup que ne déplaire point.

— Démon! s'écria à demi-voix le sous-préfet, qui, tout édifié qu'il fût sur la sincérité de ces mines agaçantes, ne laissait pas d'en être ému.

Un instant distraite de ses souvenirs, Alice les retrouva brusquement en relevant les yeux. On était arrivé au bout de l'allée. Le pavillon, entièrement clos, s'élevait au milieu des pelouses verdoyantes et déjà fleuries par les primevères aux multiples couleurs. Le toit rouge brillait au soleil, environné du vol incessant des hirondelles cherchant leurs anciens nids. Aucun de ses charmes d'autrefois ne manquait à cette riante retraite, si ce n'est ses hôtes disparus : le temps avait tout respecté, ou bien une main active avait un à un réparé ses outrages. La volière vide derrière ses barreaux étincelans apparaissait toute blanche, et sur son toit pointu, où courait déjà la feuille étoilée des clématites, on ne voyait ni les mousses rongeuses ni les noirs débris que font pleuvoir les années. En retrouvant dans toute leur fraîcheur ces lieux qu'elle croyait ensevelis sous la végétation envahissante des ruines, Alice éprouva une surprise violente, comme si elle assistait à une résurrection.

— Qui donc habite ici? murmura-t-elle.

— Moi, aurait pu répondre Séraphin, s'il n'eût gardé le secret de ses soins pieux comme d'un crime.

Sir R. Bruntson examinait autour de lui d'un air satisfait et disait tout haut :

— Bien, bien, je ne m'ennuierai pas du tout.

— Je comprendrais cela, dit M. de Castillon, si vous n'y deviez pas habiter seul.

— Oh! répondit l'Anglais, j'aurai mon idée.

Et il regarda Alice, qui lui tourna le dos.

Elle aperçut alors le garde qui venait à eux, son bonnet de laine à la main; devançant tout le monde, elle courut, et lui dit :

— Est-il vrai que vous ayez l'ordre de louer cette maison et dans l'état où elle a été laissée?

— Hélas! mon Dieu, oui, répondit l'homme d'un ton affligé.

Depuis treize ans qu'il vivait en paix sur ce domaine, dont il ne connaissait le propriétaire que par les instructions écrites qu'il en recevait sous le couvert mystérieux de Séraphin, il ne craignait rien tant que de changer de maître.

— Qui donc vous a donné cet ordre, M. Delange ou ses héritiers ?

— Ses héritiers? cria l'homme; mais il n'est pas défunt, grâce à Dieu!

— Ah!

Et Alice eut un éclair de joie qui s'éteignit soudain. Elle reprit :

— Mais alors, c'est qu'il ne doit plus revenir?.. Savez-vous, —

elle hésitait, — savez-vous s'il est marié? — Elle reprit très vite : — Savez-vous s'il est établi définitivement en Amérique?

— Attendez donc! Je crois bien qu'il me dit quelque chose comme ça dans sa lettre de ce matin.

L'homme mit son bonnet sous son bras et cherchant dans ses poches, il en tirait une lettre; mais Alice, impatiente, tendit la main en disant :

— Voulez-vous me laisser lire?

— Si c'est un effet de votre bonté, madame.

Elle se remit à marcher, car ces messieurs étaient derrière elle, et elle lut :

« New-York, 1er avril.

« Vous avez dû recevoir des ordres de la personne accoutumée pour la location du Pavillon, et des bois et terrains qui en dépendent. Vous livrerez toutes les clés de la maison, et si les locataires veulent acheter, vous m'en ferez part au plus tôt. Je désire me défaire de ce domaine, où je ne reviendrai plus, mes intérêts me retenant pour toujours en Amérique.

« MARCEL DELANGE. »

Alice rendit ce billet, sans dire mot, au garde qui la suivait. Le cœur serré, elle continua de marcher lentement, la tête baissée. Elle pensait :

— Il ne reviendra plus... Il a oublié. Allons, le sort en est jeté! Rien ne me retient désormais; à mon tour d'oublier... C'est comme une tombe qui se ferme dans mon cœur!.. J'y tenais pourtant, à cet amour d'autrefois. Ah! si l'on recommençait la vie!.. Mais suis-je folle de m'enfoncer dans ces regrets... inutiles! comme dit ce personnage.

Elle se retourna alors et s'aperçut qu'elle avait dépassé la maison; on l'avait laissée aller seule.

A ce moment, le garde ouvrait la porte, et sir R. Bruntson s'apprêtait à en franchir le seuil. Elle revint en courant et lui barra le passage, disant résolûment à l'Anglais, qui la regardait de fort près :

— Vous êtes bien décidé à prendre cette maison?

— Oui, beaucoup.

— Vous voulez la visiter?

— Je veux.

— Eh bien! faites-moi la grâce de me la laisser parcourir avant vous. Je ne vous le cache pas, je suis très émue. Je vais retrouver là des souvenirs douloureux. Je désire être seule pour m'y abandonner quelques instans. C'est un passé qui va disparaître à jamais pour

moi et que je voudrais revoir encore une fois... Ces appartemens ont été laissés dans l'état où les ont abandonnés... ceux qui sont partis. Avant que nul ne touche à ces reliques, je veux respirer leur parfum qui date de si loin et ne s'est pas encore évaporé. Après, l'on jettera leurs cendres au vent...

Une idée subite lui traversa l'esprit; elle regarda ardemment sir R. Bruntson :

— Oh! si vous étiez généreux!

— Si j'étais généreux? fit l'Anglais presque troublé.

— Vous n'entreriez pas ici. Vous attendriez, vous me donneriez le temps de rappeler à... celui qui l'oublie qu'il manque de respect à une morte en livrant ainsi au premier venu ses plus intimes souvenirs.

Sir R. Bruntson répondit froidement :

— Je le regrette, mais tout cela est très original et donne du prix à cette habitation. Je la veux tout de suite et telle qu'elle est. J'aime beaucoup ces petites histoires, moi...

— Vous n'avez pas de cœur, lui jeta violemment la jeune femme.

Il répondit :

— Je ne crois pas.

M. de Castillon, par une sorte de discrétion boudeuse, s'était tenu à l'écart pendant ce colloque; mais, apercevant l'expression étrange qui animait le visage d'Alice, il se rapprocha vivement. Elle, le voyant venir, dit au garde :

— Les clés?

— Elles sont aux portes.

La jeune femme s'élança dans la maison, et sir R. Bruntson s'installa sur le seuil, à la place qu'elle venait de quitter.

— Entrons-nous? dit le sous-préfet.

— Plus tard.

Et se tournant vers le garde, il lui donna sans compter plusieurs pièces d'or en disant :

— Je loue.

Puis il jeta son pardessus à l'homme et le congédia d'un geste.

— Vous m'enverrez Jack, s'il vous plaît, dit-il au sous-préfet.

— Comment! vous restez?

— Je reste.

XIX.

Alice traversa sans s'y arrêter les appartemens du rez-de-chaussée, qui n'avaient rien de bien intime. Son regard cependant se posa sur la place qu'elle occupait jadis à la table de la salle à man-

ger, qui brillait d'un éclat de propreté extraordinaire, et elle ressentit un premier coup de l'émotion qu'elle venait chercher en apercevant, rangés côte à côte le long du mur, leurs deux fauteuils, à Marco et à elle, lorsqu'ils étaient tout petits, ces fauteuils d'enfant perchés sur de grands pieds pour atteindre la table. Elle vit cela dans l'ombre; un peu de jour arrivait seulement par un trèfle taillé dans le haut du volet. Puis elle gagna l'escalier qui tournait sous une lanterne en verres de couleur où le soleil frappait. A cette clarté gaie, les marches reluisaient, la rampe se tordait brillante sans un atome de poussière. Là, comme au dehors, le temps n'avait rien détruit, rien flétri. Une inquiétude venait à Alice : cette étrange netteté, qui dénotait des soins journaliers, lui donna la peur qu'on eût mis « de l'ordre » dans tous les appartemens, faisant ainsi disparaître les traces personnelles, le désordre familier et poignant qu'elle était avide de contempler. Cette crainte cessa dès qu'elle atteignit le premier étage. Par la porte ouverte qui lui faisait face, la chambre de Marco lui apparut toute bouleversée, telle encore qu'avait dû la laisser un départ précipité.

On eût dit que Marco venait de sortir. Ses livres, ses cahiers d'étude, empilés et oubliés sans doute sur un coin de la cheminée, paraissaient intacts, sans une moisissure, sans un grain de poussière. Les meubles entr'ouverts, à moitié vides, les vêtemens épars sur les chaises ou à terre, déployés et froissés comme si l'on venait de les quitter, des jouets même, qu'on eût dit jetés violemment dans le coin où ils gisaient à demi brisés, tout cela était net, propre, conservé par miracle, et ne parlait ni de passé ni d'oubli. Elle était venue, pensant trouver un entassement de vieilleries et de ruines sous lesquelles elle se fût complu à chercher le passé enseveli, comme on cherche un sentier perdu sous la neige. Et ce passé se présentait inopinément à elle éclatant de fraîcheur et de vie. Le trouble apporté dans ses sensations se tourna en frayeur : un saisissement la prit. Si quelque bruit se fût fait entendre, elle eût crié. La jeune femme rappela son courage et, le pas raide, traversa cette chambre, se dirigeant vers une porte qui communiquait à l'appartement de Mme Delange. Le parquet eut un craquement sec; elle s'arrêta, le cœur battant. Décidément ce n'était plus de l'émotion qu'elle ressentait, mais un insurmontable effroi. Elle revint sur ses pas, n'osant pénétrer dans l'obscurité complète de la chambre de Marine, se méfiant de la peur très réelle qui la tenait. Elle pensa que la porte qui ouvrait sur le palier lui donnerait un peu de jour; elle sortit, et d'un seul mouvement ouvrit cette porte toute grande. Puis elle s'arrêta sur le seuil, inquiète, soupçonneuse de quelque effroi nouveau.

Là aussi le temps, ou une dévotion passionnée, avait tout respecté et tout conservé. Le lit n'était point défait : sa couverture de dentelle l'enveloppait chastement; mais sous les rideaux écartés, on le voyait affaissé, creusé pour ainsi dire dans sa longueur par la trace du corps qui s'y était reposé. Le peignoir blanc de Marine pendait sur un fauteuil, les manches flottantes. L'air qui vint de la porte, ainsi brusquement poussée, les agita, et la première chose que Mme de Terris aperçut du seuil, ce furent ces bras de robe qui se soulevaient. Le courage faillit lui manquer; elle étouffa un cri et pour se rassurer parcourut la chambre d'un regard rapide. Tout lui sembla doux, calme, serein, empreint du charme exquis de celle qui n'y était plus. On eût dit que sa main défaillante venait à peine de toucher à ces objets épars, ces mille riens dont la femme s'entoure : l'éventail à demi ouvert, le flacon brisé en tombant, des rubans noués en flots et détachés de quelque corsage, des chiffons de dentelle, des épingles d'or tordues par les cheveux et à peine brunies par les ans, Alice vit et reconnut tout cela. Ses yeux s'arrêtèrent un instant sur une chaise basse à demi tournée vers le petit bureau en bois de rose où Marine écrivait, et où l'on voyait encore des feuilles étalées, la plupart remplies, et la plume toujours dans l'encrier, où l'encre avait séché comme les larmes répandues sur ces feuilles. Puis son regard se leva vers un cadre recouvert d'un crêpe au travers duquel le visage de Marine souriait encore, et, joignant les mains, elle murmura dans toute l'effusion de son cœur :

— Oh! pardon, pardon!

Et elle pleura silencieusement.

Alice, maintenant femme, comprenait jusqu'à les ressentir elle-même ces douleurs atroces qu'elle avait infligées à une autre femme, sans le savoir, il est vrai, mais pourtant par sa faute, et une faute d'autant plus réelle que, pour la commettre, elle avait trahi l'espoir d'un malheureux enfant, lui enlevant ainsi d'un même coup tout ce qu'il aimait. Ce désastre, ce deuil, l'exil de l'enfant, tout cela était son œuvre. Pour avoir manqué de vertu, d'une vertu bien facile alors, elle avait déchaîné ces maux et bien d'autres encore qu'elle sentait venir comme un orage par les vibrations de ses nerfs. Elle songea que, si elle n'eût été une fille pervertie, cette maison serait devenue un nid follement joyeux, où deux couples, ivres d'un mutuel amour, eussent jeté une nombreuse et bruyante couvée.

Et le nid était désert...

Elle s'accusa ainsi humblement, amèrement. Longtemps elle s'oublia à se condamner et à alimenter ses regrets sans qu'aucun retour égoïste lui donnât la pensée de se justifier vis-à-vis d'elle-même en invoquant et sa jeunesse et son obéissance aux volontés paternelles.

Elle reconnaissait qu'elle n'avait jamais fait et ne ferait jamais que sa volonté, une volonté qui prenait sa source dans l'inspiration des sens sans le moindre contrôle de la raison. Mal dirigée, privée de bons conseils et d'exemples de vertu, elle devait céder à ses instincts devenus trop puissans pour que sa raison mal exercée pût les contraindre; mais elle y cédait avec une sorte de violence farouche et de résignation hautaine qui la gardaient de toute bassesse : elle savait se repentir et ne sut jamais s'absoudre. Ses larmes coulaient pendant qu'elle errait avec une précaution pieuse à travers les objets consacrés pour elle par le martyre de Marine. Le tapis étouffait le bruit de ses pas et le silence n'était troublé que par le frôlement de sa robe et le souffle plaintif que ses sanglots contenus faisaient monter à ses lèvres. Soudain son effroi, qu'elle avait un instant oublié, lui revint en entendant glisser autour d'elle le bruit léger qu'elle-même éveillait. Frissonnante, les yeux dilatés, elle s'adossa au mur, retint son haleine et écouta. Elle ne bougeait ni ne respirait, et son oreille percevait encore un murmure indistinct, faible et confuse rumeur qui flotte plutôt dans le cerveau qu'en dehors de soi, quand on fait un effort violent de l'ouïe pour saisir les insaisissables vibrations de ce que nous nommons le silence. Cette fois la peur l'emporta. Pressée de fuir, elle se jeta dans le boudoir qui communiquait à la chambre par une portière soulevée. L'obscurité l'aveugla; mais n'osant revenir sur ses pas, elle courut à une fenêtre, l'ouvrit, poussa les volets brusquement et se retourna, le cœur bondissant.

Maintenant le soleil dansait sur les fleurs du tapis, vives et nettes. Les jardinières débordaient de plantes admirablement vertes et lustrées. Des jacinthes grimpaient dans leurs cornets de cristal. Des livres, quelques-uns ouverts, couvraient la table laquée, dont les incrustations de nacre brillaient avec des reflets d'arc-en-ciel. Et près d'eux, la broderie inachevée de Marine découpait ses fines dentelures. Son dé de vermeil restait couché à côté de l'ouvrage : c'était miracle qu'il n'eût pas roulé sur le coussin de soie pourpre, où l'on voyait encore la trace mignonne d'un pied. Sur la cheminée, dont la pendule marquait l'heure avec un tic-tac effrayant, les flambeaux garnis de bougies, dont plusieurs à demi consumées, en supportaient d'autres qui paraissaient éteintes depuis peu.

Alice, plus épouvantée encore, parcourait tout cela d'un regard éperdu de surprise et d'anxiété. Elle pensait :

— Que se passe-t-il donc ici? C'est à croire qu'elle n'est pas morte, qu'elle y vit cachée... Mais non, puisqu'on ouvre les portes maintenant. Alors pourquoi avoir conservé jusqu'à cette heure toutes ces choses, avec ce soin inouï qui tient du prodige, et les abandonner ainsi, brusquement, sans rien réserver, pas même un souvenir?

Livrer cela... oh! c'est odieux! L'oubli est donc venu tout à coup avec un bonheur inespéré peut-être,.. un amour qui a tout guéri, tout effacé!

Alors elle se prit à dire haut :

— Eh bien! tant mieux. Qu'il soit heureux, lui, au moins, le pauvre enfant! Il l'a chèrement acheté, son bonheur! Allons, laissons cela; fermons à tout jamais ce livre sur le premier nom que mon cœur a murmuré : Marco!

Elle répéta : — Marco! mais plus bas, comme un écho qui s'éteint.

Puis elle songea qu'elle devait partir et regarda encore une fois autour d'elle lentement : muet adieu que la pensée envoie et que le regard porte aux choses qu'on perd et qu'on regrette, se posant sur chacun d'eux, pénétrant et long comme un dernier baiser.

Elle aperçut alors sur la cheminée un objet qui attira vivement son attention, et, s'approchant, elle reconnut aussitôt un petit portefeuille, tout usé, lui, bien humble, un carnet d'enfant qu'elle avait donné à Marco un jour de fête. Le chiffre, bien que presque effacé, se devinait encore. Elle s'en empara, un peu tremblante d'oser toucher à quelque chose dans ce lieu étrange, mais décidée cependant à sauver au moins ceci de la destruction qui allait atteindre tout le reste. Une curiosité émue lui fit examiner sur-le-champ l'objet qu'elle s'appropriait. Les petites poches de côté étaient vides, le crayon existait encore, le même, cassé d'un bout et tout mordillé de l'autre par la dent distraite de l'enfant. Elle porta ce côté-là à ses lèvres furtivement comme pour ne pas voir elle-même à quel sentiment elle cédait, puis le remit en place et feuilleta les pages jaunies, noircies, déchirées pour la plupart. Sur quelques-unes de bizarres essais de dessin restaient assez visibles pour témoigner d'une irrévérence marquée envers les règles les plus élémentaires de cet art. Les figures surtout étaient malheureuses : certains profils montraient leur œil de face, comme les anciennes peintures égyptiennes. Sous l'un d'eux, il y avait écrit : « Ceci est le portrait d'Alice; » et peu s'en fallut que la jeune femme ne se prît à rire en contemplant ce petit monstre aux cheveux furieusement ébouriffés par le crayon de l'artiste, assurément trop fidèle en ce dernier point. En tournant la page, elle pensa tomber sur une leçon de botanique : une petite branche, dont toutes les feuilles étaient soigneusement ouvertes et appliquées sur le papier, avait conservé, en séchant ainsi, ses fines nervures et sa pâleur verte. Deux étroites bandes la tenaient fixée, et dessous, on avait écrit à la plume ces mots : « Alice vient de me donner ce rameau de frêne, en me disant : Prends ceci pour gage, je t'attendrai. Je le lui rendrai le jour de notre mariage, ou le jour où je me vengerai d'elle si elle manque à sa promesse. »

Alice eut une exclamation désolée en retrouvant là cet engagement et se rappelant les circonstances dans lesquelles elle l'avait pris.

— Oh! je me souviens, je me souviens,.. murmurait-elle attendrie et appuyant sur sa poitrine le petit rameau desséché. Ses paupières s'abaissèrent; son regard se tourna vers le passé. Elle parlait à demi-voix:

— Je le vois encore, là-bas, tout pâle, frissonnant, avec ses grands yeux qui m'effrayaient, quand il me dit, en prenant cette branche verte que je lui donnais, moi, en me jouant, hélas! « Si tu me trompes, je te tuerai... » Il était debout, devant moi, ses joues plus blanches que la neige, il me regardait fixement. Alice ouvrit les yeux; elle était devant la cheminée, la glace lui renvoyait son image et avec elle, une autre qui se dressait au-dessus de son épaule, longue figure blême qui attachait sur elle un regard immobile.

La jeune femme poussa un cri terrible:

— Marco!

Et elle se retourna, folle de terreur.

Sir R. Bruntson s'inclina tranquillement:

— Je vous demande pardon, c'est moi; je vous ai fait peur?

— Oh! monsieur! dit-elle haletante, j'avais oublié que votre curiosité maladive pouvait m'espionner. Vous avez failli me tuer; je n'en puis plus.

Elle défaillait et s'accrochait aux draperies de la cheminée.

— Remettez-vous, je vous en prie, lui dit l'Anglais, presque affable, et pardonnez-moi. Je craignais qu'il ne vous fût arrivé quelque accident; il y a deux heures que vous êtes là. Ces messieurs, vous croyant repartie, s'en sont allés.

Mme de Terris, subitement inquiète, se ranima.

— Ils m'ont laissée?.. dit-elle avec un trouble visible, et elle ajouta presque inconsciemment: Seule avec...

Sir R. Bruntson lui montra Raïssa couchée en travers de la porte; son geste poli disait:

— Seule, en effet, avec votre chien; moi, je ne compte pas.

Mais elle avait peur de lui, doublement peur depuis qu'il venait de lui apparaître comme le fantôme de ses remords au moment même où sa pensée l'évoquait. Elle se dirigea vers la porte, en se raidissant pour ne point paraître s'enfuir. Il recula pour la laisser passer: mais au moment où elle allait franchir le seuil, en repoussant le lévrier, qui paraissait chez lui, il l'arrêta d'un geste:

— Pardonnez-moi, madame, de vous faire remarquer que vous emportez distraitement un objet qui appartient à cette maison.

Alice rougit et fit un mouvement pour jeter le portefeuille; puis, se ravisant:

— Cet objet est à moi.

— Je n'en doute pas; mais vous l'avez retrouvé ici, et, comme tout ce qui est ici est sous ma responsabilité, je suis obligé de vous prier de remettre ceci où vous l'avez pris : il ne m'appartient pas d'autoriser personne à retirer quoi que ce soit de cette maison; vous devez comprendre l'obligation qui m'en est imposée.

— Ou la curiosité qui vous tient, dit-elle avec impertinence.

— Si vous voulez bien déposer ce carnet à sa place primitive, continua l'Anglais sans s'émouvoir, je vous donne ma parole d'honneur qu'il ne sera point ouvert.

Alice regarda sir R. Bruntson face à face; son regard, audacieusement inquisiteur, demandait clairement : « Es-tu honnête? » Il lui sembla, mais ce ne fut qu'un éclair, voir glisser un frisson sur ce visage de marbre, quelque chose qui ressemblait à une émotion rapide, tandis qu'elle dardait sur lui ses yeux brûlans. Cependant elle parut rassurée : avait-elle lu dans les traits nobles, réguliers, presque beaux de l'Anglais une garantie de loyauté? Elle revint à la cheminée, posa le portefeuille et appuya la main dessus en disant :

— J'ai votre parole.

Puis elle quitta l'appartement, accompagnée jusqu'à l'escalier par l'étranger, qui la conduisait en maître de la maison. Durant ce court trajet, une idée lui revint. Il ne lui avait pas été possible d'empêcher sir R. Bruntson d'entrer dans cette maison; mais peut-être ne rejetterait-il pas une demande moins absolue. Sur le point de descendre la première marche, elle se retourna :

— Il est possible que je me sois trompée sur votre compte, monsieur, lui dit-elle gravement; il ne m'en coûte jamais de revenir sur une opinion, et il ne tient qu'à vous de modifier celle, peu bienveillante, je l'avoue, que j'ai d'abord conçue de votre caractère. Je vous demanderai donc, comme une grâce dont je vous serai toujours reconnaissante, de conserver sans y rien toucher, l'appartement qui communique à ce boudoir d'où nous sortons. Il a été occupé par une femme que j'ai beaucoup aimée et il est tout rempli de ces souvenirs délicats, de ces riens familiers, dont la profanation doit blesser la pudeur d'une femme jusque dans sa tombe... Je vous en prie, tenez, je vous en supplie, accordez-moi cela.

Elle crut qu'il allait refuser, car il se taisait; peut-être était-il plus ému qu'il ne croyait digne de le paraître; il répondit cependant, mais d'un ton moins assuré :

— J'obéirai.

— Merci! lui dit-elle avec effusion.

Et, dans un élan de franche reconnaissance, elle lui tendit la main.

Sir R. Bruntson enferma cette main dans la sienne, la secoua et la laissa retomber vivement, pas assez vite toutefois pour qu'Alice ne sentît bien qu'il tremblait.

Sa frayeur la reprit; elle appela Raïssa et descendit rapidement, écoutant si l'Anglais s'empressait sur ses pas; elle n'entendit rien. Elle se retourna et ne le vit plus. Alors elle se jeta hors de la maison et, d'une course folle qui lui rappela ses équipées de jeunesse, elle traversa les massifs, atteignit l'allée du parc, où elle s'engagea, et disparut bientôt sous bois avec le grand lévrier noir qui bondissait à ses côtés.

XX.

Aux élections du 24 mai, le baron de H. obtint une majorité dite écrasante. Les libéraux de Saint-Price attribuèrent leur échec à la défection du clerc de M. de Terris, qui, depuis le jour du comice, s'était abstenu de toute propagande électorale. Mme de Terris pensa que ses séductions avaient porté leurs fruits; et pour récompenser Séraphin de ce qu'elle considérait comme une soumission éclatante, elle l'admit dans son intimité et lui donna des marques toutes nouvelles de sa confiance. Séraphin avait atteint son but. Ses allures discrètes le désignaient du reste pour l'emploi de confident.

Depuis peu il existait entre eux un petit manège de signes, de chuchotemens familiers, de regards d'intelligence qui échappa d'abord à l'observation soupçonneuse de M. de Terris; sa jalousie venait enfin de rencontrer un objectif sérieux : sir R. Bruntson. Après huit jours d'une retraite absolue, pendant laquelle son valet, l'énigmatique Jack, défraya seul la curiosité du bourg, l'Anglais reparut. Le notaire crut le trouver plus sec, plus pâle, d'où il conclut que la passion qui le tenait était aussi violente qu'audacieuse.

— Vous venez prendre congé de nous? lui dit-il, le premier jour que sir R. Bruntson se présenta chez lui; les huit jours que vous vous proposiez de rester sont écoulés.

— C'est vrai, mais j'ai changé d'idée.

— Ah!

— Oui, et je veux mourir là.

André le regarda; puis, avec une naïveté féroce :

— Je comprends!

— Qu'est-ce que vous comprenez?

André esquissa gracieusement le geste d'un homme qui se fait sauter la cervelle.

— Oh! non! répondit tranquillement l'Anglais, ce n'est pas cela.

— Ah! ce n'est pas cela, répéta machinalement le notaire.

— Non; je veux acheter le domaine.

Cette fois les sourcils d'André se rapprochèrent violemment.

Mme de Terris, présente à cet entretien, regardait fixement sir R. Bruntson. Pendant une minute, ils restèrent seuls, on avait appelé le notaire à l'étude; l'Anglais s'adressa vivement à la jeune femme :

— Ce que j'en fais, madame, est pour vous obéir au-delà même de vos vœux. Personne ne touchera aux appartemens qui renferment vos souvenirs. J'habiterai le rez-de-chaussée de la maison, tout le reste est à vous.

Alice détournait les yeux, embarrassée et troublée de cette marque non équivoque d'attachement ou de séduction, et ne sachant comment y répondre.

André rentra, remarqua ce trouble, et pensa éclater. Mais sir R. Bruntson se levait, et il se retira après avoir demandé à Mme de Terris la permission de la revoir, ce qu'elle lui accorda de fort bonne grâce. Il n'abusa point de cette permission et sut mettre tant de réserve dans ses rares et courtes visites que le notaire, toujours à l'affût d'un prétexte pour lui fermer sa porte, dut se résigner, en maugréant, à la lui laisser ouverte.

Cette parfaite discrétion était loin cependant de le rassurer. Il y voyait une ruse d'autant plus habile que les visites de sir R. Bruntson arrivaient presque toujours quand le mari n'y était pas. Il eut alors l'inspiration familière aux époux maladroits; ayant remarqué que sa femme recherchait maintenant la solitude, il s'avisa qu'il y aurait bien moins de chances pour qu'elle se rencontrât seule avec sir R. Bruntson si elle vivait plus entourée, et il s'efforça d'attirer plus fréquemment près d'elle les personnes qui ne lui inspiraient aucune inquiétude. Parmi celles-ci, Bernard brillait à ses yeux d'un mérite particulier : il n'avait jamais fait la cour à sa femme. Après trois ans de relations suivies, André, convaincu que le jeune homme respectait scrupuleusement le bien d'autrui, l'appela donc chez lui à toute heure et en fit le compagnon le plus assidu d'Alice. Mais l'heure avait fui pour Bernard des luttes généreuses, des scrupules honnêtes : la passion couvrait toutes les voix de la raison et de l'honneur de sa voix éclatante. Depuis l'heure où l'imprudente parole de la jeune femme l'avait grisé du plus voluptueux espoir, l'ivresse durait toujours, ou plutôt ne faisait que s'accroître. Il était fou; une pensée unique hantait son cerveau.

Et Alice?

Si elle aimait Bernard, ce sentiment n'avait assurément rien de commun avec ceux qu'elle connaissait déjà pour les avoir ressentis. Ce n'est pas ainsi qu'elle aima Marco; ce n'est pas le même attrait qui lui fit épouser André; cela ne ressemblait nullement aux vel-

léités de caprices qu'elle avait pu éprouver parfois pour quelque élégant cavalier. C'était de la sympathie vraie, et quelque chose de plus, peut-être : une duperie de l'instinct, un prétexte, une occasion survenue au moment propice. Il est probable que ce que Mme de Terris aima dans Bernard, c'est l'amour lui-même. Elle avait soif d'aimer, et comme l'amour de Bernard possédait une sincérité entraînante, comme elle partageait toutes ses idées et l'estimait pour sa franchise et son dédain des séductions vulgaires, elle pensa l'aimer, et elle l'aima.

Bernard fut le prétexte et l'apaisement de son cœur le but. Elle prit cet amour avec la sensation de plaisir que l'on éprouve, alors que la soif vous brûle, à saisir une coupe pleine. Cependant depuis que Bernard osait aimer et depuis surtout qu'il espérait être aimé, tant de bonheur lui faisait oublier qu'il pouvait prétendre à des joies plus vives : son cœur se rassasiait dans l'échange des premières tendresses. Parfois, le soir, dans le salon ouvert aux douces tiédeurs de l'été déjà proche, Bernard et sir R. Bruntson se rencontraient près de Mme de Terris. Alice, rêveuse ou doucement troublée, regardait Bernard, qui la contemplait sans réserve, André n'ayant d'yeux que pour l'étranger. Si le notaire était appelé à l'étude pour quelques affaires, — et on eût dit que son clerc les lui réservait pour ces momens-là, — il s'éloignait moins inquiet. Bernard demeurait. Mais il arrivait alors que sir R. Bruntson se retirait presque aussitôt, laissant Alice et Bernard s'enivrer, la main dans la main, de ces ineffaçables et chastes caresses du cœur, qui sont les plus exquises voluptés de l'amour.

Ils s'étonnaient cependant de ces disparitions subites de l'Anglais, qui affectaient une étrange complaisance. Mais le jeune homme n'y voyait qu'une boutade jalouse, car, pour lui comme pour André, les intentions de sir R. Bruntson sur Mme de Terris n'étaient point douteuses. Et celle-ci s'en défendait; jamais en effet une parole précise de l'Anglais ne lui avait révélé des sentimens de nature à l'offenser; et elle croyait discerner autre chose qu'une passion vulgaire dans la conduite bizarre qu'il tenait. Elle s'occupait de lui cependant. Séraphin, son confident, mis par elle en campagne, lui faisait d'étranges et attachans rapports sur la vie mystérieuse de l'étranger; mais ce mystère même restait impénétrable, protégé contre toute indiscrétion par le mutisme obligé du fidèle Jack : le valet, Anglais comme son maître, n'entendait point notre langue.

La jeune femme ne fut pas plus heureuse en s'attaquant elle-même à sir R. Bruntson. Il répondait à ses questions, quelquefois hardies, par des hardiesses non moins vives qui ne lui apprenaient rien.

— Pourquoi n'êtes-vous pas marié? lui dit-elle un jour devant tout le monde.

— Parce que je ne veux pas être,.. comment dit-on en France?

— On ne dit rien, fit sèchement M. de Terris.

— C'est ce que je voulais dire, répliqua tranquillement l'Anglais.

Une autre fois :

— Avez-vous été amoureux?

— Qu'est-ce que cela?

— Vous l'ignorez? qu'avez-vous donc dans le cœur?

— Des regrets.

Dans une autre rencontre, où l'Anglais la poursuivait d'un regard persistant, elle lui dit, se trouvant seule avec lui :

— Pourquoi me regardez-vous de cette façon?

— Comme on regarde un problème.

— Suis-je donc indéchiffrable?

— Vous ne l'êtes plus pour moi : je commence à vous lire.

— Ah! et pourquoi cette étude, s'il vous plaît?

— Pour doter le monde d'une science nouvelle.

— Vous m'intéressez. Quelle science?

— La connaissance des lois qui font mouvoir cet astre capricieux, lequel trace dans la vie des ellipses insensées, décrit des courbes imprévues avec une vitesse incalculable et qu'on appelle le cœur féminin.

— Et quand vous connaîtriez ces lois, espérez-vous fixer l'astre? lui dit-elle railleusement.

— Je ne l'espère non plus que de pouvoir arrêter une comète en sa course; mais ce serait beaucoup si l'on pouvait prévoir pour lui comme pour elle ses passages à travers telle ou telle constellation. Peut-être alors pourrait-on essayer de se soustraire à son influence morbide.

— Voilà une science bien impertinente. Avez-vous fait quelques progrès depuis que vous la cultivez?

— Assez pour m'en servir à l'occasion.

— Et l'occasion, actuellement, c'est moi.

— Un aussi splendide sujet devait me tenter.

— Grand merci!.. Eh bien! puisque vous me « lisez, » prouvez-moi votre habileté. Qu'y a-t-il là? dit-elle en le regardant, les yeux bien ouverts.

Il hésita, elle eut un sourire triomphant. Alors, il répondit lentement.

— Il y a... ce mot, qui est la formule magique de la vie universelle : « J'aime. »

De ce moment, Mme de Terris ressentit plus vive encore l'espèce d'effroi que lui inspirait sir R. Bruntson et ne l'interrogea plus. De ce moment aussi, elle le trouva plus fréquemment que jamais sur ses pas. On eût dit que l'Anglais avait à ses ordres un génie invisible qui l'avertissait de toutes les démarches de la jeune femme. Allait-elle, au matin, à la rencontre de Bernard, dans la forêt, en promenant Raïssa, but apparent de ses courses matinales, sir R. Bruntson s'approchait et manquait les surprendre : le chien n'aboyait même pas. Ils s'enfuyaient alors, chacun de son côté, désolés et furieux contre l'importun. Il s'avisa de les poursuivre jusque chez Mme Rattier, où Alice, certaine de retrouver Bernard, faisait maintenant des stations interminables. Cela remettait de la joie dans la maison : Mme Rattier était ravie. Cependant, et bien qu'elle fît des souhaits intimes pour le bonheur de son gendre, un souci la tracassait : elle craignait les commérages. Si « quelque chose » arrivait à Alice par le fait de sa complicité ! La langue lui brûlait de dire aux amoureux : « Allez vous faire pendre ailleurs. » Elle n'osait. Mais ayant surpris quelques petits manèges tendres, dont la signification lui était bien connue, elle ouvrait les yeux, inquiète, et pestait de tout son cœur contre ces « nigauds » d'enfans qui ne savaient pas « s'arranger » pour se voir librement ailleurs que chez elle.

Aussi les assiduités de sir R. Bruntson lui plurent; elle remarqua l'impatience que sa présence causait aux deux jeunes gens et espéra que la gêne qu'il leur imposait éveillerait enfin leur imagination pour leur faire prendre gîte ailleurs. Mais eux ne songeaient encore qu'à s'irriter des visites singulières de l'Anglais, qui ne venait chez Mme Rattier que lorsqu'ils s'y trouvaient eux-mêmes. On l'eût fait avertir chaque fois qu'en vérité il ne se fût pas montré plus exact. A sa discrétion des premiers jours avait succédé une indiscrétion non moins étrange. Maintenant il s'installait près d'eux, s'y attardait et ne se retirait qu'en leur compagnie, remettant Alice en son logis et reconduisant Bernard jusqu'à sa porte. Rien ne le rebutait, ni les boutades d'Alice, ni les impertinences du jeune homme : le lendemain le ramenait calme et patient comme la veille.

Mais Bernard se lassait. Cet obstacle prémédité, chaque jour apporté à ses rares et innocens bonheurs, tourna sa rage contre l'Anglais en une irrésistible tentation de lui casser la tête. Un soir que, grâce à sir R. Bruntson, il lui avait été impossible de baiser, même furtivement, le bout des doigts d'Alice, le jeune homme, affolé et décidé à se débarrasser à tout prix de cet espionnage implacable, se contint tout juste assez pour donner à sa provocation une forme moins brutale que celle dont la démangeaison lui faisait crisper les poings.

— A mon tour de vous mettre chez vous, dit-il à l'Anglais qui s'arrêtait, comme d'habitude, devant la maison de Bernard.

— Volontiers, la soirée est belle.

Bernard ne répondit pas; il marchait d'un pas nerveux dont la précipitation ne répondait guère à l'allure calme et méthodique de son compagnon.

A deux pas de la grille, le jeune homme s'arrêta.

— Je vous suppose, monsieur, une connaissance assez complète de notre langue pour comprendre la signification des quelques mots que je vais vous dire : L'un de nous deux est de trop ici. Me comprenez-vous?

— Parfaitement; ce que je ne comprends pas, cependant, c'est la raison qui vous fait émettre cet avis.

— Un galant homme ne se la ferait pas dire.

— Je ne suis pas un galant homme, dit tranquillement sir R. Bruntson. Quand je fais une chose, je tiens à savoir pourquoi je la fais, et si je présente ma gorge à l'épée d'un adversaire, je trouve que cette complaisance vaut la peine que je m'enquière des motifs.

— C'est de la prudence, fit injurieusement Bernard.

— Je suis très prudent. Voulez-vous me faire l'honneur de vous expliquer?

Bernard leva à demi la main. Celui-ci l'arrêta d'un regard hautain.

— Prenez garde, monsieur! si vous me frappez, je vous rosserai; après quoi j'aurai l'honneur de vous redemander, comme devant, si vous voulez bien vous expliquer d'une façon plus convenable.

— En France, monsieur, on est moins exigeant : la moitié d'un geste comme celui-ci vaut un coup d'épée entre gens d'honneur.

— Pardon, ne sortons pas de la question, s'il vous plaît : mon ignorance des subtilités de votre langue m'empêcherait de vous suivre. Il est évident que, si vous aviez commencé ce bizarre entretien par la menace que vous venez de faire, j'aurais pu me tenir pour suffisamment offensé et vous en demander raison. Mais vous avez bien voulu me déclarer que l'un de nous était de trop ici, et c'est ce point que je vous prie d'éclaircir, étant de mon naturel très curieux.

Bernard ne s'était pas attendu à voir discuter ainsi les motifs de sa querelle. Son interlocuteur essayant de l'y contraindre, il sentit qu'il devait se taire, cette brûlante question ne pouvant être touchée sans offense pour la personne de Mme de Terris. Furieux d'être ainsi repoussé dans sa provocation et par une manœuvre pour lui infâme, le jeune homme bondit vers sir R. Bruntson, les bras croisés, mépri-

sant, et lui jeta au visage, de toute la force de son indignation, ce mot qui veut du sang :

— Lâche !

L'Anglais eut un soubresaut dont Bernard frémit de joie.

— Enfin! dit-il.

Sir R. Bruntson avait porté vivement la main à son front, et ce mouvement déroba l'altération subite de ses traits aux yeux enflammés du jeune homme. La nuit claire et brillante lui permit de voir cependant que la pâleur habituelle de l'Anglais s'était violemment effacée. Mais sa main s'abaissa et son regard entra froid comme une lame dans celui de Bernard :

— Je crois, dit-il avec une lenteur dédaigneuse sous laquelle l'accent restait profondément triste, je crois que j'ai failli m'oublier jusqu'à vous satisfaire... M. de Castillon vous dira, monsieur, que j'ai la main malheureuse. Je ne me consolerais pas de m'être privé dans votre personne d'une distraction, d'un intérêt plutôt, dont mon égoïsme ne veut point se passer encore. Plus tard, nous verrons. Lorsqu'une mélodie plaît à entendre, c'est un mauvais moyen que de briser l'instrument qui la produit.

— Assez! cria Bernard, je pourrais m'oublier, moi, jusqu'à vous châtier brutalement. Puisque votre lâcheté me refuse une satisfaction ardemment désirée, qu'attendez-vous donc de vos injures ?

— Je m'explique mal, évidemment, reprit sir R. Brunston redevenu calme. Permettez que j'essaie de me faire comprendre. Un de mes amis, un ennuyé comme moi, a suivi pendant trois ans, de ville en ville, une ménagerie, assistant à toutes les entrées dans la cage du lion, afin de savoir si le dompteur serait mangé, ainsi qu'il l'avait prévu. C'est arrivé. Comme homme, mon ami a été très impressionné, mais je ne vous cacherai pas qu'en sa qualité d'Anglais, il a été ravi. Pendant ces trois années d'émotions quotidiennes, il ne s'était pas ennuyé une minute. Longtemps après, il se souvenait encore des battemens de cœur, des frissons délicieux qu'il éprouvait chaque soir, à une heure fixée, qu'il passait toute sa journée à attendre. Et vous croyez qu'il se fût inquiété des injures que ce dompteur eût pu lui dire, le sentant si acharné? Non pas. Il eût même provoqué quiconque eût menacé la vie ou interrompu les exercices de ce misérable : c'était sa vie à lui. Eh bien! c'est devenu la mienne, monsieur Bernard, de vous suivre chaque jour, pas à pas, indiscrètement peut-être, mais, vous l'avouerez, avec une patience véritablement... anglaise, dans ce duel, dans cette lutte que vous livrez de toute votre âme à une passion plus terrible qu'une lionne, et mon but est de savoir si vous finirez par la vaincre ou si vous serez dévoré.

Ces derniers mots produisirent sur Bernard un saisissement tel que toute sa fureur demeura comme suspendue. Une frayeur bizarre l'avait secoué; un pressentiment de malheur lui venait. La voix de cet homme, grave et presque solennelle en achevant ces paroles étranges, lui restait vibrante dans l'oreille. Mais l'autre, qui l'observait, reprit d'un ton plus doux :

— Et savez-vous s'il n'y a pas plus de sympathie que de curiosité dans l'intérêt que vous m'inspirez?

L'accent véritablement humain, presque attendri de pitié, que l'Anglais venait de prendre, frappa Bernard comme un nouvel outrage, et, le réveillant de sa stupeur, ranima à l'excès la violence de sa colère, il cria :

— Vous mentez! Vous n'obéissez qu'à votre curiosité cynique ou à quelque sentiment plus vil encore : une basse vengeance de certains dédains... et peut-être même l'espoir de les vaincre.

— Vous vous trompez, répondit l'Anglais presque souriant; en voulez-vous la preuve?

La jeune homme le regarda sans parler.

— Alors, acceptez un conseil : le fruit est mûr, cueillez-le.

Bernard rougit. La parole hardie qui arrachait le voile sous lequel il se cachait à lui-même d'intimes et naissans désirs le troubla. Il se recula sous l'ombre des arbres et dit d'une voix mal assurée :

— Taisez-vous!

Sir R. Brunston fit une sorte d'inclination respectueuse et reprit :

— Je ne nomme personne; il n'est pas question d'elle. Je ne vous parle pas d'une femme, mais de la femme à laquelle votre jeunesse passionnée aspire. Et je vous répète, ayant compté les saisons et mesuré l'ardeur des rayons qui échauffent le fruit que vous convoitez, il est mûr; qu'attendez-vous?

— Que vous importe? fit sourdement Bernard.

— Beaucoup. Vous usez misérablement votre vie, et la vie d'un homme est précieuse parce qu'elle peut renfermer de grandes œuvres; et, pour les produire, il faut que l'homme soit débarrassé des troublantes passions de la jeunesse. Encore une fois, qu'attendez-vous? qui vous retient?

L'Anglais s'exprimait avec une autorité singulière, dont l'influence agissait sur l'esprit naturellement timide et impressionnable du jeune homme : il se prenait à écouter. Sir R. Brunston l'observait. Il reprit, feignant un emportement familier :

— Êtes-vous enfant à ce point que vous vous arrêtiez devant les semblans de scrupules d'une femme!.. Attendez-vous qu'elle se jette d'elle-même dans vos bras contre toutes les règles de la conduite hypocrite qui est d'usage parmi les femmes?.. Auriez-vous, par hasard, des remords à l'endroit du mari?

— Monsieur! exclama Bernard, c'en est trop!

Sir R. Brunston parut ne pas entendre et continua :

— Je regretterais que vous fussiez accessible à de tels sentimens, qui feraient de vous une dupe dans la société, c'est-à-dire une victime. Eh quoi! il est tacitement convenu que toute femme appartient à tous; à tous les degrés de l'échelle, depuis le sommet, vous voyez cette convention mise en pratique et fonctionnant avec la régularité d'un rouage administratif; vous voyez tous les hommes passer, tour à tour, de l'emploi de séducteur de la femme d'autrui à celui de mari remplacé; vous les voyez, suivant la saison de leur vie, se succéder l'un à l'autre dans ces deux rôles, actif et passif, de la trilogie conjugale, et vous auriez l'innocence de renoncer au premier de ces rôles par scrupule! Mais c'est un droit, mon ami, je dirais presque un devoir. Pensez-vous qu'on vous épargnera plus tard? Où donc serait votre compensation si vous n'usiez aujourd'hui du premier de vos privilèges? Et d'ailleurs ne faut-il pas que ce mari paie comme les autres sa dette sociale? N'aurait-il, par hasard, jamais encouru la peine du talion?

— Vous désirez donc bien vivement que ce mari devienne malheureux? répliqua Bernard.

— Lui comme un autre, répondit sir R. Bruntson après un court silence. C'est à vous que je m'intéresse.

— Étrange intérêt, monsieur, qui rappelle celui que Méphistophélès portait à Faust.

— Eh! c'était un bon diable! fit l'Anglais à qui échappa un ricanement bizarre.

Appuyé qu'il était à la grille encore fermée, sa haute taille mettait son front de niveau avec le couronnement en fers de lance dorés du sommet de la grille, qui formait comme un hérissement de langues de flammes, au-dessus de son visage d'une pâleur de l'autre monde. Le reflet scintillant de la nuit, blanche de toutes les clartés des astres, lui donnait une transparence telle que la lueur qui l'éclairait semblait intérieure. Il la projetait par ses yeux clairs et larges, par ses lèvres séparées dans l'effort d'un sourire d'où jaillissait la ligne éclatante des dents. Bernard le regardait, en proie à un malaise dont il ne se rendait pas compte, mais qui dans un esprit plus faible serait devenu de l'effroi. Décidément, sir R. Bruntson poussait l'étrangeté jusqu'aux limites du fantastique.

Cependant Bernard répondit à ses derniers mots :

— Tout bon diable qu'il fût, il en voulait à l'âme de Faust; mais vous, que voulez-vous donc de moi?

— Que vous soyez heureux. De votre bonheur dépend peut-être pour moi la réalisation d'une grande espérance.

— Je ne comprends pas.

— On n'a pas besoin de comprendre pour être heureux.

Ce mot ainsi répété, et vibrant dans l'air tiède comme une haleine, mettait au cœur de Bernard une langueur dont il ne pouvait se défendre. Heureux! c'est-à-dire en possession de son rêve! Sir R. Bruntson attirait à lui avec cette formule magique la confiance déjà moins farouche du jeune homme, trop épris pour rester longtemps rebelle au tentateur. Il soupira longuement, dernier souffle de sa rancune qui s'envolait, et peut-être aussi premier aveu d'un amour qu'il ne pouvait plus taire. L'Anglais, dont le regard scrutateur ne quittait pas Bernard, se rapprocha de lui à ce signe d'apaisement et d'abandon.

— Enfant, lui dit-il baissant la voix, elle vous aime, elle vous attend, je le sais... Et le bonheur n'attend pas, lui : son heure passée, il fuit!.. Hâtez-vous de le saisir. Il se retourna à demi pour rentrer chez lui et alors ajouta :

— Peut-être aurez-vous besoin d'un ami, d'un dévoûment sincère, discret, sans limites; dans ce cas, dit-il en repoussant la grille qui s'ouvrit, venez là...

Bernard, plus surpris encore de cette offre inattendue que de tout ce qu'il venait d'entendre, eut un geste d'étonnement violent comme un refus. Une irritation soudaine courut sur les traits de sir Robert, en même temps qu'une lassitude visible faisait ployer ses larges épaules : on sentait l'accablement de la lutte. Cependant, il fit un effort et redressant encore sa taille élevée, de haut et la voix dure, il apostropha ainsi le jeune homme :

— Il vous faut bien des raisons, monsieur, pour vous rendre aux témoignages d'intérêt qu'on vous donne! Veuillez vous contenter d'une raison, s'il vous plaît, la seule, entendez-vous? Qu'il me soit permis de vous dire : Louis Bernard, n'êtes-vous pas né le 15 janvier 1842 à Plouescat, arrondissement de Morlaix, dans le Finistère?

Le jeune homme avait poussé un cri, se jetant presque sur l'étranger, le cœur battant, suffoqué de cette joie qui fait mal, ému à pleurer et ne pouvant arracher un mot de ses lèvres. Lui seul et ses mystérieux protecteurs savaient où il était né! cet étranger serait-il?..

Son regard éperdu interrogeait l'Anglais, qui secoua la tête, et répondit :

— Je ne sais rien.

Mais Bernard l'examinait avidement : il le trouva jeune, malgré la flétrissure apparente des traits : trente ans au plus. La folle pensée qui l'avait un moment ébloui s'effaça et une autre lui arriva aussi impétueuse :

— Un frère peut-être!

Et son cœur lui échappait : un sentiment nouveau semblait le lui

arracher. Dans cette minute suprême, le pauvre enfant sans famille comprit toutes les tendresses qu'il n'avait pas connues, les ressentit jusqu'à la douleur. Sans parler, mais tout son cœur visible dans le regard dont il enveloppa sir R. Bruntson, il lui tendit les mains, suppliant, appelant une étreinte qui lui révélât du moins si quelque lien de sang les unissait.

Sir R. Bruntson prit l'une des mains du jeune homme, la secoua froidement, salua et rentra chez lui. La grille qu'il avait poussée revint en grinçant et se ferma d'un coup sec.

C'était un écrasement pour Bernard; un moment soulevé par l'espoir le plus cher qu'il eût au monde, il retombait de haut. Il se sentit plus seul et plus isolé que jamais. Triste comme un abandonné, il regarda l'Anglais s'éloigner lentement dans l'allée sombre étoilée par la clarté qui glissait à travers les feuilles; son pas n'éveillait aucun bruit, on eût dit qu'il rasait le sol ou traînait en s'allongeant indéfiniment la mince silhouette de son ombre droite. Il s'effaçait, il s'enfonçait dans la nuit.

La façon mytérieuse dont sir R. Bruntson lui avait jeté à la face la date et le lieu de sa naissance empêcha Bernard de se souvenir que son acte de naissance existait dans les archives de l'école polytechnique. Il ne songea donc pas qu'un hasard pouvait avoir fourni à cet étranger une indication, dont celui-ci se servait pour le plier à ses desseins inconnus. Loin de là. Les bizarres précautions dont ses protecteurs s'étaient constamment entourés pour lui rester inconnus avaient trop bien disposé son esprit aux suppositions insensées, aux crédulités étranges, pour qu'il ne vît pas dans ce fait le point de départ de quelque histoire nouvelle et merveilleuse que sa pensée se prit à échafauder comme elle l'avait fait si souvent. Combien de fois le regard persistant d'un homme ou d'une femme l'avait-il fait tressaillir, se retourner, s'arrêter, immobile et pensant :

— C'est peut-être lui, le père; elle, la mère, que j'ai vainement appelés !

Quand il ne vit plus rien que l'ombre et les étoiles blanches qui se mouvaient doucement dans l'allée solitaire, il s'éloigna lentement, courbé sous toutes ces pensées, lourdes comme des fardeaux qu'on a longtemps traînés.

XXI.

Mme de Terris avait ressenti, pendant cette soirée, les mêmes impatiences que Bernard. Il en résulta, naturellement, un désir plus vif de le revoir et lorsqu'elle le revit un accueil plus tendre.

C'était à l'heure la plus chaude de la journée du lendemain; une journée de juillet toute chargée des ardeurs accablantes du soleil

qui nageait sans voiles dans le bleu limpide de l'espace. André de Terris, énervé par ses douleurs morales, qui devenaient chaque jour plus cuisantes, dormait écrasé dans son fauteuil, devant son bureau, en face de Séraphin. Celui-ci ne dormait pas ; immobile, il regardait André avec une fixité terrible ; le regard du chien qui tient sa proie en arrêt, afin qu'elle attende sans bouger le coup mortel. Sa plume inactive reposait auprès de lui : pas un souffle, pas un grincement ne troublait le silence lourd qui pesait sur le sommeil du mari d'Alice. Dans le salon fermé et embaumé par les fraîches senteurs des plantes vertes, Bernard avait glissé aux genoux de Mme de Terris et la tenait enlacée. Elle s'abandonnait mollement à son étreinte. Se souvint-il alors des brûlans conseils de sir R. Bruntson? L'habituelle langueur chaste de ses caresses s'évanouit dans un trouble passionné : il se prit à trembler. Elle, plus rêveuse qu'ardente, le regarda, surprise. Il y avait des flammes dans les yeux de Bernard; il les ferma à demi et attirant Alice plus près de lui, l'entourant à lui faire mal dans ses bras aux muscles raidis, il murmura à son oreille cette chanson d'Hugo qui commence ainsi :

L'amour, panique
De la raison,
Se communique
Par le frisson,

et se termine par ces deux vers que Bernard prononça avec une expression violente comme une menace et la voix saccadée :

. . . . . .
Mais si je tremble,
Belle, ayez peur.

— Peur ! répéta la jeune femme, cherchant le regard de Bernard; que dites-vous?

Soudain elle pâlit et se dégagea; puis remuant la tête, et la voix un peu hautaine :

— Non, je n'ai peur ni de vous ni de moi.

— Pourquoi? dit-il avec colère.

— Parce qu'il ne peut y avoir de surprise entre nous, Bernard. Nous avons assez de volonté l'un et l'autre pour agir avec franchise, sans qu'il soit besoin que vous guettiez un moment de faiblesse chez moi, ni que je me garde contre vos audaces. Ces manœuvres se pratiquent entre gens qui se trompent mutuellement : nous sommes sincères, nous.

Bernard l'écoutait à peine; il la regardait et songeait à ces paroles

de sir R. Bruntson : « Attendez-vous qu'elle se jette dans vos bras? »

Alice promena doucement sa main sur le front brûlant du jeune homme.

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui?

— Je t'aime! lui dit-il en effleurant ses lèvres.

Elle se recula vivement, plus effrayée qu'elle ne voulait le paraître et dit d'un ton bref:

— Veuillez vous souvenir que nous sommes dans la maison de mon mari, sous son toit, sous ses yeux; relevez-vous, je vous prie.

— Non, dit-il, la défiant du regard.

Elle le repoussa alors, presque brutalement, et s'écria avec une véritable angoisse :

— Mon Dieu! me serais-je trompée? Quoi! c'est vous Bernard, qui me traitez ainsi? Qu'espérez-vous de cette violence?.. Me faites-vous l'injure de croire que je la subirai?.. Me connaissez-vous si peu que vous ayez douté de moi, et cru qu'il fallait me vaincre avec les armes vulgaires dont vos pareils se servent? Avez-vous pensé que je me mentirais à moi-même à ce point que, lorsque l'heure serait venue, plutôt que de vous dire franchement : « Je suis à vous, » je provoquerais une violence qui me servît d'excuse?.. Est-ce vous ou moi, Bernard, qui nous sommes mépris?

— C'est moi, répondit-il avec rage en se relevant et se jetant sur un siège éloigné, c'est moi, car j'ai cru être aimé et vous ne m'aimez pas.

— Je le crains, dit-elle sérieusement, si pour vous aimer, il faut me soumettre à vos désirs sans que les miens m'entraînent à le faire ; c'est un sacrifice que je vous refuse.

— C'est bien.

Il se leva, marchant de travers, et se dirigea vers la porte. Près de l'atteindre, il se retourna et dit avec une poignante tristesse :

— Vous auriez bien dû me dire, madame, que votre amour n'était que de l'amitié...

Alice, émue à pleurer et presque aussi troublée que lui, s'était levée soudainement comme pour le retenir ; elle le regardait, anxieuse, désespérée de le faire souffrir, et de ne pouvoir se faire comprendre.

Puis elle cria d'une voix très douce, qui se traînait dans une langueur amoureuse :

— Bernard, Bernard, vous vous trompez, c'est de l'amour!

— Eh bien! alors!.. fit-il violemment, en courant vers elle, les mains tendues et le regard éclatant.

Il y avait en lui cette folie de la passion qui n'obéit qu'à une idée fixe, idée brûlante, naguère endormie dans les joies énervantes des premières caresses, maintenant éveillée de son chaste sommeil et

ne devant plus s'apaiser. Il ne raisonnait plus, il ne se contenait plus. Alice lui prit les mains; elle essaya de calmer cette fièvre en envoyant les effluves magnétiques de son regard porter sa volonté dans ce cerveau en délire; mais Bernard se tordait sous ce regard et ses yeux noyés suppliaient de lui épargner au moins cet inexprimable supplice.

Haletant, il murmura :

— Pitié! repousse-moi ou appartiens-moi.

Découragée, elle laissa retomber ses mains et secoua négativement la tête.

— Adieu! cria Bernard. Et il se sauva.

Comme il partait, elle l'appela à toute voix; il ne l'entendit pas. Que voulait-elle? Elle n'en savait rien; mais ce brusque départ lui déchirait le cœur. Elle ne partageait pas encore l'ivresse des sens qui venait d'éclater chez Bernard, mais elle ne pouvait être heureuse loin de lui. Il lui fallait le voir, le sentir près d'elle, avoir la sensation de son regard qui la parcourait, de ses lèvres qui caressaient son front et ses doigts. Ses désirs n'allaient pas au-delà; elle ne se défendait pas par vertu, car elle savait très bien où elle allait et quelle serait la conséquence de cette intimité chaque jour grandissante. Mais si elle s'avançait hardiment vers l'abîme, elle entendait s'y précipiter toute seule, sans être poussée, sans être entraînée autrement que par ses propres désirs. Alice avait l'orgueil de ne pas vouloir d'excuse. Sa faute serait un acte de volonté libre. En un mot, elle voulait se donner,.. peut-être afin de pouvoir se reprendre. Aussi, malgré la souffrance qu'elle éprouvait pour Bernard, dont elle comprenait et excusait la conduite, elle se sentit très décidée à ne lui point céder.

Bernard ignorait les reviremens soudains qui se produisent dans l'esprit et le cœur des femmes, sans quoi il se fût enfin moins désespéré; il eût compté sur la réaction nerveuse à laquelle Alice ne pouvait échapper à la suite de cette scène; il se fût applaudi même d'un refus qui promettait un prochain abandon. Mais Bernard n'avait point de science en amour : c'était un naïf. En jetant son cri d'adieu, il y mit toute son âme, et Alice comprit que si elle ne le rappelait pas, elle ne le verrait plus. Et elle voulait le revoir. Elle écrivit rapidement un billet vague, comme les femmes savent le faire quand il leur importe de ne dire ni oui ni non, mais où elle le priait d'aller l'attendre le lendemain matin, à l'heure accoutumée de la promenade de Raïssa, à un endroit de la forêt où sir R. Bruntson ne s'aviserait sans doute pas d'aller les surprendre : ce lieu solitaire s'appelait : « le Gour de l'enfant. »

Mme de Terris eut à peine le temps de jeter ce billet dans sa cor-

beille à ouvrage: son mari entrait. Il avait dormi trop longtemps: son visage bouffi, ses yeux gros, aux paupières lourdes, lui donnaient une mine refrognée, un air boudeur et grognon. Alice fronça le sourcil et prit une figure non moins maussade pour se mettre au ton de l'humeur de son époux. Lui, la regardait en dessous, presque méchamment: le malheureux en était venu à aimer sa femme jusqu'à la haine. Depuis plusieurs mois son bonheur ne faisait que décroître. Un mur de glace s'élevait entre eux, chaque jour plus haut. Mme de Terris se reprenait, peu à peu, retirant brin à brin, au mari désespéré, les plus chers de ses privilèges. Sans doute qu'Alice, dédaigneuse du procédé vulgaire et honteux qui consiste à maintenir à peu près égaux les deux plateaux de la balance, contenant l'un les droits du mari et l'autre ceux de l'amant, retirait au premier et à mesure de ses dons ce qu'elle donnait à l'autre, préférant, dans sa brutale loyauté, manquer cruellement à ses devoirs que de soumettre ses faveurs à un dégradant partage.

C'est en vain qu'André s'était soumis, avait rampé pour ressaisir les joies qui lui échappaient, Alice semblait obéir à une résolution désormais inébranlable. André n'obtint que des témoignages de sensibilité qui ressemblaient à de la pitié, ce qu'ils étaient réellement, car elle avait pitié de lui. Non que ce sentiment allât jusqu'à la faire hésiter dans son parti-pris de chercher ailleurs le bonheur qui lui manquait près de son mari; ce renoncement eût exigé un cœur plus vaillant et moins esclave de ses propres désirs. En dépit des qualités généreuses dont elle n'était cependant pas dépourvue, Alice accusait parfois, dans son caractère et dans ses actes, des tendances empreintes d'un réel égoïsme, qui n'échappaient point à André, et, malgré lui, ramenaient invariablement sa pensée vers Marine et son abnégation sans limite et sa tendresse dévouée jusqu'à la mort. Il n'est pas impossible que ce retour fréquent vers le passé ne le rendît quelque peu patient pour les dédains et les refus de sa femme, ce qu'il regardait peut-être comme une juste expiation. Mais cette patience, cette résignation s'évanouissaient soudain lorsqu'il venait à penser qu'elle pourrait le tromper. Il y avait du sang devant ses yeux quand ce cauchemar le hantait. Et la vision devenait fréquente depuis l'arrivée de sir R. Bruntson. Quelle que fût sa surveillance, il n'avait cependant découvert aucune trace qui pût donner matière à ses soupçons, sinon à ses craintes. Mais il croyait sentir que son malheur viendrait de là. Et l'obsession de cette idée le poussa à se défier de tout ce qui l'entourait, bientôt de Séraphin lui-même : l'intimité nouvelle de sa femme et du clerc lui devint suspecte; il se rappela qu'elle n'existait pas avant la venue de l'Anglais.

André ne se trompait qu'à demi ; Mme de Terris s'occupait souvent de sir R. Bruntson avec Séraphin, qui s'efforçait de lui inspirer une sympathique confiance pour ce grand caractère farouche et secrètement malheureux. Mais M. de Terris se trompait en ceci qu'Alice n'avait jamais employé le clerc dans ses relations avec le seul homme qui fût pour elle un danger réel. Il est vrai qu'elle acceptait tacitement les discrétions de Séraphin, ses disparitions complaisantes quand Bernard se trouvait près d'elle, mais sans les reconnaître autrement que d'un rapide coup d'œil, dont la hauteur cachait peut-être une certaine confusion et qui disait plutôt au valet : « C'est bien ! » que : « Merci ! » à l'ami trop discret.

Elle allait cependant avoir besoin de lui dans cette occasion. Le billet destiné à Bernard était là, à peine dissimulé sous sa tapisserie, qu'elle n'osait point toucher, et son mari ne s'éloignait pas. Une visite survint, un client des environs. André le retint à dîner ; Alice ne pouvait plus quitter sa maison. Et Bernard qui souffrait ! Bernard qui peut-être attendait un mot d'espoir ou peut-être encore s'abandonnait à quelque dangereuse désespérance ! On les connaît, ces impatiences de femme que chaque geste trahit : le pied s'agitant sur le tapis, le mouvement nerveux des épaules, la crispation involontaire des doigts qui se recourbent en forme de griffes dans l'instinctive cruauté de la colère.

André remarqua ce trouble, en chercha la cause, promena ses regards autour de lui, guetta ceux de sa femme et découvrit enfin l'angle d'un papier teinté de rose qu'il connaissait bien et qui dépassait un peu le rebord de la corbeille. Cela lui produisit l'effet d'un coin qu'on aurait enfoncé tout à coup dans sa cervelle ; ses soupçons frappaient dessus et la cervelle éclatait.

— Pour qui donc ce billet qu'elle cache? cherchait-il avec rage.

Et pour n'importe quelle cause il n'eût quitté le salon avant sa femme.

Alice pensait :

— Il me dévore des yeux. De quoi donc se méfie-t-il?

Et, désespérée, elle s'enfonça dans son fauteuil, également décidée à ne point bouger de là.

Séraphin entra une minute avant le dîner. Alice le regarda ; il devina quelque inquiétude et se rapprocha d'elle. En causant, il fit une manœuvre adroite qui le plaça entre André et sa femme. Alors il dit à celle-ci :

— Avez-vous une commission pour Mme Rattier ? Je la verrai ce soir.

Elle lui désigna le billet d'un geste rapide en répondant :

— Merci !

André, levé d'un coup sec, se jeta pour ainsi dire entre eux : le

billet n'était plus dans la corbeille. Alice regarda son mari, eut un imperceptible mouvement d'épaule, sourit, et, se levant alors, passa dans la salle à manger; on la suivit.

Pour la première fois, M. de Terris surprenait sa femme en faute; sa culpabilité était maintenant pour lui réelle, évidente, incontestable, aussi bien que la complicité de Séraphin. Afin d'avoir ce billet et de connaître toute l'étendue de son malheur, il eût tué Séraphin sans la moindre hésitation s'il n'eût espéré obtenir une révélation plus complète en s'attachant aux pas de l'infâme entremetteur. Sans doute il irait porter le message. A qui? André se répondait : — A sir R. Bruntson. S'il s'agissait d'un rendez-vous, ne valait-il pas mieux laisser les coupables se réunir et les surprendre ensemble pour assouvir ainsi d'un coup son besoin effréné de vengeance? Tout son être frémissait avec l'impatience nerveuse de l'animal qui sent venir sa proie. Sa douleur était effrayante. Il mordait, pour les contenir, ses lèvres blanches, qui tremblaient en regardant Alice, assise en face de lui, souriante, le regard divinement voilé par quelque ineffable rêverie, et il lui semblait que des larmes de sang filtraient sous ses paupières brûlantes.

Et cependant, si elle avait voulu l'aimer, comme il aurait pardonné! Comme elle était belle ce soir-là! Une souplesse voluptueuse faisait onduler ses gestes, habituellement hautains, amollissait ses traits, alanguissait son sourire. Tout son être exhalait ce charme capiteux, pénétrant, attractif, qui révèle une pensée en faiblesse d'amour, un cœur que le désir caresse et qui s'abandonne.

On entendit un grondement sourd dans le ciel subitement assombri.

— Voici l'orage, dit M. de Terris; il ne fera pas bon sortir ce soir.

Il regardait Séraphin. Le clerc répondit tranquillement :

— En effet.

Le dîner se prolongea; on ne quitta la table qu'à la nuit tombée. L'invité du notaire voulut se retirer; celui-ci le retint. Les éclairs couraient dans le ciel; mais le vent balayait les nuages et la pluie n'arrivait pas : on l'attendait.

Debout devant une fenêtre, Alice allongeait la main de temps à autre; elle dit plusieurs fois :

— Il ne pleut pas.

Séraphin comprit. Il regarda du côté d'André, qui paraissait absorbé par la conversation de son client, et se glissa hors du salon.

XXII.

La nuit était devenue noire avec des éblouissemens de lueurs rapides. Le vent roulait tumultueux, battait les volets, secouait les

arbres, les tordait, hurlant, dominant de ses sifflemens aigus le craquement violent des détonations électriques.

Le bruit des pas se perdait dans les rumeurs de l'espace : Séraphin n'entendit point qu'on le suivait. Il longea le mur de la maison et du jardin, puis descendit rapidement le chemin qui conduisait à l'habitation de sir R. Bruntson. Arrivé à la grille, il se retourna et attendit un éclair qui lui montra la route qu'il venait de parcourir absolument déserte. Alors il entra. L'obscurité était épaisse dans l'allée, où il se hâtait, aveuglé d'ombre et assourdi de murmures. Les bois frémissaient autour de lui, agitant éperdument leurs branches feuillues. Il ne s'aperçut point qu'à dix pas derrière lui, se glissant d'arbre en arbre, quelqu'un l'accompagnait. Lorsqu'il déboucha sur la pelouse, où les arbustes ployaient et balayaient la terre en se débattant sous le souffle orageux, la pluie commençait à tomber : elle crépitait sur les feuilles. Séraphin hésita un instant et faillit être rejoint : une respiration haletante arrivait sur lui. Mais, reprenant sa course, il se dirigea vers le pavillon, dont la porte se referma bientôt avec un bruit sec que l'air sonore répercuta.

Alors André sortit de l'allée, tourna les massifs en se courbant au niveau des arbustes, et apercevant la maison close et silencieuse, il se hasarda d'en approcher. L'exaltation désespérée qui le transportait l'empêcha de songer qu'il revoyait ces lieux pour la première fois depuis de longues années. Il n'y retrouvait que la familiarité de ses souvenirs et traversait de la même façon qu'autrefois tous ces sentiers bordés de fleurs encadrant les parterres, dont les lignes mêmes, dessinées par Mme Delange, n'avaient point changé !

Il s'arrêta près d'une fenêtre du rez-de-chaussée, où la lumière filtrait par les fissures de l'encadrement du volet fermé et l'étoile taillée dans le haut. On parlait : les voix étaient distinctes, mais les paroles insaisissables. Quoi qu'il fît, collant son oreille au ras de l'appui, par où la lueur venait plus large, pas un mot n'arriva jusqu'à lui. Des silences inexplicables succédaient à des colloques d'un accent morne. Une fois, il crut entendre comme un soupir d'accablement, presque un gémissement, dans lequel il reconnut la voix de sir R. Bruntson; mais il pensa aussitôt que cette plainte venait de l'air qui le fouettait. L'eau ruisselait sur lui du toit et des nues sans qu'il y prît garde, toutes ses facultés de penser et de sentir étant absorbées par la douleur, la colère et la haine.

Il hésitait entre deux désirs également violens et qui martelaient son cerveau l'un après l'autre : l'un le poussait à se jeter dans cette maison, sur ces hommes qui lui avaient volé son bonheur, pour les écraser de ses poings lourds de rage; l'autre le retenait par l'espoir de donner à sa vengeance le raffinement d'un châtiment

plus complet. Ce dernier l'emporta. Maintenant qu'il tenait la certitude que le billet rose était pour l'Anglais, il songea que, pour surprendre la réponse et guetter le rendez-vous, il lui fallait éviter d'être lui-même surpris. Il se glissa de nouveau à travers les massifs et atteignit le bois. Prêt à disparaître sous la sombre arcade de l'allée, un indéfinissable souvenir, ou plutôt un mouvement machinal de son être, se rappelant les habitudes d'autrefois, le poussa à se retourner comme lorsqu'il envoyait à Marine un dernier adieu.

Et ses yeux se levèrent vers la fenêtre du boudoir.

Un cri lui échappa. Il ferma les yeux, se croyant halluciné, les rouvrit et frissonna, pris d'épouvante.

La pluie avait cessé : l'orage s'enfuyait, dévoilant le ciel lumineux et la lune brillante qui inondait le pavillon d'un demi-jour clair comme une aurore. La croisée du salon de Marine était entièrement ouverte; les flambeaux brûlaient sur la cheminée, illuminant la tenture pourprée. Le haut dossier d'un fauteuil dépassait l'appui de la fenêtre, dont les rideaux s'écartaient. Rien ne manquait au tableau qu'André avait tant de fois contemplé d'un regard d'amour, rien, pas même le fantôme aux cheveux blonds que ses souvenirs évoquaient et dont il lui sembla voir s'avancer dans cette clarté vive la silhouette élégante, se penchant vers lui, les bras étendus. L'image qui jaillissait ainsi de sa pensée parut tout à coup si réelle, si vivante à ses yeux fixés dans la lumière et dilatés jusqu'à l'aveuglement qu'il se sentit fléchir et douta de sa raison. Un blasphème monta à ses lèvres; il saisit son front et le serra dans ses mains.

Oh! ce passé qu'il croyait avoir détruit, comme il se dressait devant lui à toute heure, aggravant toutes les angoisses présentes de son indestructible souvenir! Marine, Alice : la faute et l'expiation; le fait et sa conséquence logique : chacun de ces termes tenait à l'autre sans que rien pût les séparer, sans que rien pût anéantir ce passé aux remords ineffaçables, source fatale des hontes et des tortures de l'avenir! Sans retourner la tête, André s'enfonça dans le bois, maintenant éclairé d'un blanc rayon de lune. Peu après, l'air étant très calme, il entendit venir du pavillon un pas pressé. Si c'était sir R. Bruntson?

Il se retourna : Séraphin seul arrivait, se hâtant.

Plus prompt encore, André fila d'arbre en arbre, noyant son ombre dans leur ombre immense. Il lui sembla que Séraphin marchait plus vite : étouffant ses pas, il courut, arriva à la grille entre-bâillée, se glissa dehors et se trouva tout à coup en pleine lumière sur le chemin découvert. Séraphin courait donc aussi? André l'entendit derrière lui.

La pensée lui vint qu'on l'avait vu. Il délibéra une seconde s'il

n'allait pas se planter en travers du chemin : mais c'était l'éclat et non la vengeance.

Il reprit sa course.

Les bâtimens de l'usine projetaient une masse d'ombre qui coupait la route en deux : il se jeta dans la partie obscure, rasant le mur. Vingt pas plus loin, une charrette chargée de paille, dételée devant les écuries de Bernard, l'arrêta. Pour la tourner, il faut entrer dans la clarté et Séraphin refermait en ce moment la grille du parc. Il s'approche, il semble se diriger vers André, ralentissant son pas. Mais André écarte la paille avec précaution, se glisse entre la voiture et le portail et se tient immobile. Le clerc arrive à la maison de Bernard, qui fait suite immédiatement aux écuries, et soulève le marteau de la porte. André, blotti, regarde.

— Pour M. Bernard, dit Séraphin au valet qui parut sur le seuil une lampe à la main.

Et André, pétrifié, stupide, vit passer des doigts du clerc à ceux du valet le papier rose, à l'enveloppe longue et étroite, qu'il avait aperçu dans la corbeille d'Alice.

— Comment! c'est pour Bernard?.. Ce n'était donc pas?..

Une joie insensée le secoua; il faillit crier. Puis il se prit à rire stupidement; ses nerfs, que la convulsion avait serrés, se dénouaient dans un hoquet presque bestial.

Séraphin s'était éloigné; il le suivit de loin, marchant lentement et se parlant à mi-voix :

— Triple sot! c'était pour Bernard! On me le cachait, parbleu! je crois bien! Encore des chiffons qu'elle lui fait demander à Bordeaux, en recommandant que je n'en sache rien! c'est l'usage. Animal, va! se disait-il avec délices.

Il se serait battu pour s'être fait tant de mal. Comme il respirait largement en répétant ces mots, pour lui magiques, de confiance et de sécurité :

— C'était pour Bernard!

Tout à coup il s'arrêta net :

— Oh! oh! fit-il, j'étais bien innocent de supposer qu'une femme comme Alice se compromettrait en écrivant des lettres d'amour!.. Un message verbal, à la bonne heure! cela ne laisse pas de trace. Qu'est donc allé faire Séraphin chez sir R. Bruntson?

Ses inquiétudes le reprenaient à la gorge.

Il se précipita dans sa maison, où le clerc avait pénétré avant lui, et courut au salon, pensant le surprendre en confidence avec Alice. Le salon était vide, les lumières éteintes, le silence partout. Il entra à l'étude et Séraphin l'enveloppa d'un coup d'œil rapide,

aigu, soupçonneux, qui sembla dire aussitôt : — Je ne m'étais pas trompé.

Alors le clerc ouvrit son portefeuille et tendit un papier au notaire en disant :

— Sir R. Bruntson m'ayant fait prier de passer chez lui pour examiner ce projet d'acte de vente du pavillon, j'y suis allé ce soir. Il désire avoir votre avis pour la valeur exacte du domaine.

Et il scrutait sur le visage d'André les traces visibles de ses rudes émotions, pendant que celui-ci feignait de lire ; mais il pensait :

— Me serais-je trompé? C'est bien possible... Je crois que je deviens fou.

Il rendit le papier à Séraphin et se sauva, éprouvant un désir tendre et empressé de retrouver sa femme, de repaître son cœur de cette joie de la revoir après l'avoir crue à jamais perdue.

A la porte extérieure de la chambre Raïssa, dormait étendue sur un coussin : de ce côté, on ne passait pas. Il entra chez lui : son appartement communiquait à celui de sa femme ; mais, de ce côté-là, on ne passait pas davantage, la porte était fermée. Cela n'arrivait jamais qu'à la suite d'une discussion vive, et il n'y avait eu rien entre eux ce jour-là.

Il essaya d'ouvrir, secoua, appela : Alice ne répondit pas.

André, éperdu, pensa :

— Si j'enfonçais la porte !

Mais il connaissait trop les froids dédains et l'inflexible volonté de sa femme pour essayer de s'imposer violemment à elle. Il murmura encore, suppliant :

— Je t'en prie,.. ouvre-moi.

Rien ne bougea. Il attendit, puis lentement s'éloigna, le cœur gonflé, de la chambre conjugale dont on lui refusait l'entrée, et vint s'abattre tout vêtu sur son lit.

— C'est cruel !.. dit-il, étouffant dans son oreiller les larmes qui le suffoquaient. Je suis bien malheureux !

GEORGE DE PEYREBRUNE.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

LES

PROJETS DE MARIAGE

D'UNE

REINE D'ANGLETERRE

II[1].

ÉLISABETH ET LE DUC D'ANJOU.

Cinq années s'étaient écoulées depuis le refus définitif de la main de Charles IX par Élisabeth, années dures à passer pour la France et presque entièrement remplies par la seconde guerre civile. Dans ce court espace de temps, les morts, les événemens tragiques se sont rapidement succédé : le vieux connétable Anne de Montmorency n'a pas survécu aux blessures reçues à la bataille de Saint-Denis; Condé a été tué de sang-froid à Jarnac par Montesquiou; d'Andelot est mort de la fièvre ou du poison; Élisabeth de Valois, la reine d'Espagne, a succombé en couches à la fleur de l'âge; Darnley a été assassiné; Marie Stuart, échappée de la prison de Loch-Leven, a livré aux lords confédérés sa dernière bataille et est venue se remettre aux mains d'Élisabeth, sa plus mortelle ennemie. Nos relations avec l'Angleterre s'en ressentirent.

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

Les yeux fixés sur Calais, Élisabeth guettait l'occasion d'une revanche. En 1567, lors de la conspiration qui fut découverte au Havre, une flotte anglaise était en vue. La connivence d'Élisabeth avec les chefs protestans est certaine; son appui, ses subsides ne leur firent jamais défaut. Coligny écrivait à Cecil, en 1568 : « Je vous ferois tort si je cherchois à augmenter votre bonne volonté; ce seroit comme si je voulois ajouter de la chaleur au feu. » Si Élisabeth ne déclara pas ouvertement la guerre à la France, c'est que les premiers revers des protestans l'en détournèrent, mais ses préparatifs étaient faits, comme toutes les lettres de notre ambassadeur à Londres, La Mothe-Fénelon, en témoignent. Dans un message qu'elle fit présenter à Charles IX par sir Henri Norris, son ambassadeur, elle déclarait que, si les persécutions pour cause de religion ne cessaient pas, si l'ordre ne se rétablissait pas, elle interviendrait pour la propre sûreté de ses états. La réponse de Catherine fut digne et fière, et cette fois encore Élisabeth recula; elle excusa son message sur la sollicitude que devait éprouver la reine sa sœur en voyant la France, qui lui était si chère, divisée entre tant de partis.

La paix de Saint-Germain (août 1570), — également désirée des deux côtés, car la lassitude avait gagné aussi bien les protestans que les catholiques, — mit fin à cette situation. Tant que la guerre avait duré, les chefs protestans avaient eu en Angleterre deux agens pour servir leur cause auprès d'Élisabeth, tous deux remuans et habiles : l'un, c'était le vidame de Chartres, celui qui en 1562 avait livré Le Havre aux Anglais; l'autre, le cardinal de Châtillon. Les portes de la France leur étaient rouvertes; à la veille d'y rentrer, tous deux, mais en se cachant l'un de l'autre, car ils se détestaient cordialement, eurent l'idée de proposer à la reine Élisabeth le jeune duc d'Anjou. Elle avait alors trente-sept ans, le duc en avait vingt. Avant de suivre cette négociation entamée en partie double, retournons en arrière et voyons en quels termes Élisabeth était avec l'archiduc Charles. En 1567, sous la pression de Cecil et des lords qui suivaient son parti, elle avait consenti à l'envoi de Sussex à Vienne ; mais irrésolue, comme elle l'était toujours, elle avait longtemps fait attendre les instructions qu'il devait emporter; ce n'est qu'à la mi-juillet, et pendant que Marie Stuart était encore prisonnière à Loch-Leven qu'elle les avait enfin signées. Sussex arriva à Vienne le 7 août. Sa haute situation, sa réputation établie de loyauté lui permirent d'aplanir rapidement toutes les difficultés, et tout portait à croire qu'il ramènerait l'archiduc à Londres. Cette fois encore et pour la dernière, l'influence de Leicester fut plus forte que celle de Cecil. Élisabeth y céda et introduisit dans sa réponse une clause qui annulait toutes les concessions que Sussex avait faites. Le projet de

mariage fut donc de nouveau laissé de côté, sans que pourtant les chances de Leicester s'en fussent accrues. Son rôle d'épouseur était bien fini.

Uniquement préoccupé de la guerre civile de France, le parlement anglais n'avait plus insisté auprès d'Élisabeth pour son mariage et sa succession. Elle ne pensa donc plus ni à Charles IX, ni à l'archiduc Charles, ni même à Leicester; mais, chose inattendue, au moment où elle apprit que le mariage de Charles IX était décidé avec la seconde fille de l'empereur Maximilien, elle en conçut un extrême déplaisir. Faisant un triste retour sur le passé, sur son isolement, elle en prit un tel chagrin que Leicester, qui avait renoncé à tout espoir de l'épouser, lui proposa de reprendre la négociation avec l'archiduc Charles et de faire partir pour Vienne Henri Cobham, dont c'était le début dans la carrière. Il était si jeune qu'il n'avait pas encore de barbe. Après Sussex, dont le nom seul était une autorité, ce choix sembla étrange. Cobham fut reçu courtoisement, mais l'empereur répondit que depuis trois ans aucune communication ne lui avait été faite, et que maintenant il était trop tard, son frère venant de s'engager avec une princesse de Bavière. Ce refus formel fut très mal pris par Élisabeth. « Elle ne put se tenir de dire que l'empereur lui faisoit injure, et que, quand elle le voudroit, elle trouveroit un aussi bon parti. »

Voyons également où en était Catherine.

L'entrevue de Bayonne avait été pour elle une vraie déception : le duc d'Albe et la reine d'Espagne, « devenue toute Espagnole, » n'avaient voulu prêter l'oreille à aucune de ses propositions de mariage, ils avaient exigé avant tout la répression immédiate du protestantisme et son anéantissement; c'était donc en pure perte que Catherine avait excité la défiance des réformés. La fille aînée de Maximilien, qu'elle désirait pour Charles IX, Philippe II l'avait prise, et tout récemment le roi de Portugal venait de refuser la main de Marguerite de Valois, se disant trop jeune et ne voulant à aucun prix se marier sans l'assentiment du même Philippe II. Le terrain était admirablement préparé pour un rapprochement entre la France et l'Angleterre, qui toutes deux avaient à se plaindre de l'Espagne. Le cardinal de Châtillon et le vidame du même Chartres en jugèrent ainsi, et l'un et l'autre se mirent en campagne. Le vidame de Chartres engagea le premier la négociation avec Cecil et prit pour confident en France le maréchal François de Montmorency, se réservant d'en écrire plus tard à Catherine. Le cardinal, qui avait été longtemps le confident et le conseil de Catherine, s'adressa directement à elle, et en même temps crut devoir en parler à La Mothe-Fénelon, notre nouvel ambassadeur, avec lequel il avait repris, depuis la

paix, des relations amicales. C'est à la fin de novembre qu'il vint le trouver. Après lui avoir demandé où en était le mariage du duc d'Anjou avec la princesse de Portugal, il lui fit entendre qu'il avait quelque raison de croire que si le duc se présentait, il serait agréé par Élisabeth. La Mothe-Fénelon répondit que la reine avait toujours déclaré qu'elle ne voulait point se marier, mais que si elle trouvait bon d'épouser le duc, « il en reviendroit plus de conciliation au monde, plus de paix en France et plus de terreur à ses ennemis que de nulle chose qui se pût aujourd'hui mettre en avant. » Il lui promit d'en écrire à Catherine, ce qu'il fit sans perdre de temps.

Le vidame de Chartres et le cardinal de Châtillon se croyaient seuls à négocier ce projet de mariage; mais il y avait dans la coulisse un troisième intermédiaire, qui à lui seul avait plus de crédit à la cour d'Angleterre qu'eux deux réunis, c'était Guido Cavalcanti, également bien vu de Catherine de Médicis, un de ces rusés Italiens du XVIe siècle qui s'étaient formés à l'école de Machiavel. La Mothe-Fénelon, légèrement indisposé, gardait la chambre depuis quelques jours; sous prétexte de savoir de ses nouvelles, Cavalcanti vint le visiter, et, faisant tomber la conversation sur le ressentiment si vif que la reine avait éprouvé en apprenant le mariage de l'archiduc Charles, il lui demanda s'il n'entrevoyait pas là une bonne occasion de penser pour elle au duc d'Anjou. La Mothe-Fénelon répondit qu'il ne savait pas dans quelles dispositions pouvait être Catherine, mais qu'elle avait toujours dit que le plus grand parti pour l'un de ses fils, c'était la reine d'Angleterre. Trois jours après, Cavalcanti revint et lui dit qu'il en avait causé avec Leicester, qui avait très bien accueilli ce propos; mais comme il se disposait à se rendre auprès de la reine à Hampton-Court, il lui avait promis de reprendre cet entretien à son retour. La Mothe-Fénelon crut y voir une invitation d'aller à Hampton-Court. Dès le lendemain, il s'y rendit; mais avant de se présenter à la reine, il fit une visite à Leicester. Après quelques propos insignifians, il dit qu'un personnage de qualité, qu'il ne pouvait nommer, lui avait fait une ouverture pour le mariage de Monsieur, — c'est ainsi qu'on appelait le duc d'Anjou; — mais qu'il ne voulait y donner suite qu'après avoir pris son conseil; le roi et la reine mère le considéraient comme le meilleur ami de la France, et, si ce projet devait réussir, ils ne voulaient le devoir qu'à sa seule influence. Leicester répondit qu'en effet le vidame de Chartres et le cardinal de Châtillon avaient entamé ce propos et parlé du duc d'Anjou dans les meilleurs termes; que, quant à lui, il avait toujours été opposé à l'alliance avec l'Autriche, quoique en apparence avantageuse à la reine, et

que, puisqu'elle était résolue à n'épouser aucun de ses sujets, il voulait se sacrifier pour conduire à bonne fin son mariage avec le duc. Leicester ajouta que la reine était plus mal que jamais avec l'Espagne, qu'au surplus, une fois de retour à Londres, on pourrait parler plus au long, mais qu'en attendant l'ambassadeur ferait toujours bien d'en dire quelques mots à la reine, et il s'offrit pour l'introduire dans ses appartemens. Évidemment tout cela était arrangé à l'avance. Élisabeth était plus parée que de coutume, comme si elle s'attendait à la visite de notre ambassadeur. La Mothe-Fénelon rappela que bien des fois elle lui avait dit qu'elle se prenait souvent à regretter de ne pas s'être mariée de bonne heure, et qu'elle lui avait également dit qu'elle ne s'allierait qu'à une maison royale; il avait cru voir là comme une invitation à lui parler du duc d'Anjou, le prince le plus accompli qui fût aujourd'hui à marier. Elle répondit qu'elle croyait que les pensées du duc étaient « logées plus haut; » elle était déjà bien vieille et, sans la considération de laisser des héritiers, elle aurait honte de parler d'un mari, étant déjà de celles dont on veut bien épouser le royaume et non la personne. Ceux de la maison de France avaient la réputation d'être bons maris et de fort bien honorer leurs femmes, mais de ne guère les aimer. Pour une première ouverture, le propos ne pouvait aller plus loin. La Mothe-Fénelon en fit part à Catherine, mais sans répondre de la conclusion, car la reine avait souvent promis au parlement de se marier, et avait toujours trouvé moyen d'éluder sa promesse. Néanmoins, selon lui, ce serait une faute que de ne pas donner suite à l'affaire, et de laisser échapper un si grand parti; il invitait donc Catherine à y disposer le duc d'Anjou et attendait des instructions formelles, car c'était à eux de faire les premiers pas. La réponse de Catherine ne se fit pas attendre. « Nous avons pensé, dit-elle, que cette ouverture se faisoit par l'intelligence et peut-être la menée de la reine d'Angleterre, beaucoup plus en intention de se servir du temps et de nous pendant que ceci se négocieroit, qu'elle feroit conduire à la longue, que par volonté qu'elle eût de se marier. » Elle a donc répondu au cardinal de Châtillon que, si la reine avait quelque femme ou fille à marier qu'elle pût désigner comme héritière de son trône, ce serait beaucoup plus convenable. La prudence, surtout vis-à-vis d'Elisabeth, commandait ces précautions, mais l'offre lui avait été au cœur et, à la fin de sa lettre, elle s'étend complaisamment sur tous les avantages de cette union, invitant La Mothe-Fénelon à bien s'assurer de ce qui en était en réalité, et s'il y entrevoyait quelque chance, le priant d'en parler comme de lui-même et de faire en sorte que les lettres qu'il lui écrirait à ce sujet n'arrivassent qu'à elle seule, sans passer par d'autres mains.

Élisabeth cependant s'était laissée aller à quelques confidences avec les dames de son entourage; le bruit du mariage se répandit bien vite à la cour. La Mothe-Fénelon répondit à tous ceux qui l'interrogèrent qu'il n'en était pas question. Le bruit persistant, il s'en plaignit au cardinal de Châtillon, qui en rejeta la faute sur les indiscrétions du vidame de Chartres; il s'en plaignit également à Leicester, qui en attribua la cause au vif désir que l'on avait à la cour d'une alliance si convenable. A l'entendre, la reine y était on ne peut mieux disposée, objectant seulement, que le duc, quoique parvenu à l'âge d'homme, serait toujours plus jeune qu'elle. « Ce n'en sera que mieux pour vous, » avait-il répliqué en riant. En quittant La Mothe-Fénelon, Leicester l'engagea à en parler de nouveau à la reine, ce qu'il fit le jour même. L'entretien commença par quelques mots sur la façon de vivre du roi Charles IX avec Élisabeth d'Autriche. La Mothe-Fénelon lui dit que le roi se sentait tout heureux de la douce et intime privauté qu'il avait avec sa jeune femme et qu'il conseillerait à toute princesse qui voudrait avoir un parfait bonheur en ménage de prendre un mari dans la maison de France. « Je vous avoue, reprit-elle, que Mme d'Étampes et Mme de Valentinois me font un peu peur; je veux que mon mari ne m'honore pas seulement comme reine, mais qu'il m'aime pour moi. » La Mothe répliqua que celui dont il voulait parler avait cette qualité toute particulière de savoir bien aimer et de se rendre parfaitement aimable. Élisabeth reprit qu'elle n'avait jamais entendu parler du duc qu'avec de grands éloges. A ce moment, on annonça le cardinal de Châtillon et La Mothe se retira. Resté seul avec Élisabeth, le cardinal s'avança un peu plus qu'il n'avait fait jusqu'alors et se hasarda à lui poser plusieurs questions. Était-elle libre de toute promesse? Voulait-elle épouser un Anglais ou un étranger? En cas qu'elle préférât un étranger, voudrait-elle accepter M. le duc d'Anjou? Elle répondit qu'elle ne voulait point épouser un de ses sujets, et que, si le duc lui était proposé, elle l'accepterait sous certaines conditions à débattre. Sur ce, le cardinal prétendit avoir un pouvoir du roi et la pria de soumettre cette proposition à ses conseillers. Elle ne dépendait nullement d'eux, répondit-elle; c'étaient eux qui dépendaient d'elle. Leurs vies étaient entre ses mains. Le cardinal insistant et lui représentant les inconvéniens que sa sœur, la reine Marie, avait éprouvés en voulant traiter seule avec le prince d'Espagne la question de leur mariage sans l'avis de ses conseillers, elle se rendit à cette dernière raison, et dès le lendemain elle rassembla tous ceux de son conseil. En entendant de sa bouche cette communication inattendue, tous baissèrent la tête sans dire un mot. Un seul fit observer que le duc d'Anjou semblait bien jeune pour la reine. « Comment! dit-elle, prenant le mot dans

un autre sens, ne suis-je pas encore pour le satisfaire ? » Puis elle remit à Cecil le soin d'en conférer avec le cardinal. Le 31 janvier suivant, La Mothe-Fénelon fut invité à un grand dîner et eut l'honneur d'accompagner Élisabeth. Il profita de cette bonne occasion pour reprendre l'entretien au point où il l'avait laissé. Elisabeth, de son côté, revint sur son thème ordinaire, disant que, pour complaire à ses sujets, elle était forcée de se marier, mais manifestant toujours la crainte de ne pas être assez aimée de celui qu'elle épouserait. La Mothe lui répondit qu'il en connaissait un par qui elle serait à la fois honorée et aimée, et qu'il espérait bien qu'au bout de neuf mois, elle serait mère d'un beau garçon. Le mot la fit sourire et elle continua à en parler très librement. La conversation ayant pris ce tour enjoué, La Mothe-Fénelon ne crut pas devoir ce jour-là s'engager plus avant.

Des propos de toute sorte continuaient à courir à la cour d'Angleterre et revenaient chaque jour aux oreilles de La Mothe-Fénelon : lady Clinton, la femme de l'amiral, consultée par Élisabeth sur son mariage avec le duc d'Anjou, passait pour le lui avoir conseillé, ce dont la reine s'était montrée très satisfaite. Tout au contraire, lady Cobham, également consultée, lui avait répondu que les meilleurs mariages étaient ceux où l'âge était assorti ; à quoi Élisabeth avait répliqué : « Qu'il n'y avait que dix ans entre elle et le duc, mais qu'elle espérait qu'il se contenterait des autres avantages. » Un des adversaires de l'alliance avec la France, pour exciter la jalousie d'Élisabeth, lui avait parlé en pleine cour d'un voyage récent qu'avait fait le duc d'Anjou à Rouen, à la poursuite d'une jeune Flamande très belle dont le père, craignant qu'elle ne suivît le duc, avait ordonné le départ précipité pour Dieppe, où elle n'attendait que le vent pour se réfugier en Angleterre. Une des dames d'honneur ayant répondu que « cela prouvoit que le duc n'étoit pas paresseux pour aller vers les dames et qu'il ne craindroit pas de passer la mer, » Élisabeth avait ajouté : « Ce ne seroit point à mon profit qu'il fût si diligent. »

Dans tous ces racontages habituels des cours il n'y avait rien qui pût sérieusement inquiéter notre ambassadeur. Ce qui était plus grave, c'est qu'on vint lui affirmer que Leicester était parvenu à se faire proposer de nouveau à la reine par les membres de son conseil, et que la pensée d'épouser son favori, de l'assentiment de ceux qui jusqu'ici l'en avaient dissuadée, avait beaucoup refroidi la reine à l'égard du duc d'Anjou : cela méritait un éclaircissement. Leicester vint de lui-même au-devant d'une explication, s'invita à dîner chez La Mothe en compagnie de Northampton, de Sussex et du comte d'Oxford, et, le premier, aborda ce sujet délicat.

C'était une menée de Cecil et des partisans de l'Espagne, qui voulaient empêcher le mariage du duc d'Anjou. Ils avaient en effet vivement sollicité la reine de l'épouser. Mais, chargé par elle de les en remercier, il les avait tous vus et leur avait dit que : « lorsque le temps lui était propice, ils avaient été ses adversaires et qu'aujourd'hui que le temps ne lui servait plus de rien, ils faisaient mine de lui aider, que ce n'était que dans le dessein d'écarter le duc d'Anjou, qu'il ne leur en savait donc aucun gré ». Ce langage était-il sincère? La Mothe fit semblant de le croire, mais en conservant tous ses doutes.

Du moment qu'Élisabeth pensait sérieusement au duc d'Anjou, sir Henri Norris, son ambassadeur actuel en France, n'était plus l'homme de la situation; il s'était trop compromis durant la dernière guerre civile. Elle le comprit et le remplaça par sir Francis Walsingham. De tous ceux qui servirent sa politique à l'étranger, c'était le plus habile. Il devait beaucoup à l'étude, encore plus à ses voyages; il avait parcouru toute l'Europe, en savait la plupart des langues et parlait bien le français. Sur tous les autres ambassadeurs d'Elisabeth, il avait cet avantage d'être à la fois l'allié de Leicester et l'ami de Cecil, les deux grandes influences d'alors. Écrivain distingué, il a laissé un livre de maximes politiques. De son temps, on lui reprochait de pratiquer un peu trop souvent celle qu'il mettait au-dessus de toutes : « Il n'en coûte jamais trop à un homme d'état pour savoir ce qui se passe. » Arrivé à Paris dans les premiers jours de février 1571, Walsingham fut conduit le 5 par Lansac au château de Madrid et reçu successivement par Charles IX, Catherine et les deux ducs d'Anjou et d'Alençon; l'étiquette le voulait ainsi. Entre le duc d'Anjou et lui, aucune allusion ne fut faite au projet de mariage. Au nom d'Élisabeth, il invita le duc à faire maintenir le dernier édit de pacification. Le duc se borna à protester de son dévoûment et de son affection pour la reine. Au moment de son départ, Walsingham avait promis à Leicester de lui faire connaître ses propres impressions sur le duc d'Anjou. Après l'avoir observé avec beaucoup d'attention, voici comment il le dépeint : « Il est plus grand que moi de deux doigts, un peu pâle, bien fait de corps, les jambes longues, fines, mais bien proportionnées. Si tout ce qu'on voit est aussi bien que ce que l'on ne voit pas, il paraît assez sain. Au premier aspect, il a l'air hautain; mais dès qu'on l'aborde, on le trouve plus courtois et d'humeur plus facile que ses frères. On s'attache plus volontiers à sa personne en raison de l'affection que lui porte la reine mère, qui l'aime à lui seul plus que tous ses autres enfans. Il souffrait d'une fistule et on l'a mis au régime de l'eau; il s'y est si habitué qu'il ne peut plus se

remettre au vin. » L'ambassadeur vénitien, Jean Correro, complète ce portrait : « Sa taille est plus haute que celle du roi, mais il n'a pas les jambes plus fortes ; son teint est meilleur, sa figure plus agréable. Il s'amuse à une chasse de palais et se tient volontiers parmi les dames. S'il en attaque une, il n'en démord pas de si tôt. » Son début dans la vie avait été brillant, et, comme le dit Marguerite de Valois dans ses Mémoires, « les lauriers de deux batailles gagnées ceignoient déjà son front. » Mais il se laissa bien vite amollir par la vie facile et oisive de la cour. Le Vénitien Jean Michiel écrivait : « Il s'est adonné aux voluptés, elles le dominent ; il se couvre d'odeurs et de parfums ; il porte à ses oreilles un double rang d'anneaux et de pendans ; il dépense des sommes folles pour ses chemises et ses vêtemens ; il charme et séduit les femmes en leur prodiguant les bijoux et les futilités les plus coûteuses. » Voilà bien Henri de Valois tel qu'il fut dans sa première jeunesse ; mais c'est une physionomie si étrange, une nature si curieuse à étudier et si insaisissable que nous ajouterons au jugement des Vénitiens ce qu'un grand seigneur de la cour de France écrivait de lui à Walsingham pour être mis sous les yeux de la reine Élisabeth : « Il a ce malheur, c'est que tous ses portraits ne sont pas à son avantage. Janet lui-même n'a pas rendu ce je ne sais quoi qu'il tient de la nature. Ses yeux, ce pli si gracieux de sa bouche quand il parle, cette douceur qui lui gagne ceux qui l'approchent, ne peuvent être reproduits ni par la plume, ni par le pinceau. Il a la main si belle que, faite au tour, elle ne seroit d'un modelé plus fini. Ne me demandez pas s'il a été aimé ; il a remporté des victoires partout où il a voulu attaquer, et il ignore la centième partie des conquêtes qu'il a faites. L'on a voulu vous faire croire qu'il a été instruit par des personnes qui penchoient du côté de la religion nouvelle et qu'il y avoit beaucoup d'apparence qu'il y pouvoit être porté. Détrompez-vous, Monsieur est né catholique ; il a vaincu en se déclarant protecteur du catholicisme. Croyez qu'il vivra et mourra dans cette religion. Je lui ai vu dans les mains les psaumes de Marot et d'autres livres de cette sorte, mais c'étoit pour plaire à une grande dame huguenote, dont il étoit extrêmement amoureux. Si la reine votre maîtresse ne se contente pas d'un si digne sujet, elle ne sera jamais mariée, elle n'a qu'à faire vœu à présent d'une perpétuelle virginité. »

A son arrivée à la cour, Walsingham fut interrogé de bien des côtés ; on voulait savoir s'il était ou non favorable au mariage du duc. Il éluda toutes les questions en répondant invariablement qu'il avait laissé derrière lui en Angleterre toutes ses opinions, bien résolu à suivre uniquement et à la lettre ses instructions. Si Dieu

inspirait à la reine la pensée de ce mariage, il manquerait à tous ses devoirs en ne l'approuvant pas, comme en ne l'appuyant pas de son mieux. Élisabeth loua la prudence de ses réponses, mais, faisant un pas de plus : « S'il vous semble, lui écrivait-elle, qu'on puisse aller plus loin et qu'on agisse de bonne foi, nous voulons non-seulement que vous continuiez comme de vous-même, mais que, si l'occasion s'en présente, vous parliez de notre part, car nous regardons la chose comme si avantageuse que nous craignons bien plutôt qu'il ne survienne quelque contre-temps qui la traverse que la diligence avec laquelle on peut la pousser. Vous n'en parlerez pourtant qu'autant que vous le jugerez nécessaire pour y disposer le roi. » Si, malgré ce plein pouvoir, Walsingham resta sur la réserve, c'est qu'il arrivait juste au moment où les plus grands efforts étaient faits pour détourner le duc d'Anjou de cette union. Le nonce, l'ambassadeur d'Espagne, ne cessaient de lui répéter que la reine Élisabeth était hérétique, trop vieille pour lui et incapable d'avoir des enfans. Pour flatter son amour-propre et l'attirer de leur côté, ils lui offraient tantôt d'être le chef d'une ligue contre les Turcs, tantôt de l'aider à s'emparer de l'Angleterre, facile conquête, à les entendre; il valait mieux gagner glorieusement ce royaume par les armes que de l'acquérir honteusement par un mariage si mal assorti. De jour en jour, le duc prêtait une oreille plus favorable à leurs avances. Walsingham n'eut pas grand'peine à s'en apercevoir. « Le duc, écrivait-il, le 15 février, à Cecil, a dit à ceux qui l'approchaient qu'il ne se soucie pas beaucoup d'épouser la reine. C'est l'œuvre de l'ambassadeur d'Espagne et des Guise, qui emploient certaines raisons malhonnêtes pour l'en dissuader. Ils pensent peut-être à la reine d'Écosse pour lui. »

Parmi les opposans les plus violens, il y en avait un que Walsingham ne nomme pas : c'était le cardinal de Pellevé, l'un des futurs chefs de la ligue. Voici ce qu'il en écrivait : « Quant au mariage de la reine d'Angleterre avec Monsieur, qui est la pratique de notre apostat le cardinal de Châtillon, je vous assure que le duc n'en a nulle volonté; tenez cela pour résolu. Le roi d'Espagne, avec toutes les qualités que l'on peut désirer et avec une princesse si catholique, vous savez le peu de crédit et de pouvoir qu'il avoit pour le gouvernement de cette nation par trop soupçonneuse; Monsieur n'eût *point été le roi, mais le mari de la reine..* » Tout à l'opposé des catholiques, les chefs protestans désiraient vivement le mariage du duc avec Élisabeth. Espéraient-ils se ménager son appui et d'assurer leur propre sécurité, qu'ils jugeaient très compromise? Toujours est-il que Téligny, en leur nom, vint trouver le roi et s'en expliqua très nettement, ne lui cachant pas

que l'on trouvait étrange que, depuis que cette négociation était entamée, le duc se montrât de plus en plus défiant. Charles IX lui répondit qu'il était assez maître de son frère pour qu'il n'y eût pas d'autre obstacle à craindre que celui de la religion. Il ajouta qu'il emmènerait son frère hors de la cour pour l'arracher à l'influence de certains moines qui lui soufflaient une exagération de religion; mais la pression était plus forte que Charles IX ne le pensait, et les répugnances du duc ne tardèrent pas à être suivies d'un refus formel de la main d'Élisabeth : « Mon fils m'a fait dire par le roi, écrivait Catherine à La Mothe-Fénelon, qu'il ne la veut jamais épouser, d'autant qu'il a toujours ouï mal parler de son honneur par tous les ambassadeurs qui y ont été; qu'il penseroit être déshonoré et perdre toute la réputation qu'il a acquise. J'ai grand regret de l'opinion qu'il a; je voudrois qu'il m'eût coûté beaucoup de sang que je la lui puisse ôter, mais je ne puis le gagner, encore qu'il me soit obéissant. Or, monsieur de La Mothe, vous êtes sur le point de perdre un tel royaume pour mes enfans. » Elle avait sous la main Guido Cavalcanti; elle le fit venir et l'interrogea sur tout ce qu'on disait d'Élisabeth. Cavalcanti, un des familiers de sa cour, ne pouvant parler d'elle que dans les meilleurs termes, affirma que, depuis son avènement à la couronne, elle était l'objet de l'estime et du respect de toute l'Angleterre. Catherine, qu'elle le crût ou non, invita Cavalcanti à le répéter au duc d'Anjou. De son côté, elle travailla si habilement l'esprit de son fils qu'elle le ramena à ses propres idées : « J'ai tant fait, écrit-elle, le 18 février, à La Mothe-Fénelon, que mon fils d'Anjou s'est condescendu à l'épouser, si elle le veut, et qu'il le désire à cette heure infiniment. »

Sur ces entrefaites, lord Buckurst arriva en France. Il venait en mission extraordinaire pour complimenter Charles IX à l'occasion de son mariage. Il était parent éloigné d'Élisabeth. A ce titre, on lui ménagea une pompeuse réception. Après avoir séjourné trois jours à Saint-Denis, le 20 février, en compagnie de Walsingham, du comte de Rutland et des seigneurs de sa suite, il se rendit à Paris. A moitié chemin, le marquis de Trani et M. de Saluces l'attendaient, qui le conduisirent à l'hôtel préparé pour le recevoir, où le roi avait fait transporter les plus beaux meubles de la couronne et où il fut défrayé de toute dépense. Le 23, il fut conduit avec sa suite à l'audience royale dans douze coches et carrosses et avec une forte escorte de cavalerie. Le roi le reçut entouré de tous les princes du sang, de plusieurs cardinaux et des principaux dignitaires de la cour. On n'échangea que les complimens habituels. De chez le roi, Buckurst fut mené chez Catherine, où se renouvelèrent les protestations mutuelles

de bonne amitié. Le 25 février, une grande fête fut donnée en son honneur à l'hôtel de Lorraine. Le 1er mars, le roi l'emmena chasser à courre à Vincennes; enfin, le 4 mars, le duc de Nevers l'invita à un concert qui fut suivi d'une comédie jouée par des acteurs italiens. Cette réception toute d'apparat n'avait pas permis à Catherine de s'entretenir en particulier avec lord Buckurst; elle y tenait pourtant et chargea Cavalcanti de ménager une entrevue. Le lieu choisi fut le jardin des Tuileries, dont Catherine était très fière. Lord Buckurst, devant partir le lendemain, prétexta le désir de le voir. Catherine l'y attendait; en l'apercevant elle feignit l'étonnement. Il se rapprocha d'elle et l'entretien s'engagea. Elle lui dit qu'elle aurait regretté qu'il fût parti sans qu'elle lui exprimât toute l'amitié que le roi et elle portaient à la reine, sa maîtresse, et leur désir de la fortifier quand l'occasion s'en présenterait. « Votre Majesté, répondit Buckurst, fait sans doute allusion au mariage de la reine et du duc d'Anjou. » Elle répondit que si le roi et elle étaient assurés que la reine le voulût et qu'elle ne se moquât pas de son fils comme des autres, elle le désirerait, mais à la condition toutefois qu'elle prît soin de leur honneur. Buckurst reprit que la reine l'avait chargé de dire, en cas qu'on entrât en ce propos, qu'elle était résolue de se marier hors de son royaume et à un prince *de même aile;* mais que, n'étant l'honneur des filles de rechercher les hommes, elle n'en pouvait dire davantage; quand elle en serait requise, elle répondrait et nulle moquerie n'était à craindre. Puis, venant à exprimer sa propre opinion, Buckurst ajouta qu'elle était comme forcée de se marier; car tous les grands le lui conseillaient; tous les autres prétendans, le roi de Suède, le frère du roi de Danemark, l'archiduc Charles, étaient pauvres et éloignés de l'Angleterre. Tout au contraire, le duc d'Anjou était son plus proche voisin et s'appuyait sur un grand roi. Des deux côtés, ce mariage présentait de grands avantages. Avant de prendre congé, il demanda à Catherine ce qu'elle désirait qu'il écrivît à Élisabeth. Elle se borna à lui dire que, si la reine voulait vraiment se marier, le roi et elle étaient tout disposés à entrer en pourparlers. Le lendemain, elle envoya à Buckurst un projet de mariage dressé en huit articles.

Lors du retour de Norris en Angleterre, Élisabeth l'avait longuement questionné sur le duc d'Anjou; toutes ses réponses avaient été favorables : il avait vanté sa belle taille, sa vigueur, sa grâce, sa beauté. Elle en avait été si vivement impressionnée qu'elle avait chargé Leicester de demander à La Mothe-Fénelon si, dans quelques mois, lorsqu'elle s'approcherait des côtes de France, le duc ne pourrait pas profiter d'une marée pour venir la voir. La Mothe avait répondu que, tant que rien ne serait arrêté, cette entrevue lui sem-

blait difficile. En revenant de France, Buckurst confirma tout ce que Norris avait dit de flatteur sur le duc, et donna les meilleures assurances de la sincérité de Catherine. Encouragée par tant de témoignages, Élisabeth se décida à se prononcer plus ouvertement qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors. Le 29 mars, elle écrivit à Walsingham « qu'elle était résolue à se marier et à accepter l'offre qui lui avait été faite du duc d'Anjou; mais, pour s'épargner une réponse trop directe, trop précise, elle voudrait que la reine mère, qui a une grande expérience des négociations de ce genre, se chargeât de faire seule et d'elle-même tout ce qui était convenable et d'usage en pareil cas. Quant à la question de religion, elle déclarait qu'elle n'en permettrait pas au duc l'exercice public. »

Au moment même où Élisabeth et Catherine se montraient si bien disposées, de nouvelles oppositions se produisaient dans les deux cours et de nouvelles intrigues étaient nouées. En Angleterre, les partisans de l'Espagne, l'archiduc Charles leur manquant, avaient eu la pensée de mettre en avant le prince Rodolphe, fils de l'empereur Maximilien. Son portrait avait été envoyé de Vienne et remis à Élisabeth. De son côté, le duc d'Anjou semblait revenir à ses premières et fâcheuses impressions. « Ces jours passés, écrivait Walsingham à Cecil, il a dit à M. de Foix : Vous et les autres, vous m'avez porté à consentir à ce mariage, mais je crains bien d'apprendre dans les premières lettres que la reine d'Angleterre n'a d'autre but que de nous *divertir*, et nous serions au regret de nous être avancés si avant. A moins d'une réponse décisive, je ne veux pas faire un pas de plus. » Walsingham jugea bien que le moment n'était pas opportun pour faire connaître la résolution si formellement exprimée par Élisabeth de ne pas permettre ouvertement au duc l'exercice de sa religion. Dans l'état d'esprit où il était, tiraillé en sens contraire par le nonce et les chefs catholiques, il y trouverait un prétexte pour rompre sur-le-champ. Laissant donc de côté le point essentiel de ses instructions et comptant un peu sur le temps, Walsingham déclara simplement à Catherine que la reine sa maîtresse était disposée à accepter la main du duc d'Anjou. Catherine devina bien qu'il lui cachait quelque chose. Elle lui dit qu'elle aurait désiré une réponse moins laconique, non pas tant à cause d'elle que pour donner satisfaction à certains scrupules. C'était une allusion indirecte à la question de la religion. Elle ajouta que, si on agissait de bonne foi, l'amitié entre les deux cours resterait la même, quel que fût le résultat. Walsingham répondit qu'il était autorisé à en conférer avec M. de Foix, mais que, pour éviter les inconvéniens d'une négociation à distance, il serait peut-être préférable d'envoyer en Angleterre un personnage de confiance, muni de pleins pouvoirs; sous ce

rapport, personne ne pourrait être plus agréable que M. de Foix. Catherine en convint et promit de l'envoyer, mais un peu plus tard. Elle voulait auparavant faire sonder le terrain par Cavalcanti, *un neutre*, comme elle l'appelle, bien vu d'Élisabeth et lié avec ses principaux conseillers. Elle se décida à le faire repartir pour Londres; mais elle lui enjoignit de s'en tenir à des communications verbales, et de ne remettre aucune note écrite dont Élisabeth pourrait se servir et s'armer plus tard.

Le départ de Cavalcanti ayant été officiellement annoncé, un guide vint l'attendre à Douvres et, le 11 avril, jour de son arrivée, le conduisit tout droit à l'hôtel de Cecil, où Élisabeth se rendit de son côté. Rien ne transpira de ce premier entretien. Cavalcanti ne s'en ouvrit même pas à La Mothe-Fénelon, qui le lendemain alla seul trouver Élisabeth et, au nom de Catherine, lui proposa le duc d'Anjou, ce prince « professant pour elle de longue date une grande admiration et une sincère affection. » Élisabeth répondit que le cardinal de Châtillon lui en avait parlé le premier, que tout récemment Téligny lui en avait écrit, et qu'à la suite du favorable rapport de lord Buckurst, elle s'en était expliquée plus ouvertement par l'entremise de Walsingham. Du moment qu'une demande officielle lui était faite, on n'aurait pas à se plaindre de sa lenteur; elle n'avait refusé Philippe II que par conscience; elle n'avait pris que huit jours pour sa réponse aux deux rois de Suède et de Danemark; en vérité, elle ne pouvait être accusée de longueur que vis-à-vis de l'archiduc Charles, mais cela tenait aux troubles qui, à cette époque, agitaient l'Europe. Elle promit le secret; puis, venant à aborder la question de la religion, elle rappela qu'elle en avait toujours refusé l'exercice à l'archiduc, et pria La Mothe-Fénelon d'être le moins exigeant possible. La Mothe répondit que déjà bien des mariages avaient eu lieu entre personnes de culte différent, que l'on avait toujours cherché à respecter la conscience des deux époux. — Elle répliqua qu'elle avait été sacrée et couronnée par un évêque catholique, sans toutefois avoir assisté à la messe; qu'il lui serait pénible de voir le duc abandonner sa religion, car s'il délaissait Dieu, il ne tarderait pas à la délaisser elle-même. Sur ces dernières paroles, elle lui donna congé, l'invitant à voir Cecil et Leicester, auxquels elle avait remis les articles du projet de mariage rapportés de France par Buckurst. Les articles sur lesquels la discussion allait s'engager étaient au nombre de huit. — Le mariage serait célébré suivant les cérémonies de l'église catholique. — Le duc en aurait pour lui et ses domestiques le libre exercice. — Le mariage fait, il prendrait le titre de roi et administrerait conjointement avec la reine. — Il serait couronné. — Il prélèverait chaque année 60 mille livres sur les reve-

nus de l'Angleterre. — Ses enfans succéderaient aux biens paternels et maternels. — En cas de prédécès de la reine, il retiendrait le titre de roi et administrerait le royaume. — Si la reine ne laissait aucun enfant, il continuerait à toucher les 60,000 livres. — Enfin, entre les deux royaumes serait établie une perpétuelle ligue et union.

Dans la conférence qui suivit l'entretien de La Mothe avec Élisabeth, Cecil se montra intraitable : la reine ne pouvait rien autoriser qui pût devenir la cause d'un scandale et de troubles dans le royaume. La Mothe répliqua que la reine venait de lui dire, tout au contraire, qu'elle n'estimerait pas le duc s'il renonçait à sa religion. Lui en refuser l'exercice, ce serait donner l'occasion de douter de tout le reste. Aussi mal engagé, ce premier entretien ne pouvait se prolonger. Les jours suivans La Mothe se rendit encore auprès de Cecil et de Leicester ; il revit la reine, mais sans pouvoir obtenir d'elle aucun adoucissement. Élisabeth et ses conseillers se flattaient que le duc finirait par se soumettre aux conditions qu'ils entendaient lui imposer. Cavalcanti avait remis à la reine une lettre du duc. La Mothe, pour la faire avancer un peu plus, la pria de vouloir bien y répondre : elle s'en défendit longtemps, « prétextant que la plume tomberoit de ses mains et qu'elle ne sauroit que lui dire, n'ayant jamais écrit à aucun des princes qui avoient prétendu à sa main, à l'exception de l'archiduc Charles, et en termes fort éloignés du mariage. » Elle céda pourtant et écrivit la lettre sollicitée par La Mothe. Il y avait en elle un singulier mélange de raison pratique et de naïve légèreté. Tout en discutant en homme d'état les côtés sérieux de son mariage, elle parlait volontiers de la beauté du duc d'Anjou, de sa main, une des plus belles de France. « D'ici à sept ou huit ans, il gagnera encore, disait-elle à La Mothe-Fénelon, et moi je serai bien vieille ; pour cette heure, j'espère ne pas trop lui être désagréable. » Et elle demandait à La Mothe si on avait parlé au duc de son pied, de son bras, et d'autres choses encore qu'elle ne nommait pas. Elle avoua tout bas qu'elle trouvait le duc *très désirable*. La Mothe répliqua, avec une pointe de raillerie gauloise, « que tous deux étoient *très désirables* et qu'à ses yeux leur seul défaut, c'étoit qu'ils ne se rendoient pas assez tôt possesseurs des perfections l'un de l'autre. » Mais elle était de nature si fantasque, si variable, que le lendemain La Mothe la trouva tout autre ; d'une voix sèche, elle lui dit qu'elle venait d'apprendre une étrange nouvelle : « Un homme haut placé à la cour de Charles IX avait dû dire, en nombreuse compagnie qu'elle avait un mal à la jambe dont elle ne guériroit jamais ; que ce serait là un excellent prétexte pour lui donner plus tard un *breu-*

rage de France et pour en débarrasser le duc, qui, veuf, pourroit épouser Marie Stuart et devenir maître de cette île. » La Mothe repoussa énergiquement cet indigne propos et lui demanda qui l'avait tenu, afin que Charles IX et Catherine pussent en faire la juste punition. — « Il n'est pas temps de le nommer, répondit-elle, mais informez-vous si le propos a été vraiment tenu, et je vous en dirai davantage. » Dans le premier moment de sa colère, elle ne parlait rien moins que d'envoyer Sidney en Espagne et de renouer ses relations avec Philippe II. Elle finit par se radoucir, mais le propos tenu lui resta longtemps sur le cœur. Lorsqu'elle revit La Mothe, elle lui dit qu'elle regrettait qu'il ne fût pas venu au bal donné par le marquis de Northampton; il l'aurait vue danser et aurait pu assurer au duc qu'il n'était pas en danger d'épouser une boiteuse. Elle avait de grandes prétentions à la danse. Lorsque Melvil, l'ambassadeur de Marie Stuart, vint une première fois en mission en Angleterre, au moment de son retour en Écosse, elle l'avait prié de rester deux jours de plus pour assister à un bal et lui dire qui de Marie Stuart ou d'elle dansait le mieux.

Son jeu, pour le moment, c'était de se montrer beaucoup plus conciliante que ses conseillers. Chaque fois qu'elle revoyait La Mothe, elle se plaignait des exigences de sa situation; elle lui faisait dire secrètement par Leicester qu'elle ne voulait imposer au duc rien de contraire à sa conscience; elle fermerait les yeux, s'il voulait se contenter de l'exercice privé de sa religion. Ce qui la préoccupait, c'était de savoir comment se réglerait et se passerait la cérémonie du mariage; elle était très superstitieuse et craignait que le duc, s'il trouvait quelque chose dans la cérémonie blessant sa conscience, ne la laissât là, et surtout que l'anneau du mariage ne tombât à terre. Toutes ces réserves tant de fois soumises à La Mothe montrent assez combien la mission de Cavalcanti avait été difficile et le peu d'espoir qu'il emportait d'une solution favorable.

C'est le 24 avril qu'il rentra à Paris. Le même jour, il remit à Walsingham les lettres d'Élisabeth. Après les avoir lues, Walsingham l'engagea à aller voir Catherine à Monceaux, ce qu'il fit; mais Catherine ajourna tout entretien jusqu'à son retour très prochain à Paris. Elle quitta en effet Monceaux le 26; n'ayant eu ce jour-là aucune heure de liberté, elle fit dire à Walsingham de venir le lendemain matin à Saint-Cloud, où il se rendit. Sa première parole fût pour demander si elle était satisfaite de la réponse d'Élisabeth. Elle dit que cette réponse ne s'appliquait pas directement aux articles qui lui avaient été adressés, à l'exception toutefois de celui relatif à la religion, si dur et touchant de si près à l'honneur de son fils que, s'il s'y soumettait, la reine aurait sa part

de blâme en acceptant pour époux un homme qu'un si brusque changement de religion ferait passer à juste titre pour être sans conscience et sans piété. Walsingham répondit que la reine n'entendait pas que le duc changeât si brusquement de religion, ni que lui et les siens fussent contraints de pratiquer les rites de l'église anglicane, mais qu'elle ne pouvait, sans violer les lois du royaume, lui accorder l'exercice de sa religion ; ce serait s'exposer aux mêmes troubles qui tout récemment avaient déchiré la France. Catherine répliqua que « n'avoir pas le libre exercice de sa religion étant la même chose que d'en changer, aucune considération n'y pouvait déterminer son fils. La meilleure garantie contre les troubles qu'on semblait craindre, ce serait l'appui et le secours du roi son fils. » Walsingham reprit qu'il en résulterait plus de bien que de mal. « En Angleterre, les discordes civiles sont d'ordinaire soudaines et sanglantes ; mais de peu de durée, car il n'y a ni places fortes, ni villes murées pour prolonger la guerre. » Catherine changea de terrain, elle lui insinua que le duc avait plus de zèle que de savoir pour défendre sa religion, qu'il se laisserait bientôt et facilement vaincre par les bonnes persuasions de la reine, et qu'ainsi ce scandale, dont il s'effrayait tant, durerait bien peu de temps. Elle alla jusqu'à dire que, ce mariage pouvant amener de grands changemens dans la chrétienté, les catholiques le redoutaient ; c'était plaider la cause de l'anglicanisme. Walsingham demanda si elle consentait à ce qu'il fît part de cet entretien à Élisabeth ; Catherine l'en pria.

Jusqu'à ce jour, le duc d'Anjou n'avait pas pris part personnellement à cette négociation, Walsingham, qui le savait très prévenu, très résistant, se décida à aller le trouver à Gaillon, où la cour était alors. Entrant sans préambule dans le vif de la question, il dit qu'il avait ordre de la reine de lui représenter les graves inconvéniens qu'amènerait la libre pratique de sa religion, dont il faisait une condition. La reine n'entendait nullement le contraindre à changer de religion, et souhaitant seulement qu'il se passât de messe, elle le priait d'examiner de plus près s'il ne pourrait pas servir Dieu dévotement avec le formulaire des prières de l'église anglicane. Le duc répondit que son désir était plutôt de prévenir des inconvéniens que d'en être la cause. Quoique bien jeune encore, on lui avait fait, depuis cinq ans, plusieurs ouvertures de mariage qu'il avait toutes repoussées ; mais il avait entendu dire tant de bien de la reine, la femme la plus accomplie pour son esprit et pour le charme de sa personne que l'on ait vue depuis des années, qu'il n'avait pu se défendre du désir d'être tout à elle. L'exercice de sa religion touchait à son âme ;

c'était d'ailleurs un privilège limité à lui seul, dont il n'userait qu'en particulier ; il n'y avait donc là ni scandale ni troubles à craindre. Walsingham demandant au duc s'il ne pourrait pas au moins de temps en temps assister au service de l'église anglicane, il répondit ne savoir comment Dieu disposerait son cœur à l'avenir, mais que pour le moment il priait la reine de considérer combien il était pénible de faire quelque chose de contraire à sa conscience. Walsingham, en quittant le duc, vit Charles IX et dit que la reine lui saurait gré d'amener son frère à ne pas demander d'une manière trop absolue une tolérance qui, en Angleterre, pourrait avoir des suites très dangereuses. Charles IX lui promit qu'il obligerait son frère à aller aussi loin que l'honneur et sa conscience le pourraient permettre. Au sortir de chez le roi, Walsingham fut reçu par Catherine, qui le pria d'écrire à la reine de ne pas trop faire attendre sa réponse et d'en modérer les conditions autant que possible. Il apprit à la cour qu'il était question d'envoyer en Angleterre le maréchal de Montmorency, qu'en tout cas M. de Foix l'y précéderait.

Obtenir d'Élisabeth une résolution était toujours l'obstacle, la grande difficulté. Cecil néanmoins, à force d'instances, arracha l'autorisation de dresser les articles de sa réponse. Ce premier travail à peine terminé, Élisabeth l'invita à y intercaler la demande de la restitution de Calais ; c'était forcément un cas de rupture. Cecil et Leicester lui représentèrent tous deux qu'il n'était plus temps de tergiverser, qu'il ne s'agissait pas ici d'un roi de Suède et d'un roi de Danemark, mais d'un puissant voisin, et qu'en cas d'un refus injurieux, une invasion pouvait être à craindre. Elle fit semblant de se rendre à leurs raisons et Cecil put reprendre son travail. Pour gagner du temps, elle prétexta qu'elle avait de graves inquiétudes sur les suites de son mariage. Son médecin l'avait effrayée ; elle craignait de n'être ni assez saine, n assez bien disposée pour se marier. Elle voulait attendre qu'elle fût dans un meilleur état. Catherine commençait à s'inquiéter de ces lenteurs. « Je me doute, écrivait-elle à La Mothe-Fénelon, qu'elle nous laisse là, quand elle aura fini ses affaires. » Tout en mettant en avant l'excuse de sa santé pour gagner un peu de temps, Élisabeth cherchait à se maintenir dans les bonnes grâces de Catherine et ne lui ménageait pas les protestations dans ses lettres. Néanmoins, les inquiétudes de Catherine persistant, elle se décida à faire partir pour l'Angleterre Larchant, capitaine des gardes du duc d'Anjou. Charles IX, dans une lettre à La Mothe-Fénelon, précise bien le but de cette mission : « Avant d'envoyer des gens de plus grande qualité en Angleterre, nous voulons voir clair en cette négociation. »

Larchant emportait deux lettres du maréchal François de Montmorency pour Cecil et Leicester et une du duc d'Anjou pour Cecil.

Cette dernière lettre dut singulièrement flatter la vanité du ministre d'Élisabeth : « Je vous écris celle-ci, disait le duc, plus pour suivre mon naturel, qui ne peut endurer que je reçoive plaisir d'aucun qu'à tout le moins je l'en mercie, d'autant que je sais que vous n'avez été poussé à ce que vous avez fait pour acheminer l'affaire qui est entre la reine d'Angleterre et moi que du seul zèle de son service et de son bien, ce qui m'induit tant plus à vous aimer et estimer. » Cavalcanti, qui était de toutes les ambassades, fut encore de celle-ci. Le 20 juin, il écrivait à Cecil : « La reine mère m'a dit que nous ne pourrions pas être expédiés avant samedi. La cause de ce retard est bonne. J'espère que quelque chose de bon sortira de notre mission. Je dois emporter un portrait du duc d'Anjou tel quel, si je puis l'avoir. » Janet, à qui Catherine l'avait demandé, ne l'avait pas terminé. Au lieu d'un, il en avait commencé deux. Dans l'un le visage était seul fini et très réussi, très ressemblant; dans l'autre on ne pouvait avoir qu'une juste idée de la taille. Catherine n'étant ainsi qu'à demi satisfaite en commanda un troisième plus en grand, mais qui ne pouvait être achevé de sitôt. Cavalcanti emportait un autre portrait, celui de Marie de Clèves, pour Leicester. Le favori d'Élisabeth, n'ayant plus aucun espoir de l'épouser, avait jeté ses vues sur cette héritière ou sur quelque autre grande dame de France, et il comptait un peu sur l'appui de Catherine. C'est à cette occasion que Tavannes, avec le ton soldatesque qu'il affectait, dit cavalièrement au duc : « Lord Robert veut vous marier avec sa bonne amie ; mariez-le avec Châteauneuf qui est la vôtre. » Larchant et Cavalcanti n'arrivèrent à Londres que le 30 juin ; ils jouaient de malheur : la nuit précédente, Élisabeth, en se déshabillant, s'était donné une entorse. La douleur avait été si vive qu'elle était restée deux heures sans connaissance. Elle ne put donc les recevoir qu'au bout de huit jours.

Leur mission était très limitée; ils n'avaient qu'à préparer les voies à une grande ambassade et à solliciter un sauf-conduit pour le maréchal, qui devait en être le chef. La première fois qu'ils en firent la demande, Elisabeth leur fit observer que, tant que la question de la religion ne serait pas vidée, ce serait inutile. Le choix d'un ambassadeur de si haut rang ne pourrait qu'aggraver les inconvéniens d'un refus, si l'on ne parvenait pas à se mettre d'accord. De nombreuses conférences eurent lieu entre nos deux envoyés et Cecil et Leicester, mais sans résultat. Loin de se prêter à la moindre concession, Élisabeth ne voulait même plus accorder au duc l'exercice secret de sa religion, qu'elle avait un instant offert. Pour sortir de ces interminables préliminaires, nos deux envoyés proposèrent de laisser de côté l'article de la religion. Élisabeth y accéda et se

hâta d'écrire à Walsingham : « S'ils croient mettre ainsi à couvert l'honneur du duc, on ne le leur refusera pas, et faites semblant d'accepter. » En réalité, cette nouvelle mission n'avait pas fait avancer d'un pas la négociation ; ce n'est qu'avec la plus grande difficulté que les conseillers d'Élisabeth lui arrachèrent le présent d'une chaîne de 60 livres pour Larchant. Leicester, dans une lettre du 7 juillet à Walsingham, lui avoue que la reine ne s'y est pas portée avec un grand empressement, mais avec une sorte de résignation. Les résolutions d'Élisabeth étaient, la plupart du temps, subordonnées à une question de vanité. Comme on savait qu'elle était toujours très désireuse de connaître ce qu'on disait d'elle à la cour de France, on vint lui répéter qu'une grande dame, et des plus vertueuses, avait dit au duc d'Anjou : « Monseigneur, lorsque vous passerez en Angleterre, n'en usez pas comme tous les princes françois, qui vont toujours faisant l'amour aux dames. » Elle en fut très favorablement impressionnée. Le portrait du duc lui ayant été remis presque au même moment par Cavalcanti, ce simple présent fit plus sur son esprit que toutes les instances des ambassadeurs. Dès qu'elle l'eut reçu, elle fit appeler La Mothe-Fénelon, ayant hâte de lui en parler. Ce n'était qu'un simple crayon ; elle dit à La Mothe que, quoique le teint fût fort charbonné, le visage lui semblait d'une grande beauté et annonçait beaucoup de prudence et de dignité ; qu'elle était toute heureuse de reconnaître dans le duc la maturité d'un homme, car elle ne voulait pas être menée à l'église par un homme aussi jeune qu'en avait l'air le comte d'Oxford, pour que l'âge ne parût pas par trop inégal. Elle avoua à La Mothe avoir trente-cinq ans ; elle en dissimulait au moins deux. La Mothe lui répondit que les années n'avaient rien pu lui enlever de sa beauté et de ses perfections. Sa vanité étant ainsi surexcitée, elle écrivit spontanément au duc une lettre, qu'elle remit à Larchant au moment de son départ. « Monseigneur, lui disait-elle, combien que ma dignité excède ma personne et que mon royal rang me fait douter que mon royaume est plus recherché que moi-même, si est-ce que la réputation que j'ai entendue par mon ambassadeur et aussi par votre gentilhomme *que avez conçu de quelques grâces miennes*, me fait croire que la règle de notre affection se tirera par la force des choses plus excellentes qu'oncques ai connues en moi résider, et pourtant me fâche en pensant que mon insuffisance ne pourroit satisfaire à une telle opinion que M. de Larchant m'a déclaré que déjà en avez conçue, espérant que vous n'aurez occasion de vous en repentir de cet honneur que de jour en autre me faites. »

Larchant et Cavalcanti rentrèrent à Paris le 16 juillet. Catherine et le duc d'Anjou s'y étaient rendus de leur côté sous le

prétexte de l'achat de quelques costumes pour Élisabeth. Le duc les vit le premier; il se plaignit des difficultés que lui opposait la reine, elles lui semblaient bien dures; il se refusait à croire que la reine voulût épouser un mari qui ne pratiquerait pas sa religion. Sur ces dernières paroles, il les congédia et les invita à se rendre chez la reine mère, qui les attendait. Catherine se plaignit également des restrictions imposées pour l'exercice de la religion de son fils; tant que la reine ne relâcherait rien de ces conditions, il serait impossible d'aller plus avant. Elle parut regretter qu'on eût répété au duc les paroles de la reine, car ses défiances pourraient s'en accroître. Cavalcanti ne tarda pas à le reconnaître. « Le duc est si troublé, écrivait-il à Cecil, qu'il a fallu de chauds encouragemens pour le remettre au point où il semble revenu. » Walsingham s'en était également aperçu. « On remue beaucoup, écrivait-il à Cecil, pour entraver ce mariage. Le nonce, les ambassadeurs d'Espagne et de Portugal sont tous les jours en mouvement pour en détourner M. le duc. » Catherine, qui à ce moment encore désirait ce mariage, se montrait très mécontente de toutes ces menées. « L'humeur en laquelle est mon fils, confiait-elle à La Mothe, me fait beaucoup de peine. Nous soupçonnons fort que Villequier, Ligneroles et Sarret, possible tous les trois, sont les auteurs de ces fantaisies. Si nous pouvons en avoir l'assurance, je vous assure qu'ils s'en repentiront. » Charles IX ne se montrait pas moins irrité; l'inimitié qui, plus tard, devint si violente entre les deux frères commençait à se faire jour. Une discussion très vive s'engagea entre eux à l'occasion d'une dépêche venue de Londres, discussion à laquelle assistait Catherine. « Mon frère, dit vivement Charles IX au duc, vous auriez dû être plus franc avec moi et pas me mettre dans le cas de tromper la reine Elisabeth, que j'estime et que j'honore. Vous alléguez toujours votre conscience; mais il est un autre motif que vous n'avouez pas, c'est l'offre d'une forte somme que le clergé vous a faite, parce qu'il tient à vous garder ici comme le champion de la foi catholique; je vous le dis franchement, je ne veux pas admettre ici d'autre champion que moi-même. Quant au clergé, puisqu'il a tant de superflu, et moi tant de besoins, les bénéfices étant à ma disposition, je m'en souviendrai et j'aviserai. Quant à ceux qui s'en font les entremetteurs, j'en raccourcirai quelques-uns de la tête. » A cette rude apostrophe le duc ne répondit rien, mais se retira dans ses appartemens, où il pleura le reste du jour.

Walsingham, en transmettant à Cecil le récit de cette scène, ajoute : « On a fait ce qu'on a pu pour me la cacher, mais la reine mère, sachant bien que j'en étois avisé, m'a prié de continuer mes bons offices et de ne pas communiquer ce que j'en avois appris. Je

lui ai dit que si elle prévoyoit une rupture, il seroit mieux de terminer les choses amiablement sans les pousser trop loin. » Elle le promit, mais déjà elle s'était mise du côté du duc d'Anjou et était devenue aussi intraitable que lui sur l'article de la religion. Walsingham, si perspicace d'ordinaire, crut tout au contraire que de Foix emporterait des instructions l'autorisant à céder sur la question religieuse plutôt que de rompre. Il en explique ainsi les motifs : la mésintelligence entre la France et l'Espagne qui s'accentue ; la jalousie entre le roi et le duc d'Anjou parvenue à un état si aigu, qu'il ne se passera pas six mois qu'ils n'en viennent aux mains ; enfin le roi ne se souciant pas d'avoir son frère près de lui et le duc ayant peur d'y rester. « Depuis la mort d'Henri II, ajoutait-il, la reine mère n'a jamais tant pleuré. » Il comptait donc beaucoup sur la mission de de Foix. Aussi engageait-il Cecil à agir auprès d'Élisabeth, afin qu'elle le reçût avec de grands égards. Si par son entremise l'on n'arrivait ni au mariage, ni à une alliance, les affaires des protestans de France lui semblaient comme désespérées, les chefs le lui avaient dit, les larmes aux yeux. Nous ne sommes qu'à une année de distance de la Saint-Barthélemy, et déjà de sinistres pressentimens se faisaient jour.

De Foix allait trouver Élisabeth dans les dispositions les plus favorables. Tout récemment, en envoyant à La Mothe-Fénelon un panier d'abricots de ses jardins, elle lui avait fait dire par Leicester que c'était pour le convaincre que l'Angleterre produisait de beaux fruits. La Mothe avait répondu qu'il n'en doutait pas, mais qu'ils seraient encore plus beaux si l'on se servait de greffes de France. La réception faite à de Foix, ainsi que l'avait demandé Walsingham, fut donc exceptionnelle : le comte d'Oxford et le marquis de Northampton eurent la charge de l'accompagner ; il eut huit audiences de la reine, huit entretiens avec ses conseillers, et pourtant sans aucun résultat appréciable : « En nos conférences, écrivait Cecil à Walsingham, il y a eu autant de changemens et de variations qu'il y a eu de jours. » Elisabeth en explique la cause à son ambassadeur : « Nous n'avons rien fait jusqu'ici, parce que M. de Foix, n'étant pas satisfait de notre réponse, a tenté par toutes sortes de moyens à nous amener à la faire telle qu'il la désire ; il a demandé une tolérance pour la religion, nous l'avons refusée. » Un des articles présentés par de Foix pour régler la situation du duc portait qu'il ne serait pas contraint d'assister à des *cérémonies contraires à l'église catholique*. Une assez vive discussion s'engagea à ce sujet. Élisabeth, y prenant part, voulait, d'après les conseils de lord Buckurst, substituer à la rédaction de Paul de Foix la rédaction : *contraires à la parole de Dieu*. C'était ergoter sur des mots ; de guerre lasse,

elle consentit à ce que l'on mît simplement *contraires à l'église de Dieu*. Par la suppression de la qualification de catholique, c'était ôter à la rédaction de de Foix sa véritable signification. Cette obscurité allait mieux à Élisabeth, mais comme si elle se repentait de cette apparence de concession, elle prévenait en même temps La Mothe qu'en aucun cas, elle ne permettrait au duc l'exercice de sa religion, et elle invitait Walsingham à le lui dire.

Dans les jours qui précédèrent le retour de de Foix, on vint prévenir Charles IX et Catherine que les chefs protestans, par l'entremise de leurs amis d'Angleterre, cherchaient à entraver le mariage du duc et faisaient secrètement proposer à Élisabeth le jeune roi de Navarre. La pensée, il est vrai, leur en était venue, et nous en trouvons la trace dans les curieux *Mémoires* de la Huguerie, mais Charles IX, croyant cette négociation beaucoup plus avancée qu'elle ne l'était en réalité et s'en inquiétant plus vivement que la chose ne le méritait, écrivait à La Mothe-Fénelon : « Bien que le feu cardinal de Châtillon eût fait l'ouverture et démonstration bien affectionnée et ceux de la religion aussi de désirer le mariage de mon frère avec la reine d'Angleterre, néanmoins c'étoit chose que ledit cardinal et les plus grands d'entre eux ne vouloient pas, n'étant ce qu'ils faisoient que pour nous amuser. » Pour répondre à ces intrigues, il engage La Mothe, si on lui parle du mariage de Marguerite de Valois avec le prince de Navarre, de dire que c'était chose conclue et il lui recommande à La Mothe ainsi qu'à de Foix, d'avoir les yeux bien ouverts. De Foix quitta Londres le 6 septembre ; la veille de son départ, les conseillers d'Élisabeth lui touchèrent quelques mots d'une alliance intime avec la France. Ses pouvoirs étaient restreints ; il avait ordre, si la question de l'exercice de la religion n'était pas décidée, de se retirer de la négociation et de n'accepter de discussion sur aucun autre point. Il n'eut qu'à se retrancher derrière ces instructions et il engagea les conseillers d'Élisabeth à envoyer en France un personnage de crédit pour traiter à la fois du mariage et de l'alliance qu'ils semblaient si vivement désirer. Il leur désigna sir Thomas Smith, l'un des négociateurs de la dernière paix signée à Troyes, comme celui qui serait le plus favorablement accueilli.

La mission de Paul de Foix avait donc laissé la question du mariage dans la même situation et plus embrouillée encore. « Je suis persuadé, écrivait Leicester à Walsingham, qu'à l'heure qu'il est, la reine n'a aucun penchant au mariage, car nous avons porté l'affaire aussi loin que nous pouvions ; mais elle n'a jamais voulu se relâcher de l'article de la religion. A vous dire ce que j'en pense, je crois qu'elle aimeroit mieux qu'on ne la pressât pas et que les diffi-

cultés, au lieu de s'aplanir, aillent en augmentant. » Walsingham, aussitôt après le retour de de Foix, vint trouver Charles IX pour savoir quelle impression il avait ressentie de ce que de Foix avait pu leur rapporter. Tout en se louant beaucoup de la réception faite à son envoyé, Charles IX répondit simplement que « la reine lui ayant fait dire qu'elle ne consentiroit jamais à ce que le duc pût avoir la messe, il lui avoit semblé que c'étoit un prétexte pour rompre; que pourtant il attendroit, pour y voir plus clair et asseoir son jugement, l'ambassadeur qui étoit annoncé. »

Pendant les quatre mois qui s'écoulèrent entre le départ de Paul de Foix de Londres et l'arrivée de Smith en France, la situation de l'Angleterre s'était très aggravée. « Nous manquons d'alliances, écrivait Cecil à Walsingham; l'état est chancelant; si l'on n'y met la main, le mal est incurable. » Il y avait, en effet, de quoi s'effrayer : à l'intérieur, la prise d'armes des nobles du Nord sous la conduite des comtes de Northumberland et de Westmoreland, chefs catholiques des vieilles et grandes maisons de Percy et de Neville; la conspiration de Norfolk, qui s'était perdu pour Marie Stuart, dont il s'était épris sans jamais l'avoir vue; les troubles de l'Irlande; la guerre d'Écosse, où l'Angleterre appuyait le jeune roi, tandis que la France soutenait Marie Stuart; au dehors, la rupture avec l'Espagne, dont l'ambassadeur venait d'être congédié; la bataille de Lépante, qui, en relevant la fortune de Philippe II, lui aurait permis, avec un peu plus de hardiesse qu'il n'en avait, de secourir à la fois les rebelles de l'Irlande et les catholiques de l'Angleterre. Une alliance avec la France était donc devenue une nécessité et le mariage du duc d'Anjou le meilleur moyen de l'obtenir dans de bonnes conditions. Mais comment reprendre une négociation morte, suivant l'impression de Cecil? Depuis le départ de Paul de Foix, La Mothe-Fénelon était resté muet. Une seule fois Élisabeth avait abordé avec lui ce sujet, disant qu'il lui semblait que le duc ne comptait plus sur ce mariage et le tenait pour rompu. Et La Mothe n'avait rien répondu. Dans des circonstances aussi difficiles, le choix de l'ambassadeur à envoyer en France était embarrassant. Élisabeth avait d'abord pensé à Leicester ou à Cecil, mais dans l'état grave où était l'Angleterre, ils ne pouvaient s'éloigner. A leur défaut, elle avait jeté les yeux sur Henri Cobham, mais il s'était trouvé compromis dans la conspiration de Norfolk. Elle s'arrêta définitivement à Smith, que de Foix au départ avait indiqué. Cette nouvelle mission avait un double but : reprendre la négociation du mariage avec le duc d'Anjou, si cela était encore possible, et en tous cas traiter d'une ligue avec la France. « J'étais et je suis encore, écrivait Cecil à Walsingham, pour que la reine se marie, parce que c'est pour elle le seul

moyen de régner avec sécurité et d'assurer après elle le repos de ses sujets. Elle me paraît aujourd'hui résolue à ne pas refuser les conditions convenables qui seraient offertes par le roi de France. L'intention de la reine est si manifeste que, si l'affaire est bien conduite, elle doit réussir. » Smith, avant toute nouvelle ouverture, devait trouver quelque personnage de confiance pour l'envoyer tout communiquer à Coligny et surtout pour bien le renseigner sur les causes qui avaient amené la rupture. Montgomery, alors en Angleterre et auquel Élisabeth s'en était confiée, avait hâté son départ pour aller lui-même s'en entendre avec Coligny. Rien n'avait été laissé de côté de ce qui pouvait faciliter la négociation ; mais Smith allait retrouver une tout autre France que celle qu'il avait laissée en 1566, lors de sa dernière ambassade. Toutes les influences tendaient à se déplacer : Charles IX, si l'on en croit Walsingham, « reconnoissant l'insuffisance de ses conseillers habituels, » avait rappelé Coligny à la cour, il lui avait rendu sa place au conseil et fait remettre 100,000 livres pour l'indemniser des pertes qu'il avait subies durant la guerre. Il avait fait plus encore ; il s'était associé et de tout cœur à son noble et grand dessein d'arracher les Flandres aux Espagnols et de les donner à la France. Un événement tragique avait précédé de quelques semaines à peine l'arrivée de Smith. Ligneroles, que peu de mois auparavant Catherine avait menacé de sa colère pour avoir détourné le duc d'Anjou de son mariage avec Élisabeth, ce même Ligneroles, qui à bon droit passait pour l'agent des Guise et de l'Espagne, avait été assassiné en plein jour, presque à la porte de la cour, par le neveu de Villequier et quelques autres gentilshommes. Dès le lendemain, Charles IX, sur la demande de Tavannes, avait octroyé le pardon aux meurtriers. « Ce n'est pas un médiocre avancement pour notre cause, » écrivait Cecil à Walsingham. Étrange et triste temps où un assassinat était considéré comme un indice favorable à un projet de mariage ! Voilà toutes les raisons qui pouvaient faire bien augurer de la mission de Smith ; mais il y avait un obstacle auquel il ne devait pas s'attendre. Catherine, qu'il croyait encore favorable à ce mariage, ne s'en souciait réellement plus ; elle s'était arrêtée à d'autres projets pour ce fils, « son idole, » comme disait Marguerite de Valois. Dès le mois d'octobre, elle avait pensé pour lui à la fille du roi de Pologne, alors âgée de vingt-cinq ans. Après avoir formellement déclaré à l'ambassadeur de Florence, Petrucci, que son fils n'épouserait jamais qu'une princesse catholique, elle l'avait chargé de demander à Cosme de Médicis d'écrire au pape afin qu'il donnât l'ordre à son légat de Pologne de favoriser ce projet ; dans le cas où il n'y aurait aucune chance de le faire réussir, elle espérait que le pape, qui traitait le duc avec une

affection toute paternelle, voudrait bien s'employer à obtenir pour lui une des parentes du roi de Pologne d'un âge plus convenable. Telle était la situation et l'état des esprits au moment où Smith arrivait à Amboise, le 1er janvier 1572; il était accompagné par Henri Killegrew, qui momentanément remplaçait Walsingham, assez gravement malade.

Castelnau de Mauvissière avait été envoyé à leur rencontre, et Tristan de Rostaing les attendait à l'arrivée pour les conduire au logis que le roi leur avait destiné. Le lendemain, Paul de Foix vint rendre visite à Smith. Sa première parole fut pour lui demander s'il avait sollicité son audience. Smith répondit qu'il était bien inquiet du résultat de sa mission, et qu'avant tout il était désireux de savoir quel était le point délicat, quel était l'obstacle. De Foix lui dit que le duc se tenait toujours ferme sur la question religieuse. — Smith répliqua que, si c'était un prétexte, ce serait des deux côtés le moyen le plus honorable d'en sortir; qu'il ne pensait pas pourtant que ce fût le dernier mot, et qu'il n'était pas pressé de demander audience, voulant avoir le temps de s'aider de Coligny et du maréchal de Montmorency. De Foix, après avoir bien laissé parler Smith, revint sur l'obstination du duc, qui était comme affolé sur l'article de la religion, et lui conseilla de presser la négociation du mariage avant l'arrivée du cardinal Alexandrin, qu'on attendait d'Espagne et qui ferait tout au monde pour l'entraver. Smith reprit que, s'il s'apercevait que le duc fût ainsi buté, il partirait sur-le-champ pour sauvegarder l'honneur de sa maîtresse. La conversation en resta là; mais Smith sut par d'autres sources, que *la religion du duc*, après s'être *d'abord fixée sur Mlle de Châteauneuf, s'étoit portée sur une autre*. Tel fut son étrange langage. Il apprit aussi que les Guise et ceux de l'entourage du duc, intéressés à ce qu'il ne quittât pas la France, cherchaient à l'effrayer sur les dangers qui l'attendaient en Angleterre, en raison de la haine de tous les Anglais contre les Français. Selon eux, il valait mieux être le maître en France, avec le titre de lieutenant-général, que le sujet de la reine Élisabeth, et le second en France que le second en Angleterre. Les catholiques, ne cessant de lui répéter qu'il y laisserait son honneur, lui proposaient de le faire duc des Flandres ou roi de Naples, ou bien encore chef sur terre de la ligue catholique, comme don Juan d'Autriche l'était des forces maritimes. Il y avait là de quoi séduire le duc, et Walsingham l'en excusait.

Smith se décida pourtant à demander une audience; elle lui fut accordée pour le 6 janvier. Il y avait ce soir-là bal à la cour. Catherine le reçut dans sa chambre; Charles IX, seul, était présent. La première, elle prit la parole et lui affirma que l'unique cause de la

difficulté tenait à la religion. Le duc y était si attaché, qu'il se croirait damné s'il ne la pratiquait pas. « Cette question tranchée, répondit Smith, serait-ce tout? — Il y en a bien quelques autres concernant l'honneur et la dignité du duc, reprit Catherine, mais celle-là est la principale. » Smith répliqua que le plus honorable motif de rupture, et pour la reine et pour le duc, serait la religion. « Nous ne voulons pas rompre, s'écria Catherine, je n'ai jamais rien tant désiré, mais je n'ai aucun empire sur mon fils, tant sa tête est troublée par l'idée de n'avoir pas la pratique de mon culte. » Après avoir échangé quelques banales protestations sur le désir réciproque d'arriver à un accord, Smith finit par demander à Catherine ce que le duc exigeait en fait de religion, car l'exercice secret lui en avait déjà été concédé, sauf quelques parties de la messe qui ne concordaient pas avec la parole de Dieu. Catherine répondit que son fils avait été élevé en catholique et que, s'il n'entendait pas la messe, il se croirait damné. « Mais, ne pourroit-il pas, pour quelque temps, reprit Smith, et pour éviter tout scandale, se contenter d'entendre la messe dans un oratoire ou une chapelle particulière? — Il est devenu si dévot, reprit Catherine, qu'il entend deux ou trois messes par jour, et il observe si scrupuleusement les jeûnes, qu'il en est amaigri et tout pâle; c'est à ce point que j'aimerois mieux qu'il se fît huguenot que de le voir ainsi compromettre sa santé. Il ne se contentera pas d'une messe basse, il veut la grand'messe avec toutes les cérémonies de l'église catholique et une chapelle ou église avec tous les prêtres attitrés, et le cérémonial à la romaine. — Pourquoi, s'écria vivement Smith, ne demande-t-il pas les quatre ordres de frères, les canons, les pèlerinages, les reliques et autres momeries? — Mais c'est ce qu'a demandé Paul de Foix, » répondit Catherine. Smith objecta les troubles inévitables qui s'ensuivraient : « Mettez-vous, madame, à la place de la reine, lui dit-il; que feriez-vous? — J'avoue, répondit-elle, que je serois en grand'peine. » Smith rappela alors les dangers que venait de faire courir à la reine la conspiration de Norfolk, qui s'était mis d'accord avec les catholiques d'Angleterre et avec le duc d'Albe. A ce nom, Catherine l'arrêta pour lui dire qu'elle savait par des agens sûrs en Espagne que le duc avait envoyé deux Italiens en Angleterre pour tuer la reine et qu'elle avait chargé La Mothe de l'en prévenir. Prenant à son tour la parole : « C'est dans leurs habitudes, dit Killegrew; le capitaine Colburn, en revenant d'Espagne, ne vous avoit-il pas dit, madame, que la reine Élisabeth votre fille étoit perdue? » Au moment de se retirer, Smith demanda une dernière fois à Catherine quelles étaient les conditions du duc : « Toutes celles qu'a demandées de Foix, répondit-

elle. — De Foix savoit bien, madame, répliqua Smith, que jamais la reine n'accorderoit la messe, et maintenant, madame, vous réclamez la grand'messe, tout le cérémonial romain, et *les quatre mendians et les mille diables.* — Mais votre reine ne pourroit-elle pas, reprit une dernière fois Catherine, solliciter l'assentiment du parlement? — C'est impossible, » s'écria Smith, et sur ce il se retira.

Le lendemain, Smith vit l'évêque de Limoges et l'évêque d'Orléans; tous deux lui offrirent de mettre par écrit les conditions exigées. — « J'aimerois mieux mourir, leur dit-il, que de les envoyer à ma souveraine. » En effet, lorsqu'il transmit à Élisabeth son dernier entretien avec Catherine, elle en fut profondément blessée. Jusqu'ici elle s'était habituée à se jouer de tous ses prétendans princiers, dont les demandes réitérées satisfaisaient sa vanité; mais être refusée à son tour, son orgueil se révoltait contre l'affront d'un pareil dédain. — « On n'est pas content, écrivait Cecil à Walsingham, de l'affaire du duc d'Anjou. Il est certain que, comme on n'a pas bien agi ici en le tirant en longueur, ce qui s'est fait par politique, aussi n'a-t-on pas agi de delà en ami. Je ne dis pas ce que je pense du mécontentement de Sa Majesté sur un sujet qu'il faut dissimuler, aujourd'hui que l'amitié est si nécessaire. »

La rupture du mariage du duc d'Anjou était donc un fait accompli. Catherine visait plus haut et plus loin; au lieu d'une couronne, elle en ambitionnait deux pour ses deux derniers fils : celle de Pologne pour le duc d'Anjou et celle d'Angleterre pour le duc d'Alençon; elle tenait en réserve cet imberbe prétendant, et, mettant à profit la nécessité de situation qui imposait à l'Angleterre une alliance avec la France, elle attendait l'heure de le proposer à Élisabeth.

HECTOR DE LA FERRIÈRE.

LES

TEMPS QUATERNAIRES

I.

L'EXTENSION DES GLACIERS.

I. — *Monographie géologique des anciens glaciers et du terrain erratique de la partie moyenne du bassin du Rhône*, par A. Falsan et E. Chantre, 2 vol. in-8° avec un atlas in-f°; Lyon, Pitrat aîné, 1880. — II. — *The Great Ice Age and its relation to the antiquity of man*, by James Geikie, of H. M. Geological Survey of Scotland, second edit. revised 1877, Stanford; London.

Les sciences d'observation ont fait de nos jours de rapides et incontestables progrès. Cependant, non-seulement ces progrès sont récens et à certains égards relatifs, mais ils n'ont été obtenus qu'au prix d'efforts répétés et non sans beaucoup d'erreurs et de tâtonnemens. C'est par là que les adeptes de ces sciences ont été condamnés à des retours en arrière et à des changemens de direction plusieurs fois renouvelés. La constatation, puis l'étude des faits, sont, il est vrai, la base unique des sciences d'observation; qu'il s'agisse de géologie, de biologie, de sociologie ou de linguistique, le procédé est toujours le même; mais une fois les faits établis, dès qu'il s'agit de « généraliser, » c'est-à-dire de découvrir la raison d'être de ces faits, l'esprit humain, constamment en éveil, a souvent recours à une sorte d'intuition interprétative.

Il se trouble alors et s'égare facilement; trop aisément il se laisse

gouverner par des opinions préconçues. Devant le désir de faire prévaloir ce que l'on croit vrai, les objections s'amoindrissent, les obscurités se dérobent, les préjugés interviennent, parfois aussi les formules dont les mathématiciens font usage prêtent mal à propos leur rigueur apparente à des calculs auxquels des prémisses imprudemment admises enlèvent d'avance presque toute leur valeur. C'est ainsi que des hommes éminens ont été entraînés trop fréquemment à consacrer de grosses erreurs que les contemporains acceptent de confiance, en s'autorisant du nom de ceux qui les ont patronnées. La liste serait longue de ces théories accueillies au début avec faveur, que la génération suivante repousse en luttant d'abord pour les attaquer, en s'étonnant ensuite qu'elles aient pu régner si longtemps et trouver des partisans convaincus, alors que, vues de près, elles ne soutiennent guère l'examen. C'est à cette sorte de travail de Sisyphe que la science elle-même, il faut le dire, semble vouée pour longtemps, pour toujours peut-être. Effectivement, toutes les fois qu'une doctrine appuyée sur l'observation en remplace une autre, celle qui triomphe, en admettant même que son succès soit destiné à être durable, n'est exempte pour cela ni d'atteintes futures, ni de défaites possibles. Elle a beau contenir une plus large part de vérité que sa devancière, elle n'en garde pas moins des chances d'erreurs partielles. Plus tard, sans doute, les faits seront explorés de plus près, on en découvrira de nouveaux, et la signification de tous deviendra plus nette et plus précise; la doctrine théorique devra donc se modifier; incessamment remaniée, elle se modèlera sur les découvertes successives, substituant de nouvelles vues plus fécondes et plus complètes aux données anciennes. C'est l'éternel « devenir » qui, dans le champ sans bornes de la nature, où rien ne l'arrête, ouvre à l'esprit de l'homme des perspectives infinies. — On ne sait réellement ce qui doit surprendre le plus, ou de l'instinct qui pousse l'homme à varier ses tentatives de recherches sans que les démentis qu'il se donne le découragent jamais, ou de l'immensité du but entrevu dont il se rapproche graduellement. L'instrument par lui-même est sans doute défectueux ou tout au moins médiocre, mais comme il n'en existe pas d'autre, plutôt que de renoncer à l'œuvre, l'ouvrier est bien tenu de s'en contenter. Il agit comme la fourmi qui traîne son fardeau malgré les obstacles; elle devine pourtant que si beaucoup de ses compagnes et elle toute la première viennent à succomber, d'autres seront plus heureuses et toucheront finalement le point d'arrivée.

Ces réflexions sont à leur place au moment de jeter les yeux sur les temps quaternaires, c'est-à-dire sur ceux qui terminent la série entière des périodes géologiques et qui précèdent immédiatement

les âges historiques les plus reculés. Ces temps, nous allons le voir, furent caractérisés par une extension formidable des glaciers, mais ils correspondent aussi à la première diffusion de la race humaine. A ce double titre, ils ont droit à notre intérêt. La cause de l'extension des glaciers n'est pas moins mystérieuse, elle ne fut ni moins puissante ni moins active que celle qui présida à la diffusion des plus anciennes sociétés humaines. Pourquoi d'ailleurs cette coïncidence? Y eut-il connexion entre deux ordres de phénomènes aussi distincts en apparence : l'un purement physique, mais ayant avec les conditions de milieu des attaches incontestables, l'autre uniquement biologique, dévoilant le germe et le début de toutes les combinaisons sociales qui suivirent? — Rien de plus controversable qu'un semblable problème dans sa complexité, dans sa raison d'être aussi bien que dans ses résultats; mais tout d'abord il faut convenir des faits, les asseoir, les définir et, avant de s'arrêter aux phénomènes glaciaires considérés en eux-mêmes, fixer la signification de l'époque qui les vit grandir outre mesure. Ces explications sont d'autant plus nécessaires qu'on a été plus long à se mettre d'accord sur ce qu'il fallait entendre par les temps quaternaires, ou, pour parler comme la plupart des géologues, par le « quaternaire, » dont cependant les graviers, les limons, les roches, les délaissemens de toute nature, dus à l'action des eaux, sont encore sous nos yeux épars à la surface du sol.

I.

Lorsque la « science de la terre » tendit à s'appuyer sur des notions positives, les géologues remarquèrent de bonne heure des amas d'alluvions, des atterrissemens, si l'on veut, jetés comme un manteau interrompu sur les autres étages, même les plus récens, et les recouvrant indifféremment. Ces sédimens, évidemment dus à l'action des eaux en mouvement, ne se distinguaient ni par leur aspect, ni par leur composition, des dépôts similaires que nos rivières, nos fleuves et nos torrens accumulent le long de leurs bords ou vers leur embouchure; ils étaient de même nature et souvent même en liaison avec ces derniers; mais on voyait que les eaux actuelles n'étaient ni assez puissantes, ni assez continues, ni assez rapides, qu'elles n'atteignaient pas un niveau assez élevé pour rendre compte du phénomène que l'on examinait. Alors, par une appréciation plutôt instinctive que raisonnée de ce phénomène, visiblement sorti de l'impulsion de masses liquides promenées à la surface du globe, et l'associant au souvenir du déluge biblique, on donna le nom de terrain diluvien ou simplement de « diluvium » à ces amas super-

ficiels dans lesquels on croyait effectivement reconnaître un témoignage irrécusable du cataclysme qui avait failli détruire l'humanité voisine de son berceau.

Les mêmes géologues observèrent aussi des roches distribuées sans ordre apparent dans certaines régions et sur de grands espaces, quelquefois sur des pentes ou sur des plateaux et toujours sans rapport direct avec les élémens constitutifs du sol qui les portait. Ces matériaux hors place, toujours anguleux et comme posés à terre, entraînés par une force inconnue très loin des points d'origine d'où ils avaient été détachés à un moment et dans des circonstances indéterminées, reçurent le nom de « blocs erratiques. » C'étaient souvent des granits, des porphyres, des diorites, des grès d'une grande dureté ; leur dimension était parfois étonnante, leur poids prodigieux ; ils formaient çà et là des traînées, plus denses ou plus clairsemées dans certaines directions, comme si le phénomène ayant son origine et son point central quelque part avait ensuite perdu de son intensité en se propageant et s'écartant toujours plus dans le sens du rayon. D'une façon générale, c'était surtout au pied des Alpes et dans les plaines du Nord, à travers l'Allemagne, la Scandinavie, la Finlande et la Russie que les blocs erratiques avaient été rencontrés ; on distingua donc, non sans raison, deux ordres de phénomènes, analogues par leurs effets, mais qui pouvaient avoir relevé chacun d'une cause différente.

Le premier reçut le nom de « phénomène erratique des Alpes, » ou simplement de « diluvium alpin, » le second prit celui de « phénomène erratique du Nord. » Mais, il faut le dire, c'était là des lignes divisoires n'ayant rien de précis, confuses malgré leur apparente simplicité et accusant en réalité dans les phénomènes ainsi entrevus une complexité dont les explorateurs furent vivement frappés dès qu'ils voulurent examiner les choses de près. Il fallut alors une dépense énorme de travaux patiens et de recherches multiples avant d'y voir un peu clair. Ces recherches remplirent un demi-siècle ; elles durent encore et les ouvrages dont nous invoquons l'autorité en sont eux-mêmes un témoignage.

L'erreur de la première heure fut effectivement de vouloir tout expliquer avec un mot, — celui de courans diluviens, adopté par Cuvier parce qu'il semblait étayer et favoriser l'idée d'un déluge historique, dernier terme de ceux qui l'auraient précédé. Cette même pensée se trouvait d'accord avec celle des philosophes anciens, du *Timée* de Platon, des traditions égyptiennes, des croyances hébraïques et assyriennes. Cela suffisait alors pour rendre vraisemblable une opinion qui par elle-même ne reposait pourtant sur rien de réel. Si l'on avait dès l'origine soumis les élémens de la

question à une analyse rigoureuse que le temps a depuis amenée, on aurait été frappé avant tout de deux considérations sur lesquelles il faut bien que nous insistions en peu de mots, car en définitive elles donnent la clé de tout le reste.

Les vestiges qui relèvent des temps quaternaires ne sont pas uniquement des matériaux confusément accumulés çà et là par des eaux violentes et désordonnées. Avec un peu d'attention, il devient facile de les distribuer en plusieurs catégories, et chacune de ces catégories dépend d'une cause génératrice déterminée et spéciale. Il ne saurait donc être question d'un phénomène unique, encore moins d'un cataclysme ayant pour caractère l'universalité. Expliquons notre pensée : à côté des blocs erratiques, anguleux et certainement transportés, d'autres formations moins énigmatiques viennent également se ranger dans le quaternaire, dont elles font incontestablement partie. Ce sont en premier lieu des boues, des limons, des sédimens mêlés ou dépourvus de gravier, empâtant des débris, les uns usés ou polis, les autres anguleux, qui plus tard ont reçu les divers noms de *boulder-clay*, limon gris, limon rouge, *drift*, *lehm*, etc., tantôt épars, sans cohésion ni stratification, mais, ailleurs et sur d'autres points, pouvant revêtir l'aspect d'assises puissantes, régulièrement stratifiées, riches en mollusques et en ossemens caractéristiques de grands animaux.

Ce sont aussi de vastes tourbières ou, comme à Utznach et à Durnten, en Suisse, de vrais lits de combustible lentement accumulés, dans un calme profond, à l'abri de plusieurs générations d'arbres forestiers se remplaçant peu à peu.

Ce sont encore des tufs, c'est-à-dire des concrétions formées sous l'influence des eaux jaillissantes, ruisselant sur le sol avec une abondance extrême, déposant le calcaire dissous et moulant une foule d'objets mis à leur portée avec une fidélité et un fini qui supposent la plus parfaite tranquillité extérieure.

Ce sont des cavernes à ossemens, c'est-à-dire des cavités souterraines, que les eaux quaternaires, soit celles des pluies, soit celles des cours d'eau au moment des grandes crues, envahissaient, en y accumulant avec leur limon les débris de tous les animaux charriés par elles. Des infiltrations suintant des parois venaient ensuite consolider ces délaissemens, les durcir, et souvent les recouvrir d'un manteau de stalactites.

Enfin, ce sont des graviers fluviatiles, disposés en nappes étendues, en terrasses et en plateaux, distincts des graviers modernes, puisque nos faibles courans demeurés en contre-bas ne sauraient y atteindre ou s'en sont écartés depuis une époque trop lointaine pour que le souvenir en soit resté. Cependant ces formations sont trop

analogues par leur composition aux graviers, aux sables et aux lits de cailloux roulés actuels pour ne pas accuser la même origine.

Les choses se passaient donc dans le quaternaire comme de nos jours, toutes proportions gardées. Il y avait des tourbières, des lagunes, de grands fleuves ayant leur régime, leurs apports, leurs crues annuelles, leurs dépôts d'embouchure. Les cours d'eau entraînaient des débris, les accumulaient sur certains points et, partout où pénétraient ces eaux, les résidus qu'elles poussaient ont pu se rendre et s'amonceler. Il y avait aussi des sources pures et abondantes, entourées d'arbres, fréquentées par des animaux de toutes sortes, par l'homme aussi, nous le verrons plus tard. C'est là un ordre de choses parfaitement régulier, tout à fait normal, les fleuves étant beaucoup plus puissans, si l'on veut, les sources plus jaillissantes, les tourbières plus vastes, les animaux eux-mêmes plus redoutables et plus forts, l'homme en revanche plus faible et plus isolé. Mais cette nature, prise dans son ensemble, était calme et persévérante dans son énergique variété; elle nourrissait une foule d'êtres et voyait foisonner la vie de toutes parts. Le quaternaire, en un mot, ne saurait être ce théâtre, doté par l'imagination de décors fantaisistes, que les soi-disant courans diluviens sillonnaient incessamment, ravinant le sol, perçant les vallées, comblant les plaines, faisant dominer la violence et succéder déluges sur déluges. Ceux qui traçaient de pareils tableaux, sous l'influence inconsciente peut-être d'un préjugé religieux, se laissaient guider encore par les résultats d'un examen superficiel des formations et des phénomènes; mais il est juste d'ajouter que cette conception, si exagérée qu'elle paraisse, leur a été suggérée par une circonstance qui s'applique au terrain quaternaire et qui ne pouvait guère s'appliquer qu'à lui dans la série immense des étages successifs. Ce sera pour nous la seconde des considérations préliminaires que nous avions en vue.

En effet, il est nécessaire de le répéter, le quaternaire est le plus récent, le plus élevé par cela même et le seul réellement superficiel de tous les termes qui composent l'échelle des terrains sédimentaires. Cette échelle, rigoureusement graduée, part du silurien, qui en est le plus bas échelon, pour aboutir supérieurement à ce qu'on nomme le *pliocène* ou étage tertiaire récent, qui passe au quaternaire presque insensiblement. C'est à raison même de sa nouveauté que ce dernier terrain garde à peu près intacts les vestiges de tous les effets dus à l'action des eaux à la surface du sol. Remarquons-le, à quelque âge que l'on se transporte par la pensée, si on laisse de côté les êtres vivans pour ne considérer que les élémens physiques et matériels, il s'en trouvera parmi eux de purement inertes, comme les roches, mais il n'en sera pas de même

de tous ni en particulier de l'atmosphère et des eaux qui sont mobiles, qui flottent à l'état de gaz, de vapeurs, ou qui tombent à l'état liquide, coulent sur le sol incliné et circulent dans ses veines. L'eau déplace et remanie incessamment toutes choses sur le globe, et le travail qui résulte de ses mouvemens se traduit tantôt par des érosions qui attaquent les parties saillantes de l'écorce, tantôt par des amas qui accompagnent les courans, tantôt enfin par des dépôts stratifiés qui s'accumulent au sein des mers. Ainsi, quel que soit l'âge que l'on choisisse, le résultat matériel du temps écoulé se résumera toujours dans deux catégories de dépôts formés par les eaux : ceux de la superficie, c'est-à-dire ceux qui se constituent sur le sol émergé, insulaire ou continental, de chaque époque, et ceux qui reposent dans le fond des bassins, sous les eaux maritimes ou lacustres de ces mêmes époques. Seulement, entre ces deux catégories il existe une différence essentielle dont les initiateurs de la géologie négligèrent de se préoccuper, c'est que la seconde seule est durable, tandis que la première s'efface et disparaît plus ou moins vite, à mesure que le temps se déroule. Les dépôts sous-lacustres ou sous-marins sont en effet les seuls qui soient régulièrement stratifiés ; en se succédant, ils se recouvrent mutuellement et demeurent paginés comme les feuillets d'un livre. Par leur moyen seulement, il est possible d'établir une chronologie relative et d'en déterminer les élémens. Leur comparaison, en faisant ressortir le synchronisme de certaines couches, permet encore de tenir compte des lacunes que chaque série locale peut et doit présenter.

Une seule condition est nécessaire pour que la science profite de ces avantages, et elle est facilement saisissable, c'est que ces terrains deviennent accessibles latéralement et, s'il se peut, que leur tranche se découvre. En d'autres termes, il faut qu'ils aient été émergés et fracturés, condition qu'à la longue le temps finit toujours par réaliser. — La première de nos catégories, celle des formations superficielles, a d'autres avantages et une utilité particulière : elle traduit plus fidèlement l'aspect des anciens phénomènes et la physionomie de la surface à un moment donné. Une comparaison fera saisir la différence que nous cherchons à exprimer. Les lits stratifiés sont comme un herbier dans lequel aucun désordre ne saurait se produire, tant que les feuillets étiquetés qui contiennent les plantes desséchées occupent la place relative qui leur est assignée ; les formations superficielles ressembleraient plutôt à un jardin abandonné dans lequel l'ordonnance générale serait encore visible, tandis que les plantes dispersées et redevenues sauvages ne se montreraient plus que dans un mélange confus.

Puisqu'il faut du temps pour que les dépôts, d'abord cachés au

fond des mers, se relèvent et se montrent à nu, il n'y a rien de surprenant à ce que les couches quaternaires soient à peu près inconnues, rien de surprenant à ce que l'étalon propre à mesurer la chronologie relative de cet âge ne soit pas entre nos mains. En revanche, dès que l'on s'enfonce dans le lointain des âges, la surface terrestre ou, pour mieux dire, la partie émergée de cette surface, incessamment remaniée, ne garde que des traits épars et isolés de ce qu'elle a été à un moment donné. Qui nous dira ce que furent, sauf dans les lignes les plus générales, les accidens du sol, le cours des rivières, les graviers et les limons de l'éocène, du miocène même, période déjà plus récente? Nous ne saurions le dire : quelques tufs démantelés, quelques dépôts geysériens, comme le sidérolithique, des poudingues d'une signification douteuse, c'est tout ce qui nous reste de la superficie terrestre de ces époques. Déjà cependant le « pliocène, » plus rapproché, nous laisse entrevoir plus clairement la disposition du sol contemporain, tandis que, par une conséquence inverse, les dépôts marins de cet étage tendent à se réduire par la raison péremptoire qu'ils ne sont que partiellement émergés. Au contraire, les grandes vallées où coulaient dès lors les fleuves laissent entrevoir leur direction ; les reliefs comme les dépressions s'accentuent ; on voit que les uns et les autres tendent à se rapprocher de ce qu'ils sont encore maintenant. Mais si l'on franchit un degré de plus et que l'on touche au quaternaire, on s'aperçoit que ce terrain est en géologie ce que Pompéi est pour l'archéologie : reliefs, fleuves, marais, sources, vallées et montagnes, distribution géographique des plantes et des animaux, phénomènes physiques et climatologiques, tout cela se retrouve à des indices à demi effacés, mais encore reconnaissables. Sur tous ces points, la ressemblance est frappante entre l'Europe d'hier et celle d'aujourd'hui. Les différences elles-mêmes sont mises en saillie par le rapprochement minutieux que l'on peut faire de l'état ancien avec le nouveau. L'analogie est trop intime pour que les contrastes eux-mêmes ne deviennent pas saisissans et faciles à déterminer pour celui qui observe avec méthode.

Un des paradoxes géologiques les plus persistans est celui qui plaçait dans le quaternaire, en lui attribuant une importance singulière, le phénomène connu sous le nom de « creusement des vallées. » — Si l'on avait voulu dire simplement que l'action des eaux, plus puissante pendant le quaternaire qu'elle ne l'était de nos jours, avait eu pour effet une désagrégation opérée sur une plus grande échelle des berges et des pentes ; si l'on avait ajouté que par cela même il avait existé, à cette époque, une lutte prolongée contre les obstacles opposés par les accidens du sol au passage des courans et, par suite, une accumulation plus considérable

de tous les matériaux susceptibles d'être entraînés par eux, on aurait proclamé une vérité applicable à tous les temps et à tous les pays. On le sait, l'abondance des précipitations aqueuses suffit pour imprimer au régime des fleuves et de leurs affluens une élévation proportionnelle. A ce compte, il est bien certain que, sur une foule de points, le percement et l'élargissement des vallées actuelles remontent précisément au quaternaire et doivent être considérés comme un résultat du travail des eaux à ce moment. Mais de là à admettre, comme on le faisait, que les vallées auraient été façonnées à l'aide d'une dernière opération de la nature achevant de les creuser comme elle avait auparavant élevé les montagnes, il y a une distance énorme qu'il est juste de faire ressortir, en même temps qu'une invraisemblance à repousser.

Depuis qu'il pleut sur la terre, c'est-à-dire toujours et dans tous les temps, et dès que le sol eut présenté des obstacles superficiels, par conséquent des digues s'opposant au passage des eaux, il y a eu aussi des vallées, et ces vallées ont dû s'élargir par érosion. Elles ont dû en même temps, une fois établies, persister à servir de cuvette aux eaux courantes, tant que des mouvemens physiques, c'est-à-dire des émersions et des dislocations, ne sont pas venus modifier l'orographie et ouvrir aux eaux contemporaines de ces mouvemens une nouvelle direction avec de nouveaux chemins. Ces changemens se sont effectivement réalisés autrefois et à bien des reprises; mais comment, dans quelle mesure chaque fois, avec quelle lenteur ou quelle rapidité? — Nous sommes assurés, remarquons-le, de l'existence de ces mouvemens d'émersion, d'affaissement ou de fracture; nous en constatons les effets, mais l'éloignement nous en dérobe d'une façon absolue la nature vraie, et cela par une raison péremptoire, c'est qu'insensibles ou brusques, de pareils phénomènes auraient cependant abouti à des résultats identiques. Quoi qu'on en dise, entre une chaîne de montagnes surgissant toute fumante des profondeurs du sol, comme certains savans le voient dans leurs rêves, et une masse qui aurait mis des myriades de siècles à cesser d'être horizontale pour s'incliner, se fracturer graduellement en s'affaissant d'une part et se relevant de l'autre jusqu'à la verticale, l'œil du géologue le plus exercé ne saurait signaler aucune différence ostensible. En distinguerait-on davantage si l'on comparait un édifice ruiné subitement par un tremblement de terre à un autre qui, perdant peu à peu son aplomb, se serait graduellement écroulé?

En réalité, les vallées sont de tous les temps et de toutes les régions; elles sont une conséquence de l'orographie; elles ont dû se succéder, se remplacer, se souder mutuellement ou se transfor-

mer dans la mesure même des transformations de la surface. Dans notre Europe particulièrement, qui vers le milieu des temps tertiaires était encore découpée d'un bout à l'autre par une mer intérieure, les vallées actuelles, au moins les principales déjà ébauchées, avaient représenté les fiords ou les bras de cette mer, ou bien avaient servi de cuvettes à d'anciens lacs. Tracées généralement sur le parcours ou dans la direction des lignes de fentes, elles ont dû revêtir peu à peu leur aspect actuel, après le retrait final de la méditerranée miocène. Alors seulement les cours d'eau se sont distribués de façon à gagner de tous côtés les pourtours du nouveau continent qui avait acquis à peu de chose près l'étendue et le relief que nous lui connaissons. Le massif des Alpes, en achevant de se prononcer lors du pliocène, constituait enfin l'ossature centrale de ce continent. Il en formait l'accident dominateur, comme l'Himalaya pour l'Asie. Le rapprochement est juste, puisque la disposition orographique est la même des deux parts, toutes proportions gardées; l'altitude des deux chaînes se trouvant en rapport avec l'espace continental étendu à leur pied.

Ainsi, quand on va au fond des choses, ce rôle attribué si longtemps aux courans diluviens, comme s'il s'agissait d'un phénomène d'un ordre spécial, s'amoindrit et tend à reprendre son véritable sens. D'ailleurs où faudrait-il placer le point de départ de pareils courans sans toucher à la légende et sans faire abstraction des lois ordinaires de la physique qui président aux mouvemens des eaux? Tantôt ce sont des masses liquides parties des régions polaires qui auraient submergé le nord, striant les roches, entraînant les débris, balayant tous les obstacles, s'épanchant sur une immense étendue; c'était l'opinion de M. Durocher dans son mémoire sur les *Phénomènes diluviens du nord de l'Europe* (1); tantôt, c'est l'océan tout entier qui, refoulé subitement, aurait franchi ses limites et recouvert de ses vagues tous les continens.

On n'ignore pas que c'est à l'action de ces mêmes courans devenus glacés par un abaissement rapide de la température que l'ensevelissement des cadavres de mammouths et de rhinocéros dans le limon de la Léna a été souvent attribué, bien que toujours sans preuves. Si l'on accepte l'hypothèse de la destruction instantanée de ces animaux par le froid et l'inondation réunis, il faudrait, remarquons-le en passant, l'appliquer à d'autres squelettes de ces mêmes espèces souvent retirés entiers des tourbières, des lehms, des graviers de diverses parties de l'Europe. N'a-t-on pas reconstruit, avec tous leurs ossemens remis en place, des éléphans, les uns pliocènes,

(1) Ce mémoire, présenté à l'Académie des sciences, date de janvier 1842.

les autres quaternaires, que l'on admire dans nos grands musées? L'éléphant « méridional » du Muséum de Paris a été extrait d'une vase durcie, sorte de fondrière marécageuse des environs de Durfort (Gard), où l'animal gigantesque s'était enfoncé debout, entraîné par son propre poids. Il est vrai que ces fossiles n'ont pas gardé leur peau et jusqu'à leur chair comme ceux découverts en Sibérie; mais cet état de conservation, uniquement dû aux propriétés d'un sol glacé, n'a rien à voir avec le phénomène violent et général que l'on a si gratuitement invoqué. D'ailleurs, puisqu'il s'agit de masses d'eau venues du pôle ou d'ailleurs, d'une débâcle submergeant d'immenses étendues, où faudrait-il placer le point de départ de l'impulsion qui aurait fait mouvoir ces eaux? Les régions arctiques auraient-elles renfermé quelque part des écluses pour les retenir et les lancer ensuite sur des plans inclinés de manière à accélérer leur vitesse et à accroître leur force? Conçoit-on, comme on l'a supposé quelquefois, les glaces polaires fondues en quelques jours et s'écoulant de toutes parts! Si c'est à une convulsion intérieure, à un déplacement de l'axe terrestre, à un glissement des pôles que l'on veut avoir recours, on tombe aussitôt dans l'inconvénient d'invoquer une merveille gratuite. Il est vrai que les coups de théâtre ont été longtemps familiers à ceux même des géologues aux yeux desquels la théorie scientifique la mieux enchaînée, la plus conforme à la marche progressive qui gouverne la nature paraît une énormité, tandis que ceux qui l'adoptent passent pour des esprits chimériques. Comment expliquer une pareille contradiction, sinon par un penchant de l'intelligence humaine, facile à accueillir ce qui flatte les opinions qu'elle caresse et portée à combattre ou à dédaigner tous les argumens susceptibles de servir d'appui aux idées qu'elle repousse?

La théorie glaciaire, graduellement mais solidement établie, a seule mis fin à ces anomalies. Après qu'elle eut été inaugurée par l'Anglais Playfair, développée plus tard par Wenetz et Jean de Charpentier, que de luttes pour la faire accepter! quelle longue série de recherches poursuivies sur les lieux, dans les Alpes, les Vosges, les Pyrénées, en Angleterre, en Scandinavie, aux États-Unis et jusque dans les régions de l'extrême Nord! Que d'efforts accumulés pour faire toucher au doigt les analogies, les similitudes des phénomènes anciens comparés à ceux de nos jours, l'identité des blocs erratiques et des blocs transportés par les glaciers modernes ou par les glaces flottantes; des roches striées, cannelées ou polies avec celles de même nature que raient et polissent les glaciers actuels, en glissant sur un plan incliné, dans leur marche que rien n'arrête! Comment ne pas citer les noms de Martins, de Desor,

d'Agassiz, de Lyell, de Nordenskiöld, etc., qui marchèrent à l'assaut de l'ancienne doctrine, qui, elle aussi, trouva des défenseurs attardés ou des auxiliaires obstinés dans Élie de Beaumont, qui résista jusqu'à la fin, dans Durocher, dont nous avons parlé plus haut, dans Léopold de Buch, le compagnon de Humboldt? Celui-ci, maintenant le système des courans diluviens, évalua jusqu'à leur rapidité, qui avait été, selon lui, de 19,460 pieds cubes par seconde; il croyait expliquer leur présence et leur force irrésistible en faisant intervenir la chaîne granitique du Mont-Blanc, subitement soulevée et soulevant par contre-coup les eaux de la mer. MM. Falsan et Chantre ont résumé en quelques pages animées ce débat contradictoire, au bout duquel la vérité, comme toujours triompha, mais en entraînant, il faut le dire, à des exagérations parfois regrettables ceux qui en furent les premiers champions. La contestation des faits les plus légitimes et les mieux prouvés, obligea les « glaciéristes » de les faire ressortir, et porta certains d'entre eux à trop généraliser, dans son principe aussi bien que dans ses conséquences, le phénomène de l'extension des anciens glaciers. L'âge correspondant à cette extension devint pour eux la période « glaciaire, » puis celle « du froid glaciaire. » Ce fut dans leur pensée la glace envahissant notre continent ou, pour mieux dire, notre hémisphère tout entier, faisant tout périr, régnant exclusivement sur des solitudes désolées, peuplées uniquement de rennes, de marmottes, d'animaux hibernans, de plantes alpines ou polaires. Cette destruction presque complète des êtres vivans nécessitait une nouvelle création, bientôt suivie de l'apparition de l'homme. Agassiz, esprit remarquablement actif, mais entier, et théoricien résolu, se fit le propagateur de ces idées aussi extrêmes que celles qu'il avait contribué à renverser; il crut les avoir étayées de preuves irrécusables. Nous reviendrons pour les combattre sur les opinions d'Agassiz et de ceux qui l'ont suivi; mais voyons maintenant, en consultant MM. Falsan et Chantre, ainsi que le livre anglais de M. Geikie, en quoi consiste la théorie glaciaire. Après cette définition, nous serons plus à l'aise pour en critiquer les côtés excessifs en la ramenant à des limites raisonnables, en concordance parfaite avec les notions tirées des autres parties de la science.

II.

La base solide sur laquelle s'appuie l'édifice entier de la théorie glaciaire n'est autre que l'étude raisonnée des glaciers actuels. C'est en se rendant compte du mode de formation de ceux-ci, de leur marche et des conséquences de cette marche que l'on a réussi

à expliquer ce qui paraissait d'abord énigmatique et ce que l'on attribuait originairement à une force inconnue et prodigieuse dans les phénomènes anciens. En un mot, grâce à cette étude, les rêves de l'imagination ont fait place à la simple réalité. Il serait cependant bien long de reprendre ici, pour en exposer le mécanisme, tout ce qui concerne les glaciers. Non-seulement l'espace n'y suffirait pas, mais pour être complet il faudrait revenir en arrière et imiter les auteurs qui nous servent de guides, en montrant à quel point l'ignorance où l'on était, lors des premières recherches, de ce qu'était un glacier, augmentait les difficultés de la question. Même en admettant l'assimilation des matériaux et des indices respectifs, en reconnaissant comme évidente par conséquent l'intervention des glaciers quaternaires dans la formation erratique, on n'avait pas atteint le but, il fallait encore expliquer et définir les lois qui président à la constitution même des glaciers, et il se trouva que ce phénomène, assez peu compris jusqu'alors, était justement des plus complexes dans ses effets, des moins saisissables au premier abord dans ses causes immédiates de tous ceux qui se manifestent encore sous nos yeux. Il a fallu des années, et en définitive on a dû recourir aux déductions les plus délicates de certaines lois physiques pour atteindre à une solution.

Assurément, si les glaciers n'eussent pas fonctionné sous nos yeux, hypothèse concevable puisque la plupart ne sont que des résidus de ceux d'autrefois, — si un examen suivi et minutieux de leurs procédés n'avait pas été possible, jamais l'esprit humain, si subtil qu'on le suppose, n'eût été capable de découvrir et de reconstituer ces procédés à l'aide de leurs vestiges seulement. C'est là ce qui justifie l'étrangeté des hypothèses soulevées à l'origine par l'aspect du terrain erratique, à une époque où l'étude des glaciers actuels était elle-même dans l'enfance. — En gros, et pour tout condenser en quelques lignes, l'origine d'un glacier doit être cherchée dans la neige des hauts sommets, qui se condense à mesure qu'elle s'accumule et se convertit en glace par la pression combinée avec le gel et le dégel successifs des parties superficielles. Elle tend alors à descendre par un mouvement continu, variable selon les circonstances, qui imprime à l'ensemble du glacier, bien qu'avec une lenteur incomparablement plus grande, la marche et les allures d'un véritable fleuve, suivant les pentes à son exemple, coulant comme lui dans le fond des vallées, ayant de plus la faculté de remonter les talus anticlinaux pour s'épancher de nouveau après les avoir dépassés. Cette faculté de se mouvoir et de se mouvoir régulièrement dans une mesure déterminée, proportionnelle à l'inclinaison du sol sous-jacent, a été diversement expliquée. On a

d'abord invoqué simplement les lois de la pesanteur; mais comme la glace est un corps solide, elle aurait dû se comporter à la façon d'une roche d'égale consistance. On aurait beau cependant accumuler de l'argile durcie par grandes masses, elle ne coulerait pas, et une fois amoncelée dans un fond, elle n'obéirait pas à un mouvement ascensionnel pour se frayer plus haut une nouvelle issue. On a dit alors que la glace se comportait à la façon d'un corps visqueux, d'une lave pâteuse dont les particules n'auraient entre elles qu'une demi-cohésion; elles conserveraient une certaine mobilité qui leur permettrait de s'avancer à la façon des liquides. Cependant la consistance rigide de la glace montre qu'elle possède la solidité d'une roche véritable. L'explication réelle a été finalement trouvée; M. Geikie la met en plein jour dans son livre. Elle intéresse par sa simplicité, en même temps qu'elle témoigne de l'esprit ingénieux du Dr Croll, à qui est due la théorie.

Pour la saisir, il faut d'abord se rappeler que l'eau à l'état de glace acquiert un volume plus considérable qu'à l'état liquide; il faut encore se représenter la glace la plus compacte en apparence comme un corps poreux, formé d'une immense agrégation de petits cristaux enchevêtrés et laissant entre eux d'innombrables interstices ou canalicules, dans lesquels l'eau redevenue liquide peut s'introduire de toutes parts. En dernier lieu, la glace d'un glacier n'a rien par elle-même de comparable à la structure d'une roche ou d'une substance minérale ordinaire qui persiste dans le même état sans éprouver de changement moléculaire. Cette glace, au contraire, subit des influences de pression et de chaleur inégalement distribuées qui, même en hiver, mais surtout en été, font repasser à l'état liquide certaines parties de la masse, principalement celles qui avoisinent la surface et auxquelles le soleil, la pluie ou seulement l'atmosphère communiquent incessamment de la chaleur. En outre, la masse du glacier, par suite de ces alternatives, se fend, se disjoint, présente des crevasses et des cavités qui offrent aux particules redevenues liquides une issue toujours ouverte vers l'intérieur. L'eau s'écoule donc sans trêve, et par le mouvement qui l'entraîne de haut en bas, par la capillarité qui lui permet de s'infiltrer dans les moindres intervalles, elle imbibe la glace; mais le contact avec celle-ci suffit pour qu'elle se congèle de nouveau, en occupant par cela même un espace plus considérable qu'auparavant. Ce dernier effet se produit nécessairement, quelle que soit d'ailleurs l'étendue petite ou grande des cavités remplies par l'eau au moment où elle passe de l'état liquide à l'état solide. De là une pression exercée contre les parois déjà glacées; de là une expansion forcée et une dilatation consécutive de toute la masse; de là enfin,

comme dernière conséquence, une poussée continue qui doit aboutir en avant et faire marcher le glacier dans la seule direction qu'il lui soit possible de prendre, celle de la moindre résistance au mouvement qui l'oblige d'avancer.

Il est facile de concevoir maintenant ce qui se passe de nos jours et ce qui a dû se passer autrefois avec les anciens glaciers. Non-seulement le glacier marche, mais avec lui cheminent tous les matériaux qu'il entraîne. Ces matériaux sont de deux sortes : les uns comprennent tous les fragmens anguleux ou non, tous les graviers et les particules limoneuses que les eaux de fonte ou celles qui descendent des pentes limitrophes, après les pluies, entraînent dans les fentes ou par les crevasses et qui arrivent de quelque façon que ce soit sous le glacier. Un courant liquide, mais boueux et chargé de détritus caillouteux, suit toujours ainsi le glacier et se trouve compris entre la roche sous-jacente et la face inférieure de ce même glacier.

Il se produit donc ici, par un effet du mouvement continu que nous venons de signaler, absolument le même phénomène que lorsqu'on cherche à polir des blocs de marbre ou de grès à l'aide d'un sable mouillé. La masse détritique qui fait l'office de sable, incessamment poussée et pressée contre la roche qui sert de lit au glacier, la burine, lui imprime des raies, des stries, ou la polit, tandis que les fragmens mobiles éprouvent de leur côté les mêmes effets. C'est toujours la roche la plus dure qui raie ou polit celle qui a moins de fermeté, et ces stries, ces cannelures, ces traits de polissage sont constamment dirigés dans le sens de la marche du glacier, divergens quand il se divise en plusieurs branches ou qu'il change de direction, parallèles quand il s'avance régulièrement dans une direction déterminée.

Tous ces matériaux et l'eau qui les accompagne se déversent ensuite à l'extrémité inférieure du glacier. Ils sont ordinairement assez abondans pour former un cours d'eau considérable, toujours boueux et mêlé de fragmens détritiques dont l'origine est facile à reconnaître. L'Arve à Chamonix et la rivière de Saint-Gervais fournissent des exemples bien connus de ces déjections torrentielles. Après leur sortie du glacier, on conçoit que des élémens si divers se déposent dans l'ordre même de leur pesanteur et de leur volume relatifs, les plus gros fragmens plus ou moins striés ou polis avant tout le reste, les graviers un peu plus loin, enfin les limons plus loin encore, à mesure que les eaux qui les tiennent en suspension se décantent, et souvent au fond d'un lac, comme il arrive pour le Rhône, boueux à son entrée dans le Léman, si pur et si transparent à sa sortie. Les déjections glaciaires observées sur

des points où il n'existe plus de glaciers, mais reconnaissables à des traits décisifs et accusant une origine quaternaire ont reçu divers noms. En Écosse, où elles recouvrent toute la surface, et dans une partie de l'Angleterre, ailleurs encore, elles sont connues sous le nom de *drift :* ce sont des accumulations incohérentes de gravier, de sable, d'argile et d'autres matériaux couvrant une vaste portion du pays et divisibles, selon M. Geikie, en deux séries qu'il appelle le « drift supérieur » et le « drift inférieur. » L'élément le plus caractéristique du drift inférieur est le « *till* ou *boulder-Clay*, » argile tenace, mélangée çà et là de fragmens de roches émoussés ou semi-anguleux, ordinairement striés ou polis à la surface. — Le *lehm*, ou limon confusément stratifié de la vallée du Rhin, ne paraît être qu'une boue glaciaire transportée par les eaux du fleuve qui se dépouillaient de leurs élémens les plus fins, en reprenant peu à peu leur clarté.

Une autre catégorie d'élémens rocheux auxquels les glaciers servent de véhicule ne cheminent plus au-dessous de lui, mais se trouvent disposés à sa surface. Ces élémens sont évidemment ceux qui correspondent aux blocs erratiques quaternaires. Ils ne sont plus que curieux à examiner à raison même de cette assimilation. — Ce sont des blocs généralement anguleux et de dimension inégale, détachés des hauts sommets, roulés par les torrens ou entraînés par leur propre poids le long des pentes et qui viennent successivement prendre place sur le glacier. Portés par lui, enchâssés par la base dans la substance solide et cristalline qui les soutient, ils marchent avec elle, comme des pierres de construction que soutiendrait un radeau, mieux encore, que traînerait un wagon glissant sur les rails d'un plan incliné. Une partie de ces blocs, rejetés le long des bords où ils vont échouer, s'accumulent en une double traînée longitudinale, semblable aux digues et aux jetées qui protègent les bords de nos rivières contre les crues. D'autres, et ce sont les plus gros, poursuivent leur marche, descendent les pentes et les remontent avec la glace pour aller enfin se précipiter à l'endroit même où se termine le glacier. Ceux-là aussi s'accumulent en jetées transversales; ils forment parfois par leur entassement des barrages qui, cimentés ensuite par le limon, peuvent donner lieu à des lacs artificiels situés en amont ; ce sont là les moraines frontales ou terminales, plus ou moins développées, plus ou moins régulières selon les allures du glacier lui-même, susceptibles de se déplacer avec lui, avançant ou reculant selon les cas, mais toujours présentes en contre-bas des glaciers actuels et visibles aussi lorsqu'on explore l'emplacement des anciens glaciers pour reconnaître jusqu'où ils se prolongeaient.

Les apports de blocs de toutes dimensions ne font jamais défaut aux glaciers dans les hautes vallées dont ils occupent le fond. Comme le remarque M. Geikie, la dénudation des pentes supérieures est complète, parfois étonnante, dans les régions montagneuses. Le sol incliné est souvent couvert de débris épars. Point de végétation pour retenir les eaux qui ravinent le sol ; les roches surplombent ; les alternatives de froid extrême et de chaleur passagère, le gel et le dégel en activité permanente, l'intensité des averses et les coups répétés de la foudre fendent de tous côtés les roches et détachent fréquemment d'énormes masses. Tous ces fragmens vont aboutir au glacier qui les retient et ne les rend plus jusqu'au moment où la glace les abandonne en leur assignant le plus souvent très loin de leur lieu d'origine une place désormais définitive. Ce que sont de nos jours les glaciers alpins, ceux des temps secondaires l'étaient avec une incomparable grandeur en plus ; nous en jugerons bientôt. Dans les limites beaucoup plus modestes qu'ils comportent actuellement, les glaciers remplissent un rôle et des fonctions harmoniques dont M. Geikie a eu soin de faire ressortir l'utilité. Grâce au mécanisme qui les fait mouvoir, ils soutirent des hauts sommets les neiges qui sans eux s'y accumuleraient sans terme en masses inertes, accablant les montagnes de leur poids et enlevant à la circulation générale des eaux qui, grâce à eux, s'infiltrent dans le sol et vont alimenter les grands fleuves ou qui jaillissent en sources bienfaisantes au sein des vallées inférieures.

Si l'on veut apprécier les conséquences que peut entraîner le régime de l'extension indéfinie des glaciers, sous l'empire de circonstances favorables à leur formation, — et par cela même ce qui a dû se passer sur bien des points de l'Europe quaternaire, — on n'a qu'à se transporter dans le Groënland, sur cette terre si étendue qu'elle constitue à elle seule un petit continent entièrement envahi par les glaces. Le Groënland, dont la configuration physique rappelle beaucoup celle de la Norvège, présente comme celle-ci, le long de ses côtes, de nombreuses sinuosités, taillées hardiment en escarpemens qui s'avancent en laissant entre eux de profondes découpures par où la mer pénètre dans l'intérieur des terres : ce sont les fiords des Scandinaves. Ces fiords communiquent ordinairement avec des vallées qui servent de déversoirs à des cours d'eau alimentés par des ruisseaux qui descendent de toutes les pentes et parcourent en se ramifiant toutes les vallées secondaires, jusqu'à ce que l'on atteigne, en les remontant, la base des points culminans et des cimes neigeuses. C'est ainsi en effet qu'est la Norvège et que devrait être le Groënland ; mais depuis un âge très lointain, qui pourtant ne remonte pas au-delà de la partie moyenne du ter-

tiaire, les glaciers ont prévalu sur cette dernière terre; ils se sont avancés à travers le labyrinthe des grandes vallées; ils ont débordé sur les plaines, surmonté les plateaux; ils ont comblé toutes les profondeurs et vont de toutes parts déboucher dans la mer, où ils déversent leurs masses énormes, tantôt en plongeant leur pied directement au sein des flots, tantôt en laissant entre le point où ils terminent et la plage un espace relativement étroit. Cet espace, réduit à quelques milles, se déploie en une vallée ouverte où coule alors un véritable fleuve, comme celui que découvrit le docteur Kane et qu'il nomma la rivière de Mary Minturn. C'était une masse d'eau puissante, qui circulait librement à une époque de l'année où le reste de la contrée était encore recouvert d'une glace épaisse. C'est là un étrange phénomène au premier abord, mais M. Geikie fait remarquer que la glace est mauvaise conductrice de la chaleur, que le froid le plus formidable ne peut se transmettre au-dessous d'une certaine épaisseur de cette substance, de telle sorte que, dans les profondeurs de glaciers incessamment en marche, qui sillonnent, qui broient et qui polissent la surface de la terre arctique dont ils ont pris possession, il y a des myriades de siècles, l'eau liquide joue encore un certain rôle; elle pénètre dans des canaux et remplit des cavités que le regard ne saurait atteindre et que l'imagination a peine à se figurer.

Au Groënland, en effet, une étroite ceinture littorale où la neige et la glace fondent en été et que recouvrent aussitôt d'éphémères pelouses étoilées de fleurs, est la seule zone qui soit habitable; là seulement errent les Esquimaux et se rencontrent les colonies danoises; plus loin c'est le désert inabordable, sans chemins, hérissé de crevasses où trébuche le pied de l'homme, au sein d'un chaos sans limites. Les tourmentes de neige, les vents glacés en hiver, en été les ouragans furieux qui épargnent la côte et s'y déchaînent sans trêve, arrêtent forcément le voyageur le plus hardi. Cependant, rien n'est absolument inabordable à l'amour de la science, au désir de voir et de toucher ce qui passe pour n'être pas accessible. Quelques hommes ont affronté ces périls.

Le docteur Hayes, parti du Port-Foulke, gravit la côte et s'avança avec sa petite troupe à près de 60 milles sur le grand plateau qui domine la plage; ils y furent assaillis par une tempête furieuse qui ne sévissait pas dans la région située au niveau de la mer et qu'il se hâta de regagner. — Mais celui à qui revient l'honneur de l'excursion la plus longue et la plus complète, constituant un véritable voyage d'exploration à l'intérieur du Groënland, est certainement le professeur Nordenskiöld, que la population parisienne a si bien accueilli l'an dernier à son retour de Sibérie. Nordenskiöld remon-

tant au fond du fiord Auleitsivik, par 68 degrés latitude nord, parcourut une distance de 30 milles au-delà de ce point. Les vues qu'il rapporta de ce voyage, reproduites par la photographie, rendent très exactement l'aspect désolé du pays; on se croirait transporté sur la croupe centrale du Mont-Blanc, au milieu de ces champs de glace doucement inclinés qui vont aboutir au Jardin. Au Groënland, c'est aussi un vaste plateau ondulé et crevassé, parsemé d'éminences, mais partout recouvert par la glace et la neige. Des accidens viennent pourtant interrompre cette monotonie. Malgré la lenteur du mouvement général, l'assise glacée ne s'arrête pas; sa marche, combinée avec le dégel des courts étés de ces régions, provoque des fentes, de larges crevasses, même des dépressions qui constituent des vallées d'érosion, sans rapport avec la figure du sous-sol entièrement caché. La glace forme ici un autre sol superposé au premier qui n'est visible nulle part. Elle a ses infiltrations qui, sur une foule de points, jaillissent en sources, retombent en cascades et coulent comme de véritables fleuves. Nordenskiöld fut arrêté à son retour par une rivière considérable dont il remonta le cours jusqu'à son origine; il la vit s'échapper d'une crevasse perpendiculaire et, après l'avoir longée pendant longtemps, il dut renoncer à la traverser faute de pont.

La plupart des glaciers du Groënland, lorsqu'ils ont franchi toutes les barrières et suivi la voie déclive qui les conduit à la mer, plongent directement dans ses eaux; ils forment un talus massif et cristallin qui ne flotte pas, mais qui descend plus ou moins profondément, gardant sa cohésion et prolongeant sa marche. Il vient cependant un moment où le poids des vagues ébranle et détache des blocs qui flottent aussitôt. Ce sont les glaces flottantes, ou *icebergs,* dont quelques-uns, il est vrai, proviennent de la ceinture littorale disposée en banquise ou même de la glace qui se forme, toujours en petite quantité, à la surface de la mer ; mais le plus grand nombre et les plus considérables de ces icebergs doivent certainement leur origine à la terminaison frontale des glaciers arctiques. Ces glaces flottantes atteignent parfois des dimensions étonnantes. Le docteur Hayes en a considéré, au nord de la baie de Melville qui mesuraient, selon lui, jusqu'à 27 milliards de pieds cubes et qui ne pesaient pas moins de 2 milliards de tonnes. Un autre iceberg aperçu par le capitaine Ross, à son premier voyage, plongeait dans l'eau jusqu'à 112 mètres et son poids fut évalué à 1,292,397,063 tonnes.

Les icebergs ont aussi joué un rôle considérable à l'époque quaternaire. Il est difficile de ne pas leur attribuer le transport d'une partie au moins des détritus glaciaires et des blocs erratiques distribués à travers l'Angleterre, l'Allemagne du Nord et les plaines

de la Russie. Les blocs de Finlande ont été transportés avec leurs arêtes vives jusqu'à Twer et aux alentours de Moscou, à 150 lieues de leur lieu d'origine. On en a même observé en Pologne qui auraient parcouru 250 lieues. Des blocs de grès, dont quelques-uns mesurent jusqu'à 840 mètres cubes, ont été rencontrés en Poméranie. D'autres à Memel proviennent des bords du lac Onéga et se trouvent situés à 245 lieues de leur point de départ. Il existe en même temps une proportion décroissante, comme si les blocs les plus considérables avaient échoué les premiers. Près de Moscou, le diamètre des fragmens de granit et de diorite excède rarement un mètre, tandis qu'il est souvent de plusieurs mètres à Saint-Pétersbourg. Si donc, comme on est en droit de l'admettre, de l'aveu des géologues régionaux, à la suite d'un abaissement de tout le nord de l'Europe, les plaines septentrionales de ce continent ont été submergées par une mer peu profonde et faiblement salée du milieu de laquelle les massifs scandinaves se dressaient, couverts de glaciers, les icebergs qui s'en détachaient et qui flottaient ensuite dans la direction du sud ont dû transporter et disséminer les blocs qu'ils entraînaient avec eux et les déposer en échouant. En prenant Stockholm comme un point central, la limite de la dispersion des blocs décrirait une demi-circonférence dont le rayon allant jusqu'au-delà de Moscou ne serait pas moindre de 280 lieues.

D'après Erdmann, la Scandinavie aurait éprouvé, pendant la durée du quaternaire, des mouvemens oscillatoires et modifié à plusieurs reprises ses contours et son relief. — M. Geikie, s'attachant à la région britannique, distingue plusieurs âges et plusieurs états successifs. A l'époque du « Forest-bed » de Norfolk, le sud de l'Angleterre, joint au continent et jouissant d'un climat relativement doux, avec un relief supérieur d'au moins 300 mètres au relief actuel, est fréquenté par les grands mammifères qui peuplaient alors le reste de l'Europe. Ensuite se prononce la première invasion glaciaire; la mer gagne sur les terres et la glace elle-même empiète sur cette mer. Un premier retrait permet aux icebergs de flotter librement. Après diverses oscillations qui laissent entrevoir à M. Geikie le voisinage de la mer et la présence d'un climat tempéré, un retour offensif des glaciers de l'Écosse, s'étendant jusqu'au nord de la Tamise, marque une période de froid rigoureux suivie d'un retour à la chaleur qui a pour effet de dissoudre les glaces et de favoriser la colonisation des espèces méridionales d'animaux et de plantes. M. Geikie admet ensuite la marche en avant d'un nouveau glacier allant jusqu'au Lincolnshire, dans la direction du sud et à la vallée de la Severn à l'ouest. La disparition de ce glacier, après avoir ramené un climat tempéré, aboutirait finalement à une dernière

période glaciaire. Au total, il y aurait eu en Angleterre au moins quatre extensions glaciaires séparées par autant de retours momentanés à un climat relativement doux. Aucune objection ne saurait être opposée à une pareille manière de voir, appuyée sur de sérieuses observations, s'il s'agissait seulement de définir des incidens propres à la région britannique. En les localisant et en les limitant à ce pays, rien de plus naturel que les retraits et les retours partiels des glaciers ; nous sommes encore témoins de ces phénomènes, et plus les glaciers quaternaires étaient considérables, plus aussi leurs oscillations doivent avoir eu de l'amplitude. Il serait plus difficile de vouloir y reconnaître une échelle graduée et générale applicable à toute l'Europe, rendant compte des alternatives que notre continent aurait éprouvées et qui l'auraient également affecté dans toute son étendue. Rien en réalité n'atteste l'existence de ces invasions de froid séparées par autant de périodes calmes et tièdes. Partout ailleurs qu'au contact même des anciens glaciers, où l'on s'est hâté de généraliser des notions et des accidens de localité, on saisit au contraire la puissante unité d'action d'une cause dont les conséquences se déroulent et s'enchaînent sans qu'il soit nécessaire de refouler les animaux et les plantes, pour les ramener plus tard par les mêmes chemins, sur les mêmes points, sauf à les exclure de nouveau.

Lors de la plus ancienne des phases reconnues en Suède par Erdmann (1), le continent scandinave présentait une étendue plus grande et un relief au-dessus du niveau de la mer plus considérable que maintenant. Le pays, sauf les plus hautes cimes, se couvrit de glaciers et ces glaciers s'avancèrent d'autant plus loin que la mer était alors restreinte dans de plus étroites limites. Cependant, la Scanie et d'autres points échappèrent à cette action des glaces, soit qu'ils fussent situés en dehors de leur portée, soit que cette partie du pays fût alors détachée des terres du Nord et soudée au reste de l'Allemagne. A cette époque, la Scandinavie, réunie peut-être à l'Écosse, a dû présenter l'aspect du Groënland, et une immense table de glace provenant de la jonction des principaux glaciers a pu s'étaler au loin comme une ceinture gigantesque, conformément à l'exposé de M. Geikie. Plus tard, toujours d'après Erdmann, un abaissement amené par saccades affaissa inégalement le pays, de manière à favoriser partout l'envahissement des terres par la mer mise en contact avec les glaciers qui continuaient à les couvrir : de là sur beaucoup de points un remaniement des moraines formées dans le cours de la période précédente. Sous l'empire de ces nou-

(1) *Exposé des formations quaternaires de la Suède*, par Erdmann, trad. par Cromer; Stockholm, 1868.

velles circonstances, des radeaux de glaces flottantes se détachèrent, charriant non-seulement des blocs, mais des graviers et des débris de moraines et de détritus sous-glaciaires que les icebergs retinrent entassés. Plus récemment encore, le pays se souleva et tendit à reprendre son ancien niveau; de nouveaux dépôts de sables mêlés d'argile et de coquilles se formèrent le long des côtes, tandis que les glaciers opéraient graduellement leur retrait et que les vallées délaissées par eux se repeuplaient de plantes et d'animaux.

Telle est cette histoire qui, malgré sa complexité, laisse entrevoir dans la Scandinavie quaternaire l'image du Groënland actuel. Pourtant il existe entre les régions ainsi mises en parallèle une différence essentielle que l'observateur attentif ne saurait négliger. Les icebergs du Groënland entraînent assez souvent des cailloux striés et d'autres matériaux empruntés à la face inférieure du glacier dont ils se sont détachés, mais ils transportent beaucoup plus rarement des blocs provenant de la superficie du glacier, où ces blocs sont de dimension médiocre, et cela par une raison bien simple : c'est que les glaciers du Groënland, de même que le plateau neigeux auquel ils servent de déversoir, en sont eux-mêmes dénués. Cette pénurie, qui contraste avec l'abondance de ces mêmes blocs sur les glaciers alpins, atteste l'universalité du phénomène glaciaire qui, dans le Groënland, couvre tous les accidens du sol et ne laisse saillir ni surplomber presque aucune roche mise à nu à l'intérieur de la région. La zone littorale est la seule que les glaces permanentes n'aient pas envahie; c'est la seule aussi dont les terrains soient accessibles à l'explorateur. Si donc la Scandinavie quaternaire avait ressemblé au Groënland trait pour trait, elle n'aurait pu fournir aux glaciers qui la sillonnaient ces matériaux de transport soit par les icebergs, soit par le glacier lui-même, que représentent les blocs erratiques. Ses montagnes n'étaient donc pas entièrement sous la glace. A côté des pentes et des vallées envahies, il en restait d'autres que la végétation et la vie n'avaient pas abandonnées. Cette déduction est en effet en rapport avec celle que nous tirons des notions que la paléontologie nous fournit sur le caractère véritable des temps quaternaires.

L'extension des glaciers a été un des plus grands phénomènes, peut-être même le plus saisissant de cet âge qui succède à la longue série des périodes géologiques; mais, quelle que soit son importance et son étendue, il n'est cependant pas le seul. Les faunes, les flores, les dépôts alluviaux et tourbeux, la distribution géographique comparée des animaux et des plantes, l'homme lui-même déjà présent fournissent des indices répétés qu'il faut bien combiner avec ceux que nous offre l'étude des seuls documens gla-

ciaires. Les fragmens de la grande chronique des temps quaternaires sont épars, il s'agit de les recueillir un à un avec un soin jaloux, et de les rapprocher pour faire en sorte de reconstituer tout l'ensemble.

III.

L'Europe n'est arrivée que par degrés, lentement et insensiblement, à la période que caractérise l'extension des glaciers. C'est une vérité mise en lumière par une foule de faits anciens et sur laquelle il nous faut bien insister, puisque d'autres s'obstinent à voir dans cette extension les effets d'une brusque révolution, soit tellurique, soit cosmique, ou encore amenée par un déplacement ou des glissemens polaires, par une perturbation de l'axe de rotation terrestre, ou bien enfin causée par des variations périodiques de l'excentricité de l'orbite. — Comme nous ne saurions attribuer l'extension des glaciers quaternaires à aucune de ces causes et qu'elle représente plutôt à nos yeux l'épisode dernier d'un abaissement continu du climat allant toujours en se dégradant dans le sens des latitudes, perdant de période en période quelque chose de son élévation première, il nous faut bien donner des preuves de ce mouvement de décroissance que notre Europe a vu se dérouler durant des myriades de siècles sans que rien l'ait jamais arrêté, mais aussi sans que les êtres contemporains, — en les supposant intelligens, — aient jamais eu la possibilité de s'en apercevoir. C'était en effet une progression accompagnée peut-être de retours partiels et de points d'arrêt momentanés, dépendant en soi d'une cause universelle pour notre globe, mais aidée ou contrariée par la configuration relative des terres et des mers, par la distribution et la direction des vents et des courans. Il est aisé, en observant ce qui se passe sous nos yeux, de juger combien est grande cette dernière influence pour avancer ou reculer dans une région déterminée les lignes « isothermiques, » autrement dit les lignes régulatrices de la température de chaque pays.

Dans cette esquisse nécessairement très rapide nous suivrons l'exemple de MM. Falsan et Chantre en nous renfermant dans la vallée du Rhône, bassin parfaitement naturel qui a l'avantage de nous fournir une série de documens échelonnés recueillis dans les mêmes lieux et démontrant l'enchaînement des phénomènes successifs. Les indices sur lesquels nous insisterons seront tirés du règne végétal, celui qui atteste avec le plus de fidélité la nature du climat par l'assurance que nous avons de l'aptitude des plantes à nous en traduire les variations. La présence caractéristique de cer-

tains types devient dès lors un enseignement aussi précieux, aussi sûr à consulter que s'il s'agissait de ceux que donnerait un thermomètre de précision. Les lois de l'analogie sont ici trop exactes pour entraîner dans des erreurs véritables, ou du moins l'erreur, si elle existe, se trouve ramenée dans des limites tellement étroites qu'on se trouve autorisé à ne pas en tenir compte.

Si nous remontions très loin dans le passé du globe, la flore du temps des houilles nous fournirait une première base. Les végétaux de cette époque reculée ont été l'objet des études de deux savans français, MM. Grand'Eury et B. Renault. L'un et l'autre s'accordent à reconnaître les allures désordonnées, les pousses continues prolongées jusqu'à l'épuisement de la tige, l'absence même de tout indice d'un accroissement régulier ou périodique chez les plantes qui caractérisent le mieux la flore carbonifère. Ainsi, non-seulement la chaleur humide de ce premier âge était extrême, mais elle n'aurait été, selon toute apparence, limitée par aucun intervalle à retour régulier, comparable à ceux qui constituent nos saisons. — Le point de départ serait donc une absence d'alternatives de repos et d'activité pour les plus anciens végétaux. Plus tard, ces alternatives se seraient prononcées, mais à l'aide d'une marche progressive. Le point d'arrivée, celui vers lequel notre globe aurait gravité, en s'en rapprochant toujours plus, consisterait au contraire dans l'établissement de deux saisons très tranchées, l'une de froid rigoureux imposant aux plantes un repos absolu, l'autre de réveil et d'activité, réduite à quelques mois d'été. C'est effectivement ce qui se passe dans une partie de l'hémisphère boréal, surtout dans l'Asie intérieure et aux approches même du cercle polaire ; mais c'est ce qui n'a pas toujours eu lieu. Le globe a mis un temps très long à acquérir des saisons de plus en plus marquées : il fera probablement encore des progrès dans le sens de cette différenciation : c'est le secret de l'avenir. Après le temps des houilles, les troncs de conifères, avec leurs anneaux d'accroissement concentriques, régulièrement disposés, attestent l'apparition des saisons, mais sans doute encore assez peu distinctes. Ce qui le prouve, c'est que les cycadées et les fougères arborescentes qui peuplaient alors l'Europe s'étendaient sans obstacle jusqu'au-delà du cercle polaire, fréquentant les parages du Spitzberg et du Groënland. Cette circonstance démontre à elle seule que l'hiver, s'il en était un, était nul ou presque nul originairement, puisque en effet pour peu qu'il eût été marqué au centre de l'Europe par un abaissement relatif, cet abaissement aurait été nécessairement plus accentué à l'intérieur du cercle polaire, ce qui eût entraîné sans faute des divergences climatériques, dont les flores contemporaines des diverses parties de l'hé-

misphère accuseraient inévitablement des traces. Ces traces cependant ne se laissent pas voir, et c'est seulement après le commencement de la craie qu'il devient possible de signaler les premiers indices de différenciation des climats arctique et européen comparés. Nous ne voulons pas dire par là qu'il n'y ait pas eu, dès ce temps-là, d'époque en époque, des changemens et des variations de climat; mais ces changemens et ces variations tenaient à d'autres causes que le froid latitudinaire; en un mot, rien ne peut faire penser qu'il y eût alors de la glace sur n'importe quel point du globe, pas plus au pôle que sur le sommet des montagnes. C'est du moins notre conviction, et plus cette absence d'eau solidifiée a été absolue et prolongée, plus aussi on conçoit qu'un semblable phénomène, une fois qu'il eut pris une certaine extension vers le pôle où il faut de toute nécessité placer son point de départ, soit devenu promptement une cause perturbatrice d'une redoutable intensité, destinée à la subversion de l'ordre des choses établi jusque-là. On n'a pas assez compris la portée d'un pareil événement, dès qu'au lieu de se manifester d'une façon sporadique et passagère, il tendit à se localiser et à devenir permanent. Là est sans doute la raison d'être de l'extension glaciaire, comme aussi de l'aspect diluvien qui caractérise le quaternaire. Le froid, ce grand inconnu, avait fini par s'introduire sur la terre; il avait établi son domaine dans une région déterminée. Comme un fléau qui se déchaîne après être longtemps resté à l'état latent, il réalisait sur une échelle toujours plus grande ce fait qui serait la mort de notre planète s'il venait un jour à s'universaliser, la solidification de l'eau, l'élément générateur de la vie, qui ne se maintient que par lui.

Mais revenons à la vallée du Rhône. — Nous connaissons par les plantes fossiles de plusieurs localités du Bas-Bugey, la végétation des environs de Lyon vers la fin de la période jurassique. M. Falsan a contribué à cette connaissance par ses recherches personnelles. Les forêts étaient alors peuplées de puissans conifères de la tribu des araucariées et de celle des cupressinées. Il y avait aussi de nombreuses cycadées de taille médiocre et des fougères de consistance généralement coriace. Le règne végétal était encore incomplet; là comme ailleurs on remarque l'absence de plantes à « feuillage. » Mais si nous interrogeons l'un des étages suivans, sans abandonner le périmètre de la vallée du Rhône, nous rencontrons toute une flore, appartenant à la partie récente de la craie, l'horizon de la craie de Tours ou « turonien. » La découverte de cette flore est entièrement due à M. le professeur Marion; elle témoigne d'un nouveau progrès du règne végétal. Les plantes « à feuillage » se sont montrées dans l'intervalle; elles ont pris de l'extension lors de

l'étage immédiatement antérieur, le *cénomanien* de d'Orbigny, et se sont répandues dans toute l'Europe. C'est un fait général, encore inexpliqué, mais dont il faut tenir compte pour apprécier sainement les vicissitudes de la flore. Celle de Bagnols n'a pas été encore publiée; elle est trop étrange, bien qu'elle ne soit pas isolée (1) pour donner lieu dès maintenant à un examen raisonné. Les conifères, sont, il est vrai, des araucariées et des séquoïées comme celles que l'on rencontre partout à cette époque, de la Provence au Spitzberg, mais les fougères ne ressemblent à rien de ce qui existe aujourd'hui. Les plantes « à feuillage » se rattachent pour la plupart à des combinaisons de forme en voie de développement; au reste, bien qu'il s'agisse d'une catégorie de plantes encore récente, plus de la moitié des espèces recueillies en faisait certainement partie. Un peu plus tard, la craie supérieure d'eau douce laisse voir en Provence le premier palmier, et la végétation ayant acquis enfin tous les élémens qu'elle comprend encore de nos jours, au sein des contrées les plus favorisées du soleil, étale dans la vallée du Rhône les mêmes richesses que partout ailleurs.

Les temps tertiaires commencent; malgré bien des lacunes, on peut juger sainement de l'ensemble végétal que possédait durant la première moitié de cette période la région où plus tard le glacier du Rhône viendra déborder. Rien n'indique encore le refroidissement futur. — On a adopté, depuis Lyell, pour le tertiaire, trois divisions principales avec les noms « d'éocène » pour la plus ancienne, de « miocène » pour l'intermédiaire, de « pliocène » pour la plus récente; mais il est plus naturel de se servir, dès qu'il s'agit d'indiquer la marche de la végétation se modifiant peu à peu, des cinq étages dénommés ainsi qu'il suit à partir du plus ancien : *paléocène, éocène, oligocène*, *miocène* et *pliocène*. En consentant à adopter ces termes, on a l'avantage de marquer l'enchaînement des phénomènes que nous analysons. Pour abréger, nous placerons notre point de départ dans l'éocène. Les palmiers se rencontrent alors partout; il s'y joint bien d'autres arbres qui dénotent un climat chaud, et ces indices ne sont pas particuliers à la vallée du Rhône et la Provence; ils sont les mêmes auprès d'Angers, de Paris et de Londres. — L'oligocène, avec quelques nuances, montre la continuation du même état de choses; même dans le miocène, les palmiers s'avancent encore au-delà du 40e degré; les canneliers et

(1) Des plantes semblables et visiblement contemporaines ont été recueillies, sur un niveau géognostique correspondant, au Beausset, près de Toulon, par M. Toucas, géologue distingué. Elles ont fait visiblement partie du même ensemble végétal qui devait par conséquent occuper toute la vallée du Rhône, lors de la *craie supérieure turonienne*.

les camphriers jusqu'auprès de Danzig. Quant aux régions arctiques, nous savons à n'en pouvoir douter qu'elles ne sont pas encore, à cette époque, ensevelies sous la neige. De vastes et puissantes forêts les recouvrent jusqu'aux approches du pôle et, par analogie, on est assuré qu'elles s'avançaient jusqu'à ce point, si toutefois la terre ferme s'y rencontrait. Seulement, soyons attentifs à ces indices, nous sommes déjà loin de l'égalité climatérique absolue des époques antérieures au tertiaire. Les palmiers s'arrêtent bien en deçà du cercle polaire et paraissent du reste ne l'avoir jamais atteint. A l'intérieur, dans toute l'étendue des terres arctiques, les arbres à feuilles persistantes sont déjà rares; la plupart des laurinées sont absentes. Ce sont des érables, des platanes, des hêtres, des bouleaux, des ormes, des tilleuls, des chênes à feuilles caduques, qui dominent sur tous les points. Une différence existe certainement relativement à l'Europe contemporaine; l'abaissement de la température hibernale est marqué, bien qu'elle ne soit pas encore très sensible. La zone polaire d'alors est aussi tempérée que la zone tempérée actuelle. Il y gèle sans doute : la prépondérance des essences à feuilles caduques doit le faire admettre; mais ce sont des froids égaux à peine à ceux du Paris de nos jours. Peut-être déjà les montagnes, au moins les chaînes les plus hautes, sont couvertes de neiges toute l'année; peut-être certains glaciers commencent à se former et à descendre des sommets vers les vallées inférieures; mais enfin rien dans l'aspect du pays ne ressemble à ce qu'il est devenu; la vie est partout et, circonstance à ne pas passer sous silence, nous retrouvons sur ce sol, aujourd'hui glacé, la plupart des arbres forestiers qui, descendus plus tard vers le sud, viendront peupler l'hémisphère boréal. Depuis lors, en effet, ces arbres ne cessèrent de s'étendre à la faveur du refroidissement et, exclus de l'extrême Nord, ils occupèrent dans notre zone la place jusque-là réservée aux arbres des pays tout à fait chauds.

Le refroidissement polaire est maintenant inauguré; il ne s'arrêtera plus, il fera sans cesse de nouveaux progrès; il a suffi, pour amener ce résultat, remarquons-le, que l'abaissement ait été un jour assez prononcé pour couronner de neiges permanentes les cimes les plus élevées de la région arctique et que ces neiges, à leur tour, aient engendré des glaciers. Ces glaciers une fois établis, par suite des lois que nous avons posées et à la seule condition que l'humidité n'ait pas fait défaut, n'ont cessé de s'accroître. On peut dire d'eux comme de la Renommée :

. . . . . vires acquirit eundo.

L'expression s'applique littéralement à la marche d'un glacier ali-

menté par une source intarissable, dans une région assez pluvieuse pour que la neige s'accumule avec abondance sur les hauts sommets.

On n'a pas assez insisté sur cette influence de l'extension des glaciers polaires, qui a dû se produire dès la fin du miocène et, une fois produite, atteindre assez promptement ses limites extrêmes. A la fois effet et cause, cette extension, conséquence de l'abaissement graduel de la température à la surface du globe, a dû se réaliser la première, alors que le reste de l'hémisphère était encore à l'abri du froid; mais cette réalisation n'a pu avoir lieu sans devenir aussitôt une cause permanente de froid, favorable par cela même à sa propagation, par suite des courans réfrigérans, atmosphériques et océaniens qui durent s'établir et altérer de proche en proche les conditions climatériques de la zone limitrophe.

Deux faits viennent à l'appui de cette manière de voir, dont la justesse, *a priori*, ne saurait être sérieusement attaquée. Le premier, c'est que jusqu'à présent la série très riche de plantes fossiles observées dans les régions arctiques s'arrête brusquement après le miocène inférieur, comme si le phénomène de l'extension glaciaire était venu à cette époque interrompre matériellement, et rendre à l'avenir impossible, une végétation encore brillante au moment même où elle cesse de se montrer.

Le second consiste en ce que, lentement d'abord, d'une façon plus accentuée ensuite, on voit à partir du miocène la température européenne s'abaisser graduellement et la flore des étages successifs qui s'échelonnent à partir de ce niveau traduire cet abaissement. Il s'accuse surtout lorsque la mer mollassique qui découpait l'Europe et tenait le centre de l'Asie, en se retirant tout à fait, vient enlever à notre continent une condition des plus favorables au maintien de l'élévation du climat, tandis que ce même retrait implique, d'autre part, l'exhaussement final de la chaîne des Alpes, c'est-à-dire l'existence possible de neiges permanentes et de glaciers, au centre de l'Europe devenue continentale, d'insulaire qu'elle était auparavant.

Même dans ces nouvelles conditions, le refroidissement marcha avec une certaine lenteur en Europe. Dans la vallée du Rhône, en particulier, il affecta plutôt un caractère relatif par la disparition des palmiers (1) et des canneliers. Il est certain qu'au commence-

(1) Cependant une découverte toute récente, due à M. le professeur Marion a démontré que la famille des palmiers, représentée par le *Chamærops humilis*, existait encore en Provence, auprès de Marseille, vers la fin du pliocène. Les traces observées dans les tufs de cet âge sont de nature à écarter tous les doutes. On sait que ce même palmier n'a disparu que récemment des environs de Nice et qu'il existe encore à l'état spontané sur la côte méridionale d'Espagne.

ment du pliocène, les environs de Lyon conservaient encore des conditions de climat très analogues à celles qui règnent de nos jours aux îles Canaries.

La riche flore extraite des tufs de Meximieux et qui révèle la composition d'une grande forêt à cette époque le prouve suffisamment. Plusieurs laurinées canariennes, entre autres un *persea* ou avocatier, des houx, des grenadiers, des lauriers-roses, un bambou élégant, de grands noyers, des tilleuls, des viornes, plusieurs érables, des tulipiers, des magnolias et bien d'autres arbres ou arbustes, indigènes maintenant des grandes forêts d'Amérique, du Caucase ou du Japon, servaient alors d'entourage aux eaux puissantes retombant en cascade, auxquelles sont dus les calcaires concrétionnés et les empreintes végétales de Meximieux.

La forêt pliocène de Meximieux n'est pas du reste un fait isolé. M. B. Rames, explorateur intelligent, a retrouvé naguère sous les cendres basaltiques de la région du Cantal d'innombrables vestiges de végétaux, certainement contemporains de ceux de Meximieux, puisque non-seulement ils se rapportent au même horizon géognostique, mais qu'ils comprennent en partie les mêmes espèces. C'était un rideau de forêts montagneuses s'étageant sur les pentes et s'élevant jusqu'aux cimes du volcan alors en pleine activité. Le bambou, les érables, le tilleul, le « torreya » reparaissent ici, mais il s'y joint d'autres essences forestières, les unes canariennes, comme le *notolea excelsa*, ou américaines, comme le sassafras et le benjoin, laurinées à feuilles caduques, maintenant exotiques. On y rencontre surtout le hêtre pliocène, qui s'écarte du nôtre pour se rapprocher du hêtre américain ; enfin, divers indices montrent qu'au-dessus de ces forêts qui ne seraient plus en rapport avec le climat européen actuel, d'autres espèces, les unes encore indigènes, comme le tremble, l'orme, le charme, les autres émigrées, comme le sapin de la Sierra-Nevada et plusieurs pins, peuplaient les plus hauts sommets et couronnaient les escarpemens pliocènes.

C'est après cette époque que le refroidissement, faisant de nouveaux progrès et le massif des Alpes se trouvant définitivement constitué, le glacier du Rhône décrit par MM. Falsan et Chantre s'avança graduellement jusqu'à Lyon. Conformément à la pensée exprimée par M. Desor dans l'aperçu qu'il a donné des recherches et de l'œuvre des savans français, nous ne croyons pas que ces immenses nappes de glace aient fait leur apparition par un coup de baguette ni qu'elles aient envahi subitement le bassin du Rhône moyen. « Les choses, dit M. Desor, ont dû se passer d'une manière lente et progressive, selon les lois qui régissent les oscillations des gla-

ciers actuels. » Il suffit que les circonstances aient été favorables à l'extension du phénomène pour que, d'année en année et durant de longs siècles, le glacier du Rhône ait surmonté tous les obstacles pour venir ensuite étaler en éventail sa face frontale jusqu'au confluent des deux fleuves.

Le point de départ a été le flanc méridional des Alpes bernoises, le massif du Mont-Blanc et celui du Mont-Rose. Les glaciers du Valais, joints à ceux de l'Arve, ont formé les deux branches principales, réunies ensuite en une seule masse dont les auteurs tracent la marche avec d'autant plus de sûreté que tous les blocs erratiques de la région ont été relevés un à un, toutes les déjections éparses examinées, en sorte qu'avant de conclure ils ont exploré tout le pays et combiné leurs études et leurs recherches avec celles que poursuivaient de leur côté les savans suisses, particulièrement M. A. Favre, qui observait dans le même dessein les anciens glaciers du bassin supérieur du Rhône. — Prenons d'abord ceux-ci : le point de départ est encore marqué par le glacier actuel du Rhône dans le Haut-Valais, dernier résidu de son gigantesque devancier. Mais celui-ci s'élevait bien plus haut ; ses traces visibles ont été rencontrées par M. Favre jusqu'à 3,500 mètres, sur le Schneestock. Près du Furcahorn, M. Gosser a trouvé des traces de son passage à 2,800 mètres. La différence entre les deux chiffres marque l'abaissement rapide du glacier sur les plus hauts sommets d'où il descendait, pour suivre la dépression valaisane, en recueillant, comme une rivière ferait de ses tributaires, les glaciers partiels déversés principalement à gauche par les croupes septentrionales du Mont-Cervin. Le niveau altitudinal s'incline ensuite graduellement. Il était de 2,100 mètres au Mont-Altets, non loin de la Gemmi, et de 1,650 à la Dent-de-Morèle, au-dessus de Bex ; mais au-dessus de Martigny, sur la gauche, à une altitude de 2,082 mètres, une première soudure s'opérait avec la branche de l'Arve descendue du Mont-Blanc, puis le glacier que nous suivons comblait le Léman tout entier. De Saint-Maurice à Lausanne, il se détournait vers le nord et en même temps il se divisait en deux branches, l'une septentrionale allait par delà Lausanne s'épanouir entre Berne et Soleure, après avoir contourné le Jura ; l'autre, méridionale, suivait la courbe du Léman dont elle remplissait la cuvette, et débouchait immédiatement après Genève en se réunissant aux glaciers de l'Arve, dont il va être question. M. Favre, s'attachant au seul glacier du Rhône supérieur, après avoir observé des blocs erratiques, le long de la rive droite du fleuve, jusqu'à 2,700 mètres sur l'Eggishorn, le thalweg de la vallée étant sur ce point à 1,020 mètres, en a conclu que l'épaisseur de l'ancien glacier atteignait 1,600 mètres et que

cette épaisseur devait être approximativement la même près de Martigny. Mais, d'autre part, en tenant compte des cotes d'altitude des blocs erratiques et des roches polies, on obtient également la mesure de la pente du glacier quaternaire dont le talus s'abaissait graduellement, puisque, parti de 3,500 mètres, s'élevant encore à plus de 2,000 au Mont-Altets, il tombe à 1,390 au Molesson, au-dessus de Lausanne, et à 1,200, plus loin, à Culoz, au-delà de Genève. Seulement, arrivé à ce dernier point, le glacier du Rhône supérieur se soudait à ceux de la vallée de l'Arve. Ces derniers existent sous nos yeux à l'état de rudimens dans la vallée de Chamonix, où ils provoquent l'admiration des touristes. M. A. Favre, maître dans ces sortes de recherches, place à 2,208 mètres d'altitude la limite supérieure des glaciers de Chamonix. A Cluses, dont le défilé leur servait autrefois d'issue, le niveau supérieur marqué par des blocs de protogyne s'élevait au moins à 1,300 mètres avec une épaisseur probable de 800 mètres. D'après les auteurs de la monographie, cette cote aurait été dépassée et l'on observerait çà et là des blocs déposés jusqu'à 1,560 et 1,600 mètres d'altitude. Plus loin, au Salève, la hauteur observée est sûrement de 1,300 mètres, et ce même niveau est aussi celui que « le glacier du Rhône devait atteindre en face, sur le flanc du Jura. »

Nous ne pouvons suivre pas à pas la marche imprimée jadis à ce glacier vraiment gigantesque, formé de la réunion de ceux de l'Arve et du Rhône; mais pour en compléter le tableau, il faudrait le montrer contournant le massif du Grand-Crédo, au-dessus de Gex, ensuite celui de Seyssel pour aller passer au-dessus de Culoz, à 1,200 mètres d'altitude, altitude correspondante à celle que l'on observe à Chambéry. Entre Culoz et Chambéry, le glacier quaternaire coudoyait ceux que les savans de Lyon nomment « delphino-savoisiens » et dont on doit l'étude à M. le professeur Lory. Puis, en avant de cette ligne que des hauteurs barraient en travers et qui fut difficilement franchie à un moment donné des temps quaternaires, le glacier s'avançait vers la région lyonnaise; il épanouissait son front à l'ouest en un immense éventail. Il s'étalait vers le nord jusqu'à Bourg, du côté du sud jusqu'à Vienne, décrivant une ligne frontale dont le cours du Rhône de Vienne à Lyon, Lyon même et le plateau de Satory au-dessus du confluent, plus loin Neuville, Trévoux, Châtillon-les-Dombes, et enfin Bourg, marquent les limites extrêmes. Le long de cette section de circonférence, à laquelle venait aboutir l'ancien glacier, l'altitude des blocs d'origine glaciaire ne s'élève plus au-dessus de 380 mètres à Lyon, de 275 à Trévoux, de 275 à Châtillon-les-Dombes; c'est ici proprement l'emplacement de la moraine frontale. L'immense glacier, sur cette limite, a subi toutes

les variations, les retraits et les avancemens partiels auxquels la masse terminale d'un glacier est encore aujourd'hui sujette. Les blocs charriés jusque-là du haut des Alpes sont parfois énormes. Dans l'arrondissement de Belley, à Virignin, un bloc de phyllade à moitié détruit cube encore 378 mètres; à Luzieu, un autre bloc de la même roche mesure 250 mètres; sur le plateau bressan, au Rancé, à l'est de Trévoux, c'est la « pierre-brune, » granit porphyroïde venu des alpes de la Savoie et d'un volume de 100 mètres cubes. L'énumération et la description de ces blocs remplit tout un volume de la monographie lyonnaise; les auteurs vont les chercher partout où le hasard du transport glaciaire les déposa autrefois; aux environs de Vienne, c'est la « pierre de la mule du diable, » schiste chloriteux dont la masse, de 624 mètres cubes, repose au milieu d'une vaste plaine, comme un témoin oublié de ces scènes primitives que l'homme encore enfant a pu cependant contempler. C'est pour cela que MM. Falsan et Chantre attachent une grande importance à la conservation de ces monumens trop souvent exploités comme matériaux de construction et exposés à disparaître. Les principaux et les plus intéressans au point de vue scientifique devraient être l'objet d'une mesure de sauvegarde. Mais il faudrait se hâter d'entrer dans cette voie; bientôt il ne serait plus temps; l'œuvre de destruction déjà avancée serait accomplie.

Ce ne sont pas seulement les roches transportées sur la glace que l'on retrouve; les eaux jaillissantes, boueuses et détritiques, échappées des flancs de l'ancien glacier et qui formaient ce fleuve prodigieux du Rhône quaternaire, ont également laissé des traces de leur action; les marais bressans ne sont que les vestiges des affouillemens de ces eaux. Là venait finir le glacier après une pente de plus de 3,000 mètres à partir de son extrême origine au Schneestock, de 2,500 mètres depuis la Furca, de 1,200 mètres au moins depuis le Valais, d'un millier de mètres si l'on se place au point où, après avoir franchi les derniers obstacles et effectué toutes ses jonctions, le plateau glacier s'abaissait en talus élargi et régulier vers le Lyonnais et la Bresse.

L'ancien glacier du Rhône a été pour nous un type dont une étude spéciale nous permet de reconstituer l'aspect et les proportions; mais ce type n'a rien d'isolé. A l'époque quaternaire, les autres versans alpins, les Vosges et les Pyrénées, avaient aussi leurs glaciers. MM. Martins et Colomb ont tracé la monographie de celui d'Argelès dans cette dernière chaîne; formé de deux branches principales, celle de Luz et celle de Cauterets, ce glacier s'avançait jusqu'à Lourdes. La montagne du Cantal a offert à l'infatigable M. B. Rames des traces incontestables de l'action glaciaire. Le Caucase,

l'Himalaya, les Cordillières, les Andes du Chili, aussi bien que les Montagnes Rocheuses, en sortant de l'Europe, montreraient des indices multiples de la même influence. Le phénomène est certain et sa généralité, nous ne disons pas son universalité, ne saurait être sérieusement révoquée en doute. Les divergences commencent lorsqu'il s'agit d'en apprécier la portée et d'en fixer le sens véritable.

Nous avons touché un mot des opinions excessives d'Agassiz et de ses tendances à étendre au globe tout entier, non-seulement les phénomènes dont il pensait avoir observé presque partout des traces, mais les conséquences attribuées par lui à ces phénomènes. Au fond du Brésil, en pleine région tropicale, il avait cru retrouver d'anciens glaciers et, comme il était partisan des créations successives venant à la suite de destructions qui auraient motivé chaque fois l'apparition de nouvelles espèces, comme de plus il ne doutait pas du froid violent qui avait dû accompagner l'extension des glaciers, il n'hésita pas à admettre que le globe entier, en proie à une crise d'une extrême violence, avait vu périr à un moment donné toutes les espèces, soit animales, soit végétales. Dans sa pensée, les êtres organisés de notre époque auraient été ensuite créés successivement, à mesure que le sol se découvrait par la fonte des glaces.

Il suffit, pour renverser cette théorie, de remarquer que, non-seulement elle est contraire à la réalité des faits, mais qu'en l'invoquant on commet une véritable pétition de principe, puisque l'on suppose le froid en le donnant comme preuve à l'appui d'une prétendue destruction des êtres qui serait elle-même à prouver. Comme rien au contraire n'est plus invraisemblable que cette destruction, l'hypothèse destinée à l'expliquer devient inutile. Les preuves abondent ici tellement que l'embarras du choix est le seul obstacle auquel on se heurte.

Un étroit enchaînement relie les animaux et les plantes actuelles à ceux des derniers temps tertiaires. On les voit se montrer les uns plus tôt, les autres plus tard, se mêler et s'associer si librement qu'il n'y a pas moyen de faire intervenir une révolution intermédiaire dont la conséquence aurait été une interruption de la vie.

Si nous considérons les végétaux, leur distribution géographique actuelle répond à des lois et reproduit des combinaisons dont la raison d'être et les linéamens relèvent des temps antérieurs. Même en plein tertiaire, on observe des plantes qui n'ont évidemment plus quitté les régions qu'elles caractérisent dès lors et qu'elles n'ont depuis cessé de caractériser; d'autres n'en ont été chassées que pour aller se réfugier quelques degrés plus loin dans la direction du sud. Ainsi, le peuplier blanc paraît à Meximieux, le tremble dans les cinérites du Cantal, le peuplier grisaille dans les marnes

de Ceyssac; il est bien certain que ces espèces n'ont plus abandonné notre sol depuis cette époque. L'érable à feuilles d'aubier abonde dans le tertiaire récent du midi de la France; il se retrouve dans le quaternaire de la même région et de nos jours il habite encore aux mêmes lieux. Le laurier rose de Meximieux a laissé les environs de Lyon depuis le pliocène, mais il est encore indigène le long des côtes de Provence. A quoi bon multiplier ces exemples? ils sont innombrables: la vigne, le gainier, le laurier nous en fourniraient d'autres; il n'est pas jusqu'au pin d'Alep dont un cône recueilli dans les tufs pliocènes de Saint-Martial (Hérault) ne soit venu attester l'ancienneté. Il s'agit pourtant d'un type qui n'a dû son extension récente qu'à la diminution de l'humidité. Cette diminution marque la fin du quaternaire et devient, à partir de ce moment, le trait principal du climat méditerranéen; on conçoit qu'elle ait favorisé la diffusion d'un arbre sensible au froid, mais étroitement adapté à la constante sérénité du ciel méridional.

En ce qui touche les animaux, le cheval arrivé en Europe dans le cours du pliocène, se montre en Asie dès le miocène supérieur; il continue à se multiplier dans le quaternaire; le mouvement inauguré se prolonge ainsi sans hiatus marqué. Selon M. A. Gaudry, à qui nous sommes redevables de ces enseignemens, l'*elephas antiquus* de Falconer se rattacherait étroitement à l'éléphant des Indes; or il appartient à la fois aux derniers dépôts tertiaires et aux formations quaternaires les mieux caractérisées. Dans le tuf des Aygalades, près de Marseille, où l'on a rencontré une fois un squelette entier de cet animal, les espèces végétales : chêne, laurier-tin, figuier, micocoulier, pomastre, etc., ne diffèrent point de leurs similaires provençaux actuels. Les espèces anciennes n'étaient donc pas détruites, lorsque les modernes sont venues prendre leur place; mais les deux catégories, dans l'un et l'autre règne, ont pu vivre juxtaposées, associées dans le même ensemble. Il paraît donc inutile d'insister.

Mais si le froid de l'époque glaciaire n'a été ni assez général ni assez violent pour anéantir la vie même en Europe, quelle doit être la véritable signification du phénomène? — Cette signification résulte pour nous des faits raisonnablement interprétés : dès qu'il ne s'agit plus de glaces universelles, mais d'une extension prodigieuse, si l'on veut, des glaciers; ceux-ci, par cela même, ont été forcément « localisés, » c'est-à-dire renfermés dans des limites déterminées, si élargies qu'on les suppose. — Ainsi, la vallée inférieure de la Durance, au fond de laquelle coulait alors un fleuve presque aussi puissant que le Rhône lui-même, n'a jamais laissé reconnaître, de Sisteron à la mer, aucun vestige de l'action glaciaire. Il en est de même au pied des Alpes maritimes, dont le déversoir

était alors le Var démesurément agrandi. Voilà donc une région abritée contre l'invasion du froid, à l'époque même de la plus grande extension des glaciers. On sait par expérience que des cimes lointaines, couronnées de neiges permanentes, ensevelies, si l'on veut, sous les frimas, sont loin d'être un obstacle au climat tiède et modéré des plaines inférieures. A plus forte raison, peut-on attribuer la même immunité à d'autres contrées, comme le centre, l'ouest et le nord-ouest de la France, alors écartées des grandes chaînes, soustraites par conséquent à la visite ainsi qu'à l'influence directe des glaciers. Cette circonstance rend parfaitement compte de la présence à Moret, près de Fontainebleau, du figuier et du laurier recueillis par M. Chouquet dans les tufs quaternaires de cette localité.

Un climat très pluvieux, entraînant la chute d'une énorme quantité de neige sur le sommet des chaînes principales, accompagné, si l'on veut, d'un abaissement relatif assez marqué pour motiver les précipitations aqueuses et prolonger les hivers aux approches immédiats des massifs montagneux, un tel climat a dû amener une extension des glaciers du nord et du centre de l'Europe, sans impliquer pour le reste de ce continent la présence d'une température arctique défavorable soit à la multiplication des grands animaux, soit au développement des forêts nécessaires à leur alimentation.

Notre conviction est formée sur ce point, mais elle doit être appuyée par des argumens tirés de l'examen des divers ordres de faits dont l'ensemble caractérise les temps quaternaires. Nous l'avons affirmé au cours de ce résumé et nous le répéterons avant de le terminer, la considération d'un phénomène isolé, quelles que soient l'énergie et la puissance que l'on soit tenté de lui attribuer, ne saurait tout décider. A côté de cet indice souverain auquel on voudrait en vain subordonner tout le reste, il en est d'autres, moins apparens peut-être, mais dont il est juste de tenir compte. Nous savons maintenant que, lors des temps quaternaires, il y a eu en Europe et ailleurs une remarquable extension des glaciers soit alpins, soit polaires. Mais l'étude et la mise au jour de ce qui tient aux plantes, aux animaux, finalement aux races d'hommes de ces mêmes temps, ont un droit au moins égal à notre regard attentif. On comprend bien qu'il est indispensable, après avoir exploré le côté physique des événemens, d'interroger aussi la nature vivante et de lui arracher ses secrets; c'est ce que nous essaierons de faire prochainement.

G. DE SAPORTA.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ET

LA RÉVOLUTION

IV[1].

DES ÉCOLES PRIMAIRES ET DE LEUR ORGANISATION SOUS LE DIRECTOIRE.

Dans la rapide énumération qui précède, nous n'avons pu qu'indiquer d'une façon très sommaire les grandes divisions de la loi du 3 brumaire an IV. Il nous reste à l'étudier d'une façon plus analytique et plus détaillée. Nous traiterons spécialement ici des écoles primaires et de leur organisation par le directoire; — les écoles centrales viendront après. Jusqu'où cette organisation fut-elle poussée? dans quelle mesure réussit-elle? quels obstacles eut-elle à vaincre? La plupart de ces points n'ont encore été qu'effleurés; nous voudrions essayer de les fixer.

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril, du 15 juin et du 15 juillet.

I.

L'erreur de tous les projets et décrets antérieurs à celui du 3 brumaire an IV avait été de créer des circonscriptions scolaires artificielles. A l'exemple de Condorcet, qui voulait une école primaire par chaque groupe de quatre cents habitans, et sous prétexte d'égalité, on ne s'était jusqu'alors attaché qu'au chiffre de la population. On avait négligé le plus important, c'est-à-dire les circonstances de fait, de lieu, de temps, historiques ou naturelles, dont la loi doit toujours s'inspirer, à peine d'être inefficace et même dangereuse. La logique révolutionnaire est ainsi faite, qu'en toute question elle ne voit jamais qu'un point. On ne saurait, — nous l'avons déjà dit, — adresser ce reproche aux auteurs de la loi du 3 brumaire. Éclairés par l'expérience, moins enthousiastes, mais plus avisés que leurs devanciers, Daunou et ses collègues avaient eu l'idée de prendre le canton pour base de leur organisation. C'est au canton qu'ils avaient placé le premier degré d'instruction. Cette circonscription leur avait semblé tout indiquée. Et, de fait, il n'en était pas de meilleure pour le temps. Avant de créer des écoles de village, au prix de sacrifices excessifs, la raison commandait d'en établir au moins une dans les localités importantes. C'était peut-être contraire à la stricte équité ; aux yeux des théoriciens purs, le dernier des hameaux a les mêmes droits que Paris. Politiquement, administrativement, rien n'était plus pratique et plus sage.

Une autre partie de la loi du 3 brumaire à laquelle il serait injuste de refuser des éloges, c'est celle qui traite du mode de nomination et de révocation des instituteurs et plus généralement de leur condition matérielle et morale. Là encore, on peut le dire, le législateur de l'an IV avait été très heureusement inspiré. Sous l'ancien régime, l'aptitude des maîtres n'était pas sévèrement contrôlée ; ils étaient d'ordinaire désignés par le curé, qui répondait de leur orthodoxie, et choisis par l'assemblée des pères de famille après un interrogatoire le plus souvent assez sommaire. On n'exigeait d'eux aucune autre marque de savoir. En revanche, ils étaient révocables à volonté, soit par la communauté, soit par l'évêque ou son représentant. Combien différente la situation de l'instituteur dans la nouvelle organisation ! Tout d'abord, il faut qu'il ait fait ses preuves. Il ne peut être nommé par l'administration départementale, sur la présentation de la municipalité, qu'après examen devant un jury d'instruction. Ainsi trois échelons, trois degrés à franchir avant d'obtenir le grade, ou mieux la fonction. De même pour la perdre : une fois nantis, — nous citons ici textuellement, — « les instituteurs ne pourront être destitués que

par le concours des administrations départementales et municipales, de l'avis d'un jury d'instruction, et après avoir été entendus. » Il y avait là de sérieuses garanties pour l'état et pour les maîtres ; pour ces derniers surtout, émancipés de l'église et protégés contre l'arbitraire administratif par une procédure vraiment libérale, l'avantage était grand. Que nous voilà déjà loin des doléances présentées par les recteurs de Bourgogne à leurs députés aux états-généraux ! L'humble magister de village est maintenant un fonctionnaire qui ne sert plus que l'état et sur qui l'état seul a des droits : il cumulait naguère toutes sortes d'offices, un peu subalternes; c'était l'homme à tout faire de la commune; désormais il exercera une profession, peu rétribuée, par exemple. La république se contente de fournir à chaque instituteur un local, « tant pour lui servir de logement que pour recevoir les élèves pendant la durée des cours, et le jardin qui se trouverait attenant à ce local. » D'argent, point; à moins que le département ne juge « plus convenable de lui allouer une somme annuelle pour lui tenir lieu du logement et du jardin susdits, » son unique rémunération sera celle qu'il recevra des élèves. Encore l'administration pourra-t-elle en exempter, pour cause d'indigence, un quart des enfans.

On a souvent critiqué cette partie de la loi du 3 brumaire. Il est certain qu'elle manque un peu de la facile générosité qu'on trouve dans les projets antérieurs. Les jacobins faisaient plus grand, au moins sur le papier. L'argent ne les arrêtait pas; un peu plus tôt, un peu plus tard, la banqueroute était inévitable, pourquoi se seraient-ils gênés? Ils allaient donc, ils allaient, et de quel train! prodiguant les millions, multipliant les traitemens, les indemnités, les places, avec cette effronterie de parvenus qui croient se donner des airs de grand seigneur en ne comptant pas. C'est ainsi qu'en moins de trois ans, ils avaient dévoré pour plusieurs milliards de biens nationaux. Il était aisé, vraiment, de se répandre en largesses à ce prix. Mais faut-il faire un crime aux thermidoriens d'avoir apporté dans le maniement des deniers publics un peu plus de prudence? Tout au rebours, à notre avis. Après l'honneur d'avoir délivré la France de l'avilissante tyrannie de Robespierre, leur plus grand mérite est d'avoir essayé de mettre un frein aux dilapidations du trésor. Leur popularité peut-être en a souffert; certainement leur mémoire y a gagné.

Au double point de vue du placement des écoles et de la condition des maîtres, la loi du 3 brumaire était donc, sinon parfaite, du moins aussi bonne que les circonstances le permettaient. Malheureusement, à d'autres égards, elle laissait singulièrement à désirer. Notamment au chapitre des autorités constituées, que d'erreurs! La pédagogie révolutionnaire apparaît ici dans toute son infirmité :

sa présomption, son ignorance absolue des règles d'une bonne administration sont flagrantes. Considérez cette hiérarchie : en bas, pour la surveillance immédiate des écoles, la présentation des maîtres et l'exécution des lois et des arrêtés, la municipalité ; au milieu, pour examiner les candidats et donner son avis dans les cas de révocation, le jury d'instruction ; au sommet, pour le choix du jury, la nomination des instituteurs, la répartition des écoles et la préparation des règlemens relatifs à leur régime, les administrations de départemens. Et puis, rien, aucun contrôle, aucune intervention de l'état, si ce n'est pour approuver les règlemens arrêtés par les autorités départementales. A cette vaine formalité se borne l'action du pouvoir central, du directoire. Encore si ces autorités dépendaient de lui, s'il avait quelque pouvoir sur elles ! Mais, issues de l'élection, elles lui échappent entièrement : elles n'ont qu'un maître, le peuple, et qu'une pensée, qu'un but, lui plaire. Plus libre en apparence, le jury d'instruction lui-même est sous le joug ; bien que nommé par le département, c'est du souverain en réalité qu'il émane aussi et c'est à ses injonctions qu'il obéit.

Or ce souverain, quel est-il et de quels élémens se compose-t-il ? Quelle est sa compétence et quelle sa capacité ? De 1791 au 9 thermidor, la chose est bien connue, le souverain (1), manifestement, c'est le club, c'est-à-dire une infime minorité formée de tous les déclassés, de tous les bavards et de toutes les têtes chaudes de la commune. Partout, à l'exemple de Paris, avaient poussé des sociétés populaires. En septembre 1791, on en comptait déjà 1,000 (2) ; en 1793, après la mort du roi, il y en avait presque autant que de villages ; 26,000, au dire de Rœderer.

Affiliées presque toutes aux jacobins, ces sociétés patriotiques, épurées, régénérées, jacobines, montagnardes, comme elles s'appelaient, avaient fini par étendre leur réseau sur toute la France et partout elles tenaient les pouvoirs légaux en échec. Au commencement ; en 1791, la constituante avait bien essayé de s'opposer en quelque mesure à leurs empiétemens ; elle leur avait inter-

(1) « C'est dans les sociétés populaires réunies que réside la souveraineté ; chacun de nous est souverain, sans pouvoir en exercer les actes ; nous en déposons le droit pour le bonheur de tous dans les mains des législateurs que nous choisissons ; c'est donc de nous qu'ils tiennent leur force qui est la nôtre ; nous sommes les colonnes de l'édifice de notre liberté.

« La république française vient, par l'organe de la convention, de se déclarer gouvernement révolutionnaire. Il s'ensuit que toutes les autorités sont maintenant des corps révolutionnaires ; conséquemment nous avons le droit incontestable, droit délégué par nos représentans, de destituer tous les fonctionnaires qui n'agiraient pas révolutionnairement. » (Paroles d'un citoyen membre de la société populaire de Fontainebleau.)

(2) Taine, *la Révolution*, t. II, ch. II.

dit (1) de mander à leur barre les fonctionnaires publics et défendu les pétitions en nom collectif, les députations, les adresses, la publication de leurs débats et généralement tous actes politiques; mais le premier soin de la convention avait été de les émanciper. Dès le mois de juin 1793, elle avait proclamé le droit d'association sans réserves ni restriction d'aucune sorte, en attendant qu'elle l'inscrivît dans la constitution. Un peu plus tard, en juillet, elle avait porté des peines énormes, — deux et cinq ans de fers, suivant les cas, — contre les fonctionnaires, les commandans de la force publique et même les simples particuliers « coupables d'avoir mis obstacle à la réunion d'une société populaire. » Dès lors et jusqu'au qu'au 9 thermidor, la « conquête jacobine » s'était poursuivie sans relâche : du centre elle avait gagné les extrémités, et pris, l'un après l'autre, à l'exception de ceux de l'Ouest, tous les départemens. Encore un peu et la prédiction de Camille Desmoulins se fût accomplie : « Le grand arbre planté par les Bretons aux Jacobins a poussé de toutes parts des racines qui lui promettent une durée éternelle (2). »

La chute de Robespierre, heureusement, l'abattit. Il se produisit alors un véritable changement à vue : du jour au lendemain, spontanément, presque toutes les sociétés populaires s'évanouirent. A la rigueur, la convention aurait pu se dispenser de les frapper : bien avant le décret de dissolution du 6 fructidor, elles étaient rentrées sous terre. Le chef mort, les bandes avaient pris peur et s'étaient licenciées d'elles-mêmes. Rien de bas et de hideux comme cette panique, rien de plus édifiant surtout. Jamais, en aucun temps, la démagogie n'a mieux donné la mesure de sa vilenie. Il faut avoir lu, pour s'en faire une idée, ce qu'il nous reste à la Bibliothèque nationale de procès-verbaux de ces dernières séances. L'intensité de platitude et de couardise qui ressort de ces documens dépasse toute vraisemblance. Là, ce sont des injures au tyran tombé et à ses acolytes ; là, de lourdes adulations à « l'auguste, » à la « sublime » convention qui, « armée de la massue d'Hercule et de la tête de Méduse, » a pétrifié l'hydre du despotisme après l'avoir terrassée. Parfois, à cet encens grossier s'ajoute une autre fumée, celle des portraits de Robespierre et de Couthon qui brûlent (3). Les dieux sont au feu et la société danse autour !

(1) Décrets du 29-30 septembre 1791.

(2) Camille Desmoulins, *les Révolutions de France et de Brabant.*

(3) Extrait des registres de la Société populaire d'Issoire :

« Le bureau fait lecture des bulletins de la convention qui annoncent la découverte de la plus infâme conjuration ourdie par les traîtres Robespierre, Couthon, Saint-Just. La société applaudit unanimement au sage décret qui a délivré la patrie de ces traîtres et arrête une adresse de félicitations à la convention sur son énergie républicaine.

Rendons cependant aux jacobins la justice qui leur est due : cette orgie n'eut qu'un temps. Ils reprirent assez vite leur assurance et reparurent dès qu'ils virent qu'on ne guillotinait plus. Le cas s'est souvent présenté depuis ; la démagogie ne change pas : d'une extrême pusillanimité devant qui lui résiste, d'une rare audace aussitôt qu'on lui cède. Quoi qu'il en soit, les clubs qu'on croyait bien morts avec Robespierre ne tardèrent pas en fait à se reformer, malgré la loi de fructidor et malgré la constitution de l'an III. On n'a pas assez noté ce phénomène : pour la plupart des historiens de la révolution, le rôle des sociétés populaires finit au 9 thermidor ; en réalité, il ne cesse qu'au 18 brumaire. Pendant toute cette période, après le coup d'état de fructidor surtout, la France est encore dans la main des associations populaires. Elles ne s'intitulent plus de noms aussi pompeux qu'en 1793 ; elles sont moins patriotiques et moins régénérées, moins bruyantes surtout. Mais leur action dissolvante n'a rien perdu de sa force, et l'on comprendrait mal ce temps, on risquerait de ne pas assigner aux événemens leur véritable cause, si l'on négligeait un tel facteur.

Au point de vue de l'organisation des écoles, en tout cas, l'importance en est grande. En effet, de toutes les fonctions que les sociétés populaires s'étaient attribuées, aucune ne rentrait mieux dans l'esprit de leur institution que la surveillance de l'enseignement. Après la délation (1) peut-être, elles n'eurent pas de plus grande affaire. Pour agir sur l'esprit public, pour le *propager*, comme on disait alors, l'école était un admirable levier. C'est pourquoi, de très bonne heure, les clubs tendirent à s'en emparer. Compulsez leurs règlemens, et vous verrez que beaucoup d'entre eux s'étaient, à l'exemple de la convention, donné le luxe d'un comité

Un membre observe que, dans l'erreur où était la société sur les manœuvres criminelles du scélérat Couthon et le croyant un ami du peuple, elle avait eu la faiblesse de lui écrire par le dernier courrier, pour lui demander son portrait ; il fait la proposition, en rétractant cette lettre, de témoigner de la manière la plus formelle son repentir sur une telle demande ; il fait la motion qu'à l'instant même on réalise ce qu'on ferait de ce portrait si on l'avait en son pouvoir et qu'il en soit fait autant de tous ceux des traîtres démagogues.

« La société arrête à l'unanimité que, sur-le-champ et au milieu de la salle, les portraits des traîtres Robespierre, Couthon, etc., que quelques membres avaient chez eux et qu'ils ont remis sur le bureau, soient livrés aux flammes, ce qui a été exécuté aux applaudissemens universels d'un grand concours de citoyens présens à la séance. »

(1) « Les dénonciations occupent des séances entières et souvent on n'obtient aucun résultat. Sans doute il faut surveiller, il faut dénoncer les conspirateurs ; il faut leur faire une guerre à mort ; mais il faut éloigner de vos discussions les dénonciations vagues qui ne sont appuyées sur aucun fait... »

(Extrait du règlement de la société populaire et montagnarde de Vitry-sur-Marne. Bibl. nat., L. 40.)

d'instruction publique. A Rouen, entre autres, ce comité se composait de membres choisis parmi les hommes de lettres et les artistes de la société. Quant à ses attributions, elles comprenaient : « tout ce qui concerne les écoles publiques, les principes qu'on y professe, la discipline qu'on y observe, les livres élémentaires et autres ouvrages mis entre les mains des élèves, les plaintes portées contre les instituteurs concernant les mœurs ou le talent, les jeux, les spectacles, les pièces qui y sont représentées, la police intérieure qui y est exercée, enfin tout ce qui a trait à l'éducation et à l'instruction publique (1). » A Périgueux, c'est le comité d'instruction publique qui préside la distribution des prix ; à la Châtre, c'est lui qui rédige à l'usage des écoles cet arrêté :

« Art. 1er. — Les instituteurs et institutrices publics de la commune de la Châtre seront tenus de ne plus mêler dans l'instruction publique les élémens d'aucun culte religieux.

« Art. 2. — L'ouverture de chaque classe se fera par le chant de la strophe chérie de l'hymne des Marseillais contenant l'invocation à la liberté, et la clôture par cette autre strophe de la même ode : « Nous entrerons dans la carrière, etc. »

Mais voyez la complication : ce n'est pas seulement au gouvernement des écoles que prétendent les sociétés populaires. Dès le principe, elles eurent la prétention d'être elles-mêmes « une branche essentielle de l'instruction publique (2). » C'est ainsi que l'auteur d'un des projets d'éducation soumis à la convention, et l'un des membres influens du comité d'instruction publique de cette assemblée, Lanthenas, envisageait, leur rôle et leur but. « Pour conserver l'égalité, ce don précieux que nous tenons de la nature, et pour la transmettre à la postérité, disait-il, l'assemblée nationale ne doit donc pas balancer de provoquer elle-même dans chaque canton les sociétés populaires, les seules qui puissent instruire tous les citoyens et rendre vains tous les efforts de l'intrigue. Elle doit lier à l'éducation cette seconde branche de l'éducation publique, et consacrer par le nom même qui désignera ces sociétés l'esprit d'égalité et de fraternité qui doit être désormais la base de toute réunion... » Aux Jacobins, dès le mois de septembre 1791, on ne

(1) Règlement particulier pour l'organisation des comités de la société populaire et républicaine de Rouen. Ces comités étaient au nombre de onze : 1° comité de correspondance ; 2° comité de bienfaisance ; 3° comité de présentation ; 4° comité d'agriculture, commerce et subsistances ; 5° comité des pétitions ; 6° comité d'instruction publique ; 7° comité de surveillance ; 8° comité des défenseurs des opprimés ; 9° comité militaire et d'épuration de la garde nationale ; 10° comité d'administration ; 11° comité des certificats de civisme.

(2) *Des Sociétés populaires considérées comme une branche essentielle de l'instruction publique*, par Lanthenas.

parlait pas un autre langage. « N'en doutons pas, messieurs, disait un orateur (1), le dernier degré de perfectionnement de la raison humaine et de l'instruction publique sera dans l'institution universelle, et jusque dans les moindres villages, de ces clubs populaires, de ces sociétés fraternelles. Voyez le bien qu'ils ont opéré à Lyon : l'aristocratie y dominait ; elle a disparu ou a été forcée de se cacher depuis l'établissement des sociétés populaires... »

« On demande quel est le meilleur système d'éducation nationale dans un régime libre. Il doit être simple, économique : des écoles gratuites pour le peuple enfant, des clubs pour le peuple homme. Voilà ce que la nation doit établir, doit payer; pour le reste, laissez l'industrie privée à elle-même... »

Le club maître de l'école et maître d'école lui-même, voilà donc, prise sur le fait, la pure doctrine révolutionnaire. En matière d'instruction publique, comme dans le reste, la seule autorité souveraine, indiscutable, antérieure et supérieure à tous les autres pouvoirs, c'est lui, lui seul et c'est assez. Dès lors à quoi bon tous ces rouages : municipalités, jurys d'instruction, assemblées départementales? Cette machine si compliquée, si laborieusement agencée n'a plus de raison d'être. La force motrice lui manquera toujours, et d'avance elle est frappée d'inertie.

II.

Si, du moins, à défaut de pouvoirs compétens capables de traiter avec un peu de suite et de prudence une matière aussi délicate que l'éducation de la jeunesse, le législateur avait respecté les vieilles méthodes! Depuis un temps immémorial, en France, les matières d'enseignement comprenaient, outre la lecture et l'écriture, un peu d'histoire sainte et le catéchisme. L'école avait toujours été confessionnelle ; c'était même, à dire vrai, le seul côté par où la royauté et le clergé s'intéressaient à elle. L'idée de la nécessité de l'instruction pour l'instruction n'existait pas encore sous l'ancien régime, et personne alors ne se fût avisé de se plaindre que la religion eût sa part dans l'éducation. On n'aimait pas les moines, mais le bon Dieu n'avait pas d'ennemis personnels ; on ne le trouvait nullement gênant et l'on ne demandait pas mieux que de laisser venir à lui les petits enfans ; s'ils n'en étaient pas plus sages, à coup sûr, ils n'en étaient pas plus méchans. D'ailleurs, où le bon Dieu ne réussissait pas, on avait la ressource du fouet, cet autre grand moyen de l'ancienne pédagogie.

(1) Discours sur l'utilité des sociétés patriotiques et populaires, prononcé le 28 septembre 1791 à la Société des amis de la constitution, séante aux Jacobins.

La révolution ne se contenta pas de supprimer le fouet, malgré ses longs états de service : dans son respect exagéré de la personnalité humaine et de la liberté de conscience, elle imagina cette chose inouïe jusqu'à elle, un système d'éducation indépendant de tout dogme. En quoi sans doute elle était parfaitement conséquente. Ayant pris pour but l'affranchissement universel de l'espèce, elle ne pouvait guère admettre d'exception; sa doctrine absolue n'en comportait pas et, de fait, elle n'en fit point, si ce n'est pour la femme. Après les protestans, les juifs, les nègres et les détenus de la Bastille ou de l'Abbaye, il lui parut qu'elle devait émanciper aussi l'enfant. Or, pour l'enfant, le maître, l'oppresseur, c'était Dieu. N'était-ce pas au nom de « cette hypothèse » que, dès le berceau, par le baptême, on lui confisquait son libre arbitre, et qu'un peu plus tard, on le soumettait à des pratiques qui parlaient à son cœur avant que sa raison fût éveillée : le signe de la croix, la prière, la messe? Autant d'actes, autant d'engagemens qu'on lui faisait prendre avant qu'il fût en état de les discuter, et de liens dans lesquels on emprisonnait son esprit. De même et bien pis à l'école; déjà déprimée dans la famille, asservie par elle à de vaines observances, l'intelligence de l'enfant était là par surcroît soumise au régime le mieux fait pour achever de l'atrophier. On ne lui demandait que des efforts de mémoire; on négligeait absolument ses autres facultés. On lui faisait prendre l'habitude de balbutier des mots et d'exprimer des idées abstraites ou figurées sans les entendre : « Qu'est-ce que Dieu? — Dieu est un pur esprit. » « Qu'est-ce que le mystère de la sainte trinité? — Le mystère de la sainte trinité est le mystère d'un seul Dieu en trois personnes. » Quelle nourriture pour de jeunes esprits! Et quelle force, quel profit pouvaient-ils en tirer? Aucun, en vérité. C'était déjà l'opinion de Rousseau (1) dans l'*Émile*. « Toutes les réponses du catéchisme, disait-il, sont à contresens, c'est l'écolier qui instruit le maître; elles sont même des mensonges dans la bouche des enfans, parce qu'ils expliquent ce qu'ils n'entendent point et qu'ils affirment ce qu'ils sont hors d'état de croire... Je voudrais qu'un homme qui connaîtrait bien la marche de l'esprit des enfans voulût faire pour eux un catéchisme. Ce serait peut-être le livre le plus utile qu'on ait jamais écrit. »

Ç'avait été de même, on l'a vu, la pensée de Condorcet et de tous les auteurs de plans et projets d'éducation qui étaient venus après lui. En condamnant le catéchisme, le législateur de l'an IV était donc à la fois dans la logique révolutionnaire et dans la tradition de ses prédécesseurs. Il s'en fallait malheureusement qu'il fût dans la mesure et dans la vérité. Si la logique lui donnait raison, les

(1) *Émile*, l. V.

mœurs étaient contre lui. En effet, proscrire l'enseignement religieux, ce n'était pas seulement blesser dans leurs convictions la grande majorité des Français, c'était aller à l'encontre d'habitudes et de pratiques invétérées. On a pu, de nos jours, considérer cet enseignement comme un accessoire et réduire beaucoup la place qu'il tenait dans les études. A l'époque de la révolution, c'en était encore le principal. Sauf de rares exceptions, on n'envoyait pas son fils à l'école pour qu'il apprît ses lettres et subsidiairement les commandemens de Dieu. On voulait avant tout qu'il fût mis en état de faire sa première communion. Nos pères ne voyaient guère au-delà ; ils croyaient beaucoup plus, dans leur innocence, à la vertu de l'évangile qu'à celle de l'instruction, et ne concevaient, n'admettaient même pas l'une sans l'autre. Il leur était aussi fort indifférent qu'il y eût dans le catéchisme quelques parties obscures et quelques définitions ardues ; ils s'en tenaient à l'ensemble, au fond de la doctrine et à l'admirable morale qui s'en dégage. Le reste leur échappait. Aussi fut-ce une grave erreur législative, une faute capitale au point de vue politique, que la suppression de l'enseignement religieux. Dans l'état de l'opinion, rien n'était plus propre à discréditer la nouvelle organisation des écoles. Elles avaient déjà contre elles, aux yeux de beaucoup de gens, le vice de leur origine. Quand on connut qu'on n'y ferait même plus dire aux enfans leur prière, elles furent jugées.

Encore si la loi s'était contentée de cette suppression, si elle n'avait pas imaginé d'y suppléer par une nouvelle morale de fabrique et de marque républicaines! On conçoit déjà mal un système d'éducation exclusif de toute idée religieuse. Que penser d'une pédagogie fondée sur un certain état de la société, sur une manière d'être politique, relative à la nature et à la forme du gouvernement! Évidemment cette pédagogie pècherait par la base, et vous chercheriez vainement un principe, un point fixe où la rattacher. Dirigée par les événemens, soumise à leurs fluctuations, réduite à les suivre dans leur mobilité, préoccupée d'intérêts purement humains, quelle suite et quelle méthode pourrait-elle apporter à sa tâche et d'où tirerait-elle sa doctrine? Il est clair qu'elle ne la tirerait pas de son propre fonds, — la matière lui manquerait, — qu'elle serait dans la nécessité de l'emprunter, et naturellement, à l'état.

Telle la pédagogie du législateur de l'an IV. Ne lui demandez ni quelle est sa philosophie ni quelle sa morale. Elle n'en a pas qui lui soient propres ; elle a celles que lui fournit le gouvernement. Or, considérez cette morale de provenance officielle et pesez-la, demandez-vous ce qu'elle embrasse et ce qu'elle contient. Le compte sera vite fait : de l'idée de Dieu, pas un mot ; de l'idée de la vie future et de l'immortalité de l'âme, rien ; des peines et des récom-

penses, rien; du devoir en général, rien. Dans l'homme elle ne voit qu'une chose : le citoyen actif, l'électeur. Le devoir, elle le fait consister uniquement dans l'amour de la république et dans l'observation des commandemens républicains. Son évangile, sa loi, son idéal, son tout enfin, c'est la constitution; elle et rien qu'elle. Maintenant prenez l'enfant, et demandez-vous si l'ancien régime ne convenait pas mieux à son esprit, s'il n'en recevait pas une plus durable et salutaire empreinte. Comparez les deux systèmes : d'un côté, le culte étroit et borné d'une forme de gouvernement, c'est-à-dire d'un objet essentiellement incertain, contingent, un culte abstrait, incapable de parler aux sens et par eux à l'imagination, sec et froid comme un théorème de géométrie; d'autre part, une doctrine immuable, embrassant dans sa généralité tout l'homme intellectuel, lui prêchant toutes les formes du devoir, tantôt ouvrant à son imagination l'éblouissante perspective des félicités éternelles, tantôt lui montrant par-delà cette vie les horreurs de la damnation; ici, de solennelles déclarations, de pompeuses formules, des généralités et des mots vides de sens pour de jeunes cerveaux : le contrat social, la souveraineté du peuple, l'unité et l'indivisibilité de la république; là, partout des images et des formes concrètes, tangibles, partout le mouvement, la couleur et la vie, le bon Dieu dans les nuages, Jésus rédempteur sur sa croix, la Vierge dans une gloire, un ciel peuplé d'anges roses, un enfer tout rempli de petits garçons qui n'ont pas été sages. Quel contraste et combien concluant, péremptoire! Avec quelle force il fait éclater la supériorité de l'ancienne pédagogie! Comme elle était plus haute et cependant plus accessible, plus large et néanmoins plus compréhensible! Comme elle prenait mieux la mesure de l'enfant et comme elle savait mieux l'intéresser, l'émouvoir! J'accorde qu'elle ne se donnait pas beaucoup de peine pour former le citoyen, mais entre ce défaut et l'erreur fondamentale consistant à traiter l'homme comme une espèce d'animal politique, à l'élever uniquement en vue de sa future condition d'électeur et de garde national ou de fonctionnaire public, en vérité l'écart est grand. J'aperçois bien un sectionnaire, un clubiste, surtout un bavard dans ce bambin nourri d'emphase et de lieux-communs révolutionnaires; je cherche en vain le brave et l'honnête homme que faisaient les petites écoles.

Mais poussons plus loin cette comparaison; de la théorie passons à la pratique; étudions les documens. Car si la valeur d'un système d'éducation dépend beaucoup des idées dont il s'inspire, elle se mesure encore plus exactement peut-être aux instrumens qu'il emploie, c'est-à-dire, dans l'espèce, aux livres de classe et de lecture. Sous l'ancien régime, les ouvrages suivis dans les petites écoles étaient, après le Catéchisme, l'Histoire sacrée, la Vie des saints, *la*

Civilité puérile et honnête et les *Contes* de Perrault. Ces quelques ouvrages formaient à peu près tout le fonds des bibliothèques scolaires, et ce n'était pas à vrai dire un fonds bien riche. L'élément religieux, le surnaturel y tenait manifestement une place excessive, au détriment de l'histoire nationale et de ces premières notions d'économie rurale et domestique si nécessaires à répandre. Mais si le nombre et la variété des livres qui entraient dans les écoles étaient insuffisans, leur innocence au moins ne laissait rien à désirer, l'enseignement qui s'en dégageait en somme était irréprochable, très moral et très élevé. *La Civilité puérile* elle-même, dont on s'est tant moqué, comme de beaucoup de choses, sans la connaître, sur son titre seul, n'était pas sans mérite. Elle contenait bien quelques longueurs et quelques superfluités, des détails oiseux ou par trop enfantins, mais en même temps que d'indications pratiques et de recommandations judicieuses! Quel utile manuel des bonnes manières et du bon ton, du maintien et de la politesse à observer en société! On attachait autrefois beaucoup d'importance à cette partie de l'éducation, — à preuve que la première *Civilité puérile* est signée d'un des plus grands noms de la renaissance, Érasme. — On ne trouvait pas suffisant que l'enfant reçût une forte instruction religieuse et morale, on voulait encore qu'il apprît à se tenir convenablement avec ses égaux, avec ses inférieurs et surtout avec ses supérieurs. On tenait à le familiariser avec ces formes extérieures du respect, qui ne sont pas toujours le respect lui-même, mais qui contribuent singulièrement à le maintenir, et, sous ce rapport, *la Civilité puérile* était le meilleur et le plus sûr des guides.

Dans un autre ordre d'idées, les *Contes de fées* rendaient aussi de singuliers services. Sans doute, on pouvait leur reprocher d'abuser du merveilleux et de surexciter à l'excès les facultés imaginatives par des récits fantastiques et souvent terribles. Mais comme ils attachaient l'enfant, comme ils savaient lui rendre la morale attrayante, et sous quelles riches couleurs ils lui peignaient la vertu! Comme ils faisaient travailler son esprit surtout! Prenez *le Petit Poucet* par exemple, et cherchez dans toute la littérature un morceau comparable à ce chef-d'œuvre, aussi pathétique et aussi mouvementé; cherchez un héros qui, pour des gamins de huit à douze ans, vaille ce bonhomme de leur âge. Vous ne trouverez nulle part, même dans Homère, ni un drame aussi rempli de péripéties, ni un personnage aussi complet et aussi extraordinaire, réunissant en soi plus de qualités, le courage, le sang-froid, la sagesse, l'amour fraternel. Le duel de l'Ogre et du petit Poucet est cent fois plus palpitant que celui d'Ulysse et du Cyclope. Entre Ulysse et le Cyclope la partie n'est pas douteuse. Polyphême est plus fort, mais il n'a qu'un œil et

pas beaucoup de malice; Ulysse est un héros fameux par son adresse; il a déjà fait entrer le cheval de bois dans Troie, il saura bien faire sortir ses compagnons et lui-même de l'antre du monstre. Au contraire, entre l'Ogre et le petit Poucet, toutes les chances sont pour le premier; c'est la lutte entre l'épervier et la colombe, entre le loup et l'agneau, lutte désespérée, pleine d'angoisses et dont le dénoûment fatal fait d'autant plus horreur qu'il tarde davantage. Aussi quelle joie profonde, intense, lorsque, après mille dangers, au lieu d'être dévoré par le loup, l'agneau s'échappe enfin et rentre sain et sauf au bercail! Quelle grande et salutaire leçon de morale en même temps! Tout au rebours, dans les livres de classe ou de lecture postérieurs à 1789 et publiés la plupart par les soins de la convention, quelques-uns même à ses frais. N'y cherchez pas d'inspiration supérieure ou de vues générales et désintéressées. Faire connaître aux enfans la constitution et les principes sur lesquels elle repose, l'organisation politique, administrative, religieuse et judiciaire en même temps et surtout leur inspirer l'amour de la république et du peuple, la haine des rois, des aristocrates et des prêtres, voilà le fond de cette littérature officielle. Elle n'enseigne pas seulement à l'enfant qu'il est né libre et qu'il a des droits; que ces droits il les tient de la nature et de la constitution; qu'une déclaration solennelle du peuple français les a consacrés; elle ne se contente pas de lui mettre sous les yeux le texte de ces documens avec un commentaire et des réflexions souvent plus obscurs que la lettre elle-même; elle y joint des récits, des appréciations sur les hommes et sur les événemens, des comparaisons entre l'ancien régime et la révolution, des exemples de vertu civique et de corruption aristocratique propres à graver dans de jeunes esprits l'idée de la supériorité de l'homme du peuple sur les autres hommes, et de la république, dans ses pires excès, sur toutes les autres formes de gouvernement.

Lisez plutôt ces extraits :

Extrait de l'*Alphabet des sans-culottes, ou Premiers élémens de l'éducation républicaine, dédié aux jeunes sans-culottes, par demandes et par réponses :*

D. — Quelles sont les époques les plus glorieuses de la révolution?

R. — Le 14 juillet 1789, le 10 août 1792, le 31 mai et le 1er juillet 1793.

D. — Qu'est-ce que c'était que la Bastille?

R. — Une prison affreuse où le tyran faisait enterrer vifs ceux qui osaient élever la voix contre la tyrannie.

D. — Que s'est-il passé au 10 août?

R. — L'attaque du palais du tyran par les braves sans-culottes.

D. — Qu'est-ce qu'un brave sans-culottes?

R. — C'est un brave dont l'âme ne peut être corrompue par l'or des despotes.

D. — Quelles sont les vertus des sans-culottes?

R. — Toutes.

Extrait de l'*Éloge historique de Barra et Viala, prononcé le jour de leur fête et dédié aux enfans des écoles primaires par le citoyen Rouxin, suivi de l'Éloge de Voltaire, de Rousseau, de Marat et de Le Pelletier :*

Ce n'est pas sous vos règnes, rois imbéciles et méchans, qui ne consacrez par des monumens fastueux que des actions d'esclaves, que la nature fait des héros... Que sont devenus les exploits de ces prétendus héros de vos empires, dont l'histoire adulatrice proclamait les noms avec tant d'emphase? Ils ne peuvent plus soutenir le parallèle, ces enfans d'une orgueilleuse génération, avec les enfans de l'égalité et de la valeur...

Extrait du *Nouveau Catéchisme républicain à l'usage des sans-culottes et de leurs enfans, présenté à la convention nationale, qui en a fait mention honorable :*

D. — Qui es-tu?

R. — Homme libre par nos droits de nature et de républicain français.

D. — Tous les hommes sont-ils libres?

R. — Oui.

D. — L'univers ne forme donc qu'une république?

R. — Pas encore, mais ça ira.

D. — Quelle fut la cause de la prise de la Bastille?

R. — C'est que la cour épouvantée s'entourait de troupes... On ne devait s'attendre qu'aux vengeances les plus cruelles de la part de tant d'ennemis encore si puissans. Le désespoir fait place à l'héroïsme : le mot de liberté se fait entendre; on s'écrie qu'il faut prendre la Bastille et la Bastille est investie. On somme le gouverneur de rendre la forteresse. Il feint d'obéir, mais il venait de recevoir des ordres de Besenval et il en attendait des secours. Cependant il fait entrer des citoyens dans la cour; les portes se referment et on tire sur eux. Cette horrible trahison ne permet plus de garder aucune mesure. Les chaînes des pont-levis sont rompues; on se précipite dans la Bastille; en moins de quatre heures, elle est prise. Delaunay est massacré. On trouve sur Flesselles, prévôt des marchands, une lettre qui prouve son intelligence avec Delaunay; il est de même massacré, et leurs têtes sont portées au bout d'une pique...

D. — N'y a-t-il pas eu dans le mois de juillet quelque autre événement mémorable ?

R. — Les subsistances devenaient moins abondantes; on s'adressa à Foulon, qui en avait l'administration. « Le pain est prêt à manquer, lui dit-on. — Qu'ils mangent du foin, » répondit-il. Ce monstre est arrêté à Senlis ; on le conduit à Paris, où il est massacré avec Berthier, son gendre.

Extrait du *Recueil des actions héroïques et civiques des républicains français, présenté à la convention nationale au nom de son comité d'instruction publique et envoyé aux municipalités, aux armées, aux sociétés populaires et à toutes les écoles de la république.*

Lors de la séance du 23 juin 1789 (de cette séance si bien appelée royale puisque, dans les intentions perfides de la cour, elle devait faire échouer la révolution), les gardes françaises de service à Versailles sont commandés pour agir offensivement contre le peuple. Promesses, menaces, offres d'argent, tout est successivement employé pour obtenir d'eux l'assurance qu'ils serviront les projets sanguinaires du tyran. Tous les moyens de séduction sont inutiles. Ces braves défenseurs de la patrie qui, dès lors, ne reconnaissent d'autre souverain que le peuple, déclarent hautement qu'ils ne tremperont pas leurs mains dans le sang de leurs frères. Cette sainte résistance aux ordres infâmes du despotisme excite la rage des vils esclaves qui les commandent. Les plus zélés d'entre les gardes sont précipités nuitamment dans les cachots de l'Abbaye. Cet acte de tyrannie transpire; il provoque l'indignation publique. Le 30 juin, sur les six heures du soir, un jeune homme monte sur une table au ci-devant Palais-Royal et s'écrie : « Citoyens, ces généreux soldats qui, le 23, à Versailles, ont refusé de faire feu sur le peuple sont maintenant chargés de chaînes. Ils gémissent dans les cachots. Souffrirons-nous qu'ils y restent plus longtemps ? Non, aux armes ! nous irons les délivrer, marchons sur l'Abbaye. »

A peine a-t-il terminé cette courte harangue qu'il s'élance vers la porte du jardin; une foule de citoyens se précipitent sur ses pas; ils arrivent à l'Abbaye. Les gardes françaises sont rendus à la liberté; on les porte en triomphe au jardin de l'Égalité...

Extrait de *l'Almanach du père Gérard pour l'année 1792, ouvrage qui a remporté le prix proposé par la Société des amis de la constitution séante aux Jacobins, par J.-M. Collot d'Herbois, membre de la société :*

Le père Gérard. — Le spirituel, mon ami, ce sont les dîmes, les droits seigneuriaux, les corvées dont ils nous écrasent; c'est le plaisir

de manger des richesses énormes sans rien faire; voilà le spirituel qu'ils (les prêtres) regrettent si fort.

Un Paysan. — Je ne m'étonne pas qu'ils soient si méchans.

Le père Gérard. — Ce n'est point de religion qu'ils parlent à nos femmes; ils les étourdissent de chimères. C'est toujours la damnation éternelle qu'ils ont dans la bouche; car ils damnent tous ceux qui ne sont pas de leur avis. L'enfer leur est d'un grand secours pour leurs mauvais desseins. C'est dans les flammes d'enfer qu'ils voudraient jeter tous les patriotes; c'est au feu d'enfer qu'ils voudraient brûler la constitution; c'est toujours le diable qu'ils mettent de leur parti.

Extrait du *Catéchisme historique et révolutionnaire :*

Les nombreuses trahisons de ce roi parjure et couvert de crimes (Louis XVI) lui avaient fait perdre depuis longtemps la confiance et l'amour du peuple; mais depuis la journée à jamais mémorable du 10 août 1792, le seul souvenir de son nom inspirait un frémissement d'horreur dans tous les esprits; les mânes des patriotes égorgés aux Tuileries criaient vengeance, la liberté l'exigeait, et la France entière ne cessait de la réclamer...

Le dimanche, vers les deux heures de l'après-midi, le ministre de la justice, accompagné du maire de Paris, du procureur de la commune et du procureur-général syndic du département, se transportèrent à la tour du Temple, où ils trouvèrent Louis Capet dans un état assez tranquille. Le ministre de la justice lui fit lecture du décret qui le condamnait à subir la mort, le lendemain matin. Il pria seulement le ministre de demander à la convention nationale un sursis de trois jours afin de lui donner le temps de se préparer à la mort, et, à cet effet, il demanda pour se confesser un prêtre irlandais, domicilié rue du Bac; après quoi il se mit à dîner avec le même sang-froid qu'à l'ordinaire et sans faire paraître la moindre affectation, parce qu'il savait bien que son supplice ne pouvait jamais égaler ses forfaits.

Le ministre s'acquitta de la mission dont il avait été chargé; il fut à la convention nationale faire la demande du sursis; mais l'assemblée considérant que la loi doit être la même pour tous et que l'homme, quel qu'il soit, qui connaît le terme fatal de sa mort, la souffre mille fois pour une en attendant le moment qui doit couper le fil de sa vie, a pensé que l'humanité lui imposait le devoir rigoureux de maintenir son premier décret en passant à l'ordre du jour sur la demande du sursis...

Santerre ordonna avec sagesse et prudence aux tambours de continuer leur roulement et aux exécuteurs de remplir leur devoir. Cet ordre fut aussitôt exécuté que donné: les exécuteurs se saisirent de Capet, l'emmenèrent à la planche fatale, sur laquelle il prononça ces mots d'un ton de voix haute et distincte pendant qu'on l'attachait :

« Je suis perdu, je meurs innocent; je pardonne ma mort à mes ennemis, mais ils en seront punis. »

A peine avait-il achevé ces mots que le glaive vengeur tombe sur sa tête coupable et la sépare de son corps. L'un des exécuteurs la prit aussitôt par les cheveux et la montra au peuple à diverses reprises. Au même instant, se firent entendre, de toutes parts, les cris mille fois répétés de : « Vive la république! vive la liberté! vive l'égalité! périssent ainsi tous les tyrans! » Les citoyens, ne sachant comment exprimer leur joie de se voir à jamais délivrés du fléau de la royauté, s'embrassèrent tous avec l'épanchement de la plus douce union, après quoi ils chantèrent des hymnes à la liberté, en formant des ronds de danse à l'entour de l'échafaud et sur toute la place de la révolution. Pendant que cette réjouissance des hommes libres s'exécutait, les restes du tyran étaient emportés au cimetière de la paroisse Sainte-Magdelaine.

Écoutez encore ceci; après l'horrible et l'odieux, le grotesque :

O vous (1), époux et épouses, si vous êtes sincèrement attachés à la patrie, préparez une génération saine et vigoureuse qui, à son tour, en produise une autre encore mieux constituée s'il est possible. Pour y contribuer, menez dans tous les temps une vie réglée au physique et au moral et dès qu'il y a des signes de grossesse, gardez-vous d'altérer dans le sein maternel l'existence du fruit de vos amours. Maris, soyez tempérans en tout, ce principe s'étend fort loin; ayez pour vos femmes les attentions et les égards qu'exige l'état d'un individu doué, si l'on peut dire, de deux vies...

On habille généralement trop tôt les garçons en culotte; elles les gênent, les compriment, étranglent la région des reins, les rendent sales et trop précoces du côté de l'aiguillon de Vénus, par l'air chaud et renfermé que procure ce vêtement.

Tels étaient les instrumens, les livres de classe et de lecture que la convention avait mis entre les mains des enfans, et voilà représentée par ses produits les plus authentiques et les plus originaux la nouvelle pédagogie. La voilà bien imprégnée du plus pur esprit jacobin, destructrice de toute idée de discipline, de respect, d'autorité, exclusive, intolérante, haineuse et par-dessus tout antifrançaise. Antifrançaise? En effet, le trait commun de ces publications, c'est

(1) *De la Conservation des enfans pendant la grossesse et de leur Éducation physique depuis la naissance jusqu'à l'âge de six à huit ans,* ouvrage auquel le jury pour l'examen des livres élémentaires proposés par la convention nationale, a décerné le premier prix, par le citoyen Saucerotte, chirurgien en chef d'armée, membre de l'Institut national.

l'absence, ou, si vous l'aimez mieux, la perversion du sens patriotique. Sauf des outrages, vous n'y trouveriez pas un mot de notre pays avant la révolution, de sa formation territoriale et de sa merveilleuse croissance au moyen âge, de son éclat aux XVIe et XVIIe siècles, de son rôle dans le monde, de son histoire enfin. La France désormais commence aux états-généraux, la gloire au 14 juillet, le courage avec Agricole Viala, et, dans la nation, le peuple seul compte, seul il a tous les mérites et toutes les vertus. Si bien qu'étranger déjà à la notion de la divinité et aux sentimens de ses devoirs envers elle, l'enfant ne connaîtra plus, au sortir de l'école, qu'un coin de la patrie, n'en emportera qu'une image réduite et singulièrement rapetissée.

III.

Qu'un pareil enseignement eût réussi, on se figure aisément ce qu'il eût fait de l'esprit français, à quel point il l'eût rétréci et rabaissé. Trois choses essentielles, heureusement, lui manquèrent : des bâtimens, des maîtres et des élèves.

Des bâtimens : le législateur de l'an IV avait bien, on l'a vu, senti la nécessité de fournir aux instituteurs primaires « un local, tant pour leur servir de logement que pour recevoir les élèves pendant la durée des leçons. » Il leur avait même accordé la jouissance *éventuelle* des jardins qui pourraient être attenans à ces locaux. Mais sur ce point comme sur bien d'autres, les prescriptions de la loi restèrent sans effet. Sans compter le mauvais vouloir ou l'apathie des pouvoirs locaux, elles eurent à lutter dans beaucoup de communes contre des impossibilités matérielles. Ici la maison d'école avait été vendue comme faisant partie des biens d'une corporation religieuse ou d'une fabrique ; là le presbytère, qui en aurait dû tenir lieu, avait été aliéné. Dès le commencement de l'an III, la commission exécutive de l'instruction publique signalait ce danger au comité de salut public, dans un rapport dont la minute existe aux archives.

« Le renchérissement progressif des denrées, lisons-nous dans ce document, a rendu le traitement des instituteurs presque nul relativement à l'étendue de leurs besoins et au peu de ressources que les campagnes offrent pour l'existence de celui qui n'a que des assignats. Une seule disposition de la loi (celle du 27 brumaire an III) paraissait propre à encourager ceux qui voulaient se livrer aux fonctions pénibles d'instituteurs, c'était la jouissance du logement qui leur était assuré dans les presbytères, et surtout l'espérance d'y joindre une petite portion de jardin. Mais à peine la loi

qui affectait les presbytères à l'instruction publique a-t-elle été rendue, qu'elle a éprouvé beaucoup d'obstacles dans son exécution : obstacles d'ailleurs auxquels on devait s'attendre par les nombreuses questions qu'elle laissait à résoudre et que la commission a soumises au comité. »

La situation n'était donc pas entière et c'est en vain que le conseil des cinq-cents avait essayé de la sauvegarder par une résolution en date du 14 thermidor an v (1). A cette époque, le mal était consommé et, dans beaucoup de communes, irréparable. Déjà fort à l'étroit dans leurs finances, privées par la suppression des octrois et des droits féodaux du plus clair de leurs revenus, la construction de nouveaux bâtimens scolaires eût dépassé de beaucoup leurs forces. La loi du 3 brumaire n'avait pas prévu cet obstacle. Le directoire fut bien obligé, faute d'argent, lui aussi, de le supporter, et c'est ainsi que tant de communes, qui auraient dû se trouver pourvues d'écoles dès l'an v, n'en possédaient pas encore longtemps après le 18 brumaire. Au surplus, si les bâtimens avaient existé, les administrations municipales auraient été bien en peine d'y installer des maîtres capables. Trouver du jour au lendemain plusieurs milliers d'instituteurs eût été d'une extrême difficulté dans des temps réguliers et tranquilles. En 1795, avec la réquisition pratiquée comme elle l'était alors, à outrance, l'entreprise ne pouvait qu'échouer radicalement. Il eût fallu pour qu'elle réussît dans une certaine mesure et dans un avenir assez prochain, que les écoles normales décrétées par la convention fussent mises en activité partout. Mais on a vu l'insuccès de cette tentative ; à Paris même, elle avait avorté misérablement ; dans les départemens, elle n'avait pas reçu le moindre commencement d'exécution.

Restaient bien, il est vrai, les anciens recteurs et les prêtres qui n'avaient pas émigré ou qui étaient rentrés après le 9 thermidor.

(1) Voici le texte de cette résolution, confirmée le 26 du même mois par les anciens : « Le conseil des cinq-cents, après avoir entendu le rapport d'une commission spéciale, considérant que, les ci-devant presbytères faisant partie des domaines nationaux dont l'adjudication, légalement consommée, est déclarée irrévocable par l'acte constitutionnel, il est instant de suspendre la vente de ceux desdits presbytères qui restent invendus, afin de s'assurer la conservation des bâtimens, jardins et autres accessoires qui pourraient être jugés nécessaires à l'établissement des écoles primaires ou pour quelque autre service public,.... prend la résolution suivante :

« Il est sursis à la vente des ci-devant presbytères, jardins et bâtimens y attenans, qui ne sont point encore légalement vendus ou adjugés, jusqu'à ce que les administrations départementales aient déterminé, avec l'approbation du pouvoir exécutif, ceux qu'il sera utile de conserver, soit pour servir à loger les instituteurs des écoles primaires, conformément à l'article 6 du titre Ier de la loi du 3 brumaire an IV, ou pour tout autre service public. »

Mais on ne pouvait guère espérer le concours de gens dont les uns étaient encore, en beaucoup d'endroits, traités avec la dernière rigueur, et qui tous avaient été frappés par la révolution dans leurs croyances ou dans leurs intérêts. Un changement complet dans la politique et dans le gouvernement aurait seul pu les rallier. Or ce changement n'avait pas eu lieu : loin de laisser tomber les lois rendues par la convention contre les prêtres, le directoire s'était empressé de les faire revivre. Il en avait même expressément recommandé la sévère application dans une circulaire qui porte la date du 15 janvier 1796 : « Dans les cinq premiers mois de cette année, — j'emprunte ce chiffre à une récente publication de M. Victor Pierre, — vingt et un prêtres avaient été condamnés à mort par les tribunaux criminels ou massacrés sans jugement. »

En même temps, et pour bien marquer son désir d'en finir avec la religion catholique, le gouvernement protégeait ouvertement la secte et le culte ridicules des théophilanthropes, et les installait à Paris dans plusieurs églises. On accusait même un de ses membres, Laréveillère-Lepeaux, d'être leur grand-prêtre. Mais ce n'était rien encore : pendant la première période de son existence, le directoire avait été contenu par les conseils, dont la majorité, surtout après les élections de l'an v, était manifestement contraire à la continuation des hostilités contre le clergé. Après le 18 fructidor, il ne connut plus de bornes : abroger les lois rendues malgré lui par le corps législatif pour la protection des prêtres, exiger d'eux un nouveau serment, les déporter et même les fusiller, rien ne l'arrêta. Ce n'est pas ici le lieu de raconter ces tristes exploits (1). Ils n'appartiennent à notre sujet qu'au point de vue des difficultés qu'ils suscitèrent au directoire pour l'exécution de la loi du 3 brumaire, et si nous les signalons, c'est uniquement à ce titre ; mais encore fallait-il en tenir compte, car après le caractère irréligieux de l'enseignement, rien ne fut plus nuisible au succès des écoles primaires.

Toutefois ce n'est pas seulement par des raisons d'ordre moral que s'explique l'extrême pénurie de sujets qui est le fait le plus important de l'histoire de l'instruction publique à cette époque. Même étant données la politique du directoire, ses violences et ses tracasseries contre les prêtres et contre la religion, le recrutement des instituteurs n'eût pas été si difficile, à beaucoup près, si leur situation matérielle avait été seulement tolérable. Il y a toujours des gens pour prendre les places, quand elles sont rémunérées, même très

(1) Huit cents prêtres déportés à la Guyane; douze cents internés dans les prisons de l'île de Ré et de l'île d'Oléron, plusieurs fusillés comme émigrés rentrés à Tours, à Nancy, à Besançon, à Marseille, à Lyon, à Colmar, etc.

médiocrement; le grand nombre des prêtres assermentés et de ceux qui se marièrent dans les premières années de la révolution démontrerait, au besoin, cette vérité. Mais on a vu plus haut ce qu'il était advenu des prescriptions de la loi du 3 brumaire, relative aux logemens et aux jardins. D'autre part, les élèves manquaient presque partout, et, par ainsi, la rétribution; en sorte que des deux sources de revenus que le législateur avait cru assurer aux instituteurs, l'une et l'autre à la fois leur faisaient défaut.

Les documens sur ce point sont aussi nombreux qu'unanimes, c'est par centaines qu'ils se chiffrent aux archives, et dans tous, on retrouve la même note désespérée. Nous en donnerons quelques extraits seulement, empruntés, non pas aux intéressés, dont le témoignage pourrait être suspecté, mais aux autorités révolutionnaires elles-mêmes.

Le 7 vendémiaire an IV, peu de temps avant le vote de la loi du 3 brumaire, c'est-à-dire à une époque où la situation des instituteurs était encore réglée par la loi du 27 brumaire, où par conséquent leur salaire était censé de 1,200 livres, voici ce qu'écrivait la commission exécutive au comité d'instruction publique de la convention :

« Un cri général s'élève de toutes les parties de la république sur la détresse affreuse dans laquelle se trouvent plongés un grand nombre d'instituteurs. Privés même de l'absolu nécessaire, la plupart languissent dans les horreurs du besoin et ne continuent l'exercice de leurs fonctions que dans l'espoir très prochain des secours qu'ils réclament et qui deviennent de jour en jour plus nécessaires. Ce ne sont pas les instituteurs et les professeurs seuls qui font entendre leurs plaintes. Un grand nombre d'administrateurs de communes, de districts et de départemens, et des représentans en mission qui ont ce tableau désolant sous les yeux, transmettent les mêmes demandes et forment les mêmes vœux. Tous s'accordent sur cet objet important; tous déclarent qu'il est urgent de venir au secours des instituteurs ou que l'instruction doit périr... »

Telle était déjà, dans les derniers temps de la convention, la situation du personnel enseignant et telle elle demeura pendant toute la durée du directoire.

« Depuis près de six ans, il n'existe plus d'instruction publique, » lisons-nous dans la minute d'un rapport au directoire exécutif préparé par les bureaux du ministère de l'intérieur sous l'administration de Benezech (1).

« Si l'état des écoles centrales dans un aussi grand nombre de

(1) Archives nationales, f. 17, 1140.

départemens est aussi complet qu'on pouvait l'espérer, lisons-nous dans une circulaire du ministre Letourneux aux administrations départementales, combien le spectacle que présente le tableau des écoles primaires ne doit-il pas affliger l'âme de tous les vrais républicains! — En butte à la malveillance et à la calomnie, dénuées des premiers secours qui pouvaient les soutenir et les alimenter, attaquées même ouvertement et ridiculisées par ceux qui en devraient être les premiers défenseurs,.. elles n'existaient pas encore que déjà elles avaient cessé d'être...

« Ainsi réduits à l'état le plus déplorable, sans considération au dehors, sans élèves pour la plupart, les instituteurs voient leur zèle entièrement paralysé, et ce n'eût été qu'en se prêtant par une lâche complaisance aux plus honteux préjugés et en devenant parjures à leur serment qu'ils auraient pu obtenir quelque succès.

« Et cependant, à côté d'eux, s'élevaient et s'élèvent encore avec audace une foule d'écoles privées où l'on propose impunément les maximes les plus opposées à la constitution et au gouvernement, et dont la coupable prospérité semble croître en raison de la perversité des principes qu'y reçoit la jeunesse! »

Ce document est de l'an VI. Deux ans plus tard, je note encore ce qui suit dans les minutes de deux rapports (1) émanés des bureaux du ministère de l'intérieur :

Premier rapport : « L'établissement des écoles primaires a été jusqu'ici presque partout sans succès. On peut donner plusieurs causes de l'état de nullité où sont ces écoles : 1° mauvais choix de la plupart des instituteurs, qui ont été élus dans des temps difficiles, cause qui en amène nécessairement une autre : le défaut de confiance des pères de famille; 2° le vice de la loi qui ne leur a assuré aucun moyen d'existence par un traitement. »

Deuxième rapport : « Les écoles primaires sont presque partout désertes. Deux causes y ont contribué : la première est le détestable choix de ce qu'on a appelé des instituteurs; ce sont presque partout des hommes sans mœurs, sans instruction et qui ne doivent leur nomination qu'à un prétendu civisme qui n'est que l'oubli de toute moralité et de toute bienséance. La seconde cause est dans la force toujours subsistante des opinions religieuses que les lois ont trop heurtées et pour lesquelles ces instituteurs affectent un mépris insolent. »

IV.

Au résumé, les écoles inorganisées en grande partie, désertes presque partout et suspectes aux populations, un très petit nombre

(1) Arch. nat.

d'instituteurs réduits au plus complet dénûment, d'institutrices point, cela va sans dire, les administrations départementales et les municipalités indifférentes ou paralysées, le pouvoir central impuissant et désarmé, tel est dans sa triste réalité le tableau que présente l'instruction primaire de l'an IV à l'an VIII. Voilà le bilan de la révolution dressé par les révolutionnaires eux-mêmes. Après quatre années de tâtonnemens et d'élucubrations informes suivies de quatre autres années de mise en œuvre, les fondations du « grand édifice promis si longtemps à l'impatience des Français » n'étaient pas même jetées ; la république en était encore aux ruines qu'elle avait faites. On voudrait pouvoir, en regard de ce néant, signaler quelques résultats, une ébauche, un rudiment d'exécution : l'historien impartial cherche vainement cette consolation, les documens la lui refusent. Ils lui montrent, pendant toute la durée de la révolution, la première éducation de la jeunesse dans les écoles publiques absolument nulle, et les quelques efforts du gouvernement pour l'instituer, radicalement infructueux. Tel cet arrêté du directoire « pour faire prospérer l'instruction publique » qui n'est pas une des moindres curiosités de l'époque.

Du 27 brumaire an VI (17 novembre 1797).

Le directoire exécutif, considérant qu'il est de son devoir de faire prospérer, par tous les moyens dont il peut disposer, les diverses institutions républicaines et spécialement celles qui ont rapport à l'instruction publique,

Arrête :

1° Qu'à compter du 1er frimaire prochain, tous les citoyens non mariés et ne faisant pas partie de l'armée qui désireront obtenir de lui, des ministres, des administrations, des régies et établissemens de toute espèce dépendant du gouvernement, soit une place quelconque, s'ils n'en occupent point encore, soit un avancement dans celle dont ils sont pourvus, seront tenus de joindre à leur pétition leur acte de naissance et un certificat de fréquentation de l'une des écoles centrales de la république ; ce certificat devra contenir des renseignemens sur l'assiduité du candidat, sur sa conduite civique, sur sa moralité, sur les progrès qu'il a faits dans ses études.

2° Les citoyens mariés qui solliciteront une place de quelque nature qu'elle soit, militaire ou autre, seront tenus, s'ils ont des enfans en âge de fréquenter les écoles nationales, de joindre également à leur pétition l'acte de naissance de ces enfans et des certificats desdites écoles, contenant sur eux les renseignemens indiqués dans l'article précédent.

3° Les administrations contrales de département adresseront tous les trois mois au ministre de l'intérieur l'état nominatif des élèves qui fréquentent les écoles publiques, soit primaires, soit centrales, avec les noms et domiciles de chacun d'eux. Le directoire exécutif, sur le rapport qui lui sera fait par le ministre de l'intérieur des résultats qu'offriront les divers tableaux, prendra les mesures nécessaires pour activer l'instruction des écoles qui ne lui paraîtraient pas assez suivies.

4° Les citoyens qui prétendraient avoir été dans l'impossibilité de satisfaire aux dispositions précédentes seront tenus d'en justifier la cause par des certificats ou autres actes en bonne forme, visés par les administrations des lieux et par l'administration départementale.

5° Le présent arrêté sera imprimé au *Bulletin des lois*.

Pour expédition conforme,

Signé : LARÉVEILLÈRE-LEPEAUX, *président.*

Pour le directoire exécutif,

Le secrétaire-général, LAGARDE.

Lorsqu'un gouvernement en vient à de tels moyens, c'est qu'il a contre lui quelque chose de plus fort que toutes les contraintes et que toutes les coercitions du monde, le sentiment public. Quoi qu'il tente alors, il échoue. On ne refait pas à coups de décrets la substance dont se compose l'âme d'une nation. On ne touche pas impunément surtout à ce qu'il y a de plus intime et de plus profond dans le cœur humain, c'est-à-dire aux croyances religieuses. Cette matière-là ne se traite pas comme les autres matières législatives ; elle est particulièrement délicate et par sa délicatesse même elle échappe aux règles ordinaires. Il y faut une extrême prudence et une grande légèreté de main. Encore vaudrait-il mieux le plus souvent éviter de s'y ingérer. Malheureusement, ce qui manquait le plus au directoire, comme à la convention, c'était le tact. Parmi beaucoup d'autres fautes il commit celle de traiter en pays conquis un domaine que les gouvernemens sages ont toujours respecté. Il eut des violences et mit de la brutalité où il eût fallu beaucoup de douceur et d'habileté pour ramener à soi les esprits. L'organisation des écoles primaires rencontrait déjà de bien grandes difficultés ; cette politique lui porta les derniers coups.

ALBERT DURUY.

UN

POÈTE DU GRAND MONDE

Poet and Peer, by Hamilton Aïdé, 3 vol. ; Hurst and Blackett; London.

XXIV.

Aussitôt après la bénédiction nuptiale, les jeunes époux partirent pour Athelstone; ils y passèrent l'été. Wilfred se proclamait parfaitement heureux; il jouissait même des difficultés de la situation, mettant sa gloire à les combattre, car il aimait tous les genres de lutte. Quelques voisins vinrent au château, d'autres se tinrent à l'écart; les premiers étaient poussés par différens motifs : respect pour la mémoire du feu lord, amitié pour cet extravagant jeune homme, désir de chasser durant la saison dans les bois d'Athelstone, curiosité de connaître, quitte à la tourner en ridicule, cette pairesse de village; les autres refusaient de sanctionner un précédent aussi pernicieux : en admettant que pareille infraction aux usages sociaux fût tolérée, rien n'empêcherait leurs fils d'épouser des fermières et leurs filles des gardes-chasse!

Lady Athelstone douairière n'avait pas revu Wilfred depuis son mariage auquel, jusqu'au dernier moment, elle avait fait la plus déplorable opposition : — Il s'enfonce dans la paresse et dans l'inutilité, disait-elle à ses intimes. On pouvait s'y attendre du reste. Il n'a pas paru à la chambre des lords une seule fois; il ne va point à la cour, il évite même les grandes réunions provinciales, les comices agricoles, toutes les solennités où sa présence serait chose convenable. Il n'ose pas même m'inviter, moi, sa propre mère, à Athelstone!

Wilfred, cependant, ne se trouvait nullement à plaindre; quant à Nellie, elle était insensible à tout, sauf au bonheur d'avoir à elle pour jamais celui qu'elle avait aimé si longtemps sans espoir: peu lui importaient les menues humiliations qu'elle éprouvait du dehors. Elle sentait bien de temps à autre que sa position à l'égard des anciens compagnons de son enfance était délicate, elle pouvait déplorer, quand une raillerie de Wilfred la forçait à s'en apercevoir, l'attitude froide ou hostile de quelques-uns de ceux qui avaient été auparavant les amis de son mari, mais le seul chagrin véritable qu'elle éprouvât était cette brouille avec sa belle-mère et elle parvint bientôt à la faire cesser en conjurant Wilfred d'inviter avec instances la douairière. Celle-ci n'attendait qu'une démarche respectueuse pour se laisser fléchir. Elle s'efforça d'oublier le passé et suivit les sages conseils de l'évêque d'Oporto, qui lui avait dit: — Ce qui est fait est fait; tirez-en le meilleur parti possible. — Deux ou trois jours après son arrivée, elle sermonnait Nellie: — N'encouragez donc pas votre mari à rester toujours cousu à vos jupes, ma chère. Qu'il s'acquitte des devoirs de son état; autrement on dira que c'est votre faute. Cette maison n'a pas été ouverte depuis la mort de son pauvre père, et il importe qu'elle le soit. Au lieu de décourager les visites, il ferait bien de fournir aux meilleures familles des environs l'occasion de vous voir. Poussez-le aussi à Londres; ses intérêts bien entendus exigent qu'il y soit dès l'ouverture de la session. C'est facile, vos couches devant avoir lieu au mois de mars. Wilfred, une fois lancé dans la vie politique, se mêlera au monde et peu à peu sa manière de voir changera, il perdra ce goût pervers pour le suffrage universel, l'égalité, que sais-je? Vous ferez votre possible, j'espère, pour le conduire à respecter les institutions.

Il y avait une institution en tout cas que Nellie s'efforçait de faire respecter à son mari, c'était l'église. Quand Wilfred s'insurgeait sous ce rapport, un coup d'œil suppliant de sa jeune épouse l'arrêtait presque toujours, car l'espérance d'être bientôt père le rendait plus désireux encore d'épargner à Nellie l'ombre d'une peine. Mais cette affection creusait-elle dans son cœur un lit profond duquel rien ne pourrait la détourner, ou bien n'était-ce qu'un mince ruisseau coulant à la surface et reflétant sur son passage des rives fleuries, quitte à se perdre et tarir bien vite? Lady Athelstone inclinait à croire que Nellie n'avait sur son mari, dès ces premiers jours, aucun ascendant réel. Il satisfaisait tous ses désirs, sans doute, lorsqu'elle les exprimait, ce qui était rare; mais quant à deviner ce qui se passait en elle, quant à ressentir l'effet de ce magnétisme souverain qui peut exister entre deux êtres unis par l'amour malgré toutes les circon-

stances contraires, il en paraissait incapable. Elle l'adorait aveuglément; ce fut au début sa grande faute : elle n'aurait jamais songé à critiquer, à discuter ses actes, ni même à émettre certaines pensées qui eussent donné à Wilfred la mesure de ce qu'elle valait. Intellectuellement, elle l'intéressait toujours de la même façon par son aptitude à s'instruire, mais de là vraiment à lui supposer un jugement personnel et original, d'autres qualités d'esprit que celles de l'assimilation et du reflet, il y avait loin!

L'attitude humble et soumise que gardait Nellie exaspérait lady Athelstone : « Si elle a eu assez d'esprit pour se faire épouser, pensait la douairière, pourquoi ne s'en sert-elle pas lorsqu'il s'agit de conseiller utilement son mari? »

Le départ pour Londres eut lieu du reste dès les premiers jours de février sans aucune opposition de la part de Wilfred. A vrai dire, il avait besoin de changement. Et dès lors tout commença d'être différent aussi dans la vie de Nellie, qu'une grossesse pénible rendait sédentaire. Elle voyait beaucoup moins son mari, dont les soirées se passaient souvent ou étaient supposées se passer à la chambre. S'il esquivait volontiers les réunions et les dîners politiques, il détestait moins certains cercles littéraires ou même un peu bohèmes, et Nellie ne jugeait pas à propos de contrarier ses goûts; peut-être eut-elle tort. Les espérances de maternité qui la consolaient furent déçues. Tant que l'on put croire Nellie en danger, Wilfred veilla jour et nuit à son chevet; puis, la convalescence venue, il reprit ses habitudes, écrivant chez lui le matin, recevant des gens de mauvaise mine qui se rattachaient à son parti politique, et ne causant guère avec sa femme en somme qu'à l'heure des repas.

C'en était fait de l'Arcadie pour la jeune lady Athelstone; elle se trouvait bien seule dans son grand hôtel de Whitehall Gardens, quoiqu'elle n'eût garde d'en convenir : tout n'allait-il pas pour le mieux? Le nom de lord Athelstone était cité comme celui d'un homme qui, s'il savait se modérer, aurait probablement sa place dans le prochain cabinet et y représenterait l'opposition. Son premier discours, destiné à prouver que la séparation de l'aristocratie et de la démocratie n'est pas aussi complète que le prétendent certains penseurs, avait été très remarqué. Sans décrier la classe à laquelle il appartenait, Wilfred croyait que sa puissance ne pouvait subsister qu'à la condition d'une plus haute culture intellectuelle, d'une sympathie plus large avec le peuple et de sacrifices généreux au bien public. Tout cela était assurément bien loin de ce qu'eût désiré lady Athelstone, mais valait mieux toutefois que le socialisme proprement dit.

Durant les vacances de Pâques, Nellie, qui aspirait à la senteur de l'aubépine dans sa campagne natale, fut emmenée à Brighton par ordonnance des médecins; elle prit ce lieu en grippe parce que Wilfred s'y ennuyait; trois jours après son arrivée, il prétendit être obligé de partir pour affaires et promit de revenir le samedi suivant. Elle se soumit comme de coutume et le supplia gentiment de ne point se préoccuper d'elle. Le jour même, elle se trouva face à face sur l'esplanade avec Hubert Saint-John; il arrivait de Londres, où il avait passé l'hiver dans la retraite à travailler, en évitant toute rencontre avec les Athelstone et se bornant à faire prendre des nouvelles de Nellie, qu'il savait malade. Son désir était de ne pas la revoir une première fois au bras de son mari : le hasard le servit; peut-être, du reste, n'était-ce pas le hasard, car il avait eu connaissance de leur séjour à Brighton. La glace fut vite rompue, il revint dès lors le plus souvent possible, et Wilfred, à son retour, fit bon accueil à un vieil ami; mais Saint-John ne pouvait plus répondre à cette franche amitié, il se le reprochait, craignant que la jalousie ne le rendît injuste;.. non, ce n'était pas cela, ou plutôt ce n'était pas cela seulement, Hubert en voulait à Wilfred de n'être pas pour son adorable femme tout ce qu'il aurait dû être; il sentait qu'au-delà de toutes les attentions matérielles dont le monde se contente pour établir la réputation d'un bon mari, il y avait autre chose, que la jeune femme y aurait eu droit et qu'elle en était frustrée. Chaque jour il allait la voir, faisant pour cela violence à ses sentimens, qui lui rendaient pesante l'hospitalité de Wilfred; comment échapper à cette intimité qu'établit la vie aux bains de mer, vie toute extérieure et désœuvrée? A Londres, ce serait différent. Nellie brûlait de retourner à Londres afin de n'être plus séparée de son mari, qui la laissait seule plusieurs jours par semaine.

— Attendez encore, lui disait Wilfred; il faut que vous reveniez assez forte pour supporter des fatigues inévitables, non que je veuille vous traîner dans cette cohue qu'on appelle la société, mais vous aurez à faire connaissance avec mes amis, et tant de choses à voir!.. Et puis votre présentation à la cour... Ma mère y tient beaucoup.

— O Wilfred, est-ce une nécessité absolue? Je préférerais en être dispensée.

— Mon Dieu! il faut bien prouver qu'il n'y a rien à dire contre vous, que ma femme a le droit de prendre sa place parmi les pairesses. Quand nous aurons une fois établi cela, je trouverai comme vous parfaitement inutile d'insister.

Un soir, tout en regardant avec son mari et Saint-John le disque rouge du soleil plonger dans la mer, Nellie parla de certaine lettre de Mme Goldwin qu'elle avait reçue. Des Goldwin, la conversation

glissa sur Rome. Lord Athelstone, sans quitter des yeux l'horizon, demanda tout à coup à Hubert s'il savait ce qu'étaient devenues les dames Brabazon. Pour la première fois depuis son mariage, il prononçait leur nom.

— Elles sont en Angleterre.

Il fit un mouvement brusque.

— Elles habitent une terre que leur a laissée l'hiver dernier en mourant l'oncle de M. Brabazon.

Wilfred tira par saccades quelques bouffées de son cigare.

— Miss Brabazon sera lasse de cette vie-là avant six mois, dit-il d'une voix brève. Vous figurez-vous Sapho ou Corinne convertie à la vie rurale en Angleterre? C'est trop prosaïque pour elle.

— J'aurais cru, repartit Saint-John, que, vivant tout à fait en elle-même, elle était peu accessible à l'effet des objets environnans; mais vous la connaissez beaucoup mieux que moi.

Nellie rougit légèrement et répondit pour son mari :

— On ne peut se figurer miss Brabazon menant l'existence commune aux autres femmes; elle est tellement au-dessus d'elles toutes...

— Que les détails vulgaires de la vie domestique doivent lui être insupportables, poursuivit amèrement Wilfred. Ces natures supérieures n'ont ni souplesse ni tolérance;.. elles vivent sur les hauteurs, dans une atmosphère essentiellement pure et raréfiée;.. respirer à un autre niveau leur serait impossible.

Après cette conversation, Saint-John écrivit à sa cousine :

« Je m'en doutais; Athelstone tient toujours, à son insu peut-être, les yeux levés vers la haute tour qu'il convoite encore, en songeant avec regret qu'il aurait pu s'en rendre maître s'il eût un peu persévéré. C'était une affaire de temps et de résolution; or la véritable résolution lui manquera toujours pour le bien ou pour le mal; il est obstiné dans ses opinions, auxquelles ses actes ne se conforment guère. Par découragement, il est entré dans la riante villa qui l'attendait, toutes portes ouvertes, et depuis il s'efforce de croire qu'il a bien choisi, que c'est la demeure qui lui convient, mais il se trompe encore. Je le vois impatient, inquiet, bien éloigné de la parfaite satisfaction. Ne croyez pas que j'exagère par chagrin : il aime sa femme à sa manière, et elle l'adore... Tant pis, car une affection plus tiède pourrait se contenter de ce qu'il lui donne, tandis que cette sensitive se blesse à toutes les épines qui parsèment son chemin. »

XXV.

Hubert ne put se résoudre à quitter Brighton tant que lady Athelstone y resta. Il trouvait vis-à-vis de lui-même les meilleurs

prétextes à opposer au conseil intime de sa conscience, qui lui prescrivait de partir. Nellie ne fit rien pour l'éloigner, au contraire; elle prenait plaisir à la société de cet excellent ami dont le seul tort envers elle avait été de ceux que les femmes ne jugeront jamais impardonnables. Il évitait d'ailleurs avec tant de soin de jamais revenir sur ce point délicat du passé, elle avait de si bonnes raisons pour croire à sa loyauté absolue! Avec lui, elle pouvait causer de tout, interroger, discuter même, ce qu'elle n'eût jamais osé faire avec son mari. Wilfred cependant aimait la discussion; il ne craignait rien tant au contraire que l'indifférence ou la désapprobation silencieuse. Une des questions qui le firent divaguer éloquemment à cette époque fut celle qu'il intitulait: *l'Esclavage domestique*. Elle lui inspira une pièce de vers contre la servitude qui passa dans certains cercles pour le chef-d'œuvre de la muse philanthropique.

— Mon pauvre fils est fou tout de bon, dit, après l'avoir lue, lady Athelstone douairière, en la passant à son ami l'évêque d'Oporto.

— Mon Dieu! repartit celui-ci, toujours fidèle à son rôle de conciliateur, il n'y a pas grand mal à soutenir que les serviteurs ne sont pas suffisamment considérés, que le pacte entre eux et leurs maîtres n'est pas uniquement un pacte d'argent, que nous devenons responsables jusqu'à un certain point de leurs actes et de leur avenir quand ils sont une fois entrés dans notre maison. Tenez compte de la licence poétique, ma chère lady. Un peu fougueuse peut-être, cette tirade, mais d'une grande générosité au fond.

— Hélas! vous ne savez pas, mylord?.. mon malheureux fils s'efforce de mettre ses théories en pratique. Si la femme de charge d'Athelstone ne gardait pas les bonnes traditions, la maison s'en irait à la dérive, grâce aux étranges fantaisies de Wilfred, qui voudrait retourner, comme il dit, aux coutumes des ancêtres, jusqu'à faire dîner les domestiques au bout de la table! Ce petit drôle de Lorenzo est un bel échantillon du système égalitaire. On lui laisse la liberté d'être paresseux à sa guise et de s'élever au-dessus des devoirs communs à ceux de son espèce, qui consistent à cirer les bottes et à brosser les habits. Il ne fait du matin au soir qu'espionner, bavarder, fumer des cigarettes. Et savez-vous quelle femme de chambre Wilfred a donnée à sa femme, toujours par grandeur d'âme? Une échappée de maison de correction, qui lui a été recommandée comme une Madeleine par je ne sais quelle intrigante!

L'intrigante en question, nommée Mme Whiteside, s'occupait activement à revendiquer les droits de la femme et à combattre les préjugés en général. Rien ne rebutait son zèle; avec une audace incroyable, elle abordait les thèmes les plus scabreux et allait porter dans des lieux suspects l'espoir de la réhabilitation. Riche, éprise

de toutes les célébrités et de toutes les excentricités, elle ouvrait son salon à la fois aux représentans des sectes régicides et aux royalistes persécutés, aux philosophes allemands et aux spirites américains, aux hommes politiques méconnus, aux actrices d'un talent douteux. Une telle femme devait s'estimer trop heureuse de recevoir lord Athelstone : sa réputation, son rang dans le monde, son dédain surtout pour tous les préjugés de sa caste, la ravissaient; un grand seigneur qui commence par attaquer de front la société dans ses vers et qui continue son œuvre de défi en épousant une maîtresse d'école de village, quelle recrue pour le salon d'une réformatrice! De son côté, lord Athelstone fut attiré par les aspirations généreuses, par la grande sincérité, peut-être aussi par les flatteries ingénues de cette femme de cinquante ans, qui portait les cheveux coupés courts dans un esprit démocratique, des lunettes en signe de clairvoyance, et réprouvait énergiquement l'usage des traînes. Elle le conjurait de soutenir devant la chambre des lords les causes qu'elle avait à cœur, et propageait ses poésies en brochure à la façon de ces petits traités de dévotion qu'aiment à distribuer les protestantes. Ce fut chez elle que Wilfred rencontra une autre femme émancipée beaucoup plus dangereuse, Mme de Waldeck, une Anglaise intelligente et belle que le divorce venait de débarrasser d'un mari prussien en vertu de la facilité que les lois allemandes offrent sous ce rapport. Non contente d'avoir reconquis sa propre liberté, elle comptait exhorter, dans une série de conférences, d'autres victimes à l'imiter, et d'abord, elle avait commencé une croisade sur le chapitre du costume féminin, dont elle mettait personnellement la future réforme en pratique : la simplicité grecque, tel était son idéal : mais les femmes les plus vaines avaient peine à croire qu'elles pussent arborer le péplum avec autant de succès que Mme de Waldeck, qui, sous le rapport plastique, était irréprochable. Les hommes, en revanche, Athelstone parmi eux, étaient tout disposés, en présence des perfections de l'audacieuse réformatrice, à crier anathème contre le corset.

Sur ce point, Mme Whiteside ne se rangeait pas absolument de l'avis de son amie, car elle sentait pour son compte la nécessité d'être soutenue; à la rigueur, elle eût accepté les sandales, ayant un joli pied, comme le prouvait sa robe courte, mais il est certain que les conférences de Mme de Waldeck sur la réforme du costume la laissaient infiniment plus tiède que ses conférences sur le divorce. M. Whiteside, retenu presque toujours en Russie par le commerce des cuirs, était cependant le plus débonnaire des maris; n'importe, sa femme oubliait, pour la question du divorce, les autres questions d'affranchissement et de philanthropie qui la passionnaient d'ordinaire; elle imposait des billets à tous les habitués de son salon afin

d'assurer à la conférencière un public digne d'elle; le succès de Mme de Waldeck était son idée fixe, et Wilfred, séduit par les harmonieuses ondulations du péplum, la secondait avec zèle.

— Il faut que je mette une carte chez Mme Whiteside et chez Mme de Waldeck, dit Nellie à sa belle-mère lorsque, revenue de Brighton, elle fit quelques visites avec elle.

— Grand Dieu! aller chez une aventurière, dont le nom figure sur les affiches!.. Votre mari vous perd.

— Je ne puis pourtant pas lui désobéir, fit observer timidement Nellie.

— D'une façon générale, non sans doute; mais vous devriez user de votre influence... Comprenez donc... Dans ces maisons-là, Wilfred perd toute notion du sens commun, et le monde qui n'en sait rien n'attribue qu'à vous, ma pauvre enfant, ses tendances fâcheuses. On dit qu'une mésalliance l'a séparé de ses pareils; vous devez mettre votre honneur à prouver le contraire, Nellie.

La jeune femme rougit et ne répondit rien, partagée entre l'humiliation d'avoir été reçue avec une condescendance visible par les amis de sa belle-mère et la crainte d'être obligée d'accompagner son mari à une soirée que devait donner Mme Whiteside.

En effet, Wilfred insista pour qu'elle répondît à l'invitation qu'elle avait reçue, et deux jours après, elle entrait à son bras dans ce salon, qui la frappa comme fort étrange. On n'y rencontrait aucun des élémens ordinaires dont se compose une réunion mondaine, point de chaperons faisant tapisserie, point de jeunes filles en toilettes blanches immaculées et aussi semblables les unes aux autres que les brebis d'un même troupeau, point de ces danseurs qui font rêver les demoiselles à marier, point de beautés à la mode; mais bon nombre de femmes d'un certain âge qui toutes étaient censées avoir fait quelque chose pour l'œuvre commune, la régénération de l'humanité, des hommes politiques très avancés, deux *fenians*, un maçon devenu par la force de son génie orateur et chef d'école, des philosophes à front proéminent et à gros souliers, des poètes et des artistes échevelés, deux ou trois réfugiés communistes; plus un monsieur qu'on appelait « le général » parce qu'il avait servi sous Garibaldi, un dénonciateur de l'église établie qui, pour des motifs de conscience, avait rompu avec le clergé dont autrefois il faisait partie, et quelques jeunes personnes adonnées aux sciences ou à la littérature légère; l'une d'elles, qui portait une étoile en guise de coiffure, était actrice amateur et ne refusait que pour des considérations de famille les sommes énormes que tous les théâtres de Londres mettaient à ses pieds.

Mme de Waldeck se distinguait dans cette assemblée par sa beauté

majestueuse. Une draperie couleur de neige relevée par des broches d'un dessin grec tombait à longs plis autour d'elle, laissant ses bras nus jusqu'à l'épaule. Elle n'avait pas de gants; un bracelet en forme de serpent s'enroulait au-dessus de son coude, et ses cheveux noirs étaient retenus par les mailles d'or d'un filet. Dans cet accoutrement sculptural elle était très frappante, on ne pouvait le nier, et la pensée de l'effet qu'elle eût produit sur la scène vous venait à l'esprit tout d'abord. Le seul défaut considérable de sa personne était caché par une tunique traînante : la statue reposait sur des bases lourdes et vulgaires, ses pieds, toujours invisibles, passaient pour être de dimensions colossales. Quant au visage, il était curieux à observer, singulièrement attrayant pour quelques-uns, franchement répulsif au gré des autres. — A sa physionomie l'on voit que c'est une femme compliquée, — avait dit d'elle un peintre français. L'expression de la bouche au repos était dure, celle des yeux sans pitié; de ces yeux pleins d'éclat on ne pouvait sonder la profondeur, toujours ils étaient sur leurs gardes : impossible d'y plonger par surprise; le nez, trop fort, n'était beau que de profil, mais les manières avaient toute sorte de séductions et la confiance de cette femme en elle-même était étonnante. Rien ne la déconcertait, jamais elle ne changeait de couleur, sa voix ne s'altérait qu'à volonté. Il était dans son système de prendre autant de peine pour plaire aux femmes que pour captiver les hommes et généralement elle réussissait; pourtant certaines personnes de son sexe la détestaient à première vue; et parmi ces personnes figura tout d'abord la jeune lady Athelstone.

Mme Whiteside, un radieux sourire sur les lèvres, vint au-devant de Nellie :

— Combien je me réjouis de vous connaître enfin, chère lady Athelstone! il y avait longtemps que je le désirais; d'abord parce que vous êtes la femme d'un grand poète dont le nom sera glorifié dans les siècles futurs comme celui d'un des bienfaiteurs de l'humanité, et puis... — M Whiteside s'embarrassa dans une phrase peu intelligible qu'elle n'acheva pas, mais qui impliquait que le principal mérite de cette grande dame était de sortir du peuple, et Nellie, qui avait beaucoup de tact naturel, se sentit fort mal à l'aise; elle s'étonnait que Wilfred parût savourer l'encens grossier qui s'adressait à lui; elle était choquée des complimens directs que prodiguaient sans aucune mesure ces gens en rébellion ouverte contre les usages du monde. Son mari l'avait quittée pour aller causer avec une dame vêtue en muse, que bientôt il lui présenta :

— Mme de Waldeck, Nellie.

Les yeux de la femme émancipée se fixèrent scrutateurs et bril-

lans sur ceux de lady Athelstone, qui se baissèrent tout à coup, tandis que la belle main marmoréenne serrait avec chaleur une petite main légèrement frissonnante.

— J'espère que nous deviendrons amies, commença Mme de Waldeck d'une voix argentine. Vous ne m'aviez pas assez parlé de la beauté de votre femme, lord Athelstone; elle a ce que les Français appellent la ligne, qualité bien rare; ici presque toutes les femmes sont des poupées à ressorts ou des pelotes de son, et j'ai bien peur qu'il n'y ait pas de remède, ajouta-t-elle avec un soupir, revenant à sa marotte; à moins d'un renversement complet des artifices de la mode, la prochaine génération sera pire. Lady Athelstone devrait adopter le péplum, il lui irait dans la perfection.

— Hélas! ma taille est loin de ressembler à la vôtre et j'ai les bras maigres; vraiment je n'oserais pas, répondit Nellie, désespérant de pouvoir obéir au regard de Wilfred, qui semblait l'engager à dire autre chose. — Ce fut un soulagement pour elle de reconnaître dans cette cohue hétéroclite une figure familière, celle de miss Decker, qui se précipitait vers elle avec des exclamations de joie :

— Quel bonheur! lady Athelstone! voilà qui est imprévu! On m'avait dit que vous étiez très malade et absente au loin.

Miss Decker était la seule femme qui fût habillée comme à Paris, avec un peu d'exagération américaine peut-être. Tandis que Wilfred prenait place sur un canapé à quelque distance avec Mme de Waldeck, elle entraîna Nellie dans un coin et se mit à lui raconter les deux voyages que, depuis leur séparation à Rome, elle avait faits en Amérique, sa petite excursion sur le Nil, puis à Jérusalem, où elle s'était tant amusée, son retour enfin par Constantinople. Il y a quatorze mois, ajouta-t-elle, que je vis à bord ou sur les grands chemins et vous me voyez ravie de rentrer dans la société. Connaissez-vous mon éminent compatriote Josuah Spark?.. il m'a invitée à dîner ce soir, un dîner exquis, et il m'a offert ce bouquet. Spark vit comme un prince, il est si riche! et dire que cet homme est parti de rien, il s'est élevé par la force du cerveau : aussi, voyez... quel crâne!

Nellie fixa ses beaux yeux sur l'homme au crâne extraordinaire et lui trouva l'air bon; elle pensa que miss Decker ne serait pas trop à plaindre si l'offre du dîner et du bouquet se trouvait suivie d'une autre offre plus sérieuse, ce dont, dans sa naïveté, elle ne doutait pas, ignorant combien ces menues attentions ont peu d'importance chez le plus libéral et le plus hospitalier des peuples. Cependant la petite Américaine, toujours fidèle à son rôle de chroniqueur, continuait de nommer tout le monde; mais Nellie ne tenait à savoir que ce qui concernait Mme de Waldeck.

— Vous la connaissez bien, je suppose? hasarda-t-elle timidement.

— Ma foi, non! Bien connaître une pareille femme doit être difficile. Peut-être son mari est-il le seul qui l'ait bien connue, aussi l'a-t-il plantée là!

— Que voulez-vous dire? je la croyais veuve.

— Pas du tout. Elle est divorcée. Le divorce est son idée fixe, vous savez?.. le thème favori de ses conférences. A propos de conférences, elle veut aller en faire aux États-Unis. Comme si ce sujet était nouveau chez nous!

— Enfin, vous ne voulez pas dire... elle n'a fait rien de mal, n'est-ce pas?

— Oh! pour sa vertu, je me garderais d'en répondre, mais ce n'est point à cause de cela qu'elle a divorcé. Son mari et elle se sont quittés d'un consentement mutuel. Vous ne faites pas encore de ces choses-là en Angleterre, elle veut essayer de vous y amener.

Nellie l'écoutait avec angoisse.

— Elle ne réussira pas, j'espère.

— Qui sait? Elle est bien forte, Mme de Waldeck. Peu de gens lui résistent. Tullia Whiteside croit en elle; Josuah Spark, qui ne manque pas de clairvoyance pourtant, croit en elle; cet homme là-bas qui a été ministre protestant, puis qui a pris le froc dans un couvent catholique et qui maintenant ne croit plus à rien, paraît croire encore à Mme de Waldeck, et votre mari, tenez, il croit aussi,.. c'est facile à voir. Comme il l'écoute!

— Wilfred a un si grand esprit! répondit la pauvre Nellie d'une voix tremblante; il découvre le bien qui passe inaperçu pour d'autres, et puis il est si charitable toujours dans ses jugemens!.. Avez-vous vu miss Brabazon depuis votre retour, demanda-t-elle, changeant de conversation avec une brusquerie fiévreuse.

— Je l'ai rencontrée dans la rue il y a quinze jours, mais elle se plaît à la campagne et ne vient à Londres que très rarement. C'est un autre genre de femme que Mme de Waldeck.

— Oh! personne au monde n'est comparable à miss Brabazon.

— Et voilà pourquoi elle ne se marie pas. Les femmes d'une intelligence d'élite se marient rarement.

Nellie sourit: la remarque était si naïvement impertinente!

— Certes, répondit-elle, il vaut mieux mille fois ne pas se marier que se marier mal et pousser le regret jusqu'à rompre sa chaîne, comme l'a fait cette pauvre dame.

— Ne la plaignez pas, dit miss Decker; elle essaie de tout... ce n'est pas ennuyeux...

Mme Whiteside les interrompit en venant présenter à lady Athel-

stone un de ses bons amis, une « lumière politique, » qui faisait grand cas de son mari et prédisait qu'il irait loin.

— Nous avons besoin de pareils hommes, ajouta-t-elle, nobles par le cœur comme par la naissance et disposés à délivrer le monde des menottes du préjugé. J'espère que vous encouragerez votre mari, chère madame, que vous le pousserez toujours en avant. La voix d'une femme peut obtenir tant de choses! Nos responsabilités sont immenses et ce que nous saurons accomplir est sans bornes. Tenez, je suis fière pour ma part de lui avoir fait écrire ces vers sublimes sur *l'Esclavage domestique*. Il a promis de les réciter; mais nous ne commencerons pos par là; nous les réservons pour le bouquet.

Ce fut la demoiselle coiffée d'une étoile qui ouvrit la fête en récitant d'une voix suave et monotone *la Reine de mai*. Un Français expulsé de son pays pour raisons politiques poussa ensuite la condescendance jusqu'à chanter une chansonnette où figuraient, admirablement imités, les différens bruits d'une basse-cour. Puis vint un morceau de piano que la maîtresse de la maison elle-même ne jugea pas nécessaire d'écouter. Tout cela n'était que le prélude vraiment médiocre du grand succès de Wilfred Athelstone. Durant un intermède, divers personnages marquans, — on le lui assurait du moins, — furent présentés à lady Athelstone, qui trouva leur conversation bien différente de celle dont elle avait pris l'habitude chez Mme Goldwin, et infiniment moins agréable; tout ce qu'on lui disait lui semblait d'un goût douteux; on parlait haut, on entassait les complimens de façon à lui faire croire que l'on se moquait d'elle. Wilfred, lorsqu'il donnait la réplique à ces gens-là, n'était plus lui-même. Des dames d'une portée d'intelligence masculine lui demandèrent impérieusement de signer certaines pétitions, de prendre part à certains conseils, d'appuyer certaines mesures qui avaient pour but de réformer le monde. Leur jargon l'intimidait; elle répondit tout bas qu'elle n'avait pas encore d'opinion bien arrêtée... Enfin, Mme Whiteside cria : Chut! et Wilfred se leva pour déclamer sa pièce de *l'Esclavage domestique*. L'enthousiasme avec lequel un public idolâtre l'accueillit le décida naturellement à en réciter une autre.

— Quel rare privilège, répétait Mme Whiteside, d'entendre un grand poète dire lui-même ses vers!

Ceux que hasarda ensuite lord Athelstone étaient inédits; ils blessèrent cruellement certaines susceptibilités de Nellie. C'était en effet une attaque véhémente, déchaînée, contre le joug clérical et toutes les croyances surannées qui bientôt allaient faire place à la liberté, à la saine raison. Le même sujet avait été traité cent fois en prose avec plus de talent, mais tel est le charme de la poésie qu'il fait passer des idées subversives qui seraient insupportables sous une autre

forme. D'ailleurs il n'y avait là ni conservateurs ni réactionnaires. On fit au poète une véritable ovation. Nellie entendit approuver et encourager de tous côtés ce qui lui semblait être impie ; elle entendit en même temps parler très légèrement ou avec une condescendance hautaine de choses que, dès son enfance, on lui avait appris à vénérer avant tout. Mme Whiteside prétendit que la Bible était une collection de mythes admirables, et que, malgré le mal qu'elle avait fait sans doute en propageant des erreurs énormes, elle aurait son utilité si on pouvait la débarrasser seulement d'un certain fatras de mensonges. Quelqu'un doutait même de ceci et préférait le Koran, à tout prendre : un autre déclarait que la nature, dont on commençait seulement à comprendre les lois, serait le dieu définitif, le seul auquel, pour sa part, il lui plût d'obéir. Tous les vieux jalons, tous les points de repère établis se trouvaient effacés pour les hôtes de Mme Whiteside ; chez eux la science, la philosophie avaient tué la foi. Qui donc pouvait croire encore à la religion telle qu'elle était présentée un demi-siècle auparavant? Personne, sauf quelques ignorans. Il importait de les éclairer. Nellie rentra ce soir-là navrée. Son mari s'était diminué à ses yeux.

XXVI.

Il est probable que, si le monde eût fermé obstinément ses portes à la femme de son choix, la générosité de Wilfred se fût réveillée en même temps qu'un certain esprit d'opposition qui lui était propre, et qu'il se fût fait un devoir de défendre, de protéger, l'innocente victime de cette injure ; mais il n'eut pas lieu de prendre à son égard cette attitude chevaleresque, car les plus grandes dames de Londres, bien loin d'imiter les notables de province qui avaient refusé à Nellie l'honneur d'entrer en relations avec leurs femmes, lui faisaient un accueil empressé où l'engoûment avait sa part : elle était la nouveauté, il eût dépendu d'elle de devenir à la mode. Celles qui se promettaient de la poser en rivale des beautés *professionnelles* du jour furent désappointées ; d'ailleurs elle ne tenait au succès qu'autant qu'il pouvait être agréable à Wilfred et celui-ci s'en lassa bientôt. Les difficultés de la situation une fois surmontées, il ne se soucia pas d'exhiber sa femme de salon en salon. Sans doute il lui eût permis d'aller partout, sous la protection de lady Athelstone, et la douairière conçut un instant l'idée de prendre le rôle de chaperon pour entraîner adroitement sa bru dans certaines sphères où elle voulait ramener Wilfred ; mais l'évêque d'Oporto lui ayant conseillé de ne rien faire pour séparer le jeune ménage et de laisser la femme au logis, si le mari aimait garder le coin du feu, elle renonça aussitôt à ses projets machiavéliques.

Malheureusement l'évêque se trompait et lord Athelstone n'aimait pas plus le coin de feu qu'il n'aimait le monde. Jamais il ne passait une soirée en tête-à-tête avec Nellie. La chambre des lords lui servait de prétexte, quand il n'avouait pas tout simplement une réunion d'hommes; ce qu'il ne disait guère, c'est que presque toujours, avant de rentrer, il allait prendre une tasse de thé auprès de Mme de Waldeck, chez Mme Whiteside. Nellie déjeunait seule, car lord Athelstone consacrait ses matinées aux cliens politiques qui affluaient dans son antichambre. A dîner, il y avait toujours entre eux quelques amis; ensuite il se rendait au club. C'en était fait de l'intimité d'autrefois et Nellie le sentait. Quoique ignorante du monde, elle n'était ni niaise, ni sottement crédule; il était clair pour elle que les intérêts sérieux qu'il alléguait n'étaient pas les seules causes du changement de son mari; elle souffrait donc et de plus en plus, mais avec quel soin elle cachait cette souffrance! Hubert Saint-John était seul à la deviner. Les événemens l'avaient fait revenir sur la résolution qu'il croyait avoir prise avant de rentrer à Londres. Cesser de voir Nellie eût été désormais impossible; elle avait besoin d'un véritable ami qui se tînt prêt à la secourir dans ses perplexités; les visites constantes qu'il lui faisait et qu'il avait considérées d'avance comme un plaisir dangereux devenaient au contraire un devoir devant lequel il eût été lâche de reculer. Saint-John haïssait la coterie entre les griffes de laquelle Wilfred était tombé; il raillait cruellement les utopies de Mme Whiteside et avait de Mme de Waldeck une opinion telle qu'il préférait ne pas l'exprimer. Une seule fois, Nellie lui ayant demandé s'il admirait cette femme intelligente :

— Pas du tout, répondit-il brièvement.

— Wilfred aurait voulu que je me liasse avec elle, reprit la jeune femme, mais une certaine répulsion qu'elle m'inspire a été plus forte que moi... Je n'ai pas pu.

— Et vous avez bien fait, ne put s'empêcher de répliquer Saint-John; moins vous la verrez, mieux cela vaudra.

Puis, craignant d'en dire trop, il parla d'autre chose.

Quelquefois elle le questionnait sur miss Brabazon, qui ne quittait pas la campagne. Personne ne se doutait qu'au fond de sa retraite, Sylvia eût reçu, sans les chercher, des nouvelles très circonstanciées, assez alarmantes même, du jeune couple qu'elle avait contribué à unir. Lorenzo, ayant trouvé moyen de se procurer l'adresse de sa bienfaitrice, était allé la voir et s'était empressé, selon son habitude, de trahir pour elle les secrets de son maître. Le rusé garnement était persuadé que sa chère *signora* ne serait pas fâchée d'apprendre que *milordo* s'ennuyait à la maison; la preuve, c'est qu'il n'était presque jamais auprès de sa femme. Heureusement, ajouta-t-il avec un sourire cynique, M. Saint-John

tenait fidèle compagnie à celle-ci. Miss Brabazon feignit de ne pas comprendre les insinuations de l'Italien; elle ne releva pas non plus le nom de Mme de Waldeck, qui fut prononcé plusieurs fois, et renvoya le plus vite qu'elle put son ex-protégé avec la conviction qu'il s'était irrémédiablement gâté au service de lord Athelstone; mais sans qu'elle en laissât rien paraître, une vive inquiétude lui resta au cœur. En quatorze mois, que de changement! Était-ce possible?

Bientôt après, malgré l'incrédulité systématique qu'elle opposait à des propos partis de si bas, Sylvia ne put douter du malheur de Nellie. Pour la première fois depuis leur rupture, elle rencontra lord Athelstone à une exposition des beaux-arts. Il n'avait fallu rien moins que l'intérêt que lui inspiraient certains tableaux, notamment un *Enlèvement des Sabines,* par Briggs, pour que miss Brabazon fût venue à Londres. Tandis qu'elle contemplait cette œuvre passionnément admirée dans un camp, critiquée dans l'autre sans merci et qui, en somme, était l'un des succès de l'exposition, lord Athelstone entra, donnant le bras à une grande femme artistement drapée. Briggs attira sur eux son attention : — C'est Mme de Waldeck, dit-il en nommant la grande femme d'un air ironique, une personne qui prétend simplifier le vêtement et le mariage et qui lâche les deux, soit dit entre nous.

Là-dessus, Briggs éclata de son gros rire.

Sylvia feignait d'examiner de très près sans rien entendre un petit Alma Tadema; mais Wilfred l'avait aperçue. Après quelque hésitation, il conduisit sa compagne vers un siège et l'abandonna cinq minutes. L'œil perçant de Mme de Waldeck remarqua quelle agitation s'emparait de lui tout à coup et suivit avec curiosité les détails de la rencontre. Miss Brabazon accueillait Wilfred avec un calme qui ne laissa pas de paraître étudié à la comédienne émérite témoin de cette scène : elle n'affectait, en effet, aucune surprise et ne montrait non plus ni plaisir ni ressentiment; sa physionomie gardait une complète impassibilité; du reste, l'état de son âme eût été de même incompréhensible pour la personne qui l'observait. Lord Athelstone, lui, était facile à déchiffrer, bien qu'il parlât plus vite que de coutume et gesticulât davantage, d'un air d'assurance, la tête haute et les yeux attachés sur ces yeux insondables auxquels il cherchait en vain à rendre regard pour regard.

— Ce doit être la femme dont j'ai entendu parler et qui a eu tant d'influence sur lui. Elle a blessé sa vanité, dit-on, ce qui l'a décidé à épouser cette petite sotte. Elle est plus belle que moi... Si elle voulait, je n'existerais plus pour lui, mais elle ne voudra pas.

Tel fut le résultat des silencieuses réflexions de Mme de Waldeck.

— Et vous ne vous ennuyez pas trop en Angleterre? demandait Wilfred à Sylvia après l'échange des premiers complimens.

— Non; nous n'avions jamais su ce que c'était que d'avoir un foyer et nous y prenons goût. Il faut s'enraciner quelque part. Autrement, on ne s'attache à rien.

— Quelles distractions votre mère peut-elle trouver à la campagne?

— La basse-cour, le jardin, tout est distraction pour elle.

— Mais pour vous? Cela ne peut vous suffire? Pourquoi ne demeurez-vous pas à Londres plutôt?

— A Londres, on est la proie des indifférens : à la campagne, on appartient aux vrais amis. Nous habitons, du reste, assez près de la ville pour que ceux qui se soucient de nous voir puissent venir nous chercher. La seule chose qui me manque, c'est le soleil.

— Et aussi, sans doute, la société si intéressante que vous aviez à Rome?

— Oh! neuf fois sur dix, je trouve la compagnie de mes livres bien plus intéressante que celle des hommes.

— Vous me permettrez pourtant de vous conduire un de ces jours lady Athelstone?

— Malheureusement nous partons pour Wiesbaden demain.

— Pour longtemps?

— Je ne sais. Nous comptons aller à Saint-Moritz ensuite, puis revenir par les lacs d'Italie; mais l'hiver prochain...

Il s'écria presque sans réflexion :

— L'hiver prochain je serai en Amérique.

— En Amérique?.. Qu'est-ce qui vous entraîne de ce côté?

— Toute sorte de projets; d'abord je suis tenté de visiter un pays qui est le berceau de la liberté, des lumières...

— Lady Athelstone vous accompagne? demanda Sylvia.

— Non,.. je ne crois pas. Je ne lui en ai pas encore parlé... Mais sa santé ne pourrait résister à un voyage si rapide.

Sylvia ne répondit rien; son œil sévère se posa sur la belle dame assise au milieu de la salle avec une telle ténacité, qu'Athelstone, répondant à cette question muette, crut devoir lui expliquer qui était Mme de Waldeck.

— Sa grande originalité, ajouta-t-il, lui gagne tous les esprits vraiment supérieurs, mais lui aliène aussi, cela va sans dire, quelques âmes étroites.

— Il est à craindre que je compte parmi ces dernières, dit miss Brabazon avec hauteur en détournant la tête.

— Pourtant vous admettez qu'il est toujours courageux de sortir des chemins battus?

— C'est du moins très facile, répliqua Sylvia, trop facile peut-être en certains cas... Cette dame est une amie de lady Athelstone?

Wilfred fut un instant déconcerté.

— Ma femme n'est pas tout à fait à sa hauteur, et...

— Je me trouverais sans doute dans le même cas, interrompit Sylvia en souriant.

Puis elle le chargea d'un souvenir affectueux pour Nellie et rejoignit ses amis, qui continuaient de regarder les tableaux.

Quelques jours après cette rencontre, une nouvelle imprévue se répandit dans le monde : lady Athelstone douairière, après avoir longtemps balancé, venait d'accorder sa main à l'évêque d'Oporto. Désespérant de pouvoir diriger son fils ou seulement d'atténuer ses folies, elle s'était dit qu'elle ne songerait plus qu'à elle-même. Or quel parti pouvait mieux convenir à une femme de son âge que ce prélat charmant et courtois, dont la situation sociale permettait en l'épousant de ne pas déroger? Wilfred trouva tout naturel le choix de sa mère; il était préparé à ce qu'elle se remariât, et six mois plus tôt il eût agréé un tel beau-père sans aucune répugnance. Sur un seul point cette union le contraria; elle rendait plus difficile à réaliser certain projet pour l'exécution duquel il avait compté sur l'aide de sa mère; désormais les mouvemens de celle-ci dépendraient de la volonté d'un autre : il n'en serait plus l'arbitre.

Un matin, il entra dans la chambre de Nellie et lui dit sans préambules : — Je vais louer Athelstone pour une année au moins.

— Louer Athelstone! Pourquoi?

— Je ne me soucie pas d'y retourner. Quelques-uns des voisins se sont conduits envers vous. J'ai reçu du clergé des environs nombre de remontrances peu convenablement au sujet des opinions que je professe. Il me serait désagréable d'être en contact avecces gens-là jusqu'à nouvel ordre. D'ailleurs, on m'a fait des offres très avantageuses.

— Votre mère sera désolée...

— Furieuse; mais qu'y puis-je? Il vaut mieux que le château soit habité que désert, et comme l'hiver prochain...

Il s'interrompit brusquement et reprit : — Ma mère m'accusera de diminuer ma position dans le pays, de déroger enfin; mais je compte sur l'évêque pour lui faire entendre raison. Et quant à nous, chère amie, nous irons passer trois mois dans un *cottage* du pays de Galles, si cela ne vous déplaît pas.

— Me déplaire, Wilfred! Je m'y plairai au contraire avec vous bien mieux qu'à Londres.

Wilfred n'expliqua pas les véritables motifs qui le décidaient à louer Athelstone. Ses dépenses avaient, cette année-là, excédé de beaucoup son revenu; il répondait trop magnifiquement à tous les appels faits à sa bourse. La fortune qui avait suffi au train de vie très large et très hospitalière pourtant que son père menait à la campagne ne permettait pas de semblables prodigalités. Nul ne se doutait des sommes qui avaient passé entre les mains de la seule

Mme Whiteside. Il fallut que ses banquiers l'avertissent qu'il se ruinait pour que lord Athelstone consentît à envisager sa situation. Ce fut alors que Mme de Waldeck lui suggéra l'idée d'une série de conférences dans les principales villes des États-Unis : elle affirmait que son nom était déjà célèbre là-bas, que la curiosité d'entendre un lord socialiste attirerait des foules, et qu'en trois mois il recueillerait quatre mille livres sterling avec les plus flatteuses ovations... sans parler de l'agrément du voyage.

Cette proposition le déconcerta d'abord, mais il s'y habitua par degrés ; son principal souci était de laisser Nellie seule, surtout depuis que le mariage de lady Athelstone rendait douteux qu'elle dût rester à Londres, et en tout cas s'occuper constamment de sa belle-fille. Mais il appellerait une parente quelconque auprès de la jeune femme, et quant à l'opposition qu'elle pourrait faire à son départ, il ne l'admettait pas ; elle s'était toujours soumise avec tant de docilité à ses moindres fantaisies ! Tout dépendait de la manière de présenter les choses et il se savait expert dans cet art-là. Sylvia Brabazon fut l'unique confidente de son projet. Pourquoi lui en avait-il parlé à brûle-pourpoint, sachant qu'elle ne manquerait pas de le désapprouver ? Parce qu'il était irrité de son calme et qu'il espérait peut-être l'amener à discuter cette idée, ne fût-ce que pour lui prouver qu'elle n'avait plus sur lui aucune influence. C'était puéril, enfantin, soit, mais, de fait, lord Athelstone, âgé de vingt-cinq ans, réformateur et poète, n'était guère qu'un enfant gâté.

XXVII.

Il n'y avait pas de lieu au monde où le bonheur intime pût s'abriter plus délicieusement qu'à Eaglescrag, le *cottage* loué par Wilfred sur la côte occidentale du pays de Galles. Ce n'était qu'un bâtiment très simple, élevé d'un étage, mais sa situation, presque au bord d'une falaise boisée de noirs sapins, contre laquelle venait se briser la mer, lui prêtait un charme incomparable. Eaglescrag avait été construit par un amiral en retraite, qui s'était plu à y entasser toute sorte de curiosités exotiques et ses héritiers le louaient tel qu'il l'avait laissé. Dans le salon chinois, où mille oiseaux bizarres perchaient sur des arbres de dimensions impossibles, où les meubles indiens s'entremêlaient aux porcelaines du Japon et à de grandes jarres d'airain d'un travail oriental, Nellie étudiait son piano durant de longues heures avec la persuasion qu'en devenant musicienne, elle se rendrait agréable à Wilfred, tandis que celui-ci, dans la pièce voisine, maudissait tout bas les *exercices* qui l'empêchaient de se recueillir. Ses journées furent prises tout entières par un travail fiévreux, jusqu'au jour où le manuscrit, confié à la

poste, partit enfin pour l'imprimerie; ce jour-là, il avertit Nellie qu'ilavait priéHubert Saint-John de venir les rejoindre la semaine suivante, et il fut clair pour la pauvre femme que cette invitation n'avait d'autre but que de servir de prétexte à une autre, lorsque son mari ajouta : — Je vous saurais gré d'écrire aussi à Mme de Waldeck; un seul hôte est toujours un peu gênant, il faut s'occuper de lui sans cesse; deux invités, au contraire, se suffisent à eux-mêmes.

Elle pâlit, sa physionomie tout à l'heure souriante s'altéra; mais s'armant de courage, elle osa résister pour la première fois de sa vie:

— M. Saint-John, dit-elle d'une voix à peine distincte, n'aime pas Mme de Waldeck,.. je ne l'aime pas non plus.

Wilfred eut un tressaillement de surprise et de colère :

— Hubert ne lui a pas parlé deux fois dans sa vie... Ce ne peut donc être de sa part qu'une prévention inexplicable... Quant à vous, Nellie, il semble malheureusement que vous n'ayez de goût pour aucune femme distinguée... vous paraissez haïr toute supériorité intellectuelle. C'est un grand tort.

— J'aime beaucoup miss Brabazon cependant.

— Il n'est pas probable que vous ayez des occasions fréquentes de voir celle-là; mais j'espérais que vous sauriez comprendre une personne indignement méconnue et que j'estime. Les idées étroites me sont odieuses, souvenez-vous de cela. Vous êtes incapable de dédaigner les arrêts stupides du monde; soit, attachez-vous à son char en esclave,.. ses roues ne tarderont pas à vous écraser.

Pauvre Nellie! elle se sentait écrasée par des roues plus cruelles que celles du monde.

— Assez, mon cher Wilfred, j'écrirai aujourd'hui.

Il recouvra tout à coup sa belle humeur, sans vouloir remarquer qu'elle restait mortellement triste, que son ancienne aversion pour Mme de Waldeck se transformait en jalousie passionnée, que la crainte de cette visite la hantait comme un cauchemar, enfin que c'en était fait pour elle du repos bien court dont elle avait joui dans la solitude d'Eaglescrag.

Saint-John arriva le premier et presque en même temps que lui un mot de Mme de Wadeck exprimant son regret de ne pouvoir prolonger sa visite au-delà de quelques jours; un engagement l'appelait à Liverpool, puis à Manchester; elle avait promis d'y parler en séance publique.

— Quel bonheur! pensa Nellie, j'avais cru que ce supplice durerait des semaines...

Elle alla cacher dans sa chambre son visage illuminé par la joie, tandis que Wilfred et Hubert causaient en fumant leurs cigares sur la falaise. Jusque-là, tous les frais de la conversation avaient été

faits par Wilfred; mais quand les deux hommes se trouvèrent seuls, Saint-John commença brusquement :

— Est-il vrai, Athelstone, que vous partez pour l'Amérique ?

La nuit était sombre; il lui fut donc impossible de voir si le coupable changeait de couleur en répondant :

— Qui a pu vous dire cela?

— Ma cousine, Mary Goldwin, que miss Brabazon a retrouvée à Wiesbaden. Elle vient de me l'écrire.

— Les femmes ne savent jamais se taire. Eh bien ! oui, j'ai quelque intention d'entreprendre ce voyage, et si je désire qu'on n'en parle d'avance que le moins possible, c'est que Nellie ne sait pas encore...

— Le plaisir de vous faire entendre au-delà des mers sera-t-il assez vif pour que vous lui sacrifiiez tous vos devoirs? interrompit Saint-John avec une indignation contenue.

— Mes devoirs ?.. Je considère comme mon premier devoir de répandre les idées que je crois bonnes... D'ailleurs il ne s'agit pas de cela seulement... S'il faut vous le dire, je suis horriblement gêné et je n'ai pas trouvé de meilleur moyen pour me tirer d'affaire.

— Le moyen est détestable. Vendez votre maison de Londres, emmenez votre femme à l'étranger, tout ce que vous voudrez enfin, sauf ceci. Vous n'avez pas la moindre idée du tort que vous vous ferez. Pour ne prendre les choses qu'au point de vue mondain...

— Je refuse de me placer à ce point de vue. Le monde trouvera qu'un pair d'Angleterre se déshonore en faisant des conférences pour de l'argent. J'ai prévu cela et je m'en moque.

— Eh bien ! ne parlons que de votre femme. Un dévoûment absolu pouvait justifier votre mariage aux yeux de tous... Si, au contraire, après dix-huit mois, vous partez seul pour l'Amérique,.. car vous partez seul, n'est-ce pas? dit Saint-John en s'arrêtant avec un regard interrogateur qui perça l'obscurité.

Wilfred malgré tous ses défauts, était incapable de mensonge; il aurait donné beaucoup pour pouvoir éviter de répondre à cette question directe, d'autant qu'il savait que Hubert tirerait de sa réponse une conclusion fausse : il ne se sentait pas amoureux de Mme de Waldeck, l'ascendant qu'elle avait sur lui était, croyait-il, purement intellectuel, mais le monde ne voudrait pas admettre cela et Hubert pour le moment représentait le monde.

— Une personne de mes amies, répondit-il lentement, a des projets semblables aux miens qu'elle compte mettre à exécution vers la même époque. Je vous le dis en confidence, Hubert, bien qu'il n'y ait là-dedans rien dont je doive avoir honte.

— Je ne parlerai de vos desseins à qui que ce soit, et pour une bonne raison, c'est que je suis persuadé que vous ne les exécuterez pas. Vous n'êtes ni fou ni méchant ; vous réfléchirez à

ce que souffrirait lady Athelstone. Au nom de Dieu, ajouta Saint-John avec emportement, l'avez-vous donc épousée pour la tuer?

— Vous me permettrez d'être seul juge en cette circonstance, répondit froidement Wilfred. Nellie est beaucoup plus raisonnable que vous ne le supposez; elle ne voit pas certaines choses sous le même jour que moi et je le déplore; mais je ne l'ai jamais trouvée sourde à une explication sensée. Seulement, cette explication, je ne veux pas la lui donner trois mois d'avance; ce serait prolonger pour elle la douleur inévitable de la séparation.

— Vous vous trompez sur tous les points, repartit Hubert qui était redevenu maître de lui. Si vous êtes bien décidé, il vaut mieux la préparer vous-même à cette séparation que de laisser au hasard, à quelque accident, le soin de l'en instruire; je n'ajouterai rien de plus, j'en ai déjà trop dit peut-être.

Le lendemain, les épreuves du manuscrit de Wilfred furent apportées par le facteur après le déjeuner. Nellie les feuilleta du doigt:
— C'est de la prose! dit-elle d'un air étonné.

Au même instant son regard tombait sur le mot *divorce*, tracé en tête de chaque page, et elle se mit à lire attentivement.

— Cette brochure va coïncider avec les conférences de Mme de Waldeck, dit Athelstone se mettant aussitôt à la correction des feuilles étalées devant lui. Il ne vit pas que Nellie était pâle comme une morte; elle ne lisait plus, un brouillard s'était répandu devant ses yeux; était-il possible que ce fût là une protestation en faveur du divorce et signée du nom de son mari? Plus tard elle se rappela que quelqu'un, Saint-John sans doute, lui avait tendu un verre d'eau. Wilfred corrigeait toujours...

Ainsi, pensait Nellie, après dix-huit mois de mariage, son mari, à l'instigation d'une femme qui le lendemain serait son hôte, plaidait en faveur d'une loi qui devait permettre de rompre le plus sacré de tous les liens! — Elle se leva sans bruit, et gagna sa chambre en chancelant; deux heures après, Wilfred étant allé voir pourquoi elle ne descendait pas, la trouva étendue sur son lit:

— Qu'avez-vous donc, mon enfant?

— Oh! rien, un mal de tête.

— C'est tout? reprit-il en se penchant affectueusement sur elle, vous êtes bien sûre que c'est tout? Si vous saviez les sottises que vient de dire ce vieux Hubert pour me tourmenter!

— Qu'a-t-il dit? demanda-t-elle en se soulevant vivement sur l'oreiller. Ses joues s'étaient empourprées tout à coup.

— N'a-t-il pas osé me soutenir que mes écrits vous faisaient une peine infinie? Comme si je ne savais pas mieux que lui ce que vous éprouvez, moi, votre mari, à qui vous ne cachez rien, n'est-ce pas, ma Nellie? Je lui ai répondu qu'il vous calom-

niait, que chacun de nous deux se réservait sa liberté de penser, que vous êtes un ange trop bon pour ce bas monde, auquel vous ne portez qu'un intérêt médiocre, de sorte que mes doctrines humanitaires vous importent peu; je lui ai appris que si vous étiez dévote, vous étiez aussi tolérante; bref je l'ai envoyé promener et j'ai bien fait, qu'en dites-vous?

— Vous avez toujours raison, mon amour; seulement,.. seulement je suis fâchée que vous écriviez ainsi sur le mariage.

— Ma chère enfant, j'écris sur beaucoup de choses que vous ne pouvez ou plutôt que vous ne voulez pas comprendre.

Sa tête retomba sur l'oreiller, elle ferma les yeux.

— Oh! si j'avais plus d'esprit!

— Ce n'est pas l'intelligence qui vous manque, chérie; mais l'orthodoxie étroite et une large compréhension des choses humaines sont incompatibles.

Il se rapprocha d'elle encore pour l'embrasser. Elle saisit alors ses deux mains et les pressant avec une ardeur convulsive :

— Quand vous serez las de moi, vous me le direz? je le veux,.. murmura-t-elle.

— Quel enfantillage!

Un tendre et brillant sourire, qu'elle ne voyait rayonner qu'à de rares intervalles depuis quelque temps et qui pouvait la consoler de tout, passa sur les traits de Wilfred, mais pour s'éteindre presque aussitôt :

— Qui donc vous a mis cela en tête? Hubert a-t-il parlé de?..

— Je ne l'écouterais pas s'il osait me dire quoi que ce fût contre vous, non,.. ni lui ni aucun autre. Seulement quand je vois de mes propres yeux ce que vous avez écrit,.. que la chaîne est lourde, cette chaîne du mariage, cette chaîne de fer,.. eh bien! je ne peux m'empêcher de penser qu'elle se rompra et qu'alors vous serez libre.

Tandis que lord Athelstone calmait par d'affectueuses paroles « les nerfs de sa femme, » une conversation avait lieu entre Lorenzo et miss Staples, cette femme de chambre dont les antécédens fâcheux avaient autrefois scandalisé lady Athelstone douairière. Le gamin, assis nonchalamment sur l'appui d'une fenêtre, fumait sa cigarette, tandis que, dans l'intérieur de la lingerie, son interlocutrice travaillait à l'aiguille :

— L'autre vient demain, lui disait-il, et vous avez beau la critiquer, mylord se plaît mieux avec elle qu'avec mylady.

— A mon avis, c'est un diable en jupons, répliqua miss Staples. Quelle honte de l'amener ici! Qu'il fasse ce qu'il veut hors de la maison, mais l'imposer à sa femme! Mylady est une sainte; j'espère pourtant qu'elle sera vengée tôt ou tard, poursuivit l'irascible sou-

brette. S'il n'était pas aveugle, il s'apercevrait que d'autres l'apprécient, pauvre chère dame!

— Ah! bah! elle n'a pas assez de sang dans les veines pour se venger! Mais je sais quelque chose, poursuivit Lorenzo avec malice, je sais que moi et mylord nous allons traverser la mer, que nous nous en allons en Amérique et avec Mme de Waldeck encore!

— Mylord aller en Amérique avec cette créature! Où avez-vous ramassé pareille sottise? C'est impossible.

— Impossible?.. Je l'ai vu dans une lettre adressée à mylord. Voulez-vous la lire? Je ne la comprends pas très bien, mais il est question d'argent et de voyage; c'est *fissato*, arrangé!.. Nous partons en octobre.

— Si jamais!.. commença miss Staples avec indignation... Elle s'interrompit et ajouta: — Eh bien! de toutes les abominations que j'ai entendues de ma vie, c'est la plus forte! Il s'en repentira, rappelez-vous mes paroles, il s'en repentira, et ce sera bien fait.

XXVIII.

Mme de Waldeck arriva le lendemain soir. Elle répondit à l'accueil assez froid de Nellie avec une effusion exagérée; la jeune femme se replia sur elle-même comme une sensitive; elle était trop sincère pour pouvoir supporter de sang-froid ces démonstrations perfides. A dîner, la nouvelle venue était fort belle dans sa robe de cachemire de l'Inde blanc aux plis moelleux et tout unie; elle fit ses efforts pour se rendre généralement agréable, évita les sujets qui pouvaient prêter à la discussion, peignit la vie allemande sous des couleurs humoristiques, raconta quelques anecdotes sur les hommes éminens qu'elle avait connus, toujours avec grâce et avec légèreté, en invoquant l'opinion de Nellie ou de Saint-John à l'appui de la sienne, rarement celle de Wilfred. Peut-être y avait-il là dedans un peu d'affectation, du moins Saint-John en jugea ainsi; néanmoins l'habileté de Mme de Waldeck n'était pas niable, ce n'était point un charlatan vulgaire. A la fin du dîner, Hubert Saint-John ne l'aimait pas plus qu'auparavant, mais en revanche il la redoutait davantage. Il avait lui-même parlé fort peu et se bornait à observer l'ennemi de son œil gris, perçant, tandis que Nellie se taisait, incapable de lutter contre une volubilité pareille.

La coutume anglaise est que les femmes se retirent au dessert, laissant les hommes à table; Wilfred proposa une dérogation à l'usage. Pourquoi tout le monde n'irait-il pas jouir de cette belle soirée d'été sur la terrasse, où l'on porterait du vin et des fruits? Nellie approuva, car la pensée d'un tête-à-tête avec Mme de Waldeck

l'épouvantait d'avance. L'air était doux, chargé à la fois des parfums de la mer et de ceux du jardin :

— Quel calme délicieux! s'écria Mme de Waldeck, oui, délicieux en vérité!.. Et cependant j'ai toujours mené une vie de lutte si active, si dévorante dans les grandes villes que l'inertie de l'existence à la campagne m'oppresserait vite... Vous ne devez pas éprouver cela, lady Athelstone?

— J'aime le calme de la campagne au contraire, j'y ai toujours été habituée, mais non pas à l'inertie pourtant...

— Oh! je conçois,.. vous vous occupez,.. vous avez plus de loisirs ici pour vous livrer à l'étude;.. sans doute vous lisez beaucoup... Et faites-vous de la musique?

— Très peu.

— Ma chère enfant, reprit Wilfred avec un sourire involontaire, il me semble que vous en faites beaucoup.

— Pardon... je voulais dire très mal...

— Il faut vous exercer, vous exercer constamment, siffla la vipère, qui devina l'horreur que Wilfred avait des gammes ininterrompues; c'est dans la solitude, en compagnie de la nature, que le talent se perfectionne. Vous savez ce que dit Goethe :

Es bildet ein Talent sich in die Stille,
Sich ein Charakter in dem Strom der Welt!..

— Je ne comprends pas l'allemand, répliqua Nellie.

— Vraiment? Je croyais que vous le parliez. Eh bien! Goethe est d'avis qu'un caractère vigoureux se trempe dans la lutte. Les hommes voués à exercer de l'influence sur leurs semblables doivent être en rapport constant avec eux. Lord Athelstone, par exemple, a besoin du *Strom der Welt;* il est poète, mais il est aussi réformateur et aux réformateurs le repos est refusé... Pour eux, grande est la gloire, car le combat est rude, ajouta Mme de Waldeck en citant des vers que cette fois Nellie reconnut.

— C'est Wordsworth qui a dit cela, fit-elle observer avec plus de vivacité qu'elle n'en avait montré encore.

— Oui, cela s'enseigne partout à l'école.

Saint-John sentit l'impertinence, et il la releva :

— Lady Athelstone est singulièrement versée dans les poètes anglais.

— J'en suis persuadée, repartit Mme de Waldeck, beaucoup plus que moi sans doute, qui me suis vue contrainte à négliger la littérature légère pour des livres de science bien secs, bien ardus... Je ne

devrais pas l'avouer peut-être. Il est si facile de cacher que l'on est ignorante par le silence !

Cette flèche, lancée à Nellie, parut n'atteindre que Saint-John, qui mordit sa moustache.

— Quel est donc, reprit Mme de Waldeck, le proverbe latin qui dit : « Les choses inconnues sont supposées être magnifiques? »

— Je ne doute pas que vous ne soyez en état de citer le texte original, grommela Hubert.

— Je pourrais faire semblant, répondit-elle avec un joli éclat de rire, mais je suis trop franche... l'excès de franchise est mon défaut. Bien des gens ne me l'ont jamais pardonné. Que voulez-vous? je vais toujours droit au but avec une sincérité brutale; c'est ainsi que je blesse les opinions reçues, que je me fais des ennemis.

— Ce prétendu défaut est un de vos grands mérites, interrompit Wilfred. C'est lui qui vous a permis de battre en brèche certaines conventions absurdes avec un courage qui manque à la plupart des femmes.

— Vous êtes bien bon, en vérité, mais vous avez tort. Au point de vue mondain, c'est impolitique,.. ne trouvez-vous pas, lady Athelstone ?

Forcée ainsi dans ses retranchemens, Nellie répliqua, après une seconde d'hésitation :

— Je connais trop peu le monde pour savoir ce qui est impolitique et ce qui ne l'est pas.

— Voilà une réponse éminemment politique. Oh! vous n'êtes pas aussi franche que moi.

Saint-John sentit en ce moment qu'il l'étranglerait volontiers.

— Ce que dit ma femme est vrai, affirma Wilfred, elle ne sait rien du monde et ne tient point à le connaître. J'ai vainement essayé de lui faire apprécier mes amis; ma mère, qui voulait l'entraîner chez les siens, n'a pas été plus heureuse. Aussi n'a-t-elle pas, sous ce rapport, plus d'expérience qu'un enfant.

— Oh! dans la position de lady Athelstone, qui possède tout ce que la vie peut donner, cela n'a qu'une médiocre importance. C'est à une femme telle que moi, forcée au combat pour l'existence, que la connaissance du monde est nécessaire. Se résigner, se poser en victime ne suffirait pas en certains cas, il faut être armée, car on ne peut compter sur l'aide de personne.

— Vous n'avez besoin d'aucune aide, j'en réponds, riposta Saint-John venant au secours de Nellie. Comme Talleyrand à Mme de Staël, qui lui demandait au secours de qui il s'élancerait de préférence si elle ou Mme Récamier était en péril de se noyer, je vous dirais volontiers : « Vous qui savez tout savez nager, madame ! »

— J'ignore si je dois prendre cette citation pour un compliment; je ne suis pas Mme de Staël, par malheur.

Au moment même, un rayon de lune, qui caressait les plis neigeux de la robe de Mme de Waldeck, éclaira aussi certaine araignée occupée à s'y promener. Cette femme intrépide n'avait qu'une faiblesse, la peur des araignées, peur qui s'empara d'elle tout à coup et lui fit oublier les dimensions peu communes de son pied, si soigneusement caché d'ordinaire; secouant sa robe, avec un cri, elle étendit le terrible engin de destruction et eut vite fait d'écraser l'insecte inoffensif. Presque aussitôt elle le regretta; les deux hommes assis auprès d'elle avaient vu son pied; ils avaient pu voir aussi, à moins d'être aveugles, qu'elle écraserait avec la même cruauté tout obstacle importun qui se trouverait sur son chemin.

— Eh bien! dit Saint-John, voilà pourtant un point de ressemblance avec Mme de Staël!

Il avait parlé très bas, néanmoins elle l'entendit: qu'avait-il voulu dire? Sa mémoire la servit d'une façon impitoyable; elle se rappela que la femme de génie dont il était question passait pour avoir le pied grand et fort. La crainte vague que Saint-John lui inspirait déjà devint de la haine à partir de cet instant; mais elle n'en laissa rien paraître et ne cessa au contraire de faire à Wilfred l'éloge de ce butor, car il entrait dans ses projets que rien ne troublât la confiance d'Athelstone à l'égard de son ami jusqu'au moment où il quitterait sa femme pour un temps indéterminé.

Pauvre Saint-John! sa position était étrange et douloureuse! Il n'avait pas trente ans, il était amoureux, prêt à tous les sacrifices pour assurer le bonheur de sa bien-aimée, forcé de s'avouer en même temps que le naufrage de ce bonheur pouvait seul lui permettre de nourrir une espérance égoïste, trop loyal avec cela pour s'arrêter à la pensée de profiter des fautes de celui qui avait été son meilleur ami. Essayer de combattre l'influence de Mme de Waldeck eût été inutile d'autre part; tout ce qu'il aurait pu faire, c'eût été de railler ses utopies et ses chimères de façon à les rendre ridicules à mesure qu'elle les développait; mais pendant son séjour chez les Athelstone, Mme de Waldeck ne s'exposa guère à de dangereuses réfutations; elle se tint prudemment sur un terrain moins ambitieux, qui lui permettait néanmoins de montrer la culture incontestable de son esprit en soulignant l'infériorité de sa rivale. De temps à autre pourtant, Hubert trouvait moyen de l'attaquer, mais ses boutades assez rudes ne servaient qu'à faire ressortir la bonne grâce avec laquelle Mme de Waldeck savait y répondre. Il est vrai que le champion de Nellie se trouvait assez récompensé par la joie que les défaites momentanées de Mme de Waldeck causaient à la chère créature qu'il adorait en

secret par-dessus tout. Nellie eût été plus parfaite qu'il n'est donné à une femme de l'être si elle fût parvenue à dissimuler en pareille circonstance; elle convenait avec Saint-John de l'antipathie que lui inspirait cette extravagante qu'on la contraignait à recevoir. Le sentir de son avis était une sorte de consolation pour elle, mais jamais ni l'un ni l'autre, en parlant de l'objet de leur commune aversion, n'associèrent à son nom celui de Wilfred; c'était comme une loi qu'ils s'imposaient tacitement.

Deux journées s'écoulèrent, bien lentes et bien lourdes, au gré de Nellie; le dimanche, elle se rendit à l'église pour y offrir au Dieu des simples et des malheureux ses humiliations de toutes les minutes et les angoisses de son insurmontable jalousie, tandis que Mme de Waldeck allait sur la plage avec Wilfred écouter de son côté, disait-elle, les sermons de la nature, plus éloquens que ceux d'un prêtre de campagne. Lorsque la jeune lady Athelstone revint, les deux promeneurs n'étaient pas encore de retour; elle monta tout droit à sa chambre, et, en y rentrant, remarqua d'abord un papier posé bien en vue sur la toilette. C'était une demi-feuille sans enveloppe, et elle reconnut l'écriture,.. celle de Wilfred. Lui avait-il écrit, tandis qu'elle était à l'église?.. Mais non!.. La lettre n'avait pas de commencement, c'était un fragment déchiré;.. d'où venait-il?.. Elle y jeta les yeux avec inquiétude.

« ... Donc rien ne m'empêchera de m'embarquer au mois d'octobre, comme nous en sommes convenus. Tout ce que vous déciderez m'agréera, ai-je besoin de le dire? J'attends votre arrivée ici avec impatience pour pouvoir causer avec vous de nos futurs projets; mais veuillez n'y faire encore aucune allusion devant ma femme. Je compte ne l'avertir qu'au dernier moment. La brochure que vous m'avez prié d'écrire est sous presse.

« Fidèlement vôtre,

« ATHELSTONE. »

Nellie regardait autour d'elle abasourdie, n'en pouvant croire ses yeux. Lentement elle relut les lignes fatales; aucun doute ne lui semblait possible; elles étaient adressées à Mme de Waldeck; il allait abandonner son foyer, franchir les mers avec cette femme! Nellie se laissa tomber sur sa chaise longue; le sang bourdonnait dans ses artères, des pleurs brûlans l'aveuglaient; enfin, cachant sa tête entre les coussins, elle se mit à crier au milieu de ses sanglots : — Non! ce n'est pas possible! ce n'est pas possible!

Et cependant la terrible réalité s'imposait à elle au milieu de son désespoir. Elle croyait comprendre... Depuis quelque temps déjà

une idée fixe, insupportable l'avait hantée nuit et jour comme un spectre, et aujourd'hui elle était sûre... cette apologie du divorce, cette invitation, ce départ... Elle avait perdu l'amour de son mari, elle n'était plus pour lui qu'un fardeau. Était-ce, grand Dieu, la réponse que le ciel envoyait à ses prières? Mais par quel accident cette lettre était-elle venue sur sa toilette? La pauvre femme eut le courage de baigner ses paupières pour en effacer les traces de larmes avant de sonner sa femme de chambre.

Miss Staples parut, un peu pâle, mais résolue.

— Savez-vous qui a pu apporter ici ce papier?..

— C'est moi-même, mylady.

— Vous-même?

Le regard de Nellie plongea stupéfait dans les yeux noirs de Staples, qui ne se baissèrent pas.

— Et puis-je vous demander où vous l'avez trouvé?

— Par terre, répondit hardiment la soubrette, et, voyant la signature de mylord, j'ai pensé que c'était pour mylady.

— Vous vous êtes trompée; cette lettre n'est pas à moi et je désire que vous la remettiez où vous l'avez prise. Vous auriez mieux fait de n'y pas toucher.

Staples devint pourpre et balbutia :

— J'ai agi pour le mieux. Tant pis pour l'autre si elle laisse traîner ses lettres dans son buvard; elle joue un vilain jeu. C'est une honte que mylady soit la dernière instruite que mylord part pour l'Amérique avec elle, quand Lorenzo dit que la chose est arrangée depuis si longtemps. Lorenzo en sait bien long, allez, mylady; à l'en croire, cette femme-là est capable de tourner le plus fin des hommes sur son petit doigt comme un écheveau de fil.

Miss Staples, tout en vénérant sa maîtresse, ne laissait pas que de se souvenir de la modeste origine de cette dernière et la considérait au fond comme une pauvre innocente bien peu faite pour le rang qu'elle occupait; sans doute, elle n'eût pas parlé à une autre avec autant de liberté. D'un geste cependant, Nellie sut lui imposer silence.

— Si mylord savait que Lorenzo trahit sa confiance, il le mettrait à la porte, dit-elle aussitôt que l'émotion atroce qu'elle ressentait lui permit d'articuler un mot. Quant à vous, Staples, vous avez eu, j'espère, de bonnes intentions, mais il ne me plaît pas d'être servie par des moyens semblables. Ce que mylord désire que je sache, il me le dit lui-même; je ne veux rien apprendre par des lettres volées, et les mensonges me font horreur. Maintenant, sortez.

Staples battit en retraite, la tête basse; elle ne se doutait pas que sa maîtresse pût prendre cet air impératif et majestueux.

XXIX.

Nellie fut triste et silencieuse tout le jour, mais elle avait été ainsi plus ou moins depuis l'arrivée de Mme de Waldeck, personne n'y prit garde, sauf Saint-John. Wilfred causait avec une animation insolite; il récita des vers qu'il venait d'achever à Mme de Waldeck, qui cessa, pour mieux l'écouter, de fumer ses cigarettes russes et cria plus haut que jamais : — Admirable! sublime! — Il s'agissait de martyrs,.. les martyrs de la libre pensée, bien entendu.

Nellie s'étant levée avec une expression d'impatience : — Je crains que lady Athelstone n'apprécie que médiocrement ce chef-d'œuvre, dit Mme de Waldeck en la regardant s'éloigner : Qu'a-t-elle donc? elle paraît scandalisée.

Hubert fronça le sourcil, et, se levant à son tour, suivit Nellie sur la terrasse.

— Un peu de courage, lui dit-il, demain est le dernier jour; Mme de Waldeck s'en va.

Hélas! peu lui importait maintenant qu'elle s'en allât ou qu'elle restât encore; cette femme était maîtresse de la destinée de son mari, elle allait l'entraîner à sa perte!

— Voudriez-vous, monsieur Saint-John, faire quelque chose pour m'obliger?

— Tout au monde.

— Eh bien! on a organisé une partie de pêche à son intention; Wilfred vous demandera naturellement d'en être. Ne refusez pas.

— J'irai, cela va sans dire. Et vous?

— Non. Je souffrirais trop.

Leurs yeux se rencontrèrent, il comprit, et le mensonge de la pauvre Nellie, qui se hâta d'ajouter : — Vous savez, je suis toujours malade en mer, — fut inutile. Ce qu'elle voulait, c'était que la présence d'un tiers rompît le tête-à-tête entre son mari, si impressionnable, et cette personne si dangereuse.

Le jour de la pêche, il faisait grand vent, les vagues s'élançaient bruyantes contre les rochers du rivage; il fallait être terriblement aventureux pour s'embarquer par un temps pareil, mais Wilfred, qui adorait la mer, était indifférent à tous ses caprices; Mme de Waldeck, enveloppée de toile goudronnée, défiait de son côté la fureur des élémens; ils partirent donc, et Hubert, bien qu'on n'eût pas insisté outre mesure pour l'emmener, les accompagna. Il se blottit dans un coin, sa pipe à la bouche, ne trouvant rien à dire, sauf que l'on serait rudement secoué et qu'un orage était imminent. Ses fâcheuses prévisions furent réali-

sées; le vent redoublait de violence; les filets n'attrapaient rien; la couleur du ciel devenait de plus en plus menaçante. Wilfred lui-même proposa de rentrer, et Mme de Waldeck, qui s'était conduite en Spartiate, finit par avouer qu'elle mourait de froid et de fatigue; cependant aborder à Eaglescrag était impossible. Il y avait un peu plus haut sur la côte une petite anse où, comparativement, le ressac ne se faisait point sentir. On poussa le bateau de ce côté sans beaucoup de peine, et vers trois heures de l'après-midi, les pêcheurs touchèrent terre, comme les premières gouttes se mettaient à tomber; mais ils n'avaient pas fait vingt pas sur le galet que l'orage éclata, ouvrant des cataractes.

— Vous serez trempée, dit Wilfred à Mme de Waldeck, abritez-vous plutôt sous la falaise; il y a là des cavernes très commodes : et vous, mon cher Hubert, courez à la maison dire à Nellie que nous sommes sains et saufs, elle doit être inquiète.

Saint-John faillit faire observer que le manteau goudronné, qui avait résisté à l'assaut des vagues, pourrait aussi bien protéger contre la pluie l'héroïne de cette maussade journée, mais il s'abstint. Sa tâche ingrate était achevée; elle avait duré cinq mortelles heures, et maintenant il comprenait que, si Wilfred tenait à rester seul avec la dame de ses pensées, rien ne pourrait l'en empêcher. Sans répondre, il se dirigea donc vers le bois de sapins qui avançait sur le rivage à une centaine de mètres environ; de là un sentier conduisait aux jardins d'Eaglescrag.

Pendant ce temps, Nellie s'était traînée jusqu'à l'école du village; elle avait un grand mal de tête et ressentait une lassitude inouïe dans tous les membres; n'importe! elle voulait s'intéresser à quelque chose, se distraire. Après avoir parlé aux maîtresses et interrogé les enfans avec la douceur qui la faisait aimer de tous, elle s'en alla par le chemin le plus long, celui qui conduisait à la mer : l'après-midi tout entière était encore devant elle; comment l'employer? Elle irait s'asseoir dans son petit coin favori, sous les sapins, et la brise fraîchissante apaiserait peut-être cette fièvre qui la dévorait. Tout en marchant, elle songeait aux pauvres institutrices communales à qui elle venait de porter des encouragemens.

— Comme je voudrais être encore l'une d'elles! se disait lady Athelstone, gagnant mon pain quotidien et berçant au fond de moi-même un idéal que rien ne pourrait détruire! Je l'aurais emporté au tombeau avec moi! Et tout est fini!.. rien ne renaîtra plus!

Quand elle atteignit le petit bois où elle aimait à s'asseoir, le vent était devenu furieux; il courbait les arbres et couchait les longues herbes, mais, au-dessous, la falaise, creusée de façon à offrir un abri, formait une série de grottes naturelles frangées de racines pen-

dantes. Elle descendit la pente rapide et s'installa dans l'un de ces creux juste assez large pour contenir une personne, quoiqu'en réalité il fît partie d'une excavation beaucoup plus considérable, séparée de celle-ci par un contre-fort de sable. En s'affaissant sur le sol tapissé de cailloux fins et secs, elle trouva que ce contre-fort lui faisait un oreiller commode. Adossée ainsi, elle pouvait contempler le jeu des vagues livides, le vol des mouettes qui tourbillonnaient en criant, et l'horizon d'un indigo sombre, et les bateaux de pêche chassés par la tempête. Nellie trouva dans cette position une sorte de bien-être; les pensées qui la torturaient s'engourdirent peu à peu; elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit précédente, ni pris de nourriture ce jour-là; sa tête se pencha sur son épaule, ses paupières se fermèrent, elle s'endormit d'un sommeil sans rêves, le sommeil de l'épuisement. Combien de temps reposa-t-elle ainsi, oubliant ses peines, elle n'aurait pu le dire. Elle fut réveillée soudain par un coup de tonnerre. Il pleuvait à verse, la mer disparaissait presque derrière un rideau gris qui changeait l'aspect du paysage. Comme Nellie allait se soulever, un bruit de voix la retint à sa place. Quelqu'un parlait tout près d'elle... Mme de Waldeck! elle ne pouvait s'y tromper et ne douta pas que celui à qui cette femme s'adressait avec un accent doucement persuasif, très différent du ton décidé qu'elle avait dans le monde, ne fût son mari. Tous les deux avaient trouvé refuge dans l'autre compartiment de la caverne sans apercevoir en passant la forme grise immobile qui, grâce à l'ombre profonde, se confondait avec la couleur du sable et des rochers.

— Elle ne peut être assez déraisonnable pour vous refuser cela, disait la voix maudite. Trois jours,.. c'est bien peu. La femme d'un homme tel que vous doit savoir se sacrifier quelquefois, et le sacrifice, convenez-en, n'a rien d'héroïque.

— Mais elle aura, pauvre enfant, à en faire d'autres; je ne voudrais pas abuser de son courage. Nos idées ne sont pas les siennes : ma brochure sur le divorce lui a déplu; si je parle à Liverpool dans le même sens (et naturellement les journaux reproduiront mes discours), elle ne pourra me le pardonner, et puis la laisser seule ici....

— Pourquoi seule? Cet excellent M. Saint-John... Vraiment il est fâcheux que lady Athelstone ne comprenne pas mieux les destinées auxquelles vous êtes appelé! Certes votre femme est charmante... cependant vous devez vous défendre contre les empiétemens de son affection égoïste. Cette excursion à Liverpool la préparerait à une plus longue absence.

— Pour celle-là j'aurai une excuse, tandis qu'aujourd'hui je ne trouverais qu'une chose à dire, c'est que...

— Vous me rendez service... Quelques paroles préliminaires prononcées par vous donneraient un tel relief, un tel éclat à ma *lecture!* — Elle reprit plus bas : — Je serais si fière!

— Oh! puisque vous daignez y attacher tant d'importance...

— J'en attache une très grande.

— Soit, je vous accompagnerai, mais je doute que le fait de vous rendre service réconcilie beaucoup Nellie avec mes projets. Enfin espérons qu'elle ne lira pas les journaux, elle les lit si rarement!

— Oui, c'est un ange, mais elle ne s'intéresse à rien de ce qui est votre vie... Je vous plains un peu, lord Athelstone. Vous aviez besoin de sympathies plus larges, plus éclairées.

— Peut-être, et, il faut que je vous le dise, je m'en aperçois surtout depuis que vous êtes ici. Se sentir compris, pouvoir parler librement de ses aspirations à une femme dont la brillante intelligence est comme un livre ouvert où l'on trouve sans cesse quelque chose de nouveau et d'imprévu, c'est le plus vif des plaisirs.

— Vous me flattez. Cependant, vous l'avouerai-je? j'ai souvent pensé de mon côté combien la vie eût pu être différente pour nous deux si nous nous étions rencontrés autrefois, avant d'avoir contracté des liens qui, en ce qui me touche du moins, n'ont pas été heureux...

— Mais vous avez rompu la chaîne que vous aviez laissé river à l'heure où la jeunesse se livre sans réfléchir. Moi je ne pourrai jamais, — quand bien même je le voudrais, — briser la mienne.

Tandis qu'il parlait, un éclair aveuglant, suivi presque aussitôt d'un coup de tonnerre si terrible qu'il semblait que les nues s'ouvrissent au-dessus de la falaise, arracha un cri d'effroi à Mme de Waldeck elle-même. Nellie resta inerte, les yeux fermés. Que n'aurait-elle pas donné pour qu'une mort subite la frappât en ce moment! Ce fut la fin de l'orage ; un quart d'heure après, le vent était abattu, une lumière pâle rayait l'horizon de la mer, et ceux que la falaise avait abrités remontèrent côte à côte la pente sablonneuse. Quelque temps s'écoula encore avant que lady Athelstone trouvât la force de les suivre jusqu'à Eaglescrag.

Elle ne revit plus Mme de Waldeck ; en rentrant, un accès de fièvre trop réel lui servit d'excuse pour ne point descendre dîner. Wilfred monta savoir de ses nouvelles avec une tendre sollicitude ; elle ne lui parla pas, mais le lendemain matin la scène qu'il redoutait éclata avec une violence imprévue. Il était au pied de son lit, lui disant que Mme de Waldeck comptait partir de bonne heure et que ses affaires le forçaient, lui aussi, de s'absenter deux jours; Nellie ne manifesta aucune surprise et resta muette, le visage tourné du côté du mur.

— Hubert vous reste, il aura soin de vous, continua Wilfred.

— Je ne réclame les soins de personne, répondit-elle dans un gémissement étouffé. Qu'on me laisse mourir!

— Mais qu'avez-vous, ma chérie? demanda-t-il, sérieusement alarmé. Vous ne parliez que d'un peu de fatigue. Êtes-vous malade? Dois-je envoyer chercher le docteur?

— Je ne veux pas de docteur, s'écria-t-elle impétueusement. Je ne veux que toi, je n'ai besoin que de toi, et cette femme t'emmène, la misérable!

Se tournant vers lui, elle lui jeta ses bras autour du cou et se mit à sangloter.

— Ma chère enfant, tout ceci est absurde. Il faut apprendre à maîtriser une jalousie, sans fondement, je vous jure... Ne puis-je plus vous quitter quarante-huit heures sans que vous tiriez de mon absence ces conclusions ridicules?

— N'essayez pas de nier. Je sais tout, Wilfred, oui,.. tout... Oh! par pitié, reste! Tu es bon, tu agis sous l'empire d'un vertige;.. mais elle veut t'arracher à moi,.. et je ne le souffrirai pas, non, je ne le souffrirai pas... Je mourrai d'abord... Tu deviendras libre d'épouser la seule femme qui soit vraiment digne de toi, celle qui aurait été tienne, si tu avais seulement voulu attendre!.. Ah! je n'ai ni talent ni éloquence, rien que mon amour infini... Mais au nom de cet amour que tu n'as pas toujours méprisé, je t'en prie, écoute!.. Cette créature te mène à ta ruine. Si tu vas avec elle en Amérique...

— Qui vous a dit que j'allais en Amérique?

— Je l'ai entendu de ta bouche. J'étais sous la falaise.

— Je n'aurais jamais cru que vous fussiez capable de m'épier, Nellie. Si vous entendez des choses qui vous font de la peine, j'en suis fâché. Quant à mon projet de tournée en Amérique, vous l'avez appris un peu plus tôt que je n'aurais voulu, voilà tout. Il me faut de l'argent et je n'ai pas d'autre moyen de m'en procurer.

— Laissez-moi partir avec vous, en ce cas.

— Quelle folie!.. Et comment supporteriez-vous une pareille fatigue, quand la moindre chose vous abat, vous énerve?.. Une heure de promenade en mer et vous êtes malade... Vous n'y songez pas... Ce serait une préoccupation constante pour moi; vous me gêneriez.

— Je vous gêne dès à présent, sanglota Nellie en se renversant sur l'oreiller; mais attendez un peu de temps encore, bien peu de temps,.. et vous serez libre,.. je vous le promets,.. je le sens là... Seulement, si je meurs pendant votre absence, vous appartiendrez à cette femme, vous ne lui échapperez plus jamais! Elle vous amènera à l'épouser,.. elle compte là-dessus. Je le lis dans ses yeux. Elle me tuerait si elle l'osait!

— Vous êtes folle, Nellie. Il faudrait apparemment, pour vous rendre heureuse, renoncer à mon indépendance d'action et de pensée. Je ne vous quitterai pas dans l'état nerveux où vous êtes, mais c'est la dernière fois que je cède ainsi.

Sans ajouter un mot, il sortit de la chambre. Nellie devait payer bien cher un fugitif triomphe. Peut-être eût-elle mieux fait de le laisser partir. Il aurait ressenti quelques remords, il aurait entrepris de réparer; en cette circonstance, son cœur s'endurcit, au contraire, par suite même du sacrifice qu'il lui faisait, lui si peu habitué à se contraindre. Il la trouva jalouse, exigeante, et sotte.

Mme de Waldeck partit. Saint-John resta, mais il ne vit Nellie qu'assez tard dans l'après-midi. Les deux hommes avaient fait une longue promenade ensemble, une vraie promenade d'Anglais, silencieuse et rapide, au train de quatre milles à l'heure, tout en fumant, chacun d'eux absorbé dans ses propres pensées, sans souci d'aucun échange de politesses; c'est le privilège de la camaraderie. Au retour, ils trouvèrent Nellie assise sur la terrasse, auprès de la table à thé; elle était aussi blanche que son peignoir de mousseline. On avait jeté sur la table un paquet de journaux qui venaient d'arriver. Wilfred les prit en demandant à lady Athelstone de ses nouvelles d'un ton assez froid, puis il rentra dans la maison. Quant à Saint-John, il but son thé à loisir et observa Nellie. Pourquoi restait-elle triste? Sa rivale avait disparu; cependant cette délivrance ne semblait lui apporter aucun soulagement.

— Savez-vous, lui demanda-t-elle, quand miss Brabazon reviendra?

— Non, je l'ignore.

— C'est que j'aimerais tant la voir avant le milieu d'octobre! — Elle rougit, hésita un peu, mais sa résolution était prise après de grands combats, combats contre la pudeur et la délicatesse instinctives qui lui murmuraient à l'oreille qu'une confidence pouvait être périlleuse, car le cœur de Saint-John n'avait pas changé pour elle. Longtemps elle avait cédé à ces considérations; mais l'intérêt de Wilfred l'emportait aujourd'hui : — Vous savez, reprit-elle d'une voix ferme, que mon mari compte aller en Amérique.

— Je le sais et je le déplore.

— Eh bien! s'il part, il est perdu. La seule personne dont l'influence puisse encore agir sur lui, c'est miss Brabazon. Mes prières ne servent à rien; je crois que ma mort l'arrêterait,.. mais si ardemment qu'on l'appelle, la mort ne vient pas à notre gré. La mienne viendra pourtant, car je n'ai pas le courage de continuer à vivre ainsi.

— Pour Dieu! ne parlez pas avec cette cruauté, balbutia le malheureux Saint-John.

Nellie poursuivit sans l'entendre :

— Il sera trop tard. Sa délivrance... et la mienne... surviendront pendant ce fatal voyage, et elle aura la main sur lui, elle ne le lâchera pas. Croyez bien que je ne songe qu'à son propre bonheur, qu'à son propre avenir. Je n'ai plus de pensées pour moi. Si miss Brabazon était avertie...

— Elle l'est, répliqua imprudemment Saint-John; il lui a dit ses projets avant qu'elle eût quitté l'Angleterre.

— Avant qu'elle eût quitté l'Angleterre! Mais il y a des semaines déjà!.. Et mon mari m'a laissée, moi, apprendre tout cela par les indiscrétions des valets! s'écria-t-elle avec une poignante amertume. — Ses yeux étaient secs maintenant; elle cacha son visage dans ses mains tremblantes; puis, le relevant plus pâle que jamais : — Sûrement elle aura essayé de l'arrêter?

— Mon Dieu! d'après la lettre de Mary, je devine qu'elle l'a blâmé fortement; mais, quant à des remontrances directes, peut-être ne s'est-elle pas trouvé le droit de lui en adresser.

— Voudrez-vous, monsieur Saint-John, vous informer si elle est de retour à Londres? Mme Goldwin m'a écrit hier qu'elle avait quitté Wiesbaden la semaine dernière. Dites-lui ce que je ne saurais écrire... Suppliez-la d'employer pour son bien l'ascendant qu'elle a toujours eu sur lui... Elle est de force à lutter contre ce mauvais génie.

— Soyez tranquille, votre mari restera de lui-même.

Elle secoua la tête.

— Ne laissez pas cette crainte miner votre santé. Je connais Athelstone. Il ne pourra, le moment venu, se décider à vous quitter.

Il lui parlait avec une confiance qu'il n'avait pas, car il sentait qu'il fallait la rassurer à tout prix. Penché vers elle, les coudes sur ses genoux, la tête entre ses mains, ses yeux pleins de tendresse dévouée, absolue, fixés sur les siens, il aurait voulu oser lui dire :

— Je donnerais ma vie pour vous consoler.

Mais elle ne le voyait même pas; son regard se perdait dans le vide, tandis que ses doigts amaigris mettaient en pièces inconsciemment une pauvre rose innocente de ses peines.

— Vous vous trompez, dit-elle enfin. Il m'a fait un sacrifice aujourd'hui, mais il ne le renouvellera jamais, entendez-vous, à moins que...

Elle s'arrêta brusquement.

— Achevez, supplia Saint-John avec angoisse.

— Je vous l'ai dit, à moins que ce ne soit, à défaut de Sylvia, une mourante qui l'en prie.

— Ah! par pitié! s'écria Saint-John, lui saisissant la main d'un élan irrésistible, par pitié, taisez-vous. Ne voyez-vous pas que vous

me déchirez le cœur? Songez, reprit-il en se dominant tout à coup, songez que votre vie est précieuse à quelques-uns et que l'épreuve que vous traversez est celle que tant d'autres femmes supportent bravement sans perdre leur foi dans l'avenir.

— Je le sais, je suis lâche, mais pourquoi compterais-je sur l'avenir? Dans l'avenir comme à présent, je ne serai qu'un fardeau pour lui...

— Et moi je vous jure que son engoûment pour cette créature, s'il existe, ne sera qu'éphèmère. Lâchez-lui la bride comme à un cheval qui s'emporte et il reviendra au gîte,.. vous verrez...

— Oui, répondit-elle, abaissant enfin son regard triste sur Saint-John, mais pour lui, le gîte, le foyer n'est pas auprès de moi. Je ne veux plus me faire illusion. Les illusions nous ont été trop funestes à tous. Son cœur est resté à Sylvia, et nous finissons toujours par retourner là où est notre cœur... Ne répondez pas,.. ce serait inutile. Promettez seulement que vous m'aiderez à réparer le mal que j'ai fait sans le vouloir, que vous tâcherez de voir miss Brabazon.

— Je vous le promets.

— Et auparavant, vous donnerez à Wilfred tous les bons conseils dont vous êtes capable?

Il ne voulut pas lui dire qu'il l'avait déjà fait et que l'opposition ne servait qu'à irriter Wilfred, à l'affermir dans son obstination. Appuyant ses lèvres sur la main qu'il tenait toujours, il jura une fois de plus d'obéir.

Nellie lui retira vivement cette main et se leva. La cloche du dîner avait sonné quelques minutes auparavant, et, depuis lors, Lorenzo, immobile à la fenêtre du cabinet de toilette de son maître qui donnait sur la terrasse, ne perdait rien de ce qui se passait dehors.

XXX.

Vers le milieu de septembre, les Athelstone se rendirent à Londres pour assister au mariage de la douairière, et ils ne retournèrent pas à Eaglescrag, Wilfred ayant à s'occuper d'affaires qui, — il ne prenait plus aucune peine pour le cacher, — avaient trait à son prochain départ. Peu importait à la jeune femme une demeure ou une autre, le riant *cottage* au bord de la mer ou l'opulente maison de Whitehall Gardens ouvrant sur la digue de la Tamise; partout elle était également malheureuse. Lorsque Saint-John retourna la voir, il fut effrayé du changement rapide qui s'était produit en elle; sa maigreur était telle que sa robe semblait flotter sur ses épaules, et ses yeux creusés avaient une expression indéfinissable qui inquiéta le pauvre garçon plus que tout le reste. Il n'avait rien de bon à lui

dire : miss Brabazon ne devait revenir que dans cinq ou six semaines. Nellie demanda son adresse, et il lui indiqua la villa d'Este, sur le lac de Côme. Du reste, elle ne se plaignit pas : son mari était affectueux ; il veillait à ce qu'elle se promenât en voiture tous les jours et parfois même l'accompagnait. Le soir, il lui faisait la lecture, et Nellie comprenait qu'il avait trouvé ainsi le meilleur moyen d'occuper leurs tête-à-tête. Un sens de divination surexcité par la maladie l'avertissait également que Wilfred faisait le compte de toutes ces petites attentions et les mettait en balance des chagrins, imaginaires à l'entendre, qu'il lui avait infligés, qu'il lui infligeait encore. D'ailleurs il ne s'apercevait pas qu'elle fût gravement atteinte ; ce n'était qu'une maladie d'esprit, et on ne soigne pas ces affections-là. Sans doute elle était souffrante, nerveuse surtout, et son départ pour l'Amérique en était cause, il ne se refusait pas à l'admettre, mais elle surmonterait cela ; il lui avait vu cette mine alanguie autrefois, quand les médecins recommandaient le repos à Nellie Dawson.

Il ne comprenait pas, hélas! que le repos maintenant lui était impossible, qu'elle se consumait à en mourir. Sa mère le comprit mieux et l'évêque aussi, quand tous deux vinrent dîner chez les Athelstone, mais ils essayèrent en vain de persuader à Wilfred qu'il ne pouvait quitter sa femme dans l'état où elle était. Nellie n'osa, du reste, leur confier ce qu'elle éprouvait ; c'étaient des sentimens trop complexes et trop violens à la fois ; une grande dame les eût trouvés entachés d'exagération, un prêtre les eût réprouvés comme voisins du désespoir qui a perdu tant d'âmes. Saint-John seul savait compatir à ses appréhensions ; elle n'en parlait qu'à lui, et encore avec mesure. Elle écrivit aussi à Sylvia une lettre très courte : « Je vous supplie à genoux de venir, d'abdiquer tout orgueil, d'oublier notre situation réciproque, de vous rappeler seulement que l'avenir de deux créatures humaines est dans vos mains. Vous seule pouvez le sauver,.. lui et moi aussi peut-être. »

Par malheur, miss Brabazon avait repris sa vie errante ; cette lettre, au lieu de la trouver sur le lac de Côme, courut après elle de ville en ville et ne lui parvint qu'assez longtemps après.

Cependant lord Athelstone devait s'embarquer le 12 octobre ; le 10, pour la première fois de l'automne, un brouillard glacial se répandit sur la rivière ; lady Athelstone ne s'en aperçut pas, elle avait chaud comme dans la fièvre ; une tache rouge se dessinait sur chacune de ses joues et ses yeux allaient incessamment de son mari, en train d'écrire dans un coin du salon, à un billet cacheté qu'elle tournait et retournait entre ses doigts brûlans, toujours sans parler. Saint-John, étant venu la veille, avait emporté de ce mutisme étrange, de ces yeux hagards, un souvenir qui hanta toute la nuit son

insomnie : — Pourvu, pensait-il, saisi de la plus horrible de toutes les craintes, pourvu qu'elle ne devienne pas folle!

Les lettres de Wilfred étaient terminées, il regarda l'heure à sa montre et sonna Lorenzo.

— Tu vas, lui dit-il, emballer les livres que voici et ce revolver; tu veilleras à ce que tout soit prêt pour demain soir. Ces lettres,.. non, je les mettrai moi-même à la poste en sortant tout à l'heure.

Comme Lorenzo se retirait après avoir jeté un regard curieux sur sa maîtresse :

— Nellie, reprit lord Athelstone, je ne tarderai pas à rentrer; mais vous devriez fermer la fenêtre, il commence à faire froid.

Elle se leva; ce ne fut pas pour fermer la fenêtre; s'arrêtant toute droite devant son mari :

— Encore un instant! lui dit-elle. — Et tous deux, durant quelques secondes, demeurèrent face à face dans le crépuscule.

— Je sais que c'est bien inutile, hélas! mais je voudrais essayer d'un dernier appel... oh! le dernier, je vous jure. Ne pouvez-vous consentir à retarder votre départ de quelques semaines?

— Ma chère Nellie, vous savez que depuis deux mois ma place est retenue à bord, que j'ai là-bas des engagemens... Ma première *lecture* est annoncée à New-York pour le 2 novembre.

— Vous aurez la meilleure de toutes les excuses à donner, Wilfred, si vous voulez seulement attendre un peu.

— Toujours ces menaces tragiques! quand le médecin dit que vous n'avez rien, absolument rien de grave. Le fait est que vous vous rendez malade en vous abandonnant à des idées noires. Soyez raisonnable! Je vous quitte pour quatre mois au plus, et, en agissant ainsi, je ne fais, convenez-en, que ce que font une bonne moitié des maris d'Angleterre; seulement, je ne vais ni pêcher le saumon ni chasser l'ours, comme les autres. Est-ce un crime? Vous n'avez aucun sujet d'être inquiète, et dès la fin de janvier, je reviendrai, délivré de tous mes embarras d'argent, pour vous retrouver, j'espère, parfaitement bien portante.

— Vous ne l'espérez pas, vous ne pouvez l'espérer, répliqua-t-elle avec une agitation croissante. Restez, sinon vous aurez lieu de le regretter toute votre vie.

— Pour Dieu! calmez-vous, Nellie.

— Me calmer, quand j'ai le cerveau en feu? quand je sais que cette femme perdue...

Il l'interrompit sévèrement :

— Je ne puis vous entendre parler ainsi de Mme de Waldeck.

— Non, je ne vous rendrai qu'à Sylvia Brabazon, s'écria la malheureuse, exaspérée. Pour celle-là je me sacrifierai,.. comme elle s'est sacrifiée pour moi... Elle vous aimait véritablement, et vous l'épou-

serez quand je n'y serai plus, ajouta Nellie en joignant ses mains tremblantes... Dieu me fera grâce, si je vous sauve en dépit de vous-même!

Ces derniers mots, qui trahissaient l'agonie d'une âme désespérée, auraient dû faire réfléchir Wilfred; mais, chose étrange, il ne se les rappela que plus tard. Le nom de Sylvia avait seul fixé son attention, et il répondit avec amertume :

— Vous vous trompez au sujet de miss Brabazon; elle ne s'est jamais sacrifiée pour personne. Quant à nous deux, mon enfant, poursuivit-il après une pause, nous avons de longues années devant nous, ne les empoisonnons pas par de vains regrets ou des griefs chimériques. Si votre religion ne peut vous soutenir pendant ma courte absence, elle n'a pas grande valeur, en vérité.

A peine Nellie comprenait-elle ces paroles dans ce qu'elles avaient de froid et de sarcastique; seulement, lorsqu'il passa un bras autour de sa taille en essayant de la conduire vers le canapé, elle frissonna.

— Étendez-vous, dit Wilfred, tâchez de reposer un peu avant le dîner.

— Reposer, murmura-t-elle. Grand Dieu! si je pouvais dormir pour ne plus jamais, jamais me réveiller!

Il eut la cruauté de la quitter en cet état; l'ayant baisée au front, il appela Lorenzo :

— Dis à Staples de venir veiller sur madame, qui est souffrante.

Puis, prenant son chapeau, il sortit.

Quelques minutes après, la femme de chambre entrait à pas de chatte. Il faisait presque nuit; elle distingua cependant sa maîtresse à genoux, auprès du sofa.

— Mylady, dit Staples en se penchant sur elle, y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous?

La pauvre créature tressaillit à la façon d'un animal blessé que l'on touche : — Non, laissez-moi, n'approchez pas.

Et Staples n'osa insister, mais elle alla dire à Lorenzo d'un ton de commisération indignée : — Mylady est dans un triste état!

Le vaurien haussa les épaules : — Parce que M. Saint-John ne s'est pas encore montré aujourd'hui!

Lorenzo, depuis qu'il avait vu Saint-John parler de si près à sa maîtresse et avec tant d'émotion, un certain soir, sur la terrasse d'Eaglescrag, avait des idées bien arrêtées sur la nature de leur intimité : — Si *milordo* en tenait pour Mme de Waldeck, mylady ne demanderait pas mieux que de se laisser consoler par le *signor* Saint-John. — Aussi quand, dix minutes après, celui-ci se présenta en demandant : — Lady Athelstone est-elle seule? — le jeune Italien eut un sourire moqueur. Prenant une lampe, il précéda celui qu'il appelait l'amoureux de madame.

Le salon était vide, mais la porte-fenêtre donnant sur le jardin grande ouverte.

— Mylady sera donc sortie par là, dit Lorenzo, car elle n'a pas traversé le vestibule.

Saint-John descendit rapidement dans le jardin. Le brouillard était tel qu'on ne distinguait aucun objet à deux pas de distance. Il appela. Point de réponse. — Où pouvait-elle être allée à cette heure? Soudain un affreux soupçon lui passa par l'esprit. Il courut à la porte qui faisait communiquer le jardin avec la jetée ; celle-là aussi était ouverte! Perdant la tête, il continua sa course. Le brouillard était épais sur la rivière; la jetée, que les becs de gaz éclairaient faiblement, paraissait déserte; pas un agent de police, personne qu'il pût interroger. En atteignant la culée, il ne réussit à distinguer que les deux premières marches qui conduisent au niveau du fleuve. Il s'arrêta... Une voix humaine gémissait au-dessous de lui. Saint-John s'élança, descendit les degrés... Quelque chose, une ombre s'agitait dans le brouillard, tout en bas, sur la dernière marche que l'eau lavait de temps à autre. Il l'empoigna, l'étreignit. Un cri perçant déchira l'obscurité. Enfin! il la tenait... Elle se débattait en vain : — Lâchez-moi! lâchez-moi! — Glissant de ses bras par un effort surhumain, elle s'affaissa sur le pavé humide!

— Que faites-vous? lui demanda-t-il, d'une voix que l'émotion rendait à peine distincte. Pour l'amour de Dieu, venez!

— Non. Il m'appelle, ne me retenez pas! Je lui ai demandé, dans ma prière, si je pouvais aller à lui et il m'a dit que je le pouvais.

— C'est une illusion, c'est le délire. Laissez-moi vous ramener chez vous.

— Jamais!.. Si je rentre, Wilfred partira demain; son avenir est perdu, sa faute pèsera sur moi durant l'éternité tout entière. Je ne veux pas revenir, jamais! jamais!

— Il faut que vous sortiez d'ici à tout prix! répliqua-t-il avec fermeté. Je ne vous laisserai pas une minute de plus.

La lutte fut courte, bientôt il la tint de nouveau dans ses bras épuisée, passive, presque évanouie. — Elle ne pesait pas plus qu'un enfant, la pauvre petite! Ses larmes ruisselaient brûlantes sur le cou de Saint-John; de temps en temps un sanglot douloureux déchirait sa poitrine et elle répétait avec l'incohérence de la folie : — Je ne veux pas le revoir, il ne faut pas qu'il me retrouve... jamais...

XXXI.

Tandis que Saint-John rapportait à travers le brouillard le corps presque inanimé de Nellie, un coup de sonnette avait retenti à la

porte de la maison de Whitehall Gardens. Lorenzo, qui restait seul avec le maître d'hôtel, les valets de pied étant congédiés depuis la veille, courut ouvrir, et miss Staples fut étonnée de le voir accueillir avec de grandes démonstrations de joie une dame de haute taille dont le visage lui était inconnu. Sylvia Brabazon arrivait de voyage et s'était rendue tout droit du chemin de fer chez les Athelstone. — Chaque heure perdue peut amener un désastre, pensait-elle sans cesse depuis que la lettre de Nellie l'avait enfin rejointe en route. Et elle avait fait diligence.

— Bonjour, Lorenzo, dit-elle en entrant, il faut que je voie tout de suite lady Athelstone; est-elle ici?

— Elle était dans le jardin tout à l'heure.

— Dans le jardin? par le temps qu'il fait?

— Oui, et elle y a été rejointe par M. Saint-John, poursuivit Lorenzo d'un ton plein de sous-entendus perfides. — Comme miss Brabazon semblait ne pas comprendre, il n'ajouta rien de plus et ouvrit la porte du salon.

Saint-John venait d'y rapporter son triste fardeau. Nellie gisait maintenant sur le canapé, ses mains glacées dans celles de son sauveur, qui les couvrait de baisers et de larmes. Le dos tourné à la porte, il n'entendit d'abord entrer personne. Les mots sans suite prononcés d'une voix entrecoupée par lady Athelstone remplissaient seuls son oreille :

— Cachez-moi bien, emmenez-moi, je suis pour lui un obstacle, une gêne, il me l'a dit. Il veut se débarrasser de moi, il me tuera. Comme la rivière est froide!.. Oh! je n'ai pas peur! Dieu m'appelle, un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe? Mais cachez-moi donc! ne me ramenez pas chez lui, de grâce!

— Vous êtes en sûreté, ma chérie, s'écriait Saint-John dans un paroxysme d'angoisse; je suis là, je vous défendrai, je vous sauverai, ma vie est à vous, faites-en ce que vous voudrez.

Mais elle ne comprenait pas, elle parlait de Mme de Waldeck, d'une lettre perdue, de l'Amérique, de Sylvia. Quand celle-ci vint s'agenouiller à son tour près d'elle, en murmurant des paroles de tendresse étouffées par les pleurs, elle poussa un faible cri et jeta ses deux bras autour de son cou.

Saint-John s'était redressé, hagard, l'air sombre, absorbé, pâle comme la mort. Wilfred, quand il rentra du club, le trouva dans le vestibule prêt à lui barrer le passage :

— Tenez, dit-il, lisez ceci, et voyez ce que vous avez fait.

La lettre qu'il lui remit était le pli cacheté laissé à son adresse par la pauvre Nellie avant de prendre sa course vers la rivière. Il n'y avait que quelques mots : — « Vous voilà libre;.. mais ne partez pas pour l'Amérique. C'est afin de vous sauver que je meurs. Que

Dieu nous pardonne nos péchés!.. » — Le visage de lord Athelstone devint livide... Que signifiait ce billet? Où était sa femme?.. — Tandis qu'il balbutiait ces questions, tout le passé lui revint à l'esprit : le cottage de Mme Dawson, les ferventes prières de la pauvre veuve dans l'intérêt de son enfant, les reproches impérieux de son père, à lui, cette jeunesse attristée, cette vie brisée par sa faute... Et c'était là le dénoûment!.. les sophismes devenaient impossibles;.. il ne trouvait aucune excuse à alléguer. Pour la première fois de sa vie, il était face à face avec sa conscience, irritée, féroce, implacable. Nous l'ensevelissons, cette conscience, nous la foulons aux pieds; mais le jour du jugement se produit dès ce monde; alors elle éclate et se dresse devant nous. C'en est fait, nous ne pouvons fermer nos yeux ni nos oreilles; elle parle, elle nous foudroie, elle nous écrase.

Comme en rêve il entendit Saint-John lui dire avec la froide sévérité d'un juge :

— Sans moi elle était perdue. Je suis arrivé à temps pour l'arracher à la mort et pour vous préserver d'un remords éternel, car vous auriez été son meurtrier, entendez-vous?.. Le désespoir auquel vous l'avez conduite lui a fait perdre la raison... Dans un accès de délire elle s'est souvenue que la rivière était proche...

— Grand Dieu! répétait Wilfred, grand Dieu! elle vit du moins,.. et je vais la revoir!

— Non, votre présence l'achèverait, elle la redoute par-dessus tout... Laissez-la aux soins de miss Brabazon.

— Miss Brabazon?

— Elle est auprès de lady Athelstone, et si quelqu'un peut la sauver, ce sera celle-là.

Wilfred tendit la main à Saint-John d'un mouvement brusque :

— Mon pauvre ami! que ne vous dois-je point!

Mais reculant de deux pas :

— Je vous tiens quitte de toute reconnaissance, répondit Hubert. Je n'ai rien fait pour vous,.. je n'ai pensé qu'à elle, à elle que j'aime plus que ma vie, que j'ai toujours aimée... Oh! je vous le dis en face, car jamais plus ma main ne touchera la vôtre. Aujourd'hui je ne suis rien à ses yeux, pas plus que le premier passant venu qui lui aurait porté secours... Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Sans vous, elle m'eût épousé,.. Dieu sait que, si le dévoûment absolu peut rendre heureux l'être qui l'inspire, elle aurait été heureuse; et vous l'avez détournée de moi par dépit, par vanité. Elle vous a trop aimé, voilà sa récompense. Adieu... Tout rapport est désormais impossible entre nous.

Ce fut Sylvia Brabazon qui vint donner à Wilfred des nouvelles de sa femme après la visite du médecin.

— Le docteur, dit-elle, prescrit un repos absolu, de la glace sur la tête. Sans doute la fièvre augmentera cette nuit. Restez assez près de nous pour qu'on puisse vous appeler, mais ne paraissez pas;.. elle serait hors d'état de le supporter.

Il appuya son front au marbre de la cheminée, devant laquelle ils se tenaient tous les deux, et, se cachant le visage:

— Vous reconnaît-elle?

— Oui, quoiqu'elle divague sans cesse, elle me reconnaît et paraît contente que je sois là.

Détournant toujours les yeux :

— M'adresse-t-elle des reproches bien amers?.. dites-moi tout.

Sylvia ne pouvait tout lui dire; elle répliqua seulement :

— La pauvre enfant s'imagine que vous aspiriez à rompre votre mariage, que sa seule vue vous était devenue odieuse. C'est ce qui a produit cette fièvre chaude...

— Ma pauvre petite Nellie! si j'avais su!.. Mais je vous jure qu'elle se trompait, que...

— Je ne veux pas dire ce que je pense de vos torts, lord Athelstone. Vous êtes trop cruellement frappé. La pitié m'arrête...

Il fit quelques pas en chancelant, puis revint à elle :

— Vous ne la croyez pas en danger, du moins?

— Espérons qu'une divine miséricorde vous la rendra... pour votre bonheur plutôt que pour le sien.

— Que voulez-vous dire? s'écria-t-il avec violence.

— Elle demande sans cesse à Dieu de la reprendre. C'est étrange et navrant de voir le désir de vivre, qui nous est commun à tous, éteint à ce point chez une si jeune créature.

Une consultation des médecins les plus célèbres eut lieu; tout ce que la science humaine peut suggérer de praticable fut tenté,.. en vain, la force vitale était usée.

Cinq jours s'écoulèrent : Wilfred fut le dernier qui perdit l'espérance; on ne lui permettait pas de franchir le seuil de la chambre, mais il entendait Nellie prononcer son nom cent fois de suite avec l'accent de la terreur ou de la prière. Aucun châtiment n'eût valu celui-là : savoir que sa présence, ses soins même ne pouvaient qu'aggraver les souffrances dont il était cause et qui la tuaient!.. Pendant ces cinq jours, il fut malheureux comme seul un homme peut l'être : les femmes s'acquittent de mille petits devoirs matériels qui sont un dérivatif à leur chagrin, mais, dans son inutilité, l'homme épuise l'amertume du calice.

Saint-John évitait de rencontrer Wilfred. Sa douleur farouche et concentrée ne s'exhalait pas en paroles. Le dernier jour cependant, il dit à miss Brabazon :

— Je ne la reverrai plus ; si elle reprend connaissance, ne fût-ce

qu'une minute, répétez-lui bien que tous les joies de ma vie depuis des années je les ai dues à elle seule, et que si la destinée m'inflige le supplice de vieillir, son souvenir sera jeune en moi jusqu'à la fin.

Cette nuit même, la fièvre quitta Nellie, mais une telle prostration s'ensuivit que les médecins jugèrent peu probable qu'elle passât la journée. Son intelligence s'était éclaircie, elle était calme et demanda Wilfred. A sa vue, elle eut un sourire d'une sérénité angélique. Il se mit à genoux pour baiser la petite main décharnée qu'elle lui tendait. Tout son corps était secoué par des sanglots : — Ne me pleurez pas, mon amour, dit-elle tout bas. Le chagrin est passé. La paix est revenue... Songez que j'ai craint de mourir tandis que vous seriez en mer... Maintenant je ne souffre plus, je vous sais en sûreté pour toujours, et je m'en vais au ciel.

— Pardonne-moi, Nellie; dis que tu me pardonnes quoique je ne doive, moi, me pardonner jamais.

— Tu n'es point coupable, répondit-elle doucement. Je n'ai pas su être la femme qu'il te fallait et si j'étais condamnée à vivre, je ne serais jamais heureuse, vois-tu, ayant une fois compris cela. Ma mort te délivre du mal... Dieu soit loué qui la permet!.. Ah! mon Wilfred, je ne pourrai t'aimer dans le ciel plus que je ne t'ai aimé sur la terre, mais là-haut, peu importera mon insuffisance. — Sa tête retomba sur l'oreiller, puis elle ajouta faiblement : — Appelez miss Brabazon.

Sylvia entra, et Nellie lui fit signe de s'agenouiller de l'autre côté du lit.

— Priez pour moi et pour lui, dit-elle.

Sylvia, affermissant sa voix, prononça une courte prière. Les yeux de la mourante étaient fixés sur le ciel pâle du matin et ses lèvres s'agitaient, mais sans proférer aucun son. Après un silence, elle se souleva d'un soudain effort, et, les regardant l'un après l'autre, réunit leurs mains dans les siennes :

— Je vous le confie, dit-elle à Sylvia. Soyez son bon ange. Prenez-le sous votre garde.

Ce furent ses dernières paroles. Une heure après, cette âme si pure quittait le monde où elle avait souffert, pour un autre monde où les méchans cessent de nuire et où les cœurs fatigués trouvent le repos.

HAMILTON AÏDÉ.

Traduction de TH. BENTZON.

REVUE LITTÉRAIRE

LES ORIGINES DU ROMAN NATURALISTE.

Les Romanciers naturalistes, par M. Émile Zola, Paris, 1881; Charpentier.

On a dit des réalistes, et je ne saurais décider si c'est avec plus d'esprit ou de profondeur, que « leurs qualités, qui sont grandes, perdaient leur prix pour n'être pas employées comme il faudrait; — qu'ils avaient l'air de révolutionnaires parce qu'ils n'affectaient d'admettre que la moitié des vérités nécessaires; — et qu'il s'en fallait à la fois de très peu et de beaucoup qu'ils n'eussent strictement raison. » Fromentin ne parlait en ces termes, ou du moins n'avait l'air de parler, que de peinture, mais le sens de ses paroles allait au-delà de sa pensée même et portait plus loin, qu'il y visât ou non; si bien que, pour caractériser ce qui fait la force et la faiblesse à la fois du *naturalisme* en littérature, et bien sûr de ne pouvoir trouver mieux, je ne voudrais pas changer un mot, ni seulement déplacer une virgule, aux lignes que je viens de transcrire. C'est assez, où Fromentin sous-entendait le nom de Courbet, de mettre lisiblement le nom de M. Zola. M. Zola, tout récemment, rassemblait en un volume une demi-douzaine d'études, sur Balzac, sur Stendhal, sur Flaubert, — au demeurant sur lui-même. Il nous présente ce livre comme une « histoire du roman naturaliste, étudié dans les chefs qui en ont successivement apporté et modifié

la formule. » Acceptons-le provisoirement pour tel. Il faut bien prendre ce que M. Zola nous donne, sauf à montrer qu'il ne nous donne pas ce que son titre nous promettait.

Le livre, bien entendu, n'est pas mieux composé que ne le sont d'ordinaire les romans de l'école. C'est ici un *morceau* de pensée, comme les romans de M. Zola, selon l'expression dont il a lui-même enrichi la langue, sont un *morceau* de rue. J'ajoute que, si la brosse de M. Zola, vigoureuse et puissante, est habile à peindre le morceau de rue ; sa plume, très hésitante, — sous son apparence de précision brutale, — et très maladroite, est prodigieusement inhabile à traduire le morceau de pensée. J'en ai déjà plus d'une fois cité de mémorables exemples. Il pourra donc aujourd'hui suffire d'un seul, pourvu qu'il soit topique. C'est quelque part où M. Zola se défend, avec plus de bonne volonté que de succès, on va le voir, de toute accusation d'orgueil ou de vanité. Moi! s'écrie-t-il, orgueilleux! moi, Zola, crevant de vanité! — le mot est de lui, je n'ai pas besoin de le dire; — moi, convaincu de ma propre valeur! « *J'ai trop de sens critique !* » Il a trop de sens critique! Notez que le sens critique est tout justement ce qui lui manque le plus. Ses vues sont courtes, sa judiciaire est chancelante, il n'a ni le sentiment de la nuance, ni le sentiment de la mesure, et même, lorsqu'il veut affecter l'impartialité, c'est en vain, il a beau faire, il ne saisit jamais qu'un seul aspect des choses. Il n'en écrit pas moins bravement : « J'ai trop de sens critique, » c'est-à-dire, il ne se pique que de voir toujours parfaitement clair, que de raisonner toujours parfaitement droit, que de conclûre toujours parfaitement juste, rien de plus ; et c'est ce qu'il a trouvé de mieux pour écarter de lui cette accusation d'orgueil que j'eusse, à sa place, très aisément acceptée, mais surtout sans mot dire. Car il y gagnait deux choses : l'une de ne pas laisser voir comme en effet le reproche, puisque reproche il y a, tombait sur lui, droit et d'aplomb, et l'autre, de ne pas faire preuve, avec toutes ses prétentions au style, d'une fâcheuse ignorance de la propriété des termes de la langue.

Veut-il peut-être qu'on lui fournisse la meilleure justification qu'il pût produire? C'est qu'il se mêle à son orgueil une bonne dose de naïveté. M. Zola ne se fâchera pas, ou du moins je l'espère. Il aime, — sans se douter qu'il a ce trait de commun avec Boileau, — que les choses soient nommées par leur nom. Et puis, il ne se gêne vraiment pas assez quand il parle des autres pour que nous soyons tenus, si nous parlons de lui, d'envelopper notre façon de penser dans les circonlocutions d'usage. On n'a pas oublié le jour que, critiquant, avec autant d'injustice que de justesse, un poème récent de Victor Hugo, — c'était *l'Ane*, — et s'acharnant sur je ne sais quel vers où le nom de Niebuhr se trouvait inscrit, il s'en allait, demandant aux échos d'alen-

tour : « Niebuhr ? Qu'est-ce que Niebuhr? Où celui-ci prend-il Niebuhr? Que l'on m'amène promptement quelqu'un qui connaisse Niebuhr ! » Il est clair qu'il ne savait pas que sa question sonnait aux oreilles à peu près comme s'il eût demandé ce que c'était que Bichat. Je prends le nom de Bichat; c'est pour flatter la manie de physiologie qui possède l'auteur de « l'histoire naturelle » des Rougon, et que, l'ayant amadoué de la sorte, je lui fasse accepter plus facilement ce qui me reste à lui dire. Au surplus, nous aurions tort de lui en vouloir de son ignorance : il l'a cultivée, c'est vrai, mais elle lui est naturelle. Il aurait tort surtout de vouloir s'en défaire, et son plus cruel ennemi n'oserait lui souhaiter ce malheur : elle est sa force, et le meilleur même de son originalité. Ce n'est pas un mince avantage, au fait, que de s'endormir chaque soir et de se réveiller chaque matin profondément convaincu que l'Amérique ou voire, la Méditerranée, restent toujours à découvrir. Je parle ici sans plaisanterie. Cette vigoureuse ignorance n'est-elle pas la force même de la jeunesse ? et pour attaquer les préjugés — c'est un mot qui signifie, comme chacun sait, les idées que nous ne partageons pas, — quelle meilleure disposition y a-t-il que de n'en avoir jamais examiné les fondemens, si ce n'est de ne pas se douter qu'ils en puissent avoir un ? Il est fâcheux seulement que l'on s'avise alors d'écrire l'histoire, et que, tandis que l'on avait tant de choses à nous dire des Rougon-Macquart croisés de Quenu-Gradelle, on perde plutôt son temps à vouloir nous conter, tout à fait fantastiquement, les origines du roman naturaliste.

La question est mal posée, d'abord, et je suis bien forcé de mettre en doute le sens critique de M. Zola, si c'est M. Zola qui se trompe, ou sa sincérité, si c'est le lecteur que l'on trompe. Est-ce que nous serions admis, par hasard, si nous voulions sérieusement discuter l'esthétique naturaliste, à laisser de côté Balzac et Flaubert, *le Père Goriot* et *Madame Bovary,* pour aller nous en prendre aux romans de Paul de Kock, à *la Laitière de Montfermeil* ou à *Gustave le Mauvais Sujet?* Et M. Zola peut-il croire, en conscience, que si la critique persiste à maintenir contre lui les droits du roman qu'il appelle idéaliste, ce soit au nom des Alexandre Dumas et des Frédéric Soulié, par un reste d'admiration de collège pour *les Mémoires du Diable* et pour *Monte-Cristo?* Mais s'il ne le croit pas, quel est alors ce procédé de discussion ? « Les lecteurs exigeaient en ce temps-là, nous dit-il, qu'on les tirât de la réalité, qu'on leur montrât des fortunes réalisées en un jour, des princes se promenant incognito avec des diamans plein leur poche, des amours triomphales, enlevant les amans dans le monde adorable du rêve, enfin tout ce qu'on peut imaginer de plus fou et de plus riche, toute la fantaisie d'or des poètes. » Où a-t-il vu cela, je le demande, que dans le roman-feuilleton, à moins que ce ne soit dans le roman de Balzac ? Où sont-

elles, dans *Clarisse Harlowe* et dans *la Nouvelle Héloïse*, ces « fortunes réalisées en un jour ? » Où sont-ils, dans *Werther*, dans *René*, dans *Obermann*, dans *Adolphe*, ces « princes qui se promènent incognito avec des diamans plein leur poche ? » Où sont-elles enfin, dans les tragiques histoires d'*Indiana*, de *Valentine*, de *Jacques*, ces « amours triomphales enlevant les amans dans le monde adorable du rêve ? » Voilà les chefs-d'œuvre du roman idéaliste, avec tous leurs défauts, que nous signalerons volontiers à M. Zola, quand il le voudra, car il ne les connaît pas, et voilà, si sa critique était loyale, à quels noms il devrait s'attquer. « Tout ce qu'il y a de plus fou et de plus riche, » mais, qu'il nous le montre donc une fois dans les romans de Mérimée ! et nous nous chargeons, par échange de bons procédés, de lui montrer, dans les romans de Balzac, « toute la fantaisie d'or des poètes. »

La vraie question, cependant, la voici. Vous ne trouverez pas, depuis Richardson et Jean-Jacques, un seul romancier de quelque renom qui n'ait eu la prétention, plus ou moins hautement affichée, de rétablir dans leurs droits méconnus par des conventions arbitraires la vérité, la nature, la réalité. Ce n'est pas ici le temps d'accumuler des textes. Je n'en produirai qu'un, mais qui devra toucher, je l'espère, comme une délicate attention, l'auteur du *Ventre de Paris*. « La vraie nature, disait Fielding il y a plus de cent ans, est aussi rare à rencontrer chez les écrivains que dans la boutique des Quenu-Gradelle un vrai jambon de Mayence, ou de vraie mortadelle de Bologne.» Ils en ont tous dit autant, n'importe pour aujourd'hui sous quelle forme, et tous, ils ont écrit, l'un après l'autre, sur son enseigne : « Au vrai jambon de Mayence, » ou : « A la vraie mortadelle de Bologne. » Remarquez de plus, et la chose en vaut la peine, qu'ils ont tous voulu dire la même chose. Ils n'ont pas entendu ces mots de nature et de réalité, comme cabalistiques, celui-ci d'une manière et celui-là de l'autre, mais, unanimement, dans leur sens le plus simple, le plus ordinaire, le plus banal. « Nature, » c'est-à-dire « nature ; » et « réalité, » c'est-à-dire « réalité. » De telle sorte que le vrai problème n'est pas de savoir de quel œil chacun d'eux a vu la nature, ni même comment sa main obéissait à son œil, ou, dans le difficile passage de la sensation à l'exécution, s'écartait de la nature. Ou du moins ces problèmes ne viennent que bien loin après le principal, qui est de savoir ce qu'était pour chacun d'eux, en son temps, et dans son milieu, la notion commune de nature et de réalité. Or, à mesure que les générations croissaient en expérience et que la vie des sociétés se compliquait, ce sont ces notions, elles aussi qui toutes seules se compliquaient et s'élargissaient. Et c'est sur quoi M. Zola, s'il eût voulu construire un livre, eût du faire porter tout l'effet de sa démonstration.

Il eût alors parlé de Rousseau tout autrement qu'il ne l'a fait et

signalé, par exemple, dans *la Nouvelle Héloïse*, quelque chose d'absolument nouveau, le premier roman moderne où l'amour ait été traité comme chose sérieuse, et comme affaire importante de la vie. L'amour, en effet, et plus généralement les relations d'un sexe à l'autre, n'avaient été jusqu'alors traitées, — dans notre littérature, et le théâtre mis à part, — que de deux manières, à la manière italienne, c'est-à-dire galante, comme dans les romans de Mlle de Scudéri, par exemple, ou à la manière libertine, c'est-à-dire gauloise, comme par exemple dans *le Diable boiteux*. — J'excepte ici de la généralisation *Gil Blas* et *Manon Lescaut*, à titre d'œuvres uniques, de la même façon que dans l'histoire du roman anglais on en excepte *Robinson Crusoé* et les *Voyages de Gulliver*. — On vit donc pour la première fois, dans *la Nouvelle Héloïse*, l'amour devenu le héros du roman. On y vit pour la première fois, aussi, les malheurs domestiques d'un Saint-Preux ou d'une Julie d'Étange, élevés par l'ampleur du développement et l'éloquence de l'accent, jusqu'à la dignité des infortunes tragiques de la race d'Atrée et de Thyeste. On y vit pour la première fois, encore, les personnages du drame placés dans la dépendance de ce que nous avons depuis lors appelé le milieu, puisqu'il n'est pas jusqu'à ces odeurs qui jouent dans le roman naturaliste un rôle si capital, — ou si capiteux, — que dans la chambre de Julie, Saint-Preux n'ait respirées. On y vit pour la première fois, enfin, un écrivain livrant au public sa propre histoire, et sinon « sa tante et sa belle-mère toutes vives, » — la formule est de M. Zola, — du moins les paysages qu'il avait vus, les personnes qu'il avait connues, les *expériences* qu'il avait traversées. De ce jour, le roman moderne était créé. La vie commune venait d'entrer dans le domaine de l'art, la vie réelle, dépouillée de ces déguisemens plus ou moins antiques, et de ces travestissemens à l'espagnole ou à la napolitaine dont on l'avait affublée jusque-là.

Je passerai rapidement sur *Werther* et sur *René*. Ce ne sera pas toutefois sans donner le conseil à M. Zola de lier connaissance avec Goethe. La lecture n'en est pas toujours amusante, et je lui concède que plus d'une fois il y bâillera. En revanche, il apprendra combien de temps l'auteur de *Werther* attendit qu'un accident de la vie réelle vînt lui apporter tout fait le dénoûment que son imagination ne lui avait pas suggéré. Mais quant à *René*, puisqu'il est ici question de « roman expérimental, » on serait reconnaissant à M. Zola de vouloir bien nous indiquer quelque part une expérience psychologique plus hardie, plus directe, plus personnelle. A moins que peut-être ce ne soit *une Belle journée*, de M. Henry Céard, le psychologue diplômé de l'école de Médan!

Et pourquoi ne dirions-nous pas ici deux mots d'*Obermann* et d'*Adolphe?* « Le cadre du roman se simplifie encore, dit M. Zola, louant avec emphase l'une des œuvres les plus médiocres de MM. de Gon-

court; il ne s'agit plus d'une galerie de portraits, d'une série de types nombreux et variés... Cette fois, c'est une figure en pied, la page d'une vie humaine et rien autre. Pas de personnages, ni au même plan ni au second plan... plus de roman proprement dit... la dernière formule est brisée... il n'est plus nécessaire de nouer, de dénouer, de compliquer, de grossir le sujet dans l'antique moule; il suffit d'un fait, d'un personnage qu'on dissèque, en qui s'incarne un coin de l'humanité souffrante... » Il dit, comme vous voyez, peu de choses en beaucoup de mots : c'est l'enthousiasme qui se déborde, les grandes admirations sont loquaces. Là-dessus, il me fera plaisir de me montrer « l'antique moule » dans *Obermann*, et la « dernière formule » dans *Adolphe*.

Ce n'est pas, à la vérité, que sa louange soit bien adroite. Car si Goethe, si Chateaubriand, si les romantiques à leur suite n'ont pas une place plus large dans l'histoire des origines du roman naturaliste, c'est justement parce que, bien loin d'avoir agrandi le cercle que Rousseau venait de tracer au roman moderne, ils l'auraient plutôt rétréci. Le monde de *la Nouvelle Héloïse* est incontestablement plus divers que le monde de *Werther* et surtout de *René*. Les acteurs y vivent plus en dehors d'eux-mêmes; ils y sont engagés dans des relations plus nombreuses, plus variées, plus complexes; ils y sont plus mêlés à ce qui se passe autour d'eux. Le malheur, il est vrai, c'est que, dès qu'ils ouvrent les yeux sur ce qui les environne, Rousseau, qui les accompagne, aussitôt leur ôte la parole et commence de disserter en leur nom. Si l'inconvénient ne serait pas inséparable de la forme épistolaire, c'est ce qu'il y aurait lieu d'examiner. On voit du moins que Richardson, avant Rousseau, dans *Clarisse Harlowe*, ne l'a pas plus évité que George Sand, après Rousseau, dans *Jacques*. Mais, en tout cas, il fallait y parer. C'est à quoi servit le roman historique.

Je ne serais pas plus embarrassé de défendre que d'attaquer ce genre un peu passé de mode aujourd'hui. Ce n'est pas un genre faux, c'est un genre neutre. Mais, quelle que soit sa valeur intrinsèque et quoi que l'on puisse penser de *Notre-Dame de Paris* ou de *Cinq-Mars*, et du *Monastère* ou du *Dernier des barons*, ce qui n'est pas douteux, c'est que le roman historique soit une excellente école pour apprendre à poser en pied un personnage et le détacher en quelque manière de la dépendance du poète. On passe aisément à Gœthe de parler par la bouche de Werther, et nous en savons plus d'un qui ne se soucie guère, en écoutant René, que d'entendre Chateaubriand. Il est moins facile à Victor Hugo de mettre ses idées dans la bouche de Louis XI, et l'on exige de Walter Scott qu'il fasse parler Marie Stuart comme elle a dû parler, je veux dire comme on se figurait, au temps de Walter Scott, qu'elle avait dû parler. Or ainsi, nombre de détails familiers, détails de bric-à-brac, je

l'avoue, plus souvent que d'histoire toujours authentique, détails de costume et d'ameublement, que leur insignifiance eût écartés d'un récit de mœurs contemporaines, détails vulgaires ou grossiers, que l'on ne supportait jadis qu'autant qu'ils avaient reçu de l'histoire une consécration de dignité, pour ne pas dire presque de poésie, se sont l'un après l'autre glissés dans la trame du récit. Tel se fût presque indigné de rencontrer des toucheurs de bœufs dans un roman de mœurs contemporaines, qui comprenait que, pour écrire *Ivanhoe*, Walter Scott mît en scène ses porchers saxons. On eût trouvé premièrement inutiles, et secondement du plus mauvais goût, ces descriptions aujourd'hui si fréquentes d'*assommoirs*, de bouges, et autres mauvais lieux, mais on ne s'étonnait pas outre mesure que Victor Hugo, dramatisant le Paris du moyen âge, y décrivît plus que copieusement la population de la cour des Miracles. C'est que l'on se rendait compte, ou si vous l'aimez mieux, c'est que l'on sentait instinctivement que la valeur du roman historique dépendait tout entière d'une reconstitution des personnages par l'intermédiaire de ce fameux milieu. Otez le milieu, plus de roman historique : mais posez le milieu, vous créez le roman historique. C'est ce qui permettra peut-être à M. Zola de comprendre l'admiration très sincère que Balzac a professée pour Walter Scott. « Il est très curieux de voir le fondateur du roman naturaliste, l'auteur de *la Cousine Bette* et du *Père Goriot*, se passionner ainsi pour l'écrivain bourgeois qui a traité l'histoire en romance. » Non ! beaucoup moins curieux qu'il ne semble à M. Zola. C'est que, dans le roman de Walter Scott, par-dessous le décor historique, Balzac, sans doute, a vu ce que tout le monde y voit, le roman de mœurs qui tissait insensiblement sa trame, dans les filets de laquelle il allait bientôt envelopper toutes les classes de la société. Mais l'œil de M. Zola n'est décidément sensible qu'aux couleurs crues, — rouge écarlate, vert pomme, jaune serin ; — il prend Stendhal pour un psychologue, Frédéric Soulié pour un idéaliste, et ce qui l'étonne le plus dans la *Correspondance* de Balzac, c'est que Balzac fasse une différence entre l'auteur des *Trois Mousquetaires* et l'auteur des *Puritains d'Écosse*. En effet, est-ce qu'ils ne font pas tous les deux du roman historique, et que faut-il davantage ?

Si M. Zola n'a pas vu pour quelle part le roman historique avait contribué à l'élargissement du roman de mœurs, il n'a pas vu non plus pour quelle autre part y avait contribué le roman de George Sand. Je ne voudrais rien exagérer. Au sens où M. Zola prend le mot de naturalisme, il n'y a rien de moins naturaliste que les romans de George Sand. Et cependant, pour ne toucher ici qu'un seul point, n'est-il pas vrai que c'est de l'apparition de *Valentine* et de *Jacques* que date l'introduction des questions sociales dans le cercle du roman? Pourquoi M. Zola, quand il nous parle « d'aventures qui ne se seraient

jamais passées et de personnages qu'on n'aurait jamais vus, » ne nous souffle-t-il mot de tels et tels romans de George Sand? Qu'y a-t-il dans *Valentine* qui ne se passe ou ne puisse se passer tous les jours? et pourquoi les personnages de *Jacques* n'auraient-ils pas existé? Les souffrances d'une femme mal mariée, qu'y a-t-il là qui ressemble si peu « aux gens que l'on coudoie dans les rues? » Le désespoir d'un mari qui voit sa femme de jour en jour s'écarter de lui davantage, qu'y a-t-il là qui s'éloigne tant « de la vie toute plate que mène le lecteur? » Mais, de plus, et c'est ici la nouveauté du roman de George Sand, en même temps que c'en fut jadis le danger, les personnages ne sont plus comme autrefois enfermés dans le cercle de la famille, ils sont en communication perpétuelle avec les préjugés, c'est-à-dire avec la société qui les entoure et avec la loi, c'est-à-dire avec l'état. Plus tard, c'est le riche que le romancier mettra en contact avec le pauvre, et le patron avec l'ouvrier, le peuple avec la bourgeoisie, pour instituer ce que M. Zola veut qu'on appelle des *expériences*. Il n'importe pas, là-dessus, que *le Meunier d'Angibault* ou *le Compagnon du tour de France* soient médiocrement divertissans à lire. Il n'importe pas davantage que, dans *Valentine* même et dans *Jacques*, les personnages, vers la fin du récit, tournent au type, comme disait Sainte-Beuve, et deviennent de purs symboles. Il n'importe pas non plus que ces thèses, toutes fondées sur le droit divin de la passion, soient fausses pour la plupart, et quelques-unes d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus éloquemment développées. Mais ce que l'on ne peut pas nier, c'est qu'en devenant la substance même du roman, ces thèses y aient comme introduit nécessairement tout un monde de personnages qu'on n'y avait pas encore vus figurer.

Je conviens d'ailleurs sans difficulté qu'il manquait ici quelque chose, et ce quelque chose, je le désigne d'un mot en disant que ces romans ne sont pas des romans où l'on mange. Tel historien, très grave, a soutenu que l'invention de la chemise avait marqué l'une des étapes de la civilisation moderne, et tel autre, non moins grave, que l'on en pourrait dire autant de la substitution du pantalon à la culotte. Ç'a été la grande révolution accomplie par Balzac dans le roman que d'y avoir fait entrer les préoccupations de la vie matérielle. Il faut vivre, — *primum vivere, deinde philosophari;* — pour vivre, il faut manger; pour manger, il faut de l'argent; pour avoir de l'argent, il faut travailler; pour travailler, il faut apprendre, savoir, exercer un métier, c'est-à-dire être l'homme d'une profession, d'une condition, d'une classe déterminées. C'est ainsi que s'est introduite dans le roman la diversité des conditions, chacune caractérisée par les traits qui lui sont propres, retracée dans les conversations des personnes et reproduite pour ainsi dire jusque dans la nature de l'intrigue. « Il faut être, a-t-on dit, presque commerçant pour comprendre *César Birotteau*, et presque magistrat pour comprendre

une Ténébreuse affaire. » C'est encore ainsi, par une inévitable nécessité de liaison, que s'est déversée dans le roman l'exacte terminologie des ateliers, le solécisme commercial, le barbarisme industriel, la catachrèse des halles, la synecdoche de la rue, langue vivante, a-t-on dit, mais plutôt langue barbare, en ce qu'elle est toujours abréviative du souci de bien dire et libératoire de l'obligation de penser. Enfin c'est encore ainsi que s'est introduite dans le roman cette question d'argent et, naturellement, avec elle, tout ce que l'acquisition de la fortune, ou le soin de sa conservation seulement, exige de patience et d'efforts, de calculs et de combinaisons, d'arithmétique et d'algèbre, de chicanes et de procès, de défaites subies et de batailles gagnées. « Il ne les a pas logés, tous ses beaux jeunes gens sans le sou, dans des mansardes de convention tendues de perse, à fenêtres festonnées de pois de senteur et donnant sur des jardins; il ne leur fait pas manger des *mets simples apprêtés par les mains de la nature*; il ne les habille pas de vêtemens sans luxe, mais propres et commodes; il les met en pension bourgeoise chez la maman Vauquer ou les accroupit dans l'angle d'un toit, les accoude aux tables grasses des gargotes infimes, les affuble d'habits noirs aux coutures grises et ne craint pas de les envoyer au mont-de-piété, s'ils ont encore, chose rare, la montre de leur père. » C'est à à Théophile Gautier que j'emprunte ces lignes. M. Taine, dans la belle étude qu'il a consacrée jadis à Balzac et qui pourrait bien avoir éveillé la vocation de M. Zola, remuant cette même question d'argent, en a peut-être parlé plus fortement que Théophile Gautier. Mais nous aimons mieux la légère et bienveillante ironie qui perce ici sous l'éloge. Théophile Gautier donne la vraie note. Admirons Balzac, mais ne sacrifions personne sur ses autels. Il n'a pas fondé « notre roman actuel; » peut-être même, — et c'est un aveu dont il faut tenir compte à M. Zola, — renierait-il l'école de Médan; il a tout simplement écrit le roman de Balzac. N'est-ce pas assez?

Et puis, si nous ne voulions pas strictement limiter ces indications rapides à la littérature française, croit-on qu'il n'y aurait pas bien lieu de dire ici quelques mots du roman de mœurs anglais contemporain? M. Zola prendrait-il sur lui d'affirmer que Dickens ou Thackeray, pour ne nommer que les plus populaires, n'ont pas exercé quelque influence, eux aussi, sur le naturalisme français, beaucoup plus grande assurément et beaucoup meilleure que MM. de Goncourt, dont M. Zola loue tous les romans, forme et fond, en vérité, comme s'il ne s'apercevait pas que ces laborieux et précieux artisans de style, plus alambiqués qu'un Crébillon ou qu'un Boufflers, s'éloignent du naturalisme à mesure qu'ils appliquent à des sujets plus vulgaires, comme celui de *Germinie Lacerteux*, des procédés de style plus savans, ou pour mieux dire plus étranges, et moins naturels?

C'est par là que l'école est en train de compromettre ses qualités.

Il y a eu presque de tout temps divergence, — excepté dans *les Souffrances du professeur Deltheil* et *les Bourgeois de Molinchart*, — entre la forme de ses sujets et l'enveloppe dont elle les habille. Le style de Mérimée, par exemple, que Flaubert accusait de n'être pas un style, très simple, un peu maigre, mais d'autant plus net et plus précis, est infiniment plus voisin de la réalité que le style, très précis aussi, mais dur, avec des reflets métalliques, pour ainsi dire, très artificiel et très compliqué de l'auteur de *Madame Bovary*. Ce n'est pas donner un mauvais conseil à M. Zola que de lui signaler ce danger. Nous voyons, au surplus, qu'il commence à le comprendre. Il y a dans les dernières pages de son volume quelques idées assez justes sur le style, et particulièrement sur la difficulté d'être naturaliste, si l'on ne s'efforce pas tout d'abord d'être naturel. Mais puisqu'il a de telles idées, comment peut-il louer le style de MM. de Goncourt? ou pourquoi le loue-t-il tant, s'il a vraiment de telles idées? A moins que ce ne soit là ce qu'il appelle, dans son ignorance de la langue, « rester en dehors des banalités et des *complaisances* de la critique courante. »

Il faudrait maintenant faire, dans ce programme d'une histoire du roman naturaliste, la place de Gustave Flaubert. Car pour les réalistes qui jadis, vers 1848, s'insurgèrent les premiers, sous les auspices de M. Champfleury, contre la domination du romantisme, puissant encore quoique expirant, nous souscrivons des deux mains au jugement qu'en a porté M. Zola. Mais il n'y a pas assez longtemps qu'ici même (1), nous avons essayé de caractériser, en même temps que son œuvre, quelques-uns des procédés dont Flaubert avait transmis la recette à l'école, pour qu'il y ait utilité d'y revenir. Disons donc seulement que, pour si peu que nous ayons voulu toucher à l'homme, les *Souvenirs* de M. Maxime Du Camp (2) nous auraient permis d'ajouter quelques traits à sa physionomie, et quant au romancier, bornons-nous à noter que ce serait ici sa vraie place.

On doit commencer à voir, au terme de cette rapide esquisse, qu'il y a peut-être d'autres « chefs » du roman naturaliste que ceux que M. Zola s'est contenté de nommer. Il est vrai qu'en revanche il pouvait se taire de Stendhal. L'influence de *la Chartreuse de Parme* est nulle dans l'histoire littéraire du siècle. Car, si par hasard on fait honneur à Stendhal d'avoir plus d'une fois répété, — qu'à une société bourgeoise c'étaient des mœurs bourgeoises qu'il fallait donner désormais en spectacle, — alors, la part de Scribe est au moins égale à la part de Stendhal. La part de Balzac, à son tour, si considérable qu'elle soit, plus considérable que celle de George Sand, ne l'est pas plus que celle des romanciers, qui, sur les traces de Walter Scott, ont les premiers replacé dans leur

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin 1880.

(2) la Voyez *Revue* du 1er septembre 1881.

milieu les hommes d'autrefois, ou essayé de les y replacer. Et pourquoi, si c'est à Balzac un mérite si rare « d'avoir dégagé de l'argent tout le pathétique terrible qu'il contient, » n'en serait-ce pas un tout aussi rare à Rousseau que d'avoir le premier fait descendre le pathétique de l'amour des hauteurs de la scène tragique dans le roman de la vie commune? L'amour, avec tous les sentimens morbides qui se dérobent sous le prestige de son nom, comme avec toutes les passions qui se servent de lui pour courir à leur assouvissement, jouerait-il un rôle moins « pathétique » et moins « terrible » que l'argent? L'auteur de *Nana* ne le soutiendra pas, ni l'admirateur de *la Cousine Bette*. Eh! certes oui! disons-le, puisqu'il plaît à M. Zola, que les romantiques ont « rompu la chaîne de la tradition française, » mais convenons que leur œuvre n'a pas péri tout entière et qu'il est demeuré d'eux des acquisitions durables. Accusons-les d'être « les bâtards des littératures étrangères, » M. Zola le veut, nous le voulons avec lui, mais avouons qu'ils ont singulièrement élargi l'horizon de nos regards et que nous en profitons. N'ajoutons pas toutefois « qu'ils cessaient d'être en cela les fils légitimes de leurs pères du XVIIIe siècle, » car ce serait une lourde erreur. M. Zola, qui parle souvent, depuis quelque temps, « de remonter à Diderot et à ses contemporains, comme aux seules sources vraies de nos œuvres modernes, » ignore sans doute que Diderot est tout Anglais. Sa science lui vient de Newton, sa philosophie de Bacon, sa morale de Shaftesbury, c'est dans Stanyan qu'il apprend l'histoire, c'est Chambers qu'il refond dans son *Encyclopédie*, disciple avec cela de Richardson et de Sterne dans le roman, comme dans le drame imitateur de Moore et de Lillo. Vous ne trouverez pas dans l'histoire de notre littérature deux écrivains qui soient ainsi comme anglicanisés, et je ne parle pas de ce qu'il emprunte à ses amis, et connaissances, le Genevois Rousseau, les Allemands Grimm et d'Holbach, les Italiens Galiani, Riccoboni, Goldoni et *tutti quanti*. Si celui-là représente « la tradition française, » vraiment, ce n'était pas la peine de traiter les romantiques de « bâtards des littératures étrangères! »

Il est possible, au surplus, qu'en dépit des chicanes, cette manière de construire l'histoire du roman naturaliste ne déplaise pas trop à M. Zola. Si l'on détermine, en effet, depuis Rousseau jusqu'à M. Paul Alexis, l'apport certain de tous les romanciers de quelque valeur et, comme on dit, leur part de contribution au roman naturaliste, il semble permis à M. Zola de se féliciter et de se congratuler plus fièrement que jamais d'être M. Zola :

Zola comme un soleil en nos ans a paru.

Car enfin, n'est-ce pas comme si nous convenions que *l'Assommoir* est le terme où tout devait aboutir? et tandis qu'il suffisait à M. Zola

d'une demi-douzaine de précurseurs pour préparer les voies aux Rougon-Macquart, si nous y mettons la douzaine et plus que la douzaine, que pourrait-on bien lui accorder, ou lui-même que pourrait-il souhaiter davantage? Heureusement que c'est assez d'une seule et bien simple distinction pour changer la face des choses.

En effet, si M. Zola le prenait comme on vient de le dire, ce serait comme si jadis Courbet se fût imaginé que c'était pour qu'il pût faire *les Casseurs de pierre* ou *les Demoiselles de la Seine* que les Van Eyck en leur temps avaient inventé la peinture à l'huile. Mieux encore, ce serait comme si M. Manet s'imaginait que ce fût pour lui que les Italiens du XIVe siècle eussent fixé les lois de la perspective. Pareillement, de tous ceux ou de presque tous ceux qui l'ont précédé, le roman naturaliste a hérité quelque chose, mais on oublie qu'il se pourrait bien qu'héritier négligent, maladroit, ou incapable, il eût omis de faire les actes conservatoires du meilleur de l'héritage. On ne voit point que, jusqu'ici, par exemple, et sauf l'unique Flaubert, personne dans l'école ait hérité de Balzac le grand art de la composition. Ce qui passe la permission, c'est que l'on s'en vante. Incapable de composer, M. Zola nie qu'il y ait un art de la composition. Nul n'aura le droit de mettre dans le roman de l'avenir un intérêt que l'auteur d'*une Page d'amour* se rend bien compte, que, pour sa part, il ne saurait y mettre. Tout ce qu'il peut faire, c'est de suspendre des tableaux comme dans une galerie : le grand art sera donc de suspendre des tableaux dans une galerie. S'ils n'ont pas hérité de Balzac l'art de la composition, ils n'ont pas hérité davantage du roman anglais, sauf le seul M. Alphonse Daudet, la science de la psychologie. Mais l'auteur du *Ventre de Paris* en sera quitte pour nier la psychologie. Faire de la psychologie, c'est faire, comme il le dit, « des expériences dans la tête de l'homme; » lui, fera des expériences « sur l'homme tout entier, » si ce n'est qu'il oubliera régulièrement, comme on oublie ce qu'on ignore, que l'homme a une tête et même qu'en certains cas, on a vu, prodige inouï! cette tête qui gouvernait ce corps.

Je veux pourtant faire à M. Zola la partie plus belle encore, et non-seulement j'admets un instant qu'il soit l'héritier du meilleur de Balzac, mais je suppose que tout ce qu'il a rejeté de l'héritage de Balzac et des autres, ce soit à bon droit, pouvant aisément se l'approprier, s'il l'eût voulu, mais suspectant légitimement l'origine romantique d'une partie de cette fortune. Son erreur alors n'en est que plus extravagante. Il devient un simple Prudhomme qui, s'il fait un jour la traversée de Calais à Douvres, s'imagine complaisamment que c'est à lui, Prudhomme, que songeait Fulton en appliquant là-bas, sur l'Hudson, la vapeur à la navigation. Or, comme c'est là ce que tout le monde peut croire, également, c'est ce que personne, justement, ne doit croire.

Cependant, il n'y a pas d'illusion plus commune, et il n'y en a pas de moins philosophique. M. Zola, par malheur, y donne aussi pleinement que possible. Et pour parler le langage qui lui plaît, il croit, ou il parle comme s'il croyait être le terme d'une *évolution* dont il n'est avec toute son école qu'un *moment*, et peut-être un moment insignifiant.

Il résulte de là plusieurs conséquences. — La première, c'est que le roman naturaliste fera son temps, et qu'avant même de l'avoir accompli, peut-être verra-il renaître telle forme du roman qu'il considère fort impertinemment comme à jamais condamnée. Les romantiques n'étaient-ils pas bien convaincus d'en avoir fini des classiques? l'auteur de *Ruy Blas* avec l'auteur du *Cid* ou de *Britannicus?* — La seconde, c'est que la formule naturaliste n'a le droit d'exclure du domaine de l'art aucune autre formule, non pas même la formule du roman historique, encore moins la formule du roman idéaliste. Et qui sait si nous ne verrons pas renaître le roman d'aventures, avec lequel pourtant le XVIIIe siècle croyait bien en avoir terminé? Rappelez-vous ce que pensait Voltaire de ces *Mémoires de d'Artagnan*, par exemple, d'où devaient sortir *les Trois Mousquetaires*. — La troisième, c'est que justement parce que le roman naturaliste répond de nos jours à certaines préoccupations, ou plutôt, j'oserai le dire, à un certain abaissement de l'esprit public, rien ne nous garantit que l'avenir ne sera lui pas très sévère, pour avoir aidé de toutes ses forces à cet abaissement, et que cet avenir ne soit pas plus prochain qu'on ne pense. J'ai nommé quelquefois, à propos de M. Zola, Restif de la Bretonne; son succès dans le temps n'a pas été beaucoup moins bruyant, et qu'en reste-t-il? Qui est-ce qui connaît, si ce n'est les amateurs de gravures, *la Paysanne pervertie?* — La quatrième, c'est que, quelle que soit la formule, il n'y a jamais au fond des œuvres que ce que les hommes y mettent, et c'est ce qui fait que les œuvres demeurent quand les théories tombent. Quelle était la formule de l'auteur de *Manon Lescaut?* — La cinquième... Mais je laisse au lecteur le plaisir de la tirer, ainsi que la sixième, sans compter toutes celles qui pourraient suivre, et j'arrive promptement à la dernière; elle sera bien nette : c'est que s'il ne faut pas beaucoup de romans de l'espèce de *Nana* pour mettre bien bas la fortune du naturalisme, ce ne sont pas des livres comme ce dernier-né de M. Zola qui la relèveront.

F. BRUNETIÈRE.

REVUE DRAMATIQUE

RÉOUVERTURE DES THÉATRES. — *OEDIPE ROI* A LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

En ce temps-là, c'est-à-dire en l'été de l'an de grâce 1881, une surprenante nouvelle émut les directeurs des théâtres de Paris. L'un d'eux, M. Émile Perrin, membre de l'Académie des beaux-arts et qui avait administré l'Académie de musique et de danse avant de présider aux destinées de la Comédie-Française, crut pouvoir profiter de la belle saison, qui est la vilaine au regard des contrôleurs de théâtre, pour offrir à la fois un discret sacrifice aux dieux de l'ancienne Grèce et au démon de l'Opéra : entre deux représentations du *Monde où l'on s'ennuie,* un soir qu'il faisait chaud, il glissa l'*Œdipe roi,* — l'*Œdipe roi,* de Sophocle, traduit par M. Jules Lacroix, du même coup, mot à mot et en français. Par là, sans doute, il pensait réjouir ses collègues de l'Institut et se donner à lui-même le plaisir de croire, en regardant manœuvrer les chœurs et en écoutant des airs composés par M. Membrée, qu'il gouvernait encore une grande scène lyrique. L'attention du public ne serait sûrement pas attirée par cette innocente cérémonie ; *Œdipe roi* passerait comme tragédie d'été ; Sophocle « ferait » sans bruit « les lendemains » de M. Pailleron. Mais voilà que ce soir-là, vers minuit, la nouvelle roula par es boulevards, qu'*Œdipe roi* « était un succès, » et que ce sournois de Sophocle, dont personne ne se méfiait, avait autant de malice que M. de Bornier. Ainsi l'avait décidé une assemblée de critiques, gens, comme on sait, toujours un peu hellénistes par profession ; et leur jugement était soutenu par les spectateurs habituels des « premières », qui, presque tous, sont bacheliers. Quelques-uns avaient bien essayé de plaisanter ce chef-d'œuvre

et prétendu, après la grande scène entre Œdipe et Tirésias, que le vrai titre de la pièce était *les Deux Aveugles* et que la musique n'était pas de M. Membrée, mais d'Offenbach ; aussitôt leurs voisins les avaient fait rougir de honte en leur apprenant que déjà Voltaire avait prévu cette plaisanterie : « Je sais bien, avait-il dit dans ses *Remarques* sur l'*Œdipe* de Corneille, qu'à la farce dite italienne, on représenterait Tirésias en habit de quinze-vingt, une tasse à la main, et que cela divertirait la populace, — la populace, vous entendez! — Mais ceux *quibus est equus et pater et res*, applaudiraient à une belle imitation de Sophocle. » Et tous d'applaudir et de se récrier d'admiration sur l'œuvre de Sophocle et sur eux-mêmes qui avaient le bon goût de l'applaudir.

Le lendemain matin, ces décrets du « tout Paris » furent notifiés à tout l'univers par la voie des journaux; et en vérité, je vous le dis, le sang mua aux directeurs de nos scènes parisiennes. Sans doute une pièce de Sophocle n'était pas absolument une nouveauté; mais est-il si nécessaire de donner des nouveautés? Les directeurs du Palais-Royal et des Variétés qui devaient rouvrir la saison par *Divorçons* et *Niniche*, s'avisaient que *Niniche* et même *Divorçons* n'étaient déjà plus si neufs, et s'enquirent si Sophocle n'avait pas fait une pièce gaie? M. Raymond Deslandes, qui devait reprendre au Vaudeville la série des fructueuses représentations du *Voyage d'agrément*, se dit qu'une reprise d'*Électre* serait peut-être plus fructueuse encore, Sophocle étant, sur le chapitre des droits, plus discret que MM. Gondinet et Bisson. *Œdipe à Colone* paraissait convenir au Châtelet ou à la Porte-Saint-Martin, la mise en scène du dernier acte y pourrait être splendide, et l'orage de la fin prêtait à de magnifiques « bruits dans les coulisses; » d'ailleurs les pièces n'étaient guère plus connues que *Michel Strogoff* ou *la Biche au bois*. Cluny, qui renonçait au drame, pourrait, au lieu des *Braconniers*, reprendre les *Trachiniennes*, avec musique nouvelle. A l'ancien Lyrique, M. Ballande, au lieu de *Latude*, pourrait jouer *Philoctète*, ou *Dix Ans de captivité dans l'île de Lemnos*; à moins que M. Chabrillat ne réclamât la pièce pour la monter à l'Ambigu suivant le goût « naturaliste. » Grâce à des appareils approuvés par M. Zola, on imiterait exactement l'insupportable odeur exhalée par la plaie du héros : ainsi peut-être on attirerait plus de monde qu'en reprenant *les Mouchards*. Même, à cette occasion, M. Chabrillat voulut compléter ses études mythologiques: il se fit donner par M. Busnach la très curieuse thèse de M. Constans, professeur au lycée de Montpellier, sur la *Légende d'Œdipe*, et il eut cette surprise d'y trouver que la mère d'Atys, un incestueux qui méritait d'être aussi connu qu'Œdipe, avait illustré déjà le glorieux nom de Nana.

Au Gymnase, M. Koning, qui promet beaucoup pour cet hiver et tiendra peut-être plus encore, eut un moment d'embarras: il comptait

reprendre *la Joie de la maison*, avec Mme Lagrange-Bellecour dans le joli rôle de Cécile, qu'elle créa il y a vingt ans. Puisqu'il avait sous la main cette ingénue antique, ne ferait-il pas mieux de remonter *Antigone?* Oui, mais peut-être la pièce aurait plus de succès à la Renaissance, où elle suppléerait avantageusement *le Canard à trois becs*. Mlle Granier ferait sa rentrée dans le personnage d'Antigone, et Mlle Milly-Meyer serait charmante dans le petit rôle d'Ismène. Aux Nouveautés, malgré l'annonce de *la Vente de Tata*, M. Brasseur, en homme qui connaît sa *Belle Hélène*, se laissait conseiller de reprendre *Ajax*; il se demandait seulement lequel des deux. Restaient l'Odéon, la Gaîté, Déjazet, la Comédie-Parisienne et le Château-d'Eau. M. de La Rounat rêvait au moyen de faire passer Sophocle en bonne saison parisienne et de renvoyer M. Tiercelin, avec son *Voyage de noces*, jusqu'aux calendes grecques. M. Larochelle avait bien en poche *le Patriote* de MM. d'Artois et Gérard, un drame intéressant; mais *le Patriote*, à le voir de près, était-il aussi bien charpenté qu'*Œdipe?* Il était permis d'en douter. De même, M. Luguet, décidé à établir sur les vestiges de M. Ballande un petit théâtre français qui fût vraiment le troisième, M. Luguet hésitait à commencer par *Nos Fils*, la pièce de M. Cadol. Malgré les agrémens de cet ingénieux ouvrage, il était clair qu'à la fin, quand le comte de Valsay découvrait que son fils, cru adultérin pendant quatre actes, était parfaitement légitime, cette découverte serait moins pathétique que celle d'Œdipe s'apercevant après quatre actes qu'il est le mari de sa mère. Sur le boulevard de Strasbourg, M. Dormeuil consultait les passans et perdait de la confiance qu'il avait mise, non sans raison, dans le premier ouvrage d'un jeune auteur, M. Malus, — un drame intitulé *Léa*. Seuls, en fin de compte, les sociétaires du Château-d'Eau étaient tranquilles, car, seuls, ils possédaient une œuvre capable de lutter avec *Œdipe : Catherine la Bâtarde*, de M. Alfred Belle. S'il est juste, en effet, de soutenir que le principal mérite d'*Œdipe* est d'être un mélodrame bien fait, c'est-à-dire une cascade d'horreurs disposées avec assez d'art pour que l'esprit du spectateur, depuis le commencement jusqu'à la fin, soit précipité d'une vilaine surprise dans une plus vilaine encore, je vous donne M. Belle pour l'émule de Sophocle. Cette Catherine qu'il vous présente a empoisonné sa sœur; elle épouse le mari de sa victime; et, quand elle désire être veuve, elle dénonce ce malheureux comme le meurtrier. Je ne vous ferai pas suivre tous les détours de l'intrigue; mais, vous pouvez m'en croire, elle est menée à merveille; et quand nous apprenons que la lettre accusatrice vient de Catherine, nous sommes surpris aussi fortement qu'Œdipe quand il reconnaît qu'il est le fils de Laïus.

Trêve de plaisanterie, allez-vous dire. Hélas! je plaisante à peine. C'est le plus sérieusement du monde que des critiques, et je dis des plus lettrés, ont insisté sur ce point que Sophocle était aussi retors

que les plus retors parmi nos « faiseurs » modernes, et, sans s'arrêter aux autres mérites qu'ils reconnaissaient dans *Œdipe*, ils ont sans rire et de préférence félicité l'auteur sur ce que la pièce ressemble plus, par la conduite de l'action, à un mélodrame de Pixérécourt ou de M. d'Ennery qu'à une tragédie de Racine ou de Corneille !

Tout étrange que ce compliment paraisse, je m'explique assez bien qu'il n'ait pas d'abord choqué le public. Il était encore, ce public, troublé de l'étonnement qu'il avait ressenti de découvrir qu'une tragédie de Sophocle était une pièce de théâtre, et non pas, comme la plupart se l'imaginaient d'après des réminiscences de collège, un pensum de quinze cents vers ; ou comme se le figuraient quelques-uns, qui avaient lu depuis le collège, un mythe dialogué ou bien une manière de *moralité* pathétique. Vous vous rappelez cette lettre de Flaubert que M. Maxime Du Camp citait ici récemment, écrite après la lecture d'un chant de *l'Enéide* : « Dire, — s'écriait, avec sa violence sanguine, l'auteur de *Salammbô*, — dire que j'ai copié cela cinq cents fois ! Quelle infamie ! quelle ignominie ! quelle misère ! j'ai craché dessus de dégoût autrefois, j'en ai eu des pâmoisons d'ennui, et c'est beau ! beau ! A chaque vers, j'étais étonné, ravi ; je m'en voulais ; je n'en revenais pas ! » Combien, parmi les spectateurs d'*Œdipe*, avaient éprouvé l'autre soir, un sentiment pareil ! Combien avaient été ravis de trouver une pièce où ils n'avaient laissé qu'une série de morceaux à épeler pour le baccalauréat ès-lettres, et plutôt que de s'en vouloir de leur injustice passée, ils s'étaient su bon gré de leur équité présente et s'étaient écriés, tout contens d'eux-mêmes : « Mais c'est une pièce, nous le voyons clairement, une vraie pièce de théâtre ! » Même surprise chez ceux plus rares, plus délicats, plus curieux, à qui M. de Saint-Victor ou quelque autre, un peu grisé de science nouvelle, avait révélé qu'Œdipe, meurtrier du sphinx et de Laïus, était une personnification de la lumière, comme Indra vainqueur de Vritra ; que si le parricide épousait sa mère, c'est tout simplement comme le soleil épouse les nuées, et qu'autrefois quand les bonnes gens disaient : « Œdipe est aveugle, » — ils n'y entendaient pas malice et voulaient dire : « Le soleil a disparu. » Les spectateurs d'élite n'étaient pas venus au théâtre sans une certaine inquiétude ; ils furent enchantés de voir que, même en tenant pour vraie cette précieuse interprétation de la légende, il fallait confesser que Sophocle n'en avait eu aucun souvenir ou du moins aucun souci ; que son Œdipe ne se doutait pas de sa valeur allégorique, mais se contentait modestement d'être un héros de théâtre ; et que, s'il avait réellement une origine solaire, du moins il n'avait pas la sottise de s'en targuer. Enfin, quelques philosophes étaient peut-être épars dans la salle, disciples de M. Comparetti, qui rangeaient l'histoire d'Œdipe, non pas parmi les mythes, mais simplement parmi les fables, et s'attendaient à trouver dans la tra-

gédie de Sophocle, sinon un *mystère* enflé de traditions aryennes, du moins une *moralité* inspirée de la sagesse hellénique : *Œdipe* alors ne serait plus qu'une froide personnification du crime involontaire. Ὁ μύθος δῆλοι ὅτι... on peut être parricide sans le savoir et incestueux malgré soi. Ceux-là encore furent transportés de cette bonne fortune qui leur faisait rencontrer un spectacle émouvant où ils n'espéraient qu'une composition édifiante.

C'est qu'en effet *Œdipe roi* est bien une œuvre dramatique et théâtrale, plus théâtrale même que ne se l'imaginent les spectateurs d'aujourd'hui,— et nous allons sur ce point nous expliquer tout à l'heure ;— mais quoi ! est-ce une raison pour faire d'*Œdipe* un mélodrame ? L'œuvre, dis-je, est théâtrale plus que vous ne pouvez le soupçonner. En effet, quoique la mise en scène soit aujourd'hui plus raisonnable qu'au temps de Voltaire et surtout de Corneille, quoique le traducteur et le directeur unissent leurs efforts pour nous donner un *Œdipe* un peu rapproché du grec, le spectacle qu'ils nous offrent peut-il prétendre à rappeler seulement la magnificence des spectacles anciens ? « Je ne sais, disait Voltaire, si, aujourd'hui que la scène est libre et dégagée de tout ce qui la défigurait, on ne pourrait pas faire paraître *Œdipe* tout sanglant, comme il parut sur le théâtre d'Athènes. La disposition des lumières, Œdipe ne paraissant que dans l'enfoncement pour ne pas trop offenser les yeux, beaucoup de pathétique dans l'acteur, et peu de déclamation dans l'auteur, les cris de Jocaste et les douleurs de tous les Thébains, pourraient former un spectacle admirable. Les magnifiques tableaux dont Sophocle a orné son *Œdipe* feraient sans doute le même effet que les autres parties du poème firent dans Athènes. Mais, du temps de Corneille, nos jeux de paume étroits dans lesquels on représentait ses pièces, les vêtemens ridicules des acteurs, la décoration aussi mal entendue que ces vêtemens, excluaient la magnificence d'un spectacle véritable. » Et ailleurs, ce même Voltaire, parlant de son *Œdipe* à lui, raconte quelle peine il eut à obtenir seulement des comédiens « qu'ils voulussent exécuter les chœurs qui paraissent trois ou quatre fois dans la pièce. » Grâce à Dieu ! le temps est passé de ces embarras et de ces résistances ; la scène de la Comédie-Française est différente des jeux de paume où étouffait Corneille ; la décoration y est maintenant aussi bien entendue que les costumes ; M. Mounet-Sully tout sanglant a de nobles attitudes et beaucoup de pathétique ; Mlle Lerou pousse comme il faut les cris désespérés de Jocaste, et les comédiens consentent à exécuter les chœurs. Pourtant cette scène est loin d'égaler en grandeur la scène athénienne ; ce spectacle n'a pas la majesté qu'il avait dans sa nouveauté première ; et comment oublier, si l'on a consulté seulement M. Gevaert sur la musique des anciens, qu'*Œdipe roi*, même ainsi représenté, n'est rien de plus que la traduction du livret d'un opéra perdu ? Est-ce les airs de M. Membrée exécutés dans

la coulisse par des élèves du Conservatoire, est-ce la plainte mortellement fastidieuse de Mlle Martin, chargée de réciter la strophe ou l'antistrophe, qui peuvent nous donner une idée des effets que produisait le merveilleux accord de la poésie de Sophocle et d'une belle musique? Sont-ce les manœuvres et les poses de ces figurans maquillés et dont le maquillage s'aperçoit, qui peuvent nous inspirer les sentimens de respect qu'inspirait aux Athéniens la majesté du chœur antique?

Donc l'œuvre est, j'en conviens, plus théâtrale même que ne saurait le croire le public de la Comédie-Française. Elle est dramatique aussi, j'entends faite pour émouvoir d'une façon spéciale les âmes aussi bien que les oreilles et les yeux des hommes réunis dans une salle de spectacle. Les personnages, c'est entendu, sont des personnes humaines qui sentent et qui souffrent et qui se heurtent les unes aux autres, et non plus des porte-voix chargés de tirades, ni des allégories qui se croisent. Il n'est même pas besoin, pour faire sentir que ce drame est encore doué de vie, de le transporter par la pensée dans la réalité moderne, de le réduire, comme on a fait, à la familiarité contemporaine et d'imaginer à notre usage un *Œdipe chez la portière*. Enfin je n'ai garde de contester que la pièce soit composée avec infiniment d'art, et, si l'on veut, d'artifice; que l'intérêt y soit plus vif que dans les autres tragédies grecques, et mieux précipité de scène en scène, selon cette règle du théâtre qui est un peu dans l'ordre littéraire comme est dans l'ordre physique la loi de la chute des corps. Elle satisfait d'ailleurs, cette tragédie modèle, à presque toutes les règles et notamment à celles de la *Poétique* d'Aristote : comment, à vrai dire, en serait-il autrement? Aristote a rédigé ses règles justement pour les exemples qu'*Œdipe* lui fournissait, et, comme ces règles ont pris, à travers les siècles, force de lois naturelles, même pour ceux qui les récusent en tant que règles, il arrive qu'*Œdipe roi* régente encore nos pièces et les juge. *Œdipe* avait satisfait par avance à ce principe qu'il a suggéré au grand théoricien de la Grèce et qu'ont accepté sans murmure tous les dramaturges classiques : à savoir que le héros du drame doit être « un homme qui soit entre les deux, » c'est-à-dire qui ne soit point extrêmement juste et vertueux, et qui ne mérite point aussi son malheur par un excès de méchanceté et d'injustice. De même, si nous ne regardons que la conduite de la pièce, Aristote pensait à *Œdipe* lorsqu'il a posé que « le meilleur de bien loin, c'est lorsqu'un homme commet quelque action horrible sans savoir ce qu'il fait, et qu'après l'action il vient à reconnaître ce qu'il a fait; car il n'y a rien là de méchant et de scélérat, et cette reconnaissance a quelque chose de terrible et qui fait frémir. » Il pensait à *Œdipe* quand il a déclaré que « la plus belle des reconnaissances est celle qui, étant tirée du sein même de la chose, se forme peu à peu d'une suite vraisemblable des affaires et excite la terreur et l'admiration. » Et pour qui donc, si ce

n'est pour *Œdipe*, après avoir défendu qu'il y eût « rien d'absurde et de peu vraisemblable dans l'action, » a-t-il ajouté cette petite phrase, dont tant de dramaturges et surtout de mélodramaturges modernes ont revendiqué le bénéfice : « Cela ne se souffre que dans les choses qui sont hors de la tragédie ? » Vous la surprenez ici justement à sa source, cette théorie aujourd'hui si vivement courante, qui excuse toutes les absurdités antérieures au lever du rideau, pourvu que ces absurdités servent à la suite de l'action. Pourquoi Pierre ou Paul a-t-il le droit, à Paris, en 1881, pour nous enlever à sa suite à travers les péripéties de son drame, de s'élancer d'abord d'un solide amas d'invraisemblances ? Parce qu'*Œdipe roi* n'existerait pas si Œdipe et Jocaste, depuis leur mariage, avaient causé une seule fois des événemens qui l'avaient précédé. Voilà l'origine de cette gracieuse convention dont tant de fois on a réclamé l'excuse pour les Pixérécourt et les d'Ennery. Que si l'on veut voir combien ce premier cas est en effet probant, et du même coup s'engager un peu en ce grave sujet, il suffit de relire l'histoire d'Œdipe dans ce naïf *Roman de Thèbes* que M. Constans a si curieusement étudié. « Œdipe et Jocaste vécurent ensemble vingt ans, et ils eurent quatre beaux enfans. Jamais ils ne s'étaient doutés de leur crime ; mais un jour que le roi était au bain, la reine, qui le servait, aperçut des cicatrices profondes à ses pieds. » Ainsi, pour que le chef-d'œuvre de Sophocle subsiste un moment, il faut qu'en vingt années Œdipe n'ait pas pris un bain, ou mieux encore que Jocaste ait eu de lui « quatre beaux enfans » sans avoir jamais vu ses pieds... Allez donc après cela chicaner M. Cadol sur la combinaison d'accidens qui explique l'erreur du comte de Valsay !

Oui, mais ce n'est pas tout que d'être fondé sur une invraisemblance pour mériter d'être mis au rang des mélodrames ; il faut encore renouveler de temps en temps cette invraisemblance et la doubler d'une autre. Il faut, pour gagner ce titre d'habile qu'on donne si légèrement à Sophocle, user de ruses, de roueries, de tricheries menues et grossières, et piper et duper de cent façons le spectateur. Or *Œdipe roi*, une fois commencé, se développe avec une bonne foi et, si je puis dire, avec une bonhomie qui ferait lever les épaules au moins difficile habitué des galeries supérieures du Château-d'Eau. La pièce est bien ordonnée, je n'y contredis pas, mais un peu simple au gré de nos amateurs. Et encore bien ordonnée,.. si l'on y regardait de près ! Pour ne relever qu'une faute, — mais une faute impardonnable et que ni Pixérécourt ni M. d'Ennery n'auraient commise, — le souffleur de l'Ambigu vous dira tout comme Voltaire qu' « Œdipe sachant son sort au quatrième acte, la pièce est alors finie ; que l'attention du spectateur ne va plus qu'en diminuant, et que « les esprits, » les bons esprits du moins, « remplis de terreur au moment de la reconnaissance, n'écoutent plus qu'avec dégoût la fin de la pièce. »

Aussi bien, si l'*Œdipe roi* appartenait à ce genre qu'on est convenu d'appeler du mélodrame, où le choix des situations et la combinaison des événemens importe plus que l'étude des caractères et l'expression des sentimens, il serait singulier qu'on eût attendu jusqu'à ce jour pour le classer ainsi : c'est une opinion justement contraire que nos devanciers, — et quelques-uns parmi eux sont au moins notables, — avaient professée de cet ouvrage en somme assez connu. Non-seulement les Grecs, et peut-être en particulier Sophocle, s'attachaient plus à la vraisemblance des caractères et à l'expression naturelle des sentimens qu'à la qualité des situations où ils supposaient leurs personnages, mais encore l'*Œdipe roi*, entre toutes les pièces de Sophocle, a maintes fois été marqué pour la simplicité de sa conduite et pour la netteté de son action. Il suffit de comparer l'*Œdipe* de Sénèque ou l'*Antigone* d'Alfieri à l'*Œdipe* et à l'*Antigone* de Sophocle, pour voir quels soucis différens occupent le poète grec et un dramaturge selon le goût moderne : une situation pour Sophocle n'est qu'une occasion d'expérience sur un ou plusieurs caractères ; toute l'action n'est que la suite et l'ordonnance de ces occasions ; pour Sénèque, une situation a sa valeur propre, et Alfieri, malgré la sobriété de sa manière, aime l'action pour l'action. Mais encore une fois, *Œdipe roi*, de préférence à tant d'autres chefs-d'œuvre, était regardé jusqu'ici comme le plus clair exemple de la simplicité antique. Racine, qui s'y connaissait et qui connaissait la pièce, — comme en témoignent à la Bibliothèque nationale de Paris et à la bibliothèque de Toulouse les marges de plusieurs exemplaires criblés par lui de coups de crayon, — Racine dit proprement dans la préface de *Bérénice :* « Il y avait longtemps que je voulais essayer si je pourrais faire une tragédie avec cette simplicité d'action qui a été si fort du goût des anciens... Ils ont admiré l'*Ajax* de Sophocle, qui n'est autre chose qu'Ajax qui se tue de regret. Ils ont admiré le *Philoctète*, dont tout le sujet est Ulysse qui vient surprendre les flèches d'Hercule. L'*Œdipe* même, quoique tout plein de reconnaissance, est moins chargé de matière que la plus simple tragédie de nos jours... » Et, auprès d'une tragédie du temps de Racine, de quel poids n'est pas un mélodrame d'aujourd'hui ! Cherchez ce qui se passe dans l'*Œdipe* de Sophocle : rien ou presque rien ; on y découvre les rapports d'événemens antérieurs, et voilà tout.

Supposez le même sujet livré à nos fabricans ; ils vous rendraient un drame en sept tableaux pour le moins, et plus bourré de faits qu'une chronique du moyen âge ; — Prologue : *l'Enfant aux pieds percés;* premier tableau : *le Parricide;* deuxième tableau : *l'Inceste.* — J'en passe et je m'arrête... C'est que nos fabricans ne songent pas, comme disait Racine, que, bien loin que la simplicité soit une marque de peu d'invention « au contraire, toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien, et que tout ce grand nombre d'incidens a tou-

jours été le refuge des poètes qui ne sentaient dans leur génie ni assez d'abondance, ni assez de force pour attacher durant cinq actes leurs spectateurs par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentimens, et de l'élégance de l'expression. » Fénelon, dans sa Lettre à M. Dacier *sur les occupations de l'Académie française*, témoigne que « M. Racine, qui avait fort étudié les grands modèles de l'antiquité, avait formé le plan d'une tragédie française d'*Œdipe*, suivant le goût de Sophocle,.. et suivant la simplité grecque, il n'y eût mis aucune intrigue nouvelle, et surtout aucune intrigue *postiche* d'amour. » Un tel spectacle aurait pu être « très curieux, très vif, très rapide, très intéressant... Il ne serait point applaudi, ajoutait le fin prélat; mais il saisirait, il ferait répandre des larmes, il ne laisserait pas respirer!.. » — C'est justement l'effet que produit aujourd'hui *Œdipe*, nettoyé de « ces heureux épisodes, » dont s'applaudissait naïvement le grand Corneille, quand il se vantait de n'avoir point fait de pièce où il se trouvât tant d' « art » que dans celle-là; de ces épisodes que Voltaire, à son tour, fut contraint d'y glisser, parce que l'actrice qui représentait Dircé dans l'*Œdipe* de Corneille lui dit quand il apporta le sien : « C'est moi qui joue l'amoureuse, et, si on ne me donne un rôle, la pièce ne sera pas jouée; » — c'est l'effet que produit *Œdipe*, enfin restitué, ainsi que Napoléon l'aurait voulu voir, si nous en croyons le *Mémorial*. Il n'est pas « applaudi » comme *le Cid*, parce qu'en France, l'amour seul ravit tous les cœurs au théâtre, — au moins dans un sujet qui le comporte et le réclame; — il n'est pas applaudi, mais « il saisit et ne laisse pas respirer. »

J'ai cité déjà plusieurs fois Voltaire ; son témoignage est particulièrement curieux sur cette question de la simplicité d'*Œdipe;* il la plaignit d'abord, il l'exalta ensuite; toujours il la reconnut. « Corneille, écrit-il dans sans sa quatrième *Lettre sur Œdipe*, sentit que la simplicité, ou plutôt la sécheresse de la tragédie de Sophocle, ne pouvait fournir toute l'étendue qu'exigent nos pièces de théâtre. Il fallait qu'il suppléât par la fécondité de son génie à l'aridité de la matière. » Vous êtes orfèvre, monsieur Josse ! Voltaire écrivait cette lettre peu de temps après que les comédiens l'avaient forcé d'introduire de la galanterie dans son *Œdipe*. Plus tard, dans ses *Remarques sur Œdipe*, il écrivit plus sincèrement : « On parle toujours mal quand on n'a rien à dire. Presque toutes nos tragédies sont trop longues; le public voulait pour ses dix sous avoir un spectacle de deux heures; le parterre voulait des épisodes d'amour... Il semble qu'alors on se fît un mérite de s'écarter de la noble simplicité des anciens, et surtout de leur pathétique... Corneille a voulu intriguer ce qu'il fallait laisser dans sa simplicité majestueuse : tout est perdu dès ce moment. » Et plus loin :

« Tout ce qui a été imité de Sophocle, quoique très faiblement, dans l'*Œdipe*, a toujours réussi parmi nous, et tout ce qu'on a mêlé d'étranger à ce sujet a été condamné. Il faut donc conclure qu'il fallait traiter *Œdipe* dans toute la simplicité grecque. »

Ainsi, pas plus Voltaire que Fénelon ni Racine ne considérait *Œdipe roi* comme une tragédie d'intrigue, ni ne pensait à vanter Sophocle pour son habileté singulière à combiner, monter, et ajuster ensemble tous les ressorts d'un drame. Mettez même que cette habileté soit, comme on l'affirme, indispensable au théâtre et qu'*Œdipe roi* soit construit aussi adroitement que *Diana*, la dernière pièce de M. d'Ennery, nous nous refuserons cependant à louer d'abord ce chef-d'œuvre pour un tel mérite, comme à louer un bel édifice pour la qualité de sa charpente ou une belle personne pour l'excellence de son système osseux. Assurément, il est bon que l'auteur dramatique sache le « métier ; » mais s'il se contente de le savoir, même le mieux du monde, au lieu de bons drames et de comédies, il ne produit que des mélodrames et des vaudevilles. En quel temps, en quel pays cet art d'imaginer et de combiner des événemens a-t-il produit œuvre durable, et s'il faut juger les dramaturges selon qu'ils ont possédé plus ou moins parfaitement cet art, quel poète me citerez-vous qui vaille Victor Ducange ou M. Scribe? Ce n'est pas Sophocle ni nos tragiques; ce n'est pas Aristophane ni Molière. Quoi de plus misérable, au gré d'un régisseur de l'Athénée ou des Bouffes-du-Nord, qu'une intrigue de Molière? La moindre « pochade » aujourd'hui est mieux faite et « plus faite » que *le Bourgeois gentilhomme* et *le Misanthrope*. Est-ce donc Shakspeare qu'on opposera aux maîtres machinistes du théâtre contemporain? *Alas, poor Will!..* Combien misérable, à ce compte, auprès de Caigniez et de Bouchardy, Shakspeare! Qui a parlé de Shakspeare? Savez-vous bien que « la seule pièce dont on lui attribuait jusqu'ici l'invention tout entière se trouve être, en fin de compte, un vaudeville d'actualité ! » Feuilletez, je vous prie, la remarquable *Introduction* et les *Appendices* que M. James Darmesteter vient de joindre à son édition classique de *Macbeth*. Le premier en France, M. Darmesteter communique au public les résultats de l'enquête ouverte en Angleterre par MM. Furnivall et Dowden, chefs de l'école critique, laquelle, au lieu d'accepter l'œuvre entier de Shakspeare « comme un livre révélé, » entreprend de faire, avec discernement et prudence, l'histoire de son génie. Eh bien! écoutez ce rapport et dites si Shakspeare fournit un argument pour notre thèse ou bien contre : « Dans ses premières pièces, dit M. Darmesteter, point de caractères, mais seulement des intrigues; à mesure qu'il avance, les caractères éclatent et dominent l'intrigue. » Voilà, je pense, qui est clair; et si la proposition paraît péremptoire, c'est assez, pour se convaincre qu'elle l'est à bon droit,

de courir aussitôt à l'exemple le plus proche et de suivre le commentaire historique dont l'éditeur accompagne *Macbeth*.

M. Darmesteter nous montre quels élémens offraient au poète l'histoire et la légende, et suivant quel esprit le poète a modifié ces élémens; et il conclut à la fin : « La tradition offrait à Shakspeare une matière dramatique, mais la *matière* seule était dramatique; transformés par Shakspeare, les *caractères* mêmes le deviennent. » — Qui était le Macbeth de l'histoire? « Une sorte de Louis XI écossais, arrivé au trône par le meurtre, mais non par la trahison; ce n'est pas un assassin qui égorge un parent ou hôte sous son toit, c'est un ennemi qui fait périr son rival dans la lutte! Devenu roi, il se montre digne du trône et son règne est pour l'Écosse une ère d'ordre et de prospérité. » Le Macbeth de la légende? Il paraît peu après celui de l'histoire. Pour les partisans du roi vaincu, l'usurpateur n'a pu triompher que par le secours du diable, dont il est apparemment le fils : sa mère fut jadis séduite par le démon; quant à lui, dans un rêve, il vit un jour trois femmes, pareilles aux sœurs de la Destinée, qui lui prédirent qu'il serait roi. Vient un chroniqueur, de fantaisie plus ardente et plus féconde que ses devanciers; au lieu du rêve, il imagine une entrevue avec les trois sœurs. Mais l'entrevue comme le rêve n'est qu'un épisode, un incident, un ornement dans la vie de Macbeth, et le vainqueur de Duncan demeure dans la légende comme dans l'histoire un personnage dont le caractère n'a rien de dramatique. Shakspeare paraît; il s'empare de ces élémens. Il néglige les motifs divers et matériels d'agir qu'avait le Macbeth de la légende comme celui de l'histoire. Il marque, comme point de départ de son drame, la rencontre de Macbeth et des trois sorcières : la prédiction s'enfonce dans l'esprit du héros, « du premier coup, comme une idée fixe; peu à peu cette idée corrompt les autres et transforme tout l'homme; » et le drame n'est tout entier que « le récit d'une monomanie. » Qui parle ainsi? C'est M. Taine. Impossible, j'imagine, de dire plus crûment que *Macbeth*, ce drame où les crimes, les batailles, les révolutions d'état se précipitent, n'est, en dernière analyse, qu'une étude de caractère.

Il serait curieux de faire sur *Œdipe*, si nous en avions le loisir, la même étude, avec l'aide de M. Constans, que nous venons de faire sur *Macbeth* avec l'aide de M. Darmesteter. Nous y verrions que la légende d'Œdipe fut rattachée à l'antique Thébaïde pour expliquer par la malédiction d'un père et par une funeste hérédité la haine des frères ennemis et les crimes qui les environnent. Nous y verrions que le texte primitif de l'oracle parle seulement du parricide et nullement de l'inceste. Nous y verrions encore que l'exil d'Œdipe, après la découverte de son double forfait et sa mort à Colone, après l'imprécation lancée

contre ses fils, furent inventés sans doute par les tragiques athéniens. Suivant la tradition populaire, Œdipe était mort dans sa ville de Thèbes ; seulement, dans ses dernières années, il ne sortait pas de son palais, où il cachait sa confusion, et s'il avait maudit ses fils, c'était pour des raisons frivoles : selon quelques-uns, parce qu'ils lui avaient envoyé pour son repas, au lieu d'un morceau d'épaule, un morceau de cuisse de bœuf, et parce qu'il avait pensé « qu'ils avaient voulu se moquer de sa cécité. » Les tragiques réduisirent ces matériaux populaires à l'étroite unité du drame ; ils enfermaient Œdipe entre un oracle plus rigoureux que celui de la légende et l'exact accomplissement de cet oracle : dans ce champ clos, il dut confesser, pour l'éternel apitoiement des peuples, ce que souffre l'âme d'un homme trop sagace et prospère quand l'orgueil de son bonheur et la fierté de sa science sont rabattus subitement par la force vigilante du destin. Cette confusion est, quoi qu'on dise, tout ce qui nous intéresse et nous émeut : nous regardons le héros plus que les barrières du champ, et nous suivons en cela le vœu du poète : il s'est occupé bien moins des conditions où son personnage est situé que du caractère de ce personnage et de la manière dont ces conditions le modifient.

Je résiste à la tentation de poursuivre cette étude parallèle d'*Œdipe roi* et de *Macbeth*. Cependant il s'y trouverait tel épisode qui ne manquerait pas d'agrément. On pourrait d'abord, pour surprendre et piquer au jeu quelques mythographes de fraîche date, soutenir qu'Œdipe et Macbeth ne sont au fond qu'un même personnage. M. Preller, en effet, prétend qu'Œdipe aveugle est une personnification de l'hiver ; nous nous faisons fort de prouver, d'après de bons auteurs, que Macbeth vaincu par la forêt qui marche est une figure de l'Hiver, du malfaisant Hiver, que domine à la fin la frondaison du mois de mai. Sans trop s'attarder à ces tours de critique amusante, on ferait remarquer que, pour s'introduire et s'acclimater en France, *Œdipe* et *Macbeth* ont eu les mêmes résistances à lasser. Corneille pensait qu'*Œdipe* « ferait soulever la délicatesse de nos dames ; » il en examinait les vices et concluait avec modestie : « J'ai tâché de remédier à ces désordres au moins mal que j'ai dû. » Avec la même sagesse, Ducis, quand il modifia *Macbeth* pour notre scène, essaya de « faire disparaître l'impression toujours révoltante de l'horreur, qui eût certainement fait tomber l'ouvrage, » et il « tâcha d'amener l'âme de son spectateur jusqu'aux derniers degrés de la terreur tragique en y mêlant avec art ce qui pourrait la faire supporter. » Ce même Voltaire qui fit un *Œdipe* et qui, le premier, découvrit Shakspeare à la France, ce même Voltaire écrit dans sa troisième lettre sur *Œdipe* : « Tout cela n'est guère une preuve de la perfection où l'on prétendait, il y a quelques années, que Sophocle avait poussé la tragédie ;.. » et un beau jour il traite Shakspeare de

« saltimbanque qui a des saillies heureuses! » Même sur la scène anglaise, *Macbeth* a paru amendé, adouci, affadi par ce Davenant, qui se disait fils de Shakspeare, — à peu près comme chez nous *Œdipe* ne fut longtemps admis que revu, corrigé, mitigé par des experts. Enfin *Œdipe* et *Macbeth* ont triomphé presque en même temps à Paris et par le même homme : c'est en 1858 que M. Jules Lacroix fit représenter pour la première fois à l'Odéon sa traduction d'*Œdipe;* c'est à l'Odéon, en 1863, qu'il fit jouer avec un succès égal sa traduction de *Macbeth.*

Mais surtout il y aurait un curieux chapitre de philosophie théâtrale à écrire sur l'une en particulier des causes qui gênèrent d'abord chez nous et peut-être en Allemagne le succès de *Macbeth.* Celle-là plus que toute autre a nui longtemps et nuit encore en France à la popularité d'*Œdipe ;* il faut, avant de finir, y toucher, au moins pour expliquer le malaise dont le public, malgré les exhortations des lettrés, ne peut se défendre en écoutant et même en admirant *Œdipe.*

Les Français, et surtout les Français réunis au théâtre, ont toujours mis et maintiennent au nombre des libertés nécessaires la liberté morale, — la seule, au demeurant, qui légitime toutes les autres. — En outre, et par une suite logique de cette vieille habitude, ils sentent partout et plus qu'ailleurs au théâtre, un impérieux besoin de justice distributive. Libre arbitre, récompense et châtiment : ainsi peut se résumer le cahier de leurs exigences morales, qui devrait être déposé pour l'instruction des dramaturges, à l'entrée de chaque salle de spectacle, sur le bureau du contrôleur. Il n'entrerait pas dans la cervelle d'un spectateur du Gymnase qu'après quinze ans de libertinage, le héros de *la Joie de la maison* eût pu contracter des vices qui l'empêchassent de se convertir ; et le public du Château-d'Eau jetterait les débris des banquettes à la tête de Catherine la Bâtarde plutôt que de laisser ses crimes impunis après minuit. Voilà pourquoi Ducis avait voulu qu'à la fin Macbeth abdiquât en faveur de Malcolm et se dénonçât lui-même ; voilà pourquoi Schiller, par un scrupule qu'approuverait le parterre français, a enjoint aux sorcières de réserver le libre arbitre de son héros. Ce n'est pas que Macbeth, dans Shakspeare, soit traîné malgré lui au crime par la tyrannie des sorcières : leur prédiction n'a pas le pouvoir de lui imposer sa passion ; elle n'est qu'une occasion où cette passion s'éveille, et dès lors, si Macbeth n'est pas libre, ce n'est pas parce qu'une puissance extérieure le mène, c'est parce qu'il est le jouet d'une fatalité intime. Cette conception de Shakspeare est vraisemblable et humaine ; elle satisfait à la fois la poésie et la science, mais elle choque les habitudes du public français. Eh bien ! la concepception grecque, moins éloignée au fond de notre philosophie usuelle, nous trouble d'abord autant et peut-être davantage. Œdipe, comme

tout Hellène, est libre, et voilà qui nous convient; mais, comme tout Hellène, il est borné par l'inévitable Némésis dans l'exercice de sa liberté. Il accomplit volontairement des actes qui se trouvent ensuite être des crimes et des crimes punis comme tels par la nécessité réparatrice de l'ordre. Ainsi donc il est libre, et pourtant ses actes, en tant que motifs d'être puni, ne sont pas, si je puis dire, les gestes de sa liberté. D'ailleurs, il est à la fin plus durement puni que ne méritaient ses fautes, d'après nos idées modernes : par là il devient pour nous un objet de scandale plus encore que de pitié. Je n'entreprends pas d'éclaircir ici les rapports de la nécessité, de la puissance divine et de la liberté humaine selon la religion et la philosophie des Grecs : d'autres l'ont fait ailleurs et mieux que je ne saurais faire. Pour trancher cette question, je conclurais volontiers comme Thésée, dans l'*Œdipe* de Corneille, après son discours à Jocaste sur le libre arbitre et les oracles :

> N'enfonçons toutefois ni votre œil ni le mien
> Dans ce profond abîme, où nous ne voyons rien.

Retenons seulement que le public, justement parce qu'il n'y voit pas clair dans ces abîmes, n'admire pas Œdipe sans un sentiment d'inquiétude.

Faut-il espérer que, par le progrès de l'enseignement classique, ces vieilles conceptions nous deviendront moins étrangères? J'avoue que si l'orchestre et le parterre devaient quitter pour une autre leur philosophie à la française, je souhaiterais, moi chétif, de leur voir prendre la philosophie de Shakspeare plutôt que celle de Sophocle : elle serait plus profitable peut-être à l'entente des belles-lettres et de l'art dramatique sur ce terrain choisi de l'étude des caractères. Les auteurs pourront mener les caractères jusqu'au bout et sans les faire fléchir vers des dénoûmens méprisables, quand le public admettra, que « les actes et les pensées de l'homme ne sont pas comme les flots de la mer agités au hasard. » La comparaison est de Schiller, — de ce Schiller qui ménageait le libre arbitre de Macbeth au détriment de son caractère ; — et il ajoute ces paroles qui pourront servir de devise aux dramaturges de l'avenir : « Si j'ai d'abord sondé le cœur d'un homme, je connais à l'avance sa volonté et ses actes. » Ainsi fassent nos écrivains, plutôt que de chercher la gloire de Sophocle sur les traces de Pixérécourt : c'est la grâce que je leur souhaite, et je gage que M. d'Ennery, dans sa conscience, ne me blâmera pas.

LOUIS GANDERAX.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 septembre.

Ce que le vote du 21 août avait décidé dans la plus grande partie de la France, le vote complémentaire du 4 septembre ne l'a pas modifié. Quelques coups de scrutin de plus ne font rien à l'affaire. Ils ne changent ni les résultats généraux ni le caractère de cette manifestation du suffrage universel, désormais complète. Pour cette fois, l'œuvre du pays, des électeurs, est bien finie : reste maintenant l'œuvre des élus, des assemblées et du gouvernement, de tous ceux qui peuvent se dire les mandataires légaux de l'opinion présente de la France, qui, ayant conquis la majorité et la puissance, ont aussi la responsabilité.

Au premier moment, les nouveau-venus, les impatiens ont paru croire qu'il fallait sans plus de retard marcher au pas de charge dans la voie ouverte par les élections victorieuses, qu'il n'y avait rien de plus nécessaire et de plus simple que d'en finir avec l'ancienne chambre, qui a encore quelques semaines d'existence légale, pour arriver aussitôt à la réunion du nouveau parlement, à la formation d'un ministère de la majorité triomphante. On allait un peu vite dans des combinaisons de fantaisie. M. le président de la république, qui est en villégiature à Mont-sous-Vaudrey, est moins pressé d'employer les grands moyens et ne paraît pas avoir senti la nécessité de mettre en mouvement le sénat pour prononcer la dissolution de l'ancienne chambre avant l'heure marquée par la légalité constitutionnelle. Le ministère, lui non plus, n'est nullement impatient de donner la démission qu'on lui demande, de s'effacer devant le grand ministère dont on prophétise sans cesse l'avènement. Bref, l'idée de précipiter les choses par des mesures extraordinaires a eu peu de succès. Tout concourt à laisser un intervalle, ce qu'on appellera, si l'on veut, une trêve de raison et de réflexion, entre les élections qui viennent de s'accomplir et la réunion régulière des chambres. Elle ne serait point après tout inutile; elle serait, au contraire, bienfaisante, cette trêve de discussion,

si elle donnait le temps de se reconnaître, de dégager le sens vrai de ces élections, de comprendre enfin qu'on ne fait pas de la politique avec des programmes trompeurs et des représailles de parti.

Non, en vérité, ce ne serait pas du temps perdu si, avant d'aborder une législature nouvelle, destinée sans doute à être décisive pour la république, on s'étudiait à démêler ce que cette grande masse anonyme de la nation a voulu et ce qu'elle n'a pas voulu. C'est le malheur de ces combats d'opinion livrés autour d'un scrutin, de devenir l'occasion ou le prétexte d'une sorte d'émulation de violence, de prêter aux exagérations. Des comités, qui le plus souvent se nomment eux-mêmes, s'arrogent un droit de direction et tracent des programmes, où ils inscrivent tout ce qu'ils ont recueilli dans des polémiques passionnées ou banales, qui sont censés aussitôt être l'expression de l'opinion d'un parti, d'une région électorale. On est candidat, on souscrit à ces programmes sans s'inquiéter de ce qu'ils contiennent de chimérique, d'excessif ou de puéril, on ne veut pas se laisser dépasser et paraître marchander les réformes républicaines. On accepte tout, et en définitive, le lendemain, lorsqu'on a la victoire, on s'aperçoit que tous ces programmes qui survivent à la lutte, qui se sont multipliés à l'infini, qui parlent à tout propos de réformes, ne répondent ni aux vœux ni aux besoins réels du pays. Ce n'est point sans doute que, dans certaines conditions, une politique réformatrice ne puisse être aussi utile qu'opportune et que des esprits libres aient à en désavouer la pensée ; mais évidemment il y a réformes et réformes. Il y a les réformes vraies, pratiques, sérieuses, qui seraient un bienfait pour le pays ; il y a aussi les prétendues réformes qui ne sont qu'un artifice de parti, un moyen d'agitation, une fantaisie de bouleversement sous une apparence de démocratie. Préparer avec maturité une réorganisation judiciaire assurant à tous une justice intègre, indépendante, moins compliquée et moins onéreuse, remettre l'ordre dans un état militaire dont les événemens d'Afrique ont fait éclater les incohérences et les faiblesses, ramener l'économie dans les finances, en préparant les dégrèvemens possibles, en ménageant le crédit, simplifier une administration viciée par toutes les traditions discrétionnaires, oui, certes, on le peut : ce serait de la politique réformatrice dans le vrai sens, pour le bien public. Commencer, au contraire, par mettre la constitution en doute par une menace de révision, rechercher une vulgaire popularité en promettant des réductions de service militaire, qui ne feraient qu'ajouter à la confusion, agiter toutes ces questions délicates de réorganisation judiciaire pour arriver à des déplacemens de magistrats, dans un intérêt de parti, avoir pour tout secret financier l'impôt sur le revenu ou l'emprunt en permanence, proposer tout cela bruyamment, non, ce n'est plus de la politique réformatrice : c'est de la politique d'agitation factice, et c'est là justement qu'éclate la disproportion

entre tous ces programmes de fantaisie ou de circonstance et les sentimens réels du pays.

S'il y a une chose évidente, en effet, c'est que le pays, dans son ensemble, est à peu près indifférent pour tous les programmes qu'on représente comme l'expression de son opinion. Il n'a seulement pas songé un instant à cette révision de la constitution dont les esprits remuans se sont épris tout à coup, et ce qui est vrai de la révision constitutionnelle ne l'est guère moins de tout le reste. Où a-t-on vu, en dehors des cercles où se fabriquent les programmes, le signe d'une passion un peu vive, à demi sérieuse, pour ces révolutions de la magistrature, pour ces guerres de secte qu'on promet de continuer dans l'enseignement comme dans les affaires religieuses, pour toute cette politique d'agitation et de réformes universelles? La vérité est que, depuis longtemps, la France en votant pour la république est infiniment plus calme, plus modérée que ceux qui prétendent la conduire au nom de la république. Et M. Gambetta, qui est après tout un politique habile à observer l'opinion, a bien dû saisir cette disposition générale du pays, puisqu'il croit utile d'en tenir compte dans ses récens voyages du lendemain du scrutin, dans ces nouveaux discours par lesquels il continue sa campagne. Élu laborieusement le 21 août à Belleville, vaincu aux ballottages du 4 septembre dans la personne du candidat qu'il avait laissé pour le remplacer à Charonne, passablement secoué dans la bourrasque électorale, M. le président de la chambre des députés prend sa revanche à Évreux, à Honfleur, surtout au Neubourg, où il est allé assister à l'inauguration de la statue du vieux Dupont (de l'Eure). M. Gambetta, on peut le croire, se sent plus à l'aise au Neubourg qu'à Belleville. Il a retrouvé les ovations sur son chemin, et il multiplie les discours où de tribun véhément, il s'essaie à devenir modéré, presque conservateur. Ce n'est plus tout à fait le langage de l'Élysée-Ménilmontant. Nous ne prétendons pas que M. le président de la chambre ait changé d'idées et d'opinions depuis quelques semaines, que, dans sa marche vers le pouvoir, il ait laissé en route une partie de la politique qu'il proposait à ses électeurs avant le scrutin. Il n'est pas moins clair qu'il s'est un peu calmé, qu'il semble être redevenu tout à coup un autre orateur, un autre politique.

C'est merveille de l'entendre aujourd'hui prodiguer les conseils de prudence à ceux qu'il a enflammés de sa parole. On doit bien l'en croire, puisqu'il l'a dit ces jours passés au Neubourg et à Évreux, puisqu'il a cru devoir donner une certaine solennité à cette dernière consultation. Il ne s'agit pas, dans la politique qu'il prétend suivre, de tout tenter à la fois, de prendre trop à la lettre tous les programmes d'élections. A vouloir aborder trop de problèmes, on risquerait « d'aboutir à l'impuissance, à la division, à la confusion et à la lassitude du pays. Oh! sans doute, on ne doit pas reculer, et surtout avoir l'air de recu-

ler; on ne doit pas non plus aller trop vite. La première condition est de marcher d'une manière pondérée et mesurée. » M. le président de la chambre ne cesse de répéter qu'il y aurait « grand péril à se porter trop en avant de l'opinion, » qu'il faut bien se garder de violenter le pays en lui imposant « des réformes qui pourraient être admirables sur le papier, mais qui seraient tout simplement un point d'appui donné à la réaction. » Aux yeux de l'orateur consultant du Neubourg, la république, désormais assise, doit être réformatrice, mais nullement niveleuse ou chimérique. « Réformatrice veut dire simplement qu'à force d'études, de compétence, il faut étudier les problèmes et les résoudre avec calme, patiemment et graduellement, car ce que la France veut, c'est qu'on lui assure la confiance et la sécurité dans l'avenir... » M. Gambetta parle en sage, et il donne l'exemple de la prudence en ajournant indéfiniment le scrutin de liste. Le discours du Neubourg est un programme de modération; mais alors, pourquoi les programmes de Tours et de Belleville à la veille du scrutin? Pourquoi M. le président de la chambre a-t-il commencé par donner lui-même l'autorité de son nom et de son patronage à ces projets de révision constitutionnelle auxquels personne ne songeait? Pourquoi s'est-il plu à énumérer dans ses harangues électorales toutes ces questions, toutes ces réformes qu'il semble ne plus croire aussi urgentes? Comment expliquer tant de modération aujourd'hui après tant d'ardeurs et d'imprudences de parole il y a un mois? On en conviendra, ces discours de Tours et de Belleville sont une singulière préparation au discours du Neubourg; le discours du Neubourg, d'un autre côté, est un singulier épilogue aux discours de Belleville et de Tours. Ces contradictions restent le secret d'un esprit qui, en s'approchant du pouvoir, finit peut-être par comprendre qu'on ne gagne rien à tout agiter. Dans tous les cas, par le langage qu'il vient de tenir, M. Gambetta est le premier à constater que ces programmes auxquels il a paru se rallier pourraient bien dépasser la mesure des sentimens, des vœux et des intérêts du pays.

Au fond les programmes sont des programmes, et le pays n'a entendu donner à personne un mandat d'agitation indéfinie. C'est d'autant plus vrai qu'il suffit d'observer les récentes élections dans leur ensemble pour saisir une fois de plus un fait qui peut donner à réfléchir, qui a sa signification morale, son poids, sa valeur déterminante dans le choix d'une politique. Assurément, à ne prendre les derniers scrutins du 21 août et du 4 septembre que dans ce qu'ils ont de plus palpable, dans l'inexorable réalité des chiffres, les résultats sont clairs et évidens. Les républicains de toutes les nuances ont une majorité considérable. Ils entreront dans la chambre nouvelle au nombre de 450, et, défalcation faite des irréconciliables du radicalisme, ils formeront encore une masse parlementaire de plus de 400 députés. Légale-

ment ils ont les droits du règne, ils sont les maîtres de tout; ils peuvent se dire les représentans de la souveraineté nationale, les mandataires incontestés du pays qui les a élus. Oui, sans doute, le scrutin a prononcé; mais en même temps qu'on serre de plus près les élections, qu'on examine cet autre fait qui ne laisse pas d'être caractéristique et d'avoir sa gravité. Sauf dans certaines régions, livrées à une perpétuelle incandescence, et dans des villes populeuses, aux opinions toujours avancées, dans une multitude de circonscriptions, au nord et au sud, à l'est comme à l'ouest, le candidat de l'opposition et le candidat républicain marchent presque du même pas. Souvent il n'y a entre eux qu'une petite différence de voix. On retrouve à chaque instant cette proportion de 9,000 à 8,000 voix, de 6,000 à 5,000 voix, et il n'est pas rare de voir la différence tomber à 200 ou 300 voix. Il est tel arrondissement, réputé républicain, donnant une majorité marquée à un candidat républicain, et où un légitimiste pur arrive néanmoins à obtenir jusqu'à 6,000 suffrages. C'est un phénomène qui se reproduit assez fréquemment dans les diverses parties de la France. Qu'en faut-il conclure? C'est qu'en dépit de tout, le pays reste assez partagé. La minorité peut être vaincue, elle ne désarme pas; elle persiste, elle forme une masse assez imposante. Les milliers de voix qui se rallient à l'opposition, sans parler de près de trois millions d'abstentions, ne sont pas toutes contre la république, si l'on veut, elles ne menacent pas le régime établi; elles signifient du moins qu'il y a des mécontentemens, des défiances qu'on n'a pas su dissiper ou apaiser, qu'il y a une notable portion de Français qui sent toujours le besoin de protester contre certains actes et contre une certaine direction de politique. Cela veut dire que la question n'est pas aussi définitivement tranchée qu'on le croit, que le pays est assez partagé pour que ce phénomène persistant, invariable, soit toujours à considérer dans les délibérations publiques.

Les républicains ont la majorité, dit-on, c'est le droit des majorités d'imposer leur volonté, de gouverner avec leurs idées et leurs opinions, de pousser jusqu'au bout la réalisation de leurs programmes. C'est possible. Vous avez la majorité dans le parlement, peut-on dire aux maîtres du jour; vous avez le gouvernement avec ses prérogatives et ses avantages; vous avez la loi et la force, les ministères et les magistratures, la feuille des bénéfices pour tous les emplois, y compris les gendarmes; vous avez le pouvoir de modifier la législation, de manier tous les ressorts de l'administration, de l'état. Soit, on ne dit pas le contraire. S'ensuit-il que, dans un régime qui a l'ambition d'être un régime libre, qui dans tous les cas, par son nom même, est censé être le régime de tout le monde, la majorité ait le droit de traiter en vaincues ou en ennemies des minorités qui, après tout, sont une portion vivante du pays? Les minorités existent, les élections en révèlent la persistance

et la force. Est-ce qu'il y aurait de la justice ou de la prévoyance à faire comme si elles n'existaient pas, à ne tenir compte dans la politique ni des vœux, ni des traditions, ni des croyances, ni des intérêts qu'elles représentent?

A procéder avec cet esprit d'exclusion et d'infatuation, on ferait tout simplement acte de secte dans les affaires religieuses, acte de despotisme dans les affaires politiques. Si le droit d'un parti victorieux allait jusque-là, quelle différence y aurait-il pour de simples citoyens entre l'omnipotence d'une majorité et l'absolutisme d'un prince ou d'un dictateur? Le résultat serait le même. Ce serait la tyrannie d'un parti au lieu d'être la tyrannie d'un maître unique. Ce serait toujours l'exclusion et l'oppression des minorités dispersées à la surface de la France. — M. Gambetta, dans la phase nouvelle où il est entré par son discours du Neubourg, voit bien ou a bien l'air de voir quelque chose de tout cela, lorsque, cherchant à lire sur « cette carte électorale si découpée, si tronçonnée, » à laquelle il fait allusion, il parle des « intérêts rivaux dans le pays, des variétés de mœurs depuis le nord jusqu'aux rives de la Méditerranée et de l'est à l'ouest... » Il semble bien, à travers les fumées du triomphe, entrevoir un peu de vérité, lorsqu'il dit : « Vous avez vu que pendant que la France était transportée du même mouvement pour assurer le succès de l'idée la plus complète, la plus rationnelle, il y avait des points dans cette même France qui, au contraire, semblaient résister à ce même mouvement. » Et dans ce fait justement observé il voit une « indication, » qu'il ne faut pas négliger, un conseil de modération. Rien de mieux. Seulement M. Gambetta s'arrête à mi-chemin, ou il est encore la dupe d'une illusion, quand il réduit tout à une affaire de temporisation et de méthode, quand il se figure qu'il suffira d'aller moins vite, de procéder avec une certaine diplomatie, pour user les résistances, et réussir là où les républicains des autres époques ont échoué. Ce n'est pas seulement une question de méthode, ou du moins la modération plus ou moins habile de la méthode ne suffirait pas sans la modération des idées. Puisque M. Gambetta s'est mis en route, ce qu'il a de mieux à faire, c'est d'aller jusqu'au bout, de prendre les derniers scrutins pour ce qu'ils sont, pour un succès, mais aussi pour un avertissement, de reconnaître que la seule politique à dégager des élections est celle qui consiste à respecter les minorités dans leurs droits, à mettre la majorité en garde contre ses propres entraînemens, à concilier la république avec des croyances et des intérêts toujours puissans en France.

Qu'un certain courage soit nécessaire pour résister, non-seulement à des passions extrêmes de radicalisme, mais encore à de vieux préjugés républicains, nous ne l'ignorons pas. A vouloir garder l'indépendance dans la mesure, on risque parfois sa réélection quand on est député. Il est certain que le suffrage universel est un souverain plein

de fantaisies, qu'il n'aime ni la mesure ni l'indépendance, et que ceux qu'il préfère ne sont pas toujours les plus modérés ou les plus éclairés; il est assez souvent la dupe de lui-même et de ceux qui savent le flatter; sans être porté à la violence, il vote quelquefois pour les violens, et ses injustices sont aussi inexplicables que ses faveurs. Pourquoi, entre autres victimes des dernières élections, a-t-il exclu de la chambre nouvelle des hommes comme M. Étienne Lamy, comme M. Bardoux? M. Lamy est cependant un républicain avéré. Le jeune député qui a longtemps représenté Saint-Claude a de plus montré un esprit ferme autant qu'instruit, une parole nette et habile, un talent élevé dans des discussions de plus d'un genre. Il était un des plus brillans dans la nouvelle génération parlementaire. Oui, sans doute, tout cela peut être vrai, mais il paraît qu'aux yeux d'une certaine classe de républicains de Saint-Claude et même d'ailleurs, M. Étienne Lamy a d'assez grands crimes sur la conscience. Il a été contre l'article 7, contre les décrets du 29 mars, contre la politique qui « refusait hier aux moines la qualité de citoyen rendue en même temps aux incendiaires et aux assassins de la commune. » Il a la naïveté de penser encore aujourd'hui, comme il pensait à l'époque où il a été élu pour la première fois, que « la république ne doit servir les passions de personne et doit consacrer le droit de tous. » Vaincu au 21 août, M. Étienne Lamy n'a pas voulu prolonger l'épreuve jusqu'au ballottage du 4 septembre. Il s'est retiré avec le sentiment que, dans les luttes soutenues pour la justice, la défaite a des espérances certaines, que les isolés de la veille sont les précurseurs du lendemain. Voilà certes une grande victoire pour la république! M. Bardoux, lui aussi, reste un des vaincus du scrutin. Il n'a pas été plus heureux que M. Lamy, et, par une coïncidence singulière, il a échoué devant un radical obscur au moment même où il montrait son talent dans le livre sur *le Comte de Montlosier et le Gallicanisme*, dont les pages les plus saillantes ont paru dans cette *Revue*. Mais aussi quelle idée a eue M. Bardoux d'écrire un livre, de montrer les qualités d'un esprit cultivé et distingué, de rester fidèle au libéralisme intelligent dont il s'est toujours inspiré dans les assemblées? Ce qui est certain, c'est que des hommes comme M. Bardoux, M. Lamy, sont faits pour le parlement, qu'ils pourraient être singulièrement utiles, surtout dans un moment où la politique de la France est tout entière en jeu, où s'agitent tant de questions sur lesquelles la chambre nouvelle aura nécessairement à se prononcer.

Ce ne sont point en effet les affaires qui manquent ou qui vont manquer, affaires intérieures, affaires militaires ou diplomatiques et, entre toutes, la plus compliquée, la plus délicate est certes cette question de paix ou de guerre qui ne cesse de s'agiter en Afrique, dans la Tunisie comme dans les provinces algériennes. Que se passe-t-il réellement sur ces rives africaines de la Méditerranée? Le fait est qu'on ne sait pas

bien si c'est la paix ou la guerre et qu'on démêle seulement de loin, à travers toutes les obscurités officielles, une situation dont la gravité se révèle de temps à autre par des accidens violens. Les événemens marchent tout seuls, et s'ils ont été suspendus par le Rhamadan, toujours religieusement observé dans le monde arabe, ou par la saison qui a pu ralentir momentanément l'action des forces françaises, l'agitation semble se raviver de toutes parts, de Tripoli jusqu'au Maroc. D'un côté, il est bien clair que le traité du Bardo, tout en réglant diplomatiquement les nouveaux rapports du bey de Tunis avec la France, n'a eu jusqu'ici d'autre effet que de nous laisser tous les embarras d'une occupation laborieuse, d'une conquête plus ou moins déguisée. Depuis deux mois, en réalité, la situation de la régence n'a fait que s'aggraver par la décomposition de ce qui restait de gouvernement, par l'insurrection organisée de la plupart des tribus indigènes, par une sorte de mouvement croissant qui a éclaté sur tous les points, qui, dans ces derniers temps, est allé jusqu'à menacer Tunis, mouvement d'autant plus redoutable qu'il est enflammé par le fanatisme religieux. Ce n'est pas avec ses forces que le bey aura raison de ces soulèvemens; les soldats du bey sont des contingens envoyés aux insurgés, et c'est ainsi que nos troupes se trouvent entraînées par degrés dans une série de fatigantes entreprises. Récemment, au milieu de toutes ces opérations, plusieurs de nos colonnes se sont trouvées assez sérieusement engagées, si ce n'est compromises. Elles ont besoin de secours avant d'aller plus loin, tandis qu'une autre partie de nos forces est occupée à couvrir Tunis contre des incursions toujours menaçantes. Bref, la régence tout entière est à pacifier ou à conquérir. D'un autre côté, les affaires sont loin d'être rassurantes dans le sud de la province d'Oran, où tout reste en suspens, et par une complication de plus, dans la province de Constantine, l'hostilité des indigènes se manifeste, non pas précisément jusqu'ici par des prises d'armes, mais par d'immenses incendies qui se multiplient et qui ne sont évidemment qu'une des formes de l'insurrection. Le dernier mot de toute cette situation est un ébranlement visible, une incertitude qui ne laisse pas d'éveiller en France une certaine anxiété, au moins de vives préoccupations. Ce n'est point sans doute qu'il faille en croire ce pessimisme par trop sombre qui voit déjà la domination française menacée en Afrique; cela veut dire simplement qu'on se trouve en face de sérieuses difficultés d'une œuvre complète de pacification à reprendre.

Comment avoir raison de ces difficultés? qu'a-t-on fait jusqu'ici pour dominer cette crise après avoir négligé d'en empêcher l'explosion? Le malheur est que, soit par des considérations d'intérêt électoral, soit par inexpérience ou imprévoyance, on a semblé craindre de s'avouer à soi-même, d'avouer au pays la gravité des choses et que, faute de se rendre un compte exact d'une situation qui se présentait avec les

caractères les plus sérieux, on n'a rien fait avec à-propos. On est allé à l'aventure, ne voyant le mal que d'une manière incomplète et n'opposant au danger, à mesure qu'on l'entrevoyait, que des moyens insuffisans, décousus ou tardifs. Disons le mot : dans une affaire où il y avait à déployer à la fois l'action militaire et l'action politique, on n'a pas été plus heureux dans les mesures militaires que dans les mesures politiques. Non, malheureusement, on n'a été bien inspiré ni dans l'organisation primitive du corps expéditionnaire de la Tunisie ni dans le rappel prématuré d'une partie de ce corps, ni dans le renvoi presque immédiat en Algérie de ces mêmes troupes qu'on venait de rappeler. Le résultat le plus clair du système qui a été suivi, si tant est qu'il y ait eu un système, a été d'affaiblir les corps laissés en France sans donner aux chefs employés en Afrique les moyens dont ils auraient besoin. Encore aujourd'hui, malgré d'incessans envois de troupes expédiées de tous côtés, est-il bien sûr qu'il y ait en Algérie des forces suffisantes à la disposition du nouveau gouverneur militaire, M. le général Saussier?

Les moyens politiques ne sont pas plus heureux; mettons de côté, si l'on veut, ces rigueurs dont viennent d'être frappés les indigènes à l'occasion des incendies de la province de Constantine. Le seul acte politique sérieux est le décret tout récent qui rattache complètement les services civils de l'Algérie aux divers ministères de la métropole. L'organisation qui existait jusqu'ici, qui répartissait les services entre le gouverneur-général et les ministres de Paris, cette organisation était sans doute elle-même assez arbitraire et créait une certaine confusion de responsabilité et d'action. Elle était certes défectueuse, elle n'a peut-être pas peu contribué à la crise d'aujourd'hui. Malheureusement le nouveau décret ne touche pas au vrai mal, et n'améliore guère la situation de l'Algérie. Ce n'est là qu'un palliatif conçu sous une fausse inspiration. C'est l'éternelle erreur ou l'illusion de ceux qui refusent de se rendre à la réalité, qui ne peuvent arriver à reconnaître que l'Algérie est encore dans des conditions où elle ne peut être complètement assimilée à la métropole, à des départemens français, où elle a besoin d'une forte organisation appropriée à sa situation et à ses intérêts. Il faudrait prendre bien garde aussi à ne pas fatiguer le pays par de fausses manœuvres pour le laisser un jour ou l'autre surpris et justement irrité en face de déceptions qu'il n'aurait pas méritées.

Le monde est sans doute au repos par ces jours d'automne. La politique européenne n'en a pas moins ses incidens, dont quelques-uns peuvent avoir une certaine signification. L'Allemagne est particulièrement occupée aujourd'hui de deux faits qui ne laissent pas d'avoir leur importance, et d'être caractéristiques au point de vue de la direction générale des affaires de l'empire. On a parlé assez fréquemment dans ces derniers temps des voyages de quelques souverains, notamment

d'une visite que le roi d'Italie aurait l'intention de rendre à l'empereur d'Autriche, et les conjectures de toute sorte n'ont pas manqué à l'occasion de ce projet. On avait moins parlé de l'entrevue de l'empereur d'Allemagne et de l'empereur Alexandre III de Russie. L'empereur Guillaume est allé récemment à Dantzig, où il devait passer une revue des troupes allemandes; il était accompagné de M. de Bismarck. Le jeune tsar héritier d'Alexandre II s'est rendu de son côté à Dantzig, accompagné des principaux de ceux qui semblent appelés à représenter la politique du nouveau règne. Cette rencontre n'avait en elle-même rien d'extraordinaire; elle a paru cependant un peu inattendue et les commentaires ont recommencé. Les uns se sont hâtés de considérer l'entrevue de Dantzig comme le meilleur moyen de dissiper les nuages qui ont pu se lever par instans depuis quelques années entre les deux empires et comme une garantie nouvelle pour la paix européenne ; les autres, plus ombrageux ou plus imaginatifs, ont presque vu dans cette rencontre le signe d'une nouvelle phase diplomatique, d'un rapprochement dont l'Autriche pourrait avoir à s'inquiéter. C'est aller un peu vite et donner sans doute une signification un peu exagérée à la visite rendue par le jeune tsar à son oncle impérial de Berlin. M. de Bismarck n'est pas vraisemblablement allé à Dantzig pour inaugurer une nouvelle campagne de diplomatie, pour substituer soudainement à l'alliance qu'il a nouée avec l'Autriche une alliance avec la Russie; aucune circonstance récente et visible ne paraît avoir modifié la direction de ses pensées. Seulement le chancelier est un politique qui aime à garder la liberté de ses mouvemens et de ses évolutions entre les cabinets pour mieux maintenir son autorité, et ce qu'il fait dans ses rapports avec les puissances européennes, il le fait tout aussi bien dans les affaires intérieures, dans ses rapports avec les partis, avec son parlement. Il poursuit à travers tout la réalisation de son idée, qui est d'affermir, d'organiser l'empire à sa manière, selon ses vues, sans craindre de changer d'alliés ou de paraître plus ou moins se désavouer momentanément.

Ce qui se passe aujourd'hui dans la politique intérieure de l'Allemagne en est un exemple de plus et a certainement, sous plus d'un rapport, autant d'importance que le voyage de Dantzig. Par une coïncidence qui n'a sans doute rien de fortuit, les élections du Reichstag, définitivement fixées au 27 octobre, ont été précédées d'une de ces évolutions devant lesquelles le chancelier allemand ne recule pas quand il y voit quelque intérêt. Ce n'est point d'hier, à vrai dire, que M. de Bismarck paraît en avoir assez de cette guerre du *Culturkampf*. Déjà, l'an dernier, il avait présenté au parlement un projet qui tendait à adoucir quelques-unes des dispositions les plus dures des fameuses lois de mai, qui permettait de reconstituer le culte catholique désorganisé depuis des années. Le projet est resté en chemin;

le chancelier n'en a pas moins gardé sa pensée, sauf à en poursuivre la réalisation par d'autres moyens, au besoin par sa propre autorité, et pour le succès de ses efforts, il a rencontré au Vatican un pape à l'esprit éclairé et fin, disposé à se prêter aux transactions nécessitées par les circonstances. C'est par un ancien secrétaire de l'ambassade allemande auprès du saint-siège, M. Schlœsser, que le rapprochement paraît avoir été préparé, et d'une négociation qui a duré quelques mois, qui a été plus d'une fois interrompue, puis reprise, il est résulté ce qu'on pourrait appeler des préliminaires de paix. Le premier acte ostensible de la pacification a été la nomination du docteur Korum, chanoine de Strasbourg, à l'évêché de Trèves. Le docteur Korum, à ce qu'il semble, n'a point accepté sans avoir beaucoup hésité ni surtout sans avoir obtenu l'aveu du Vatican. Il a fini par se décider, il s'est rendu à Varzin auprès du chancelier, il a été présenté par l'empereur, et la nomination officielle de l'évêque de Trèves, signée par le souverain, est désormais un fait accompli. Maintenant c'est l'archevêché de Cologne qui va être pourvu et l'ecclésiastique destiné à occuper ce siège est déjà désigné. D'autres évêques, dit-on, seraient nommés successivement dans les divers diocèses. L'épiscopat ainsi constitué s'occuperait de réorganiser dans les mêmes conditions le service du culte catholique à tous les degrés de la hiérarchie. Quelles sont en réalité les conditions de cet accord nouveau entre l'état et l'église en Allemagne, entre l'empire et le Vatican? Ici règne encore un certain mystère. Il est bien clair qu'on ne pouvait pas demander au souverain pontife et au clergé catholique allemand de reconnaître explicitement des lois contre lesquelles ils ont toujours protesté, qu'ils n'ont cessé de considérer comme une atteinte à l'indépendance religieuse, et, de son côté, l'Allemagne ne pouvait pas rétracter absolument ce qu'elle a fait, ce qu'aucun parlement n'a encore défait. Il est vraisemblable qu'on s'est tiré d'affaire en évitant de rien préciser, que les ecclésiastiques entrés en dignité ont dû se borner, avec l'assentiment du souverain, à une déclaration platonique et générale de respect pour les lois de l'état. Pour la nomination des évêques, l'expédient de transaction consiste à peu près en ceci : le gouvernement accepte le candidat désigné par le saint-siège et le candidat désigné, de son côté, doit adresser une demande directe à l'empereur pour être reconnu dans son titre. Après ces premiers actes par lesquels se révèle une entente évidente, il est difficile que la paix religieuse ne soit pas conclue d'une manière plus ou moins complète, plus ou moins définitive. Et maintenant, à ce prix, le chancelier obtiendra-t-il dans le parlement les voix des catholiques? Ce qui est certain, c'est que M. de Bismarck est un terrible homme : il choisit justement l'heure où nos républicains français lui prennent ses vieilles armes de guerre contre l'église pour signer la paix religieuse!

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE

La Banque d'Angleterre n'a pas eu à élever le taux de l'escompte depuis le commencement de septembre, contrairement aux prévisions qu'autorisait l'importance du drainage de l'or pour les États-Unis pendant la seconde quinzaine du mois d'août.

Le maintien du *statu quo* a eu pour résultat de dissiper les appréhensions si vives qui se faisaient jour il y a deux semaines au sujet des embarras monétaires. La suspension du drainage a fait renaître l'espoir que les États-Unis prendraient moins d'or à l'Europe dans l'automne de 1881 que dans la période correspondante de 1880 ou de 1879.

On ne devra pas toutefois oublier que les récoltes ne sont bonnes ni en Angleterre ni en France, que nous avons à supporter les frais d'une guerre en Tunisie et en Algérie, que le mois de septembre n'est pas encore l'époque des gros paiemens à l'étranger, et que la fin de l'année 1881 ne saurait se terminer d'une manière satisfaisante au point de vue de notre balance commerciale.

Quoi qu'il en soit, l'argent est, pour la saison, suffisamment aisé à Paris et à Londres, et la liquidation de quinzaine sur les deux places se serait effectuée avec une grande facilité si l'incident égyptien n'était venu troubler les opérations auxquelles le règlement des comptes donnait déjà lieu en Angleterre.

Il y avait en août une spéculation à la baisse sur le 5 pour 100. Il semble que, depuis, on ait fait d'assez vigoureux efforts pour relever ce fonds du discrédit où les baissiers voulaient le précipiter. Le cours de 116 a été défendu, puis dépassé. On a été jusqu'à 116.60. Mais la sensibilité de ce fonds est telle que l'insurrection militaire des bords du Nil lui a fait reperdre près de 3/4 pour 100 et qu'il s'est trouvé des vendeurs à 115.80 sur la crainte de complications diplomatiques entre la France et l'Angleterre.

Les rentes 3 pour 100 ont eu un marché moins agité. Elles ont monté pendant cette quinzaine, tandis que le 5 pour 100 se retrouve à peu près au cours du 31 août. Le 3 pour 100 ancien a gagné 0 fr. 70, l'amortissable 0 fr. 25, l'emprunt nouveau 0 fr. 57. Le 3 pour 100 est coté à plus haut prix que l'amortissable de 1881, en dépit de la prime de remboursement dont jouit ce dernier fonds. Mais il faut songer qu'un coupon trimestriel va être détaché le 16 courant sur le 3 pour 100, et, de plus, que l'emprunt nouveau est encore fort mal classé, les capitaux de placement ayant peu de goût pour un titre sur lequel il reste des versemens à effectuer.

Les valeurs ottomanes avaient eu un marché très brillant pendant les deux dernières semaines; le 5 pour 100 turc s'était élevé de 17 à 18 francs et la Banque de 707 à 760. Ces cours n'ont pas été maintenus. Les nouvelles d'Égypte ayant causé samedi matin un certain désarroi sur le marché anglais, une bonne partie de cette plus-value a été reperdue. On a craint que les négociations engagées à Constantinople au sujet du règlement de la dette ne fussent entravées par les événemens du Caire.

La spéculation à la hausse sur les valeurs égyptiennes est extrêmement chargée à Londres et à Paris. Aussi l'émoi s'est-il emparé des acheteurs au moment où la stabilité des résultats financiers obtenus par le fonctionnement de l'administration européenne en Égypte a paru menacée. On a fait d'abord assez bonne contenance; mais on ne soutenait les cours que pour mieux vendre ensuite, et l'Unifiée tombait hier lourdement de 395 à 375. Des acheteurs nouveaux se sont présentés à ce cours et jusqu'à 383 francs.

Le 5 pour 100 italien se tient assez bien entre 89.50 et 90 francs. Le syndicat vend quand il peut, et le classement du dernier emprunt se fait insensiblement. Le syndicat gagnerait encore même s'il devait écouler le stock à des prix un peu plus bas que le cours actuel.

L'extérieure espagnole n'a pu maintenir les hauts cours atteints récemment. On sait que la spéculation escomptait une augmentation du taux de l'intérêt obtenue au moyen d'une conversion générale de la dette. Ces projets ne sont pas encore sortis du domaine de la discussion et de la préparation théorique. Les fonds russes et austro-hongrois, malgré l'émotion causée en Autriche par l'entrevue à Dantzig des deux empereurs d'Allemagne et de Russie, n'ont subi que d'insignifiantes variations de cours.

La hausse a été importante cette quinzaine sur un certain nombre d'actions d'établissemens de crédit, et en première ligne sur l'action de la Banque de France. Ce titre a monté de 6,000 à 6,500 francs. Ira-t-on plus loin encore? C'est possible et probable, les raisons qui motivaient ce mouvement ayant conservé toute leur force.

Le Crédit foncier avait baissé de 1,700 à 1,610; il remonte de 1,610 à 1,700, et le voici à moitié chemin à 1,655. Les opérations de prêts se développent régulièrement, et on assure que la question de l'augmentation du capital ne tardera pas à être agitée de nouveau.

La Banque de Paris et des Pays-Bas a gagné 15 francs à 1,270, le Crédit mobilier 15 francs également à 736, la Banque franco-égyptienne 32 à 870, la Banque d'escompte 5 à 820. Aucun mouvement de spéculation ne se produit sur cette valeur, dont la situation est cependant de nature à appeler l'attention. La Banque d'escompte a réalisé d'importans bénéfices depuis le commencement de l'exercice, alors que la cote de ses titres a peu varié.

La Société générale a passé de 725 à 780. Ce n'est plus un secret pour personne que cette Société a réalisé depuis un an, dans certaines opérations, entre autres dans sa participation à l'émission de la Banque des Pays autrichiens à la fin de 1880, des bénéfices extraordinaires dont le montant ne figure pas dans les bilans mensuels et qui ont servi à amortir dans une très large proportion les pertes ou les engagemens douteux du passé. Si, comme on l'espère en outre, les affaires péruviennes donnent lieu prochainement à des arrangemens définitifs, l'action de la Société générale dépasserait aisément 800 francs.

Pour les motifs que nous avons exposés dans notre dernière chronique, le groupe de l'Union générale a continué son mouvement de hausse. L'Union a gagné 140 francs à 1,800, la Banque des Pays autrichiens 120 francs à 1,035, la Banque des Pays hongrois 120 également à 780.

Les actions des chemins de fer français sont restées très fermes. Le Nord a monté brusquement de 100 francs sur des bruits relatifs à la part qui serait attribuée aux actionnaires dans la formation du capital du futur tunnel de la Manche.

Peu de variations se sont produites sur les titres des chemins étrangers, sauf sur l'action des chemins lombards, qui, poussée trop vite à 350, a dû rétrograder à 330.

Les actions des entreprises industrielles ont été favorisées pendant cette quinzaine. La Transatlantique s'est élevée de 600 à 625, à cause des transports de troupes pour la Tunisie et l'Algérie ; les Voitures ont gagné 10 fr. à 780, le Suez 15 fr. à 1,865, le Gaz 70 fr. à 1,620. Les acheteurs de ce titre comptent sur un prochain arrangement de la compagnie avec la ville. Mais l'augmentation continue des recettes suffirait à justifier la hausse. Les produits des sept premiers mois de 1881 sont de 2,727,000 fr. supérieurs à ceux de la même période de l'année dernière, et on considère comme probable un dividende de 80 fr. pour l'exercice en cours.

CORRESPONDANCE.

Monsieur,

Je viens de lire seulement aujourd'hui dans votre *Revue* du 15 août un article de M. Gabriel Charmes intitulé : *Voyage en Syrie*. Dans cet article, M. Charmes parle de moi en des termes contre lesquels il m'est impossible de ne pas protester. Je ne veux pas relever ce qu'il y a de blessant pour moi dans la manière dont il *présente les faits*, je me bornerai à les *rectifier*.

Le *Pater* est situé sur le mont des *Oliviers* et non sur le mont *Sion*.

Le tombeau de mon père est au Père-Lachaise et non où M. Charmes l'a placé. Le tombeau qu'il a vu sur le mont des Oliviers est le mien, orné d'une statue me représentant. Ce monument que M. Charmes dit que j'ai fait faire est un don de l'empereur Napoléon III, qui avait commandé cette statue à notre éminent sculpteur Auguste Barre, lorsque j'ai eu l'honneur d'offrir à la France *le Sanctuaire du Pater*. L'inscription (non au-dessus, mais au-dessous de la statue) a été composée par M. de Barrère, consul-général de France à Jérusalem, qui, par sa longue et très grande connaissance des hommes et des choses d'Orient, était plus à même que tout autre de juger de l'importance de mes travaux. Il n'était pas étonnant que le gouvernement qui élevait à *ses frais* ce tombeau montrât dans l'inscription qui le décore sa bienveillance pour la personne qui doit y reposer.

Possédant le cœur de mon père dans une urne de porphyre, j'avais pensé pouvoir le déposer en ce même caveau; c'est avec un respect filial que j'ai fait inscrire auprès le passage de l'*Histoire d'Italie* dans lequel Botta parle de mon père. Si M. Charmes s'était donné la peine de mieux examiner, il aurait vu le nom de Botta à la fin de la citation et le numéro du chapitre reporté; il l'aurait vu soit dans la version italienne, soit dans la traduction française que j'ai fait faire, pour les personnes qui ne pouvaient lire l'original; si cela est de l'orgueil, oui, j'en ai, même beaucoup, d'avoir eu un tel père, et c'est pourquoi j'ai fait placer ces inscriptions, qui sont du reste des *pièces historiques*. Quant à la mutilation de la statue, elle n'a pas été faite par une pierre lancée par une main inconnue, mais bien avec une lime, et tout le monde à Jérusalem sait en quelles circonstances.

Je n'aurais pas relevé ces erreurs de M. Charmes si, en dénaturant les faits, il n'avait porté atteinte à l'honorabilité de mon caractère. C'est la raison pour laquelle je viens à vous, monsieur, espérant que vous voudrez bien en publiant ceci, m'accorder la justification que j'attends de vous.

Veuillez recevoir, monsieur, l'expression de mes sentimens de considération,

P^sse^ DE LA TOUR D'AUVERGNE.

Nous avons communiqué la lettre de Mme la princesse de La Tour d'Auvergne à M. Gabriel Charmes, qui nous a répondu de la manière suivante :

Mon cher directeur,

J'avoue que je me suis trompé en disant que Mme la princesse de La Tour d'Auvergne avait fait élever le tombeau de son père à côté du sien dans le sanctuaire du *Pater*. Il est certain que le cœur seul de son

père repose à cette place « dans une urne de porphyre. » Quant à l'inscription qui accompagne le cœur et l'urne, je n'ai pas nié, ce me semble, qu'elle fût extraite de l'*Histoire d'Italie* de Botta; je me suis borné à remarquer, ce qui est la pure vérité, qu'elle était très sévère, ou plutôt très blessante pour la démocratie, qu'on ne s'attendait guère à voir injurier dans le lieu où a été prononcée pour la première fois la plus démocratique des prières, l'invocation de tous les fidèles, petits et grands, au Père commun qui est dans les cieux.

J'avoue encore que j'ai eu tort de dire que l'inscription du tombeau de Mme la princesse de La Tour d'Auvergne était placée au-dessus de la statue, puisqu'elle est bien réellement au-dessous. Dessus ou dessous, il n'importe guère! Il ne me semble pas non plus de grande importance de savoir si cette inscription, dont j'ai rapporté fidèlement la conclusion, est l'œuvre de notre ancien consul à Jérusalem, M. de Barrère. Elle n'est pas signée, comme la précédente, et avec toute l'attention du monde, je ne pouvais en deviner l'auteur. Je pouvais constater seulement qu'elle était très flatteuse pour Mme la princesse de La Tour d'Auvergne, et que, figurant dans un monument que celle-ci a élevé, il était permis de penser sans trop de présomption qu'elle n'avait point porté ombrage à sa modestie.

Pour achever de passer condamnation sur mes erreurs, je veux bien reconnaître que la statue de Mme la princesse de La Tour d'Auvergne a été commandée par l'empereur Napoléon III; mais il me paraît difficile de croire que ce n'est pas Mme la princesse de La Tour d'Auvergne qui a eu l'idée de se faire ériger un tombeau dans le sanctuaire du *Pater*. Offre-t-on spontanément un sarcophage et une statue mortuaire à une femme, même pour lui marquer de la bienveillance et de la considération? Quoi qu'il en soit d'ailleurs, il n'est que trop vrai que la statue de Mme La Tour d'Auvergne a été l'objet d'une très mauvaise plaisanterie, et avec quelque instrument qu'on lui ait enlevé le bout du nez, je ne puis que répéter combien cette mutilation est inexplicable.

En racontant plaisamment ces détails plaisans, je ne croyais ni dénaturer les faits ni surtout blesser la susceptibilité de Mme la princesse de La Tour d'Auvergne. Je regrette qu'elle m'ait jugé avec autant de sévérité que le maladroit qui a limé sa statue. J'ai rendu pleine justice à sa hardiesse et à son initiative, et si j'ai relevé le petit accident arrivé à son tombeau, en dépit des inscriptions qui auraient dû en éloigner les profanes et les démocrates, c'est que j'étais loin d'imaginer que ce léger affront fait à son visage lui parût atteindre « l'honorabilité de son caractère. »

Agréez, etc.

GABRIEL CHARMES.

Le directeur-gérant : C. BULOZ.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

CINQUIÈME PARTIE (1)

IX. — LES DEUILS.

Lorsque je revins à Paris, dans le courant du mois de mars 1845, je me réinstallai près de ma grand'mère dans notre logement de la place de la Madeleine; les motifs qui m'en avaient éloigné n'existaient plus; j'eusse été dépaysé dans le monde des plaisirs où j'avais vécu, lors de ma vingtième année; mes anciens camarades m'avaient oublié, et je savais que je ne les rechercherais pas. J'eus, du reste, de quoi m'occuper après mon retour, car je rapportais une fièvre typhoïde qui me retint au lit pendant près de deux mois. Le traitement qui me fut infligé est celui dont il est question dans la cérémonie du *Malade imaginaire:* je n'en mourus pas, et c'est tout ce que j'en puis dire. J'étais à peine en convalescence que je vis Louis de Cormenin partir pour l'Espagne en compagnie d'Adolphe Blanqui. Celui-ci avait eu une idée d'économiste dont le comique ne m'échappa point. Il emmenait avec lui plusieurs jeunes gens et, pour inspirer quelque respect à la patrie de don Quichotte, il les avait affublés d'un costume qui avait des prétentions militaires : tunique boutonnée, képi, pantalon étroit, le tout en drap gros bleu avec des passepoils bleu de ciel; au cou, un col en crinoline; c'était peu pratique pour aller dans un pays chaud; les malheureux voyageurs ressemblaient à des gabelous ou à de vieux collégiens.

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin, du 1er juillet, du 1er août et du 1er septembre.

Adolphe Blanqui était fier de son invention, que ses compagnons ont plus d'une fois maudite sous le soleil de l'Andalousie. Gustave Flaubert aussi allait partir; sa sœur Caroline venait de se marier; on ne voulut pas faillir à la tradition, et l'on se dirigea vers l'Italie. C'était plutôt un voyage de famille qu'un voyage de noces. Le père Flaubert avait empilé dans sa grande chaise de poste sa femme, sa fille, son gendre, son fils, et fouette postillon, en Piémont et en Lombardie! Gustave était resté à Paris pendant deux jours; il était venu me voir, car je ne sortais pas encore. Le mariage de sa sœur lui déplaisait pour des motifs que l'avenir n'a que trop justifiés; la perspective du voyage qu'il allait faire ne lui causait aucun plaisir; il me disait : « Puisque nous ne devons point dépasser Milan, à quoi bon nous déranger? n'est-ce pas un crime d'aller en Italie sans pousser jusqu'à Rome? » On ne voyageait pas, on courait; à peine arrivé, il fallait repartir; le père Flaubert s'ennuyait, il regrettait ses malades, son hôpital; la nourriture lui semblait pitoyable, les gîtes ne lui convenaient pas; Gustave avait à peine le temps de voir et n'avait pas celui de regarder. Ses lettres de cette époque dénotent une irritation que contenait seule la vénération qu'il avait pour son père. Ce fut à Gênes, dans le palais Doria, devant un tableau de Teniers ou de Breughel d'Enfer, qu'il conçut l'idée de sa *Tentation de saint Antoine*. Je note le fait, et l'on verra qu'il eut plus tard de l'influence sur sa destinée, car c'est de *la Tentation de saint Antoine* qu'est sorti incidemment le roman de *Madame Bovary*, qui devait faire surgir sa célébrité.

J'allai passer une partie de l'été près de Flaubert, à Croisset, sur les bords de la Seine. Il avait un canot dont il maniait les avirons avec vigueur; on ne l'y laissait jamais seul, et il finit par se dégoûter d'un plaisir qu'il était forcé de partager avec le domestique chargé de le surveiller. Il se renferma dès lors de plus en plus, et tout ce que je pouvais obtenir de lui, c'était d'aller nous asseoir sous un tulipier qui verdoyait à dix pas de la maison. Parfois cependant, nous nous établissions au bout du jardin, dans un petit pavillon qui domine le chemin de halage, et nous passions nos journées à bavarder et à faire des projets dont l'invraisemblance ne nous arrêtait guère. Pendant que je voyageais, Gustave avait écrit un roman : *l'Éducation sentimentale*, qui n'a de commun que le titre avec celui qu'il a publié en 1869. Là encore, comme dans *Novembre*, l'autobiographie dominait. Deux jeunes gens liés d'une étroite amitié prennent dans la vie des routes différentes; l'un cherche l'amour et les jouissances qui en découlent, il développe ses fonctions sentimentales; l'autre se confine dans la retraite, lit, médite, s'observe et développe ses fonctions intellectuelles; dans cette seconde partie, Gustave résumait ses études et ses lectures. Dans ce livre, intéres-

sant à bien des égards, on pouvait constater le défaut qui apparaît dans *Salammbô*; deux sujets, deux actions se côtoient et ne se mêlent pas. Moins emporté de style et moins lyrique que *Novembre*, il n'en offrait pas moins des réminiscences d'*Ahasvérus*, des éclats de phrase intempestifs, des boursouflures et des recherches d'effet trop visibles; mais, à côté de ces défauts inhérens à la jeunesse, quelle ampleur d'images et quelle observation profonde où déjà *Madame Bovary* se faisait pressentir! Ce livre valut à Gustave une déconvenue qui lui fut douloureuse. Il avait avoué à son père qu'il écrivait et qu'il ne voulait être rien autre qu'un écrivain. Le père Flaubert avait fait une moue peu rassurante; mais il se trouvait en présence d'un cas de force majeure; dans l'état de santé de Gustave, comment l'obliger à continuer des études de droit qui lui étaient antipathiques? Il dit à son fils : « Lis-moi ce que tu as fait. » Le père Flaubert s'installa dans un fauteuil, et Gustave commença la lecture. C'était après le déjeuner, il faisait chaud; pour n'être pas troublé par les bruits de la route, nous avions fermé la fenêtre. Au bout d'une demi-heure, le père Flaubert dormait, la tête retombée sur la poitrine. Gustave eut un geste de dépit, échangea un regard avec moi et continua à lire; puis, s'interrompant tout à coup : « Je crois que tu en as assez? » Le père Flaubert se réveilla et se mit à rire. Ce qu'il nous dit, je me le rappelle : « Écrire est une distraction qui n'est pas mauvaise en soi, ça vaut mieux que d'aller au café ou de perdre son argent au jeu; mais que faut-il pour écrire? Une plume, de l'encre et du papier, rien de plus, n'importe qui, s'il est de loisir, peut faire un roman comme M. Hugo ou comme M. de Balzac. La littérature, la poésie, à quoi cela sert-il? Nul ne l'a jamais su. » — Gustave s'écria : « Dis donc, docteur, peux-tu m'expliquer à quoi sert la rate? Tu n'en sais rien, ni moi non plus, mais c'est indispensable au corps humain, comme la poésie est indispensable à l'âme humaine! » Le père Flaubert leva les épaules et s'en alla sans répondre. On l'eût singulièrement surpris à ce moment et indigné, si on lui eût dit que son nom, dont il était si fier, ne resterait célèbre que parce que ce nom serait illustré par les romans de son fils. Que l'on se souvienne du cri d'Alfred de Vigny parlant de ses ancêtres :

> C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre;
> Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi!

Le père Flaubert était humilié et ne le dissimula pas; il était perplexe comme devant un cas pathologique inconnu. Il ne comprenait que l'action. Fils d'un vétérinaire de Nogent-sur-Seine, il était devenu un chirurgien, — un chirurgien éminent, — et il ne pou-

vait admettre que son fils fût ce qu'il appelait un gratte-papier. « Le beau métier, disait-il, de se tremper les doigts dans l'encre! si je n'avais manié qu'une plume, mes enfans n'auraient pas de quoi vivre aujourd'hui. » Je ne soufflais mot, mais chaque parole me frappait comme un coup de lanière. Cet homme intelligent et de vie ardue, ce travailleur niait systématiquement les lettres et ne leur reconnaissait d'autre valeur que celle d'une distraction passagère; ignorait-il donc que les plus grands hommes, les plus grandes actions resteraient inconnus, si les lettres ne les recueillaient et ne les livraient à l'histoire! La famille de La Rochefoucauld est une des plus hautes de France ; elle a eu des ambassadeurs, des hommes d'état, des princes de l'église; si elle n'avait produit l'auteur des *Maximes*, son nom serait-il resté populaire?

Gustave était découragé, et c'est de ce moment qu'il prit l'idée que tout le monde « a la haine de la littérature; » c'était son mot favori. Alfred Le Poitevin et moi, nous le remontions de notre mieux et nous lui faisions quelque bien en applaudissant son travail. Souvent il nous relisait des passages de *l'Éducation sentimentale*, comme pour nous prendre à témoin de l'injustice paternelle. Un jour, je l'interrompis pour lui dire : « Prends garde, ce que tu viens de lire se trouve presque textuellement dans le *Wilhelm Meister*, de Goethe. » Il releva la tête et riposta : « Cela prouve que le beau n'a qu'une forme. » Je ne répliquai rien, mais cette réponse me fut pénible, elle me révélait pour la première fois l'orgueil morbide, l'orgueil consécutif de sa névrose, dont Gustave devait tant souffrir. A force de vivre seul, de s'irriter contre le blâme de son père, il en était arrivé à se considérer comme un méconnu et presque comme un persécuté; sa maladie aidant, cette idée devint tenace, très douloureuse et l'entraîna parfois à des emportemens qu'il a regrettés.

Il ne devait pas tarder à porter des chagrins plus lourds. Au mois de janvier 1846, le père Flaubert fut atteint d'un abcès profond à la cuisse. Son fils Achille l'opéra. Il y eut résorption purulente. La mort fut très rapide. Ce fut un deuil général, et le jour où le vieux chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen fut porté au cimetière « monumental, » la ville chôma comme pour une calamité publique. Pendant que le père Flaubert quittait sa demeure pour toujours, un petit enfant y entrait; la sœur de Gustave venait de donner naissance à une fille; les vagissemens du nouveau-né purent se mêler aux lamentations de la famille désespérée. La mort était dans la maison, et elle ne devait en sortir qu'après avoir enlevé une victime de choix. Lors du décès de son père, Gustave était venu à Paris pour le règlement de quelques affaires qui exigeait sa présence. Il était accompagné d'un jeune médecin qui ne le quittait pas.

Nous étions toujours ensemble, et je pus remarquer alors combien les oscillations du pendule vital étaient excessives en lui. Il passait de l'exaltation à l'affaissement avec rapidité et sans cause apparente. A cette époque, l'état intermédiaire, c'est-à-dire l'état normal, lui était presque inconnu. Pendant qu'il courait si vite que nous avions peine à le suivre, ou qu'il dormait si fort que nous avions peine à le réveiller, sa sœur, saisie d'une fièvre puerpérale, s'en allait lentement vers une autre existence. Flaubert l'ignorait, et nous lui cachions avec soin l'état de plus en plus grave de la malade. Enfin l'heure vint où il n'était pas possible de lui dissimuler la vérité ; il partit en hâte ; j'entends encore sonner dans mon cœur le sanglot qu'il laissa éclater en m'embrassant avant de monter en wagon.

Deux jours après, un soir, vers onze heures, je vis entrer un vieil oncle de Gustave, M. Parrain, qui me remit une lettre de Mme Flaubert, par laquelle on me chargeait de faire partir immédiatement Raspail pour Rouen, parce que Caroline allait mourir et que lui seul, peut-être, saurait la sauver. Je n'en pouvais croire mes yeux : Raspail dans la maison du père Flaubert, dans le temple même de la médecine scientifique ; c'était mettre le diable dans un bénitier. Je n'avais pas à réfléchir, et je partis, en compagnie du père Parrain, à la recherche de Raspail, dont j'ignorais la demeure. J'interrogeai un pharmacien qui n'avait pas encore fermé boutique : — Rue des Francs-Bourgeois. Je sautai dans un fiacre, au cocher duquel je promis un bon pourboire ; rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, on me déclare que Raspail y est inconnu ; je me fais conduire rue des Francs-Bourgeois au Marais ; le portier m'apprend que Raspail ne possède dans la maison qu'un dispensaire où il donne des consultations et qu'il habite à Montrouge, mais qu'il n'ouvre jamais sa porte après huit heures du soir. Le père Parrain était consterné et se lamentait. La route nous parut longue jusqu'à Montrouge. Nous restions au milieu d'un grand chemin, toute porte close, toute lumière éteinte, pas un être vivant. J'avisai enfin, derrière une grille fermée, un boucher qui parait ses viandes pour la vente du matin. Il m'indiqua la demeure de Raspail, et le père Parrain, le fiacre et moi, nous nous trouvâmes devant une maison de nourrisseur dont la porte charretière ne s'ouvrit pas facilement. J'y frappai pendant plus d'une demi-heure, et j'allais faire reculer la voiture en guise de bélier pour l'enfoncer, lorsqu'elle fut entre-bâillée par un portier effarouché qui n'osa répondre à mon interrogation : « M. Raspail ? » Je compris ce qui se passait dans la tête du pauvre homme, et je lui dis : « Je vous donne ma parole d'honneur que M. Raspail ne court aucun danger ; il s'agit d'une jeune femme qui est en péril de mort et pour laquelle je viens le chercher. » Le portier, un peu rassuré, m'expliqua que Raspail habitait, au fond de la cour, un pavillon

situé dans un jardin clos de murs et qu'il me serait impossible d'arriver jusqu'à lui. J'entraînai le père Parrain, je l'appliquai contre la muraille de clôture, je lui mis le pied dans la main, puis sur l'épaule, et je parvins sur le chaperon. Nuit noire; je regardai au-dessous de moi et je ne vis rien. A la grâce de Dieu! Je sautai, j'en fus quitte pour un pantalon déchiré. Marchant à travers les arbres, j'arrivai à un petit pavillon à deux étages, précédé d'un perron de trois marches aboutissant à une porte vitrée. Je carillonnai sans modération. Au bout de quelques minutes, derrière les fenêtres du premier étage, je vis apparaître une lumière sur laquelle se détachait la rosette d'un madras semblable à des oreilles de lièvre; deux autres oreilles rejoignirent les premières et s'agitaient avec inquiétude. Une croisée s'ouvrit par où une femme me demanda ce que je voulais. Après ma réponse, la fenêtre du perron s'éclaira et j'entendis qu'on l'ouvrait. Mon chapeau d'une main, ma lettre de l'autre, j'escaladai les trois marches d'un bond, et je fus reçu par un fusil à deux coups que Raspail m'appuyait sur la poitrine en criant : « Halte là! » Je ne pus m'empêcher de rire, et je lui dis : « Lisez d'abord, vous tirerez ensuite! » Il me tint en joue pendant que la femme, — bonne, gouvernante ou cuisinière, — lui lisait la lettre de Mme Flaubert. Lorsqu'il l'eut entendue, il désarma son fusil, me prit dans ses bras et me dit : « Ah! mon brave garçon, que vous êtes imprudent! vous l'avez échappé belle; je vous avais pris pour un exempt! » Il me promit d'être à la gare de l'Ouest, au départ du premier train du matin. Il y était. Deux jours après, à son retour, j'allai le voir à son dispensaire. « Cette malheureuse jeune femme est perdue, me dit-il; les médecins lui ont perforé l'estomac avec leur sulfate de quinine. J'ai connu son père, le docteur Flaubert; c'était un homme d'un grand mérite, mais trop sceptique; il n'a jamais voulu croire que Louis-Philippe cherche à me faire empoisonner. » Je ne répliquai rien, car les deux opinions me semblaient discutables; mais je me hâte de dire que j'étais chargé de lui remettre 3,000 francs pour son déplacement et qu'il me fut impossible de les lui faire accepter.

Parmi les lettres de Gustave que j'ai conservées, il en est quatre qui se rapportent à cette époque et que je dois citer, car elles l'éclairent tout entier et montrent son âme. Elles datent des mois de mars et d'avril 1846 (1). *Première lettre.* — « H. (le mari de sa sœur) sort de ma chambre, où il sanglotait debout, au coin de ma cheminée; ma mère est une statue qui pleure. Caroline parle, sourit, nous caresse, nous dit à tous des mots doux et affec-

(1) Gustave Flaubert ne datait jamais ses lettres; il indiquait le jour et l'heure : vendredi, 2 heures du matin, mais omettait toujours le quantième et le millésime.

tueux ; elle perd la mémoire ; tout est confus dans sa tête ; elle ne savait pas si c'était moi ou Achille qui était parti pour Paris. Quelle grâce il y a dans les malades, et quels singuliers gestes ! Le petit enfant tette et crie. Achille ne dit rien et ne sait que dire. Quelle maison ! quel enfer ! Et moi ? j'ai des yeux secs comme du marbre. C'est étrange. Autant je me sens expansif, fluide, abondant et débordant dans les douleurs fictives, autant les vraies restent dans mon cœur, âcres et dures ; elles s'y cristallisent à mesure qu'elles y viennent. Il semble que le malheur est sur nous et qu'il ne s'en ira qu'après s'être gorgé de nous. Encore une fois je vais revoir les draps noirs et j'entendrai l'ignoble bruit des souliers ferrés des croque-morts qui descendent les escaliers. J'aime mieux n'avoir pas d'espoir et entrer au contraire par la pensée dans le chagrin qui va venir. — Marjolin arrive ce soir ; que fera-t-il ? Adieu ! j'ai eu hier un pressentiment que, quand je te reverrai, je ne serais pas gai. »

Deuxième lettre. — « Je n'ai pas voulu que tu vinsses ici ; j'ai redouté ta tendresse. J'avais assez de la vue de H. sans la tienne. Peut-être eusses-tu été encore moins calme que nous. Dans quelques jours je t'appellerai, et je compte sur toi. C'est hier, à onze heures, que nous l'avons enterrée, la pauvre fille. On lui a mis sa robe de noce, avec des bouquets de roses, d'immortelles et de violettes. J'ai passé toute la nuit à la garder. Elle était droite, couchée sur son lit, dans cette chambre où tu l'as entendue faire de la musique. Elle paraissait bien plus grande et bien plus belle que vivante, avec ce long voile blanc qui lui descendait jusqu'aux pieds. Le matin, quand tout a été fait, je lui ai donné un dernier baiser dans son cercueil. Je me suis penché dessus, j'y ai entré la tête et j'ai senti le plomb me plier sous les mains. C'est moi qui l'ai fait mouler. J'ai vu les grosses pattes de ces rustres la manier et la recouvrir de plâtre. J'aurai sa main et sa face. Je prierai Pradier de me faire son buste, et je le mettrai dans ma chambre. — J'ai à moi son grand châle bariolé, une mèche de cheveux, la table et le pupitre sur lequel elle écrivait. — Voilà tout ; — voilà tout ce qui reste de ceux que l'on a aimés ! H. a voulu venir avec nous. Arrivés là-haut, dans ce cimetière, derrière les murs duquel j'allais en promenade avec le collège, H. sur les bords de la fosse s'est agenouillé et lui a envoyé des baisers en pleurant. La fosse était trop étroite, le cercueil n'a pas pu y entrer. On l'a secoué tiré, tourné de toutes les façons ; on a pris un louchet, des leviers, et enfin un fossoyeur a marché dessus, — c'était la place de la tête, — pour le faire entrer. J'étais debout, à côté, mon chapeau à la main ; je l'ai jeté en criant. Je te dirai le reste de vive voix, car j'écrirais trop mal tout cela. J'étais sec comme la pierre d'une tombe, mais horriblement irrité. J'ai voulu te raconter ce qui précède, pensant que ça te ferait plai-

sir. Tu as assez d'intelligence et tu m'aimes assez pour comprendre ce mot *plaisir* qui ferait rire les bourgeois. — Nous voilà revenus à Croisset depuis dimanche. — Quel voyage! seul avec ma mère et l'enfant qui criait! — La dernière fois que j'en étais parti, c'était avec toi, tu t'en souviens. Des quatre qui y habitaient, il en reste deux. Les arbres n'ont pas encore de feuilles, le vent souffle, la rivière est grosse; les appartemens sont froids et dégarnis. Ma mère va mieux qu'elle ne pourrait aller. Elle s'occupe de l'enfant de sa fille, la couche dans sa chambre, la berce, la soigne le plus qu'elle peut. Elle tâche de se refaire mère; y arrivera-t-elle? La réaction n'est pas encore venue et je la crains fort. Je suis accablé, abruti; j'aurais bien besoin de reprendre ma vie calme, car j'étouffe d'ennui et d'agacement. Quand retrouverai-je ma pauvre vie d'art, tranquille et de méditation longue? Je ris de pitié sur la vanité de la volonté humaine, quand je songe que voilà six ans que je veux me remettre au grec et que les circonstances sont telles que je n'en suis pas encore arrivé aux verbes. Adieu! cher Maxime, je t'embrasse tendrement. »

Troisième lettre. « J'ai pris une feuille de grand papier avec l'intention de t'écrire une longue lettre; peut-être ne vais-je pas t'envoyer trois lignes; c'est comme ça viendra. Le temps est gris, la Seine est toute jaune, le gazon est vert; les arbres ont à peine des feuilles; elles commencent, c'est le printemps, l'époque de la joie et des amours. — « Mais il n'y a pas plus de printemps dans mon cœur que sur la grande route où le hâle fatigue les yeux, où la poussière se lève en tourbillons. » Te rappelles-tu où cela est? C'est de *Novembre*. J'avais dix-neuf ans quand j'ai écrit cela, il y a bientôt six ans. C'est étrange comme je suis né avec peu de foi au bonheur. J'ai eu, tout jeune, un pressentiment complet de la vie. C'était comme une odeur de cuisine nauséabonde qui s'échappe par un soupirail. On n'a pas besoin d'en avoir mangé pour savoir qu'elle est à faire vomir. Je ne me plains pas de cela, du reste. Mes derniers malheurs m'ont attristé, mais ne m'ont pas étonné. Sans rien ôter à la sensation, je les ai analysés en artiste. Cette occupation a mélancoliquement récréé ma douleur. Si j'avais attendu de meilleures choses de la vie, je l'aurais maudite; c'est ce que je n'ai pas fait. Tu me regarderas peut-être comme un homme sans cœur, si je te disais que ce n'est pas l'état présent que je considère comme le plus pitoyable de tous. Dans le temps que je n'avais à me plaindre de rien, je me trouvais bien plus à plaindre. Après tout, cela tient peut-être à l'exercice. A force de s'élargir pour la souffrance, l'âme en arrive à des capacités prodigieuses; ce qui la comblait naguère à la faire crever, en couvre à peine le fond maintenant. J'ai au moins une consolation énorme, une base sur laquelle je m'appuie;

c'est celle-ci : je ne vois plus ce qui peut m'arriver de fâcheux. Il y a la mort de ma mère que je prévois plus ou moins prochaine; mais avec moins d'égoïsme, je devrais l'appeler pour elle. Y a-t-il de l'humanité à secourir les désespérés? as-tu réfléchi combien nous sommes organisés pour le malheur? On s'évanouit dans la volupté, jamais dans la peine; les larmes sont pour le cœur ce que l'eau est pour les poissons. Je suis résigné à tout, prêt à tout; j'ai serré mes voiles et j'attends le grain, le dos tourné au vent et la tête sur ma poitrine. On dit que les gens religieux endurent mieux que nous les maux d'ici-bas; mais l'homme convaincu de la grande harmonie, celui qui espère le néant de son corps, en même temps que son âme retournera dormir au sein du grand Tout pour animer peut-être le corps des panthères ou briller dans les étoiles, celui-là non plus n'est pas tourmenté. On a trop vanté le bonheur mystique. Cléopâtre est morte aussi sereine que saint François. Je crois que le dogme d'une vie future a été inventé par la peur de la mort ou l'envie de lui rattraper quelque chose. — C'est hier que l'on a baptisé ma nièce. L'enfant, les assistans, moi, le curé lui-même qui venait de dîner et était empourpré, ne comprenaient pas plus l'un que l'autre ce qu'ils faisaient. En contemplant tous ces symboles insignifians pour nous, je me faisais l'effet d'assister à quelque cérémonie d'une religion lointaine exhumée de la poussière. C'était bien simple et bien connu, et pourtant, je n'en revenais pas d'étonnement. Le prêtre marmottait au galop un latin qu'il n'entendait pas; nous autres, nous n'écoutions pas, l'enfant tenait sa petite tête nue sous l'eau qu'on lui versait, le cierge brûlait et le bedeau répondait : *Amen!* Ce qu'il y avait de plus intelligent à coup sûr, c'étaient les pierres qui avaient autrefois compris tout cela et qui peut-être en avaient retenu quelque chose. — Je vais me mettre à travailler, enfin! enfin! J'ai envie, j'ai espoir de piocher démesurément et longtemps. Est-ce d'avoir touché du doigt la vanité de nous-mêmes, de nos plans, de notre bonheur, de la beauté, de la bonté, de tout; mais je me fais l'effet d'être borné et bien médiocre. Je deviens d'une difficulté artiste qui me désole; je finirai par ne plus écrire une ligne. Je crois que je pourrais faire de bonnes choses, mais je me demande toujours à quoi bon? C'est d'autant plus drôle que je ne me sens pas découragé; je rentre, au contraire, plus que jamais dans l'idée pure, dans l'infini. J'y aspire; il m'attire; je deviens brahmane, ou plutôt je deviens un peu fou. Je doute fort que je compose rien cet été. Si c'était quelque chose, ce serait du théâtre; mon conte oriental est remis à l'année prochaine, peut-être à la suivante et peut-être à jamais. Si ma mère meurt, mon plan est fait : je vends tout, et je vais vivre à Rome, à Syracuse, à Naples. Me suis-tu? Mais fasse le ciel que je sois un peu tranquille!

Un peu de tranquillité, grand Dieu! un peu de repos; rien que cela, je ne demande pas de bonheur. Tu me parais heureux, c'est triste. La félicité est un manteau de couleur rouge qui a une doublure en lambeaux; quand on veut s'en recouvrir, tout part au vent, et l'on reste empêtré dans ces guenilles froides que l'on avait jugées si chaudes. »

Quatrième lettre. — « L'ennui n'a pas de cause; vouloir en raisonner et le combattre par des raisons, c'est ne pas le comprendre. Il fut un temps où je regorgeais d'élémens de bonheur et où j'étais véritablement très à plaindre; les deuils les plus tristes ne sont pas ceux que l'on porte sur son chapeau. Je sais ce que c'est que le vide; mais qui sait? La grandeur y est peut-être, l'avenir y germe. Prends garde seulement à la rêverie; c'est un vilain monstre qui attire et qui m'a déjà mangé bien des choses. C'est la sirène des âmes; elle chante, elle appelle, on y va, et l'on n'en revient plus. J'ai grande envie ou plutôt grand besoin de te voir. J'ai mille choses à te dire, et de tristes! Il me semble que je suis maintenant dans un état inaltérable; c'est une illusion, sans doute, mais je n'ai plus que celle-là, si c'en est une. Quand je pense à tout ce qui peut survenir, je ne vois pas ce qui pourrait me changer, j'entends le fonds, la vie, le train ordinaire des jours, et puis je commence à prendre une habitude du travail dont je remercie le ciel. Je lis ou j'écris régulièrement de huit à dix heures par jour, et si l'on me dérange, j'en suis tout malade. Bien des jours se passent sans que j'aille au bout de la terrasse; le canot n'est seulement pas à flot. J'ai soif de longues études et d'âpres travaux. La vie interne, que j'ai toujours rêvée, commence enfin à surgir. Dans tout cela, la poésie y perdra peut-être, je veux dire l'inspiration, la passion, le mouvement instinctif. J'ai peur de me dessécher à force de science, et pourtant, d'un autre côté, je suis si ignorant que j'en rougis vis-à-vis de moi-même. Il est singulier, comme, depuis la mort de mon père et de ma sœur, j'ai perdu tout amour d'illustration. Les momens où je pense aux succès futurs de ma vie d'artiste sont les momens exceptionnels. Je doute bien souvent si jamais je ferai imprimer une ligne. Sais-tu que ce serait une belle idée que celle du gaillard qui, jusqu'à cinquante ans, n'aurait rien publié et qui d'un seul coup ferait paraître, un beau jour, ses œuvres complètes et s'en tiendrait là? Hélas! je rêve aussi, je rêve, comme toi, de grands voyages, et je me demande si, dans dix ans, dans quinze ans, ce ne serait pas plus sage que de rester à Paris à faire l'homme de lettres, à faire le pied de grue devant le comité des Français, à saluer messieurs les critiques, à me disputer avec mes éditeurs et à payer des gens pour écrire ma biographie parmi les grands hommes contemporains. Un artiste qui serait vraiment

artiste et pour lui seul, sans préoccupation de rien, cela serait beau, il jouirait peut-être démesurément. Il est probable que le plaisir qu'on peut avoir à se promener dans une forêt vierge ou à chasser le tigre est gâté par l'idée qu'on doit en faire une description bien arrangée pour plaire à la plus grande masse de bourgeois possible. Je vis seul, très seul, de plus en plus seul. Mes parens sont morts; mes amis me quittent ou changent : « Celui, dit Çakia Mouni, qui a compris que la douleur vient de l'attachement, se retire dans la solitude comme le rhinocéros. » Oui, comme tu le dis, la campagne est belle, les arbres sont verts, les lilas sont en fleurs; mais de cela, comme du reste, je ne jouis que par ma fenêtre. Tu ne saurais croire comme je t'aime; de plus en plus l'attachement que j'ai pour toi augmente. Je me cramponne à ce qui me reste, comme Claude Frollo suspendu au-dessus de l'abîme. Tu me parles de scenario; envoie-moi celui que tu veux me montrer; Alfred Le Poitevin s'occupe de tout autre chose, c'est un bien drôle d'être. — J'ai relu l'*Histoire romaine* de Michelet; non! l'antiquité me donne le vertige. J'ai vécu à Rome, c'est certain, du temps de César ou de Néron. As-tu pensé quelquefois à un soir de triomphe, quand les légions rentraient, que les parfums brûlaient autour du char du triomphateur et que les rois captifs marchaient derrière? — Et le cirque! — C'est là qu'il faut vivre; vois-tu, on n'a d'air que là, et on a de l'air poétique, à pleine poitrine, comme sur une haute montagne, si bien que le cœur vous en bat! Ah! quelque jour, je m'en donnerai une *saoulée* avec la Sicile et la Grèce. En attendant, j'ai des clous aux jambes et je garde le lit. »

Comme on le voit par ses lettres, Flaubert n'était pas heureux; indépendamment des infortunes qui venaient de le frapper, il y avait en lui une sorte de fond troublé où il se noyait; il aspirait à tout et ne saisissait rien, parce que ses aspirations confuses ne lui montraient aucun but défini. Son irritation était d'autant plus vive que, par amour filial, il ne la laissait pas soupçonner à sa mère, qui succombait sous le double fardeau que la mort avait jeté sur elle. Il en voulait à Alfred Le Poitevin qui, à ce moment et pour obéir à sa famille, tentait quelques démarches afin d'être nommé substitut dans le ressort de Rouen. Cela lui semblait une trahison, et il en souffrait. Il fut du reste ainsi pendant toute sa vie; il s'indigna contre ceux de ses amis qui ne marchèrent pas dans son ombre et qui ne lui servaient pas d'écho. A cette époque, il me disait sérieusement : « Il n'y a que toi et moi qui comprenions la grandeur de la littérature. » Et plus d'une fois ses lettres étaient précédées par ces mots : *Solus ad solum :* le seul au seul; orgueil sans conséquence de l'extrême jeunesse qui avait, du moins, pour résultat de nous

exciter au travail et de nous tenir en garde contre des débuts trop précoces. Il était naturel que Le Poitevin cherchât à se créer une situation, mais Flaubert en parlait avec amertume. De mon côté, je regardais avec calme Louis de Cormenin, qui terminait son droit et ne pensait plus à ces fameux romans historiques que nous avions projeté de faire ensemble lorsque nous avions dix-huit ans.

Sans qu'il en convînt ou sans qu'il le reconnût, Flaubert souffrait de sa solitude, qui était excessive. Entre sa mère, farouche de désespoir, et sa nièce, encore réduite à la vie végétative, il n'y avait nulle expansion possible pour ce rêveur. Il vivait sur sa propre substance et la dévorait. Le hasard vint à son secours et lui envoya un aide sur lequel il pût désormais s'appuyer avec une confiance que rien n'altéra. Au mois de mai, j'avais été m'établir à Croisset, j'étais arrivé un samedi dans la matinée. Gustave me dit : « J'ai retrouvé un ancien camarade de collège qui fait des vers; il donne des répétitions de latin à Rouen; il est occupé toute la semaine, mais il vient ici le samedi soir et repart le lundi matin. Tu le verras aujourd'hui; il s'appelle Louis Bouilhet; c'est un ancien interne de mon père; il a quitté le bistouri pour la plume et ne veut faire que des lettres. » Puis il me lut différentes poésies pleines de talent, quoique l'on y sentît des réminiscences d'Hugo et même de Barthélemy; mais quel est le jeune homme qui, du premier coup, ait fait en art acte d'originalité !

Vers l'heure du dîner, Bouilhet arriva; il avait vingt-quatre ans à peine et il était charmant, malgré sa timidité, qui enveloppait une forte conscience de soi-même. Il luttait alors, il lutta toujours contre certaines difficultés matérielles qui rétrécissaient sa vie et lui prenaient le meilleur de son temps. Son père, qui avait été chirurgien militaire pendant la campagne de Russie, était mort; sa mère et ses deux sœurs, toutes trois confites en dévotion, vivaient à Cany, où il était né; il leur avait abandonné un petit avoir d'une trentaine de mille francs, qui constituait toute sa fortune et qu'il devait à un legs de son parrain. Il était donc pauvre. Il avait commencé ses études de médecine sous la direction du père Flaubert, mais la poésie l'emportait à ce point qu'il nous raconta souvent avoir cherché des rimes pendant qu'il faisait la ligature des artères d'un amputé. La physiologie n'était point pour le retenir, il s'en dégoûta, courut le cachet, et prépara au baccalauréat des candidats récalcitrans. Le métier était fastidieux, quoique rémunérateur et surtout facile pour Bouilhet, qui a été l'humaniste le plus distingué que j'aie rencontré. Nul poète grec, nul poète latin qui ne lui fût familier; il en faisait sa lecture habituelle, et savait n'être point pédant. C'était un romantique : hors de Victor Hugo, point de salut; il discutait Lamartine, admettait Théophile Gautier et tout

en admirant Alfred de Musset, ne lui pardonnait pas les cris de douleur qu'il a poussés. Il s'en irritait et ne se tint pas de le dire :

Je déteste surtout le barde à l'œil humide,
Qui regarde une étoile en murmurant un nom,
Et pour qui la nature immense serait vide,
S'il ne portait en croupe ou Ninette ou Ninon !

Pour Bouilhet comme pour Flaubert, la poésie, bien plus, la littérature entière, devait être objective, et toute œuvre était condamnable dont l'auteur se laissait deviner ; ils posaient en premier principe de l'art l'impersonnalité ; rien n'importe que la forme, le reste est fadaise bonne à duper les imbéciles. L'un et l'autre ont été fidèles à cette doctrine et ont ainsi prouvé que leur conception esthétique était supérieure au soin de leurs intérêts. Bouilhet, qui rougissait sous un regard et n'était point à son aise dans un salon, Bouilhet était très absolu dans ses opinions et les soutenait avec énergie. Il était spirituel, maniait l'ironie d'une façon redoutable et eût été poète comique si l'éducation première, l'engoûment romantique et une certaine visée à la grandeur ne l'eussent entraîné vers la poésie lyrique. Le lieu-commun lui faisait horreur, et il le pourchassait impitoyablement ; toute œuvre littéraire qui avait une tendance humanitaire, religieuse, philosophique l'indignait ; l'idée d'un théâtre « moralisateur » le faisait éclater de rire, et la poésie « patriotique » le révoltait. Lorsqu'il parlait de Béranger, il avait une façon de lever en même temps les épaules, les yeux et les bras, en laissant retomber sa tête, qui était une merveille de pantomime et qui dépeignait, à ne s'y pouvoir méprendre le découragement, l'indignation et le mépris. Sa haine contre « le chantre de Lisette » était d'autant plus amusante qu'elle était sincère. Il ne lui pardonnait ni sa basse philosophie, ni ses faciles railleries contre les prêtres, ni son Dieu bon vivant et bon enfant, ni son chauvinisme, ni les qualités inférieures qui l'ont rendu cher à la foule, ni l'insuffisance de sa forme. « Il a mis les articles du *Constitutionnel* en bouts-rimés, disait-il ; il n'y a pas de quoi être fier. » Un jour qu'il venait d'analyser, — de disséquer, — je ne sais quelle chanson voltairienne et libérale, il s'écria : « Il n'est pas difficile d'en faire autant. » Alfred Le Poitevin, lui dit : « Je t'en défie. » Bouilhet disparut et revint une demi-heure après avec une chanson intitulée : *le Bonnet de coton*, qui est un excellent pastiche, et dont voici le premier couplet :

Il est un choix de bonnets sur la terre,
Bonnets carrés sont au temple des lois ;
Le bonnet grec va bien au front d'un père
Et la couronne est le bonnet des rois ;
Bonnet pointu sied au fou comme au prêtre.

Mais le bonnet qu'aurait choisi Caton,
C'est à coup sûr, n'en doutez pas, mon maître,
Le bonnet de coton (*bis*).

Il excellait aux parodies et il avait fait en mon honneur une imitation de l'*Ode sur la prise de Namur* si parfaitement ennuyeuse qu'il nous fut impossible d'en écouter la lecture jusqu'au bout.

A l'heure où je le rencontrais à Croisset et où il venait d'entrer dans la gravitation de Flaubert pour n'en jamais sortir, il composait beaucoup de pièces de vers exquises et qui ont été presque toutes publiées dans son volume : *Festons et Astragales*, dont le titre, intentionnellement choisi par lui, prouve qu'il n'a voulu faire que de l'ornementation. Que de fois j'ai vu Flaubert, vêtu de son peignoir blanc, agiter les bras au-dessus de sa tête, se camper au milieu de son cabinet et crier :

Savez-vous pas, loin de la froide terre,
Là-haut, là-haut dans les plis du ciel bleu,
Un astre d'or, un monde solitaire,
Roulant en paix sous le souffle de Dieu?
Oh ! je voudrais une planète blonde,
Des cieux nouveaux, d'étranges régions,
Où l'on entend, ainsi qu'un vent sur l'onde,
Glisser, la nuit, sous la voûte profonde,
Le char brillant des constellations !

Dès que Bouilhet avait fait une nouvelle pièce de vers, il nous l'apportait; Flaubert la hurlait, et nous l'admirions. Nous étions sincères, mais nous vivions tellement les uns près des autres, les uns pour les autres, que le monde extérieur nous échappait. A force de nous confiner dans notre solitude, d'échanger des idées semblables, d'être soustraits à toute critique, nous en arrivions à perdre la proportion des choses et à nous reconnaître un talent que nous étions loin d'avoir. Gustave nous répétait : « Il faudra débuter par un coup de tonnerre ! » Soit; mais où était la foudre?

Tout notre temps n'était cependant pas employé à nous casser l'encensoir sur le visage, et parfois nous partions en tournées archéologiques aux environs de Rouen. Nous passions quelques jours à visiter Saint-George-de-Boscherville, Saint-Vandrille, Jumièges et certains paysages qui sont très beaux dans les environs de la Bouille. C'est dans une de ces excursions que Flaubert, en regardant les vitraux de l'église de Caudebec, conçut l'idée de son conte de *Saint-Julien l'Hospitalier*, de même qu'au milieu des ruines de Jumièges, il annonça l'intention d'écrire l'histoire des énervés; ce ne fut qu'un projet, mais qui lui tint au cœur, car il m'en parla pendant l'année qui précéda sa mort. A Croisset, les journées n'étaient pas seule-

ment réservées à la causerie, et nous travaillions. Une belle émulation nous avait saisis, et nous nous étions remis au grec et au latin. Les dictionnaires aidant, nous avions traduit la *Lysistrata* d'Aristophane et le *Rudens* de Plaute. C'était une distraction, pour Flaubert du moins, car, à ce moment-là, il s'était adonné à une besogne dont je n'ai jamais compris l'utilité. Il étudiait, plume en main, le théâtre français du XVIIIe siècle, c'est-à-dire les tragédies de Voltaire et de Marmontel. Que cherchait-il dans ce fatras? quel bénéfice intellectuel pouvait-il en tirer? quelle souplesse de style pouvait-il y acquérir? Il ne me l'a pas clairement expliqué et je ne l'ai pas deviné. Flaubert a toujours rêvé de faire du théâtre, pour lequel il n'avait aucune aptitude. A-t-il voulu prendre ses modèles dans cet art décadent, à l'aide duquel les philosophes du siècle dernier ont attaqué la prépotence religieuse? je ne puis le croire, et dans ce travail, je vois plutôt une de ces fantaisies étranges dont son esprit n'était pas exempt. Le résultat de cette étude ne fut pas celui que nous avions imaginé. Dans les tragédies les plus sombres, Flaubert ne voyait que le burlesque; la phraséologie prétentieuse et violente des *Scythes* ou de *Denys le Tyran* le mettait en joie; il déclara, — il décréta, — que nous allions faire une tragédie selon les règles, avec les trois unités, et où les choses ne seraient jamais appelées par leur nom. L'épigraphe, empruntée à *l'Art poétique* de Boileau, était :

> D'un pinceau délicat l'artifice agréable
> Du plus hideux objet fait un objet aimable.

Ce fut Gustave qui trouva le sujet : *Jenner, ou la Découverte de la vaccine*. La scène se passe dans le palais de Gonnor, prince des Angles; le théâtre représente un péristyle orné de la dépouille des Calédoniens vaincus. Un carabin, élève de Jenner et jaloux de son maître, est le personnage philosophique de la pièce. Matérialiste et athée, nourri des doctrines de d'Holbach, d'Helvétius et de Lamettrie, il prévoit la révolution française et prédit l'avènement de Louis-Philippe. Les autres héros, calqués sur ceux des tragédies de Marmontel, étaient d'une divertissante bouffonnerie. La petite vérole, personnifiée dans un monstre, apparaît en songe à la jeune princesse, fille du vertueux Gonnor. Nous nous étions engoués de cette drôlerie. Bouilhet venait tous les soirs, et souvent nous passions la nuit au travail. Flaubert tenait la plume et écrivait. Il a cru de bonne foi qu'il avait fait une partie des vers dont se compose le premier acte, qui seul a été mené à bonne fin; il s'est trompé. Il n'a jamais su ni pu faire un vers; la métrique lui échappait, et la rime lui était inconnue. Lorsqu'il récitait des vers Alexandrins, il

leur donnait volontiers onze ou treize pieds, rarement douze. Bouilhet disait : « Il y a une malédiction sur lui; c'est un poète lyrique qui ne peut pas faire un vers. » Dans notre tragédie, les vers bien frappés, comiques, ayant une apparence classique indiscutable, sont de Bouilhet. L'expression propre n'est jamais employée, car elle est contraire aux canons; on ne parle que par métaphores! et quelles métaphores! Un garde est saisi tout à coup par le mal inconnu que Jenner, « fils aimé d'Esculape, » parviendra à guérir; il se tord de douleur, car

> Les flammes de l'Etna, les neiges d'Hyrcanie
> Se disputent ses sens!

Une suivante lui offre un verre d'eau sucrée avec un peu de fleur d'oranger :

> Le suc délicieux exprimé du roseau
> Qui fond en un instant dans le cristal de l'eau,
> Et qu'on mêle au parfum du fruit des Hespérides,
> Peut-il porter le baume à vos lèvres arides?

Le remède est inefficace; le garde souffre toujours; on lui propose alors d'aller chercher l'instrument dont Molière a poursuivi M. de Pourceaugnac et qui, sur les lèvres de la jeune Calédonienne, devient :

> Le tube tortueux d'où jaillit la santé!

Nous étions jeunes, nous excitant mutuellement, et, sous prétexte que tout peut se dire en beau langage, nous en arrivâmes à pousser si violemment le comique qu'il tomba dans la grossièreté et que notre parodie devint une farce que Caragheuz seul aurait osé jouer. C'était là un défaut qu'il n'était pas toujours facile d'éviter avec Flaubert, qui trouvait, comme Béranger, qu'en fait de mots, « les plus gros sont les meilleurs. » Ce fut un passe-temps qui ne dura guère; nous fûmes les premiers à nous en fatiguer, et nous retournâmes vers les choses sérieuses qui nous sollicitaient. Lorsqu'en automne je revins à Croisset, il n'était plus question d'appeler le bonnet grec « le commode ornement dont la Grèce est la mère; » chacun de nous avait taillé ses plumes et se préparait au travail. Bon feu dans l'âtre; à côté de la table ronde où Flaubert travaillait, une petite table pour moi; dans le jour, on écrivait; le soir, après dîner, on causait, et lorsque Bouilhet venait, le soir se prolongeait souvent jusqu'à trois ou quatre heures du matin; aussi la cloche du déjeuner avait parfois quelque peine à nous tirer du lit. Flaubert s'était mis à écrire *la Tentation de saint Antoine;* à toutes nos ques-

tions, il avait répondu : « Vous verrez cela plus tard, » et il avait déclaré qu'il ne nous en lirait pas une ligne avant que tout fût terminé. C'était nous rejeter à long terme, car il estimait qu'il lui faudrait trois années pour parfaire son œuvre. Il avait plongé aux origines même ; il lisait les pères de l'église, compulsait la collection des actes des conciles par les pères Labbé et Cossart, étudiait la scolastique et s'égarait dans des lectures excessives qu'il eût trouvées résumées dans le *Dictionnaire des hérésies* et dans *la Légende dorée* de Jacques de Voragine. Voyant les livres empilés sur sa table et répandus sur les meubles, Bouilhet lui dit : « Prends garde ! tu vas faire de saint Antoine un savant, et ce n'était qu'un naïf. » De son côté, Bouilhet était préoccupé ; nous nous en apercevions à ses silences et aux fréquentes prises de tabac dont il se bourrait le nez. Il préparait les élémens d'un poème romain, qui devait être *Melœnis*; il en avait déjà déterminé les divisions, les épisodes principaux ; il hésitait encore sur la coupe de la strophe qu'il voulait adopter ; malheureusement il se décida pour la stance de six vers à rimes triplées, qui est la stance de *Namouna*, ce qui le fit plus tard accuser d'avoir imité Alfred de Musset, qu'il n'imita jamais par l'excellente raison que la source d'où découlait leur poésie n'était pas la même. Je lui avais apporté le *de Gladiatoribus* de Juste Lipse ; nous l'avions lu à haute voix, et Flaubert s'était désespéré de ne pouvoir donner des combats de gladiateurs dans le jardin de Croisset, comme quelques années auparavant Roger de Beauvoir s'était désespéré de ne pouvoir donner des tournois dans le jardin de Tivoli. Flaubert a toujours rêvé l'impossible, et c'est pourquoi l'existence sociale lui a paru d'une insupportable médiocrité. Il eut cela de commun avec Théophile Gautier, dont plus tard il devait être l'ami.

Lorsque vint la fin de l'automne, je quittai Gustave, mais avant de nous séparer, nous avions formé un projet dont l'exécution devait être soumise à Mme Flaubert. En attendant les grands voyages que j'étais décidé à entreprendre, nous avions pensé que nous pourrions employer trois ou quatre mois à parcourir une des provinces de France, et nous étions tombés d'accord pour visiter la Bretagne, pays resté un peu en dehors de la civilisation par ses mœurs et par son langage. Il fallait obtenir l'assentiment de Mme Flaubert, assez jalouse de son fils, et inquiète dès qu'elle ne l'avait plus sous les yeux. Je me chargeai de la négociation, qui fut moins difficile que nous ne l'avions redouté. Mme Flaubert me dit : « Je comprends que ce pauvre garçon étouffe ici et qu'il a besoin de liberté ; au mois de mai prochain, il partira, si toutefois il n'a pas changé d'idée et si sa santé le lui permet. » Donc il fut décidé que le 1er mai 1847,

nous nous mettrions en route et que Mme Flaubert, voyageant dans sa chaise de poste avec sa petite-fille et le père Parrain, viendrait nous voir dans quelques grandes villes où les auberges sont habitables. Ce fut une victoire; Flaubert poussait des cris : « Ensemble, seuls et indépendans, enfin! » Nous ne voulions pas nous jeter en Bretagne sans rien savoir du pays et, comme disait Flaubert, nous préparâmes le voyage. Gustave se réserva la partie historique et trouva à la bibliothèque de Rouen tous les documens dont il eut besoin. Je m'étais attribué ce qui concernait la géographie, l'ethnologie, les mœurs et l'archéologie. Dans nos lettres, nous ne parlions plus que de Bretagne. Je lui disais : « Étudie bien la guerre de succession entre Jean de Montfort et Charles de Blois. » Il me répondait : « Soigne tes menhirs et tes cromlechs. »

X. — EN BRETAGNE.

Flaubert m'avait chargé de surveiller l'exécution du buste de sa sœur, qu'il avait confié à Pradier, et j'allais souvent à l'abbatiale dans l'atelier où le maître travaillait. Pradier avait alors cinquante-quatre ans; il était dans la force de l'âge et dans l'ampleur de son talent. On l'aimait, on le respectait, car nul plus que lui ne fut laborieux et n'adora son art d'un tel amour. Il était d'accès facile, très gai, malgré les préoccupations pénibles qui le poignaient souvent, accueillait les hommes jeunes et m'admit dans son intimité. C'était un Genevois, et il se faisait appeler James, quoique son vrai nom fût Jean-Jacques. Malgré une certaine afféterie, la grâce de ses œuvres n'était pas sans vigueur; il aimait la femme, il l'étudiait sans cesse, assouplissait le marbre pour mieux la reproduire et recherchait les effets de mollesse provocante, qu'il rencontrait surtout chez les juives, qu'il préférait aux modèles d'autre race. C'était un païen que l'on aurait cru élevé par Clodion et par Prudhon. A force de sacrifier à l'élégance, il lui arriva de tomber dans la miévrerie; il donnait à ses statues des épidermes frémissans que voilait la chaste blancheur du marbre. Il excellait aux Nyssia, aux Chloris, aux Pandore, et il me semble qu'il eût été quelque peu empêché de faire Minerve ou Junon. Sous ses doigts, la statuaire devenait un art sensuel; ses déesses étaient d'aimables mortelles souriant de volupté et ses *Victoires* même étaient langoureuses. Auguste Préault, qui ne l'aimait guère, disait : « Tous les matins, Pradier part pour Athènes, mais il s'arrête en route et ne parvient jamais à dépasser la rue Notre-Dame-de-Lorette. » Le mot est dur, mais ne manque pas de vérité. Je crois que Pradier eût été un artiste hors ligne s'il avait développé sa culture intellectuelle; le temps lui manqua sans doute et peut-être bien aussi le goût de s'instruire. Il comprit surtout le

côté extérieur de l'art; la partie interne qui en constitue la véritable grandeur lui échappa. Comme les hommes, les statues ont une âme; il l'ignora toujours. Psyché ne le visita pas, et il ne s'en inquiétait guère. Je fus très frappé de cela un jour que, dans son atelier, on causait d'une statue de Marceau, que Préault venait de terminer, qui était exposée devant le Louvre, au bout du pont des Arts, et dont on discutait la valeur. Pradier dit : « Préault n'y entend rien; il ne sait pas ce que c'était que Marceau. Marceau était un hussard; un hussard, c'est une veste ajustée et une culotte à soutaches qui accuse les formes. » Je me récriai et je parlai d'un Marceau symbolisant la jeune république, représentant la France altière, ivre d'espoir et faisant face à l'Europe. Pradier leva les épaules et reprit : « Tout ça, c'est des bêtises, comme disent les modèles ; des bottes à la Souwarow dégageant le mollet, un genou bien dessiné, des hanches modelées, le cou nu, la lèvre épaisse et l'œil en coulisse, voilà Marceau. Toutes les femmes s'arrêteront à le regarder; ça leur donnera des idées « farces » et vous aurez un succès. » Ce fut là le tort de Pradier; il confondit trop l'artisan et l'artiste. Son originalité reste contestable parce qu'il demanda exclusivement à la main un travail auquel le cerveau aurait dû participer. Je ne me souviens pas de l'avoir vu lire. Du reste, il travaillait sans cesse; à quelque heure que je l'aie surpris, jamais je ne l'ai trouvé inoccupé.

Il avait de lui une haute opinion, et rien n'est plus naturel, car cette opinion était justifiée par son talent et par sa réputation; mais je ne serais pas surpris qu'il eût cru à son génie universel et que, mentalement, il se fût comparé à Léonard de Vinci et à Michel-Ange. A cet égard, il ne faisait pas de confidences, mais l'aspect même de son atelier dévoilait sa pensée. Un orgue, un piano, une guitare, voire même une lyre construite d'après ses dessins, prouvaient que la musique ne lui était pas inconnue, et j'affirmerais qu'il avait essayé de composer des romances, une symphonie et une sorte de marche funèbre qu'il appelait *Orphée au tombeau d'Eurydice*. Aux murailles, à côté des couronnes obtenues par ses élèves, étaient accrochées quelques peintures peu modelées, rappelant de loin la facture de Carlo Maratta, et entre autres une *Sainte Famille*, qu'il avait faite, disait-il, en ses momens perdus. Les albums qui traînaient sur les tables ne contenaient pas que des croquis; on y lisait des vers dont les rimes boiteuses, les hiatus, les césures déplacées indiquaient plus de bon vouloir que de science. Je me souviens d'une de ces pièces de vers, dédiée à la reine Marie-Amélie, et qui ne rappelait en rien les sonnets que Michel-Ange adressait la Colonna. C'étaient là pour Pradier des passe-temps et aussi des déceptions. Il sentait qu'il était inférieur dans ces arts latéraux, où il n'aurait pas dû s'égarer, et il revenait à la statuaire, à l'art

dans lequel il était passé maître. Le soir, au coin du feu, dans son appartement du quai Voltaire, il taillait des coraux ou des pierres dures et en faisait des camées, qui ne sont pas au-dessous de ceux de Picler et de Cappa.

Parfois la lassitude le prenait; être toujours dans l'atelier, toujours monter et descendre l'escabeau, toujours pétrir la terre glaise, toujours manier l'ébauchoir, c'est fatigant à la longue, et ce grand artiste, surmené par un labeur sans trêve, essayant de reconstituer pour ses enfans une fortune que d'autres mains que les siennes avaient dissipée, était pris du besoin de voir un peu de verdure et de regarder couler l'eau. Il faisait mettre des provisions dans un panier, il emmenait avec lui les personnes qui se trouvaient dans son atelier, — modèles, élèves ou praticiens, qu'importe? — il allait à une gare de chemin de fer, sautait dans un wagon, s'arrêtait à Saint-Cloud, à Sceaux, à Ville-d'Avray, dînait sur l'herbe, chantait des chansons italiennes, racontait des historiettes qui traînaient dans tous les ana, et rentrait, le soir, exténué, mais heureux de son escapade, comme un collégien en école buissonnière. Il était très connu dans Paris, où son costume le désignait. Il ressemblait à Nicolas Poussin, le savait, et avait adopté un vêtement de fantaisie qui rappelait ceux d'autrefois; un chapeau de forme tyrolienne, à larges bords et dont le bourdalou était maintenu par une boucle en acier bruni, ombrageait sa tête intelligente; sa chevelure blonde mêlée d'argent, longue et bouclée, tombait sur une veste de velours noir, à la boutonnière de laquelle rayonnait une rosette où la Légion d'honneur côtoyait la Couronne de chêne; un petit manteau court, doublé de soie bleue, à peine suspendu à l'épaule, découvrait la poitrine ornée d'un jabot blanc et le cou musculeux sortant presque nu d'un col très abaissé. Ainsi déguisé, il allait d'un pas solide, clignant de l'œil aux femmes, échangeant une plaisanterie avec les gamins qui se retournaient pour le voir, et ayant dans son attitude quelque chose de gracieux et de puissant dont les plus indifférens étaient frappés. Aux courses du printemps de 1849, j'avais été avec lui au champ de Mars, où les chevaux couraient alors. Nous sortions du pesage et nous nous promenions sur la piste devant la tribune présidentielle où Louis-Napoléon Bonaparte était assis avec ses officiers d'ordonnance. Pradier, auquel il n'avait encore fait aucune commande et qui en était irrité, passa devant lui, drapé dans son manteau et le chapeau sur le coin de l'oreille. Le président remarqua ce costume, s'informa, prit sa lorgnette et regarda Pradier. Celui-ci s'en aperçut, se campa devant la tribune, et cria: « Il les connaissait, les hommes comme moi, ton oncle! » Je fus pris d'un fou rire, et ce fut moi que Pradier trouva inconvenant.

Je l'aimais beaucoup et j'admirais la sûreté de cette main qui

semblait ne pouvoir se tromper. Il travaillait seul, nul élève ne l'aidait; les figures sortaient de terre comme par enchantement pendant qu'il causait, que l'on faisait du bruit autour de lui, que les modèles se disputaient, que les praticiens frappaient le marbre, que les visiteurs entraient et sortaient et qu'il paraissait s'occuper de tout, excepté de son œuvre. La blouse blanche au dos, le bonnet de papier sur la tête, il se plaisait à ce vacarme, comme s'il y eût puisé une activité plus forte. Il me dit une fois : « Quand je suis seul, je ne puis rien faire. » En cela, il ressemblait à Horace Vernet, qui, pour travailler, avait besoin d'être entouré d'agitation. Pradier devait mourir relativement jeune. Mûri par l'expérience, sentant que la réflexion avait grandi son talent, s'irritant de toujours s'entendre appeler le sculpteur des femmes, il allait essayer de modifier sa manière et rêvait de composer un groupe de héros, lorsque la mort le saisit à l'improviste. Le 4 juin 1852, alors qu'il venait de dépasser soixante ans, il avait été déjeuner à Bougival chez Eugène Forcade. Après le repas, il sortit ; la journée était belle, le soleil donnait une fête de lumière à la nature. Pradier, en compagnie d'une jeune femme, alla chercher l'ombre des grands arbres. Presque aussitôt, la jeune femme accourut en poussant des cris de terreur ; on s'élança vers elle, on la suivit. Pradier, étendu sur l'herbe, avait perdu connaissance. Quelques minutes après, il était mort; une congestion cérébrale l'avait foudroyé. Lorsque deux jours plus tard, à la porte du Père-Lachaise, on descendit son cercueil, ses élèves le prirent sur leurs épaules et le portèrent jusqu'à sa demeure suprême. Nous étions nombreux, et tous nous étions attristés, car chacun sentait que la France venait de perdre un des artistes qui l'ont le mieux honorée. L'œuvre que cet infatigable travailleur a laissée est énorme ; il a sculpté le poème de la femme ; il n'a aimé que la beauté, et s'il ne l'a pas toujours rendue avec l'ampleur que lui ont donnée les Grecs du bon temps, on peut du moins affirmer qu'il en a fixé le charme et cristallisé la grâce.

Son activité et sa puissance de travail étaient telles qu'il lui fallait trois ateliers pour contenir ses œuvres; il mettait la main à tout en même temps; aux Victoires qui décorent les pendentifs de l'Arc de triomphe; aux cariatides qui sont au tombeau de Napoléon Ier ; aux statues du duc de Penthièvre et de Mlle de Montpensier, destinées à la chapelle de Dreux; aux quatre statues qui ornent la fontaine monumentale de Nîmes; à une *Pietà*, en vilain marbre grisâtre des Pyrénées et dont la composition était défectueuse, car il avait l'âme trop païenne pour comprendre l'art chrétien. A la même heure, il faisait le buste d'Auber, un chef-d'œuvre, celui de Salvandy, celui de Leverrier et celui de la sœur de Flaubert, qui est sans contredit une de ses œuvres les plus délicates. C'est à l'abbatiale qu'il avait

établi son quartier-général, au rez-de-chaussée, dans deux ateliers contigus, où j'ai passé bien des heures et où j'ai vu défiler les plus beaux modèles que Paris possédait alors. Le babil et le laisser-aller, pour ne pas dire plus, de ces fillettes n'étaient point du goût d'un important personnage qui s'asseyait gravement, ne bougeait non plus qu'un terme, semblait s'efforcer de rendre plus maussade encore l'expression de son visage et qui posait pour son buste. C'était Leverrier, « l'homme à la planète, » comme on l'appelait familièrement, qui apportait dans cet atelier plein de bruit et d'imprévu une morgue dont on se moquait un peu. Pradier n'avait pas toujours la plaisanterie légère; une planète de plus ou de moins ne lui semblait pas un fait bien intéressant, et il prenait un air bonhomme, dont nul n'était dupe, pour dire à Leverrier : « Votre planète, à quoi ça peut-il servir? Est-ce vrai que ça empêchera les pommes de terre d'être malades? » Leverrier bondissait, et Pradier reprenait : « Ne remuez donc pas, vous changez la pose. » Leverrier rentrait dans son immobilité et se contenait avec peine, car il avait un orgueil sans pareil.

L'animation ordinaire de l'atelier devenait de la fièvre lorsque le moment de l'exposition approchait, et qu'il fallait se hâter d'envoyer les œuvres d'art au Louvre. Pradier gourmandait ses praticiens qui ne se hâtaient pas assez, et parfois se mettait lui-même à la besogne. C'était admirable à voir. Les yeux abrités derrière d'énormes lunettes à verres simples, destinées à le garantir des éclats jaillissans du marbre, il maniait la masse, le ciseau, la râpe avec une dextérité et une rapidité inconcevables. Bourdon, un de ses praticiens, disait : « Il enlève le marbre par copeaux! » Cela semblait vrai, tant sous cette main expérimentée le marbre prenait presque instantanément un autre aspect. Souvent, je l'ai vu, les chariots étant déjà à la porte, modifier un pli de draperies, un mouvement de cheveux en deux coups de masse si fortement appliqués que l'on eût pu croire que la statue allait en être brisée. Comme Puget, il pouvait dire : « Le marbre tremble devant moi! » Cet homme si sûr de lui, aimé de tous, car il avait une extrême mansuétude, célèbre, et le premier en son art, redoutait les expositions et avait peur de la critique. Il tournait autour de ses statues et recueillait ce qu'en disait la foule. Cette année-là, 1847, il fut mécontent, malgré les applaudissemens que lui valut le buste d'Auber, car le public se porta de préférence vers une statue qu'il n'avait pas faite : c'était *la Femme piquée par un serpent* de Clésinger. Pradier maugréait, critiquait la statue et ne s'apercevait guère qu'il eût pu s'appliquer les reproches qu'il adressait à son jeune rival, lorsqu'il disait : « Ce n'est pas difficile de produire de l'effet en montrant tout ce que l'on devrait cacher. »

A cette époque, l'ouverture du « Salon » était une fête pour les artistes. L'invasion des mœurs anglo-saxonnes n'avait point encore importé les tourniquets où l'on perçoit un droit d'entrée. Les expositions étaient gratuites et réellement publiques, excepté le samedi, jour réservé aux personnes munies de billets de faveur délivrés par la direction des beaux-arts. Ces billets se distribuaient à profusion; mais comme le samedi était « le beau jour, » le jour des élégantes, il y avait foule, et l'on s'étouffait dans les galeries du Louvre, malgré les gardiens qui criaient : « Circulez, messieurs, circulez! » Car c'était au Louvre, dans le musée même, que les expositions annuelles avaient lieu alors; on construisait une galerie de bois sur la façade de la grande galerie; on couvrait les Véronèse, les Titien, les Ghirlandajo, les Rembrandt avec les tableaux tout battant neuf de Biard, d'Alaux, de Latil, de Chautard; dans les salles du rez-de-chaussée, — une cave, — on réunissait les œuvres de la sculpture, et nul ne pensait à se plaindre. Le dernier « Salon » qui encombra le Louvre fut celui de 1848; la révolution avait supprimé le jury; tout envoi fut admis; jamais pareil succès d'hilarité ne fut vu. Cet excellent usage n'a pu s'établir; on est revenu au principe de sélection, ce qui est au moins singulier dans un pays démocratique, où chacun devrait avoir droit à faire acte d'initiative et où les expositions, ayant cessé d'être gratuites, ne restent pas à la charge de l'état. Le droit d'appel au public est un droit commun qui appartient aux artistes de génie, comme aux artisans grotesques; en telle occurrence, il n'y a qu'un juge : celui qui paie.

En ce temps-là, l'Institut, représenté par l'Académie des beaux-arts, était seul admis à prononcer sur les œuvres envoyées aux expositions. C'était un jury sévère et qui, imbu de doctrines respectables, mais exclusives, se montra souvent injuste. Des hommes devenus illustres, — Cabat, Th. Rousseau, Corot, Dupré, Eugène Delacroix et bien d'autres, — ont eu à pâtir d'une rigueur que rien ne justifiait et dont la célébrité les a vengés. On ne savait jamais qui serait reçu ou refusé et l'émotion était vive chez les artistes. Le Salon ouvrait réglementairement le 1er avril, à midi. Dès onze heures du matin, la cour du Musée se remplissait; on ne voyait que des mines inquiètes, de longs cheveux, des chapeaux pointus; les artistes des mêmes ateliers se groupaient; on échangeait des poignées de main, des cris, des quolibets; parfois un chœur éclatait, on chantait : « Le ver à soie se fait dans la marmite, j'en garderai toujours le souvenir. » Je m'arrête, et il n'est que temps. — Louis de Cormenin et moi, nous ne manquions jamais l'ouverture du Salon qui avait alors, — du moins, je me le figure, — plus d'importance qu'aujourd'hui. Il est difficile de se représenter le Carrousel et les abords du Palais du Louvre tels qu'ils étaient à cette époque, avec

les marchands de chiens, les marchands de bric-à-brac, les dentistes en plein vent, les joueurs de gobelets qui obstruaient la place non pavée, faite de crotte ou de poussière, selon la pluie ou le soleil. La rue du Doyenné, la rue des Orties qui longeait la grande galerie, la rue Saint-Thomas-du-Louvre, la rue Froidmanteau, que les nouveaux pavillons du ministère des finances ont remplacées, rétrécissaient la place où s'entassait la foule des curieux. L'entrée principale donnait accès à un vaste péristyle où tombait la première marche du grand escalier construit par Fontaine et Percier qui n'existe plus. La réunion du Louvre aux Tuileries a tellement modifié cet emplacement qu'il n'est plus reconnaissable. Vers midi moins un quart, on commençait à se masser en rangs profonds devant la porte close; il y avait des poussées formidables et qui portaient un autre nom. Parfois un cri jeune et vibrant, un cri de rapin révolté, retentissait : « L'Institut à la lanterne! » On riait, et quelque vieux « classique » fourvoyé au milieu de nos bandes, disait : « Où allons-nous, mon Dieu! où allons-nous? » Au premier coup de l'horloge sonnant midi, la porte s'ouvrait à deux battans, et le gros suisse vêtu de rouge, en culottes courtes, le tricorne au front et la hallebarde au poing, apparaissait sur le seuil. C'était une clameur : « Vive le père Hénaut! » On se précipitait. L'escalier était franchi; chaque artiste parcourait le livret pour voir si son nom y était inscrit et l'on pénétrait dans le salon carré.

L'exposition de 1847 fut intéressante. Pendant que les « bourgeois » s'extasiaient devant la *Judith* d'Horace Vernet, les romantiques, — il y en avait encore, — les révolutionnaires, — il y en a toujours, — criaient de joie devant *les Romains de la décadence* de Couture, devant la *Fantasia marocaine*, devant *la Barque des naufragés* d'Eugène Delacroix. — Là, près des tableaux de Delacroix, qui étaient loin d'être acceptés par le public, on se groupait, on se traitait de perruques et de barbares, on huait, on battait des mains, et l'on discutait à coups de poing. Dans la grande galerie, au second ou troisième rang, un tableau était accroché, que l'on semblait avoir placé si haut et si mal pour le soustraire aux regards : c'était *le Combat de coqs* de Gérôme, qui débutait. La foule le découvrit et s'arrêta. Théophile Gautier survint, devant qui l'on s'écarta. Il contempla le tableau, puis, se tournant vers Gérard de Nerval auquel il donnait le bras, il dit : « Voilà un maître. » Gautier ne s'était pas trompé, une nouvelle école venait de naître; le chef des pompéistes s'était révélé. Pour la première fois, Isabey, renonçant aux tableaux de marine dont il semblait partager la spécialité avec Gudin et Eugène Le Poittevin, abordait la peinture de genre par une toile d'un éclat extraordinaire; sa *Cérémonie dans une église de Delft* (XVIe siècle) prouvait qu'il était un coloriste de

premier ordre. Diaz, encore peu connu, dénonçait de fines qualités de luminariste dans son *Dessous de forêt*. Les rapins allaient, venaient, couraient de Diaz à Isabey, d'Isabey à Delacroix, de Delacroix à Couture, de Couture à Gérôme et criaient: « David est mort, vive la couleur! » Au milieu de la foule circulait péniblement un homme d'un certain âge, portant sur son dos un avorton chétif qui n'avait pas de bras, et dont les pieds très petits étaient plutôt gantés que chaussés. — Lorsqu'on l'abordait, il tendait le pied droit qu'on lui serrait; c'était sa façon de donner une poignée de mains. Cet être incomplet était un peintre, « Ducornet né sans bras, » dont les tableaux peints avec le pied n'étaient pas beaucoup plus mauvais que bien des tableaux peints avec la main. Je me rappelle un très bon portrait de femme qui avait obtenu les honneurs du Salon carré et dont l'auteur, que je connaissais, devait bientôt mourir. C'était un jeune homme maladif, rêveur, sujet à de mornes tristesses, et qui s'appelait de Tierceville; la vie l'ennuyait, et malgré son talent, il n'en espérait rien de bon; il trouva plus simple de s'en aller et se pendit. Je le rencontrai, le jour de l'ouverture du Salon de 1847, et nous restâmes longtemps à regarder *un Gaulois* d'Adrien Guignet qu'il admirait beaucoup, et qui, en effet, était une belle toile de chevalet. Dans la galerie de bois, en face d'une porte, j'avisai un tableau de dimension moyenne, très sombre, très confus, dont l'obscurité même m'attira. Nulle lumière; des tons opaques et heurtés, tous de teinte neutre, variant entre le bistre et le violet; un dessin d'une lourdeur excessive, laissant baver les contours et ne procédant que par indications. A force de regarder et d'essayer de déchiffrer cette énigme, où les couleurs n'étaient pas plus explicites que la ligne, je finis par distinguer un tronc d'arbre où pendait un enfant attaché par les pieds et que deux hommes semblaient soulever. Cela représentait *Œdipe enfant*, et c'était le début de François Millet. Jamais je ne me suis rappelé ce tableau informe sans être saisi de respect pour l'artiste qui, d'un tel point de départ, est arrivé à ces paysages nacrés où l'air, la lumière, la vie, circulent à flots, et qui si souvent a rendu la nature avec une précision sans égale. Il n'est jamais parvenu à se débarrasser d'une certaine pesanteur native, mais il a tellement vécu dans la clarté des atmosphères qu'il en avait surpris le secret; il n'a pas été un peintre de paysage, il a été le peintre des champs, et, pour acquérir son talent, il lui a fallu dépenser une somme d'efforts dont on reste stupéfait. Sa vie n'a été qu'une longue lutte contre la misère, et c'est à peine si le prix qu'il obtenait de ses tableaux lui assurait le pain bis quotidien. Sa mort, à ce qu'il paraît, a éclairé les « connaisseurs. » Dernièrement (mars 1881) un de ses paysages a été payé 160,000 francs (je dis cent soixante mille) en

vente publique; c'est le triple de ce qu'il a gagné pendant son existence (1).

Ce fut aussi au Salon de 1847 que, pour la première fois, je remarquai des tableaux d'Eugène Fromentin : une *Mosquée arabe*; une *Vue de la Chiffah*; une *Vue près de La Rochelle*. Je n'y devinai point le futur maître des élégances orientales. La touche était sans transparence et pleine de timidité. Néanmoins, çà et là une finesse précieuse et une sincérité d'aspect qui me rappela les paysages que j'avais parcourus. Lentement, l'artiste qui a peint ces petits tableaux s'est fait lui-même, menant de front son développement intellectuel et son développement artiste, nerveux, mécontent de son œuvre, la recommençant, l'améliorant, visant très haut et entrant enfin, après bien des labeurs, dans la possession de ce talent où l'on retrouve le peintre et l'écrivain de race. Je l'ai connu, je l'ai apprécié, j'aurai à en parler plus tard ; aujourd'hui, je note simplement l'heure de son début, qui, je crois, date de 1847. — Pour quelques noms qui vibrent encore dans la mémoire des hommes, que de noms nous frappaient alors qui sont restés inconnus et ne sortiront jamais de l'ombre où ils sont ensevelis. Ces noms, il est inutile, il serait cruel de les prononcer, car ils n'éveillent plus aucun écho et les œuvres qu'ils ont signées ont été grossir l'amoncellement des inutilités où l'art n'a rien à apprendre, l'histoire rien à retenir, la postérité rien à regarder.

Tout en parcourant le salon, en me délectant aux œuvres où je trouvais trace de maîtrise, je recherchais les tableaux qui représentaient des points de vue pris en Bretagne, car le projet que Flaubert et moi nous avions formé allait recevoir son exécution. Nous n'attendions plus que la fin du mois d'avril. Le costume léger, la forte chaussure, les chapeaux blancs envoyés d'Avignon, les bâtons de maquignon expédiés de Caen, le sac en veau marin à bretelles rembourrées, les bourses à tabac venues de Hongrie, les pipes tyroliennes en bois sculpté, tout était prêt : nos notes étaient réunies, l'itinéraire était tracé sur les cartes départementales. Le cœur nous battait, et nous comptions les jours. Il ne s'agissait point de monter en wagon, de grimper dans des diligences et de traverser la Bretagne au pas de course, — non pas; nous devions voyager à pied, le sac au dos, le pantalon dans la guêtre et le bâton à la main : compagnons du tour de Bretagne, histoire et paysage. A Paris, nous prenions le chemin de fer qui nous déposait à Blois ; à Honfleur, nous nous embarquions à bord d'un bateau à vapeur, qui nous ramenait à Rouen; entre ces deux étapes, quatre mois de marche; nous entrions en

(1) A la vente Frédéric Hartmann, le 7 mai 1881, huit tableaux de Millet ont été payés 423,700 francs.

Bretagne par l'Anjou, nous en sortions par la Normandie. Ce fut notre programme, et nous l'avons suivi.

Le 1er mai 1847, pendant que Paris se préparait à fêter la Saint-Philippe pour la dernière fois, nous traversâmes la ville à peine éveillée, afin d'aller à pied, en tenue de route, de la place de la Madeleine à la gare d'Orléans. Nous marchions lestement le long des quais, soulevant le sac d'un petit coup d'épaule, frappant les pavés de notre bâton, allègres et, comme avait dit Flaubert, « seuls, indépendans, ensemble! » Nous étions heureux; Gustave semblait avoir rejeté tous les soucis derrière lui; pour ma part, ceux que j'avais étaient si légers qu'ils s'envolaient d'eux-mêmes sur la brise du matin que nous aspirions à pleine poitrine, comme si nous avions rompu des chaînes et conquis la liberté. Cette sensation était très forte et persista. A quoi échappions-nous donc? à des usages reçus, à des conventions de société, à des tendresses maternelles, un peu exigeantes peut-être et qui tremblaient pour nous. Nous envisagions avec bonheur l'idée d'aller côte à côte pendant quatre mois au hasard des routes, au hasard des gîtes, à travers la nature; il nous semblait que nous nous évadions de la vie civilisée et que nous rentrions dans la vie sauvage, sorte de Robinsons perdus au milieu d'un pays habité; nous étions disposés à tout admirer, les ruines où fleurissent les ravenelles, les cathédrales obscurcies par leurs vitraux, les rochers couverts de goëmons et les landes dont les ajoncs ont fait un tapis d'or. Nous emportions une somme d'enthousiasme qui ne fut pas épuisée, et Dieu sait cependant que nous n'en étions pas avares.

Le début du voyage fut troublé; dès le quatrième jour, pendant que nous étions à Tours, Flaubert subit une crise nerveuse. Je fis appeler le docteur Bretonneau, qui était alors une des sommités de la France médicale. Il accourut. Déjà âgé, ayant en lui quelque chose de l'homme de campagne transplanté à la ville, il m'impressionna par son intelligence et par ce regard profond du vieux praticien, qui semble scruter l'âme en même temps que le corps. Avec la sincérité d'un vrai savant, il avouait son ignorance et disait : « Notre science n'est qu'une suite de *desiderata* et nous en sommes encore à nous demander ce que c'est que la migraine. » Il ordonna le sulfate de quinine, mais dans des proportions telles que je fus effrayé et me permis quelques objections. Le docteur Bretonneau m'écouta avec patience et me répondit : « Le sulfate de quinine n'est bon à rien s'il ne produit dans l'organisme l'effet d'un coup de canon. » Je n'ai point oublié cette parole; trois ans plus tard, je me la suis rappelée dans les montagnes du Liban, et je m'en suis bien trouvé. Cette crise fut la seule qui attrista notre voyage, que nous reprîmes gaîment aussitôt que Flaubert fut reposé. Les pre-

miers jours furent un peu durs, et les trente livres que nous portions sur les épaules nous paraissaient lourdes, surtout vers la fin des étapes. Peu à peu nous nous y accoutumâmes si bien, que nous étions amollis lorsque le sac ne pesait pas à notre dos et ne nous tenait plus en équilibre. — Où n'avons-nous pas couché? A la prison centrale de Fontevrault, au couvent de la Trappe de la Meilleraye, dans les bons hôtels de Nantes, de Rennes, de Saint-Malo; dans des auberges de rouliers, dans des cabarets comme à Penmarck, dans une écurie comme à Plougoff, dans un poste de douaniers comme à Plouvan. Tout était bien, tout était au mieux, et pas une fois nous ne nous sommes plaints de cette bonne misère des voyageurs, qui n'est, en somme, qu'un des incidens du voyage. Nous partions au soleil levant; nous faisions la plus forte partie de l'étape avant le déjeuner que nous trouvions où nous pouvions; une seconde marche nous conduisait jusqu'au gîte; nous prenions les notes de la journée; nous dînions avec un appétit formidable et nous dormions de ce sommeil « frère de la mort, » qui ne garde le souvenir d'aucun rêve. Vingt-cinq ans, de bonnes jambes, une santé solide, de l'argent en poche, l'envie de voir, nul besoin vaniteux, l'enivrement du mouvement, de la jeunesse et de la nature, c'est plus qu'il n'en faut pour jouir de la vie, et nous ne nous en faisions faute.

Je ne sais ce qu'est devenue la Bretagne depuis que l'on a jeté dessus un réseau de chemins de fer et qu'on l'a reliée à Paris par l'achat des produits d'alimentation; en 1847, ce n'était qu'un pays juxtaposé. Le département de la Loire-Inférieure confinant à l'Anjou, celui d'Ille-et-Vilaine se rattachant à la Normandie, étaient de riches contrées où la langue d'oïl était comprise, mais dès que l'on avait pénétré dans la Bretagne bretonnante, dans le Morbihan, dans le Finistère, dans les Côtes-du-Nord, on se sentait dans une région primitive, dans la noble terre d'Armorique, comme disait le petit père Frin, mon professeur de huitième. Sauf la grande route stratégique, on ne trouvait guère que des chemins creux, surplombés par des haies où les ronces et les clématites s'entrelaçaient autour des houx; des landes, des landes où les ajoncs et les bruyères croissaient en liberté; pour langage, le celtique; pour monument d'histoire, le dolmen et la pierre branlante; maigre bétail, culture enfantine, bourgades délabrées, insouciance, superstition, misère : la *Gallia comata* du temps de Jules César. C'était à la fois étrange et lointain; nous nous y plaisions. Les villes ne nous retenaient pas, nous en sortions au plus vite pour reprendre notre route à travers les espaces où les clochers des chapelles isolées se dressent comme des cippes funéraires. C'était triste, âpre, abandonné, maladroit, mais robuste, et d'une jeunesse que les autres pays de France n'avaient plus.

Grâce aux notes dont le répertoire inscrit sur un calepin était toujours dans une de nos poches, nous savions la veille ce que nous aurions à visiter le lendemain. Nous repassions ainsi notre histoire de Bretagne sur les lieux mêmes, et quand nous entrions dans une église ou dans un château ruiné, nous allions droit à la statue, au bénitier, à la pierre tumulaire, au vestige archéologique, qu'il était séant de regarder. On ne savait guère ce que nous étions; ingénieurs, géomètres, inspecteurs du cadastre? A tout bout de champ, les gendarmes et les douaniers nous demandaient nos passeports; promptement ils regardaient la qualification: rentier; cela ne leur apprenait rien. Un brigadier de la douane nous fit subir un interrogatoire et visita nos sacs. Il était un peu décontenancé; d'un air câlin, il nous dit à mi-voix : « Tout de même, dites-moi qui vous êtes. » Flaubert se pencha vers lui et lui répondit à l'oreille : « Mission secrète. » C'était près de Sarzeau; nous descendions vers le Morbihan, — la petite mer, — lorsque le brigadier tout essoufflé nous rejoignit : « Dites au roi de ne pas venir par ici, nous dit-il; le pays n'est pas sûr, il y a encore des chouans! » A Daoulas, les commères du village s'attroupèrent autour de nous et nous contraignirent à « déballer, » c'est-à-dire à étaler les marchandises que nous colportions dans nos sacs; elles crurent que nous voulions nous moquer d'elles, et nous eûmes quelque peine à nous tirer de leurs griffes. — Aux approches de Crozon, un gendarme bienveillant, après avoir lu nos passeports, nous dit: « Je sais ce que vous faites; j'ai déjà vu un monsieur qui voyageait comme vous avec le sac sur le dos et un grand parapluie; il tirait en portrait les grottes de Morgatt; j'ai voulu savoir quel était son métier; je lui ai demandé ses papiers et j'ai vu qu'il était « pénitre passagète. » — Non, gendarme, nous n'étions pas peintres paysagistes, nous étions deux « amoureux de la muse, » ainsi que disait Flaubert, et si vous nous aviez suivis, vous auriez entendu les vers que nous écrivions en marchant.

L'imagination ne nous manquait pas, et partout les projets littéraires nous venaient en tête. A Tiffauges, en parcourant les ruines du château, nous voulions faire un roman « corsé » sur le maréchal Gilles de Retz; à Quiberon, nous rêvions d'écrire une histoire des guerres de la Vendée; à Sucinio, où naquit Arthur de Bretagne, nous étions résolus à raconter l'histoire de la guerre de cent ans; à Saint-Malo, nous devions écrire l'histoire des corsaires, et à Rennes, l'histoire des oppositions parlementaires qui précédèrent la révolution de 1789. La besogne n'eût pas chômé; un projet chassait l'autre; ils se sont si bien chassés que nul n'a subsisté. Le lieu nous saisissait, et nous ramenait si bien à la réalité que parfois nous en étions dupes. Entre Ploërmel et Josselin, au Chêne de la mi-voie, Flaubert

cria : « Beaumanoir, bois ton sang! » et me donna un coup de bâton dont j'eus le bras engourdi. Je l'engageai à frapper moins fort, et il me répondit : « Tu n'es qu'un bourgeois! tu ne comprends pas la grandeur du combat des trente; moi, je trouve ça énorme! » Près du Mont Saint-Michel, sur l'îlot de Tombelaine, où s'était fortifié Montgomery poursuivi par Catherine de Médicis, il voulut représenter le tournoi dans lequel Henri II perdit la vie; comme le rôle du roi m'eût été réservé, je refusai avec obstination. Flaubert me dit : « Ah! comme l'on voit que tu n'aimes pas l'histoire! » Étions-nous fous? Il se peut bien.

Tout en cheminant, Flaubert faisait des connaissances, et il en était si heureux que je n'avais pas la force de me fâcher. A Guérande, où nous étions pendant la foire, nous entrâmes dans une baraque pour y voir un « jeune phénomène » que l'on annonçait à grands renforts de grosse caisse. Le « jeune phénomène » était un malheureux mouton qui avait cinq pattes et la queue en trompette. L'homme qui l'exploitait, paysan renaré, vêtu d'une blouse bleue, parlait avec un fort accent picard. Flaubert feignit d'admirer le jeune phénomène, se le fit expliquer, s'extasia sur « les jeux incompréhensibles de la nature, » déclara qu'il n'avait jamais rien vu de plus curieux, promit au cornac de la bestiole qu'il ferait une grande fortune, l'engagea à écrire au roi Louis-Philippe et enfin le pria à dîner avec nous pour le faire causer. L'homme ne se le fit pas répéter, vint dîner, causa fort peu, but beaucoup et se grisa abominablement. Au dessert, Flaubert et lui se tutoyaient. Flaubert s'était engoué de ce mouton ; au long des routes, il me disait : « Penses-tu au jeune phénomène ? » Il ne m'appelait plus que le jeune phénomène, s'arrêtait en chemin, grimpait sur un talus et me démontrait aux arbres, aux buissons, car les curieux sont rares entre Piriac et Mesquer. A Brest, il retrouva le jeune phénomène, dont le propriétaire vint encore se griser à notre table; hélas! il devait le rencontrer une dernière fois à Paris au mois de juillet 1848 et en abuser contre moi par une plaisanterie que je raconterai.

Il n'était pas toujours ainsi, jouant les Tinteniac et s'éprenant de brebis à cinq pattes; mais lorsque ces folies le saisissaient, il était terrible, j'ose dire insupportable, car rien ne pouvait le calmer; il fallait que sa manie du moment s'usât d'elle-même, et parfois elle y mettait plus de temps que je n'aurais voulu. Cela, du reste, ne touchait en rien à notre bonne humeur, qui traversa notre voyage sans être ralentie. En revanche, nous eûmes des jouissances littéraires qui nous remuèrent le cœur. Je ne puis sans émotion me rappeler notre visite au château de Combourg et notre trouble lorsque nous posâmes le pied sur le perron qui mène à la vieille demeure de Chateaubriand. Instinctivement nous avions mis le chapeau à la

main comme dans un lieu sacré. Lorsque nous entrâmes dans la petite chambre où il a grandi, où il a tant rêvé, où il a lutté contre cet amour redoutable qu'il ose à peine indiquer dans ses Mémoires, Flaubert avait les yeux humides et posa la main sur la table, comme s'il eût voulu saisir quelque chose de ce grand esprit. Déjà, le mois précédent, assis à la pointe du raz « que nul n'a passé sans peur ou malheur, » à côté de la baie des Trépassés, en face de l'île de Sein, l'île des druidesses, nous avions lu l'épisode de Velléda; ici, à Combourg, dans le berceau même, près de ces bois où il avait erré avec Lucile, en vue du château que l'âge menaçait, derrière le village rassemblé au pied des tours, nous allâmes nous asseoir au bord de l'étang qu'il a chanté :

> Te souviens-tu du lac tranquille
> Qu'effleurait l'hirondelle agile?

et nous lûmes *René*. Nous avions pris gîte dans la seule auberge du pays, nous couchions dans la même chambre; vers le milieu de la nuit, je fus réveillé par une voix éclatante. La fenêtre était ouverte d'où l'on découvrait le manoir éclairé par la lune, et Flaubert debout s'écriait : « Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue; attends que le vent de la mort se lève; alors tu déploieras tes ailes vers ces régions inconnues que ton cœur demande ! » C'est une phrase de *René*. « Dormons ! » dis-je à Flaubert; il me répondit : « Causons ! » Le soleil était déjà au-dessus des arbres, que nous parlions encore de Chateaubriand. Les hommes de ma génération ont eu pour lui un culte que les jeunes gens d'aujourd'hui ne peuvent comprendre, ni se figurer. Nous eûmes moins d'enthousiasme à Vitré, et après une visite aux Rochers de Mme de Sévigné, nous allâmes passer deux jours, au milieu d'une forêt de hêtres, dans une hutte de sabotier, comme don Quichotte chez les bûcherons. La comparaison est plus juste qu'elle n'en a l'air : nous nous battions volontiers contre les moulins à vent, et la littérature nous était une Dulcinée tyrannique.

Avons-nous écrit le récit de ce voyage qui, dans ses petites proportions, a traversé la nature, l'archéologie, l'histoire? Oui; nous l'avons divisé en douze chapitres que nous nous sommes partagés. Gustave a écrit les chapitres impairs, j'ai écrit les chapitres pairs; il a commencé, j'ai fini. Cela représente un très fort volume in-octavo. Il en a été fait deux copies au net, reliées toutes deux et formant deux beaux manuscrits; l'un appartenait à Flaubert, l'autre m'appartient. Parfois nous avons eu l'idée de le publier sous le titre même, quoiqu'un peu trop prétentieux, que Flaubert avait choisi et m'avait fait accepter : *Par les champs et par les grèves*. —

Nous avons toujours reculé devant la nécessité des remaniemens. Sous prétexte d'avoir de l'humour et qu'il ne faut rien ménager, nous avions ménagé si peu de choses que nous en étions arrivés à ne rien ménager du tout. Nous avons vidé là notre sac à sornettes qui était amplement garni. Le livre est agressif, touche à tout, procède par digressions, parle du droit de visite à propos de Notre-Dame d'Auray, de la chambre des pairs à propos du combat des Trente, s'attaque aux hommes et aux œuvres, réduit l'idéal humain à un idéal littéraire, mêle le lyrisme à la satire, sinon à l'invective et est fait pour rester ce qu'il est : un manuscrit à deux exemplaires. Je dirai cependant qu'il y a dans ce fatras juvénile des pages de Flaubert qui sont excellentes et de sa meilleure main ; que cela seul mérite que ce volume soit sauvegardé et que toute précaution devrait être prise à cet égard. Il serait bon, je crois, que l'exemplaire de Flaubert fût remis à une bibliothèque publique, à la bibliothèque de Rouen, par exemple ; comme mon exemplaire sera déposé, lorsque mon temps sera accompli, au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

Au début de notre voyage, nous nous arrêtions dans quelque ville munie d'une bonne auberge ; nous prenions une semaine de repos pendant laquelle nous écrivions chacun le chapitre que nous nous étions réservé ; puis il nous sembla que nous perdions notre temps dès que nous n'étions plus en route, et il fut décidé que nous terminerions notre travail, au logis, après le retour. J'ai retrouvé une lettre de Gustave, — fin mai 1848, — par laquelle il m'accuse réception du dernier chapitre que je venais de lui expédier à Croisset. Un passage indique l'impression que nous avons gardée de cette tournée faite sur les landes de Bretagne et sur les côtes de l'Océan : « J'ai reçu ton chapitre, il est meilleur que le précédent ; il faudrait peu de chose pour le rendre bon ; ce serait quelques ciels à retrancher ; il y a trop de couleurs semblables, trop de petits détails, voilà tout. Ah ! cher Max, j'ai été bien attendri, va, en lisant une certaine page de regrets, et en y resongeant à ce pauvre bon petit voyage de Bretagne. Oui, il est peu probable que nous en refassions un pareil ; ça ne se renouvelle pas une seconde fois. Il y aurait même peut-être de la bêtise à l'essayer. Ah ! comme il m'en est venu tantôt une volée de souvenirs dans la tête ! de la poussière, des tournans de route, des montées de côtes au soleil et encore, comme il y a un an, des songeries à deux au bord des fossés ! Et dire que lorsque tu iras boire l'eau du Nil, je ne serai pas avec toi ! » Flaubert avait raison ; jamais, dans notre vie commune, nous n'avons eu rien de pareil à ce voyage en Bretagne si bien préparé, si lestement accompli ; jamais nous n'avons été dans une communion plus parfaite ; jamais nous n'avons été l'un pour l'autre un écho

plus fidèle. Nous ne nous ménagions pas les éloges, j'en conviens, et lorsque nous parlions de nos œuvres futures, aucun doute ne paraissait nous agiter. Faut-il en être surpris? Nous n'avions encore rien publié, nulle déception ne nous avait atteints, et ce n'est pas l'expérience que l'on possède à vingt-cinq ans qui peut éclairer sur l'insuffisance personnelle. Nous étions en droit de croire à notre talent et d'envisager notre avenir littéraire avec sérénité. J'ai su depuis, pour ma part, ce qu'il en fallait rabattre, et j'ai appris que dans les lettres comme dans l'armée, on n'arrive souvent qu'à l'ancienneté. Flaubert me disait, un jour, avec tristesse : « Autrefois, lorsque nous étions jeunes, nous parlions toujours au futur; maintenant que nous avançons en âge, nous ne parlons plus qu'au conditionnel passé. » L'observation était judicieuse; eh bien! notre voyage de Bretagne a été fait au futur, et c'est pour cela qu'il nous est resté cher. Que de fois Gustave m'a dit : « C'est ce que nous avons eu de meilleur! » Aussi dans ces dernières années, seuls, au coin du feu, nous rappelant les épisodes de notre existence commune, revenant sur les choses écoulées, c'est ce voyage que nous évoquions de préférence, lorsque nous nous chantions le refrain de ceux qui vieillissent : T'en souviens-tu ?

Vers la fin d'octobre, je retournai à Croisset, où Bouilhet nous lut les vers qu'il avait faits pendant notre absence, entre autres une pièce : *les Rois du monde,* qui est fort belle. Je trouvai Flaubert inquiet. Alfred Le Poitevin, qui s'était marié, souffrait d'oppressions violentes, ne sortait plus guère, et n'était pas venu le voir depuis longtemps. Nous résolûmes d'aller lui faire une visite. Il habitait, à La Neuville-Chant-d'Oisel, près de Rouen, une propriété qui appartenait à son beau-père, M. de Maupassant. Je fus effrayé du changement que je constatai en lui; le front s'était dégarni; les mains, à la fois maigres et molles, semblaient n'avoir plus de force; la pâleur du visage était grise et profonde, la respiration soulevait la poitrine avec peine. Dès que nous fûmes arrivés, il me prit à part, et me demanda de lui rendre une ode qu'il avait composée, dont il m'avait donné une copie et à laquelle, disait-il, il voulait faire quelques changemens. Cette ode, qui était extrêmement remarquable et qui avait été inspirée par une fantaisie aristophanesque de Flaubert, rappelait une ode célèbre de Piron. Le Poitevin ne se souciait pas de laisser ce souvenir après lui. Je compris, et la lui renvoyai peu de jours après. Il semblait ne garder aucune illusion sur son état; il disait : « Je me hâte de travailler, j'ai commencé un roman que je voudrais finir. » Il nous en lut des fragmens écrits d'un style nerveux, un peu sec, mais solide. Qu'était-ce? Je ne me le rappelle plus nettement; l'histoire d'un désespéré, si je ne me

trompe, que l'existence fatigue, qui ne sait qu'en faire, qui meurt ou qui se tue. J'ai retenu cette phrase : « Vous me demandez : Pourquoi mourir? je vous répondrai : Pourquoi vivre ?» La lecture le fatigua : « J'ai le vent trop court, » disait-il en souriant. Il nous parla de Germain des Hogues, un jeune poète de ses amis qui était mort après avoir publié un volume de vers intitulé : *Caprices*. Comme s'il eût fait un retour sur lui-même, il nous en citait une strophe, de sa voix grêle et caressante, une strophe où Sapho dit :

Marchons ! la nuit est belle et Phœbé sans nuage
Épanche ses chastes rayons,
Marchons gais au trépas ; que, dignes des sept sages,
Coulent nos dernières chansons !

Il se leva tout à coup : « Allons nous promener, dit-il, on étouffe ici. » La saison était déjà froide, les arbres jaunis laissaient tomber leurs feuilles ; nous marchions dans une allée où des bouleaux frissonnaient sous la bise. Le Poitevin était à peine vêtu ; une veste en étoffe légère découvrait sa poitrine, que voilait une chemise de batiste ; il se raidissait contre la souffrance et tenait la main sur son cœur, comme s'il eût voulu le calmer. Tout en allant à petits pas, il répétait : « Marchons gais au trépas ! » Son beau-père nous rejoignit et se mit à parler de politique. La campagne réformiste était engagée, Odilon-Barrot, Duvergier de Hauranne, Crémieux se transportaient de ville en ville, groupaient les mécontens autour de la table d'un banquet peu coûteux et répétaient des discours qui avaient déjà servi. M. de Maupassant s'inquiétait et disait : « Cela entretient une agitation dangereuse dans le pays. » Flaubert et moi, nous éclations de rire à l'idée que cette promenade oratoire pouvait être périlleuse. Jamais je n'oublierai ce que répliqua Le Poitevin : les mourans ont-ils donc des visions? Textuellement il dit : « Ne riez pas ; si vous avez des fonds publics, vendez, réalisez, gardez, et vous doublerez votre fortune. La nouvelle majorité parlementaire est une majorité factice ; dès que l'on s'appuiera dessus, elle se brisera. Louis-Philippe est perdu. A sa place, j'achèterais un chalet en Suisse, et j'enverrais Guizot y préparer les logemens. » Notre rire fut si franc que Le Poitevin s'y associa. Puis, comme épuisé, il s'appuya contre un arbre et me montrant du doigt son cœur, dont les pulsations n'étaient que trop visibles, il me dit : « Regarde ce révolté, comme il se débat ! il sera le plus fort et m'étouffera bientôt. Dès que tu seras à Paris, envoie-moi les œuvres de Spinosa ; je voudrais les relire. »

MAXIME DU CAMP.

SOUVENIRS DIPLOMATIQUES

L'AFFAIRE DU LUXEMBOURG

II[1].

LE RETOUR DE M. DE BISMARCK A BERLIN. — LES ENTRETIENS DE M. DE BISMARCK AVEC M. BENEDETTI.

IV. — LE RETOUR DU COMTE DE BISMARCK DE VARZIN.

On était à la fin de novembre; M. de Bismarck n'avait pas reparu à Berlin depuis les premiers jours du mois de septembre. Sa santé était sérieusement compromise; il souffrait de varices aux jambes, son estomac était délabré et son système nerveux profondément ébranlé. Sa forte constitution n'avait pu résister à la vie fiévreuse qu'il avait menée, à la tension continue de toutes ses facultés. Son énervement était extrême, au point qu'on se demandait si jamais il retrouverait les forces nécessaires pour mener à bonne fin l'œuvre si glorieusement commencée. Depuis son départ, tous les rouages du gouvernement, que compliquaient l'annexion des nouvelles pro-

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre.

vinces et la création de la Confédération du Nord, avaient peine à jouer. Il semblait que la tâche qu'on avait entreprise eût dépassé le but et qu'on eût trop auguré de la force d'assimilation de la Prusse. On allait jusqu'à regretter et à considérer comme une faute l'annexion du Hanovre en face de l'hostilité violente et irréconciliable de ses populations. Tout était suspendu. La politique extérieure marchait à la dérive sans boussole; les fils en étaient sinon rompus, du moins enchevêtrés. Les influences les plus diverses s'exerçaient autour du roi, les rivalités s'accentuaient. Déjà tout bas on commençait à se préoccuper du remplacement du premier ministre; M. de Savigny et M. de Goltz se disputaient sa succession; lorsque M. de Bismarck rentra brusquement en scène. Son apparition à la chambre fut un coup de théâtre; elle fut aussi un triomphe. Pour lui, la roche Tarpéienne avait précédé le Capitole.

M. Benedetti avait repris possession de son poste le 15 novembre. Il avait retrouvé Berlin en liesse, savourant les joies de la conquête. « Je ne connais pas de plaisir plus grand pour un mortel, disait Frédéric II, que de joindre des domaines interrompus pour faire un tout de ses possessions. » On semblait avoir oublié, en apparence du moins, l'intervention française qui, à Nikolsbourg, avait marchandé à la Prusse le bénéfice de ses victoires, car le roi envoyait à notre ambassadeur, pour sa bienvenue, la plus haute de ses distinctions: le grand cordon de l'Aigle-Noir. M. Benedetti allait renouer ses relations avec le président du conseil dans des conditions toutes nouvelles. Sa tâche n'était pas enviable; les rôles étaient intervertis, nous n'avions plus rien à offrir, mais tout à demander. Bien des événemens avaient surgi depuis les derniers entretiens du ministre prussien et de l'ambassadeur de France. L'Orient était troublé, et à Rome il s'était produit un incident qui ne pouvait nous laisser indifférens. On avait appris que M. Harry d'Arnim, qui a acquis depuis une si grande notoriété, avait offert au pape spontanément, au nom de son souverain, l'hospitalité en Allemagne. La politique prussienne, si effacée jusqu'alors à Rome, s'était affirmée subitement d'une manière imprévue et désobligeante pour notre influence. C'était le premier choc de deux politiques, désormais rivales, sur un terrain étranger à l'Allemagne, où jamais elles ne semblaient devoir se rencontrer. On pouvait se demander si le gouvernement prussien n'allait pas partout en Europe se poser l'égal de la France et contre-carrer son action.

Interpellé par M. Benedetti, M. de Thile répondit que M. d'Arnim n'avait reçu aucune instruction spéciale et que rien dans ses dépêches les plus récentes n'indiquait qu'il eût fait la démarche qu'on lui prêtait. M. de Thile se conformait à son rôle. Sa tâche, comme en 1870, était de tout ignorer et de tout nier. « Je suis l'esprit qui

nie, » disait Méphistophélès. Mais l'incident avait trop de gravité pour n'être pas approfondi : d'ailleurs on était fixé, c'était du pape lui-même qu'on avait appris l'offre qui lui avait été faite par M. d'Arnim. Peu de jours après, M. de Thile, questionné à nouveau, dut revenir sur ses dénégations; il reconnut, après plus ample informé que M. d'Arnim, en entendant le pape se plaindre de la situation dépendante et précaire qui lui était faite, lui avait, en effet, de son propre mouvement, en prévision de son départ de Rome, offert un refuge dans les états du roi.

La politique a ses mécomptes, mais il en est qu'un gouvernement ressent tout particulièrement; l'offre faite au pape par l'ambassadeur de Prusse était de ce nombre. Le gouvernement de l'empereur avait été touché au vif dans une de ses fibres les plus sensibles. Il ne reprit contenance qu'au retour de M. de Bismarck. Il apprit alors que M. d'Arnim n'avait agi que sous l'influence ultramontaine de son beau-frère, M. de Savigny (1), et que le premier ministre, loin d'approuver la sollicitude insolite témoignée au pape par l'ambassadeur du roi, s'était plaint vivement de la déviation regrettable qu'on avait fait subir à sa politique pendant son absence. L'heure n'était pas venue pour la Prusse de s'affirmer au dehors, elle était en pleine gestation intérieure, et le moment était mal choisi pour irriter l'Italie et ajouter aux ressentimens de la France par des manifestations sans objet contraires à ses traditions. Tout lui commandait, tant qu'elle n'aurait pas digéré ses nouvelles provinces et réorga-

(1) M. de Savigny, d'origine française et descendant d'une famille réfugiée en Prusse après la révocation de l'édit de Nantes, s'était converti au catholicisme. Il avait vécu longtemps à Paris et conservait un vif souvenir des relations qu'il y avait contractées dans le monde doctrinaire et particulièrement de ses rapports avec M. de Montalembert. Il recherchait notre diplomatie par inclination autant que par calcul. Il s'appliquait à la familiariser avec l'idée d'une grande Prusse. Comme politique, il était de l'école de M. de Bismarck, il soutenait les mêmes thèses avec moins de verve, mais avec plus de charme; il excellait dans l'art de persifler et de discréditer les petits souverains de la Confédération, et à Francfort, à la veille de la guerre, il prouva au sein de la diète qu'il savait aussi par des traits incisifs les pousser aux résolutions extrêmes. Mais tout habile et tout spirituel qu'il fût, il n'était pas exempt de faiblesses; enclin à la vanité, il était d'une susceptibilité maladive. M. de Bismarck connaissait ses travers; tant qu'il trouva en lui un auxiliaire utile, il fit semblant de les ignorer; mais le jour où il put le soupçonner de convoiter le titre de chancelier de la Confédération du Nord, il s'appliqua à l'exaspérer et à le pousser à bout. M. de Savigny donna sa démission avec un tel éclat, que le roi dut l'abandonner comme il abandonna plus tard son beau-frère, M. Harry d'Arnim, au ressentiment de son ministre. A quelques jours de là, M. de Bismarck répondait à M. de Schleinitz, qui le félicitait de sa présidence : « Vous pouvez me féliciter doublement, car non-seulement je suis chancelier, mais j'ai encore la bonne fortune d'être débarrassé de Savigny! » Ce fut l'oraison funèbre de vieilles relations et de bien des services rendus.

nisé son armée, de faire oublier ses violences et agréer par l'Europe la transformation qu'elle poursuivait en Allemagne.

M. de Bismarck était un grand charmeur; il n'eut pas de peine à nous calmer; on rassure aisément ceux qui ne demandent qu'à être rassurés. Il savait que M. de Moustier, comme tous ceux de nos ambassadeurs qui ont passé à Constantinople, s'exagérait volontiers la portée de nos intérêts en Orient; il nous parla Turcs et Candiotes. Les pacifier et les réconcilier était d'après lui le grand intérêt du moment. Il importait de conjurer le démembrement de l'empire ottoman et de préserver la paix du monde. La Prusse nous seconderait dans cette grande tâche et réglerait son pas sur le nôtre. Comment, après de telles assurances, mettre en doute le désir sincère de M. de Bismarck de nous réconcilier avec le passé et de nous donner pour l'avenir des gages certains de ses bonnes dispositions? Il avait évité, il est vrai, de s'expliquer sur l'Allemagne; mais si de ce côté la situation restait obscure, l'horizon s'était du moins éclairci du côté de l'Italie et de l'Orient. Le péril présent était conjuré, on n'en demandait pas davantage.

Les rapports qui arrivaient d'Allemagne semblaient confirmer les tendances conciliantes du cabinet de Berlin, avec des réserves toutefois au sujet de ses armemens.

« M. de Bismarck, écrivait-on, depuis son retour de Varzin, semble vouloir imprimer un temps d'arrêt à sa politique d'expansion, trop vigoureusement accentuée pendant son absence. Les hommes politiques les plus entreprenans éprouvent parfois le besoin de se recueillir. On comprend, du reste, que le premier ministre du roi de Prusse, tout impatient qu'il soit de réaliser son œuvre, s'arrête hésitant dans sa marche lorsqu'il voit l'Autriche se relever sous une direction habile et énergique plus vite qu'il ne l'espérait, et que sa diplomatie attentive lui signale à Pétersbourg des dispositions marquées à s'entendre avec la France sur la question orientale, et que, même à Florence, se manifestent des symptômes de réaction contre ses tendances. Les résistances qu'il rencontre à l'intérieur lui commandent d'ailleurs une grande circonspection au dehors. Il s'agit de resserrer sans perte de temps et de rendre indissolubles les liens qui viennent d'être contractés au nord sous l'empire de la violence et au sud sous le sentiment d'une crainte irréfléchie, avant que l'Europe ait le temps de se reconnaître. Se servir de la France comme d'un épouvantail, ou bien représenter le cabinet de Berlin et le cabinet des Tuileries unis dans les rapports les plus confians, sont les moyens dont le gouvernement prussien fait usage tour à tour et toujours avec succès. Son intérêt semble lui conseiller aujourd'hui d'affecter la modération et d'éviter tout ce qui pourrait porter atteinte aux sus-

ceptibilités de la France. Tout indique, ses manifestations officielles aussi bien que le langage des journaux qu'il inspire, que son attention exclusive se reporte sur la Confédération du Nord et que, loin d'encourager les états du Midi, il leur recommande de s'armer de patience et de laisser au temps et à des conjonctures plus favorables, après s'être toutefois organisés militairement, le soin de terminer l'œuvre dont dépend le salut de l'Allemagne. On accepterait volontiers ces assurances tranquillisantes comme l'expression sincère de la pensée prussienne, sans le fait des armemens qui, loin d'être ralentis, semblent être poussés chaque jour avec plus de vigueur. Il est vrai que, sans nier ces armemens, ce qui serait difficile, on cherche à en atténuer la portée en leur prêtant un caractère purement défensif et en insistant sur la nécessité d'adopter un système uniforme pour tous les contingens formant la Confédération du Nord. Je ne voudrais pas amoindrir pour ma part la valeur de ces explications, mais il est impossible à l'observateur le plus modéré de n'être pas frappé de la précipitation avec laquelle s'exécutent des commandes hors de toutes proportions pour l'armée régulière d'un gouvernement fort de son désintéressement et d'un pays qui n'aurait d'autre pensée que celle de la défense (1). »

M. Benedetti n'était pas indifférent au sort des Candiotes, mais la sollicitude qu'ils lui inspiraient n'allait pas jusqu'à lui faire oublier les pourparlers du mois d'août ; il lui tardait de savoir si les projets d'alliance qu'il avait concertés avec M. de Bismarck étaient arrivés à maturité. L'entretien eut lieu le 3 décembre. M. de Bismarck n'avait pas son entrain habituel ; il était visiblement contrarié de l'interrogatoire. Il protestait de ses dispositions personnelles à l'égard des deux conventions, celle du Luxembourg aussi bien que celle de la Belgique, mais il ignorait encore ce qu'en pensait le roi ; l'occasion lui avait manqué pour le préparer, il allait s'y appliquer. Toutefois, il ne cachait pas que le prince royal l'avait interpellé en lui disant : « On parle d'une alliance avec la France : contre qui est-elle dirigée? Je ne sache pas que l'Autriche et la Russie soient en état de nous menacer. » Le ministre prétendait qu'il s'était borné à des réponses évasives, mais comment le prince avait pu être informé des négociations, alors que le roi était censé les ignorer encore, c'est ce qu'il n'expliquait pas. Quoi qu'il en fût, le secret qu'on s'était promis réciproquement avait été violé. Le fait était regrettable et symptomatique. L'ambassadeur tenait à savoir si le prince s'était montré hostile à l'alliance : « Il craint, répondit M. de Bismarck, qu'une alliance entre nos deux pays ne désoblige le gouvernement de sa belle-mère. »

(1) Dépêche de Francfort.

Il était évident que loin d'avancer on avait reculé. M. Benedetti voulut en avoir le cœur net, il insista sur la nécessité de prendre une résolution. M. de Bismarck lui promit de ne rien négliger pour se mettre promptement en mesure de lui répondre. « Mais je m'attends, écrivait M. Benedetti à M. de Moustier, à des lenteurs calculées, contre lesquelles je réclamerai votre concours. J'irai avec prudence, mais vous penserez comme moi qu'il est nécessaire de pénétrer sans plus de retards les véritables intentions de la cour de Berlin, et que, si nous ne devons rien brusquer, nous ne saurions non plus continuer des pourparlers destinés à rester sans résultat. »

C'était un fâcheux début. Ce n'est pas ainsi que procèdent les gouvernemens qui poursuivent une alliance commandée par les intérêts de leur politique. Tout dans leur attitude, leur empressement, la cordialité de leurs explications, témoigne du prix qu'ils y attachent. On tient les fers au feu; on ne fait pas le mort pendant trois mois, c'est à Paris qu'on expédie le général de Manteuffel et non pas à Pétersbourg, et quand l'alliance à laquelle on travaille ne peut avoir qu'un but, la paix, on ne procède pas à des armemens qui préparent la guerre. L'attitude équivoque du premier ministre devait donner à penser au gouvernement impérial. Il était temps encore pour lui de revenir sur ses pas et de s'en tenir à la politique expectante. C'était l'avis de M. Benedetti et c'était le sentiment de M. de Moustier. Il est des préfaces qui disposent mal en faveur d'un livre. Mais l'empereur était sous le charme de M. de Goltz, il croyait à son dévoûment et à sa sincérité; il s'exagérait son influence à Berlin, comme il s'exagérait celle de M. Nigra à Florence. Or M. de Goltz affirmait que rien n'était compromis, qu'il suffirait de tempérer le zèle de M. Benedetti, qui, au lieu de laisser au président du conseil le temps de se retourner et de préparer le roi, le poussait l'épée dans les reins.

L'axe de la politique européenne était violemment déplacé depuis la bataille de Sadowa; s'il ne passait pas encore à Berlin, il ne passait plus par Paris. L'empereur se refusait à le reconnaître, il persistait à croire que l'alliance française s'imposait à la Prusse victorieuse et résolue désormais à ne chercher son point d'appui que dans le sentiment national. Il ne se doutait pas que, grisée par ses succès, pleine de confiance dans ses hommes de guerre et dans son armement, elle entendait se passer du bon vouloir de son voisin et exploiter à son profit des ressentimens qui n'étaient plus un danger pour elle. Il poussait la méconnaissance de la politique prussienne jusqu'à lui demander d'adhérer à un projet de convention qui nous eût permis de nous dégager des difficultés italiennes, en substituant aux garanties que la convention du 15 septembre assurait au gou-

vernement pontifical celles de toutes les puissances européennes. L'occasion était toute trouvée. Il ne dépendait que de notre futur allié de nous donner un gage manifeste de ses bonnes dispositions. Mais, loin de nous seconder, M. de Bismarck désavoua M. de Goltz, qui « pendant son absence, disait-il, sous l'inspiration de M. de Savigny, s'était étrangement trompé en contribuant à entretenir des espérances qu'il serait difficile de réaliser. » Il ne se souciait pas de nous tendre la perche, il avait au contraire le plus grand intérêt à détourner notre attention de l'Allemagne, à nous laisser aux prises avec le pape, qui nous reprochait de le livrer aux Italiens, et avec le cabinet de Florence, qui s'irritait des obstacles que nous opposions à ses revendications nationales.

Il manquait à la politique impériale une qualité essentielle, le « bon sens européen, » cette faculté précieuse qui permet aux hommes d'état de se rendre un compte exact des intérêts des autres pays et des nécessités qui en découlent pour leurs gouvernemens.

M. Benedetti recevait l'ordre d'attendre et d'observer. Le rôle d'observateur ne laissait pas que d'être pénible pour la diplomatie française. Elle assistait à la destruction de la vieille Allemagne ; elle regrettait le passé et appréhendait l'avenir ; ses correspondances étaient chagrines ; elle signalait chaque jour des infractions nouvelles au traité de Prague, elle rappelait au gouvernement de l'empereur qu'on armait aux portes de la France. « Les approvisionnemens et les munitions s'accumulent dans les places fortes, écrivait-on d'Allemagne, les travaux sont poussés dans les arsenaux avec une activité fébrile, les crédits sont dépassés, tout ce qui rentre au trésor passe aux dépenses militaires. On organise la landwehr dans les nouvelles provinces et on la réorganise dans les anciennes. Suivant les données les plus récentes, les forces totales de la Confédération du Nord sur le pied de guerre s'élèveront à huit cent quatre-vingt-douze mille hommes et, en y ajoutant les contingens du Midi, on obtiendrait un total de un million cent mille hommes et de vingt-quatre mille cent officiers, tandis que la France ne pourrait mettre sur pied de guerre que quatre cent seize mille hommes, tous les dépôts compris. J'ajouterai qu'on médite un nouveau plan de mobilisation, que déjà l'on dresse les listes et les tableaux relatifs aux réserves, à la landwehr et aux chevaux et qu'on se propose de les communiquer, dès qu'ils seront prêts, aux autorités qui participent au recrutement. On veut qu'en cas d'une mobilisation ordonnée par le roi, tout le monde soit prêt et que, du général en chef au sergent-major et du président de province au secrétaire d'arrondissement, personne n'ignore le concours qu'il aura à prêter pour que tous les rouages de l'armée entrent en mouvement dès que le mot de mobilisation sera prononcé. On espère qu'avec ce nouveau plan, l'armée entière pourra

être mobilisée en douze jours et concentrée quelques jours après. On pourrait alors, au premier signal, jeter plus de deux cent mille hommes sur nos frontières. Ambitieuse et réfléchie, la Prusse a été la première à se rendre compte de la transformation qu'a subie de nos jours l'art de faire la guerre et à comprendre que désormais, avec les chemins de fer et les télégraphes, une campagne sera nécessairement courte; que le succès dépendra de deux ou trois batailles décisives et que l'avantage restera à celui qui aura su le plus vite jeter sur un point donné les forces les plus considérables. Aussi son attention se reporte-t-elle tout entière sur les chemins de fer comme sur un des agens principaux de la stratégie moderne... On calcule que, sur les lignes allant de l'est à l'ouest, on pourrait expédier par jour douze trains militaires dans une direction et douze dans l'autre et que quatre-vingt-dix-huit trains suffiraient au transport d'un corps d'armée. La Prusse veut évidemment pouvoir, le cas échéant, nous gagner de vitesse; elle espère compenser la supériorité qu'elle reconnaît au soldat français par la rapidité de ses mouvemens et par la force numérique. Elle se flatte qu'en arrêtant ses combinaisons à l'avance et non pas sous le coup des événemens, elle pourra s'assurer tous les avantages de l'offensive et porter la guerre sur notre territoire (1). »

Du reste, les questions militaires étaient en ce moment à l'ordre du jour. L'Europe présentait l'aspect d'un arsenal. Tout le monde fondait des canons et fabriquait fiévreusement des fusils à aiguille. L'Angleterre ne résistait pas à l'entraînement général; elle armait sur terre et sur mer, elle fortifiait ses côtes, elle mettait Malte et Gibraltar en état de défense. Les résultats foudroyans de la guerre de Bohême étaient un enseignement pour tous les gouvernemens, ils étaient une révélation pour la Prusse elle-même. Ses généraux, bien que pénétrés de la supériorité de leur armée, ne s'étaient pas doutés de la puissance irrésistible de son organisation et de son armement. Ils ne cachaient pas au baron Stoffel, notre attaché militaire, combien ils en étaient étonnés et émerveillés. Mais ce qu'ils ne lui disaient pas, c'est que déjà ils tiraient parti des expériences de la campagne pour perfectionner l'instrument qui leur avait valu la victoire et pour l'élever au niveau de plus ambitieux desseins.

La réorganisation de l'armée était le gros souci de l'empereur; il s'apercevait tardivement que les combinaisons politiques les plus savantes ne pouvaient aboutir si elles n'étaient pas soutenues par une puissante organisation militaire. Il s'était endormi dans une sécurité décevante, sans tenir compte des expériences faites en Crimée et en Italie, et il s'était réveillé le 3 juillet au bruit du canon

(1) Dépêche de Francfort.

de Sadowa, n'ayant pas cinquante mille hommes au service de sa politique. Il reconnaissait qu'il avait méconnu les exigences de la guerre moderne, que ses effectifs étaient insuffisans, son armement défectueux, les arsenaux vides, la discipline relâchée; il s'apercevait aussi que le système de défense de nos places fortes n'était plus conforme au tir des canons rayés et que ses généraux, tout vaillans qu'ils fussent, au lieu de se tenir au courant de la transformation que les chemins de fer et les télégraphes avaient fait subir à l'art de la guerre, en étaient restés aux souvenirs du premier empire et aux campagnes d'Afrique. Il cherchait en vain autour de lui un de ces hommes éminens qui, comme Gouvion Saint-Cyr, marquent dans l'histoire militaire d'un pays. Moins heureux que le roi de Prusse, il n'avait eu à son service ni un général à la hauteur de la stratégie nouvelle, ni même un administrateur en état de procéder avec la science et la rapidité voulues aux réformes que l'exemple de la campagne de Bohême rendait nécessaires et urgentes. Peut-être aussi lui manquait-il le don de découvrir et de choisir les hommes.

Tout était à créer ou à refaire sous le coup des événemens. Il s'agissait de gagner la Prusse de vitesse et d'assurer l'inviolabilité du territoire. Il fallait avant tout un nouveau fusil, car on attribuait alors au fusil à aiguille plus qu'aux causes morales le succès de la campagne de Bohême, et l'on craignait que le soldat français, si impressionnable, ne se décourageât en sentant l'infériorité de son armement. L'empereur convoqua ses maréchaux et ses généraux à Compiègne; il fit appel à leurs lumières, à leur patriotisme, il demanda à la commission qu'il présidait chaque jour le service obligatoire et, en vue d'une mobilisation rapide, la création de corps d'armée distincts, indépendans les uns des autres et se suffisant à eux-mêmes, tels que nous les avons organisés depuis (1). Mais depuis qu'il avait perdu le prestige du succès, il n'avait plus l'autorité morale suffisante pour faire prévaloir, même dans ses conseils, des mesures aussi radicales. Les ministres, si obéissans autrefois, commençaient à discuter : ils comptaient moins avec sa volonté qu'avec les exigences de l'opinion publique. Ils objectèrent que le pays n'était pas préparé à de tels sacrifices, que lui imposer le service obligatoire serait ajouter à son mécontentement et que les députés, soucieux avant tout de l'esprit des populations et de leur réélection, ne consentiraient jamais à sanctionner une mesure aussi impopulaire. L'empereur dut se résigner et transiger. Le 12 décembre,

(1) M. de Persigny conseillait à l'empereur d'émettre un emprunt de 1 milliard sous le prétexte de compléter le réseau des chemins de fer, mais en réalité pour organiser la défense.

le Moniteur publiait le résultat des travaux de la commission. Le gouvernement demandait la création d'une garde nationale mobile pour la défense des côtes et des places fortes. Il réclamait une armée de huit cent mille hommes, dont la moitié, affectée à la réserve, était divisée en deux bans; le premier pouvait être appelé par une simple décision du ministre de la guerre, le second par un décret impérial. Le service actif était de six ans, ainsi que celui de la réserve. C'était enlever au corps législatif le vote du contingent et mettre six cent mille hommes à la disposition permanente du ministre de la guerre. Le projet, qui pourtant n'était qu'un palliatif, souleva de si vives réclamations que le gouvernement se crut obligé de déclarer par la voie de ses journaux que ce travail n'avait rien de définitif, que ce n'était qu'une étude susceptible de toutes les modifications.

Le danger était à nos portes; n'eût-il pas mieux valu le révéler au pays, faire appel à son patriotisme, que d'user ses forces et son temps à transiger avec une opinion publique mobile et nerveuse, qui poussait inconsciemment à la guerre, et qui cependant se révoltait à l'idée des sacrifices qu'elle imposerait?

V. — LA REPRISE DES ENTRETIENS DU COMTE DE BISMARCK AVEC M. BENEDETTI.

Depuis l'entretien du 3 décembre, il n'avait plus été question du Luxembourg entre l'ambassadeur de France et le président du conseil. L'un, fidèle à sa consigne, observait la réserve que lui prescrivaient ses instructions; l'autre était censé poser des jalons dans l'esprit du roi pour le convertir à nos idées.

M. de Moustier ne soufflait plus mot dans sa correspondance de l'alliance prussienne, il s'absorbait dans les affaires de Rome, il s'occupait de l'exécution du traité du 15 septembre et des garanties à donner au pape, et surtout des affaires d'Orient, qui lui étaient devenues plus chères encore depuis qu'il était appelé à les diriger. Constantinople était d'ailleurs le terrain où il espérait se rencontrer avec la Russie et détendre les liens qu'elle avait pu contracter lors de la mission du général de Manteuffel. Il avait d'autant moins hâte de reprendre les pourparlers avec la Prusse que les renseignemens d'Allemagne persistaient à n'être pas rassurans. Il venait de recevoir un document qu'une main mystérieuse, mais à coup sûre prussienne, nous avait communiqué sous le manteau de la cheminée, et qui, à juste titre, lui donnait à réfléchir. C'était un mémorandum qui traitait précisément de l'occupation de la forteresse de Luxembourg et dont les conclusions étaient des plus comminatoires. On n'admettait pas que la ville de Luxembourg pût se relever de sa servitude militaire; on disait que, si les droits exercés par la Confé-

dération germanique étaient éteints, il existait des droits antérieurs en vertu du traité intervenu le 11 mai 1815 entre les Pays-Bas, l'Autriche, l'Angleterre, la Russie et la Prusse, qui donnait à la place un caractère non-seulement allemand, mais européen. La Prusse, en un mot, maintenait son droit de garnison, non comme successeur de la diète, mais comme déléguée de l'Europe. « La position militaire de la Prusse doit rester intacte, disait le mémorandum, et le gouvernement prussien a la volonté et la puissance de défendre ses droits au besoin par son armée et jusqu'à son dernier soldat (1). » L'avertissement, bien qu'indirect, s'imposait à nos méditations. Il était difficile à M. de Bismarck de renier ses engagemens, mais rien n'empêchait le ministre des affaires étrangères de Prusse de nous prévenir par voie détournée que le cabinet de Berlin ne se souciait plus de les exécuter.

Les affaires intérieures, si lourdes à ce moment, étaient l'unique préoccupation du conseil des ministres. Elles étaient multiples et d'un intérêt exceptionnel. C'était la réorganisation de l'armée qui devait permettre à la France de reprendre son ascendant en Europe; c'étaient les réformes libérales que l'empereur se proposait d'octroyer au pays pour se faire pardonner les mécomptes de sa politique extérieure, c'était enfin l'exposition universelle qui devait, au printemps, attirer à Paris les peuples et les souverains, et qui, sans Sadowa, eût été pour l'empire une véritable apothéose. On délibérait à la fois sur les travaux de la paix et sur les préparatifs de la guerre, contraste étrange amené par des événemens qu'on n'avait su ni prévoir ni diriger. Cependant la réunion des chambres approchait, et l'on commençait à comprendre que, pour faire accepter à la France de lourdes charges militaires, il ne suffisait pas de lui concéder quelques libertés, mais qu'il fallait encore la réconcilier par un succès diplomatique avec les événemens du dehors.

C'est ainsi que tout naturellement, par la force des choses, on se trouvait ramené à mettre le cabinet de Berlin en demeure d'exécuter les engagemens qu'il avait pris en maintes circonstances et qu'au commencement de septembre il avait offert spontanément de consacrer par un traité solennel d'alliance offensive et défensive.

M. Rouher allait rentrer en scène, sur le terrain de la politique extérieure, mais cette fois avec le plein assentiment du ministre des affaires étrangères, qui ne demandait pas mieux que de s'effacer et de laisser au vice-président du conseil le soin de reprendre les négociations qui avaient précédé son entrée au ministère. Le ministre d'état conféra avec l'ambassadeur de Prusse. Son thème était tout tracé : l'ouverture prochaine des chambres et la nécessité

(1) Dépêche de Francfort.

qui lui incombait personnellement de rassurer l'opinion publique sur les relations des deux pays. Il fit comprendre à M. de Goltz que le moment de s'expliquer était arrivé, que les pourparlers ouverts depuis plusieurs mois ne pouvaient rester plus longtemps en suspens, qu'il nous importait à tous les points de vue de savoir si le gouvernement prussien avait réellement l'intention de maintenir sa garnison dans la forteresse du Luxembourg et d'incorporer le pays à la Confédération du Nord. M. Rouher ajoutait qu'il était loin de la pensée du gouvernement français, en demandant des explications, de prendre vis-à-vis du gouvernement prussien une attitude qui portât à aucun degré le caractère d'une pression, et encore moins celui d'une menace, malgré le changement survenu dans l'attitude du premier ministre du roi Guillaume. « Mais il importe de savoir, disait le ministre d'état, si malgré les apparences, M. de Bismarck n'a pas renoncé à suivre, vis-à-vis de la France, la ligne de conduite qu'une haute inspiration politique lui avait suggérée d'abord. Si sa réponse n'est pas conforme à nos vues ni à des espérances qu'on n'eût pas dû provoquer, si l'on n'a pas la ferme intention de les réaliser, nous saurons du moins à quoi nous en tenir avant l'ouverture de la session. »

La question était ainsi officiellement posée, et il ne restait plus au ministre des affaires étrangères qu'à envoyer des instructions à notre ambassadeur pour le mettre en mesure de la résoudre : « Malgré notre résolution de nous renfermer dans une attitude tout à fait expectante, écrivait M. de Moustier à la date du 7 janvier, il ne nous est plus possible d'empêcher les choses d'avoir leur cours. Les chambres vont s'ouvrir, et notre langage, qui restera toujours calme, ne saurait toutefois avoir exactement la même nuance dans toutes les hypothèses. C'est ce que M. Rouher, avec l'autorisation de l'empereur, a essayé de faire comprendre dernièrement au comte de Goltz, en s'appuyant sur les exigences de notre politique intérieure et en se plaçant au point de vue personnel des obligations que lui imposent ses fonctions de ministre d'état. »

Lord Palmerston écrivait, en 1831, à lord Granville, son ambassadeur à Paris, lorsque M. de Talleyrand réclamait le Luxembourg : « Les gouvernemens, en France, ont une manie singulière ; ils s'imaginent, lorsqu'ils sont harcelés par leurs difficultés intérieures, que, pour les maintenir, on doit leur permettre de se prévaloir d'un succès au dehors, serait-ce au prix d'un acte injuste, malhonnête et contraire aux traités. » La revendication du Luxembourg, impliquant le consentement des populations, que le gouvernement de l'empereur adressait au cabinet de Berlin, en invoquant comme M. de Talleyrand ses difficultés intérieures, n'avait rien d'injuste

ni de malhonnête, mais elle avait en politique un tort plus grave : elle était périlleuse. M. de Moustier le sentait si bien qu'il disait à M. Benedetti : « Certainement, le comte de Bismarck a le droit de repousser notre alliance, même après nous avoir offert la sienne, et de garder le Luxembourg après nous l'avoir promis. Mais faire tout cela sans nous en donner aucun motif, sans colorer en aucune façon un procédé qui tout au moins doit nous surprendre, c'est une chose vraiment étrange et qui déconcerte toutes les habitudes comme tous les calculs diplomatiques. Si, au contraire, il a toujours envie de faire honneur à ses engagemens précédens, sa conduite est bien plus inexcusable encore. Quoi qu'il en soit, nous devons, comme je l'ai dit, répondre prochainement aux légitimes préoccupations du pays et des grands corps de l'état. Il y a là un fait qui s'impose tellement qu'il rend presque nécessaire la démarche que l'empereur désire que vous fassiez sans retard près du gouvernement du roi Guillaume. Le comte de Goltz a dû déjà la faire pressentir à sa cour, et vos explications sauront lui maintenir son véritable caractère et sa véritable origine que je viens d'indiquer. »

M. de Moustier ajoutait à ces considérations générales des argumens spéciaux; il s'arrêtait à des combinaisons nouvelles pour faciliter au cabinet de Berlin les concessions qu'on lui demandait; il s'expliquait sans détour et sans céder aux arrière-pensées de tant de ministres qui, en prévision d'un échec, se ménagent les moyens de désavouer ceux qui les servent. M. Benedetti savait cette fois à quoi s'en tenir; il n'était plus comme à Nikolsbourg livré à ses propres inspirations. Il manquait toutefois à M. de Moustier, lorsqu'il rédigeait ses instructions, comme à l'ambassadeur qui devait les interpréter, une chose essentielle : la foi dans le succès. L'un et l'autre sentaient qu'ils s'engageaient sur un terrain scabreux. Mais ils étaient dominés par une volonté supérieure, celle de l'empereur, qui, lui-même, croyait céder à la pression de l'opinion publique, tandis que le destin lui faisait expier les fautes de son imprévoyance.

M. de Bismarck pouvait attendre de pied ferme les interpellations de l'ambassadeur de France. Il se trouvait dans une situation défensive à tous égards excellente. Il pouvait, sans renier les avances qu'il nous avait faites et les engagemens que personnellement il avait pris, se couvrir des scrupules du roi et des objections stratégiques que faisait valoir l'état-major général contre l'abandon d'une place telle que Luxembourg. Il avait tout l'avantage du terrain dans la lutte diplomatique qui allait s'ouvrir. Tandis que le roi Guillaume restait dans l'ombre pour n'apparaître que comme argument suprême, l'empereur était à découvert. L'un pouvait à son gré ratifier ou

renier les engagemens de son ministre; le second, au contraire, était directement compromis dans le débat sans pouvoir désavouer le langage que l'ambassadeur tenait en son nom et encore moins revenir sur les paroles qu'il avait échangées avec M. de Goltz. La stratégie de M. de Bismarck n'était autre que celle de Richelieu et de tous les grands hommes d'état qui ont laissé leur empreinte dans l'histoire. Tout puissant qu'il fût, le cardinal ne manquait jamais de se retrancher derrière la volonté de son roi, soit pour avancer, soit pour reculer, suivant les convenances de sa politique.

M. de Bismarck, depuis l'entretien du 3 décembre, avait eu tout un mois pour préparer le roi et le convertir à nos vues. Il disait l'avoir tenté maintes fois sans réussir. Il était parvenu cependan à s'assurer d'utiles auxiliaires. Le ministre de la guerre et le chef d'état-major général avaient fini par reconnaître que la position militaire qu'il s'agissait de nous livrer ne présentait pas l'importance qu'ils y avaient attachée d'abord et qu'on pouvait y renoncer à la rigueur, si par ce sacrifice on devait assurer à la Prusse l'avantage politique qu'elle en attendait. Malheureusement les argumens du général de Roon et du général de Moltke étaient restés impuissans devant les scrupules de sa majesté. « Le roi, disait M. de Bismarck, est esclave du devoir, et il s'imagine que son devoir lu commande de ne pas retirer ses troupes d'une place dont la garde lui a été confiée par l'Europe. » Le ministre ne voyait qu'un seul moyen de vaincre une résistance aussi opiniâtre, c'était de provoquer dans le Luxembourg une manifestation populaire assez caractérisée pour convaincre sa majesté que la retraite de son armée était ardemment désirée. Le ministre en revenait au conseil qu'il nous avait donné dès l'origine. « Compromettez-vous, nous avait-il dit, et nous vous défendrons en nous compromettant à notre tour. » Mais l'ambassadeur trouvait que c'était beaucoup demander aux gens que de les engager « à se compromettre » sans les prémunir contre les accidens par de solides garanties. Comment d'ailleurs provoquer des manifestations d'une efficacité incertaine sans se découvrir et sans porter atteinte à l'amour-propre si chatouilleux de l'armée prussienne?

Mais M. de Bismarck estimait qu'avec un peu de savoir-faire, il serait aisé de parer à ces inconvéniens. « Vous avez de gros banquiers luxembourgeois à Paris, disait-il, qui sont tout-puissans dans leur pays, et ils ne demanderont pas mieux que de vous rendre service. Une démonstration poursuivie avec modération et sans bruit n'agiterait personne et suffirait pour faciliter au roi ses résolutions. » Il insinuait un autre moyen qui, disait-il, serait infaillible; ce serait de faire réclamer par les notables ou par la chambre de commerce le démantèlement de la place comme une conséquence de la situation

nouvelle créée en Allemagne et comme un gage de paix et de concorde entre les puissances.

Demander à la France de démanteler de ses propres mains l'œuvre de Vauban pour la satisfaction de s'annexer cent quatre-vingt-dix-neuf mille habitans, c'était se faire du sentiment de notre dignité une étrange idée. M. Benedetti témoigna par son silence combien l'offre était déplaisante; il n'aurait pu la relever qu'en termes indignés et il n'avait pas mission d'amener une rupture.

En somme, nos affaires n'avaient pas cheminé d'un pas; l'alliance française répugnait toujours au roi, et l'intérêt de son système défensif, autant que son point d'honneur militaire, ne lui permettaient pas d'évacuer le Luxembourg. Telle était la réalité des choses, et il fallait qu'on eût à Paris une somme d'illusions bien grande pour s'y méprendre. Les négociations poursuivies dans de pareilles conditions n'avaient aucune chance d'aboutir.

La situation qui était faite à notre représentant auprès de la cour de Prusse était étrange et nouvelle dans l'histoire de la diplomatie. M. Benedetti ne traitait ni avec le roi ni même avec son gouvernement; il n'avait en face de lui que la personne de M. de Bismarck, qui, causant et ne stipulant pas, n'offrait aucune garantie officielle et se dérobait à tout instant soit derrière la volonté royale, soit derrière les objections du parti militaire. Il ne pouvait approcher le roi qu'après avoir sollicité une audience motivée, et recourir à ce moyen quelque peu solennel, c'était risquer d'indisposer le ministre et de tout compromettre. A Paris, les choses ne se passaient pas de la sorte. L'ambassadeur du roi Guillaume trouvait moyen de s'introduire à chaque heure dans le cabinet de l'empereur; il était l'invité de toutes les séries à Compiègne et à Fontainebleau, et il pouvait ainsi, dans le contact de l'intimité, en dehors du contrôle du ministre des affaires étrangères, traiter directement avec le souverain et lui arracher par surprise, comme il avait réussi à le faire le 23 juillet, les concessions les plus regrettables.

M. Benedetti sentait ce que sa situation avait d'anormal et de délicat; il s'en plaignait et menaçait même par momens de quitter son poste si l'on devait permettre à M. de Goltz d'empiéter sur ses prérogatives. Mais il retirait sa démission sur les instances de ses amis; il connaissait leurs embarras; il savait qu'ils avaient à cœur de prouver au pays que le gouvernement n'était pas sorti les mains vides des événemens.

C'est sous cette préoccupation qu'il reprenait ses pourparlers avec le ministre prussien, qu'il le serrait de près, le harcelait de questions et lui demandait itérativement de tenter de nouveaux assauts, avec le concours du général de Moltke, pour obtenir du roi la réso-

lution spontanée d'évacuer la citadelle de Luxembourg. C'était en effet la solution la plus simple; une décision spontanée du roi tranchait toutes les difficultés, elle était le gage le plus manifeste du bon vouloir de la Prusse. M. de Bismarck ne l'entendait pas ainsi. « Soit, disait-il; mais si, comme je le prévois, mes efforts restent infructueux, tout sera compromis, et nous le regretterons d'autant plus que nous touchons au moment où il faudra paraître devant le Reichstag et lui présenter une double solution touchant la question du Luxembourg et du Limbourg. Il faudra que je m'explique et que je prenne des engagemens qui ne me laisseront plus aucune liberté d'action. Il y a donc urgence pour vous comme pour nous, et je ne puis que vous engager à suivre la voie que je vous ai ouverte et qui est, à mon avis, la plus courte et la plus sûre. » Il restait après ce long entretien, qui n'avait porté que sur le Luxembourg, à s'expliquer sur l'alliance, dont les dispositions avaient été libellées par l'ambassadeur et le président du conseil dans les premiers jours de septembre. M. de Bismarck répondait évasivement, se retranchait derrière le caractère du roi et les hésitations de son esprit. Il disait qu'il lui avait fallu, pour le décider à courir les chances d'une guerre contre l'Autriche, plus de quatre années d'efforts incessans, mais il voulait bien reconnaître qu'il ne pouvait exiger de nous une patience aussi persévérante. Il avouait du reste que le roi reculait devant l'idée d'une alliance offensive avec la France, qui l'obligerait à nous prêter le concours de toutes ses forces pour l'acquisition de la Belgique; mais il estimait qu'il aurait moins de peine à lui faire partager ses vues en lui présentant l'alliance sous une forme purement défensive, qui n'engagerait la Prusse qu'à une neutralité bienveillante dans toutes les éventualités auxquelles pourrait donner lieu notre extension vers le nord. « Sur ce terrain, disait-il, il lui serait facile de faire appel aux sentimens de sa majesté et de l'amener à rendre à l'empereur les services qu'il en avait obtenus pendant la dernière guerre. » — « Je ne suppose pas, disait M. Benedetti en terminant le résumé de cet important entretien, qu'il se joue à Berlin une comédie concertée à l'avance. J'admets la bonne foi du président du conseil et je veux admettre que nous devons le suivre sur le terrain où il se place et continuer les négociations en adhérant à ses combinaisons; mais ce n'est qu'à la condition de nous tenir sur nos gardes et de nous préparer à toutes les éventualités. »

On a dit souvent que la dépêche était le confessionnal des diplomates. La confession que M. Benedetti envoyait à M. de Moustier était absolue et sans réticences; elle était écrite au sortir de l'entretien et reproduisait en une vingtaine de pages, avec la fidélité d'une photographie, dans toutes leurs nuances, les paroles échangées.

Il appartenait au gouvernement de l'empereur de décider s'il

n'était pas dangereux de continuer des négociations engagées dans de telles conditions. A l'heure même où le président du conseil débattait avec M. Benedetti la question du Luxembourg et lui proposait une alliance défensive, il signait à nos portes avec le grand-duc de Bade une convention militaire qui, sous un déguisement transparent, plaçait des sentinelles prussiennes sur le pont de Kehl, livrait le ministère de la guerre à un général sorti des cadres prussiens, transformait l'armée badoise pour la rattacher secrètement à celle de la Confédération du Nord et ouvrait les portes de Rastadt à la Prusse en cas de guerre. « Votre Excellence sera sans doute émue, écrivait-on d'Allemagne, en voyant avec quelle précipitation et sans doute contrairement à ses assurances officielles, le cabinet de Berlin poursuit jusqu'à nos frontières la réalisation de son programme (1). »

Paris est la ville du monde où les impressions sont les plus vives, mais aussi les plus fugitives. Dans un milieu aussi fiévreux, il est difficile de se reconnaître et de méditer les enseignemens du dehors. On s'alarme aisément, mais on reprend plus vite encore confiance. Aussi la tâche du comte de Goltz n'avait-elle rien d'ingrat. Il lui suffisait d'atténuer et de nier, pour dissiper les nuages et détourner notre attention des faits les plus inquiétans. Pour lui, la convention badoise n'était qu'une fable (2) et l'entretien que M. de Bismarck avait eu avec M. Benedetti n'avait rien qui dût nous préoccuper. Il nous exhortait à ne pas abandonner la partie, convaincu que son ministre aurait le dernier mot. Déjà l'empereur avait accepté le plan que nous traçait M. de Bismarck et se disposait à suivre la voie qui d'après lui, « était la plus courte et la plus sûre, » lorsque M. de Goltz vint informer M. de Moustier, que le roi, toujours perplexe, s'en était remis à une commission militaire pour décider de l'abandon du Luxembourg. L'ambassadeur avait reçu une lettre fort inquiète de son ministre, qui lui confiait que le général de Moltke, si bien disposé d'abord, s'était subitement dégagé et demandait que l'évacuation de la forteresse fût subordonnée à son démantèlement.

Tous ces faux-fuyans mettaient la patience de l'empereur à une rude épreuve. La sagesse lui conseillait de rompre, mais son amour-propre était trop engagé pour lui permettre de reculer. Les insinuations du cabinet de Berlin soulevèrent son indignation. Il déclara ne plus vouloir d'une alliance qui s'offrait dans de telles conditions, mais il recula devant une rupture.

(1) Dépêche de Francfort.

(2) Le général prussien, M. de Beyer, arrivait à Carlsruhe quinze jours plus tard; il prenait la direction du ministère de la guerre, réorganisait l'armée badoise sur le modèle prussien et la rattachait secrètement au 8e corps d'armée.

« L'empereur ne veut du Luxembourg, écrivait M. de Moustier, qu'avec la forteresse, il me l'a déclaré de la façon la plus catégorique. Soulever cette question, c'est compromettre dès le début une négociation déjà suffisamment délicate. C'est risquer, en suivant la voie indiquée par M. de Bismarck, de se trouver conduit *là où l'on ne voudrait pas aller et où l'on désire peut-être nous amener adroitement.* Quant à l'alliance, du moment que la Prusse ne se jette pas dans nos bras, comme elle paraissait vouloir le faire il y a quelques mois, nous aurions tort de chercher à forcer son tempérament. L'alliance offensive et défensive n'aurait plus dans ces conditions les avantages qu'elle pouvait offrir, si elle eût été acceptée de part et d'autre, pleinement et sans hésitation. L'important pour nous c'est d'être assurés que dans aucune hypothèse nous ne trouverons la Prusse engagée contre nous dans une coalition et que sa neutralité nous serait acquise quoi que nous fissions. Le comte de Goltz m'assure que nous pouvons y compter. Il va même jusqu'à offrir une neutralité bienveillante, prête à se transformer en neutralité armée à notre profit, si nous étions engagés dans une guerre avec l'Angleterre par exemple. Reste à savoir dans quelle mesure et dans quelle forme nous devrions constater ces bonnes dispositions; s'il faudrait faire une convention ou simplement échanger des notes. L'empereur, à qui je viens de lire cette lettre et qui trouve qu'elle rend bien sa pensée, incline vers ce dernier parti. *Il craint de se lier trop à son tour avec qui ne se lie pas très nettement.* »

La question du démantèlement n'était qu'un ballon d'essai. On ne l'avait soulevée que pour mesurer l'énergie de notre tempérament. Il est toujours utile de connaître la force morale des gouvernemens avec lesquels on traite. Le refus indigné de l'empereur prouvait qu'on avait trop auguré de sa condescendance. Il ne restait plus qu'à atténuer la portée de l'incident. Aussi M. de Bismarck s'empressait-il de reconnaître que le général de Moltke ne s'était pas déjugé du jour au lendemain, comme il l'avait craint d'abord. Il n'était pas homme assurément à déclarer qu'une forteresse placée en avant des frontières prussiennes était sans valeur, mais il était toujours prêt à déclarer, sans violenter sa conscience, que l'occupation serait plus onéreuse qu'avantageuse.

« Nous ne voudrions pas prendre un engagement qui nous liât, » avait dit le baron de Manteuffel, lors de la guerre de la Crimée, dans une circulaire restée célèbre dans les annales de la diplomatie. C'était le mot de la situation. On voulait s'allier, mais sans se lier. Aussi rien ne pouvait-il être plus agréable à M. de Bismarck que de voir le gouvernement impérial disposé à le relever du traité d'alliance offensive qu'il nous avait offert et prêt à réduire à une neu-

tralité bienveillante, permettant d'équivoquer, l'étendue de ses engagemens. Notre recul le rendait joyeux et expansif. Il se plaisait à reconnaître que la France ne pouvait tolérer les remaniemens de toute nature qui s'opéraient en Allemagne sans être dédommagée. Une entente entre les deux gouvernemens lui paraissait d'autant plus désirable qu'il ne se faisait aucune illusion sur les sentimens de l'Autriche. Il savait qu'elle poursuivait la revanche et qu'elle ne négligeait aucun effort pour s'assurer notre concours. C'est ce qu'il ne cessait de représenter à son souverain en toute occasion, mais le roi était irrésolu, craintif; pour le déterminer à prendre un parti, il faudrait plus que des indications, des conjectures, il faudrait un événement, une circonstance grave. « Pourquoi l'empereur met-il un si grand soin à éteindre le feu qui menace de s'allumer en Orient? La France et la Prusse pourraient s'y chauffer ensemble. Vous n'avez pas plus que nous un intérêt direct ou immédiat dans le Levant, et, si les choses s'y compliquaient, il faudrait bien nous entendre. » Frédéric II, de son propre aveu, n'avait jamais eu de plan arrêté d'avance; il se réglait toujours sur la marche des événemens et la conduite de ses adversaires. C'était le système de M. de Bismarck, il passait d'une combinaison à une autre suivant les besoins du moment. Le 3 décembre, il trouvait qu'il importait de conjurer le démembrement de l'empire ottoman et de préserver la paix du monde; il s'offrait à nous seconder dans cette grande tâche et à régler son pas sur le nôtre; trois semaines plus tard, sans souci des transitions, il nous proposait tout à coup de faire flamber l'Orient, de nous chauffer à son brasier et de chercher dans ses décombres le moyen de satisfaire nos communes ambitions.

Tandis que M. Benedetti avec une entière confiance, et M. de Bismarck avec une sincérité relative, débattaient les conditions d'une alliance, qui devait permettre à la Prusse le passage du Mein et à la France l'annexion de la Belgique, on colportait dans les cercles diplomatiques de Berlin une de ces nouvelles « qui se donnent en mille, » comme l'écrivait Mme de Sévigné, tant elles déroutent toutes les prévisions. On parlait à voix basse et comme d'un événement d'une grande portée du mariage du comte de Flandres avec la princesse Marie de Hohenzollern. On ne s'y méprenait pas, c'était un coup droit porté aux convoitises de la politique impériale. Il était dit que la maison de Hohenzollern serait fatale à l'empereur.

Le mariage du comte de Flandres avait été imaginé et poursuivi secrètement par le baron Nothomb, ministre de Belgique à Berlin. Déjà, en 1813, à la conférence de Londres, où tout jeune il représentait son gouvernement naissant, M. Nothomb avait contribué pour une bonne part à faire avorter les projets de M. de Talleyrand qui, suivant l'expression de lord Palmerston, combattait comme un

lion pour obtenir en échange de la neutralité belge la réunion du Luxembourg à la France. C'était un homme de grande valeur, d'une expérience consommée, le type accompli du représentant d'un état neutre, sans passion, sans-parti pris, rond d'allures, toujours prêt à obliger ses collègues, mais de force à les bien juger et à deviner les secrets de leur portefeuille. Il était au nombre des rares diplomates qui avaient pressenti M. de Bismarck. C'est lui qui écrivait lors de son entrée au pouvoir en 1862, rappelant le mot de Ruy Blas : « Sera-t-il Richelieu ou sera-t-il Alberoni ? » C'est lui aussi qui en 1850, peu de semaines avant Olmütz, avait dit du roi Frédéric-Guillaume : « Vous verrez qu'il ira jusqu'au bord de l'abîme, pour se retourner et tomber dans la boue. » Il avait le mot pittoresque et typique. Sans préventions contre la France, il reconnaissait les bienfaits de la révolution de 1789 ; il admirait surtout le code civil. Nos ministres qui se succédaient à Berlin sans relâche, — on en compta jusqu'à huit dans l'espace de quatre années de 1848 à la fin de 1852 (1), — étaient heureux de recourir à son expérience. Il les initiait à l'étiquette formaliste de la cour, les mettait au courant des précédens, leur signalait les écueils et, en quelques traits caractéristiques, rehaussés par des anecdotes piquantes, il leur faisait le portrait des princes et des hommes marquans dans la politique. — Peut-être trouvait-il qu'à instruire et à renseigner les autres, on s'instruisait et se renseignait soi-même : *Discimus docendo.* — Il est aujourd'hui le Nestor de la diplomatie européenne. Il a suivi de près, depuis quarante ans, toutes les transformations de la politique prussienne, il a assisté à ses défaillances et à ses relèvemens glorieux. L'empereur Guillaume tient à sa personne comme on tient aux vieux compagnons avec lesquels on a parcouru les longues étapes de la vie, et le prince chancelier, qui lui sait gré d'avoir deviné sa fortune, affecte d'oublier les traits railleurs décochés parfois à M. de Bismarck. Le baron Nothomb avait l'ouïe trop fine et la vue trop pénétrante pour ne pas se rendre compte de la partie qui se jouait entre la France et la Prusse aux dépens de son pays. Il lisait dans le jeu du ministre prussien; il savait que la Belgique était son atout principal et que, s'il mettait peu d'empressement à s'en dessaisir, les circonstances pourraient bien un jour ou l'autre être plus fortes que son habileté. Aussi, pour couvrir son pays contre de fâcheuses surprises, ne vit-il qu'un moyen : c'était de le placer par des liens de famille sous l'égide personnelle du roi de Prusse. Il partit pour Bruxelles et, sans prévenir sa cour ni son gouvernement, il dit à brûle-pourpoint au comte de Flandres, qu'une légère surdité détour-

(1) Le marquis de Dalmatie, M. E. Arago, M. de Circourt, M. Armand Lefèvre, M. de Lurdes, M. de Persigny, le baron de Varennes, le marquis de Moustier.

nait du mariage : « Je vous marie ! — Peste ! lui dit le prince, et avec qui donc, je vous prie? — Avec la princesse Marie de Hohenzollern ni plus ni moins. — La connaissez-vous? — Non. — Eh bien, alors? — Je suis renseigné, je vous la garantis charmante. » Le lendemain, le roi Léopold II sollicitait l'intervention de la reine Victoria auprès du roi Guillaume, et quelques semaines après, le mariage était résolu sans que M. de Bismarck se doutât, dit la légende, d'où était parti le coup qui l'atteignait inopinément dans ses négociations dilatoires avec la France. L'événement était grave, il pouvait nous ouvrir les yeux et faire tomber les dernières écailles. Aussi le ministre eut-il hâte de rassurer l'ambassadeur de France sur la portée du mariage. Il tenait à nous convaincre que ce mariage n'était pas son œuvre, qu'il avait au contraire appelé l'attention du prince de Hohenzollern sur l'instabilité de la monarchie belge. Il tenait surtout à nous bien convaincre qu'il ne s'agissait que d'une affaire de famille, qui ne constituerait ni un lien nouveau, ni une solidarité quelconque entre Bruxelles et la politique prussienne. C'était la théorie dont sa diplomatie devait se prévaloir d'une façon sanglante en 1870.

La tactique de M. de Bismarck s'accentuait de plus en plus. Elle consistait à intervertir les rôles. Il cherchait à se soustraire à ses engagemens et à nous constituer ses débiteurs. Au lieu de payer la traite que, dans des momens d'embarras, il nous avait fournie sur le Luxembourg, il nous offrait à titre de paiement un billet à longue échéance sur la Belgique, avec des clauses résolutoires et conditionnelles, et sans autre garantie qu'une neutralité équivoque. M. Benedetti avait beau le serrer de près, il lui glissait dans la main. A chaque instant, il soulevait de nouvelles difficultés et d'autres prétentions. Au lieu de se défendre, de justifier ses infractions journalières et flagrantes au traité de Prague et d'expliquer l'inexécution de ses engagemens dans le Schleswig, il prenait l'offensive et nous prêtait les arrière-pensées les plus ténébreuses. Il craignait que les concessions qui nous seraient faites, loin d'apaiser les esprits en France, ne les excitassent au contraire, et que le grand-duché ne fût une première étape pour arriver plus sûrement sur le Rhin. Il disait que la correspondance du comte de Goltz, que l'empereur et l'impératrice persistaient à considérer comme leur interprète le plus dévoué auprès de la cour de Prusse, n'était rien moins que satisfaisante, que le comte représentait le gouvernement de l'empereur comme traîné à la remorque d'une opinion publique irritée, jalouse et belliqueuse. Il allait, pour justifier son attitude, jusqu'à nous reprocher de méconnaître les avances si cordiales qu'il nous faisait en Orient. Il en concluait tout naturellement que nos dispositions

s'étaient altérées et que, si nous nous refusions à l'alliance pour nous en tenir au Luxembourg, ce n'était en réalité que pour être mieux à même de marcher sur Mayence.

Tout cela n'était guère encourageant. Cependant l'empereur et son ambassadeur, tout en étant désagréablement affectés par le langage du ministre prussien, espéraient encore alors qu'ils désespéraient. M. Benedetti passait d'une alternative à une autre. Il lui arrivait dans la même lettre d'émettre des hypothèses optimistes et les réflexions les plus inquiétantes. « Une fois à Luxembourg, écrivait-il le 18 février, nous serons sur le chemin de Bruxelles, et il vaut mieux y aller avec la neutralité de la Prusse que de nous exposer à combattre en nous alliant avec l'Autriche. » — Mais bientôt après il disait : « N'oublions pas que, tandis que M. de Bismarck nous propose de mettre le feu à la Turquie et que M. de Goltz nous offre la neutralité de la Prusse, et même sa neutralité armée, on redouble d'efforts à Berlin pour se mettre politiquement et militairement en état de faire face à toutes les éventualités. »

Ces avertissemens étaient d'autant plus sages que l'ouverture du parlement du Nord était proche et que la polémique des journaux indiquait déjà que la question du Luxembourg y serait certainement soulevée. Sans aller jusqu'à soupçonner le gouvernement prussien d'inspirer cette polémique et de songer à provoquer lui-même les interpellations, il était à prévoir du moins que, non-seulement celui-ci éviterait de froisser le sentiment public allemand, mais qu'il pourrait bien être amené à prendre des engagemens qui rendraient impossible la cession du grand-duché.

Aussi M. de Moustier, avant d'ouvrir ses négociations avec le gouvernement de La Haye, jugeait-il indispensable de se mettre au net avec M. de Bismarck. Il adressait à notre ambassadeur une lettre, soi-disant confidentielle, avec l'ordre secret d'en donner lecture au président du conseil. C'était la récapitulation rapide des engagemens que le ministre prussien avait pris avec le cabinet des Tuileries, et en même temps une réponse aux reproches qu'on nous adressait de faire un pas en arrière et de ne plus vouloir de l'alliance. « Pour rendre à ma conversation avec le comte de Goltz son véritable caractère, écrivait le ministre des affaires étrangères, j'ai besoin de remonter au début de la négociation et de faire appel à la mémoire et à l'équité du comte de Bismarck. Lorsque vous êtes revenu en France au mois de septembre dernier, la négociation qui nous occupe aujourd'hui semblait si avancée que je ne faisais, non plus que vous, en prenant possession du ministère, aucun doute qu'elle ne dût arriver à conclusion dès que vous seriez de retour à Berlin et que la santé du premier ministre lui permettrait de s'en

occuper. Le projet de traité était tout prêt; il n'y avait plus qu'à le signer. Aucune objection, aucun acte de notre part ne s'était produit alors, et ne s'est produit depuis, qui pût en retarder le moment, encore moins remettre les choses en question. »

Ce point établi, M. de Moustier démontrait que ce n'était pas le gouvernement de l'empereur qui avait suivi depuis lors une marche rétrograde, comme on se plaisait à le lui reprocher; il en faisait remonter la responsabilité à M. de Bismarck, qui, dès son retour de Varzin, avait tenu un langage énigmatique, plein de réticences, nous avait fait pressentir des difficultés de tout genre, et nous avait demandé, en s'appuyant sur les hésitations du roi, de réduire nos engagemens à une simple convention de neutralité. « C'est en présence de ces objections que j'ai dit au comte de Goltz, ajoutait-il, qu'il n'entrait pas dans nos intentions, quelle que fût notre ardeur de donner suite à nos premiers projets, de violenter les sentimens du cabinet de Berlin, ni de le presser de dépasser la mesure de son tempérament. Ce n'est donc pas nous qui avons pris l'initiative d'un pas en arrière. » Aussi, pour dissiper tous les malentendus, M. de Moustier autorisait-il l'ambassadeur à déclarer au cabinet de Berlin, au nom de l'empereur : 1° que nous n'avions aucun projet éventuel sur les Provinces rhénanes; 2° que nous n'avions jamais considéré la cession du Luxembourg que comme un moyen efficace qui s'offrait à la Prusse de donner à l'opinion publique en France un légitime et utile apaisement, et enfin, 3° que nous étions prêts à signer le projet d'alliance, tel qu'il avait été préparé et rédigé au mois d'août 1866. — Le ministre remarquait, non sans le regretter, qu'il y avait déjà beaucoup de temps perdu; il jugeait qu'il importait de ne pas laisser sans nécessité cette situation se prolonger encore, et il pensait qu'il ne fallait pas ajourner la solution, comme le proposait M. de Bismarck, jusqu'au moment où les deux souverains pourraient se rencontrer, Il croyait qu'il valait mieux déblayer le terrain derrière eux et ne pas leur laisser tout à faire. « J'ai fait part à l'empereur, disait-il en terminant, des intentions du roi Guillaume de venir à Paris lors de l'exposition universelle; il en a témoigné une vive et sincère satisfaction. Vous ne devez pas le laisser ignorer à M. le comte de Bismarck. »

Au moment où ces explications, qui devaient dissiper de fâcheux malentendus et ramener M. de Bismarck à des vues plus conciliantes, partaient pour Berlin, les chambres se réunissaient. C'était pour la première fois que l'empereur, depuis les échecs subis par sa politique intérieure, se retrouvait en présence des grands corps de l'état. On savait que son discours consacrerait les importantes réformes dans les institutions impériales, qu'il avait annoncées dans

sa lettre du 19 janvier au ministre d'état. Mais on était surtout anxieux de connaître sa pensée sur les événemens qui venaient de s'accomplir au dehors, sur le rôle que la France y avait rempli, et sur les changemens qui en seraient la conséquence. L'empereur appuya de l'autorité de sa parole, aussi bien que des vues prophétiques du captif de Sainte-Hélène, les conclusions de la circulaire La Valette, qui consacrait la théorie des grandes agglomérations. Il constata la fin de l'expédition du Mexique, le concert des puissances en Orient, les garanties données au pape, et les bons rapports existant entre la France et les autres états de l'Europe.

« Rien dans les circonstances présentes, disait-il, ne saurait éveiller nos inquiétudes, et j'ai la ferme confiance que la paix ne sera pas troublée. »

Mais, encore froissé du soin prémédité que le roi Guillaume avait mis, lors de l'ouverture des chambres prussiennes, à passer sous silence sa neutralité et sa médiation, il rappelait, dans un fier langage, qu'il avait suffi de sa parole pour arrêter l'armée victorieuse de la Prusse aux portes de Vienne. La phrase, qui sonnait comme un défi, fut acclamée par les chambres. Elle reflétait les passions qui couvaient au fond des cœurs; mais elle eut à Berlin le plus fâcheux retentissement. Elle y réveillait d'amers souvenirs; elle rappelait au roi qu'on lui avait disputé le prix de ses victoires, qu'on lui avait arraché la Saxe, et qu'en lui imposant la ligne du Mein, on avait tracé des limites à son ambition. Pour une satisfaction passagère d'amour-propre, l'empereur compromettait l'action de sa diplomatie; elle devait en éprouver le contre-coup aussitôt. Le lendemain, au bal de la cour, le roi ne s'exprimait avec notre ambassadeur, au sujet du discours, qu'avec une extrême réserve, sur un ton qui contrastait avec son affabilité habituelle. Il se déclara satisfait de la manière dont l'empereur envisageait l'état de l'Europe, mais il évita de parler de sa personne, et ne fit aucune allusion aux rapports des deux pays. — Le silence est pour les rois, aussi bien que pour les peuples, le moyen de marquer leur déplaisir. — M. Benedetti se replia sur M. de Bismarck : « Le discours est pacifique, conciliant et libéral, lui dit le ministre, et je remarque que l'empereur rappelle que la France nous a arrêtés aux portes de Vienne. Je constate l'exactitude de l'assertion, et je comprends qu'il ait mentionné le fait dans son discours. » Il n'en dit pas davantage, laissant à ses journaux le soin de compléter sa pensée et de commenter le silence du roi. « Suivant son habitude, l'empereur s'est plu, disaient-ils, à faire à la France de savantes leçons sur la nouvelle application du principe des nationalités en Allemagne et à rappeler son intervention à Nikolsbourg. Reste à savoir

si la fierté de son langage se concilie avec l'évacuation du Mexique et celle de Rome. »

Il devenait de plus en plus évident qu'il était passé le temps où l'empereur pouvait dire : « Quand la France est satisfaite, l'Europe est contente. » Il était loin aussi le temps où des acclamations saluaient son passage à travers l'Allemagne, alors qu'il se rendait à Stuttgart, où l'attendait l'empereur Alexandre. Il était alors à l'apogée de la puissance ; tous les regards se dirigeaient vers lui, tous recherchaient son bon vouloir, et peut-être son règne se serait-il terminé glorieux, s'il avait pu renoncer à des idées préconçues, résister aux entraînemens d'une opinion publique plus généreuse que réfléchie, et appeler en plein succès le pays au partage du pouvoir et de la responsabilité.

A quelques jours de là, à l'ouverture du parlement du Nord, le roi sortait de son silence sans paraître se préoccuper de l'impression que ses paroles produiraient à Paris. Il indiquait clairement la volonté de la Prusse d'étendre sa prépondérance sur toute l'Allemagne. Il recommandait l'union aux Allemands, en revendiquant pour le gouvernement prussien, le plus puissant des états confédérés, la direction des destinées communes. Il annonçait que les rapports nationaux qui s'établiraient entre le Nord et le Midi seraient consacrés par des garanties réciproques, pour assurer la sécurité du territoire allemand ; il laissait ainsi pressentir, et M. de Bismarck commençait à ne plus le cacher, que des arrangemens militaires ne tarderaient pas à intervenir entre la Confédération du Nord et les gouvernemens méridionaux. « M. de Bismarck, en commentant le discours royal, écrivait M. Benedetti, m'a donné à entendre que, si rien n'était fait encore, comme il me l'a affirmé, des conventions militaires n'en étaient pas moins imminentes. » Ainsi, à la date du 25 février 1867, M. de Bismarck reculait encore devant l'aveu des traités d'alliance qu'il avait imposés aux états du Midi lors de la conclusion de la paix et dont l'existence avait été révélée au gouvernement impérial dès le mois de novembre 1866. Il se bornait à les faire pressentir, mais il devait bientôt jeter le masque et apprendre à l'empereur, de la façon la plus brutale, que sa diplomatie ne l'avait que trop bien renseigné.

G. ROTHAN.

MARCO

DERNIÈRE PARTIE (1).

XXIII.

Bernard avait passé la nuit sans dormir, assis devant son bureau, la tête penchée sur le billet rose d'Alice et se demandant si ce billet lui promettait la joie ou la mort, car son exaltation allait jusque-là.

Il était résolu à sortir de la position ridicule où l'éclat de sa passion venait de le jeter et d'en sortir d'une façon quelconque, fût-elle violente. Les refus d'Alice avaient froissé son orgueil presque autant que son amour, et la puissance de ses désirs repoussés lui causait une souffrance dont il voulait se débarrasser à tout prix. C'est avec la résolution d'en finir qu'il descendit vers le lieu du rendez-vous, calme et grave. Comme il devançait l'heure, il allait lentement et laissait sa pensée, presque indifférente, flotter autour de lui, se posant où se posaient ses regards distraits. Sa volonté arrêtée lui rendait l'esprit libre. Pour la première fois peut-être, il trouva quelque plaisir à traverser le petit village, la ruche plutôt, composée, comme d'autant de cellules, des pauvres habitations des ouvriers de son usine. C'était son chemin; il ne s'en détourna pas et regarda çà et là s'éveiller tous ces nids.

De petites maisons basses, bâties à l'aide de quelques arbres mal équarris, cimentés par de la terre mêlée d'un peu de moellon, un toit en pente, couvert de tuiles blanches et rouges, ou de chaume, et surmonté d'une étroite cheminée, une petite porte, une fenêtre à côté : c'est la tanière du pauvre. Mais le temps passe, et une frange

(1) Voyez la *Revue* du 1er août, du 15 août, du 1er septembre et du 15 septembre.

de mousses pend au toit; le mur fait craquer son habit de lierre et se couronne de vignes. Dès le printemps, la croisée s'enguirlande et la tanière devient un nid.

A l'heure où Bernard passait par là, toute la ruche bourdonnait : les filles, au ruisseau qui coule large et clair au milieu des prés, chantaient en battant le linge ; d'autres s'en allaient sous les saules, vers le puits rond à la margelle défoncée. Les hommes se rendaient à l'usine d'un pas lent et paresseux ; un plus jeune, nouvellement marié, retournant la tête, regardait la femme plantée sur le seuil, la camisole au vent, la jupe trop courte. Parfois il revenait, attiré par un sourire hardi, et embrassait à pleines lèvres des lèvres vermeilles.

— Bonjour, monsieur Bernard! criait-on du pas des portes au jeune directeur qui passait.

— Que la vie est riante, pensait le jeune homme, quand on la contemple dans ses éternels recommencemens, dans sa candeur des premiers âges, dont les humbles nous conservent l'antique et naïf tableau! Si j'étais né là, j'aurais les mains noires, le front hâlé, mais j'aurais, moi aussi, des vieux, le père et la mère, assis au soleil, et des petits qui se rouleraient dans la poussière. Je verrais venir là-bas, dans l'ombre des saules, une belle créature aux yeux chastes, au franc sourire, marchant à petits pas, l'épaule inclinée sous la perche d'où pend, à chaque bout, un seau rempli d'eau claire que le soleil change en or fluide. Et ce serait ma femme, et j'irais au-devant d'elle la décharger de son fardeau.

Il y avait bien une femme arrêtée près du puits dont Bernard se rapprochait, mais elle n'avait en main qu'une toute petite cruche et paraissait fort embarrassée.

Le jeune homme rougit légèrement en reconnaissant la filleule de Mlle Herminie.

Odette regardait obstinément dans le grand trou plein d'ombre ; elle avait plié un genou dans une crénelure de la margelle et se penchait.

— Prenez garde, dit doucement Bernard quand il fut près d'elle.

La jeune fille se souleva pour lui rendre son salut, gracieuse et gauche en même temps, d'un embarras que la vivacité de son teint rendait plus expressif. Ce trouble, cet émoi charmant, causèrent à Bernard une sensation de plaisir délicat. Il lui sembla que sa pensée enfiévrée frissonnait délicieusement comme un corps brûlant au contact de la fraîcheur de l'eau. Il contemplait avec un respect attendri cette jolie fillette que la présence d'un homme rendait si divinement confuse, et il cherchait quels mots à lui dire pour la rassurer, comme on cherche à se rappeler les doux bégaiemens de l'enfant pour lui faire entendre un langage qu'il comprenne. Il était trop

jeune encore lui-même pour avoir oublié que la jeunesse est rieuse et que la gaîté sauve de la confusion. Il se prit à rire en disant :

— Est-ce par respect des croyances bibliques de votre marraine que vous venez vous-même à la fontaine, comme les filles de la Judée, mademoiselle Odette?

Elle le regarda avec une grande joie naïve.

— Oh! non, dit-elle, peut-être même, si marraine le savait!..

En disant cela, elle pensa aussi que, si marraine la voyait, là, seule avec Bernard, elle lui ferait des yeux terribles, et la petite se remit à rougir de plus belle.

— Je ne le lui dirai pas, fit le jeune homme baissant la voix, d'un air de complicité enfantine.

Et, sans y songer, il s'assit sur le rebord du puits.

De l'autre côté, Odette se tenait debout, appuyée de ses deux mains croisées sur l'anse de sa petite cruche verte. Un beau ciel de feuillage se balançait sur leurs têtes à l'air frais du matin.

— Parions que je devine, lui dit-il en s'amusant à jeter des feuilles dans l'eau, il y a quelque malade par ici.

— Si ce n'était que cela, mais la malheureuse est infirme, et ses voisins sont peu charitables pour elle; on l'appelle « la sorcière, » et personne ne veut l'approcher....

— Excepté vous.

— C'est marraine qui a soin d'elle; ce matin, elle n'a pas pu venir, et je suis venue seule. Il n'y avait pas d'eau, et cette malheureuse criait comme une folle : « Allez, allez à la fontaine; allez, mademoiselle! » Je n'osais pas; mais la maison est isolée, personne pour envoyer à ma place; il fallait bien!

Elle ajouta timidement :

— Je voudrais bien prendre de l'eau,.. je ne puis pas.

Bernard secoua son front pour en chasser le rêve qui l'envahissait, et le souvenir de ses brûlantes tortures morales lui revint alors, d'autant plus vif qu'il les avait un moment oubliées. Son cœur, un instant arrêté dans la fraîche contemplation d'un bonheur pur et charmant, qu'il pouvait saisir en étendant la main, se réveillait, ardent, violent, tout gonflé de désirs implacables. Il avait hâte maintenant d'aller rejoindre Alice, son farouche amour.

— Je vais essayer, dit-il.

Il mesura de l'œil la profondeur de l'eau : impossible de l'atteindre du bout du bras. Les femmes du pays venaient au puits avec leur corde nouée autour de la ceinture. Le procédé était des plus primitifs : on attachait le seau qu'on jetait dans le trou; une fois rempli, on le hissait par petites secousses, en ramenant la corde main à main. N'ayant point de corde, le jeune homme cassa une longue et flexible branche dont il noua la pointe souple autour de l'anse de la

cruche. Puis, avec mille précautions et surveillé par Odette, qui faisait des cris d'oiseau chaque fois que le vase fragile heurtait les parois du puits, il le descendit sur l'eau.

— Vous allez la casser !

Et Odette vint aider Bernard à remonter la cruche pleine et ruisselante, pendant que le jeune homme la hissait, tenant la branche écartée du mur. L'eau troublée brise en mille facettes leurs deux images rapprochées : tantôt elle les confond, tantôt elle les divise.

Si Bernard avait regardé dans ce miroir mouvant, il aurait surpris le regard d'Odette attaché, doux et craintif, à la poursuite de l'une de ces deux images ainsi balancées ; mais il était trop appliqué à mener à bien son entreprise pour voir autre chose que le bout de la branche qui se dénouait peu à peu, menaçant d'abandonner le vase à moitié de son ascension. Et c'était une anxiété terrible ! La sueur perlait à son front, le cœur lui battait. Si cette cruche allait couler, disparaître au fond du puits ! Odette serait capable d'en pleurer. Et s'il la voyait pleurer !.. oh ! non : il n'osait plus tirer.

Odette vit le danger ; se penchant résolûment à mi-corps, elle saisit l'anse. Puis elle glissa ; c'était trop lourd, le poids l'entraînait. Heureusement que Bernard avait deux bras : la fillette et le reste, il ramassa le tout d'un seul mouvement, et se mit en colère.

— Imprudente ! cria-t-il tout rouge.

La petite rajustait sa robe que le bras de Bernard avait froissée et prenait un air boudeur pour cacher à quel point elle était confuse. Ah ! si marraine avait vu cela !

— Je vous remercie, dit-elle, essayant d'emporter sa cruche.

Mais lui, se fâchant :

— Vous voyez bien que vous ne pouvez pas la soulever ! c'est trop lourd pour vous. Laissez cela.

Il regardait ces mains de petite fille et levait les épaules en grondant. Jamais Odette n'avait été plus heureuse d'être grondée ; elle baissait les yeux et faisait une mine bien obéissante, bien soumise, en tiraillant, par contenance, le bout de ses doigts.

— Allons, je vais vous la porter, dit-il d'un ton plus doux.

Elle le regarda, tout éclairée de joie, puis, soudain, poussa un petit cri :

— Oh ! non, il ne faut pas ; marraine est peut-être venue ; si elle vous voyait !

Elle s'arrêta sur ce mot, balbutiante, empourprée, et se crut perdue. Qu'avait-elle dit ? Ne venait-elle pas d'avouer que l'on redoutait pour elle la présence du jeune homme ? Mais alors ?.. Il savait tout, maintenant ! ce « tout » qui lui remplissait le cœur ! C'était à mourir de honte ! Elle cacha son visage dans ses mains d'un

geste rapide, frissonnant, le mouvement d'une enfant prise en faute auquel la pudeur de la vierge donnait une grâce inouïe. Bernard, délicieusement troublé, ne dit rien et ne bougea pas, comme s'il eût craint de faire envoler l'oiseau effrayé qu'il venait de surprendre. Ce silence, qui révélait à la jeune fille qu'on l'avait comprise, acheva de lui faire perdre la tête. Plutôt que de revoir Bernard, elle se fût jetée dans le puits. Désespérée, les yeux pleins de larmes qui commençaient à glisser entre ses doigts, elle se souleva avec un bruit d'ailes qui s'ouvrent et prit la fuite. Légère, folle, bondissant dans le sentier tracé au milieu des herbes, sur lesquelles flottait sa robe claire, elle courait, éperdue, abandonnant la petite cruche, comme un trophée, aux mains de Bernard.

Peut-être il serait allé la rapporter à la fillette effarouchée, s'il n'avait songé qu'Alice, maintenant, devait l'attendre.

Bernard s'en allait à travers bois, dans la direction du Gour, sans chercher les chemins frayés. Il craignait d'être en retard et se représentait Mme de Terris l'attendant, droite et fâchée, le front assombri par le rapprochement violent de ses beaux sourcils de déesse. Il se hâtait, descendait en courant les taillis clairs au sol rasé sous les marronniers déjà lourds et remontait non moins vite les pentes fourrées de bruyères roses, de longues fougères, de genévriers épineux d'où s'envolaient les grives. En approchant, Bernard s'étonnait de ne pas entendre Raïssa annoncer sa venue. Le silence des bois, qui permet d'en saisir les vibrations mystérieuses, n'était troublé que du cri strident des geais. Il arriva près du Gour, promena ses regards autour de lui et ne vit personne. L'heure habituelle de la promenade matinale d'Alice était bientôt passée. Le jeune homme s'assit sur un arbre renversé, le front dans ses mains, énumérant dans sa pensée toutes les raisons pour lesquelles Alice pouvait ne pas venir. Et sa méditation profonde l'empêcha de remarquer l'émoi que sa présence venait de jeter parmi les hôtes de ce lieu retiré.

Il avait cependant dérangé bien des êtres qui jouissaient comme d'un droit dès longtemps acquis de la douce habitude de vivre en paix dans cette partie de la forêt. Aussi lorsqu'il pénétra dans la sombre solitude qui environnait le Gour et son eau glauque, sur laquelle dansent les vertes demoiselles, il y eut un sauve-qui-peut général. Les passereaux, qui sont de partout, prirent la fuite à grand bruit, criant comme des aigles. Les palombes aux robes claires, se croyant déjà du plomb dans les flancs, glissèrent gémissantes à travers la feuillée. Dans les nids, très nombreux, et remplis d'une marmaille affolée, on entendit des cris de détresse, mais ils ne furent point abandonnés : les mères, silencieuses et dévouées, s'abattirent sur eux, tandis que le mâle voletait avec angoisse tout

autour. Les buissons palpitaient du frémissement de toutes ces ailes. Tout le long du ruisseau, les petites grenouilles faisaient des culbutes insensées; l'une n'attendait pas l'autre : clap! clap! comme des clowns dans un cirque. Et les libellules, troublées par ces clapotemens répétés, s'envolaient en tourbillonnant, s'embarrassant entre elles dans leurs longues ailes vibrantes, tournant et valsant d'effroi. Toutes sortes de bruissemens couraient sous les grandes herbes, dans les bruyères, au ras du sol touffu. De légers sillons s'ouvraient çà et là, serpentant, s'élargissant, puis se refermant soudain. Un grouillement confus agitait les bas-fonds. On rampait, on se cachait dans tous les trous. Les couleuvres ondulaient, pressées de se dérober; quelque lapin, attardé hors du gîte, dissimulait prudemment sa longue oreille. Le lézard lui-même, au risque de compromettre sa réputation d'ami de l'homme, s'en allait à petits pas très vifs, non sans retourner fréquemment la tête pour n'être pas surpris par le talon brutal d'un « ami, » tandis qu'aplati sous la pierre moussue, l'amoureux crapaud suspendait sa ballade dont sa gorge gonflée retenait le classique refrain, et, regardant de côté la dame de ses pensées, semblait prêt à pondre d'effroi ses gros yeux effarés.

Lorsque Bernard releva son front rougi sous la pression violente de ses mains, le silence absolu qui s'était fait lui permit d'entendre un frôlement léger, encore lointain, qui lui parut la caresse languissante d'une robe sur les herbes. Peu après, un pas de cerf qu'on débusque se précipita de son côté, battant le sol et froissant les feuilles, et Raïssa bondit devant lui, le saluant d'un long aboiement. Bernard s'était levé, le cœur éclatant de joie. Enfin! il n'attend pas, il court...

Alice suivait le sentier presque effacé qui longeait le ruisseau. Lorsque Bernard l'aperçut, elle marchait lentement, avec une mollesse rêveuse et d'un mouvement accablé qui ne lui étaient pas habituels. Il fut frappé de l'expression nouvelle de son visage. La jeune femme, si vaillante et si hautaine, semblait lasse, vaincue. Elle tressaillit à la vue de Bernard, comme si elle ne l'eût pas attendu, et arrêta sur lui un long regard triste et voilé. Puis, s'avançant, les mains tendues, elle appuya sans rien dire son front sur la poitrine du jeune homme. Il ne s'y trompa point : ce n'était pas de l'abandon; cela ressemblait plutôt à un adieu, de ces adieux où le cœur se brise. Et il n'osa pas l'interroger, car il craignait de provoquer quelque parole désespérante à laquelle il n'eût pas su répondre, maintenant qu'il tenait Alice pressée contre lui d'un geste tendre, timide, et qu'elle semblait implorer une grâce au lieu de commander hautainement le respect. Pourtant il se demandait dans un trouble

violent ce qu'elle attendait de lui. Sans doute elle devina cette angoisse dans l'étreinte dont il la pressa, car elle se dégagea doucement et passant devant lui, elle dit :

— Venez là-bas, en désignant l'endroit plus abrité où le jeune homme l'avait attendue.

Il la suivit et s'assit près d'elle, sur un frêne que l'on avait abattu, puis abandonné comme à dessein pour servir de siège.

— Je suis bien malheureuse ! dit-elle avec une sincérité d'accent qui donnait à cette exclamation banale un sens navrant.

— Eh ! qu'avez-vous donc? s'écria le jeune homme. Est-ce moi?.. Et il plia le genou, prêt à s'accuser et à implorer le pardon d'une offense qu'il était cependant venu avec l'intention de renouveler.

Sa nature généreuse et fière était de celles que le dédain brutal d'une femme, fût-elle adorée, révolte jusqu'à la violence, mais que domptent parfois, jusqu'à l'abaissement, la faiblesse craintive et les larmes.

Elle l'arrêta : — Non, non, ce n'est pas vous; c'est... ah ! tenez, je ne sais à qui me prendre de la douleur qui m'arrive.

— Toi ! lui dit-il, l'entourant de ses bras. Mais qu'y a-t-il ! Parlez. Qu'est-il donc survenu?

Alice, oppressée, rougissait et avait des pâleurs subites qui marbraient ses joues. Elle voulait dire sa pensée, et semblait ne pouvoir s'y résoudre. Elle appelait un effort de courage, et, pour la première fois de sa vie, se sentait faible comme une vraie femme. C'était chez elle une grâce nouvelle, et la plus irrésistible de toutes, car la femme forte ne sera jamais la charmeuse qui captive. Mais de ce don inattendu elle ne savait que faire, et se dépitait d'un embarras dont la séduction cependant achevait d'enivrer Bernard. Elle pencha sa tête sur l'épaule du jeune homme, et, parlant à demi-voix :

— Si je vous disais mon chagrin sans vous en expliquer la cause, vous ne me comprendriez pas et je ne saurais moi-même comment vous le dire... Je suis troublée comme une enfant, c'est-à-dire comme je ne l'ai jamais été. C'est sans doute un oubli de la nature qu'elle répare aujourd'hui en me mettant au cœur des émotions que je n'avais pas à quatorze ans.

— Oh ! tais-toi ! murmura Bernard, tu vois bien que tu aimes, enfin !

— Taisez-vous, vous-même, dit-elle, essayant de sourire. Puisque me voici comme une petite fille, ne me faites pas peur, écoutez-moi.

Bernard appuya ses lèvres sur les cheveux d'Alice. Elle se releva sans brusquerie, mais sérieuse, et se tournant vers lui, prit les mains du jeune homme, qu'elle enferma dans les siennes. Un éclair de courage avait lui dans ses yeux. Elle répéta très émue, mais d'une voix déterminée et rapide :

— Écoutez-moi. Vous savez, hier?.. Chut! ne répondez pas. Quand je vous écrivis, je ne savais que vous dire, ni ce que je vous dirais aujourd'hui, et cependant, un travail se faisait en moi qui me donnait à vous, peu à peu. La surprise que vous m'aviez causée cessa; puis j'en vins à vous excuser, à vous comprendre, et, enfin, à partager...

Comme elle ne lâchait pas ses mains, qu'il voulait rendre libres, le jeune homme se jeta follement à genoux, promenant ses baisers éperdus, sur le bras, l'épaule, le cou d'Alice.

— Vous me faites mal ! dit-elle en se plaignant.

Il ne fallait rien moins que ces mots, murmurés avec une réelle souffrance, pour calmer l'ivresse de Bernard.

Elle reprit :

— Je tiens à ce que vous soyez persuadé, Bernard, que je vous aime; mais écoutez-moi avec calme. Dès que cette pensée m'eut fait frissonner de la tête aux pieds que j'aspirais à vous, dès que le trouble qui m'envahissait m'eut révélé l'explosion complète et attendue de ma passion, j'éprouvai une joie folle... J'aurais voulu chanter, courir, crier, j'avais des palpitations de cœur comme une mariée au moment où elle va dire : Oui...

Par une réaction étrange dans cette nature ardente, Alice paraissait insensible aux propos brûlans qu'elle-même tenait. Ses yeux étaient chastes; on eût dit qu'elle racontait des choses qui ne la concernaient point. Peut-être qu'arrivée sur le chemin de la passion aux limites extrêmes qu'elle-même avouait, l'audacieuse jeune femme avait enfin rencontré la pudeur, cette grâce souveraine de l'amour.

Elle continua :

— Il faut pourtant que vous sachiez par où j'ai passé pour arriver à être aussi malheureuse que je le suis aujourd'hui. — Hier soir, je rentrais chez moi, et je m'enfermais. Oh! que j'étais heureuse de me reprendre pour me donner à vous! C'était sur un servage détesté, supporté par pitié, que je fermais à jamais ma porte. Désormais, j'étais libre, je m'appartenais, ma volonté me faisait veuve... Car j'espère que vous ne vous êtes pas trompé en ceci, Bernard; j'espère que vous ne m'avez jamais soupçonnée de cette infamie de nouer avec vous des liens intimes sans dénouer ceux qui m'attachent autre part. Il y a une soumission de harem qui ne sera jamais pratiquée par les femmes ayant un souci réel de leur dignité; celles-là sauront se faire respecter, malgré le code... J'ai toujours conservé ma liberté avec M. de Terris. C'est peut-être ce qui fait mon malheur aujourd'hui, car la satiété n'est point venue pour lui : il avait à ses côtés une maîtresse lui faisant conquérir ses faveurs et non pas une femme lui abandonnant les siennes, avec cette obéis-

sance passive qui obtient bientôt la récompense qu'elle mérite : l'écœurement.

Bernard souriait de cet air que prennent les hommes lorsqu'ils écoutent un pauvre oiselet féminin se débattre dans le filet dont ils tiennent la corde.

Il répondit :

— Vous êtes trop capricieuses pour que nous soumettions les désirs impérieux de notre nature brutale au bon plaisir de vos fantaisies. *Ego nominor leo.*

— Tant qu'il vous plaira. Faites-la aussi large que possible, votre part du lion; mais le jour où nos griffes de chattes seront devenues assez solides pour lutter avec les vôtres, il faudra bien que vous vous contentiez d'une part égale...

En achevant ces mots, comme dans un rêve, Alice regardait devant elle, les yeux levés et perdus dans la feuillée, ses doigts distraits abandonnés aux lèvres de Bernard.

La jeune femme revint à elle par un frisson et un affaissement subit de tout son être. Son corsage plia comme un rameau souple. Elle se pencha sur Bernard, dont la tête était courbée, le visage enfoui dans les mains qu'il baisait, et elle toucha ses cheveux. Il tressaillit à cette caresse inattendue et la regarda, ravi, suppliant.

— Que disais-je donc? fit-elle en détournant les yeux.

— Que tu m'aimes et que tu es à moi, murmura passionnément Bernard.

— Ah! oui, hier,.. mais aujourd'hui!

Elle secoua la tête.

— Que dites-vous?

— Je dis...

Ses paupières battaient comme pour refouler des larmes. Elle se mit à parler avec une vivacité remplie de confusion et de trouble :

— Oui, hier, j'étais si heureuse! Seule chez moi, j'arrangeais ma vie nouvelle, car, vous me croirez, bien que j'aie souvent pensé que nos relations pourraient devenir intimes, il ne m'était jamais venu à l'esprit de me préoccuper des conditions matérielles de nos entrevues. Mais, hier, je m'en inquiétais... Et j'étais anxieuse, palpitante, naïve surtout plus que je ne l'aurais cru. D'abord, je voulais tout déclarer à M. de Terris et m'en aller chez vous devant lui, devant tous. Vous connaissez ma tête? Je me disais cela, marchant à travers ma chambre avec une audace superbe, qui tomba tout net lorsque cette idée très simple, mais qui ne m'était pas encore venue, me frappa au cœur : M. de Terris vous tuerait.

— Eh bien! qu'importe la mort après l'ivresse!

Elle répliqua :

— L'amour doit donner la vie et non la mort : c'était absurde. Cela me déplut, je l'avoue, de renoncer à cette conduite audacieuse ; cependant je l'abandonnai et me résignai à une autre. C'est alors que je me mis à préparer une blanche et légère toilette de mariée que je comptais revêtir pour aller... Oui, j'étais décidée à m'échapper, la nuit, par le jardin, dont la porte du fond s'ouvre presque en face de votre porte ; je courais, vous m'attendiez et nous nous sauvions dans ce nid.., ma chambre de jeune fille, que vous habitez aujourd'hui, paraît-il... Le charme de cette rêverie devint tout à coup si vif que je me serais enfuie sur l'heure si je l'eusse osé...

— Oh ! que n'es-tu venue ! dit-il haletant.

Elle reprit en frissonnant légèrement :

— M. de Terris frappa à ma porte. C'est à peine alors si je le remarquai. J'essayais une coiffure nouvelle que je voulais réserver pour vous seul ; dans mes cheveux, presque dénoués, s'étalait une fleur pourpre, et je prenais un plaisir singulier à me trouver belle...

— Alice ! fit Bernard gémissant.

— Oui, Alice... C'est ainsi qu'il m'appela... Je ne répondis pas. Il supplia... Je crois vraiment que j'étais de marbre. Il me semblait être à cent lieues de cette voix qui répétait derrière la porte : « Alice ! Alice ! » Puis je n'entendis plus rien ; je respirais : j'étais délivrée de la lutte. Alors je m'abandonnai tout entière au désir ardent de vous revoir, qui me brûlait comme une fièvre. Par ma fenêtre ouverte, l'air, encore chargé d'orage, me suffoquait ; les senteurs troublantes que la nuit arrache aux fleurs m'arrivaient et me grisaient. C'est en vain que j'essayais de dormir, une insomnie irritante me jetait hors de mon lit, et je recommençais cette promenade stupide de l'animal en cage, qui me lassait sans me calmer. J'allais doucement pour n'éveiller personne. Nul bruit ne se faisait autour de moi qui m'empêchât d'entendre le battement sourd, rapide, violent qui soulevait ma poitrine. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque, vers le milieu de la nuit, je perçus comme un sanglot étouffé qui venait de la chambre d'André ! Je m'arrêtai pour écouter ; c'était bien André : il ne se plaignait pas, il souffrait, il pleurait... Ce souffle haletant des sanglots qu'on retient et qui suffoquent me fit mal jusqu'à la colère. J'avais envie de lui crier : « Frappez, injuriez, mais ne pleurez pas ! » Je revins me jeter sur mon lit, me bouchant les oreilles, le cœur battant à se détraquer... Je crois que si j'étouffais dans mes mains un oiseau que je sentirais se débattre, j'éprouverais cette palpitation-là. C'est comme un bourdonnement de la conscience qui semble dire : « Tu fais mal, car tu fais souffrir. » Puis je me demandais avec effroi si la pitié n'allait pas m'entraîner à reprendre ma chaîne. Mais alors !.. c'était renoncer à vous, Bernard ; car si j'étais faible aujourd'hui, je le serais

encore demain, et... horreur! je faillis céder. Cependant mon amour l'emporta. Je me raidis contre cet attendrissement plus nerveux que réel et me fis une telle violence que je m'endormis. Une chose singulière me réveilla : c'était un frôlement contre ma porte, du côté de M. de Terris. J'écoutai, craignant qu'il cherchât à ouvrir, mais on ne touchait pas la serrure, cela venait du bas. Je pensai alors que Raïssa avait dû entrer chez lui et, voulant passer de mon côté, pouvait l'éveiller s'il s'était endormi. Je me levai pour écouter de plus près et une inquiétude me prit : ce n'était point Raïssa qui s'appuyait à cette porte : j'entendais une respiration pressée et comme la pesée inerte d'un corps qui faisait geindre le bois. Cette fois, j'eus peur et j'ouvris brusquement. André, surpris, avait glissé jusqu'à mes pieds; se relevant, il resta encore un instant à genoux, pâle, défiguré, l'air d'un homme qui va faire un mauvais coup. Puis, sans rien dire, il se leva tout à fait et s'éloigna. Je rentrai chez moi, mais je ne refermai pas ma porte... Je n'eus pas le courage de le chasser.

Bernard fit une exclamation terrible.

— Vous voyez bien que je ne puis pas être à vous, acheva Alice d'une voix mourante qui exprimait bien le déchirement que lui causait cette condamnation.

Bernard était debout.

— Alors, dit-il d'un accent vibrant, vous voulez que je le tue?

— Malheureux! taisez-vous.

— Je vous répète que je le tuerai, madame. On n'en vient pas où je suis pour s'arrêter en aussi beau chemin. Croyez-vous que je me possède, par hasard? Me supposez-vous capable de raisonner froidement comme vous? Avez-vous espéré m'apaiser d'un mot? Quoi! vous me montrez le but et l'obstacle, et vous voulez que j'hésite! Ah! vous ne savez pas comment je vous aime! Vous ne savez pas que l'amour le plus violent touche à la haine par bien des côtés. Vous serez à moi ou...

— Bernard, dit-elle suppliante, épargnez-moi! Eût-il mieux valu, mon Dieu! que je vous éloignasse sans vous dire combien je vous aimais?

— Oui, dit-il brusquement. J'aurais souffert, mais peut-être eussé-je guéri. Maintenant... je vous veux, peu m'importe à quel prix.

— Et c'est moi! moi! s'écria la jeune femme, étreignant son front dans ses mains, moi qui me suis laissé prendre à ce piège qu'André a peut-être tendu à ma pitié!.. Et je reconnais avec rage que je suis sans défense contre ces surprises de sensibilité nerveuse... Oh! que faire? que devenir?.. Car je vous aime, Bernard; je t'aime, lui dit-elle éperdument.

Il la prit et l'enferma dans ses bras. Mais elle le repoussa résolûment :

— Non, je t'aime trop pour n'être pas à toi seul.

Alice se débattait, et la véhémence de ses sensations la rendait palpitante et superbe. La passion et le respect d'elle-même se disputaient son être, sans cesse prêt à s'abandonner et qui se reprenait toujours. Bernard attendait la fin de la lutte : une sombre impassibilité l'aidait à dissimuler la tension violente de sa volonté pour se contenir, pour calmer la surexcitation qui faisait craquer ses nerfs et dont il redoutait l'éclat. Son attitude achevait d'exaspérer la jeune femme; elle comprenait qu'il attendait d'elle une décision, quelle qu'elle fût, mais rapide et irrévocable; et dans le malheur inévitable, pour l'un ou pour l'autre, qui en allait sortir, il lui restait à peine le choix de la victime. Posant ses deux mains sur les bras de Bernard, qui les avait croisés sur sa poitrine lorsqu'Alice s'en était échappée, elle lui dit, le regardant avec une tendresse suppliante :

— M'aimez-vous assez pour me donner le repos dont j'ai besoin, afin de me reconnaître dans la crise que je traverse?.. et pour attendre patiemment?

Il l'interrompit par une dénégation violente de la tête.

— Non, dit-il les dents serrées, s'efforçant de ne pas crier; non... aujourd'hui votre amour tout entier, ou demain...

Comme elle ne répondait pas, immobile et toute blanche d'effroi, il ajouta amèrement :

— Voyez comme je comptais bien sur ce qui m'arrive : mes précautions sont prises. Cette nuit, j'ai écrit, je ne dirai pas mon testament, ce serait une raillerie, mais quelques dispositions dernières qui vont me permettre de couper court au supplice que vous m'infligez... Ainsi rassurez-vous, madame, votre vie ne sera point troublée, je vous quitte...

Elle eut une explosion de joie qui la secoua. Elle cria :

— C'est une idée! mais part à deux, Bernard.

Le jeune homme tressaillit et fit un mouvement pour la saisir, mais ses bras retombèrent aussitôt.

XXIV.

A quelques pas de là, le taillis s'écartait, livrant passage à sir R. Bruntson : Raïssa marchait sur ses talons. L'Anglais s'avança vers les deux jeunes gens sans le moindre embarras et leur raconta les prouesses de l'animal, qui n'attendait pas l'ouverture de la chasse pour courir le lièvre. Raïssa ne paraissait goûter que médiocrement les éloges que sir R. Bruntson lui décernait : son œil inquiet surveillait sa maîtresse, car celle-ci avait ramassé sa cravache et la

tourmentait d'une façon que Raïssa comprenait bien. Le lévrier, désertant son poste, l'avait encore une fois laissé surprendre; Alice jurait qu'il s'en souviendrait et, à petits pas, se rapprochait de lui. Mais le chien tournait autour de l'Anglais, à demi rampant, le cou allongé, agitant la queue pour demander grâce, tout en conservant obstinément une distance très judicieusement calculée entre le fouet et son dos menacé. Ce manège servit à sauver Alice de la gêne d'une rencontre aussi mal venue; elle pouvait ainsi dérober le trouble de son visage, tandis que Bernard, au contraire, regardait fixement sir R. Bruntson comme pour lui dire : — Voilà le fruit de tes conseils : nous allons mourir. — L'Anglais, impassible, le regard pour ainsi dire fermé, ne répondit même pas d'un éclair de ses yeux vagues au muet désespoir du jeune homme. Raïssa poussa un long cri de douleur et s'enfuit : Alice s'était vengée. Elle se rapprocha de l'Anglais et lui dit presque violemment :

— Vous pourriez renvoyer le garde, monsieur, vous remplissez son office à merveille, et ces bois sont bien surveillés.

Il répondit tranquillement :

— Ont-ils besoin de l'être? Je ne le crois pas. Depuis que je dirige ma promenade vers ce lieu, c'est la première fois que j'y rencontre quelqu'un. Et vous, madame?

— Je n'y viens jamais, dit-elle, toujours maussade. — Tout à coup une émotion la prit; elle regarda autour d'elle et, d'un air absorbé, murmura lentement : — Je n'y suis venue qu'une fois, et il y a bien, bien longtemps.

— Oh !.. protesta poliment sir Robert.

— Oui, c'est loin dans ma vie.

— Et vous vous le rappelez, dit Bernard avec un certain dépit. Il sentait qu'il y avait un regret dans ce souvenir.

— Certes, j'ai éprouvé ce jour-là une terrible frayeur et j'ai fait une mauvaise action : deux choses que l'on oublie pas.

— Un crime de petite fille? jeta Bernard, haussant impatiemment les épaules.

— Un vase brisé? une gourmandise volée? fit sir Robert presque riant.

— Non, messieurs, un enfant qui se noyait par un dépit jaloux que j'avais provoqué et un serment de fidélité que j'ai fait et que je n'ai pas tenu.

— On ne tient jamais ces choses-là, observa gravement l'Anglais.

— On devrait les tenir, riposta Alice.

Il répliqua :

— Ce ne serait pas la peine de les faire. Si la fidélité était chose naturelle et facile à garder, on n'en prendrait pas l'engagement : on ne jure pas de s'aimer soi-même. Le serment d'amour est une poli-

tesse que l'on ne prend jamais au sérieux. Le serment de haine, à la bonne heure. Celui-là, on le tient.

Alice, se rapprochant de l'Anglais, le regarda bien en face et lui dit :

— Sir Robert, vous avez été trahi?

— Oui, dit-il tranquillement. — Et il ajouta : — Comme tout le monde.

— C'est ce qui vous rend sceptique, dit-elle, et je vous plains. Mais, croyez-moi, il peut y avoir de la fidélité dans un cœur où il y a de l'amour.

— Oui, tant que l'amour dure. Oh! je ne nie pas l'amour, — on ne nie pas la lumière, — mais la fidélité? Voulez-vous m'en montrer quelque part, s'il vous plaît, madame?

— Monsieur! fit Bernard indigné.

L'Anglais reprit :

— Entendez-moi, je vous prie; je ne fais pas le procès des infidèles, je les défends. Ils obéissent à un instinct de nature, donc ils sont absous. Voyez comment va le monde : le mari est infidèle à sa femme, la femme au mari, l'amant à sa maîtresse. C'est presque une loi, tant la règle est exacte. On pourrait croire que tout le monde est trompé si chacun ne savait à quoi s'en tenir sur cette façon de comprendre la vie. Ceux qui font la mine d'être dupés sont des hypocrites. Il n'y a pas plus trahison, par le fait, dans toutes ces relations, qu'il n'y a rapt dans les mariages orientaux, où l'on feint d'enlever l'épousée qui se lamente, tandis que ses parens font le simulacre de la défendre. De même, nous faisons semblant de nous tromper mutuellement en nous enlevant réciproquement nos femmes : c'est affaire de mœurs.

Alice écoutait, non sans quelque plaisir, ces théories étranges qui semblaient venir à point pour apaiser les troubles de sa conscience. L'Anglais qui les débitait de sa voix froide lui parut alors un raisonneur sans préjugés, mais de bon sens, et de bon conseil. Un peu émue, elle lui dit :

— Vous trouvez donc tout naturel qu'une femme trahisse son mari?

— Non-seulement naturel, mais j'estime qu'une femme ne doit pas se priser à une si haute valeur qu'elle mette ce qu'elle appelle son honneur au-dessus du repos, de la vie parfois d'un honnête homme qui est pris de passion pour elle, et qu'elle se plaise à le désespérer de ses refus, non par amour pour son mari, ni par vertu, mais par un vain scrupule de conscience.

Mme de Terris rougit, blessée d'entendre, en présence de Bernard, exprimer, sur une situation qui était la sienne, une opinion si injurieuse et avec un accent d'où le mépris de la femme tombait si

dédaigneusement. Mais ces paroles brutales touchaient avec tant de précision le point délicat de sa souffrance, qu'après avoir jeté une exclamation indignée, elle se taisait. Il ne lui venait pas un mot pour se défendre.

Et Bernard ne l'aidait point.

Il commençait à comprendre que sir R. Bruntson entreprenait sur Alice la même œuvre de destruction morale et d'entraînement à la chute qu'il avait déjà exercée sur lui. Et cette aide diabolique lui causait cependant moins de colère que d'avide curiosité d'en connaître le but. Il n'entendit pas la protestation brève d'Alice; son regard et sa pensée, attachés sur l'Anglais, lui fouillaient l'âme.

Celui-ci reprit du même ton glacé :

— Mes paroles vous paraissent peut-être étranges, madame; cela vient de mon ignorance de votre langue et de ses détours pour envelopper poliment l'idée. Mais la vérité n'est pas un outrage et n'a jamais scandalisé que les hypocrites et les sots.

Alice palpitait. Quoi! la vérité, cette négation ironique de la vertu! Les paroles de l'Anglais entraient comme un aiguillon dans sa chair et la mettaient hors d'elle. Elle ne pouvait y répondre, ni par un éclat d'indignation que sa situation en péril lui ôtait le courage de faire, ni par un acquiescement, dont l'idée lui venait peut-être, à ces maximes étranges.

Elle appela Raïssa et fit le geste de s'éloigner, affectant une dignité blessée, et se retournant à demi :

— Je me souviendrai, monsieur, de vos convictions honnêtes sur la femme, et je me souviendrai aussi que, n'ayant à vos yeux la moindre vertu, elle ne saurait vous inspirer le plus vulgaire respect.

— Pardon, madame, sa beauté, son amour, son dévoûment parfois, sont choses précieuses et que j'apprécie.

— Vraiment! dit-elle avec dédain, vous croyez à son dévoûment? Je vous rends grâces. Et qu'appelez-vous son dévoûment, s'il vous plaît? car avec vous, monsieur, il faut s'entendre.

Elle était revenue devant lui et le regardait de haut, l'œil brillant.

Il répondit en s'animant au point que sa pâleur disparut :

— J'en sais un sublime. C'est lorsqu'une femme, trop fière ou trop délicate pour céder à l'homme qu'elle aime la moitié des droits du mari, brise tout ce qui l'attache à son foyer, sa réputation, sa situation élevée, la sécurité et le repos de toute son existence, abandonne tout cela derrière elle et s'enfuit sous un autre ciel avec l'être aimé.

Bernard, éperdu, pensait :

— Enfin! j'ai compris. Je gêne quelqu'un. Son but, c'est pour moi l'exil.

Et Alice, frissonnante, attachait sur l'Anglais ses yeux attendris, où montaient des larmes de joie. Elle aussi croyait comprendre : sir Robert avait deviné ses angoisses et lui montrait la voie, le seul chemin par où son amour pût passer sans se courber sous la honte quotidienne, sans traîner son aile dans la boue. La fuite, le recommencement de la vie, une aurore... Son cerveau s'allumait, s'embrasait; elle ne voyait plus rien dans le passé que des ruines déjà ensevelies, tandis qu'un jour magnifique se levait sur l'avenir, un avenir d'amour sans entraves et sans fin. Sir Robert se détourna, ne paraissant point sentir les yeux qui pesaient sur lui, descendit lentement vers le Gour, et, sur le bord, s'arrêta songeur.

Alice et Bernard reportèrent alors l'un sur l'autre leurs regards ardens où éclatait une joie mutuelle, une complicité de désir et d'espérance. Puis elle lui jeta à demi-voix ces mots :

— Ne sortez pas ce soir.

Et elle s'enfuit.

Légère, cette fois, et courant dans le sentier plein d'herbes, comme elle y avait couru une première fois, vers ses quinze ans, elle disparut sous les chênes. La blancheur de sa robe jaillit encore çà et là, à travers les arbres, puis Bernard la perdit de vue.

Il se retourna alors, vivement, pressé d'aller à l'Anglais pour lui dire...

Sir R. Bruntson n'était plus là.

Bernard l'appela à haute voix : le merle siffla pour lui répondre. Son œuvre accomplie, le tentateur s'évanouissait. Et quelle œuvre ! le rapt, la fuite, le déshonneur, le scandale au grand jour.

— Soit, murmura Bernard, s'éloignant à son tour, trop accablé pour se débattre contre l'entraînement de la destinée; après tout, ce dénoûment est moins lugubre que celui que j'avais rêvé.

Et il s'en alla par un chemin de la forêt qui n'était pas celui de la fontaine, sous les saules, où la petite cruche verte l'attendait en vain.

XXV.

Huit jours ont passé.

Bernard est assis devant la grande table d'ébène de son bureau couvert de papiers épars. Les tiroirs ouverts sont vides. Des liasses de factures roulées et ficelées sont posées sur des registres placés eux-mêmes sous bandes et cachetés. Dans la cheminée, noire d'une grande quantité de lettres brûlées, apparaissent, comme des taches blanches, les angles des enveloppes qui ont refusé de brûler jusqu'au bout. L'odeur qui s'exhale du foyer encore fumant, la poussière secouée des papiers exhumés d'un long oubli et qui danse dans

le soleil, tout cela sent le départ. La mélancolie du jeune homme ajoute à celle du tableau.

Il semble accomplir à regret les formalités exigées par l'abandon de son poste. Et cependant il devrait être joyeux : Mme de Terris part avec lui.

Elle était si absolument heureuse, elle, depuis le soir où elle vint chez lui et lui dit : « Me voici vêtue de noir comme une veuve; je porte le deuil de mon passé. C'est fini : tout ce que j'ai été, tout ce que j'ai aimé, j'ai tout brisé pour être à toi. Maintenant, partons, emporte-moi, je deviens ta femme et de ce moment je suis ta fiancée... Puis elle lui avait donné chastement ses mains à baiser, le tenant respectueux sous son regard rayonnant. Depuis cette heure, Alice était grave ; une gravité sereine qui l'idéalisait en quelque sorte. Elle marchait si bien enveloppée dans son rêve qu'elle ne voyait plus le côté coupable de sa conduite : il lui échappait et son détachement de toutes les choses de la vie était même si complet, qu'elle oubliait de songer aux conditions matérielles de sa fuite, à cet appoint prosaïque mais indispensable, l'argent. Elle ne s'inquiétait pas des ressources nécessaires à son existence hors du toit conjugal. Elle s'en allait à cette union d'amour comme on va à une fête, parée de ses seules grâces et n'ayant en main que des fleurs. Au reste, son mari l'avait à ce point entourée de soins, attentif à satisfaire ses moindres caprices, en lui cachant les difficultés d'argent qui en pouvaient résulter, que la jeune femme ignorait même qu'on pût avoir des préoccupations inquiétantes sur ces matières qui font l'éternel souci de tant d'autres. Pour elle l'abondance venait au logis comme la rosée sur les plantes : naturellement. Que si on l'eût interrogée sur ce point à propos de Bernard, elle n'eût pas manqué de répondre avec fierté que Bernard était tout aussi intelligent qu'André et saurait pourvoir à tous les besoins de « sa femme. » Mais Bernard s'inquiétait pour deux.

La vie ne l'avait pas entouré de cette ouate dont l'existence d'Alice était capitonnée; il savait à quel prix on gagne son pain. Aussi, après l'éblouissement de la première heure, après avoir juré aux pieds de son étrange fiancée de lui consacrer sa vie dans un dévoûment absolu et éternel, lorsqu'il se retrouva seul, le cœur plein d'ivresse et d'impatiens désirs, sa pauvreté se dressa devant lui et l'épouvanta. Il venait de s'engager à donner à une femme tous les bonheurs de la vie, et il ne savait pas comment il lui donnerait du pain. Il chercha vainement à se persuader qu'il pourrait utiliser à l'étranger son brevet d'ingénieur, ses talens acquis, l'activité et la force qui étaient en lui ; il avait encore trop vécu pour pouvoir se prendre à ces illusions. Les déclassés ne se reclassent pas. Obligé de se cacher avec une femme volée sur les bras, il ne pouvait invo-

quer ni un nom, ni un patronage pour solliciter un emploi, fût-il mince. Bernard resta convaincu que, sa démission envoyée, il était perdu et Alice avec lui. Cette dernière considération faillit l'arrêter; une autre l'emporta. Alice pourrait penser qu'il reculait devant son propre sacrifice; elle pourrait le juger plus soucieux de ses intérêts que de son amour; elle se croirait peut-être dédaignée quand il lui donnerait, en renonçant à elle, la marque la plus sensible de son adoration. Mieux valait l'entraîner dans l'abîme.

Mais, torturé par cette angoisse et n'osant regarder l'avenir, il interrogea le passé et se détermina à tenter une dernière démarche vis-à-vis de ses mystérieux protecteurs. Il écrivit : « Je vais quitter la France; vous le savez peut-être, et, peut-être m'y poussez-vous. Une situation exceptionnellement délicate et terrible me plie à cette humiliation de vous demander de l'aide. Si je vous appartiens par un lien quelconque, procurez-moi les moyens d'attendre que je me sois reconstitué à l'étranger une position analogue à celle que j'occupe ici. Si vous ne me répondez pas, ceci sera mon dernier mot, et si vous tenez à vous débarrasser de moi, ce sera chose faite. » La lettre confiée aux soins de Séraphin pour la faire recommander au bureau de poste de la ville, le jeune homme essaya d'espérer, afin de jouir sans trouble des sensations de bonheur fou, des frissons de joie qui lui venaient à l'incessante pensée de l'abandon prochain d'Alice. Il s'exaltait dans ses désirs jusqu'à s'attendrir en songeant à leur union comme s'il se fût agi du plus saint des mariages. Il se composait des tableaux de petit ménage avec un berceau dans le fond, à faire venir des larmes dans les yeux.

Et ils se racontaient ces projets, elle et lui, le soir, tout bas, pendant que M. de Terris, plus confiant et presque heureux de la gravité recueillie de sa femme, lisait son journal auprès d'eux ou faisait sa partie avec Séraphin. Trois jours après le départ de sa lettre, la réponse n'étant pas arrivée, Bernard se reprit à désespérer : ses tourmens d'un avenir qui allait commencer demain alternaient cruellement avec ses doux tressaillemens de fiancé. Puis d'autres jours suivirent. Les regards d'Alice disaient : « Quand partons-nous ? » Il prétexta le soin de ses affaires pour attendre encore. Enfin, résolûment, il se mit à établir sa situation, régla ses comptes. Cela fait, il lui resta quelque argent qui devait suffire au départ et aux premiers besoins. Et après? Eh bien! on supprimerait « après, » voilà tout. Il n'y aurait rien « après » qu'une tombe sans nom dans un coin perdu. Certes, il eût mieux valu... Mais Alice avait raison : elle était bien trop divine pour les amours vulgaires. Et il s'oubliait jusqu'à trouver leur crime grandiose. Son amour l'aveuglait : maintenant il passait, ébloui, à travers ses devoirs les plus évidens, sans s'apercevoir qu'il les foulait aux pieds. Bien mieux, le double suicide

qu'il prévoyait se présentait à sa pensée comme une fin splendide d'un amour trop parfait pour s'évanouir autrement que dans une lueur d'apothéose.

Le huitième jour, Bernard écrivit sa démission et la mit sous pli. Puis il brûla tous ses papiers et ensuite se laissa aller, écrasé, dans son fauteuil. C'était fini : il n'avait plus rien à attendre de personne, il pouvait partir. Alors une irrésistible tristesse s'empara de lui. Cette position qu'il avait conquise par son travail, qui était l'unique marque de distinction sociale qu'il eût au monde, son seul titre à la considération publique ; cette situation qui le faisait « quelqu'un, » lui qui n'était personne, qui lui donnait un rang, un nom, il venait de la briser. Que restait-il de lui maintenant? L'obscur bâtard, fils d'inconnu, un misérable bohème sans le sou, une épave, rien. Certes, il ne regrettait point son immense sacrifice; il n'avait point de retour égoïste; ce n'est pas ce qu'il perdait qui le navrait. C'était plutôt une sorte d'orgueil blessé de se trouver si infime après avoir dépouillé son étiquette sociale et surtout une honte cuisante de se donner à Alice dans un tel état d'amoindrissement et de dénûment. Il lui venait la peur que l'abaissement de sa fierté ne suivît celui de sa fortune. Il lui semblait sentir qu'il devenait timide : l'humilité poignante de la misère commençait à lui glacer le cœur. Il avait plongé la main dans une boîte aux trois quarts vide et pris distraitement un cigare qu'il s'apprêtait à allumer, lorsque, d'un geste violent, il le rejeta dans sa caisse, un sourire amer aux lèvres, et disant, la voix sèche :

— Eh bien! que faisais-je donc?.. Il faut garder ça pour les jours de liesse. Ces superfluités quotidiennes me sont désormais interdites ; ne l'oublions plus.

Et il se renversa dans son fauteuil, les jambes allongées, les mains au fond des poches de son pantalon, dans une attitude vulgaire, où une sorte de fureur contenue mettait un commencement de cynisme. A ce moment, on frappa plusieurs coups vifs à la porte du bureau.

— Entrez, dit Bernard sans tourner la tête.

Cependant il se redressa ; c'était sans doute un employé, et il était encore le maître. On n'entra pas. Il se leva maussade et ouvrit brusquement : sir R. Bruntson attendait sur le seuil. Bernard dissimulait mal l'impression pénible que lui causait l'Anglais lorsque sa présence venait à le surprendre. Il s'effaça néanmoins d'un geste courtois et l'introduisit, mais sans trouver un mot à lui dire. Sir R. Bruntson ne paraissait pas davantage éprouver le désir d'une conversation. Après s'être assis, il avait tiré un portefeuille de sa poche et l'installait ouvert sur ses genoux. Il y prit d'abord une lettre qu'il déploya et tendit à Bernard en disant :

— Reconnaissez-vous ceci?

Le jeune homme rougit d'un éclat soudain et fut saisi d'une violente contraction de la gorge. « Ceci, » c'était sa lettre à son protecteur inconnu. Il fit de la tête un signe d'acquiescement. Sir R. Bruntson posa alors devant Bernard, sur son bureau, un autre papier et dit :

— Veuillez copier et signer ce reçu.

Bernard y jeta les yeux et ne put retenir un cri. Puis il se pencha, croyant avoir mal lu. Entre ses deux poings écartés, qu'il avait posés sur son bureau pour se soutenir, son visage se rapprochait du papier à le toucher presque, et il ne le voyait plus : l'éblouissement le tenait.

« Je reconnais avoir reçu de sir R. Bruntson comme mandataire d'une personne qui ne veut pas être nommée, et à titre de don, la somme de cinquante mille francs. »

Il y avait cela. C'était fort nettement écrit. Un froissement soyeux lui fit retourner la tête : sir R. Bruntson comptait des billets de banque.

— Voici, dit-il, poussant une liasse devant le jeune homme, cinquante billets de mille francs; veuillez vérifier. Le reçu est-il prêt?

Bernard écarta les billets, un peu tremblant; l'envie de les refuser lui traversait la cervelle. Ce don offert comme une aumône lui soulevait le cœur. Il regarda l'Anglais qui attendait, impassible, son portefeuille ouvert à la main, et, gêné, hésitant, il lui dit :

— N'avez-vous aucune communication à me faire, monsieur ?.. Aucune recommandation écrite ou verbale ?.. rien qui ressemble à un adieu paternel et qui adoucisse un peu l'humiliation de cette brutale générosité?

— Rien, répondit sir R. Bruntson.

Ce mot sec donna au jeune homme une secousse de colère.

— Décidément, dit-il avec dédain, ces gens-là ne sont pas dignes de mes scrupules. Ils s'obstinent à vouloir qu'il y n'ait que de l'argent entre nous? Soit.

Il ramassa les billets d'un geste crispé, les jeta dans l'un des tiroirs ouverts et écrivit rapidement son reçu. Après l'avoir lu avec soin, l'Anglais le plaça dans son portefeuille, serra celui-ci dans sa poche, se leva, salua sans mot dire, et se dirigea vers la porte. Bernard regardait se mouvoir ce sphinx qui était venu se planter sur son chemin au moment le plus grave de son existence, dictant ses sentences comme des ordres, et muet maintenant, sa tâche remplie. Il le suivit et lui barra le passage.

— Savez-vous, monsieur, dit-il en se croisant les bras, que je pourrais bien me prendre pour un personnage, à voir le mystère dont s'entourent pour moi les gens que vous savez?

L'Anglais s'inclina sans répondre et chercha son chemin.

— Allons, fit le jeune homme, dont les bras se détendirent, je vois que c'est inutile; n'en parlons plus. Mais puisque je pars, serrez-moi donc la main cordialement. Ne sentez-vous pas que j'en ai besoin?

— Vous partez? dit l'Anglais froidement.

— Cette lettre que vous m'avez rendue ne vous a-t-elle pas appris ce départ en vous en laissant pressentir la cause?

Sir R. Bruntson revint sur ses pas:

— J'attendais pour vous en parler que vous m'en fissiez vous-même la confidence.

— Eh bien! oui, nous partons!

— A la bonne heure! Mais votre confiance est longue à venir, monsieur.

— Est-ce un reproche?

— Oui!

Puis d'un ton plus doux:

— J'achèverai donc ce que j'avais à vous dire. D'abord mes félicitations: ce divorce hors la loi me plaît. Ensuite, supposez... ce qu'il vous plaira, par exemple que j'ai des raisons sérieuses pour veiller à votre sécurité, et permettez que je me mêle un peu de vos affaires. Vous planez en ce moment, elle et vous, et serez maladroits à fuir. Avant d'avoir fait cent pas, vous aurez du plomb dans l'aile. Votre fuite est-elle préparée? vos précautions sont-elles prises?

— Non, répondit Bernard, le regard naïf.

— Fort bien! répliqua sir R. Bruntson; je m'en doutais. Mais il m'importe, monsieur, que vous ne soyez pas arrêté en route, et je m'en charge. Avez-vous décidé au moins en quel lieu vous vouliez vous rendre?

— En Amérique, je crois.

— En Amérique? oui, plus tard, mais pour le moment,.. vous êtes peu poétique, monsieur. Les filous se sauvent en Amérique; mais les amoureux s'enfuient sous le ciel de l'amour. Je possède sur les bords du lac de Garde une façon de villa, très bien cachée dans une verdure admirable, et tout à fait propre à vous abriter une saison ou deux. Vous ne m'y gênerez pas, je reste en France. Allez-y donc tout droit, sans tourner la tête, j'empêcherai qu'on ne vous suive.

— Comment cela? dit Bernard, décidément émerveillé de voir surgir sous ses pas, comme dans un rêve enchanté, tout ce qui pouvait rendre son bonheur enivrant et facile.

— Cela me regarde.

— Mais,.. moi aussi, quelque peu, je suppose.

— Vous, fit rudement l'Anglais, mêlez-vous d'être heureux.

Ces paroles, dites sur ce ton aimable, achevèrent d'abasourdir le jeune homme. Il se tut. L'Anglais en profita pour achever son discours. Il n'omit rien, ni l'heure du départ, qu'il fixa aulendemain, ni les instructions précises pour se rencontrer sans donner l'éveil à personne, se chargeant, lui seul, d'avoir une voiture, des chevaux, de retenir un coupé au train, enfin de tous les détails matériels de cette catastrophe.

— Au reste, dit-il, ouvrant la porte pour s'en aller, nous nous retrouverons ce soir chez Mme Rattier ; vous saurez si tout est prêt. Au revoir !

— Dites donc, fit Bernard, demi-railleur, vous tenez furieusement à me voir partir !

— Furieusement, comme vous dites, répondit l'Anglais en refermant la porte.

Dans la journée, Bernard chercha Mme de Terris et lui glissa un peu dramatiquement, peut-être, ces mots terribles :

— C'est pour demain !

Puis ils se regardèrent, frissonnans. Et le mari étant survenu, ils s'enfuirent, chacun de son côté : Alice chez sa mère, qui lui tenait encore au cœur ; Bernard devant lui, au hasard. Il jouissait de l'un de ces momens de quiétude sereine où la pensée dort. Qu'avait-il besoin de remuer des idées maintenant ? Les obstacles font bouillonner le cerveau ; la volonté qui veut les surmonter met en mouvement toutes ses forces et les applique toutes à son but ; mais, la route une fois aplanie, l'esprit délivré la suit en rêvant. Il s'en allait par les chemins, sous le soleil qui le brûlait, écoutant vaguement bourdonner les mouches, suivant d'un œil distrait les moucherons en colonne serrée, qui valsaient devant lui, ivres de soleil. Il était joyeux, avec un regret indéfini qui le faisait s'arrêter de temps en temps et dire :

— Qu'ai-je donc ?

Puis il se reprenait à marcher, haussant les épaules.

— Ce que j'ai, ou plutôt ce que je n'ai pas, c'est l'habitude d'être heureux, voilà. Il me semble que quelque chose manque à la plénitude de mon contentement ; et cependant... quoi ?

Peut-être éprouvait-il un sentiment confus de la fragilité de son bonheur ; car, peu à peu, sa pensée s'éveilla, et il vint à songer que la possession durable d'Alice ne lui était rien moins qu'assurée. En admettant que son mari ne parvînt pas à la lui reprendre, elle-même ne se lasserait-elle point de l'amant comme elle s'était fatiguée de l'époux ? Alors son inquiétude prit un corps : l'absence de sécurité pour son nouvel avenir. Mais il s'efforçait de se rassurer.

Qu'avait-il besoin de songer si avant? Ne pouvait-il s'arrêter au présent splendide et à ses joies inespérées? D'ailleurs, eh bien! quoi? N'était-il pas jeune, même plus jeune qu'elle, et riche maintenant? En admettant qu'elle vînt à le trahir, à l'abandonner un jour, ne trouverait-il pas dans son indignation la force de surmonter sa douleur? Et qui sait? il y a des réserves de bonheur si inattendues dans la destinée! Valait-il la peine de gâter ses plaisirs par des réflexions stupides? Mais il était bête à se donner des coups, — avec ses imaginations! Eh! mon Dieu! à bien prendre la chose, — car, pour le réconforter, sa pensée, tout à coup, descendit jusque-là, — il ne se mariait pas, peut-être!.. Mais à peine eut-il touché ces bas-fonds du secret égoïsme que, d'un bond, il remonta à la surface et s'élança de nouveau vers la sphère plus pure où son amour généreux le portait habituellement. Il demanda pardon à son idole, puis s'efforça d'endormir sa pensée dans la béatitude voluptueuse des joies du lendemain. Mais quoi qu'il fît, Bernard retomba en plein souci, et il revenait sur ses pas, cherchant une distraction quelconque qui lui permît d'échapper à cette tyrannie de son imagination, lorsqu'il fut arrêté devant la maison du docteur Galpeau par le docteur lui-même, qui ouvrait sa porte pour rentrer chez lui.

— Entrez-vous avec moi? dit-il au jeune homme avec son bienveillant et encourageant sourire.

Bernard avait eu un véritable saut de cœur. Certes! il ne voulait pas partir sans leur dire adieu, à ceux-là! Les yeux éblouis de soleil, il suivit le docteur dans la grande salle fraîche et sombre, où toute la famille se tenait du matin au soir.

XXVI.

Cette pièce avait un air antique, avec son haut plafond boisé, rayé de poutres en saillie, ses vieux fauteuils en chêne à dossiers élevés et sculptés, recouverts d'une tapisserie aux couleurs fanées et d'un dessin si habilement reproduit qu'elle paraissait avoir des siècles, bien qu'elle sortît des mains de Mlle Herminie. Des escabeaux rangés le long du mur et, dans un coin, un rouet et une quenouille chargée de fil. Sous le demi-jour qui tombait des hautes fenêtres demi-voilées, le reste de l'ameublement prenait, à ce voisinage, des formes archaïques. La vaisselle du dressoir, notamment, se prêtait à cette duperie de l'imagination. Le saucier se donnait des airs d'aiguière, le compotier jouait au hanap, l'huilier voulait être buire, et le petit valet qui rangeait tout cela voyait sa veste trouée retournée en pourpoint à crevés de satin blanc fournis par ce qu'il possédait de chemise. On s'étonnait presque, voyant Mlle Galpeau droite sur sa chaise haute, et sa filleule Odette assise à ses pieds, toutes

deux les traits nobles, empreints d'une gravité douce, le maintien chaste, on s'étonnait qu'elles n'eussent pas la robe brodée d'hermine et le voile des châtelaines du moyen âge.

Puis l'on était pris par le charme de ce foyer véritablement honnête. Bernard était plus qu'un autre accessible à cette séduction saine : ses aspirations le portaient vers le bonheur pur, les joies austères du devoir accompli. Il semblait se reconnaître dans ce milieu, et depuis qu'il venait d'y pénétrer, il ressentait peut-être plus lourdement encore le malaise qui lui venait, pensait-il, du poids d'un bonheur auquel il n'était pas encore habitué. Pour un peu, il eût trouvé sa félicité accablante et souhaité d'échapper aux brûlantes délices dont l'espoir le torturait malgré lui. Mais ce désir vague ne se formulait pas dans sa pensée : il y flottait comme une inspiration mal définie de l'instinct. Il en était troublé, voilà tout, sans rien de précis au fond de cette inquiétude. Et il regardait Odette en se rappelant la scène du puits et s'étonnait de trouver la jeune fille si sérieuse. Une ombre couvrait ce jeune front. Mais il n'en existait point dans le cœur : marraine savait tout, et elle avait donné doucement de dures leçons. Elle avait enseigné à l'enfant, déjà femme, comment on retient son cœur prêt à fuir quand le devoir l'ordonne, et Odette baissait les yeux afin que l'image de Bernard n'y entrât plus.

Sans qu'il s'en aperçût, Bernard devenait triste de cette tristesse d'Odette, devinée plutôt que comprise. Il resta obstinément plus longtemps qu'il ne l'eût fait, afin de saisir un regard de la jeune fille qui le rassurât. Mais elle brodait et ne leva pas une seule fois les yeux. Il se décida à prendre congé et parlant en termes vagues d'un voyage qu'il allait entreprendre. Le docteur et sa sœur échangèrent un rapide coup d'œil. Mlle Herminie s'était dérangée pour choisir des laines et cachait Odette, qui devenait plus pâle que sa guimpe. Le jeune homme éprouvait une émotion poignante en se séparant de cette famille. Il balbutia quelques mots d'adieu et tendit ses deux mains.

Le docteur en saisit une et, profondément triste, demanda :

— Serez-vous longtemps absent?

Bernard murmura :

— Je ne sais pas.

Mlle Herminie pressa doucement dans ses deux mains celle que le jeune homme lui abandonnait et attacha sur lui son regard profond :

— Reviendrez-vous? dit-elle à demi-voix.

Il hésita, il respirait mal, ses traits s'altéraient. Tout à coup ses doigts crispés étreignirent violemment ceux de la vieille demoiselle et il lui répondit tout bas, presque malgré lui :

— Oui.., peut-être.

Et il se sauva. En passant devant Odette, qui cette fois le regardait

l'œil grand et fixe, il se courba, horriblement ému, et sortit comme s'il fuyait. Sur un signe de sa sœur, le docteur le suivit.

Alors la pauvre fille courut à Odette et la prit dans ses bras; la petite avait l'air d'une morte.

— Courage! lui dit-elle.

Odette secoua lentement la tête et répondit :

— J'irai au couvent, marraine.

— C'est ce que nous verrons dans quelques années d'ici, mademoiselle.

— Non, marraine, bientôt, demain...

— C'est cela! cria la vieille fille, feignant la colère, voilà une belle religion! On s'en va porter au bon Dieu un cœur qui n'est plus à lui, et on laisse vieillir et mourir dans un coin, tout seuls, les pauvres gens qui vous ont aimée!

— Oh! s'écria Odette, se jetant en sanglotant dans les bras de sa marraine, oh! c'est bien mal ce que j'ai dit!.. Mais je souffre tant! Jamais, jamais je ne pourrai l'oublier!

— Et qui te parle de l'oublier, petite?

— Quoi! ne voyez-vous pas qu'il part pour toujours?

— Ta, ta, ta, ta, chantonna Mlle Herminie, toujours!.. En voilà un mot long d'une aune!

Odette contemplait avidement la vieille fille, qui souriait d'un air étrange en regardant par la vitre, en haut, dans les nuages mouvans, comme si elle eût aperçu un coin bleu d'avenir. Mais sa pensée, toute sa pensée sur Bernard, elle ne pouvait ni ne voulait la dire à la fillette ignorante. Cependant elle sentait qu'elle pouvait lui laisser l'espoir. Alors, prenant les mains de l'enfant, tandis que son visage revêtait une expression d'autorité prophétique, elle se pencha sur elle :

— Ne pleure pas, Odette; travaille, prie, sois vertueuse et patiente et... crois-moi...

— Oui, marraine, dit-elle haletante.

— Crois-moi, reprit la sainte femme d'une voix plus forte, il reviendra, et il reviendra pour toi, ma fille.

— Oui, marraine, répondit l'enfant.

Confiante, rassurée, elle essuya ses yeux et reprit sa tâche inachevée. Et, travaillant, elle pria dans son cœur pour celui qui devait revenir.

XXVII.

Mme de Terris dit à sa mère, avec une câlinerie inaccoutumée :

— Je vais rester dîner avec toi, veux-tu, maman?

— Certes! répondit Mme Rattier.

Elle n'était pas habituée à ces gentillesses et s'avisa de les trouver fort douces. En riant, elle commanda un festin. M. Rattier, attendri, offrit le champagne et dit tout à coup :

— Il nous manque André; si je croyais...

Mais sa femme, clignant de l'œil à Alice, interrompit le bonhomme.

— Non, non, André ne veut pas nous voir, laissons-le. S'il vous faut absolument un autre convive, que ne dites-vous à Bernard de venir?

— Oh! je vous en prie, personne, nous seuls! s'écria Mme de Terris d'un air ému qui remua quelque chose dans le cœur de Mme Rattier.

Le repas fut charmant, intime. On s'épanchait. On causait, les coudes sur la table, de mille niaiseries des temps passés. Les souvenirs remontaient, légèrement fripons, chez Mme Rattier, dont le bonnet prit une tournure envolée, tandis que son mari pleurait comme un saule dans son vin de Champagne, qui le rendait mélancolique et tendre.

— Comme le temps court, tout de même! Il semble que c'est hier qu'elle était haute comme ça, disaient-ils.

Il se sentaient tout rafraîchis par la présence et les caresses inaccoutumées de leur fille. Ils respiraient comme débarrassés de l'oppression d'un long chagrin inavoué. Alice n'avait jamais été bien tendre pour eux; malgré cela, elle leur avait manqué depuis son mariage. En la retrouvant aujourd'hui comme dans le passé, ils éprouvaient plus vivement qu'ils ne l'avaient jamais fait l'ineffable douceur d'être père et mère. Et leurs vieux visages s'éclairaient; leurs yeux étaient humides. Comme ils devaient se rappeler, plus tard, cette dernière soirée que, dans sa pensée troublée, Alice leur offrait pour suprême adieu! Demain, ce serait fini : ils n'auront plus de fille. Elle les plaignait; cela la rendait toute pâle. Ses yeux tristes allaient de l'un à l'autre et s'arrêtaient longtemps sur chacun d'eux. Elle prenait l'empreinte de ces traits qui, malgré tout, lui étaient chers, et qu'elle ne devait plus revoir. Puis elle regardait autour d'elle, tournant et retournant lentement la tête.

— Que cherches-tu? lui dit sa mère.

— Rien.

Elle disait un muet adieu à tous ces objets au milieu desquels elle avait grandi et qu'elle enveloppait dans ses regrets doux avec les êtres mêlés à sa vie passée et qu'elle laissait à jamais derrière elle. Ces tristesses sont des ombres qui rendent les joies plus éclatantes; en songeant qu'elle abandonnait tout cela pour appartenir à Bernard, sa paupière s'abaissait, lourde, sur sa pensée voluptueuse et un frisson la prenait.

— Ah! ah! fit M. Rattier, se levant de table, non sans trébucher un peu, il y avait longtemps que je n'avais aussi bien dîné!

Son gilet déboutonné affirmait son dire, au moins d'un certain côté. Mais sa face enluminée de joie et d'ivresse ne permettait pas de douter de sa parfaite béatitude.

— Si vous alliez vous coucher maintenant? lui proposa Mme Rattier.

Elle eût bien désiré demeurer seule avec sa fille, afin de lui arracher quelque douce confidence. Sa curiosité se lisait dans son œil émerillonné, sur sa lèvre friande de causerie galante et qui se mouvait comme la babine d'une chatte gourmande. Mais le bonhomme n'avait point sommeil. Il lorgna tendrement sa femme, riant comme une bête. Il était si laid avec son rire de faune aux dents noires, ses yeux luisans, écarquillés, que les deux femmes firent des petits cris d'effroi et, riant elles-mêmes, se sauvèrent dans le jardin, où le bonhomme, titubant et ravi, les suivit résolûment. Il s'en allait, se marmottant à lui-même qu'il n'y a rien comme les enfans pour mettre toute une maison en joie.

Peu après, Bernard arriva, se rencontrant sur le seuil avec sir R. Bruntson, et l'on s'installa au fond du jardin, sous une tonnelle tapissée de vignes vierges, si sombre que l'on se voyait comme à travers un voile. Alice et Bernard n'échangèrent pas un mot; mais leurs regards ardens se cherchaient, se mêlaient, s'oubliaient l'un dans l'autre. Ils étaient déjà loin par la pensée : s'étreignant, ils fuyaient. La nuit descendit d'abord lentement, puis noire tout à coup et toutes les étoiles brillèrent. Bernard regarda leur clarté filtrer à travers les feuilles et dit :

— Le temps sera beau demain.

Alice parlait à sa mère; elle s'arrêta, saisie.

Mme Rattier lui toucha le bras et lui dit :

— Tu ferais bien de rentrer, tu es glacée. Ta robe est trop légère pour le soir. Veux-tu un châle?

— Non.

Et Alice se leva. Mais elle se rassit aussitôt, se sentant défaillir. M. Rattier prodiguait son babil d'homme ivre que personne n'écoutait, mais qui tenait de la place. Les autres se taisaient ou à peu près. L'Anglais répondait par monosyllabes, Bernard ne disait mot. Mme Rattier elle-même était silencieuse, surtout depuis que sa fille, en se rasseyant, s'était rapprochée d'elle; elle percevait maintenant le tremblement nerveux qui agitait tout le corps de la jeune femme et elle cherchait, inquiète, à s'en expliquer la cause.

Elle pensa :

— Décidément, il se passe quelque chose.

Et son cœur se serra. Combien de fois par la suite ne dit-elle pas que, ce soir-là, « elle avait senti un malheur! »

Bernard attacha sur Alice ses yeux supplians, qui lui disaient :

— Courage ! partez.

Elle se leva d'un coup :

— Allons, dit-elle, j'ai froid, je m'en vais ; adieu !

— Au revoir, petite ! dit M. Rattier.

— Adieu ! répéta Alice.

Elle fit quelques pas, tout le monde suivait ; on revenait lentement par la grande allée, trop lentement ; la jeune femme s'alanguissait encore. Brusquement elle se retourna, prit sa mère par les épaules, à deux mains, la regarda une seconde, puis l'embrassa fortement et se mit à courir. Bernard marchait derrière elle, allongeant le pas, le cœur bondissant. Ils s'élancèrent dehors : sir R. Bruntson les avait suivis. Lorsque la porte fut refermée, ils s'arrêtèrent tous les trois, écoutant leur respiration oppressée, sans un mot. Alice avait vaguement peur.

L'Anglais se remit le premier ; il dit :

— Ne restons pas là.

Arrivés à la porte de l'étude, sir R. Bruntson dit à demi-voix :

— Tout est prêt.

— Vous entendez ? murmura timidement Bernard à Mme de Terris.

Elle inclina la tête sans répondre. Le jeune homme crut qu'elle hésitait ; il reprit doucement :

— Il est encore temps...

— Certes ! fit l'Anglais. — Et sa voix basse devint mordante pour dire : — Il est toujours permis à une femme de changer d'avis.

Elle se redressa, irritée et comme fouettée par le méchant sourire railleur dont il accompagna ces mots, et brièvement lui dit :

— A quelle heure ?

— Neuf heures et demie, chez moi, au Pavillon.

— C'est bien ; j'y serai. Maintenant, dit-elle, railleuse à son tour, dois-je vous remercier de votre étrange complaisance ?

— Vous me remercierez demain.

Sir R. Bruntson s'avança vivement vers la maison et sonna pour couper court à toute discussion.

— Les deux jeunes gens échangèrent un long serrement de main en se renvoyant comme une caresse ce mot qui brûlait leurs lèvres :

— A demain !

Sir R. Bruntson emmena Bernard.

XXVIII.

Il est neuf heures du matin. André de Terris, dans son étude, travaille. Par les fenêtres ouvertes à cette fraîcheur mouillée que la chute voisine d'un orage répand dans l'air, une brise un peu forte

entre et secoue les papiers épars sur les tables. Les plus légers ont ce frissonnement doux et clair des jupes de soie que l'on froisse; les feuilles de parchemin clapotent. Avec le grincement de scie de la plume d'André, c'est tout le bruit qu'on entend. Séraphin, lui, se repose. Il n'a point passé à ses bras ses manchons de lustrine noire. Sa table est rangée, les plumes sur leur support, l'encrier bouché; les cartons sont fermés. Pas une feuille blanche ni commencée devant lui. Le clerc a les yeux fixés sur la pendule. Au moment où elle frappe neuf coups, il dit à voix haute :

— La pendule retarde, il est neuf heures et quart.

— Ah! fait M. de Terris; et il continue d'écrire.

Une minute après, Séraphin reprend :

— Mme de Terris n'est pas rentrée.

André lève la tête et s'aperçoit alors que le clerc est inoccupé, les coudes sur la table, un étrange sourire aux lèvres. Et machinalement, il demande :

— Elle est donc sortie?

— Comme d'habitude, répond Séraphin, avec Raïssa.

Le notaire, surpris de cette observation, demande sèchement :

— Vous n'avez rien à faire?

— Non.

Puis Séraphin reprend :

— Vous n'allez jamais chez sir R. Bruntson?

Cette fois, André jette sa plume et répond violemment :

— Vous le savez bien. Pourquoi cette question?

— Vous avez tort, dit tranquillement le clerc.

— Pourquoi? répète André qui se tient des deux mains à son fauteuil, les yeux dilatés, tremblant d'avoir compris.

— On dit,.. fit lentement Séraphin après un silence cruel, on dit que vous devriez descendre par-là, de temps à autre, vers cette heure-ci, par exemple...

M. de Terris s'était levé d'un coup, pâle, effrayant. Ses jambes fléchissaient, imprimant à son corps un balancement à croire qu'il allait tomber. Ses lèvres remuaient; il voulait parler et ne trouva rien que ce mot qui revint par un effort rauque du gosier :

— Pourquoi?

Séraphin regardait la pendule et prenait son temps ; le chat jouait : sa victime était pantelante.

— Mme de Terris n'est pas rentrée, recommença Séraphin.

Le notaire eut un cri épouvantable. Puis il se précipita vers la porte comme un ouragan qui s'abat. Lourd, bruyant, il ébranla le parquet, la maison retentit un instant du vacarme de sa fuite. Séraphin riait tout bas, atrocement. Il le suivit à l'escalier, et se penchant :

— Calmez-vous, un malheur est si vite arrivé...

Un jurement terrible, roulant sous les voûtes, lui répondit.

— Attendez-moi! cria Séraphin, et jetant un dernier coup d'œil sur le cadran, en inclinant la tête d'un air satisfait, il courut sur les pas d'André.

Il est neuf heures et demie.

Depuis quelques instans, Mme de Terris est arrivée au Pavillon. Elle comptait trouver Bernard; c'était l'Anglais qui l'avait reçue. Avec une gravité qui répondait à l'émotion sérieuse de la jeune femme, il l'avait introduite chez lui, sans refermer la porte, puis conduite en haut, tout au fond de l'appartement, dans le boudoir tendu de rouge. Cette fois, il referma la porte, et, sans qu'Alice s'en aperçût, il poussa le verrou.

Les fenêtres étaient ouvertes et les rideaux écartés. Par une portière soulevée on voyait, entre-bâillée, la porte de l'escalier dérobé qui donnait issue derrière la maison, à quelques pas d'une châtaigneraie toute couverte en ce moment de ses grands parasols verts. En traversant ce bois en ligne droite, l'espace de cent mètres environ, on atteignait la route qui va du bourg à la gare. La ligne droite était représentée par un sentier étroit au bout duquel Mme de Terris devait trouver une voiture, dont un claquement de fouet annoncerait l'arrivée au lieu indiqué. Bernard faisait le guet afin d'arrêter Alice si quelqu'un ou quelque équipage paraissait sur la route. Jack était aposté dans le même dessein. Sir R. Bruntson expliquait cela à la jeune femme, essayant de la rassurer par le nombre et le détail de ses précautions, car la superbe hardiesse d'Alice fléchissait. Elle avait peur. Les plus audacieuses en sont là. Son regard rayonnait d'une grande joie où l'enthousiasme romanesque jetait son reflet idéal; mais elle était très pâle et secouée par de petits frissons. Son cœur battait follement. Elle écoutait, s'efforçant de paraître vaillante. Cette fuite, cependant voulue, l'effarait comme un enlèvement, car elle fuyait sans savoir où ni comment. Alice s'en allait dans l'inconnu; on l'emportait. Debout devant sir R. Bruntson, son manteau sur le bras et son chapeau à la main, inquiète, troublée, et confuse de son trouble même, elle ressemblait moins à l'héroïne d'une scandaleuse histoire qu'à une grande fillette que l'on sermonne pour la faire retourner au couvent.

— J'oubliais, dit l'Anglais tout à coup, se rapprochant de la cheminée, ce carnet, le voulez-vous?

Il désignait, sans y toucher, le petit portefeuille de Marco, qui n'avait pas bougé. Cela l'émut; elle repensa à son ami d'enfance et eut comme un léger coup de remords. Elle répondit :

— Je le voudrais certainement, mais vous me l'avez déjà refusé.

— C'est qu'il ne m'appartenait pas encore; aujourd'hui je puis vous l'offrir; on m'a vendu, avec la maison, tout ce qu'elle renfermait.

Il le prit alors, et, avant de le remettre à Alice, glissa entre les feuilles un mince papier plié.

— Qu'est-ce là? dit-elle surprise.

Mais lui, vivement :

— N'ouvrez pas!.. Ne soyez pas curieuse, vous en seriez punie. J'ai tenu ma promesse de discrétion pour ce portefeuille; récompensez-moi; promettez-moi de ne pas toucher à ce que j'ai mis là dedans avant d'avoir quitté la France.

Cet engagement lui coûtait à prendre. Son doigt tourmentait le fermoir d'un geste expressif. Enfin elle se décida à mettre le carnet dans sa poche en disant du bout des lèvres :

— Je vous le promets.

Il sourit et se rapprocha d'elle.

— C'est mal, lui dit-il, vous avez la pensée de manquer à votre parole. Heureusement que Bernard saura vous en ôter le loisir.

Elle rougit à cette allusion; et feignant de ne pas l'entendre, elle répliqua en s'animant :

— Mais aussi pourquoi ce mystère?

— Pour vous épargner des regrets.

— Comment cela?

— Vous le saurez plus tard. Ne songez pas davantage au vieux petit livre que vous emportez. Vous seriez tentée de le revoir. N'ai-je pas été un jour le témoin involontaire d'une violente émotion qui vous est venue pour l'avoir ouvert? Qui sait si vous ne la retrouveriez pas à la même page? Le moment serait mal choisi pour vous souvenir. Attendez.

— Vous avez raison, dit-elle assombrie. Au reste, je me suis promis d'oublier. Il a bien oublié, lui! Vous vous doutez, n'est-ce pas, qu'il s'agit de mon crime de petite fille? Oui, il a oublié, puisqu'il avait juré de se venger et qu'il n'a pas tenu son serment.

— Qu'en savez-vous? dit l'Anglais avec un singulier sourire.

Et comme elle le regardait, il reprit :

— Son indifférence est déjà une vengeance. Vous ne l'avez jamais revu?

— Hélas! s'il était revenu!.. Ah! je ne serais pas ici, monsieur, car il m'eût pardonné, et alors...

Sir R. Bruntson l'interrompit d'un geste :

— Pardonné?.. J'en doute, dit-il avec une netteté froide. Il est des hommes qui ne pardonnent pas, et celui-ci me paraît être du nombre.

— Je vous répète que, si je l'avais revu, il aurait oublié le passé dans les joies du présent, s'écria la jeune femme avec un éclat du regard qui signifiait : N'ai-je point la puissance de la beauté souveraine et quelle rigueur pourrait tenir si je m'offrais?

— Je crois absolument que vous vous trompez, déclara sir R. Bruntson.

Et, accentuant bien ses mots, il continua :

— Il est probable même qu'il vous eût dédaignée, méprisée, foulée aux pieds, qu'il eût flétri votre vie sans vouloir goûter d'autres joies que celle de vos hontes, sans éprouver en présence de votre beauté d'autre désir que celui de se venger.

— Vous vous trompez à votre tour, répondit-elle les yeux pleins de larmes, Marco n'était pas un monstre.

— Non, dit l'Anglais ; le monstre c'est celui qui vous a volée à lui, en brisant une vie qui lui était également chère.

Elle s'écria :

— Quoi ! vous savez !..

— Vous oubliez où je vis, madame. Pour qui sait écouter, les murs parlent, ils pleurent, ils crient,.. et je les ai entendus.

— Je voudrais être loin d'ici, dit-elle avec un peu d'égarement. J'étouffe !

— Calmez-vous. L'heure approche. Bientôt tout ce passé triste et maudit sera loin derrière vous. Vous aviez raison tout à l'heure ; Marco ne s'est pas vengé, puisque vous partez libre, heureuse, aimée. Allons, madame, ne me regardez plus avec ces beaux yeux effrayés. Je suis votre ami, moi ; je vous l'ai prouvé, j'espère, car enfin c'est moi qui vous donne à Bernard, convenez-en.

— Oui, répondit-elle troublée à n'y voir plus clair, et pourquoi ?

Elle ajouta :

— Je ne comprends pas les sentimens que vous m'inspirez. Vous me faites peur, et cependant je me sens entraînée à me confier à vous. Pour toutes les blessures que j'ai reçues, je devrais vous haïr, eh bien !.. je vous plains... C'est indéfinissable. J'éprouve même du regret à vous quitter, et pourtant votre vue me fait mal... Je sens que vous m'êtes funeste volontairement. J'ai presque envie de vous dire : « Que vous ai-je fait ? »

Il eut un rire forcé.

— Voilà qui n'est pas aimable pour Bernard, madame.

Alice tressaillit :

— C'est vrai ; je suis folle. Excusez-moi, monsieur, et... merci !

— Allons, dit-il d'une voix un peu changée, faites-moi vos adieux.

Et il lui tendit les deux mains, dans lesquelles elle mit les siennes, irrésistiblement entraînée. La tenant ainsi, il l'attira doucement jusqu'à la fenêtre ; et lorsqu'il abandonna ses mains, la jeune femme recula et se trouva encadrée dans cette fenêtre adossée à

l'appui. Sir R. Bruntson regardait par-dessus l'épaule d'Alice dans la direction du parc.

— J'écoute, dit-il ; il me semble avoir entendu le signal.

— Je n'entends rien, dit-elle, à ce point absorbée et anxieuse qu'elle ne s'aperçut pas d'abord que l'Anglais avait passé ses bras autour d'elle et la tenait enlacée.

Soudain elle se redressa, indignée. Mais il était si froidemen sérieux qu'elle resta interdite.

— Ne vous fâchez pas, lui dit-il posément et regardant au-delà, c'est ainsi que l'on s'embrasse, chez moi, lorsqu'on se quitte pour longtemps.

Lentement il se courba sur l'épaule d'Alice, qui semblait engourdie, fascinée par cette froide étreinte, et il posa ses lèvres sur le bord de la robe, près du cou. Alors un cri violent éclata au dehors, en face de cette fenêtre ainsi occupée. Alice se dégagea brusquement et voulut se retourner, mais l'Anglais l'entraîna et lui jetant son manteau sur les épaules la poussa vers la glace de la cheminée, lui disant :

— Vite, mettez votre chapeau ; c'est le signal, hâtez-vous... Puis il revint à la croisée et se planta nonchalant, les bras croisés, suivant des yeux André de Terris, qui courait vers la maison comme un fou.

Séraphin venait derrière lui et s'arrêta sous la fenêtre.

XXIX.

Moins assourdie par la trépidation de son sang qui lui frappait, lourd, au cœur et aux tempes, Alice eût entendu le souffle énorme d'André, haletant, qui se jetait de tout son corps sur la porte de l'escalier dérobé. Il y meurtrit ses poings, la porte ne céda pas. Alors il tourna la maison pour prendre l'autre issue. A ce moment, et sur un signe de l'Anglais, Séraphin s'élança une clé à la main et ouvrit la porte qu'André avait trouvée close.

Sir R. Bruntson courut à Alice :

— Le chemin est libre, partez, traversez le bois sans vous retourner ; Bernard vous attend.

— Les forces me manquent, dit-elle pâlissant et s'appuyant au mur.

On montait par l'autre escalier. En même temps, Raïssa, qu'on avait enfermée, fit entendre un long hurlement.

— Ah ! murmura Alice, mon chien !.. Ses larmes jaillirent.

Mais l'Anglais, la poussant presque brutalement dans l'escalier dérobé, exclama, la voix basse et impérieuse :

— Partez donc, ou il sera trop tard !

Elle descendit, se tenant au mur. De violens coups de talons com-

mençaient à ébranler la porte du boudoir, derrière laquelle on vociférait. Les gémissemens plaintifs de Raïssa mêlés à ces cris et aux éclats du bois qui craquait formaient une clameur sinistre. Sir Robert revint à la fenêtre; Alice fuyait d'une course affolée vers la châtaigneraie, sous laquelle elle se coula et disparut. Il respira.

— Ouvre donc, lâche! infâme! hurlait André de Terris.

Lentement, sir Robert entra dans la chambre de Mme Delange et ouvrit la porte qui donnait sur le palier. Puis il s'effaça : André se précipitait. Il s'arrêta aveuglé dans la pénombre de cette pièce restée telle qu'au jour où Alice l'avait revue. Entraîné par son élan à deux pas du lit de Marine, André frôlait sa robe, il la reconnut.

— Encore! dit-il.

Puis il aperçut sir Robert et courut sur lui. Le bras vigoureux de l'Anglais reçut le choc des poings levés de M. de Terris et les lui rabattit d'un geste. Puis d'une voix glacée :

— Doucement, monsieur, on ne boxe pas ici.

— Ma femme, misérable! ma femme!

— Si vous parliez moins haut? lui dit l'Anglais, tendant son bras, comme un glaive, vers le portrait dévoilé de Marine.

André suivit le geste, et recula malgré lui, devant le terrible sourire de la morte.

Puis il cria :

— Vous faites de la mise en scène, mais vous ne réussirez pas à me troubler. Le passé est le passé, et celui-là ne vous regarde pas. Le présent, c'est ma femme, entendez-vous? Où est-elle?

— Étrange question, monsieur; je pensais que c'était à moi que vous aviez affaire.

— Soit; vous d'abord, elle ensuite.

— C'est selon.

— Oh! je vous tuerai!

— A vos ordres.

— Avez-vous des armes?

— Excellentes. Vous oubliez que M. Delange possédait une panoplie, que j'ai retrouvée en fort bon état du reste.

Ils quittèrent l'appartement, et dans l'escalier, l'Anglais continua :

— Des fleurets damasquinés, notamment, qui ne demandent qu'à faire leur trouée. A moins que le revolver ne vous tente?

— Non, grinça le malheureux, l'épée! avec cela, on fouille la chair, et cela soulage.

— A la bonne heure! vous me ravissez.

Ils essayèrent d'ouvrir la salle à manger où étaient les armes; la porte était fermée à clé et la clé absente.

— Diable! dit tranquillement l'Anglais, voilà qui va nous retarder. Je vous demande pardon, monsieur.

Il appela Jack, qui ne vint pas, et se mit à sa recherche avec sa lenteur habituelle qui, dans ce moment, exaspérait André jusqu'à la folie. Droit, les poings fermés, l'œil fixe, il attendait, et sa fureur contenue le rongeait. Le temps passait. Sir R. Bruntson n'avait-il pas dit à Bernard : « J'empêcherai qu'on ne vous suive? » Enfin Jack parut. Rapidement son maître lui demanda, bas et en anglais :

— La voiture?

— Partie.

— Enfonce la porte, dit tout haut sir R. Bruntson.

Un craquement violent déchira le bois autour de la serrure à demi sautée; on entra. Dans la clarté vive de cette pièce, l'acier poli et brillant d'une assez grande quantité d'armes artistement entre-croisées, reluisait au-dessus d'une console dont le marbre était couvert de fleurs entassées dans une longue corbeille d'osier.

— Choisissez, dit l'Anglais.

Et il se mit à effeuiller des roses, pendant que M. de Terris décrochait les épées. Lorsqu'il en eut trouvé et mesuré deux, il les présenta par la garde à sir R. Bruntson, qui mit la sienne sous son bras sans y jeter les yeux. Puis, nonchalamment :

— A propos, et nos témoins, y avez-vous songé?

— Marchez, répondit brutalement André, il ne faut pas de témoin à ma honte. Tant pis pour celui qui vivra!

— A votre aise. Cependant, voici Jack que je vous offre. Il ne gênera pas notre conversation, il n'entend pas le français; mais il pourra vous être utile plus tard. Eh! monsieur, par ici, voulez-vous? continua l'Anglais, la voix claire, insouciante, désignant à André une pelouse au gazon ras, fort propre à leurs terribles ébats.

Ils s'arrêtèrent, et M. de Terris s'aperçut, seulement alors, que Séraphin les avait suivis. Cela lui causa une impression pénible qu'il ne s'expliquait pas, mais qui le fatiguait; comme si la présence du clerc devait le gêner, le paralyser, lui être fatale. A ce moment, cette face étrange et blême lui fit vaguement peur. Le désir de l'éloigner lui faisant chercher un motif, lui suggéra soudain une autre pensée.

Comme il venait d'arracher son habit et ramassait son épée, il se tourna vers le clerc, qui le suivait, épiant tous ses mouvemens d'un œil bas et cruel.

— Séraphin! lui dit-il à demi-voix, allez dans cette maison, et faites sortir cette femme,.. ma femme. — Ce mot l'étouffait. — Emmenez-la, qu'elle rentre chez elle. Quoi qu'il arrive, elle ne doit pas être trouvée ici.

Séraphin se recula lentement vers sir R. Bruntson, regardant toujours son maître. Quand il fut à quelques pas de l'Anglais, qui atten-

dait, dévêtu, il s'arrêta sur la même ligne que lui, et le doigt tendu, la voix menaçante, il cria à André :

— En garde!

Un frisson secoua André de la tête aux pieds; son œil s'agrandit, puis l'immobilité le prit : une surprise horrible le clouait sur place. Dans son oreille vibrait encore le cri de Séraphin, et sir R. Bruntson attendait. Ils étaient deux maintenant contre lui, dont l'un, armé de sa seule haine, qui éclatait farouche, inattendue, attirait invinciblement son regard et sa pensée. Il éprouvait l'attrait perfide de la fascination. Une mollesse de peur le prenait et il se sentait perdu. Cependant il voulait tuer. Il se raidit; ses paupières battirent un instant pour détacher son regard de celui du clerc, puis il fit quelques pas et, soudain, retrouvant sa fureur et son désespoir dans l'indéfinissable sourire de l'Anglais, il l'attaqua. L'Anglais, calme, froid, resta sur la défensive; aux premières feintes, il se couvrit seulement, opposant le fer. Alors André s'irrita, s'échauffa, attaquant sans cesse, précipitant son jeu; sir Bruntson, presque immobile, parait d'un coup sec, sans riposter. Les froissemens du fer s'allongeaient, se multipliaient, scandés, par intervalle, du coup de fouet strident d'une parade. Et, à chaque fois, la fureur d'André grandissait : il attaquait brusquement, à corps perdu, oubliant toutes les règles, ne se couvrant même plus. Déjà peu à peu il sentait la fatigue l'envahir; sa respiration devenait haletante; la sueur coulait sur son visage, l'aveuglait. Il rompait, s'essuyait rapidement le front sur sa manche, puis revenait, attaquant toujours, fou de rage de son impuissance. Le sang bourdonnait à ses oreilles et l'étouffait; dans sa vue troublée passait le scintillement des épées comme des entrecroisemens d'éclairs; il soufflait. Sir R. Bruntson parait; mais la parade arrivait plus sèche, plus dure, brisant le poignet d'André, dont il suivait de l'œil l'épuisement croissant. Cependant celui-ci se précipita si furieusement que l'Anglais dut rompre pour ne pas l'enferrer. Alors André se sent ménagé et, dans l'affolement de son cerveau, cette humiliation prend des proportions fantastiques; il croit que Séraphin ricane et ses oreilles s'emplissent d'un bourdonnement de rires extravagans qui monte, enfle, grossit, l'assourdit, lui fait éclater le crâne. Et il recommence la lutte. Maintenant il pense qu'il pourra tuer l'Anglais, puisque celui-ci ne veut pas le tuer. Mais ses mouvemens étaient devenus raides, heurtés; les jambes avaient des tremblemens; la détente des muscles devenait moins rapide; la main, l'épée baissaient malgré lui, traçant des cercles plus grands. Ces coups étaient dirigés plus bas, moins précis; sa respiration s'arrêtait avec des grondemens inconsciens, presque un râle.

Au loin un train passait. Le sifflement aigu de la locomotive vint mourir dans le cliquetis des armes.

Soudain l'Anglais rompit, se rassembla, abaissant l'épée. André, arrêté sur place, ne bougeait plus; il soufflait, l'œil à terre. Mais sir Robert redresse sa haute taille; son visage s'éclaire et son regard s'emplit d'un rayonnement sinistre. Il élève la voix, et André tressaille comme si la foudre venait d'éclater à ses pieds; l'Anglais a dit :

— Je parie que vous ne devinez pas où est votre femme en ce moment.

Un gémissement qui n'a plus rien d'humain lui répond, et André, comme galvanisé par cette injure, revient sur lui, tête baissée, ainsi qu'un taureau de course. L'Anglais continue :

— Là, calmez-vous, je ne l'ai pas prise, votre Alice. Fi! c'eût été vulgaire pour le cas; j'ai fait mieux, je l'ai donnée!

Et il rit en détournant l'épée affolée d'André; celui-ci bondit, frappe à tort et à travers, se rapprochant au point qu'il est forcé de retirer le bras en arrière pour porter de nouveaux coups. Mais soudain l'Anglais lui fait sauter son épée, et pendant qu'André la ramasse, il reprend :

— Le train qui vient de partir l'a emportée, elle et Bernard, son amant; entendez-vous? Bernard!

L'œil sanglant, l'écume à la bouche, André s'était baissé sur son épée. A ces mots, il resta presque accroupi, absolument fou, avec l'idée fixe de ramper ou de bondir sur l'Anglais pour l'étouffer, laissant là son arme inutile. Et il la tenait comme un poignard, le bras tendu derrière lui, la pointe encore à terre; il hésitait, l'œil oblique, se relevant lentement. L'Anglais continua :

— Il l'emporte, je l'ai payé pour cela. Oui, monsieur, cinquante mille francs; c'est un denier! mais c'est pour rien... Que dites-vous de ce raffinement? Vous faire enlever votre femme et rester là pour jouir de votre honte, de vos tortures, et vous empêcher de la suivre! Car elle échappe à votre vengeance comme à votre amour. Vous ne la reverrez jamais, jamais... jamais!

André commençait seulement à comprendre. Une stupeur atroce l'avait tenu béant, les mains vides et tremblantes, écoutant cette voix qui lui trouait le cœur. Mais quand il eut compris, il eut un cri de fauve, ramassa son épée et courut trébuchant sur l'Anglais, lui jetant dans des hoquets de rage :

— Misérable! infâme! Ton sang!.. Tue-moi donc ou je t'assassine!..

Sir R. Bruntson eut un éclat de rire strident et recommença :

— Vous ai-je dit qu'ils s'adoraient?

Blessé au plus vif de son cœur, André pleura :

— Ah! que t'ai-je donc fait?

— Ce que tu m'as fait?... proféra sourdement l'Anglais.

Puis sa voix redevint éclatante et il reprit :

— Finissons-en!

On entendit un grognement de joie : Séraphin se reculait pour mieux juger du coup final. Alors, visage à visage, l'Anglais entremêla ceci au cliquetis plus vif de leurs armes :

— Il paraît, André, que tu t'entends assez bien au métier de bourreau. Est-ce vrai? Tu as tué déjà, t'en souviens-tu? C'était d'une autre façon, il est vrai. Eh bien! écoute-moi, je veux mourir, et je veux que tu me tues, non en me défendant, mais comme tu le disais tout à l'heure : je veux que tu m'assassines. Tiens, achève ton œuvre, frappe.

En disant ces mots, sir R. Bruntson rompit de quelques pas, jeta son épée et découvrit sa poitrine, où l'épée d'André vint s'enfoncer jusqu'à la garde. En tombant, il entraîna André : ses mains s'étaient accrochées après lui.

— Regarde-moi, souffla le mourant; regarde le fils de Marine!

— Marco! cria André d'un accent d'horrible épouvante et fléchissant à demi tombé sur sa victime.

— Tu m'as tout pris, et j'avais juré de me venger... Tu as tué la mère, je t'ai fait assassiner le fils... Tu m'a pris Alice, je te l'ai arrachée!.. Je peux mourir.

Il râlait; ses doigts crispés retenaient André, qui se tordait pour lui échapper. Mais, près de lui, Séraphin accroupi, monstrueux, la face convulsionnée, suivait tous ses mouvemens, et quand il le vit prêt à se dégager, il lui appliqua sur la tempe le canon d'un revolver. Et il cria :

— Ah! ah! c'est à moi que la proie est laissée. C'est moi qui vais venger Marine...

André se débattait machinalement, sa chair avait des contractions d'effroi et d'horreur; il se roulait pour échapper à l'étreinte de Marco et à l'œil plein de folie de Séraphin, qui s'acharnait à le viser au front. Marco ouvrit les yeux, lâcha André, se souleva sur ses poings, et d'une voix déjà éteinte il dit :

— Séraphin, laisse-le vivre;.. les morts sont heureux.

Sa face avait une expression de sérénité saisissante.

— Vous avez raison, répondit presque aussitôt le misérable bossu, comme frappé d'une idée subite.

Et il se fit sauter la cervelle.

Son corps roula aux pieds d'André, qui prit la fuite, les bras étendus.

— Tes amours coûtent cher,.. lui jeta encore Marco, avec le sang qui l'étouffait. Trois cadavres, André!

Marco était mort.

GEORGE DE PEYREBRUNE.

LES COMÈTES

L'univers, auquel on ne connaît, auquel on ne conçoit aucune borne, est occupé jusqu'à l'infini par de rares étoiles jetées comme au hasard et sans relations entre elles; chacune est le centre d'un monde inconnu des autres, mais l'espace qui les sépare n'est point tout à fait vide; il contient des particules matérielles de toute taille, quelquefois volumineuses, souvent très ténues, comme l'air contient des poussières, et il est parcouru dans tous les sens et à tout moment par des astres errans, à figure étrange, les comètes; vagabonds désœuvrés, comme disait Sénèque, balayeuses célestes, suivant les Chinois. Leur nombre est prodigieux, leurs dimensions sont immenses; elles viennent de tous les points, s'échappent dans toutes les directions, affectent toute liberté de circulation, ne s'approchent de nous que le temps nécessaire pour nous regarder, nous effrayer, et nous fuir. Cette liberté pourtant n'est absolue qu'en apparence, elle est limitée par les lois naturelles auxquelles tout obéit, dont quelques-unes sont connues, dont les autres restent à découvrir. Je vais essayer de dire ce que nous savons et ne point dissimuler ce qui nous reste à apprendre.

I.

Qu'on se figure une table ronde marquée de circonférences concentriques régulièrement espacées, qu'on lance sur chacune d'elles et qu'on mette à leur centre des toupies courant dans le même sens, de la droite à la gauche d'un observateur central, et tournant en même temps sur elles-mêmes, toujours de droite à gauche, on aura l'image du soleil entouré des planètes, avec cette différence

que, dans le ciel, les cercles sont un peu allongés pour devenir des ellipses, et que leurs plans ont une légère inclinaison sur celui de la terre, qu'on nomme *l'écliptique;* mais ce double mouvement des astres se fait dans un sens commun qu'on nomme *direct* et qui serait *inverse* ou *rétrograde* s'il devenait contraire. A ces traits communs on reconnaît une même famille, c'est le *système solaire,* et l'on soupçonne une origine commune. Dans son ensemble actuel, ce système paraît immuable, mais en réalité il ne l'est point : les cieux ne sont pas incorruptibles comme on l'a cru trop longtemps; rien n'est éternel, toute chose a commencé; les cieux, comme tout le reste, sont soumis à des transformations, à des évolutions progressives; l'homme, qui n'était pas né, ne les a pas vues s'accomplir, mais il a essayé de les deviner. Voici la célèbre hypothèse de Laplace.

Au commencement, la matière disséminée s'est rassemblée par son attraction autour de centres distincts pour former des nébuleuses, c'est-à-dire des amas de matériaux plus serrés au centre et de moins en moins denses vers l'extérieur. L'une de ces nébuleuses devait constituer le système solaire. Elle avait un mouvement direct de rotation, très lent, autour d'une ligne qui allait devenir l'axe du monde. Peu à peu ces matériaux se condensaient, et par une loi de mécanique, qui se nomme le principe des aires, le mouvement de rotation s'accélerait. Un jour, les parties extérieures, se détachant par la force centrifuge, se sont groupées pour former un astre unique, une planète, la plus éloignée du centre, la première en date, découverte la dernière, il y a peu d'années, par Leverrier: c'est Neptune. Les mêmes causes continuant ont renouvelé les mêmes séparations et donné successivement naissance à Uranus, à Saturne, à Jupiter, à Mars, à la Terre, enfin à Vénus et à Mercure. On voit que la terre est d'origine relativement récente et que le soleil, poursuivant son évolution, pourrait bien, dans les âges futurs, abandonner de nouveaux astres, perdre de son volume, de sa chaleur, de sa lumière et fatalement s'éteindre, à moins qu'une cause inverse de rénovation n'intervienne. A l'époque actuelle, le soleil est encore très gros, très lumineux, très chaud : un million de fois plus gros que la terre, plus lumineux que toutes les sources connues, assez chaud pour fondre annuellement une épaisseur de 30 mètres de glace répandue sur la terre. L'heure de son extinction finale, si toutefois elle doit sonner, est donc encore lointaine et n'intéresse pas l'humanité, qui doit disparaître avant lui. Ses distances aux planètes sont énormes; il est à 40 millions de lieues de la terre et trente fois plus loin de Neptune. Ces distances ne nous paraissent si prodigieuses que parce que nous sommes si petits; il

faut y habituer notre esprit, et, loin de considérer notre monde comme étant très vaste, le considérer comme un étroit assemblage de petites sphères serrées les unes contre les autres; la terre touchant au soleil, n'étant séparée de la lune que par trente fois son diamètre, ce qui donne à l'humanité l'espoir de franchir un jour ce détroit resserré. Cette petitesse relative de notre système, ce voisinage des pièces qui le constituent, en font comme un royaume isolé dans le monde stellaire, comme un îlot perdu dans un immense océan, sans voisins, sans relations d'aucune sorte avec ce qui est au-delà, vivant de sa vie indépendante sous des lois particulières. La grande curiosité des hommes, leur grand effort a été de connaître ces lois. Tous y ont travaillé, depuis les pasteurs de la Chaldée jusqu'à nos jours : c'est Kepler qui en a résumé et complété l'étude.

Jean Kepler naquit, en 1571, dans le royaume de Wurtemberg. Pour la première fois depuis l'origine de l'astronomie, il répudia l'esprit de système qui avait tant égaré cette science pour se résigner à des mesures exactes qui devaient la sauver. Jour par jour, pendant dix-huit années, il mesura les situations apparentes des planètes pour en déduire leurs mouvemens réels dans l'espace, mouvemens qu'il résuma en trois lois célèbres fixant la forme des parcours, la variation des vitesses et la durée des révolutions (1). Cet immense travail est donc un résultat de mesures; on n'y trouve aucune conception de l'esprit; c'est un résumé, un enregistrement des faits observés où l'objection n'a point de prise parce que l'imagination n'y a pas de place. Ce fut la base assurée de l'astronomie; mais elle demeurait incomplète, parce qu'en formulant les faits tels qu'on les voit se produire, elle reste muette sur la cause qui les détermine. Kepler est resté au milieu du chemin; jamais homme ne s'arrêta plus malheureusement et n'approcha davantage d'une grande découverte sans la faire. Ce n'est pas lui qui acheva le travail commencé, ce fut Newton, et Newton le fit d'un mot : « Le soleil attire les planètes en raison directe des masses et inverse du carré des distances. » Les lois de Kepler et tout le mécanisme du monde découlent logiquement de ce simple énoncé. Il est évident, en effet, qu'un astre qui passe à portée du soleil sera infléchi dans sa route d'autant plus que sa vitesse sera plus faible à même distance, ou la distance plus grande en lui supposant toujours la même vitesse; s'il passe très loin du soleil, il s'écartera peu de sa route et décrira une hyperbole; il sera dévié davantage et parcourra une

(1) Voici l'énoncé de ces lois : 1° les planètes décrivent des ellipses dont le soleil est un des foyers; 2° les aires décrites par les rayons vecteurs sont proportionnelles aux temps; 3° les carrés des temps des révolutions sont proportionnels aux cubes des grands axes.

parabole s'il passe moins loin. Plus près encore il sera ramené sur lui-même, tournera autour du soleil comme une fronde autour du centre : ce sera une planète ; le calcul prouve qu'elle suivra le contour d'une ellipse ou d'un cercle, qu'elle le parcourra avec des vitesses croissant vers le périhélie et diminuant à l'aphélie, et que les durées des révolutions croîtront comme le veulent les lois de Kepler. L'attraction est donc la grande loi universelle et la régulatrice du système solaire.

C'est au milieu de ce monde planétaire si bien réglé, où chacun a sa place et parcourt silencieusement sa route sans gêner son voisin, que nous voyons apparaître à l'improviste de temps à autre les comètes, ces astres singuliers qui semblaient aux anciens traîner une longue chevelure et menacer le monde de malheurs inévitables. Aristote les croyait formées des vapeurs émanées de la terre. Sénèque en avait une idée plus juste ; il croyait qu'elles viennent de loin, des profondeurs du ciel, et qu'elles y retournent ; il annonçait qu'un jour on les connaîtrait mieux. « Un âge viendra où ce qui est un mystère pour nous sera dévoilé par le travail accumulé des siècles ; un homme naîtra qui dira d'où elles viennent, pourquoi elles diffèrent des autres planètes, quelle est leur grandeur et leur nature... » Prévision bien étonnante pour l'époque et que le temps s'est chargé de réaliser comme une prophétie au XVIIe siècle. Seulement, au lieu de l'homme unique prédit par Sénèque, il en naquit deux qui devaient se compléter mutuellement, Newton et Halley. Voici d'abord la part de Newton.

Ce qu'on nomme la science est une conquête de l'esprit humain ; elle se fait lentement et laborieusement par le concours de tous et procède toujours de la même manière. Elle commence par l'observation des faits particuliers, puis elle les groupe, résume leurs conditions communes, en un mot découvre les lois plus ou moins générales qu'ils suivent, enfin s'élevant toujours du particulier au général, découvre un principe qui embrasse toutes les lois, tous les faits d'observation. Alors la science est faite, puisqu'on peut redescendre du général au particulier, expliquer et calculer les lois et les faits et résoudre tous les problèmes qu'on rencontre. Or Newton avait résumé l'astronomie tout entière dans l'attraction, ce fut sans hésitation ni incertitude qu'il en fit l'application aux comètes. Ce sont des masses matérielles venant en ligne droite des espaces lointains vers notre monde ; elles sont de toute nécessité déviées par l'attraction du soleil et doivent décrire l'une des trois formes d'orbite que cette attraction commande : venues lentement, elles doivent décrire des cercles ou des ellipses et devenir de vraies planètes ; plus vite elles seront simplement déviées et parcourront des paraboles ou des hyperboles ; or, comme, suivant les idées

du temps, elles venaient de l'infini pour y retourner, elles ne pouvaient suivre que des ellipses infinies, c'est-à-dire des paraboles. Telles furent les prévisions de Newton; le problème des comètes était ainsi résolu à l'avance: ce n'était qu'un cas particulier qui pouvait se calculer et qui allait devenir une éclatante confirmation du principe même de l'attraction. Newton eut bientôt l'occasion de le prouver. Une comète restée célèbre à divers titres parut en 1680. Elle était des plus belles; elle rencontra d'abord le plan de l'écliptique en un point qu'on nomme *le nœud*, puis elle continua d'approcher du soleil jusqu'en un autre point qui n'était distant du centre que de 220,000 lieues et qu'on nomme le périhélie, après quoi elle reprit sa course pour retourner à l'infini d'où elle était venue. Newton l'observa depuis le jour où elle avait été aperçue jusqu'à celui où elle cessa d'être visible et il reconnut qu'elle avait suivi une courbe plane qui était une parabole exacte ayant le soleil pour foyer.

Voyons maintenant le travail de Halley. Après la découverte de Newton, les astronomes s'habituèrent à l'idée que toutes les comètes comme celle de 1680 parcourent des ellipses infinies, et Halley s'occupa de les cataloguer, c'est à-dire de fixer dans le ciel la position de leurs orbites. On me pardonnera de dire comment se fait le travail. On cherche d'abord la longitude du nœud, c'est-à-dire la direction de la ligne suivant laquelle l'orbite de la comète rencontre l'écliptique; puis on détermine l'angle de ces deux plans: c'est l'inclinaison. Ces deux données fixent le plan de l'orbite. Enfin on cherche dans ce plan la direction et la distance au soleil du périhélie. On admet ensuite que la comète parcourt une parabole dont le sommet est à ce périhélie, le foyer au centre du soleil, et qu'elle se meut dans le plan de l'orbite, soit dans le sens direct, soit dans le sens inverse. On y ajoute la date du passage au périhélie, et l'on a ainsi les *élémens paraboliques* de l'astre. Ce travail absolument mathématique s'accomplit par des calculs sûrs: il suffit pour cela d'avoir observé la situation occupée dans le ciel par la comète à trois époques différentes. Halley l'exécuta pour vingt-quatre comètes antérieures qui avaient été assez bien suivies.

Il remarqua que trois d'entre elles avaient les mêmes élémens paraboliques; elles avaient marché dans le même plan, abordé l'écliptique au même point, passé au même périhélie, avaient en un mot suivi le même chemin, non d'une manière absolue, mais s'en étaient écartées si peu que l'on pouvait négliger les différences; de plus, le sens de leur mouvement était le même, il était rétrograde. Enfin, et c'est une circonstance encore plus caractéristique, elles avaient apparu en 1531, 1607, et 1682, c'est-à-dire à trois épo-

ques distantes de soixante-seize et soixante-quinze ans, ce qui est à peu près le même intervalle. En voyant ces analogies, Halley crut pouvoir affirmer qu'on n'avait point affaire à trois comètes distinctes mais à trois apparitions successives d'un même astre. « Or je suis bien porté à croire que la comète de 1531, observée par Apianus, est celle qui a reparu en 1607, que Kepler a vue et que nous venons d'observer en 1682. » Alors en remontant plus haut dans l'histoire, on trouva la mention historique de grandes comètes venues à soixante-quinze ans d'intervalle, en 1456, en 1378 et en 1301; cette dernière avait causé un si grand effroi, que le pape Calixte III avait ordonné, pour désarmer le présage, de sonner à midi l'*Angelus*, ce qui est resté dans les habitudes, quoique la cause en ait depuis longtemps disparu. En remontant encore plus loin, on retrouve la même comète en 1066, considérée cette fois comme l'heureuse annonce de la victoire d'Hastings et brodée en souvenir par la reine Mathilde sur la tapisserie de Bayeux. On a encore essayé de l'identifier avec les apparitions de 837, de 684, avec celle qui suivit la mort de César et que l'on prit pour l'âme errante de ce grand homme. Il faut se défier de ces vérifications rétrospectives trop prolongées dans le passé: les comètes sont fréquentes, il y en a quelquefois plusieurs en une même année; rien dans leur aspect n'est caractéristique; telle qu'on a vue avec une longue chevelure revient rasée; la durée des révolutions elle-même n'est pas tout à fait fixe, et l'on est exposé soit à confondre deux comètes différentes, soit à ne pas reconnaître un astre qui s'est déjà montré.

Comment peut-on concilier la périodicité annoncée par Halley et la théorie de Newton qui avait assigné une course parabolique infinie à la comète de 1682? Il n'y a là rien de contradictoire: la loi de l'attraction prévoit tous les cas; celui d'une orbite infinie n'est qu'une exception, une limite, à peu près réalisée en 1682; les courses périodiques doivent être le cas général. On peut d'ailleurs aisément se tromper et confondre une ellipse très allongée avec une parabole: ce sont deux routes qui diffèrent peu au voisinage du soleil et ne se séparent que loin de lui, peu à peu, lorsque les astres qui suivent l'une ou l'autre ont déjà cessé d'être visibles. On comprend dès lors que la comète de 1682 puisse être la même que les précédentes et qu'Halley n'ait point hésité à prédire un nouveau retour pour 1757; « et si elle revient, disait-il, le monde entier saura que c'est à un Anglais qu'on en doit la découverte. » Elle revint en effet, à peu près au moment fixé. Il y avait sept années qu'Halley était mort.

S'il avait vécu jusque-là, il eût peut-être perdu confiance en sa prédiction. Elle ne pouvait être en effet, à cette époque, que très

approximative; on va comprendre pourquoi. Le périhélie de cette comète est à demi-distance entre le soleil et la terre; quand elle passe en ce point, elle marche avec une énorme vitesse; après l'avoir atteint, elle s'éloigne progressivement, et dépasse l'une après l'autre les orbites des grandes planètes jusqu'à sortir des limites du système solaire. Or, d'après une des lois de Kepler, elle ralentit sa marche et finit, à son aphélie, par une vitesse comparable à celle de nos locomotives et même de nos voitures ordinaires. Qu'une planète se trouve alors dans son voisinage, elle est attirée, déplacée, déviée d'autant plus qu'elle reste plus longtemps soumise à cette action; la cause qui avait dessiné son mouvement d'ensemble l'en détourne, et la moindre déviation dans sa route, à cette énorme distance, exerce une influence perturbatrice considérable sur l'époque et le lieu de sa réapparition. Or, la comète ayant dû passer assez près de Jupiter, de Saturne et de Neptune, et chacune de ces énormes masses ayant successivement agi sur elle, le retour annoncé pour 1757 n'arrivait point, et l'inquiétude gagnait les astronomes. Clairaut se décida à recommencer les calculs et à tenir un compte rigoureux des attractions des planètes perturbatrices. C'était une entreprise ardue qu'il fallait se presser d'accomplir avant le retour imminent de la comète attendue. Aussi Clairaut réclama le concours de son collègue Lalande et obtint celui d'un troisième collaborateur, Mme Hortense Lepaute, femme d'un horloger célèbre, que son sexe n'éloignait pas de ces hautes spéculations. Les trois associés trouvèrent que la comète devait avoir 618 jours de retard, 100 par l'effet de Saturne, 518 par l'action de Jupiter et qu'elle devait regagner son périhélie vers le milieu d'avril 1759. Cette fois elle fut exacte; aperçue pour la première fois le 15 décembre 1758 par un paysan des environs de Dresde, elle atteignit le périhélie le 13 mars, 32 jours seulement avant l'époque calculée.

Ce fut un grand événement, le plus beau triomphe de l'astronomie et la plus éclatante confirmation des lois de l'attraction. Un mois de latitude sur soixante-quinze années n'est point une erreur de la théorie; dans des calculs aussi compliqués, on ne peut que supputer approximativement les actions attractives des planètes éloignées. On devait d'ailleurs aller plus loin dans la détermination du retour suivant; il devait survenir soixante-quinze années après, vers 1835. Les calculs furent faits séparément par quatre astronomes dont les noms suivent avec la date du passage prédit.

De Pontécoulant	13	novembre.
Damoiseau	4	—
Lehmann	26	—
Rosenberger	12	—

La comète revint le 16, on la reverra après une période un peu plus courte, le 26 mai 1910. Nous n'avons plus que vingt-neuf ans à l'attendre.

II.

La comète de Halley n'est pas la seule dont le retour ait été prévu et observé ; je vais citer quelques autres exemples. Un observateur français, nommé Pons, découvrit à Marseille, en 1818, une comète télescopique dont il calcula les élémens paraboliques. Arago, puis Olbers, remarquèrent aussitôt la presque-identité de ces élémens avec ceux d'une autre comète observée déjà en 1805, 1795 et 1738. Elle avait donc une orbite elliptique que M. Encke calcula, une durée constante de révolution qu'il fixa à trois ans et trois mois; elle devait revenir et revint en effet, d'abord en 1822, puis dix-huit fois ensuite aux époques prévues, jusqu'en la présente année de 1881, où on l'attend (1). C'est une comète qui n'a pas de queue, dont la distance périhélie est le tiers de celle de la terre, qui ne dépasse pas Jupiter à son aphélie; son inclinaison est de 14 degrés, son mouvement est direct; elle a tous les caractères des comètes par sa nébulosité qui révèle une origine récente ou étrangère; elle a ceux des planètes par son orbite et la régularité de ses mouvemens. Je citerai ensuite la comète de Faye, dont la périodicité est de sept ans et demie et qui n'atteint pas Saturne en son plus grand éloignement; puis celles de Brorsen, de D'Arrest, de Tuttle, de Winnecke, etc., en tout neuf petits astres, demi-comètes, demi-planètes, à peu près acclimatés chez nous, sans y être entièrement naturalisés. Avec la comète de Halley, cela fera dix astres réguliers dont les retours ont été jusqu'à présent assurés.

Mais il n'y en a que dix, tous les autres ont manqué à l'appel ou sont encore attendus; j'en vais rappeler de mémorables exemples. Au 15 juin 1770, l'astronome Messier reconnut une nébulosité qu'il vit grossir peu à peu. Au 21, elle était visible à l'œil nu; trois jours après, elle brillait comme une étoile de deuxième ordre, ensuite elle passait derrière le soleil. Mais on la revoyait au 5 août, et on suivait sa marche jusqu'au 15 octobre. C'était donc une comète bien observée dont Lexell calcula l'orbite, qui était elliptique, et la durée de parcours, qu'il trouva de cinq ans et demi. Comment se faisait-il qu'une planète si apparente, si bien étudiée, n'eût jamais été vue

(1) On vient d'annoncer son retour à l'Académie des Sciences; elle avait été fortement retardée par Jupiter.

antérieurement? Lexell répondit qu'en 1767, elle avait passé en conjonction avec Jupiter, qu'elle était alors six cents fois plus rapprochée de cette planète que du soleil, qu'elle avait alors changé sa course antérieure pour suivre un chemin nouveau, que c'était une comète transformée, faisant sous son nouvel état son premier voyage. Il prédit qu'en 1779, les deux astres se retrouveraient à petite distance et qu'après l'avoir appelée une première fois, Jupiter pourrait bien la renvoyer une seconde et la reconduire hors du système solaire après l'y avoir amenée. En fait, elle disparut, ayant fait deux voyages et manqué les suivans. Aujourd'hui, de pareilles infidélités ne se comptent plus, les comètes de Vico, de Coggia et tant d'autres, qui étaient très près de nous et circulaient dans des orbites resserrées, n'ont point reparu.

Il en est surtout ainsi pour les comètes à longue période, et, en particulier, il en fut ainsi pour celle de 1556, qui passe pour avoir hâté l'abdication de Charles-Quint. C'était une comète remarquable par son éclat, une des plus belles qu'on eût jamais vues et dont les passages antérieurs avaient dû être remarqués. Suivant le cométographe Pingré, elle se serait déjà montrée 292 années auparavant en 1264; elle avait été vue, même en plein jour, en 975, en 395 et, suivant les annales chinoises, en 104. Tout portait à croire qu'elle reviendrait en 1556 plus 292, ou en 1848. Ce fut une seconde édition de l'histoire de Halley. Comme elle ne paraissait point en 1848, elle fut recalculée par M. Hind, puis par M. Bomme, savant hollandais, qui suivit ses déviations jour par jour avec la plus consciencieuse exactitude, par des méthodes perfectionnées, et qui crut pouvoir en fixer définitivement le retour au mois d'août 1858. On la chercha en vain. Ce qui avait si bien réussi à Clairaut fit défaut à ses successeurs.

En résumé, la cause essentielle du mouvement des comètes est connue, c'est l'attraction; elle permet de prédire et de calculer leur retour. Quelques-unes ont obéi, c'est le petit nombre; quand on a voulu généraliser la méthode et l'appliquer à toutes, elle s'est trouvée en défaut. Sur 790 comètes cataloguées, mesurées et calculées, il y en a dix, et il n'y en a que dix qui aient été fidèles; au lieu d'être la règle, c'est l'exception. Les comètes, au lieu d'être stables, sont des systèmes variables et temporaires, soumis à des causes de dissolution qui sont de plusieurs natures et que nous allons chercher.

D'abord, il y a des comètes qui ne doivent point revenir; ce sont celles qui, lancées à grande vitesse, ont été simplement déviées par le soleil et poursuivent leur route sous la forme d'hyperboles plus ou moins ouvertes ou de paraboles, celles-là sont hors de

cause. Puis il y a celles qui décrivent des ellipses assez allongées pour les transporter très loin du système planétaire. On ne sait ce qu'elles peuvent y rencontrer de causes perturbatrices; telle est la fameuse comète de Newton ou de 1680, qui, après avoir passé à 60 mille lieues de la surface solaire, s'en éloigne à 36 milliards de lieues et ne doit revenir que dans 8813 années : nous avons le temps d'attendre. Le voyage de la comète de 1864 doit durer plus de 2 millions d'années ; il ne faut point en parler. Restreignons la question à celles dont la période, relativement courte, ne dépasse pas deux ou trois siècles.

Or, celles-ci peuvent venir sans être vues, par suite du mauvais temps ou par la présence de la lune qui gêne les observations. Quelques-unes passent entre le soleil et la terre, dans l'écliptique ; elles se lèvent et se couchent avec le jour et nous échappent. Cela fit manquer l'observation de retours qui se sont retrouvés ultérieurement. Enfin , il y a les perturbations planétaires qui ont effacé la comète de Lexell. Jupiter surtout exerce une action prépondérante. Cet astre est 1,500 fois aussi gros que la terre. La pesanteur des corps y est deux fois et demie plus grande que chez nous, et comme sa révolution est de douze années environ, il y a des chances de passer loin et des possibilités de passer tout près, de ne pas subir son action ou d'y céder, de montrer d'abord et de perdre ensuite la régularité des périodes. La comète de Faye paraît nous être venue vers 1447 ; elle disparaîtra peut-être un jour comme celle de Lexell. Celle de Encke paraît avoir reçu cette année une forte atteinte ; ce sont là des irrégularités prévues ; on les calcule, et loin d'être une objection à la loi, elles y apportent une éclatante confirmation. Mais elles n'expliquent aucunement la disparition de la comète de Charles-Quint. Il faut qu'il y ait d'autres causes de dissolution. Le hasard, on va le voir, a mis sur la voie d'un mode singulier de transformation.

Le major autrichien Biela découvrit en 1826 à Johannisberg une comète à laquelle il a, suivant l'usage, donné son nom ; dix jours après Gambard l'observait à Marseille et calculait ses élémens : c'étaient les mêmes que ceux d'une autre comète déjà vue deux fois, en 1772 et en 1805. Sa période étant de 6 ans 1/2, elle avait dû passer plusieurs fois sans être vue. Damoiseau calcula son retour pour 1832 ; elle fut exacte ; elle revint encore en 1838 et 1846 ; elle semblait avoir pris rang définitivement parmi les plus fidèles, quand, à cette dernière époque, elle fut l'objet d'un curieux bouleversement. M. Valz l'avait vue le 20 janvier, sans y rien remarquer d'extraordinaire ; il la revit le 27 après une interruption de sept jours causée par la pluie et il la revit double ; elle s'était fendue en deux

morceaux inégaux, séparés par un intervalle de 300,000 kilomètres. Ces morceaux avaient chacun l'apparence habituelle des comètes ; ils continuaient et continuèrent depuis à marcher de conserve. Tous deux revinrent en 1852 avec la même forme, avec des orbites presque égales, avec une différence de quinze jours dans la durée de leurs révolutions, avec une séparation de 2,500,000 kilomètres. Il est bien malencontreux que le mauvais temps ait empêché M. Valz de saisir le moment précis de la séparation. Quoi qu'il en soit, on s'habituait à la pensée de les voir s'écarter peu à peu et perdre le souvenir de leur commune origine, mais l'accident qui les avait séparés n'était que le commencement d'une plus profonde dissolution; on attendit en vain en novembre 1872; ils ne parurent point, mais à leur place on observa, le 27, un nombre prodigieux d'étoiles filantes, qui suivaient la route qu'eux-mêmes auraient dû prendre.

A Moncalieri, 400 étoiles furent comptées en une minute, 1,100 dans une heure, 160,000 pendant la nuit ; comme les mêmes apparences avaient couvert l'Europe, on évalua le nombre de ces étoiles à 50,000,000 dans un espace qui n'est pas la millième partie de l'orbite terrestre. Seraient-elles la monnaie des deux comètes jumelles? Nous voilà conduits à chercher quelles relations peuvent exister entre les comètes et les étoiles filantes.

III.

On sait quelle est l'explication des étoiles filantes: ce sont des particules de matière traversant l'atmosphère; elles y éprouvent une résistance progressive, qui transforme leur force vive en chaleur, et comme elles arrivent avec une vitesse immense, égale au moins à 25 kilomètres par seconde, il en résulte un échauffement capable de les fondre, de les volatiliser, de les enflammer; de là le trait de feu qui raie le ciel, la lueur persistante des résidus de la combustion quand elles sont grosses, et la chute amortie des aérolithes quand ils n'ont point été dissipés en fumée dans les hauteurs.

En temps ordinaire, un observateur isolé compte à peu près trente étoiles filantes en une heure, mais il y a des nuits particulièrement riches en météores de ce genre, et ce sont toujours les mêmes nuits : nous citerons celles du 20 avril, du 12 août, du 14 novembre; on en compte jusqu'à 200 dans une heure. Or, comme la terre passe toujours au même endroit du ciel à ces dates, il faut qu'elle y rencontre des essaims ou amas de corpuscules cosmiques accumulés. Ils peuvent y être immobiles et l'attendre à son passage, ou bien faire partie d'un courant sans cesse renouvelé, d'un grand fleuve cosmique qu'elle traverse. Examinons cette question.

L'observation a bientôt montré que les étoiles filantes du 14 novembre semblent partir d'un même point du ciel, *le point radiant*, et qu'elles vont en divergeant de tous les côtés : c'est un effet de perspective. Dans un tunnel, on voit toutes les assises parallèles diverger d'un point de vue unique : les lignes de la voûte paraissent monter, celles du sol descendre et les côtés s'écarter horizontalement vers la droite ou la gauche, de sorte que, si elles étaient parcourues par des projectiles lumineux, on les croirait venir du point de vue et s'écarter dans tous les sens. C'est ainsi qu'on explique le remarquable phénomène du point radiant des étoiles filantes, mais c'est un effet complexe provenant à la fois des mouvemens de la terre et de ceux des corpuscules.

Un voyageur en chemin de fer voit passer devant lui les objets immobiles qu'il rencontre et il croit les voir venir de l'endroit vers lequel il marche lui-même. D'autre part, un observateur immobile qui regarde les nuages les voit partir de leur point radiant. Mais s'il arrive que le voyageur qui est en mouvement regarde les nuages qui marchent dans un autre sens, il leur attribue une direction qu'ils n'ont pas et qui est la combinaison de leur vitesse et de la sienne. Faisons maintenant l'application de cette théorie à l'essaim du 14 novembre. S'il était immobile, le point radiant serait dans la constellation vers laquelle marche la terre à ce moment; or il est ailleurs, les étoiles filantes divergent d'un endroit différent : donc l'essaim marche.

Ainsi ces amas cosmiques sont des courans, des fleuves, des particules matérielles éternellement entraînées dans l'espace comme tous les astres et soumis aux mêmes lois; chaque grain de matière qui s'y trouve est une petite planète; elle est attirée par le soleil, elle parcourt une orbite elliptique, et les grains qui précèdent ou qui suivent en font autant. Nous voici arrivés à une conclusion absolument sûre et qui est bien merveilleuse. Il faut nous figurer dans le ciel comme une route tracée, comme la piste elliptique d'un champ de course dans laquelle circule à la file la troupe ininterrompue des particules cosmiques d'un même essaim se poursuivant sans s'atteindre, précipitant leur marche au périhélie, la ralentissant à l'aphélie et révélant leur présence par leur combustion dans l'atmosphère au moment qu'ils la rencontrent.

Jusqu'à présent, on ne voit pas quel rapport peut exister entre ces fleuves cosmiques et les comètes : j'y vais arriver. Au 14 novembre 1799, la pluie d'étoiles offrit une richesse extraordinaire : ce fut une averse. On la vit dans toute l'Europe, mais particulièrement en Amérique; Humboldt et Bonpland, qui l'observèrent à Cumana, croyaient assister à un brillant feu d'artifice tiré dans les

hauteurs du ciel, où se mêlaient, aux longues traînées des étoiles, les bandes lumineuses et phosphorescentes de bolides aussi gros et même plus gros que la lune. On revit la même pluie les années suivantes à la même date, mais son abondance diminuait visiblement; elle diminua pendant dix-sept ans, puis elle se reprit à augmenter pendant dix-sept autres années jusqu'en 1833, où elle retrouva toute sa splendeur. A Boston, M. Olmsted, ne pouvant les compter, évaluait les étoiles à la moitié des flocons qu'on voit dans l'air pendant une chute ordinaire de neige. Évidemment il y avait dans ce phénomène une périodicité. L'astronome Olbers la soupçonna le premier et en annonça le retour; le professeur américain Newton précisa davantage et fixa l'époque d'un nouveau maximum au 15 novembre 1866. Il eut lieu à point nommé et fut tellement splendide que le nombre des traînées de feu dépassa 8,000 dans une seule nuit, dans la seule station de Greenwich. C'est donc un fait acquis, ces fleuves cosmiques n'ont pas toujours le même débit, ils sont gonflés tous les trente-trois ans, et la terre, qui s'y baigne tous les ans au 14 novembre, se couvre d'une pluie de feu à chaque période. Cela veut dire deux choses : d'abord qu'ils font le tour de leur orbite en trente-trois années, ensuite que ce sont des nébuleuses circulaires, composées de particules séparées, marchant à la file, dont les rangs se serrent et s'épaississent en un point qui est le noyau, lequel est précédé et suivi d'une queue annulaire : c'est déjà une analogie avec les comètes.

En voici une autre : M. Schiaparelli, à qui l'on doit ces spéculations hardies, démontre qu'une nébuleuse, si elle arrive au voisinage du soleil, doit se condenser, s'allonger, et former précisément l'un de ces anneaux que nous venons de décrire, gardant une plus grande densité à l'endroit où était le noyau. Celui du 14 novembre serait donc une ancienne nébuleuse amenée dans notre monde par les hasards de sa route, asservie au soleil et parcourant en trente-trois années une véritable route de comète. Cette route, M. Schiapparelli l'a fait connaître : c'est une ellipse dont la distance périhélie est un peu moindre que celle de la terre au soleil, dont l'inclinaison est de 17 degrés, le mouvement rétrograde et le nœud confondu avec la position que la terre occupe au 15 novembre. Ce n'est pas seulement une route de comète, c'est la route suivie par une comète véritable; parmi les parcelles qui constituent l'anneau, il y en a une plus importante que les autres, connue depuis longtemps, revue plusieurs fois : c'est la comète de Tempel; elle nage dans le grand fleuve, elle en suit le courant, elle en fait partie, elle a les mêmes élémens, la même inclinaison, le même périhélie, la même durée de révolution de trente-trois années et, chose bien remarquable, elle

passe au périhélie un mois environ après le noyau, qu'elle suit de très près si elle n'en est pas le centre exact (1).

Les mêmes circonstances se renouvellent pour l'essaim du 12 août : c'est encore un courant elliptique de particules avec un noyau allongé, une période de trente et une années, une inclinaison de 64 degrés. Lui aussi contient sa comète, celle de 1862, qui suit le noyau à douze jours d'intervalle. Dans l'essaim du 20 avril on trouve la comète de D'Arrest. C'est donc une loi générale et l'on peut se demander si ces petites comètes sont un commencement de condensation de l'anneau, ou bien si elles ne sont que les restes de comètes plus étendues qui se seraient dissipées et dispersées en monnaie et dont les débris continueraient dans le ciel la route autrefois tracée par l'astre complet. L'avenir résoudra cette question. Il y a déjà un fait qui en indique la solution : la comète de Biela fait partie de l'essaim des premiers jours de décembre ; on n'a pas oublié qu'autrefois unique, elle s'est partagée depuis en deux fragmens qu'on a revus plusieurs fois ; on les attendait depuis le mois d'octobre 1872, ils ne parurent point : c'est une comète perdue ; mais à sa place on vit à Moncalieri cette magnifique pluie d'étoiles dont nous avons parlé. Si l'on osait généraliser, on dirait que les comètes sont des agrégations transitoires et qu'elles se dissolvent dans l'espace pour s'éparpiller en menus morceaux flottans. On expliquerait ainsi comment elles disparaissent et pourquoi elles font défaut quand on les attend.

On vient de voir comment disparaissent les comètes. M. Hoek, savant astronome hollandais, va nous dire comment elles viennent. Deux comètes quelconques se meuvent généralement dans des plans différens, et ces plans se rencontrent suivant une ligne passant par le centre du soleil et qu'on nomme leur intersection. M. Hoek, cherchant à mettre de l'ordre dans le catalogue de toutes les comètes étudiées depuis Charles-Quint, en 1556, reconnut qu'il y a

(1) Voici les élémens du noyau de l'essaim du 14 novembre et de la comète de Tempel :

	Anneau.	Comète.
Passage au périhélie,	nov. 10,092	janv. 11,160 1866
Longitude du périhélie,	56° 25′	60° 28′
Longitude du nœud,	231° 28′	231° 26′
Inclinaison,	17° 44′	17° 18′
Distance périhélie,	0,9873	0,9765
Excentricité,	0,9046	0,9054
Demi-grand axe,	10,340	10,324
Durée de révolution,	35 ans 250	33 ans 176
Sens du mouvement,	rétrograde	rétrograde.

jusqu'à 15 comètes dont les plans se rencontrent suivant une seule et même ligne qui passe par le centre du soleil, et le découpent en tranches, comme un melon, ou comme les méridiens divers passant tous par la ligne des pôles découpent la sphère terrestre. Ces comètes sont considérées comme appartenant à une même famille et formant un premier système. Leur intersection commune, qu'on peut appeler leur axe polaire, étant prolongée, aboutit à une constellation, à un point de la voûte céleste qui est leur *point radiant*.

Après un premier système, on en trouve un second, puis un troisième et ainsi, jusqu'à sept, caractérisés par des lignes polaires et des points radians distincts. Mais on n'en trouve que sept. Ainsi toutes les comètes connues se résument en sept familles. On remarquera que, jusqu'à présent, cette classification n'a rien d'hypothétique et ne fait que consacrer un fait d'observation indiscutable; mais il est clair que ce n'est point par hasard qu'il y a des classes de comètes ayant chacune leur point radiant particulier, que cela révèle une communauté d'origine, et que tout s'expliquerait si chaque famille était venue de son point radiant.

Supposons, en effet, qu'une nébuleuse unique, de grande étendue, venant de ce point radiant avec une vitesse cosmique, ait rencontré et couvert le soleil; les parties qui auraient touché sa surface auraient été absorbées par lui et celles qui l'auraient débordé de divers côtés auraient formé autour de lui des anneaux cométaires dans des plans différens, et, suivant qu'ils auraient passé plus ou moins près de lui, auraient parcouru des orbites de toutes formes, depuis des hyperboles jusqu'à des ellipses plus ou moins courtes; mais tous ces anneaux auraient gardé ce caractère commun que leurs orbites continueraient de se couper suivant leur direction primitive, suivant l'axe polaire qui joint le centre du soleil au point radiant. Il suffit donc que sept nébuleuses venues à sept époques différentes, de sept points radians distincts, aient passé près du soleil pour avoir formé toutes les comètes que M. Hoek a réunies dans ses systèmes; et, si cette hypothèse est vraie, on peut en déduire une conséquence propre à la vérifier. En remontant le cours des âges, en cherchant la distance au soleil des diverses comètes d'un même système, à des époques reculées, on devra trouver qu'elle est la même parce que c'est la moyenne distance de cet astre à la nébuleuse primitive. Or, c'est précisément ce que M. Hoek a trouvé; ainsi les distances au soleil de trois comètes d'une même famille étaient, en 757, égales à 600, — 600,4, — 600,2. On en peut conclure qu'à cette date elles étaient réunies en une masse unique, mais qu'elles ont été séparées depuis en trois parties qui ont suivi des routes distinctes comme les fragmens de la comète de Biela.

Il faut avouer pourtant que l'imagination a joué son rôle dans ces généralisations grandioses, qu'elles dépassent peut-être la prudence scientifique, et qu'il ne faut point y accorder la foi que méritent les lois mathématiques de l'astronomie. Mais elles ont une si curieuse probabilité que l'esprit s'y abandonne avec plaisir. L'astronomie est une science complaisante; elle tente l'imagination parce qu'elle abonde en problèmes insolubles, et l'on se livre malgré soi aux séductions de l'hypothèse par les besoins qu'on a de contenter la curiosité.

IV.

Ce qui caractérise les comètes, c'est le panache, ce sont ces longues queues qui ont tant effrayé les anciens. On s'en fait généralement une idée fausse, on croit que ce sont des traînées de matière et qu'elles suivent le noyau comme le bois d'une flèche suit le fer. Il n'en est rien, les queues sont toujours opposées au soleil comme si elles le fuyaient; elles sont le produit évident de son action. Toujours dans le plan de l'orbite, toujours recourbées comme si elles éprouvaient une résistance à leur mouvement, on les voit droites quand elles sont de profil; de face elles ressemblent à un sabre. Rarement elles sont simples, presque toujours elles s'épanouissent en plusieurs rameaux séparés par des lignes sombres. Celle que vit Cheseaux à Lausanne en avait six.

Quand les comètes passent loin du soleil, la queue est courte; quand le noyau s'approche de la surface solaire jusqu'à s'y échauffer outre mesure, elle prend des dimensions extraordinaires, plus grandes encore autrefois qu'aujourd'hui, si les récits anciens ne sont point exagérés. Telle fut la comète de 1680, telle aussi celle de 1843, qui fut la plus remarquable. On la découvrit tout à coup dans une éclaircie après une longue période de pluie. Le noyau se voyait en plein jour, quoiqu'il fût déjà très près du soleil; elle marchait si vite qu'elle fit le tour du soleil en deux heures; elle passa si près qu'elle traversa la chromosphère : elle y serait restée sans l'extrême vitesse qu'elle avait, et, pendant ce parcours, l'immense panache avait parcouru le ciel comme les rayons d'un éventail qui s'ouvre; il avait près de cent millions de lieues de longueur, c'est plus de deux fois la distance du soleil à la terre, et si celle-ci s'était trouvée dans sa route, elle eût été balayée. C'est un accident possible, que le monde redoute et que les savans désirent, par curiosité, et ils se croient en droit de ne pas le craindre.

La queue n'est, en effet, qu'un courant de vapeurs et de gaz dégagés par le soleil, se dilatant de plus en plus à mesure qu'il

s'écarte et finissant à la dernière limite de la raréfaction et de la visibilité, capable encore de réfléchir une minime fraction de lumière solaire, mais n'opposant aucun obstacle à la vue des étoiles, qu'on distingue à travers comme s'il n'existait pas. On a même affirmé qu'elles en devenaient plus vives, ce qui ne peut pas être, et qu'on les voyait même à travers le noyau, ce qui n'est vrai que pour les comètes nébuleuses et qui n'ont point de vrai noyau. C'est pour cette raison que Babinet les regardait comme ayant des masses insensibles et qu'il les appelait des riens visibles.

Les astronomes ne se sont point contentés d'observer les comètes à l'œil nu, ils y ont employé trois instrumens différens, le télescope, le polariscope et le spectroscope. Au télescope, l'aspect de la queue change à peine, celui de la tête est plus complexe. Quand on les découvre venant de loin, soumises à leur seule attraction, refroidies pendant un long voyage, les comètes ne sont que des nébuleuses autour d'un noyau; lorsqu'elles commencent à se rapprocher et à se réchauffer, il s'y fait des mouvemens évidens. On voit sortir des gerbes lumineuses de la face antérieure du noyau qui reçoit les rayons solaires; elles forment l'auréole, s'étalent en forme de cône, se recourbent et contournent le noyau pour fuir à l'arrière en une longue traînée: c'est la queue. Elle se forme en avant, elle s'échappe à l'opposé comme repoussée; elle ne diffère point de l'auréole, elle en est la continuation. Le tout ressemble à une boule au fond d'un sac. Il est clair que, sous l'action des rayons solaires, la comète échauffée se volatilise, qu'elle lance de son sommet des torrens de vapeur enflammée comme les volcans en éruption, que ces effluves sans cesse renouvelés s'étalent, rebroussent chemin pour aller former, entretenir et agrandir la queue, et que, peu à peu, les matériaux de la comète sont dissipés dans l'espace: ce sont d'abord les plus volatils, puis successivement et par ordre ceux qui résistent à la chaleur; c'est une distillation réglée qui est progressive, s'alimente et se renouvelle avec des matières différentes. On vit jusqu'à six émissions distinctes dans la comète de Donati. En même temps, le noyau s'épuise, il diminue et change d'aspect. L'activité de ces phénomènes s'exagère jusqu'au moment du plus grand échauffement, un peu après le passage au périhélie, puis elle décroît, à la fois par la diminution de chaleur et par l'épuisement. Enfin la comète, refroidie, allégée, débarrassée de ses gaz, retourne aux espaces éloignés pour y ramasser les alimens qu'elle dépensera à son prochain retour. Son rôle est évident; c'est une pourvoyeuse, elle va chercher au loin pour apporter au monde solaire et les y laisser des matières dont nous aurons à apprécier l'importance.

Le polariscope est un instrument compliqué qu'on ne peut décrire ici; il permet de reconnaître si une lumière vient directement d'une matière enflammée ou si elle a été réfléchie dans son trajet par le corps qui nous l'envoie. Or le polariscope montre qu'une partie de la lumière des comètes vient du soleil et qu'elle a été réfléchie par elles.

Mais outre cette partie, il y en a une autre que la comète envoie par elle-même et qui nous est révélée par le spectroscope. Toute lumière qui a traversé un prisme est décomposée; elle s'étale en une image allongée qu'on nomme *spectre*, où les diverses couleurs sont séparées depuis le rouge jusqu'au violet. En général, ce spectre n'est point continu; on y voit des bandes, les unes sombres, les autres lumineuses, qui changent de disposition et de place suivant la nature des flammes et qui révèlent à l'observateur la composition chimique de ces flammes. C'est par ce procédé qu'on a pu connaître les matières qui entrent dans la composition du soleil, des étoiles fixes et des planètes. Le spectre du soleil en particulier a été parfaitement étudié, et tout physicien sait le reconnaître au premier aspect. Il en est de même du spectre des gaz carbonés, hydrogénés et azotés quand ils sont rendus lumineux soit en brûlant, soit par le passage d'une effluve électrique, il se réduit à quatre bandes lumineuses que séparent de larges espaces obscurs; elles sont placées dans le jaune, le vert, le bleu et le violet; elles affectent des caractères si tranchés qu'il est impossible de les oublier quand on les a vues une fois; elles sont d'ailleurs caractéristiques; on ne les voit qu'avec les gaz qui renferment du charbon, de l'hydrogène, de l'azote, et l'on peut conclure que ces substances existent dans tous les corps éclairans qui montrent ces bandes. Or les comètes nous les présentent; tous les observateurs les y ont vues depuis Donati et toutes les comètes nous les montrent aux mêmes places. C'est là un fait certain qu'on ne doit, qu'on ne peut révoquer en doute. On les voit particulièrement dans l'auréole et au commencement de la queue. Cela conduit à deux conclusions : premièrement, les auréoles cométaires contiennent du charbon, de l'azote et de l'hydrogène; secondement, ces corps y sont à l'état de gaz rendus incandescens, soit par leur combustion, soit par une effluve électrique.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que ces matières existent dans les comètes; l'hydrogène et l'azote sont répandus dans la nature entière, jusqu'au soleil, jusqu'aux étoiles fixes; et quant à la présence du charbon, on connaît toute une classe de pierres tombées du ciel, qui ont la composition de la tourbe ou de la houille : ce sont peut-être des débris de comètes décomposées. Rien n'est plus naturel enfin

que de penser que les éruptions envoyées par la tête des comètes soient des flammes allumées par l'énorme chaleur : on a vu dans le ciel des incendies se déclarer tout à coup sur des étoiles fixes.

Mais le noyau est d'une autre nature : c'est un corps solide ou liquide qui reçoit et renvoie la lumière du soleil, car on voit dans son spectre toutes les raies obscures qui caractérisent cette lumière; il en est de même des parties prolongées de la queue. On peut dès lors résumer tout ce que l'étude sérieuse et scientifique des comètes a pu nous apprendre. Ce sont des corps matériels et non des apparences, groupés autour d'un noyau solide ou liquide, contenant du charbon, de l'azote et de l'hydrogène; ces matières, échauffées et volatilisées par l'action solaire, s'enflamment dans l'auréole et répandent par cela même la lumière d'incendie qui leur est propre. Outre cela, tous ces matériaux sont éclairés par le soleil, toutes les parties de la comète, auréole, noyau ou queue, nous renvoient ses rayons. Telle est l'analyse détaillée des faits observés chez les comètes : c'est à cela que se bornent nos connaissances précises; ce qui va suivre est œuvre d'imagination. Quand les savans sont au bout de leur science et que leur curiosité n'est point contentée, ils se croient en droit d'y satisfaire par des hypothèses. Rien n'est plus naturel à l'homme, rien n'est plus inutile, ni plus stérile. On va le voir en parcourant la série des explications que les astronomes aux abois ont tentées de ce mystérieux sujet.

V.

Nous rencontrons d'abord le nom vénéré de Newton. Pour expliquer la formation des queues, Newton *suppose* que le soleil est entouré d'une atmosphère qui s'étend au-delà du monde planétaire, que les comètes y pénètrent, que les vapeurs les moins denses contenues dans leurs auréoles s'y élèvent à l'opposé du soleil (comme le font l'hydrogène et les ballons dans l'atmosphère de la terre), qu'il en résulte un courant continu (comme la fumée sortie de la cheminée d'un steamer), que ce courant s'infléchit de la même manière à l'opposé du mouvement de l'astre, enfin que ces émanations matérielles, éclairées par le soleil, deviennent visibles et font les queues recourbées des planètes. Cette explication ne laisserait rien à désirer, si cette atmosphère solaire existait réellement; mais cela ne peut être, car si elle était aussi dense et s'étendait aussi loin, elle arrêterait aussitôt le mouvement des astres comme l'atmosphère terrestre arrête celui des bolides.

Après Newton, Cardan soutient que les queues n'existent point

et ne sont que des apparences; il *suppose* qu'une comète et sa nébulosité réfractent la lumière solaire à la façon d'une lentille et la dirigent en un cône divergent qui éclaire les particules cosmiques et les rend visibles, comme un jet de lumière électrique dessine sa route à travers l'air en illuminant les poussières atmosphériques. Cette hypothèse, reprise par Gergonne, n'explique ni la courbure des queues, ni les détails de leur développement.

Olbers *suppose* que la comète et le soleil sont électrisés et que la répulsion des fluides de même nom enlève à la comète ses parties légères. Bessel *suppose* l'existence de polarités dont il ne se donne point la peine de définir la provenance. Tyndall *suppose* que les matériaux cométaires ont la propriété phosphorescente comme le nitrite d'amyle. Je m'arrête dans cette énumération, il me suffit d'avoir montré que toutes ces explications ne sont que des hypothèses ; mais il en est une sur laquelle j'insisterai à cause de son originalité, elle est due à un professeur russe de l'université d'Odessa, M. Schwedof.

Pour la comprendre, il faut se rappeler que, si l'on agite l'eau en un point, on fait des ronds à sa surface, — ce sont des ondes qui se propagent, — et que si un bateau marche, les ronds formés par la proue en divers points du parcours se combinent pour donner deux vagues rectilignes qui suivent le navire en queue d'aronde. Ce phénomène est connu de tout le monde, on le voit très nettement derrière un canard quand il nage à la surface calme d'un lac. Supposons maintenant que la route suivie par ce bateau ou ce canard, au lieu d'être droite, soit courbe comme celle d'une comète; l'une des vagues, celle qui est à l'intérieur de l'orbite, disparaîtra et sera remplacée par une agitation tumultueuse qui figure assez bien l'auréole de la tête ; l'autre sera courbe et aura la position et l'apparence d'une queue de comète. Tout le monde pourra faire l'expérience au bord d'une mare en agitant l'eau en rond avec le bout d'une canne, ou dans un grand plat avec une pointe fine. A cause de cette analogie dans les formes, M. Schwedof admet l'identité des causes, il *suppose* que l'espace contient assez de corpuscules cosmiques pour qu'ils soient, à chaque moment, rencontrés par la comète, qu'il en résulte des chocs, des explosions, et des ondes se propageant de proche en proche, et que la rencontre de ces ondes donne lieu, comme sur l'eau, à la vague que nous venons de décrire, vague lumineuse qui nous fait croire à la réalité d'une queue, bien qu'elle n'existe point et ne soit qu'une apparence.

On voit que les explications ne manquent point; il n'y a qu'à choisir ; mais cette abondance de suppositions, si elle prouve l'imagination des astronomes, montre aussi quel est leur embarras en face d'un phénomène inconnu.

Nous n'avons point épuisé la liste de ces hypothèses; en voici une qui se recommande par le nom de son auteur. M. Faye *suppose* tout simplement que le soleil exerce deux actions : par l'une il attire, c'est la gravitation par l'autre, qui est due à sa chaleur, il repousse les matériaux cométaires; il les repousse d'autant plus qu'ils sont moins denses. Il agit sur les surfaces, non sur les masses; il les souffle comme le vent souffle une voile. Alors tout s'explique, les matériaux les plus légers, ceux qui sont à l'extérieur de l'auréole, sont soufflés dans la queue. En somme, cela revient à dire que les matières de la comète sont chassées loin du soleil *quia est in eo virtus repulsiva, cujus*... Rien n'est plus facile, quand on se trouve en présence d'un phénomène mystérieux, que de créer une force spéciale pour l'expliquer. On la fait agir en raison directe ou inverse de la distance ou de son carré ou de son cube, en raison directe ou inverse de la surface ou de la masse ou de tout ce qu'on veut. Comme on n'a d'autre but que d'en déduire l'explication désirée, on la pare de toutes les vertus qu'il faut qu'elle ait pour y satisfaire, et naturellement elle atteint le but puisqu'elle a été créée tout exprès pour cela. Les physiciens d'autrefois usaient naïvement de ce procédé; ils avaient inventé les quatre fluides, calorique, lumineux, électrique et magnétique, la force coercitive, catalytique, électromotrice, etc.; il n'en reste plus rien. Les savans d'aujourd'hui mettent à refuser toute force nouvelle autant de soins que ceux d'autrefois montraient d'ardeur à l'imaginer. Quand ils ne savent point, ils se font un point d'honneur de l'avouer et une règle de conduite d'attendre.

Est-ce ici le cas? le phénomène est-il si mystérieux qu'on ne puisse en concevoir le mécanisme sans créer des forces nouvelles? Je ne le crois pas. Consultons les analogies qui existent entre la terre et les comètes. Sur la terre, les rayons solaires frappent à plomb tous les points d'un cercle voisin de l'équateur. Ce sont les parties du globe qui reçoivent à midi le plus grand échauffement; ils constituent ce qu'on nomme l'*anneau d'aspiration*. L'air, en effet, s'y raréfie, s'y élève, fait un appel soit vers le nord, soit vers le sud et détermine deux courans gazeux : les *vents alizés*. Permanens, réguliers, venant des contrées tempérées, échauffés progressivement dans leur trajet, entraînant avec eux une ardente évaporation, ces courans se rencontrent sur l'anneau pour s'élever jusqu'à la limite supérieure de l'air; là ils s'étalent, puis, prenant une direction contraire, ils retournent, l'un vers le nord, l'autre vers le sud : ce sont les contre-alizés. Il y a donc des deux côtés de l'anneau d'aspiration deux courans atmosphériques fermés enveloppant le globe tout entier, venus froids des pôles en rasant la terre et y retournant, réchauffés, par le chemin des hauteurs. Ce n'est point

ici le lieu d'insister sur le rôle capital de cette circulation ; il suffit d'avoir montré sa nécessité, sa constance et son étendue, et rappelé sa théorie due au célèbre Halley.

Cette circulation existerait encore, mais changerait ses conditions si la terre, au lieu de tourner sur elle-même, présentait toujours la même face au soleil. L'anneau d'aspiration se réduirait à un point, les alizés y convergeraient de toutes les directions, les contre-alizés en divergeraient dans tous les sens; tous les points de la terre enverraient à ce sommet de l'air froid qui s'y échaufferait, s'élèverait en faisceau conique vers le soleil, s'évaserait, s'infléchirait vers l'arrière et finalement fuirait le soleil par le chemin des hauteurs. Il est bien évident que ce double mouvement aurait d'autant plus d'énergie que la terre approcherait plus du soleil, que son atmosphère aurait plus d'étendue et qu'il y aurait plus de matières à évaporer : cela ne suppose aucune force répulsive spéciale.

Arrivons aux comètes. Quand elles sont loin, ce sont des nébuleuses rondes. Au centre, le noyau, les matières denses, puis les liquides, puis les gaz à l'extérieur : une atmosphère énorme, un noyau très petit. Ce noyau avait 1,600 kilomètres dans la comète de Donati, l'atmosphère en mesurait 2,000,000, pendant que la terre, avec un diamètre de 12,000 kilomètres, est recouverte d'une pellicule d'air au plus égale à 200 kilomètres. Tout se réunit donc dans les comètes pour développer sous l'action solaire les plus grandioses mouvemens atmosphériques, de même nature, mais incomparablement plus accentués que sur la terre.

Comme les comètes n'ont aucun mouvement de rotation, elles présentent toujours la même face au soleil, et c'est le deuxième mode d'échauffement qui a lieu. Il y a une double circulation atmosphérique; une ébullition active se produit en face du soleil, elle appelle l'air froid de toutes les parties et de l'arrière du noyau, et les contre-alizés extérieurs s'éloignent du sommet comme s'il existait une force répulsive venue du soleil agissant sur la surface extérieure de l'atmosphère cométaire et n'agissant qu'à l'extérieur. En réalité, il n'y a point d'action répulsive; en fait, tout se passe comme si elle existait. Ainsi repoussés, les contre-alizés dépassent la limite de l'atmosphère cométaire, quittent pour jamais l'astre dont ils faisaient partie, s'éloignent indéfiniment et se perdent finalement dans l'espace.

VI.

Nous ne sommes plus au temps où l'on croyait aux présages, où l'astrologie judiciaire rendait des arrêts respectés et où l'on regar-

dait les comètes comme des messagers de mauvaises nouvelles. L'humanité s'est dégagée peu à peu des antiques superstitions et de sa croyance naïve à l'action des astres sur sa propre destinée. Nous laisserons donc de côté l'histoire de ces erreurs oubliées, mais il est raisonnable de chercher scientifiquement quelle peut être l'influence hostile ou bienfaisante des comètes sur notre monde solaire.

Les comètes peuvent-elles rencontrer la terre? Évidemment oui, puisqu'elles arrivent de tous les points du ciel, qu'elles se meuvent dans tous les plans et passent à toute distance du soleil et de nous, et comme elles sont, au dire de Kepler, aussi nombreuses que les poissons dans la mer, *ut pisces in oceano*, il semblerait que notre système est précaire, qu'un choc est toujours imminent. On peut se rassurer. Sans doute une rencontre est possible; on va voir combien elle est peu probable.

Les cométographes ont évalué le nombre des comètes qui, depuis vingt siècles, ont traversé le système solaire. En partant de celles qu'on a vues dans le dernier siècle, en admettant qu'elles ont été dans tous les temps également nombreuses et réparties également à toutes les distances du soleil, Arago arrive au chiffre de 20 millions de comètes depuis vingt siècles entre le soleil et Neptune. Ce chiffre est énorme, mais il faut considérer que toutes ne nous ont point menacés; la terre n'a pu être frappée que par les comètes qui s'approchent du soleil autant qu'elle-même; or il n'y en a eu que 578 en vingt siècles; il n'y a donc eu dans un si grand intervalle de temps que 578 *possibilités* de rencontre ou 29 par siècle, ce qui est déjà rassurant.

Mais pour que l'une de ces rencontres possibles se produise, il faut deux conditions aussi difficiles à réaliser l'une que l'autre : premièrement, il faut que le chemin suivi par la comète croise dans l'espace la route de la terre; or cette route est un cercle tracé à 40 millions de lieues du soleil, et sa largeur n'est que de 3,000 lieues, les comètes ont donc une large place pour circuler à côté sans la rencontrer. Celles de 1680 et de 1684 en ont approché, la première à 195,000, la seconde à 340,000 lieues, mais aucune comète connue ne l'a jamais exactement coupée : la terre n'a donc jamais été menacée.

En supposant que le chemin de la comète coupât celui de la terre en un point et que la rencontre fût possible, il faudrait encore, pour qu'elle eût lieu, que les deux astres vinssent juste au même moment à ce point unique, et ce moment n'a que la durée d'un éclair, puisque la terre fait presque 7 lieues à la seconde et la comète davantage. Les chances d'une collision sont, comme on le

voit, bien tranquillisantes; Arago calcule qu'elles sont les mêmes que celles de tirer une boule noire d'un sac qui contiendrait 371 millions de boules blanches.

Ce serait donc un bien grand hasard qu'un pareil accident nous atteignît; mais enfin mettons les choses au pis, admettons que cet événement arrive, tout improbable qu'il soit : qu'en résultera-t-il? Un choc effroyable, dit-on, car si deux locomotives, avec leur petite masse de 30 ou 40 tonnes et leur modeste vitesse de 20 mètres par seconde, se pénètrent et s'écrasent, on ne peut envisager sans effroi la perspective d'un arrêt instantané de la terre, qui va 1,500 fois plus vite et pèse 20 millions de milliards de tonnes. On a fait à ce sujet bien des romans, on a tracé des tableaux bien lugubres; celui de Laplace est remarquable : « L'axe et le mouvement de rotation changés, les mers abandonnant leur ancienne position pour se précipiter vers le nouvel équateur, une grande partie des hommes et des animaux noyés dans ce déluge universel ou détruits par la violente secousse imprimée au globe, des espèces entières anéanties, tous les monumens de l'industrie renversés; » et après la catastrophe, « l'espèce humaine réduite à un petit nombre d'individus et à l'état le plus déplorable, uniquement occupée pendant très longtemps du soin de se conserver, a dû perdre entièrement le souvenir des sciences et des arts, et quand les progrès de la civilisation en ont fait sentir de nouveau les besoins, il a fallu tout recommencer comme si les hommes eussent été placés nouvellement sur la terre. »

Un théologien anglais, Whiston, animé de la louable intention d'expliquer le déluge universel par l'action d'une comète, choisit celle de 1680, à laquelle Halley avait attribué une révolution de cinq cent soixante-quinze ans; elle avait dû passer à son périhélie en 2919 et en 2344 avant Jésus-Christ, qui sont les dates admises pour ce grand événement; il suppose que sa masse était le quart de celle de la terre, qu'elle a dû rompre les sources du grand abîme et verser sur le globe sa propre atmosphère composée de matières aqueuses et terreuses; elles tombèrent pendant quarante jours. Il va plus loin et admet que cette même comète, dans un avenir menaçant, changera l'orbite, lancera la terre au voisinage du soleil, qui se chargera de la détruire par le feu. Le malheur est que cette malencontreuse comète, d'après les nouveaux calculs de Encke, fait sa révolution, non pas en cinq cent soixante-quinze ans, mais en huit mille huit cent quatorze années, ce qui détruit de fond en comble le roman de Whiston.

Maupertuis fait entendre une note gaie : « La comète pourrait être si petite, qu'elle ne serait funeste qu'à la partie de la terre qu'elle

frapperait; peut-être en serions-nous quitte pour quelque royaume écrasé pendant que le reste de la terre jouirait des raretés qu'un corps qui vient de si loin y apporterait; on serait peut-être bien surpris de trouver que les débris de ces masses que nous méprisons seraient formés d'or et de diamans; mais lesquels seraient les plus étonnés de nous ou des habitans que la comète jetterait sur notre terre? Quelle figure nous trouverions-nous les uns aux autres? »

A côté de ces sinistres prédictions que je pourrais multiplier et qui occupèrent de grands astronomes, il y a des opinions absolument contraires. Herschel croyait que la masse des comètes est insignifiante; il alla jusqu'à prétendre que si on ramassait toute la matière de l'auréole du noyau et de la queue, on pourrait la mettre dans une balance, où elle ne pèserait que quelques onces. J'ai déjà dit que Babinet appelait les comètes des riens visibles, en se fondant sur la transparence des queues. Si cette assertion était vraie, l'effet d'une rencontre de la terre avec une comète serait absolument nul; mais ce n'est là qu'une opinion sans fondement et qui tombe à cause de son évidente exagération.

Examinons plus sérieusement les conséquences d'une pareille éventualité. Tout dépendrait de la masse de la comète; car, de même qu'une locomotive enlève, sans en rien éprouver, une charrette ou un bœuf qu'elle rencontre en son chemin, de même la terre absorberait sans s'en apercevoir une comète beaucoup moins grosse qu'elle. Cherchons donc à évaluer, au moins approximativement, la masse des comètes. Il est certain qu'elle est faible. En 1870, la comète de Lexell passa très près de nous, à 600,000 lieues; elle fut dérangée dans son mouvement, mais elle ne changea rien à la course de la terre. Si sa masse avait été comparable à celle de notre globe, elle aurait allongé l'année de 1,000 secondes; comme elle ne l'a point altéré d'une quantité sensible, Laplace a conclu que la terre est beaucoup plus pesante, au moins 5,000 fois plus pesante que la comète. Les lois de l'astronomie ne permettent malheureusement pas d'apprécier avec une certitude absolue la masse d'une comète dont on a observé le mouvement. M. Roche est le seul qui ait appuyé sur des calculs sérieux une évaluation approchée de la comète de Donati, qu'il fixe à la vingt-millième partie de la masse terrestre ou à 57 fois notre atmosphère : ce serait une sphère d'eau de 400 kilomètres de rayon, pesant 268 millions de milliards de tonnes. C'est quatre fois moins que Laplace ne l'avait dit, mais c'est encore quelque chose de sérieux, et la rencontre de cette comète avec la terre amènerait, sinon tous les événemens qu'a craints, qu'a formulés Laplace, au moins des perturbations considérables.

Elle en occasionnerait d'une autre nature que les astronomes du

dernier siècle ne soupçonnaient point. Les progrès récens de la physique ont amené une modification radicale dans l'idée qu'ils se faisaient de la chaleur; ce n'est point un fluide qui s'accumule dans les corps, c'est un mouvement moléculaire analogue à celui qui produit le son. Quand un marteau frappe une cloche, elle se met à vibrer: c'est du son. De même, quand une balle de plomb rencontre une plaque de fer, elle perd sa vitesse, mais ses molécules héritent du mouvement perdu et exécutent des oscillations très rapides, c'est de la chaleur; ce n'est pas autre chose qu'une transformation de la force vive, et l'on sait calculer avec précision la quantité de chaleur qui naît quand une masse connue passe du mouvement au repos. Si, par exemple, la terre, dont nous connaissons la vitesse et la masse, était tout à coup arrêtée dans son mouvement, elle engendrerait assez de chaleur, non seulement pour se fondre, mais pour se réduire entièrement en vapeur. La catastrophe serait autrement grandiose que le supposait Maupertuis. N'est-ce point à une action de ce genre qu'on doit attribuer les inflammations subites d'étoiles qu'à diverses époques on a constatées dans le ciel? On peut de même calculer l'échauffement que subirait la terre par le choc d'un astre égal au dix-millième de sa masse et qui viendrait l'aborder avec une vitesse connue; il serait proportionnel au carré de cette vitesse, en la supposant dirigée perpendiculairement à l'orbite; il serait donc de un centième de degré si elle était égale à un kilomètre par seconde, de 1°,1 si elle devenait de 10 kilomètres; et si la vitesse du choc était de 100 kilomètres, la terre s'échaufferait à 116 degrés, toute l'eau qu'elle possède entrerait en vapeur. Le grand danger d'une rencontre est donc encore moins dans les conséquences mécaniques que dans la température énorme qui en serait la suite et à laquelle la vie succomberait. Il y aurait encore un autre danger pour achever cette ruine. L'analyse spectrale a reconnu dans l'auréole d'une comète, et de toutes les comètes, la présence de gaz azotés et carbonés; tous sont impropres à l'entretien de la vie, quelques-uns sont des poisons violens; tel l'acide prussique. Décidément il faut faire des vœux pour qu'un pareil événement nous soit épargné, et nous sommes bien heureux qu'il soit si improbable.

Mais il y a plus de chances de rencontrer une queue, cela arriverait nécessairement si la comète était en conjonction avec la terre, c'est-à-dire si elle se plaçait entre elle et le soleil, car alors sa queue nous couvrirait comme l'ombre de la lune nous couvre dans une éclipse totale de soleil; ce phénomène serait toutefois difficile à observer, peut-être même ne serait-il pas aperçu; il offrirait en effet les mêmes conditions que le passage de Vénus ou de Mercure.

Toute la terre ne le verrait pas, mais seulement les pays situés sur une ligne étroite, et, comme il y ferait jour, les apparences de la queue seraient effacées; d'autre part, l'hémisphère opposé serait abrité de la queue par l'interposition de la terre elle-même. Une telle rencontre s'est faite ou a failli se faire en 1881: la belle comète visible à cette époque devait passer à son nœud le 28 juin, et sa queue traverser l'orbite terrestre en un point où la terre arrivait de son côté à toute vitesse, mais elle y passa cinq heures trop tard: la terre était déjà loin, n'ayant manqué la comète que de bien peu. Cependant comme la queue était large et que son étendue dépassait 5 degrés, M. Valz annonçait qu'elle devait toucher la terre. Leverrier ne le croyait pas, M. Lœvy penchait pour l'affirmative, et M. Liais affirmait que non-seulement la terre, mais aussi la lune, devaient être rencontrées. On fit quelque publicité; M. Hind en informa le monde par une lettre au *Times*, et le monde, bien différent de ce qu'il était en l'an 1000, s'en était médiocrement ému; le moment vint, et rien ne se produisit. A la vérité, M. Hind et un petit nombre d'autres personnes ont affirmé avoir remarqué dans le ciel une phosphorescence inusitée. Mais ce fut tout, et il n'y eut pas la plus petite apparence de cataclysme: ou bien nous n'avons pas été balayés par la queue, ou, si nous l'avons été, c'est que ce coup de balai est inoffensif.

VII.

Le déluge, décrit avec tant de précision dans les livres hébreux et qui est resté comme un vague souvenir dans la mémoire des peuples païens, a peut-être été la conséquence d'une collision. Depuis lors, il ne s'est rien fait de pareil; il n'est point tombé de comètes, mais la terre est à chaque instant rencontrée par des bolides ou des météorites. Cette question mérite de nous arrêter.

On a cru pendant longtemps que l'espace ne contient rien autre chose que de grandes agglomérations de matière : étoiles, planètes, satellites ou comètes. Nous savons aujourd'hui qu'il est rempli à profusion de matériaux de toute taille, dont le nombre et l'importance grandissent à mesure qu'on les observe mieux. Ainsi l'on avait remarqué depuis longtemps que la distance entre les orbites de Mars et de Jupiter est beaucoup plus grande que ne l'indique la loi qui règle la distribution des planètes; il en manquait une : on en découvrit d'abord quatre, Cérès, Pallas, Junon, Vesta; puis, à mesure que les lunettes devenaient meilleures, on s'aperçut que cet espace est une véritable mine où l'on trouva successivement près de deux cents petits astres, circulant dans le sens direct, enveloppés d'une

atmosphère épaisse, n'ayant point de queue, mais participant des comètes par leur nébulosité. On considère ces petits astres comme étant les débris d'une grosse planète qu'un choc aurait brisée et dispersée. Au-delà, Jupiter a quatre satellites; en deçà, Mars, qu'on croyait isolé, possède deux lunes remarquables par leur petitesse et qu'on vient récemment de découvrir. On voit que cet espace compris entre deux planètes anciennes est peuplé d'un nombre énorme de corps; nous voyons les plus gros, il y en a certainement une plus grande quantité de petits qui nous échappent, et l'on est en droit de considérer leur ensemble comme constituant un anneau planétaire tournant d'un mouvement à peu près commun dans l'intervalle de Mars et de Jupiter.

M. Schwedof admet comme probable l'existence de corps de toute dimension circulant autour du soleil dans le sens et avec la vitesse des planètes voisines et que nous ne voyons pas parce qu'ils nous accompagnent et marchent de conserve avec nous, mais que les comètes viennent choquer parce qu'elles les prennent en travers; on a vu qu'il va jusqu'à admettre que c'est à ces chocs répétés qu'elles doivent leur élévation de température et la lumière propre qu'elles émettent. Il n'est personne qui puisse aujourd'hui nier l'immense étendue de l'atmosphère solaire et que l'espace interplanétaire contienne des gaz très dilatés qui se seraient concentrés autour des planètes par l'effet de l'attraction.

En l'année 1869, on observa dans la France seule vingt-neuf bolides, c'est-à-dire vingt-neuf étoiles filantes ayant un grand diamètre apparent, laissant une trace phosphorescente et souvent éclatant avec bruit dans les hauteurs, ce qui ferait pour la Terre entière vingt et un mille six cents bolides annuels au minimum. Quelques-uns n'échappent point à la pesanteur et tombent sur le sol; ce sont les météorites que leur composition chimique permet aujourd'hui de classer en un petit nombre d'espèces, toujours les mêmes, et dont l'origine paraît commune. Nous avons parlé longuement des étoiles filantes, de leur accumulation en essaims, en anneaux qui circulent et qui nous apparaissent comme venant de points radians distincts : on en compte aujourd'hui jusqu'à neuf. On désigne ces étoiles par le nom des constellations dont elles paraissent venir; les perséides arrivant de Persée, les léonides du Lion, etc.; dans une seule nuit et dans un seul lieu, on en voit jusqu'à onze mille. Outre ces amas, dont la régularité est connue, il y a les étoiles sporadiques qui semblent obéir au hasard seul. On a essayé de les compter. Un seul observateur en note environ trente par heure dans son horizon restreint, ce qui ferait environ trente mille pour la terre entière. Il ne s'agit ici que de celles qu'on aperçoit à l'œil

nu. Si on pouvait les observer avec un grossissement de soixante, on en verrait deux cent soixante fois plus, et en faisant l'addition pour l'année et la terre entières, on arrive au respectable total de soixante-cinq milliards. Comme la terre n'est qu'un point dans l'espace, on peut juger de la libéralité qui a dispersé dans l'espace les corpuscules cosmiques.

Ainsi la terre est perpétuellement bombardée par une pluie incessante de corps, gros ou petits, réguliers ou sporadiques. Il est clair qu'elle s'en nourrit, que son volume et sa masse augmentent, que sa vitesse orbitaire diminue et que, se rapprochant continuellement du soleil, elle doit finir par y tomber, mais elle le fait si lentement qu'on peut n'en point parler. Voici le calcul que fait M. Schwedof. Herschel admet qu'une étoile filante ayant l'éclat de Sirius ne pèse que 238 grammes : mettons 1,000. En réunissant les 65 milliards d'étoiles filantes annuelles et multipliant leur masse par le nombre d'années écoulées depuis vingt siècles, on ferait une sphère d'eau dont le rayon dépasserait à peine 3 kilomètres et qui, répandue sur le sol, n'y aurait que l'épaisseur d'une toile d'araignée. La terre a donc éprouvé depuis vingt siècles un accroissement de poids si petit qu'il ne faut point s'en occuper et qui n'a pu modifier en rien son allure.

Il n'en est point de même de la chaleur qu'elle reçoit des bolides. Un calcul très simple montre que, si une météorite du poids de 1 kilogramme venait à rencontrer la terre avec une vitesse de 100 kilomètres et à s'y arrêter, toute sa vitesse se transformerait en une quantité de chaleur capable de porter 1 kilogramme d'eau à plus d'un million de degrés. Ce résultat va nous mener à des conséquences importantes (1). Évidemment la terre a reçu bien souvent le choc de masses pareilles animées d'aussi grandes vitesses, les cabinets d'histoire naturelle sont remplis de fragmens tombés du ciel, surtout celui de Paris, où M. Daubrée les recueille avec un soin qui ne se fatigue pas. On a trouvé en Sibérie une masse de fer météorique de 700 kilogrammes; toutes ont apporté à la terre des

(1) La demi-force vive d'une météorite, $1/2\ mv^2$ est égale à la quantité de chaleur que produirait son arrêt, multipliée par l'équivalent mécanique de la chaleur qui est égal à 430.

$$C = \frac{1}{2}\ mv^2\ \frac{1}{430} = 0{,}000117\ p.\ v^2.$$

Si $p = 1\,k$,	$v = 1^m$	$C = 0{,}000117$
	$v = 1000$	$C = 117$
	v 10000	$C = 11700$
	$v = 100000$	$C = 1170000$

Un kilogramme avec une vitesse de 100 kilomètres produit donc 1,170,000 calories et peut élever 1 kilogramme d'eau à 1,170,000 degrés.

quantités énormes de chaleur. J'ai donné autrefois dans la *Revue* la théorie suivante de ces phénomènes (1) : les météorites s'enflamment à 250 ou 300 kilomètres de hauteur ; aussitôt qu'elles entrent dans l'atmosphère, elles y trouvent une résistance croissante et si subite à cause de leur énorme vitesse, que l'effet ressemble à un coup de marteau et qu'elles se brisent en menant grand bruit. La chaleur créée par la vitesse perdue est énorme, elle naît à la surface, qui rougit, se fond et se couvre d'émail ; elle ne pénètre pas à l'intérieur à cause de la mauvaise conductibilité ; mais elle échauffe l'air environnant, qu'elle porte à l'incandescence ; le bolide arrive enfin sur le sol, où sa chute est amortie ; à peine a-t-il la vitesse suffisante pour s'enfoncer de quelques pieds. Ce n'est donc point la terre elle-même qui reçoit le choc, c'est l'air ; ce n'est point elle qui est échauffée, c'est l'air. La lune, qui partage nos destinées, qui nous accompagne dans l'espace et qui est si près de nous, rencontre, elle aussi, les mêmes masses flottantes et prend sa part du bombardement qu'elles nous infligent ; les conditions sont les mêmes, les causes identiques ; on pourrait croire que les effets vont se ressembler, il n'en est rien : on va voir qu'ils sont essentiellement différens.

La lune est un astre mort, sans eau, sans air, sans habitans ; son aspect est morne et désolé ; elle nous montre toujours la même face, l'autre nous est et restera toujours inconnue ; elle s'échauffe outre mesure pendant de longs jours, vingt-huit fois plus longs que les nôtres, et arrive à la limite du froid par des nuits de même durée ; elle n'a point de chaînes de montagnes, elle possède une configuration spéciale que rien n'a dérangée, que les mouvemens des eaux n'ont altérée, ni recouverte, une surface vierge qui garde éternellement les stigmates des coups qu'elle a reçus, comme une cible de fer conserve la trace des balles qui l'ont frappée. Son histoire est écrite sur sa face. Ceux qui, pour la première fois, l'observent au télescope ne peuvent se défendre d'un étonnement profond ; c'est un spectacle émouvant que je conseille à tout le monde et qu'on peut se procurer à bas prix auprès des vulgarisateurs modestes qui installent le soir leurs lunettes aux Champs-Élysées. On y reconnaît tout d'abord de grands espaces sombres à fond uni, de forme arrondie, à bords relevés, qu'on nomme des mers, bien qu'elles n'aient pas une goutte d'eau : Mer du Nectar, de la Sérénité, de la Tranquillité, des Pluies, etc. ; elles se succèdent pour former comme une ceinture équatoriale. Autour d'elles, la surface est fortement tourmentée, elle est entièrement couverte de grands cirques ou cratères

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet 1864.

parfaitement ronds dont les bords s'élèvent en pente douce à l'extérieur et se creusent à pic en dedans; le fond est plat, profond, ce sont des creux, presque des puits. On les a désignés par le nom des grands astronomes Copernic, Descartes, Aristote, Platon, Tycho, etc. On ne peut les nommer tous, car il y en a des milliers de toute taille, depuis 60 kilomètres jusqu'à quelques mètres, jusqu'à quelques trous à peine visibles, les plus profonds ont 5,000 mètres, ce qui est le relief du Mont-Blanc.

Toute la surface lunaire n'est pas également riche en cratères; la partie supérieure en contient peu, la moitié inférieure en est criblée; ils se mêlent, se superposent et s'enchevêtrent sans ordre. A les bien examiner, on reconnaît qu'ils sont d'âge différent, que, souvent, un dernier venu s'est placé sur un fond qui en contenait déjà de plus anciens, et au milieu de cet espace on distingue le plus remarquable de tous, Tycho, non parce qu'il est le plus large ni le plus profond, mais parce qu'il est le centre de traces brillantes qui en partent et divergent comme les méridiens tracés sur une sphère divergent du pôle. Ce ne sont point des fentes ni des saillies, ce sont des lignes plus brillantes que le fond, qui traversent les cratères environnans sans s'y mêler ni sans les effacer et s'étendent jusqu'au quart de la surface lunaire. En y regardant bien, c'est un caractère général qu'on retrouve autour de Copernic et de tous les grands cratères, bien qu'avec moins d'évidence. Il semble qu'une force intérieure ait fait éclater la surface en la poussant du dedans au dehors, comme une pierre fait éclater la vitre autour du point qu'elle a frappé.

Il est manifeste que tous ces cratères ont été formés dans des circonstances identiques qui se sont reproduites un nombre considérable de fois à des époques successives, avec des intensités inégales, et qu'ils sont dus à l'action de forces émanant de leur centre. Il y a deux manières, il n'y en a que deux de les expliquer : ou en admettant que cette force agisse de l'intérieur de la lune, ou bien en supposant qu'elle vienne du dehors.

Si elle est intérieure, ce sont des volcans pareils aux nôtres; c'est en effet, ce qu'on admet en général, ce qui paraît au premier abord ne pouvoir être contesté; et ce qui donne du poids à cette opinion, c'est qu'on voit généralement, au milieu même du cratère, un mamelon quelquefois élevé de 1,500 mètres, comme on voit le cône du Vésuve au milieu de la Somma. En y regardant de plus près, c'est une opinion qu'on ne peut soutenir. On trouve, en effet, des différences essentielles entre les cratères de la lune et les volcans d'Italie ou d'Auvergne. Dans ceux-ci, le cône central offre une régularité parfaite puisqu'il est dû à la retombée des cendres lancées de

son milieu, et il est creusé d'un entonnoir. Sur la lune, les éminences centrales n'ont aucune régularité : ce sont des masses rugueuses, irrégulières, jamais évidées et qui semblent plutôt rocheuses. Sur la terre il n'y a point de volcans sans coulées de lave, et l'on n'en connaît aucune sur la lune ; enfin nos volcans produits par une poussée intérieure sont des montagnes élevées, de peu d'étendue, tandis que les plateaux qui occupent l'intérieur des éminences lunaires sont immenses, plus étendus qu'un de nos départemens et toujours en contre-bas de la surface extérieure. Pour employer la spirituelle expression de M. Faye, « ils ressemblent à des volcans comme un puits à une montagne. » Et puis, en supposant que ces objections soient levées, on n'aurait résolu que la moitié de la question, il faudrait chercher la cause qui a si souvent crevé la surface de la lune et qui s'est montrée si rarement sur la terre.

Tout devient clair, tout se prévoit et s'explique, si le relief actuel est considéré comme portant les traces des coups que la lune a reçus et qu'elle continue de recevoir. Examinons ce qui va se passer quand elle est rencontrée par un bolide ; prenons-le d'abord très petit, ne pesant qu'un kilogramme. A peine a-t-il touché la surface et commencé à pénétrer dans le sol qu'il perd sa vitesse, qu'une énorme quantité de chaleur prend naissance, et elle est instantanée comme l'arrêt de mouvement ; elle fond, rougit et volatilise à la fois le bolide et l'obstacle qu'il a rencontré et avec une rapidité telle que c'est une explosion, une bombe qui éclate en tombant. Nous avons déjà calculé cette chaleur, elle suffirait pour élever à 100 degrés 12,000 kilogrammes d'eau, pour former 2,000 kilogrammes de vapeur à 5 atmosphères : on peut juger de l'effet, et concevoir qu'une simple étoile filante, inoffensive sur la terre, fait dans la lune un large trou rond avec explosion, projection de matières à l'extérieur, et se creuse un petit cratère ; et si tel est l'effet de la chute de 1 kilogramme, on imagine aisément celui de masses plus grandes. La météorite trouvée en Sibérie par Pallas pèse 700 kilogrammes, c'est du fer pur, son volume ne dépasse pas 100 litres ; il n'est point entré dans la terre en y tombant, parce qu'il a été arrêté par l'air, mais sur la lune il aurait instantanément développé assez de chaleur pour produire 1,400,000 kilogrammes de vapeur à 5 atmosphères ; il aurait creusé un cratère assez grand pour être vu de la terre. Multipliez encore la masse, supposez un bolide beaucoup plus gros, même une comète, vous n'aurez aucune difficulté à expliquer la formation des plus grands cirques, vous comprendrez comment on en trouve de toutes les tailles, comment les plus petits sont plus nombreux que les grands ; vous expliquerez également la

présence d'un monticule élevé, placé au centre, c'est le reste de la masse tombée. Il est permis de croire que la lune est encore aujourd'hui un but atteint par les bolides. Pendant l'éclipe totale de 1778, un officier espagnol, Ulloa, vit sur la lune un point brillant; il crut avoir vu le soleil à travers la lune percée d'un trou; dans une même circonstance en 1842, MM. Pinaud et Boisgiraud virent de même un point brillant entouré d'une vive scintillation : c'étaient probablement les foyers non éteints allumés par les bolides tombés.

Suivant cette théorie nouvelle, les cirques lunaires seraient, en effet, des volcans; mais leur cause serait extérieure. La masse tombée creuse un trou; c'est au fond de ce trou que se produisent la fusion et la volatilisation, c'est par le canal que le bolide a laissé ouvert que s'échappent les vapeurs, que se fait l'éruption et qu'elle se continue jusqu'au moment du refroidissement. Dans le volcan Tycho, le choc a dû être formidable, la masse tombée énorme; elle a dû pénétrer à une profondeur considérable, développer tant de vapeurs que leur pression a fendu l'enveloppe en divergeant dans tous les sens et qu'elles se sont échappées par ces fentes pour se condenser à la surface en efflorescences blanches. Par le refroidissement, les fissures se sont fermées, les efflorescences sont restées, et ce sont ces traces blanches qu'on voit partir du volcan Tycho. On me pardonnera cette longue digression sur un sujet étranger; il ne se rattache à cette étude que pour mieux faire comprendre le rôle protecteur de l'atmosphère terrestre. On sait depuis longtemps qu'elle arrête les rayons calorifiques du soleil pour égaliser la température entre les points directement éclairés et ceux qui restent dans l'ombre; Tyndall insiste pour montrer qu'elle empêche pendant la nuit le rayonnement de la terre et prévient un refroidissement trop grand. Voici maintenant qu'elle nous préserve de la pluie de pierres qui nous tuerait; c'est à la fois un écran pour nous abriter du soleil, un manteau pour nour couvrir du froid, et un bouclier contre les projectiles cosmiques.

J. Jamin.

LA MISÈRE A PARIS

II[1].

LA POPULATION NOMADE, LES ASILES DE NUIT ET LA VIE POPULAIRE.

Posséder un lit, une commode, avec deux ou trois chaises, c'est déjà un certain degré d'aisance et de dignité relative. « Je suis dans mes meubles; le lit et les tableaux sont à moi, » vous dira non sans orgueil une chiffonnière en vous montrant un vieux bois de lit rempli de chiffons et quelques mauvaises gravures mouchetées de taches noires. Pour bien des gens en effet, la phase de l'irrémédiable détresse date du jour où, réduits par une saisie à ce minimum de propriété dont la loi ne permet de dépouiller personne, le lit, les instrumens de travail, et les effets personnels, ils ont commencé de garnis en garnis le cours d'une lamentable odyssée. Lorsque, dans quelque *cabinet meublé* (suivant l'expression générique) large de deux à trois mètres, vous trouvez toute une famille, mari, femme, quatre ou cinq enfans entassés, et que vous voyez suspendues à la muraille une couronne de mariée, une photographie d'enfant, épaves sauvées du naufrage, vous n'avez pas besoin de leur faire raconter leur histoire,

(1) Voir la *Revue* du 15 juin.

car elle est toujours la même. C'est une famille d'expulsés qui est venue échouer au garni. L'époque du terme est toujours une crise dans la vie de la misère. A cette époque fatale, on rencontre dans les rues de Paris nombre de familles en quête d'un gîte, qui transportent dans une petite charrette à bras leur chétif mobilier, le père tirant, les enfans poussant, la mère portant dans ses bras les objets qui n'ont pu tenir dans la charrette. Quatre fois l'an, les quartiers pauvres offrent le spectacle de ces exodes populaires, et je n'en connais guère de plus pitoyable.

Les logemens garnis reçoivent, outre ces familles d'expulsés, un assez grand nombre d'individus qui n'ont jamais logé et qui, suivant toutes probabilités ne logeront jamais ailleurs, les uns parce que, étant sans liens de famille, ils travaillent, mangent et vivent au dehors, les autres parce que, n'ayant l'intention de passer à Paris qu'un temps assez court, ils ne veulent point se mettre en frais d'installation. Chaque printemps voit, en effet, débarquer à Paris les nombreux bataillons des enfans du Limousin, de la Corrèze, de la Creuse, qui viennent s'employer aux divers travaux du bâtiment. Quelques effets personnels qu'ils apportent, qui dans une malle, qui dans un sac, qui dans un mouchoir noué par les quatre coins, constituent tout leur bagage. Lorsque le bâtiment va (pour parler le langage populaire), ces hommes font d'assez fortes journées dont le produit pourrait leur permettre de s'octroyer un logis plus confortable. Mais avec cet esprit d'épargne qui fait la force du paysan français, tout ce qu'ils ne dépensent pas au jour le jour est envoyé au pays pour être employé à l'achat de quelques lopins de terre. Les prodigues se donnent cependant le luxe d'un cabinet où ils couchent généralement à deux ; mais le plus grand nombre se contente de la *chambrée*, c'est-à-dire du dortoir commun, que remplissent quinze ou vingt lits. Il est cependant un signe caractéristique auquel on peut distinguer, lorsqu'on visite un garni la nuit, ceux qui y ont été jetés par la misère et ceux qui y demeurent par des motifs d'économie plus apparente que réelle. Le misérable n'a généralement qu'une seule chemise ; aussi, pour ne pas l'user, couche-t-il presque toujours, hiver comme été, complètement nu.

Il serait intéressant de savoir le nombre de ces cliens plus ou moins misérables du garni. Mais si la police relève chaque jour avec exactitude le nom des individus qui prennent gîte dans les 10,481 hôtels meublés que contient la capitale, elle ne fait (ce qui est regrettable) aucune différence entre ceux de l'hôtel Continental ou de l'hôtel Bristol et ceux du *Matelas épatant*, ou de tout autre immonde logis, qui sont tous confondus dans la même statistique. Cette confusion ôte tout intérêt au chiffre total, qui a été, en 1880, de 1,373,093 entrées. Il y a cinq ans, sur la demande de la com-

mission des logemens insalubres, les hôtels meublés, qui ne s'élevaient alors qu'au nombre de 9,050, avaient été divisés en cinq classes d'après le prix des chambres, et un recensement fait dans tous ces logemens le 1er juillet 1876 établissait que le nombre des individus hébergés dans les hôtels de quatrième et cinquième classe (c'est-à-dire les plus misérables) s'élevait à 195,727. Il est regrettable que, cette nomenclature et ces distinctions une fois établies, le service des garnis n'ait pas jugé utile de les conserver. Il serait, en effet, possible de s'assurer si l'augmentation du nombre des garnis (quatorze cent trente-un en quatre ans) ne porte pas presque exclusivement, comme j'en ai la conviction, sur ceux des deux dernières catégories, et si la hausse constante du prix des loyers ne jette pas annuellement au garni un nombre croissant d'individus qui ne trouvent plus à se loger ailleurs. Quelle est la nature de l'hospitalité qu'ils y trouvent? C'est ce qu'il me reste à décrire ou plutôt à rappeler.

On a toujours mauvaise grâce à se citer soi-même. Il m'est impossible cependant de ne pas demander aux lecteurs de la *Revue* de faire un effort de mémoire pour se rappeler certaine promenade nocturne à laquelle je les ai conviés il y a un peu plus de trois ans à travers les garnis les plus infimes de la capitale (1). Peut-être quelques-uns d'entre eux n'ont-ils pas oublié la description que j'ai dû faire de ces *cabinets* sans jour et sans air, ne s'éclairant souvent que par un châssis qui donne sur une cour intérieure ou même sur un escalier, et de ces *chambrées* où s'entassent à chaque étage autant de lits que le local peut en contenir, depuis quinze ou vingt dans une salle basse, jusqu'à quatre dans une soupente en mansarde. Je ne reviendrai pas sur l'odeur nauséabonde qui, surtout par les jours de grande chaleur, vous prend aux yeux et à la gorge, sur ces lits dont on renouvelle rarement les draps, sur ces vieux chiffons qui souvent tiennent lieu de matelas, sur ces locataires entassés dans la chambre même du logeur et couchant pêle-mêle avec sa femme et ses filles. Je voudrais, au contraire, pouvoir dire que le déplorable état de choses que j'ai décrit a subi d'heureuses modifications et que les garnis sont aujourd'hui soumis à une surveillance sérieuse au point de vue de la décence et de l'hygiène. Malheureusement, la vérité m'oblige à dire qu'il n'en est rien, et cela malgré la réunion d'efforts aussi honnêtes qu'infructueux. Quelques mois, en effet, avant la publication de l'étude que je viens de rappeler, la commission des logemens insalubres, mieux pénétrée de ses droits et de ses devoirs, chargeait un de ses membres les plus distingués, M. le

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er juin 1878 : *le Dépôt central et la Surveillance des garnis.*

docteur Dumesnil, de lui adresser un rapport sur l'état des garnis de la capitale au point de vue de la salubrité, et voici en quels termes M. Dumesnil lui rendait compte de son inspection : « Nous avons constaté, disait-il, qu'un grand nombre des immeubles dans lesquels sont installés les garnis sont dans l'état le plus déplorable au point de vue de la salubrité. L'humidité y est constante, l'aération et l'éclairage insuffisans, la malpropreté sordide. Les logemens sont souvent incomplètement protégés contre les intempéries des saisons. Les cours et courettes sont infectées par des amoncellemens de détritus de toute nature en putréfaction et par la stagnation des eaux pluviales et ménagères qui y croupissent et s'y putréfient. » Comme type de ce genre d'habitations, le docteur Dumesnil a décrit un garni situé rue Sainte-Marguerite-Saint-Antoine, non loin de la barrière du Trône, où prenaient gîte autrefois les montreurs d'animaux sauvages qui se rendaient aux foires parisiennes. Aussi une des cours de ce garni, située en contre-bas de 2 mètres, a-t-elle conservé le nom de *fosse aux lions*. Seulement, là où l'on enfermait autrefois des bêtes sauvages, ce sont aujourd'hui des hommes qu'on loge, dans des taudis dont quelques-uns ne cubent que 7 ou même 5 mètres d'air. Voilà quel était, officiellement constaté, il y a trois ans, l'état des garnis de bas étage de la capitale.

C'est à la suite de ces constatations, que la préfecture de police a rendu, à la date du 7 mai 1878, une ordonnance qui avait pour but de réglementer l'organisation intérieure des garnis. La lecture de cette ordonnance est des plus édifiantes. Les chambres et les cabinets de toute maison livrée à la location doivent cuber au moins 14 mètres d'air par personne. Les plafonds, planchers et escaliers doivent être tenus dans un état de propreté minutieuse, l'eau doit être abondante à tous les étages, etc., enfin tout doit y être parfait, irréprochable. Mais quelle exécution cette ordonnance a-t-elle reçue? Aucune, et je suis d'autant plus à mon aise pour le dire (sans craindre aucune contradiction) que personne n'est directement responsable de cette inexécution. La première mesure à prendre aurait été qu'une commission d'architectes fût chargée de procéder à l'inspection des 10,000 hôtels meublés existant dans la capitale et de prescrire dans chacun les mesures de salubrité nécessaires. Pour que cette commission fût instituée d'une façon efficace et durable, il aurait fallu qu'un crédit lui fût affecté. Aucune somme n'a été demandée, que je sache, et en tout cas votée. Or point d'argent, point d'architectes, et l'entreprise a croulé par la base. J'ajoute que si cette ordonnance avait été attaquée devant le conseil d'état par un des logeurs intéressés, elle n'aurait peut-être pas été confirmée, car il est douteux que les pouvoirs généraux confiés au préfet de police en matière d'hygiène lui donnent le droit d'in-

tervenir dans l'exercice d'une profession qui, après tout, est libre, et de défendre à un propriétaire de recevoir dans une chambre de sa maison des individus qui trouvent bon de s'y loger. Puis il faut avouer que les circonstances ne se prêtaient guère au succès d'une entreprise dont la poursuite aurait rencontré bien des résistances. La préfecture de police entrait alors dans cette crise redoutable où elle a failli sombrer et au milieu de laquelle elle se débat encore aujourd'hui. Au bout de quelques mois, le préfet de police qui s'était fait honneur en apposant son nom au bas de cette ordonnance était amené à donner sa démission, et l'ordonnance elle-même, passée à l'état de lettre morte dès le lendemain de sa naissance, allait grossir, aux archives de la préfecture de police ce qu'on pourrait appeler *le dossier des bonnes intentions.*

Y a-t-il là cependant un problème insoluble? En aucune façon. Rien ne serait facile comme d'assainir les garnis à Paris. Si l'on ne veut pas, ce qui serait la meilleure solution, soumettre la profession de logeur à l'autorisation préalable, comme l'était autrefois celle de marchand de vins, il n'y aurait qu'à s'inspirer de ce qui a été fait en pays étrangers. Il y a quelque trente ans, les garnis de Londres n'étaient pas moins insalubres que ceux de Paris. Aucune surveillance n'y était exercée, ni au point de vue de l'hygiène ni au point de vue de la décence. La promiscuité la plus malsaine et la plus brutale y régnait sans contrôle. Qu'ont fait nos voisins? Ils ont édicté, à partir de 1851, une série de prescriptions législatives aujourd'hui fondues, en ce qui concerne du moins la métropole, dans le *General Sanitary Act* de 1875. Cet acte ne s'est pas contenté de fixer pour chaque dortoir un cubage proportionnel au nombre des habitans. Interdiction a encore été faite aux logeurs de recevoir dans le même cabinet plus de deux personnes de sexe différent, fût-ce des enfans demeurant avec leurs parens, à moins qu'ils ne soient âgés de moins de dix ans. Ces prescriptions, qui sont affichées dans tous les garnis de Londres, reçoivent, j'ai pu m'en assurer par mes yeux, une exécution très scrupuleuse. Afin de pouvoir s'y conformer, les logeurs ont dû couper leurs dortoirs au moyen de cloisons en bois, d'une hauteur d'environ 6 pieds, formant autant de petits cabinets sans plafond, ce qui assure la décence autant que l'aération. Enfin, comme nos voisins n'y vont pas de main morte en matière de précautions hygiéniques, lorsqu'un cas de maladie contagieuse se déclare dans un garni, l'officier médical du district doit être immédiatement appelé, et sur son ordre le malade doit être transporté d'office dans un des hôpitaux spécialement affectés aux maladies contagieuses. Quoi de plus simple que d'entrer dans cette voie et de régler législativement la question des garnis comme on a réglé celle des logemens insalubres, sauf à réserver pour un règlement d'admi-

nistration publique, dont personne ne pourrait alors contester l'autorité, les prescriptions de détail? Il y aurait d'autant moins de scrupule à se faire de rogner un peu sur les bénéfices des logeurs, que cette profession (à laquelle se joint généralement celle de marchand de vin) n'est pas moins lucrative que celle de locataire principal de ces immondes cités dont j'ai parlé. Lorsqu'on a visité les cavernes obscures et humides, situées de plain-pied avec le sol, ne recevant d'air et de lumière que par une porte vitrée, qu'ils louent à de pauvres familles au prix exorbitant de vingt francs par mois, lorsqu'on sait avec quelle rudesse ils ferment la porte de la *chambrée* à ceux qui ne peuvent, avant de monter, payer le prix de leur nuit, on n'est pas très disposé à la tendresse envers eux. Imposer des limites à cette spéculation sur la misère serait une tâche tout à fait digne de cette assemblée réformatrice qu'on nous promet, et l'espoir qu'il se trouvera parmi nos cinq cent quarante-sept nouveaux représentans quelque homme de bonne volonté pour l'y convier m'a déterminé à revenir avec quelque insistance sur cette question, qui, dans une grande ville, est affaire d'hygiène à la fois matérielle et morale.

II.

Pour coucher quelque part, fût-ce au garni, il faut avoir quelques sous dans sa poche; pour gagner ces quelques sous, il faut trouver du travail; pour trouver du travail, il faut en chercher. Aux deux premières conditions ne satisfait pas qui veut; à la troisième beaucoup ne se soucient pas de satisfaire. Ce sont surtout ceux-là qui forment la catégorie des vagabonds. Il existe, en effet, à Paris toute une population flottante qui vit à l'état nomade, couchant rarement dans un lit, le plus souvent sur les bancs des promenades publiques, dans les maisons en construction, dans les baraques abandonnées ou sur les talus des fortifications. Ce sont les descendans des *truands* du moyen âge, et la rue de la Grande-Truanderie qui avoisine les Halles est encore une de celles où ils viennent de temps à autre demander l'hospitalité à des garnis de bas étage. Mais les truands ne sont plus aujourd'hui les maîtres du pavé; leurs cours des miracles n'existent plus. Ils sont pourchassés de partout et partout aussi ils trouvent des asiles qui varient suivant les circonstances et suivant les saisons. Quelle que soit la région de Paris qu'ils choisissent, ils ne tardent pas à se signaler par quelques déprédations et, sur la plainte des habitans, la police opère quelques-unes de ces rafles nocturnes dont on voit souvent le récit dans les journaux et dont le spectacle ne laisse pas que d'être tristement pittoresque.

L'hiver, les vagabonds se réfugient de préférence dans l'intérieur des bateaux à charbon amarrés le long de la Seine. Ils se cachent sous les sacs de toile, qui leur servent en même temps à se garantir du froid, et c'est pelotonnés sous cette couverture improvisée que l'œil exercé des agens les découvre d'un seul regard jeté dans l'intérieur du bateau. L'été, ils envahissent quelquefois le bois de Boulogne et, cachés le soir dans l'intérieur des taillis, ils suivent probablement d'un œil curieux les lanternes des voitures où d'élégantes promeneuses, bercées au pas de leurs chevaux, font paisiblement le tour du lac. Lorsque les dernières de ces voitures ont disparu et que le bois de Boulogne rentre tout entier dans l'ombre et dans le silence, on organise, avec le concours des gardes à cheval préposés à la surveillance du bois, de véritables battues d'hommes, qui du reste sont généralement infructueuses, car il ne leur est pas difficile d'échapper à toute poursuite, grâce à l'obscurité de la nuit. Mais une des régions où les vagabonds de Paris paraissent depuis quelque temps élire le plus volontiers domicile, ce sont les pavillons des Halles centrales. C'est un curieux spectacle que celui des Halles la nuit. Jusqu'à une heure avancée de la soirée, pendant que les rues environnantes sont encore pleines de lumière et de mouvement, ces pavillons, d'une architecture si élégante et si hardie, sont plongés dans une obscurité presque complète. A peine, dans la profondeur des bâtimens, apercevez-vous parfois une lueur vacillante : c'est la chandelle d'une active marchande qui vérifie sa caisse ou qui prépare déjà son étalage pour le lendemain. Mais, à partir de minuit et à mesure que le gaz s'éteint dans les boutiques, que les cafés se ferment, que les rues se vident, les halles commencent à s'animer et une population rustique envahit les larges trottoirs de leurs voies intérieures. Ce sont de braves campagnards qui, partis de chez eux en charrette vers les dix heures du soir, apportent à Paris le produit de leurs jardins maraîchers. Ils rangent avec ordre sur les trottoirs leurs légumes, leurs fruits, leurs fleurs et, s'allongeant ensuite eux-mêmes, qui sur un banc, qui sur le dur asphalte, la tête appuyée sur leur bras ou sur un panier, ils s'endorment d'un lourd sommeil en attendant le jour. C'est l'heure où arrivent les vagabonds. Ils débouchent des petites ruelles environnantes, où ils ont souvent dépensé chez le marchand de vin le peu d'argent qu'ils avaient dans leur poche, et ils se flattent de passer une nuit paisible sous les pavillons des Halles, assis sur les mêmes bancs, allongés sur les mêmes trottoirs que cette honnête population, dont ils sont fort mal vus. Mais comme leurs déprédations donnent lieu à de fréquentes plaintes, fréquemment aussi des rondes de police passent l'inspection de cette foule endormie et, avec la sûreté de coup d'œil que donne l'expérience, les agens

cueillent un vagabond (pour me servir d'un terme d'argot dont j'ai compris la justesse) au milieu d'un groupe de maraîchers dont le sommeil n'est même pas interrompu par cette arrestation.

Le plus souvent, en effet, le vagabond se lève sans résistance et se laisse emmener par les agens avec l'insouciance que donne une longue habitude. L'un après l'autre on les conduit au poste voisin de la Halle aux blés, où ils sont l'objet d'un interrogatoire sommaire et d'une fouille minutieuse. Comme ils portent tout leur trousseau et toute leur fortune sur eux, ils sont presque toujours nantis d'un mouchoir, d'un peigne, et d'un porte-monnaie vide; plus, de quelques petits objets qu'ils ont, disent-ils, trouvés dans la rue (à en croire les vagabonds, ils auraient une chance incroyable pour trouver) et qu'ils ont en réalité volés à l'étalage. Tout en regardant à la lueur blafarde du jour naissant tous ces pauvres diables alignés, dont la physionomie portait un mélange d'insolence, de bassesse et d'indifférence, je me demandais pour combien dans le cas de chacun d'eux entrait la mauvaise éducation, pour combien le vice et la paresse, pour combien la mauvaise fortune. C'est là une vérification qu'il serait peut-être intéressant, mais certainement difficile de faire. Aussi la justice à laquelle ils seront livrés le lendemain n'y prétend-elle pas. Elle se borne, suivant les circonstances, à mettre en liberté les uns et à poursuivre les autres, et l'on va voir combien grande la part est faite à l'indulgence.

Le chiffre des arrestations pour vagabondage s'est élevé, en 1880, à Paris, ou, pour parler tout à fait exactement, dans le département de la Seine, à 13,997. En 1869, dernière année d'un régime dont, en matière de police, les allures étaient assurément bien différentes, le nombre des vagabonds arrêtés s'était élevé à 14,095. A cent près le chiffre est le même. Il est vrai que, dans l'intervalle, le chiffre avait sensiblement baissé jusqu'à descendre en 1875, à 7,622. Depuis lors une progression croissante l'a ramenée au niveau antérieur (1). Il faut donc décidément renoncer à tirer argument de ces chiffres en faveur ou au détriment de tel ou tel régime, et il semble beaucoup plus intéressant de constater quelle est, sur l'accroissement ou la diminution du vagabondage, l'influence, non de la république ou de l'empire, mais de la bonne ou de la mauvaise saison. C'est ainsi que, pendant le mois de janvier 1880, dont personne n'a oublié la rigueur, il y a eu 1,539 vagabonds arrêtés, tandis qu'il n'y en a eu que 949 pendant le mois de juin. Mais l'in-

(1) Voici les chiffres exacts : en 1875, 7,622; en 1876, 9,265; en 1877, 11,730, en 1878, 12,896; en 1879, 13,143; en 1880, 13,997. Les nombreuses arrestations pour vagabondage opérées dans ces derniers temps porteront vraisemblablement assez haut le chiffre de 1881.

fluence de la saison n'a rien non plus de constant, car il y a eu 1,561 vagabonds arrêtés pendant le mois de septembre, tandis qu'il n'y en a eu que 993 au mois de décembre. Pour amener ces fluctuations, il suffit que, pendant une certaine période, l'action de la police s'exerce avec plus ou moins de vigueur ou de relâchement, et bien des petites causes secondaires qui tiennent aux circonstances ou aux personnes jouent leur rôle dans ces alternatives, ainsi que dans la suite donnée à ces arrestations. Il s'en faut, quelques chiffres vont le démontrer, que toutes produisent un effet utile.

Sur les 13,997 vagabonds ainsi arrêtés, 1,092 ont été mis en liberté par la police elle-même, 9,607, après un interrogatoire sommaire, par les magistrats du petit parquet et 1,730, après instruction, par les juges commis à cet effet. 1,568 seulement ont donc été renvoyés devant le tribunal. Sur ce nombre, 135 ont été acquittés, 126 étant mineurs de seize ans ont été rendus à leurs parens ou envoyés en correction. 1,307 seulement ont été condamnés, et, sur ce nombre, 1,132 ont bénéficié de l'application des circonstances atténuantes, ce qui a réduit leur peine au-dessous de trois mois d'emprisonnement. On voit si la justice se montre sévère aux vagabonds. Faut-il conclure cependant de ces nombreuses mises en liberté que ceux qui en ont bénéficié soient autant d'innocentes victimes des erreurs de la police? En aucune façon. L'immense majorité de ces individus sur lesquels la police a mis la main étaient bien en réalité des vagabonds, c'est-à-dire, suivant la définition du code, qu'ils n'avaient ni domicile certain ni moyens de subsistance et qu'ils n'exerçaient habituellement ni profession ni métier. Mais le vagabondage n'est pas, comme le vol ou le meurtre, une infraction dont la répression s'impose; c'est au contraire un délit essentiellement conventionnel, à ce point même que le code a cru nécessaire de dire (art. 269), suivant une forme tout à fait insolite : « Le vagabondage est un délit. » Aussi la magistrature et la préfecture de police elle-même ne donnent-elles suite à ces arrestations opérées par les agens du service de la voie publique que si une instruction sommaire a révélé des habitudes de vagabondage déjà invétérées. Peut-être aussi la rareté des poursuites et des condamnations s'expliquent-elles par les doutes que soulève avec raison chez quelques magistrats l'efficacité de la répression du vagabondage telle qu'elle est actuellement organisée. Voici comment s'exprimait à ce propos, devant une commission de l'assemblée nationale, le procureur de la république auprès du tribunal de la Seine : « On peut dire qu'il n'existe pas à Paris de répression sérieuse à l'égard des vagabonds. Les magistrats, sachant par expérience qu'un séjour de deux à trois mois dans une prison où ils ne

sont astreints à aucun travail corrompt plus qu'il ne corrige les individus traduits devant eux pour vagabondage, ne prononcent le plus souvent que des condamnations à huit ou quinze jours d'emprisonnement. A l'expiration de leur peine, les condamnés sont mis en liberté sans avoir appris aucun métier, sans avoir été forcés de se soumettre à la discipline du travail, sans même avoir été débarrassés des impuretés de leurs vêtemens sordides. En cet état, ils ne cherchent pas à travailler ou ne trouvent pas d'occupation, et ils sont presque fatalement repris par la police ou se font arrêter eux-mêmes, surtout à l'approche de l'hiver, pour jouir de l'hospitalité de la prison, où ils sont sûrs d'être chauffés et nourris sans être astreints au travail. » Ce témoignage, dont on ne saurait récuser l'autorité, explique qu'il y ait des vagabonds qui finissent par accumuler sur leur tête plus de quarante condamnations. Aussi le conseil supérieur des prisons (je parle de celui qui a été dissous), ému de cet état de choses, avait-il recommandé au ministre de l'intérieur l'examen d'un projet de loi d'après lequel les vagabonds, après leur condamnation, auraient continué d'être détenus dans des maisons de travail pendant un temps assez long pour leur apprendre un métier, leur faire contracter l'habitude du travail et leur permettre d'amasser un petit pécule. En un mot, ce projet étendait aux vagabonds l'application des mesures auxquelles sont soumis les mendians, mesures complétées pour les uns et pour les autres par la transportation facultative après un certain nombre de condamnations. Mais le nouveau conseil ayant pensé qu'il était plus urgent d'élaborer un règlement pour interdire aux aumôniers l'accès de la cellule des détenus, ce projet a été oublié, et il dort aujourd'hui dans les cartons du ministère de l'intérieur d'un sommeil qui, je l'espère, ne sera pas éternel.

La paresse est assurément l'une des principales causes du vagabondage. Rien n'est plus faux que l'histoire du vagabond telle que l'a chantée Béranger :

> Aux artisans, dans mon jeune âge,
> J'ai dit : « Qu'on m'apprenne un métier.
> — Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage, »
> Répondaient-ils, va mendier.

On ne saurait cependant méconnaître que, surtout dans une grande ville comme Paris, le contingent du vagabondage ne se grossisse aussi de quelques-unes des victimes de la misère. Les uns ont été jetés dans la rue parce que, le chômage ayant épuisé leurs ressources, la porte du garni où ils s'étaient réfugiés s'est fermée devant eux; les autres parce qu'à leur sortie de l'hôpital, ils ont trouvé

remplie par un nouvel occupant leur place à l'atelier, les autres parce qu'attirés à Paris par l'espérance d'y toucher un salaire plus élevé, ils ont au contraire dévoré en quelques jours leurs modiques ressources dans la grande ville inhospitalière. On ne saurait en effet s'imaginer la fascination que ce seul mot de Paris exerce en province sur certaines imaginations. Paris, c'est l'endroit où l'on trouve toujours du travail et où l'on fait les plus fortes journées. On part sur cette vague espérance, emmenant avec soi sa femme, ses enfans, ses effets dans une petite malle. Le voyage en chemin de fer dévore déjà une partie des économies; en quelques jours, le garni, le traiteur ont mangé le reste. Le mont-de-piété prête quelques francs sur les habits qu'il ne rendra jamais et, toutes ces ressources épuisées, la famille entière se trouve sur le pavé, qu'elle arpente nuit et jour pour éviter une arrestation, jusqu'à ce qu'elle tombe épuisée dans quelque coin ou qu'elle vienne d'elle-même se remettre entre les mains des agens. J'ai vu ainsi, sur les quatre heures du matin, toute une famille de paysans flamands pénétrer dans un poste de police et solliciter son arrestation. Les trois enfans pleuraient de fatigue, le père semblait hébété; quant à la mère, elle portait sur sa physionomie l'expression de résolution farouche d'une femme aussi bien prête à commettre un crime qu'à se jeter dans la rivière. Dans un cas pareil, l'arrestation devient un acte de charité et se dénoue par un rapatriement. Le nombre des passeports avec secours de route ou des réquisitions de transports par chemin de fer ainsi délivrés par la préfecture de police ne s'élève pas annuellement à moins de six ou sept mille. Mais la conduite à tenir est beaucoup plus difficile, lorsqu'on se trouve en présence de quelque misère parisienne. S'il s'agit d'un infirme, il sera possible de le faire admettre au dépôt de mendicité de Saint-Denis ou de Villers-Cotterets, à supposer que ces dépôts ne soient point encombrés. Mais s'il faut statuer sur le sort de quelque misérable jeté dans la rue par la maladie, par le chômage, ou par quelqu'une de ces circonstances fortuites qu'on ne saurait énumérer ni prévoir, que faire, quelles mesures prendre? Remettre en liberté, c'est reculer la difficulté sans la résoudre, car l'individu mis en liberté la veille sera arrêté de nouveau le lendemain. Traduire en justice, ce serait aller au-devant d'un acquittement certain. Il y avait donc là un véritable cercle vicieux dont la police ne savait comment sortir, lorsque la charité privée est intervenue et a créé les asiles de nuit. Il a été, dans ces derniers temps, beaucoup parlé de ces asiles. Le roman, les a décrits; le théâtre les a représentés et l'on pouvait voir naguère affichée sur les murs de Paris la reproduction d'un décor qui figurait l'intérieur d'un dortoir. Quelques renseignemens exacts sur le fonctionnement de ces œuvres ne sont donc pas tout à fait hors de saison, et peut-

être, après la fiction, trouvera-t-on encore quelque intérêt dans la froide réalité.

III.

Souvent, en France, nous prenons pour une idée nouvelle ce qui est tout simplement une idée renouvelée. Sans parler de l'ancien droit d'asile dans les églises, dont à vrai dire profitaient surtout les criminels, il existait à Paris un couvent de l'ordre hospitalier de Saint-Mathurin sur le portail duquel étaient gravés ces vers :

Faites, pour Dieu ! bonnes personnes,
A cet hôpital vos aumônes
D'argent, de lits, de couvertures,
Pour héberger les créatures
Qui viennent hôpital quérir,
En aidant à les soutenir.
Ils prieront Dieu que soyez mis
Dans le ciel avec vos amis.

Ce couvent hébergeait non-seulement des malades, mais des malheureux. Il en était de même de la basilique de Saint-Julien-le-Pauvre, devenue depuis la chapelle de l'Hôtel-Dieu. Mais il est certain que la tradition de ces œuvres charitables était perdue à Paris; plusieurs villes de France et de l'étranger, entre autres Marseille et Genève (sans parler encore de Londres), avaient depuis un temps plus ou moins long leurs asiles pour les malheureux que, dans notre grande capitale, la porte d'aucun établissement charitable ne s'ouvrait aux individus jetés dans la rue par quelque misère inopinée. L'honneur d'avoir pris une initiative qui ne devait point demeurer stérile revient à un petit groupe d'hommes réunis dans la même œuvre par la communauté de leur foi. Ils ne s'arrêtèrent ni devant les objections qui leur étaient faites ni devant les craintes qu'on s'efforçait de leur faire éprouver, et ils ouvrirent bravement leur premier asile rue de Tocqueville, n° 9, dans l'arrondissement des Batignolles, le 2 juin 1878. Moins d'un an après, ils en inauguraient un second au n° 14 du boulevard de Vaugirard. L'expérience a donné raison aux hardis fondateurs ; depuis trois ans que l'œuvre fonctionne, elle a fait tout le bien que l'on en pouvait espérer, sans donner lieu à aucun des inconvéniens qu'on pouvait craindre. Sans doute parmi les 48,141 pensionnaires que l'œuvre a recueillis depuis le jour de sa fondation jusqu'au 1er janvier 1881, il a pu se glisser quelques paresseux incorrigibles, quelques voleurs, un certain nombre de repris de justice, voire même un assassin, qui a été arrêté quelques jours après. Où est le mal? Ils auraient toujours couché

quelque part. Mais tout ce qui ressemble à une surveillance, à une contrainte même passagère est tellement antipathique aux instincts des vagabonds d'habitude que ceux-ci continuent à préférer les hasards d'une nuit à la belle étoile, précédée d'une soirée au cabaret, à l'hospitalité d'une maison où il faut être rentré à neuf heures et garder le silence au dortoir. En revanche, on n'a qu'à parcourir la nomenclature des professions auxquelles appartenaient les 26,555 individus reçus en 1880 dans les deux asiles des Batignolles et de Vaugirard pour apprécier l'utilité du service rendu par ces deux maisons. Lorsqu'on voit que parmi leurs hôtes se sont trouvés 193 professeurs ou instituteurs, 2 ingénieurs, 2 avoués, 4 officiers en retraite, 2 journalistes, des peintres, des pianistes, il est impossible de pas être ému en pensant à toutes les détresses morales, pires encore que les détresses matérielles, à travers lesquelles ces naufragés de la vie ont dû passer. Cependant c'est à la classe des travailleurs manuels qu'appartient, comme on peut penser, la grande majorité des passagers de l'asile de nuit. Sur ce nombre, 11,007 appartenaient à des professions rurales : laboureurs, vignerons, terrassiers, et étaient probablement venus à Paris, attirés par ce mirage des salaires élevés qui exerce sur les habitans de nos campagnes une fascination si dangereuse. Ce chiffre était de 3,994 plus élevé que celui des années précédentes, et c'est peut-être, il faut tout dire, le seul inconvénient d'une œuvre excellente que d'ajouter ainsi aux séductions de ce mirage l'attrait d'une hospitalité gratuite.

Je n'allongerai pas inutilement cette étude par une description minutieuse des deux maisons, assez semblables du reste, de la rue de Tocqueville et du boulevard de Vaugirard. Les murs sont à mes yeux beaucoup moins intéressans que les hommes, et je m'imagine que sur ce point mes lecteurs sont un peu comme moi. Quand je leur aurai dit que dans l'une et dans l'autre maison on pénètre par une petite cour où donnent les dépendances : magasin, salles de bain et de désinfection, etc., que chacune contient trois dortoirs à peu près d'égale grandeur, et qu'au boulevard de Vaugirard, dont l'installation est beaucoup plus vaste, ces dortoirs donnent dans une sorte de grand *hall* garni de bancs, que les lits sont d'étroites couchettes en fer garnies d'un matelas en varech, enfin que la propreté la plus stricte règne dans les deux établissemens, je leur aurai fourni, il me semble, tous les renseignemens dont leur curiosité pourrait être tentée. Ce qui vaut vraiment la peine d'une visite, c'est de voir l'aspect des pensionnaires de l'asile et le traitement qu'ils reçoivent. Pendant la courte durée de leur séjour, le régime auquel ils sont soumis est celui de la discipline militaire tempérée par la charité chrétienne. La tenue des deux maisons est confiée à un gérant et à des employés qui tous sont d'anciens soldats, car

une certaine fermeté de main est parfois nécessaire avec quelques pensionnaires turbulens, et il n'est pas mauvais que le ruban rouge ou la médaille militaire attachée à la poitrine des surveillans leur rappelle qu'au besoin ils auraient affaire à forte partie. Mais chaque soir un membre du comité vient assister au coucher et adresser à ces malheureux quelques paroles dont l'accent cordial est bien nouveau aux oreilles du plus grand nombre. Le coucher est précédé par la récitation de la prière, et il faut l'intolérance à rebours qui caractérise notre temps pour qu'on ait eu l'idée de reprocher aux fondateurs cette manifestation publique de la foi qui les soutient dans leur œuvre. Ils prennent soin cependant de rappeler chaque soir à leurs pensionnaires qu'on n'exige d'eux aucune adhésion formelle, mais seulement ces marques extérieures de respect qu'on doit à l'expression de toute croyance sincère. Cette récitation de la prière a donné lieu cependant à quelques incidens. « Si ce sont des *bondieusards*, je ne veux pas de leur hospitalité! » s'écria un jour un homme en haillons, et il sortit fièrement. En revanche, un autre, s'élançant un jour sur la petite estrade du gérant, dit à haute voix : « Je reviens de Nouméa et j'ai été chez les amis; ils m'ont repoussé; je suis venu chez les cléricaux, et ils m'ont reçu. Ma foi, vivent les cléricaux! » Mais le plus généralement la récitation de la prière se poursuit gravement, sans tumulte, et c'est même un spectacle qui ne manque pas d'une certaine solennité.

Dois-je avouer cependant qu'en assistant à cette pieuse cérémonie, j'étais moins attentif à la prière elle-même qu'à la contenance des malheureux qui m'entouraient? Quelques-uns semblaient écouter pour la première fois un langage inconnu; le plus grand nombre s'y associait au contraire, tout au moins des lèvres, en récitant la dernière partie de l'oraison dominicale. Mais parmi ceux-là même combien en était-il pour lesquels ce Dieu dont on évoquait le nom devant eux était un souvenir disparu dans les brouillards de l'enfance et perdu de vue à travers les épreuves de la vie, comme à mesure qu'on s'avance vers la haute mer on perd de vue le port dont on est parti! Après la prière, les pensionnaires passent au dortoir dont, par une pensée délicate, on baisse aussitôt le gaz, pour leur épargner l'humiliation d'étaler les uns devant les autres l'état déplorable de leur linge en guenilles, et au bout de quelques minutes, ils sont profondément endormis. Le lendemain, ceux qui ont épuisé leurs trois nuits d'hospitalité, et qui ne sont pas autorisés pour quelque raison particulière à demeurer plus longtemps, quittent l'asile et reprennent leurs pérégrinations, non sans avoir goûté du moins ce repos du corps que procurent quelques nuits tranquilles et ce soulagement de l'âme que fait éprouver dans la détresse la rencontre d'une sympathie

inattendue. Enfin beaucoup obtiennent du travail par les soins de l'œuvre, et je terminerai ces renseignemens par un chiffre qui est la meilleure preuve du bien que fait l'œuvre, en même temps que la meilleure réponse aux critiques dirigées contre elle : en 1880, sur 26,555 passagers, 3,929 ont trouvé du travail par l'intermédiaire de la société.

Grâce à Dieu, le mal n'est pas seul contagieux : le bien l'est aussi, et parfois plus rapidement. A peine l'OEuvre de l'hospitalité de nuit pour les hommes était-elle entrée en exercice que son succès même faisait sentir une lacune. S'il était utile de tendre la main à l'homme errant la rue, combien cette assistance n'était-elle pas plus nécessaire encore à la femme? Plus rude, en effet, est pour elle la nuit passée sur un trottoir, plus périlleux le refuge cherché dans quelques-uns des asiles favoris du vagabondage, plus humiliante l'arrestation par la police. Et puis, il y a toujours pour la femme le danger suprême d'acheter l'hospitalité à un prix trop facile. On m'excusera de rapporter ici, malgré sa brutalité, une histoire à la fois banale et typique, qui m'a été directement racontée. Une jeune fille, atteinte d'une inflammation des paupières qui lui rendait impossible l'exercice de son métier de couturière, avait été expulsée de son logis. Elle erra deux jours dans le quartier, couchant la nuit dans la cave d'une maison abandonnée. Le troisième, elle fut rencontrée par un vieillard, machiniste dans un théâtre de barrières, qui lui offrit de partager sa chambre dans une immonde cité où il habitait. Mais à son hospitalité il mit un prix grossier. De ce marché naquit un enfant chétif dont les traits blafards, boursouflés, accusaient la vieillesse du père et la mauvaise santé de la mère. La pauvre fille ne s'en croyait pas moins tenue à une certaine reconnaissance vis-à-vis de ce vieux débauché. Pendant qu'il dormait débraillé sur un lit défait, cuvant son vin de la veille, elle parlait de lui à voix basse, avec un certain respect, et, pour le désigner, l'appelait « ce monsieur. »

Dès qu'on eut senti la lacune, elle fut bientôt comblée. L'honneur en revient à la Société philanthropique, qui est aujourd'hui, avec la Société de charité maternelle, l'œuvre la plus ancienne de Paris (car elle célébrait l'année dernière le centenaire de sa fondation) et qui comprend dans son comité directeur des catholiques, des protestans et des israélites. Par ses soins un asile de nuit pour les femmes et les enfans fut inauguré le 23 mai 1879, au n° 253 de la rue Saint-Jacques. Cet asile a été installé dans un très vieux bâtiment qui appartient à l'Assistance publique. L'aspect extérieur en est des plus humbles : on dirait une maison de pauvres, et, bien que nulle part le luxe ne soit plus déplacé que dans une maison ouverte

à toutes les misères, peut-être pourrait-on désirer cependant que certaines installations intérieures y fussent plus spacieuses. Entre autres, la pièce du rez-de-chaussée, qui sert de salle d'attente pour les femmes avant qu'elles montent aux dortoirs, est singulièrement petite, et lorsque l'asile reçoit le même soir, ce qui n'est pas rare, quatre-vingt-dix à cent pensionnaires, à peine peuvent-elles se mouvoir. Si, avant de pénétrer dans cette salle, on s'arrête sur le seuil, et si on regarde sans être vu par la porte vitrée qui en ferme l'entrée, il est difficile de contempler sans émotion le spectacle qui s'offre à vos yeux. Toutes ces femmes sont là devant vous, assises sur des bancs de bois, avec l'air inquiet d'un animal qui cesserait à peine d'être poursuivi, affaissées sur elles-mêmes comme si elles ployaient sous le poids trop lourd du malheur qui pèse sur elles, et gardant le morne silence de personnes qui sont trop absorbées dans la méditation de leurs infortunes pour prendre intérêt à celles d'autrui. Sur leurs genoux, à leurs pieds, des enfans crient, jouent ou demeurent comme hébétés, et je ne sais ce qui est le plus triste de ces cris, de cette stupeur ou de ces jeux. Il semble qu'on ait sous les yeux, dans cette petite salle, l'accumulation de toutes les détresses humaines. Aussi peu de personnes, peu de femmes surtout, visitant l'asile, ont-elles été amenées en présence de ce spectacle sans avoir senti leur cœur se serrer et les larmes leur monter aux yeux.

Avant de pénétrer dans la salle d'attente, les femmes ont dû passer devant le bureau du directeur, où elles ont répondu à une sorte d'interrogatoire, et par la salle de bains, où elles subissent au point de vue de la propreté une inspection nécessaire. Il est triste d'avoir à dire que l'état de saleté auquel la misère a réduit quelques-unes de ces femmes est tel qu'un seul bain ne suffit pas toujours à en effacer les conséquences. Or comme les lits des dortoirs sont tenus avec une propreté minutieuse, il est impossible de les y admettre dans cet état, et pendant le temps nécessaire à purifier leurs corps et leurs vêtemens, on les fait coucher dans un dortoir spécial, sur des matelas en treillis de fil de fer, garnis d'une couverture, qui sont moins durs à l'user qu'à l'aspect. Ce dortoir est également réservé aux femmes qui sont l'objet d'une suspicion légitime parce qu'elles ne sont munies d'aucun papier et qu'elles n'ont pu fournir au directeur aucuns renseignemens satisfaisans sur leur origine et leur dernier domicile. Dans une maison ouverte la nuit à tout venant, certaines précautions sont, en effet, nécessaires, bien que l'expérience ait révélé sous ce rapport des inconvéniens assurément moindres que ceux dont les fondateurs s'étaient préoccupés. Cependant il n'est pas sans exemple que leur charité ait été victime de quelque mystification. Il n'y a pas bien longtemps, l'asile reçut un soir une

jeune fille de seize à dix-sept ans, assez soigneusement mise, qui se donnait pour une maîtresse de piano venue de Bruxelles à Paris pour y donner des leçons. Comme on la pressait de questions, elle finit par raconter qu'elle s'était querellée avec sa mère et qu'elle s'était enfuie en cachette par le chemin de fer. On lui offrit aussitôt d'écrire à ses parens à l'adresse qu'elle indiquait, de se faire l'intermédiaire d'une réconciliation et de la garder à l'asile jusqu'à réponse favorable. La jeune fille accepta; puis, au bout de trois jours, trompant la surveillance dont elle était l'objet, elle s'enfuit, non sans avoir dévalisé le tiroir de la directrice. Bientôt on apprit que nom, adresse, histoire, tout était faux et qu'on avait été la dupe d'une habile voleuse.

Pareilles mésaventures sont cependant excessivement rares. Moins rares les histoires romanesques, fuites de la maison paternelle, enlèvemens, séductions dont l'asile de nuit voit l'instructif dénoûment. Plus d'une fois, le cabinet de la directrice a été témoin de scènes de réconciliation entre une jeune fille repentante et une famille éplorée; admirable matière à mettre non pas en vers latins, mais en feuilleton, et que nos romanciers ne dédaigneront certainement pas. Mais ce ne sont là que des incidens dans la vie de l'asile, et les femmes que la maison recueille chaque soir sont ordinairement des victimes de la misère banale et prosaïque : ouvrières sans ouvrage, bonnes congédiées, paysannes dont les maris, faute de trouver du travail, sont venus échouer de leur côté à l'asile des hommes; vieilles servantes qu'on renvoie de partout parce que, leur dit-on de tous côtés, elles ne sont plus bonnes à rien; quelquefois aussi des femmes qui ont connu des jours meilleurs et auxquelles cette promiscuité de l'asile est tellement pénible qu'on leur accorde la faveur d'une chambre à part : institutrices, demoiselles de compagnie, artistes, femmes ruinées par leurs maris (une entre autres dont toute la fortune avait été dévorée par la roulette), voire une comtesse authentique, mais qui était bien un peu quémandeuse et qui, sous prétexte qu'elle avait écrit un roman, allait mendier chez les gens de lettres; parfois même des excentriques telles que certaine pèlerine qui, ne parlant qu'une langue assez peu usuelle, le hongrois, se rendait à pied de Jérusalem à Lourdes, un bâton à la main et des coquilles à son chapeau. Tout cela reçoit, pour un temps qui varie de trois à cinq nuits, la même hospitalité, couche dans les mêmes lits d'un confortable et d'une propreté inconnus à la plupart d'entre elles, mange matin et soir la même soupe, trouve la même sympathie et reçoit la même assistance. L'immense service rendu n'est pas seulement, en effet, l'offre d'un lit gratuit dans une maison honnête; c'est une main tendue dans un moment de détresse, c'est un bon conseil donné, c'est souvent du travail pro-

curé. Sur 7,418 femmes qu'a reçues l'asile depuis le jour de l'inauguration jusqu'au 1er juillet de cette année, 1,085 sont ainsi rentrées dans les conditions d'une vie normale. Et c'est là, comme pour l'asile des hommes, la meilleure preuve de l'utilité de l'œuvre, la meilleure réponse aux critiques qu'elle a pu soulever.

Parmi ces détresses si variées, il en est qui ne sont pas toujours imméritées. Chaque soir se présentent invariablement à l'asile un certain nombre de jeunes filles qui sortent de l'hôpital voisin, de la Maternité, avec un enfant illégitime sur les bras. Elles viennent attendre le secours de 30 francs que l'Assistance publique accorde aux filles mères. Pendant ce temps, elles cherchent aussi le moyen de placer leur enfant en nourrice au meilleur compte possible. On voudrait que cette étape de quelques jours, dont une donation généreuse permet parfois, au grand profit de leur santé, de prolonger la durée, pût servir en même temps à éveiller en elles quelques velléités de repentir, quelques notions d'une vie plus régulière. Lorsqu'on essaie, on vient se heurter à une indifférence morale absolue et même à une sorte d'inintelligence du langage qu'on leur tient. Si grand est le nombre de celles qui ont commis la *faute* avant elles qu'elles ne paraissent pas bien comprendre l'importance que d'autres y attachent. Lorsqu'à une deuxième ou à une troisième récidive, on leur tient un langage un peu plus sévère, leurs réponses révèlent parfois chez elles l'existence de ces demi-morales qui sont souvent plus difficiles à combattre que l'immoralité absolue. Une jeune fille qui, déjà mère de deux enfans, se présente avec un troisième, répondra non sans une nuance de fierté : « Mais ils sont tous les trois du même père. »

Une détresse plus grande encore et aussi plus digne d'intérêt est celle des femmes qui, mères de plusieurs enfans, vivaient honnêtement du travail d'un mari qu'elles ont perdu tout à coup, ou par lequel (fait assez fréquent dans les classes populaires), elles ont été abandonnées. Quel conseil donner à ces infortunées? Quelles espérances leur faire entrevoir? Comment oser même leur conseiller la résignation, lorsque demain leurs enfans leur demanderont du pain? Cependant, si difficiles à soulager que soient de pareilles misères, c'est encore leur rendre service que de leur donner le temps d'implorer l'assistance des parens qui leur restent, et en tout cas, avant qu'elles quittent l'asile, d'habiller à nouveau leurs enfans avec des vêtemens bien chauds. Mais il leur échappe parfois quelques-uns de ces mots atroces et navrans qui expriment le dernier terme de la détresse humaine. Comme une personne qui visitait un soir l'asile demandait à l'une de ces femmes, demeurée veuve avec trois enfans dont elle paraissait prendre grand soin, si elle en avait d'autres, celle-ci répondit avec douceur : « J'en avais encore un,

mais *heureusement* il est mort, en même temps que mon pauvre mari. »

Les asiles de nuit pour hommes et pour femmes font donc un bien incontestable. Une seule chose pourrait compromettre l'avenir de ces œuvres : ce serait de leur donner une extension trop grande. Pour les hommes, il existe déjà deux asiles et un troisième sera prochainement ouvert. Pour les femmes, sans compter une maison de nature, il est vrai, un peu différente, ouverte à Auteuil qui reçoit beaucoup moins de pensionnaires, et les garde plus longtemps pour les faire travailler, un second asile sera prochainement installé à Montmartre ; peut-être un troisième à Belleville. C'est assez ; plus ce serait trop. Rien n'aurait de plus déplorables conséquences que la mise à exécution de ce projet auquel l'administration de l'Assistance publique a sagement refusé son concours, de créer un asile municipal dans chacun des vingt arrondissemens de Paris. On encouragerait ainsi l'existence d'une population flottante de vagabonds qui n'aurait jamais de domicile et qui vivrait exclusivement dans ces asiles. L'expérience de ce qui se passe à Londres est là pour le prouver. Il existe à Londres depuis une date très ancienne un dortoir pour la nuit (*casual ward*) dans chacun des *workhouses* de la métropole, soit trente en tout. L'hospitalité que reçoivent les hôtes de ces *casuals wards* est toute différente de celle qu'on leur offre dans les asiles de nuit à Paris. L'une est toute charitable ; l'autre tout administrative. A Londres, on les reçoit sans s'informer de ce qu'ils faisaient la veille, de ce qu'ils deviendront le lendemain. On se borne à les faire baigner, à leur donner un morceau de pain et à les laisser s'étendre sur un lit de camp en grosse toile, avec une couverture pour se tenir chaud. Il n'y a point de berceau pour les enfans : ils s'allongent sur le lit de camp à côté de leur mère, et je ne sais pourquoi il y a quelque chose de particulièrement triste à voir se dessiner sous une étoffe grossière les formes amaigries de leurs petits corps. Le lendemain matin, on leur fait à tous payer leur nuit au prix d'un travail qui pour les hommes ne laisse pas d'être assez rude : casser des pierres, scier du bois, en faisant mouvoir une lourde scie mécanique, et cela pour les dégoûter du *casual ward*. Dans certains de ces dortoirs, on a même établi un système de lits séparés (*separate berth*) pour qu'ils ne soient pas attirés par l'agrément de la société et de la conversation. Rien n'y fait : sur 37,221 individus auxquels l'hospitalité a été donnée en 1879, 14,135 ont été reconnus (*identified*) pour être des vagabonds d'habitude par les officiers chargés de la surveillance. Multiplier outre mesure à Paris le nombre de ces asiles serait donc échouer sur le même écueil et transformer en un encouragement pour la paresse des institutions qui doivent servir exclu-

sivement à la misère. La charité aura bien assez à faire de soutenir tous ceux qui d'ici à quelques mois seront en activité. Ce n'est pas du reste qu'elle ait jusqu'à présent failli à ce devoir. Pendant le rude hiver de 1879 à 1880, sa sollicitude s'est surtout manifestée par la quantité de vêtemens d'enfans qui ont été envoyés à l'asile de la rue Saint-Jacques, et aussi par le grand nombre d'offrandes modestes dont le total n'a pas laissé de faire une somme assez considérable. Un jour, entre autres, une femme se présentait à l'asile et, tirant d'un porte-monnaie bien peu garni une pièce de quarante sous, elle dit avec embarras : « Voulez-vous recevoir ceci, je ne suis pas heureuse, et je ne peux pas faire davantage. » Un autre jour,.. mais M. Coppée dira mieux que moi cet épisode dont le récit a ému sa fibre sensible et lui a inspiré des vers touchans :

Un jour sur ce vieux seuil, connu de la misère,
Une femme parut de qui la pauvreté
Semblait s'adresser là pour l'hospitalité.
On allait faire entrer la visiteuse pâle,
Quand celle-ci, tirant de dessous son vieux châle
Des vêtemens d'enfans arrangés avec soin,
Dit : « Mon petit est mort et n'en a plus besoin.
Ce souvenir m'est cher, mais il est inutile.
Partagez ces effets aux bébés de l'asile. »

Cette charité silencieuse du pauvre envers le pauvre n'a-t-elle pas quelque chose qui console de bien des corruptions ?

IV.

Nous avons jusqu'à présent étudié la vie matérielle du pauvre, mais nous n'avons pas étudié sa vie morale, et c'est là une étude qui dépasse de beaucoup la première en difficulté. Il est en effet singulièrement malaisé de se représenter les sentimens d'êtres qui vivent, on peut le dire, dans des conditions de civilisation absolument différentes des nôtres, bien qu'ils soient citoyens du même pays et habitans de la même ville. Avec eux nous n'avons rien de commun, sauf le fond des souffrances et des passions humaines; nous n'éprouvons pas les mêmes angoisses, nous ne connaissons pas les mêmes peines, nous ne partageons pas les mêmes plaisirs. On ne peut donc pénétrer dans leur vie morale que par divination et par conjecture, en s'appuyant cependant sur l'observation extérieure. Je dirai même que l'observation ne suffit pas et que, pour bien peindre l'existence des classes inférieures, il faut encore l'imagination dont les créations peuvent être plus fidèles que la reproduction plate et nécessairement incomplète de la réalité.

Aussi ne puis-je m'empêcher de regretter qu'il n'existe pas dans notre littérature un vrai roman populaire. Je ne saurais donner ce nom à *l'Assommoir*, qui ne peint, avec vigueur et vérité il est vrai, qu'un côté de la vie du peuple : le cabaret, et je ne vois dans notre littérature qu'un homme qui serait capable d'entreprendre cette tâche, précisément parce qu'il excelle à peindre la complexité des choses et des vies, c'est M. Alphonse Daudet. Mais à défaut d'œuvres d'imagination, il existe deux ouvrages qui valent la peine d'être lus, car la vie du peuple y est dépeinte par des hommes qui l'ont connue et pratiquée. Le plus ancien de ces ouvrages est *le Secret du peuple de Paris*, publié en 1863, par M. Corbon, ancien représentant du peuple, aujourd'hui sénateur; l'autre, plus moderne, est *le Sublime, ou le Travailleur en 1870*, par M. Denis Poulot, ancien ouvrier, aujourd'hui maire du XIe arrondissement.

M. Corbon a étudié surtout les mœurs politiques du peuple de Paris, qu'il divise en trois classes : la classe des nuisibles, la classe des travailleurs moyens, et la classe supérieure, dont seule il analyse les idées, les tendances et les préjugés avec une grande connaissance de cause. Mais cette classe supérieure ne comprend, de son propre aveu, que les cinq dixièmes du peuple de Paris ; la moitié de ce peuple (plus de la moitié peut-être en réalité) ne rentre donc pas dans ses observations. Au contraire, dans son livre du *Sublime*, dont la deuxième édition est postérieure de près de dix ans à l'ouvrage de M. Corbon, M. Denis Poulot s'est surtout appliqué à peindre les mœurs des travailleurs parisiens, et en particulier celles d'une classe à laquelle il a appartenu : les ouvriers en fer. C'est là aussi une étude un peu restreinte, mais en revanche prise sur le vif. M. Denis Poulot divise ses anciens compagnons de travail en deux catégories : les ouvriers et les *sublimes*, les premiers travaillant plus souvent qu'ils ne boivent, les seconds buvant plus souvent qu'ils ne travaillent. 40 pour 100 d'ouvriers, 60 pour 100 de *sublimes*, telle serait, suivant lui, la proportion, sans compter que parmi les ouvriers il faut encore distinguer les ouvriers vrais (10 pour 100 environ), qui ne s'enivrent jamais, et les ouvriers mixtes, qui s'enivrent quelquefois, ce qui porterait à 90 pour 100, au moins dans l'industrie du fer, la clientèle du cabaret. C'est au reste dans le livre de M. Poulot que M. Zola a pris non-seulement l'idée de *l'Assommoir*, mais tous ces termes d'argot qu'il met dans la bouche de ses personnages, et encore tous ces sobriquets qui sont en train de devenir populaires : *Mes-Bottes, Bec-Salé, Bibi-la-Grillade*. Le *Sublime* a sur *l'Assommoir* toute la supériorité de l'original sur la copie, et il y a telle reproduction d'une conversation au cabaret écrite avec une vérité et une verve que M. Zola pourrait envier. Mais le tableau du peuple de Paris qu'a tracé M. Denis Poulot n'est pas plus complet que celui

de M. Corbon, car l'un et l'autre n'ont décrit qu'une partie de la classe populaire, et l'œuvre ébauchée par plusieurs attend encore le maître capable de l'achever.

Ce tableau de la vie populaire, je n'ai pas la prétention de le tracer en quelques pages ; mais je voudrais demander à mes lecteurs de faire avec moi un effort d'imagination pour se représenter les débuts dans la vie d'un enfant, garçon ou fille, élevé dans les conditions matérielles que j'ai décrites. J'admets que cet enfant n'ait pas été mis au monde à l'hôpital et qu'il soit issu d'une union régulière. J'admets qu'il n'ait pas vu prendre place dans le lit maternel deux ou trois hôtes successifs, qu'il aura tour à tour appelés son père. Il n'en aura pas moins vu le jour et il aura grandi dans une chambre étroite où père, mère, frères et sœurs étaient déjà entassés. C'est rarement qu'à partir de six ou sept ans, il aura dans une soupente voisine partagé un matelas avec son aîné, ou qu'un rideau tendu en travers de la chambre (honnête effort de décence que j'ai remarqué dans quelques pauvres intérieurs) aura dérobé à ses yeux le lit de ses parens. Le plus souvent, avant qu'il soit en âge de comprendre, il aura tout vu, tout su, et rien ne subsistera chez lui de ces saintes ignorances que nous conservons avec tant de soin chez nos enfans. Dès que ses petites jambes commenceront à le porter, un autre genre de vie commencera pour lui. Poussé par l'instinct du mouvement qui est si naturel à son âge et fuyant la tiédeur nauséabonde du logis encombré où sa mère ne cherchera guère à le retenir il descendra dans la rue. Après avoir commencé par s'asseoir sur le pas de la porte et par jouer dans le ruisseau, il s'éloignera chaque jour davantage, cherchant, à mesure que les forces lui viendront, les rues populeuses et brillantes ; ou bien il se mêlera dans les cours, dans les passages, dans les cités, aux jeux des grands et des grandes, jeux bruyans, brutaux, qui portent parfois des noms obscènes.

Lorsqu'il arrive vers l'âge de six ou sept ans, une première crise s'ouvre dans sa vie : celle de l'école. Y sera-t-il envoyé par ses parens ? Dans une certaine mesure, son avenir en dépend ; je dis dans une certaine mesure, car je ne suis pas de ceux qui se font illusion sur la vertu moralisante de l'alphabet, de l'arithmétique ou de la géographie et qui s'écrient avec l'auteur des *Poèmes populaires*, M. Eugène Manuel :

Et celui qui sait lire est un homme sauvé !

Je tiens que la question des livres qu'il lira ne laisse pas d'avoir aussi son importance. Mais, sans compter que dans notre société quiconque ne sait pas lire est infailliblement voué à la misère, pour l'enfant de Paris il n'y a pas de milieu entre l'éducation de l'école

et celle de la rue. Or la première même incomplète, je dirai presque même mauvaise, vaut mieux que la seconde, qui est fatale. On ne saurait, en effet, s'imaginer, si l'on n'a pas rôdé le soir dans les quartiers populeux, ce qu'il entre de corruption dans l'âme des enfans rien que par les yeux. C'est pitié de voir, à l'âge des curiosités malsaines, garçons et fillettes béant à l'entrée des cafés-concerts et des bals mal famés, s'attroupant devant la porte de maisons dont ils ne devraient même pas soupçonner l'existence, ou, s'ils sont repoussés, s'asseyant sur le trottoir d'en face pour voir les entrans et les sortans. Sans doute l'école ne suffit pas à les préserver de ces enseignemens pernicieux, mais elles les tient captifs une partie du jour, et surtout elle leur met dans l'esprit, dans l'âme d'autres notions que cette connaissance précoce et malsaine des laideurs de la vie. Pendant la durée du temps que l'enfant du pauvre passe à l'école, c'est-à-dire de sept à douze ans, une sorte de combat se livre en lui entre ces notions et celles de sa triste expérience, combat, dont en pénétrant dans une école populaire, il semble qu'on pourrait lire à l'avance l'issue sur la physionomie des enfans. Les uns conservent un air sauvage ou sournois, leurs vêtemens sont sales et leurs cheveux tombent en mèches rebelles sur leur front bombé; les autres, au contraire, ont l'air propre et assoupli; leur physionomie est ouverte, leur regard franc, et si ce sont des petites filles, leurs cheveux séparés en bandeaux sont soigneusement rattachés avec un ruban derrière la tête.

L'influence de l'éducation sur l'enfance est donc incontestable. Mais je crains que cette influence ne soit singulièrement compromise par la campagne de laïcisation à outrance et qu'au point de vue si important de l'éducation morale des filles, le bienfait par la multiplication des écoles ne soit compensé par la proscription des sœurs. Je m'explique : je ne prétends pas que les institutrices laïques ne donnent pas une éducation morale aux enfans : ce serait aussi absurde qu'injuste. Autant que j'ai pu voir et savoir, il y a dans ce personnel nombreux dont, avec le temps, le recrutement finira par présenter certaines difficultés, deux élémens assez distincts : l'un, composé peut-être des plus anciennes institutrices, simple, austère, uniquement préoccupé de ses devoirs et les remplissant avec conscience; l'autre plus élégant, plus dissipé et ne cherchant dans cette carrière, vers laquelle on pousse aujourd'hui si fort les jeunes filles, qu'un débouché passager. Mais les meilleures d'entre elles n'acquièrent jamais sur les enfans (c'est là un fait d'expérience) une influence égale à celle des sœurs, influence qui par les enfans remontait jusqu'aux parens. Les sœurs de ces maisons appelées si bien *maisons de secours* et qui s'occupaient à la fois de l'école, de la visite des indigens et de celle des malades, ont pra-

tiqué longtemps dans les quartiers pauvres une œuvre de mission analogue à celle que des pasteurs anglais ont entreprise il y a un certain nombre d'années dans les faubourgs de Londres. La sœur Rosalie a singulièrement contribué à civiliser le quartier Mouffetard et à donner à ses habitans l'aspect relativement décent dont j'ai parlé. Les sœurs de la rue Jenner, celles de la rue Vandrezanne ont exercé une influence pareille dans dans ces régions de la Fosse-aux-Lions, de la Glacière, de la Maison-Blanche, où les membres de la conférence de Saint-Vincent de Paul, pénétrant pour la première fois en 1848, trouvèrent dans des cahutes en bois des habitans à demi nus qui n'osaient se montrer dans les rues que le soir. Dans ces quartiers, telle fille de la charité, au nom inconnu, exerçant depuis trente ans son humble ministère, a fini par s'acquérir une popularité assez grande pour voir, en dépit des temps, accourir en foule à son école libre des enfans dont elle a élevé les mères.

Quel est donc le secret de cette influence? C'est que les sœurs apportent dans leur enseignement quelque chose que la meilleure des institutrices n'y apportera jamais : l'amour des âmes. Quand l'institutrice laïque a enseigné toutes les matières comprises dans le programme scolaire, sa tâche est terminée, et la nouvelle morale civique, qu'on lui permettra de joindre à ce programme, n'est pas de nature à exercer beaucoup d'action sur les consciences enfantines. Au contraire, la tâche de l'institutrice congréganiste n'est qu'à moitié remplie tant qu'à l'aride programme de l'enseignement primaire elle n'a pas joint, par le précepte et l'exemple, l'enseignement des vertus chrétiennes. Les sœurs continuaient cet enseignement au-delà de l'école et retenaient les jeunes filles sous leur influence par ces liens pieux du patronage ou de la confrérie, qui font hausser les épaules aux esprits forts, mais qui n'en préservaient pas moins beaucoup de jeunes filles des tentations de leur âge. Un trop grand nombre leur échappaient sans doute, mais beaucoup aussi leur demeuraient fidèles et faisaient plus tard d'excellentes mères de famille. Il est de mode aujourd'hui de détruire cette influence et ces liens. C'est dans dix ans ou vingt ans, alors que la génération élevée dans les écoles laïques régnera en souveraine, qu'on en recueillera tous les fruits.

Une fois l'école quittée, l'enfant du peuple entre dans une nouvelle phase : celle de l'apprentissage. Ces années qui s'ouvrent devant lui sont les années décisives de sa vie; ce sont aussi les plus périlleuses. S'agit-il d'un garçon qui fera son apprentissage à l'atelier, l'auteur du *Sublime*, dans son style imagé, va nous dire comment les choses se passent : « A dix ou douze ans, le *sublime* trouve que le *feignant* (c'est de son fils qu'il s'agit) peut bien gagner le pain qu'il mange. On le met chez un fabricant qui

lui donne un franc ou un franc vingt-cinq pour un faire un métier abrutissant, dix ou onze heures par jour, et il faut qu'il rapporte ce qu'on lui donne, sinon les taloches marchent. Voyez-vous ce petit être attelé pendant douze heures après un découpoir : comme il respire la santé ! ces petites figures livides donnent le frisson. Le matin, sa mère lui donne un morceau de pain et quelques sous ; dans les environs des ateliers, sur les trottoirs, vous remarquez des jeunes gens jouant à pile ou face l'argent de leur déjeuner et souvent leur morceau de pain. Ce sont des fils de *sublimes* qui *tirent une loupe* (1) et travaillent pour l'avenir. Il grandit ainsi dans ce milieu. A quinze ans, il envoie *dinguer* ses parens s'il n'est pas à la Roquette ou à la Conciergerie. » Entre-t-il chez un patron, son sort, en l'absence de toute surveillance paternelle, dépend de savoir si celui-ci n'est pas un brutal ou un débauché, et ce sont toutes ces circonstances, dans lesquelles sa volonté n'entre pour rien, qui feront de lui plus tard un ouvrier sérieux ou un incapable et un nuisible. S'agit-il d'une jeune fille? à l'atelier, elle aura peut-être à se défendre contre *le droit du contre-maître*, beaucoup plus réel que le droit du seigneur ; chez une patronne ce sera contre les conseils de camarades plus âgées qui se moqueront de sa consciencieuse ardeur et lui enseigneront le moyen facile de compléter un salaire insuffisant. Ajoutez à ces périls du dehors que c'est l'âge des tentations intérieures et que, pour apprendre un métier, il leur faut consacrer sans relâche à un travail peu rémunéré ces belles années de la vie où la jeunesse bourdonne aux oreilles, où le goût du plaisir s'éveille, où la beauté se développe. Pensez à tout ce qui rôde autour d'eux pour les faire faillir et vous ne vous étonnerez pas que cette période de treize à dix-huit ans soit, pour les garçons comme pour les filles, celle des entraînemens funestes et des chutes irréparables.

J'admets cependant que celui ou celle dont nous cherchons ainsi à nous représenter l'existence ait échappé à tous ces périls. L'apprenti est devenu un ouvrier suffisamment habile et pourvu d'un métier. La jeune fille a trouvé un mari. Le ménage est constitué ; quelle sera sa vie? Cette vie dépendra sans doute en grande partie du gain journalier du mari et de la femme. Lorsqu'en recherchant les causes de la misère, j'aurai à parler du taux des salaires, je montrerai que Paris est le paradis des ouvriers et que la misère serait assurément moins grande si le cabaret et le plaisir ne dévoraient les ressources d'un grand nombre. Mais j'aurai aussi à montrer que beaucoup, faute de santé, d'adresse ou d'intelligence, végètent forcément dans les

(1) *Tirer une loupe*, en style de *sublime*, a la même signification que *courir une bordée* en style de matelot.

bas métiers, gagnant péniblement un salaire insuffisant. Or comme c'est la vie de la misère qui nous occupe, il nous faut supposer un ménage composé d'un mari, d'une femme, de deux ou trois enfans, non point (pour demeurer dans la moyenne) réduits au dernier degré de la détresse, mais vivant au jour le jour du salaire quotidien du père, complété par celui de la mère, quand le soin de ses enfans lui laisse le loisir de travailler, un ménage côtoyant par conséquent l'indigence absolue et prêt à y tomber au premier jour de chômage ou de maladie. Au sein de cette vie incessante de labeur et d'anxiété, quels sont les rapports de leurs sentimens aux nôtres? Dans la docilité avec laquelle ils supportent cette dure existence, quelle est la part de la résignation et celle de l'insensibilité? De quel œil envisagent-ils cette différence de leur condition à la nôtre et la hauteur de cet échafaudage social dont ils supportent le poids écrasant? Ce sont là autant de questions qu'on ne peut se poser sans crainte et auxquelles on ne peut répondre que par des conjectures. Mais puisqu'ils ont comme nous la faculté de jouir et de souffrir, maintenant que nous savons quelles sont leurs souffrances, cherchons si elles sont du moins compensées par quelques plaisirs. Nous nous demanderons ensuite quelles sont leurs croyances et nous aurons ainsi réuni quelques-uns des élémens de leur vie morale.

On sera peut-être étonné de m'entendre parler des plaisirs de la misère, comme si elle en pouvait, surtout comme si elle en devait avoir. Sans doute il est très facile de dire à celui qui gagne péniblement sa vie: « Depuis ta plus tendre jeunesse jusqu'au jour de ta mort, tu n'accorderas à toi et aux tiens ni une seule dépense de luxe ni une seule journée de gaîté. Tu ne mèneras jamais ta femme au théâtre devant lequel vous passez tous les soirs en revenant de votre ouvrage. Tu n'iras jamais avec tes enfans t'amuser une journée à la campagne. Lorsqu'au retour d'une honnête promenade, le dimanche, ils se traîneront sur tes pas accablés de fatigue, tu ne leur permettras ni de s'asseoir pour se désaltérer dans une guinguette ni de monter sur le haut d'un omnibus. Lorsque ton petit garçon te demandera en pleurant un jouet de la boutique à cinq sous, tu le lui refuseras. Tu n'achèteras ni un ruban de soie pour ta femme, ni une robe en percale pour ta petite fille. Tu leur refuseras comme à toi-même toute espèce de plaisir et, au milieu de cette civilisation raffinée, de ce luxe qui vous environnent, tu mèneras, tu leur feras mener la vie d'un sage, d'un stoïcien, d'un anachorète. » Tout cela est très facile à dire au pauvre, et c'est assurément un sage conseil à lui donner; mais quel est celui d'entre nous qui se ferait fort de le mettre en pratique à sa place? Pourvu donc que la misère s'abstienne (ce qu'elle ne fait malheureusement pas toujours) des plaisirs où elle use son corps et dégrade son âme, il ne faut pas

s'offusquer de ce qu'elle se mêle, le plus souvent qu'elle peut, aux plaisirs du peuple, dont elle mène après tout la vie, avec cette différence que, pour elle, les privations sont plus grandes et les plaisirs plus rares. Voyons donc quels sont à Paris les divertissemens du peuple.

Pour combien l'habitude entre-t-elle dans le plaisir ou contribue-t-elle au contraire à l'émousser? Il y a des familles de paysans qui rêvent d'aller à Paris et qui économisent plusieurs années dans ce dessein. Pour eux, la nature est sans charme, les champs sans poésie. Ils rêvent des boulevards et des Champs-Élysées. Au contraire, le Parisien, j'entends le plus pauvre et le plus humble, rêve de la campagne. Du fond de sa ruelle obscure, sous le toit de sa mansarde enfumée, il soupire après le ciel bleu, les bois et la verdure. Cet instinct demeure chez lui si constant et si fort que ceux-là dont le métier consiste à tirer profit des besoins populaires cherchent à y donner satisfaction. On sait la place que tenait autrefois dans les œuvres de nos pères le mot de *bosquet*. Ce mot a disparu de notre littérature; mais il a trouvé quelque part un refuge : c'est sur les enseignes des marchands de vins. Il n'y a gargotier possédant dans son arrière-cour une tonnelle et un buisson qui n'inscrive aussitôt sur sa devanture ces mots pompeux : jardins et bosquets. Il existe dans le haut de Belleville, tout contre les fortifications, un grand restaurant qui est encombré le dimanche et où il n'y a pas une noce du quartier qui ne vienne passer la soirée du samedi. Ce restaurant doit sa popularité à une source, une vraie source, dont les eaux abondantes et fraîches servent à alimenter un petit bassin artificiel entouré d'assez beaux peupliers. Cette fausse nature fait la joie des habitués, qui naviguent toute l'après-midi en bateau sur cette cuvette, bonnement convaincus qu'ils se promènent sur un lac.

Mais ce sont là plaisirs de demi-bourgeois. Le peuple aime mieux la vraie campagne. Dès que le vent chaud d'avril soulève au soleil, dans les faubourgs, une poussière dorée et dès que les marchandes des quatre saisons commencent à pousser devant elles leurs petites charrettes remplies de gros bouquets de lilas dont l'odeur monte à la tête, c'est tous les dimanches un véritable exode de la population parisienne vers ces localités des environs de Paris dont Paul de Kock a été le Rousseau ou le Chateaubriand et dont plus d'une chanson populaire a conservé les noms : les Lilas, les Prés-Saint-Gervais, Romainville, Bagnolet, Montreuil, le Raincy, Montfermeil. Les uns vont en chemin de fer et s'entassent par une chaleur étouffante dans des wagons de troisième classe : ce sont les riches; les autres vont à pied : ce sont les pauvres. Arrivés au lieu qu'ils ont choisi comme but de leur excursion, ils s'assoient sur l'herbe et

mangent en famille le pain, le fromage, la charcuterie qu'ils ont apportés de Paris, ou bien ils s'attablent chez un traiteur, non sans avoir auparavant marchandé le prix de la nourriture malsaine qu'il va leur servir. S'il y a dans le voisinage quelque fête de village, ils ne pourront résister au plaisir de passer en revue les boutiques de pain d'épice et d'applaudir aux tours de force des hercules de foire. Puis ils finiront par s'étaler quelque part à l'ombre et par s'absorber dans la jouissance en quelque sorte animale d'une journée d'air et de repos. Le soir, ils rentreront dans Paris par quelqu'une de ces grandes artères des faubourgs, à pied, comme ils sont venus, le père portant sur son épaule le petit dernier, dont la tête ballotte de sommeil, la mère tirant par la main les aînés, qui pleurent de fatigue, tous harassés, rouges, en sueur, mais ayant oublié pendant quelques heures le propriétaire qui réclame son terme, le boulanger qui refusera demain de faire crédit, et convaincus qu'ils ont passé une bonne journée.

Cette passion que les êtres les plus misérables, parfois les plus dégradés, éprouvent pour la campagne été très bien rendue par l'auteur de *la Chanson des gueux*, M. Richepin, dans une pièce de vers que je m'enhardirai à citer, en demandant pardon en mon nom, sinon au sien, de quelques mots assurément peu familiers aux lecteurs de la *Revue*:

Les voyous les plus noirs sont fous de la campagne.
L'hiver, ils vivent dans Paris, ainsi qu'au bagne,
Captifs. La liberté pour eux, c'est le printemps.
Aussi, lorsque l'hiver les lâche, ils sont contens.
Pour recevoir avril, plus d'un se débarbouille,
Et le nouveau soleil illumine l'arsouille.
Il va droit devant lui, rêveur, sans savoir où,
Gambadant comme un chien et chantant comme un fou,
Rien qu'à voir les talus, les fossés et les buttes.
C'est là que, tout gamin, il faisait des culbutes.
C'est là, les soirs d'été, qu'il se gavait de flan.
C'est là qu'il enleva son premier cerf-volant.
C'est là qu'il vint un jour avec Jeanne, la sienne,
Du temps qu'elle portait un tablier d'indienne.
C'est là qu'en rougissant ils s'assirent très las
Et que leur amour frais fleurit comme un lilas.
Or l'on a beau depuis avoir oublié Jeanne,
Vivre comme un cochon, s'abrutir comme un âne,
Après tout, on n'est pas un sans-cœur, n'est-ce pas?
Et le méchant vaurien retrouve à chaque pas
Un nid de souvenirs qui chante dans son âme.

. . . . . .

Ainsi le rossignol n'a qu'à chanter, sa voix
Fait taire autour de lui tous les oiseaux des bois.
Ainsi le doux passé, plein de mélancolie,
Fait taire le présent de l'arsouille. Il oublie...

Et sans honte de sa faiblesse, sans scrupule,
Sans penser qu'on pourrait le trouver ridicule,
Il pleure doucement, l'arsouille, et dans ses yeux,
Ces pleurs inattendus sont plus délicieux
Que si dans une fleur du soleil embrasée
Un oiseau déposait des gouttes de rosée.

Un plaisir que le peuple de Paris goûte non moins que la campagne, c'est le théâtre. J'oserai affirmer qu'il n'y a pas un ouvrier qui ne s'accorde ce plaisir deux ou trois fois par an. Aussi tous les faubourgs de Paris, Belleville, La Villette, Montmartre, Les Batignolles, Grenelle, Montparnasse, les Gobelins, d'autres encore ont-ils leurs salles de spectacle où s'entasse chaque soir un public enthousiaste, à la fois intelligent et naïf. Chassé des théâtres de l'ancien boulevard du crime par l'opérette ou la féerie, le drame s'y est réfugié, car le drame est la passion du peuple. Il faut voir quelles larmes sincères des femmes en bonnet versent sur les malheurs de l'héroïne, avec quels applaudissemens frénétiques des hommes en blouse saluent la punition du traître et la réhabilitation de l'innocence. Aussi est-ce grande fête pour le peuple lorsque les premiers théâtres de Paris ouvrent gratuitement leurs portes et que nos meilleurs acteurs se font honneur de déployer leur art devant lui. Mais c'est encore le drame qu'ils préfèrent, et j'ai été frappé de voir, à la représentation donnée par le Théâtre-Français dans l'après-midi du 14 juillet, avec quelle attention passionnée les péripéties du *Cid* (qui n'est qu'un sublime mélodrame) étaient suivies par un public manifestement anxieux de savoir si Rodrigue finirait par épouser Chimène. Il y a là même, au point de vue politique, un moyen d'action singulièrement puissant sur les imaginations populaires. On l'a bien vu en 1848, quand un refrain tiré des *Girondins* est devenu le chant révolutionnaire. Les drames militaires d'autrefois où le petit caporal jouait un si grand rôle n'ont pas été non plus étrangers à la réaction napoléonienne. Aussi l'esprit de parti s'est-il emparé de cette arme, et dans presque tous ces drames historiques les crimes de la monarchie ou les intrigues des jésuites jouent le plus grand rôle. Beaucoup d'ouvriers ne connaissent l'histoire de Louis XV que par *Latude, ou Trente-cinq Ans de captivité,* sans savoir que sous son règne la Corse et la Lorraine ont été ajoutées à la France.

Le drame rencontre cependant depuis quelques années dans les quartiers populeux une redoutable concurrence : celle des cafés-concerts. L'attrait de ces cafés, c'est que généralement on n'a rien à payer pour y entrer, et que le bénéfice du patron consiste à faire payer plus cher au consommateur quelque exécrable boisson. Cependant le succès de ces guinguettes musicales est dû en grande partie à l'empressement avec lequel le public élégant s'est porté

à celles des Champs-Élysées. La contagion est rapide en effet de haut en bas, surtout par l'exemple des femmes. La marchande de mode va où va sa riche cliente ; les demoiselles de magasin vont où va la marchande de modes, et les jeunes filles au sortir de l'école vont où les mènent leurs sœurs demoiselles de magasin. Ba-ta-clan et les Folies-Belleville ne seraient pas aussi fréquentés si le Café des Ambassadeurs ou l'Alcazar d'été étaient déserts. C'est le même répertoire, aussi grossier, aussi bête, qu'on applaudit dans tous ces établissemens; mais dans les cabarets-concerts (pour les appeler par leur véritable nom), la voix des chanteuses est plus ignoble, le geste plus accentué, la pantomime plus expressive. Aussi la foule entre-t-elle plus facilement dans un état de surexcitation qui se traduit par des chants et par des trépignemens. Cette surexcitation est encore entretenue par les allées et venues des femmes, qui dans beaucoup de ces bouges font le service et qui, sous la lumière criarde du gaz ou dans les coins obscurs, circulent avec leurs corsages échancrés dans les rangs d'un public pressé. On sent que la débauche bouillonne et que l'orgie éclaterait peut-être si la présence du garde municipal impassible qui stationne à la porte n'en contenait l'explosion. Et cependant on voit souvent aussi des ouvriers honnêtes, laborieux, venir en famille avec leurs femmes et leurs enfans se donner la récréation de ce spectacle malsain. Un soir (c'était dans un café-concert situé aux environs de la Bastille), je vis entrer ainsi un ménage accompagné d'une petite fille qui pouvait avoir environ dix ans et qui traînait péniblement à l'aide de béquilles ses jambes atrophiées. Les mains noircies de l'homme indiquaient des habitudes de travail ; une alliance passée au doigt de la femme ontrait qu'elle était une véritable mère de famille. Tous deux prenaient grand soin de la petite infirme et l'assirent avec précaution sur une chaise, en mettant ses béquilles à sa portée. A ce moment, la chanteuse faisait précisément retentir de sa voix la plus ignoble son refrain le plus grossier. L'enfant, joyeuse, applaudissait de toute la force de ses petites mains, et ses parens semblaient ravis du plaisir qu'ils lui voyaient prendre.

On peut penser ce que la fréquentation de pareils spectacles émousse de sentimens délicats et combien il se loge ainsi dans les jeunes mémoires de refrains vulgaires. Quoi d'étonnant si la chanson populaire a singulièrement baissé depuis le temps d'Émile Debraux et de Béranger? Veut-on savoir les titres de celles qui sont devenues populaires depuis quelques années et dont M. Denis Poulot va nous donner la liste : *la Noce à Montreuil, le Piqueton, le Gaudriole, le P'tit Bleu...* Je m'arrête dans cette énumération attristante, qu'il serait facile de prolonger indéfiniment. Ne pourrait-on pas dire, en modifiant un peu le proverbe : « Dis-moi ce que

tu chantes, je te dirai ce que tu es ? » et la popularité de ces refrains vulgaires n'ouvre-t-elle pas un triste jour sur les mœurs de ceux qui les adoptent? Cependant cette déplorable école des cabarets-concerts n'a pas réussi à détruire complètement ce vieux goût du peuple parisien pour la romance sentimentale. Les échos en retentissent même dans les milieux les plus dégradés, et la Goualeuse d'Eugène Suë, cette chanteuse de tapis-francs, qui fait applaudir ses refrains langoureux par un public de voleurs, est un type encore plus vrai qu'on ne serait tenté de le croire. Un soir que j'avais pénétré, en solide compagnie, dans un cabaret notoirement mal fréquenté, où notre présence introduisit sur-le-champ une certaine gêne, un des hommes attablés autour de nous, s'écria d'un ton d'autorité : « Silence pour la chanteuse ! » Une femme se leva, en effet, et d'une voix éraillée entonna sur un air traînant une romance où il était question d'amour, de fraternité, et dont j'ai retenu ce vers :

Jésus l'a dit : Tous les hommes sont frères.

C'était même un singulier contraste que d'entendre ce nom sacré prononcé par une pareille créature, dans un pareil lieu. Nous partîmes cependant avant le dernier couplet, car peut-être n'aurait-il pas été prudent à la longue de mettre cette fraternité à l'épreuve.

Je ne sais trop si, dans cette énumération des plaisirs populaires, il faut, après la campagne et le théâtre, parler aussi des arts. Les Parisiens ne sont pas très bien doués, en effet, sous ce rapport et ils n'ont pas cette compréhension, cette sensibilité, ce don naturel qui caractérisent certains peuples du Midi ou du Nord. Les sociétés musicales, orphéons ou fanfares, sont loin, par exemple, de tenir dans la vie du peuple de Paris la place qu'elles tiennent en Allemagne, et leurs exhibitions ne sont pas toujours heureuses. Cependant son éducation a fait quelques progrès, et l'institution des concerts populaires a contribué, entre autres, à familiariser un public très modeste avec des chefs-d'œuvre dont il ne soupçonnait pas l'existence, en lui procurant un honnête emploi de ses après-midi du dimanche. C'est à ce point de vue une institution qui, dût-elle rabaisser un peu le niveau de l'exécution musicale, mérite encouragement, n'en déplaise aux raffinés qui croient que les jouissances de l'art peuvent demeurer, comme autrefois, le privilège d'une aristocratie. Mais on aura beau faire, l'instinct n'y est pas; le peuple de Paris n'est pas né musicien. En revanche, il a un goût prononcé pour la peinture; il suffit pour s'en convaincre de visiter un jour gratuit l'exposition annuelle des Champs-Elysées. C'est à peine si l'on peut se mouvoir au milieu de la cohue qui

tourbillonne autour de vous et qui donne bruyamment cours à ses impressions. Le public du dimanche a des préférences où le sentiment artistique entre pour peu de chose; il demeurera froid devant une belle allégorie comme celle de M. Baudry, à laquelle il ne comprendra rien. Les tableaux religieux ne l'attireront guère, c'est une langue qu'il ne comprend plus. Mais il se passionnera pour des tableaux qui représentent des scènes militaires de la dernière guerre et qui font vibrer chez lui la fibre patriotique, un peu détendue, cependant, depuis quelques années, ou bien il se pâmera d'aise devant la reproduction fidèle des scènes qui lui sont familières. « Comme c'est ça! » s'écrie-t-il devant une toile représentant quelque épisode de sa vie quotidienne, une querelle de ménage ou une noce bourgeoise. Cependant, il n'aime point le laid; son sens fin en est choqué, et il préfère ce qui séduit les yeux, même aux dépens du naturel. L'année dernière, je ne sais quel journal avait distribué dans les rues, en prime gratuite, une gravure qui représentait une jeune fille caressant deux colombes dans un nid, avec cette légende : *le Premier Amour*. Dans nombre de pauvres ménages, j'ai retrouvé cette gravure, fichée aux murs avec quatre épingles, et rarement j'y ai vu ces stupides et immondes caricatures qui, depuis la suppression de la loi sur le colportage, s'étalent à la vitrine des kiosques. Le peuple de Paris n'est pas *naturaliste* et il conserve, en dépit des circonstances, un certain sens de l'idéal que toutes les grossièretés de sa vie ne parviennent pas à détruire.

Ce sens de l'idéal devrait, à ce qu'il semble, contribuer à entretenir les croyances religieuses dans la population parisienne. L'histoire de cette population nous apprend, en effet, que, loin d'être, comme on le dit parfois, sceptique et légère dans ces matières, elle a toujours été, au contraire, profondément remuée par les questions religieuses. Au temps où la croyance était universelle, elle allait, — les souvenirs de la ligue en font foi, — jusqu'à se signaler par son fanatisme. Dans les siècles suivans, elle a pris part avec passion aux querelles des jésuites et des jansénistes. Alors que déjà l'incrédulité était de mode dans l'aristocratie et gagnait la classe bourgeoise, le peuple de Paris ajoutait encore foi aux prétendus miracles du cimetière de Saint-Médard. Le grand mouvement d'impiété et de destruction religieuse qui accompagna l'explosion de 89 fut plutôt le fait des rhéteurs arrivés au pouvoir que celui du peuple lui-même, et les prêtres insermentés avaient conservé des fidèles jusque dans la classe la plus humble. Plus tard, la restauration du culte public fut vue par lui avec faveur, et les grandes cérémonies religieuses qui suivirent la signature du concordat, la venue du pape à Paris, le sacre de Napoléon, qui excitaient quelque ombrage dans la classe bourgeoise, furent saluées

avec joie et faveur par la masse populaire. Peu à peu cependant l'église catholique a perdu l'influence qu'elle exerçait sur cette masse, et, à le prendre dans sa généralité, le peuple parisien a passé vis-à-vis d'elle de l'attachement à l'indifférence et de l'indifférence à l'hostilité déclarée dont nous sommes aujourd'hui témoins. Quelles sont les causes de ce changement? Elles sont multiples, sans doute, et les rechercher toutes m'emmènerait trop loin de mon sujet. Mais il m'est impossible de ne pas signaler l'opinion, aujourd'hui arrêtée chez la plupart des ouvriers de Paris, que l'église est leur ennemie. Ils ont oublié qu'elle a été pendant des siècles la dispensatrice de l'instruction comme de la charité, et que longtemps elle a constitué seule un corps démocratique où fréquemment on arrivait, sans naissance, aux plus hautes dignités et même à la plus haute de toutes. Ils ne se souviennent plus aujourd'hui que de ses alliances trop étroites avec des gouvernemens devenus impopulaires dont elle paie cher la dangereuse protection. Peut-être faut-il ajouter que les maladresses de certains défenseurs de l'église ne sont pas étrangères à ce résultat. Mais, quoi qu'il en soit des causes, la majorité du peuple voit dans l'église l'adversaire de ses progrès, de ses ambitions, et c'est cela qu'il ne lui pardonne pas.

Sans doute, il ne faut point prendre pour l'expression du véritable sentiment populaire les déclamations que certains énergumènes font entendre dans les réunions publiques. Ceux qu'animent vis-à-vis de l'église catholique les sentimens d'une haine aussi vigoureuse ne constituent dans le sein du peuple qu'une minorité. Mais il ne faut pas non plus prendre pour la majorité cette autre minorité courageuse qui demeure fidèle aux traditions du culte. Cette minorité existe sans doute et elle est assez nombreuse pour qu'on en puisse constater l'existence dans tous les quartiers de Paris. Il suffit pour cela de passer quelques instans dans une de ces humbles églises de faubourg où l'on ne va guère et dont la pauvreté contraste avec le luxe des nôtres. Parfois, durant ces heures de la journée où l'église est déserte, silencieuse, où aucun office n'attire les fidèles, on voit entrer une petite ouvrière, preste et pimpante, qui marche d'un pas léger. Elle s'arrête devant l'autel de la Vierge, et posant à côté d'elle le paquet de linge ou le carton de modes qu'elle porte à son bras, elle s'agenouille la tête dans ses mains, puis au bout de quelques instans, elle se relève et, reprenant son paquet, elle s'en va aussi lestement qu'elle est entrée. Parfois, c'est une vieille femme qui, roulant entre ses doigts les grains de son chapelet, attend pour s'en aller d'avoir vu brûler jusqu'au bout le cierge qu'elle a fait allumer. Parfois, mais plus rarement, un homme dont l'allure un peu lourde trahira au premier abord l'origine paysanne fera respectueusement le tour de l'église et ne

s'en ira pas sans avoir fait devant l'autel une génuflexion et un signe de croix. Un jour, je me souviens d'avoir remarqué une femme jeune encore, au teint pâle, à l'œil cave, à la démarche chancelante, qui était manifestement arrivée au dernier degré de la phtisie. Debout contre la grille d'une chapelle latérale, elle joignait convulsivement ses mains amaigries et tournait vers l'autel un regard de supplication. Que demandait-elle? était-ce la résignation ou l'espérance? Ardente en tout cas était sa prière, car je voyais de loin le mouvement de ses lèvres, et tout en la regardant je me demandais si ceux qui accablent sa foi de railleries grossières avaient quelques paroles à lui dire qui pussent lui en tenir lieu.

Ce ne sont pas seulement des individus isolés que l'on rencontre à Paris dans les églises. Certaines solennités religieuses, les cérémonies de la semaine sainte et celles du jour de Pâques, l'ouverture et la clôture du mois de Marie, y attirent encore, dans les quartiers populaires, une foule considérable. Je voudrais même, soit dit à ce propos, voir disparaître de nos églises parisiennes certains usages qui me paraissent contraires au principe de l'égalité chrétienne. Passe pour les chaises, qui, étant un service rendu, méritent rémunération et constituent même dans certaines paroisses riches un assez gros revenu qui profite à d'autres; mais à quoi bon cette barrière contraire non-seulement à l'esprit mais à la lettre de l'évangile, qui entoure la nef et semble faite pour écarter le pauvre de Dieu? Ne devrait-on pas au contraire, comme en Italie, entourer les piliers de bancs de bois qui serviraient à tous? Ce n'est pas non plus sans regret que j'ai vu afficher à la porte de certaines églises cet avis à la stricte exécution duquel on ne tient heureusement pas la main : *Défense d'entrer avec des paquets ou paniers*. A quel moment veut-on que la ménagère entre à l'église si ce n'est au moment où elle va faire ses provisions pour son dîner? On ne saurait trop éviter tout ce qui donne à l'église, la maison de tous, l'air d'un lieu aristocratique. Le peuple n'est que trop disposé à ne pas y entrer. Il ne faut pas, en effet, que cette foule dont je parlais tout à l'heure fasse illlusion. Qu'est-ce que deux ou trois mille personnes remplissant une église, auprès de la population de tout un quartier dont les trois quarts n'y mettent jamais les pieds. Entre ces deux minorités, l'une haineuse, l'autre fidèle, il existe une masse nombreuse qui vis-à-vis de toute croyance religieuse vit dans l'indifférence et dans la nuit, tout entière au souci de son pain quotidien ou de ses plaisirs. Sans doute, dans une certaine mesure, il en a toujours été et il en sera toujours de même. Mais le fait nouveau est celui-ci : autrefois cette population, indifférente sans être hostile, donnait du moins accès à la religion dans quelques circonstances de sa vie : le baptême, la première communion, le

mariage et la mort. Aujourd'hui, dans ces mêmes circonstances, elle tend de plus en plus à l'en bannir.

Il n'existe aucune statistique religieuse de la ville de Paris permettant de dire avec certitude si le nombre des baptêmes et des mariages religieux augmente ou diminue par rapport aux naissances et aux mariages civils. Mais sur la question de la première communion voici quelques renseignemens que j'ai recueillis par moi-même. Autrefois il était infiniment rare que toute éducation scolaire ne se terminât pas par la première communion. Aujourd'hui et par une conséquence naturelle du grand mouvement d'enseignement laïque, le nombre des enfans qui font leur première communion va en diminuant. La proportion par rapport au nombre total de ceux qui sont inscrits aux écoles varie dans les paroisses populaires des deux tiers aux trois quarts, et cette proportion doit paraître encore considérable à qui sait les mesures de toute sorte adoptées de concert entre toutes les autorités pour détourner les parens de faire faire aux enfans leur première communion, depuis les entraves des règlemens scolaires, jusqu'aux secours d'habillemens, autrefois accordés, aujourd'hui refusés dans plusieurs arrondissemens aux parens nécessiteux. Quant à l'intervention de l'église au moment de la mort, le bulletin de statistique municipal publie depuis quelques mois un renseignement instructif. Sur 27,427 inhumations qui ont eu lieu à Paris en six mois (sans compter les mort-nés), 5,020 n'ont été précédées d'aucune cérémonie religieuse. C'est déjà une proportion considérable. Mais la répartition des enterremens civils par classe et par arrondissement est, au point du vue qui nous occupe, plus démonstrative encore. Dans les quatre premières classes, qui sont celles des enterremens aristocratiques, il est infiniment rare de compter un enterrement civil. Dans la neuvième, au contraire, qui comprend les inhumations gratuites, la proportion des enterremens civils dépasse la moitié (1). Même signification dans la répartition par arrondissement. A Passy, dans l'arrondissement de l'Élysée, quartiers riches par excellence, la proportion des enterremens civils (tous compris dans les cinq dernières classes), ne dépasse pas 7 ou 8 pour 100. Dans le xxe arrondissement, au contraire, Belleville, Ménilmontant, Charonne, cette proportion s'élève à 35 pour 100. Qui oserait dire qu'il en fût de même il y a trente ans? Certaines personnes me reprocheront peut-être d'appeler l'attention sur ces faits, mais à mon avis il n'y a pire danger que de se dissimuler la vérité. Or il ne faut pas méconnaître que l'irréligion fait des progrès croissans dans le peuple de Paris. L'histoire de ces progrès est parfois écrite sur les

(1) Il est vrai que dans cette classe sont comprises également presque toutes les inhumations de mort-nés, qui ne donnent lieu à aucune cérémonie religieuse.

murs de quelque intérieur populaire. Il est rare de ne pas trouver dans ces intérieurs un crucifix, un bénitier, un tableau de première communion : ce sont les souvenirs d'autrefois, la femme n'a pas voulu qu'on les jetât. A côté, est accrochée une gravure enluminée qui représente un curé attablé ou un moine en état d'ivresse ; c'est la profession de foi du mari. Dans vingt ans, aux murailles de l'intérieur du fils ou de la fille la gravure sera encore suspendue, mais il n'y aura peut-être plus de crucifix, et il y a des gens qui s'en réjouissent!

Cette haine ou cette indifférence hostile ne s'en prennent-elles qu'à l'église catholique, ou s'adressent-elles au fond même de la doctrine chrétienne? M. Corbon qui, dans son livre sur *le Secret du peuple de Paris*, à consacré plusieurs chapitres très intéressans à la religion du peuple, soutenait que non, il y a dix-huit ans. Tout en proclamant, au-delà même de ce qui est exact, que l'église catholique a perdu son influence sur les âmes, il affirmait que le peuple de Paris est spiritualiste, qu'il croit en Dieu et même « que son délaissement de l'église et sa préoccupation à peu près exclusive du salut commun sur terre n'ont pas le moins du monde altéré son sentiment chrétien. » M. Corbon écrirait-il encore ces lignes aujourd'hui? je ne le crois pas, car il n'a pas reproduit cette affirmation à la tribune du sénat dans son discours en faveur de l'enseignement laïque. S'il l'avait fait, son collègue M. Tolain n'aurait pas manqué de le démentir, et il aurait sans doute enveloppé Dieu dans la diatribe dirigée par lui contre la doctrine et même contre la charité chrétiennes. Il aurait eu raison dans son démenti, car j'ai vu naguère, pendant la période électorale, une réunion de six mille personnes se pâmer de rire à ce lazzi d'un orateur: « Que le bon Dieu avait fini par trouver une majorité de six voix dans le sénat. » Cependant une portion peu nombreuse (en France du moins) mais très respectable de l'église chrétienne, croit comme croyait autrefois M. Corbon, à ce christianisme latent de la population parisienne et, très légitimement, elle s'efforce de transformer ces sentimens confus en une adhésion expresse à sa doctrine. Depuis les événemens de la guerre, la propagande protestante est très active à Paris et multiplie ses conférences religieuses. Ces conférences ont commencé au lendemain de nos malheurs, sous les auspices d'un citoyen anglais auquel on doit savoir d'autant plus gré de sa sollicitude pour notre pays que son zèle apostolique aurait trouvé large matière à s'exercer dans les quartiers pauvres de Londres. Son activité a multiplié dans Paris les centres de réunions religieuses auxquelles on s'efforce non sans succès d'attirer les ouvriers. J'ai assisté parfois à ces réunions et deux choses m'ont frappé : l'attention respectueuse de l'auditoire et sa complète indifférence. On dirait de l'eau coulant sur du marbre. Je me souviens

entre autres d'avoir admiré (c'était, il est vrai, il y a quelques années) la gravité avec laquelle une assemblée assez nombreuse réunie dans une salle de café-concert écoutait l'homélie d'un orateur anglais dont il fallait lui traduire les paroles, phrase par phrase. Ce peuple gouailleur a toujours l'oreille ouverte à qui lui parle sérieusement. Mais il a aujourd'hui créance dure, en matière religieuse du moins, et je serais bien étonné si la semence avait levé dans les cœurs des ouvriers auxquels s'adressait la conférence.

Sans doute l'éloquence de tel ou tel prédicateur pourra réunir autour de lui, comme autour de M. le pasteur Bersier, à Montmartre, un petit troupeau de fidèles qui viendront demander des émotions religieuses à sa parole et des conseils spirituels à sa charité. Mais de là à hériter de la clientèle catholique (et ce n'est à rien moins que prétend l'œuvre de M. Mac-Call), il y a singulièrement loin, et je doute fort pour ma part que ses recrues figurent en nombre appréciable sur le prochain dénombrement de la population parisienne. Cependant les écoles enfantines protestantes pourront rendre quelques services; car moins suspectes que les écoles congréganistes, elles recevront parfois des enfans que leurs parens ne voudraient pas confier aux sœurs, et continueront à leur donner ce pur et solide enseignement de la morale chrétienne dont l'influence est si grande sur l'enfance. Visitant un dimanche à Clichy une immonde cité de chiffonniers, où des enfans demi-nus grouillaient dans la boue, je fus surpris de voir, assises sur le pas d'une porte, deux petites filles bien lavées et proprement mises, dont la plus grande faisait réciter une leçon à l'autre. Je leur pris des mains le livre qu'elles tenaient et leur adressai quelques questions. Ces deux petites filles fréquentaient une école protestante située sur la route de la Révolte, et ce livre était l'Évangile.

Si le peuple de Paris échappe de plus en plus à l'église catholique, s'il demeure sourd à la propagande protestante, quelle est donc sa religion, ou, pour poser la question véritable, le peuple de Paris n'a-t-il donc point de religion? Si l'on entend par religion un symbole arrêté, une adhésion formelle à des dogmes surnaturels, non, il faut le reconnaître, le peuple de Paris, pris dans sa généralité, n'a point de religion. Mais si l'on pousse la complaisance jusqu'à entendre seulement par ce mot un ensemble de croyances vagues, d'aspirations désintéressées et d'espérances confuses, la religion du peuple de Paris est celle que M. Corbon a appelée la croyance au salut commun sur la terre, c'est la religion du *progrès,* mot que le peuple n'entend point au sens vulgaire auquel nous l'entendons tous, mais auquel il attache une sorte de signification mystique. Le peuple croit à une amélioration terrestre de la condition humaine en général, à l'ennoblissement de

la sienne en particulier, et il renouvelle par là sans s'en douter la croyance au *millenium* qui fut si forte dans les premiers siècles de l'église. Ses orateurs commencent même dans les réunions à employer, pour désigner cette doctrine, le mot d'*évolution*, qu'ils empruntent à la langue scientifique sans en bien savoir l'origine, et que les sages opposent à la révolution, le premier terme impliquant un progrès lent, le second l'emploi des moyens violens. On aurait tort de croire que cette doctrine implique seulement dans la pensée du peuple une amélioration de sa condition matérielle, que c'est un rêve de bien-être et de molles jouissances. Par là il traduit aussi une espérance plus générale et plus noble : la disparition de la souffrance, l'avénement de la justice, le règne de la fraternité. Mais lorsque de la confusion de sa pensée et de son vocabulaire se dégage l'affirmation précise de quelque doctrine philosophique, ce n'est plus le déisme ou le spiritualisme : ce sont là doctrines démodées, bonnes pour ce que la génération nouvelle appelle irrévérencieusement les *vieilles barbes* ou les *bénisseurs*, c'est toujours le matérialisme, et je ne sais quelle association populaire traduisait naguère avec fidélité cette situation, en annonçant par la voie des journaux qu'elle transformait son titre de groupe de la libre pensée en groupe matérialiste du XIe arrondissement.

Bien hardi qui pourrait prédire l'influence qu'à la longue cette transformation profonde de ses croyances exercera sur la vie morale de la population parisienne. Il faut avoir l'esprit singulièrement prévenu pour méconnaître qu'à tout le moins et jusqu'à ce jour, la religion a toujours été pour les hommes un frein nécessaire et une illusion consolante. Quel sera l'avenir d'un peuple chez lequel ses docteurs et ses maîtres s'efforcent de détruire à la fois le frein et l'illusion? L'avenir, il n'appartient à personne d'en parler avec assurance; mais qui a cherché consciencieusement à se rendre compte des choses a peut-être le droit de parler du présent. Or il n'est pas niable que, depuis un certain nombre d'années déjà, on ne commence à entrevoir les conséquences inséparables de cette incrédulité croissante. Je ne parle pas de ce qu'a d'ironique et de désolant une doctrine qui parle de progrès à ces misérables dont nous avons étudié les tristes conditions d'existence et qui limite leurs espérances à une évolution terrestre. N'est-il pas à craindre qu'ils ne s'aperçoivent un jour que, pour eux du moins, le progrès est un mirage, l'évolution un vain mot, et qu'ils ne soient saisis d'une immense colère de s'être ainsi laissé duper? Mais, laissant de côté ces considérations qui ont bien leur valeur, ne parlons que de ce qui concerne leur moralité. Il n'est pas vrai, n'en déplaise aux orateurs de cirque, que les peuples avancent d'autant plus dans la morale qu'ils s'éloignent davantage de la religion. L'histoire enseigne au contraire que, chez les peuples qui

ont cessé de croire à leurs symboles même entachés d'erreur, la désorganisation morale a marché de pair avec les progrès de l'incrédulité. Tant il est vrai que les principes d'une morale abstraite et sans sanction ont peu de prise sur l'humanité! Or tous ceux qui ont étudié de près, depuis un certain nombre d'années, l'état moral du peuple de Paris, ont reconnu chez lui les symptômes de cette désorganisation. Sans doute, on trouve encore sous plus d'un humble toit, chez les femmes surtout, d'admirables exemples de courage de résignation, de dévoûment, et il y a telle de ces femmes à la cheville de laquelle ne vont pas toutes nos saintetés mondaines. Sans doute, on rencontre souvent aussi des ménages d'ouvriers qui, vivant sans peine des produits d'un travail assuré, mènent une vie régulière, élevant bien leurs enfans et n'ont, sous le rapport de l'honnêteté, à recevoir des leçons de personne. Mais, à côté de ces exemples, combien d'hommes vivant dans la débauche, combien de filles mères, combien de femmes se livrant à la prostitution, combien de misérables en tirant parti! quel développement de la criminalité! Et encore, chez ceux-là même qui ne sont pas personnellement livrés à l'inconduite, combien de complicités, combien de tolérances, combien d'indifférence morale! Je ne donne aucun chiffre, parce que je reviendrai plus tard en détail sur ces tristes sujets; mais il y a là comme une marée montante dont il ne faut pas se dissimuler les progrès, et le seul étonnement qu'on doive éprouver, c'est que le mal ne soit pas plus profond et plus étendu encore.

Ce malheureux peuple de Paris est en quelque sorte livré sans défense à toutes les tentations en même temps que ceux qui s'adressent à lui ne s'appliquent qu'à troubler ses idées, à échauffer ses passions ou à exploiter ses vices. Arrêtez-vous à la devanture de quelqu'un de ces petits libraires qui, dans les quartiers populaires, font commerce de journaux, de livres et de gravures; qu'y trouverez-vous? Des feuilles révolutionnaires qui exagèrent aux yeux du peuple les souffrances de sa condition et lui persuadent que ses souffrances sont le fait des exploiteurs; des chansons ignobles, des images lubriques, des caricatures obscènes. Achetez pour un sou ce que vend ce crieur. Si ce n'est pas le premier numéro d'un journal qui s'efforce d'affriander ses lecteurs en leur offrant quelque feuilleton graveleux, ce sera *la Misère*, par Louise Michel, c'est-à-dire l'histoire d'un martyr de la commune, dont la femme et la fille sont livrées aux embûches de la police des mœurs soudoyée par un grand seigneur et un prêtre. Entrez dans ce café, une chanteuse en maillot, aux épaules nues, y fait retentir une chanson ordurière; promenez-vous sur ce boulevard qui borde un quartier

ouvrier; derrière les carreaux dépolis de ces nombreuses maisons à la façade brillamment illuminée, vous entendrez retentir de la musique et des chants. Approchez-vous de ce réverbère; ce colporteur fera passer sous vos yeux une photographie obscène ou fourrera dans votre poche une publication immonde. Ajoutez à cela que la police, découragée par des attaques incessantes, commence à être débordée dans son œuvre de défense sociale, et vous finirez par être étonné qu'il y ait encore dans le peuple autant de braves garçons et d'honnêtes filles qui résistent à ces provocations incessantes. Pour moi, sans illusion, j'ose le dire, sur ces couches profondes de la population parisiennne où je me suis efforcé de pénétrer, je ne crains pas cependant d'affirmer qu'aucune grande agglomération urbaine aussi fortement travaillée, aussi faiblement défendue, ne résisterait mieux à la corruption et ne continuerait peut-être à cacher dans son sein autant d'humbles vertus.

A ces vices qui sont ceux du peuple et dont la fortune ne préserve pas toujours, il faut ajouter, si l'on veut se rendre compte de l'état moral des classes indigentes, ceux qui sont particuliers à la misère. Celui qui vit en partie de charité a presque toujours une tendance à se reposer de plus en plus sur l'assistance qu'on lui fournit et à compter de moins en moins sur son travail. S'il est inscrit au bureau de bienfaisance ou si quelque société privée lui vient en aide, les secours qu'il touche deviennent un droit, une rente et il s'habitue peu à peu à préférer l'aumône au salaire. De plus, à moins qu'il ne soit doué d'une conscience bien rare, il sera toujours disposé à exagérer ses besoins et à dissimuler ses ressources pour augmenter l'intérêt qu'il inspire. Ceux qui font métier de pratiquer la mendicité épistolaire déploient même en ce genre d'inventions une fertilité d'imagination qui leur fait honneur. En un mot, la paresse et le mensonge sont les deux vices habituels de la misère, lors même, ce qui est assez souvent le cas, qu'elle n'a pas pour cause première l'inconduite. Aussi ne faut-il pas s'étonner d'entendre ceux qui sont en relations habituelles avec les indigens non par vocation, mais par profession, vous dire avec impatience : « Les pauvres ne sont pas intéressans ! » Sans doute les pauvres ne sont pas intéressans, mais c'est précisément à cause de cela qu'ils le sont davantage. Ce qui est profondément triste dans la misère, ce n'est pas tant les souffrances qu'elle occasionne, c'est la corruption qu'elle engendre. Heureusement, serai-je presque tenté de dire, chacun souffre ici-bas, le riche comme le pauvre, le pauvre sans doute plus souvent et plus brutalement que le riche, le riche parfois avec des raffinemens de sensibilité qui sont inconnus au pauvre, et c'est par là que, dans une certaine mesure, l'égalité se rétablit. Mais le pauvre est exposé

à des tentations qui sont inconnues au riche, et c'est là surtout que l'inégalité se retrouve. Aussi le problème de l'inégalité des conditions n'est-il rien auprès de celui de l'inégalité des tentations. A ce problème on ne peut répondre que par la foi en une justice plus parfaite que la nôtre, auprès de laquelle les défaillances de la misère trouveront une indulgence qu'elles devraient d'abord rencontrer chez nous. Aussi mes jugemens paraîtront-ils peut-être à quelques-uns d'une morale un peu relâchée; mais à ceux-là je me permettrai de citer en terminant les paroles d'une femme dont on ne s'étonnera pas de retrouver deux fois le nom dans une étude consacrée aux classes populaires, de la sœur Rosalie. Lorsqu'elle remarquait chez les pieuses compagnes qui l'assistaient dans son œuvre quelque découragement, lorsqu'elle sentait leur zèle refroidi par les mécomptes dont étaient trop souvent payées leur charité et la sienne : « O mes enfans, leur disait-elle, n'accusez pas trop les pauvres. C'est leur faute, dit le monde; ils sont lâches, ils sont inintelligens, ils sont vicieux, ils sont paresseux. C'est avec de telles paroles qu'on se dispense du devoir si strict de la charité. Si nous avions passé par les épreuves de ces pauvres gens, si notre enfance avait grandi, comme la leur, loin de toute inspiration chrétienne, nous serions peut-être loin de les valoir, car les vertus qui nous sont si faciles coûtent à leur indigence de lourds et perpétuels sacrifices, et, pour ne pas mal faire, ils ne sont pas obligés de résister seulement à l'attrait du plaisir, mais à la tyrannie du besoin. Dieu nous rendra responsables de ces fautes que nous reprochons si sévèrement aux pauvres, de leur envie, de leurs mauvaises dispositions contre la société. Il dépend de vous seuls de leur faire bénir vos privilèges et aimer votre supériorité; qu'ils vous trouvent plus affectueux, plus serviables à mesure que vous êtes plus intelligens et plus riches. Ils vous tiendront compte du chemin que vous aurez parcouru pour vous rapprocher d'eux et trouveront un motif de reconnaissance et non d'hostilité dans la distance qui vous sépare. Souvenez-vous que le pauvre est encore plus sensible aux bons procédés qu'aux secours et qu'un des plus grands moyens d'action sur lui, c'est la considération qu'on lui témoigne. » Et elle ajoutait cette belle parole qui semble inspirée du souffle même de l'Évangile : « Mes enfans, haïssez le péché, mais aimez les pauvres. »

Il ne nous a pas fallu moins de deux études pour constater les conditions matérielles et morales où vit la misère. Nous consacrerons les suivantes à rechercher quelles sont les causes de cette misère et, dans une certaine mesure, les remèdes.

OTHENIN D'HAUSSONVILLE.

RONALD ET MISETTE

I.

Lui, Ronald, avait dix-sept ans; elle, Misette, en avait quinze. C'étaient deux pauvres petites épaves sur l'océan du monde. Le père de Ronald, lord Hawksley, vint s'échouer à Ustaritz, en plein pays basque, l'année même de la guerre. Il ne vécut pas longtemps. Veuf de sa seconde femme, la mère de Ronald, miné par la phtisie, il mourut au bout de six mois, laissant son fils aux soins de « monsieur le prêtre » d'Ustaritz, l'abbé Argainarats. Le fils aîné, Robert, étudiait là-bas, à Oxford. La famille ne s'occupa guère du cadet. Elle se contenta de servir une pension convenable, et tout fut dit.

Quelques Parisiens doivent se souvenir encore de la mère de Misette, cette jolie Raymonde, qui joua aux Variétés; elle y créa la troisième esclave dans *la Belle Hélène*. Son rôle n'était pas long : une réplique. Mais comme elle disait cette réplique-là! Sa fortune fut faite du coup. On lui offrit un engagement à Saint-Pétersbourg, ce rêve des comédiennes. Emmener sa fille en Russie? c'eût été bien gênant. Raymonde n'hésita pas. Elle se rappela qu'elle avait une sœur, veuve d'un maréchal-des-logis de gendarmerie à Ustaritz. Elle lui expédia l'enfant comme un colis, par grande vitesse. Excellente mère!.. Une brave femme, cette Mme veuve Urigaray, et très liée avec « monsieur le prêtre, » dont elle faisait chaque soir la partie de bésigue. L'abbé Argainarats entreprit l'éducation de Misette, comme il avait entrepris celle de Ronald. Et voilà comment le fils du pair d'Angleterre et la fille de la cabotine furent élevés ensemble.

Les enfans s'aimèrent tout de suite. Tous les deux blonds comme des blés mûrs; mais Ronald avait les cheveux un peu fauves des héros du Titien, tandis que Misette, avec ses tresses en un or pâle, rappelait la Marguerite d'Ary Scheffer. Lui était grand, mince, élégant; ses yeux très noirs, étincelans, illuminaient sa figure pensive et blanche. A dix ans, cet enfant était déjà un rêveur. Ces races du Nord gardent dans l'imagination quelque chose des brumes de la patrie. Ronald se perdait en des songes, en des pensées étranges. Il semblait qu'il aimât à s'envoler loin de la terre avec les ailes de ses idées. L'abbé Argainarats ne combattit pas le penchant de son élève. Il était si timide, ce brave curé! Voyant son pensionnaire doux et laborieux, il se contentait de surveiller ses travaux et ne les guidait pas. Si bien que Ronald eut bientôt lu et relu les livres qui composaient la petite bibliothèque de l'abbé.

Tous ces Basques sont un peu poètes. Ils vivent dans un si merveilleux paysage, avec le grand ciel bleu sur leur tête et les Pyrénées grises à l'horizon! Sans compter les mille couleurs de leurs plaines variées, les chansons argentines des gaves et des torrens qui les distraient souvent des réalités vilaines. Il n'est pas jusqu'à leur langue mélodieuse qui ne paraisse une poésie cadencée... Oh! oui, ils ont presque tous un coup de soleil dans le cerveau et dans le cœur! L'abbé fut donc ravi de voir Ronald pâlir sur ses livres préférés.

Et quels livres encore! Shakspeare, Ossian, Victor Hugo, Goethe : tous ceux que le génie emporte à travers les nuées. Peu à peu, Ronald en vint à se faire un monde réel de ce monde idéal. Il vivait avec Ophélie, avec Desdémone, avec Cordélie, avec la Esméralda ou Marguerite. Mais son goût le portait surtout vers les héroïnes enfantées par le génie de son poète national. Et, grâce à cette communion constante de pensée, il fut convaincu qu'il appartenait à la famille des créations shakspeariennes. Sur cette préférence il greffait une autre préférence. Il aimait ceux qu'un rêve éternel obsède, comme le prince Hamlet; il enviait Roméo, qui, dès son premier pas, rencontrait Juliette. Et comme l'être humain veut toujours, hélas! matérialiser son idéal, il fit bientôt de Misette la compagne de ses lectures et l'incarnation de ses idées.

Ah! qu'elle était plutôt née pour l'action, cette petite Misette! Elle avait des yeux bleus, très doux, mais avivés par une expression charmante de mutinerie et de gaîté. Son rire, sonore comme un grelot d'argent, découvrait ses petites dents, blanches, fines et transparentes. Toujours rose, toujours gaie, elle envoyait souvent promener le livre en disant à Ronald :

— Viens jouer!

Et Ronald allait jouer, puisque Misette le voulait, mais sans l'exu-

bérance de son amie. Il semblait qu'il voulût amuser une toute petite fille. Puis quand elle avait joué, elle disait :

— Maintenant, raconte-moi une histoire.

Alors, ils allaient s'asseoir au bord de la Nive, dans un creux de rocher; ou, quand il faisait très chaud, sous le bois de genévriers bleuâtres, et Ronald racontait les amours de la pâle Desdémone, ou les aventures étranges de la plaintive Marina; ou bien encore l'histoire de Jane Grey, cette rose arrachée quand elle venait de fleurir.

— A mon tour! s'écriait Misette.

Alors avec sa petite voix douce et perlée, elle commençait une chanson entendue dans les foires ou aux passages des contrebandiers :

C'est dans la ville de Bordeaux,
Qu'est arrivé trois beaux vaisseaux !

Ainsi chacun de ces enfans gardait la marque de son origine. Ils grandirent tout doucement, ne se quittant jamais, devenus nécessaires l'un à l'autre, comme deux oiseaux enfermés en la même cage. Pendant l'hiver, ils passaient leurs soirées dans le salon du presbytère. Près d'eux, « monsieur le prêtre » et Mme Urigaray avec leur éternel bésigue. L'abbé, un grand maigre, un peu courbé par l'âge, très timide, ne parlant que pour annoncer ses points, ou pour dire d'une voix craintive :

— Vous trichez, madame Urigaray !

Car elle trichait, Mme Urigaray. Une grosse femme, ronde, haute en couleur, qui s'attendrissait toujours, et qui pleurait d'attendrissement. Elle avait la faculté de plaindre tout le monde, même les gens heureux.

— Qu'est-ce qu'ils font donc, ces pauvres petits ignorans? Voyez, monsieur le prêtre : cent d'as. Encore à se raconter leurs pauvres petites histoires. Vous ne direz pas que je triche, cette fois-ci. Tenez, voilà mon pauvre valet de carreau : il ne veut pas attendre sa pauvre dame de pique !

L'abbé Argainarats ne tentait jamais d'arrêter ce flux de paroles douceâtres, rendues encore plus douceâtres par le grasseyement de l'excellente femme. Mais qu'importaient aux enfans ces longs discours de Mme Urigaray, et les brèves réponses de l'abbé Argainarats? Ronald et Misette, étendus à moitié sur le vieux canapé jaune, en velours d'Utrecht usé, se racontaient de tant jolies choses ! Misette adorait ces histoires, que Ronald disait si bien, avec une flamme dans ses yeux étincelans. A dix heures, quand Misette et sa tante s'en allaient, la petite entreprenait toujours de recommen-

cer pour la vieille les récits entendus. C'est alors que celle-ci donnait carrière à son attendrissement! Elle pleurait régulièrement sur les héros infortunés et les héroïnes malheureuses. Mais quels mélanges, grand Dieu! dans cette cervelle de linotte! Car vous devinez que Misette elle-même ne retenait pas toujours très bien. De telle sorte que Mme Urigaray confondait tout avec une facilité déplorable. La nuit achevait de brouiller ses idées. Et le lendemain, lorsque la vieille dame voulait raconter les mêmes histoires aux commères ses voisines, c'était un tohu-bohu des choses les plus extraordinaires.

— Cette pauvre demoiselle Jane Grey, madame, qui fut guillotinée par ce monstre de Marat!

Mais il y avait surtout une jeune fille nommée Pomone ou Anémone (Mme Urigaray ne se rappelait pas très bien), qui fut étranglée parce qu'elle aimait un nègre. Un nègre! comprenez-vous ça? Il y a des gens qui ont de bien drôles d'idées. Ce qui n'empêchait pas la vieille tante de pleurer en conscience sur ces dames, même sur celles qui aimaient des nègres. C'est à peine si elle se consolait quand Mlle Harispe, la demoiselle de la poste, lui disait :

— Ne vous faites donc pas de chagrin, madame Urigaray. Tout ça, c'est des *giries!*

Misette, elle, ne discutait jamais les récits de son ami. C'était parole d'évangile. Elle l'écoutait, bouche béante, avec une admiration faite de tendresse et de respect. On eût dit qu'elle se trouvait en face d'une créature supérieure, pétrie d'une argile plus fine. Tout le monde, du reste, était un peu comme elle, et M. le prêtre lui-même, lorsque Ronald avait parlé, disait souvent :

— Je ne sais pas où cet enfant va prendre ses idées. On croirait que quelqu'un lui parle à l'oreille.

Dans les premiers temps, Misette ne comprit pas très bien cette phrase. Elle croyait naïvement que son ami conversait avec des êtres invisibles. Lentement, elle s'habitua à cette pensée que Ronald avait des inspirations. C'était surtout avec elle qu'il se laissait aller à parler tout haut. Ils partaient ensemble, la main dans la main, pendant les gaies journées de printemps, courant la campagne fraîche, attiédie par le soleil souriant. Alors, du matin au soir, ils disparaissaient. Les paysans les voyaient passer, souvent enlacés, quand Ronald soutenait Misette lasse de fatigue. Ou bien le *pastour* interrompait son *roumanz* pour écouter les inspirations de Ronald. Peu à peu son instinct de poète se développait. Il improvisait des chants mélodieux, en une langue inconnue de ces braves gens du pays basque et que Misette seule comprenait. Ronald lui avait appris l'anglais. Car, par un phénomène assez curieux, cet adolescent élevé en France ne faisait de vers que dans sa langue natale.

Vers pleins de rêveries, d'une allure fière, d'une pensée chevaleresque.

En été, Ronald et Misette se promenaient dans les bois ou sur le bord des torrens. A l'endroit où la Nive tourne, sur le chemin de Cambo, les deux enfans avaient un petit coin préféré. C'était tout en haut d'un rocher couvert d'arbres épais, qui formaient un bosquet impénétrable. Il fallait écarter ces branches entrelacées pour y arriver. Une fois là, le spectacle était magique. Un petit chemin en pente, moussu et fleuri, menait à un mamelon d'où l'on apercevait, en bas, la rivière tourbillonnant comme dans un abîme. La première fois qu'ils y allèrent, Misette voulut se pencher comme son ami sur la Nive écumante, mais elle se retira brusquement, toute pâle. Elle s'accrocha à l'épaule de Ronald en disant :

— J'ai peur; ne revenons plus ici, veux-tu?

Ils y revinrent cependant, et souvent, et bientôt presque tous les jours. Ce fut là qu'ils virent clair dans leur cœur, un soir d'été; Ronald et Misette arrivèrent las, silencieux, oppressés. Depuis quelque temps, une inquiétude se glissait entre leurs baisers de frère et de sœur. Cet adolescent de seize ans avait des frissons en baisant les cheveux et les lèvres de cette fillette. Elle, elle souriait toujours sous ces caresses. Mais ces mêmes caresses, qui la ravissaient naguère, la faisaient un peu pâlir maintenant.

Le fameux José, le contrebandier célèbre, honoré et respecté dans le pays basque, — comme tout contrebandier remplissant bien son devoir, — les vit passer, ce soir-là, muets, graves, enlacés. Ils s'arrêtèrent devant sa hutte; sur la porte, José fumait sa pipe silencieusement, câlinant un grand chien tapi à ses pieds.

— Bonsoir, monsieur Ronald! cria José.

— Bonsoir, José! répliqua Ronald.

Le jeune homme fit halte un moment. Sa tête fine et pâle, ses yeux brillans comme des diamans noirs, son allure fière, imposaient une sorte de respect à tous ces Basques. Ronald se tenait debout devant la hutte, et Misette, accrochée de ses mains croisées à l'épaule de son ami, laissait pendre les tresses d'or de ses cheveux.

— Eh! eh! reprit José, vous vous promenez tous les deux encore! Savez-vous que vous voilà grands à cette heure? on vous appelait le petit frère et la petite sœur, on vous appellera maintenant les deux petits amans.

Misette éclata de rire; Ronald eut un mouvement brusque. José ajouta, en secouant doucement la cendre de sa pipe :

— Bonne promenade, les amoureux!

Ronald ne répliqua rien. Il entraîna sous bois Misette qui riait toujours. Ils s'assirent sous le bosquet, et Ronald, d'une voix grave :

— Il a raison, Misette, je t'aime !

— Et cela te rend triste? Moi, je le savais. Embrasse-moi.

Elle lui tendit ses lèvres semblables à une grenade fraîche. Il la prit dans ses bras et la serra étroitement : baiser chaste comme le cœur de ces enfans, et qu'ils échangeaient devant la nature, premier témoin de leurs premiers aveux.

— Nous nous aimerons pendant l'éternité ! s'écria Ronald avec fièvre. Je t'aimerai comme Roméo aimait Juliette, comme Hamlet aimait Ophélie. Si tu veux, nous irons ensemble dans les bois, et nous y vivrons seuls.

— Moi, je veux toujours ce que tu veux, dit Misette gaîment.

Ils restèrent un long temps à se regarder. En bas, la brise grondait, troublant le silence de la nuit d'été. Des libellules glissaient dans l'air; des fils de la Vierge pendaient des branches, et de temps à autre, un bruissement doux sous la feuillée, — quelque lièvre rôdant qui se terrait avec effroi. Ronald s'était étendu sur la mousse, tenant les mains de Misette serrées entre les siennes. Il parlait à voix très basse, comme s'il craignait que les arbres ne l'entendissent.

— Misette, nous nous sommes aimés même avant que de naître. Les âmes qui flottent dans les limbes se chérissent déjà; quand elles se rencontrent dans la vie, ce sont des amours immortelles. Vois comme la destinée nous a doucement conduits l'un vers l'autre ! Elle nous a choisis dans deux grandes villes afin de nous réunir ici, au milieu de ces montagnes moins hautes que mon rêve. Des êtres comme nous seraient morts entre les lourdes murailles des cités. Dieu nous a donné l'air pur des campagnes larges, les chansons des torrens et la profondeur des bois.

— Je vivrais bien dans une ville, si j'y vivais avec toi.

— Nous y serions moins seuls, Misette. Il y a des hommes qui te verraient et à qui tu pourrais sourire. Et puis, que sommes-nous donc tous les deux, sinon des orphelins abandonnés? Je n'ai que toi et tu n'as que moi. Il faut nous faire un monde de notre amour et nous y enfermer pour la vie.

— Moi, je veux toujours ce que tu veux, dit-elle pour la seconde fois.

Il la prit encore entre ses bras, et leurs lèvres se confondirent, et le rossignol commença de chanter près d'eux, égrenant ses perles dans la nuit étoilée. Une brise tiède traversa le bois comme un long soupir; la Nive se mit à l'unisson, et ce fut un concert adorable, un mélange confus et harmonieux, du chant du rossignol, des plaintes de la brise et des baisers prolongés de ces deux êtres, chastes et ardens, ignorans du mal, qui ne cherchaient dans leurs caresses

qu'un peu plus d'infini pour leur âme. Ce fut elle qui rompit le silence.

— Tes lèvres me brûlent! dit-elle tout bas.

Lui ne répondait rien. Mais elle le sentait frissonnant, mais sous les rayons de la lune blanche, elle le voyait tout pâle. Sa fine silhouette se détachait nettement sur le fond clair du ciel. Il glissa son bras autour de la taille de Misette, et ils revinrent à la maison; mais ce soir-là, ils n'en dirent pas davantage.

Et ce rêve délicieux, frais comme un chant d'oiseau, embaumé comme une brassée de lilas, dura toute une année, toute une année heureuse. Rien ne vint ternir la pureté de cet amour, que les anges durent voir en souriant. Cet adolescent de dix-sept ans, cette fillette de quinze, traversaient les vilenies humaines sans y salir le bout de leurs ailes. Rien n'éclaira leur ignorance : ni les troubles qui accompagnaient leurs étreintes, ni les désirs inconsciens qui suivaient leurs baisers. On devina bien vite leur secret, et comment leur tendresse était devenue de l'amour. Mais il se dégageait d'eux une chasteté si lumineuse que pas un ou pas une n'eut l'idée de sourire. On se contenta de les appeler « les deux petits amans, » sans que personne osât penser à mal.

Quand le printemps revint et que les premières feuilles montrèrent leurs têtes vertes, Ronald et Misette recommencèrent leurs courses joyeuses. On les connaissait partout, dans les fermes, et c'était à qui leur ferait fête. Les *pastours*, les paysans, les contrebandiers les apercevaient de loin. Lui avec sa chemise de laine grise, décolletée sur le cou blanc et nerveux, et serrée à la taille par la ceinture bleue tombant sur le pantalon de velours noir : le costume du pays; elle vêtue aussi comme les Basquaises, la jupe rouge, un peu courte, collée à plat sur le corps, et la chemisette de toile écrue, où ses épais cheveux blonds pendaient en longues tresses.

Ils retournaient presque tous les jours à leur asile préféré, au-dessus de la Nive : l'abîme, comme ils l'appelaient. C'est que là ils se sentaient plus seuls. Leur amour avait une date, maintenant.

— Déjà un an, dit une après-midi Ronald. Nous étions là, où nous sommes. Vois comme la nature est bonne. Elle n'a rien changé : elle a voulu rester la même, comme nous resterons les mêmes, nous aussi.

Tous deux étaient couchés sur la mousse. Elle tendait ses lèvres, en souriant, sans crainte, sans pudeur. Pourquoi en aurait-elle eu? La pudeur, c'est la prescience du mal, et elle l'ignorait même de nom. Ils recommencèrent ces longues étreintes, ces baisers sans fin, qui les ravissaient en les troublant jusqu'au plus intime de leur être.

— Je t'aime! disait-il, car tu es belle, car tu es bonne. Je t'aime, Juliette!

— Je t'aime! disait-elle, car tu es beau, car tu es bon. Je t'aime, Roméo!

— Je t'aime! reprenait Ronald, et rien ne pourra me séparer de toi. Tu es le soleil qui me réchauffe. Mais je préfère un de tes regards à tous les rayons du soleil, car ses rayons vont à tout le monde, et tes regards ne viennent qu'à moi.

Ils se tenaient serrés l'un contre l'autre. Une fièvre lente, délicieuse, se glissait dans leurs veines. Ils se regardaient, les yeux dans les yeux. Le soleil baissait lentement derrière la dernière chaîne des Pyrénées. Un alanguissement profond prenait la nature; les oiseaux fatigués voletaient à peine de branche en branche; la cime des arbres se courbait, et la campagne, aspirant à la fraîcheur du soir, s'étirait délicieusement. Voluptés âcres et pénétrantes qui s'imprégnaient des mille parfums épars. Et ces parfums grisaient ces enfans, déjà grisés par leurs caresses. Ils sentaient des désirs sourdre en eux; leurs tempes battaient plus vite; leurs yeux se voilaient, et leurs bras épuisés se lassaient de l'étreinte qui brûlait leur sang sans rafraîchir leurs lèvres. Ronald s'arracha le premier à cette torpeur qui les envahissait. Il se mit à genoux sur la mousse, pendant que Misette, toujours étendue, laissait retomber sa tête pâlie sur la poitrine de son ami. Lui souriait d'un sourire hautain et fier. Il étendit la main vers l'horizon :

— Descends dans la grande mer, ô soleil! s'écria-t-il d'une voix vibrante. Tu peux faire la nuit sur le monde : tu ne feras pas la nuit dans nos âmes! Nous ne connaissons ni les mensonges que tu éclaires, ni les hontes que tu caches! C'est à la face de Dieu que je l'aime et qu'elle m'aime: rien ne pourra nous séparer jamais, et ta lumière ne verra pas notre souffrance, parce qu'elle ne nous verra que réunis.

— Et si je venais à m'en aller? dit-elle.

— La créature ne marche pas sans son ombre, Misette, et je te suivrais partout.

— Et si le bon Dieu me donnait des ailes pour m'envoler comme une alouette? reprit-elle en souriant.

— Je mettrais mes bras à ton cou et je m'envolerais avec toi.

— Et si je tombais malade, et si je mourais, mon Ronald?

— Je me collerais contre ton corps et la même tombe nous servirait de lit.

Elle se mit à rire gaîment, et frappant ses petites mains l'une contre l'autre :

— Va, je ne m'en irais pas sans toi; si le bon Dieu me donnait des ailes, je te dirais : — Coupe-les. Si je me sentais mourir, je te

crierais : — Ronald !.. Tu viendrais m'embrasser, et je ne mourrais pas.

Le crépuscule commençait à s'épaissir. Ils se levèrent et disparurent sous les hautes feuillées.

Une immense joie gonflait leur poitrine. Ils se sentaient si bien l'un à l'autre ! Ils avaient la jeunesse, le bonheur, l'amour ; que pouvaient-ils craindre ?

Comme ils arrivaient sur la grande route, qui va de Cambo à Ustaritz, un coup de tonnerre retentit, là-bas, dans le cirque de granit des Pyrénées. En même temps un gros nuage, noir comme une aile de tiercelet, couvrait le ciel du côté du Pas-de-Roland. Puis un éclair rouge déchira les nuées, qui parurent un instant toutes sanglantes sur la face livide du ciel.

— Vite, vite, Misette ! dit Ronald. Il faut gagner le presbytère avant l'orage.

Elle rejeta en arrière ses cheveux épais et soyeux, qui, dans l'animation de la marche, glissaient sur son visage.

— Eh bien ! nous serons mouillés, répliqua-t-elle en riant. Si tu savais comme cela m'est égal !

— Non, non, vite, vite, Misette !

— Courons ; moi je veux bien !

Hélas ! ce n'était pas seulement sur les Pyrénées que grondait l'orage ; ce n'était pas seulement à l'horizon que la foudre zébrait de rouge les nuées. En croyant fuir la tempête, Ronald et Misette couraient au-devant d'elle. Et cette tempête-là allait foudroyer d'un seul coup ces fraîches tendresses, écloses en plein soleil du midi.

II.

Ce soir-là, Mme Urigaray entra au presbytère, comme sonnaient huit heures à l'église. L'abbé Argainarats l'attendait en se promenant dans son jardin, un sécateur à la main.

— Est-ce que les enfans sont ici, monsieur le curé ? demanda-t-elle.

— Non, madame Urigaray.

— Le couvre-feu est sonné, pourtant.

Mais ni l'un ni l'autre ne pensaient à se tourmenter. Ce n'était pas la première fois que Ronald et Misette restaient dehors aussi tard. Le curé et la vieille dame savaient les enfans sous la protection de tout le monde. S'ils n'étaient pas rentrés encore, il ne fallait pas s'inquiéter, pour sûr. On les avait gardés à souper à la ferme des Aduldes ou à celle de Peyrocave ; ou bien encore, ils s'étaient attardés au jeu de paume. Ronald comptait parmi les meilleurs joueurs du pays. Il avait eu pour maître un vieux garçon de charrue, proprd

élève de Curutchet, messieurs. Oui, certes, de Curutchet, ce roi de la paume.

Le curé et la vieille dame passèrent dans le salon, où Jorette, la gouvernante, dressait chaque soir la table de bésigue. La partie durait à peine depuis vingt minutes, seulement interrompue par un ou deux : « Vous trichez, madame Urigaray ! — Si on peut dire, monsieur le curé ! » quand un bruit de grelots et de galop endiablé retentit dans la rue. Le curé leva le nez :

— Eh ! mon Dieu ! murmura-t-il, qui vient à Ustaritz à cette heure ?

Presque aussitôt, un grand tapage : et une voiture s'arrêta à la porte du presbytère. L'abbé Argainarats n'en revenait pas. C'était donc pour lui la visite ? Deux minutes après, la porte du salon livrait passage à un homme d'une cinquantaine d'années, très grand, fluet plutôt que mince, au visage glabre entouré de longs cheveux, et qui regardait fixe comme un épervier. La première chose qu'on remarquait chez cet homme était sa figure jaune, couturée, et ses dents larges, en forme de palettes. Il portait une longue redingote qui tombait au-dessous du genou. En guise de cravate, un col moitié noir, moitié blanc. Son apparition inattendue avait quelque chose de si fantastique, que l'abbé Argainarats et sa vieille amie restèrent à le contempler, bouche ouverte, sans rien dire.

— Je suis bien chez M. l'abbé Argainarats ? dit l'inconnu d'une voix sèche avec un fort accent anglais.

— Oui,.. oui, certes. Vous êtes bien chez l'abbé Argainarats... L'abbé Argainarats, c'est moi.

— Je suis le révérend James Thornton.

L'homme fluet et glabre remua un peu la tête en prononçant ces quatre mots : « Le révérend James Thornton, » comme s'il y attachait un sens particulier, quelque chose d'extraordinairement vénérable. Ces huit syllabes « le révérend James Thornton, » devaient avoir pour le nouveau-venu une sonorité magique. Mme Urigaray continuait à l'examiner un peu comme une bête curieuse. Jamais elle n'avait vu un homme aussi fluet et aussi glabre. Quant à l'abbé Argainarats, il demeurait très interloqué et, sa timidité ajoutant à son embarras, il ne savait trop que répliquer. Certes, ce nom de James Thornton ne lui était pas inconnu. Mais où et comment l'avait-il entendu prononcer ? Enfin l'étranger daigna s'expliquer.

— Je suis l'oncle de lord Ronald Hawksley, dit-il.

Aussitôt l'abbé Argainarats se rappela. C'était le révérend James Thornton qui servait la pension annuelle de son élève. L'oncle de Ronald ! Tout s'expliquait. Le ministre, — car c'était un ministre du culte anglican, l'abbé s'en souvenait maintenant, — venait voir

son neveu. Rien de plus naturel. Le brave prêtre essaya de faire oublier la froideur de son premier accueil.

— Très heureux... oh! très heureux de vous connaître... Chère madame Urigaray, monsieur est l'oncle de Ronald...

M. James Thornton ébaucha un signe de tête assez léger, puis toujours sur le même ton glacial :

— Est-ce que mon neveu est absent?

La porte s'ouvrit brusquement, au milieu d'un éclat de rire frais et argenté; une trombe s'abattit sur les genoux de Mme Urigaray, et Misette s'écria :

— O ma tante, que je me suis amusée! Ronald et moi, nous avons couru pendant une demi-heure. L'orage peut venir maintenant.

Derrière la fillette Ronald se tenait debout, souriant. Il n'avait pas encore aperçu l'étranger. Ce fut Misette qui le vit la première.

— Tiens, un monsieur! dit-elle.

— C'est ton oncle, Ronald, reprit l'abbé Argainarats.

Le révérend James Thornton fit un pas vers le jeune homme, qui était demeuré immobile, dans une sorte d'étonnement, regardant le ministre anglican de son œil calme et fier.

— Oui, Ronald, votre oncle, dit-il, votre dernier parent. J'ai la douleur de vous annoncer la mort de votre frère aîné, lord Robert Hawksley. Je viens vous chercher : vous êtes désormais pair d'Angleterre, l'héritier d'une des plus grandes fortunes des trois royaumes et le chef de notre glorieuse famille. Vous devez prendre le deuil.

Ronald regardait toujours M. Thornton. Pas un mouvement ne trahit une émotion chez lui; à peine une flamme dans la profondeur de ses yeux noirs. Il dit lentement, après un court silence.

— C'est vrai, j'avais un frère : Dieu ait son âme! Comment était-il, mon frère, monsieur mon oncle? Brun ou blond? me ressemblait-il? Quelle forme avait son écriture, je vous prie? Et il est mort! C'est-à-dire que le même sang coulait dans nos veines, et cependant je ne l'ai jamais connu et il ne m'a jamais aimé ni moi, son cadet, ni notre pauvre père, qui dort près d'ici, dans un cimetière français, au milieu de tombes étrangères. Et vous êtes mon oncle, vous, monsieur? Il paraît que j'avais également un oncle. J'ai peut-être aussi d'autres parens? Eh bien! vous vous trompez; je n'ai qu'une famille, celle qui est ici, les êtres chéris qui m'ont élevé et m'ont aimé. Enfin, mon frère est mort; c'est bien, monsieur : je prendrai le deuil et je prierai pour lui.

Ronald avait parlé d'une voix calme, mais brûlante, les yeux toujours fixés sur cet inconnu qui se croyait des droits sur lui. M. James Thornton sourit bonnement :

— Vous étiez cadet, Ronald, cadet et catholique. Mon beau-frère s'était remarié ; il avait épousé une papiste...

Le visage pâle du jeune homme se colora légèrement.

— C'est juste, reprit-il avec hauteur. Je suis catholique, papiste comme ma mère chérie, et cadet avec cela. Un cadet! un peu moins qu'un chien, n'est-il pas vrai? Mais aujourd'hui tout change. Je suis pair d'Angleterre, l'héritier d'une des premières fortunes des trois royaumes et chef d'une vieille famille! Alors vous, mon oncle, vous daignez vous rappeler que j'existe, et vous venez me chercher sans doute?

— Oui, Ronald, je viens vous chercher, vous l'avez dit. Faites vos adieux à vos amis : nous partons.

— Oh! comme cela, tout de suite?

— Oui.

Le jeune homme alla droit au ministre, et lui prenant le bras de sa main nerveuse :

— Remportez votre pairie, vos titres et vos millions, monsieur! Je ne prendrai de ma fortune que ce qu'il m'en faudra pour vivre ici avec celle que j'ai choisie. J'ai ma famille et ma patrie d'élection! Allez seul en cette brumeuse Angleterre que je ne connais pas! J'aime et je suis aimé. Que me font des palais sur la Tamise quand j'ai mes forêts basques, et mes plaines ruisselantes de soleil, et mes hautes Pyrénées, et le vaste ciel éblouissant sur ma tête!

Le révérend James Thornton daigna sourire. En vérité, cet adolescent lui paraissait bizarre. Il montra ses larges dents et remua ses longs cheveux :

— Vous êtes humoristique, mon neveu. Je vous fais mes complimens sur votre élève, monsieur l'abbé. Très bonne, très bonne éducation. Vous aurez beaucoup de succès à Londres. Ronald, vous êtes *excentric*.

Le jeune homme fronça les sourcils :

— Je ne raille jamais, monsieur, et je méprise la raillerie. C'est l'arme des faibles ou des lâches. Je précise. Voici ma fiancée, celle qui sera ma femme.

Il se tourna vers Misette, qui assistait curieuse à cette scène. En vérité, elle n'avait pas l'air inquiet comme l'abbé, ni consternée comme Mme Urigaray. Non, elle écoutait de ses deux oreilles, avec un ravissement que trahissaient ses yeux brillans. Elle n'était pas pour rien la fille d'une comédienne. Le côté théâtral de cette scène imprévue la séduisait. Et puis son Ronald lui apparaissait si beau, si noble, si fier! Lorsqu'il eut fini, elle lui sauta au cou :

— Comme c'est bien et joli tout ce que tu as dit là, mon Ronald!

Le révérend James Thornton attacha sur elle ses yeux d'épervier.

— Ah! c'est la fiancée? Vous avez bon goût, mon neveu. Une nièce ou une cousine à vous sans doute, monsieur le curé? Peut-être aussi votre fille, madame? acheva-t-il en se tournant vers Mme Urigaray.

— Non, c'est ma tante, dit étourdiment Misette. Ma maman à moi est artiste. Elle joue la comédie.

Cette fois, le révérend James Thornton éclata de rire. La future lady Hawksley fille d'une femme qui se montrait en public et à deminue sans doute, comme toutes ces créatures! Cela devenait drôle, très drôle. De nouveau, Ronald fronça le sourcil. Son oncle reprit, mais sans colère, sur un ton bon enfant :

— Je vois, mon neveu, que vous êtes peu au courant de vos devoirs. A votre âge, on n'a pas encore de droits. Je suis votre tuteur. J'ai pris soin de faire légaliser à l'ambassade tous les papiers qui vous concernent. Que vous le veuillez ou non, il vous faudra me suivre : ainsi le mieux est d'éviter le scandale et de venir avec moi sans essayer une résistance inutile. Le scandale est damnable. Malheur à celui par qui le scandale arrive! a dit la Bible. Quoique papiste, vous devez savoir cela. Je peux à mon gré requérir la force publique pour vous arracher de cette maison.

Mme veuve Urigaray se laissa choir sur le fameux canapé jaune en poussant des cris aigus. Ronald ne prononça pas un mot. Il alla vers Misette, qui se réfugia dans ses bras. Il semblait qu'en le menaçant, lui, c'était elle qu'on allait atteindre, et il avait aussitôt comme l'instinct de la protéger.

— Tu ne t'en iras pas, n'est-ce pas, Ronald? Promets-moi que tu ne t'en iras pas! dit Misette en retenant ses sanglots.

— Non, mon enfant, Ronald ne s'en ira pas, répliqua l'abbé Argainarats. C'est à moi que son père l'a confié; son père seul aurait le droit de me le reprendre. Lui mort, ton ami est libre. C'est un triste jeu que vous jouez là, monsieur Thornton. Personne en ce village ne vous prêterait main-forte contre moi. Suivez mon conseil, le conseil que Ronald vous donne. Retournez à Londres : ne séparez pas ceux qui s'aiment, et Dieu vous saura gré de ce que vous aurez fait.

— J'ai dit, monsieur l'abbé, reprit froidement le ministre. J'ajoute que mon temps est précieux. Si ce jeune homme persiste dans sa rébellion, j'aurai recours à la force publique. J'imagine qu'en France, pas plus que chez nous, en Angleterre, les pupilles n'ont le droit de se soustraire à l'autorité de leurs tuteurs.

Ronald ne daigna même pas lui répondre cette fois. Il glissa son

bras autour de la taille de Misette; puis serrant la main de l'abbé :

— Je vais chez mes amis les contrebandiers, dit-il. M. Thornton verra s'il lui plaît de m'y rejoindre.

Et, entraînant Misette, dont le visage couvert de larmes ressemblait à une églantine humide de rosée, l'adolescent sortit, calme, fier, sans regarder son oncle.

L'orage croissait maintenant. Un grand vent s'était levé, courbant les arbres, meurtrissant les maisons, chassant les nuages noirs. Les deux petits amans marchaient vite, descendant la route de Cambo. Ronald avait son idée : gagner la hutte de José, et partir avec lui pour la frontière espagnole. Pas un gendarme n'oserait le poursuivre. D'ailleurs, en pays basque, gendarmes et contrebandiers vivent dans la plus heureuse alliance. Quand la frontière est si proche, c'est pour s'en servir, n'est-il pas vrai? Le contrebandier est convaincu qu'il est dans son droit, et le gendarme partage un peu cet avis-là.

Donc Ronald ne craignait rien. Et puis il avait une grande tranquillité morale. Cet enfant possédait trop le sentiment de sa dignité personnelle pour s'imaginer qu'on osât mettre la main sur lui. Allez donc persuader à un jeune aiglon lâché en plein ciel, s'envolant d'un coup d'aile où le pousse sa liberté fière, qu'il est des chaînes pour les serres rebelles! Cet adolescent étrange, à la fois sauvage et cultivé, ne comprenait rien aux entraves humaines. Son imagination, nourrie par le rêve, ne concevait pas la réalité.

— Du courage, ma petite Misette! disait-il à son amie. Nous éveillerons José; il nous conduira en Espagne, et nous serons libres à jamais.

— Oh! ce n'est pas le courage qui me manque, répliqua simplement Misette. Mais je n'y vois pas clair, et puis j'ai envie de dormir.

Il y eut un silence. Ils continuaient à descendre. Tout à coup un énorme coup de tonnerre secoua les vieilles Pyrénées sur leur base formidable. Et les éclairs, se succédant sans interruption, déchirèrent les nuées. Une pluie violente tombait, pluie mêlée de grêlons qui sabraient les arbres et les champs de blé. Cela ressemblait à des décharges de mousqueterie, à des coups de fusil brutaux, répétés, dont les projectiles lancés au hasard frappaient à droite et à gauche. En même temps, des fragmens de rocher se détachaient, courant le long de la route, violemment poussés par les rafales, par les sautes de vent effrayantes, par les rigoles d'eau qui roulaient bruyamment. Dans le ciel, c'étaient des éclats de foudre non interrompus, semblables à des millions d'étincelles électriques, et là-bas, à l'horizon noir et rouge, les Pyrénées qui souriaient dans l'ouragan déchaîné.

— Ronald! Ronald! à moi! cria soudain Misette en s'abattant.

Une grosse pierre venait de lui meurtrir la jambe, et, en même temps, un grêlon, à peine gros comme une mûre, avait blessé la petite au front. Un étroit filet de sang parut au-dessus du sourcil.

— Grand Dieu! Misette, tu es blessée!

Elle essuya le sang en souriant, puis :

— Oh! mon front ne me fait pas mal. Mais je vais te dire, c'est que je ne peux plus marcher.

Et, en effet, elle ne pouvait plus marcher, la pauvre Misette. Elle fit deux ou trois pas sur la route, puis elle retomba sur son genou comme une biche blessée. Ronald regarda autour de lui. La foudre déchirait toujours les nuées ; le tonnerre grondait et la pluie redoublait de violence. Il n'hésita pas, et se penchant vers son amie :

— Mets tes bras à mon cou : je vais te porter.

Elle répliqua gaîment :

— Oh! que ce sera amusant!

Elle écarta ses cheveux qui retombaient à flots sur son visage, essuya la pluie qui mouillait ses joues et se pendit au cou de Ronald. Le jeune homme marcha vite d'abord. Misette ne pesait guère plus entre ses bras qu'une bergeronnette sur une branche de houx. Puis lentement la fatigue vint, qui sciait peu à peu les jarrets et les bras de Ronald. Sa poitrine se soulevait, haletante; sa marche devenait indécise, — sans compter les obstacles de toute nature que l'orage déchaîné jetait sur sa route : des fragmens de rochers, d'énormes troncs d'arbres, des amas de pierres dures contre lesquels son pied mal assuré trébuchait tout à coup. Ronald eût voulu se reposer un instant, respirer un peu : il n'osait pas. Qui sait s'il eût retrouvé ensuite assez de forces pour continuer sa route? Et puis, Misette s'était doucement endormie. Ronald sentait son souffle égal et pur caresser son cou nu. Une halte aurait éveillé la chère enfant, et il se devait de la protéger jusque dans les petites choses, cette jolie créature qui s'abandonnait à lui avec une confiance d'oiseau apprivoisé. Non, la fatigue n'aurait pas raison de sa volonté! Ronald se raidissait, tendant ses muscles, défiant avec son noble orgueil tous ces ennemis acharnés après lui : les hommes. l'orage, la lassitude. Il avait la fierté sublime de se vaincre. Le plus atroce, ce fut de gravir la petite côte qui conduisait à la hutte de José. Oh! là, Ronald faillit succomber. Le sang bourdonnait dans ses veines; un voile descendait devant ses yeux; ses jambes endolories ne pouvaient plus avancer. Tout bas, il priait ardemment Dieu de le soutenir jusqu'à la fin de cette épreuve. Enfin il mit le pied sur le plateau moussu où s'élevait la hutte du contrebandier. Il se raidit une dernière fois pour ne pas laisser tomber Misette; il la déposa doucement, câlinement entre les feuilles. Quand elle se

sentit étendue, elle ouvrit à peine les yeux : seulement, elle replia son bras derrière sa tête, et de nouveau les songes ailés l'emportèrent à travers l'oubli. Ronald, lui, rôdait autour de la maison. Il frappait contre la porte, contre la fenêtre, disant à voix basse : — — Ouvrez, José. C'est moi, moi, Ronald. — Pas de réponse. Est-ce que le contrebandier était absent, Seigneur! par une nuit pareille? Enfin, le loquet de la porte céda, et Ronald put entrer. Personne. José avait profité de l'orage, sans doute, et des ténèbres pour essayer la contrebande. Alors un profond découragement s'empara du jeune homme; on viendrait le lendemain, et on les emmènerait, et on le séparerait de Misette! Fuir? mais où cela et comment? Il ne se tenait plus debout, ses forces le trahissaient; jamais il n'aurait assez d'énergie pour reprendre Misette entre ses bras et la porter là-bas, vers la frontière. Il tomba à genoux, sur la mousse, en murmurant : — Mon Dieu! mon Dieu! — Et des larmes jaillirent de ses yeux brillans. Ce rêveur, cet enthousiaste, cet être supérieur aux vulgarités humaines, se heurtait pour la première fois à la réalité cruelle. Il se sentait faible malgré sa force morale, vaincu malgré sa victoire de volonté. O vous, ses pâles amis, vous tous dont les ombres voltigeaient autour de sa pensée; ô toi, Hamlet, farouche dans le cimetière d'Elseneur, ou Lear sanglotant dans la lande déserte! cet enfant souffrait à son tour ce que vous aviez souffert, et lui aussi se prenait à comprendre soudainement que, pour l'homme, la douleur est le commencement et la fin de toutes choses.

Ronald était vaincu. Il alla s'étendre auprès de Misette, et, terrassé par la fatigue, s'endormit de ce lourd sommeil qui n'est qu'une halte dans la souffrance.

Et la pluie continua de tomber à travers les branches qui les abritaient, et la foudre ne s'arrêta pas, et le tonnerre ne cessa pas ses violentes colères. Il semblait que la nature voulût mettre ces deux êtres dans un cadre éblouissant, comme pour mieux faire ressortir ces têtes fines et blondes sur le fond sombre des feuillages mouillés.

Le soleil s'était levé. Au matin, la pluie s'arrêta, et l'orage s'enfuit à l'occident, du côté de la haute mer. O le joli jour plein de gaîtés frissonnantes! Des arbres, de la terre, des mousses, des montagnes, sortaient de pénétrantes odeurs, âcres et fortes; les branches avaient des coquetteries de jolie fille, en essuyant leurs feuilles où glissaient de grosses gouttes de pluie. Les oiseaux menaient un tapage charmant, et une nuée d'insectes imperceptibles voltigeaient dans l'air, rendu plus diaphane par l'harmonieux arc-en-ciel qui découpait l'horizon.

— Les voici, là, dans les herbes! dit tout à coup la voix sèche de M. Thornton. Faites votre devoir, messieurs.

C'était bien le ministre anglican, escorté de deux gendarmes, au visage paterne, à l'allure paisible, et qui au fond de leur cœur, l'envoyaient bien au diable, ce jaune, fluet et sec puritain d'Angleterre! Ils adoraient Ronald et Misette, ces pauvres gens; mais comment résister à M. le maire, je vous le demande un peu? Ce n'était pas que M. le maire, non plus, fût un méchant homme, mais comment résister à M. le sous-préfet? Et M. le sous-préfet enjoignait aux autorités de prêter assistance au révérend James Thornton, dûment recommandé par son excellence M. l'ambassadeur du royaume-uni de Grande-Bretagne et d'Irlande.

D'un bond, Ronald fut debout. Misette s'éveillait, elle aussi, jolie comme un ange, avec des brins d'herbe glissés entre ses cheveux.

— Mettez la main au collet de ce vagabond! reprit M. Thornton, et finissons-en. Cette comédie a trop duré.

Ronald dit tout bas :

— Vite! dans la hutte.

Et avant que leurs adversaires eussent pu faire un pas, Ronald et Misette se réfugiaient dans la maisonnette de José. Dans un coin, un vieux fusil chargé, appuyé le long de la haute cheminée. Le jeune homme le prit dans sa main nerveuse:

— Si ces braves gens avancent d'un pas, monsieur mon oncle, dit-il, je fais feu sur vous.

Il avait une allure superbe, ce lionceau révolté. Ses cheveux fauves entouraient d'une auréole son visage pâle. Ses yeux noirs, illuminés de rayons, étincelaient de fierté. Le révérend James Thornton trembla dans sa vilaine peau comme Goliath devant David. Ronald le regardait bien en face, et mille pensées cruelles se heurtaient dans le cerveau de cet adolescent. Un crime! Est-ce que sa jeune loyauté en était capable? Non. Cette arme pouvait arrêter par la peur, pendant une minute, le misérable qui l'arrachait à Misette; mais après? Est-ce qu'il pourrait résister à ces braves gens, obligés de remplir leur devoir, en somme? Est-ce qu'il pourrait rester à Ustaritz? Ainsi il lui faudrait perdre sa chérie, sa bien-aimée, sa Misette, s'en aller là-bas, sous le ciel gris de la brumeuse Angleterre, dans les brouillards glacés de la Tamise! Céder, pour revenir ensuite retrouver Misette quand l'âge l'aurait rendu libre? Mais c'étaient quatre mortelles années d'exil, au milieu d'étrangers qui ne l'aimaient pas, qui s'efforceraient de tromper Misette, de lui persuader que son fiancé l'oubliait. Elle était plus faible que lui, elle ne résisterait peut-être pas à ces coups répétés... Toutes ces idées se précipitaient dans le cerveau de Ronald. D'un regard, il comprenait

que dans la vie nos rêves et nos espérances viennent toujours se heurter contre l'impossible.

L'enfant regardait l'homme. Un pli creusait le front pur de Ronald. Ses yeux avaient une acuité farouche. Debout devant Misette, l'adolescent conservait son attitude de défense.

— Monsieur, reprit-il, ces braves gens me connaissent. Ils savent que je n'ai jamais menti. Retirez-vous de bon gré, laissez-moi seul avec Misette, et je vous donne ma parole d'honneur que dans une heure je serai parti.

Le révérend James Thornton secoua ses longs cheveux. Oh! il ne demandait pas mieux que d'obéir à présent. Le vieux fusil de José avait une éloquence irrésistible. Il ajouta cependant :

— J'ai votre parole?

— Sur mon honneur, dans une heure je serai parti.

III.

Maintenant ils étaient en leur asile préféré, sous le bosquet d'arbres, au bord de la Nive. La rivière, grossie par l'orage, roulait ses eaux jaunes avec un fracas sinistre, brisant son écume contre les troncs d'arbres et les fragmens de rochers qu'elle entraînait dans sa course.

Misette sanglotait.

— Tu vas partir! Et je ne te verrai plus, et nous serons séparés à jamais! O mon Ronald, comment veux-tu que je vive sans toi? Je t'en supplie, reste ici, ne nous quitte pas. Je suis ta sœur, ton amie, ta petite amante... Ne t'en va pas, oh! ne t'en va pas!

Et elle sanglotait toujours, se collant contre Ronald, pendant que des secousses nerveuses agitaient ce petit corps desespéré. Lui, frissonnait comme un jeune arbuste remué par le vent. Il était affreusement pâle et de grosses larmes coulaient sur sa figure blanche. Le malheureux souffrait atrocement, mais il ne trouvait pas la force de prononcer un mot. Il la regardait de ses yeux ardens et profonds, où remuait une pensée farouche. Il avait l'air de lutter contre lui-même, de repousser une obsession qu'il ne parvenait pas à vaincre.

— Ne t'en va pas, ne t'en va pas, dit-elle encore.

— Quel âge avons-nous, Misette? reprit Ronald de sa voix grave et musicale. Toi quinze ans, moi dix-sept, et tu pleures, et je pleure, et nous souffrons déjà! C'est donc ça, la vie! La souffrance est donc le lot de toutes les créatures puisqu'elle les meurtrit si jeunes et ne fait pas même grâce à des enfans comme nous!

Il la prit entre ses bras, la coucha sur la mousse, et s'étendant près d'elle, il continua, très bas :

— O ma bien aimée, c'est la vie qui est le sommeil, et je veux m'éveiller de l'autre côté des choses d'ici-bas. Je veux me réfugier dans l'éternité où rien ne périt, pour quitter ce monde où tout se termine. Je veux m'enfuir dans le pays des amours à jamais fidèles, sous les cieux inconnus dont nous avons parlé si souvent!

Elle eut un frisson; puis le regardant en face :

— Tu vas mourir?

— Oui.

— Pourquoi me laisses-tu toute seule?

— Parce que je ne peux pas vivre loin de toi, et que je suis un enfant, et que tout nous sépare. Mieux vaut mourir. Au moins tu ne m'oublieras jamais!

Elle s'accrochait après lui désespérément.

— Emmène-moi, Ronald, veux-tu? dit-elle à voix basse.

— Te tuer! Mais je n'en ai pas le droit, mais je ne veux pas que tu souffres!

Un pâle sourire effleura la lèvre de Misette. Elle se colla contre Ronald, et leurs bouches unies confondirent leurs ardentes caresses. Il devenait un homme, elle devenait une femme; des frissons les agitaient, et le désir mordait ces chastetés vaincues.

— Je t'aime!.. je t'aime! murmura Misette toute pâle, fermant les yeux.

Il répondit d'une voix faible comme un souffle :

— Je t'aime!.. adieu!.. adieu!

Il essayait de se dégager des bras de la jeune fille; mais elle le tenait enlacé tout près, contre elle; le même sourire flottait sur sa lèvre; elle le poussait tout doucement du côté de l'abîme au fond duquel la Nive furieuse tourbillonnait. Ronald fermait les yeux. Il les rouvrit brusquement quand la fraîcheur montante de la rivière vint fouetter son visage. Alors, il comprit, et essaya de repousser Misette :

— Non, non, murmura-t-elle, répétant ses paroles de tout à l'heure, je veux quitter ce monde où tout finit pour m'en aller avec toi dans ce monde où rien ne se termine!

Dans une caresse suprême, elle étreignit le corps de son bien-aimé, et les deux enfans enlacés roulèrent dans la Nive, qui jeta un cri sourd en se refermant sur eux.

ALBERT DELPIT.

LE PRÉSIDENT GARFIELD

Le Général James A. Garfield, vingtième président des États-Unis, par M. Frank H. Mason, ex-capitaine du 42e régiment Ohio. Traduction par M. Benjamin-Franklin Peixotto, consul des États-Unis à Lyon; Paris, 1881; Dentu.

Au moment où le câble transatlantique nous annonce la mort du président Garfield, dont le monde entier espérait si ardemment le rétablissement, on voudra connaître la vie de cet homme de bien, si cruellement enlevé à son pays, qui l'aimait et qui l'admirait. Nous venions précisément de recevoir une esquisse biographique écrite par un de ses anciens compagnons d'armes de la guerre de sécession, M. Franck H. Mason, actuellement consul des États-Unis à Bâle. Ce n'est qu'un résumé très rapide des principaux faits de la carrière du général Garfield, mais il suffit pour faire comprendre la profonde estime et l'affection enthousiaste que lui ont vouées tous ses compatriotes.

Garfield est le type le plus parfait de ces *self made men* si nombreux aux États-Unis. Tour à tour garçon de ferme, batelier, instituteur, professeur, capitaine, général, homme de loi, représentant, sénateur, et enfin chef de la grande république, sa vie nous offre l'exemple frappant de l'un des côtés les plus séduisans des institutions démocratiques. J'emprunte à l'un de ses discours qui date de plusieurs années une poétique image qui exprime parfaitement ce mouvement d'ascension qui, en Amérique, porte souvent au sommet ceux qui sont partis du plus bas. Macaulay, on s'en souvient, a prédit qu'un jour viendrait où, aux États-Unis, comme en Europe, les luttes du travail et du capital mettraient à mal les institutions libres, et où les « nouveaux barbares » sortis des

bas-fonds de la misère et de la démagogie, le ventre vide et le cœur rempli de haines, useraient de leur droit de vote pour détruire l'ordre social actuel. Garfield ne croyait pas à ces prophéties pessimistes. « Macaulay, dit-il, vivant dans une société où la majorité des hommes doit rester écrasée à jamais sous le poids de l'aristocratie et des capitalistes héréditaires, ne pouvait comprendre la situation toute différente créée par les institutions démocratiques. Grâce à Dieu, ajoute-t-il, grâce à nos ancêtres par qui fut constituée cette république, grâce aux hommes qui ont réalisé les promesses de la Déclaration, il n'existe pas chez nous de classifications fixes et immuables. Ici, la société n'est pas stratifiée en couches horizontales, comme la croûte de la terre; elle ressemble plutôt à l'Océan, large, profond, ouvert, toujours en mouvement, et tellement libre dans toutes ses parties, que la goutte d'eau qui a roulé sur le sable du fond monte ensuite, monte encore, jusqu'à ce qu'elle étincelle enfin aux feux du soleil, balancée sur les plus hautes cimes des flots. Voilà l'image de notre milieu social, tout pénétré des bienfaisantes clartés de la liberté humaine. Pas un enfant de l'Amérique, si pauvre, si humble, si délaissé qu'il soit, pourvu qu'il ait une tête bien organisée et un bras vigoureux, qui ne puisse monter par tous les degrés de l'échelle sociale et devenir l'ornement, la gloire, la colonne de l'état. » Je suis porté à croire, quant à moi, que Macaulay a vu juste, et si le sombre avenir qu'il prévoyait est encore très éloigné, j'estime qu'il faut l'attribuer aux espaces illimités et aux richesses incalculables que la nature offre là-bas aux générations nouvelles, plutôt encore qu'à l'excellence des institutions. Mais à ne considérer que le présent, la poétique image tracée par Garfield est juste. Il en est la preuve vivante. N'est-il pas, en effet, cette goutte d'eau qui, partie du fond de l'océan démocratique, monte toujours et brille enfin sur la plus haute crête de la vague?

James-Abraham Garfield naquit, le 19 novembre 1831, à Orange-Township, non loin de la ville si florissante aujourd'hui de Cleveland, dans l'état d'Ohio. Il descendait de l'un de ces puritains qui, en 1635, quittèrent l'Angleterre, pour conquérir la pleine liberté de conscience. Sa famille est, dit-on, d'origine saxonne pure. Son nom, en effet, signifiant « champ de guerre, » est formé de racines exclusivement germaniques : *gar, gwar, war,* guerre, et *field,* champ. Les parens de Garfield vinrent s'établir, en 1830, dans les forêts vierges de l'Ohio. Trois ans après, ils avaient bâti leur demeure et défriché la propriété dont la culture devait les faire vivre. Malheureusement, le père, à la suite d'un travail forcé, fut atteint d'un refroidissement qui l'emporta. La veuve, restée seule avec quatre enfans, dont James était le plus jeune, parvint à vivre sur sa ferme,

au prix du plus dur labeur, de la plus stricte économie, souvent même des plus grandes privations. Néanmoins, elle ne manqua pas, quand l'hiver venait interrompre les travaux de la campagne, d'envoyer ses enfans à l'école la plus voisine. Le petit James y fut pris d'une ardeur insatiable pour la lecture. Ayant reçu en prix, encore tout enfant, un Nouveau-Testament, il le sut bientôt, tout entier, par cœur. Il y joignit, un peu plus tard, *Robinson Crusoé*, qu'il lut et relut avec acharnement, au point de pouvoir en réciter des chapitres entiers. Il dévora ainsi toute la petite bibliothèque de sa mère et du maître d'école. Ce qui lui plaisait surtout, c'était le récit des aventures maritimes et des guerres de l'émancipation. Il était très bon, mais, batailleur et robuste, il se fit la réputation d'un *fighting boy*. On voit apparaître, dès le début de la carrière de Garfield, le rôle essentiel que remplit l'école primaire dans la démocratie américaine. Elle est la véritable racine des institutions républicaines. Elle exerce une action civilisatrice bien plus grande que l'école populaire d'Europe, parce qu'elle reçoit les enfans mieux préparés par l'éducation domestique. Chez nous, l'écolier de la campagne apprend à lire, mais quand il le sait, il ne lit pas et il oublie tout; aux États-Unis, il apprend pour lire le plus qu'il peut, parce que, autour de lui, il voit tout le monde en faire autant et que partout il a des livres sous la main.

A l'âge de seize ans, le jeune James veut gagner son pain et il se fait bûcheron, comme l'avait été Lincoln, noble métier, puisque c'est celui que choisirait aussi M. Gladstone. Mais de la forêt où il travaille, il voit passer les voiles des bateaux naviguant sur le lac Érié. Les belles histoires de voyages sur mer lui reviennent à l'esprit. Il est décidé à se faire matelot. Il descend au bord du lac pour s'engager. Les hommes d'équipage du bâtiment auquel il s'adresse se querellaient. Effrayé de leur brutalité, il recule, et se contente d'entrer au service d'un cousin pour conduire les chevaux qui traînent une barque sur le canal. Le désenchantement était cruel. Il est pris de découragement. La fièvre s'y joint. Il revient chez sa mère, atteint d'une maladie grave qui le met en danger. Pendant sa convalescence, le maître d'école, qui aide à le soigner, lui parle des facilités que lui donnent ses lectures et son heureuse mémoire pour entrer dans l'enseignement. Ce projet lui sourit, et il se rend à Geauga afin d'y suivre les cours de l'école normale. Pour toute ressource il a 17 dollars; mais pour vivre il travaillera de ses mains. Avec une ardeur que rien ne rebute, il apprend les langues anciennes, les mathématiques, l'histoire; il lit tous les livres de la bibliothèque, et bientôt il est le premier dans toutes les branches. En même

temps, pour subsister, il donne des répétitions, et met ses bras robustes au service des fermiers du voisinage. On sait qu'il existe maintenant, aux États-Unis, plusieurs universités organisées de façon à permettre aux étudians de gagner de quoi vivre, en exécutant des travaux manuels pendant une partie de la journée. Le jeune Garfield acheva ses études à Williams-College, une des maisons d'éducation les plus anciennes et les plus renommées de la Nouvelle-Angleterre. Tout en excellant aux exercices de gymnastique, il se distinguait dans l'étude des langues anciennes et de la philosophie. L'éclat de ses compositions littéraires, sa présence d'esprit et son éloquence comme controversiste, le mettaient hors de pair. Il publia dès lors plusieurs essais sur des sujets philosophiques dans la *Williams Quarterly Review*. En 1856, quand il prit « ses degrés, » il remporta « l'ovation » pour la métaphysique, distinction très exceptionnelle. Il avait alors vingt-cinq ans. La fermeté de son esprit et l'élévation de ses idées ont laissé une impression durable chez ses maîtres et chez ses condisciples. L'un d'eux disait à M. Mason : « Jeunes encore, nous ne pouvions comprendre toute la grandeur du caractère de Garfield; mais nous la sentions pourtant, car son extérieur et la moindre de ses paroles nous la révélaient. »

Les idées religieuses occupaient une large place dans son âme. Il ne se contenta pas des formes extérieures du culte. Pendant son séjour au collège de Geauga, il s'était affilié à la secte des « disciples du Christ » ou « campbellistes. » Il ne sortait point ainsi de la grande communion protestante ; mais il se l'assimilait d'une manière plus personnelle et plus intime. La dogmatique de la secte était des plus simples. Il suffisait de croire au Nouveau-Testament. Toute formule humaine de la vérité divine, imposée en tant que condition à l'admission, était repoussée comme un attentat à la liberté du chrétien régénéré. Tocqueville, ayant remarqué que le sentiment religieux était le fondement solide de la démocratie américaine, en avait conclu que la religion est la condition de la liberté. « Il faut, dit-il, qu'un peuple croie ou qu'il serve. » Depuis lors, « l'infidélité » est devenue plus fréquente aux Etats-Unis. Cependant toutes les paroles prononcées par le président font voir que, quant à lui, sa piété était restée vivante. Les « disciples du Christ » avaient fondé à Hiram, près de Cleveland, une école pour former leurs pasteurs, qui avait acquis en peu de temps une grande célébrité. Quand il eut passé ses derniers examens, Garfield y fut nommé professeur de langues anciennes et de littérature anglaise. Après une année de professorat, il fut promu à la présidence de la faculté. En peu de temps, le bûcheron des forêts d'Orange-Town,

le batelier du canal de l'Érié, avait fait du chemin. La goutte d'eau montait. Sa méthode d'enseignement fut très remarquée. Il visait surtout à faire des hommes. Il s'efforçait de développer l'initiative individuelle. Il attachait aussi la plus grande importance aux exercices corporels. Après avoir dirigé lui-même une partie de balle ou de cricket, il faisait rédiger par ses élèves une dissertation sur un sujet emprunté tantôt à la littérature ancienne, tantôt aux événemens contemporains. Comme, aux États-Unis, tout homme majeur prend sa part dans la direction des affaires publiques de la commune, du comté et de l'Union, il croyait qu'on ne peut assez tôt préparer les jeunes gens à remplir leurs devoirs de citoyen. Quoiqu'il ne fût pas ordonné pasteur, il montait souvent en chaire pour y prononcer le sermon du dimanche, et il s'était acquis ainsi, comme prédicateur, une grande réputation d'éloquence.

Jusqu'à ce moment, tout entier à ses études, Garfield s'était peu occupé de politique. Mais quand, en juin 1856, le parti du *freesoil* eut publié un manifeste très net et très vif en faveur de l'abolition de l'esclavage et même désigné comme candidat à la présidence le général Fremont, abolitioniste ardent, ce fut une question de justice et d'humanité qui se posa devant le pays et qui devint le point de séparation des partis.

Cette grande cause ne pouvait laisser indifférent un cœur généreux, dévoué à la justice et à la liberté. Garfield se jeta dans la mêlée avec une ardeur et un dévoûment qui allaient jusqu'au sacrifice de la vie. L'épreuve était suprême et il ne l'ignorait pas. C'était l'avenir de la grande république, l'unité du pays qui était en jeu. Le Sud, pour sauver « l'institution divine, » « la pierre angulaire » de son état social, n'hésiterait pas à lever l'étendard de la révolte. Il faudrait donc vaincre la sécession, les armes à la main, ou se résigner au démembrement de cette patrie qu'on se plaisait à rêver immense, embrassant le continent américain tout entier. Garfield était de ceux qui cherchent d'abord le « royaume de Dieu, » c'est-à-dire le règne du droit. Sa devise était celle des gens de foi qui ne doutent pas du triomphe final du bien : *Fiat justitia, pereat mundus*. Pendant les campagnes électorales de 1857 et 1858, où l'on procéda au choix des membres de la législature des états particuliers, il prononça un grand nombre de discours contre l'extension de l'esclavage et conquit ainsi beaucoup d'influence et de popularité dans son état natal, l'un des plus importans de l'Union, l'Ohio. « Quoiqu'il y ait déjà un quart de siècle, dit M. Peixotto, le traducteur du livre qui nous sert de guide, je me rappelle encore l'immense impression produite par ses discours. C'est le plus grand effet oratoire auquel j'ai assisté. L'élévation des sentimens, l'éloquence de la

parole, le pathétique, la puissance d'action du jeune professeur, m'ont laissé un souvenir ineffaçable. » En 1859, le district sénatorial dans lequel était situé le lieu de sa résidence, Hiram, élut Garfield sénateur de l'état de l'Ohio. L'énergie de ses convictions, la vigueur de son esprit et l'éloquence de sa parole le placèrent bientôt à la tête du parti républicain radical, avec J.-D. Cox, plus tard ministre de l'intérieur sous le président Grant, et James Monroe, l'un des hommes les plus populaires de sa région. Garfield n'avait encore que vingt-huit ans; il était le plus jeune membre du sénat de l'Ohio.

Quand Lincoln fut élu président, il devint certain que le Sud prendrait les armes pour constituer une confédération indépendante sur la base de l'esclavage. Les états où dominaient les adversaires de « l'institution » décidèrent d'armer à leur tour, même avant que le gouvernement central eût songé à se défendre. En janvier 1861, le sénat de l'Ohio discutait un bill ayant pour objet l'équipement de six mille hommes. Garfield prononça à ce sujet un discours qui exerça une influence décisive, parce qu'il dessinait nettement la situation. On reprochait à ceux qui voulaient prendre des mesures énergiques d'attenter à l'indépendance des états et d'avoir recours à la « coercition, » reproche grave dans un pays si jaloux de toutes ses libertés. Voici la réponse que fit Garfield : « Si, par ce mot « coercition, » vous entendez que le gouvernement fédéral déclarera et fera la guerre à un état particulier, je ne vois aucun homme sérieux, démocrate ou républicain, qui préconise une semblable mesure. Mais si le sens de cette parole est que le gouvernement général doit défendre les lois, quels que soient ceux qui les violent; qu'il doit protéger la propriété et le drapeau de l'Union; qu'il doit punir les traîtres à la constitution, qu'ils soient dix ou qu'ils soient dix mille, alors je suis « coercitioniste, » la grande majorité de ce sénat et les neuf dixièmes des habitans de l'Ohio sont « coercitionistes, » je dis plus, tous les citoyens de l'Union sont « coercitionistes, » sinon ils sont des traîtres. »

On se rappelle l'admirable mouvement qui souleva les populations du Nord après le désastre de Bull-Run, en juillet 1861, et qui amena successivement sous les drapeaux de l'Union plus de deux millions de volontaires. M. Masson cite quelques vers de Bret Harte, qui rendent bien cet élan héroïque :

Écoutez : j'entends la marche des multitudes,
Et le bruissement de la foule armée.
Voyez : les bataillons sortis du peuple se sont réunis
Autour du tambour qui, en hâte, bat l'alarme,
Disant : Accourez,
Hommes libres, accourez,

Avant que votre héritage soit dévasté. Ainsi parle
Le tambour battant l'alarme à coups pressés (1).

Chose admirable, ce fut des rangs du corps enseignant que se levèrent le plus de volontaires à l'appel de la patrie en danger. Proportion gardée, la classe des instituteurs fournit dix fois plus de soldats que toute autre profession. Sur les trois cents étudians du collège de Hiram, plus de cent s'engagèrent, et à leur tête leur professeur préféré, Garfield. Celui-ci appliqua aussitôt son infatigable activité et sa vigoureuse intelligence à se mettre au courant de tout ce qui concernait l'art de la guerre, depuis l'équipement et les exercices du soldat jusqu'au mouvement des troupes et aux grandes manœuvres d'une armée en campagne. Un vaste camp d'instruction militaire s'était formé à Camp-Chase, près de Columbus, capitale de l'Ohio. Garfield fut nommé, avec l'assentiment général, colonel du 42e régiment. Il sut communiquer l'enthousiasme qui l'animait à tous ses hommes. Sa santé robuste le préservait de la fatigue et de la maladie. Il travaillait la journée entière et une partie de la nuit. Il fallait tout apprendre à ces volontaires, pleins d'ardeur, mais nullement préparés à la guerre difficile qui commençait sur un théâtre immense. Il eut soin de les exercer, non-seulement aux marches et au tir, mais à faire des ponts, à réparer des chemins de fer, à se servir du télégraphe, à élever des fortifications et des abris improvisés.

Garfield eut bientôt l'occasion de montrer qu'il possédait, outre la théorie, le coup d'œil du stratégiste. Le général Buell, sous lequel il servait, avait pour mission de repousser les sécessionistes du Kentucky, où commandait le général Marshall. Garfield proposa à son chef un plan de campagne qui fut approuvé et dont l'exécution lui fut en partie confiée. Il se couvrit de gloire à la bataille de Middle-Creek. Les confédérés étaient retranchés sur une hauteur et protégés par un cours d'eau. Garfield, avec une force très inférieure, passe la rivière à gué et escalade la colline sous le feu de l'ennemi. Ses hommes, bien dressés, tiraient admirablement et avaient appris à profiter des accidens de terrain. Après cinq heures d'une lutte acharnée, il délogea les sudistes, qui furent obligés de se retirer dans la Virginie. Cette victoire, la première remportée par les sol-

(1) Hark! I hear the tramp of thousands
And of armed men the hum;
Lo! a nation's hosts have gathered
Round the quick alarming drum
Saying: Come,
Freemen, come,
Ere your heritage be wasted. Said the quick
Alarming drum.

dats de l'Union, eut un grand retentissement et releva partout le courage. Elle lui valut le grade de général.

A la grande bataille de Pittsburgh-Landing, où la jonction du corps de Buell détermina la défaite des confédérés, Garfield se distingua encore par son intrépidité et par la justesse de ses décisions. Il ne tarda pas à être promu à un poste supérieur. Le 20 février 1863, il fut nommé chef d'état-major de l'armée du Cumberland, commandée par le général Rosecrans, qui opérait alors dans le Tennessee contre les forces de Bragg. Rosecrans, après avoir passé plusieurs mois à organiser les élémens assez disparates de son armée, hésitait à marcher en avant. Garfield l'y décida par un rapport qui est, disent les spécialistes, un chef-d'œuvre. C'est lui qui, en réalité, traça tout le plan de la campagne de Tullahoma, dont M. Whitelaw Reid, dans son histoire de cette guerre, a pu dire que « la conception première en fut parfaite et l'exécution excellente. » A la bataille si disputée de Chickamauga, le coup d'œil et la bravoure personnelle de Garfield vinrent, au dernier moment, apporter un secours indispensable à l'héroïque résistance du général Thomas, et sauver ainsi l'armée fédérale d'un désastre. Il eut son cheval tué sous lui et, au milieu du feu le plus meurtrier, il établit une batterie qui arrêta un mouvement tournant de l'ennemi. Ce fut son dernier fait d'armes.

Il avait été élu, dans l'Ohio, membre du trente-huitième congrès qui devait se réunir en décembre 1863. Le président Lincoln, à qui il était allé rendre compte de la situation de l'armée du Cumberland, le pria de venir occuper son siège à la chambre. « Ce qu'il nous faut, disait-il, c'est un orateur qui, ayant vu la guerre de près, puisse faire comprendre au congrès les besoins de l'armée et les sacrifices qu'exige encore le triomphe définitif de notre cause. » Il lui en coûta de se rendre à l'appel du président. Le général Thomas l'appelait à ses côtés : il voulait lui confier le commandement d'un corps d'armée. Il lui fallait renoncer à sa commission de général-major qu'il venait de recevoir. Il regrettait surtout de perdre de vue ce glorieux 42e, décimé par le feu ennemi et son drapeau déchiqueté par les balles. Mais l'armée elle-même joignit ses instances à celles de Lincoln. Il céda et, comme représentant de l'Ohio, il prit place au congrès, qu'il ne quitta que pour monter au fauteuil de la présidence.

De l'avis unanime, le jeune général avait montré, pendant ces deux années de service actif, des aptitudes militaires de premier ordre. En prononçant l'éloge funèbre du général Thomas, il a décrit admirablement les qualités que doit posséder aujourd'hui un commandant d'armée. Ce sont, affirment des appréciations compétentes, celles qui précisément le distinguaient lui-même. « La vie de Tho-

mas, dit-il, est une glorification de la puissance d'un travail opiniâtre en même temps que l'opiniâtreté du travail nous y révèle la supériorité du talent. Un de ses instructeurs, à West-Point, disait de son illustre élève qu'à l'école il n'abandonnait jamais une question sans l'avoir examinée sous toutes les faces. Tel on le voit quand il eut à conduire une armée. Un combat, pour lui, n'était pas, comme pour d'autres, une sorte de tremblement de terre ou de volcan en éruption, une mêlée confuse d'hommes intrépides et de chevaux fougueux, enveloppés des éclairs et de la fumée des canons. C'était la concentration d'une force contre une autre force, mathématiquement combinée, un calcul de lignes et de positions, de bataillons et de compagnies, de puissance de métal et de résistance. Il savait que les élémens de la victoire ne sont pas créés sur le champ de bataille, mais patiemment élaborés dans le calme des camps, par la perfection de l'organisation et par l'équipement complet des corps d'armée. Sa remarque à un capitaine d'artillerie occupé à inspecter une batterie mérite d'être rapportée, parce qu'elle montre comment il entendait la théorie de la victoire : « Tenez bien tout en ordre. Quelquefois la roue d'un affût décide du sort d'une victoire. » Aussi quand l'heure d'agir avait sonné, il s'était si exactement rendu compte de l'armement et des forces relatives de ses troupes, qu'il aurait pu dire à quelles attaques il leur était possible de résister et quels coups elles pouvaient porter à l'ennemi. »

Au congrès, Garfield rendit à l'armée tous les services qu'elle attendait de lui. En même temps, il continua à défendre avec le même dévoûment la cause « abolitioniste. » Ne pouvant reprendre ses fonctions au collège de Hiram et presque constamment retenu à Washington, il entra au barreau pour plaider principalement les causes constitutionnelles devant la cour suprême. Déjà précédemment il s'était occupé de l'étude du droit, et il avait été amené, en attaquant dans ses discours la révolte des états sudistes, à scruter à fond les questions qui touchent aux rapports des états entre eux et avec le pouvoir fédéral. On lui confia plusieurs causes très importantes qui lui firent un nom comme juriste en droit public. Son attitude dans les questions concernant le Sud était celle qui aurait inspiré ses actes durant sa présidence : maintien absolu et énergique de l'égalité pour les noirs, mais politique d'oubli et de réparation pour leurs anciens maîtres, définitivement vaincus. Voici ce qu'il dit à ce sujet dans un de ses plaidoyers : « Dans la plus effroyable tourmente qu'aient subie nos destinées, Dieu nous avait placés dans cette alternative : ou de perdre notre liberté, ou d'accorder l'émancipation à l'esclave. Dans cette détresse extrême, nous avons appelé à nous l'homme de couleur; nous lui avons dit de nous aider à sauver la république, et, sous le feu de la mitraille,

nous avons conclu avec lui une alliance scellée par le sang de chacun et ayant Dieu pour témoin. Par ce contrat, nous nous sommes engagés à briser son joug et à lui faire partager avec nous tous les avantages et toutes les gloires de la liberté. » Voilà pour les affranchis. « Quant à l'avenir, ajoute-t-il, nous ne devons jamais rien faire qui ne soit en rapport avec l'esprit et le génie de nos institutions. Le but de nos efforts doit être : rien pour la revanche, tout pour la sécurité; oublions le passé, songeons au présent et à l'avenir. Hélas! rien ne pourra réparer les pertes que nous avons subies. Les quatre cent mille tombes où dorment nos pères, et nos frères frappés dans la lutte contre les rebelles, resteront fermées jusqu'à ce que l'ange de la résurrection fasse l'appel des morts. Mais détournons nos regards de ce triste et glorieux passé et cherchons dans la justice une sécurité que rien ne puisse désormais troubler. »

Garfield a siégé au congrès pendant dix-sept ans, d'abord comme représentant et plus récemment comme sénateur de l'Ohio. Il n'ambitionnait pas de position supérieure à celle que ses concitoyens venaient de lui confier presque à l'unanimité. Chaque état, on le sait, ne nomme que deux sénateurs. Représenter au sénat fédéral l'Ohio, qui est grand comme l'Angleterre et qui donne souvent le ton à la politique générale, est donc une des plus hautes dignités de la république.

Garfield fut désigné comme candidat à la présidence à l'improviste et, sans qu'il eût fait la moindre démarche à cet effet. La « convention » du parti républicain s'était réunie, dans l'automne de 1880, à Chicago, pour choisir le nom sur lequel devaient se concentrer partout les votes de ses partisans. Elle se composait de sept cent cinquante-six délégués de tous les états et parmi ceux-ci se trouvait Garfield. Trois concurrens étaient en présence : l'ex-président Grant, ardemment soutenu par un parti puissant à la tête duquel était le sénateur de New-York, Conkling, le sénateur du Maine, Blaine, et Sherman, l'ancien ministre du trésor, qui avait si admirablement géré les finances fédérales. Pendant plusieurs jours on discuta et on vota sans arriver à un résultat : aucune majorité ne se formait. Garfield soutenait la candidature de Sherman. Il prit la parole à plusieurs reprises et, chose exceptionnelle dans une assemblée où les compétitions avaient vivement surexcité les passions, il était toujours écouté avec la plus grande déférence. C'était la preuve évidente de l'estime générale qu'il avait su conquérir. Il en ressortait que le parti républicain ne pouvait présenter aux suffrages du pays un nom plus populaire. Ce fut l'idée qui surgit spontanément de tous les côtés à la fois. Des lettres, des télégrammes, des articles de journaux arrivaient de partout répétant : « Prenez Garfield. » La *vox populi* fut écoutée par la convention, fatiguée de recommencer, des jours

entiers, des scrutins de ballottage apportant toujours le même partage des votes. Les trois concurrens furent abandonnés. Garfield fut proclamé candidat du parti républicain et bientôt après élu président à une très grande majorité.

Entré en fonctions au printemps de cette année, l'abominable attentat qui l'a jeté sur un lit de douleurs ne lui a pas permis de montrer ce qu'il eût été comme chef d'état. Cependant sa première parole fut consacrée à recommander la substitution de l'arbitrage à l'emploi barbare de la force, pour régler les différends internationaux, et l'un de ses premiers actes fut de proposer à l'Europe de former avec l'Amérique une union monétaire, afin de faciliter les relations commerciales entre les deux continens. L'enfant batailleur, le *fighting boy*, le général qui s'était illustré à la guerre, ne prêchait que la paix. Comme tous les Américains clairvoyans, il voulait donner pour mot d'ordre à la grande république la sainte maxime de l'évangile : *Heureux les pacifiques, car ils posséderont la terre!* Les États-Unis n'ont d'armée que pour maintenir l'ordre sur leurs frontières, une vingtaine de mille hommes pour 39 millions d'habitans.

Cependant, avec un excédent annuel de recettes d'un demi-milliard, ils pourraient armer plus facilement que la plupart de nos états européens, de nombreux régimens. S'ils ne le font pas, ce n'est point par économie, mais par prudence. Ils ont hérité de leurs ancêtres d'Angleterre cette conviction qu'une grande armée et des institutions démocratiques sont deux choses qui s'excluent. Le principe des armées, c'est l'autorité. Le principe des gouvernemens libres, c'est la discussion. A la longue, ces deux principes contraires doivent se heurter. Partout où existe une grande force militaire, le régime parlementaire ne dure que par tolérance. Vienne une grande secousse ébranlant la société, le chef de l'état pourra faire un 18 brumaire ou même un 2 décembre. A l'époque de la guerre de la sécession, des collaborateurs de la *Revue*, visitant les États-Unis, croyaient voir apparaître, derrière les quinze cent mille baïonnettes qui couvraient le territoire de l'Union, l'ombre d'un césar qui approchait. Ces prévisions ne se sont pas réalisées. L'armée a été licenciée. Les citoyens qui s'étaient armés pour défendre l'intégrité de la patrie ont repris leurs occupations dans la vie civile. Jamais l'avenir de la liberté n'y a semblé plus assuré qu'en ce moment. Comme, tant qu'elle restera unie, nul autre état ne pourra mettre en péril la puissante république qui occupe tout un continent, longtemps encore elle aura ce bonheur exceptionnel de n'avoir pas besoin d'une forte armée permanente. Le danger du césarisme n'apparaîtra que le jour où les barbares de l'intérieur, prédits par Macaulay, auront forcé la société à s'armer

pour se défendre, c'est-à-dire quand l'inégalité des conditions sera devenue excessive et que le territoire, tout entier occupé, n'offrira plus de place pour les nouveau-venus.

M. Mason dépeint en une rapide esquisse le caractère et la manière de vivre de Garfield. On répète souvent que la haute culture intellectuelle est rare aux États-Unis. C'est une erreur. Tandis qu'en Europe l'éducation et l'aisance se transmettent ensemble héréditairement, on rencontre en Amérique beaucoup plus d'hommes riches et peu cultivés, parce qu'ils ont fait fortune en peu de temps, et on juge d'après ces enrichis de la veille. Le goût des lettres et surtout de la poésie est au contraire très général aux États-Unis. Cet enthousiasme littéraire qui caractérise chez nous l'époque du romantisme et qui s'est si singulièrement refroidi depuis, se retrouve encore au-delà de l'Océan. Presque tous les Américains que j'ai rencontrés avaient leur poète favori, fréquemment Burns ou Longfellow, dont ils aimaient à réciter des vers. Tout le temps que Garfield pouvait soustraire aux absorbans travaux du barreau ou du congrès, il le consacrait à la lecture, qu'il prolongeait souvent très avant dans la nuit. Il se plaisait à relire les poètes anciens. Pendant ses campagnes, il portait toujours un Horace dans sa poche. M. Mason raconte qu'un soir, bien après minuit, il trouva Garfield au comble de la joie. Il venait de découvrir dans un auteur grec de nouveaux détails sur Périclès et Aspasie, et il se proposait d'étudier à fond l'histoire des amans célèbres : Abélard et Héloïse, Dante et Béatrix, Laure et Pétrarque. Il avait cependant en ce moment la tête remplie des amas de chiffres qu'il venait d'examiner comme président de la commission du budget. Il aimait beaucoup les romans, surtout ceux de Dickens, et il n'en paraissait pas un de quelque valeur qu'il ne s'empressât de le lire. Il apprit le français pour étudier à fond l'histoire politique et financière de la France et en même temps pour pouvoir goûter ses grands écrivains dans leur propre langue. Président de l'Association littéraire de Washington, il aimait à réunir à sa table frugale, mais hospitalière, les hommes distingués, américains ou étrangers. Sa conversation alors était à la fois pleine de charme et d'instruction, ses mots étaient profonds et brillans. D'un trait juste et piquant il jugeait le livre nouveau, l'événement du jour, ou les auteurs anciens dont sa mémoire fidèle lui permettait de citer les maximes et les idées.

Il n'a jamais cherché à s'enrichir; il ne croyait pas que la destinée de l'homme fût de se livrer tout entier à la chasse aux dollars. Quoiqu'il eût quatre fils et une fille, il n'a rien fait pour leur laisser de la fortune, et cependant avec son éloquence au barreau et sa connaissance des affaires, rien ne lui eût été plus facile, dans un pays où la richesse jaillit, pour, ainsi dire, du sol. Tout ce qu'il

possédait se réduit, paraît-il, à sa maison de briques rouges à Washington et à une villa dans son pays natal, près de Cleveland. C'est là qu'il aimait à se retirer, l'été, pour suivre de près l'exploitation de sa ferme. Comme la plupart des hommes éminens de l'Amérique, il se plaisait au travail des champs, se rappelant ce qu'avaient dit à ce sujet les républicains de la Rome antique : « Rien de meilleur, rien de plus productif, rien qui soit plus agréable et plus digne d'un homme libre que l'agriculture. » Sa manière de vivre était élégante, mais en même temps simple et « puritaine. »

Guizot a écrit, à propos des Russell, une page élevée et touchante, *l'Amour dans le mariage*. Rarement cet idéal s'est réalisé d'une façon plus intime et plus sainte que dans la maison de Garfield. A peine avait-il pris ses degrés au collège William qu'il épousa, à Hiram, une jeune fille studieuse, intelligente et douce, Lucrèce Rudolph. Aucun nuage n'est venu troubler cette union parfaite. Pendant cette longue agonie de trois mois, c'était à qui éviterait une peine à l'autre : lui maîtrisait sa souffrance, elle ses anxiétés, mais tous deux résignés, dès le début, à s'incliner sous la main de Dieu. Le premier jour, le blessé dit aux médecins : « Ne me cachez rien. Je ne crains pas la mort, j'y suis préparé. » L'un des médecins qui le soignaient lui parlant de son transport projeté pour Longbranch, lui dit : « Vous êtes si bien aujourd'hui, vous supporterez facilement les fatigues du voyage. — Oui, sans doute, répondit-il, et ce voyage pourra facilement se prolonger, se prolonger jusqu'à mon arrivée dans la patrie éternelle. » Le dernier jour, il fut saisi d'un spasme violent au cœur. Sa femme lui dit : « Souffres-tu? — Ma pauvre amie, répondit-il, ce qui me fait souffrir, c'est de vivre encore. » — Vers midi, il dit : « Je me rends parfaitement compte de ma situation. » Après un moment, il demanda à un de ses amis : « Croyez-vous que mon nom aura sa petite place dans l'histoire? — Oui, lui fut-il répondu, et une grande place; mais une bien plus grande encore dans le cœur de l'humanité. » La vieille mère du président vit encore dans l'Ohio. Quand elle apprit sa mort, elle s'écria : « Lui, mort! est-ce possible! Il ne me reste plus qu'à mourir aussi. Mais non, je dois me soumettre à la volonté de Dieu. Il sait mieux que nous ce qui est bon. »

Dans tous les actes de sa vie, il a toujours été guidé par le sentiment du devoir et par l'amour de la justice. C'est un autre Abraham Lincoln, disent, avec le sénateur G. Hoar, les Américains qui lui ont voué un culte exalté. On retrouvait, en effet, en lui la droiture, le bon sens, l'attachement au bien de Lincoln, mais avec un esprit plus cultivé et des vues plus étendues. C'est bien le chrétien austère du temps des *Pilgrim Fathers*, raffiné toutefois par le commerce intime avec les grands écrivains de l'antiquité et des

temps modernes. Dès son jeune âge, l'Écriture a été sa loi constante, mais tandis que ses ancêtres, les puritains, étaient les hommes de l'Ancien Testament, il était, lui, le disciple aimant et doux de l'Évangile. Dans cette vie consacrée tout entière au travail et à l'accomplissement consciencieux de tous les devoirs, il n'y a pas une tache, pas une faiblesse, pas une défaillance. La démocratie radicale, qu'il se faisait gloire de représenter, avait ici sa source dans les traditions les plus hautes et les plus pures de l'antiquité et du christianisme.

On prétend que l'Amérique actuelle n'est plus celle qu'a décrite Tocqueville et que le niveau moral y a baissé. Ce jugement ne repose-t-il pas sur ce que l'on voit dans le pandémonium de New-York ou dans ces villes du Far-West qui, chaque jour, sortent du désert et de la barbarie? En tout cas, dans la mesure où le fait est vrai, il s'explique par deux causes : l'émigration, qui apporte le contingent impur des couches inférieures des peuples de l'Europe, et la fièvre de croissance physique du géant américain. Il s'agit avant tout là-bas de mettre en valeur les richesses naturelles d'un monde nouveau. Comment la préoccupation des intérêts matériels ne serait-elle pas l'affaire principale, alors qu'elle prend une place chaque jour croissante même dans nos vieilles sociétés? Le développement de la puissance économique de l'Amérique est un phénomène prodigieux dont rien dans l'histoire ne donne l'idée. Les chiffres qui le résument confondent l'imagination. Je n'en citerai qu'un seul. On y a construit, l'an dernier, près de 12,000 kilomètres de voies ferrées, c'est-à-dire qu'il n'y faut que deux ans et demi pour achever un réseau aussi étendu que celui de la France. Comment, au milieu d'une semblable expansion de toutes les puissances de la matière, la poursuite de la richesse ne se montrerait-elle pas partout! Mais si l'on pénètre au fond, sous cette superficie parfois violente et trouble, on trouve, dans la très grande majorité des familles, une vie intellectuelle et morale vigoureuse et saine, un attachement réel aux idées d'humanité et de justice. Deux influences sont partout à l'œuvre pour soulever l'homme au-dessus du règne exclusif des égoïsmes et des appétits : l'école populaire et le christianisme. L'exemple de Garfield nous montre quels types admirables elles peuvent tirer même des couches les moins aisées de la population. Aujourd'hui, comme au temps de Tocqueville, ce sont là les vraies bases de la démocratie américaine. Tant que la grande république fera surgir des derniers rangs du peuple, pour en faire des chefs d'état, des hommes d'un caractère aussi pur et on peut dire aussi saint que celui de Lincoln et de Garfield, elle pourra considérer l'avenir sans crainte. L'heure des grandes épreuves ne sera pas encore venue pour elle.

ÉMILE DE LAVELEYE.

LA

RÉCONCILIATION DE M. DE BISMARCK

ET DU SAINT-SIÈGE

Ceux qui croient ou affectent de croire que M. de Bismarck s'est mis en route pour Canossa ne le connaissent guère ou parlent de lui bien légèrement; on peut affirmer sans crainte de se tromper que M. de Bismarck n'ira jamais à Canossa. Il a fait des expériences qui l'ont averti, éclairé, et les intérêts dont il a la garde ont toujours eu le pas sur ses préférences et ses partis-pris. Au surplus, il n'avait porté dans la lutte contre l'église aucune passion dogmatique; il n'est pas homme à s'échauffer pour ou contre une doctrine, il n'est théologien que par occasion et, comme on l'a dit, pour le besoin de sa cause. Il n'a jamais fait, il ne fera jamais durant toute sa vie que de la politique. S'il se réconcilie avec l'église, c'est qu'après avoir consulté les étoiles, il les a trouvées favorables. Il a jugé que les circonstances et la situation générale de l'Europe devaient rendre le saint-siège plus traitable, le disposer aux accommodemens, et, selon toute apparence, les négociations qu'il a entamées pour rétablir la paix religieuse en Prusse rapporteront à sa politique, si elles viennent à aboutir, beaucoup plus de profit qu'elles ne coûteront de sacrifices à son orgueil. Quand apprendrons-nous à nous régler sur son exemple? Au lieu de nous instruire à son école, nous aimons mieux lui rendre beaucoup de bons offices, et trop souvent il trouve en nous des instrumens involontaires et inconsciens de ses desseins. Si aujourd'hui son génie, secondé de sa fortune, l'aide à sortir sans trop de peine du mauvais pas où il s'était

engagé, nous y sommes pour quelque chose, mais nous aurions tort de faire fond sur sa reconnaissance. On n'en est plus à compter ses ingratitudes.

Non, M. de Bismarck n'ira pas à Canossa; il se tirera d'affaire à moins de frais et à des conditions bien plus douces qu'il n'osait l'espérer. Il pourra se dispenser de transiger sur les principes et ne se laissera pas réduire à la cruelle extrémité d'abolir les fameuses lois de mai. Il se contentera de les réviser ou il obtiendra de son parlement des pleins pouvoirs, pour en adoucir l'application, pour laisser tomber en désuétude les articles les plus décriés et les plus gênans. Les lois dormiront, mais en cas de besoin ou d'incident fâcheux, on pourra les réveiller. Le 20 avril de l'an dernier, le chancelier écrivait au prince de Reuss qu'il ne consentirait jamais à se laisser désarmer : « Il est bon, disait-il, qu'une épée oblige l'autre à demeurer dans le fourreau. » Il ne signera pas non plus un concordat, dont on se soucie à Rome aussi peu qu'à Berlin; on s'en tiendra à un arrangement quasi-concordataire, à un régime fondé sur une entente diplomatique. Il avait toujours soutenu qu'il appartient à l'état seul de régler, comme il lui convient, ses rapports avec l'église et de tracer à son gré les frontières du temporel et du spirituel. Sur ce point, il se ravise, il consent à traiter, à négocier avec le Vatican, à l'interroger, à consulter ses convenances. C'est la suprême concession qu'il ait faite, et il se chargera de trouver les termes d'un *modus vivendi* dont tout le monde puisse s'accommoder. En retour des complaisances qu'on aura pour lui, il rétablira son ambassade auprès du saint-siège et le budget du culte catholique, il condamnera au repos et au silence sa haute cour ecclésiastique, il exemptera les séminaristes du service militaire, il réduira l'examen d'état à une pure formalité, et d'un accord commun on rendra des évêques aux diocèses qui en manquaient, des curés et des desservans aux nombreuses paroisses qui avaient perdu leur berger. L'église s'en trouvera bien; tout fait croire que M. de Bismarck s'en trouvera mieux encore.

Les journalistes et les écrivains officieux s'efforcent de démontrer aujourd'hui que M. de Bismarck n'a jamais changé de système ni de conduite, que, lorsqu'il portait à l'église les coups les plus terribles, il ne nourrissait aucun sentiment hostile, aucune animosité à l'égard du catholicisme, et qu'au fort même de la lutte, il s'occupait déjà de préparer la réconciliation et la paix. Il est permis de n'en rien croire. Si grand homme d'état qu'on soit, on n'est pas infaillible, et les plus habiles politiques pourraient écrire l'histoire de leurs illusions. Il est tout naturel qu'au lendemain de Sedan, M. de Bismarck ait connu l'enivrement du triomphe, qu'il ait trop attendu de ses forces, trop présumé de son omnipotence. Il a pu s'imaginer que les catholiques allemands, devenus désormais plus Allemands que catholiques, étaient

mûrs pour la servitude et disposés à tous les abandonnemens, à toutes les obéissances, que, sur un signe de leur maître, ils sacrifieraient sans balancer le saint-père à César, celui qui tient les clés à celui qui brandit le glaive. Il avait fait trop bon marché de l'autorité persistante des croyances, des traditions, des habitudes séculaires; il a dû reconnaître que César était insuffisant à remplir les âmes et à posséder les consciences. Il espérait que le concile du Vatican enfanterait un schisme; les évêques allemands qui avaient protesté contre le nouveau dogme l'ont déconcerté par la rapidité de leur soumission. Il se flattait de trouver un appui solide dans le vieux catholicisme; ce roseau s'est dérobé sous la pesanteur de sa main. Il se flattait aussi que, par ses manœuvres, par ses violences, par ses ruses, il parviendrait à désagréger ce parti d'opposition compact qui s'appelle le parti du centre et qui, recruté parmi les catholiques de toutes les classes et de toutes les provinces du royaume, se compose des élémens les plus disparates. Ce parti ne s'est pas laissé dissoudre; les grands seigneurs réactionnaires et féodaux sont demeurés comme soudés avec ces chapelains de bas étage, aux allures révolutionnaires, à l'éloquence criailleuse et débraillée, qui se prêtaient sans remords à conclure avec les socialistes des alliances électorales et des pactes de circonstance. La parole du prisonnier du Vatican a suffi pour maintenir l'unité du parti. On a continué de marcher coude à coude sous la conduite de cet ancien ministre du roi de Hanovre, dont M. de Bismarck a dit « que l'huile de sa parole n'est pas de cette espèce qui adoucit les blessures, mais de celle qui attise les flammes, les flammes de la colère. »

Bien que sa campagne n'eût abouti qu'à lui créer de gros embarras en désorganisant une dizaine de diocèses et près de deux mille paroisses, M. de Bismarck a mis du temps à revenir de ses illusions, à changer de système et de méthode. Il ne se rebute pas aisément, les batailles ne lui ont jamais fait peur; il se sent de force à mettre ses adversaires hors d'haleine et sur le flanc. Cependant la lassitude gagnait de proche en proche autour de lui. Les conservateurs prussiens n'avaient voté qu'à regret et en soupirant les lois de mai. Le clergé évangélique les goûtait peu; il les jugeait dangereuses pour sa propre indépendance. Plus d'un membre de la famille royale estimait que, pour combattre les menées des socialistes et des révolutionnaires, ce n'était pas trop de la coalition de toutes les forces conservatrices du royaume et que l'exaspération des catholiques ne pouvait profiter qu'à la démagogie. On raconte que, dans l'automne de 1879, lors des grandes manœuvres, l'évêque de Strasbourg logeait chez lui la famille grand-ducale de Bade. Il eut un matin la surprise de trouver la grande-duchesse, fille de l'empereur Guillaume et zélée protestante, agenouil-

lée dans l'oratoire du palais épiscopal. « Je viens de prier, lui dit-elle en se relevant, pour la réconciliation de l'état et de l'église. »

Dans sa superbe indifférence à l'endroit de toutes les questions de doctrine, M. de Bismarck se souciait très peu de se marier pour la vie avec un parti. Son plus cher désir était de voir se former dans le parlement prussien comme dans le Reichstag une majorité gouvernementale et ministérielle, aussi docile que compacte, aussi stable que soumise, prête à voter les yeux fermés tout ce qu'il lui proposerait. Il n'a jamais dissimulé que le seul parti qui lui agréât était celui « des bismarckiens sans phrase. » Il a rêvé pendant quelques années de constituer cette majorité à sa dévotion par l'union des conservateurs et des libéraux modérés; mais il n'a pas tardé à se dégoûter des libéraux. Le libéral prussien est un être difficile à prendre, plus difficile encore à tenir; il a un caractère à la fois ondoyant, flottant et fort épineux. Ce poisson est plein d'arêtes, et le chancelier de l'empire a failli plus d'une fois s'étrangler en le mangeant. D'ailleurs il n'a d'estime que pour ce qui est fort, la faiblesse lui inspire plus de mépris que de pitié. Il a vu le parti libéral s'affaiblir d'année en année par ses divisions intestines et diminuer à chaque élection; il voyait, d'autre part, le centre catholique grandir incessamment au milieu des difficultés, des périls et des tempêtes, doubler en peu de temps son effectif, joindre de plus en plus la puissance du nombre à celle de la discipline. C'est ainsi qu'il fut amené peu à peu à lui faire des avances, dont les catholiques le récompensèrent en acceptant son nouveau tarif douanier.

Toutefois, au lendemain même de cette expérience, il hésitait encore. Un incident décisif acheva de lui ouvrir les yeux. A l'ouverture de la dernière session du Reichstag, le bruit courait dans les couloirs que les libéraux, s'étant engagés à se joindre aux conservateurs pour voter les nouveaux impôts, étaient rentrés en grâce au rès du chancelier et qu'il désirait que le candidat du centre catholique fût écarté de la présidence. On sait qu'à Berlin, la politique se fait moins dans les salons que dans les brasseries. Chaque groupe a son estaminet, sa *Fraktionskneipe*, où il se réunit tous les soirs entre dix heures et minuit. Ce fut dans un débit de bière de la *Leipzigerstrasse* que le chef des libéraux, M. de Bennigsen, et le représentant des conservateurs, M. d'Arnim-Boitzenburg, ex-président du Reichstag, eurent ensemble une importante conférence, dans laquelle il fut convenu que les libéraux donneraient leurs voix à M. d'Arnim et qu'en revanche les conservateurs porteraient un libéral à la vice-présidence. Cependant le chef très habile et très avisé du centre, M. Windthorst, qu'on a surnommé à Berlin la petite excellence, *die Kleine Excellenz*, s'occupait de parer le coup; il convoqua tout son monde par lettres particulières. M. d'Ar-

nim fut élu président par 154 voix sur 265 votans; mais grâce aux efforts du centre, assisté des Polonais et des Alsaciens-Lorrains, le candidat clérical, M. de Frankenstein, fut élu premier vice-président. L'épreuve cette fois était décisive, les catholiques étaient devenus les arbitres de la situation. De ce jour, le chancelier les invita à ses soirées parlementaires. On put le voir faisant les honneurs de son salon à la petite excellence et s'entretenant, le verre en main, avec M. Reichensperger, des principes et des beautés de l'architecture gothique. Dans le temps de ses hésitations, il y a deux ans de cela, M. de Bismarck disait au cours d'une conversation privée : « J'ai très peu de goût pour le catholicisme, mais je ne serais pas un homme d'état digne de ce nom si je pouvais oublier que douze millions de citoyens de l'empire sont catholiques. Je dois tenir à ce qu'ils ne soient pas froissés dans leur conscience religieuse et dans leurs sentimens les plus intimes. » Il y a deux ans, M. de Bismarck commençait à se douter qu'il avait froissé dans leurs sentimens les plus intimes douze millions de catholiques; il en est tout à fait convaincu depuis que M. de Frankenstein l'a emporté haut la main sur son compétiteur national-libéral. Peut-être finira-t-il par avoir quelque goût pour le catholicisme; en attendant, il veut déjà beaucoup de bien à l'architecture gothique.

Pour que M. de Bismarck se réconciliât avec le saint-siège, ce n'était pas assez qu'il le voulût, il fallait que le saint-siège s'y prêtât; quand on négocie, on est deux. Sans contredit, si le gouvernement de l'église était encore aux mains du pape Pie IX, de ce tribun mystique qui cherchait dans son cœur ou dans les oracles du Saint-Esprit les règles de sa politique, qui jetait le gant à Dioclétien, criait anathème à l'Attila de Berlin et annonçait « qu'une petite pierre, se détachant de la montagne, briserait le pied d'argile du colosse, » le chancelier de l'empire n'aurait à choisir qu'entre la guerre sans merci et une paix sans honneur; l'*otium cum dignitate* lui serait à jamais refusé. Mais il avait dit à la chambre des députés prussiens, dès le 16 avril 1875 : « L'histoire nous montre des papes guerroyans et des papes débonnaires. J'ose espérer que nous verrons avant peu sur le trône pontifical un homme pacifique, avec lequel nous pourrons conclure un traité en bonne forme. » Ce souverain pontife s'est rencontré, il s'appelle Léon XIII, et c'est à lui que, dans un jour d'heureuse inspiration, M. Ferry a rendu un éclatant, mais trop platonique hommage. L'objet qu'il s'est proposé dès son avènement était de réparer les fautes et les imprudences de son prédécesseur, de ramener à lui les gouvernemens que le bouillant Pie IX s'était aliénés. Il souhaitait de se faire des amis partout, afin d'isoler ainsi l'Italie et de l'obliger à compter sérieusement avec lui. « Je sais, disait-il à quelqu'un qui lui reprochait sa modération, que je marche dans un chemin qui ne mène pas à la popularité; mais je

ne veux pas dépenser infructueusement mes forces pour des résultats secondaires, je réserve mes foudres pour les questions qui touchent aux conditions essentielles de l'église et sur lesquelles je n'entends pas transiger. Ces questions mises à part, j'étonnerai les gouvernemens par l'étendue de mes concessions. »

Comme M. de Bismarck, le pape Léon XIII s'était fait des illusions. Lorsqu'il commença à négocier avec le chancelier, il connaissait peu Berlin; il se flattait que la souplesse romaine aurait facilement raison de la morgue prussienne, qu'il obtiendrait l'abrogation pure et simple des lois de mai et qu'on verrait renaître ces temps heureux où l'église catholique jouissait en Prusse d'une véritable autonomie. Il s'est heurté contre un *Non possumus* péremptoire qu'il n'avait pas prévu. — « Vous nous demandez l'impossible, lui a-t-on répondu. Notre parlement a décidé que les chefs des diocèses seraient tenus désormais de notifier aux présidens des provinces le nom des candidats aux cures vacantes, que les présidens auraient trente jours pour faire valoir leur droit de *veto*. Commencez par vous soumettre à nos lois, à toutes nos lois, nous verrons ensuite à les modifier ou à les adoucir dans l'application. » — Le souverain pontife a trouvé qu'on mettait sa mansuétude à une dure épreuve. Il s'est senti plus d'une fois partagé entre son amour de la paix et la crainte de trahir les augustes intérêts confiés à ses soins; plus d'une fois la négociation a paru traîner ou prête à se rompre. Cependant il a persévéré et il étonne en effet le monde par l'étendue de ses concessions.

Ce qui explique sa longanimité, ce sont les embarras de sa situation, qu'on prend plaisir à compliquer. Les catholiques ardens font une résistance sourde ou déclarée à sa politique d'apaisement, qu'ils traitent de chimérique; le meilleur moyen de leur fermer la bouche serait de remporter quelque succès décisif. D'un autre côté, plusieurs des plus grandes familles romaines, fort empêchées d'avoir à servir deux maîtres qui sont brouillés ensemble, témoignent depuis quelque temps l'impatient désir de voir le Vatican oublier ses griefs et tendre une main amie au Quirinal. Le pape Pie IX avait enjoint au clergé italien de se désintéresser absolument des affaires du royaume, de ne prendre aucune part aux élections. Son successeur a levé cette consigne, mais il désire en demeurer là, et il verra toujours dans le roi Humbert un usurpateur qui détient son patrimoine. S'il réussissait à conclure un traité de paix avec l'Allemagne, cet événement de grande conséquence le dispenserait à jamais de faire des avances au Quirinal et prouverait d'autre part aux catholiques ardens et belliqueux que le Christ avait raison de dire : « Heureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre! »

Une autre raison, plus grave encore, le pousse à surmonter ses répugnances et ses scrupules pour se rapprocher de l'Allemagne, c'est la situation de l'église en France et la haine que lui a vouée un parti

fort influent, qui demain peut-être aura le pouvoir. Il ne tenait qu'au gouvernement français de se concilier la bienveillance du pape Léon XIII en lui donnant de sérieuses sûretés pour l'avenir. Il connaît trop les hommes et la vie pour ne pas faire la part des entraînemens, des passions, des sacrifices exigés par les partis, et il n'est pas dans son caractère de subordonner ses combinaisons à ses ressentimens: il lui en coûte peu de s'entendre avec les hérétiques, pourvu que les hérétiques soient raisonnables. Il avait un faible pour M. de Freycinet; il disait de lui : « C'est un homme comme il faut, qui a le sens politique; je lui ferai des concessions que je ne ferais à nul autre. » Les fanatiques de la libre pensée n'ont pu pardonner à M. de Freycinet ses dispositions accommodantes, et les hommes d'état qui l'ont remplacé ont compté bien plus avec les passions des partis qu'avec les intérêts français.

Le pape ne demandait pas mieux que de transiger sur la question des congrégations; mais peut-il nous vouloir du bien quand les radicaux, qui se flattent d'être déjà nos maîtres, annoncent tout haut leur dessein de rompre les relations diplomatiques avec le saint-siège, de supprimer le budget des cultes, d'abolir le concordat, de s'opposer par des mesures violentes ou perfides au recrutement du clergé, et quand notre gouvernement, qui se dit modéré, fait consister sa modération à transiger sans cesse avec les intransigeans? M. de Bismarck a su mettre à profit ces heureuses conjonctures. Si le pape avait trouvé en France des hommes d'état résolus à assurer à l'église les garanties et les tempéramens d'équité qu'elle a le droit de réclamer, il eût tenu au chancelier de l'empire germanique la dragée plus haute, il se fût montré moins conciliant, il eût offert peu de chose pour recevoir beaucoup. Grâce à nous, c'est M. de Bismarck qui recevra beaucoup et donnera peu. « Le gouvernement français, nous écrit-on de Rome, n'a pas compris la pensée dont s'inspirait le Vatican. Il a eu le tort de sacrifier les intérêts de sa politique extérieure aux exigences des partis avancés, sans s'aviser qu'il procurait à M. de Bismarck les moyens de sortir d'une lutte périlleuse où il compromettait son pouvoir et son prestige. Les catholiques allemands, abjurant leurs rancunes, feront campagne avec lui contre la révolution et lui permettront, en votant toutes ses lois financières, de briser les dernières résistances particularistes. On pourra dire alors que le gouvernement de la république n'a rien négligé pour hâter l'unification générale et absolue de l'Allemagne. » Un lion qui ne nous aime guère souffrait d'une épine, profondément enfoncée dans son pied, laquelle le gênait beaucoup dans ses évolutions. Nous nous sommes employés fort obligeamment à l'en délivrer; mais, encore un coup, ne comptons pas trop sur sa gratitude. Les lions ne sont reconnaissans que dans les fables.

Si M. de Bismarck parvient à obtenir du saint-siège les conditions

favorables qu'il espère, il tirera de ce raccommodement des avantages qui le paieront de toutes ses peines. Il travaille, comme on sait, à consolider son œuvre, à en assurer l'avenir. L'empire qu'il a créé ne dispose jusqu'ici que de ressources insuffisantes; son budget se solde régulièrement par un déficit considérable, qui, dans l'exercice de 1880, montait à plus de cent millions de marks et qui, chaque année, doit être couvert par les subventions des états confédérés. C'est dire que l'empire vit d'aumônes et qu'il ne sera solidement assis que le jour où il aura conquis son autonomie financière. On souhaite même que ses caisses regorgent, qu'il devienne assez riche pour s'accorder le noble plaisir de faire des largesses à ceux qui aujourd'hui l'assistent de leurs deniers. Aussi M. de Bismarck a-t-il résolu de remplacer les contributions matriculaires par de nouvelles taxes et d'introduire en Allemagne le monopole du tabac, qui produirait un revenu annuel de deux cents à trois cents millions. Dorénavant l'empire allemand deviendrait le bailleur de fonds des gouvernemens confédérés qui sont ses pourvoyeurs et ne seraient plus que ses emprunteurs et ses cliens; il ne tiendrait qu'à lui de leur faire sentir leur petitesse et leur dépendance. On devine ce que pèserait dès lors la couronne d'un roi de Wurtemberg et que tel grand-duc, qui s'imagine être quelque chose, ne tarderait pas à rendre justice à son néant.

M. de Bismarck estime fort justement que le monopole du tabac vaut bien une messe, d'autant plus qu'il ne sera obligé ni de la dire ni de l'entendre: il en sera quitte pour permettre à chacun de ses nombreux sujets de faire son salut comme il lui plaît. Il n'a jamais fait mystère du marché qu'il se propose de conclure avec l'église. Les concessions qu'il offre au saint-père, le parti du centre les paiera par ses complaisances, et tout semble prouver qu'il a raison d'y compter. « Tant que les négociations n'ont pas abouti, disait dernièrement M. Windthorst, nous devons rester l'arme au pied, en ordre de bataille, et nous garder de noyer nos poudres. » Mais récemment aussi M. Windthorst avait prévenu le Reichstag que certaines questions financières ou autres, qui lui paraissaient troubles, lui sembleraient tout à fait claires, si M. de Bismarck se mettait en peine de contenter le Vatican. *Hominis voluntas ambulatoria usque ad mortem*, disait-il le 28 avril 1880, ce qui signifie que les volontés humaines sont changeantes jusqu'au tombeau. Cela est vrai pour les gouvernemens comme pour les particuliers, cela s'applique aussi aux assemblées et aux partis politiques. Quelques jours plus tard, quand le gouvernement réclamait un crédit pour couvrir les dépenses résultant de la création d'un conseil économique de l'empire, le chef du parti catholique déclara « qu'il n'était pas *encore* prêt à voter cette proposition. » Sur quoi de nombreux interrupteurs s'écrièrent : « Faites cesser le *Culturkampf*, et il votera tout ce que vous voudrez. » Donnant donnant est le fond de

la politique, en Allemagne surtout. Le 14 mai de l'an dernier, M. de Bismarck se plaignait au prince de Reuss de l'opposition systématique et acharnée que faisait le centre à toutes les mesures proposées par le gouvernement : « Ce parti, écrivait-il, a voté par exception la réforme du tarif douanier, et j'en avais conclu que nos négociations avec Rome avaient quelque chance d'aboutir. Ma confiance a fait place au découragement quand j'ai vu dans la dernière session du Landtag prussien les catholiques nous combattre résolûment dans des affaires qui ne concernaient point l'église et accorder leur appui à toutes les menées des ennemis de l'empire (1). » Sans doute M. de Bismarck est revenu de son découragement; il a de bonnes raisons de croire que le jour même où il aura signé son accord avec le Vatican, les répugnances que le monopole du tabac peut inspirer à M. Windthorst s'évanouiront comme par miracle et que ses objections lui paraîtront peu fondées.

En se réconciliant avec le saint-siège, M. de Bismarck se promet de mener à bonne fin ses combinaisons financières et de couronner l'édifice dont ses puissantes mains ont si laborieusement jeté les assises. La bienveillance du Vatican lui procurera un autre avantage, non moins considérable; il compte s'en servir pour faire la conquête morale de l'Alsace, pour venir à bout de cette constance dans le regret, de cette fidélité dans la protestation, de cette tranquille et indomptable opiniâtreté qui cause aux Allemands d'amers déplaisirs, mêlés de beaucoup d'étonnement et d'un peu d'admiration. C'est par l'armée et par l'école qu'on s'est efforcé de modifier l'esprit public dans les provinces annexées; on se flatte de réussir plus aisément si l'on peut obtenir le précieux appui du clergé, qui a été jusqu'aujourd'hui l'âme de la résistance. On s'est toujours étudié à le ménager, à se concilier ses bonnes grâces. Le président de Moeller disait jadis : « J'ai trop d'affaires délicates sur les bras pour y ajouter des questions religieuses. » Aussi se bornait-il à appliquer avec une extrême modération la loi de l'empire sur l'expulsion des ordres étrangers; il ne fermait les séminaires que pour les rouvrir bientôt, il ne cessait de faire les avances les plus empressées à l'évêque de Strasbourg. A vrai dire, les lois de mai ne furent jamais en vigueur dans l'Alsace-Lorraine, les rapports de l'église et de l'état continuaient d'être régis par le concordat français. A M. de Moeller a succédé, sous le titre de lieutenant impérial, le feld-maréchal de Manteuffel, et cet éminent homme de guerre doublé d'un éminent diplomate s'entend mieux que personne à pratiquer

(1) *Geschichte des Kulturkampfes in Preussen,* von Ludwig Hahn; Berlin, 1881, page 236. Ce livre, qui a le caractère d'une publication officieuse, est un recueil ou plutôt un choix de discours, de lettres, d'articles de journaux relatifs à l'histoire du conflit religieux. Ces documens, triés sur le volet avec beaucoup d'art et même d'artifice, sont destinés à prouver aux naïfs que M. de Bismarck n'a jamais varié ni dans ses sentimens ni dans sa conduite, qu'en faisant la guerre il voulait la paix.

la politique de ménagemens. « Comparez un peu, dit-il au clergé alsacien, mes procédés à votre égard et ceux dont on use dans votre ancienne patrie, où l'on vide les couvens, en attendant de fermer les églises. » Le clergé est demeuré sourd à ces insinuations, les caresses et les courtoisies n'ont pas eu raison de ses souvenirs, et Rome, en guerre avec Berlin, ne pouvait qu'approuver l'obstination de ses regrets. Quand la paix sera faite, il se trouvera dans un grand embarras. Jusqu'ici, dans toutes les élections, ses candidats étaient d'ardens *protestataires*. Pourra-t-il encore les recommander aux électeurs? Le saint-siège lui ordonnera peut-être de les combattre, et quand le saint-siège ordonne, il faut se démettre ou se soumettre.

On a beaucoup parlé de la nomination de l'abbé Korum à l'évêché de Trèves. C'est une histoire qui mérite d'être racontée avec quelque détail; les dessous en sont curieux. L'évêque de Strasbourg, Mgr Raess, est un prélat très vénérable et très vénéré, dont le seul tort est d'avoir quatre-vingt-cinq ans. Quel sera son successeur? Cette inquiétante question tenait depuis longtemps en éveil le clergé alsacien. Il n'ignorait pas qu'on s'était promis d'installer avant peu à Strasbourg un évêque allemand, et il cherchait à conjurer à tout prix le redoutable et douloureux accident dont il était menacé. Il réclamait la nomination d'un coadjuteur alsacien, avec droit de succession. M. de Manteuffel feignit d'entrer dans ses craintes et dans ses désirs; sa diplomatie toujours vigilante, toujours avisée, devait en tirer parti. Il pria l'évêque de Strasbourg de lui désigner son successeur éventuel. Mgr Raess montra peu d'empressement à lui complaire; il trouvait que la sollicitude qu'on lui témoignait était prématurée, que sa santé était encore solide, qu'il était un peu trop question de sa mort dans tout cela.

Pour triompher de ses résistances et de ses objections, on eut recours aux bons offices de l'internonce de Munich. L'évêque se soumit, mais il désigna des candidats qu'il savait mal notés à Berlin. Il recommanda surtout l'abbé Korum, curé de la cathédrale de Strasbourg, et son clergé tout entier applaudit à ce choix. On connaissait l'abbé Korum pour un prêtre distingué, pour un éloquent orateur, d'un caractère ardent et généreux, détaché de toute ambition personnelle. On savait qu'il avait le cœur très français; mais il avait eu soin de ne point se compromettre dans la politique, comme les députés du clergé *protestataire*. Aussi s'était-il acquis les sympathies de Mlle de Manteuffel, qui, quoique protestante, suivait assidûment ses sermons. Le lieutenant impérial faisait le plus grand cas de lui; toutefois, il refusa de le cautionner; il allégua sa jeunesse. — A quarante ans, disait-il, on n'a pas le calme d'esprit, la maturité de jugement nécessaires à l'administration d'un grand diocèse. — Il se garda bien cependant d'imposer à l'évêque un coadjuteur allemand; les vrais diplomates savent attendre. Le candidat de ses rêves était un chanoine alsacien de santé

fort chétive, fort compromise. On amena adroitement l'évêque à le désigner; les négociations ne traînèrent ni à Rome ni à Berlin, ce valétudinaire fut nommé aussitôt que proposé. C'était un premier succès, bientôt suivi d'un second plus important pour la politique prussienne.

L'évêché de Trèves était vacant; l'empereur n'avait pas agréé les ouvertures que lui faisait le chapitre. M. de Manteuffel eut une idée lumineuse. Oubliant tout à coup qu'on n'a pas à quarante ans le calme d'esprit nécessaire à l'administration d'un grand diocèse, il proposa hardiment l'abbé Korum. « Eh ! quoi, lui répondit M. de Bismarck, y pensez-vous? S'il m'en souvient, vous le trouviez trop jeune, trop ardent et trop Français. — Distinguons, repartit le feld-maréchal. Ses défauts, dangereux à Strasbourg, ne le seront plus à Trèves. Les prêtres des provinces annexées seront flattés de voir l'Allemagne entière s'ouvrir à leurs ambitions, et le jour où l'évêché de Strasbourg viendra à vaquer, il nous sera permis de leur représenter qu'après avoir nommé un Alsacien en Allemagne, nous avons bien le droit de nommer un Allemand en Alsace. Au surplus, ajoutait-il, l'abbé Korum est un homme superbe, ce qui n'a jamais rien gâté. » M. de Manteuffel gagna sa cause. Il restait à obtenir le consentement du candidat; ce ne fut pas chose aisée. L'abbé Korum est aussi clairvoyant que patriote; il devina sur-le-champ à quoi tendait cette ingénieuse manœuvre, il répondit par un refus catégorique. On mit tout en mouvement pour le fléchir, pour vaincre ses scrupules; M. de Bismarck lui dépêcha un secrétaire de son cabinet, l'internonce lui livra plus d'un assaut. L'abbé Korum ne céda point; mais on le pressait si vivement qu'il demanda un congé de huit jours pour exposer au saint-père les motifs de son refus. On avait tiré parole de Léon XIII, qui n'avait aucune raison de ménager la France. Il ferma sa porte à ce rénitent, qui ne put l'approcher; il se contenta de lui signifier qu'il eût à se mettre en retraite et à se préparer à son ordination. Voilà comment il se fait qu'après avoir été dispensé du serment de fidélité à l'empereur, l'abbé Korum est aujourd'hui évêque de Trèves et que, dans un délai plus ou moins long, le clergé alsacien aura la douleur d'être à la discrétion d'un prélat allemand. Si nous sommes sincères, nous conviendrons que nous n'y avons pas nui.

En Allemagne, c'est la politique qui gouverne; chez nous, c'est l'esprit de parti, et c'est vraiment là notre malheur. Dernièrement un homme de grand savoir et de grand mérite se faisait applaudir en déclarant que l'ennemi, c'est le curé, et ces applaudissemens, paraît-il, ont « illuminé son avenir. » M. Paul Bert, qui est du bois dont on fait aujourd'hui les ministres, n'aime pas le curé; il le considère comme le représentant ici-bas de la métaphysique, et la métaphysique lui cause des colères rouges. Il a décidé aussi que les religions dépravent

le cœur de l'homme, que la vraie morale doit être fondée sur les sciences naturelles. Cette thèse nous paraît hardie, rien n'étant moins moral que la nature. Elle nous offre le spectacle de la bataille pour la vie, de la concurrence vitale sans trêve et sans merci; elle nous montre la perpétuelle et fatale victoire de la ruse sur la candeur, de la force sur la faiblesse, et les cris des victimes ne déconcertent jamais son impassible ironie. Mangez-vous les uns les autres, — telle est sa devise, d'où il est permis d'inférer qu'il y a dans la morale quelque chose qui dépasse la pure nature. Mais nous pouvons nous en remettre à M. Bert; cet intrépide vivisecteur a promis à l'univers que, toute affaire cessante, il s'occuperait de découvrir, à l'aide de son bistouri et de ses canules, « les lois de la morale scientifique, » et l'univers y compte. Peut-être serait-il prudent de nous laisser, pendant l'intérim, la morale du curé, à titre provisoire. Mais ce terrible homme ne veut entendre à rien, il a déclaré que l'ennemi, c'est le curé, et nous risquons fort de rester quelque temps sans morale. Que le ciel nous protège!

A vrai dire, ce n'est pas là ce qui nous inquiète, l'univers saura bien s'en tirer. Ce qui nous afflige davantage, c'est qu'au moment où le chancelier de l'empire germanique, faisant passer ses intérêts avant ses rancunes, s'applique à rendre à l'Allemagne la paix religieuse tout en sauvegardant les droits de l'état, ceux qui avant peu disposeront de nos destinées ne songent qu'à remuer les eaux dormantes et à faire un pacte avec les tempêtes. Ils se flattent de réussir où M. de Bismarck a échoué; ils se sentent de force à opprimer les consciences, à contraindre les minorités, qui demain peut-être seront des majorités, car la persécution fait des miracles. Nous leur en voulons surtout de sacrifier trop légèrement les intérêts de notre politique étrangère à leurs passions et à leurs dogmes. L'horreur qu'ils ressentent pour le capucin et pour la sœur grise est plus forte que tout; malgré l'avertissement que leur donna jadis M. le comte de Saint-Vallier dans le remarquable discours qu'il prononça au sénat, ils font bon marché de tous ces religieux qui propagent notre influence en Syrie et ailleurs, et si on les laissait faire, l'Autriche comme l'Italie auraient beau jeu pour substituer leur action au protectorat français en Orient. Ces mêmes fanatiques à courtes vues ne demandent qu'à pousser le saint-siège à bout, à rompre ouvertement avec lui, sans se soucier des fâcheuses alliances qu'il pourrait conclure à notre dam. Dieu nous garde de douter de leur patriotisme! mais que faut-il penser d'un patriotisme qui semble mettre son honneur à travailler assidûment et aveuglément pour le roi de Prusse, devenu empereur d'Allemagne?

G. Valbert.

REVUE DRAMATIQUE

L'ODÉON ET LE GYMNASE. — *LÉA.*

Après *Œdipe roi, paulo minora...* Mais peut-être il est temps de déclarer, pour rassurer nos lecteurs, que si je réclame chaque mois, à cette place, l'accord de la littérature et du théâtre, si je le souhaite et si je l'espère, je ne suis pourtant pas fou. Une fois le mois, je demande, — avec une constance dans la doctrine qui s'ingénie à s'excuser par la variété des exemples, — je demande, à propos d'*Œdipe* comme à propos du *Voyage d'agrément*, que les auteurs s'occupent un peu moins d'inventer des situations et de combiner des événemens, un peu plus d'étudier et d'exprimer des caractères ou de peindre des mœurs, en un mot que le souci de l'intrigue cesse de l'emporter, chez eux, sur les soucis plus nobles de la psychologie et du style. Je ne dis pas cependant qu'on puisse se passer de situations : il faut des planches où les personnages se tiennent; — ni d'intrigue : ces personnages ne peuvent défiler sur un même plan; — je dis seulement que la situation ne doit être qu'une occasion choisie d'expériences sur des caractères ou d'observation sur des mœurs, et que l'intrigue ne doit être que le rapport nécessaire de ces expériences ou de ces observations.

Je dis qu'il n'est pas besoin d'accumuler les événemens pour nous émouvoir ou nous faire rire; mais je reconnais qu'il est sage, pour peu qu'on ne soit pas un génie, de disposer ces événemens selon certaines coutumes passées en lois au théâtre. J'avoue que je préfère au *Duc de Kandos*, l'*Œdipe roi* et même *l'Assommoir*, — auquel, par parenthèse, Mlle Massin et M. Montigny, un débutant, viennent de donner un regain

de vogue. Pourquoi cette préférence? Parce que Gervaise et Coupeau ressemblent par quelques traits à des créatures humaines, et que la marche de leurs aventures me laisse le temps de les reconnaître; au contraire, les mannequins dont le drame de M. Arnould est peuplé se croisent, se heurtent, se meurtrissent et se bousculent, dans un désordre étudié qui ahurit mon attention. S'il ne s'agit que de ne pas comprendre, j'aime mieux quitter *le Duc de Kandos* et aller voir à la Renaissance *l'Œil crevé* de M. Hervé; là je rirai sans fatigue, n'ayant pas le fol espoir de trouver la raison des choses, tandis qu'à ce drame « chargé de matière, » je peinais pour bâiller. En revanche, j'accorderai volontiers aux amateurs de vaudevilles bien faits que *la Vente de Tata* obtiendrait un succès plus solide si M. Hennequin avait mieux administré l'esprit de M. Wolff, s'il avait construit la pièce avec plus d'industrie et de conscience, d'après les procédés consacrés par les vaudevillistes de l'âge d'or, et dont se souviennent, en cet âge de fer, les laborieux auteurs du *Cabinet Piperlin*. Êtes-vous contens, ô mânes de Scribe, et vous, lévites qui gardez l'arche sainte des lois et conventions du théâtre? Bien que je préfère un chef-d'œuvre qui pèche contre ces règles et se moque de ces conventions au vaudeville le plus parfait selon ces conventions et ces règles, je reconnais que l'étude de ce répertoire qui vous est cher ne nuit pas aux jeunes auteurs et que même, bien employée, elle peut leur servir. Je tiens que le génie peut se passer d'orthographe et que l'orthographe toute seule ne fait pas le génie : dois-je pour cela dissuader d'enseigner l'orthographe et de l'apprendre, à défaut du génie qui ne s'enseigne et ne s'apprend pas? Enfin, — et cette raison passe pour moi toutes les autres, — il est bon que les jeunes auteurs apprennent le « métier, » quand ce ne serait que pour acquérir le droit de le mépriser, comme il est bon parfois d'être de l'Académie pour pouvoir, à l'occasion, faire la nique au Dictionnaire.

Mais, pensez-vous, je suis plaisant de conseiller aux jeunes auteurs d'étudier, à titre d'exercice, tout ce moyen répertoire qui fit les délices de nos aînés. Où peuvent-ils les connaître, ces ingénieux ouvrages, sinon dans le silence et la paix des bibliothèques? Or, c'est prendre une singulière leçon de mouvement scénique que d'examiner les ressorts d'un vaudeville au repos : la vue d'une seule scène vivement menée sur les planches en apprend plus que l'analyse minutieuse de trois ou de cinq actes. Mais aujourd'hui les directeurs, qui ne sont que les gérans responsables de sociétés financières, ne perdent pas leur temps à remonter ces vieilleries. Ils pensent comme Aristote que l'action est maîtresse du théâtre : aussi ne songent-ils qu'à distribuer de gros dividendes. C'est assez naturel, puisqu'ils sont pour cela dans cette place. Comment y réussir? Non pas, vous le devinez, en jouant un jeu modéré qui leur donnerait sûrement un bénéfice médiocre, mais plutôt en risquant à l'aventure des mises considérables qui peu-

vent, la chance aidant, rapporter des gains énormes. Sur ces mêmes motifs, parmi les pièces nouvelles, on ne jouera que celles d'auteurs déjà connus. Des mécomptes inévitables dans la crise que traverse les théâtres ont appris aux directeurs à se défier de leur critique. Ils n'osent plus juger une pièce sinon d'après la signature. « Allez, ma chère, allez, disait une femme d'esprit à son amie qui la consultait sur un cas de conscience, les regrets sont souvent plus lourds que les remords. » Les directeurs sont de cet avis. Ils veulent, en cas de malheur, s'épargner au moins l'ennui de s'adresser des reproches. Ils n'admettent donc que les auteurs dont la marque est connue. Et notez que le public les excuse par sa badauderie : il se décide, après six mois, à fêter une opérette maintenue sur l'affiche pendant tout ce temps à grands frais. Pour bien faire, il faudrait qu'un auteur commençât par son dixième ouvrage, et que de cet ouvrage on donnât d'abord la deux-centième représentation. Hélas ! cela n'est possible que dans le monde imaginé par le maestro Hervé, où les héros commencent leur biographie en ces termes : « Né à douze ans, Espagnol à quatorze... » En attendant que ce monde-là devienne le réel, les jeunes gens qui se piquent d'écrire pour le théâtre peuvent aller à la chasse; ils n'ont pas de place à perdre; à quoi bon les pousser à des labeurs ingrats? Pour conseiller aux jeunes auteurs d'aller voir de vieilles pièces, je choisis le moment où les directeurs n'admettent ni jeunes auteurs ni vieilles pièces !

Eh bien ! si fait ! depuis quelque temps, on admet les uns et les autres dans deux théâtres que je vais vous dire : l'Odéon et le Gymnase.

Le directeur de l'Odéon est M. de La Rounat. Vous vous rappelez, j'imagine, « la fameuse disgrâce » de l'altier Duquesnel, dont il occupe la place. Ce méchant fut précipité par les foudres de M. Ferry dans l'enfer du Châtelet, où il redora *les Pilules du diable*. Son successeur apparut comme un archange aux yeux des chérubins de la jeune littérature, et les Puissances, et les Trônes, et les Dominations de la presse entonnèrent à son aspect un cantique de bienvenue. Tout le monde se réjouit de cette révolution bénigne, — même M. Duquesnel, qui supputait déjà les recettes de *Michel Strogof;* — et M. Ferry fut plus fier de ce service rendu à l'art que de l'invention de l'article 7, — absolument comme naguère M. le duc de Morny s'était enorgueilli dans son cœur d'avoir fait *Monsieur Choufleuri* beaucoup plus, dit-on, que d'avoir fait l'empire.

J'ignore si ce souvenir suffit à maintenir M. Ferry en joie; mais le merveilleux dans cette affaire, c'est que notre confiance n'a pas été trompée; c'est qu'après un an de charge, le directeur de l'Odéon se rappelle encore les engagemens pris avant qu'il fût nommé. J'entendais récemment, dans une réunion publique, M. Henry Maret parler à

peu près dans ces termes : « Vous avez devant vous deux groupes de candidats : les opportunistes et les intransigeans. Les opportunistes vous font des promesses qu'ils ne veulent pas tenir; ne votez pas pour eux! Votez pour nous! Votez pour nous, même si notre programme vous effraie, car nos promesses, nous autres, nous ne *pourrons* pas les tenir. » A l'entendre ainsi, M. de La Rounat ne serait ni opportuniste ni intransigeant, mais simplement honnête homme; si belles que fussent ses promesses, il faut croire qu'il voulait et pouvait les tenir, — car il les tient. Avant de renouer la série des représentations classiques, M. de La Rounat a rouvert la saison par deux pièces de jeunes auteurs : *le Rival pour rire* et *le Voyage de noces;* puis il a repris, pour la donner de deux jours l'un, avec *les Suites d'un bal masqué,* — ce marivaudage empire, — *la Belle Affaire,* de M. Cadol, qui, sans dater de plus loin que d'une douzaine d'années, appartient justement à ce genre de comédie tempérée dont je recommandais tout à l'heure à mes contemporains les meilleurs modèles.

Le Rival pour rire est un badinage agréable, dû à un jeune comédien, M. Grenet-Dancourt. *Le Voyage de noces* a plus d'importance. Et d'abord ce n'est pas, comme vous pourriez le croire sur le titre, vous lecteurs français ou même étrangers, nés ou naturalisés malins, ce n'est pas l'histoire d'une lune de miel errant par les hôtelleries et dont les rayons épiés glissent par le trou des serrures. Non, non, c'est une pathétique et déplorable histoire, en quatre actes et en vers, que celle de Jean Desnoyers, le grand peintre français, courant les routes d'Italie avec sa jeune femme Hélène, et qui retrouve tout à coup son ancienne maîtresse et sa fille : Stefana, l'ancien modèle, et la petite Domenica. Pour n'être pas nouvelle, la situation n'en est pas moins embarrassante, et Jean Desnoyers doit s'estimer heureux que Stefana s'avise de se précipiter dans la mer en léguant son enfant à sa gentille rivale. Ajoutez que Mlle Tessandier représente cette malheureuse avec une vigueur de talent qui fait frissonner le public; que la grâce de Mlle Suzanne Pic, qui débute dans le rôle d'Hélène, nous a tous attendris; et que la voix grave de M. Chelles ne pouvait guère nous égayer.

Mais quittons cette question du titre : *le Voyage de noces* est un début honorable. M. Tiercelin connaît le manège du vers moderne; il a cette période souple, élégante et sinueuse, qui se prête si heureusement à de jolis morceaux de bravoure; il écrira, sans doute, d'un tout à fait bon style quand il se refusera certaines complaisances, certaines mollesses de langue; quant au « métier » du théâtre, à ce fameux « métier, » s'il ne le possède pas encore, m'est avis du moins que telle scène pathétique de sa pièce, notamment du troisième acte, le désigne clairement comme capable de l'apprendre.

Tenez! un bon morceau de « théâtre, » bien fraîchement, nettement, solidement « établi, » c'est *la Belle Affaire,* de M. Cadol. Compa-

rez, je vous prie, l'ouvrage à *Nos Fils*, de ce même M. Cadol, que joue en ce moment le Théâtre-Déjazet. N'êtes-vous pas surpris que ces deux comédies soient du même auteur, l'une tellement simple, unie et peu « chargée de matière, » — pour revenir encore à l'expression de Racine; — l'autre encombrée d'une telle « multiplicité d'incidens! » Faut-il croire que M. Cadol vieillissant se réfugie dans la pièce d'intrigues, parce qu'il ne sent plus « dans son génie, ni assez d'abondance, ni assez de force pour attacher les spectateurs par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté — ou de la vérité — des sentimens et de l'élégance de l'expression? » A vrai dire, je ne jurerais pas que, même dans *la Belle Affaire*, vous trouviez tous ces mérites. L'élégance de l'expression me paraît y faire défaut; j'entends la saine et pure élégance, car l'ordinaire vulgarité du langage et du ton n'exclut pas de ci, de là, dans ce dialogue laborieux, la préciosité d'un esprit à la fois facile et difficile, c'est-à-dire l'emploi de « mots » trouvés à peu de frais, mais péniblement amenés. Même, par ce double aspect, ce style convient à la fois au talent de Mme Raucourt, — une Brohan des halles, — et au jeu de M. Porel, ce bon comédien, un peu guindé par un séjour trop prolongé dans sa province de l'Odéon. Et c'est dommage, en vérité, que la qualité habituelle du style de M. Cadol ne soit pas meilleure; car il s'y trouve en maint endroit de l'esprit, du véritable et du plus bravement comique. Le rôle du père est fort bien tenu par M. Cornaglia, le personnage de ce Chrysale, qui n'est Chrysale qu'autant qu'il veut, qui abandonne à sa femme le gouvernement de sa maison, mais qui le reprend à la fin quand il voit la dignité de son gendre et le bonheur de sa fille compromis par l'égoïsme de cette tyrannie octroyée. Tout ce personnage est traité avec une bonhomie, une franchise, une verdeur d'allures qui plaisent nécessairement au public; et la figure de la fille, que Mlle Sisos représente avec beaucoup d'agrément et de finesse, est touchée délicatement.

Mais je reviens à mes moutons. Ce qu'il faut louer de cette pièce, surtout au regard d'un imbroglio comme *Nos Fils*, c'est sa carrure, sa netteté, c'est sa bonne assiette; et c'est par là surtout que le spectacle en est plaisant : qu'il s'en rende compte ou non, le public n'aime guère ces édifices bizarres dont la construction inquiète l'œil; il a plus d'agrément à contempler des lignes simples, dont la pureté le repose, dont la symétrie le dispense d'un certain effort d'attention et lui laisse le loisir de goûter comme il faut le détail de l'ouvrage. Quoi de plus clair en effet, que le sujet de *la Belle Affaire?* Il s'expose en deux lignes. C'est celui d'*un Beau Mariage*, de MM. Augier et Foussier, ramené adroitement de la haute comédie à la comédie bourgeoise. Un jeune homme pauvre épouse une jeune fille riche; il est opprimé par sa belle-mère, qui peu à peu écarte de lui sa femme; il reconquiert

à la fin sa femme et tous ses droits. Et puis? Et puis, c'est tout. Et je ne garantis pas que si *la Belle Affaire* a été mieux accueillie, en somme, qu'*un Beau Mariage,* c'est seulement par la raison qu'indique l'auteur dans sa préface : à savoir que le sujet est plutôt divertissant que pathétique. Le sujet, à mon avis, peut se tourner aussi bien au drame qu'à la comédie; mais M. Cadol ne s'est pas borné à le transposer comme il dit : il l'a simplifié beaucoup; il l'a dégagé d'intrigues parasites et d'incidens romanesques; et voilà, selon moi, la meilleure raison de son succès. Maintenant est-ce à dire que je préfère de tout point *la Belle Affaire* à *un Beau Mariage?* Non certes, il faudrait, pour cela, préférer le style de M. Cadol à celui de M. Augier. Certaines scènes d'*un Beau Mariage,* notamment celles du deuxième acte, où le mari est trop humilié, la belle-mère et la femme invraisemblablement féroces, paraissent pénibles et sans doute ont nui au succès de la pièce. Mais, au retour de l'Odéon, où vous aurez pris, à voir *la Belle Affaire,* une leçon de simplicité d'intrigue, relisez *un Beau Mariage* pour prendre une leçon de dialogue, de bon langage et de mâle réplique; la lecture, assurément, ne vous sera pas moins agréable que le spectacle, et vous vous confirmerez dans cette idée que, si le style au théâtre est chose superflue, le superflu là comme ailleurs est chose nécessaire.

A l'occasion de cette reprise, sur la scène de l'Odéon, d'une pièce destinée à ce théâtre, — mais refusée là, puis au Vaudeville et ensuite au Gymnase, avant d'être jouée cent fois de suite en 1870, au Château-d'Eau, — M. Cadol a écrit, pour l'encouragement des jeunes auteurs, une préface où il raconte ses tribulations. « Faites *sincère,* leur dit-il, dans le jargon à la mode; et soyez têtus! » Il a raison. Tout vient à point à l'auteur qui sait attendre, — même un directeur de théâtre, et même deux. Auprès de M. de La Rounat, voici M. Koning, que je vous donne pour animé des meilleures intentions. On vous dira, je le sais, que de ces intentions-là il pave son enfer, et que, depuis un an, il y cuit à petit feu. Qu'importe, sinon à lui, que sa première campagne n'ait pas été heureuse? Il est jeune, alerte, aventureux et gai : je vous donne ma parole qu'il prendra sa revanche. On l'accable sous le souvenir de M. Montigny : quel directeur me citerez-vous qu'on n'écraserait d'un tel poids, et qui voudriez-vous à la tête du Gymnase? M. Koning n'avait fait ses preuves que comme impresario d'operettes : depuis qu'il est au Gymnase, — dans cette année si malheureuse, — il a donné des gages à la bonne littérature en s'assurant pour un avenir prochain le répertoire de M. Feuillet; il a joué des auteurs qui n'étaient pas éligibles au sénat, et, si ces auteurs n'ont pas rempli sa caisse, il ne s'est pas pour cela dégoûté d'eux ni de leurs contemporains; maintenant il pelote en attendant partie, et, au lieu de jouer de ces gros coups dont la perte réduit un directeur à se jeter aveu-

glément dans les bras d'un auteur en vogue, il reprend, avant de monter le *Serge Panine* de M. Ohnet, une série de vaudevilles ou plutôt de comédies-vaudevilles, bien choisies pour plaire à un public raisonnable et pour servir en même temps, comme je le disais plus haut, à l'instruction de ces jeunes auteurs qu'il laisse venir à lui.

La Joie de la maison, tout agréable que soit la pièce, n'avait guère réussi : le public n'avait goûté qu'avec des réserves maussades les grâces fanées de Mme Lagrange-Bellecour dans le rôle d'une ingénue de seize ans. Vite un autre spectacle a paru sur l'affiche, composé de deux pièces que notre génération ne connaissait guère et qui ne manquent pas d'intérêt : *On demande un gouverneur*, de MM. A. Decourcelle et Jaime fils, et *Brutus, lâche César*, de J.-B. Rosier. *On demande un gouverneur* appartient à cette littérature ingénieusement optimiste, qui, tout compte fait, valait bien un certain genre désabusé; cela n'était pas plus sot que tel ouvrage qui, de nos jours, se donne pour moins naïf parce qu'il est moins honnête et moins gai. Le héros, M. Frédéric, est un de ces excellens mauvais sujets qui se chargent volontiers, pour peu qu'on ait confiance en eux et qu'ainsi on les relève dans leur propre estime, d'arracher en moins d'une heure un honnête homme aux griffes d'un escroc, sa femme aux mains gantées d'un galant, son fils aux ongles roses d'une maîtresse; tout cela en riant, grâce à leur expérience joyeuse de la vie, et même sans l'arrière-pensée de la récompense qui cependant leur échoit à la fin de la pièce, — j'entends d'un mariage avec la fille, la charmante fille de l'honnête homme. Tout cela, dira quelqu'un, n'est guère vraisemblable : les mauvais sujets ne sont pas souvent si bons que cela, et d'ailleurs les pères sont rares qui font cette expérience de confier à un garnement inconnu l'administration de leur famille pour convertir ce garnement en le rehaussant à ses propres yeux. D'accord : je ne donne pas ce vaudeville pour une œuvre des plus fortes; mais il est agréable à voir, bien construit pour la scène, — sans excès d'artifice, — lestement mené par M. Frédéric Achard dans le rôle créé par Fechter; et il sert au début de Mlle Camille Linville, une aimable ingénue à qui M. Corbin donne gentiment la réplique.

Vous avez peut-être lu, ce printemps dernier, dans les journaux, la lettre d'un « adaptateur » ou d'un directeur anglais, à qui M. Sardou avait réclamé quelques droits sur une pièce imitée de *la Papillonne*. Malhabile à parer le coup droit de M. Sardou, cet industrieux voisin cherchait à faire un coup fourré. Plutôt que de se justifier d'être un larron de lettres, il accusait M. Sardou d'être lui-même un plagiaire; et, pour trait du Parthe, il lançait une allusion à *Divorçons*, dont les bénéfices, à l'en croire, auraient dû revenir à l'auteur de *Brutus, lâche César*.

Vous n'imaginez pas, je pense, que *Brutus, lâche César* soit un drame historique : César n'est là qu'un chien de garde et Brutus qu'un por-

tier, la pièce, — une comédie-vaudeville, — se passant sous le directoire. Le fait est que l'idée essentielle de cet ouvrage est proprement la même que celle de *Divorçons*. « Le mari n'est odieux que parce qu'il est le mari; l'amant n'est délicieux que parce qu'il est l'amant : la différence n'est pas dans l'individu, mais dans la fonction. » Ainsi peut se rédiger le théorème que J.-B. Rosier eut le premier la gloire d'entrevoir, et dont M. Sardou a trouvé la dernière démonstration. C'est que, dans un temps où florissaient les vaudevilles sans idée, Rosier avait cette prétention d'en mettre une dans les siens, et, s'il vous plaît, une idée morale. Parmi ses idées, il s'en trouvait de bonnes. L'histoire dira qu'il eut cette chance de mener le premier, au théâtre, le retour offensif des maris contre les amans. *Brutus, lâche César*, est de juin 1849, et *Gabrielle*, d'Augier, ne vint que le 15 décembre de la même année. Or, c'est *Gabrielle*, plus connue que la pièce de Rosier, qui marque d'ordinaire, pour le grand public, le commencement de ces représailles édifiantes. Assez longtemps sur la scène, grâce à la complicité du drame romantique et de la comédie bourgeoise, l'amant avait bafoué le mari. Le mari, simplement ridicule sous l'ancien régime, était devenu par surcroît, sous la restauration et la monarchie de juillet, maudit et honni, à mesure que l'amour était mis du rang des passions au rang des vertus. Arnolphe ou Bartolo, ayant épousé Agnès ou Rosine, s'était appelé Ruy Gomez, — et quelle triste mine il avait faite auprès de Hernani ! Enfin M. Augier parut, avec sa *Gabrielle*, qui déclara que le mari n'était ni si ridicule ni si vieux diable qu'on le faisait, et que partant il convenait de le décoiffer de sa traditionnelle coiffure et de remplacer ce croissant par l'auréole que l'amant, jusque-là, portait galamment sur l'oreille. Survint M. Dumas, qui arma en guerre sa petite escouade de maris, tandis que Flaubert, dans le roman, découvrait les vilenies de l'adultère : le comte de Lys, M. de Terremonde et Claude, ces maris à l'affût, ne prêtèrent pas à rire. Même ce parti de la revanche eut ses troupes légères, pour répondre à la plaisanterie par la plaisanterie, si bien que l'amant désormais ne fut pas exposé seulement au revolver et au fusil, mais au ridicule.

Parmi les ouvrages de campagne de cette contre-guérilla, il faut citer *la Petite Marquise*, de MM. Meilhac et Halévy, ce chef-d'œuvre de fantaisie exacte, d'ironie élégante et de moralité sceptique. Le succès de *Divorçons* vient prouver encore une fois que cette manière de combattre est la meilleure, qui met l'esprit et non pas seulement l'éloquence, la raillerie, plus encore que le sentiment, au service de la loi. Et voici que nous découvrons, en retrouvant la pièce de J.-B. Rosier, que ce mode de défense fut indiqué le premier, puisque *Brutus, lâche César*, je le dis encore une fois, est de six mois antérieur à *Gabrielle*.

Aussi bien, il était naturel que M. Sardou fût un jour tenté de bâtir sur ce terrain occupé d'abord par Rosier. Toujours M. Sardou fut l'allié

des maris. Il a, comme il dit, « la dévotion de la femme, » mais une dévotion éclairée qui cherche l'intérêt de l'idole : il adore simplement la femme dans le mariage. Sauf de rares exceptions, ses héroïnes sont vertueuses, ou du moins ne se hasardent que pour se reprendre et désormais se mieux tenir dans la vertu; elles traversent une crise pour en sortir meilleures, et la tentation pour elles n'est que l'épreuve qui précède le retour définitif de la grâce. Quoi de plus séduisant, pour un auteur qui professe de telles doctrines et qui manie la plaisanterie, que de chercher une démonstration nouvelle du théorème aperçu par Rosier? Déjà MM. Meilhac et Halévy l'avaient fait, et *la Petite Marquise* était, comme *Divorçons* devait l'être, supérieure à la pièce de ce vaudevilliste précurseur; — elle reste même, à mon avis, supérieure à *Divorçons*, parce que le style en est d'une qualité plus fine et plus rare. Mais pourquoi *la Petite Marquise*, pourquoi *Divorçons* valent-ils mieux et cent fois mieux que *Brutus, lâche César?* Sans parler de la différence du talent de MM. Meilhac et Halévy ou du talent de M. Sardou à celui de J.-B. Rosier, — et pourtant c'est déjà un des privilèges du talent que de savoir choisir le champ où il doit se mouvoir, — *Divorçons* et *la Petite Marquise* valent mieux que *Brutus, lâche César,* parce que M. Sardou, comme MM. Meilhac et Halévy, a circonscrit habilement, sur le terrain un peu vague découvert par Rosier, la place exacte où il lui convenait de manœuvrer.

Le théorème était tout entier, non pas tel que je l'ai formulé, mais à l'état d'idée flottante, dans la pièce de Rosier : il semblait que l'auteur même n'eût pas compris la valeur de son idée; il la laissait éparse, au lieu de la ramasser pour l'éclairer mieux, soit d'un côté, soit de l'autre. C'est justement ce qu'ont fait MM. Meilhac et Halévy d'abord, M. Sardou ensuite : ils ont donné de l'air à l'intrigue en faisant trois actes au lieu d'un; en développant la pièce, qui d'ailleurs était bien faite, ils l'ont simplifiée, ils l'ont faite mieux; ils ont dégagé l'idée; ils l'ont considérée, les premiers sous un angle, et le second sous un autre; et, de la sorte, celui-ci et celui-là ont trouvé deux démonstrations également élégantes : *la Petite Marquise* nous prouve que l'amant devient odieux en devenant le mari; *Divorçons* nous fait voir que le mari devient délicieux en devenant l'amant.

Ainsi le sujet de *Divorçons*, comme celui de *la Petite Marquise*, est plus simple et plus net que celui de *Brutus, lâche César!* Et pourtant *Divorçons*, aussi bien que *la Petite Marquise*, a trois actes et non pas un. Comment donc M. Sardou occupe-t-il le spectateur pendant ces trois actes? O mon Dieu! c'est bien simple. En soutenant l'attention, en relevant l'intérêt par d'ingénieux détails de caractère et de mœurs, en filant jusqu'au bout, avec un art exquis de moraliste comique, une seule scène à deux personnages, en continuant une ligne sinueuse

que nulle surprise ne rompt, un seul mouvement qui se ranime et se précipite aux bons endroits par des passages naturels, sans ressaut ni secousse. Et le public a d'autant plus goûté cette simplicité de l'intrigue, cette pureté du scenario, qu'il attendait ces malices, ces tours de passe-passe dont M. Sardou est coutumier. De tout cela que faut-il conclure, sinon que le fin du fin, en art, c'est de cacher l'artifice? que M. Sardou le sait bien, et que d'ailleurs maintenant il connaît trop son métier pour n'en pas mépriser les habiletés faciles? Disons, en terminant, que M. Koning a bien fait de reprendre *Brutus, lâche César* pour montrer quelles ressources a le talent de M. Sardou; pour suggérer aux critiques un parallèle instructif et bon à mettre sous les yeux des jeunes auteurs; enfin pour confier à M. Landrol un rôle qu'il joue avec mesure et tact, à M. Jourdan un personnage qu'il représente avec bienséance, et pour donner à Mme Lagrange-Bellecour une occasion de faire agréer au public les finesses un peu surannées de son jeu.

Donc le souci des caractères, des mœurs et du style doit dominer celui de l'intrigue: *Divorçons* nous ramène au point d'où nous sommes partis. C'est justement de là que je veux adresser un salut de bienvenue à M. Jean Malus, l'auteur de *Léa*, ce drame applaudi à la Comédie-Parisienne. L'ouvrage « tient les planches, » comme un navire bien fait tient l'eau. M. Jean Malus a le don du mouvement scénique; sa langue est souvent ferme et précise; enfin pas un moment sa pièce n'est ennuyeuse. Savez-vous qu'il a dû louer ses décors et ses comédiens, — qui d'ailleurs sont fort bons, M. Esquier, M. H. Richard et Mme Marie Colombier en tête? Ce n'est que demi-mal, puisque le public rembourse M. Malus de ses avances; mais peu de jeunes auteurs pourraient fournir un pareil enjeu. Et maintenant apprendrai-je à M. Malus que l'action de sa pièce est mélodramatique, que les mœurs y sont mal peintes et les caractères grossièrement tracés? Ce demi-monde est le demi-monde tel que les innocens l'imaginent; cette Léa est un mannequin pour effrayer les sots moineaux, et non une créature vivante qui souffre et fait souffrir; ce Baskof, son acolyte, qui la poignarde à la fin, n'est qu'un fantoche au regard du coquin de même ordre que MM. Armand Silvestre et Bergerat avaient osé nous montrer dans *Ange Bosani*. Mais tout cela, M. Malus le sait aussi bien que moi. Doué comme il l'est, il nous doit de sacrifier dans sa seconde pièce aux mœurs, aux caractères, au style plus qu'aux situations et à l'intrigue, aux dieux de « Sophocle » plutôt qu'à ceux de « Pixérécourt. » Que s'il est embarrassé de placer une œuvre littéraire, je lui conseille d'aller voir M. Koning ou M. de La Rounat.

LOUIS GANDERAX.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 septembre.

Depuis longtemps, en vérité, on n'avait vu une situation plus bizarre, plus indéfinissable que celle qui frappe aujourd'hui tous les yeux, un imbroglio plus complet et plus baroque. Quelques semaines sont à peine écoulées depuis ce grand scrutin qui, au dire des vainqueurs du jour, allait tout renouveler, tout redresser, tout éclaircir, et déjà on ne s'entend plus, on ne sait plus où l'on va. Dès les premiers pas, on se perd dans d'inextricables confusions, dans un tourbillon de choses insaisissables, de querelles factices, de partis qui se démènent, de pouvoirs qui s'effacent et de polémiques qui achèvent de tout brouiller.

Y aura-t-il une convocation anticipée du parlement, et quelle est la chambre qui doit être appelée? Quand le ministère donnera-t-il sa démission pour faire place à un cabinet nouveau, au grand cabinet destiné à représenter la majorité issue des élections, et cette majorité elle-même, dont tout le monde parle, quelle est-elle? où est-elle? Comment sortira-t-on de ces malheureuses affaires d'Afrique, qui se traînent plus que jamais dans une pénible obscurité? Que faire et qu'imaginer pour que cette dernière victoire des élections ne paraisse pas trop stérile? Voilà bien des questions débattues à la fois dans les polémiques du jour, même dans les réunions des radicaux de l'extrême gauche, impatiens de prendre un rôle, et pendant que tout s'agite bruyamment, confusément d'un côté, tout est silence ou inertie ou indécision d'un autre côté. M. le président de la république se repose dans sa paisible solitude de Mont-sous-Vaudrey. M. le gouverneur-général de l'Algérie, qui, à l'heure qu'il est, n'a sans doute rien de mieux à faire, dont la présence serait probablement inutile à Alger, est, lui aussi, pour le moment dans le Jura, goûtant les agrémens du pays natal et de l'hospitalité fraternelle. M. le président du conseil, content d'avoir fait une fois de plus son apologie dans les Vosges, va de Saint-Dié à Paris ou de Paris à Mont-sous-Vaudrey et s'arrête tout juste pour répondre d'une manière évasive aux députés de l'extrême

gauche qui sont allés l'interroger sur la nécessité d'une réunion prochaine du parlement. M. le président de la chambre, après avoir fait beaucoup de bruit, a tout à coup disparu pour quelques jours dans une de ces régions mystérieuses où se dérobent à propos ceux qui ont des embarras et qui veulent se ménager. M. le ministre de la guerre, quand il est à Paris, est occupé à se contredire d'une heure à l'autre, à défaire chaque jour ce qu'il a fait la veille, à épuiser les expédiens, sans savoir où il s'arrêtera dans la confusion militaire et financière où il s'est laissé entraîner. M. le ministre de l'intérieur, qui était récemment à Bagnères-de-Bigorre, en est à se débattre avec ses compatriotes de Toulouse pour un préfet qu'il a déplacé. Bref, tout va à la diable, tout est du moins en suspens, et ce qu'il y a de plus clair dans l'inertie confuse et embarrassée du gouvernement comme dans les agitations bruyantes des partis, c'est qu'on ne s'entend sur rien, on ne sait rien.

On ne sait comment prendre cette réunion plus ou moins prochaine du parlement, ni à quelle date il faut la fixer pour garder une certaine apparence de légalité constitutionnelle. On ne sait pas si le cabinet qui existe doit disparaître, dans quelles conditions peut se former un ministère nouveau, pas plus qu'on ne sait dans quelle mesure ce nouveau ministère, dont on parle sans cesse, peut se promettre d'avoir dans les chambres une majorité suffisamment disciplinée. En un mot, puisqu'on insiste toujours sur la nécessité de constituer un gouvernement, on ne sait pas avec quoi on fera un gouvernement. On ignore bien plus encore comment on en finira avec ces complications africaines, devant lesquelles l'opinion reste indécise, déconcertée et alarmée, justement parce qu'elle ne voit ni direction ni action prévoyante. Il faut parler franchement : on aura beau triompher, couvrir de grands mots la pauvreté des choses, tout cela s'appelle réllement l'anarchie ou, si l'on veut, le gâchis, et, ce qu'il y a de plus caractéristique, de plus dangereux, c'est qu'après tout cette confusion n'a rien d'accidentel; elle est la conséquence d'une situation, la suite d'une politique ou du moins d'une série d'actes, de procédés, d'expédiens de parti représentés comme l'expression d'une politique.

Tout ce qui se passe aujourd'hui, en effet, n'a rien d'imprévu. La logique domine les événemens et les hommes plus que ne le pensent les habiles, et c'est en vain qu'on se flatte de faire indéfiniment de l'ordre avec du désordre. On ne change ni la nature des choses, ni les nécessités premières de l'ordre et de la stabilité publique, ni les conditions essentielles de tout gouvernement; on n'arrive qu'à tout confondre et à se préparer de cruels, d'inévitables mécomptes sous la trompeuse apparence de succès d'un moment. Depuis que le parti républicain est arrivé au pouvoir sans partage, sans contestation, il y a déjà près de quatre ans, il a certes trouvé devant lui ou autour de

lui une situation relativement facile, des adversaires bien impuissans, un pays aisément rallié à un régime qui le flattait dans quelques-uns de ses instincts et qui avait le mérite d'exister. L'erreur désastreuse des républicains devenus les maîtres souverains du pouvoir a été de se figurer aussitôt qu'ils pouvaient tout se permettre. On s'est fait un jeu d'abuser de tout, de fausser ou d'user les ressorts les plus délicats de l'organisation publique, d'introduire les passions de secte dans la politique de l'état, de tout ramener, les finances, l'armée, la justice, les cultes, l'administration, à des calculs et à des intérêts de parti. On a eu la prétention, on s'est fait l'illusion de fonder le vrai gouvernement républicain dans les conditions d'un régime parlementaire, et en réalité on n'a eu que des fictions de gouvernement et de régime parlementaire. On a réussi pour le moment, c'est possible ; on vient de réussir encore dans les élections, nous le voulons bien. Le fait réel, palpable et saisissant, c'est cette confusion où l'on se débat aujourd'hui, d'où l'on sortira comme on pourra, et qui en définitive n'est que la suite de l'altération arbitraire de toutes les conditions de la vie publique. C'est une anarchie qui, pour n'avoir rien de précisément violent, n'est peut-être pas moins dangereuse.

La vérité est que tout se passe irrégulièrement aujourd'hui et que nous avons depuis quelques semaines la chance de vivre dans un provisoire assez étrange. Le gouvernement a cru sans doute faire un coup de maître, il a voulu sûrement, dans tous les cas, servir à sa manière l'intérêt républicain en précipitant les élections. Qu'arrive-t-il maintenant ? Ministère et partis se trouvent dans cet état bizarre où ils ne savent plus de quel côté se tourner, entre l'ancienne chambre, qui a perdu toute autorité morale, quoiqu'elle n'ait pas cessé d'exister selon le droit constitutionnel, et une chambre née d'hier, qui a la jeunesse, la force, sans avoir encore pour elle la légalité. Cette assemblée nouvelle, qui existe et qui n'existe pas, quand pourra-t-elle être réunie pour assumer légalement son mandat ? Sera-ce le 17 octobre ? Sera-ce le 29 octobre ? La législature qui va expirer compte-t-elle du premier jour des élections de 1877 ou du jour des derniers ballottages, ou même, puisqu'on est dans la voie des interprétations, du jour de l'entrée en fonctions de la chambre ? Les casuistes, à ce qu'il paraît, sont occupés à trancher cette grande question, qui tient tout en suspens ! Et qu'on ne dise pas que c'est la faute de la constitution, qui n'a rien prévu sur ce point. Rien n'était plus facile, si l'on tenait à se hâter, que de demander au sénat une dissolution qui n'eût été qu'une simple formalité ; à défaut d'un recours au sénat, si le moyen semblait trop extraordinaire, rien n'était plus naturel et plus régulier encore que d'attendre les derniers jours de la législature, de façon à ménager une transition insensible. On a préféré aller à l'aventure, se passer du énat et ouvrir le scrutin à l'improviste, sans s'inquiéter des incohé-

rences qui devaient forcément en résulter dans le jeu des pouvoirs publics. Voilà ce qui arrive, et lorsqu'aujourd'hui des députés de l'extrême gauche, réunis au nombre de dix-sept, s'en vont en procession auprès de M. le président du conseil pour l'interroger, pour le presser d'appeler le parlement, ils agissent sans doute en révolutionnaires; ils se soucient fort peu à coup sûr de la constitution qui interdit justement les délibérations partielles, qui n'a prévu qu'un cas, celui où la convocation du parlement serait demandée, dans l'intervalle des sessions, « par la majorité absolue des membres composant chaque chambre. » Ils agissent d'autant plus irrégulièrement, ces députés de l'extrême gauche, que bon nombre d'entre eux, élus pour la première fois, n'ont même aucun titre légal, ne sont encore ni validés ni reconnus. C'est vrai, ce sont des révolutionnaires qui en auraient bientôt fini avec la république, et M. le président du conseil a pu les évincer sans façon en leur laissant la ressource de publier un manifeste; mais, d'un autre côté, qu'y a-t-il à répondre à ceux qui demandent à M. le président du conseil s'il n'a appelé si précipitamment les électeurs autour des urnes que « pour donner le spectacle à la fois affligeant et ridicule d'un pays restant deux mois sans représentation avec deux chambres pour le représenter? »

Non assurément, manier avec cette légèreté présomptueuse et irréfléchie les ressorts de l'état, créer des impossibilités pour les pouvoirs publics, ce n'est ni de la prévoyance politique, ni de l'ordre, ni du bon gouvernement, pas plus que ce n'est du vrai régime parlementaire d'arranger d'avance des ministères de fantaisie, de disposer des majorités et des prérogatives du président de la république au profit d'une importance embarrassante et embarrassée; mais ce qui est bien moins encore du gouvernement ou de la politique sérieuse, c'est ce qui se passe à cette heure même, dans cet interrègne confus, au sujet de cette affaire d'Afrique qui reste l'obsession de l'opinion, — et qu'on ne s'y trompe pas, la cause du mal est la même.

Lorsqu'un ministère qui s'est dit plus républicain que les autres est arrivé au pouvoir, il y a bientôt trois ans, il n'a eu rien de plus pressé que de chercher des satisfactions de parti en Afrique comme partout. Il ne pouvait manifestement laisser à la tête de l'Algérie un homme comme M. le général Chanzy, qui était certes fait pour porter l'épée de la France et qui avait le mérite d'être depuis longtemps familier avec les affaires arabes. On a voulu absolument porter l'idée républicaine sur l'autre bord de la Méditerranée, essayer le régime civil, et pour que rien ne manquât, on a choisi comme gouverneur, — qui donc? un simple avocat de province, qui avait, il est vrai, l'avantage d'être le frère de M. le président de la république. L'expérience ne pouvait être plus complète : c'était le système civil dans tout son éclat ou dans toute sa simplicité républicaine, — sans l'uniforme et sans le

sabre. Deux ans et plus sont passés : qu'est-il résulté de ce règne nouveau inauguré dans nos possessions algériennes? L'Afrique est en feu, et M. le gouverneur-général est dans le Jura : il préside encore dans ses loisirs des champs à l'assimilation de l'Algérie et aux « rattachemens » civils, tandis qu'un simple militaire, M. le général Saussier, est envoyé pour reconquérir la paix qu'on n'a pas su défendre et maintenir. Une réflexion cependant vient aussitôt à l'esprit. Si le système civil n'est point une fantaisie, s'il suffit à tout, pourquoi M. le gouverneur-général n'est-il pas à son poste pour déployer les ressources du régime qu'il représente? Si sa présence est inutile le jour où une crise sérieuse éclate, s'il peut être sans inconvénient à Mont-sous-Vaudrey tandis que d'autres ont la charge de se mesurer avec toutes ces difficultés africaines, qu'a-t-il à faire désormais à Alger? Que signifie un régime qui n'est bon que pour une parade civile, dont l'insuffisance éclate au moment du danger? Et si tout cela enfin n'est point une parfaite anarchie produite par une idée fausse appliquée au gouvernement de l'Algérie, qu'est-ce donc?

Le malheur est que cette question africaine, qui éclipse toutes les autres, subit elle-même le contre-coup des contradictions, des imprévoyances, des dissimulations, des calculs d'une politique de parti, et on le sent trop jusque dans les détails de ces opérations multiples qui se poursuivent depuis quelques mois de Tunis au Maroc. M. le ministre de la guerre a cru répondre aux préoccupations croissantes du pays en faisant publier récemment deux notes explicatives ou rectificatives : l'une sur les événemens militaires de la Tunisie et de l'Algérie, l'autre sur les dépenses de la campagne, et ces deux notes sont certes le spécimen le plus curieux des inexpériences accumulées dans ces tristes affaires.

Que M. le ministre de la guerre ait rencontré dès le premier moment des difficultés dans l'organisation militaire de la France, qu'il ait cru agir au mieux en adoptant telle combinaison plutôt que telle autre pour la composition du corps expéditionnaire de Tunis et pour l'envoi de forces nouvelles dans les provinces de l'Algérie, c'est possible; c'est une question toute militaire qui reste réservée. Il n'est pas moins vrai que, quelle que fût la combinaison adoptée, c'est l'exécution qui a manqué sans cesse, et elle a manqué faute d'une idée nette et précise, d'une volonté ferme, d'une attention vigilante dans la préparation de la laborieuse campagne qu'on allait engager, dont on devait prévoir les complications et les nécessités; il n'est pas moins clair que, depuis le commencement jusqu'à cette heure même, les préoccupations politiques ont eu le premier rôle dans tout ce qui s'est fait, que l'intérêt militaire est perpétuellement subordonné à toute sorte de calculs, tantôt à des considérations parlementaires ou ministérielles, tantôt même à de simples raisons de tactique électorale, et

assurément, le fait le plus bizarre en ce genre est ce qui vient de se passer au sujet de la classe de 1876.

Il n'y a que quelques jours, M. le ministre de la guerre, ayant à organiser de nouveaux renforts pour l'Afrique et à puiser dans les régimens de France de quoi compléter les bataillons qu'il a déjà expédiés, avec lesquels il forme les corps d'opérations, M. le ministre de la guerre prend une résolution : il se décide à se servir de ce qu'il a, notamment à ne pas libérer avant l'heure les hommes de la classe de 1876, à laisser au contraire ces hommes mêlés à ceux des autres classes dans les contingens destinés à l'Algérie. C'est une affaire d'intérêt militaire; il s'agit de maintenir dans les rangs un élément solide, des soldats qui ont déjà quelques années de service. La mesure paraît bien simple : elle est décidée, publiée et déjà à demi exécutée. Pas du tout, il ne s'agit plus bientôt de cela. Ce qui a été décidé ne tarde pas à être révoqué. La veille, M. le ministre de la guerre ne pouvait se passer de la classe de 1876, le lendemain, il est prêt à la renvoyer dans ses foyers; il avait jugé nécessaire de porter l'effectif des bataillons actifs à six cents hommes, il s'empresse de réduire le chiffre. Tout est changé d'une heure à l'autre. Que s'est-il donc passé? Ah! voilà le grand secret que le chef de l'armée avait oublié! Pendant la période électorale on n'a cessé de proclamer par la voix des préfets, par des affiches répandues dans tous les villages de France, qu'il n'y avait aucune crainte de guerre, aucun projet de garder sous les drapeaux la classe de 1876. Il faut bien s'exécuter aujourd'hui sous peine d'avouer que déclarations et promesses n'étaient qu'une simple manœuvre électorale; c'est au ministre de la guerre, qui s'est trop hâté, de se rétracter au risque d'avoir des effectifs insuffisans. Notez que, par exception cette fois, M. le ministre de la guerre était strictement dans la régularité, qu'il ne faisait que rentrer dans la loi en retenant une classe qui n'est libérable que l'année prochaine, que s'il applique depuis deux ans ce qu'on appelle le service de quarante mois, c'est de sa part un acte purement arbitraire, une rançon qu'il paie aux partisans de la réduction du service militaire. N'importe, la loi et l'intérêt de l'armée ne comptent pas, les affiches électorales priment tout. Ainsi, avant la fin de la session, on déguise la gravité des choses, on a même l'air de rappeler des troupes pour n'avoir point d'affaires avec le parlement; après les élections, on s'expose à tout désorganiser, on réduit des effectifs parce que les préfets ont promis que la classe de 1876 ne serait pas retenue. On se traîne dans une série d'irrégularités, de contradictions, d'obscurités par le plus vulgaire calcul de parti, et le décousu des procédés militaires n'est égalé que par la légèreté, par l'incohérence des procédés financiers.

Qu'en est-il en effet de cette autre partie des explications officielles? La note du ministère de la guerre sur ce point est certes fort instruc-

tive et même pleine de candeur. Elle constate une fois de plus ce dont on pouvait bien se douter, c'est qu'au début, faute de s'avouer la gravité de la situation, ou pour ne pas laisser entrevoir toute la vérité, on n'a demandé aux chambres que des crédits insuffisans. Ces crédits extraordinaires régulièrement votés n'ont pas été à l'origine de plus de 17 millions. Il est bien clair que ce chiffre est depuis longtemps dépassé et que, s'il n'a pas atteint les proportions fabuleuses qu'on lui donne parfois dans les polémiques de parti, il est du moins considérable. Comment a-t-on suffi à tout en l'absence des chambres? C'est ici que la note ministérielle ne laisse pas vraiment d'être curieuse. La nécessité de demander de nouveaux crédits pour faire face à ce qui a été dépensé n'est point contestée; mais la note ajoute d'un ton dégagé que pour le moment on a pu pourvoir aux supplémens de dépenses avec les crédits du budget de 1881, que ces crédits sont loin d'être épuisés « puisque, sur un total de 604,322,000 fr. il n'a été ordonnancé que 441,054,000 francs et qu'il reste un disponible de 163,268,000 francs. » Voilà des explications financières qui peuvent paraître assez étranges. Si l'on a trouvé dans les ressources du budget de quoi suffire aux dépenses de l'Afrique, il en résulte une de ces deux choses, ou que le budget a été singulièrement exagéré ou qu'il a fallu laisser de côté des services ordinaires pour faire face aux dépenses extraordinaires. Dans tous les cas, il resterait à savoir comment on a pu, avec quelque apparence de régularité, même provisoirement, détourner de leur destination des crédits qui ont dans le budget une affectation spéciale et précise. L'explication aurait besoin d'être elle-même expliquée. Elle ne prouve rien de plus que la facilité à abuser de tout au risque de préparer les plus étranges confusions. C'est ainsi que tout s'altère dans l'état, et puisqu'on est au moment des reconstitutions ministérielles, qu'on se souvienne bien que la pire des choses serait de continuer ce qui existe en l'aggravant par des jactances et des infatuations nouvelles.

L'Orient n'en est pas et n'en sera pas de longtemps sans doute à laisser l'Europe en repos. Quand tout semble finir d'un côté, tout recommence d'un autre côté, et les incidens imprévus ne manquent jamais pour occuper la diplomatie. La question peut varier selon les zones et les régions du monde musulman, au fond, cette question d'Orient est toujours la même, qu'elle s'agite sur les Balkans, dans l'Arménie, en Syrie, en Épire ou même en Égypte et en Afrique; la limiter, la dégager de ce qu'elle a de plus périlleux, à mesure que les événemens se succèdent, c'est tout ce que peut l'Europe, et sa tâche est parfois encore assez laborieuse. L'autre jour, il n'y a de cela que quelques semaines, cette éternelle négociation relative au différend turco-hellénique et à l'exécution du traité de Berlin arrivait à son terme, à la demi-solution préparée par la diplomatie. Tout semble fini ou est

bien près d'être fini. Au même instant cependant, voici une autre partie de l'Orient, placée, il est vrai, dans des conditions différentes, relevant à peine de l'empire ottoman, voici l'Égypte semi-indépendante qui est agitée de nouveaux troubles, qui a un commencement de révolution sous la forme d'une insurrection militaire. Tout s'est passé en quelques heures, avec un certain mystère, et si ces événemens, qui ne sont pas allés jusqu'au bout, restent toujours assez sérieux, s'ils ont fixé plus particulièrement l'attention, c'est qu'ici, à Alexandrie et au Caire, l'Europe est plus directement engagée par une multitude d'intérêts, par les droits de contrôle que la France et l'Angleterre exercent en commun.

Ce n'est pas la première fois que des symptômes de révolte militaire se sont manifestés en Egypte depuis la déposition d'Ismaïl-Pacha et l'avènement à la vice-royauté de Tevfick-Pacha. Déjà, au mois de février dernier, une sorte de sédition éclatait, moins, il est vrai, contre le khédive lui-même que contre le ministère présidé par Riaz-Pacha. Cette sédition, mal réprimée, à peine assoupie, est restée toujours à l'état latent. Elle existait, à coup sûr, elle était connue ou soupçonnée, et récemment encore, elle n'était pas étrangère au changement du ministre de la guerre; on n'osait pas, en réalité, l'attaquer par des mesures efficaces, on se plaisait même à en déguiser l'existence aux yeux des consuls européens, et l'irrésolution des ministres, la faiblesse de caractère du khédive n'étaient pas propres à la décourager. Tout semblait annoncer une crise imminente, et l'agitation impuissante du gouvernement et la hardiesse de quelques-uns des chefs militaires, lorsque, il y a quinze jours, l'insurrection a décidément éclaté par la mutinerie de trois régimens, sans qu'il y ait eu d'ailleurs aucune espèce de conflit. Quels ont été les mobiles de cette sédition nouvelle? Y a-t-il dans tout cela l'apparence d'un mouvement national ou politique, d'une révolte contre l'influence étrangère? Les raisons politiques n'ont été qu'un prétexte. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que les chefs insurgés, après avoir bravé plus d'une fois le gouvernement, ont fini par craindre d'être surpris et ont voulu devancer la répression qui les attendait, qu'ils redoutaient du moins. Ils étaient trop compromis pour ne pas se sentir exposés et pour ne pas tenter de se sauver en précipitant le mouvement. Toujours est-il qu'à l'heure voulue, les trois colonels conjurés se sont trouvés sur la place d'Abdine, au Caire, bloquant le vice-roi dans son palais avec leurs régimens, de la cavalerie, et vingt-quatre pièces de canon. Maîtres de la place, ils ont envoyé au khédive un ultimatum qui ne disait qu'à moitié, bien entendu, le vrai motif de cette prise d'armes, qui contenait un certain nombre d'articles un peu étonnés de se trouver ensemble dans le programme d'une sédition de prétoriens. Les insurgés réclamaient dans leur ultimatum un accroissement de l'armée, l'augmentation de la

solde, la réunion d'une assemblée de notables, l'organisation d'un régime libéral, le renvoi du ministère de Riaz-Pacha et l'appel au pouvoir de Chérif-Pacha. C'était à prendre ou à laisser. Le khédive ainsi surpris dans le palais d'Abdine et cerné de toutes parts essayait, il est vrai, de parlementer avec les colonels, de s'adresser aux officiers; le consul anglais et quelques autres personnages parlementaient pour lui : tout était inutile. Il n'y avait plus qu'à céder, à ratifier l'ultimatum sur tous les points, à appeler par le télégraphe Chérif-Pacha, qui était à Alexandrie. Puis, comme si l'insurrection devait finir par la comédie, chacun des colonels s'empressait d'aller baiser très humblement la main du khédive, tandis que les deux autres, pour plus de sûreté, restaient sur la place l'arme au poing.

Tout n'est cependant pas comique dans la scène de la place d'Abdine, et cette tentative de révolution en Égypte, si elle s'était un peu prolongée, pouvait sans nul doute soulever immédiatement les questions internationales les plus délicates, les plus sérieuses. Il n'est même pas dit que ces questions aient disparu entièrement avec l'échauffourée du Caire.

L'Égypte est toujours placée diplomatiquement entre la Sublime-Porte et l'Europe représentée surtout par la France et l'Angleterre. D'un côté, le sultan pouvait être conduit à voir dans ces événemens une occasion d'accentuer sa suzeraineté, d'intervenir d'une façon plus ou moins sérieuse, peut-être d'offrir ou d'accorder une occupation militaire dans un intérêt de pacification. La Porte, depuis les désastres qu'elle a éprouvés en Europe, a plus d'une fois laissé voir la tentation de tourner ses regards vers l'Afrique, de chercher quelque compensation d'influence, sinon de domination, dans cette partie du monde musulman. L'occasion de ressaisir quelque ascendant, de regagner du terrain en Égypte pouvait lui sourire. Si l'idée d'une intervention ou d'un arbitrage ne s'est pas produite officiellement à Constantinople, elle a sûrement existé et elle pourrait reparaître. D'un autre côté, l'Angleterre et la France ont de tels intérêts, de telles traditions d'influence à Alexandrie et au Caire qu'elles suivent avec une attention vigilante tout ce qui pourrait modifier les conditions de l'Égypte. Elles ont souvent été rivales, elles agissent aujourd'hui en commun. Elles avaient été amenées, au temps d'Ismaïl-Pacha, à accepter une part directe dans le gouvernement égyptien, et l'expérience n'a pas été absolument heureuse. Depuis le nouveau règne, elles se sont bornées à un contrôle financier, qui est exercé depuis quelques années déjà, et ce contrôle très sérieux, très actif, a eu visiblement les plus heureux effets pour le pays. En présence d'une nouvelle explosion révolutionnaire sur le sol égyptien, la France et l'Angleterre ne seraient sûrement pas restées indifférentes. Elles auraient été bientôt conduites, elles aussi, à agiter dans leurs conseils cette question d'une occupation, d'une

intervention pacificatrice, — question toujours délicate entre deux puissances dont la politique est si vivement engagée en Égypte.

Heureusement les choses ne sont pas allées jusqu'à provoquer une résolution soit de la Porte, soit des puissances protectrices. La crise a été détournée par l'intervention de Chérif-Pacha, qui a accepté le pouvoir, qui a même déjà choisi ses collègues dans le ministère. Esprit honnête et éclairé, homme d'expérience, Chérif-Pacha offre cet avantage que les chefs de l'insurrection se sont inclinés devant lui sans lui dicter de conditions et qu'il est fait pour inspirer toute confiance au khédive. Il a accepté le pouvoir sans l'avoir brigué, sans l'avoir acheté par des concessions à l'émeute, dont il profite sans en avoir été le complice. Sa situation n'est point assurément aisée. La difficulté pour lui est de se délivrer des influences militaires qui pourraient le renverser, comme elles ont renversé Riaz-Pacha, et de réaliser le programme de réformes pratiques, prudentes, qu'il a présenté au khédive. Dans tous les cas, un des points essentiels, rassurans de ce programme est l'empressement avec lequel Chérif-Pacha se rallie au contrôle européen, qu'il voyait autrefois avec méfiance, qu'il représente justement aujourd'hui comme un bienfait, comme une sauvegarde pour l'Égypte.

Même dans les pays qui ont été trop accoutumés aux jeux de la force, il y a un temps pour les *pronunciamientos*, il y a aussi un temps plus heureux pour la vie régulière à l'abri du régime constitutionnel et légal. L'Espagne, qui a vu passer tant d'insurrections militaires et qui pour son bien semble perdre l'habitude de ces dangereux spectacles depuis la restauration de la monarchie constitutionnelle, l'Espagne a eu le mois dernier, comme la France, ses élections pour le renouvellement de la chambre des députés et d'une partie du sénat. L'autre jour, ces chambres renouvelées par les derniers scrutins se sont réunies à Madrid. Le jeune roi Alphonse, accompagné de la reine, est allé inaugurer avec une certaine solennité cette session parlementaire, et il y a cela à remarquer que les deux souverains, brillans de jeunesse, ont été salués sur leur passage par une population plus démonstrative dans ses sympathies que d'habitude. Le discours par lequel le roi Alphonse a ouvert les travaux des chambres, ce discours, qui est l'expression de la politique du cabinet et qui est, dit-on, l'œuvre du président du conseil, n'a sans doute rien d'extraordinaire. Il y a seulement quelques points qui ne laissent pas d'être caractéristiques. Le roi Alphonse a pu notamment annoncer aux cortès l'heureuse issue des négociations qui étaient engagées depuis quelques semaines entre les cabinets de Paris et de Madrid au sujet des Espagnols qui ont souffert dans leur vie et dans leurs biens par suite de l'insurrection de la province d'Oran. Il y avait là une question assez délicate, assez compliquée, d'autant plus que si des Espagnols ont souffert à Saïda, des Français ont été aussi victimes de toute façon à Cuba, dans les pro-

vinces basques ou à Carthagène. La France ne pouvait avoir l'idée de refuser des dédommagemens aux Espagnols qui ont eu à souffrir, et le gouvernement espagnol, de son côté, ne se refuse pas à examiner les réclamations françaises. Un sentiment commun de justice et d'humanité a tout résolu. — Une autre partie du discours royal a de l'intérêt. Le souverain espagnol annonce, au nom de son gouvernement, l'intention de régler les dettes nationales, et il est certain qu'un règlement de ce genre, surtout s'il était définitif, s'il ne devait être suivi ni de révisions, ni de supplémens, serait aussi utile pour le crédit de la péninsule que pour les créanciers de l'Espagne. Il y a un dernier point enfin, celui qui touche à la politique intérieure, sur lequel Alphonse XII se prononce avec un sentiment de libérale équité. Le jeune souverain a exprimé le désir que désormais « les partis, en essayant par les voies légales de faire prévaloir leurs doctrines dans l'état, arrivent ainsi à alterner au pouvoir sans autres préférences que celles que manifeste l'opinion... »

Ramener la vie publique espagnole à n'être plus qu'une lutte légale d'opinions sous l'égide d'une monarchie impartiale, dégagée de tout esprit d'exclusion, c'est assurément une ambition généreuse, c'est l'ambition et le rôle des vraies royautés constitutionnelles. La question est de savoir si la politique, telle que l'entend le cabinet de Madrid, est faite pour réaliser ce grand dessein. Le ministère aura certainement des luttes sérieuses à soutenir, et dans le congrès, où il trouvera devant lui des hommes comme M. Canovas del Castillo, M. Romero Robledo, et plus encore dans le sénat, où le parti conservateur reste assez puissant. Le ministère dispose, il est vrai, d'une assez grande majorité dans les deux assemblées; mais, surtout en Espagne, il n'y a pas de majorité qui puisse soutenir un gouvernement où la division serait entrée, et la difficulté est justement de maintenir, de prolonger au-delà d'une certaine mesure cette alliance des diverses fractions libérales par laquelle le cabinet a vécu jusqu'ici. Si le président du conseil, dans l'espoir de trouver de nouveaux alliés, inclinait vers un libéralisme plus prononcé, vers le parti démocratique, il ne tarderait pas à être abandonné par quelques-uns de ses collègues, par le général Martinez Campos, sans pouvoir compter sérieusement sur les alliés qu'il rechercherait. M. Sagasta paraît bien le sentir lui-même, puisqu'il a pris pour candidat à la présidence de la chambre un des plus anciens parlementaires, aussi conservateur que libéral, M. Posada Herrera. La force du cabinet est donc dans cette alliance qui l'a fait vivre jusqu'ici. C'est sa plus sûre garantie dans les luttes qu'il va avoir à soutenir devant le nouveau parlement de l'Espagne.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE

Le contraste s'accentue chaque quinzaine sur le marché financier de Paris entre la tenue relativement faible de nos fonds publics et l'emportement avec lequel la spéculation pousse les cours des actions des banques et de plusieurs sociétés industrielles.

Depuis le 15 courant, les 3 pour 100 ont encore fléchi de quelques centimes, et si le 5 pour 100 a été l'objet d'un assez vif mouvement de reprise qui l'a porté tout près de 117 francs, il est retombé lourdement depuis jusqu'à 116 francs, et c'est à ce niveau, sans doute, que sera fixé le cours de compensation. Les acheteurs auront réussi à maintenir à peu près nos rentes aux cours du mois dernier, mais en perdant le report, et l'on comprend bien que, dans ces conditions, la spéculation à la hausse sur les fonds publics voie diminuer sans cesse le nombre de ses adhérens.

Les raisons ne font pas défaut pour expliquer la défaveur momentanée dans laquelle est tombée la spéculation sur les rentes. La première, et la plus sérieuse peut-être, est le haut prix atteint par les 3 pour 100, qui, aux cours actuels, ne donnent plus guère que 3 1/2 de revenu. Les faits économiques qui se sont produits depuis quelques années ont eu pour conséquence une modification rapide dans le taux de capitalisation de toutes les valeurs mobilières. Mais le public ne s'est pas encore habitué aux résultats de cette transformation et n'accepte qu'avec répugnance les conditions nouvelles qui lui sont imposées pour le choix de ses placemens. Il hésite entre les valeurs donnant un revenu fixe et assuré, mais peu rémunérateur, et les titres qui n'offrent l'avantage d'un meilleur rendement qu'au prix d'une sécurité douteuse. Aussi les transactions au comptant sont-elles fort peu animées sur les rentes françaises, tandis qu'une partie de l'épargne va grossir de mois en mois les sommes déjà énormes placées en dépôt dans les caisses des institutions de crédit. L'attitude du marché de Londres à l'égard de celui de Paris a été encore, pendant cette quinzaine, une cause de faiblesse pour nos rentes. De grosses positions à la hausse, prises et conservées ici depuis longtemps déjà, se font reporter à Londres à chaque liquidation de fin de mois; or les reporteurs ont déjà à plusieurs reprises manifesté l'intention de ne plus prêter leurs capitaux. Cette menace se reproduit régulièrement du 15 au 25 et a pour effet d'amener un certain nombre d'acheteurs à se dégager. Cette fois, Londres était plus mal disposé que jamais. Au Stock-Exchange, on a vendu des quantités considérables de titres turcs et égyptiens, en même temps que l'on annonçait un effondrement si les acheteurs parisiens ne prenaient pas livraison de toute la masse vendue.

Tandis que les cours des rentes s'immobilisent ou reculent lente-

ment, ceux des actions de banques subissent de brusques soubresauts. Ici la hausse est persistante; après chaque effort nouveau, le mouvement paraît épuisé; mais bientôt la progression recommence.

La Banque de Paris avait hésité quelque temps devant le cours de 1,300. La voici à 1,320 après 1,335.

Sur tout le groupe du Crédit foncier, l'animation a été grande. Nous disions, il y a quinze jours, que l'action, partie de 1,610, était en voie de reconquérir le cours de 1,700. Ce cours a été atteint, puis reperdu; il sera dépassé après la liquidation. Avec le Crédit foncier ont monté les titres des établissemens récemment créés sous son patronage, le Crédit foncier et agricole d'Algérie, les Magasins généraux de France et d'Algérie, la Compagnie foncière de France et d'Algérie. Ces trois valeurs sont en reprise très sensible sur les cours cotés il y a quinze jours.

Même agitation, mais avec des mouvemens d'une bien autre étendue sur le groupe de l'Union générale. Ici, les chiffres ont une éloquence spéciale. L'Union valait 1,690 le 2 septembre, 1,805 le 16, le 29, elle est cotée 1,980. Des deux établissemens qu'elle a créés, la Banque des pays autrichiens a monté de 100 francs depuis le 15, de 300 francs depuis le commencement du mois; la Banque des pays hongrois a passé de 675 à 800 pendant la première quinzaine, de 806 à 860 pendant la seconde.

On sait à l'occasion de quels faits s'est produit ce remarquable déplacement de cours. La Banque des Pays autrichiens avait obtenu du gouvernement de Vienne l'autorisation de doubler son capital au lieu de libérer entièrement celui dont elle disposait déjà. L'assemblée générale du 19 courant a voté toutes les propositions relatives à cette opération. L'Union générale, ayant pris ferme tout le capital nouveau, s'est engagée à verser le 1er octobre 50 millions de francs pour 200,000 actions nouvelles libérées de 250 francs et une somme de 15 millions destinée à constituer une réserve à côté du capital effectif de 100 millions de francs de la Banque des Pays autrichiens. Dès le 22, l'Union générale a mis en demeure les anciens actionnaires d'exercer le droit de souscription qui leur avait été réservé; les actions nouvelles sont émises à 615 francs, et chaque titre ancien donne droit à un titre nouveau. Le succès de l'opération n'est pas douteux, car l'action nouvelle est déjà négociée en banque avec 350 francs de prime sur le prix auquel l'Union la remet aux porteurs d'actions anciennes. Quant à la situation de la Banque des Pays autrichiens, elle est désormais solidement établie; le rapport qui a été communiqué aux actionnaires contient l'énumération des affaires auxquelles s'est intéressé l'établissement et dont la plus considérable est la création de la Société minière et métallurgique des alpes autrichiennes. Le rapport ajoute que la société a réalisé en huit mois et demi un bénéfice de 7 millions de francs.

En ce qui concerne l'Union générale, elle vient de convoquer ses actionnaires pour le 5 novembre prochain, à l'effet de soumettre à leur examen deux propositions dont le seul énoncé suffit à expliquer l'énorme mouvement de hausse qui s'est produit sur les titres de la société depuis le début de 1881. On sait que ces titres ne sont actuellement libérés que de 125 francs. La direction propose de les libérer intégralement en prélevant les fonds nécessaires dans les réserves actuelles de la société et dans les bénéfices réalisés pendant les trois premiers trimestres de l'exercice. Or, on comprendra bien la portée et le caractère d'une telle proposition, si l'on songe que, pour opérer un versement de 375 francs sur 200,000 actions, il faut 75 millions. L'Union générale possédant, d'après le dernier rapport, une réserve de 27 millions, a dû en conséquence gagner environ 50 millions avec un capital effectif de 25 millions doublé d'une réserve de 27 millions, c'est-à-dire 100 pour 100 en nombre rond. A cette proposition de libération du capital actuel en est jointe une autre tendant à la création d'un capital nouveau de 50 millions.

Nous appelions, il y a quinze jours, l'attention sur les actions de la Banque d'escompte et de la Société générale. La Banque d'escompte a progressé de 825 à 855 et la Société générale de 780 à 830. Ajoutons que le Crédit mobilier s'est élevé de 740 à 770, et que plusieurs établissemens de crédit, notamment le Crédit foncier d'Autriche et le Mobilier espagnol, ont été également poussés par la spéculation.

L'attitude des valeurs industrielles n'a pas été moins brillante. Le Suez, dont les recettes accusent une augmentation moyenne de 30,000 francs par jour, a été porté de 1,885 à 2,030, entraînant avec lui les délégations, les parts de fondateur, et les parts civiles. Le Gaz a progressé de près de 100 francs à 1,705 pour les raisons que nous indiquions il y a quinze jours. La hausse a été de 50 francs pour les Voitures, de près de 80 francs pour les Omnibus. Par contre, le Panama a fléchi jusqu'au pair, les actionnaires ayant été quelque peu surpris par un appel de fonds qu'ils ne croyaient pas si proche.

Plus heureux que les rentes françaises, les fonds d'état étrangers suivans : 5 pour 100 italien, 6 pour 100 or et 4 pour 100 or hongrois, 4 pour 100 or autrichien, ont progressé de 2 pour 100 environ. Les valeurs turques et égyptiennes, par suite des ventes considérables opérées au Stock-Exchange, sont restées lourdes. Mais la situation s'améliore sur les bords du Nil, et les nouvelles relatives aux négociations engagées à Constantinople pour le règlement de la dette ottomane font prévoir une solution favorable.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

Erratum. Page 533, ligne 41, au lieu de « 1813 » lire « 1831, » et page 534, ligne 24, au lieu de : « Il est aujourd'hui... » lire : « M. Nothomb était hier encore le Nestor de la diplomatie européenne. »

LA

SITUATION DE LA TURQUIE

I.

LA POLITIQUE DU CALIFAT ET SES CONSÉQUENCES.

Les événemens qui se déroulent en Tunisie et dont les derniers résultats sont encore bien éloignés, ont ramené l'attention publique sur la situation morale et matérielle de la Turquie. Le grand public, qui suit avec distraction les péripéties de la crise orientale, a éprouvé un véritable sentiment de surprise lorsqu'il a vu le sultan se mettre au premier rang de nos adversaires, payer les services que nous lui avions rendus dans le règlement de la question grecque par une complète ingratitude, essayer de soulever contre nous toutes les puissances européennes, tenter même d'envoyer personnellement des vaisseaux cuirassés dans les eaux de Tunis, organiser en Tripolitaine un centre d'agitation antifrançaise, combattre enfin de toutes les manières et par tous les moyens l'extension de notre influence sur une principauté qui n'a jamais fait partie de l'empire ottoman et dont le sort, heureux ou malheureux, ne devrait préoccuper en rien le souverain de cet empire. La surprise a été si grande, qu'il s'y est joint d'abord

quelque peu d'incrédulité. Beaucoup de personnes ont encore de la peine à prendre au sérieux les démonstrations diplomatiques et militaires de la Turquie. Elles n'ont pas envie de se fâcher, elles sont plutôt portées à sourire lorsqu'elles lisent dans les journaux turcs « que c'est toujours un malheur, et le pire de tous, quand un peuple musulman tombe sous la domination des *giaours;* » que ce qui vient de se passer en Tunisie est une calamité trop grave pour que tout bon musulman ne songe pas à y porter remède, et que ce remède est facile, car il consiste à former « une ligue arabe » comprenant tous les vrais croyans de l'Afrique. Il ne faudrait pourtant pas accueillir avec un scepticisme obstiné des menaces dont la forme peut être ridicule, mais qui cachent au fond un danger très réel. Le sultan Abdul-Hamid a un goût prononcé pour les ligues, et ce goût est si vif, si invétéré, que les déceptions les plus cruelles n'ont pu jusqu'ici l'en détourner. On sait que la ligue albanaise, qu'il avait formée avec tant de soins, dont il avait favorisé et surveillé les progrès avec tant de sollicitude, a fini par se tourner contre lui. Organisée en grande partie pour s'opposer aux projets ambitieux de la Grèce, il n'est pas impossible qu'elle amène, en fin de compte, l'union personnelle de l'Albanie à la Grèce; dans tous les cas, elle s'est mise en pleine révolte contre la Turquie: quoique vaincue par un général habile, on ne saurait dire qu'à l'heure actuelle elle soit complètement écrasée; elle s'agite sans cesse; naguère encore on annonçait qu'il avait fallu lui livrer de nouveaux combats dont l'issue était restée douteuse; elle peut renaître d'un jour à l'autre de cendres mal éteintes, et tout fait supposer qu'elle allumera l'incendie qui emportera les derniers restes de l'empire ottoman. Qu'importe! cet exemple n'a rien appris au sultan. Il est prêt à recommencer en Afrique la faute qu'il a commise en Europe. C'est pour en former le noyau de la future ligue africaine que le général Hussein est allé organiser en Tripolitaine une véritable petite armée. Avec lui sont partis en grand nombre des cheiks fanatiques destinés à soulever les populations. Tous les élémens insurrectionnels de l'Afrique doivent venir se grouper peu à peu autour de cette force régulière, de ce centre d'action solidement constitué. L'entreprise est bien combinée; tôt ou tard elle produira quelque effet. Reste à savoir ce que deviendrait la ligue africaine le lendemain du jour où elle aurait rempli le rôle qu'on lui destine. Les Arabes sont bien loin de professer pour les Turcs les sentimens de respect que ceux-ci leur inspiraient autrefois; depuis la dernière guerre turco-russe, ils rêvent même de briser un joug qui leur a toujours été odieux et dont les défaites de la Turquie leur ont fait sentir enfin toute la fragilité; un sourd mouvement d'émancipation parcourt, non-seulement l'Afrique, mais l'Asie. Par haine, ou plutôt

par peur de la France, les Arabes du Sahara, de la Tunisie et de la Tripolitaine s'allieront peut-être avec les Turcs ; mais ce ne sera qu'une alliance momentanée, après laquelle des divisions violentes éclateront. En Égypte, depuis quelques mois, l'armée indigène est en révolte déclarée, non contre les Européens, dont elle sent que le pays ne saurait se passer, mais contre l'aristocratie turque, dont elle ne veut plus supporter la domination. Personne n'ignore que les Arabes de Syrie ne préparaient rien moins, il y a un an, que l'organisation d'un royaume indépendant sous l'autorité de Midhat-Pacha et sous le protectorat plus ou moins ostensible de l'Angleterre. Dans l'Arabie proprement dite et dans le voisinage du golfe Persique, la puissance du sultan n'est déjà plus qu'un vain mot. En excitant le patriotisme arabe, Abdul-Hamid s'expose à obtenir un résultat pareil à celui que des excitations du même genre ont produit en Albanie. Mais une perspective aussi lointaine ne saurait l'effrayer : l est trop Turc pour songer au lendemain, pour prévoir les conséquences dernières des entreprises dans lesquelles il se lance avec l'aveugle témérité de sa race.

Ce serait donc, de notre part, un acte d'incontestable imprévoyance que de répondre par le dédain aux projets du sultan en Afrique et de ne rien faire pour en prévenir l'exécution. La modération excessive dont nous avons voulu faire preuve au début de la guerre de Tunis a eu pour nous les plus fâcheuses conséquences. En Orient rien n'est plus imprudent que l'excessive prudence. Nous en avons fait l'expérience à nos dépens. Il est à souhaiter que ces premières leçons nous aient assez profité pour que nous évitions désormais les fautes qui nous ont d'abord si mal réussi. Nous voici condamnés à exercer sur les démarches de la Turquie une surveillance constante. Avec les Turcs, en effet, on ne doit point s'arrêter aux bravades extérieures, ni, de ce qu'elles sont très ridicules, s'imaginer qu'elles sont très inoffensives. J'étais à Constantinople au moment où l'expédition de Tunis a provoqué contre nous les violentes colères du sultan. S'inspirant de l'irritation du maître, la presse turque nous accablait de son mépris. Le plus important peut-être des journaux de Constantinople, *le Vakit*, déclarait avec emphase qu'il était inutile d'envoyer une flotte à la Goulette, qu'une simple caïque portant le pavillon ottoman suffirait pour soulever contre notre armée toutes les populations africaines, qui jetteraient immédiatement nos soldats dans la Méditerranée. Mais, tandis que *le Vakit* amusait la vanité nationale par ses sottes fanfaronnades, on armait les beaux cuirassés turcs dans les eaux du Bosphore et de la Corne d'Or. Sans l'attitude vigoureuse de notre gouvernement, sans l'énergie personnelle de notre ambassadeur, M. Tissot, un homme avec lequel les Turcs ont appris à compter, ces cuirassés seraient cer-

tainement partis pour la Tunisie. Assurément notre escadre aurait pu les couler en route; car, si les vaisseaux turcs sortis des chantiers anglais, sont d'admirables machines de guerre, les officiers qui les montent et qui les manœuvrent ont fait preuve en toutes circonstances d'une incapacité déplorable. L'amiral turco-anglais qui les commande, Hobbart-Pacha, lui-même, a remporté plus de succès dans les colonnes du *Times* ou dans les meetings politiques de son pays natal qu'en pleine mer. Pendant la guerre turco-russe, il n'a su rien faire de la belle flotte placée sous ses ordres. Mais qui ne voit les conséquences désastreuses d'un nouveau Navarin? On ne saurait malheureusement faire de mal à la Turquie sans s'exposer à en faire, par contre-coup, à toute l'Europe. Voilà ce qui oblige les puissances pacifiques comme la France à conjurer de loin les périls qui naissent sans cesse dans cette triste nation. Mais la maladie dont elle souffre est trop générale pour qu'on doive s'arrêter à une de ses manifestations et la traiter séparément. La ligue arabe, si elle se constitue, ne sera qu'un épisode d'une immense entreprise, qu'une partie d'un plan gigantesque que le sultan a conçu et dont il poursuit l'exécution avec l'obstination d'un esprit étroit, dominé par le fanatisme religieux et par des terreurs personnelles auxquelles il est prêt à tout sacrifier. C'est ce que la presse turque ne nous laisse pas ignorer. Les journaux de Constantinople invitent sans cesse « les princes et les peuples musulmans à entrer franchement en relations avec le califat de l'islam, à lui confier la direction de leur politique et à se soumettre à ses ordres. » Le monde islamique serait ainsi partagé en nombreux états et en innombrables ligues, poursuivant chacun un but particulier, mais unis tous sous une direction commune et travaillant par des moyens divers à la même œuvre. Depuis les grandes défaites des commencemens de son règne, Abdul-Hamid est dévoré, en effet, du désir de compenser la diminution que ces désastres ont apportée à son prestige de sultan, de souverain temporel, par le développement de son titre de calife, par l'extension de son pouvoir religieux. Cette pensée domine et dirige toute sa conduite.

La politique turque, ou plutôt ottomane, que son prédécesseur Mourad avait tenté d'inaugurer étant abandonnée, c'est de la politique islamique qu'il attend la revanche de malheurs, à son avis, immérités. A bien des reprises, on avait vu naître et grandir dans son esprit les velléités qu'il ne cherche plus à cacher aujourd'hui. Tantôt il avait essayé de rétablir son influence sur les musulmans de l'Inde, tantôt il s'était efforcé d'affermir sa suzeraineté nominale sur la vice-royauté d'Égypte; mais c'est dans les événemens de Tunisie que ses desseins ont éclaté avec une évidence irrésistible. Aucun intérêt pratique ne pouvait l'engager à prendre en main la cause du bey; toutes les raisons humaines, toutes les règles de la

prudence ordinaire devaient le détourner, au contraire, de se mêler d'une querelle où il n'y avait pour lui que des échecs à subir. En supposant même qu'il fût parvenu à faire reconnaître son droit d'intervention en Tunisie, quel profit aurait-il retiré de ce droit? Dans l'état actuel de la Turquie, tout ce qui l'expose à entrer en conflit avec l'une quelconque des grandes puissances européennes est un danger pour son avenir. On comprend cependant qu'elle brave ce danger quand il s'agit du sort d'une de ses provinces, ou même d'une des provinces sur lesquelles elle exerce soit une suzeraineté effective, soit ce qu'on me permettra d'appeler une suzeraineté lucrative. Mais, alors même que sa suzeraineté sur la Tunisie serait théoriquement aussi légitime qu'elle l'est peu, en retirerait-elle le moindre avantage matériel? A coup sûr, Chypre ne lui appartient plus que d'une manière absolument fictive, néanmoins Chypre lui rapporte un tribut. Il en est de même de la Roumélie orientale, de la Bulgarie, de l'Égypte. Mais la Tunisie? La Tunisie, en cas de pénurie, ne fournit pas une piastre au trésor ottoman; en cas de guerre, elle n'ajoute pas un soldat à l'armée du sultan. A quoi bon dès lors, pour y maintenir une ombre d'autorité, s'exposer à se brouiller avec le seul allié désintéressé que la Turquie eût jusqu'ici en Europe; le seul allié dont l'amitié fût parfaitement sincère parce que, ne touchant en aucun point à l'empire ottoman, n'ayant nulle part d'intérêts en conflit avec les siens, il n'avait rien à craindre de son existence, rien à espérer de sa mort? A quoi bon, lorsqu'on a sur ses frontières réelles des voisins aussi dangereux que l'Autriche, la Russie et l'Angleterre, se créer des frontières artificielles uniquement pour braver en outre le péril du voisinage de la France? Des raisons pareilles auraient certainement détruit dans l'esprit d'Abdul-Hamid toute pensée d'action en Tunisie, si cette action ne lui avait pas été impérieusement commandée par le devoir religieux, ou plutôt par l'intérêt d'ambition personnelle qui se déguise à ses yeux sous la forme d'un devoir religieux. Comme sultan, tout l'engageait à laisser les politiques du Bardo recueillir seuls les fruits de leurs fautes; comme calife, il a cru devoir s'associer autant que possible à leur défaite.

Si la Tunisie n'est point une terre ottomane, elle est, en effet, une terre islamique; elle appartient à l'islam à bien plus juste titre que les contrées de son empire qu'Abdul-Hamid a dû livrer tour à tour à la Russie, à l'Autriche, au Montenegro, à la Grèce, car celles-ci sont souillées par de nombreuses populations chrétiennes, tandis que la Tunisie est presque tout entière musulmane. C'est pourquoi Abdul-Hamid n'a pas hésité à sacrifier la plus riche province de ses possessions européennes, à donner sans coup férir la Thessalie à la Grèce, afin d'avoir les mains libres pour essayer de défendre

la Tunisie et peut-être aussi afin d'obtenir l'alliance de quelques-unes des grandes puissances dans cette entreprise insensée. On a été surpris qu'ayant résisté de longs mois à toute l'Europe avant d'accorder au Montenegro un modeste territoire, il renonçât tout à coup aux éternels procédés dilatoires de la diplomatie ottomane et cédât d'emblée à la Grèce une frontière admirable. L'explication est bien simple. Il a abandonné son intérêt de souverain temporel à ses espérances de souverain religieux. Au début de la guerre de Tunisie, les Tunisiens qui habitaient Constantinople crachaient au visage des Turcs en leur reprochant de ne rien faire pour sauver une terre sainte de l'islam. Le prestige du califat était en danger : plutôt que de le laisser périr, ne valait-il pas mieux perdre la Thessalie? ne valait-il pas mieux aussi perdre, pour toujours peut-être, l'alliance de la France et rompre avec les traditions séculaires de la Turquie? En tout cas, c'était le seul moyen de prouver au monde musulman que « l'union islamique » n'était pas un vain mot, qu'à l'heure du danger le chef de cette union savait payer de sa personne, au besoin même de ses états, et combattre dans l'intérêt général. A la vérité, l'événement a prouvé que ce n'était pas le moyen de montrer que « l'idée seule de l'existence de cette union frappait l'Europe de terreur, » ainsi que s'exprimait naguère une feuille turque; car si l'Europe a tremblé en lisant les circulaires de la Turquie, ce dont on ne s'est aperçu qu'à Constantinople, la France, qu'elles visaient surtout, n'en a pas ressenti une bien grande émotion. Mais, à défaut d'effroi, la France et l'Europe auraient tort de n'éprouver que de l'indifférence pour la politique d'Abdul-Hamid, attendu qu'elle a déjà exercé une grande influence sur la situation intérieure de la Turquie, qu'elle en exercera une plus grande encore à l'avenir, et qu'elle risque de réveiller, par contre-coup, la crise orientale. En se prolongeant quelques années encore, elle conduira l'empire ottoman à la ruine définitive qui le menace depuis si longtemps. On me permettra donc d'en exposer l'origine et de tâcher d'en indiquer les conséquences les plus prochaines.

I.

Pour comprendre par quelle suite d'idées Abdul-Hamid en est arrivé à se considérer avant tout comme le calife des musulmans et à poursuivre avec une sorte d'aveuglement fanatique la politique religieuse qu'il a adoptée depuis quelques années, il faut se rappeler dans quelles conditions il est monté sur le trône et quels ont été les premiers incidens de son règne. Au moment où la folie de son frère Mourad lui a livré un pouvoir que celui-ci avait ramassé

dans le sang, plus ou moins spontanément versé, d'Abdul-Aziz, la Turquie traversait une des périodes les plus originales et la plus imprévue peut-être de son histoire. Galvanisé par quelques hommes à l'esprit aventureux, le vieil empire ottoman tentait une entreprise étrange dont les uns souriaient, que d'autres observaient avec intérêt, mais qui ne laissait personne indifférent. On sait qu'il s'était formé à Stamboul, sous le règne d'Abdul-Aziz, un parti de musulmans libéraux qui prenait le nom de parti de la *Jeune Turquie* et qui ne rêvait rien moins que de faire fleurir sur la terre des Soliman et des Selim les idées et les maximes de l'Europe. Longtemps sans importance numérique et sans autorité politique, ce parti avait fait peu à peu des progrès considérables, et, un jour était venu où, grâce à des circonstances exceptionnelles, tout ce qu'il y avait d'Ottomans attachés à leur pays avait dû se ranger derrière lui et attendre de ses efforts le salut de l'empire. Il est difficile de juger aujourd'hui avec une impartialité complète la révolution qui a renversé Abdul-Aziz et qui peut-être l'a tué. Mais en admettant même qu'elle ait été souillée par un crime, — ce que le récent procès qui s'est déroulé à Constantinople est bien loin d'avoir prouvé, — on ne saurait nier qu'elle ait été très légitime dans ses causes et que l'intérêt le plus sacré l'ait commandée. Atteint d'une véritable aliénation mentale, Abdul-Aziz était prêt à se livrer à la Russie et à livrer avec lui l'empire tout entier, lorsqu'une conspiration, que justifiait assurément le danger national, lui a arraché un pouvoir dont il allait se servir pour vendre la Turquie à son plus mortel ennemi. Mais, après le succès de cette conspiration, il y avait deux moyens d'écarter définitivement le péril qui l'avait rendue nécessaire : le premier, et le plus simple, eût consisté à chercher un appui en Europe contre les projets ambitieux de la Russie, en faisant usage de cette habileté diplomatique dont les Turcs sont si justement fiers et qu'il leur est d'autant plus facile de montrer qu'en toute occasion on la suppose chez eux avant qu'ils en aient fait preuve ; le second offrait beaucoup moins de chances de succès, mais il avait l'avantage de flatter la vanité turque et de répondre aux illusions de la *Jeune Turquie*, et c'est pourquoi, malgré bien des inconvéniens, c'est à celui-là que l'on s'est définitivement arrêté. Il répugnait beaucoup aux hommes qui avaient renversé Abdul-Aziz en déclarant que sa personne était l'unique cause de la crise que traversait l'empire ottoman, d'avouer ensuite que cette crise ne pouvait se dénouer heureusement qu'avec le concours de l'Europe et l'alliance des grandes puissances. Imbus à un très haut degré de l'orgueil national, les patriotes de la *Jeune Turquie* étaient persuadés que leur pays était capable de se sauver tout seul. Quoique décidés à emprunter à l'Occident ses idées, ses maximes, ses institutions poli-

tiques, ils n'en professaient pas moins pour les Occidentaux le mépris instinctif dont aucun Turc ne saurait se débarrasser; ils étaient naïvement convaincus qu'après avoir copié les formes constitutionnelles et libérales qui étaient la seule cause de leur supériorité, la Turquie n'aurait plus besoin d'eux et pourrait les braver impunément. C'est ce qu'ils ont essayé de faire. On a beaucoup discuté, on discute beaucoup encore pour savoir si Midhat-Pacha et ses amis étaient sincères en donnant à la Turquie des chambres, un ministère responsable, et tout l'attirail politique des peuples de l'Occident, ou s'il songeait uniquement à forger une machine de guerre contre l'Europe. Ce qu'il y a de certain, c'est que leur parlement n'a servi qu'à rejeter les exigences de la Russie et les demandes de toutes les puissances. Embusqué derrière une majorité que personne n'avait la naïveté de prendre au sérieux, Midhat-Pacha n'a pas hésité à repousser tous les conseils de la diplomatie européenne et à jeter la Turquie dans une guerre dont il devait être lui-même une des plus tristes victimes.

Ainsi, le premier point du programme de la *Jeune Turquie* était le dédain de l'Europe, la confiance absolue dans la Turquie, qui n'avait besoin de personne pour échapper au péril dont elle était menacée et pour reprendre en peu d'années son ancienne prospérité. Mais par quels moyens devait-elle donc poursuivre ces grands résultats? C'est ici que le parti de la *Jeune Turquie*, ou plutôt que Midhat-Pacha et les quelques amis qui inspiraient sa politique, montraient une réelle sagacité et donnaient la preuve qu'il y avait en eux certaines qualités d'hommes d'état. Quand ils usaient de leur constitution pour tenir tête à l'Europe, il était permis de douter, ainsi que je viens de le dire, de la sincérité de leurs sentimens constitutionnels et libéraux; mais quand ils s'en servaient pour séculariser le pouvoir en Turquie, pour séparer l'autorité politique de l'autorité religieuse, pour enlever au sultan le gouvernement temporel qui cessait d'être à leurs yeux une fonction du califat et qui devenait, comme partout ailleurs en Europe, une simple fonction publique, pour faire passer en un mot leur pays du régime théocratique au régime laïque et civil des nations modernes, non-seulement ils étaient parfaitement sincères, mais encore ils accomplissaient, comme on l'a dit avec raison, « le plus grand effort intellectuel qu'aient fait les musulmans de nos jours. » C'est ce qu'il ne faut pas oublier lorsqu'on juge l'œuvre de Midhat-Pacha. Comme elle a été subitement interrompue, elle n'a produit que la première de ses conséquences, — la résistance à l'Europe, — qui était assurément mauvaise; mais si elle avait été continuée et si le but véritable pour lequel elle avait été entreprise, — la sécularisation du pouvoir politique en Turquie, — avait été atteint, il n'est pas impossible qu'elle

eût, en effet, sauvé l'empire ottoman et ouvert devant lui des destinées nouvelles. Pour quiconque connaît l'histoire de cet empire, la véritable cause de sa décadence, le motif unique qui y a fait échouer toutes les réformes modernes est la concentration, l'identification dans la personne du sultan de la puissance temporelle et du califat religieux. Il est résulté de ce fait capital que la Turquie n'a jamais été qu'une vaste théocratie, qu'une sorte d'ordre de chevalerie gigantesque ayant à sa tête un grand-maître et des milliers de chevaliers combattant sous ses ordres, non pour le triomphe d'un intérêt politique ou pour l'honneur de la patrie, mais pour l'extension de la foi et la gloire de Dieu. Ce qu'une pareille organisation lui a donné dans le passé de force conquérante, tout le monde le sait; mais le jour où les victoires ont cessé, où il n'a pas été possible de pousser plus loin l'invasion de l'islam, où le christianisme l'a arrêté comme une digue insurmontable, où il a fallu s'organiser sur le territoire dont on s'était emparé, gouverner les races qui s'y trouvaient et vivre de la vie ordinaire des peuples pacifiques, ce qui avait fait jadis la grandeur de la Turquie a fait son irrémédiable faiblesse et l'a conduite immédiatement au bord de l'abîme où, depuis deux siècles, elle est constamment sur le point de tomber.

On s'est étonné souvent que l'empire ottoman n'ait tenu aucune des promesses qu'il a faites cent fois aux populations chrétiennes, qu'il n'ait jamais essayé d'apaiser leurs revendications nationales en leur donnant dans l'empire lui-même les droits et les libertés qu'elles recherchent en dehors de lui. Mais le pouvait-il? Du moment que l'état ottoman se confondait avec l'église musulmane, livrer le premier aux chrétiens c'eût été leur livrer du même coup la seconde, c'est-à-dire, aux yeux des vrais croyans, commettre un sacrilège. De là vient que la Turquie, après des siècles de domination, n'a pas assimilé une seule des races nombreuses qu'elle a trouvées établies dans les contrées où s'est étendue sa conquête. Pour les assimiler, il aurait été indispensable qu'elle commençât par les convertir; car une nation n'assimile une race qu'en la faisant participer à son existence politique, et partout où l'adhésion à une forme religieuse est la condition de cette existence, en dehors de la conversion, il n'y a d'autre parti que l'expulsion. Or les races chrétiennes de la Turquie étaient trop nombreuses pour être expulsées et, sauf quelques rares exceptions, elles se sont toujours refusées à la conversion. A une époque cependant, fatiguées d'une longue résistance et d'une servitude trop prolongée, on aurait pu croire qu'elles finiraient par se fondre dans l'islam. N'ayant plus aucune espérance du côté de la chrétienté, qui avait reconnu la légitimité de l'empire ottoman et noué avec lui des relations régulières, elles commençaient à se demander s'il ne fallait pas se résigner à l'inévitable et abdiquer

une foi qui rendait esclave pour une foi qui donnait tous les avantages du pouvoir et de la fortune. Les conversions ou, si l'on veut, les apostasies se multipliaient d'une manière significative. L'apparition subite de la Russie sur la scène de l'Orient, les débuts pleins de promesses de la politique de Pierre le Grand, ont arrêté un mouvement qui peut-être fût devenu général. L'espérance de la délivrance a raffermi les consciences ébranlées (1). Dès lors il était certain que la Turquie théocratique serait peu à peu étouffée par les populations chrétiennes qui pullulaient sur son territoire et qui, lentement, une à une, par une suite de révolutions et de révoltes, s'apprêtaient à briser, avec le concours de l'Europe, son joug religieux et politique pour acquérir une existence indépendante et pour prendre la revanche d'une trop longue défaite.

C'était donc, de la part de Midhat-Pacha et de ses amis, une idée très juste, quoique bien tardive, d'essayer de supprimer la cause unique des malheurs de la Turquie, le seul obstacle qui avait empêché, durant plusieurs siècles, une race aussi bien douée que la race turque de constituer en Europe une véritable nation. Ils avaient parfaitement raison de soutenir que le despotisme du sultan et le manque de libertés publiques ne suffisaient pas à expliquer l'irrémédiable décadence de leur pays. Toutes les nations européennes ont traversé la période du despotisme, et il n'y a pas bien longtemps que la plupart d'entre elles en sont sorties. Cela ne les a pourtant point empêchées de grandir, de prospérer, d'atteindre progressivement le degré de culture morale et de force matérielle qui leur a permis de passer, sans trop de secousses, du régime du pouvoir absolu au régime des institutions constitutionnelles. Mais le despotisme des souverains européens était un despotisme temporel, humain, séculier, qui était sans cesse en lutte avec la puissance religieuse et qui, par conséquent, ne tirait point d'elle une force presque invincible. En Turquie, au contraire, c'est en vertu d'une autorité surnaturelle que le sultan commande aux populations placées sous ses ordres; d'où il résulte que celles de ces populations qui ne croient pas au califat et qui ne font point partie de l'islam ne peuvent reconnaître sa domination, tandis que les musulmans ne peuvent la contester sans crime ou même essayer de la restreindre sans hérésie. Tous les voyageurs qui ont parcouru l'Orient, non-seulement de nos jours mais dans les siècles précédens, tous les observateurs qui y ont vécu à une époque quelconque se sont accordés à reconnaître qu'aucune des qualités qui font les grands peuples n'ont manqué et ne man-

(1) Ce fait, généralement peu connu, a été mis pour la première fois en pleine lumière par M. Julian Klaczko dans ses belles études sur *les Évolutions du problème oriental.* (Voir la *Revue* du 1er novembre 1878.)

quent encore aux Turcs : ils ont le courage militaire, la finesse diplomatique, l'honnêteté privée, le génie du commandement, la discipline civique; ils sont très supérieurs sous tous rapports aux populations qu'ils ont trouvées établies sur le sol de leur empire, en Afrique, en Asie et en Europe; si l'intelligence de quelques-unes d'entre elles est plus prompte que la leur, aucune ne possède un ensemble de dons naturels aussi remarquable, aussi approprié aux conditions du gouvernement des hommes. Il semble donc qu'en vertu de la loi constante de l'histoire, ils auraient dû s'assimiler sans trop de peine des élémens nationaux inférieurs. Il n'en a rien été cependant : partout où ils ont passé, partout où ils passent encore, c'est comme une armée en campagne; ils sont campés, ainsi qu'on l'a dit, ils ne sont fixés nulle part. Phénomène qui serait inexplicable s'il ne s'expliquait pas tout naturellement par cette confusion du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, de la politique et de la religion, que Midhat-Pacha et ses amis regardaient à bon droit comme le plus grand mal de leur pays et qu'ils essayaient de détruire en laissant au sultan le prestige du califat, mais en plaçant la puissance matérielle entre les mains d'un ministère responsable et sous la garantie d'un parlement où chrétiens et musulmans devaient être confondus. On a beaucoup ri du projet d'instituer à Constantinople un régime parlementaire et de faire nommer des députés par les Kurdes et les Bédouins. Le suffrage universel appliqué aux hordes nomades de l'Asie et de l'Afrique a paru généralement une de ces bouffonneries dont l'Orient est coutumier et qu'on n'accepte en Occident qu'avec accompagnement de musique d'Offenbach. C'était s'arrêter aux apparences, oublier le sérieux du fond pour s'attacher uniquement à la forme, laquelle en effet prêtait à l'ironie. Si Midhat-Pacha et ses amis, nourris dans les illusions de la *Jeune Turquie,* avaient pris un singulier moyen d'atteindre le but qu'ils poursuivaient, — la séparation de l'état d'avec la religion, — ils n'en avaient pas moins admirablement compris que cette séparation, réalisable ou non, était la dernière chance de salut qui restât à leur pays, et que, même sans espoir de succès, il fallait ne reculer devant aucun effort pour l'essayer. En cherchant à substituer au soldat de l'islam, au satellite du calife, au chevalier de Mahomet, au Turc en un mot, un être nouveau, l'Ottoman, qui pouvait être musulman ou chrétien, adorer Allah ou Jésus-Christ, mais qui était avant tout un patriote et le sujet d'un grand pays, ils tentaient une des révolutions les plus profondes de l'histoire orientale. Ils ont échoué sans doute, complètement échoué, mais ce n'est pas une raison pour méconnaître ce que leur entreprise avait de grand et de sensé. Ils avaient eu l'habileté de se donner pour alliés les hommes les plus ardens du parti religieux, les softas, et le chef de la foi lui-

même, le cheik-ul-islam. Pendant quelques mois, on a vu ce spectacle extraordinaire des autorités spirituelles de Constantinople réduisant l'islamisme à ses termes les plus simples, élaguant de la doctrine toutes les superstitions, tous les préjugés, toutes les légendes qui l'ont corrompue, la ramenant à quelques dogmes essentiels nullement contraires à la raison humaine, enfin et surtout limitant son action et l'excluant formellement du domaine de la politique. Lorsque Midhat-Pacha exilé, vaincu, déjà tombé du haut de ses illusions, tâchait de démontrer aux positivistes de Paris que l'islamisme était la religion la plus rationnelle, la plus logique, la moins surnaturelle qui eût jamais existé, il se trompait assurément, s'il voulait parler de l'islamisme de la tradition et de l'histoire, mais s'il voulait faire allusion à l'islamisme passager dont il avait été le docteur et le prophète malheureux, il était dans le vrai : il aurait dû seulement ajouter que cet islamisme n'avait vécu qu'un jour et n'avait jamais eu qu'un nombre infime de sectateurs.

Les circonstances qui avaient permis à Midhat-Pacha et à ses amis d'entreprendre la révolution avortée dont je viens de chercher à dégager l'esprit ont été, en effet, aussi courtes qu'elles avaient d'abord été propices. Le successeur d'Abdul-Aziz, l'infortuné Mourad, était trop doux de caractère et déjà trop faible d'esprit pour avoir une pensée personnelle; il laissait toute initiative aux hommes qui l'avaient mis sur le trône : qu'il fût calife en même temps que sultan, que les deux pouvoirs se confondissent sur sa tête frappée par la fatalité, qu'il portât à la fois la tiare et la couronne ou qu'on ne lui laissât qu'une autorité diminuée dont il n'aurait jamais eu d'ailleurs que l'apparence, peu lui importait. Tourmenté de visions terribles, ébranlé par des secousses trop fortes pour son tempérament débile, atteint peut-être de remords, visité, en tout cas, par des craintes incessantes, son intelligence naturellement médiocre s'éteignait peu à peu. Bientôt, il ne fut plus possible de dissimuler au peuple l'état d'imbécillité dans lequel était tombé cette ombre de souverain. Le successeur de Mourad, Abdul-Hamid, ne lui ressemblait en aucune manière et devait avoir des destinées très différentes des siennes. Ce n'est pas encore le lieu de faire d'Abdul-Hamid un portrait qui demande de longs développemens. Je me contenterai de dire pour le moment que le nouveau sultan n'a qu'un point commun avec son prédécesseur. Bien que doué d'une intelligence générale assez ferme et d'un esprit assez sagace, il est également poursuivi par de continuelles terreurs personnelles : c'est sa manière de payer tribut à la folie endémique qui règne dans la famille d'Othman et qu'aucun de ses membres n'évite tout à fait. Mais n'ayant aucune douceur dans le caractère et n'étant susceptible d'aucune timidité, il n'est pas homme à attendre, comme

Mourad, les dangers imaginaires dont il se croit menacé ; il préfère les conjurer d'avance en supprimant, s'il le peut, la cause qui, d'après lui, risque de les produire. Persuadé que Midhat-Pacha et ses amis, après avoir détrôné Abdul-Aziz, étaient parfaitement capables de lui faire subir un sort analogue ; convaincu peut-être, comme il l'a montré depuis, qu'ils avaient mêlé l'assassinat à la révolution ; n'osant pourtant point, en présence de l'irritation de l'Europe et des commencemens de la guerre, pousser les précautions jusqu'à la vengeance, un de ses premiers actes a été de se débarrasser par l'exil d'un entourage qu'il redoutait et de mettre fin à des projets politiques dont les conséquences lui paraissaient funestes pour sa personne. Le bateau qui emportait Midhat en Europe a emporté, du même coup, tout le système de réformes que celui-ci avait cherché à introduire en Turquie. C'est en vain qu'Abdul-Hamid protestait de son respect pour la constitution et laissait même le sénat et la chambre des députés continuer quelques mois encore leurs délibérations illusoires ; c'est en vain qu'il prétendait être pour le moins aussi libéral que son prédécesseur : il était déjà trop infatué de ses idées particulières, trop désireux d'attirer à lui toute l'autorité, de diriger personnellement toutes les affaires, pour accepter un contrôle quelconque, pour partager son pouvoir avec des ministres et des assemblées, pour renoncer à concentrer entre ses mains la puissance religieuse et la puissance temporelle et à les exercer toutes deux souverainement. Dès son avènement, la politique de sécularisation était abandonnée ; la création artificielle de Midhat, l'Ottoman, s'évanouissait ; le Turc allait reparaître, et, avec lui, allaient reparaître aussi les causes de dissolution qui, depuis deux siècles, n'ont pas cessé de désagréger l'empire ottoman et de lui enlever peu à peu chacune de ses provinces.

Le malheur de Midhat-Pacha et de ses amis, c'est de n'avoir pu entreprendre leur œuvre révolutionnaire qu'en déchaînant la guerre sur leur pays. Non moins orgueilleux, quoique moins fanatique que le Turc, l'Ottoman n'avait pas hésité à braver l'Europe, et ce n'est pas seulement les canons des deux rives du Bosphore qui avaient salué la nouvelle constitution solennellement octroyée par le sultan aux peuples de son empire, c'était encore les canons russes grondant sur le Danube et prêts à gronder bientôt à Kars et sur les Balkans. Je n'ai pas besoin de raconter la guerre turco-russe ni de juger la politique suivie dans cette crise décisive par les divers cabinets européens. Tout le monde sait à la suite de quels succès et de quels désastres les Turcs ont vu peu à peu l'Arménie surprise par leurs éternels ennemis, la Bulgarie envahie, les Balkans franchis, l'armée conquérante campée à San-Stéfano, à quelques heures de Constantinople. Cette histoire n'est pas à refaire.

Mais ce que je tiens à signaler, c'est l'impression que ces événemens et que le traité de Berlin qui les a suivis, ont produite sur l'esprit d'Abdul-Hamid et de ses courtisans. En arrivant au pouvoir, Abdul-Hamid avait trouvé la guerre engagée, et durant quelques mois, par un caprice imprévu de la fortune, il lui avait été permis d'espérer que la victoire se déciderait en sa faveur. Malheureusement il était déjà possédé de cette passion de tout ramener à lui, de tout faire de ses propres mains, qu'il n'a pas cessé de porter, comme je le dirai plus tard, dans l'administration et dans la diplomatie aussi bien que dans la guerre. Au lieu de laisser aux généraux qui venaient de faire preuve, à l'étonnement universel, de qualités remarquables, la direction des opérations militaires, c'est dans son propre palais, c'est sous ses yeux qu'ont été préparés les plans stratégiques qui ont fini par livrer à la Russie les Balkans et l'Arménie. Jusqu'au jour de l'écrasement, il n'avait point songé à l'Europe; mais lorsque les Russes, prêts à entrer à Constantinople, lui ont arraché le traité de San-Stefano, obéissant aux traditions de ses prédécesseurs et de son pays, oubliant la jactance de Midhat et de la *Jeune Turquie*, il s'est jeté dans les bras de l'Angleterre et l'a suppliée de le sauver. Personne n'ignore de quelle manière toute britannique lord Beaconsfield et lord Salisbury ont répondu à cet appel. Abdul-Hamid a dû payer d'abord de la cession de l'île de Chypre l'appui de l'allié tardif qui venait à son secours. Ce n'est pas tout. Si le traité de San-Stefano a été déchiré à Berlin, le traité nouveau qui lui a été substitué a exigé de la Turquie des sacrifices tels, qu'on entend sans cesse aujourd'hui les Turcs les plus éclairés soutenir avec conviction qu'il aurait mieux valu pour eux accepter les conséquences de la défaite et s'en tenir purement et simplement aux concessions faites à la Russie. Qu'a-t-on gagné au traité de Berlin? Une seule chose : le traité de San-Stefano avait morcelé la Turquie d'Europe en trois tronçons sans lien les uns avec les autres, que séparaient des territoires émancipés et qui ne pouvaient communiquer entre eux que par eau. Il est clair que ce morcellement était intolérable, et que l'Europe a rendu à la Turquie un très grand service en supprimant cette partie de l'œuvre du général Ignatief. Mais, sauf cela, y a-t-il lieu de se féliciter beaucoup des modifications qu'elle a apportées à cette œuvre? Abdul-Hamid est persuadé du contraire, et tous les Turcs qui règlent leur pensée sur la sienne professent journellement la même opinion. A quoi a servi par exemple la division de la Grande-Bulgarie en deux provinces, dont l'une est restée sous la domination apparente de la Porte? A rien ou presque à rien. Cette division eût été efficace si l'on eût permis à la Turquie, comme le demandait le traité de Berlin, d'introduire des garnisons dans les

Balkans et de créer une frontière militaire entre la contrée qu'on prétendait lui laisser et celle sur laquelle elle ne conservait qu'un droit de suzeraineté assez illusoire. Mais les puissances qui ont obligé la Turquie à exécuter strictement toutes les stipulations du traité de Berlin qui lui étaient défavorables, n'ont eu garde de l'autoriser à exécuter celles qui pouvaient lui être utiles. Chaque fois qu'elle a parlé d'envoyer des troupes dans les Balkans, on l'a menacée d'une insurrection générale, et il a fallu qu'elle renonçât à ses projets. En réalité, la Roumélie orientale n'est donc pas une barrière pour Constantinople. Une grande Bulgarie, telle que celle qu'avait imaginée le traité de San-Stefano, l'eût été plus réellement. Les Bulgares ne ressemblent en rien aux Slaves; c'est une race lourde, sans imagination, dont l'esprit terre à terre se serait trouvé bien vite en désaccord avec la fantaisie moscovite. Qui sait si la création du général Ignatief ne fût pas devenue un jour un empêchement au progrès du panslavisme? Qui sait si une principauté de Bulgarie, fortement constituée pour la vie individuelle, n'eût pas refusé de se laisser engloutir dans l'immense empire des tsars? La Bulgarie actuelle ne saurait être, au contraire, qu'un atout dans le jeu de la Russie. Après comme avant le congrès de Berlin, on peut dire que les Russes sont sur les Balkans et qu'à la première occasion ils trouveront la route qui conduit à Sainte-Sophie ouverte devant eux. Mais depuis le traité de Berlin, ce n'est pas seulement aux Russes que cette route est ouverte, c'est encore aux Autrichiens. Le traité de San-Stefano laissait la Turquie seule face à face avec la Russie; c'était un danger. Le traité de Berlin lui donne un second voisin non moins redoutable, plus redoutable peut-être et dont les ambitions sont désormais aussi dangereuses. Salonique et Constantinople sont également menacées, ou plutôt Constantinople est doublement menacée, car l'Autriche et la Russie marchent vers le même but. Peut-être cependant Abdul-Hamid aurait-il accepté sans trop de regret une situation qui permet à la Turquie de neutraliser ses ennemis les uns par les autres et de se soutenir elle-même par le conflit leurs convoitises; mais ce qui lui a causé un amer regret et une irrémédiable haine contre l'Europe, c'est de se voir contraint, après avoir cédé une partie de l'Arménie à la Russie, l'Herzégovine et la Bosnie à l'Autriche, Chypre à l'Angleterre, de céder encore une contrée importante au Montenegro et une province admirable à la Grèce. Que la Turquie plie sous la force des grandes puissances, il n'y a rien là d'humiliant pour elle; mais que des pays infimes, qui ont été longtemps sous sa domination et dont l'un au moins n'a pas pris part à la dernière guerre, lui arrachent aussi des lambeaux de territoire; que le sultan soit forcé de se dépouiller en faveur de souverains sur lesquels il aurait à peine

autrefois daigné jeter ses regards, c'est là un signe d'abaissement irrécusable et la plus cruelle des souffrances pour l'orgueil musulman. Il a fallu pourtant se soumettre à la nécessité. En payant les grandes puissances, Abdul-Hamid croyait acheter leur connivence contre les petites. Pure illusion! C'est en vain qu'il a essayé des années entières d'échapper aux injonctions de l'Europe, c'est en vain qu'il a employé pour y arriver toutes les ruses de sa diplomatie, c'est en vain qu'au lieu de songer à la réorganisation intérieure de son empire, saignant de toutes les blessures de la guerre, il a épuisé ses dernières ressources à faire des parades militaires et des démonstrations politiques : il a gagné du temps sans doute, ce qui est quelque chose aux yeux d'un Turc, mais c'est tout ce qu'il a gagné. Le traité de San-Stefano était bien dur pour la Turquie; il ne lui imposait pourtant pas l'humiliation de satisfaire jusqu'aux ambitions de la Grèce, le peuple que les musulmans détestent le plus, parce que c'est le premier qui ait secoué leur joug et jeté aux races chrétiennes le cri de : Liberté!

Ce n'est pas brusquement et dès le premier jour qu'Abdul-Hamid en est arrivé à juger comme je viens de le dire le traité de Berlin et à se demander s'il n'aurait pas mieux valu, pour son pays et pour lui, s'en tenir au traité de San-Stefano. Longtemps il s'est bercé de l'espoir que l'Europe serait plus indulgente que ne l'avait été la Russie, et que, même si toutes les autres puissances venaient à lui manquer, l'Angleterre, dont l'amitié lui avait coûté si cher, l'aiderait à ne pas tenir des engagemens trop pénibles. Jusqu'à la chute de lord Beaconsfield et du cabinet conservateur, ses illusions ont été invincibles. L'arrivée au pouvoir de M. Gladstone et des libéraux a produit en Turquie l'effet d'un coup de foudre; on n'a pas oublié les terreurs violentes, les alarmes folles, la panique bruyante qui ont éclaté alors à Constantinople. Assurément il y avait beaucoup d'exagération dans ces craintes précipitées. On a vu depuis qu'un grand pays comme l'Angleterre ne changeait pas de fond en comble sa politique extérieure, même lorsqu'il passait du gouvernement de lord Beaconsfield à celui de M. Gladstone. Mais il y avait aussi une grande part de vérité. Il est certain que, si les conservateurs n'avaient point été battus aux élections, l'Angleterre n'aurait pas proposé la démonstration navale en faveur du Montenegro et ne se serait occupée des intérêts des Grecs que pour les combattre: en revanche, elle aurait continué à favoriser les mouvemens séparatistes qui se produisaient en Syrie et en Arabie; mais comme son action eût été dissimulée, le sultan en eût ressenti moins directement le contre-coup. On s'explique, au contraire, l'émotion qu'il a éprouvée lorsqu'il a vu la vieille alliée à laquelle il avait sacrifié Chypre risquer de remettre le feu à la presqu'île des Balkans en for-

çant toutes les puissances à envoyer leurs flottes en face de Dulcigno, proposer le blocus de Smyrne, annoncer le dessein de ne reculer devant aucune extrémité pour faire triompher les ambitions de la Grèce et pour contraindre la Turquie à exécuter au pied de la lettre chacune des clauses du traité de Berlin. Ces clauses sont si nombreuses! Elles renferment un si grand nombre de prescriptions qui permettent à l'Europe, non-seulement d'imposer à l'empire ottoman des cessions de territoire, mais même de se mêler, si cela lui convient, de ses affaires intérieures et de prendre une part directe à sa politique! Ne l'autorisent-elles pas à exiger que des institutions libérales soient accordées à l'Arménie? Ne lui donnent-elles pas le droit de surveiller dans toutes les provinces les réformes administratives promises par la diplomatie turque? Enfin ne peuvent-elles pas l'amener un jour à mettre le sultan en tutelle, comme le khédive d'Égypte, au moyen d'une commission internationale de contrôle financier, chargée en apparence de protéger les intérêts des créanciers, mais se proposant en réalité de s'emparer peu à peu de la puissance politique et de l'exercer à son profit? Depuis trois ans que l'Europe est venue au secours de la Turquie et l'a arrachée aux mains victorieuses de la Russie, il ne s'est point passé un seul jour, presque une seule heure, sans qu'elle lui ait fait payer ce service par une nouvelle réclamation, par un nouvel empiétement sur son territoire ou sur sa souveraineté. Au milieu des luttes incessantes qu'il a fallu soutenir contre ses réclamations et ses empiétemens, était-il impossible que le gouvernement turc trouvât assez de loisirs pour réorganiser les forces de l'empire, et entreprendre les réformes et les travaux qui lui auraient rendu l'ordre, qui auraient rétabli sa prospérité? La ruine et l'anarchie se sont donc ajoutées à la spoliation comme conséquences du traité de Berlin, et l'Europe, qui était la véritable cause de cette ruine et de cette anarchie, les a cependant imputées à crime à la Turquie, lui reprochant de ne pas faire ce qu'elle ne lui donnait pas le temps de faire, l'accusant de lenteur, de mauvaise volonté, d'irrémédiable incurie, alors qu'elle la contraignait à employer tout ce qui lui restait d'activité dans des négociations diplomatiques aussi stériles qu'interminables.

Telle est la manière de raisonner du sultan et de ceux qui l'entourent. Tels sont les motifs qui les ont peu à peu éloignés de l'Europe, à laquelle ils avaient donné toute leur confiance au moment du traité de San-Stefano. Les Turcs s'imaginent volontiers, pour me servir d'un mot vulgaire, mais expressif, que tout leur est dû, que c'est pour les grandes puissances un devoir véritable de réparer leurs fautes et d'éloigner d'eux les fâcheux effets

qu'elles doivent fatalement produire. Lorsque la presse de Constantinople veut apprendre au public ottoman que le sultan s'est adressé à la France, à l'Angleterre ou à l'Allemagne pour obtenir d'elles quelque secours ou quelque service, elle a l'habitude, on le sait, de présenter cette démarche comme un acte de haute condescendance d'un suzerain envers ses humbles vassaux. S'il fallait l'en croire, le sultan aurait daigné permettre à une ou à plusieurs des grandes nations européennes de venir à son aide, à moins qu'il n'ait préféré agir en maître et intimer des ordres auxquels personne n'oserait se soustraire. Ces fanfaronnades de journaux sont plus sincères qu'on ne pourrait le croire. L'orgueil musulman, ou plutôt l'orgueil turc, qui est en quelque sorte la quintessence de l'orgueil musulman, est capable de toutes les illusions. La Turquie est d'ailleurs tellement habituée à trouver des appuis en Europe; en toutes circonstances, l'or et le sang européen lui ont si peu manqué; elle s'est vue si souvent arrachée à la défaite par nos soldats, à la ruine par nos capitaux, à la dissolution par nos diplomates, qu'il lui semble que ce qui s'est toujours fait se fera toujours. C'est pourquoi Abdul-Hamid s'était d'abord confié sincèrement à l'Europe. Je viens d'expliquer les déceptions qu'il a éprouvées et qui ont peu à peu profondément transformé ses idées politiques. Se croyant trompé par les puissances dans lesquelles il avait placé son espoir, il en est arrivé à se demander, comme les hommes qui dirigeaient les affaires au moment où il est monté sur le trône, si la Turquie ne pourrait pas se suffire à elle-même, si tous ses malheurs ne viendraient pas de l'influence qu'elle a donnée chez elle aux étrangers, si elle ne serait pas punie pour s'être fiée à ces chrétiens dont l'alliance est toujours perfide et dont les services ne sont jamais désintéressés. Seulement cette question s'est posée tout autrement dans son esprit que dans celui de Midhat-Pacha. Abdul-Hamid n'est point un sceptique comme l'ont été un certain nombre de sultans. Sévère dans ses mœurs, d'une conduite simple et laborieuse, d'un esprit étroit, quoique fin, ayant reçu une éducation médiocre et une instruction plus médiocre encore, il pousse aisément ses convictions religieuses jusqu'au fanatisme. Rien ne prouve qu'il ne soit pas réellement convaincu que la colère d'Allah s'appesantit sur sa race et sur son peuple depuis que l'empire ottoman est entré dans le concert des puissances chrétiennes et s'est mis à pactiser ouvertement avec les infidèles. De grandes calamités publiques amènent à toutes les époques et dans tous les pays une recrudescence de foi. Les désastres de la Turquie ont été suivis d'un mouvement de réaction musulmane qui a pris peu à peu une importance considérable. Abdul-Hamid était peut-être

trop crédule pour ne pas s'y associer; dans tous les cas, il était trop habile pour ne pas essayer d'en profiter en le dirigeant, de se mettre à sa tête pour l'exploiter.

Ce qui a contribué à pousser plus activement Abdul-Hamid dans la voie de la réaction religieuse où la haine de l'Europe l'entraînait déjà, c'est la crainte que cette réaction ne se tournât contre lui s'il ne réussissait pas à en devenir le maître. A la suite des défaites qui avaient marqué les commencemens de son règne, un mécontentement général s'était emparé des populations de son empire. Un sultan vaincu, obligé de céder ses plus belles provinces aux chrétiens, condamné à s'humilier devant ses propres sujets, abandonnant la terre de l'islam à des mains infidèles, portant la responsabilité de tous les malheurs de la patrie et de la religion, dont chacun faisait remonter jusqu'à lui l'origine, pouvait bien conserver la soumission des Turcs, dont le dévoûment fataliste et d'ailleurs intéressé résiste aux plus cruelles épreuves; mais il devait immanquablement perdre l'attachement et le respect des Arabes. Ceux-ci ont toujours eu pour la Turquie des sentimens assez hostiles. Après tout, ils ont été conquis par elle tout aussi bien que les Grecs ou les Bulgares, et si la communauté des croyances religieuses n'a pas permis qu'il s'élevât entre le vainqueur et le vaincu ces insurmontables barrières qui séparent la Turquie des populations chrétiennes sur lesquelles elle a également étendu sa domination, néanmoins la différence des caractères, des esprits, des génies nationaux n'a pas permis non plus l'assimilation complète des Arabes et des Turcs. Les Arabes de l'Hedjaz, de l'Yemen, de l'Hadramaout, de l'Oman, du Nedjed, trop éloignés de Constantinople pour souffrir du joug ottoman, mènent une vie tout à fait libre et se bornent à reconnaître en théorie au sultan une autorité de calife fort contestée dans la pratique, mais qui est bien loin d'avoir pour conséquence une sujétion politique quelconque. Quant aux Arabes de Damas, de la Palestine et de Bagdad, la proximité de l'Égypte, qui est une vice-royauté quasi indépendante, l'existence d'une autonomie spéciale pour le Liban, le souvenir des époques nombreuses où la Syrie s'est constituée en pays séparé et a joui d'une existence particulière, tout cela contribue à entretenir en eux des aspirations nationales auxquelles les défaites de la Turquie ont donné un grand essor. Ces derniers avaient fourni au sultan la plus grande partie de ses contingens. Lorsqu'on les avait conduits à la guerre, on leur avait dit qu'ils allaient combattre pour l'islam et qu'Allah leur accorderait certainement la victoire. On avait surchauffé leur fanatisme par les plus brillantes promesses. Arrivés sur les champs de bataille, on les avait sacrifiés aux fantaisies stratégiques de Constantinople. A la veille de recueillir les fruits de leurs efforts, ils les avaient perdus, non par l'incapacité de leurs

généraux, qui avaient montré, au contraire, des qualités que personne ne leur soupçonnait, mais par la faute du sultan, lequel avait prétendu diriger de son palais les opérations militaires et avait compromis par d'impardonnables erreurs le succès d'une campagne commencée sous les plus heureux auspices. Qu'était-ce donc que le sultan? Était-il bien vrai qu'il fût le chef de l'islam? S'il n'était, par hasard, que le souverain de la Turquie, que le roi d'une race détestée dont le gouvernement pèse lourdement sur les Arabes, serait-il sage, serait-il conforme au devoir religieux de verser son sang pour lui? N'y aurait-il pas quelque imprudence à confondre la cause de la religion avec la sienne? L'islamisme est une œuvre arabe, non une œuvre turque : pourquoi donc les Arabes n'essaieraient-ils pas de la défendre en séparant le sort des musulmans de celui des Turcs, voués désormais à une irrémédiable décadence? Pourquoi ne profiteraient-ils pas de la ruine inévitable de la Turquie pour s'émanciper d'une domination qui leur a toujours pesé et pour reprendre la direction de l'islamisme, dont, après tout, ils sont les fondateurs? Le rôle religieux et politique de la Turquie est fini. L'heure serait donc venue de constituer une union islamique, affranchie du joug ottoman, qui aurait pour premier résultat et pour heureuse conséquence d'assurer l'indépendance (*istiklaliat*) des peuples arabes.

Ainsi, l'idée que Midhat-Pacha et ses amis avaient essayé de faire triompher à Constantinople avant la guerre, c'est-à-dire la séparation du califat et du sultanat, de la puissance religieuse et de la puissance temporelle, a été reprise, après la guerre, sous une forme nouvelle, non plus par quelques hommes politiques, mais par les populations elles-mêmes et dans un dessein absolument opposé à celui que poursuivaient ceux qui en avaient tenté les premiers la réalisation. Il ne s'agissait plus de sauver l'empire ottoman; il s'agissait, au contraire, d'achever sa ruine. L'œuvre commencée par des partisans résolus de l'unité nationale était reprise par des meneurs séparatistes. Elle ne devait plus s'accomplir en faveur de la Turquie, mais contre elle. Chose curieuse cependant, les mêmes personnes y travaillaient encore, dans des conditions pourtant si différentes. Soit ambition personnelle, soit conviction que l'empire ottoman était perdu sans retour, que son salut était à tout jamais désespéré, Midhat-Pacha, nommé gouverneur de Syrie, a été un des plus grands promoteurs de l'émancipation arabe. Chose plus curieuse encore! l'Angleterre, contre laquelle avait été inauguré, dit-on, ainsi que je vais l'expliquer, le mouvement d'unité islamique, a secondé de tout son pouvoir les efforts de Midhat-Pacha, et si lord Beaconsfield n'était pas tombé du pouvoir, il est probable que le cabinet conservateur n'aurait rien épargné pour organiser en Syrie une sorte de

vice-royauté ou de gouvernement indépendant sur lequel elle aurait exercé un protectorat plus ou moins avoué. C'est que l'Angleterre avait fort bien compris le parti à tirer d'une agitation qui favorisait l'extension de son influence politique sur les côtes de la Méditerranée et du golfe Persique. On a prétendu que cette agitation était née dans l'Asie centrale, à Boukara, et qu'à l'origine elle n'avait rien d'hostile à l'organisation actuelle du califat. Elle aurait eu plutôt pour but d'entraîner le sultan Abdul-Hamid dans une ligue islamique contre les Anglais dans l'Afghanistan et contre les Russes dans le Turkestan. Un ancien chef du Kokhand, Koudaïar-Khan, qui en aurait été l'agent le plus actif, s'est, en effet rendu en Arabie, à la Mecque, à Bagdad, présidant d'importantes réunions de cheiks et de mollahs kurdes, arabes, indous auxquels il prêchait cette sorte de croisade anti-anglaise et anti-russe. Mais si le panislamisme a été d'abord dirigé contre l'Angleterre, il n'a pas tardé, sous l'action de l'Angleterre elle-même, et grâce au souvenir des défaites de la Turquie, à changer de caractère et à dégénérer en campagne ouverte contre le sultan. Rien de plus difficile que de débrouiller l'écheveau compliqué des intrigues orientales. Je n'ai donc pas la prétention d'exposer en détail les incidens multiples d'une propagande qui a troublé, qui agite encore le monde musulman tout entier. Je ne me hasarderai pas surtout à assigner des rôles aux divers personnages qui ont pris part à cette propagande. C'est dans l'Hedjaz et l'Yemen, c'est-à-dire au berceau même de l'islamisme, qu'elle s'est développée le plus rapidement. Lorsque l'ancien chérif de la Mecque, le chérif Husni, a péri dans un assassinat mystérieux, toutes les personnes bien informées ont affirmé que sa mort devait être uniquement attribuée à la faute qu'il avait commise de se déclarer hautement pour la doctrine de la séparation du califat et du sultanat. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette doctrine, parfaitement conforme aux véritables principes de l'islamisme, a été pendant quelques mois le mot d'ordre que tous les cheiks, tous les pèlerins rapportaient de la Mecque et qu'ils colportaient ensuite à travers les provinces musulmanes et jusqu'à Constantinople. Ils l'appuyaient sur des commentaires du Koran et du Chériat. En même temps, un certain nombre d'organes de la presse arabe, subventionnés par l'ex-khédive d'Égypte, qui a juré de se venger d'Abdul-Hamid, auquel, on le sait, il doit en partie sa chute, la défendait avec un luxe d'argumens inépuisable. Enfin l'ancien ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, M. Layard, lequel a trop longtemps vécu avec les Arabes pour ignorer la faiblesse du lien qui les rattache à la Turquie, n'hésitait pas à en favoriser la diffusion, suivant de très près, s'il ne les provoquait pas, les mouvemens d'opinions politiques et religieux qui agitaient l'islamisme, les faisant soutenir par ses émis-

saires, s'efforçant de s'en servir pour seconder sur la côte arabique de l'Océan indien et sur le littoral méridional du golfe Persique le progrès toujours croissant de l'influence anglaise, en attendant le jour prochain où il lui serait possible d'en tirer un parti plus efficace encore en Syrie.

On s'explique sans peine qu'Abdul-Hamid ne soit pas resté indifférent à une campagne qui, bien que purement religieuse en apparence, entraînerait pour lui, si elle venait à réussir, des conséquences politiques d'une gravité exceptionnelle. Le danger est assurément des plus sérieux, car la doctrine que le sultan n'est pas calife est aujourd'hui fort répandue dans les masses musulmanes. Elle compte des défenseurs qui jouissent en Turquie même d'une grande autorité. Kérédine-Pacha l'a soutenue dans un livre dont les exemplaires répandus à Constantinople ont été saisis et brûlés. Les déductions pratiques qu'il en a tirées l'ont rendue singulièrement suspecte à Abdul-Hamid. S'appuyant sur les textes sacrés, Kérédine a été jusqu'à soutenir que les ulémas et les ministres auraient le droit de déposer le souverain, si celui-ci, « après remontrances, persistait à violer la loi et à suivre ses caprices. » Affirmation audacieuse que le sultan n'a certainement pas oubliée, et qui est probablement le véritable motif pour lequel, tout en continuant à flatter leur auteur d'espérances ambitieuses, il n'a pas plus de confiance dans les projets de réformes de Kérédine que dans ceux de Midhat! Aux argumens des lettrés Abdul-Hamid a répondu par des argumens du même genre. C'est Munif-Effendi, dont la science théologique est fort en renom dans le monde turc, qui a été chargé de cette besogne, et il s'en est acquitté en écrivant sur l'institution du califat, sur ses obligations, sur ses devoirs, un mémoire qui justifiait les droits de la famille d'Othman et qui, s'il n'a convaincu que ceux qui n'avaient pas besoin de conviction, a du moins valu à son auteur d'être récompensé par un ministère. Cette guerre de plume a été accompagnée d'une campagne plus sérieuse. Le promoteur de l'opinion hétérodoxe, qui était en même temps un grand ami des Anglais, le chérif Husni, a péri, comme je l'ai dit, dans un assassinat encore inexpliqué. On a généralement regardé sa mort comme la déclaration de guerre du sultan aux partisans de la séparation de son pouvoir politique d'avec la suzeraineté religieuse de l'islam. A l'époque où elle s'est produite, Abdul-Hamid connaissait mal les manœuvres de M. Layard. L'ambassadeur anglais avait grand soin de déguiser ses projets personnels sous d'habiles flatteries, toujours couronnées de succès. Aussi le sultan ne résistait-il à aucune de ses demandes. Pour la première fois cependant il a fait acte d'hostilité vis-à-vis de lui en refusant de nommer, à la place du chérif Husni, son frère, le chérif Adun, et en dési-

gnant brusquement, quelques heures après ce refus, le vieux chérif Abdul-Moutaleb, spécialement recommandé à son choix par son aversion pour les Anglais. Abdul-Moutaleb avait, en outre, l'avantage d'appartenir à la famille des Devized, rivale de la puissante famille des Abadites, qui a occupé l'émiriat de la Mecque avant que celui-ci tombât définitivement en la possession du califat ottoman, et autour de laquelle se concentrent encore les espérances des séparatistes arabes. Il est clair, en effet, que, si ces derniers parvenaient à replacer l'émiriat entre les mains d'une famille indépendante de Constantinople, en dépossédant la dynastie régnante de la Turquie, le mouvement religieux anti-turc prendrait aussitôt une grande consistance, et l'organisation actuelle du califat serait profondément atteinte. On prétend que, pour conjurer tout à fait ce danger, Abdul-Hamid a songé à faire reconnaître le titre suprême de calife à quelque descendant, plus ou moins authentique, de Mahomet, à la condition d'être en même temps adopté par lui et de s'assurer la transmission du titre par voie d'hérédité. Ce serait peut-être le vrai moyen de faire cesser la lutte sourde, mais très ardente, qui persiste entre une partie du personnel religieux de la Mecque et le sultan. Abdul-Hamid est persuadé que cette lutte est plus ou moins l'œuvre de l'Angleterre. Aussi, après avoir nommé Abdul-Moutaleb dans les conditions que je viens de dire, a-t-il pensé à lui donner un lieutenant plus jeune et plus capable de contre-carrer les projets des Anglais. L'homme qu'il semble avoir choisi à cet effet est le cheik Fadyl, personnage peu connu, mais qui a pris une certaine importance religieuse et politique à la suite de l'assassinat du chérif Husni. Le cheik Fadyl avait vécu longtemps dans l'Inde, où il servait d'agent aux Anglais; mais s'étant brouillé avec eux, il était venu à Constantinople. Le sultan l'employait à la propagande politico-religieuse très active qu'il entretient dans les possessions britanniques comme une arme de guerre dont il pourrait user à l'occasion. Le cheik Fadyl y mettait le zèle qu'on met d'ordinaire à trahir ceux à la solde desquels on a été lorsqu'on cesse d'être d'accord avec eux. Ayant fait ses preuves de dévoûment, il a paru capable de remplir une mission plus importante. Abdul-Hamid l'a donc envoyé dans un gouvernement mal défini en Arabie, en lui confiant la libre disposition de toutes les forces militaires concentrées dans ces régions, et en le chargeant spécialement de nouer des relations avec les chefs des tribus arabes pour essayer de les détacher de l'Angleterre et de leur faire comprendre combien il leur serait avantageux de remettre au sultan la direction de l'alliance musulmane universelle.

Si le sultan se bornait à défendre son titre de calife et à combattre les tendances séparatistes qui ont éclaté dans son empire, à

la suite des désastres de la campagne russo-turque, rien ne serait, non-seulement plus naturel, mais plus sage. Il est certain que les élémens de révolte se sont développés d'une manière inquiétante dans le monde arabe. Le mouvement autonomiste qui s'est produit en Syrie et que le rappel de Midhat-Pacha n'a pas complètement fait cesser, est à coup sûr fort dangereux pour l'empire ottoman. Il en est de même des excitations religieuses qui partent de la Mecque. Qu'Abdul-Hamid s'en préoccupe, qu'il tâche de conjurer des périls aussi graves, c'est son devoir de souverain, et ceux-là seuls qui désirent s'emparer de ses dépouilles peuvent vouloir l'empêcher de le remplir. Mais, au lieu de s'en tenir à des mesures de précaution et de conservation personnelles, il rêve de profiter des circonstances pour étendre sa puissance et regagner au moyen de l'agitation islamique ce qu'il a perdu comme souverain de la Turquie. Le mouvement unioniste étant dirigé contre lui, il aurait dû le combattre par tous les moyens; il a trouvé plus habile de le prendre sous son égide, de s'en déclarer le chef et de tenter de l'exploiter. Des centaines de cheiks, expédiés par lui, traversent les contrées musulmanes, affirmant la solidarité des peuples de l'islam et la nécessité de leur coalition en présence de la chrétienté qui les menace dans leur patriotisme et dans leur foi. L'idée du panislamisme compte d'innombrables apôtres dont les prédications ardentes sèment partout la haine de l'Europe et des chrétiens. A la vérité, cette propagande, si active qu'elle soit, fait peu de prosélytes parmi les chefs arabes. L'alliance musulmane universelle les trouve fort tièdes, depuis qu'elle est préconisée, au nom du calife, comme un devoir envers le sultan. Elle ne flatte plus leurs désirs d'indépendance, puisque l'œuvre qu'on leur propose de seconder doit tourner au profit de la domination turque qu'ils détestent, au lieu d'aider à l'affranchissement dont elle avait d'abord ravivé en eux l'espérance. Il est donc inévitable que les projets d'Abdul-Hamid échouent auprès d'eux. On peut être parfaitement sûr d'avance qu'ils ne s'y associeront jamais en masse. Peut-être verrons-nous une ligue africaine ou une ligue asiatique, nous ne verrons certainement point une ligue islamique. Lorsque les journaux de Constantinople affirment que cette dernière frappe le monde chrétien de terreur, ils se trompent, car il n'y a pas un chrétien un peu au courant des choses d'Orient qui ne sache qu'elle n'existe qu'à l'état d'illusion dans l'esprit du sultan. Mais cette illusion impose à la Turquie une politique déplorable qui peut précipiter sa ruine et qui, par suite, est réellement de nature à inspirer de graves préoccupations.

II.

D'ordinaire, lorsqu'une nation vient de subir de grands désastres, lorsqu'elle est sortie vaincue et mutilée d'une guerre où elle a éprouvé tous les revers de la fortune, elle suit durant quelques années une conduite dictée à la fois par la nécessité et par le bon sens. La Russie a défini cette conduite d'un mot qui a fait fortune parce qu'il traduisait admirablement la situation à laquelle il répondait, le mot de *recueillement*. Après une défaite écrasante, si énergiquement constitué pour la vie qu'il puisse être encore, un pays a besoin de se replier sur lui-même, de ramasser ses forces brisées et dispersées, de renoncer momentanément à toute action au dehors, d'éviter avec le plus grand soin les occasions de conflit qui risqueraient de s'élever entre ses voisins et lui, de se condamner à une inaction extérieure à peu près complète, afin de consacrer à sa réorganisation intérieure tout ce qui lui reste de force, de courage et d'activité. Ce n'est pas seulement la Russie qui s'est astreinte dans ces dernières années à ce régime sévère ; la France n'a pas cessé de s'y soumettre depuis dix ans ; elle l'a même fait avec une rigueur qui a paru quelquefois excessive. Et cependant la France, après ses derniers malheurs, était battue sans doute, mais elle était bien loin d'être ruinée. Jamais au contraire elle n'avait eu plus de ressources ; jamais sa richesse n'avait été plus éblouissante. Ce qu'avait fait la Russie en 1856 et la France en 1871, il semblait que la Turquie dût le faire à bien plus forte raison après les sanglans échecs qui avaient failli détruire à tout jamais sa puissance politique et qui avaient achevé sa déconfiture financière. Non-seulement elle avait perdu ses meilleures provinces, non-seulement sa capitale était ouverte désormais à ses ennemis, non-seulement elle ne conservait plus, en dehors de l'Asie, qu'une apparence d'empire, mais sa pauvreté dépassait encore sa faiblesse. Elle avait commencé par la banqueroute ; la défaite n'était venue qu'ensuite. De plus, il n'y avait aucune comparaison à établir entre son état et celui des autres nations qui ont subi des crises semblables à celle qu'elle traversait. Séparée de tous les peuples européens par sa religion, ses mœurs, ses traditions fanatiques ; considérée comme une étrangère au milieu des races chrétiennes, qui supportent difficilement son voisinage ; nourrissant dans son propre sein d'innombrables élémens de révolte et de révolution, elle ne pouvait compter sur aucune alliée sincère et devait craindre que ses adversaires s'entendissent à la première occasion pour se disputer les lambeaux de son héritage. Le moindre choc risque de faire tomber en poussière l'édifice vermoulu de l'empire ottoman. Eviter ce choc à tout prix jusqu'à

ce qu'on eût rendu quelque solidité à la puissance turque, telle aurait dû être l'unique pensée d'Abdul-Hamid. Enfermé dans ses frontières réduites, acceptant sans arrière-pensée les résultats de la guerre, s'efforçant surtout de ne donner aucun prétexte à ses adversaires anciens ou nouveaux pour rallumer la crise dont il venait de sortir si profondément blessé, il serait peut-être parvenu à se relever assez vite du coup terrible dont il avait été frappé. Sans doute il fallait d'abord se soumettre franchement, pleinement, et surtout rapidement, au traité de Berlin. Lorsqu'Abdul-Hamid se plaint d'avoir payé ce traité trop cher et d'avoir perdu trois années qui auraient pu être employées à réorganiser l'empire, à ergoter avec l'Europe sur les concessions qu'on l'obligeait de faire au Montenegro et à la Grèce, c'est sa propre condamnation, ou plutôt la condamnation de ce qu'on appelle si improprement l'habileté turque, qu'il prononce sans en avoir conscience. Assurément si, le lendemain du congrès de Berlin, la Turquie avait cédé à l'amiable quelques territoires au Montenegro et à la Grèce, on se serait montré beaucoup moins exigeant pour elle qu'on ne l'a été depuis. Elle s'est débattue trois ans, et au bout de trois ans, après une dépense d'efforts et d'argent qui l'a épuisée, il a fallu qu'elle consentît à des concessions plus larges que celles qu'on lui aurait demandées tout d'abord. Elle a mécontenté l'Europe, désespéré ses amis, risqué vingt fois de rallumer la guerre, ajourné indéfiniment toute réforme intérieure, et pourquoi? Pour arriver à faire des sacrifices qui dépassent tous ceux qu'on aurait réclamés d'elle si elle se fût décidée à les faire en quelques mois. Triste résultat d'une politique qui peut être adroite dans les détails, mais dont les conséquences dernières sont toujours des désastres!

Malheureusement Abdul-Hamid se serait cru compromis aux yeux non-seulement de ses sujets, mais de tous les musulmans, s'il n'avait pas essayé de défendre pied à pied, morceau par morceau, des territoires qui appartiennent à l'islam et qui ne peuvent revenir à la chrétienté sans une sorte de profanation. C'est encore cette considération qui le détourne de la seule politique d'où l'empire ottoman pourrait tirer son salut. Sans renoncer au titre de calife et à l'autorité morale qu'il en retire, la plus simple prévoyance conseillait à Abdul-Hamid de repousser de toutes ses forces l'idée d'une politique islamique universelle pour adopter une politique purement turque. La politique islamique universelle l'oblige, en effet, à se mêler des affaires des musulmans du monde entier et, par conséquent, à braver l'Angleterre dans l'Inde, la Russie dans le centre de l'Asie, la France en Afrique, l'Autriche en Bosnie et en Herzégovine. De là la nécessité de consacrer tout ce que l'empire ottoman conserve encore de ressources à l'entretien d'une armée

considérable et d'une flotte importante, c'est-à-dire au maintien d'une force militaire capable d'agir sur tous les points du globe et de résister au besoin à toutes les grandes puissances, séparées ou réunies. Or il est clair que la Turquie proprement dite n'est plus ni assez riche ni assez peuplée pour cela. Elle doit même se résigner à n'avoir qu'une très faible armée. Tous ceux qui ont étudié de près sa situation présente professent à cet égard la même opinion. La commission internationale qui avait été chargée en 1879 de faire une étude complète de son état financier disait dans son rapport : « Le crédit de 300,000 livres sterling alloué par la commission au ministre de la guerre correspond à l'entretien d'une armée de cent mille hommes seulement, tandis que l'effectif est encore de trois cent mille hommes, qui, à raison de 30 livres sterling, par tête, coûtent annuellement 9,000,000 de livres sterling, somme tout à fait supérieure à ce que la Turquie peut consacrer à son armée. » Il va sans dire que les ministres turcs ont tenu fort peu de compte des réductions opérées dans le budget de la guerre par la commission internationale. Le rapport ministériel sur le budget de 1276 (1880-1881) avoue que, malgré le licenciement des rédifs, l'effectif de l'armée s'élève à 169,431 hommes, et ce chiffre est certainement très au-dessous de la vérité. Les officiers n'y sont pas compris ; or aucune armée, à part l'armée égyptienne, ne compte autant d'officiers que l'armée turque. Le nombre des muchirs, des généraux, des simples officiers est presque fabuleux. Il est vrai que leur solde est fort mal payée ; mais qu'importe ? elle n'en figure pas moins dans le budget, et les contribuables ne doivent pas moins en faire les frais. Elle est versée par le peuple et dilapidée par le gouvernement. Il est vrai aussi que les soldats sont déplorablement nourris et que, sauf la garde du sultan, toutes les troupes sont équipées d'une manière misérable ; mais c'est uniquement au gaspillage effréné qui règne dans les administrations turques qu'il faut attribuer les souffrances de l'armée. On aurait d'ailleurs une idée bien insuffisante de ce que coûte à la Turquie son état militaire si l'on se bornait à additionner la dépense des officiers et des soldats. Les préparatifs belliqueux qui ont été faits au moment où l'on croyait à la guerre avec la Grèce, ceux qui se font en ce moment dans la Tripolitaine, ont englouti et engloutissent des sommes énormes ; presque tous les revenus de l'empire sont employés aux dépenses du palais et du ministère de la guerre. Les autres branches des services publics n'ont rien ou à peu près rien. Il ne reste plus une piastre pour les travaux publics et pour le développement de l'industrie nationale, en sorte qu'en dehors de l'agriculture, qu'on ruine par des impôts écrasans, mais qui, grâce à la fertilité du sol, n'en reste pas moins productive, il n'y a pas une seule source de revenus qui ne

soit tarie. Tous les ministres qui se sont succédé en Turquie depuis la guerre n'ont cessé de proclamer qu'il fallait réduire l'effectif, tous ont annoncé qu'ils allaient le faire; aucun n'a tenu, aucun n'a pu tenir sa promesse. Le sultan de Turquie n'aurait pas besoin d'une armée de plus de cent mille hommes; mais le calife des musulmans est forcé, pour accomplir sa mission universelle, de disposer continuellement d'une force bien supérieure. Qu'importe qu'il se ruine, pourvu qu'il persuade aux vrais croyans qu'il est en mesure de les défendre contre les puissances chrétiennes! Les prodigieuses illusions qu'on se fait à ce sujet à Constantinople dépassent ce qu'on peut imaginer de plus invraisemblable. Naguère encore, un journal qui porte pourtant le nom d'interprète de la vérité, *Terdjumani Hakikat*, affirmait sérieusement que l'armée turque avait accompli des progrès énormes et qu'elle était absolument supérieure comme valeur militaire à l'armée française. Il en concluait que, si les Français avaient eu tant de peine à venir à bout de quelques Arabes de Tunisie, ils ne pourraient évidemment pas soutenir le choc de l'armée turque. A son avis, pour écraser la France, il ne serait même pas nécessaire que la Turquie mît toutes ses forces sur pied. Cinquante mille Turcs suffiraient largement à soulever le nord de l'Afrique et à nous balayer non-seulement de la Tunisie, mais de l'Algérie.

Ce que coûtent en argent à la Turquie ces folles rodomontades, je viens de le dire: ce qu'elles lui coûtent en hommes est plus considérable encore. On peut dire sans exagération que la population turque fond littéralement dans l'empire ottoman et que, si elle est condamnée désormais à recruter l'armée permanente de l'islam, elle disparaîtra assez vite d'une manière presque complète. A part les Syriens, tous les Arabes échappent à la loi militaire, qui ne saurait les atteindre dans leur vie nomade et aventureuse. Tout le poids du service retombe donc sur les Turcs; or, comme il reste bien peu de provinces européennes à la Turquie, ce sont les Turcs d'Anatolie qui paient déjà et qui devront payer bien plus encore à l'avenir, de leur sang et de leur vie, pour l'union islamique universelle. On se rend difficilement compte du grand nombre de ceux qui ont péri dans la dernière guerre. Si l'on se borne à calculer les morts tombés sur les champs de bataille, on ne connaît qu'une bien minime partie de la vérité. Presque tous les soldats qui étaient partis pour combattre la Russie ont succombé ou par le feu durant la campagne ou par la misère à leur retour. Une famine effroyable a sévi sur l'Anatolie. Les voyageurs qui parcourent aujourd'hui cette admirable et trop malheureuse contrée sont frappés partout du même phénomène. Depuis dix ans, dans chaque village, la population turque a diminué de plus de moitié, tandis que les

chrétiens, qui échappaient au service militaire, ont augmenté dans des proportions considérables. Les pauvres Turcs, arrachés à leurs travaux, à leurs champs, à leur industrie pour aller soutenir une lutte impossible, puis renvoyés dans leur pays sans pain, sans ressources, dépouillés même de tout ce qu'ils pouvaient avoir de fortune personnelle, obligés de vendre leurs terres et leurs instrumens aratoires aux chrétiens pour échapper aux premières atteintes de la misère, ont disparu par milliers. Une cruelle fatalité est venue ajouter des catastrophes naturelles aux catastrophes de la guerre. La richesse de l'Anatolie consistait surtout dans la culture de la garance, puis dans celle de l'opium, ainsi que dans la vente des poils de chèvre dont on fait les belles étoffes et les magnifiques tapis d'Orient. La découverte des principes de la garance dans l'alizarine a rendu la garance elle-même inutile, la production de l'opium a baissé de près du tiers et celle des poils de chèvre de plus de moitié. Une série de mauvaises récoltes a achevé la ruine de l'Anatolie. Le terrible fléau des sauterelles s'est abattu sur elle avec plus de violence que jamais. Pour conjurer cette crise affreuse, il aurait fallu que les habitans pussent transformer rapidement leurs cultures, substituer le blé à la garance, produire de nouvelles denrées, et de nouveaux objets d'échange. Mais était-ce possible dans une région absolument dépourvue de moyens de transport? Un rapport officiel que j'aurai occasion de citer longuement plus loin s'exprime ainsi sur l'état des routes en Anatolie : « Le plateau de l'Asie-Mineure, élevé de 1,000 à 1,200 mètres au-dessus du niveau de la mer, est en général séparé du rivage par une double chaîne de montagnes formant deux gradins à bords élevés. Les cours d'eau qui descendent du haut du plateau traversent ces deux gradins par des coupures sinueuses à flancs escarpés désignés sous le nom de *boghaz* (gorges). Ces boghaz ne peuvent devenir praticables que moyennant des travaux exceptionnels tels que déblais à la poudre, murs de soutènement, tunnels et ponts importans. Les chemins actuels évitent ces passages difficiles pour franchir les chaînes de montagnes en se développant avec de fortes pentes dans les ravins secondaires ou à flanc de coteau. La plupart de ces chemins ne sont que des sentiers impraticables aux voitures. Les transports se font donc à dos de mulet, ou autres bêtes de somme. Or un bon mulet ou un bon cheval ne peut porter que 120 à 150 kilogrammes. Il en résulte qu'au-delà de quinze à dix-huit heures de la mer, les prix de transport égalent la valeur de la plupart des marchandises à transporter, telles que céréales, fruits, bois de construction, que l'on doit restreindre à la consommation du pays. » Encore si la consommation du pays était, en effet, assurée! Mais une contrée arriérée comme l'Anatolie, une

contrée dont les populations sont ignorantes et grossières, aurait eu besoin pour changer en quelques mois son système de cultures d'être visitée par de nombreux étrangers qui lui auraient donné des conseils utiles et qui lui auraient apporté les grains nécessaires aux semences nouvelles. Or, manque de voies de communication, rien de pareil n'a eu lieu. La source de sa fortune ayant disparu avec la garance, l'Anatolie n'a ni pu ni su en créer une autre à la place, et, grâce à cette déplorable incurie, elle est plongée aujourd'hui dans une épouvantable misère.

Si je parle surtout de l'état de l'Anatolie, c'est que cette province est celle sur laquelle la Turquie devrait concentrer toutes ses espérances. Le tronçon de territoire qu'elle possède encore en Europe ne saurait se soutenir par lui-même; malgré la mollesse de la race arménienne, la passion d'indépendance qui travaille l'Arménie produira tôt ou tard des résultats pratiques; quant aux contrées arabes, à la Syrie, à la vallée de l'Euphrate et du Tigre, j'ai longuement exposé l'agitation révolutionnaire qui s'y manifeste depuis quelques années par des signes éclatans. Au milieu de cette dislocation morale de son empire, prélude d'une dislocation matérielle presque certaine, il reste au sultan un pays parfaitement fidèle, un pays qui lui est absolument dévoué, un pays où les populations chrétiennes ne réclament aucun droit, où les populations musulmanes ne demandent qu'à périr pour le salut de l'islam. Par une heureuse fortune, ce pays est peut-être le plus fertile de la Turquie. Ses richesses naturelles sont inépuisables. Il possède des campagnes qui ont nourri dans l'antiquité des nations innombrables. Ses rades et ses ports sont les plus beaux de la Méditerranée. Son étendue égale celle des plus grands royaumes. Il y a là les élémens d'une prospérité telle que, si on savait bien les employer, rien qu'en les mettant en œuvre, on rendrait à l'empire ottoman une puissance matérielle et une énergie vitale qui lui assureraient encore des siècles d'existence. Pour obtenir ces merveilleux résultats, que faudrait-il? Quelques travaux publics que les capitalistes du monde entier s'empresseraient de venir exécuter et quelques années de paix qui permettraient à la race turque de réparer les pertes qu'elle a faites. Mais non! la malheureuse Anatolie doit servir uniquement de réservoir d'hommes à l'armée de l'union islamique. Peu importe que son agriculture manque de bras, que ses produits soient privés de débouchés! On lui refuse des routes, des chemins de fer, des canaux de peur que la conquête chrétienne ne passe un jour où aurait passé d'abord la fortune; on lui enlève ses enfans pour les envoyer disputer quelques mètres de sable du Sahara à la France, quelques lambeaux de frontière au Montenegro et à la Grèce; enfin, sous prétexte d'empêcher le christianisme de remporter au loin des victoires sur l'islamisme, on

la livre peu à peu aux chrétiens qui y pullulent sans bruit, tandis que les Turcs, toujours sous les armes, la quittent, hélas ! avec bien peu d'espoir d'y revenir.

Voilà les conséquences de ce que j'appellerai la politique du califat, la politique religieuse, opposée à la politique turque, à la politique pratique et réaliste qui, renonçant aux visées universelles, trouverait encore, sans trop de peine, le moyen de relever l'empire ottoman et d'en faire une grande nation. Le premier article du programme de cette seconde politique devrait être la mise en œuvre et en rapport des immenses ressources matérielles de la Turquie. Ce pays, si profondément ruiné, qui ne parvient à soutenir en ce moment une armée de quelques centaines de mille hommes qu'en négligeant tous les autres services publics et qu'en condamnant sa population à une misère atroce, possède des trésors naturels suffisans pour satisfaire aux besoins des plus vastes empires. Mais ces trésors ne peuvent sortir de la terre où ils sont enfouis qu'à l'aide de grands travaux publics, et de grands travaux publics ne peuvent être entrepris en Turquie qu'au moyen de capitaux européens. C'est ce que comprennent tous les Turcs éclairés. Interrogez l'un d'entre eux, au hasard ; vous serez sûr de la réponse. Il n'y a pas un ministre ou un ancien ministre tant soit peu intelligent qui ne vous déclare que la Turquie est perdue si elle continue à laisser ses populations sans travail, faute d'industrie, et par conséquent sans pain ; si elle s'obstine à se priver elle-même des revenus qu'un grand développement industriel, commercial et agricole lui procurerait rapidement. Il n'y en a pas un non plus qui n'ajoute que, pour amener ce grand développement, il est indispensable de recourir à l'Europe. Mais cette vérité a été proclamée avec une évidence toute particulière par le ministre actuel des travaux publics, Hassan-Fehmi. Hassan-Fehmi est un avocat comme il y en a fort peu en Turquie ; il a su passer alternativement du barreau à la politique, et de la politique au barreau, en montrant au pouvoir et dans la vie privée les mêmes qualités simples et laborieuses. Nommé ministre des travaux publics, il a adressé au premier ministre, Saïd-Pacha, un rapport des plus remarquables dans lequel, après avoir démontré la nécessité de couvrir le plus rapidement possible la Turquie de grandes voies de communication, il s'efforce de combattre les deux objections que les Turcs font d'ordinaire à tout projet de ce genre. La première consiste à dire qu'il est dangereux pour la sécurité de l'empire d'y créer des intérêts européens, et la seconde, qui est empreinte d'une grande naïveté et d'une avidité plus grande encore, consiste à soutenir que s'il y a de bonnes affaires en Turquie, il faut que ce soient des Turcs qui en profitent, non les Européens. Hassan-Fehmi fait remarquer d'abord combien il est indis-

pensable d'entreprendre au plus tôt les travaux publics qu'il réclame. « Ce n'est pas, dit-il, le développement des affaires et des richesses qui provoque un bon système de voies de communication, mais bien un bon système de voies de communication qui amène ce développement. » Il énumère ensuite les innombrables ressources qui restent improductives en Turquie, faute de moyens d'exploitation. Passant alors aux grands travaux publics, il remarque qu'on peut hésiter pour les exécuter entre trois procédés : le premier est la régie ou l'exécution aux frais et par les soins de l'état. « L'expérience, dit-il, a surabondamment prouvé que ce système est pernicieux à tous égards; les diverses tentatives faites dans cette voie ont démontré, en outre, que l'intervention du gouvernement impérial dans de pareilles entreprises entraînait à des dépenses hors de toute proportion avec les résultats obtenus... il n'est pas exagéré de prétendre qu'un travail obtenu par l'initiative privée à 10 piastres, est revenu pour l'état à 80 ou même à 100 piastres, et encore le travail exécuté en régie est-il resté inachevé. Devant un résultat aussi fâcheux, persister dans une pareille voie, c'est n'avoir aucun souci des intérêts de l'état et du pays. Mais en admettant pour un instant que le système de la régie fût avantageux et pratique, il ne faudrait même pas y penser, car l'état de nos finances n'est pas assez florissant. » Le second procédé d'exécution est la prestation. Hassan-Fehmi le repousse par des argumens plus graves encore, puis il ajoute : « Dans l'hypothèse même où l'intervention directe de l'état ou le concours volontaire de la population suffiraient à l'exécution des grands travaux publics, il y a lieu de prendre en considération que, le pays ne possédant ni fabriques, ni usines, nous serions obligés de recourir à l'Europe pour nos achats d'outils, instrumens et matériel; nous aurions ainsi rendu service à l'importation étrangère, au détriment évident de notre richesse nationale, tandis que, si c'est le capital étranger qui se charge de fournir le matériel de construction, l'importation du numéraire ne sera plus nécessaire, et ce matériel, une fois dans le pays, représentera un capital contribuant au développement de la richesse générale. » L'exécution par l'état ou par la population écartée, reste le recours aux capitaux étrangers. C'est le troisième système : Hassan-Fehmi le préconise très nettement, et presque tout son rapport est consacré à repousser les objections qu'il soulève généralement en Turquie. Il n'épargne aucune preuve pour démontrer à ses compatriotes que les capitalistes européens ne les exploiteront pas, que leurs travaux, au contraire, seront très productifs, qu'on se fait des illusions sur les bénéfices des grandes entreprises, que ces bénéfices n'ont rien que de fort raisonnable et de fort légitime, qu'en tous cas ils ne sont pas comparables aux profits du pays

lui-même. « Le bénéfice minime, dit-il, que doivent retirer les capitalistes sur les sommes qu'ils auront dépensées pour les travaux publics, ne représente pas un capital liquide gagné au détriment du pays, mais bien le 10 pour 100 au maximum de l'excédent de richesse apporté au pays par suite, d'une part, de la mise en rapport, grâce aux travaux exécutés, des ressources cachées dans le sol ou non exploitées à sa surface, et, d'autre part, de l'accroissement naturel de l'activité humaine et de la production agricole, industrielle et commerciale ; le 90 pour 100 de cet excédent restant dans le pays, c'est la population et l'état qui en bénéficient. En présence d'un pareil fait, aucune crainte ne doit plus subsister quant aux bénéfices fabuleux que les entrepreneurs pourraient réaliser au préjudice de la richesse nationale. » Quand il serait vrai, d'ailleurs, que ces bénéfices, sans être fabuleux, fussent cependant considérables, ne faudrait-il pas s'y résigner en présence de la nécessité pressante de donner du travail et des ressources à des populations qui meurent de faim? « Faisons abstraction, dit Hassan-Fehmi, des pays qui, comme le nôtre, ont eu à subir tant de malheurs à la fois, et qui, encore aujourd'hui, luttent de toutes leurs forces pour s'en débarrasser; mais dans les contrées les plus favorisées sous tous les rapports, lorsque la famine menace seulement une partie du territoire, ou lorsque la stagnation des affaires amène une perturbation dans les rapports économiques, l'état, dans un dessein humanitaire et politique, se fait un devoir de s'imposer des sacrifices énormes pour ordonner l'exécution de certains grands travaux non prévus, afin d'empêcher les populations de mourir de faim ou de céder aux suggestions de la misère pour troubler la paix publique; c'est ainsi que les masses se trouvent occupées et leurs moyens de subsistance assurés par la prévoyance tutélaire de l'état. Voilà ce que nous voyons ailleurs; tandis que chez nous, où l'exécution des travaux d'utilité publique est de la première urgence, il suffirait au gouvernement impérial de faire simplement un bon accueil aux entreprises de ce genre, sans grever le trésor d'aucune charge onéreuse, et de leur fournir avec empressement toutes les facilités possibles; une abstention mal entendue à cet égard ne serait ni patriotique, ni rationnelle; elle serait contraire aux principes les plus élémentaires de la science politique. » Un peu plus loin, Hassan-Fehmi revient sur le même raisonnement en termes plus pressans encore. « Nous nous trouvons, dit-il, en présence d'un dilemme inéluctable : ou laisser le pays dans l'état où la nature l'a placé et envisager dès aujourd'hui les conséquences fatales qui en résulteront, ou le faire participer aux bienfaits de la civilisation moderne. Il n'y a pas à reculer devant cette alternative ; sans aucun doute

pour tout esprit sage et sensé, pour tout cœur patriote, abandonner le pays dans son état actuel n'est pas admissible, et il va de soi que le second terme du dilemme doit être adopté sans retard. Or, en reconnaissant qu'il ne peut plus y avoir d'hésitation à ce sujet, l'on reconnaît, par la force même des choses, la nécessité de recourir aux moyens pratiques; ces moyens ne se trouvent pas dans le pays, de là l'obligation impérieuse de les chercher ailleurs. »

Croirait-on que le ministre qui raisonnait si bien, qui déclarait en termes si formels que le bon sens, le patriotisme, et la science politique faisaient au gouvernement turc l'obligation d'accepter les offres des capitalistes étrangers, s'est vu forcé, il y quelques mois, d'envoyer aux journaux de Constantinople l'ordre formel de bannir de leurs discussions jusqu'à l'hypothèse d'une concession quelconque qui pourrait être faite à un Européen quelconque sur un point quelconque de l'empire? La théorie du palais est diamétralement opposée à celle d'Hassan-Fehmi. D'après le sultan et ses conseillers, ouvrir la Turquie aux capitaux européens, c'est l'ouvrir aux Européens eux-mêmes. Les travaux publics sont un commencement de conquête. Témoin ce qui s'est passé en Égypte, où le khédive est devenu un vassal de l'Europe. Témoin ce qui se passe en Tunisie, où le bey est tombé sous le protectorat de la France. Abdul-Hamid est convaincu que ce sont les chemins de fer qui ont perdu la Tunisie. La Turquie leur doit également ses désastres. C'est une opinion universelle dans le monde turc que les chemins de fer et les routes de Bulgarie et de Roumélie ont singulièrement favorisé les Russes et que, s'ils n'avaient pas existé, la dernière campagne aurait eu des résultats tout autres que ceux qu'elle a eus. Un des grands griefs des ennemis de Midhat contre cette triste victime d'un libéralisme mal conçu et d'un amour maladroit de la civilisation, c'est d'avoir favorisé de son mieux la création de ces chemins de fer et de ces routes. On l'accuse d'avoir ouvert ainsi la porte de Constantinople à la Russie. Jamais légende ne fut plus absurde, plus dénuée de fondement. Pendant la guerre turco-russe, c'est aux Turcs que les chemins de fer ont merveilleusement servi; ils sont cause de tous leurs succès. Grâce à eux, les Turcs ont pu transporter rapidement leur armée de Constantinople à Philippopoli et de Varna à Roustchouk; sans eux ils n'auraient jamais exécuté les concentrations de troupes au moyen desquelles ils ont si longtemps arrêté l'invasion ennemie. Ce n'est qu'après le passage des Balkans, c'est-à-dire lorsque la campagne était irrémédiablement perdue, que les Russes ont mis la main sur les chemins de fer et les ont employés au transport des trente à quarante mille hommes qui sont venus jusqu'à San-Stefano. Mais on oublie tout cela à Constantinople, de même qu'on y oublie que le khédive d'Égypte et le bey de Tunis

ont perdu leur indépendance, non pour avoir fait appel aux capitalistes européens, mais pour avoir manqué aux engagemens qu'ils avaient pris en les appelant. Il est clair que, si la Turquie suivait une conduite analogue, elle aurait un sort pareil; mais si elle était assez sage pour user de l'Europe sans la tromper, elle n'aurait rien à craindre d'elle, elle aurait tout à gagner en obtenant son concours. Hassan-Fehmi indiquait d'ailleurs, dans son rapport, une précaution prudente pour éviter que de financière l'action européenne ne devînt matérielle et politique. « Il y aurait un moyen de rassurer nos intérêts, disait-il, ce serait d'adopter le principe de répartir autant que possible les concessions de travaux publics entre des syndicats ou des compagnies de nationalités différentes. » Idée parfaitement juste et d'une sagesse évidente. Ce qui a maintenu jusqu'ici la Turquie, ce n'est point sa propre force, c'est la division et la rivalité des intérêts politiques des puissances européennes : la division des intérêts matériels produirait dans une autre sphère les mêmes résultats. Ne voit-on pas quelles difficultés les créanciers turcs rencontrent dès qu'ils veulent entreprendre une action commune? Un des protocoles du traité de Berlin proposait de soumettre les finances de l'empire ottoman à une commission internationale de contrôle; ce projet a avorté, il est à peu près certain qu'il avortera toujours, car il est impossible que, sous les revendications financières ne se glissent pas des prétentions politiques qui se combattraient et se neutraliseraient les unes les autres.

Quoi qu'il en soit, en même temps que les plans d'union islamique prenaient de la consistance à Constantinople, un mot d'ordre venu du sultan lui-même ordonnait de repousser toutes les affaires proposées par les étrangers, — construction des quais de Constantinople, établissement de phares dans la Mer-Rouge, exploitation de mines, percement de voies de communication, etc.; — toutes ces œuvres chrétiennes, tous ces présens trompeurs de la civilisation européenne devaient être rejetés sans merci. Ils ne devaient pourtant pas être rejetés brusquement et avec violence. Les Turcs ont des procédés d'action bien différens. Ils ne disent jamais non, ils se contentent de ne jamais dire oui. Il en résulte qu'une affaire peut traîner des années entières dans les bureaux de leurs administrations sans être au bout du compte ni acceptée ni refusée. Lorsqu'un entrepreneur ou un capitaliste se présente, ils lui font bon accueil, ils écoutent ou ils ont l'air d'écouter ses propositions, ils les examinent et les discutent à perte de vue, ils ne concluent jamais. Les projets de travaux ou d'entreprises passaient déjà par une filière interminable d'où ils sortaient réduits à rien; mais, depuis quelques mois, on a trouvé le moyen de leur faire subir une nouvelle épreuve dont aucun ne s'est encore tiré sain et sauf. Une grande commission qui

siège à Top'Hané a été constituée pour étudier toutes les demandes de concessions faites au gouvernement turc. Cette commission est connue à Constantinople sous le nom de commission de Top'Hané, à cause du lieu où elle réside, mais on la désigne plus généralement sous le nom de « commission des pompes funèbres » à cause de la fonction qu'elle remplit. Il faut reconnaître qu'elle s'en acquitte à merveille. Jamais enfouissemens n'ont été plus complets que les siens. Si, cependant, une demande de concession pouvait se sauver de ses mains, il ne faudrait pas croire que tout fût gagné : le conseil des ministres et le sultan l'enterreraient certainement, car la commission est consultative et ses décisions n'ont que l'autorité d'un avis. Mais pareille chose ne s'est point encore vue. Depuis que la commission est réunie, elle n'a pas une seule fois manqué à sa mission. Son président, Namyk-Pacha, est un Turc fort spirituel, qui parle admirablement le français et qui fait des mots dans toutes les langues. Avec lui, on n'est pas exposé à subir la mort sans phrase, on la subit même quelquefois avec calembour : ce qui est du moins une consolation pour les gens d'esprit.

Pour donner une idée de la manière de procéder de la commission de Top'Hané, il me suffira de résumer en quelques mots l'histoire d'une entreprise importante qui lui a été soumise et qui en est morte, celle des mines d'Héraclée. Les mines sont exploitées en Turquie sous la direction d'une administration gouvernementale, d'où il résulte qu'elles ne rapportent absolument rien. C'est ce que constate le rapport officiel sur le budget de 1276 (1880-1881). « Les mines, dit ce rapport, qui, comme celui d'Hassan-Fehmi, énonce les meilleurs principes, quitte à n'en tenir aucun compte dans la pratique, les mines sont une source importante de revenus, et, convenablement gérées, elles contribueraient dans une large mesure à l'accroissement des ressources du trésor. Mais l'expérience et l'étude démontrent que ce résultat ne peut être obtenu au moyen de l'exploitation directe par l'État... Nous nous permettons de signaler à V. A. I. (le rapport est adressé au sultan) un passage du rapport de la commission des dépenses, qui démontre que les mines exploitées par l'État n'ont en effet rien rapporté jusqu'à présent et qu'elles occasionnent le plus souvent des pertes sur le capital engagé dans ces exploitations... Le ministère du commerce et de l'agriculture sera donc chargé de concéder les mines séparément et à des conditions favorables aux concessionnaires les plus sérieux. » On ne saurait mieux dire ni mieux conclure, et voilà encore des principes excellens ! La commission internationale qui avait étudié, en 1879, l'état matériel de la Turquie s'exprimait ainsi de son côté : « La Sublime Porte conserve la propriété de plusieurs houillères et mines de métaux dont elle a entrepris et poursuit tant bien que

mal l'exploitation. L'expérience a prouvé l'inanité de ce calcul. Mieux vaudrait suivre l'exemple de l'Angleterre, de la France, de tous les pays qui ont une industrie métallurgique, en renonçant à des entreprises qui ne sont pas du domaine de l'État. Si les mines d'Héraclée, etc, étaient cédées à des compagnies particulières, elles procureraient au fisc des revenus nouveaux, peut-être même des ressources immédiates d'une certaine importance. » La commission internationale avait raison de signaler les mines d'Héraclée. Le bassin houiller d'Héraclée est l'un des plus riches et l'un des plus étendus qui existent. Quelque peu exploité autrefois, — par exemple en 1854, au moment de la guerre de Crimée, — il donnait 100,000 tonnes environ par an. On n'en retire plus que de 15 à 20,000 maintenant, les petits entrepreneurs qui y travaillent étant devenus créanciers de l'état de près de 150,000 livres turques (plus de 3 millions de francs), pour fournitures non payées, et n'ayant plus dès lors ni le courage ni les ressources sans lesquels ils ne sauraient continuer leurs travaux. Tout est laissé à l'abandon, les galeries s'éboulent, les chemins s'effondrent, et des 450,000 hectares de bois qui existaient jadis dans la contrée, 50,000 tout au plus subsistent. Le feu a eu raison du reste. Dans des conditions pareilles, il n'est pas étonnant que la marine turque, qui a besoin de 600,000 tonnes de charbon par an, soit tributaire de l'Angleterre pour un produit dont la Turquie regorge, mais qu'on laisse enfoui sous le sol. Il y a plus d'un an cependant qu'un projet de société a été formé par des ingénieurs et des capitalistes européens. Qu'offre cette société? La fourniture de 100,000 tonnes par an, avec 15 pour 100 de rabais, soit, de ce fait seul, 44,000 livres d'économies. Mais ce n'est pas tout. Elle offre encore le droit de 8 pour 100 sur 1 million de tonnes extraites par an pour faire face aux besoins généraux actuels, le rachat de tout le matériel roulant et autre existant encore, le salut du bassin et des 50,000 hectares de bois que le feu a épargnés jusqu'ici, le travail et la vie pour vingt-cinq mille individus, car la société s'engage à ne prendre que trois cents ouvriers étrangers. De tout cela, le trésor retirerait un revenu annuel de 220,000 livres turques, revenu qui décuplerait si le gouvernement consentait à la construction du chemin de fer de l'Euphrate. On arriverait alors, d'après l'exposé même du ministre des travaux publics, à un produit net pour le trésor de 45 millions de livres turques, — plus d'un milliard de francs! — en vingt ans. Eh bien! c'est devant une pareille perspective que la commission de Top'Hané n'a pas hésité à décourager les auteurs du projet et à les forcer de quitter Constantinople après plus d'un an d'efforts et de patience, après des dépenses qui se sont élevées à des centaines de mille francs! « Nous ne voulons pas, disait Namyk-Pacha, créer un grand-duché d'Héra-

clée ! » Cette belle raison politique a fait enterrer un projet qui pouvait rapporter plus d'un milliard à la Turquie ! Comme il fallait bien cependant donner des motifs plus sérieux aux entrepreneurs pour leur expliquer un inexplicable refus, Namyk-Pacha leur faisait des objections du genre de celle-ci. Il était dit, dans le projet, que la commission pourrait prendre dans les forêts voisines des chantiers les bois nécessaires à l'exécution des travaux. « Eh quoi! observait Namyk-Pacha, voilà bien les Européens : on leur donne du charbon et ils réclament encore du bois! Qu'en veulent-ils faire et où s'arrêteront-ils? »

La comédie, on le voit, se mêle au drame dans la politique turque; car ce n'est pas sans raison que Hassan-Fehmi parle dans son rapport des populations qui succombent à la famine faute de travail, tandis que Namyk-Pacha fait des bons mots sur ceux qui voudraient leur en procurer. J'ai parlé des malheurs de l'Anatolie. Toutes les autres parties de l'empire souffrent également. A Stamboul même, la misère est profonde. On a peine à s'expliquer de quoi vivent les familles turques, qui ne reçoivent plus depuis quelques années le moindre secours de l'état et qui ne sauraient demander à l'industrie les ressources que l'état a cessé de leur fournir. La plupart d'entre elles ont vendu tour à tour tout ce qu'elles possédaient de bijoux, de vieux meubles, d'objets précieux. Ce sont là des expédiens dont la durée, grâce à la sobriété orientale, peut se prolonger quelques années encore, mais dont cependant le terme arrivera bientôt. Si le sultan s'obstine à dépeupler et à affamer les provinces de son empire pour entretenir une nombreuse armée; s'il persiste, par méfiance de tout ce qui vient de l'Europe et par peur des chrétiens, à laisser en friche des contrées d'une admirable fertilité; s'il ne renonce pas à un fanatisme étroit dans ses principes, mais démesuré dans ses ambitions, la décadence de la Turquie fera des progrès d'une effrayante rapidité. Certains avares meurent de faim sur des trésors. Tel est aussi le sort des peuples que des causes morales empêchent de mettre à profit leurs richesses naturelles. Or parmi les causes morales qui produisent ces résultats désastreux, il n'y en a pas de plus efficace qu'un gouvernement théocratique. Toute l'histoire de la Turquie le démontre d'une manière éclatante. Après le premier essor de la conquête, où le fanatisme religieux a puissamment secondé leurs entreprises, les Turcs se sont vus immédiatement frappés de décadence. Derniers venus des grandes races européennes, ils seront les premiers à disparaître d'un continent où ils n'ont jamais su s'organiser pour la vie. Et ce serait une étrange erreur de leur part s'ils s'imaginaient qu'expulsés de l'Europe, il leur sera possible de continuer en Asie leurs destinées troublées, mais glorieuses ! Le jour où le sultan passerait

le Bosphore, le monde arabe tout entier se soulèverait contre lui; l'Arménie lui échapperait; l'Anatolie elle-même, fatiguée d'avoir trop longtemps supporté seule le poids de l'islamisme, dépeuplée d'ailleurs par des siècles de guerre, habitée désormais presque uniquement par des chrétiens, n'ayant plus la force de se défendre contre les convoitises européennes, tomberait entre les mains d'une grande puissance.

Pour conjurer des périls aussi pressans, il faudrait que la Turquie se résignât à suivre une conduite modérée, prudente, terre à terre. Que le sultan soit calife ou non, peu importe! S'il est calife, il n'a sur les peuples musulmans qu'une autorité religieuse, spirituelle, doctrinale; il n'est pas tenu de défendre leurs intérêts politiques, de réparer les fautes qu'ils commettent, de se battre, ou plutôt de se faire battre pour eux. Il est vrai que c'est ce que les musulmans ont le plus de peine à comprendre. A leurs yeux, une puissance religieuse qui n'est pas en même temps une puissance militaire n'existe pas. Leurs papes ont toujours été des généraux, leurs missionnaires des soldats. Il leur est impossible de concevoir la foi sans une force qui l'impose et qui la soutienne. J'ai dit en commençant que quelques-uns d'entre eux y étaient arrivés dans ces dernières années et que c'était le plus grand effort intellectuel que le monde musulman eût accompli; mais cette petite élite, cruellement frappée par les événemens, a été trop malheureuse pour que son exemple ait trouvé beaucoup d'imitateurs. Croire que le mouvement arabe s'inspire des mêmes principes et tient aux mêmes causes que celui de la *Jeune Turquie*, serait se tromper étrangement. La parti de la *Jeune Turquie* voulait séparer le pouvoir religieux du pouvoir politique, parce qu'il s'était enfin aperçu que la confusion des deux pouvoirs était un danger pour l'empire ottoman; mais ce n'était pas le califat qu'il prétendait enlever au sultan, c'était le gouvernement. Les Arabes, au contraire, prétendent lui enlever le califat, et leur seul motif c'est qu'ils ne le jugent plus assez fort pour l'exercer. Tous les peuples qui ont adopté l'islam ont été des confréries belliqueuses, non des corps politiques. La Turquie plus qu'une autre a subi cette loi. Ç'a été sa grandeur dans le passé, ce sera sa ruine dans l'avenir. Si elle était une nation ordinaire, elle pourrait se relever de ses désastres; elle ne le peut pas du moment qu'elle est l'armée de l'islam. Après la guerre turco-russe, les Arabes ont reconnu que cette armée n'était plus assez puissante pour lutter contre la chrétienté. Ils ont songé alors à lui substituer une ligue de tous les peuples musulmans, rendus à l'indépendance politique, mais unis entre eux pour défendre la foi commune, espérant que cette ligue aurait l'énergie que la Turquie n'avait plus. Il est clair qu'Abdul-Hamid ne pouvait les laisser faire sans courir le risque d'une terrible

révolution. Mais il eût été sage de sa part de semer la division parmi eux, au lieu de chercher à leur persuader qu'ils se trompaient sur l'état de la Turquie, qu'en dépit de sa défaite, elle était encore assez vigoureuse pour marcher à leur tête et pour les défendre, qu'ils n'avaient qu'à se ranger sous sa bannière et qu'en toute circonstance elle serait prête à voler à leur secours. C'est ce qui l'a amené à heurter l'Europe sur tous les points du monde islamique et à se brouiller tour à tour avec chacune des grandes puissances chrétiennes. L'ancien ambassadeur anglais à Constantinople, M. Goschen, disait récemment dans un discours plein de verve et d'esprit que l'Angleterre n'avait rien perdu de son influence auprès du sultan. Est-ce bien vrai? Est-il bien exact qu'Abdul-Hamid, qui travaillait il y a si peu de temps encore à propager la révolte parmi les musulmans de l'Inde, qui perdait toute confiance en M. Layard et qui éprouvait une si grande terreur au seul nom de M. Gladstone, ait aujourd'hui une grande amitié pour les Anglais? Il faut se méfier des variations d'un souverain qui change chaque jour de sentimens comme d'idées. Naguère encore le sultan avait dans la France une confiance absolue. Les événemens de Tunis ont tout gâté. Ils l'ont rapproché de l'Angleterre, mais tôt ou tard d'autres événemens l'en éloigneront. La Turquie ne pourrait avoir d'alliance durable qu'à la condition d'être turque, non musulmane, de s'occuper de ses propres affaires, non de celles de tous les vrais croyans. En se mettant à la tête de la ligue islamique, elle soulève inévitablement contre elle tout ce qui est chrétien sans distinction. J'ai essayé d'indiquer ce que lui coûte à l'extérieur cette politique humainement insensée, si religieusement on doit lui reconnaître quelque noblesse, et de montrer qu'elle a pour corollaire inévitable, dans l'administration intérieure de l'empire, des pratiques de réaction étroite, stérilisante, qui dessèchent la vie dans tous les membres du pays, qui portent dans toutes ses parties la désolation et la mort.

Il faut être juste toutefois et dire la vérité tout entière, au risque d'avoir l'air de démentir ce qui précède et de substituer le sentiment à la politique. Lorsqu'on conseille à la Turquie de suivre une politique turque, c'est à sa mission historique qu'on lui conseille de renoncer. A aucune des périodes de son existence nationale, elle ne s'est regardée comme un peuple ordinaire s'établissant sur un territoire pour le cultiver, pour y vivre paisiblement des fruits de son travail. Animée de pensées bien différentes, c'est pour répandre la loi du Prophète ou asservir ceux qui refusaient de s'y soumettre, qu'elle s'est jetée tour à tour sur l'Asie, sur l'Europe et sur l'Afrique. Lui parler d'assimiler des races chrétiennes, l'inviter même à les gouverner avec modération, c'est lui demander de commettre un sacrilège. Quoi qu'en aient pensé Midhat-Pachat et ses amis, le

Coran ne permet pas de traiter l'infidèle comme le vrai croyant et de lui donner des droits égaux aux siens. Kérédine-Pacha est beaucoup plus dans l'orthodoxie religieuse, lorsqu'il veut réserver aux musulmans les libertés parlementaires et les institutions constitutionnelles. Il est vrai que l'islamisme est une religion très simple, très rationnelle, très peu surnaturelle; mais ses mérites ne peuvent servir qu'à ceux qui la pratiquent. Pour tous les autres, elle est implacable : il faut qu'ils disparaissent ou qu'ils soient opprimés! Si les diverses races chrétiennes de l'Orient s'étaient converties à l'islamisme, comme elles allaient peut-être le faire quand l'apparition de la Russie et de Pierre le Grand sur la scène du monde a arrêté leur apostasie, qui sait? la Turquie serait peut-être devenue une nation aussi libérale, aussi éclairée que toutes les autres. Mais les élémens de révolte qu'elle contenait en elle ne lui ont pas permis de prendre une assiette tranquille, et, continuellement troublée elle-même, elle n'a jamais cessé, elle ne cessera jamais de porter le trouble autour d'elle. Pour s'asseoir dans ses conquêtes, elle aurait dû remporter autant de victoires morales que de victoires matérielles. Au reste, ceci encore est une illusion. A quoi lui aurait servi d'organiser ses forces intérieures? Si elle avait conservé sa puissance, le devoir religieux lui aurait imposé l'obligation d'étendre plus loin la foi musulmane. Faible, elle peut s'arrêter; forte, elle doit pousser sa marche en avant. L'islamisme ne deviendra réellement la religion civilisatrice, l'espèce de philosophie spiritualiste presque complétement dégagée de dogmes et de superstitions, la doctrine pacifique et modérée rêvée par Midhat-Pachat, que lorsqu'il régnera sur le monde entier. Jusque-là, il écrasera de ce poids trop lourd pour des épaules humaines les peuples qui se feront ses champions et qui voudront embrasser sa cause, car il les condamnera à une lutte impossible contre tous les dissidens restés encore sur la terre. L'empire ottoman sera la prochaine victime de ses prétentions démesurées, de son fanatisme exclusif. En s'obstinant à faire œuvre universelle, alors qu'il lui reste à peine assez de sang pour soutenir sa vie particulière, on peut reprocher à la Turquie de se tromper lourdement et de courir à une mort certaine : on ne peut pas l'accuser de rompre avec ses traditions historiques ni de manquer à ses devoirs religieux, car il faut bien reconnaître qu'elle est fidèle à la mission pour laquelle elle est née et qu'elle ne peut poursuivre jusqu'au bout qu'en périssant.

GABRIEL CHARMES.

ROSE-LISE

SOUVENIRS DU POITOU.

I.

— Certes, me dit Évonyme, en secouant les cendres de sa pipe, j'étais bien gauche et bien naïf quand je vins, à dix-huit ans, passer mon baccalauréat à Paris; mais comme je donnerais volontiers mon expérience et mon aplomb d'homme mûr pour me retrouver à l'âge où j'arpentais nerveusement le pavé inégal de la grande cour de la Sorbonne, pendant l'heure qui précéda l'examen oral ! Tandis que je répondais cahin-caha aux questions insidieuses d'un professeur quinteux, un orgue de Barbarie jouait dans la rue Saint-Jacques la ronde des *Filles de marbre :* « Aimes-tu, Marco la belle?.. » et quand aujourd'hui encore je fredonne cet air oublié, il me semble voir mes espérances d'autrefois, déjà à demi méconnaissables, se lever comme des fantômes dans la brume. Pareil à certain héros de Jean-Paul Richter, je plonge dans mes souvenirs « comme au fond d'une vallée d'Arcadie déjà couverte par l'inondation des années survenantes ; » et je m'aperçois moi-même, dans le torrent, « avec mes jeunes désirs frais éclos, au milieu du groupe de mes amis maintenant défunts, ouvrant pour contempler toutes choses des yeux éblouis et confians... » La vie alors fermentait et pétillait en moi, comme le champagne dans la bouteille dont le bouchon va sauter; les aspirations, les illusions, les projets chi-

mériques montaient en bulles d'or; à peine l'une d'elles avait-elle crevé à la surface, que cent autres se reformaient au fond et recommençaient leur danse joyeuse.

Je me vois toujours débarquant au quartier Latin : — maigre et quasi imberbe, sauf un soupçon de moustache aux coins de la lèvre supérieure; — vêtu d'une redingote marron, coupée par le tailleur de la famille dans un manteau de mon père; la dite redingote, trop courte de taille et trop ample de jupe, m'engonçait et me donnait, vu de dos, des airs d'ancêtre; avec cela, j'étais à la fois très timide et très fier. Sentant la province d'une lieue, je mettais tous mes soins, j'apportais toute mon attention à ne pas avoir la mine provinciale, de sorte que cette constante préoccupation de ne point paraître ridicule me rendait encore plus guindé et empêtré que je ne l'étais naturellement. — Après l'examen, des étudians, mes compatriotes, me conduisirent dans un étroit restaurant, situé au haut de l'ancienne rue La Harpe, où les plats étaient d'un bon marché fabuleux. C'était la première fois que j'entrais dans un restaurant parisien; l'intérieur de celui-ci me parut presque luxueux et bien supérieur à la salle à manger du principal hôtel de ma petite ville. Tout m'y semblait nouveau et charmant : — la gaîté familière des jeunes gens qui le fréquentaient et qui presque tous ne buvaient que de l'eau, les vestes noires et la dextérité des garçons qui s'entre-croisaient sans jamais se bousculer, la variété des plats, et jusqu'au comptoir, voisin de la porte d'entrée, où, encadrées entre deux urnes en plaqué, la femme et la fille du restaurateur alignaient des assiettes de fruits, comptaient les morceaux de sucre et réglaient les notes des cliens avec un sourire stéréotypé au coin des lèvres.

Les yeux écarquillés, j'observais toutes choses, cherchant à me rendre compte des moindres nuances de cette curieuse vie parisienne à laquelle j'étais mêlé pour la première fois. Quand je me levai de table pour payer mon dîner : — deux plats, un dessert et une carafe d'eau, — je remarquai un détail qui ne laissa pas de m'intriguer; chacun des dîneurs s'approchait du comptoir, et, après un colloque très court avec la fille du restaurateur, glissait dans l'une des urnes argentées des pièces de monnaie qui tintaient en tombant. N'étant jamais sorti de la maison paternelle, je n'avais aucune notion du pourboire, ni des usages de la vie de café ou de restaurant. — Peu à peu le mystère de ces pièces de monnaie jetées dans ce singulier vase de métal commença de me trotter dans la tête, et mon imagination se mit à travailler : — « A Paris, où l'on ne fait rien comme ailleurs, c'est sans doute une mode ou un genre de glisser ainsi discrètement le prix de son dîner dans la caisse du restaurateur. » — Attention! me dis-je, n'ayons pas l'air plus sot que les autres! — Là-dessus je m'avance vers le comptoir et je

demande l'addition. J'en avais pour dix-neuf sous. Je prends ostensiblement une pièce blanche et du billon dans mon porte-monnaie, je salue et je dépose gravement mes dix-neuf sous dans le tronc du service... Non, jamais je n'oublierai la tête ébaubie du garçon, ni les mines poliment railleuses des dames de la caisse. Mes camarades pouffaient de rire; ils m'entraînèrent dehors et m'expliquèrent ma bévue. Le rouge me montait au front, j'en avais une sueur dans le dos, et il me semblait de la rue entendre tout le personnel du restaurant s'esclafer à mes dépens. Cela me gâta le reste de ma soirée; mais à l'âge où j'étais, on reprend vite son aplomb, et le lendemain des impressions toutes neuves eurent bien vite effacé mon humiliation de la veille.

N'étais-je pas bachelier, c'est-à-dire débarrassé des entraves universitaires et de tout le fatras classique qui pendant des années m'avait pesé sur le dos comme une chape de plomb? N'allais-je pas entreprendre un lointain voyage à travers des pays nouveaux? Il avait été décidé en famille que, si je réussissais à mon examen, j'irais passer trois mois de vacances chez un mien oncle, qui était receveur des finances à Saint-Clémentin, au fond du Poitou; et, quand au matin je m'installai dans un compartiment de troisième, où je devais être confiné jusqu'à Poitiers, j'avais l'air triomphant d'un aventurier partant pour la conquête d'une féerique toison d'or. Songez donc! jusqu'à dix-huit ans je n'avais pas fait six lieues hors de ma ville natale, et je me voyais tout à coup maître de mes actions, le gousset honnêtement garni, et en route vers l'inconnu. J'étais dans la situation du « rat de peu de cervelle » de La Fontaine;

La moindre taupinée était mont à *mes* yeux.

Quand, penché à la portière, j'aperçus la Loire, la royale rivière promenant majestueusement, entre deux rives de jardins et de blanches habitations, ses eaux bleues et paresseuses, semées de bancs de sable dorés et d'îlots où frissonnaient des peupliers, j'eus comme un éblouissement. Originaire des pays de l'Est, je trouvais à ces paysages du centre une physionomie déjà méridionale. Les noms des stations : Blois, Amboise, Vouvray, Tours, Sainte-Maure, tintaient à mes oreilles avec des vibrations caressantes. Il y avait en eux comme un écho des voluptueuses fêtes de la renaissance, comme une musique de baisers reçus et donnés par les superbes maîtresses des Valois, comme une résonnance des sonnets de Ronsard et des *bergeries* de Remy Belleau. Je regardais, émerveillé, les coiffes des paysannes, les voiles carrées des chalands inclinés sur la rivière, les tourelles ardoisées des châteaux perdus dans les arbres, les

archipels de nuages blancs voguant dans le bleu du ciel. Avec un enthousiasme exubérant, que je n'ai plus retrouvé hélas ! je me forgeais d'idéales bonnes fortunes, d'amoureuses idylles, parfumées de l'odeur des chèvrefeuilles et des jasmins que je respirais au passage ; — et ce fut ainsi jusqu'à Poitiers, où je tombai dans les bras de l'oncle Desbordes, qui m'attendait à la gare.

II.

Mon oncle Desbordes était un type de célibataire heureux et sage, digne d'être chanté par Horace. Cinquante ans, bien découplé, leste et ingambe malgré un commencement d'embonpoint, il avait dans toute sa personne quelque chose de rond, de franc et d'ouvert qui plaisait à première vue; son front large et carré était couronné d'une forêt de cheveux gris; ses yeux, couleur de noisette, souriaient; sa barbe, poivre et sel, bien frisée, couvrait à demi une bouche aux dents intactes et blanches, d'où sortait une voix chaude et sonore. Sa mise était soignée sans recherche; ses manières, aisées et familières sans vulgarité; ferme et jovial avec les hommes, aimable et courtois avec les dames, discret et modéré en toutes choses, il était, au physique et au moral, admirablement équilibré. Il me faisait l'effet d'une bonne poire fondante et parfumée, sans un nœud, sans un gravier. Il se plaisait à Saint-Clémentin, trouvant à y satisfaire amplement ses goûts de chasseur et d'épicurien. A cette époque, la vie était douce et à bon compte dans ce coin du Poitou. La rivière poissonneuse, les *breuils* giboyeux, les vergers bien affruités, les châtaigneraies pleines d'oronges, les chênaies où noircit la truffe, garnissaient en toute saison le garde-manger et la table. Écrevisses et anguilles de Charente, perdrix rouges et râles de genêt, pâtés de Ruffec, toutes ces bonnes choses affluaient sous les halles aux jours de marché.

Oh! ce bon petit Saint-Clémentin, son nom résonne à mes oreilles avec des notes pleines de jeunesse et de limpidité. — J'entends encore la chanson des *grelets*, je vois encore les champs ensoleillés et la route plantée de frênes, où, quand la diligence atteignit un rond-point que les gens du cru appellent *la Lune*, mon oncle me montra du doigt le fond d'une vallée, et me dit : « Voici le pays ! » — J'aperçus un enfoncement d'un vert délicieux, où la rivière faisait un coude, et, au milieu d'un plantureux fouillis d'arbres, une toute petite ville dont les pignons gris et les toits bruns s'orangeaient aux lueurs du couchant. Le conducteur sonna du cor, la voiture descendit rapidement la côte, tourna l'angle d'un mur tapissé de jasmins de Virginie, et nous entrâmes à Saint-Clémentin : — une longue rue tortueuse, calme, sans pavés, avec des façades grises de

vieux logis, et des bordures d'herbe en guise de trottoirs; devant les portes, quelques femmes filant au fuseau et relevant curieusement, au bruit de la voiture, leurs hautes coiffes poitevines; puis, à un détour, une auberge à mine hospitalière, dont l'enseigne se balançait au-dessus du porche avec de souples festons de vigne entortillés autour de son support: — c'était l'hôtel du *Chêne vert.*

— Suis-moi! dit mon oncle, en sortant de la caisse du coupé.

Nous longeons une ou deux rues étroites et endormies, nous coupons en biais la place, où une vieille église romane arrondit ses trois porches brodés de sculpture, et nous revoilà dans la grand'rue, devant une maison bourgeoise à la façade blanchie à la chaux. C'était le logis où mon oncle avait loué en garni une partie du rez-de-chaussée et du premier étage, car, — à l'exemple de la plupart des fonctionnaires de Saint-Clémentin, qui s'y considèrent un peu comme des oiseaux sur la branche, — il n'avait pas jugé à propos de se mettre dans ses meubles, et il mangeait à l'hôtel.

Nous pénétrons dans un corridor très ombreux et très frais, sur lequel s'ouvrent les pièces du rez-de-chaussée, et à l'autre extrémité duquel une porte cintrée laisse voir les verdures d'un jardin touffu. Au moment où nous franchissons le seuil, une porte latérale entre-bâillée met une large raie blanche sur les dalles sombres; j'aperçois dans l'enfoncement de la chambre une robe rose à pois blancs et une jolie tête brune à la fois curieuse et farouche; puis la porte est poussée brusquement et le corridor tout entier devient obscur. Nous montons; sur le palier, mon oncle me fait entrer dans une pièce spacieuse, encombrée de livres, mais très modestement meublée :

— Voici ta chambre, dit-il en souriant; c'est simple, mais c'est propre, et tu auras pour voisine une fort jolie personne.

— La robe rose! m'écriai-je étourdiment.

— Tu l'as déjà remarquée? Mazette! tu n'as pas les yeux dans ta poche!.. Ne te monte pas trop la tête pourtant; la « robe rose » est en puissance de mari; c'est la femme de mon propriétaire, M. Houdart, le secrétaire de la mairie.

Malgré ses pauvres vieux fauteuils de paille, son bureau de bois peint en noir et ses rideaux de calicot jaune à bordure rouge, la chambre, donnant sur le jardin, était claire et gaie. Une seule chose la déparait : c'était ce maussade encombrement de bouquins. Il y en avait partout : sur le bureau, le long des murs, jusque sur les chaises. Je lus les titres de quelques-uns : — Bulletin des lois, Marcadé, Ortolan; — tout cela exhalait une rance odeur de chicane et de procédure qui me fit faire la grimace.

— C'est, reprit mon oncle, la bibliothèque de M. de Pressac, le substitut... Il est garçon, et je lui avais sous-loué cette chambre dont

je ne me sers pas... Mais il est absent, et à son retour il ira coucher à l'hôtel, c'est entendu... Installe-toi à ton idée, et tâche de bien dormir... Tu dois en avoir besoin.

J'avais, en effet, été un peu secoué par la diligence et je me sentais rompu de fatigue. Néanmoins, quand, après le dîner de la table d'hôte, mon oncle m'eut remisé dans ma chambre et se fut rendu au cercle, je ne voulus pas encore me mettre au lit. Après avoir déballé mes effets, je vins m'asseoir derrière les volets mi-clos, et tandis que tombaient les premières ombres bleuâtres du crépuscule, j'examinai curieusement les massifs et les tonnelles du jardin, espérant y apercevoir encore la dame à la robe rose. Elle y était, en effet, occupée à arroser les fleurs des plates-bandes. Parmi la verdure, je voyais glisser sa forme svelte déjà moins distincte, tantôt à demi penchée et vidant son arrosoir, tantôt d'un pas leste allant puiser de l'eau dans une grande cuve ronde placée au fond du jardin. La nuit nous surprit ainsi tous deux, moi, tapi derrière mon volet, elle errant lentement au long des allées silencieuses. J'entendais le frôlement léger de sa robe contre les plantes humides.

Vers dix heures, à l'autre extrémité de la façade, une fenêtre s'ouvrit, et une voix d'homme, une singulière voix de soprano aigu, pareille à une petite flûte, cria :

— Allons, il est temps de rentrer, Rose-Lise!

Elle s'appelait Rose-Lise. Ce double nom me sembla original et je lui trouvai une douceur singulière.

Elle releva la tête et répondit d'un ton bref :

— C'est bien, je monte.

Elle quitta le jardin en effet, mais lentement et comme à regret. Quelques minutes après, les verrous furent tirés, je distinguai un pas menu dans l'escalier, puis on tourna la clé de la porte située en face de la mienne, et bientôt tout fut silencieux. La petite ville s'endormait, et je n'entendis plus au loin que les voix des rainettes qui chantaient parmi les nénuphars de la rivière.

III.

Mes premières journées à Saint-Clémentin furent un enchantement. Chaque course aux environs me réservait surprises et trouvailles nouvelles. Je me plongeais chaque matin dans un bain de nature verdoyante et fleurie. Chez nous, en Lorraine, le paysage est généralement sec et un peu uniforme; les plaines sont nues, les prairies sont peu plantées, les vignes sont caillouteuses et sans ombre; en dehors des bois, on ne trouve guère de verdure. Dans cette vallée de la Charente, au contraire, tout est couvert, partout de l'ombre et de la fraîcheur. C'était pour moi une nature pleine

d'imprévu. Pas une *borderie* dont les bâtimens ne soient noyés dans des masses de feuillages : énormes figuiers touffus, longues tonnelles de vigne échevelée, noyers aux feuillées d'un vert noir, châtaigniers trapus à la ramure étalée et luisante. Les chemins creux sont bordés de grands buis à l'odeur amère et d'arbres de toute essence, surplombant au-dessus des ornières humides ; les prés qui côtoient la Charente sont encadrés dans des haies très hautes et très fournies, où une végétation vigoureuse de coudriers, de troênes et d'aubépine, se développe parmi des enroulemens de chèvrefeuille, de clématite et de bryone. Toutes ces plantes s'étreignent follement, s'élancent en thyrses, en vrilles, en guirlandes, et répandent dans l'air un parfum exquis et sauvage. La rivière elle-même, à l'eau brune et lente, tantôt disparaît sous des nappes écailleuses de nénuphars aux roses blanches, tantôt caresse de son onde moirée des îlots de saules et de bouillards, au milieu desquels bruissent tout le jour les roues ruisselantes et le tic-tac d'un moulin.

Dans ce pays si bien arrosé, si varié d'aspect, si vert, où la lumière et l'ombre, les prés et les arbres, le ciel bleu et l'eau sombre, se mariaient harmonieusement ; où la rivière paresseuse et parfumée invitait mélodieusement à la contemplation et au rêve, je me sentais envahi peu à peu par une ivresse voluptueuse, par une sensualité toute païenne. Le charme de cette nature féconde et séveuse me pénétrait par tous les pores, et en échange je lui donnais fraternellement mes pensées et mes tendresses. Je me surprenais arrachant à poignées les plantes fleuries et les pressant sur mes lèvres pour me griser de leur fraîcheur et de leur haleine, ou bien enlaçant amoureusement un jeune châtaignier et le serrant longuement contre ma poitrine, dans l'espoir que son écorce allait tout à coup palpiter et répondre à mon étreinte.

J'emportais avec moi, comme compagnon de promenade, un livre, *le Lys dans la vallée*, et je le lisais, couché sous les feuillées du *Moulin des Ages*, tandis qu'aux entours, les grillons et les sauterelles chantaient en plein soleil. Ce roman de l'amour platonique m'enthousiasmait ; ces pages imprégnées d'un sensualisme mystique, cette peinture si colorée, si vivante et si large des sites de la Touraine, ce lyrisme tendre et caressant me semblaient admirables et me mouillaient les yeux de douces larmes. — Les cent premières pages du volume sont un chef d'œuvre de poésie et d'observation. Tout y est : la vérité du détail et la majesté des grandes lignes, l'envolée lyrique et la chaude et exacte peinture de la réalité. Ces qualités de couleur et de précision, cette analyse psychologique profonde jusqu'à la subtilité, cette étude minutieuse des moindres nuances du sentiment et de la sensation, que nous admirons maintenant comme des nouveautés chez certains de nos poètes

ou de nos prosateurs contemporains, toutes ces découvertes dans le domaine de l'art que nous revendiquons comme nôtres, à l'heure actuelle, Balzac les avait trouvées et les avait supérieurement exploitées avant nous; ces sentiers nouveaux que nous nous imaginons avoir frayés les premiers, il les avait explorés et foulés d'un pied vainqueur, bien avant notre génération.

A l'époque dont je parle, ce n'était pas en gourmet littéraire que je savourais *le Lys dans la vallée*; c'était en lecteur naïf et enthousiaste qui ne raisonne pas son admiration. Ce livre me mettait en communion plus intime avec le paysage que j'avais sous les yeux; en même temps, il baignait d'une lumière limpide tout un monde de sensations et de désirs qui jusque-là avaient fermenté en moi confusément et presque inconsciemment. Il donnait une expression et une direction précises à mes vagues aspirations amoureuses.

Mon adolescence avait été solitaire; je n'avais fréquenté le collège de ma petite ville que comme externe, et j'avais été élevé sévèrement par des parens qui ne me laissaient pas vagabonder volontiers hors du logis. Aussi avais-je atteint mes dix-huit ans avec toute sorte de désirs sourds, qui s'ignoraient eux-mêmes parce qu'on ne leur avait jamais permis de montrer le bout de l'aile. L'amour et l'*éternel féminin* me préoccupaient bien, mais d'une façon toute romanesque et spéculative, qui n'avait jamais eu occasion de prendre pied un seul moment dans la réalité. Une fois livré à moi-même, sous l'influence de cette molle et invitante atmosphère du pays poitevin, et grâce à mes lectures, je sentis une soudaine révolution s'opérer en moi. Les désirs qui y sommeillaient à demi, comme une chrysalide dans sa coque, firent brusquement leur éclosion et se mirent à battre de l'aile. L'amour était dans l'air; il était aussi dans chaque ligne de mon roman; je n'avais qu'à respirer et à ouvrir les yeux pour sentir sa présence. La vallée de la Charente était devenue ma vallée de l'Indre, je cherchais si je ne verrais pas au-dessus des saules et des bouillards pointer les toits de Clochegourde, et je me demandais si, à mon tour, je ne rencontrerais pas une Henriette de Mortsauf dans les *traînes* des Ages ou dans les brandes de Savigné.

Si platoniques qu'elles soient, ces préoccupations une fois écloses dans la tête d'un garçon de dix-huit ans ne peuvent rester longtemps à l'état de pure idéalité; il faut qu'elles s'objectivent et s'incarnent dans quelque héroïne en chair et en os. A Saint-Clémentin, il n'y avait pas de comtesse, mais je ne tenais pas au titre; je pensais qu'une simple bourgeoise serait moins imposante et plus indulgente pour mes timidités de débutant. — Pourquoi Mme Houdart ne

deviendrait-elle pas l'élue de mon cœur, la fleur préférée et adorée sur laquelle se poserait mon premier amour sérieux ? A force de l'épier le soir derrière mes volets et de passer dans la journée devant la chambre où elle brodait au métier, j'avais fini par m'intéresser très vivement à ma jeune voisine. A vrai dire, je ne savais pas encore au juste quelle était la couleur de ses yeux ; je n'avais entrevu qu'un bout de peignoir flottant ou un vague profil perdu ; mais je connaissais le timbre argentin de sa voix, et j'avais appris à la table d'hôte, où on s'entretenait parfois d'elle, qu'elle était fort jolie. On prétendait en outre que son mari, M. Sylvestre Houdart, s'il était le modèle des secrétaires de mairie, ne pouvait point passer pour le parangon des époux aimés et aimables. Agé de vingt ans de plus que sa femme, glabre de visage, négligé dans sa toilette, doué d'une voix grêle et désagréable, il avait la réputation d'être d'un tempérament médiocrement amoureux. On ne lui connaissait qu'une passion, la pêche à la ligne, à laquelle il consacrait tous ses momens de loisir. Peut-être, pendant ces longues stations au bord de la Charente, les nénuphars, qui abondent dans cette rivière, lui avaient-ils peu à peu communiqué leurs vertus apaisantes et leur frigidité ? Le ménage Houdart n'avait jamais eu d'enfans, et les mauvais plaisans insinuaient que ce n'était point la faute de madame. On ajoutait même à mots couverts, — et ce fut un point noir qui gâta comme une tache d'encre l'azur de mon ciel amoureux, — on ajoutait méchamment que la belle Rose-Lise cherchait des consolations ailleurs, et qu'elle avait un tendre pour M. de Pressac, — ce substitut dont j'occupais la chambre à coucher.

Était-ce pour ce motif que Rose-Lise affectait d'éviter toutes les occasions de se rencontrer avec moi ? M'en voulait-elle d'être venu comme un intrus maladroit prendre l'appartement du substitut ? Le fait est que, depuis mon arrivée, je n'avais pu encore la voir face à face.

Un dimanche, comme je rentrais d'une de mes courses matinales, avec une brassée de fleurs sauvages, je l'aperçus tout à coup au beau milieu de l'escalier. Elle donnait des ordres à une femme de journée qui se trouvait dans l'une des pièces du premier étage. Ne m'ayant pas entendu venir, elle ne bougea pas, et je m'arrêtai un moment dans la pénombre du corridor pour la contempler à la dérobée. — Placée comme elle était à mi-hauteur de l'escalier, je la voyais de profil et de bas en haut. Mes regards se reposaient complaisamment sur les franges de ses longs cils, sur ses cheveux noirs frisottans autour de son front et au-dessous de la nuque. J'admirais silencieusement le pur ovale de son visage au teint mat, sa bouche rose d'enfant, les délicates inflexions de son cou nu, les souples lignes rondes de son corsage, les plis de sa jupe de piqué un peu courte, découvrant la

naissance de deux jambes finement modelées. Elle remarqua tout à coup ma présence et se rejeta contre le mur pour me laisser passer.

Je m'avançai très ému. L'escalier était si étroit que je frôlai sa robe et, tout en la saluant, je vis de près ses yeux de vierge d'un bleu si foncé qu'ils paraissaient noirs. Elle s'aperçut de mon trouble et, quand je passai devant elle, elle sourit et me souhaita gaîment le bonjour. A ce moment-là, j'aurais voulu mettre à ses pieds toutes mes fleurs et toutes mes adorations en même temps. Elle dut démêler quelque chose de tout cela, car les femmes sont singulièrement perspicaces en pareille matière. Elle rougit légèrement, et ses longs cils s'abaissèrent sur ses regards sourians. Ce fut l'affaire d'un clin d'œil ; deux secondes après, je me trouvai dans ma chambre, serrant nerveusement ma botte de fleurs contre ma poitrine palpitante.

— Non, me disais-je, ce n'est pas possible!... Elle a l'air trop chaste, son visage est trop virginal, son maintien trop réservé, pour que ce M. de Pressac soit son amant.

Je sentis un souffle d'espérance chasser les points noirs qui m'avaient inquiété et mon horizon d'amour s'éclairer d'une rose lumière d'aurore.

IV.

Je poussais toujours plus avant mes promenades aux entours de Saint-Clémentin, afin de découvrir de nouveaux paysages et de jouir de nouvelles surprises. Une après-midi d'août, profitant d'un ciel moutonné de légères nuées blanches, je m'étais aventuré sur le versant de la colline qui sépare Saint-Pierre d'Excideuil de Saint-Saviol. Tout amusé avec mes pensées, dont la belle Mme Houdart menait maintenant la ronde comme une déesse en tête d'un chœur de nymphes antiques, je suivais un chemin creux où les haies parallèles d'aubépines et de sureaux se rejoignaient presque au-dessus de mon front. Tout à coup, au détour de cette *courance*, je me trouvai dans une avenue de cormiers, et je reconnus que mon chemin aboutissait à une métairie, dont j'apercevais l'entrée encadrée de piliers de pierre grise, et la cour gazonneuse ombragée de noyers. Je hasardai encore quelques pas, et je distinguai sous les arbres deux formes féminines. La toilette de l'une des deux femmes était celle d'une bourgeoise de la ville; je me trouvais assez rapproché pour remarquer la nuance claire d'une robe de toile écrue et un chapeau de paille orné de rubans cerise ; mes mauvais yeux de myope ne me permirent pas de pousser plus loin mon examen. Je me dis que c'était probablement la propriétaire du domaine où je pénétrais assez indiscrètement, et, ma timidité l'emportant sur ma curiosité,

je fis d'autant plus brusquement volte-face que la dame, intriguée à son tour, s'était avancée jusqu'à la porte charretière pour me dévisager. Je rebroussais chemin d'un air assez penaud, quand, à mon grand étonnement, je m'entendis appeler par mon prénom :

— Monsieur Évonyme !

Je me retournai, et mon cœur ne fit qu'un saut. Je venais cette fois de reconnaître sous les larges bords du chapeau de paille la figure originale et les yeux bleu noir de Rose-Lise.

— Ah ! monsieur Évonyme, répéta-t-elle avec un aplomb dont je ne la croyais pas capable, ce n'est point gentil à vous de venir jusqu'à l'entrée de la Fuie et de vous sauver de cette façon.

Je n'osai pas avouer que je ne l'avais pas reconnue, et je préférai lui répondre que je craignais d'être indiscret.

— Indiscret? se récria-t-elle, bonnes gens ! M. Houdart m'aurait joliment grondée si j'avais laissé passer le neveu de M. Desbordes à deux pas de chez nous sans le prier d'entrer... Allons, point de cérémonie !.. Venez! continua-t-elle en me faisant passer le premier.

Je pénétrai dans une cour herbue où les noyers répandaient une ombre humide. Les bâtimens noircis s'élevaient au fond en équerre. Un figuier poussait vigoureusement près de la porte d'entrée, et sur les marches, la femme de journée nous regardait, assise entre deux panerées de prunes.

— Je suis venue avec la Limousine, m'expliqua Mme Houdart en me désignant du geste la femme aux paniers, afin de cueillir des mirabelles... M. Houdart a trop de besogne à sa mairie pour s'occuper de nos petites récoltes... Mais, par ce grand chaud, vous devez mourir de soif ; que pourrais-je bien vous offrir pour vous restaurer ?.. Nous ne sommes pas riches en rafraîchissemens à la Fuie... Aimez-vous la crème ? Nous-en avons justement de très fraîche.

Sur ma réponse affirmative : — Attendez ! s'exclama-t-elle, je vais vous en quérir.

Elle s'élança vivement vers la maison du métayer et, quelques minutes après, je la vis revenir portant un saladier à demi rempli de crème. Elle avait épinglé sur son corsage une serviette de toile bise et tenait dans une de ses mains une petite verge confectionnée avec des brins de genêt vert.

— Venez, reprit-elle, nous allons faire de la crème fouettée.

Je la suivis docilement. Après avoir traversé un couloir, nous nous trouvâmes dans le jardin ; un clos assez vaste, très feuillu, où des plantes communes, œillets, fenouils, roses paysannes, balsamines, poussaient pêle-mêle autour de carrés de choux et de cardons. Çà et là, des arbres fruitiers étendaient leurs branches moussues, et de distance en distance, des roses trémières balançaient leurs hautes tiges décorées de fleurs rouges ou blanches. Nous nous

arrêtâmes près d'un vieux puits, dans l'armature rouillée duquel une clématite en pleine floraison s'était enroulée, s'accrochant aux arbres voisins et répandant tout alentour une ombre embaumée.

— Tenez! dit Rose-Lise en s'asseyant sur la margelle usée, et en assujettissant le saladier sur ses genoux, ici, nous serons au frais.

Elle saisit la vergette de genêt et se mit à fouetter la crème. Elle y allait de tout cœur, ayant relevé ses manches de façon à montrer jusqu'au coude un bras blanc sur lequel le hâle avait à peine mordu. Debout, à quelques pas d'elle, ne me sentant pas d'aise, je la regardais faire sans mot dire. Sous l'agitation des genêts verts, le liquide moussait doucement. Le mouvement que se donnait Rose-Lise avait mis une rougeur légère sur ses joues; de temps en temps, elle levait vers moi en souriant ses yeux dont les prunelles foncées étaient comme baignées dans le blanc bleuâtre de l'iris. Des mouches à miel attirées par l'odeur de la crème bourdonnaient autour de sa tête brune; j'avais brisé un brin de clématite afin de chasser ces abeilles gourmandes quand elles s'approchaient trop près des joues ou des bras de Mme Houdart. Et elle riait, et je me trouvais au septième ciel, grisant mes yeux de la contemplation de sa jolie personne, respirant à pleines narines l'odeur d'amande amère des clématites.

— Voilà qui est fini! s'écria-t-elle quand la crème fut à point; maintenant je vais vous servir dans la chambre basse; ici, les mouches sont trop insupportables.

Nous rentrâmes dans une pièce voûtée, à peine meublée; les volets clos y laissaient passer un faible filet de soleil dont le rayon allait se briser dans une terrine pleine d'eau fraîche.

— Mettez-vous à table, dit-elle en prenant dans un buffet des assiettes et des cuillers d'étain, et goûtez de ma crème.

— Volontiers, à la condition que vous y goûterez avec moi.

— Certainement... Mais auparavant je vais passer mes mains à l'eau.

Elle s'agenouilla près de la terrine, y trempa ses petites mains et les retira toutes ruisselantes.

— Permettez que je me rende au moins utile à quelque chose! repris-je en devenant moins timide. — Je saisis la serviette qu'elle avait posée sur la table et je me chargeai moi-même d'essuyer soigneusement ses bras mouillés. Quand ce fut fini, je me penchai vers l'une des mains que je tenais encore dans les miennes et je la baisai à pleines lèvres.

— Ah! dit-elle en frissonnant légèrement, ceci est de trop!

En même temps, ses grands yeux me lancèrent un regard courroucé qui me fit rentrer sous terre.

— Pardon! balbutiai-je.

— Mettez-vous à table, monsieur, reprit-elle sévèrement, et ne me forcez pas à appeler la Limousine.

Nous commençâmes à déguster silencieusement la crème. Cet incident avait jeté un froid et m'avait coupé l'appétit. Je ne mangeais que du bout des dents; elle, au contraire, savourait chaque cuillerée avec des mines gourmandes et semblait beaucoup moins troublée que moi. Elle rompit la première ce silence gênant.

— Êtes-vous à Saint-Clémentin pour longtemps? me demanda-t-elle.

— Pour trois mois au moins.

— Ah! — Son front se plissa, et je crus voir sa jolie figure se rembrunir. — Vous ne vous y amuserez pas trop, continua-t-elle; l'endroit n'est pas plaisant.

— Je m'y plais beaucoup, au contraire; le pays est charmant.

— Vous trouvez?.. A quoi pouvez-vous bien passer votre temps pour ne pas vous y ennuyer?

— Je me promène, je lis, je fais un peu de botanique.

— Ah! vous êtes un savant,.. comme M. de Pressac.

— M. de Pressac! m'écriai-je, — et je ne pus m'empêcher de rougir, — le monsieur dont j'occupe la chambre?

— Précisément, répondit-elle d'un ton bref... Le connaissez-vous?

— Non, repartis-je étourdiment, mais je l'ai déjà pris en grippe.

Elle eut un singulier éclat de rire : — C'est bien assez de lui avoir pris sa chambre! — Elle se tut; puis, après un moment, elle ajouta : — Où étiez-vous avant de venir ici?

— A Juvigny, en Lorraine... J'y ai terminé mes études cette année, et mon voyage à Saint-Clémentin est ma première sortie.

— Vous avez été élevé par votre mère, cela se devine... Je parie que vous êtes un fils unique et un enfant gâté.

— Unique, oui; gâté, nenni... On me tenait, au contraire, très serré.

— Ha! ha! vous étiez cousu aux jupes de votre maman!.. Bah! vous faisiez bien quelque escapade de temps en temps, car vous n'êtes pas un saint plus que les autres... Est-ce à Juvigny que vous avez appris à baiser la main des dames?

— C'est la première fois, protestai-je en rougissant, je vous jure que c'est la première fois!

— Vraiment, en ce cas, vous allez bien pour un débutant! fit-elle en baissant les yeux.

Sa jolie voix, nette et argentine comme le *clairin* qui résonne au cou des génisses dans la brande, avait des inflexions câlinement maternelles en me questionnant sur mon enfance, sur ma vie de collège, sur mes goûts et mes préférences. J'étais flatté et touché de l'intérêt

qu'elle semblait prendre aux détails de mon existence. Moins naïf et moins novice, j'aurais compris qu'elle me sondait et me tâtait pour bien savoir à quelle sorte de garçon elle avait affaire, — comme un agriculteur sonde et retourne un coin de terre pour reconnaître le fonds et le tréfonds du sol qu'il veut exploiter.

Peu à peu cependant, elle laissa tomber la conversation. Il se faisait tard et elle s'attendait sans doute à ce que je prisse congé; mais je me trouvais si bien dans cette salle discrètement close et demi-obscure, en tête-à-tête avec la dame de mes pensées, que je ne bougeais pas. Rose-Lise se décida la première à se lever.

— Voici le soleil qui se couche! s'écria-t-elle en poussant l'un des volets; dans une demi-heure, il fera brun, et il faut que je rentre pour le souper de M. Houdart.

— Me permettez-vous d'être votre compagnon de route? demandai-je timidement.

Elle eut un moment d'hésitation, puis avec un sourire :

— Pourquoi pas? répondit-elle, venez vite.

Elle appela la métayère, ferma portes et fenêtres, puis la Limousine, avec ses deux paniers de prunes, marcha en avant, et nous nous mîmes à descendre la *courance* qui dévale dans la direction de Saint-Pierre. Quand nous arrivâmes près du moulin, le soleil avait disparu derrière les peupliers. La rivière, teinte d'une mate couleur de turquoise, élevait plus distinctement son bruit frais dans le silence du soir. Par masses plus épaisses, les feuillages se découpaient en noir sur l'eau bleue, et tout au loin, des pâtours s'appelaient et se répondaient de coteau en coteau, en chantant une mélopée mélancolique et traînante qui s'en allait d'une colline à l'autre, toujours la même et toujours plus lointaine. Nous touchions à cette heure *d'entre chien et loup*, si intime et si propice aux confidences faites de cœur à cœur.

— Déjà sept heures et demie! murmura Rose-Lise en entendant l'*Angelus* tinter à Saint-Pierre.

— Vous craignez que M. Houdart ne soit inquiet?

Elle se mit à rire et haussa les épaules.

— Inquiet, lui?.. dit-elle avec une intonation dédaigneuse; il ne s'inquiète que d'une chose, c'est de savoir si le poisson mordra et s'il fera une bonne pêche... Sortez-le de ses écritures et de ses amorces, et il n'est bon à rien.

— Vous n'êtes pas tendre pour lui!

— Pas plus qu'il ne l'est pour moi... Ah! si j'avais su ce que c'est que le mariage, comme je serais restée fille!

A mon tour, je l'interrogeai sur son éducation de jeune fille et sur sa vie actuelle. Il y avait en elle un singulier mélange d'ingénuité et de hardiesse, de pruderie et de laisser-aller. Sa tournure

d'esprit était au demeurant un peu romanesque et sentimentale, et elle parlait de l'amour avec des phrases légèrement prétentieuses, réminiscences des feuilletons qu'elle avait lus et des romances qu'elle avait apprises au couvent. Mais toute cette phraséologie me paraissait charmante dans sa bouche, à cette heure délicieuse du crépuscule. Nous nous étions engagés sous une châtaigneraie où il faisait déjà presque nuit. Son pied trébucha contre une pierre et je profitai de ce prétexte pour lui offrir mon bras. Elle accepta et je sentis contre ma poitrine la tiédeur de ce bras demi-nu qu'elle appuyait sur le mien avec un certain abandon. Nous cheminions ainsi lentement sous les châtaigniers, tandis que de loin en loin, dans les talus de mousse, les vers-luisans brillaient comme des *lumerottes* (feux follets).

Mon cœur battait, je le sentais sauter jusque dans ma gorge, et j'avais sur les lèvres une déclaration toute prête que je n'osais formuler.

— Ah! me disais-je, si elle savait ce qu'il y a d'amour brûlant dans ce cœur qui bat près de son bras, si elle savait de quelle tendresse je l'envelopperais, peut-être consentirait-elle à m'aimer, puisqu'elle n'aime pas son mari ?.. Mais elle ne devine rien, et ma maudite timidité m'empêche de parler.

Je poussai un soupir qui monta discrètement sous les châtaigniers; elle l'entendit peut-être, car son bras pressa le mien un peu plus fort, mais elle ne me questionna point. Elle doubla le pas au contraire et, sans rien nous dire, nous atteignîmes la lisière de la châtaigneraie.

Nous nous rapprochions de Saint-Clémentin et on distinguait déjà les lumières et les rumeurs de la ville. Elle quitta brusquement mon bras.

— Il faut nous séparer ici, monsieur Évonyme, me dit-elle.

— Pourquoi? m'écriai-je désolé.

— Parce que...

En entendant cette réponse ambiguë, un soupçon me traversa l'esprit et je songeai au substitut.

— Cela vous ennuie de faire route avec moi, avouez-le.

— Du tout, j'ai grand plaisir à causer avec vous; mais à Saint-Clémentin, on est très mauvaise langue, et si l'on nous voyait rentrer ensemble...

— Vous craignez qu'on ne le dise à quelqu'un qui vous tient au cœur, interrompis-je assez impertinemment, à M. de Pressac, par exemple?

— M. de Pressac n'a rien à voir dans tout ceci! répliqua-t-elle sèchement, et je ne sais pourquoi vous mêlez son nom à notre conversation... Je tiens tout bonnement à ma tranquillité et je ne me

soucie pas d'être le sujet des *cancans* des gens de Saint-Clémentin... Allons, soyez sage et souhaitons-nous le bonsoir.

Elle me fit un petit signe amical, releva les plis de sa robe et se mit à courir pour rattraper la Limousine, qui avait au moins cent pas d'avance sur nous.

Je restai immobile, la regardant fuir dans le crépuscule. Quand je l'eus perdue de vue, je fis un long détour à travers champs pour rejoindre la route de Ruffec. J'avais le cœur si plein, la tête si montée que je ne me sentis pas d'humeur à me rendre à l'hôtel, où l'heure de la table d'hôte était depuis longtemps sonnée. Je ne rentrai en ville qu'à la nuit serrée, et je me couchai sans souper.

V.

Quand on s'endort l'estomac vide, on a le sommeil léger et traversé par de nombreux rêves. J'en faisais un charmant, où il y avait des parfums de clématites, des baisers, et de beaux yeux bleus sourians quand, vers minuit, je fus réveillé par un violent coup de marteau appliqué à la porte de la rue. Personne ne bougeant, ce premier coup fut suivi d'une série de martèlemens précipités; puis la sonnette se mit de la partie. Il y avait de quoi assourdir tous les habitans de la grand'rue. — Pan! pan! le marteau; dinn! dinn! la sonnette. — Enfin un volet s'ouvrit au premier étage, et j'entendis une voix de fausset, — celle de M. Houdart, — demander ce qu'on voulait et s'il y avait le feu quelque part.

C'était le substitut, M. de Pressac, qui revenait de son voyage et qui, ne se souvenant plus des arrangemens pris avec mon oncle, insistait pour rentrer dans ses pénates. Il fallut lui expliquer que sa chambre était occupée par un neveu nouvellement débarqué, et, après de longs pourparlers, il finit par reprendre sa valise et par aller coucher à l'hôtel.

Le lendemain matin, je rôdai dans l'escalier et dans le jardin, espérant toujours rencontrer Rose-Lise et échanger avec elle un regard amical, mais ce fut peine perdue. La dame se tint claquemurée dans sa chambre et n'en sortit pas. En revanche, au déjeuner de la table d'hôte, j'eus la médiocre satisfaction de faire connaissance avec M. de Pressac. Il me déplut à première vue. Grand et solidement charpenté, âgé de trente-trois ou de trente-quatre ans, vêtu de noir de la tête aux pieds, le gilet boutonné jusqu'au cou, la redingote flottante, il avait plutôt la mine d'un ecclésiastique en bourgeois que d'un magistrat. Ses cheveux étaient coupés en brosse; sa figure, entièrement rasée, laissait voir à plein les plis sardoniques de deux lèvres chagrines. Ses yeux, d'un gris faïence, étaient vifs et intelligens, mais déparés par l'expression soupçonneuse du

regard. Il semblait d'un naturel fort taciturne et se mêlait peu à la conversation des autres convives; je dois néanmoins convenir que, lorsqu'il daignait desserrer les lèvres, il parlait agréablement. Sa voix avait des cordes à la fois graves et moelleuses qui donnaient beaucoup de séduction à sa parole. Ses discours, prononcés d'un ton assez tranchant, étaient imprégnés d'un sentimentalisme fleuri et lamartinien qui devait plaire aux dames; mais son éloquence avait un miel qui tournait facilement à l'aigre. Je me plaisais à le contredire avec l'étourderie d'un jeune échappé de collège qui ne doute de rien. Il condescendait à me répondre, mais de haut, comme il sied à un magistrat du parquet, avec l'indulgence impertinemment dédaigneuse dont on se sert pour se débarrasser d'un gamin indiscret; la compassion solennelle et railleuse avec laquelle il me traitait me poussait à l'exaspération. Je ne me possédais plus, je lâchais quelque sottise, et lui, toujours de sang froid et toujours ironiquement poli, en profitait pour me remettre à ma place avec deux ou trois mots cinglans, qui me faisaient l'effet d'un verre d'eau froide jeté au nez d'un enfant en colère.

L'arrivée de ce trouble-fête m'avait gâté tout mon plaisir; elle rembrunissait jusqu'aux lumineux paysages de la vallée de la Charente. Je devenais maussade, ennuyé et ennuyeux pour les autres; mon oncle Desbordes, qui s'était aperçu de cette bilieuse disposition d'esprit, m'avait rappelé déjà deux ou trois fois à l'ordre, sans parvenir à modifier ma méchante humeur.

Ce qui ajoutait encore à mon dépit, c'était que, depuis le retour de ce substitut de malheur, Rose-Lise semblait de nouveau me fuir. Je réussissais à peine maintenant à apercevoir entre deux portes le flottement ondoyant de sa robe. Elle sortait plus fréquemment que d'habitude et ne rentrait au logis qu'à l'heure où M. Houdart revenait de la pêche, son panier d'osier au dos, sa casquette de toile sur la nuque, et sa canne à ligne à la main. Je me disais qu'elle achevait peut-être sa récolte de fruits à la Fuie, et, dans l'espoir de savourer encore les délices de l'après-midi passée à l'ombre de la clématite, je m'en allais rôder pendant des heures autour des murs à demi éboulés de la métairie. Mais j'avais beau arpenter l'allée des cormiers, je ne voyais dans la cour ni la robe de toile, ni le chapeau de paille à rubans cerises. Les volets de la maison de maître étaient clos, les métayers étaient aux champs, les poules seules grattaient d'un air affairé le terreau de la cour, et j'étais accueilli par les aboiemens inhospitaliers d'un chien de berger, qui me montrait les dents.

Je m'en revenais alors, tout mélancolique, par ces mêmes sentiers que j'avais si joyeusement parcourus, peu de jours avant, en compagnie de Rose-Lise, et je ruminais ma déconvenue en me posant des

questions anxieuses au sujet des relations possibles de M. de Pressac avec Mme Houdart. Est-ce que par hasard Rose-Lise aimerait sérieusement ce ténébreux et peu sympathique personnage? Ce n'était pas vraisemblable. Elle était trop jeune et trop jolie, trop raffinée dans ses goûts, pour s'amouracher de cet homme mal fagoté, maussade et déjà mûr. Avec la naïve outrecuidance d'un garçon qui vient d'atteindre ses dix-huit ans, je regardais alors comme de quasi-vieillards les gens qui en avaient plus de trente. En revanche, aujourd'hui je ne supporte pas que les jeunes adolescens usent de la même irrévérence à mon égard. Semblablement, je trouvais odieux que M. de Pressac, — un magistrat! — osât porter le trouble dans ce jeune ménage; mais je ne considérais nullement que la chose fût tout aussi odieuse, venant de la part du neveu de mon oncle. — Moi, c'était bien différent, j'aimais Mme Houdart d'un amour éthéré, je ne méditais pas le déshonneur de M. Houdart, je ne voulais déposer aux pieds de sa femme que de respectueuses adorations. — Nous avons tous et à tout âge cette façon originale d'envisager les choses et de juger les gens : nous sommes myopes quand il s'agit de nos propres méfaits et presbytes à l'égard des actes du prochain. Plus j'examinais la situation, plus il me semblait inacceptable que Rose-Lise ressentît une tendresse quelconque pour le substitut.

Pourtant un soir, à la brune, étant entré sans bruit dans le corridor déjà obscur, tandis que je cherchais à tâtons la rampe de l'escalier, je vis s'esquiver en tapinois de la salle du rez-de-chaussée une ombre qui se dirigea vers la rue, et, quand cette forme fuyante se dessina plus distinctement dans l'encadrement de la porte, je trouvai qu'elle avait beaucoup des airs de M. Pressac. Cela me fit l'effet d'un coup de poing appliqué dans l'estomac. Je revins sur mes pas, et je fouillai d'un œil inquiet la profondeur de la grande rue, mais mon inconnu rasait les murs et il s'enfonça bientôt dans les vapeurs du crépuscule. Une demi-heure plus tard, j'entendis le pas traînant et la voix grêle de Sylvestre Houdart, qui réintégrait le logis conjugal après avoir fait son *rams* quotidien au café des *Trois-Piliers*.

Cet incident pénible épaissit encore mes humeurs noires. Je ne me consolai un peu qu'en apprenant de la propre bouche de M. de Pressac qu'il projetait pour la fin de la semaine un nouveau voyage à Poitiers. Je n'eus de repos que lorsque je le vis installé dans le coupé de la diligence et lorsque le véhicule jaune, sortant enfin du *Chêne-Vert*, grimpa au petit trot la rampe de la grand'rue. Alors mon humeur se rasséréna et il me sembla qu'on m'enlevait un moellon de dessus la poitrine. Le soir même, après dîner, abandonnant mon oncle à la porte du cercle, je regagnai hypocritement

la maison. C'était l'heure où M. Houdart se livrait aux émotions du rams sur les banquettes de velours des *Trois-Piliers*. J'avais chance de trouver Rose-Lise seule, et j'étais bien résolu, cette fois, à me jeter à ses pieds.

Les portes du rez-de-chaussée étaient closes et le logis paraissait désert. Seul, au seuil du jardin silencieux, le chat procédait gravement et minutieusement à sa toilette. Par cette tiède soirée d'août, Rose-Lise était probablement allée prendre le frais dehors.

— Allons, pensai-je tout penaud et navré, remontons dans ma chambre.

Je gravis les marches lentement et comme à regret. Mais, à mesure que je montais, il me semblait entendre, au fond de quelque chambre haute, une voix féminine fredonner un bout de romance. Mon cœur recommençait à s'agiter. J'arrive sur le palier, je pousse la porte entre-bâillée et, — saints du paradis, — quelle adorable surprise!

Perchée sur une chaise, Rose-Lise en personne était en train de renouveler les rideaux de mousseline de ma fenêtre. — N'ayant pour toute servante qu'une femme de journée, comme beaucoup de petites bourgeoises, elle s'occupait elle-même de l'arrangement de ses chambres garnies, et elle avait choisi l'heure où ses locataires étaient ordinairement absens pour vaquer à cette besogne domestique. Au bruit de la porte refermée, elle tourna la tête, m'aperçut et, interrompant sa chanson, elle descendit précipitamment.

— Ah! murmura-t-elle en s'asseyant, c'est vous, monsieur Évonyme?.. Bonnes gens! vous m'avez effrayée... J'en ai un battement de cœur.

En même temps, elle posait la main sur sa poitrine comme pour en comprimer les palpitations.

— Vraiment! m'écriai-je en m'approchant d'elle, tout confus.

— Ma parole! reprit-elle en prenant familièrement l'une de mes mains et en la posant sur son cœur; sentez comme il bat!

J'avoue que je ne sentis rien du tout. J'étais trop troublé pour avoir des sensations nettes et il me semblait que mes genoux allaient se dérober sous moi. Elle s'avisa de mon trouble et, écartant doucement ma main, qui ne quittait plus son corsage:

— Qu'êtes-vous devenu tous ces jours-ci? dit-elle d'un ton très posé; je ne vous ai plus revu depuis votre visite à la Fuie.

— J'y suis retourné pourtant trois fois! repartis-je avec un accent de reproche, mais sans jamais vous y rencontrer.

Elle se mit à rire.

— Et, poursuivit-elle, le séjour de Saint-Clémentin vous amuse-t-il toujours autant?

— Hélas! avouai-je avec un gros soupir, les journées m'ont paru bien longues et bien vides depuis...

— Depuis quand? interrompit-elle, tandis que ses yeux bleus rians me dévisageaient.

— Depuis l'arrivée de M. de Pressac! répondis-je impétueusement.

Sa figure se rembrunit.

— Pourquoi, s'écria-t-elle avec humeur, me parlez-vous toujours de M. de Pressac?.. Je suis sûre que vos bavards de la table d'hôte ont fait devant vous des *potins* sur notre compte.

Je balbutiai en protestant qu'elle se trompait; mais je parlais sans conviction. Elle interrompit ma phrase embrouillée, et effleurant ma bouche d'un doigt menaçant :

— Vous voyez bien, vous vous coupez!.. Allons, fit-elle, vous n'êtes pas franc et vous ne me dites pas le fond de votre pensée.

— A quoi bon? répliquai-je, vous n'avez pas confiance en moi.

— C'est une erreur; je vous tiens pour un garçon d'esprit, bien plus sensé et bien plus sérieux qu'on ne l'est à votre âge... J'ai, au contraire, une entière confiance en vous et je vais vous le prouver... On vous a dit, n'est-ce pas, que j'aimais M. de Pressac?

— Oui, répondis-je en rougissant; mais je vous jure que je ne l'ai pas cru.

— Et pourquoi donc? s'exclama-t-elle avec véhémence. M. de Pressac vaut mieux dans son petit doigt que tous les mauvais plaisans de votre table d'hôte... Eh bien! on ne s'est pas trompé, j'ai une très vive tendresse pour lui; c'est un homme de cœur, et il mérite qu'on l'aime!

Elle s'arrêta en voyant ma figure bouleversée. J'avais la gorge serrée, les larmes aux yeux, et pour un peu j'aurais sangloté.

— Mon Dieu, qu'avez-vous? me demanda-t-elle. Est-ce que par hasard?..

— Oui, interrompis-je d'une voix mal assurée, je vous aime, et ce que vous me dites me navre.

— Vous êtes un enfant! reprit-elle avec un accent de maternelle compassion. A votre âge, est-ce qu'on sait ce que c'est que l'amour?.. Voyons, calmez-vous, ajouta-t-elle, je vous aime bien aussi, et je ne veux point vous faire de peine... Ne me jugez pas mal... Si vous connaissiez la vie que je mène, mariée malgré moi à un être comme M. Houdart!.. Je ne veux point médire de lui, mais il n'a pas su tenir sa place dans mon cœur, et dame! quand le cœur est vide...

— Ah! m'écriai-je, mon amour pour vous est si grand! Il l'aurait rempli tout entier.

— Enfant! répéta-t-elle en me prenant les mains.

Nous restâmes ainsi un bon moment. Malgré mon chagrin, je savourais ces minutes délicieuses et je frissonnais en regardant ses

grands yeux bleus. Dans l'air fondant de la soirée d'août, le carillon des cloches de Saint-Nicolas s'égrenait mollement.

— Comme ces cloches ont un beau son! murmurai-je.

— Elles carillonnent pour la fête de demain, dit-elle... C'est demain l'Assomption, et c'est justement ma fête, car je me nomme aussi Marie... Mais personne ne me la souhaitera.

— Si, je vous la souhaiterai, moi!

Je m'élançai vers la fenêtre, je cueillis quelques brins de jasmin fleuri qui montaient jusqu'au ras de la croisée et, un à un, je les piquai dans ses cheveux noirs, dans son corsage... Elle me laissait faire et souriait. Une minute de plus et j'allais jeter mes lèvres brûlantes à toutes les places où j'avais semé des fleurs, quand nous entendîmes soudain des pas dans le corridor, et la voix grêle de M. Houdart gourmandant son chat.

— Chut! fit Rose-Lise en posant un doigt sur sa bouche. Il vient de rentrer... Demain, nous nous reverrons; je resterai toute l'après-midi dans la salle d'en bas.

Et, ramassant ses jupes, elle ouvrit la porte avec précaution et se glissa dans l'escalier, me laissant dans une voluptueuse extase que berçait lentement la voix mourante des cloches.

VI.

Il y avait aux environs de la Fuie un coin de la Charente où M. Houdart aimait à pêcher de préférence. C'était à quelques pas du hameau de Dalident, qui dépend de la commune de Saint-Saviol. Près du pont de bois une large prairie s'étendait, arrosée par un des bras de la rivière et bordée d'épais massifs d'aunelles. En face, un îlot très vert et très touffu s'arrondissait au milieu de l'eau, et on s'y rendait au moyen d'un vieux bateau. La place était ombragée et, à ce qu'il paraît, très poissonneuse. — M. Houdart m'invita un dimanche à l'y accompagner avec sa femme. Nous partîmes après le déjeuner. Le mari ouvrait la marche, avec sa canne à pêche sous le bras. Nous le suivions à distance, Rose-Lise et moi, portant à tour de rôle le panier aux provisions. Une fois arrivé dans l'îlot, le secrétaire de la mairie s'installa à sa place de prédilection, appâta le poisson et tendit sa ligne. Pendant ce temps, nous posions de distance en distance dans l'eau sombre et lente, des *balances* à prendre les écrevisses. De demi-heure en demi-heure, nous allions les relever et nous trouvions toujours dans chaque plateau deux ou trois crustacés, que nous jetions tout grouillans dans le panier. Dans les intervalles, je lisais à mi-voix à Rose-Lise je ne sais plus quel roman sentimental que nous avions emporté.

Je vois toujours l'endroit : les molles ondulations des coteaux boisés de châtaigniers, les maisons blanches de Dalident sur la gauche, et, au tournant de la vallée, les vergers de Saint-Saviol, qui nous masquaient le village, dont nous entendions seulement les sonneries argentines. Assise dans l'herbe, Mme Houdart était adossée à un saule : sa robe rose étalée ne laissait passer que le bout de ses bottines et faisait une tache gaie dans la verdure foncée. Couché à plat ventre, les deux coudes dans le gazon, je tournais les pages sans trop savoir ce que je lisais, attendu que mes yeux étaient plus souvent fixés sur la figure de la dame que sur le livre. L'eau noire, à deux pas de nous, bruissait parmi les souches des saules, se creusant en minuscules entonnoirs où tourbillonnaient des brins d'herbe, et où des libellules bleues glissaient en agitant leurs ailes de gaze. Un peu plus loin, le miroir sombre de la rivière reflétait la casquette et la face glabre de M. Houdart penché sur sa ligne. La physionomie du bonhomme, entrevue dans cette onde endormie, avait une expression si patiente, si confiante et si placide, que j'étais pris de scrupules en le regardant à la dérobée et que je n'osais pas murmurer à Rose-Lise le moindre mot d'amour. Je ne sais si la malicieuse personne s'apercevait du motif qui me rendait si respectueux et si retenu, mais probablement rassurée par ma mine timide et rêveuse, elle mettait malignement tout en jeu pour me pousser à bout, remuant à chaque instant ses pieds sous les plis soulevés de sa robe, montrant jusqu'au coude ses bras potelés, alanguissant ses prunelles luisantes, et tout cela avec un tel air innocent et virginal qu'il ne me venait même pas à l'esprit l'idée de l'accuser de coquetterie.

Vers six heures, nous dînâmes sur l'herbe en écoutant distraitement M. Houdart qui nous contait les émotions de sa pêche, les anguilles qu'il avait *ferrées* et celles qu'il avait manquées; puis, à la brune, tandis qu'il rangeait ses engins, Rose-Lise et moi nous montâmes dans le vieux bateau, dont elle détacha l'amarre, faite de brins de tilleul tressés. Je me servais d'une perche en guise de *pigouille,* et nous nous laissions aller lentement à la dérive, entre le ciel brunissant où pointillaient les premières étoiles, et l'eau brune qui les reflétait. Le bateau frôlait avec un bruit frais les nénuphars étalés sur la rivière, et Rose-Lise, assise à la proue, trempait ses bras nus dans l'eau tiède. Debout et à demi penché au-dessus d'elle, je distinguais dans la pénombre ses yeux brillans, sa tête renversée en arrière, et les formes confuses de son corsage échancré. Enhardi par la solitude et l'obscurité où nous nous trouvions, je me sentais fortement tenté. Je posai brusquement ma *pigouille* en travers de la barque, et je vins m'asseoir aux pieds de la jeune femme. Elle se douta que j'allais m'enhardir plus

qu'elle ne le voulait, et se soulevant à demi : « Voulez-vous que je vous chante quelque chose? » me demanda-t-elle tout à coup. Elle comprenait qu'il fallait rompre le silence périlleux dont elle subissait elle-même l'entraînement, et, sans attendre ma réponse, elle commença une barcarolle alors très à la mode, composée sur des paroles de Théophile Gautier :

Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller?
La voile ouvre son aile,
La brise va souffler...

Sa voix peu exercée, mais étendue et bien timbrée, s'envolait avec un balancement cadencé sous la voûte des aulnes ; loin de me calmer, elle irrita encore le désir fou que j'avais de saisir la chanteuse dans mes bras et de la couvrir de baisers. Je ne lui laissai pas finir sa romance, et l'interrompant brusquement :

— Comme je vous aime ! m'écriai-je.

— Prenez garde, me dit-elle en posant une main sur mon bras, nous rasons le bord et mon mari peut nous entendre.

J'étais encore novice en pareille matière, et la crainte de la compromettre m'arrêta net dans mon entreprise. Je me contentai de garder la main qu'elle m'avait abandonnée, et nous continuâmes à suivre ainsi le fil de l'eau, noyés dans une douce langueur.

Nous étions arrivés à la pointe de l'îlot, qui s'avançait vers les prés.

— Madame ! s'exclama soudain une voix grave qui partait de la prairie, je crois que M. Houdart s'impatiente ; il vous fait signe d'aborder.

Je lâchai précipitamment la main de Rose-Lise et je me dressai sur mes pieds. A la crête du talus la haute taille de M. de Pressac se découpait sur le ciel étoilé, comme une apparition malfaisante.

— J'étais en promenade à Dalident, reprit-il en manière d'explication, j'ai reconnu votre voix, et j'ai poussé jusqu'ici, où j'ai aperçu M. Houdart qui s'inquiétait de votre absence... C'est pour cela, ajouta-t-il avec une pointe d'ironie, que je me suis permis de vous déranger.

J'étais abasourdi et furieux. Quant à Rose-Lise, elle ne paraissait que médiocrement étonnée de l'apparition de ce fâcheux. J'accostai, elle s'élança sur le talus, et nous rejoignîmes le secrétaire de la mairie, qui n'avait pas le moins du monde l'air de s'être inquiété de nous. Il était tout occupé à ramasser ses *balances* et à empaqueter d'herbes le poisson qu'il avait pêché. Je n'en crus pas moins de

mon devoir de lui offrir mon aide afin de gagner ses bonnes grâces. Je me regardais, dans ma naïve candeur, comme obligé de me montrer empressé auprès du mari, afin de l'indemniser par mon zèle du dommage que lui causait mon amour pour sa femme. Je poussai même l'obséquiosité jusqu'à lui proposer de porter les balances, ainsi que le filet plein d'écrevisses, ce qu'il accepta sans la moindre cérémonie.

Les balances et le filet ne laissaient pas d'être lourds, ce qui me gênait pour marcher, de sorte que Rose-Lise et M. de Pressac prirent les devans et cheminèrent l'un à côté de l'autre. J'eus pour toute consolation la compagnie de M. Houdart, qui voulut bien m'initier aux secrets de la pêche à la ligne. J'appris ainsi comment il fallait confectionner la boule de terre glaise et de vers destinée à appâter les poissons. Une fois sur ce chapitre de l'*halieutique*, le secrétaire ne tarissait plus. Il traitait par le menu des divers appâts employés par les pêcheurs : il y avait la pêche au blé cuit pour le gardon, à la cerise pour le *meunier*, au fromage de Gruyère pour le barbeau, à la mouche de mai pour la truite, etc. — Je connais même des gens, me criait M. Houdart avec sa voix de fifre, qui sont assez peu dégoûtés pour appâter avec du *guano* humain ; mais je l'avoue, monsieur Évonyme, bien que je ne sois pas bégueule, ce procédé est absolument contraire à mes principes de délicatesse.

Je l'écoutais à peine, je le donnais au diable et j'essayais de saisir à la volée quelques mots de la conversation de M. de Pressac et de Mme Houdart, qui marchaient à dix pas en avant. La jalousie me mordait le cœur, les balances me rompaient les bras, et je trouvais la route de Dalident à Saint-Clémentin longue, horriblement longue...

Quand nous entrâmes enfin en ville, M. de Pressac fit halte au coin de la rue Louis XIII pour me souhaiter le bonsoir d'un ton gouailleur. Je lui tournai le dos, j'étais devenu muet comme les poissons de M. Houdart, et, sans même lever mes yeux courroucés vers Rose-Lise, sans lui serrer la main, je remontai dans ma chambre d'un air bougon, et je me jetai sur mon lit, fourbu, courbatu, éreinté, pleurant de dépit.

VII.

Le lendemain, je voulus en avoir le cœur net, et dès que M. Houdart fut parti pour sa mairie, je descendis chez Rose-Lise, afin de lui reprocher amèrement sa coquetterie et sa duplicité.

Je la trouvai dans la pièce du rez-de-chaussée qui lui servait de boudoir et de salon de travail. Elle faisait de la tapisserie au métier. A cause de la grande ardeur du soleil au dehors, les persiennes

étaient closes, et tout d'abord je ne distinguai que la blancheur de son déshabillé de basin et les points lumineux de ses yeux.

— Ah! dit-elle en tirant une aiguillée de laine, c'est vous, monsieur le boudeur? Je suis bien aise de vous voir, et vous allez m'expliquer la cause de votre méchante humeur d'hier.

En même temps, elle relevait vers moi sa figure de vierge et me lançait une œillade si innocente que du coup je me sentis désarmé. J'étais descendu en méditant un discours plein de récriminations et de sarcasmes; maintenant, sous le regard de ces prunelles couleur de bluet, ma colère fondait comme neige au soleil.

— Pourquoi, m'écriai-je en m'asseyant près d'elle sur le tabouret très bas, pourquoi aussi n'avez-vous pas été franche avec moi et ne m'avez-vous pas prévenu que vous aviez donné un rendez-vous à M. de Pressac?

— Un rendez-vous? répliqua-t-elle en riant, vraiment l'endroit et le moment eussent été bien choisis!.. Que vous êtes donc jeune! Quand une femme veut donner un rendez-vous, elle s'arrange de façon à ce que son mari ne soit pas présent à la chose... Je ne m'attendais pas plus que vous à voir M. de Pressac dans la prairie de Dalident... J'en ai même été fort contrariée. Il avait dîné à Saint-Saviol, et c'est par un pur hasard qu'il s'est trouvé sur notre chemin... Êtes-vous satisfait maintenant?

— Préméditée ou non, cette rencontre m'a fait cruellement souffrir. J'étais à la torture tandis que vous cheminiez en tête-à-tête avec ce monsieur sur cette route qui n'en finissait pas.

— Fi! le vilain jaloux! Pourquoi n'êtes-vous pas venu causer avec nous au lieu de vous obstiner à bouder en arrière?

— Pouvais-je planter là M. Houdart? Qu'aurait-il pensé si je lui avais faussé compagnie?

Elle haussa les épaules.

— Votre accès de jalousie lui donnait à penser bien davantage... Si vous étiez venu interrompre notre tête-à-tête, monsieur, vous auriez su que nous parlions de vous. Je disais à M. de Pressac tout le bien que je pense de votre caractère et combien je suis heureuse de vous avoir pour ami... Convenez que, si quelqu'un avait le droit de se montrer jaloux, c'était bien plutôt lui, en m'entendant chanter vos louanges.

Je baissai les yeux d'un air contrit. Sa voix câline et son regard candide triomphaient de mes derniers soupçons, et je finis par croire que j'avais tous les torts.

— Allons, continua-t-elle en me donnant une tape familière sur la joue, je vous pardonne à condition que vous ne pécherez plus... Nous serons toujours bons amis, n'est-ce pas? et pour vous prou-

ver que je tiens à votre amitié, je vous permets de venir ici toutes les après-midi, pendant que M. Houdart sera à son bureau.

J'usai largement de la permission. Oh! ces mystérieuses après-midi de causerie intime, comme elles étaient charmantes! La salle basse avait un aspect si accueillant dans sa fraîcheur obscure, avec son modeste mobilier de fauteuils de paille et son antique papier de tapisserie à ramages! Au dehors, le soleil d'août flambait dans la rue. A travers les persiennes nous entendions le gravier crier sous les sabots des paysannes revenant du marché avec leur panier plat recouvert d'une serviette. Dans la maison d'en face, il y avait une école, et nous distinguions le bourdonnement monotone des écoliers récitant leurs leçons. Parfois une odeur appétissante d'oronges farcies et cuites au four emplissait tout le quartier et pénétrait jusque dans l'appartement, nous apportant avec elle des suggestions gourmandes auxquelles Mme Houdart ne résistait pas. Elle allait dans la salle à manger, fouillait le buffet et en rapportait des pâtisseries locales : — tourtisseaux, craquelins et fouaces, — ou bien un panier de brugnons et de grosses pêches jaunes, — de quoi faire une dînette, que nous arrosions d'un doigt de vin muscat.

Un jour, mise en gaîté à la suite d'un de ces goûters improvisés, elle me demanda si je ne savais pas faire des vers. — J'en faisais, hélas! et d'assez méchans. — Elle me témoigna le désir d'en avoir de ma façon et écrits pour elle seule. Je passai toute la nuit à rimer, et le lendemain je lui apportai mes vers recopiés sur un beau papier rose.

De ce morceau, plein de réminiscences de Musset, où je m'étais efforcé de mettre tout ce que je n'osais lui dire en prose, je ne me rappelle plus que les dernières strophes :

Sur l'océan d'amour voguons à toutes voiles.
Voici le temps d'aimer : la douce nuit d'été
Est pleine de parfums, le ciel est plein d'étoiles,
Et le vent qui soupire est chaud de volupté.

Voici le temps d'aimer. Votre sein qui palpite,
Laissez-moi l'enfermer entre mes bras charmés,
Une heure seulement... Que la mort vienne ensuite!
Ceux-là meurent contens qui se sont bien aimés.

Elle prit mon manuscrit, le déchiffra lentement avec cette satisfaction qu'une femme, même illettrée, éprouve à lire des lignes rythmées exprès pour elle, dont les syllabes finales s'accouplent mystérieusement dans une même assonance, puis une légère rougeur lui monta aux joues. — Ah! murmura-t-elle, ils sont brûlans!

— Elle plia le papier et le glissa dans son corsage, ce qui me parut le plus bel éloge qu'elle pût me faire.

En dépit de mes rimes incandescentes, mes affaires n'avançaient pas. Rose-Lise consentait volontiers à me laisser jouer mon rôle d'amoureux; elle écoutait avec un demi-sourire mes déclarations et mes protestations de tendresse, mais dès que je voulais pousser plus avant et passer des paroles aux actes, elle m'arrêtait net d'un coup d'œil effarouché et sévère. Un serrement de main à l'arrivée et au départ, plus rarement un furtif baiser posé à la hâte sur son bras nu, voilà tout ce que j'obtenais après une cour assidue de deux ou trois heures. C'était une étrange créature, à la fois téméraire et prudente, adorablement câline et familière à certains momens, mais capable d'une résistance énergique lorsqu'on voulait dépasser la limite qu'elle avait assignée d'avance aux privautés tolérées. J'avoue d'ailleurs que mon inexpérience et ma gaucherie étaient autant d'obstacles qui venaient s'ajouter à ceux dont elle dressait contre moi l'irritante barrière. Certains coups d'audace qu'il eût fallu tenter pour se rendre maître de la situation me semblaient absolument inexécutables. Un mot plus bref, un regard plus froid, suffisaient pour paralyser mes plus fougueux élans. J'avais pour les femmes en général un respect craintif qui me faisait envisager comme des violences indignes d'un homme bien élevé les prosaïques et inévitables préliminaires de la possession complète. — Les hommes à bonnes fortunes riront de ma sottise, mais j'en appelle à tous les timides; qu'ils descendent sincèrement au fond d'eux-mêmes, qu'ils se reportent à leurs souvenirs de première jeunesse, et tous y retrouveront les mêmes naïfs respects, les mêmes pudiques scrupules.

Je n'en étais pas moins heureux à ma façon. Je buvais à petits coups la délicieuse liqueur de l'amour printanier aux bourgeons gonflés de sève. Les serremens de main furtifs, les minutes d'attente dans le jardin, pendant que M. Houdart se préparait à partir pour son bureau, et jusqu'aux transes où me mettaient les regards obliques de ce mari tatillon, tout me paraissait exquis.

Une après-midi, tandis qu'à genoux près de Rose-Lise j'égrenais comme de coutume mon rosaire d'amour, le secrétaire de la mairie rentra subitement au logis, et nous ouîmes dans le corridor son pas traînant accompagné du cliquetis de son trousseau de clés. Tout mon sang reflua au cœur, et je ne fis qu'un bond vers un des fauteuils de paille où je m'assis hypocritement, à une distance honnête de Mme Houdart, qui continuait placidement à piquer son canevas. Il n'était que temps; son mari entre-bâillait la porte. Il jeta un regard circulaire sur sa femme, sur le coussin où l'on voyait encore l'empreinte de mes genoux et enfin sur le fauteuil où je me tenais

assis gauchement, puis de sa voix de fifre, il me dit : — Eh! eh! monsieur Évonyme, vous aimez la société des dames! — Ce fut tout; il referma la porte. Je l'entendis aller et venir dans la pièce contiguë, en faisant tinter son trousseau de clés. Peu à peu ce bruit de ferraille s'éloigna dans la direction de la rue; M. Houdart était parti, mais j'avais encore la chair de poule, et je me sentais honteux de mon attitude hypocrite. Rose-Lise releva la tête, sourit ingénument et, sans plus s'émouvoir, elle me fit signe de reprendre ma place à ses pieds.

— Croyez-vous qu'il ait écouté à la porte? demandai-je avec anxiété.

J'étais peu rassuré, non pour moi, mais pour elle, que je voyais déjà compromise. Elle secoua les épaules :

— Qui sait? murmura-t-elle... Bah! ne vous mettez pas en peine; j'arrangerai cela.

Ces alertes mêmes me faisaient prendre plus au sérieux mon rôle d'amoureux et de cavalier servant. J'avais des mines discrètes et triomphantes qui faisaient mourir de rire mon oncle Desbordes; je manœuvrai si bien qu'au bout d'une semaine toute la ville fut au courant de ma platonique passion pour la belle Mme Houdart. M. de Pressac seul semblait ne pas s'en apercevoir. Ce n'était pas ma faute, car je prenais à tout instant, à l'égard de mon rival, des airs de coq dressé sur ses ergots. Un soir qu'après dîner toute la table d'hôte était allée en promenade jusqu'au Moulin des Ages, j'affectai de cueillir des marguerites et d'en effeuiller une sous le nez du substitut.

— Vous êtes en Lorraine, en ce moment? me dit-il de sa voix sardonique.

— Vous vous trompez, répondis-je sèchement, je suis à Saint-Clémentin.

Puis, d'un geste de matamore, je lui tendis une marguerite :

— A votre service! lui criai-je.

— Merci, répliqua-t-il, je n'ai pas besoin de cela... Je suis fixé.

Il marchait devant moi, retroussant les basques de sa redingote et faisant de grandes enjambées pour éviter les ornières boueuses; je me mis à fredonner impertinemment derrière son dos :

Femme varie,
Fol qui s'y fie!

Il se retourna, me dévisagea avec un méchant sourire, et me serrant comme avec une pince le bras entre ses doigts osseux :

— Mon petit ami, reprit-il ironiquement, il paraît que vous aimez

les proverbes... En voici un autre que je vous recommande : « Sensiblerie de femme, assaisonnement de malice. »

— Est-il de votre cru? demandai-je en me dressant sur la pointe des pieds pour le toiser d'un air de défi.

— Non, il est de Publius Syrus, un ancien que je vous conseille de lire quand vous aurez un peu plus de barbe au menton.

Il était évident que ce substitut de malheur se gaussait de moi. J'avais bonne envie de me fâcher et de lui allonger un coup de poing; mais je vis mon oncle Desbordes qui roulait de gros yeux; je me contins par égard pour lui et pour nos autres commensaux.

Les sarcasmes de M. de Pressac ne m'en avaient pas moins mis la tablature en tête. Depuis quelques jours, les allures mystérieuses de Rose-Lise m'inquiétaient. Au lieu de rester le soir au jardin ou dans sa chambre, à l'heure où M. Houdart allait au café, elle sortait enveloppée dans une cape très ample, semblable à celle des paysannes, et elle se glissait dans les ruelles tortueuses, assez mal éclairées, qui s'enchevêtrent aux environs de la Porte-Niortaise. Ces ruelles n'étaient habitées que par de pauvres gens, et comme Rose-Lise ne me parlait jamais de ses fugues nocturnes, j'en étais arrivé à concevoir des soupçons. Peut-être avait-elle là quelque rendez-vous clandestin avec le substitut?

Par une nuit sans lune, je restai dehors et, quand elle sortit, je résolus de la suivre. Elle regarda d'abord à droite et à gauche, comme pour s'assurer qu'elle n'était pas épiée, puis elle s'enfonça dans l'ombre de la rue des Douves. Elle portait un paquet assez lourd, ce qui ralentissait sa marche et me permit de ne point la perdre de vue. Après quelques détours, elle s'arrêta devant une maison basse et de mine très louche, à l'unique croisée de laquelle scintillait la lumière d'un *chaleuil* (lampe à bec pendue à la cheminée). Elle frappa du doigt à la vitre, on vint ouvrir, et, m'étant caché dans une encoignure, je reconnus avec un certain soulagement que la locataire de cette masure n'était autre que la Limousine, la femme de ménage des Houdart.

Rien d'étonnant à ce que Rose-Lise visitât cette femme qui lui tenait lieu de servante. Elle lui portait sans doute du linge à blanchir ou quelques *mises-bas* pour les petits Limousins... Je poussai un soupir de satisfaction, et en même temps, honteux de mon misérable soupçon, je me hâtai de rebrousser chemin, de crainte que Mme Houdart ne me surprît en flagrant délit d'espionnage.

D'ailleurs je n'avais plus qu'à prendre patience, je savais de bonne source que M. de Pressac ne resterait pas longtemps à Saint-Clémentin. Il avait déjà été mandé deux fois à Poitiers par son procureur-général. On s'était ému au ministère de certains bruits équi-

voques répandus sur la conduite du substitut; on lui avait donné à choisir entre un changement de résidence et une mise en non-activité. De toute façon j'allais être débarrassé de lui.

VIII.

Peu de jours après, en effet, la nouvelle du remplacement de M. de Pressac nous fut confirmée officiellement. Le journal disait : « Appelé à d'autres fonctions, » et l'on discutait fort à Saint-Clémentin pour savoir s'il était suspendu ou simplement déplacé. Quant à moi, cela m'était absolument indifférent : il partait, et cela suffisait à mon bonheur. Il vint lui-même procéder au déménagement des livres qui encombraient ma chambre, et ce fut de bon cœur que je l'aidai à les transporter à l'hôtel.

Rose-Lise accueillit la nouvelle qui mettait la ville en émoi avec un calme qui m'étonna. Quand je lui parlai de l'événement :

— Je le savais, me répondit-elle tout en comptant les points de sa tapisserie.

— Et cela ne vous émeut pas davantage?

Elle inclina sa tête brune tout contre son métier et murmura entre ses dents :

— A quoi bon? Son départ ne change ni son cœur ni le mien.

Cette laconique réponse en style d'oracle m'interloqua un peu; mais convaincu que la disparition du substitut modifierait bien des choses et me donnerait vent en poupe, je résolus d'être magnanime, et m'agenouillant devant Mme Houdart :

— En tout cas, m'écriai-je, il vous reste un ami dévoué qui vous adore et qui se jetterait au feu pous vous.

Elle détourna la tête et, me serrant la main nerveusement, elle me dit sans me regarder :

— Oui, je sais que vous êtes un brave garçon.

Le lendemain, par un éclatant et rutilant soleil, j'assistai au transbordement des bagages de M. de Pressac sur l'omnibus qui se rendait au carrefour des Maisons-Blanches, où on prenait à cette époque la diligence de Bordeaux à Paris. L'ex-substitut suivit bientôt ses malles. Je le vis entrer en se courbant dans l'intérieur, puis écarter les pans de sa redingote noire pour s'asseoir sur la banquette de velours râpé. Le conducteur allongea un coup de fouet à ses trois chevaux et, avec un bruit de vitres et de ferraille, la voiture partit au trot, tourna l'angle de la grand'rue, puis disparut dans un nuage de poudre sur la route de Niort.

Il me sembla que ce tourbillon de poussière emportait avec lui, comme une trombe, tous les obstacles qui s'étaient opposés au libre

développement de mon amour. L'amasseur de nuages dont la maligne influence avait obscurci ma verdoyante vallée s'en allait au galop des trois chevaux de l'omnibus, et déjà mon horizon s'éclaircissait. Je reprenais possession de Saint-Clémentin et de tous les paysages qui me l'avaient fait aimer à mon arrivée. — Les magnolias montraient au-dessus des murs des jardins leurs feuilles vernissées et leurs magnifiques corolles d'un blanc crémeux, la rivière enfermait dans ses bras argentés les îlots touffus où les saules frissonnaient; les noyers et les châtaigniers moutonnaient au revers des collines; tout cela m'apparaissait de nouveau luxuriant, ensoleillé et embaumé; et je saluais les fleurs, les arbres et le ciel sur le mode lyrique: — Vous m'appartenez désormais tout entiers, leur disais-je; vous serez le décor pacifique et charmant où Rose-Lise et moi chanterons notre idylle d'amour!

Pour commencer la fête, je me promis de ne pas rentrer en ville avant le soir, de vaguer à travers champs et de dîner dans quelque cabaret de village, en tête-à-tête avec mes tendres pensées. Je pris le chemin du moulin des Ages. Je foulais d'un pied léger l'herbe des prés de rivière encore toute mouillée par l'*égail* (la rosée); j'entrais jusqu'à mi-jambes dans les bruyères violettes des coteaux, je longeais les champs de *garouils* aux épis jaunissans, je me vautrais à l'ombre des châtaigniers, en écoutant la mignonne chanson des rouges-gorges et les appels des cailles. Ainsi jusqu'au soir, je me grisai de verdure et de soleil.

Vers sept heures, j'entrai à l'auberge de Savigné et j'y dînai princièrement d'une omelette au lard, d'un fromage de chèvre, d'une demi-douzaine d'halleberges, le tout arrosé d'un gros vin d'Angoumois, qui sentait la framboise. Quand je sortis du cabaret, je m'étonnai de voir qu'il faisait quasi brun, bien que l'*Angelus* fût à peine sonné; en levant le nez vers le ciel, je m'aperçus que le couchant était tout plafonné de gros nuages ventrus et cuivrés. Un orage s'était formé pendant que je dînais et il s'avançait rapidement vers Saint-Clémentin, étendant à droite et à gauche comme de grandes ailes éployées ses lourdes nuées grises. De temps à autre, dans le fond noir des nuages, il commençait à *éloiser* (à faire des éclairs), et un roulement de tonnerre suivait de près le zigzag lumineux. Le vent devenait violent; il courbait la cime des arbres et soulevait des colonnes de poussière sur la route. Je hâtai le pas, mais sans trop m'émouvoir. En dépit des menaces du ciel, je me sentais allègre; le vin d'Angoumois m'avait émoustillé; une pointe d'attendrissement me montait au cerveau. — Je songeais que M. de Pressac roulait maintenant au loin sur la route de Bordeaux, que M. Houdart, parti le matin pour Ruffec, ne rentrerait pas de

deux jours, que le lendemain je pourrais passer toute ma journée en tête-à-tête avec Rose-Lise, et je me moquais du tintamarre grossissant de l'orage. Le ciel cependant s'était couvert de plus en plus ; il ne restait qu'un petit coin clair du côté du levant, et de larges gouttes commençaient à tomber. Heureusement j'entrais dans Saint-Clémentin. A peine avais-je mis le pied sur le seuil de la maison que les nuées crevèrent, et une formidable averse fondit sur la ville, accompagnée d'un redoublement de coups de tonnerre.

Comme j'atteignais le palier obscur du premier étage, une main tremblante saisit mon bras et une voix épeurée, la voix de Rose-Lise, me cria dans l'ombre :

— Ah ! quel orage, monsieur Évonyme, et que je suis aise de vous voir !... Je suis seule et je mourais de frayeur... Restez avec moi, voulez-vous ?

Elle était toute frissonnante et je voyais bien qu'elle avait grand'peur, car elle ne me lâchait plus la main et m'entraînait dans une pièce dont la porte était entr'ouverte. A la lueur de deux bougies qu'elle avait allumées pour rendre moins sensible la phosphorescence des éclairs, je reconnus que j'étais dans sa chambre à coucher. Je bénissais l'orage, tout en contemplant ce sanctuaire intime où je n'avais jamais pénétré. Le lit voilé de rideaux de perse était dans un angle ; une armoire à glace reflétait le flamboiement des bougies, et une commode-toilette étalait en face le vernis émaillé de ses faïences. Une odeur de verveine flottait dans l'atmosphère tiède de cette pièce, où tout était clos, portes et volets. Je respirais avec délices cette senteur féminine qui s'exhalait des vêtemens épars sur les chaises. Rose-Lise ne me quittait pas ; à chaque coup de tonnerre, elle se cramponnait à mon bras et penchait sa tête sur mon épaule. Elle était vêtue d'une robe de grenadine, dont le corsage de dessous très échancré et le canezou de dessus très léger laissaient transparaître la blancheur laiteuse de la gorge et des bras. A travers ce frêle tissu de gaze, je sentais la fraîcheur et le velouté de sa peau, et, tout en attribuant modestement à la frayeur la confiance qu'elle me témoignait, je n'en jouissais pas moins délicieusement de cet abandon purement instinctif qui la mettait presque en ma possession.

— Rassurez-vous ! lui dis-je en l'entourant de mes bras et en lui baisant les mains, il n'y a rien à craindre.

A chaque éclair, elle se signait, fermait les yeux et ne relevait la tête qu'après le coup de tonnerre.

— Mon Dieu, murmurait-elle, si vous n'étiez point arrivé, je ne sais ce que je serais devenue !.. Je m'étais enfermée d'abord dans un cabinet noir, mais les éclairs pénétraient jusque-là, et j'avais

encore plus d'épouvante... Vous n'avez pas peur du tonnerre, vous, monsieur Évonyme ?

— Pas le moins du monde ! répondis-je bravement.

— Vous êtes bien heureux ! — Moi, rien que la vue de l'éclair me bouleverse. — Sainte Vierge, en voilà encore un ! — Et de nouveau la tête brune s'enfouissait dans ma poitrine. Nous restions un moment immobiles et je savourais avec volupté cette minute exquise, tandis qu'au dehors l'averse ruisselait contre les volets et clapotait dans le jardin...

Mais tout passe, et les orages violens plus vite que le reste. Au bout d'une demi-heure, le vacarme s'apaisa, les éclairs devinrent moins intenses et moins fréquens ; bientôt le sourd grondement de la foudre, de plus en plus lointain, indiqua que la tempête décroissait. La pluie elle-même diminua et on n'entendit plus que les chenaux du toit qui s'égouttaient doucement sur le pavé de la cour.

— C'est fini ! dis-je avec un soupir de regret.

Elle leva vers moi ses yeux bleus un peu rassurés :

— Vous croyez ? demanda-t-elle timidement.

— Voyez plutôt !.. — J'ouvris la fenêtre, et, entre-bâillant le volet, je lui montrai le ciel plein d'étoiles.

Elle poussa à son tour un soupir de soulagement, puis elle étendit sa main au dehors : — C'est vrai, la pluie a cessé... Vous êtes sûr que l'orage est bien fini ?

— Pour cette nuit, j'en suis sûr, affirmai-je sottement.

— En ce cas, vous allez me souhaiter sagement le bonsoir et rentrer chez vous, continua-t-elle en me donnant un poignée de main.

Passato il periglio, gabbato il santo, disent les Italiens. Maintenant que l'orage fuyait au fond de la vallée de la Charente, on n'avait plus besoin de ma compagnie et on me mettait à la porte avec un grand merci ; mais ce n'était pas là mon compte. Je serrai plus étroitement sa main qu'elle essayait de retirer, et avec un accent suppliant :

— Pourquoi me renvoyez-vous ? demandai-je.

— Pourquoi ? répliqua-t-elle en riant, parce qu'il est tard, monsieur ! C'est pour le coup qu'on dirait pis que pendre si l'on savait que j'ai gardé chez moi un grand garçon comme vous jusqu'à près d'onze heures !

— Comment le saurait-on ? Il n'y a personne à la maison que mon oncle, et il dort à cette heure sur les deux oreilles.

— Vous seriez peut-être le premier à le raconter... Les jeunes gens de votre âge se vantent volontiers de ces choses-là.

— Pouvez-vous m'en croire capable ?.. Rose-Lise, je vous aime

trop et je vous respecte trop pour commettre une si vilaine action!... Laissez-moi près de vous, j'ai tant de choses à vous dire!

— Vous me les direz demain... Allons, soyez gentil et rentrez chez vous.

— Non! m'écriai-je, je ne partirai pas avant de vous avoir ouvert mon cœur, avant de vous avoir répété que je vous adore et que toutes mes pensées, toutes mes tendresses sont à vous.

J'avais de nouveau noué mes bras autour de sa taille et je ne pouvais plus me détacher d'elle.

— Restez là, comme tout à l'heure, lui chuchotais-je à l'oreille, posez encore un moment votre tête sur mon épaule... Je vous promets d'être sage et de ne rien faire qui vous déplaise.

— Nenni! répliqua-t-elle en me regardant droit dans les yeux et en essayant de prendre cette mine sévère qui lui réussissait toujours avec moi, allez-vous-en, je le veux!

— Et moi, je ne le veux pas! murmurai-je en l'étreignant plus étroitement; je ne m'en irai pas avant de vous avoir embrassée.

Elle se débattait et se tordait nerveusement dans mes bras, mais cette résistance, le contact de ce corps souple m'irritaient et me grisaient davantage.

— Monsieur Évonyme, balbutiait-elle en détournant la tête, je vous en prie!.. Je vais me fâcher... Laissez-moi, vous me faites mal!

Ses yeux supplians rencontrèrent les miens, et, craignant naïvement de l'avoir meurtrie en la serrant, je détendis mes bras... Elle glissa comme une couleuvre entre mes mains et se laissa choir à terre, où elle resta agenouillée et palpitante.

J'avais entendu dire qu'en pareille occasion, les femmes, même les plus aimantes, veulent qu'on mêle à la tendresse un peu de violence et tiennent, avant de succomber, à faire une défense héroïque, afin de mettre par ce suprême combat un plus haut prix à leurs faveurs. J'avais lu quelque part, que, pour cette raison, les hommes entreprenans réussissent près d'elles mieux que les timides, encore qu'ils soient moins aimables. Je voyais Rose-Lise roulée à mes pieds, à demi vaincue, la poitrine frémissante, tournant vers moi, à travers ses bandeaux déchevelés, ses grands yeux bleus langoureux. Quelque malin esprit me soufflait à l'oreille : « Sache être audacieux et elle t'appartient! » Après trente ans, cette scène est encore peinte devant mes yeux dans toute sa vivacité. — Je revois dans la pénombre cette jolie tête renversée en arrière, ces pieds chaussés de bottines noires dépassant les volans fripés de la jupe; j'entends le bruit des gouttes de bougie sur les bobèches de verre, l'égouttement cristallin de l'eau des toits, le chant rauque des rainettes au loin sur la

Charente ; j'aperçois le clignement des petites étoiles qui semblaient me crier : « Ose donc ! » — Mais en même temps, tout au fond de moi, je ne sais quelle intime délicatesse, je ne sais quel respect chevaleresque de la faiblesse féminine protestait contre mes velléités audacieuses. Je répugnais à débuter en amour par une grossièreté, à imprimer par contrainte mes lèvres sur cette pure bouche d'enfant, à fouiller brutalement les plis de la robe qui enveloppait cette créature si virginale, si chaste dans son abandon.

Pourquoi les femmes que nous aimons à dix-huit ans ne savent-elles pas mieux lire au dedans de nous ? Pourquoi ne devinent-elles pas les trésors d'adoration candide et fervente qui gisent comme un or vierge au fond d'un cœur s'ouvrant à l'amour pour la première fois ? Si elles se doutaient des parfums de tendresse et de passion que recèle cette fleur de jeunesse encore en bouton, comme elles entr'ouvriraient d'elles-mêmes les pétales timidement repliés, comme elles aideraient à cet épanouissement dont l'ivresse les paierait au centuple de leur peine ! — Elles le reconnaissent plus tard quand elles sont vieilles ; elles songent alors avec un regret mélancolique et tardif à cette heure exquise et brève où l'amour désintéressé s'offrait à elles et où elles l'ont laissé se faner sur la branche, sans jouir de ce parfum qui s'évapore si vite et qu'on ne retrouve plus.

Je tombai à deux genoux près de Rose-Lise, et lui prenant les mains :

— Remettez-vous, lui dis-je d'une voix étranglée, n'ayez pas peur... Je ne veux devoir votre tendresse qu'à un mouvement spontané de votre cœur, je ne veux être aimé que de plein gré... Je rougirais de vous arracher par la violence des caresses que vous ne me donneriez point de vous-même... Je me couperais la main plutôt que de la porter brutalement sur vous.

Elle me regardait avec plus d'étonnement que de reconnaissance, et je me demandais intérieurement si elle n'était pas légèrement déçue de me voir désarmer si vite... Un sourire énigmatique courut sur ses lèvres.

— A la bonne heure ! dit-elle en défripant sa jupe, vous voilà raisonnable.

Je l'aidai à se relever et lui tenant toujours les mains :

— Rose-Lise, repris-je, aimez-moi un peu !.. Si vous saviez comme je vous chérirais et de quel cœur je me consacrerais à vous !

— Comment pourriez-vous vous consacrer à moi ?.. Dans six semaines vous retournerez dans votre pays.

— Non, non, protestai-je, si vous m'aimiez, je resterais ici, je ne vous quitterais plus !

— Vous parlez comme un enfant, répliqua-t-elle, et vous ne voyez pas la vie comme elle est... Allons, souhaitons-nous le bonsoir.

Tout en me disant cela, elle retenait mes mains dans les siennes en les serrant plus fort; et si j'avais eu un peu plus d'expérience, j'aurais compris qu'au fond elle regrettait inconsciemment de me voir partir comme j'étais venu... Mais j'étais plus stupide et plus décontenancé que jamais, et au lieu de profiter de ce mouvement d'arrière-regret, je retirai maussadement mes mains et je pris un air boudeur.

— Bonsoir donc! murmurai-je avec dépit.

Mais je ne bougeais toujours pas.

— Rose-Lise, repris-je sottement, vous ne m'en voulez pas?

— Moi? au contraire, je vous sais gré de votre obéissance et je vous en remercie.

— Eh bien! prouvez-le-moi en me permettant de vous donner un baiser, un seul!.. Là!.. ajoutai-je en désignant ses lèvres plissées par une moue rêveuse.

Malheureusement elle avait déjà eu le temps de réfléchir; elle pensait sans doute qu'il était inutile d'alimenter de la sorte un second feu de paille qui s'éteindrait aussi piteusement que le premier.

— Non, répondit-elle en rejetant la tête en arrière, pas ce soir... Mais un jour,.. avant votre départ,.. je vous promets de vous embrasser comme vous le désirez.

— Vous me le jurez! soupirai-je encore hésitant.

— Je vous le jure!

Elle avait très doucement entr'ouvert la porte, et je m'en allai avec ce *bon billet à La Châtre,* tandis qu'elle se verrouillait dans sa chambre.

IX.

Je m'éveillai assez mal satisfait de la façon peu triomphante dont s'était terminé notre tête-à-tête de la veille. J'avais vaguement conscience de m'être montré, comme dit Balzac, « par trop coquebin, » et je me promis de prendre ma revanche la première fois que je me trouverais seul avec Rose-Lise. Mais le hasard m'offrirait-il une seconde aubaine aussi belle que celle que j'avais laissée échapper? Il y avait fort à parier que la dame m'éconduirait plus facilement lorsque je la reverrais en plein jour, devant son métier de tapisserie. Alors je me représentais minute par minute les incidens de la veille, et je frissonnais encore d'émotion rien qu'au souvenir de cette première demi-heure délicieuse, accompagnée des grondemens de l'orage. Je me disais : « Voilà comment tu aurais dû t'y prendre, voilà les

discours que tu aurais dû tenir. » Je maudissais mes scrupules, ma niaise gaucherie et je jurais bien qu'on ne m'y prendrait plus à la prochaine occasion.

Malheureusement cette occasion ne se présenta pas. Rose-Lise fut absente toute la journée, et j'eus beau frapper à sa porte, je trouvai visage de bois. Peut-être était-elle froissée de ma sotte timidité ; peut-être, redoutant de se montrer plus faible, fuyait-elle une nouvelle rencontre. Le jour suivant, M. Houdart revint de Ruffec, et elle affecta de ne plus me voir que lorsqu'il était en tiers avec nous. Aux heures où le secrétaire était à la mairie, elle quittait la maison et n'y rentrait que pour le souper. J'étais désolé, je trouvais les journées d'une longueur désespérante, et, me sentant abandonné par ma cruelle amie, j'avais des accès de tristesse profonde et des heures noires pendant lesquelles je roulais élégiaquement de vagues projets de suicide. Pour comble de malchance, le temps était devenu pluvieux, les chemins étaient détrempés, les courses dans la campagne étaient impossibles, et je passais d'interminables heures à regarder l'averse pleurer contre mes vitres.

A quelque huit jours de la soirée de l'orage, une après-midi, j'étais assis près de ma table de travail, occupé à lire le *Heimkehr* de Henri Heine. Le lyrisme mêlé de sarcasmes et trempé de tristesse du poète allemand me plaisait, parce que je retrouvais dans ses vers des situations analogues à la mienne. J'étais en train de traduire la petite pièce qui finit par

Ach ! sennora, ahnung sagt mir...

« Ah ! señora, un pressentiment me le dit, — un jour vous m'abandonnerez, — et dans la vallée de Salamanque, — nous ne nous promènerons plus jamais. » En même temps, mes yeux se tournaient vers la verte vallée de la Charente, en ce moment rayée par la pluie ; je songeais à l'îlot de Dalident, à la promenade en barque parmi les nénuphars que Rose-Lise cueillait au passage un intime pressentiment me disait que tout cela était fini...

Tout à coup on frappe discrètement à ma porte, j'ouvre, et mon cœur se met à battre violemment. — Rose-Lise se tenait sur le seuil, un doigt sur la bouche comme la statue du silence ; Rose-Lise voilée, un châle sur les épaules, un petit sac à la main comme, quelqu'un qui s'apprête à partir pour un voyage !

Elle referma la porte et, s'avançant jusqu'au milieu de la chambre :

— Monsieur Évonyme, murmura-t-elle gravement, je vais m'absenter pour quelques semaines et, avant de m'en aller...

— Quoi ! vous partez ? interrompis-je avec douleur.

— Chut ! c'est un secret que je vous confie et je vous prie de n'en rien dire... Je pars tout à l'heure et je ne serai peut-être pas revenue lorsque vous quitterez Saint-Clémentin à votre tour... — Elle s'arrêta un moment pour reprendre sa respiration : — Avant de m'éloigner, j'ai voulu vous faire mes adieux.

— Vous resterez donc longtemps absente ?

Elle haussa les épaules :

— Je ne sais pas le temps au juste.

— Et vous partez seule ?

— Oui,.. seule.

Les larmes me montaient à la gorge, et je ne trouvais rien à lui dire. Elle me tendit la main :

— Vous avez été si affectueux et si... délicat avec moi, monsieur Évonyme, je ne l'oublierai jamais.

— Oh ! nous nous reverrons. Promettez-le-moi ; vos paroles me déchirent le cœur.

— Si nous nous revoyons, vous ne m'aimerez peut-être plus autant... C'est pourquoi je désirais vous dire cela pendant que nous sommes encore bons amis... Et puis, ajouta-t-elle, tandis qu'une légère rougeur passait sur ses joues et qu'un rapide sourire éclairait sa jolie figure, je tenais à remplir la promesse que je vous ai faite... Ne vous en souvenez-vous plus ?

— Si fait ! répondis-je tristement.

— Eh bien ! dit-elle en relevant sa voilette, embrassez-moi.

— O Rose-Lise !

Je me jetai dans ses bras pour recevoir mon premier baiser d'amour et je sentis sur mes lèvres frémir sa mignonne bouche couleur de framboise mûre... Mes yeux mouillés se fermèrent... Quand je les rouvris, ses mains avaient quitté les miennes et elle s'enfuyait.

— Adieu ! murmura-t-elle.

La porte retomba sur elle et je demeurai stupide, appuyé contre ma table, croyant voir encore sa robe flotter sur le seuil et écoutant machinalement le bruit de son pas léger dans l'escalier.

Je ne sais combien de minutes se passèrent dans ce demi-engourdissement pendant lequel je sentais toujours sur mes lèvres humides le frémissement de son baiser... Je fus tiré de mon rêve par un tintement de grelots et un roulement de roues qui résonnèrent sur la route de Niort, toujours plus lointains, toujours, jusqu'au moment où ils se perdirent dans le murmure de la pluie. . . . . .

. . . . . .

Il était huit heures à peine et je n'avais pas achevé ma toilette

quand, le lendemain, mon oncle Desbordes entra dans ma chambre. Il avait l'œil brillant, et dans la bouche l'expression demi-discrète et demi-expansive de quelqu'un qui vient d'apprendre un secret et qui grille de le répéter à son voisin.

— Eh bien! dit-il à mi-voix après avoir fermé la porte, en voilà une aventure!

— Quelle aventure, mon oncle? demandai-je en passant les manches de ma redingote marron.

— Mme Houdart a quitté son mari... Elle s'est enfuie hier soir avec M. de Pressac, qui l'attendait aux Maisons-Blanches. Il l'a fait monter dans une bonne voiture à deux chevaux, et ils sont partis au grand trot sur la route de Paris. Le conducteur de l'omnibus les a reconnus, bien que la dame fût voilée et que le substitut fût enveloppé dans un grand manteau, et naturellement le gaillard a raconté la chose en rentrant au *Chêne-Vert*. Le bonhomme Houdart, qui s'était morfondu toute la nuit à attendre sa femme, n'a appris son malheur qu'au petit jour. Comme un sot qu'il est, il a couru la ville, contant son affaire à un tas de gens qui lui riaient au nez, puis il a porté plainte au parquet; on a mis les gendarmes aux trousses des fugitifs, et Houdart est parti avec la maréchaussée... Mais les deux amoureux ont une belle avance, et il ne sera pas facile de les rattraper.

J'écoutais d'un air ahuri, sans trouver un mot, la gorge sèche et les mains glacées.

— Ah! poursuivit mon oncle, la petite dame était une fine mouche avec ses airs angéliques! Voilà plus de quinze jours qu'elle préparait son escapade en sourdine. Tous les soirs elle déménageait en détail sa garde-robe et ses bijoux, et les portait clandestinement chez sa femme de ménage, qui était devenue sa confidente. C'était la Limousine qui recevait les lettres de Pressac. Le benêt de mari n'y voyait goutte et dormait sur ses deux oreilles. Quand elle a eu fait maison nette, elle est partie tout tranquillement comme pour aller au salut; un cabriolet l'attendait sur la route de Niort, et, fouette cocher! elle a gagné les Maisons-Blanches, tandis que cet imbécile d'Houdart achevait sa partie de rams aux *Trois-Piliers*...

Mon oncle, étonné de mon silence, me regarda plus attentivement. Il vit mon air penaud et mes traits bouleversés.

— Sac à papier! s'écria-t-il, qu'est-ce qui te prend?.. Tu es blanc comme un linge!.. Au fait, tu en tenais aussi pour la dame, mon pauvre garçon, et elle t'a joué comme elle a joué Houdart!.. Coup double!.. Ne te frotte jamais à ces Agnès aux airs de vierge... Il y a chez nous un proverbe dont je te conseille de faire profit : « Il faut se défier des femmes qui ont les cheveux noirs, la peau blanche et

les yeux bleus. » Souviens-toi de la recommandation, mon camarade, et félicite-toi d'avoir échappé aux pattes de velours de Mme Houdart...

Tout cela était bel et bon, mais mon amour bafoué et foulé aux pieds n'en était pas moins pour moi une cause de souffrance. Quand mon oncle fut parti, je descendis tristement au jardin. La maison était silencieuse, les volets étaient fermés; les fleurs des parterres, tout humides de pluie, semblaient pleurer le départ de Rose-Lise. Seul, au milieu des allées, le chat du logis prenait insoucieusement ses ébats, poussant entre ses pattes un peloton de laine bleue qui vint rouler à mes pieds. Je le reconnus pour un de ceux dont Mme Houdart se servait à faire les fonds de sa tapisserie, et je le ramassai religieusement, comme un dernier souvenir de l'ingrate. Il était tout terreux; par endroits, les griffes du chat avaient déchiré les fils et mis à nu le tortillon de papier sur lequel Rose-Lise avait enroulé son écheveau. En regardant cette relique plus attentivement, la couleur rose de ce tortillon me frappa; j'arrachai les fils et je déchiffonnai nerveusement le papier en lambeaux... Hélas! il était couvert de mon écriture, et je pus déchiffrer encore mes pauvres vers qu'elle avait jadis serrés dans son corsage :

Voici le temps d'aimer; le ciel est plein d'étoiles...

La perfide créature! elle n'avait pas même respecté cette page où j'avais mis tout mon cœur. — Ah! grommelai-je en déchiquetant le papier rose avec rage, il avait bien raison, le substitut : « Sensiblerie de femme, assaisonnement de malice! » Ai-je été assez dupé? Suis-je assez humilié?

La maison me pesait, je ne voulais plus voir la fenêtre de cette chambre où la cruelle Rose-Lise avait joué avec moi cette odieuse comédie. Je me hâtai de sortir de la ville et je gagnai les brandes du Puy-Carré. Il ne pleuvait plus, mais la matinée était brumeuse, et la campagne mouillée avait déjà une physionomie automnale. Des bandes de passereaux pépiaient bruyamment dans les buissons rouges de senelles mûres, et remplis de gouttelettes scintillantes. Au fond de la vallée, la rivière disparaissait noyée dans le brouillard; çà et là, le vent emportait comme des fumées de pâles floconnemens de vapeurs. Sur le sol gazonneux, les feuilles brunies des châtaigniers s'éparpillaient; une pie secouant ses ailes humides voletait parmi les branches avec de longs cris discordans.

Je m'assis sur un tronc d'arbre au milieu de la brande solitaire et, la tête dans les mains, je me mis à repenser au piteux effondrement de mon premier amour. — J'étais navré de la trahison de

Rose-Lise, et honteux du sot rôle qu'elle m'avait fait jouer. J'avais servi de paravent pour masquer son intrigue avec M. de Pressac ; j'étais le mannequin placé dans la maison pour dépister les soupçons du mari. Rien ne manquait à mon humiliation, et M. Houdart pouvait, avec une apparence de raison, m'accuser d'avoir été le complice du substitut. — Et pourtant, en dépit de la colère qui bouillonnait en moi, je ne pouvais songer sans attendrissement à cette traîtresse de Rose-Lise. Je revoyais sa blanche figure, sa bouche d'enfant, ses yeux bleus si purs et si trompeurs sous la frange des cils abaissés ; je repensais à cette nuit d'orage où je l'avais tenue palpitante contre ma poitrine, à ces lèvres mignonnes qui s'étaient une fois posées sur les miennes...

Tandis que je ruminais mes souvenirs, j'entendais le pas lourd d'un paysan qui débouchait d'un sentier à cinquante pas de là, et qui, tout en marchant, entonnait d'une voix vulgaire et traînante une de ces chansons populaires qu'on appelle, dans le pittoresque dialecte du Poitou, des *chemineresses*. Tout à coup je dressai l'oreille, et la rougeur me monta au front, en écoutant ces deux couplets, dont les paroles railleuses s'envolaient lentement dans l'air humide :

Quand on a la caille en main,
Lon lon la, la jouquette, lon lon la ;
Quand on a la caille en main,
Faudrait savoir la plumer,
Faudrait savoir la plumer

Quand on a la caille au nid,
Lon lon la, la jouquette, lon lon la ;
Quand on a la caille au nid,
Faut savoir la divertir,
Faut savoir la divertir...

Mon ami Évonyme avait de nouveau bourré sa pipe. — A quelque chose, malheur est bon, conclut-il en la rallumant. Tout à travers mon chagrin, ces paroles et cette mélodie rustiques m'avaient paru originales, et c'est depuis ce temps-là que je me suis mis à collectionner les chansons paysannes.

ANDRÉ THEURIET.

SOUVENIRS DIPLOMATIQUES

L'AFFAIRE DU LUXEMBOURG

III[1].

LES NÉGOCIATIONS AVEC LA HOLLANDE. — LES PERPLEXITÉS DU ROI DES PAYS-BAS ET DE SON GOUVERNEMENT.

VI. — LES NÉGOCIATIONS AVEC LA HOLLANDE.

La guerre d'Allemagne avait éveillé en Hollande les plus vives appréhensions. On craignait pour deux provinces : pour le Limbourg, qui faisait partie intégrante de la monarchie, et pour le Luxembourg, qui était un fief héréditaire de la maison régnante. On savait que ces deux provinces, qui avaient été rattachées par des liens artificiels à la Confédération germanique, n'étaient pas indifférentes à la Prusse, et on craignait qu'elle ne voulût les faire entrer dans la Confédération du Nord. On se rappelait aussi que les publicistes militaires allemands qui avaient écrit sur le système défensif de l'Allemagne avaient déploré plus d'une fois qu'en 1815 le négociateur prussien, le prince de Hardenberg, eût consenti à abandonner aux Pays-Bas Maëstricht et Vanloo, les deux clés de la Meuse. Aussi la

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre et du 1er octobre.

diplomatie néerlandaise suivait-elle avec une anxieuse attention les manifestations de la pensée prussienne; elle appréhendait la revendication de ces deux places fortes, et elle craignait surtout que le Luxembourg ne donnât lieu à de sérieuses complications entre la France et l'Allemagne, dont elle aurait à subir les conséquences. Qui d'ailleurs pouvait répondre, que, maîtresse des événemens et à la poursuite des plus ambitieux desseins, la Prusse ne chercherait pas à envelopper la Hollande dans tout un réseau de conventions militaires, commerciales et maritimes? Aussi, pour sauvegarder son indépendance, le cabinet de La Haye s'efforçait-il en toutes circonstances, avec l'énergie qu'inspire le danger, de constater et d'affirmer ses droits. Il s'appliquait surtout à bien démontrer au cabinet de Berlin, soit par des notes, soit par des communications verbales, qu'après la dissolution de la Confédération germanique, tous les liens qui rattachaient le Limbourg et le Luxembourg à l'Allemagne étaient virtuellement rompus. Mais M. de Bismarck ne s'expliquait pas, et son silence énigmatique ne faisait qu'accroître les inquiétudes du gouvernement néerlandais. Cependant, si ses intentions au sujet du Limbourg restaient impénétrables, bien des indices permettaient de croire que la question du Luxembourg avait été de longue date débattue entre la France et la Prusse. On avait constaté, en effet, non sans étonnement, qu'au moment où éclataient les hostilités en Allemagne, le gouvernement français ne prenait sur ses frontières aucune de ces précautions que commande la prudence, et que la Prusse, de son côté, dégarnissait le Rhin, réduisait la garnison de Luxembourg à quelques centaines d'hommes, emmenait ses batteries de campagne, retirait ses artilleurs et expédiait à Berlin jusqu'à des effets de campement et de casernement. L'abandon de la place à la France paraissait à peu près certain; les officiers prussiens en parlaient librement, comme d'un sacrifice indispensable, en échange d'une neutralité qui permettait à la Prusse de jeter toutes ses forces sur l'Autriche. Mais on en était réduit à des conjectures et on se sentait « entre l'enclume et le marteau, » suivant l'expression de M. Servais, qui a écrit sur la question du Luxembourg, au point de vue hollandais, un livre fort instructif (1).

Le ministre des affaires étrangères, M. le comte de Zuylen, renouvela ses démarches (2). Dans les grandes commotions qui menacent l'équilibre de l'Europe, l'habileté des états secondaires consiste à pressentir le plus fort et à se mettre en règle avec lui. Mais la diplomatie néerlandaise ne rencontrait à Berlin qu'un silence

(1) M. Servais, *la Question du Luxembourg*.

(2) Il était le cousin du baron de Zuylen, le ministre des Pays-Bas actuellement accrédité à Paris.

obstiné et à Paris qu'une majestueuse et placide confiance, qui ne suffisait pas à la rassurer. « Soyez tranquilles, disait M. Drouyn de Lhuys, d'un air paterne, à M. de Lichtenfeld, encore à la fin du mois d'août, vous serez contens de nous! Ne vous préoccupez ni du Limbourg ni du Luxembourg, personne n'y touchera. Si le gouvernement français était amené à formuler des demandes de compensations, c'est sur l'Allemagne qu'il les porterait. » Les inquiétudes s'étaient atténuées, et déjà l'on se croyait hors de cause, lorsqu'on apprit que M. de Bismarck, après avoir refusé le Palatinat à la France, s'était offert à lui assurer la cession du Luxembourg, ce qui impliquait nécessairement l'évacuation de la forteresse. M. de Zuylen, convaincu que les états-majors prussiens ne se dessaisiraient qu'à leur corps défendant d'une position stratégique de cette importance, voulut en avoir le cœur net. Il chargea M. de Bylandt de pressentir le cabinet de Berlin et de s'assurer de ses intentions. Il devait au besoin proposer à la Prusse de rattacher le grand-duché à l'Allemagne, par une alliance à la fois commerciale et militaire, réservant l'occupation de la citadelle à une garnison mixte. Le gouvernement hollandais se flattait qu'en faisant la part du feu, le gouvernement prussien lui donnerait quittance pour le Limbourg et ne réclamerait pas l'entrée du Luxembourg dans la Confédération du Nord. Il n'avait qu'un souci, c'était d'échapper à toute solidarité compromettante avec l'Allemagne.

Mais M. de Bismarck persista dans son mutisme. M. de Zuylen eut beau interpeller le comte Perponcher, la consigne était de répondre qu'il manquait d'instructions. Il entrait dans la stratégie du ministre prussien, — c'est du moins ce qu'il confiait à M. Benedetti, qui lui demandait d'être plus communicatif avec la diplomatie néerlandaise, — de laisser le cabinet de La Haye dans une complète incertitude sur le sort réservé à ses deux provinces. « Le Limbourg, disait-il, est un excellent moyen de pression pour amener les Hollandais à vous céder le Luxembourg. » Peut-être aussi pensait-il que le Limbourg serait un excellent moyen de pression pour déterminer la Hollande, si les circonstances devaient l'exiger, à rompre avec la France. Cette hypothèse n'avait rien de téméraire, l'événement devait la justifier. Du reste, les doutes allaient cesser. Dès les premiers jours de février, le gouvernement français faisait pressentir les dispositions du gouvernement néerlandais au sujet d'une cession éventuelle du Luxembourg, et il s'appliquait à préparer le terrain tour à tour par des moyens ostensibles et occultes. L'empereur, de son côté, mettait la reine des Pays-Bas au courant de la situation. Il comptait sur son intervention auprès du roi Guillaume III pour le gagner à ses combinaisons.

La reine Sophie avait plus d'une ressemblance avec son père, le roi Guillaume de Wurtemberg, qui passait pour avoir été, de tous les souverains d'Allemagne, le plus intelligent et le plus avisé. Elle joignait à une instruction des plus variées, à une volonté nette et précise, la bonté et la fidélité du cœur; « elle était reine des pieds à la tête. » Au temps de son épanouissement, elle apparaissait majestueuse et belle comme une Junon; et plus tard, dans sa maturité, en l'écoutant disserter sur la littérature et la politique, on pensait involontairement à la grande Catherine; elle descendait du reste des Romanof, sa mère était la sœur d'Alexandre Ier. Elle eût marqué à coup sûr dans l'histoire si, au lieu d'être reléguée sur un trône modeste, le sort lui avait réservé une couronne digne de l'activité et de la sûreté de son intelligence. C'est à Paris qu'elle venait de préférence se distraire des sévérités de La Haye. Elle aimait la cour des Tuileries, mais elle n'y recherchait que les satisfactions du cœur et de l'esprit. Elle avait, comme la reine d'Angleterre (1), un penchant marqué pour l'empereur, mais son affection était moins idéale, elle avait un caractère plus viril, elle se reportait moins sur la personne que sur le politique. La lettre qu'elle écrivait le 18 juillet 1866 au baron d'André, notre ministre à La Haye, et qu'on a retrouvée dans les papiers des Tuileries, montre avec quelle mâle sollicitude elle s'adressait à la volonté défaillante de Napoléon III.

« Vous vous faites d'étranges illusions, disait-elle. Votre prestige a plus diminué dans cette dernière quinzaine qu'il n'a diminué pendant toute la durée du règne. Vous permettez de détruire les faibles; vous laissez grandir outre mesure l'insolence et la brutalité de votre plus proche voisin; vous acceptez un cadeau (la Vénétie) et vous ne savez pas même adresser une bonne parole à celui qui vous le fait. Je regrette que vous me croyiez intéressée à la question et que vous ne voyiez pas le danger d'une puissante Allemagne et d'une puissante Italie. C'est la *dynastie* qui est menacée, et c'est elle qui en subira les suites. Je le dis parce que telle est la vérité que vous reconnaîtrez trop tard. Ne croyez pas que le malheur qui m'accable dans le désastre de ma patrie (le Wurtemberg) me

(1) « Il est étonnant, a dit la reine Victoria dans ses Mémoires, combien on s'attache à l'empereur; il est si calme, si simple, presque naïf, si heureux d'être renseigné sur les choses qu'il ignore, si aimable, si rempli de tact, de dignité, de modestie! Je connais peu de personnes auxquelles je me sois sentie aussi instantanément portée à me confier et à parler sans réserve. Il n'y a rien que je craignisse de lui dire. Je me sentais, — je ne sais comment m'exprimer, — en sécurité auprès de lui. Sa société est particulièrement gaie et agréable; il a quelque chose de fascinant, de mélancolique, d'engageant qui attire à sa personne, en dépit de toutes les préventions qu'on pourrait avoir contre lui, et certainement sans l'aide d'aucun avantage personnel extérieur; sa figure est de celles qui plaisent. »

rende injuste et méfiante. La Vénétie cédée, il fallait secourir l'Autriche, marcher sur le Rhin, imposer vos conditions! Laisser égorger l'Autriche, c'est plus qu'un crime, c'est une faute. Cependant je croirais manquer à une ancienne et sérieuse amitié si je ne disais une dernière fois toute la vérité. Je ne pense pas qu'elle soit écoutée, mais je veux pouvoir me répéter un jour que j'ai tout fait pour prévenir la ruine de ce qui m'avait inspiré tant de foi et tant d'affection. »

Le gouvernement de l'empereur, on le voit, se trouvait à La Haye dans les meilleures conditions pour l'emporter sur les influences hostiles qui s'exerçaient sur l'esprit du roi et s'opposaient à l'aliénation de ses droits souverains sur le Luxembourg. Il disposait de l'active et sympathique intervention de la reine Sophie, et il était représenté auprès du roi par M. Baudin, qui, à toutes ses qualités diplomatiques, joignait un don précieux, celui d'inspirer la confiance. J'ajouterai que le concours du prince d'Orange nous était résolûment acquis et qu'on comptait, dans une certaine mesure, sur l'appui du ministre des affaires étrangères, M. le comte de Zuylen. Toutefois on le savait « ondoyant et divers. »

M. Baudin fut mandé à Paris au mois de février. La mission qu'on allait lui confier était des plus délicates. Le roi de Hollande avait deux couronnes; il s'agissait de l'amener à disposer de l'une d'elles par la simple persuasion, sans autre motif que des considérations d'intérêt général. Ce n'était pas une entreprise aisée. M. Baudin avait, il est vrai, pour lui faciliter la tâche, des alliés de premier choix, et il avait même à son service, sans qu'il s'en doutât, des moyens d'action que l'histoire a toujours évité de préciser. Mais notre diplomatie avait d'autre part à neutraliser l'intervention résolue du prince Henri des Pays-Bas, le frère du roi et son lieutenant-général dans le grand-duché, ainsi que celle de sa femme, une princesse de Weimar et la propre nièce du roi Guillaume. Tous les deux représentaient l'influence allemande à la cour de La Haye. On savait qu'ils correspondaient avec Berlin et qu'ils reflétaient plus ou moins les sentimens de la cour de Prusse.

En prenant en main la négociation que lui confiait l'empereur, M. de Moustier, je crois l'avoir fait ressortir déjà, avait lieu de penser que les choses étaient plus avancées avec le cabinet de Berlin qu'elles ne l'étaient en réalité. Il devait croire, d'après le projet de traité arrêté au commencement de septembre entre M. de Bismarck et M. Benedetti et qu'il trouvait en arrivant de Constantinople tout libellé au ministère des affaires étrangères, que le roi Guillaume ne ferait aucune difficulté de retirer ses troupes d'une citadelle qu'il déclarait être sans importance stratégique pour la Prusse. Aussi sa

tâche paraissait-elle des plus simples; il n'avait pour ouvrir sa campagne diplomatique qu'à s'en tenir aux stipulations de Berlin; elles lui traçaient son programme. Le roi des Pays-Bas ne pouvant disposer d'aucune force hollandaise, le gouvernement français devait, suivant le projet de convention, s'offrir dans un intérêt d'ordre public à remplacer la garnison prussienne; l'empereur s'entendait directement avec le roi Guillaume III pour en obtenir, moyennant une suffisante indemnité, la cession de ses droits de souveraineté, et il s'engageait à ne rattacher le grand-duché à la France qu'après avoir consulté les populations. Tel était le plan qu'on nous avait proposé et que le ministre des affaires étrangères comptait suivre sans y rien modifier. Il est vrai que, depuis son retour de Varzin en décembre, le président du conseil avait changé d'allures; il ne tenait plus qu'un langage équivoque; mais M. de Moustier avait la ténacité du Franc-Comtois, il poussait parfois la persévérance jusqu'à l'obstination. Il se flattait qu'à force de soins et de patience, il finirait par avoir raison du mauvais vouloir qu'on nous manifestait sans cause déterminée. Il avait d'ailleurs le respect de sa parole, et il lui en coûtait de croire que M. de Bismarck, qu'il tenait pour un galant homme, pût manquer à la sienne. C'est dans ces sentimens, et en s'appuyant sur le projet de convention rapporté de Berlin, que le ministre des affaires étrangères ouvrit ses pourparlers avec M. de Lichtenfeld, l'envoyé néerlandais auprès du gouvernement de l'empereur. On ne demandait alors à La Haye que deux choses : conserver le Limbourg avec ses places fortes et se débarrasser du Luxembourg. L'un, on le sait, faisait partie intégrante de la monarchie, bien que rattaché à l'ancienne Confédération germanique; le second était un fief personnel du roi et créait au gouvernement néerlandais, malgré lui, une solidarité dangereuse avec l'Allemagne. Rien à ce moment ne pouvait donc être plus agréable au cabinet de La Haye que d'être prémuni par une alliance avec la France, conclue avec l'assentiment tacite de la Prusse, contre les éventualités qu'il ne cessait d'appréhender. C'était pour lui presque un coup de fortune d'obtenir, dans ces temps troublés et sans lendemain, une garantie aussi précieuse au prix d'un territoire embarrassant, pouvant d'un jour à l'autre l'entraîner dans les plus fâcheuses complications. Dans les notes que M. de Lichtenfeld passait au gouvernement de l'empereur, le gouvernement hollandais demandait avec instances ce que ferait la France si la Prusse devait se prévaloir d'une communauté de races pour lui dicter une alliance léonine, qui lui permettrait de mettre la main sur son commerce, sur ses positions stratégiques et sur sa marine militaire. Jusqu'à la fin du mois d'août, ces doléances avaient laissé le gouvernement impérial assez indifférent,

mais après ses mésaventures sur le Rhin, la Hollande s'était forcément imposée à sa sollicitude. Nous n'avions pas, comme avec la Prusse, pour l'attirer à nous, à violenter son tempérament; elle ne manifestait ni doute ni hésitation, elle avait l'entrain et la conviction qui, d'après M. de Moustier, devaient présider aux alliances et qu'il regrettait de ne plus rencontrer à Berlin.

Le cabinet des Tuileries allait donc poursuivre de front, à Berlin et à La Haye, deux négociations dont M. de Bismarck tenait en réalité tous les fils. Il pouvait intimider ou rassurer à son gré le gouvernement néerlandais, le pousser ou l'arrêter suivant ses convenances. Il était maître du jeu, il avait deux rois à sa disposition qu'il faisait manœuvrer à sa guise. Il fallait de l'audace ou une confiance exagérée pour engager la partie dans de telles conditions, d'autant plus que les correspondances d'Allemagne devenaient de jour en jour plus alarmantes. Elles ne se bornaient plus à relever les procédés équivoques du gouvernement prussien, ses infractions au traité de Prague, ses armemens continus, elles parlaient d'alliances secrètes, d'agressions préméditées. Voici ce qu'on écrivait, à la date du 15 février, à l'heure même où le gouvernement impérial allait ouvrir ses pourparlers avec le roi des Pays-Bas et le cabinet néerlandais : « ... On prête à M. de Bismarck les projets les plus sinistres. On dit qu'il aurait l'intention de consommer en pleine exposition universelle, dès que ses armemens seront terminés, l'œuvre qu'il poursuit en Allemagne. On dit aussi qu'il serait d'accord avec le prince Gortschakof et que, le moment venu, le cabinet de Berlin et le cabinet de Pétersbourg signeraient un traité offensif et défensif dont les bases seraient déjà concertées. La Russie laisserait faire la Prusse en Allemagne, se réservant toute sa liberté d'action en Orient, et si l'Autriche, qu'elle se chargerait de tenir en échec, dans l'éventualité d'une guerre avec la France, devait sortir de sa neutralité, les deux cours s'entendraient sur le partage de ses dépouilles. Je suis loin de me porter garant d'aussi ténébreuses combinaisons; mais à défaut de preuves évidentes, il est cependant des présomptions morales qui autorisent à croire qu'une entente intime, d'un caractère plus ou moins menaçant, s'est établie entre les deux gouvernemens. Il est impossible, en effet, de n'être pas frappé du désintéressement qu'affecte aujourd'hui la diplomatie russe à l'endroit de l'Allemagne, à laquelle la cour de Pétersbourg est cependant si étroitement rattachée et par les intérêts traditionnels de sa politique et par les liens de la parenté (1). »

Ces informations n'avaient pas, sans doute, le caractère de la

(1) Dépêche de Francfort.

certitude, mais elles n'en étaient pas moins symptomatiques; elles auraient dû impressionner, et elles méritaient d'être contrôlées alors qu'on s'engageait dans une aventureuse négociation. Mais déjà, dans les derniers jours du mois de janvier, le gouvernement impérial était entré dans la voie que M. de Bismarck lui avait recommandée « comme étant la plus courte et la plus sûre » pour vaincre les hésitations de son roi. Il avait organisé dans le Luxembourg, sous l'inspiration de M. de Saint-Paul, le secrétaire-général du ministère de l'intérieur, un réseau d'informations et un centre de propagande; on voyait apparaître dans le grand-duché des Français de toutes qualités, des administrateurs et des employés de chemin de fer, des banquiers, des officiers et jusqu'à des touristes que n'effrayait pas l'hiver. Ils avaient pour mission de faire comprendre à des populations habituées à passer de Charybde en Scylla combien leur situation était précaire et à leur démontrer les avantages de tout genre qu'elles tireraient d'une réunion définitive à la France. Il est juste de dire qu'ils n'avaient pas grande éloquence à dépenser pour les convertir, leurs sympathies nous étaient acquises. Le gouvernement luxembourgeois, et surtout le prince Henri, le lieutenant du roi, suivaient d'un œil inquiet et mécontent cette invasion d'un genre nouveau, qu'on aurait pu appeler *plébiscitaire*. Ils s'en plaignaient à La Haye et donnaient l'ordre à leur chargé d'affaires à Paris de demander instamment au gouvernement français de refréner le zèle de ses agens officieux et de ne pas leur permettre d'agiter le pays. Il en résultait pour M. de Lichtenfeld, qui représentait à la fois la Hollande et le grand-duché, une situation fort étrange. Il changeait de langage et d'habit, préconisait et combattait l'annexion suivant les instructions qu'il recevait soit de La Haye, soit du Luxembourg.

A la date du 18 février, M. de Moustier apprenait à M. Benedetti qu'on commençait « à mettre les fers au feu » dans le grand-duché et que déjà l'on constatait que les dispositions locales nous étaient favorables. Il lui développait ainsi son plan de bataille. « M. Baudin, écrivait-il, verra d'abord le ministre des affaires étrangères, il tâchera de l'amener à proposer un traité d'alliance avec la Hollande, conçu dans le genre de celui que la Suède a fait avec nous lors de la guerre d'Orient. Cette idée plaît beaucoup à l'empereur, qui y verrait la contre-partie de la Confédération du Nord. Si le gouvernement néerlandais y mettait une ardeur suffisante, on y puiserait un nouvel argument pour la cession immédiate du Luxembourg. Le conseil que M. de Bismarck nous a fait parvenir à cet égard expliquera nos démarches, et s'il en transpire quelque chose, il sauvera les apparences. Nous engageons, en outre,

le roi à demander dès à présent à la Prusse de retirer sa garnison. » Le ministre des affaires étrangères, avant d'instruire M. Baudin, avait eu soin de préparer le gouvernement néerlandais aux communications dont il allait être l'objet. Il s'était expliqué avec M. de Lichtenfeld, le ministre des Pays-Bas à Paris. Il lui avait confié que notre envoyé à La Haye serait chargé de proposer au roi grand-duc deux traités connexes : l'un défensif, qui garantirait à la Hollande le Limbourg et la couvrirait contre toute pression éventuelle de la Prusse, soit matérielle, soit morale, et le second qui assurerait à la France la cession du Luxembourg. Il lui avait dit que la Prusse était pressentie, qu'elle ne ferait aucune objection, qu'elle ne demandait qu'à se laisser forcer la main, la cession étant pour elle le moyen de retirer sa garnison sans blesser le sentiment allemand. Il avait ajouté que l'empereur n'était animé d'aucun esprit de conquête, qu'il ne cédait qu'à des nécessités politiques et stratégiques, qu'il lui était impossible de laisser sur la frontière de la France, arbitrairement, entre les mains de la Prusse, une forteresse de premier ordre et qu'il avait à tenir compte de l'amour-propre de son pays, déjà si vivement froissé par les derniers événemens. M. de Moustier ne cachait pas que, si cette satisfaction était refusée à l'empereur, l'opinion publique irritée le forcerait à faire la guerre dans un temps plus ou moins rapproché. La guerre, disait-il, serait une calamité pour tout le monde, et la Hollande en serait la première victime : elle lui coûterait le Limbourg et peut-être son indépendance.

« La marée prise à flot mène à la fortune, » a dit Shakspeare. Déjà la marée avait baissé à La Haye. Le traité de cession et de garantie, qu'on eût signé des deux mains quelques semaines plus tôt, n'était plus accepté que sous bénéfice d'inventaire. On demandait à réfléchir, on trouvait qu'il y manquait quelque chose d'essentiel : la certitude que la Prusse ne s'offusquerait pas d'une entente dont elle était appelée à faire les frais. Sur ce point cardinal, la diplomatie française ne fournissait que des assurances, elle ne produisait aucun acte probant. « Nous avons affaire à des gens timides, indécis, écrivait M. Baudin, qui se méfient un peu de nous et hésitent à se lier à cause de l'instabilité de notre avenir diplomatique. M. de Zuylen me l'a clairement fait comprendre en exprimant des appréhensions au sujet d'une régence possible du prince Napoléon, dont les relations avec le roi sont fort mauvaises. »

Comme on le voit, la santé de l'empereur et la transmission de son pouvoir préoccupaient les cours étrangères et s'imposaient aux calculs de leur politique. « Nous aurons pour nous, ajoutait M. Baudin, le prince d'Orange, entièrement Français, le roi, j'espère, et les hommes chez qui le patriotisme l'emporte sur la timidité. Mais M. de Zuylen manque à la fois de résolution et d'inclinations fran-

çaises. Néanmoins, j'espère faire réussir le traité, quand vous jugerez le moment opportun, pour le remettre positivement sur le tapis. M. Tornaco (le président du gouvernement luxembourgeois) se montre très décidément Français ; il dit que l'annexion est la seule solution désirable pour le Luxembourg. »

A Berlin, la situation s'était sensiblement améliorée. Le président du conseil avait tenu à recevoir l'ambassadeur de France, bien qu'il fût sérieusement indisposé. Son indisposition n'avait cette fois aucun caractère politique. Loin d'exagérer son état, il essayait de le dissimuler. Il était pâle, défait, sensiblement affaibli par une douleur rhumatismale qui s'était fixée dans la région du cœur et qui l'empêchait de parler, et cependant il parlait avec une abondance inusitée, sans laisser à son interlocuteur le temps de le questionner. Le roi était toujours le grand obstacle avec ses hésitations désespérantes, mais le ministre ne perdait aucune occasion pour renouveler ses instances et lui arracher l'autorisation de négocier. Tout lui servait de prétexte pour le convaincre, ses conversations avec l'ambassadeur aussi bien que celles de l'empereur avec M. de Goltz. Il ne regrettait pas les représentations que M. de Moustier faisait à l'ambassadeur du roi au sujet des hésitations que ses ouvertures rencontraient à Berlin, et il voyait avec plaisir l'empereur lui-même en témoigner de la surprise et des regrets ; c'étaient autant d'argumens qu'on lui fournissait. Il était heureux de constater que le prince royal commençait à témoigner des dispositions plus favorables et à reconnaître que le seul moyen de conjurer la guerre et de ne pas compromettre les avantages acquis était de s'arranger avec la France. Aussi, tout permettant d'augurer que ses efforts ne resteraient pas infructueux, M. de Bismarck attendait-il avec impatience une manifestation dans le Luxembourg pour frapper les derniers coups et pour démontrer à sa majesté que les populations ne tenaient aucunement à garder sa garnison, comme elle se plaisait à le croire. Il justifiait la sincérité de ses intentions par les récentes déclarations qu'il aurait faites au ministre des Pays-Bas. Il lui aurait dit que la Prusse n'exigerait de la Hollande ni un pouce de territoire ni l'entrée de ses provinces dans la Confédération du Nord. M. de Bismarck avouait que les traités qui conféraient à la Prusse le droit d'occuper la citadelle de Luxembourg se trouvaient périmés à la suite des derniers événemens, et il était personnellement d'avis que, s'il plaisait au roi des Pays-Bas de nous faire la cession du grand-duché, non-seulement le gouvernement prussien n'aurait rien à y redire, mais qu'il ne lui resterait plus qu'à rappeler ses troupes, sans même attendre que nous lui en adressions la demande. « Faite avec mesure, ajoutait M. de Bismarck, cette demande lèverait bien des difficultés. » Il nous recommandait d'en

suggérer l'idée au gouvernement néerlandais et de lui promettre au besoin notre appui contre toute prétention de l'Allemagne; cette promesse, disait-il, ne nous engagerait à rien, car personne à Berlin ne songeait à violenter la Hollande.

Le langage que tenait le président du conseil à notre ambassadeur n'était pas nouveau, mais jamais il n'avait été aussi précis ni plus encourageant. Il restait à se demander s'il était exempt d'arrière-pensée. « Je vous rapporte ce qui m'a été dit, écrivait M. Benedetti, mais en notant que M. de Bismarck pourrait bien, s'il y était contraint par les circonstances, ne plus s'en souvenir. Je ne suis pas moins d'avis, ajoutait-il, que nous devons en faire notre profit et agir à La Haye. » Il passait ainsi alternativement du doute à la confiance; il conseillait d'agir, tout en recommandant de se méfier. Il savait par de récentes expériences ce qu'il en coûtait de s'engager avec le ministre prussien sans être prémuni par « quelque chose d'écrit. » Aussi, pour prendre acte des paroles de M. de Bismarck, suggérait-il à M. de Moustier l'idée de résumer ses déclarations dans une lettre qu'il lui adresserait. Cette lettre, il se chargerait de l'envoyer au president du conseil sous enveloppe avec un billet motivé. Il pensait sans doute que les communications écrites ne se renient pas aisément, même quand on se borne à les recevoir. Il espérait par là lier M. de Bismarck, en faire en quelque sorte notre complice, et le forcer malgré lui de nous frayer les voies et de ramener son souverain.

Le moyen imaginé par l'ambassadeur témoignait d'une ingénieuse et vigilante défiance; il restait à savoir si M. de Bismarck s'y laisserait prendre. M. Benedetti lui prêtait une mémoire complaisante qui se fortifiait et s'affaiblissait suivant les circonstances; comment sortirait-elle de l'épreuve? serait-elle fidèle ou défaillante? Tout dépendait du degré de sa sincérité. L'épreuve avait ses avantages, mais elle avait aussi ses inconvéniens. Il est toujours dangereux de mettre au pied du mur les gens avec lesquels on a à compter. Le doute peut provoquer des mouvemens d'indignation calculée et compromettre les affaires au lieu de les avancer.

M. de Moustier s'empressa de déférer au désir de l'ambassadeur. Il paraphrasa dans sa réponse les déclarations qu'il avait recueillies de la bouche du président du conseil. Elles étaient d'ailleurs conformes au langage qu'on lui tenait à Paris. M. de Goltz nous engageait à aller vigoureusement de l'avant; il nous disait que, sauf les hésitations du roi, les dispositions étaient excellentes à Berlin et que le prince royal, qui soupçonnait nos pourparlers sans toutefois les connaître exactement, reconnaissait qu'un arrangement avec la France était le seul moyen de conjurer la guerre : M. de Moustier

ne pouvait douter d'ailleurs que les paroles de M. de Bismarck n'eussent été interprétées avec une rigoureuse exactitude. Un agent peut transmettre à son gouvernement des informations sujettes à caution, ses appréciations peuvent être inexactes et même fausses, — cela s'est vu parfois, — mais il manquerait à ses devoirs professionnels les plus impérieux et il exposerait sa responsabilité au dernier chef s'il ne reproduisait pas de la manière la plus fidèle et la plus précise les paroles échangées.

La lettre de M. de Moustier fut envoyée au comte de Bismarck avec quelques lignes explicatives. Il évita ou négligea d'en accuser réception. Mais, le lendemain, M. Benedetti vit la lettre dépliée sur son bureau et, dès les premiers mots échangés, il put constater que le ministre ne s'était pas offusqué du soin qu'il avait pris de préciser et de fixer ses paroles. L'épreuve à laquelle il avait soumis sa sincérité n'était donc pas à regretter. Le ministre relut la lettre avec lui; il n'avait pas perdu le souvenir de ses déclarations; il reconnut qu'elles étaient dans leur ensemble fidèlement interprétées. Toutefois sa pensée, sur deux points qui n'étaient pas les moins importans, était dépassée. Il n'avait ni dit ni pu dire qu'il serait difficile à la Prusse de soutenir la légitimité de ses titres au droit de garnison, ni qu'ils fussent périmés par le seul fait de la dissolution de la Confédération germanique. Il avait fait entendre que cette thèse était soutenable; il ne s'était pas engagé à ne pas la combattre.

C'était une première défaillance de sa mémoire, ce n'était pas la seule; d'après lui, l'ambassadeur aussi s'était mépris en rapportant que le gouvernement prussien n'aurait *rien à redire* à la cession du Luxembourg, et que devant le fait accompli, sans même attendre une mise en demeure, il n'aurait plus qu'à retirer ses troupes. — M. de Bismarck ne pouvait admettre *que la Prusse ne pût rien avoir à redire* à un pareil arrangement. C'étaient les deux seuls points qu'il croyait devoir relever dans le compte-rendu de ses déclarations. Il est vrai que ces réserves remettaient tout en question. Mais, une fois formulées, il protesta en termes chaleureux de ses dispositions personnelles, elles n'avaient subi aucune altération. Il maintenait le conseil qu'il nous avait donné de nous entendre directement avec le gouvernement hollandais, et il affirmait que le roi ne voyait aucun inconvénient à cette démarche. Il pria l'ambassadeur de lui laisser la lettre. Il désirait la lire à sa majesté pour la familiariser avec les idées qu'il nous avait développées. Il était utile d'asseoir ses convictions et de lui prouver, par un document confidentiel écrit de la main de notre ministre des affaires étrangères, combien était manifeste notre désir de nous concerter avec lui.

Le lendemain, M. de Bismarck confiait à M. Benedetti que le roi,

tout en regrettant qu'il se fût autant avancé avec nous, n'avait pas exigé qu'il revînt sur aucune de ses confidences. Il nous était donc permis de conclure de l'approbation que le roi Guillaume donnait à son ministre que le roi des Pays-Bas pouvait nous céder ses droits sur le Luxembourg, que nous étions autorisés à ouvrir des négociations et que, dans le cas où la cession du grand-duché nous serait faite, la Prusse rappellerait sa garnison. Au moment de rompre cet entretien de grande et fatale conséquence, car il devait être déterminant pour les résolutions du gouvernement impérial, M. Benedetti tendit la main au président du conseil et lui dit, en fixant sur lui son regard le plus pénétrant et comme s'il s'agissait d'un pacte solennel : « Je pars ce soir pour Paris; puis-je répéter à l'empereur tout ce que vous venez de me dire? — Je vous y autorise, lui répondit le ministre sans sourciller, d'une voix convaincue. Les dispositions du roi sont si bonnes qu'il me disait hier encore : « Si le Luxembourg est cédé à la France, je n'aurai rien à me reprocher vis-à-vis du peuple allemand; il ne pourra s'en prendre qu'au roi des Pays-Bas. »

En compulsant à treize années de distance les procès-verbaux de ces négociations si laborieuses, si délicates et si dramatiques dans leurs suites, on se sent profondément contristé. On se demande si, dans cette lutte diplomatique, engagée à seule fin de réconcilier deux grands pays au prix de concessions réciproques, l'extrême habileté ne l'a pas emporté sur l'extrême confiance, ou bien si ces tentatives de rapprochement dont le succès eût vraisemblablement conjuré la catastrophe de 1870 n'ont pas été traversées par les lois implacables de l'histoire, plus fortes que la volonté des gouvernemens. M. de Bismarck, qui n'a jamais reculé devant l'aveu d'une habileté, a toujours protesté et proteste encore de sa sincérité en 1867 (1).

M. Benedetti était à peine rentré à Berlin que je partais pour Paris. Je quittais mon poste sans congé, je m'y croyais suffisamment autorisé par la gravité des circonstances. Francfort n'était plus le siège de la diète, mais il était encore le centre de l'Allemagne, où venaient se répercuter les échos politiques du Nord et du Midi. Tout ce que je voyais et tout ce qui me revenait était fort inquiétant. Les

(1) Dans un entretien que M. de Bismarck eut au mois de mars 1868 avec le prince Napoléon, qui était allé à Berlin pour s'assurer des dispositions de la cour de Prusse, il s'appliqua à lui démontrer que sa politique n'avait jamais été hostile à la France. Il lui fit, à grands traits et sans trop l'altérer, l'histoire de l'affaire du Luxembourg, pour établir qu'il était sincèrement résolu à nous laisser acquérir le grand-duché, si, comme il nous l'avait demandé, nous l'avions mis en face du fait accompli. « Le Luxembourg ne vous eût pas échappé, disait-il, si à La Haye on avait su brusquer le dénoûment. »

armemens ne discontinuaient pas; les officiers portaient la tête haute et annonçaient que les temps étaient proches; les journaux inspirés ne ménageaient plus la France, et les diplomates prussiens accrédités auprès des cours du Midi tenaient un langage de plus en plus équivoque. Ils enjoignaient aux gouvernemens de hâter la réorganisation de leurs corps d'armée et leur rappelaient qu'ils avaient signé des traités d'alliance dont l'exécution pourrait bien être réclamée plus tôt qu'ils ne le pensaient. Le vent soufflait à la guerre. On parlait de négociations que le gouvernement impérial poursuivait à La Haye pour s'assurer le Luxembourg, et les personnes bien renseignées affirmaient que, non-seulement le cabinet de Berlin ne reconnaîtrait pas au roi des Pays-Bas le droit de céder le grand-duché à une tierce puissance, mais que ses états-majors ne consentiraient jamais à l'évacuation d'une citadelle qu'ils estimaient indispensable à leurs combinaisons stratégiques.

Ces symptômes et ces propos n'échappaient pas à M. de Moustier. Ils étaient signalés et relevés chaque jour dans les correspondances qu'il recevait d'Allemagne, mais ils étaient atténués par les assurances tranquillisantes que notre ambassadeur avait rapportées de Berlin. Faire partager ses alarmes à un ministre que rassurent les gouvernemens avec lesquels il traite et qui déjà entrevoit le succès couronnant de longs et de pénibles efforts n'est pas chose aisée. Pour ébranler la confiance de M. de Moustier, il ne fallait rien moins qu'une franchise de langage autorisée par de longues années d'intime et d'affectueuse collaboration à Berlin et à Constantinople. Ce qui préoccupait le plus M. de Moustier, c'était l'état de l'opinion en Allemagne. Il tenait à savoir l'impression que produirait sur elle la cession du Luxembourg à la France. « Tout dépendra, lui dis-je, des sentimens du comte de Bismarck, dont vous êtes plus à même que moi d'apprécier la sincérité. C'est lui qui, de son cabinet, inspire et dirige l'opinion. Il l'arrêtera ou se laissera déborder par elle suivant les circonstances. Si les passions s'enflamment, il ne fera aucun effort sérieux pour réagir contre le courant. Méfiez-vous, c'est mon dernier mot, et surtout n'oubliez pas que vous êtes à la veille de l'ouverture du parlement du Nord. »

Sur le conseil du ministre, je demandai une audience à l'empereur. M. de Moustier tenait à ce qu'il n'ignorât pas les impressions que je rapportais d'Allemagne. L'empereur me reçut, non pas en audience privée, mais à l'issue de la messe du dimanche. C'était la seule occasion qu'il ménageait à ses agens du dehors n'appartenant pas à l'intimité des Tuileries pour l'approcher et l'entretenir, et comme ses audiences étaient nombreuses et son temps mesuré, les conversations ne pouvaient être que rapides et superficielles. Il

m'aborda avec cordialité et me remercia avec sa bonté habituelle des services que je rendais dans le poste qu'il m'avait momentanément confié, en attendant la vacance d'une légation en Allemagne. Il me questionna sur le sentiment des populations annexées et parut écouter avec intérêt ce que je lui dis des difficultés que la Prusse rencontrait dans son œuvre d'assimilation. Au moment de me congédier, il me demanda incidemment s'il était question en Allemagne du Luxembourg. C'était la demande que j'attendais avec impatience; elle devait me permettre de donner libre cours à mes appréhensions.

« Je ne le cacherai pas à Votre Majesté, répondis-je, tout le monde en Allemagne est convaincu que la France est mécontente de la transformation qui s'opère à ses portes et qu'elle n'attend qu'un moment propice pour réagir contre les faits accomplis. On tient la guerre pour certaine et l'on prévoit que nous la ferons dès que nous aurons des alliés et une armée reconstituée. Aussi, au lieu d'attendre notre heure, les états-majors prussiens guettent-ils un prétexte pour nous prévenir et profiter de l'avance et des avantages qu'ils croient avoir sur nous. Ils savent que la France s'est émue de la campagne de Bohême et que d'ailleurs, se trouvant en pleine transformation militaire, elle est désarmée, sans fusils et sans matériel. » A mesure que je parlais, la figure de l'empereur, si souriante d'abord, se rembrunissait. Bien qu'il ne me donnât aucun signe d'encouragement, je n'en continuai pas moins à lui faire des armemens de la Prusse le tableau le plus menaçant. Voyant ses sourcils se froncer de plus en plus, je terminai en disant que déjà se révélaient des signes précurseurs d'une mobilisation prochaine, qu'il m'était revenu de source certaine que le gouvernement prussien avait signé des contrats éventuels lui assurant, sur une vaste échelle, des chevaux et des approvisionnemens. L'empereur, lorsque j'eus fini, me tendit la main mollement. Il lui était pénible d'être réveillé. Toutefois mes avertissemens avaient laissé une impression durable au ministre des affaires étrangères. Ses craintes avaient été lentes à venir; elles avaient résisté aux dépêches les plus chagrines. Il est vrai que les ministres étaient alors sans initiative, sans responsabilité; ils n'inspiraient pas la pensée du souverain, ils la subissaient sans oser la contredire. »

Dès le lendemain, M. de Moustier chercha à se prémunir contre les surprises. Il comptait qu'il était temps de s'assurer sinon le concours, du moins les sympathies et l'assentiment des puissances. Il pressentit à la fois les cabinets de Pétersbourg, de Londres et de Vienne. Il était persuadé que l'Angleterre, qui, en dehors de la Belgique, se montrait alors fort indifférente aux choses du continent, ne ferait pas d'objection à la cession du Luxembourg. Ses entretiens avec lord

Cowley, toujours prêt à s'entremettre auprès de son gouvernement et à aplanir les difficultés, étaient de nature à dissiper tous ses doutes à cet égard. Autant certains noms de la diplomatie étrangère ont laissé au patriotisme français de douloureux souvenirs, autant celui de lord Cowley s'impose à ses regrets et à sa reconnaissance. Lord Cowley avait été accrédité auprès de l'empereur dès le lendemain de son avènement; il avait présidé à l'alliance de la France et de l'Angleterre lors de la guerre de Crimée. Il était de tous les ambassadeurs à Paris, par la dignité de son caractère et la sûreté de ses relations, le plus considéré. L'empereur avait confiance en lui; il avait pu reconnaître en maintes circonstances que ses avis étaient sages et qu'il ne transigeait pas avec la vérité. Sa tenue était correcte et sévère; il ne se livrait pas à tout le monde, mais il était constant dans ses amitiés. Sa droiture légèrement puritaine imposait à l'empereur, elle le troublait depuis que sa politique déviait des grandes lignes qu'il s'était tracées au début de son règne. Lord Cowley ne s'en offusquait pas, mais il nous voyait avec regret soulever toutes les questions et rechercher alternativement toutes les alliances. Le jour où il comprit que la voie dans laquelle l'empire s'engageait de plus en plus rendait sa tâche difficile, il abandonna son poste et se retira dans ses terres, en Angleterre. Il avait assisté à l'épanouissement de la politique impériale, il ne voulut pas être le témoin de sa chute. S'il s'était trouvé à Paris en 1870, peut-être eût-il inspiré à l'empereur l'énergie qui lui manquait pour réagir contre de funestes conseils et peut-être l'eût-il empêché d'assumer le rôle de provocateur.

L'ambassadeur de Russie à Paris fut plus explicite que l'ambassadeur d'Angleterre. M. de Budberg promettait à M. de Moustier que son gouvernement, fidèle à l'entente de Stuttgart, n'entrerait dans aucune coalition contre nous et s'emploierait à dissoudre celles qui pourraient se former. Il nous laissait carte blanche en Occident jusqu'à la Belgique inclusivement. Il semblait même indiquer qu'on n'était pas assez content de l'Allemagne à Saint-Pétersbourg pour s'inquiéter beaucoup de ce que nous pourrions faire, « même à l'encontre du territoire sacré de la Germanie. »

Mais ce que M. de Moustier tenait à connaître surtout, c'était l'attitude éventuelle du cabinet de Vienne. L'Autriche qu'au dire tardif de M. Rouher, nous avions « trop saignée, » devenait, meurtrie et affaiblie, à l'heure du péril, un confident et une assistance pour notre politique. M. de Moustier s'épancha avec le prince de Metternich. La réponse du comte de Beust ne se fit pas attendre, elle était marquée au coin de la sagesse. « La France s'est engagée sur un mauvais terrain, écrivait-il. Un marché conclu au profit d'une

caisse princière, aux dépens d'une population réputée allemande, faisant partie du Zollverein, c'est plus qu'il n'en faut pour permettre à M. de Bismarck de réchauffer les passions nationales. La Prusse a d'ailleurs pour elle la possession, — *beati possidentes*, — et la déloger d'une forteresse qui passe pour être un rempart de l'Allemagne ne sera pas chose aisée. C'est autoriser M. de Bismarck à faire appel aux passions germaniques, et c'est lui faciliter les moyens de rallier tous les dissidens autour de son drapeau. » Aussi M. de Beust se refusait-il à nous conseiller d'entrer dans une voie qu'il tenait pour périlleuse. Il était tout prêt à s'entremettre à Berlin, persuadé qu'il y serait écouté, mais il ne croyait pas pouvoir nous prêter ses bons offices, s'il ne s'agissait que d'un arrangement séparé avec la Hollande.

La réponse de M. de Beust n'était pas ce qu'attendait M. de Moustier. Le ministre de l'empereur François-Joseph lui parut moins préoccupé des intérêts de l'Autriche que des sentimens germaniques dont il s'inspirait jadis, lorsqu'il était le ministre des affaires étrangères du roi de Saxe. M. de Moustier désirait s'assurer le concours du cabinet de Vienne, mais il ne se souciait pas de son intervention à Berlin. Il craignait que M. de Beust, en se mêlant intempestivement de nos affaires, ne fournît à M. de Bismarck, qui nous laissait agir, mais à la condition de tout ignorer officiellement, un prétexte pour tout remettre en question. Aussi M. de Moustier télégraphiait-il immédiatement au duc de Gramont qu'il aimait à croire que, dans aucun cas, l'Autriche ne nous rendrait le mauvais service de nous gêner dans les négociations que nous pourrions avoir à poursuivre sur des sujets infiniment délicats : « Je me borne, disait-il, à relever l'insinuation qui tendrait à considérer le Luxembourg comme territoire allemand ; rien de semblable n'a jamais été dit à Berlin, et nous verrions avec autant de surprise que de chagrin qu'on eût de pareilles idées à Vienne. » M. de Beust devait prouver avant peu à M. de Moustier combien il s'était mépris sur sa pensée.

Les impressions que M. Benedetti avait rapportées de Berlin, fortifiées d'ailleurs à tout instant par les encouragemens du comte de Goltz, ne pouvaient laisser de doutes ni à l'empereur ni à son ministre des affaires étrangères sur l'attitude qu'observerait la Prusse le jour où elle se trouverait en face du fait accompli de la cession du Luxembourg. Le moment de s'expliquer avec le roi de Hollande était donc venu. Le terrain était tout préparé à La Haye, le succès ne paraissait pas douteux. On transmit à M. Baudin le signal qu'il attendait pour agir. Il se mit à l'œuvre aussitôt. « Je quitte le roi, télégraphiait-il le 19 mars, à huit heures du soir. Il a commencé par dire très haut qu'il n'admettrait jamais de négociations qu'à

trois et au grand jour. J'ai affirmé que la Prusse acceptera le fait accompli, tandis qu'elle se refuserait à traiter de la cession. J'ai ajouté qu'elle ne conserverait aucun mauvais vouloir contre la Hollande et serait accommodante pour le Limbourg. Après une longue discussion et une vive insistance, j'ai nettement proposé un traité de convention qui resterait secret jusqu'au vote de la population du grand-duché, une indemnité que nous tiendrions à honneur de rendre complètement satisfaisante pour sa majesté et un traité secret de garantie permanente de l'intégrité des Pays-Bas. J'ai insisté sur la nécessité de garder le secret et de laisser à la France le soin de tout régler avec la Prusse. Le roi m'a congédié en me disant : « Eh bien! je ne dis pas non. » Il m'a promis le secret le plus absolu. J'avais déjà dans le courant de la journée amené M. de Zuylen à ces idées. Je le reverrai demain. Quel serait le maximum de l'indemnité? Suis-je éventuellement autorisé à signer les deux projets que vous avez entre les mains ? » M. de Moustier répondit aussitôt : « Je vous félicite de ce premier succès. Puisque le roi consent au secret, nous le garderons à Berlin jusqu'à nouvel ordre. Vous pourriez signer les deux traités dès à présent, sauf à régler l'indemnité. L'empereur avait parlé de 4 à 5 millions. Tâtez le terrain sans dépasser cette limite, et voyez un peu ce que l'on pense. J'en reparlerai à l'empereur. Si vous voyez sa majesté, dites-lui combien nous sommes reconnaissans de la voir comprendre les nécessités de notre situation politique; mais faites bien ressortir qu'il importe au succès que le soin de traiter avec Berlin nous soit absolument réservé. »

Tout semblait marcher au gré de nos désirs. Nos espérances se justifiaient à la fois à La Haye et à Berlin. Le roi de Prusse approuvait le langage encourageant que nous avait tenu son ministre, et le roi des Pays-Bas nous cédait pour quelques millions, dont le chiffre restait à débattre, ses droits souverains sur le Luxembourg. Le gouvernement de l'empereur pouvait donc affronter avec confiance les interpellations annoncées au corps législatif, certain qu'avant peu il serait en état de confondre ses détracteurs.

Il s'agissait pour l'opposition d'apprécier comment l'honneur et les intérêts de la France avaient été défendus dans le passé, et comment ils devaient l'être dans l'avenir. Le 16 mars, M. Thiers monta à la tribune au milieu de l'agitation frémissante de la chambre. Selon lui, le gouvernement impérial était le véritable auteur de l'unité allemande. Il avait substitué au principe de l'équilibre européen le principe des nationalités, dont il s'était fait en toute occasion le champion dévoué et l'apôtre persévérant, au détriment de la politique traditionnelle de la France. Les conséquences de cette politique ne s'étaient pas fait attendre. M. Thiers les avait prédites;

l'unité de l'Italie avait entraîné l'unité de l'Allemagne. Après avoir relevé en termes incisifs les fautes commises, M. Thiers terminait son discours en établissant que la vraie politique était d'admettre ce qui était fait, mais de déclarer hautement qu'on ne souffrirait pas qu'on allât plus loin. M. Émile Ollivier, conseillait au contraire, d'accepter sans arrière-pensée, non-seulement la nouvelle organisation de l'Allemagne, sanctionnée par le traité de Prague, mais encore l'éventualité prochaine de l'union des états du Sud avec la Confédération du Nord. M. Rouher, avec une éloquence digne d'une cause meilleure, contesta énergiquement, en développant les argumens de la circulaire La Valette, que la dissolution de la Confédération germanique et la réorganisation de l'Allemagne sur de nouvelles bases fussent menaçantes pour la sécurité ou la légitime influence de la France. Tout au contraire, il se félicitait hautement de voir l'ancienne Confédération, « masse énorme de 75 millions d'âmes, » et dont le caractère purement défensif n'avait jamais été qu'une illusion et un mirage, remplacée aujourd'hui par une Allemagne « divisée en trois tronçons. »

Ces déclarations optimistes ne se conciliaient guère avec les angoisses patriotiques que M. Rouher lui-même avouait avoir éprouvées le lendemain de Sadowa, ni surtout avec les préoccupations dont le projet de loi sur la réorganisation de l'armée était l'irrécusable témoignage. Aussi M. Jules Favre, qui s'était réservé pour diriger contre le gouvernement les imputations les plus véhémentes, posait-il au ministre d'état, au milieu de l'émotion générale, un redoutable dilemme : « Ou le discours que vous venez de prononcer, disait-il, n'est autre chose qu'une ostentation nécessaire, ne répondant point en réalité aux faits connus de la politique, ou vous devez retirer le projet de loi militaire. » Le droit d'interpellation que l'empereur avait concédé aux chambres se retournait contre lui dès la première heure. Il fournissait à l'opposition les moyens de révéler ses fautes au grand jour et de soulever l'opinion contre son gouvernement.

Deux jours après cette mémorable discussion au corps législatif, la *Gazette d'état* de Berlin publiait en tête de ses colonnes, dans la pensée la plus provocante, le traité d'alliance offensive et défensive conclu, le 21 août 1866, avec la Bavière. On croyait la Prusse cantonnée dans le nord de l'Allemagne et déjà elle était installée à Munich et à Stuttgart. On ne tenait plus compte des susceptibilités de la France; on lui notifiait publiquement que le traité de Prague était violé et que les limites marquées aux aspirations allemandes étaient franchies depuis longtemps. C'était, disait-on, une réponse au discours agressif de M. Thiers, qui, du haut de la tribune, avait

sommé le gouvernement impérial d'enrayer la marche des événemens en Allemagne. Le patriotisme de M. Thiers était grand et sa clairvoyance merveilleuse, mais ses discours si prophétiques manquaient parfois d'opportunité. En signalant le danger lorsqu'il n'était plus temps de le conjurer, il ne faisait que l'aggraver; il paralysait l'empereur dans ses résolutions, lui enlevait l'appui moral du pays et jetait l'irritation au dehors.

Dans les cercles officiels de Berlin, on s'efforçait d'atténuer le caractère et la portée de cette publication si inattendue. On disait que, pour sauver le prince de Hohenlohe, dont le maintien au pouvoir était pour la Prusse une question de sécurité, il avait fallu prouver aux chambres bavaroises que la situation faite au pays n'était pas son œuvre, mais bien celle du baron de Pfordten, l'ancien ministre dirigeant. On disait aussi, et le fait était exact, que M. de Bismarck, après s'en être toujours caché, avait fini par avouer à M. Benedetti, le 9 mars, au moment où il partait pour Paris, qu'après nos revendications sur le Palatinat hessois et bavarois, les cours méridionales avaient supplié la Prusse de garantir leur territoire. Mais ces explications ne se conciliaient pas avec le discours de M. Rouher. On ne comprenait pas comment le ministre d'état avait pu, le 16 mars, développer à la tribune la théorie des trois tronçons, si M. de Bismarck, comme on l'affirmait, avait avoué, le 9 mars, au gouvernement de l'empereur que la ligne du Mein était politiquement et militairement franchie. Le contre-coup des révélations de la *Gazette d'état* de Berlin se fit sentir immédiatement à La Haye. On s'avisa non sans effroi que les relations entre le cabinet des Tuileries et la cour de Prusse n'avaient pas le caractère de cordialité que la diplomatie française se plaisait à leur donner. « Le roi a malheureusement réfléchi, télégraphiait M. Baudin, le 22 mars; il voudrait faire régler la cession du Luxembourg par les signataires du traité de 1839. Je réponds qu'il n'y faut pas songer et j'annonce d'avance votre refus. On voudrait le consentement de la Prusse d'autant plus explicite que la crainte de M. de Bismarck et de la guerre est ravivée par la publication du traité avec la Bavière. » Le 20 mars, on croyait toucher au port; deux jours après, on était rejeté en pleine mer.

M. de Moustier essaya de calmer les appréhensions du gouvernement néerlandais; il offrit de s'en expliquer à Berlin, tout en demandant au cabinet de La Haye de lui épargner cette démarche, car, disait-il, M. de Bismarck veut avoir la main forcée et se trouver par la cession devant un fait accompli. Tout ce qu'il put obtenir fut que M. de Bylandt, le ministre des Pays-Bas à Berlin, ne prendrait aucune initiative; mais il avait l'ordre, si on lui parlait du Luxem-

bourg, de répondre que le roi était décidé à ne faire l'affaire que du consentement de la Prusse.

La négociation ouverte avec tant de confiance entrait dans une phase imprévue; on allait avoir à compter avec le sentiment de la peur, habilement surexcité par les influences allemandes qui s'exerçaient à la cour de La Haye. Encore quelques jours et la situation deviendra périlleuse. Il ne sera plus question d'alliance; c'est la guerre qu'il faudra conjurer. Déjà le drame se prépare et se reflète menaçant dans les communications qui s'échangent entre Paris, Berlin et La Haye. M. de Moustier ne tient pas encore la partie pour perdue. Il redouble d'activité. Il est sur la brèche nuit et jour; il est à la fois la pensée et la plume. Il écrit, chiffre et déchiffre lui-même les dépêches qu'il échange avec ses agens. Il confère avec les ambassadeurs, et s'il est empêché d'aller aux Tuileries, il écrit à l'empereur et le tient au courant heure par heure de tous les incidens. Son activité est prodigieuse, ses émotions incessantes, il passe de l'espoir au découragement. Les médecins interviennent, ils savent qu'il est atteint d'une maladie de cœur; leurs conseils le laissent indifférent. Il songera au repos, s'il en est temps encore, lorsque le péril sera conjuré.

VII. — LES PERPLEXITÉS DU ROI DES PAYS-BAS ET DE SON GOUVERNEMENT.

M. Benedetti avait à peine quitté Paris que M. de Moustier lui expédiait dans la nuit une dépêche pour l'informer que le roi des Pays-Bas, après avoir consenti à traiter secrètement, s'était ravisé tout à coup et demandait à faire régler la cession par les signataires du traité de 1839 : « M. Baudin croit, lui télégraphiait-il, que l'on se contenterait d'un consentement quelconque et il demande ce qu'il doit faire. » La dépêche avait précédé M. Benedetti à Berlin. Il exprima immédiatement à M. de Bismarck le désir de le voir et il lui annonça qu'il était porteur d'une lettre de l'empereur pour le roi. Le roi le reçut dès le lendemain matin. Il lui fit un accueil gracieux, s'informa de la santé de l'empereur, de l'impératrice et du prince impérial, se félicita de la prochaine occasion que lui offrirait l'exposition pour faire sa cour à leurs majestés. Il parla de la discussion du corps législatif, il releva l'injustice des attaques de l'opposition et loua le langage du ministre d'état; mais il ne sortit pas des généralités et évita de fournir à l'ambassadeur l'occasion de porter l'entretien sur les affaires en négociations entre son gouvernement et la France.

En sortant de l'audience, M. Benedetti se rendit chez le président

du conseil. Il lui annonça, sans lui parler de l'incident qui avait surgi à La Haye, que nous étions entrés en pourparlers avec le roi des Pays-Bas, qu'on nous demanderait sans doute d'apporter l'assentiment de la Prusse, et qu'au lieu de se contenter des assurances qu'il nous avait autorisés à donner, on pourrait bien vouloir exiger une garantie directe du gouvernement prussien. M. de Bismarck répondit que le roi se préoccupait trop vivement de l'effet que la cession du Luxembourg à la France produirait en Allemagne pour qu'il lui fût permis d'y acquiescer ouvertement. Il parla des difficultés avec lesquelles il avait personnellement à compter, des ménagemens dont il avait à user non-seulement avec le roi, mais avec le parlement et les tendances de l'opinion publique. Il ne pouvait autoriser personne à affirmer que la Prusse était d'accord avec nous et qu'elle avait consenti à la réunion du Luxembourg à la France. Il se trouvait au contraire placé dans une situation telle que, si on l'interrogeait, il serait forcé d'en exprimer sinon des regrets, du moins « un certain sentiment de tristesse. » Il ne demanderait pas mieux que de faire dire à La Haye une parole déterminante, s'il pouvait compter sur la discrétion du roi des Pays-Bas; mais il connaissait le caractère de ce prince et il savait que, pour se disculper, il n'hésiterait pas à tout divulguer.

« Mais que répondriez-vous, demanda M. Benedetti, si le roi grand-duc, au lieu de s'adresser au roi Guillaume, vous faisait personnellement interpeller? — Je répondrais, dit M. de Bismarck, que le roi peut disposer de ses droits de souveraineté sans recourir à l'assentiment de la Prusse; j'en dirais assez pour faire sentir, pour peu qu'on veuille comprendre, que nous laisserons faire : mais je calculerais mes paroles de manière à pouvoir déclarer au parlement, sans me démentir, que l'assentiment de la Prusse n'a pas été donné. Je répondrais, avec un *certain sentiment de tristesse,* que, si l'Allemagne avait lieu de regretter la cession du Luxembourg à la France, elle aurait mauvaise grâce d'en faire un grief au roi des Pays-Bas, qui était le maître de céder ses droits de souveraineté à qui bon lui semblait. »

De douloureuses circonstances avaient obligé M. Benedetti à quitter Berlin dans un de ces momens psychologiques qui décident du sort d'une négociation. A l'heure où il partait, tout semblait marcher au gré de nos souhaits. Les dispositions de M. de Bismarck se manifestaient cordiales, le roi et les princes se convertissaient insensiblement aux idées du ministre. Tout le monde à Berlin commençait à comprendre la nécessité de s'arranger avec la France. Il avait suffi d'une courte absence de l'ambassadeur, — une dizaine de jours à peine, — pour altérer ces bons sentimens. M. Benedetti

retrouvait M. de Bismarck froid et mesuré, enclin, comme il se plaisait à le dire, à « un certain sentiment de tristesse. » Le ministre prussien avait disparu dans l'intervalle pour faire place au chancelier de la Confédération du Nord, soucieux du parlement, de l'opinion publique allemande, voulant laisser derrière lui toutes les portes ouvertes et se réservant la liberté de régler son langage devant le Reichstag suivant les circonstances.

Il était bien tard pour revenir sur ses pas et pour renoncer à une conquête que déjà l'on avait escomptée; la politique n'a pas de ces résignations. Reculer, c'était se donner en spectacle à l'Europe, avouer sa déchéance et fournir à l'opposition, qui s'était manifestée si violente au corps législatif, matière à de nouvelles attaques. Personne du reste, dans les conseils de l'empereur, ne songeait à la retraite, si ce n'est peut-être M. Rouher; il avait dès le début jugé l'entreprise hasardeuse (1). Le ministre d'état, qui voyait fréquemment M. de Goltz, était frappé, dit-on, de la transformation qui s'opérait graduellement dans les allures de cet ambassadeur; son langage était devenu fuyant, son regard oblique et son rire vipérin; il affectait l'ignorance, il prétendait ne plus savoir ce qui se passait à Berlin. Il disait que M. de Bismarck était un brouillon, que leurs rapports étaient tendus. M. de Goltz prévoyait l'orage qui allait nous surprendre, il se mettait à couvert, dégageait sa responsabilité, et s'en lavait les mains.

M. Baudin se dépensait à La Haye en efforts infructueux. Il demandait en vain au roi et à ses ministres de nous accorder une entière confiance et de s'en remettre à notre sagesse pour tout régler à Berlin. Ils restaient insensibles à ses argumens et à ses instances. Ils persistaient à croire que nos démarches n'aboutiraient qu'à des réponses ambiguës, insuffisantes, et que tout l'odieux de la cession retomberait sur eux. Ils doutaient de la sincérité de M. de Bismarck, et ils craignaient une explosion du sentiment allemand. Ils avaient d'autres craintes encore, sur lesquelles il eût été délicat de s'expliquer avec nous. Ces craintes étaient entretenues par les correspondances que le prince Henri échangeait avec Berlin. Ils appréhendaient un conflit, et, renseignés comme ils l'étaient sur notre situation militaire, ils prévoyaient qu'ils seraient entraînés dans une lutte

(1) Le baron Nothomb m'a raconté que, dans le courant de l'automne 1866, M. Rouher, en l'interrogeant sur la superficie et la population du Luxembourg qu'il savait être son pays natal, ne put s'empêcher de s'écrier : « Et c'est pour une pareille bicoque que nous nous mettrions en conflit avec l'Europe! » M. Nothomb conclut de l'exclamation échappée au ministre d'état que des négociations étaient engagées au sujet du Luxembourg et que les conseillers de l'empereur n'étaient pas d'accord sur leur opportunité.

inégale, dont la Prusse victorieuse leur ferait payer les frais. L'alliance française, au lieu d'être une garantie, devenait un péril.

Les calculs de M. de Moustier étaient renversés par les scrupules imprévus que la peur inspirait au gouvernement hollandais. Il expédiait dépêches sur dépêches à Berlin et à La Haye, mais ses assurances et ses déclarations restaient sans effet. Il perdait du terrain plutôt qu'il n'en gagnait. M. de Bismarck se raidissait chaque jour davantage, et le roi de Hollande persistait plus que jamais dans sa résolution de s'expliquer directement avec la Prusse. Ses ministres, qui jadis le suppliaient de sacrifier le Luxembourg pour sauver le Limbourg, loin de le détourner de cette démarche, l'y encourageaient de toute leur autorité, et son frère, le prince Henri, pour vaincre ses dernières hésitations, lui adressait les reproches les plus amers. Le 22 mars, il annonçait à M. Baudin, que son parti était pris, qu'il allait écrire à Berlin une lettre qu'il aurait soin de communiquer préalablement à l'empereur. Il informerait le roi Guillaume que, dans l'intérêt de la paix européenne, il était prêt à nous céder le Luxembourg, mais qu'avant de consommer ce sacrifice, il désirait s'enquérir si la Prusse n'y verrait pas d'inconvénient.

M. Benedetti, prévenu sur l'heure, courut chez le président du conseil, qui ne lui cacha pas que la lettre du roi des Pays-Bas mettrait son souverain dans l'alternative de donner son adhésion écrite à la cession ou de la déconseiller. Il estimait que la démarche était inopportune et dangereuse. Il était certain que jamais le roi n'assumerait envers l'Allemagne, à un degré quelconque, la responsabilité de la cession. M. Benedetti aurait désiré que le président du conseil préparât du moins son souverain à la communication du roi de Hollande, mais M. de Bismarck préférait ne pas le tenter, il priait au contraire l'ambassadeur d'engager son gouvernement à redoubler d'efforts à La Haye pour conjurer la démarche.

On tournait dans un cercle vicieux. A Berlin, on voulait tout ignorer; à La Haye, on demandait à tout divulguer. Notre diplomatie était réellement à plaindre. Elle se trouvait aux prises avec l'audace et la peur, qui ne raisonnent pas, elle parlait au nom d'un gouvernement dont la désorganisation militaire n'était plus un secret pour personne : elle était vouée à l'impuissance. « Je prépare une armée magnifique, écrivait Frédéric II à son ministre Podelwitz ; elle nous permettra de faire de la bonne politique. » M. de Bismarck disposait d'une armée magnifique organisée par le général de Roon et commandée par le comte de Moltke, il s'appuyait sur le sentiment national, il était le ministre d'un souverain éminent pénétré des traditions de sa maison; il pouvait tout oser, poursuivre les combinaisons les plus hasardeuses : il savait la France découragée, divisée, sans

alliés, il la savait impuissante. « M. de Bismarck a le génie de la guerre, disait un jour le général de Wilisen, car il a le sentiment de sa force, l'intuition de la faiblesse morale de ses adversaires et la connaisance exacte de leurs ressources. »

La réponse de La Haye était à prévoir : « La défiance qu'inspire M. de Bismarck est invincible, télégraphiait M. Baudin ; le roi redoute la situation qui lui est faite ; il veut que la Prusse sache qu'il n'a pas l'intention de céder le grand-duché sans son assentiment. M. de Zuylen s'offre d'aller lui-même à Berlin ; je ne l'y encourage pas. » En même temps que cette dépêche, M. de Moustier recevait de M. de Guitaud-Comminges, notre envoyé à Bruxelles, l'avis que le général Chazal allait partir pour Berlin, sous le prétexte d'étudier l'organisation militaire prussienne, mais en réalité chargé d'une mission secrète. Que demandait le roi Léopold (1)? Prévoyait-il la guerre? prenait-il ses précautions? La diplomatie est toujours en éveil lorsque, dans les momens de crise, elle voit apparaître des envoyés extraordinaires. Ils sont en général les précurseurs de graves événemens. C'est à Paris qu'ils accouraient aux temps glorieux de l'empire ; mais, depuis Sadowa, ils avaient brusquement changé d'itinéraire ; c'est à Berlin qu'ils allaient protester de leur inaltérable dévoûment.

Les renseignemens qui arrivaient d'Allemagne étaient tout aussi symptomatiques. Le langage de la presse officieuse devenait de jour en jour plus âcre. Les journaux s'appliquaient à faire vibrer la fibre nationale, à démontrer aux populations annexées qu'elles devaient, en face de l'étranger, faire litière de leurs regrets, renoncer à de vains espoirs et se réunir sous le même drapeau. Ils cherchaient par les attaques les plus directes, sans épargner la personne des souverains, à briser les dernières résistances des cours méridionales. Ils disaient la France impuissante, ayant besoin de longues années pour arriver à son complet développement militaire. Ils la montraient isolée, sans appui, ne pouvant compter ni sur l'Autriche ni sur l'Italie, absorbée par les affaires d'Orient, divisée à l'intérieur, tandis que la Prusse, unie à la Russie, disposait de toutes ses forces, de celles de l'Allemagne du Nord, et avant peu dispose-

(1) Le général Chazal allait à Munich pour s'assurer si les états du Midi exécuteraient réellement leurs traités d'alliance, et à Vienne pour obtenir du gouvernement autrichien, en cas de conflagration, la garantie de l'intégrité du territoire belge. Le roi Léopold, attiré à Berlin par le mariage de son frère, le comte de Flandre, avec la princesse de Hohenzollern, se réservait, après une courte apparition à Paris, le soin de se mettre en règle avec la Prusse. — On a su depuis que le gouvernement belge était informé des péripéties que traversait la négociation, par les dépêches télégraphiques qui passaient sur son territoire, que le gouvernement néerlandais transmettait en clair, imprudemment ou intentionnellement, à M. Tornaco, le président du cabinet luxembourgeois.

rait de l'Allemagne tout entière, avec une puissante chaîne de forteresses, telles que Mayence, Coblentz, Sarrelouis, Rastadt et Luxembourg. La presse officieuse reproduisait aussi les articles qui, de Berlin, étaient envoyés aux journaux étrangers. C'était un moyen dont M. de Bismarck faisait un fréquent usage, et c'était sous le pavillon britannique qu'habituellement sa prose était réimportée en Allemagne.

La diplomatie française s'inquiétait des violences de la presse prussienne; elle se rappelait le soin avec lequel, dès 1865, le cabinet de Berlin, lorsqu'il s'agissait de faire agréer ses combinaisons par le gouvernement impérial, avait travaillé à préparer l'opinion publique allemande à la cession éventuelle à la France du bassin de la Sarre, du Palatinat, et surtout de la Belgique et du Luxembourg. Elle cherchait en vain dans les organes inspirés des indices permettant de croire que M. de Bismarck eût souci de préparer le sentiment public à l'abandon du grand-duché. Pour ceux qui connaissaient la savante organisation de la presse prussienne, ce silence était inquiétant (1). L'Allemagne, dans son ensemble, restait insensible aux excitations qui partaient de Berlin. Les populations du Midi et les populations annexées trouvaient étranges et dérisoires ces appels à leur patriotisme au lendemain de la guerre fratricide de 1866. Mais en Prusse les esprits se montaient de plus en plus sous l'influence du Reichstag.

Le parlement du Nord était une assemblée nouvelle, inexpérimentée, n'ayant aucune conscience de la responsabilité parlementaire ni aucun respect pour les convenances internationales. Grisé par les victoires de l'armée, il ne tenait compte d'aucun obstacle; hautain et cruel, il conspuait et sifflait les députés de Francfort, qui protestaient contre les exactions dont leur ville était l'objet, et il rappelait au sentiment de leur déchéance les populations annexées en leur faisant entendre par l'organe de M. de Vincke le *Væ victis!* des temps barbares.

L'atmosphère de l'assemblée était fiévreuse; il était difficile au gouvernement d'échapper à la contagion. M. de Bismarck était sur la brèche chaque jour; il était l'objet des interpellations les plus contradictoires. Les uns lui reprochaient d'avoir subi les préliminaires de Nikolsbourg; les autres appelaient sa politique une œuvre d'iniquité. La droite était exaspérée de ses compromissions avec le parti libéral; elle le mettait en contradiction avec son passé; elle répondait à l'impertinence de ses répliques par des provocations en champ clos. C'est au milieu de ces débats tumultueux et irritans qu'allait surgir la question du Luxembourg. Déjà, dans la séance du

(1) Dépêche de Francfort.

18 mars, on avait demandé au gouvernement si le Limbourg et le Luxembourg resteraient attachés à l'Allemagne, et M. de Bismarck avait déclaré qu'il n'entendait pas faire violence aux souverains qui n'avaient pas accédé à la Confédération du Nord. « Il ne voulait pas, disait-il, par une pression inconsidérée, ajouter aux matières inflammables qui menaçaient de mettre le feu à l'Europe. » Mais il était évident que les interpellations se reproduiraient violentes et passionnées le jour où l'on apprendrait que le Luxembourg, au lieu de rester à l'Allemagne, était cédé à la France. « Toute la presse prussienne, écrivait M. Benedetti à la date du 26 mars, s'occupe de l'affaire du Luxembourg dans un sens regrettable. M. de Bismarck pourrait de nouveau être interpellé, et il lui serait difficile d'être aussi évasif que la première fois. Il est urgent qu'on prenne un parti à La Haye. »

Mais déjà le roi des Pays-Bas avait parlé ; il avait mandé le ministre de Prusse et s'était ouvert à lui. Il l'avait chargé de faire part à son roi des motifs qui le déterminaient à nous céder le Luxembourg, et il l'avait prié de réclamer son assentiment. Son cœur était soulagé ; il se sentait en règle avec la Prusse, il lui restait à s'expliquer avec la France. Il écrivit aussitôt à l'empereur pour justifier sa démarche et lui demander d'aplanir les difficultés à Berlin. M. de Zuylen, de son côté, pour atténuer l'indiscrétion du roi et nous donner un témoignage de bon vouloir, nous annonçait qu'il s'appliquait à obtenir de M. de Bismarck des garanties contractuelles au sujet du Limbourg, et à bien établir qu'aucune solidarité n'existait entre le gouvernement hollandais et le gouvernement luxembourgeois ; il nous promettait de signer les deux conventions dès qu'il se serait mis en règle avec Berlin. Comptait-il sérieusement sur le succès des démarches qu'il prescrivait à M. de Bylandt ? Il n'y était guère autorisé par l'expérience du passé. M. de Bismarck n'avait en tout cas aucun intérêt à se prêter à ses désirs. « Le Limbourg, d'après ce qu'il avait dit dans le temps à M. Benedetti, était un excellent moyen de pression pour déterminer le gouvernement néerlandais à nous céder le Luxembourg. » Il était aujourd'hui une carte dans son jeu qui devait lui permettre d'amener la Hollande, si les circonstances le commandaient, à rompre avec la France.

M. de Bismarck en s'expliquant avec M. de Bylandt n'hésitait pas à reconnaître que le parlement avait en quelque sorte exclu le Limbourg du territoire fédéral en ne le mentionnant pas dans la constitution, mais il demandait encore à réfléchir avant de signer le projet de convention qu'on lui proposait. Il se réservait en outre la liberté d'apprécier publiquement suivant les circonstances la cession du grand-duché, tout en admettant que le roi des Pays-Bas était

libre d'adopter sous sa responsabilité telle résolution qu'il jugerait convenable. Il prendrait d'ailleurs les ordres du roi, et il adresserait au comte Perponcher une dépêche en réponse à celle que M. de Bylandt avait ordre de lui communiquer. Il annonçait que sa réponse serait incolore.

M. de Bylandt s'empressa de rendre compte à notre ambassadeur de son entretien avec le président du conseil. Ils n'avaient rien à se cacher.

« L'impression de M. de Bylandt, écrivait M. Benedetti, est *qu'on veut la transaction en restant libre de la blâmer, et il le télégraphie à La Haye*. M. de Bismarck ne lui aurait pas dissimulé que cette affaire provoquait en Allemagne une vive agitation qui grandissait chaque jour, et il lui aurait donné à entendre qu'il importait de se hâter. En somme, M. de Bismarck a tenu le langage que j'ai toujours annoncé, et le ministre des Pays-Bas en a parfaitement saisi le véritable sens. Il serait urgent maintenant de passer à la signature de la cession. »

M. de Bylandt et M. Benedetti agissaient en commun et dans un parfait accord ; ils se communiquaient leurs impressions, posaient à tour de rôle des questions au président du conseil ; ils combinaient leurs démarches et leurs paroles ; ils s'efforçaient de dissiper les équivoques et d'obtenir du cabinet de Berlin un assentiment soit public, soit secret, à la combinaison que poursuivaient leurs gouvernemens. Il leur semblait à tous deux que M. de Bismarck jouait cartes sur table. S'il ne leur dissimulait pas les difficultés, il ne les décourageait pas. Il leur montrait le roi tel qu'il était et tel qu'il devait être, plutôt hésitant que mal disposé. Il se préoccupait du parlement et il signalait l'agitation grandissante de l'opinion publique ; mais il ne leur disait pas de s'arrêter, de rebrousser chemin, il leur disait au contraire de se hâter, et il n'était pas douteux pour eux que, si des manifestations se produisaient au parlement, il monterait sur la brèche et saurait les conjurer.

M. de Bylandt était à peine sorti du cabinet du ministre, que M. Benedetti s'y montrait à son tour. M. de Bismarck lui communiqua le rapport de son envoyé à La Haye. Voici textuellement ce que le roi grand-duc avait dit au comte Perponcher :

« Je vous ai prié de venir chez moi parce que je tenais à vous dire que l'empereur des Français m'a demandé de lui céder le Luxembourg, mais je ne veux rien faire à l'insu du roi de Prusse, et il m'a semblé que je ne pouvais mieux agir qu'en vous en informant franchement. J'ai écrit à l'empereur des Français que je m'en remettais à sa loyauté pour qu'il s'entendît à ce sujet avec votre souverain. Je vous prie d'en rendre compte au roi, qui, je l'espère, saura apprécier la franchise avec laquelle j'agis en cette affaire. »

M. Benedetti fit observer que la communication du roi de Hollande n'exigeait pas de réponse; M. de Bismarck ne partageait pas cet avis; d'après lui, le silence vaudrait acquiescement. Il s'engageait toutefois à développer en langage officiel l'idée que le roi des Pays-Bas « était assez grand garçon » pour savoir ce qu'il devait faire.

Le télégraphe commande la brièveté, il permet de ne pas motiver les réponses. C'est par dépêche que le roi Guillaume fit connaître au roi grand-duc, en termes laconiques, son sentiment sur la cession du Luxembourg. Il ne se prononçait ni affirmativement ni négativement. Il s'exprimait de façon à ne pas permettre au roi de Hollande d'invoquer publiquement sa réponse comme une adhésion.

« Je ne saurais exprimer un avis, télégraphiait-il, sans connaître la manière de voir des autres cours signataires des traités. » La dépêche ne témoignait d'aucun mauvais vouloir, elle était conforme aux dires de M. de Bismarck; le roi n'avait pas de parti-pris, il cherchait à asseoir ses convictions.

A Berlin, sauf la violence des journaux et l'agitation sourde du parlement, il ne se révélait encore aucun symptôme réellement inquiétant.

On dansait le 27 mars chez M. de Bismarck, et le roi, qui honorait la fête de sa présence, s'entretenait avec l'ambassadeur de France; sa sérénité était parfaite, il ne paraissait pas se préoccuper du Luxembourg. Il parlait avec satisfaction de son prochain voyage à Paris et il se montrait particulièrement touché de ce que l'empereur l'eût invité à descendre aux Tuileries.

M. de Bismarck faisait les honneurs du bal avec un entrain juvénile. On ne se serait pas douté, tant il était dispos, qu'il passait toutes ses journées au parlement à batailler avec une opposition railleuse et provocante. Il paraissait vouloir oublier les affaires, mais l'ambassadeur de France était là, le guettant au passage et tout prêt à les lui rappeler. M. Benedetti lui demanda s'il était sans nouvelles de La Haye. C'était une entrée en matière. M. de Bismarck était sans nouvelles, mais il ne ménagea pas le roi grand-duc; sa démarche avait tout gâté; pourquoi ne s'était-il pas conformé aux idées qui nous avaient été suggérées? Il en résultait pour son souverain un véritable ennui, car s'il se résignait à la cession du Luxembourg, il ne lui était pas possible d'admettre qu'on pût croire qu'il y eût adhéré spontanément. Par contre, il ne partageait pas les inquiétudes que les violences de la presse prussienne inspiraient à l'ambassadeur : « Dans l'impossibilité où l'on était de les réprimer, il fallait, disait-il, philosophiquement s'y résigner sans les craindre. » Il restait convaincu que tout se résoudrait à notre

satisfaction, mais il comptait bien qu'en échange nous lui ménagerions un dédommagement. Il nous demanderait sans doute de renoncer à notre traité de commerce avec le Mecklembourg pour lui permettre d'entrer dans le Zollverein; c'était le moins que nous pussions faire pour la Prusse, car l'abandon du Luxembourg ferait peser sur lui et sur le roi une grave responsabilité. Aussi insinuait-il que les troupes pourraient bien être amenées, sous la pression de l'opinion publique, à détruire les travaux de la place avant de l'évacuer, car les fortifications avaient été en partie reconstruites et développées avec les deniers de l'Allemagne.

M. de Bismarck en revenait donc au démantèlement que déjà nous avions repoussé avec indignation. La réponse de l'ambassadeur fut catégorique; il n'admettait pas qu'on pût prendre une mesure rappelant de douloureux souvenirs et que d'habitude on n'imposait qu'aux vaincus.

Lorsque l'entretien prenait une tournure délicate, M. de Bismarck avait recours à un dérivatif d'un effet certain, car il était de nature à dissiper tous les soupçons : il parlait du voyage du roi à Paris. Mais il parlait aussi de celui de l'empereur de Russie, et, une fois sur ce sujet, il ne tarissait pas. Il désirait savoir dans quels termes était libellée l'invitation adressée au tsar, et surtout si son séjour à Paris se combinerait avec celui du roi. Peut-être craignait-il que, seul à Paris, en dehors du contrôle de son oncle, et sous le charme des Tuileries, l'empereur Alexandre ne fût tenté de commettre quelque infidélité à l'alliance prussienne. Peut-être aussi, dans l'intérêt de sa politique, désirait-il démontrer, par l'arrivée simultanée des deux souverains, l'étroite intimité des deux gouvernemens. La persistance que le ministre mettait à revenir sur ce sujet devait frapper M. Benedetti; aussi lui demandait-il, à son tour, quelle corrélation il voyait entre l'affaire du Luxembourg et le voyage des deux souverains. « C'est qu'à Pétersbourg, répondit M. de Bismarck, on s'imagine que la cession du Luxembourg pourrait bien être un obstacle au projet du roi. On y suit l'affaire avec une telle sollicitude, ajoutait-il, que c'est par le prince Gortschakof qu'il nous est revenu que vos négociations avec la Hollande étaient ouvertes. Il avait même prétendu que déjà le traité était signé. »

M. Benedetti ne savait que conclure; il passait du doute à la confiance. Le roi aurait-il parlé de son voyage à Paris, M. de Bismarck nous aurait-il demandé à titre de dédommagement de délier le Mecklembourg de son traité de commerce, s'ils prévoyaient des complications? Mais, d'un autre côté, pourquoi le ministre était-il revenu sur la question du démantèlement, et pourquoi nous révélait-il les inquiétudes qui se manifestaient à Pétersbourg? Que croire? C'est

sous ces impressions contradictoires que M. Benedetti rendit compte de l'entretien.

« Il serait peut-être téméraire, écrivait-il, de compter sur les assurances de M. de Bismarck et de croire à sa bonne foi, mais bien qu'il ne soit pas scrupuleux sur les moyens, il m'en coûte d'admettre qu'il nous ait engagés à réclamer la cession du Luxembourg avec l'arrière-pensée d'y mettre obstacle. J'incline plutôt à supposer que le souverain et le ministre, en face de l'irritation qui se manifeste en Allemagne, cherchent à établir qu'ils n'ont rien encouragé et à laisser croire qu'ils ont été surpris. La chose faite, ils en témoigneront du mécontentement, tout en déclarant qu'elle ne saurait justifier un conflit entre la France et l'Allemagne. Ce qui est essentiel et urgent, c'est de déterminer le roi des Pays-Bas à signer l'acte de cession. Ceci fait, il ne nous restera plus à surmonter que des obstacles faciles à vaincre. Si on s'était contenté d'interroger diplomatiquement M. de Bismarck, nous aurions obtenu une réponse dont on aurait pu se contenter. On a préféré interroger le roi ; il n'a répondu ni oui, ni non, c'est déjà beaucoup, mais qu'on n'insiste pas davantage et qu'on passe outre. » Le même soir, M. de Bylandt et M. Benedetti, après s'être concertés, télégraphiaient à leurs gouvernemens : « Il faut se hâter, car l'esprit public se montre chaque jour plus ému et plus hostile à l'abandon du Luxembourg. »

Les résolutions s'imposaient à Paris et à La Haye. Il fallait rompre ou conclure. Le roi grand-duc était toujours tiraillé en tous sens, indécis et perplexe ; il s'agissait de tenter un suprême effort pour vaincre ses derniers scrupules. La diplomatie officielle était à bout d'argumens ; on s'en remit aux argumens de la diplomatie occulte.

Le 30 mars, toutes les difficultés étaient aplanies, le roi était convaincu, et le gouvernement fléchissait à son tour sous l'influence de M. de Bylandt.

Le jour même, l'empereur recevait le prince d'Orange, qui lui apportait le consentement de son père. Le prix d'acquisition étant déjà fixé et en partie réglé, le roi de Hollande s'en remettait entièrement à nous pour le reste. M. Baudin, mandé par le télégraphe, arrivait à Paris le 31 au matin et il repartait le soir même pour La Haye muni d'instructions verbales et d'une lettre de l'empereur pour le roi, disant qu'il prenait sur lui la responsabilité de tout vis-à-vis de la Prusse et le pressant de signer immédiatement. « Nous voici arrivés à l'instant décisif, télégraphiait M. de Moustier à notre ambassadeur à Berlin ; prenez toutes vos précautions. L'empereur considère la question comme vidée et tout retour en arrière comme impossible. » C'était un *Alea jacta est.*

M. de Moustier ne traçait pas ces instructions sans émotion, il

est permis de l'admettre. La guerre pouvait en sortir, tout commençait à le faire craindre. Déjà, la veille au soir, les Tuileries avaient été mises en émoi par une dépêche du sous-préfet de Thionville, qui annonçait que des forces prussiennes considérables s'approchaient du Luxembourg pour comprimer tout mouvement français, qu'on attendait six mille hommes et que des patrouilles parcouraient les rues de la ville. La nouvelle, sans être absolument dénuée de fondement, était exagérée; vraie ou fausse, elle n'était pas moins d'un fâcheux présage. Un fait non moins troublant s'était produit le 30 mars à Luxembourg. La *Gazette officielle* se disait autorisée à déclarer qu'il n'était nullement question de céder le Luxembourg à la France. « Que signifie cet article? demandez des explications, » télégraphiait aussitôt M. de Moustier à notre envoyé à La Haye. « M. de Zuylen, répondait M. Baudin, n'attache pas d'importance à l'article; il le fera désavouer. Les nouvelles qu'il reçoit de Berlin sont dans leur ensemble rassurantes. » Mais ce qui méritait surtout d'être pris en sérieuse considération, c'étaient les dispositions peu conciliantes que l'ambassadeur de Prusse à Londres manifestait soudainement, au dire de lord Stanley. Il demandait au gouvernement anglais de la façon la plus imprévue quelle serait son attitude si la guerre venait à éclater entre la France et la Prusse. L'étrange interpellation du comte de Bernstorff et l'attitude plus qu'équivoque du comte de Goltz témoignaient d'un revirement subit à Berlin. Il semblait que M. de Bismarck, lui aussi, commençait à « mettre les fers au feu. »

M. Baudin était revenu à La Haye le 31 mars au soir; le 1er avril au matin, il fit parvenir au roi la lettre de l'empereur. La parole écrite des deux souverains était échangée, la cession du Luxembourg était moralement consommée. Il ne restait plus pour la rendre définitive et irrévocable qu'à lui assurer la sanction diplomatique. La convention de garantie et le traité de cession étaient prêts; on allait les signer, lorsque M. de Zuylen, invoquant un vice de forme fondé sur la nécessité de faire intervenir M. de Tornaco dans le traité, demanda la remise de la signature au lendemain 2 avril. La fatalité s'en mêlait; peut-être aussi était-ce un dernier retour de la fortune permettant à l'empereur d'échapper à la cruelle alternative ou de déchirer un traité solennel à la face de l'Europe ou de subir la guerre, désarmé, dans les plus désastreuses conditions.

G. Rothan.

LES

TEMPS QUATERNAIRES

II[1].

LE CLIMAT, LES PLANTES, LES POPULATIONS.

I. *Matériaux pour l'histoire des temps quaternaires*, par M. Albert Gaudry, fasc. 1-2; Paris, 1876-1880; Savy. — II. *Les Ages de la pierre, instrumens, armes et ornemens de la Grande-Bretagne*, par John Evans, traduit de l'anglais par M. E. Barbier; Paris, 1878; Germer-Baillière. — III. *Crania ethnica, les Crânes des races humaines, décrits et figurés d'après les collections du Muséum d'histoire naturelle de Paris*, par MM. A. de Quatrefages et E. Hamy, liv. I et III, Paris, 1873; J.-B. Baillière. — IV. *Les Premiers Hommes et les Temps préhistoriques*, par M. le marquis de Nadaillac; Paris, 1881; G. Masson.

Nous avons assisté à la formation des glaces polaires, à l'envahissement par les glaciers des contrées du Nord, enfin à l'extension parallèle des glaciers alpins. Ce phénomène s'est présenté avec une complexité apparente; mais, en allant au fond des choses, nous avons reconnu son unité. Nous l'avons vu émaner en réalité de l'abaissement graduel de la température terrestre, puis provoquer, une fois né, à raison même de son apparition, un abaissement de plus en plus rapide, par la création de courans réfrigérans atmo-

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre.

sphériques et océaniens, auparavant inconnus. L'effet direct de ce nouvel état dut être d'entraîner des précipitations aqueuses plus considérables qu'aux époques antérieures par la condensation d'une plus grande partie de la vapeur d'eau contenue dans l'atmosphère et mise en contact avec les surfaces et les courans refroidis. Ces précipitations, en se traduisant par d'abondantes chutes de neige sur les montagnes, fournissaient par cela même un aliment de plus aux glaciers qui descendaient des hautes cimes. Tout contribuait ainsi à l'extension de ceux-ci, jusqu'à la chaleur des contrées soustraites à l'influence des frimas polaires, trop voisines des tropiques pour la ressentir. Les vapeurs tièdes de ces contrées arrivent, comme on le sait, par les régions élevées de l'atmosphère, à la rencontre des courans froids venus du pôle; la condensation des vapeurs converties en pluie est la conséquence nécessaire de cette rencontre.

Nous ne reviendrons sur aucune de ces questions, les tenant pour résolues, mais nous tournerons ailleurs nos regards et nous rechercherons les côtés que l'étude des seuls phénomènes glaciaires ne saurait découvrir, et que les localités et les formations, demeurées en dehors du périmètre de leur action, laissent au contraire apercevoir; nous voulons dire par là que nous aurons en vue ce qu'était alors le climat, comment se comportèrent les plantes et les animaux quaternaires, enfin dans quelles conditions l'homme lui-même vint s'établir en Europe; quelles traces il a laissées de son séjour, dans un âge aussi reculé, et quels étaient enfin les caractères de ces premières races.

I.

Les indices d'abaissement de la température, à partir de la dernière des cinq périodes tertiaires, sont assez nombreux et assez décisifs pour nous servir de guide; mais nous ne devons pas oublier, en les appréciant, que, le mouvement de froid ayant suivi, pour se propager, la direction du nord au sud, par la même raison que les pays tropicaux n'en furent jamais affectés, de même les contrées de l'Europe limitrophes du cercle polaire subirent les premières cette influence, en sorte que l'élévation décroissante de la température maintenait encore une certaine chaleur dans le midi du continent, alors que la partie boréale de ce même continent se trouvait déjà presque entièrement refroidie. Ainsi, c'est tout d'abord à une inégalité assez marquée du climat que tendit le mouvement inauguré par l'envahissement des glaces polaires; et il est d'autant plus essentiel pour nous de préciser la nature et les conditions de ce phéno-

mène que nous aurons à constater plus tard une tendance contraire vers une sorte d'égalisation des climats, dans le cours du quaternaire. — Maintenant, c'est dans l'âge immédiatement antérieur, nommé *pleistocène* par les uns, *pliocène récent* ou *supérieur* par les autres, que nous nous transporterons pour y placer notre point de départ, avant de pénétrer dans les temps quaternaires proprement dits.

Le pliocène récent est en effet le vestibule du quaternaire, il amène sur le seuil de ce dernier terrain, mais il ne se confond pas avec lui. A cette époque correspondent les préliminaires de la grande extension glaciaire ; les parages circumpolaires sont déjà entièrement occupés; les glaciers ont pris possession des massifs montagneux de l'Écosse et de la Scandinavie ; ils descendent et tendent à s'avancer en empiétant peu à peu sur les vallées inférieures. Le relief, peut-être même le surhaussement de ces régions favorise le mouvement d'extension. Il en est de même des glaciers alpins, encore loin du but qu'ils finiront par atteindre ; ils sont pourtant en marche ; ceux du Rhône supérieur, de l'Arve et de la Savoie, ne se sont pas encore répandus dans la plaine des Dombes, ni dans celle du Bas-Dauphiné, mais les eaux boueuses, sorties de ces glaciers, augmentent toujours de volume ; elles se précipitent et déposent sur divers points ce que les auteurs de la *Monographie lyonnaise* nomment les « alluvions anciennes glaciaires. » Ce sont des graviers associés à des élémens roulés ou concrétionnés, généralement recouverts et cimentés par un limon jaunâtre provenant du lavage des déjections, opéré par les eaux. Les particules les plus fines ont été ainsi entraînées, puis abandonnées sous la forme de *lehm* ou *loess*, sédiment qui se rencontre particulièrement abondant dans la vallée du Rhin, où il accuse la même origine que dans celle du Rhône moyen. — Le climat et la flore de l'Europe étaient dès lors partiellement altérés et modifiés ; mais le premier était surtout inégal selon les régions, celles du nord ne gardant plus rien de l'aspect qu'elles avaient eu pendant le tertiaire, celles du midi conservant encore certains traits empruntés aux temps antérieurs et surtout n'ayant pas encore reçu les espèces caractéristiques qu'elles présentent de nos jours.

On peut juger de l'Angleterre de cet âge, encore soudée au sol continental, par le *forest-bed* ou résidus de forêts observés sur la côte du Norfolk. Dans cette région, le lit qui renferme les principaux débris se trouve recouvert par le *boulder-clay* ou limon glaciaire et par conséquent a dû précéder celui-ci. Les sapins et le pin des tourbières, associés au pin sylvestre et au noisetier, couvraient alors les collines ; ce sont déjà les aspects sévères de la nature boréale. Si l'on interroge les lignites ou charbons feuilletés de

Durnten et d'Utznach en Suisse, dont la situation accuse l'approche des montagnes et le voisinage des glaciers, on constate la présence d'une végétation similaire, identique même à celle de la côte de Norfolk. D'après M. Heer, qui a déterminé ces débris, les forêts suisses comprenaient alors le sapin, le pin des montagnes, l'if, le chêne rouvre, le noisetier, le myrtil. Ces lignites, dont l'épaisseur indique un âge de calme prolongé, favorable au développement des grands bois, paraissent intercalés entre deux lits de déjections glaciaires, circonstance qui a porté M. Heer à supposer l'existence de deux époques distinctes d'extension des glaciers, séparées par un intervalle pendant lequel le climat aurait repris de la chaleur. M. Geikie, nous l'avons vu, admet aussi plusieurs périodes interglaciaires pour les îles britanniques. Il faut observer cependant que non-seulement l'hypothèse de ces retours de froid paraît peu compatible avec la distribution actuelle de la flore européenne, mais que la faune des stations supposées interglaciaires n'est pas celle qui prédomine au sein de l'Europe centrale vers le milieu du quaternaire, mais plutôt celle qui a précédé cette époque et qui persista ensuite plus ou moins dans le sud du continent.

L'éléphant « antique » de Falconer, qui, selon M. Gaudry, se rattache étroitement à l'éléphant de l'Inde, tient la place du mammouth dans le midi de la France. Il avait cependant précédé ce dernier en Angleterre et dans la France du Nord, après avoir succédé, sur les mêmes lieux, à l'éléphant « méridional, » espèce qui caractérise la dernière moitié du pliocène. Ainsi, l'éléphant « méridional » est le plus ancien de tous ; il habite d'abord l'Europe, des bords de la Méditerranée aux confins du Yorkshire, puis il se retire au sud associé à l'éléphant « antique, » tandis que celui-ci continue à habiter le nord, où il reste seul ; mais l'extension glaciaire fait de nouveaux progrès, et l'éléphant « méridional » disparaît ; enfin, vers le moment où cette extension atteint ses limites extrêmes, l'éléphant « antique » quitte le nord à son tour et persiste seulement dans le sud de l'Europe, tandis que le mammouth le remplace dans la partie centrale de ce continent. Le mammouth, dernier venu, s'accommode évidemment d'un climat et d'un régime auxquels son congénère n'a pu s'adapter.

Il faut, en effet, tenir compte du régime et du climat réunis pour avoir la clé de ces migrations, de ces substitutions qui nous étonnent à une aussi grande distance des événemens. Les éléphans et les rhinocéros ne mangent pas indifféremment toutes les plantes qu'ils rencontrent ; ils font un choix de celles qui leur plaisent ; ils recherchent avec soin les branches, les herbes et les jeunes pousses qu'ils préfèrent. Par conséquent, la disparition de certains

végétaux, le renouvellement même partiel de la flore a dû entraîner le déclin et ensuite l'extinction de ces êtres puissans dont la masse nous étonne, et qui semblent avoir été les souverains incontestés de la nature entière à l'époque où nous cherchons à nous placer. Les rhinocéros confirment cette appréciation par la distribution de leurs espèces successives. Chacune d'elles semble avoir été associée à l'un des éléphans que nous avons nommés. Le rhinocéros « à narines minces, » le plus ancien de tous, se rattache à l'éléphant « méridional, » tandis que le rhinocéros « de Merck » accompagne l'éléphant « antique » en Provence, où le mammouth n'a jamais pénétré. C'est le rhinocéros « à narines cloisonnées » (*Rh. richorhinus*) qui a été certainement le compagnon du mammouth et qui l'a suivi dans ses migrations des bords de la Léna jusque dans le centre de notre continent.

Quant au grand hippopotame (*H. major*), que sa taille plus élevée distingue seule de l'hippopotame ordinaire des fleuves africains, il se trouve associé à l'éléphant « antique » et se retire en même temps que lui des contrées du Nord; il laisse pourtant après lui un rejeton quaternaire amoindri, que rien ne sépare de l'*amphibius* actuel. De même, après le départ de l'éléphant « méridional, » on rencontre auprès de Paris un autre type (*Elephas priscus*), qui, d'après M. Gaudry, ne serait autre que l'éléphant d'Afrique actuel.

L'éléphant « méridional » pliocène est la plus gigantesque de toutes ces bêtes dont la taille entraîne la coexistence d'une flore assez opulente pour suffire à leur alimentation. Le squelette retiré de Durford (Gard) et reconstitué au Muséum mesure une hauteur de $4^{m},35$ de la plante des pieds au sommet de la tête ; il a $2^{m},37$ de largeur avec les défenses et près de 7 mètres de long y compris les défenses. Cette espèce est le prototype le plus éloigné de l'éléphant d'Afrique, de même que l'éléphant « antique » paraît avoir son représentant actuel dans l'éléphant des Indes. Les descendans amoindris sont loin de reproduire les dimensions de leurs aînés.

L'éléphant « méridional » est présent sur une foule de points du midi de la France vers la fin des temps pliocènes; on le trouve près de Lyon, où il habitait peut-être seulement dans la belle saison; de là il s'avançait plus loin jusqu'en Angleterre. On rencontre ses traces sur le plateau central, à Marseille, à Montpellier, dans le Gard, mais surtout en Italie (val d'Arno). Il se plaisait au milieu des forêts encore opulentes de ce dernier âge tertiaire. Les empreintes végétales recueillies par M. le professeur Marion, accompagné de M. Mazel, dans la fosse même d'où le squelette entier de cet animal a été retiré entier et debout, par les soins de M. Cazalis de Fondouce, montrent bien que le paysage d'alors ne comprenait

aucune des formes caractéristiques qui le distingueront plus tard. Ni le chêne de Portugal, ni le farnetto, autre chêne maintenant calabrais, ni le planère, encore moins un type d'hamamélidées, aujourd'hui persan, ne rappellent les combinaisons végétales qui prévalurent plus récemment et que nous avons encore sous les yeux. Il a donc fallu un temps très long pour arriver à l'âge où vécut sur les mêmes lieux l'éléphant « antique, » au milieu des chênes, des ormes, des micocouliers, des lauriers, des érables, des tilleuls et des frênes, dont les espèces nous sont demeurées familières.

Là est le secret de la durée des temps quaternaires; la nature a plusieurs fois changé de face. Non-seulement les espèces primitivement dominantes ont fait place à d'autres; mais les variations de climat ont motivé ces changemens en réalisant des combinaisons florales différentes de celles qui avaient précédé, et les animaux ont subi le contre-coup inévitable de ces événemens. Les carnassiers ont changé comme les pachydermes et les ruminans. — A côté de l'éléphant « méridional » vivait le *machairodus*, le tigre le plus formidablement armé qui ait jamais existé. L'hyène du Cap ou hyène tachetée se rencontre dans le midi de la France, tandis que l'hyène, l'ours et le lion des cavernes accompagnent le mammouth. Il serait facile en abordant les ruminans de multiplier ces exemples. Toujours on remarquerait des faunes juxtaposées, quand elles ne sont pas successives, parce que chacune d'elles répond à un ensemble de conditions gouvernées par le climat et la flore, qui tantôt se manifestent simultanément dans des régions limitrophes et tantôt se substituent en se remplaçant sur un seul et même lieu.

C'est ainsi qu'à la domination de l'éléphant « méridional » habitant toute l'Europe a succédé celle de l'éléphant « antique » d'abord associé au premier, puis régn antseul dans le nord, jusqu'au moment où, refoulé à son tour vers le midi, il cède la place dans le centre et le nord au mammouth. Celui-ci, nouvel arrivé, s'étend plus ou moins, sans jamais s'écarter beaucoup du périmètre des glaciers alpins dans toutes les directions. Nous obtenons ainsi au moins trois et peut-être quatre périodes dont la première est encore pliocène, le quaternaire proprement dit coïncidant avec la disparition définitive de l'éléphant « méridional. » — L'homme a-t-il été contemporain en Europe de l'éléphant « méridional, » c'est-à-dire antérieur à la période quaternaire et à la plus grande extension de glaciers? La présence de l'homme sur notre continent dans un âge où les choses extérieures différaient peu de ce qu'elles furent plus tard, lorsque la race de Saint-Acheul est venue le peupler, cette présence ne soulève par elle-même d'objections d'aucun genre, et l'on peut admettre que la douceur relative du climat et l'abondance de pro-

ductions de tous genres étaient alors de nature à solliciter l'immigration de notre espèce et à faciliter son extension. C'est donc là une pure question de fait qu'il s'agit de trancher, et plusieurs fois déjà on a dû la croire résolue affirmativement. M. de Nadaillac l'examine avec impartialité dans un des chapitres de son ouvrage. M. Desnoyers, le spirituel bibliothécaire du Muséum, observateur des plus ingénieux, avait cru pouvoir signaler, il y a des années, des indices de la coexistence de l'homme et de l'éléphant « méridional. » Il avait observé des incisions intentionnelles sur les ossemens de certains mammifères provenant des sablières de Saint-Prest, près de Chartres; mais ces stries, ces entailles qui semblaient accuser des coups de hache ont été ensuite attribuées avec plus de raison à l'action des animaux et, en dépit des silex taillés recueillis dans ces mêmes sables par l'abbé Bourgeois, les doutes ont persisté, il faut bien l'avouer. Ces doutes sont d'autant plus légitimes qu'ils s'appliquent à d'autres éclats de silex beaucoup plus anciens, recueillis par le même abbé Bourgeois dans les sables de l'Orléanais, près du village de Thenay. Ces silex, qui reculeraient jusque dans le miocène la présence de l'homme au centre de l'Europe, ont eu les honneurs de la dernière exposition, où chacun de nous a pu les voir de près. On sait pourtant que l'incrédulité persistante de beaucoup de savans oppose une fin de non-recevoir à cette découverte, demeurée problématique, et au sujet de laquelle il vaut mieux ne pas insister. Des chocs fortuits, l'action du gel et du dégel, ou simplement les influences atmosphériques, suffisent pour expliquer la présence de pareils éclats. Le fait en lui-même a trop d'importance pour qu'on l'admette sans preuves directes. A l'âge des silex de Thenay, la plupart des séries de mammifères, encore loin de leur point d'arrivée, montrent le règne animal trop imparfait pour que l'homme y ait eu sa place marquée. Si une créature humaine, capable de se fabriquer des instrumens et connaissant le feu, puisque l'on admet l'intervention de cet élément, avait alors existé en France, les progrès une fois inaugurés ne seraient pas restés si longtemps arrêtés au même point. On aurait vu cet être marcher d'un étage à l'autre vers un état plus parfait, et de véritables sociétés humaines auraient finalement peuplé le globe bien avant le quaternaire. Pourquoi d'ailleurs l'Orléanais aurait-il eu le privilège de garder seul des traces de cette nature? — Des bords de la Loire et des environs de Chartres aux grèves de la Somme, la distance est si petite, que c'est dans un étroit canton du nord de la France qu'il faudrait ramener le berceau originaire de toute l'humanité, son paradis terrestre! Assurément ce n'est pas absolument impossible, il est vrai; mais, il faut le dire aussi, ce n'est guère probable, et la réalité n'engendre généralement

pas de telles et si étranges coïncidences. M. de Nadaillac ne voit, comme nous, dans ces éclats de silex, que des fragmens dont l'utilité pratique ne semble pas saisissable.

Les découvertes de restes d'instrumens humains signalées par M. Whitney dans les graviers aurifères de la Californie, rapportés selon toute vraisemblance à l'âge pliocène, étaient de nature à frapper l'esprit. Ces graviers mêlés d'argiles et recouverts de lits d'origine éruptive sont riches en ossemens de mammifères et en empreintes de plantes fossiles. Les mastodontes et les éléphans dominent parmi les animaux; les plantes examinées et décrites par M. Léo Lesquereux annoncent une végétation très différente de celle de la Californie actuelle : point de conifères, mais des charmes, des ormes, des aunes et d'autres arbres, maintenant absens de la région californienne; rien ne manquerait à la démonstration si les découvertes de M. Whitney n'étaient pas demeurées entachées d'une certaine obscurité, de nature à faire craindre que ce savant, induit en erreur, ne se soit fait l'éditeur responsable d'explorations qu'il a avoué à la fin n'avoir pas dirigées en personne.

Les silex supposés taillés de main d'homme, retirés d'un bassin lacustre portugais dont l'âge mio-pliocène n'est pas douteux, par M. Ribeiro, à Otta, au pied du Monte-Redondo, paraissent tout aussi problématiques à M. P. Cazalis de Fondouce, juge si sûr en pareille matière, si l'on s'en rapporte à un récent article de ce savant (1).

Le plus sûr est de renoncer pour le moment à l'homme pliocène, à plus forte raison à l'homme miocène, pour s'attacher à la définition de l'âge qui suit immédiatement le tertiaire et à l'appréciation des indices merveilleux qui sont venus attester la présence d'une race intelligente, contemporaine des derniers éléphans qui aient foulé le sol européen.

Ici nous sortons de la conjecture et du *peut-être*; mais, à raison même de cette certitude, nous devons préciser les notions de tout genre, de nature à nous faire connaître ce que furent les premiers temps quaternaires. Avant d'introduire l'homme, il est juste de déterminer l'aspect, les proportions et les perspectives de la scène où il viendra se produire; mais, pour s'engager à coup sûr dans cette voie, il faut observer une mesure exacte, c'est-à-dire ne pas considérer un seul phénomène qui masque tous les autres. Par une méthode contraire, il est nécessaire de les combiner tous, sans jamais perdre de vue leur importance relative. Nous arriverons

(1) Voyez *la Question de l'homme tertiaire en Portugal*, par M. Cazalis de Fondouce, dans la *Revue des sciences naturelles*, IIIe série, t. I, n° 1; Montpellier, 15 septembre 1881.

ainsi à des résultats en partie nouveaux, mais qui, à raison même de la façon dont les prémisses auront été posées, auront l'avantage de ne pas s'écarter beaucoup de la réalité.

II.

Jetons les yeux avant tout sur l'extension des glaciers et les conséquences qu'elle a entraînées. Si puissantes qu'on les suppose, il s'agit toujours d'un phénomène localisé, n'ayant jamais eu ni l'universalité, ni la signification qu'on lui attribue d'ordinaire, comme s'il était l'expression d'une ère de froid intense, substituant partout les plantes et les animaux des régions arctiques à ceux qui avaient prévalu jusqu'alors. MM. Falsan et Chantre sont très loin, il est vrai, d'avoir souscrit à ces exagérations; mais d'autres savans, et parmi eux quelques-uns des plus autorisés, les ont admises, soit parce que l'événement lui-même, en les frappant d'étonnement, leur dérobait une part de l'ensemble, soit parce que la présence du renne, de la marmotte, du lemming, du glouton, leur paraissait décisive, soit enfin parce qu'ils étaient séduits, comme le docteur Nathorst, en Suède, et M. Heer lui-même, par la rencontre des vestiges de certaines plantes réellement arctiques ou alpines, observées dans les tourbières et les détritus glaciaires de l'époque, sur des points d'où ces plantes se sont depuis longtemps retirées. En dernière analyse on a été jusqu'à supposer, pour expliquer l'évidente juxtaposition de deux faunes et de deux flores très disparates, l'une arctique, l'autre méridionale, l'existence d'une ou plusieurs périodes intercalaires, nommées âges interglaciaires, pendant lesquels les glaciers auraient momentanément disparu en permettant à l'influence d'une température attiédie de se faire sentir pour céder ensuite à un nouveau retour de froid.

Ces opinions n'ont pour elles que l'apparence; elles sont nées d'une illusion et chez des hommes, remarquons-le, d'une science incontestable, mais qui placés en Suisse, en Suède, en Angleterre, c'est-à-dire dans des contrées occupées jadis par les glaces, ont été portés à étendre outre mesure la conséquence des phénomènes dont ils saisissaient de près toute la grandeur. Enveloppé par l'ombre d'une montagne que l'on touche, on croit aisément que la nuit est tombée partout ailleurs. Un habitant de Chamonix qui jugerait des oscillations climatologiques de l'Europe moderne au moyen des particularités accidentelles dont les glaciers de la vallée lui offriraient le spectacle, risquerait de commettre des erreurs semblables à celles des géologues qui n'ont vu dans toute l'Europe quaternaire que les seuls effets des glaciers immenses dont ils venaient de constater la marche et les développemens successifs. Ces glaciers avaient pour-

tant une terminaison. Celui du Rhône moyen, entre Vienne et Bourg, étalait une base frontale d'au moins 25 lieues d'étendue. Les autres versans des Alpes présentaient les mêmes phénomènes. Les Vosges, les Pyrénées, l'Auvergne, si l'on veut, avaient aussi leurs glaciers proportionnés au relief de ces diverses chaînes; mais enfin il existait des limites à cette prodigieuse extension; la carte de l'Europe à l'époque glaciaire, donnée par M. Geikie, le montre surabondamment. La calotte de glace marquée au nord de cette carte (1) occupe les îles britanniques presque en entier, la Scandinavie et la Finlande; elle s'étend au sud sur le Hanovre, la Prusse, la Pologne, la Lithuanie et une moitié de la Russie. Ce que l'on nomme la région « des terres noires » reste en dehors, de Nijni-Novogorod et du haut Volga, dans le nord, d'Orianenburg, de Tchernigov, c'est-à-dire du cours supérieur du Don et du Dnieper, à l'orient, à la Caspienne et à la Mer-Noire dans la direction du sud.

Ce vaste périmètre répond aux limites extrêmes qu'a pu atteindre le phénomène erratique du Nord; mais ce dernier n'en reste pas moins complexe dans son origine, comme dans ses élémens et les phases qu'il a traversées. Des alternatives se produisirent inévitablement; après un premier exhaussement, la Scandinavie a dû s'affaisser de façon à ramener les principales vallées au-dessous du niveau des mers ambiantes, pour se relever plus tard lentement. Elle aurait obéi en dernier lieu à un mouvement ascensionnel qui se poursuit encore. De nos jours, lorsque l'on parcourt la Suède et la Norvège et qu'on voit ces fiords ou bras de mer, ces lacs étroits et ramifiés qui occupent le fond de toutes les dépressions; lorsque, non loin de Christiania, par exemple, on suit de haut les sinuosités du Tyri-fiord ou qu'on vogue sur le Mélar, on ne peut s'ôter de l'idée que, plongées autrefois au sein des eaux et à demi submergées, les terres scandinaves n'achèvent maintenant de se relever peu à peu. Ce qui est certain, c'est que la Scandinavie resta longtemps, pour les hommes comme pour les grands animaux dont nous signalons les migrations, une terre à peu près inaccessible. Bien que les îles britanniques, surtout l'Écosse, aient présenté avec des oscillations analogues les mêmes séries de phénomènes, cependant l'Angleterre du sud, encore liée au continent, était au contraire très abordable. Les éléphans l'ont fréquentée à plusieurs reprises, ce qui prouve qu'aucun détroit n'était encore interposé. L'éléphant méridional, après lui l'éléphant antique, et finalement l'homme primitif et le mammouth, y ont laissé des traces répétées de leur séjour.

Poursuivons notre revue des élémens d'appréciation du quaternaire ancien. Les glaciers, avons-nous dit, quelle que soit l'exten-

(1) Voyez Geikie, *Prehistoric Europe*, p. 564.

sion qu'ils aient obtenue, ne doivent pas être exclusivement considérés. A côté d'eux, on aperçoit d'autres phénomènes, dont il est juste de tenir compte; voyons ceux qui témoignent du régime exceptionnel des eaux et, par cela même, de l'abondance des précipitations aqueuses.

Un géologue dont nous ne partageons pas toutes les idées, M. de Rosemond, a appliqué aux temps quaternaires le terme de « période pluviaire. » Il a eu raison et on ne saurait mieux dire, car la pluie, surtout en automne et en hiver, c'est la neige sur les montagnes, au-dessus d'une certaine élévation, et la neige accumulée, ce sont les « névés, » source inépuisable des glaciers qui, alimentés par eux, descendent ensuite dans les vallées inférieures et envahissent inévitablement le plat pays si rien ne s'oppose à leur extension. Or, en dehors du périmètre des anciens glaciers dont les traces sont reconnaissables, la pluie se manifeste partout, durant l'âge que nous considérons, avec les résultats qu'il lui est donné de produire : alluvions, sables et graviers fluviatiles, développés sur une échelle énorme; niveau des eaux courantes assez élevé pour atteindre à des hauteurs et produire des infiltrations inconnues de nos jours à ces mêmes eaux; enfin, sources permanentes accumulant des monceaux de concrétions et témoignant, par le moyen des empreintes végétales, de l'extrême humidité aussi bien que de la douceur du climat.

Les graviers littoraux, les cordons et les terrasses d'alluvions de cette époque, toujours situés à un niveau des plus élevés, que les eaux des grandes crues devaient nécessairement atteindre, attestent la puissance des fleuves quaternaires. Cette puissance et la force impulsive des cours d'eau sont encore démontrés par la grosseur des matériaux entraînés et roulés. On pourrait alléguer que ces fleuves n'étaient si énormes que parce qu'ils servaient d'émissaires aux glaciers dont ils débitaient les eaux de fonte pendant l'été ; mais la Seine, la Somme, la Durance même ne descendaient alors d'aucun glacier, puisque leurs vallées respectives n'en ont gardé aucune trace ; les pluies seules grossissaient leurs cours, et cependant quelle était la puissance de leurs eaux ! La Somme avait un lit large de plus de 1 kilomètre ; la Seine élevait ses eaux à un niveau de 60 mètres ; suivant M. Belgrand, elle aurait roulé depuis 27,000 jusqu'à 60,000 mètres cubes d'eau par seconde, tandis que, de nos jours, ses plus grandes crues donnent seulement 2,416 mètres par seconde. La Durance, dont la pente était aussi rapide que maintenant, avait vis-à-vis de Pertuis une largeur de 5 à 6 kilomètres. Ses graviers anciens s'étagent à 30 mètres au moins au-dessus du niveau moderne. A son embouchure, encore visible et formant un plateau en talus incliné et pierreux, célèbre sous le nom de Crau,

les quarzites roulés de la Vallouise, entraînés de plus de 60 lieues, ont cependant jusqu'à $0^m,40$ sur leur plus grand axe. Leur forme ovoïde, un peu aplatie, leur poli parfait, les font aisément reconnaître.

Voilà donc d'énormes fleuves. Le Var, maintenant si chétif, avait les mêmes allures, et telle rivière des plus secondaires aurait alors étonné par le débit de ses eaux. De là pour celles-ci la nécessité de ronger et de franchir les obstacles et, jusqu'au moment où les barrières purent être percées, de refluer en amont, en formant des lacs ou des réservoirs profondément encaissés. A ces eaux courantes venaient se joindre des sources qui, à raison de leur volume, jaillissaient à un niveau bien plus élevé que les filets d'eau qui les remplacent et qu'on observe le plus souvent en contre-bas de l'ancien point d'émergence.

On peut juger de l'abondance de ces sources par la puissance des calcaires concrétionnés qu'elles ont laissés et qui constituent des escarpemens, des nappes et des terrasses en complète disproportion avec la faiblesse des eaux qui coulent maintenant encore aux mêmes lieux. Une foule de points en France, comme en Allemagne et en Italie, témoignent de cette action des sources quaternaires, et nous devons à ces mêmes sources des empreintes qui permettent de reconstituer le tableau des plantes et des mollusques vivant à leur portée. Certaines localités sont devenues célèbres par de semblables formations. Les tufs de Moret, près de Fontainebleau ; ceux de Canstadt, dans le Wurtemberg ; ceux de Provence et des environs de Montpellier ; ceux de Massa-Maritima, en Toscane ; de Lipari, dans l'île de ce nom, ont fourni un grand nombre de plantes fossiles ; mais tous ne sont pas explorés, et ce qu'on ne saurait passer sous silence, c'est l'extension et la distribution de ces sources calcarifères. Au-delà de la Méditerranée, on les retrouve dans toute l'Algérie et jusque dans le désert de Tripoli. On saisit par les traces incontestables de leur présence les indices d'un phénomène qui se répétait sur une vaste étendue géographique, du nord de la France et de l'Allemagne du Sud aux confins du Sahara, du cœur de l'Italie au centre de l'Espagne et à l'ouest du continent. En dépit des différences qui établissent, de nos jours, tant de contrastes entre ces divers points, partout alors des sources intarissables épanchaient leurs eaux chargées de calcaire en dissolution, attestant la présence d'un ciel assez pluvieux pour les alimenter. Ces sources, remarquons-le encore, se montrent exclusivement dans les régions soustraites à l'envahissement des glaciers, en dehors de leur ancien périmètre. Leurs dépôts se rencontrent au sud de l'Allemagne, au nord et dans l'ouest de la France, dans la vallée inférieure du Rhône, dans l'Italie centrale et en Algérie, c'est-à-dire sur tous les points

où habitaient alors les éléphans et où les glaces n'étaient pas établies à demeure. Ailleurs, au contraire, ces glaces, devenues permanentes, détruisaient les forêts, favorisaient l'extension des plantes alpines et celle des animaux caractéristiques des régions froides. Il existait donc réellement une cause d'égalisation des climats pour une partie de l'Europe, comprenant surtout l'ouest et le sud de ce continent, et cette cause d'égalisation qui se résume dans une humidité considérable et permanente était alors commune à la partie septentrionale de l'Afrique, qui partageait, à ce point de vue, les conditions propres à notre continent. L'examen de la flore va, du reste, nous convaincre de la réalité de ce fait, et puisque alors des animaux comme les éléphans, qui consomment pour se nourrir une énorme quantité de substances végétales, trouvaient à vivre sur notre sol, celui-ci devait être couvert de prairies et de forêts luxuriantes. La supposition contraire serait une anomalie inconcevable; un coup d'œil sur les végétaux caractéristiques de la première moitié des temps quaternaires achèvera de nous convaincre.

III.

Pour bien apprécier cette flore, il faut remarquer que les tufs d'où proviennent ses élémens constituent un phénomène analogue dans sa marche à celui de l'extension des glaciers et qui a dû se produire parallèlement. L'extension glaciaire, nous l'avons vu, commence à se manifester avant le quaternaire. Elle met ensuite un temps fort long à atteindre ses limites extrêmes, mais, une fois inaugurée, elle ne s'arrête pas. L'abondance des sources jaillissantes d'où les tufs prennent naissance se fait également sentir dès la fin du tertiaire; les tufs toscans sont en partie pliocènes et se rattachent plus ou moins à l'horizon de l'éléphant « méridional; » à côté des espèces actuelles, on en observe d'autres, qui sont éteintes; puis, à partir de ce premier âge, ces tufs continuent à se déposer. En Provence, les tufs de Roquevaire, explorés par M. le professeur Marion, se rattachent également au pliocène, puisqu'ils renferment encore les vestiges du dernier palmier qui ait habité la France. Mais ensuite, de même qu'en ce qui concerne l'extension glaciaire, le phénomène une fois inauguré persiste et se prolonge, les sources, que l'humidité régnante ne cesse d'alimenter, continuent de couler en accumulant par nappes superposées les masses qu'elles déposent. Le temps marche, et les empreintes recueillies sont presque partout quaternaires, c'est-à-dire qu'elles accusent un changement considérable à partir du moment où les espèces végétales recueillies dans la fosse de l'éléphant « méridional » du Gard nous avaient

montré une végétation forestière bien distincte de celle que nous avons maintenant sous les yeux.

Les espèces de cette dernière association végétale, lors du quaternaire, ont décidément pris possession du sol. Les linéamens principaux de leur distribution géographique actuelle se trouvent arrêtés dans ce qu'ils ont d'essentiel. Plus d'espèces éteintes, mais des combinaisons assez différentes des nôtres pour attester à la fois une plus grande douceur de température, une plus grande uniformité et une humidité plus prononcée du climat.

Nous sommes loin, on le voit, de ces rigueurs excessives dont on a si complaisamment doté le climat de l'Europe quaternaire. E. Lartet, cet observateur si sagace, avait exprimé, il y a des années, la même pensée (1) en affirmant que le développement des milliers de générations successives de ces mammifères qui peuplent encore l'Europe et le maintien des mollusques les plus fragiles à travers les périodes quaternaires excluaient pour celles-ci toute idée de crise violente. — L'apparition de l'homme à ce même moment n'était-elle pas d'ailleurs à elle seule une preuve qu'aucun froid intense n'était venu coïncider avec cette première extension de la race humaine, auparavant inconnue ou absente du moins de nos contrées?

Il suffira de quelques exemples pour montrer que plusieurs espèces, au début du quaternaire, ont déjà pris possession du sol de la région que leur présence continue à caractériser. Nous avons reçu de Canstadt le chêne « à glands sessiles » qui domine encore dans les bois de l'Europe centrale. — En Provence, c'est le chêne « pubescent » qui est le plus fréquent dans les tufs de ce pays. Alors, comme maintenant, il peuplait le midi de la France. En Provence encore, c'est l'érable « à feuilles d'obier » que l'on rencontre, tandis que l'érable « sycomore » abonde dans les tufs de la Celle, près de Moret, exploités par M. Chouquet, et qu'il reparaît dans ceux de Canstadt. Cette distribution est conforme à celle qui existe de nos jours, puisque l'érable « à feuilles d'obier » habite le Dauphiné, la Provence, l'Italie et qu'il s'étend jusqu'en Espagne et en Algérie, tandis que l'érable « sycomore » peuple le centre et le nord de l'Europe, s'avançant même jusqu'au cœur de la Suède. — Ainsi l'ordre actuel préside déjà à la distribution de la flore quaternaire. Cependant certaines espèces, et ce sont justement celles qui exigent une température tiède, sinon chaude, remontent à ce moment bien plus loin vers le nord, au-delà de leurs limites actuelles, et depuis, elles ont été obligées d'émigrer et de rétrograder : ce sont avant tout le laurier et le figuier, dont M. Chouquet a retiré

(1) *Comptes-rendus de l'Académie des sciences*, 1858, t. XXXXVI, p. 409.

des empreintes du tuf de Moret; l'arbre de Judée ou gainier, fréquent dans la même localité et qui ne dépasse plus Montélimart à l'état spontané; le buisson ardent, que nous avons reçu de Canstadt et qui, rare partout, ne dépasse plus la Provence : tels sont les indices de l'élévation relative de la température quaternaire.

L'égalisation de cette même température ressort du fait de l'extension vers le nord, jusqu'aux approches de Paris, du laurier, du figuier et du gainier, qui abondent aussi dans les tufs contemporains de Provence et se retrouvent dans ceux d'Italie et d'Algérie, particulièrement à Tlemcen, où de nombreuses empreintes de laurier, recueillies par M. Bleicher, nous ont été communiquées par ce savant. Il fallait qu'à cette époque, le climat fût assez égal pour permettre à des plantes méridionales de se propager à l'état spontané, du 35e au voisinage du 50e degré de latitude nord. L'égalisation, en même temps que l'humidité présumée du climat, résultent encore de cette circonstance singulière, que le saule « cendré, » qui de nos jours encore fréquente les bois humides en Suède et dans les environs de Paris, mais qui, à raison de cette aptitude, est maintenant rare et sporadique dans le midi de la France et en Corse, se trouvait alors associé partout aux espèces méridionales que nous avons signalées : à Moret, à Canstadt, en Provence aussi bien qu'en Italie et à Tlemcen, c'est toujours le saule « cendré » que l'on rencontre. C'est encore à Moret le peuplier « grisaille » et l'aune, à Canstadt le tilleul, en Provence aussi le tilleul, puis le pommier sauvage, en Algérie l'aune. C'est partout le peuplier blanc ou grisaille, le noisetier, l'aune et le tilleul, aussi bien en Provence qu'à Moret et à Canstadt, et cette persistance, jointe à l'universalité du saule « cendré, » ne saurait être plus significative.

Il est donc impossible de ne pas admettre à la fois la douceur et l'humidité du climat quaternaire dans toute la partie de l'Europe que les glaciers n'avaient pas envahie, et à l'époque même où vivait en Provence l'éléphant antique, dont un individu, il y a quelques années, a été retrouvé entier, enchâssé dans le tuf des Aygalades, près de Marseille. Les dents de cet éléphant, seules parties que l'on ait sauvegardées, furent déterminées par le célèbre Falconer, l'auteur même de l'espèce.

Le mammouth (1), animal du Nord, armé contre le froid d'une épaisse toison, pouvait vivre pendant l'hiver dans des cantons, d'où la saison rigoureuse obligeait sans doute l'éléphant « antique » de se retirer chaque année pour émigrer vers le sud. C'est pendant la

(1) Le nom scientifique du mammouth est *Elephas primigenius*, dénomination en réalité impropre, puisque le mammouth est le plus récent et le dernier venu des éléphans fossiles.

belle saison que la seconde de ces espèces étendait ses migrations au sein des plaines boisées et tapissées d'une verdure renouvelée. Cette supposition est basée sur les mœurs des éléphans actuels d'Afrique, qui font de longs trajets pour passer d'un canton appauvri dans des régions plus fertiles. Les éléphans quaternaires ont dû également se déplacer selon les saisons et rechercher les bois méridionaux pendant l'hiver et les contrées boréales pendant l'été. C'est ainsi que les deux espèces ont dû se trouver en contact et qu'à la suite de la rivalité née de leur concurrence, le mammouth, demeuré maître du terrain, a dû forcer l'éléphant antique de se retirer définitivement au pied du versant méridional des Alpes et dans la vallée inférieure du Rhône, où lui-même n'a jamais pénétré, à ce qu'il semble.

Il est naturel de se demander la route que suivit le mammouth pour pénétrer au centre de l'Europe, où il n'était encore qu'un nouveau-venu assez longtemps après le commencement des temps quaternaires et où il ne domina exclusivement que dans le cours et surtout vers le milieu de la période. La réponse à cette question n'a rien de précisément difficile; elle résulte des faits eux-mêmes soigneusement observés, et puisque le mammouth est venu remplacer en Europe d'autres éléphans plus anciens que lui et qu'il s'y est multiplié à la faveur de l'abaissement de la température lors de l'extension des glaciers, cet animal a dû arriver d'une région mère, plus avancée vers le nord que l'Europe elle-même. Cette région mère aurait été son berceau dans un âge antérieur à celui qui le vit s'introduire sur notre sol, et il l'aurait quittée lorsque les progrès du froid auraient rendu sa terre d'origine trop rude à habiter, en diminuant les ressources alimentaires qu'il y avait rencontrées jusque-là. Cette patrie ne saurait être que la Sibérie, au nord de l'Altaï, berceau du mammouth et du rhinocéros « à narines cloisonnées, » qui s'y étaient multipliés durant de longs siècles, probablement pendant le pliocène. Ce qui est certain, c'est qu'ils y ont laissé d'innombrables débris, témoignage irrécusable de leur séjour, dans un âge où la Sibérie conservait encore, avec un climat humide et relativement tempéré, une végétation luxuriante. Plus tard, le mammouth s'est éteint, lorsque la Sibérie a été elle-même envahie par les glaces, mais cette extinction, comme toutes choses, a été graduelle et partielle avant de devenir absolue.

Chassés peu à peu de l'extrême Nord, le mammouth et le rhinocéros durent être refoulés dans la direction du sud. Cette élimination date probablement de la fin du pliocène; elle coïncide peut-être avec celle qui, à la même époque, obligea l'éléphant « méridional » à abandonner le nord, puis le centre de l'Europe, et à ne trouver un refuge momentané que dans le sud de ce conti-

nent. Le mammouth, refoulé dans la même direction, a dû chercher à se répandre à l'ouest de son pays natal et, par conséquent, à passer en Europe, en contournant l'Oural et suivant la ligne des plateaux, où les grands fleuves qui se rendent à la Caspienne et à la Mer-Noire, l'Oural, le Volga, le Don et le Dniéper, ont leur source.

En effet, ces grands animaux, ne pouvant traverser ces fleuves, furent bien forcés de les remonter pour trouver un passage; mais une barrière longtemps infranchissable opposa sans doute un obstacle à ce passage du mammouth : c'est la formation du *Tschornosiem* ou des « terres noires, » qui doit, à ce qu'il semble, son origine à de vastes marais peu profonds, dont le limon aurait été déposé dans un dépression vague, dernier reste de la mer miocène précédemment retirée. C'est seulement après le desséchement de cette nappe fluvio-lacustre que le mammouth aurait pu se répandre à travers la Russie méridionale. Il est certain que des ossemens de mammouth ont été signalés par Huot dans des argiles rouges mêlées de cailloux, aux environs d'Odessa. Une fois engagé dans cette direction, le mammouth a dû nécessairement suivre le Dniéper, contourner les Carpathes et pénétrer ensuite par la vallée du Danube jusqu'à Ulm et à Canstadt pour se répandre de là à l'ouest et au nord dans toutes les parties de l'Europe que les glaces n'avaient pas recouvertes. Mais après avoir tracé cette marche, on se demande naturellement si l'homme, par les mêmes causes, arrivant, comme le mammouth, de l'Asie et, comme lui, nouveau-venu sur le continent européen, n'a pas suivi la même route, de manière à aboutir également vers Canstadt et à la vallée du Rhin, pour redescendre ensuite dans celles de la Seine, de l'Oise et de la Somme. Plus agile, trouvant à se nourrir plus aisément que l'éléphant, se procurant avec plus de facilité que ce dernier un refuge pour la nuit, un abri pour sa famille, l'homme, s'il a pris la même direction, a dû arriver avant le mammouth sur les bords de l'Océan, où il s'est forcément arrêté.

Effectivement le fait est réel, et, selon nous, parfaitement authentique. Les vestiges assurés de l'homme européen, révélés par les instrumens, sont associés aux restes de l'éléphant antique et inférieurs, par conséquent antérieurs à ceux du mammouth dans les carrières de Chelles et de Montreuil, non loin de Paris.

A la partie la plus inférieure de ces carrières, dans un lit de cailloux roulés et de sable « grisâtre, riche en molaires d'*Elephas antiquus*, » M. Florentino Amenigho a recueilli dernièrement (1) toute une série de hachettes amygdaloïdes, taillées sur les deux faces, reproduisant le type bien connu des silex de Saint-Acheul.

(1) *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, m^e^ série, t. IV, p. 96.

Ces instrumens se rencontrent à l'extrême base de la couche en question ; celle-ci est surmontée de trois autres lits, dont le plus élevé a reçu le nom de « diluvium rouge » et repose immédiatement sous la terre végétale. Les dents de mammouth ne se trouvent que dans la seconde couche à partir de la plus profonde.

Les ossemens d'animaux associés aux instrumens de silex sont nombreux et caractéristiques ; outre l'éléphant antique, on rencontre le rhinocéros de Merck, l'hippopotame, le trogonthère, un bœuf, un cheval, un cerf, mais point de renne. Tout cet ensemble est parfaitement clair, et la date de l'arrivée de l'homme de Saint-Acheul se trouve précisée autant qu'elle peut l'être par les animaux au milieu desquels il vivait, par le séjour qu'il faisait au bord des grandes rivières, le long des graviers, dans le voisinage des eaux, auprès desquelles il était sans doute attiré par la pêche. M. Amenigho indique dans sa trouvaille des instrumens de formes très diverses, quelques-uns inconnus jusqu'à ce jour, mais tous taillés à grands éclats, suivant un procédé toujours le même, qui entraîne cependant l'idée d'une véritable perfection relative et d'une régularité parfois étonnante. Les formes en losange, en disque ellipsoïde, la rectangulaire, se font également remarquer. Ces instrumens, larges et généralement de grande dimension, indiquent des hommes robustes et actifs. L'unité de physionomie qui reparaît toujours en eux provient sans doute de l'uniformité du procédé de fabrication dont on usait pour les obtenir. Ce sont eux qui attirèrent l'attention de Boucher de Perthes et qui constituent en réalité sa plus grande découverte, puisque rien de plus ancien n'a été encore signalé avec sûreté jusqu'ici.

On sait que les instrumens auxquels ce dernier savant dut sa célébrité ont été recueillis dans un dépôt de graviers contenant des restes d'animaux éteints, presque toujours à la base du dépôt et souvent à une profondeur de 10 pieds au-dessous de la surface, soit auprès d'Abbeville, soit surtout à Saint-Acheul, près d'Amiens. Ces graviers, bien supérieurs au niveau actuel de la Somme, ont évidemment une origine quaternaire qui n'a jamais été contestée ; le nombre des instrumens est assez considérable pour que des fouilles bien dirigées en aient constamment fait rencontrer *in situ*, toutes les fois qu'il a été question de vérifier leur position dans le gisement. Pourtant, ce ne fut qu'après de longues controverses, et grâce au concours d'une foule de savans, que l'authenticité des découvertes de Boucher de Perthes fut mise hors de contestation. Pour arriver à ce résultat, il avait fallu les visites de Falconer, Prestwich, Evans, parmi les Anglais, de d'Archiac, Gaudry et bien d'autres géologues français. C'est en 1858 que le litige fut décidément tranché, et bientôt après, des découvertes analogues, faites sur divers points de

l'Angleterre, vinrent attester la diffusion de cette race de Saint-Acheul, en même temps que la soudure du sud de la Grande-Bretagne avec le continent, à l'époque où elle avait pu librement venir s'y fixer. Il est bien certain en effet qu'il ne saurait être question d'invoquer pour elle le secours de la navigation, en attribuant cette invention à une race aussi primitive.

D'après M. Evans, à qui nous empruntons ces détails, le district septentrional le plus éloigné de la Tamise dont les graviers aient encore fourni des instrumens de silex du type de Saint-Acheul est le bassin de l'Ouse et de ses affluens. Ce petit fleuve va se jeter dans la mer du Nord, à Lyme-Regis, sur la côte de Norfolk. On sait, par le *forest-bed* de Norwick, que cette région exhaussée et couverte de forêts au commencement du quaternaire était justement soustraite à l'invasion des glaciers et fertile, puisqu'elle était fréquentée par de grands mammifères, particulièrement par l'éléphant antique, nouvelle preuve de sa jonction au continent. On voit donc que les indices concordent et qu'ici comme à Chelles et à Montreuil, l'homme, armé d'instrumens de silex à grands éclats a dû paraître avant l'arrivée du mammouth, au moment où le prototype de l'éléphant indien fréquentait encore le nord de l'Europe, de compagnie avec le « rhinocéros de Merck » et le grand hippopotame.

Les instrumens recueillis proviennent des environs de Bedford, surtout de Biddenham. Le gravier qui les a fournis s'élève jusqu'à 59 pieds au-dessus du niveau de la rivière, et le point du gisement à la base de ce gravier est situé lui-même à 40 pieds au-dessus de ce niveau. La faune des mollusques terrestres ou d'eau douce marque une température modérée, et les ossemens des mammifères révèlent la présence de deux éléphans, l'éléphant antique et le mammouth, de deux rhinocéros, du grand hippopotame, du cheval, du bœuf, du cerf, du renne et de l'ours des cavernes. Mais, retirés des diverses parties du gravier quaternaire, ces animaux peuvent s'être succédé et s'être remplacés dans la région, sans qu'il soit nécessaire de supposer qu'ils aient été contemporains.

A Bury, à Ickingham, à Waren-Hill, dans la vallée du Lark, affluent de l'Ouse coulant du sud-est, les graviers avec dents et défenses de mammouth ont fourni plusieurs instrumens, les uns ovalaires et discoïdes, d'autres triangulaires, toujours taillés par percussion, à grands éclats, avec des retouches le long des bords, parmi lesquels on en distingue un remarquable par l'extrême régularité de sa forme, qui reproduit celle d'une hache triangulaire, atténuée en coin par une de ses extrémités destinée sans doute à être emmanchée.

A Redhill et Whitehill, non loin de Thetford, toujours associés à

des ossemens de mammouth, d'autres instrumens affectent un contour oblong et aminci dans le haut en forme de manche. Il en est qui sont à peine dégrossis, tandis que d'autres dessinent un ovale, un losange ou une amande d'une surprenante régularité, provenant de retouches intentionnelles, exécutées à l'aide de petits éclats. C'est à Santon Downham, localité qui fait partie du comté de Suffolk, que se rencontrent les plus parfaits spécimens; quelques-uns, terminés par une pointe des plus aiguës, peuvent avoir servi de pointes de dard. Les restes d'éléphans accompagnent toujours ces instrumens, qui sont parfois accumulés avec une telle profusion qu'on les a fait servir à combler des ornières.

Ils se trouvent également, bien qu'avec une moindre abondance, dans la vallée de la Tamise et dans des conditions de gisement absolument identiques. L'un des plus anciennement découverts, puisque la date de sa découverte remonte à 1715, d'après M. Evans, provient des environs immédiats de Londres ; c'est un silex noir remarquable par la régularité de sa taille à larges éclats et sa terminaison supérieure atténuée en coin. — A Reculver, à Cantorbéry, à Boiscombe, Downton, Millford-Hill, etc., d'autres instrumens, énumérés et décrits par M. Evans, ont été collectionnés par les archéologues anglais; ils attestent la présence et même la multiplication de l'homme, qui se plaisait évidemment dans cette contrée et y trouvait des conditions favorables de séjour et d'alimentation, dans la première partie des temps quaternaires, associé d'abord à l'éléphant antique et plus tard au mammouth, lorsque celui-ci remplaça la première de ces deux espèces.

M. Evans fait ressortir avec raison la ressemblance générale de ces instrumens en France comme en Angleterre. Ajoutons tout de suite que, bien plus au sud, ils ont été rencontrés dans les graviers de la Haute-Garonne par M. Noulet et jusqu'aux environs de Madrid.

Le caractère des dépôts, les restes de mammifères et de mollusques qui les accompagnent étant partout les mêmes, et l'aspect ainsi que le mode de fabrication ne différant pas et dénotant les mêmes procédés, n'est-on pas autorisé à conclure que tous ces instrumens appartiennent à une même époque et qu'ils ont été utilisés par une seule et même race d'hommes? — L'époque est celle que caractérise la présence successive de l'éléphant antique d'abord, du mammouth ensuite; la race de Saint-Acheul ou des instrumens de silex épars dans les graviers embrasse évidemment ces deux âges, qui se suivent, se complètent et qui partent du moment où l'extension des glaciers est en train de s'accomplir jusqu'à celui où cette extension atteint ses limites extrêmes.

M. Gaudry, dans ses *Matériaux pour l'histoire des temps quater-*

naires, a donné un tableau de ces âges tels que l'examen des grands mammifères les lui fait entrevoir. D'abord vient l'âge du *forest-bed* de Cromer, que distingue surtout l'éléphant antique et le rhinocéros « à narines minces, » auxquels sont associés le bœuf primitif (*Bos primigenius*), le cheval et un hippopotame qui diffère peu de celui d'Afrique. Cependant l'éléphant méridional et le mammouth ne sont pas absens de cette première formation. Il en résulte que cette période, au moins dans le canton d'Angleterre où il est permis de l'observer, a dû se prolonger sans interruption bien sensible depuis la fin du pliocène jusqu'à l'arrivée du mammouth inclusivement. Le professeur du Muséum place ensuite l'âge du *boulder-clay,* qui correspond à la plus grande extension des glaciers. Sans s'expliquer ici sur la complexité de cette assise de déjections glaciaires étudiée de si près par M. Geikie, on peut admettre qu'elle est caractérisée par la présence exclusive du mammouth et du rhinocéros « à narines cloisonnées » (*Rh. tichorinus*), qui, dans le nord au moins, ont remplacé définitivement leurs congénères de l'âge précédent. Mais comme les instrumens du type de Saint-Acheul se rencontrent dans les graviers en contact avec les deux éléphans soit à Paris, soit en Angleterre, il s'ensuit que la race qui les a fabriqués a vécu pendant les âges que ces pachydermes ont successivement caractérisés.

Il est en même temps probable, d'après tous les indices réunis, tirés surtout de la présence et de la multiplication des éléphans, des rhinocéros, des hippopotames, de l'homme lui-même, choisissant de préférence le nord et l'Angleterre pour séjour, que le climat n'avait alors rien de rude, que la végétation était luxuriante et la température modérée.

C'est en cela que réside, remarquons-le, le trait principal de cette première race. Elle ne se tient pas renfermée au sein des cavernes, où ses traces sont à peu près inconnues; c'est au fond des graviers et le long des fleuves, dans les vallées ouvertes, au milieu de pays fertiles et arrosés qu'on en observe des vestiges. Elle vit à l'air, n'ayant rien à redouter des grands mammifères, comme les éléphans, les bœufs et les chevaux; elle se mêle plutôt à eux, elle les suit, fréquentant les grèves, les prairies et la lisière des bois. Sans doute, cette race que la température favorise, vit de pêche et de chasse, probablement aussi de fruits. La multitude des instrumens épars dans les graviers annonce qu'elle est relativement nombreuse; elle occupe toutes les plaines de l'Europe occidentale, du Norfolk au centre de l'Espagne. Elle a laissé des traces de son industrie jusqu'à Charbonnière (Saône-et-Loire), mais pas plus loin. Venue par le nord, en remontant la vallée du Danube et avant la plus grande extension glaciaire, comme nous l'avons dit, elle ne pénètre pas dans la vallée du Rhône, obstruée

par un gigantesque glacier. Il lui faut de larges étendues pour qu'elle y soit à l'aise; elle les trouve dans le nord-ouest; elle s'y établit et s'y multiplie en paix, sans avoir à supporter, en fait d'intempéries, que des hivers très pluvieux. Qui sait même si des abris temporaires ou cabanes ne la reçoivent pas pendant la saison des pluies? Au nord, cette race n'a jamais eu la faculté de s'étendre plus loin que le 53e degré. Les instrumens à larges éclats manquent à la Scandinavie, alors inhospitalière, peut-être même inaccessible (1).

Pêcheur avant tout et aussi chasseur, mais certainement étranger à toute tentative agricole, l'homme de Saint-Acheul n'a d'autre industrie que de se procurer des armes et des instrumens. Il taille surtout le silex dans une intention assez difficile à préciser à une telle distance; il en retire à profusion ces palets discoïdes, amincis vers les bords à l'aide de retouches, obtenus par éclats au moyen de la percussion, qui le caractérisent. Peut-être, emmanchés grossièrement, servaient-ils à la fois d'armes de combat et de hachettes propres à abattre et à façonner les branches au moyen desquelles il construisait la hutte destinée à le recevoir dans les déplacemens répétés qui marquaient sa vie.

M. Evans a cherché à apprécier les produits de cette industrie, la plus ancienne dont nous ayons connaissance. Il estime que les éclats simples ou façonnés ayant pu servir de pointes de javelots ou de flèche sont nuls ou du moins tellement rares que l'on ne saurait rien conclure de la présence de quelques-uns d'entre eux, circonstance qui impliquerait l'ignorance de l'arc et même des armes de jet chez ces hommes primitifs. D'autres éclats plus réguliers et retouchés avec soin ont dû servir de grattoir ou de lime. Une catégorie bien plus nombreuse se compose d'instrumens dits « linguiformes » par l'auteur anglais et qui sont ovales et épais inférieurement; allongés supérieurement en une pointe plus ou moins aiguë, ils ont dû servir soit à perforer certaines substances, soit à creuser dans la terre. — Quant aux instrumens ovales ou conformés en amande et amincis le long des bords, ce sont certainement les plus nombreux. Minces proportionnellement, convexes sur les deux faces et le plus souvent symétriques par leur contour, ils offrent des variations de détail dont M. Evans est porté à ne pas beaucoup tenir compte et qui dépendent peut-être uniquement des caprices de l'ouvrier, d'une sorte de mode passagère ou même aussi des accidens de la fabrication. Mais quel était l'usage de cette dernière catégorie d'instrumens, et d'abord en admettant, ce qui semble conforme à la stricte vérité, qu'ils appartiennent exclusivement en

(1) Cependant un crâne extrait des couches coquillières de Stængenæs a été attribué à la race Saint-Acheul par M. de Quatrefages.

Europe à la plus ancienne période, nommée par M. Evans « période des graviers, » ne se retrouvent-ils nulle part ailleurs? Effectivement on en a signalé de pareils ou du moins d'analogues recueillis dans l'Inde auprès de Madras, dans la Babylonie méridionale, en Palestine, en Grèce, plus loin au cap de Bonne-Espérance. Cependant, sauf ceux que l'on a retirés d'une couche de sable près de Mégalopolis, en Arcadie, où ils étaient associés à des ossemens de grands pachydermes, aucun de ces instrumens n'est assez authentique ni d'une ancienneté assez avérée pour donner lieu jusqu'ici à aucune conclusion. Ils ne sauraient être en tout cas mis en parallèle avec les objets découverts en Europe, les seuls dont la date soit certaine et qui nous reportent à une antiquité réellement prodigieuse. Cette ancienneté même devient un obstacle à la détermination de ce que pouvait être l'usage de pareils instrumens. Comment appliquer les lois de l'analogie dès que l'on s'enfonce dans un pareil lointain et vis-à-vis d'une race dont l'instinct et les habitudes nous sont aussi inconnues que sa manière de vivre et les nécessités même de l'existence qu'elle menait?

Pour ce qui est d'évaluer en années ou même en siècles l'âge auquel remonte la race dont nous venons d'esquisser l'histoire, l'esprit se perd aisément dans de semblables calculs. Il vaut mieux, à l'exemple de M. Evans, renoncer à toute supputation que de proposer un chiffre qui ne reposerait sur rien de sûr. Les huit cent mille ans de M. Lyell n'ont pas plus de réalité objective que les deux cent mille proposés par M. John Lubbock. Songeons seulement à ce qu'il a fallu de suites de siècles pour que le glacier du Rhône, parti du fond du Valais, s'avançât graduellement jusqu'à Lyon et plus encore pour que trois associations d'animaux gigantesques, fortement armés dans la lutte pour l'existence et défendant pied à pied le sol dont ils étaient les maîtres incontestés aient graduellement décliné, en se retirant peu à peu, jusqu'au moment où celle de ces associations que caractérise le mammouth occupât à elle seule toute l'Europe centrale et s'y maintînt avec assez de persistance pour semer de toutes parts les vestiges répétés de ses dépouilles. Seuls, les débris humains ont longtemps fait défaut à cet immense ossuaire. Leur absence a été commentée; elle a paru singulière à certains auteurs. D'autres, comme M. Evans, ont remarqué avec raison que l'homme des graviers de Saint-Acheul devait être bien faible en nombre relativement aux populations animales au milieu desquelles il vivait. Par lui-même, il ne se range pas parmi les êtres de grande taille, dont les os se sont conservés, toujours cependant dans une proportion restreinte. On ne rencontre guère au fond des graviers de restes épars d'animaux d'une dimension égale ou inférieure à celle de l'homme. Enfin l'usage d'une

sépulture a pu s'établir de très bonne heure, et dans ce cas il ne nous resterait d'autre chance que de retrouver les restes des individus morts par accident.

En réalité, les ossemens de la race préhistorique contemporaine de l'extension graduelle des glaciers et de l'éléphant « antique » sont loin d'être inconnus, bien qu'ils soient partout excessivement rares. Partout aussi c'est à des dents d'éléphans ou de rhinocéros qu'ils se trouvent associés. Ainsi qu'on pouvait le présumer, c'est principalement dans les graviers et à leur base, sur le même niveau que les instrumens eux-mêmes, que ces précieuses reliques ont été rencontrées. Ce sont les parties les plus résistantes du squelette, les crânes ou les mâchoires qui ont été seulement recueillis, presque toujours à l'état de fragmens jusqu'ici.

La plus ancienne de ces découvertes, sujette d'abord à bien des controverses, remonte à près de deux siècles; il s'agit d'un crâne retiré du lehm de Canstadt, près de Stuttgart, mêlé à des ossemens d'animaux perdus, à la suite de fouilles ordonnées par le duc Eberhard de Wurtemberg. C'est à cette localité célèbre par la présence des restes de grands pachydermes et des empreintes végétales quaternaires que MM. de Quatrefages et Hamy ont emprunté le nom appliqué par eux à la plus ancienne race d'hommes connue, considérée anatomiquement; ils l'ont nommée « race de Canstadt » ou encore « dolichoplatycéphale » de la structure surbaissée et prolongée d'avant en arrière de la voûte crânienne de cette race. D'autres crânes absolument pareils ont été successivement découverts à Éguisheim, dans le lehm de la vallée du Rhin, par M. Faudel; dans les argiles de l'Olmo, près Arezzo, par M. Cocchi; dans les alluvions de Clichy, par M. E. Bertrand; dans les sables de Brüx en Bohême, par M. Fix.

Si l'on joint à ces crânes un petit nombre de mâchoires éparses, trouvées dans les mêmes conditions de gisement et dont celle dite « de la Naulette » est la plus connue, si l'on mentionne encore le crâne célèbre provenant de la caverne du Néanderthal, près d'Eberfeld, sur le Rhin, et enfin les restes humains empâtés dans les cendres volcaniques de la Denyse en Velay, on aura mentionné tout ce que l'on connaît en fait de « documens anatomiques » susceptibles de nous éclairer au sujet de la structure et de l'aspect physique de l'homme qui taillait les silex d'Abbeville.

Si restreints qu'ils soient, ces documens sont cependant concluans, et les résultats auxquels ils conduisent ont été mis en pleine lumière par MM. de Quatrefages et Hamy. Ils ont fait ressortir la concordance de caractères d'où naît la certitude qu'il s'agit bien d'une seule et même race. Tous ces divers crânes recueillis sur des points si distans accusent absolument le même type, un allongement

d'avant en arrière, un surbaissement de la voussure qui dépassent les limites ordinaires. Le front est fuyant; les arcs osseux qui répondent aux sourcils ont une saillie parfois énorme. En combinant les crânes avec les mâchoires trouvées dans les mêmes conditions, on constate le prognathisme de la région alvéolaire, la présence d'incisives petites et serrées qui contrastent avec la grosseur des canines développées d'avant en arrière, enfin une progression croissante du volume des molaires, très rarement observée chez l'Européen de nos jours. En même temps, l'épaisseur des os du crâne est inusitée; les impressions qui se rapportent aux circonvolutions cérébrales sont faibles et pauvres. Au total, ces têtes dénotent un type certainement humain, marqué par un développement des régions instinctives aux dépens de celles où domine l'intelligence pure, plus particulièrement du front. La bouche projetée en avant, la saillie des arcades sourcilières, ajoutent sans doute à l'expression farouche que devait avoir une semblable physionomie jugée d'après nos idées et alors que des milliers d'années ont ennobli les traits de l'homme, en atténuant les parties du visage qui relèvent des appétits, pour agrandir celles qui servent de siège à la pensée. Cependant, parmi les crânes « dolichoplatycéphales, » celui de l'Olmo et celui de Clichy paraissent être féminins et dénotent moins de rudesse et des saillies moins accusées dans les os de la face. Au contraire, le crâne du Néanderthal a toujours étonné par l'énorme saillie de ses arcs sourciliers, qui paraissent même une exagération de ceux qui caractérisent la race. Les savans français retrouvent les mêmes caractères ethniques, très nettement prononcés, dans les restes d'hommes trouvés ensevelis au fond des cendres volcaniques du Velay; ils appartiennent par cela même à un âge où les volcans de cette partie de l'Auvergne étaient encore en pleine ignition.

Ce type crânien, dont l'infériorité relative est tellement visible, les savans français l'assimilent avec raison à celui qui distingue certains Australiens du Sud des alentours d'Adélaïde et qui s'écarte justement du plan céphalique le plus ordinaire de la région. On le retrouve peut-être encore chez quelques tribus de Négrites, perdues au sein des montagnes de l'Inde centrale. Mais si le type de Canstadt ne saurait se montrer à l'état normal que chez les races actuelles les plus dégradées, il est loin d'être inconnu en Europe à l'état sporadique et à titre d'exception locale ou individuelle. Dans d'anciennes sépultures, en Irlande surtout, sur une foule de points, on en rencontre des exemples, et Paris, même de nos jours, en laisserait voir à l'observateur attentif. Un crâne historique, celui de saint Mansuy, évêque de Toul, reproduit trait pour trait la configuration de ceux d'Eguisheim et du Néanderthal. Faut-il croire à une récurrence atavique, suite du mélange des races, qui ramènerait

un type depuis longtemps perdu, en le faisant revivre chez quelques-uns de ses descendans? La fréquence relative de ce type en Irlande indiquerait-il que la race de Canstadt, avant de s'éteindre, aurait contracté dans cette île des alliances avec celles qui lui ont succédé? C'est là évidemment un problème insoluble. L'immense variété des plans de structure chez les peuples civilisés contraste avec l'uniformité qui préside à la conformation physique des tribus sauvages. Chez elles, les générations se succèdent sans apporter de changemens à la manière d'agir et de vivre; elles sont jetées dans un moule qui ne se modifie jamais. Mais il en est autrement de nos populations où, toutes les causes de perturbation agissant sans trêve, toutes les combinaisons possibles doivent à la fin se réaliser, celles qui prédominaient dans les âges les plus reculés, à côté de celles qui appartiennent en propre aux temps modernes. Les « dolicho-platycéphales » actuels attestent seulement que leurs devanciers, conformés normalement comme ils le sont eux-mêmes par accident, étaient bien des hommes, non pas sans doute des littérateurs, des artistes ni des philosophes, mais des individus actifs, industrieux, capables de se défendre, de se procurer des vivres et sans doute aussi de se loger.

IV.

Le tableau est maintenant tracé dans ses traits les plus essentiels. Nous voyons d'ici l'Europe des premiers âges quaternaires envahie au nord et au centre par les glaciers, mais libre sur d'autres points, à l'ouest et au sud. Divisée en vallées ouvertes que parcourent des fleuves larges et puissans, couverte de bois et parsemée de vastes prairies, elle est peuplée d'éléphans, de rhinocéros, d'équidés et de nombreux ruminans. Elle possède aussi des bêtes féroces, moins redoutables pourtant que dans l'âge suivant; enfin, elle a des hommes qui errent à l'air libre et n'éprouvent pas encore le besoin de se réfugier au fond des cavernes. Cependant, par un effet naturel des événemens, la distribution des diverses troupes d'animaux avait eu lieu selon les régions les plus favorables à chacune de leurs races. L'éléphant antique s'était retiré au midi, vers les parages de la Méditerranée actuelle. Le rhinocéros de Merck, la hyène tachetée, le grand porc-épic l'avaient suivi. L'hippopotame, perdant ses proportions premières, tendait à se confondre de jour en jour avec l'hippopotame « amphibie » des fleuves africains. Le mammouth et le rhinocéros à narines cloisonnées, garantis contre le froid par une toison épaisse et laineuse s'étaient multipliés dans le nord, où leur aire d'extension correspond peu à près avec celle de l'homme de Saint-Acheul. Les étés étaient alors tempérés, exempts de grandes

chaleurs, comme les hivers de grands froids. L'humidité était le trait dominant de la température; celle-ci devenait plus rude dans le voisinage des glaciers, surtout de ceux, comme les glaciers scandinaves et les glaciers alpins, qui occupaient d'énormes périmètres, le long desquels, malgré des oscillations partielles, la glace se présentait en masses gigantesques. On conçoit que certains animaux, qui aujourd'hui se plaisent dans les régions froides, l'élan, le bœuf musqué, le chamois, le saïga découvert par M. Gaudry, mais surtout le renne, se soient alors accommodés de ces circonstances locales et en aient profité pour se multiplier largement dans les cantons soumis à une pareille influence. Ces mêmes animaux ont pu en descendre pendant l'hiver pour aller plus loin, au sein des vallées inférieures, chercher des pâturages non ensevelis sous la neige. Par la même raison, les animaux des plaines tièdes et même ceux du sud ont également pu remonter périodiquement vers le nord et profiter de la belle saison pour s'avancer vers les pays qui leur offraient, avec une fraîche végétation, des alimens assurés jusqu'aux approches même des glaciers.

Le même ordre de choses, peut-être avec des variations partielles, que de si loin il est impossible d'apprécier, persista jusqu'à la plus grande extension des glaciers; et, cette extension une fois accomplie, elle a fort bien pu demeurer longtemps stationnaire avant de céder à un mouvement de retraite, toujours fort lent et accompagné lui-même de retours momentanés.

Il est cependant certain que les conditions premières finirent par s'altérer; le climat changea peu à peu; les glaciers s'arrêtèrent, puis commencèrent à reculer. Nous sommes assurés de l'existence et des caractères de cette nouvelle période par des signes irrécusables. En interrogeant les divers ordres de phénomènes auxquels nous nous sommes attaché, les réponses que l'on obtient concordent de tous points, et cet accord en atteste la réalité.

Si nous cherchons avant tout le sens général des événemens qu durent se dérouler, il nous sera donné par des indices qui n'ont rien d'équivoque : les glaciers déclinent et reculent, les tufs et par conséquent les sources s'amoindrissent; les grands pachydermes s'éloignent ou deviennent graduellement plus rares, tout cela par une seule cause, qui n'est autre que la diminution de l'eau, des neiges sur les montagnes, des pluies dans les régions inférieures. Ainsi, l'égalité du climat n'est plus constante; le froid augmente et la sécheresse fait des progrès; la végétation s'appauvrit par cela même. Ces trois faits se prouvent l'un par l'autre et s'enchaînent nécessairement. Les tufs de Provence avaient montré partout le pin de Salzmann, le tilleul, l'érable à feuilles d'obier, relégués depuis lors dans des stations plus fraîches que le plat pays. Les

tufs de Moret avaient offert le laurier, le figuier, le gainier, exclus plus tard des environs de Paris. Tandis que les éléphans et les rhinocéros se font plus rares, le renne, au contraire, tend à se multiplier, preuve évidente que le climat, devenu plus froid, favorise ce dernier. D'autre part, l'ours des cavernes, l'hyène, le lion, trouvent dans l'accroissement des troupes de ruminans et d'équidés une proie plus abondante et plus facile que précédemment. L'homme enfin, celui dont nous avons signalé l'industrie et les traits physiques, les habitudes de vie à l'air libre, celui des silex de Saint-Acheul, la race dolichoplatycéphale de Canstadt, est elle-même atteinte; elle disparaît, peut-être aussi se transforme-t-elle, et, pour résister à des conditions plus rudes, qui tendent à s'aggraver de jour en jour, va-t-elle se réfugier dans le fond des cavernes, pour y vivre assez misérablement et périr au premier contact qu'elle aura avec une race plus jeune et plus forte. En effet, c'est peut-être là la signification de cet « âge du Moustier » proposé par M. de Mortillet, que M. Lartet avait désigné sous le nom plus impropre « d'âge de l'ours des cavernes » et qui montre de nouveaux instrumens, tantôt épars à la surface, tantôt laissés dans des cavernes visiblement habitées, dont celle du Moustier est le type. Ces instrumens plus petits, plus grossiers que ceux de l'âge précédent, obtenus par éclats et taillés sur une seule face, sont, pour ainsi dire, un prolongement dégradé de l'industrie acheuléenne.

Quoi qu'il en soit de cette dernière appréciation, il est juste, en s'acheminant vers la fin du quaternaire, de distinguer un âge de transition, pendant lequel le mammouth et le rhinocéros, encore présens, mais moins multipliés qu'auparavant, se trouvent associés aux instrumens du type du Moustier, tandis que les glaciers s'arrêtent et commencent leur mouvement de retrait et que la flore perd de son opulence, le climat européen devenant plus inégal et plus froid. Cet âge pourrait bien être celui que M. Gaudry désigne sous le nom de « diluvium » et qui, d'après lui, serait caractérisé par la fonte d'une partie des glaciers, l'extension des fleuves, par conséquent des alluvions et des prairies. Pour pénétrer dans l'âge suivant, celui du renne proprement dit, nous n'avons qu'à signaler la continuation du même mouvement de retrait des glaciers, de différenciation des saisons, de sécheresse et de froid relatifs étendant à l'Europe entière les conditions propres à un climat extrême et continental. Ce dernier âge a été fort long; il a vu les glaciers reprendre en sens inverse le chemin qu'ils avaient suivi pour se projeter en avant. Il a vu une race d'homme très distincte de la précédente et certainement plus élevée en intelligence, envahir et peupler l'Europe; il a vu les grands pachydermes, devenus très rares, se réfugier au fond de certaines forêts, puis s'éteindre totalement, peut-être

exterminés par l'homme, devenu plus industrieux à la fois et plus redoutable. Cet âge du renne a été reconnu par tous les savans qui se sont livrés à des recherches sur les animaux éteints et les documens préhistoriques, qui ont fouillé les cavernes ou les stations dans lesquelles domine le silex taillé du type de la Madelaine ; c'est le « magdalénien » de M. de Mortillet, et sur cet horizon bien connu viennent se ranger les grottes ou les abris célèbres des Eyzies, de Laugerie, de Bruniquel et tant d'autres de la Dordogne, de la région toulousaine, de l'Ariège, de la Savoie, de la Belgique, etc., qu'il est inutile d'énumérer, enfin la station en plein air de Solutré. Comme le dit M. de Nadaillac, le mammouth est encore assez fréquent au commencement de la période, mais le renne domine, et vers la fin, il reste le représentant exclusif de toute la faune.

Ce n'est pas la période elle-même, parfaitement explorée, mais ses caractères, qui ont été généralement méconnus. En faisant coïncider l'âge du renne, ou mieux encore l'âge du renne excluant le mammouth avec l'époque du plus grand froid, on rencontrait juste, et cela doit être ainsi ; un froid plus violent concorde toujours avec un climat et des saisons extrêmes, et celles-ci, en appauvrissant la végétation, rendent précaire le maintien d'une foule de plantes. Il en résulte une double cause concourant à l'extinction des grands pachydermes, les derniers survivans d'une série longtemps si puissante. Leur extinction n'a pu être subite, et les croquis, aussi bien que l'ivoire travaillé des hommes des cavernes, le démontrent bien, mais la rareté croissante de ces animaux réduits à ne plus sortir de certains cantons et diminuant en nombre, comme en force, dans la mesure même des progrès du froid, fait voir également que leur déclin était dû à une cause dont la persistance a amené finalement leur disparition. Cette cause ne saurait être attribuée qu'à une aggravation des conditions extérieures de plus en plus défavorables ; c'est-à-dire au froid et à la sécheresse réunis.

Le froid n'est pas venu de l'extension des glaciers, ou, si l'on veut, l'extension des glaciers n'a pas été la conséquence du froid, comme l'on a souvent affecté de le croire ; non-seulement parce qu'il faut beaucoup de neiges pour imprimer aux glaciers une marche incessamment progressive, circonstance qui implique plutôt une température humide et par cela même égale, mais aussi parce que cette marche en avant, inaugurée dès avant la fin du tertiaire, ne s'est ensuite jamais arrêtée, en sorte que c'est justement dans la première moitié des temps quaternaires, époque où se place cette extension, que les grands pachydermes sont les plus nombreux et les plus forts, en même temps que la flore se montre la plus opulente. Mais le climat devint plus extrême, moins pluvieux et la température plus basse en hiver, à partir d'un moment donné ; de

là le retrait des glaciers, mais ce retrait, d'autre part, ayant mis un temps très long à s'accomplir, on conçoit à quel point la présence des masses glaciaires longtemps persistantes dut contribuer à accroître la rigueur du nouveau climat.

D'ailleurs, le froid le plus intense n'a pu coïncider avec la plus grande extension des glaciers, puisqu'alors le froid aurait diminué immédiatement après cette époque, et les mammouths, qui ont certainement survécu au moment de la plus grande extension et vécu un certain temps associés au renne, dans l'âge où dominait ce dernier, auraient profité eux-mêmes de l'adoucissement survenu pour se répandre et se multiplier de nouveau.

Les indices d'une diminution croissante de l'humidité dans l'âge du renne et des glaciers en voie de retrait nous sont fournis, non-seulement par ce retrait même, qui implique des chutes de neige de moins en moins abondantes sur les hauts sommets, mais encore par les tufs ou concrétions calcaires, œuvre des sources, qui s'atténuent de manière à perdre à la fois de leur étendue et de leur consistance; ils sont graduellement ramenés aux proportions modestes que nous leur connaissons de nos jours. C'est dans la partie jeune de l'un de ces tufs quaternaires, aux environs d'Aix, que M. le professeur Marion a recueilli dernièrement deux instrumens du type de la Madelaine incrustés par la concrétion calcaire. L'aspect de la roche et la nature des empreintes végétales qu'elle renferme montrent que les anciennes conditions de climat n'étaient alors plus les mêmes. Le tuf de Saint-Antonin ne présente ni le laurier des Canaries, ni le pin de Montpellier, à l'exemple des tufs plus anciens des Aygalades et de Meyragues; mais la trouvaille précieuse de M. Marion atteste la présence de l'homme sur les lieux à une date postérieure, qu'il est possible de déterminer.

Cette race de troglodytes, plus récente et plus diffuse que celle de Saint-Acheul qui ne semble pas avoir jamais pénétré dans la vallée inférieure du Rhône, plus intelligente, mieux protégée, était aussi plus industrieuse. Elle vivait de chasse, mangeait le cerf et le lapin en Provence, le renne dans le reste de la France, le cheval à Solutré. Comme sa devancière, cette race a été l'objet des études de bien des savans, à partir de M. E. Lartet. C'est celle que MM. de Quatrefages et Hamy ont nommée la race de Cros-Magnon. Avec elle, l'intelligence et l'idéal commencent à se manifester. Les ornemens gravés, la reproduction graphique des animaux, les bâtons de commandement témoignent de l'éveil de cette faculté maîtresse, l'imagination, d'où l'homme a tiré tout ce qu'il sait, au moyen de laquelle il a senti s'éveiller en lui l'attrait du beau et le désir d'apprendre.

Au moyen de ces deux races superposées, nous atteignons le terme

de notre examen, nous touchons avec la seconde à la fin des temps quaternaires. Les glaciers se retirent de plus en plus, le renne lui-même reprend les sentiers du nord. Poursuivi par l'homme, auquel il prêtait une proie facile, il a été sans doute exterminé par lui dans le centre de l'Europe, tandis que le chamois et le bouquetin lui échappaient, en se réfugiant sur le sommet des montagnes. La chaîne qui part des âges anciens se relie alors peu à peu, non pas directement avec l'histoire, mais avec les temps préhistoriques les plus reculés. On sort réellement de la géologie pour pénétrer dans l'archéologie ethnique qui mène, à travers les âges successifs de la pierre polie, du bronze et du fer, vers une époque plus rapprochée de celle où nous plaçons nos premiers ancêtres et le berceau des civilisations primitives de l'Orient.

Pour achever l'esquisse et en combiner tous les traits épars, il faudrait prendre pour guide le marquis de Nadaillac et assister avec lui aux débuts des diverses populations du globe. En Amérique, comme en Europe, en Égypte et dans le nord de l'Afrique, aussi bien que dans les Indes, on verrait toujours l'homme commencer par tailler la pierre, substance qu'il a sous la main et qui n'exige d'autre apprêt que la percussion. Les inventions et en première ligne celle de l'usage des métaux viennent ensuite, et la civilisation inaugure son cycle, soit pour le parcourir en entier, soit pour s'arrêter à mi-chemin. Mais un fait domine tous les autres, quand l'homme a été assez intelligent pour s'armer et se procurer des instrumens, quand il a choisi dans ce dessein et façonné le caillou, il avait déjà le feu et par conséquent il avait pu modifier son alimentation, d'abord exclusivement végétale. C'est là le progrès le plus décisif, le premier de tous ; c'est alors que l'homme est allé devant lui et qu'il s'est répandu, n'importe dans quelle direction, sur toute la surface du globe.

Remarquons-le pourtant, en réalisant cette diffusion, en sortant de l'obscurité et de l'isolement pour s'étendre jusqu'aux extrémités des deux hémisphères, l'homme n'a fait que suivre l'exemple des animaux qui l'avaient précédé. Le cheval et l'éléphant, pour ne citer que ces deux types, s'étaient comportés de la même façon que l'homme. Eux aussi, longtemps inconnus, sortirent d'une région mère, lorsque les circonstances leur devinrent favorables. Ils s'avancèrent de proche en proche, venant l'un et l'autre de l'Asie où, selon M. Gaudry, on rencontre de vrais chevaux et de véritables éléphans dès la fin du miocène. Le cheval provient originairement sans doute d'une transformation de l'hipparion ; il se montre d'abord dans le nord de l'Inde, puis il passe en Europe. C'est alors l'*equus stenonis* qui remplace et exclut l'hipparion sur le sol de notre

continent; le cheval s'avance plus loin, il va jusque dans l'Amérique du Sud, d'où il a ensuite disparu. L'éléphant, si l'on s'attache aux enchaînemens mis en lumière par le savant signalé plus haut, semble issu graduellement d'une modification du type mastodonte; après avoir paru dans les Indes avant la fin du miocène, il se montre en Europe dans le cours du pliocène représenté par l'éléphant méridional, probablement arrivé du dehors et qui précéda l'homme d'assez peu. Celui-ci se montre à son tour; il est en Europe le contemporain de l'éléphant antique, il est antérieur au mammouth, auquel il survit; enfin il est représenté sur notre sol par plusieurs races successives. — C'est donc là, selon nos connaissances actuelles, la date vraie de l'apparition de l'homme, date relativement récente, mais qui se résume dans un mouvement expansif trop conforme à celui qui présida à la diffusion des deux types d'animaux que nous venons de citer pour que la même loi ne les ait pas également gouvernés.

Maintenant que l'on sait que le cheval et l'éléphant sont venus du fond de l'Asie, maintenant que le point de départ de ces types se trouve reporté dans la seconde moitié du miocène, il n'est guère probable, selon nous, qu'on rencontre jamais, même dans l'Inde, des chevaux ni des éléphans à un niveau géognostique plus bas que le miocène. On peut dire seulement que le type hipparion et le type mastodonte, demeurés invariables en Europe, mais plus plastiques dans l'Inde, auront donné lieu, dans cette seconde région, à un degré de transformation plus avancé, de façon à engendrer respectivement le cheval et l'éléphant. — Si l'on applique à l'homme cette manière de raisonner et que la race de Canstadt soit arrivée de l'Asie, ce qui semble probable, en même temps que l'éléphant antique, ce prototype de l'éléphant actuel de l'Inde, on devra conclure qu'il n'est pas impossible que l'on rencontre plus tard, dans la région mère d'où l'homme serait primitivement sorti, armé du feu et d'une certaine intelligence, les vestiges d'une race plus ancienne. Mais ce sera toujours une ancienneté relative, et l'on ne saurait exprimer l'espoir raisonnable, à l'aide des fouilles les plus acharnées et des découvertes les plus heureuses, de mettre la main, même au cœur de l'Asie, sur des restes humains antérieurs au pliocène. Et, dans le présent état des choses, le miocène récent marque la dernière limite et la plus reculée qu'une analogie raisonnable nous autorise à concevoir.

G. DE SAPORTA.

LA

PHILOSOPHIE DE LA CROYANCE

I. *De la Certitude*, par M. Ollé-Laprune, 1881. — II. *De l'Erreur*, par M. V. Brochard, 1879.

Il s'est fait depuis quelque temps un travail intéressant en philosophie : c'est la recherche de la part qu'il faut attribuer à la volonté dans la connaissance. Généralement, les traités de psychologie et de logique réservent à l'intelligence seule l'origine de la connaissance humaine ; et, en effet, le vouloir produit les actes, mais comment produirait-il le vrai et le faux ? La faculté de connaître est précisément ce qu'on appelle intelligence, et c'est presque une tautologie de dire que c'est par l'intelligence que l'on connaît. Fort bien ; mais le vrai n'est pas toujours objet de connaissance ; il est aussi objet de croyance. Je crois qu'il y a une ville appelée Rome ; je crois qu'il y a eu un homme appelé César. Je crois que le progrès a été la loi de l'humanité ; je crois que la forme républicaine ou la forme monarchique est la meilleure forme de gouvernement. Je crois que mes amis ne me trompent pas. Je crois qu'il y aura une autre vie ; je crois qu'il y a un Dieu. Voilà bien des cas où j'affirme des vérités, non par une connaissance directe, mais par un acte spécial et différent que j'appelle croyance. Or la croyance n'est-elle qu'un acte d'intelligence ? Dans cet acte, ne faut-il pas

faire la part à d'autres faits de l'âme, par exemple à la volonté et au sentiment? Et, une fois cette part faite, ne peut-on pas aller plus loin? Ne peut-on pas dire que la croyance n'est pas seulement une partie de notre être intellectuel, mais qu'elle en est la source; qu'elle est à l'origine de toutes nos connaissances, qu'elle domine la connaissance, enfin que la connaissance, dans son dernier fond, n'est encore qu'une croyance. Le rationalisme cédera la place au fidéisme, soit à un fidéisme mystique qui ira se rejoindre à la religion positive, soit à un fidéisme critique qui aura beaucoup de peine à se distinguer du scepticisme. Tel est l'ordre d'idées que viennent d'aborder presque en même temps, et dans un esprit profondément différent, deux professeurs distingués de l'université française, M. Ollé-Laprune, maître de conférences à l'École normale supérieure, et M. Victor Brochard, professeur de philosophie au lycée Fontanes, l'un dans un travail intitulé : *de la Certitude morale*, l'autre dans un travail sur *l'Erreur*. Nous aurions aimé à embrasser ici dans une même étude les deux écrits que nous venons de citer, en en faisant voir à la fois les analogies et les différences. L'auteur du travail sur *l'Erreur* fait de la croyance le fond même de la connaissance humaine et ne voit dans toute connaissance qu'une hypothèse tantôt démentie et tantôt confirmée : son système est une sorte de probabilisme. Il ne distingue pas entre la croyance morale et religieuse et les autres actes de l'esprit. Toute affirmation est une croyance et laisse par là quelque part au doute. C'est pourquoi nous avons appelé sa doctrine un fidéisme critique. L'auteur développe ces vues avec une grande subtilité dialectique, une vive pénétration, et aussi, il faut le dire, une assez grande obscurité. Peut-être trouverons-nous une autre fois l'occasion d'insister sur ce travail distingué et original. Notre pensée est surtout de faire connaître aujourd'hui une œuvre d'une tout autre nature, moins spéculative, moins métaphysique, mais d'une analyse délicate et fine, d'un esprit élevé, et qui touche de plus près aux questions les plus émouvantes de notre temps, aux croyances de l'âme, aux espérances religieuses. C'est le livre de M. Ollé-Laprune sur *la Certitude morale*. L'auteur, déjà connu par un ouvrage des plus estimables sur *la Philosophie de Malebranche*, vient en outre, tout récemment, de publier encore un mémoire couronné par l'Académie des sciences morales et politiques sur *la Morale d'Aristote*. L'ouvrage de *la Certitude morale*, qui, malgré ses allures discrètes et une exquise mesure, a pour effet cependant de mettre aux prises la foi et la philosophie, nous a paru mériter un examen particulier, attentif et vigilant.

I.

M. Ollé-Laprune, dans une préface pleine d'intérêt et écrite avec une chaleur d'âme toute communicative, nous expose la pensée fondamentale de son œuvre. Cette pensée n'est nullement que la volonté soit le principe de l'affirmation dans tous les ordres de connaissances, ni même le principe exclusif qui domine dans la croyance, mais seulement que « la certitude des vérités morales est d'un ordre à part, d'une qualité spéciale, et qu'elle suppose des conditions personnelles subjectives, sans que la vérité elle-même soit réduite à une valeur purement subjective. » C'est donc seulement dans l'ordre moral que l'auteur défend la cause de la croyance et de la foi et qu'elles lui paraissent susceptibles de donner une certitude objective égale à celle de la connaissance scientifique. Il ne s'agit, bien entendu, que de la foi naturelle, puisque nous sommes en pure philosophie. Tout en se restreignant dans ce domaine, l'auteur demande que l'autre ne soit pas exclu, et il croit de son honneur de déclarer qu'il appartient à la foi chrétienne, à la foi catholique. Mais il prétend aussi se borner au point de vue purement philosophique et démontrer sa doctrine par l'analyse et le raisonnement. Cette doctrine, c'est qu'il y a quatre vérités fondamentales qui ne relèvent pas seulement de l'intelligence, mais aussi de la volonté, qui doivent être des actes de foi en même temps que des affirmations rationnelles; quatre vérités pour lesquelles l'assentiment est un « devoir. » Ce sont : la loi morale, la liberté morale, l'existence de Dieu, et la vie future. Tels sont les quatre articles de foi de la religion naturelle.

Malgré cette part faite à la croyance et à la volonté, l'auteur paraît très préoccupé de la crainte de rendre la vérité arbitraire. Il fait de l'intelligence et de la croyance une analyse qui nous paraît très correcte, tellement correcte même, qu'on se demande sur quoi repose en définitive la thèse propre de l'auteur et s'il n'y a pas disproportion entre les prémisses et les conséquences : « On ne déclare pas une chose vraie parce qu'on le veut, dit-il; l'acte de volonté n'est pas dans la décision par laquelle on prononce sur le vrai et sur le faux... La décision en soi n'est pas un acte libre... C'est la lumière qui détermine l'assentiment... On n'est pas libre de voir ou non. On est seulement libre de regarder, ce qui est autre chose. » Plus loin, l'auteur s'exprime encore en termes plus caractéristiques : « A vrai dire, ce n'est pas la volonté qui juge... Dans aucun cas, le jugement n'est tellement remis à la volonté que la vérité

devienne arbitraire. » Quelle est donc la part de la volonté? Quelle est la part de la croyance? La voici : L'auteur distingue l'assentiment et le consentement. L'assentiment est forcé; le consentement est libre. Il peut y avoir telle vérité désagréable qui force notre assentiment sans que nous lui donnions notre consentement; nous nous en écartons pour ne pas la voir et nous cherchons des raisons pour l'esquiver et le désavouer. Au contraire, quand la vérité nous plaît, le consentement s'ajoute à l'assentiment. En outre, c'est bien la volonté qui suspend l'affirmation pour que l'esprit ait le temps d'examiner : c'est encore elle qui, lorsque les raisons sont insuffisantes, et qu'il y a nécessité de juger, prend le parti de la décision; c'est elle alors qui est responsable de l'erreur, si elle affirme trop vite et sans informations suffisantes, ou sans chercher toutes les informations qui sont à notre portée. Tel est le rôle de la volonté dans la connaissance en général, et cette analyse est irréprochable : on voit que la volonté n'intervient jamais que pour préparer l'affirmation; si elle y consent, ce n'est qu'en cas de nécessité impérieuse et en laissant toujours une chance de retour : jamais la volonté n'a pour objet le vrai en tant que tel. Le vrai reste le domaine propre de l'intelligence. Voilà du moins, selon M. Ollé-Laprune, comment les choses se passent dans le domaine de la connaissance spéculative. En sera-t-il de même dans l'ordre moral?

Ici, suivant l'auteur, la volonté intervient d'abord comme dans tous les cas précédens; mais elle y intervient encore d'une manière plus intime et plus profonde; elle ne sert plus seulement à préparer la vérité, elle contribue véritablement à la faire. Les conditions purement spéculatives se changent en « conditions morales. » En effet, pour la distinction du bien et du mal, pour l'établissement de la loi du devoir et de toutes les vérités qui s'y rattachent, il ne suffit plus d'être attentif et consciencieux : « L'attention devient consentement au bien, amour du bien, fidélité au bien. » Est-ce, en effet, accepter véritablement une vérité morale que de l'accepter sans l'aimer, de l'accepter par l'esprit sans y donner son cœur? « La vérité morale n'est pas seulement un spectacle; » si l'action ne suit ou ne précède, « la délicatesse de la perception morale s'affaiblit » et « les défections de l'intelligence troublent l'intelligence. » En un mot, dans l'ordre moral il faut percevoir la vérité non-seulement par l'intelligence seule, mais avec l'âme tout entière, σὺν ὅλῃ τῇ ψυχῇ, dit Platon.

Cependant, même dans l'ordre moral, l'auteur se refuse à une doctrine absolue et ne veut pas faire dépendre la vérité de la volonté. « C'est bien la chose elle-même qui s'impose à l'esprit, » dit-il. Les quatre grandes vérités morales du devoir, de la liberté,

de Dieu, de la vie future ne sont pas seulement des croyances ; ce sont des « vérités. » A ce titre, elles s'imposent comme toutes les vérités. Mais, comme vérités, elles sont froides, inactives, et même, l'auteur le reconnaît, obscures et voilées. C'est la volonté qui doit intervenir et s'ajouter à l'intelligence pour la compléter. C'est là ce que l'auteur appelle « la foi morale » qui apporte à l'esprit une certitude d'un autre ordre que celle de l'intelligence, mais égale. C'est ce supplément apporté par la volonté et le cœur à l'intelligence que l'on appelle *croire,* et c'est ce qui est un véritable *devoir* quand il s'agit du devoir et de tout ce qui s'y rattache. La connaissance consiste seulement dans la démonstration ou dans l'intuition immédiate. La croyance consiste dans une opération propre et nouvelle qui de ce qui est apparent conclut à ce qui est caché, du signe à la chose signifiée, des effets aux causes, lorsque la cause est disproportionnée à l'effet, et cela, comme dit saint Thomas, « en vertu de l'empire de la volonté qui meut l'intelligence, » *propter imperium voluntatis moventis intellectum.*

Telle est la théorie générale de l'auteur, dans laquelle se cachent, selon nous, plusieurs équivoques qu'il importe de démêler.

M. Ollé-Laprune dit très bien et avec juste raison qu'il ne suffit pas de connaître la vérité, qu'il faut l'aimer ; mais cela n'est-il pas vrai de toute vérité, même spéculative ? On peut dire, même d'un géomètre, que, s'il n'aime pas la vérité géométrique, si les conceptions géométriques le laissent froid, s'il n'est pas saisi d'enthousiasme devant les nombres et les figures, il ne sera jamais un grand géomètre. On nous rapporte de Pythagore qu'il voua une hécatombe à Jupiter lorsqu'il eut découvert le théorème du carré de l'hypoténuse. Nous savons aussi de Descartes que le jour où il découvrit « l'invention merveilleuse, » comme il l'appelle, c'est-à-dire l'application de l'algèbre à la géométrie, il fit vœu d'un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette. Malebranche, lisant le traité aride de Descartes sur *l'Homme,* éprouva de si violentes palpitations qu'il pensa se trouver mal. Voilà l'enthousiasme du savant, du philosophe ! voilà le signe divin ! voilà comment la vérité ne parle pas seulement à l'esprit, mais à l'âme ! Et si cela est vrai pour les objets purement abstraits, combien à plus forte raison pour les choses morales ! Savoir qu'il y a un Dieu sans lui donner son âme, savoir que nous possédons la liberté sans en être fiers et sans être prêts à tout pour sauver une telle prérogative contre toute atteinte, savoir qu'il y a une vie future et être incapable de sacrifier sa vie pour la confesser, voilà sans doute des vérités mortes, froides, stériles. « Malheureuse, dit Bossuet, la connaissance qui ne se tourne pas à aimer ! » Tout cela est vrai, et personne n'y con-

tredit. Mais, dans aucun de ces cas, l'intervention de la volonté et du cœur n'ajoute rien à la vérité en tant que vérité et ne peut en rien suppléer à ce qui lui manquerait à ce point de vue. J'entends bien et j'accorde qu'il ne faut pas seulement connaître, mais croire, si croire veut dire connaître avec amour ; j'admets qu'il faut aller à la vérité avec toute notre âme. Mais doit-on conclure de là que la volonté puisse dispenser la vérité du degré d'évidence qui est nécessaire pour être admise logiquement et rigoureusement? peut-elle constituer un supplément de preuves et conférer une certitude qui lui soit propre? C'est ce que nous n'admettons pas. Voyons en effet comment l'auteur établit que les vérités dont il s'agit doivent devenir des croyances.

Il prend pour point de départ et pour exemple de ce qu'il appelle « la foi morale, » la croyance au témoignage des hommes : « Vous me parlez, dit-il, de faits que je n'ai point vus, que je n'ai pu voir; votre témoignage me garantit la vérité que je suis incapable de constater moi-même. J'ai confiance en vous, je vous crois... Ma certitude s'appuie, non sur la nature de l'objet clairement connu, mais sur votre autorité... Admettre ce qu'un témoin révèle, c'est *croire:* admettre une vérité évidente, c'est connaître. On connaît, on *sait* proprement quand on voit une chose ou en elle-même ou par quelque autre chose ayant avec elle une naturelle relation ; on *croit* quand la chose affirmée demeure cachée et que, par conséquent, la raison de l'assentiment est d'une certaine manière extérieure à ce qu'on affirme. »

Nous ne pouvons admettre cette théorie du témoignage humain. Sans doute, on peut bien convenir d'appeler *foi* l'acte par lequel nous affirmons sur la parole d'autrui au lieu d'affirmer par nous-même ; mais ce n'est là qu'une question de mots, et, dans le fond, le témoignage se ramène à toutes les lois ordinaires de la connaissance et ne vient nullement d'un acte surérogatoire de la volonté. Si je crois à la parole des hommes, c'est en raison d'une induction parfaitement légitime et égale en autorité à toute induction scientifique. C'est que l'expérience m'a appris, soit chez moi-même, soit chez les autres, que l'homme ne trompe jamais quand il n'a pas d'intérêt à le faire, ou quand on a des raisons de supposer qu'il n'est pas trompé lui-même. Les règles du témoignage et de la critique scientifique sont des règles très précises, qui ne sont qne des cas particuliers, des lois générales de l'induction. Je conclus des paroles du témoin aux faits attestés avec la même certitude et en vertu des mêmes principes qui me font conclure en général du signe à la chose signifiée, par exemple des vestiges fossiles laissés par les plantes, qu'il y a eu une flore à telle ou telle période géo-

logique. Il n'y a pas là une certitude spéciale d'un genre nouveau, mais la même certitude que dans les sciences expérimentales; seulement, les signes étant plus douteux et plus difficiles à interpréter, il y a beaucoup plus de part à faire à la probabilité qu'à la certitude. C'est donc là une véritable connaissance, et l'on n'emploie le mot de croyance que par équivoque.

Voilà pour le témoignage en matière de faits. En est-il autrement du témoignage en matière de doctrine? Non, sans doute; et c'est, selon nous, tout à fait la même chose. Si je crois à l'autorité d'un savant quand il s'agit de sa science, à celle d'un historien s'il s'agit d'érudition, à un jurisconsulte en matière de lois, c'est que je suppose, en vertu de l'expérience, que celui qui s'est occupé d'une science en sait plus que celui qui ne l'a pas apprise, et qu'il en sait par conséquent plus que moi. Mais si, au lieu de m'en tenir là et de me borner à une juste déférence envers une autorité supérieure, je m'y livrais aveuglément, l'expérience me prouve que je me tromperais très souvent. La croyance n'est donc pas encore ici une œuvre propre de la volonté : c'est une induction qui doit être proportionnée à la compétence supposée du témoignage que j'invoque. Il n'y a donc à tirer de là aucun argument en faveur du devoir de croire au-delà des signes précis dont la logique peut seule déterminer la valeur.

M. Ollé-Laprune pense, au contraire, que, quand il s'agit de vérités morales, c'est un droit et même un devoir de dépasser le strict degré d'évidence qu'exigerait la connaissance scientifique, d'affirmer, par une sorte de *saltus*, des conséquences non contenues dans les prémisses, des causes disproportionnées aux effets, le plus en partant du moins. Il donne pour exemple la confiance que l'on a en un autre homme pour la conduite de la vie. « Je suis, dit-il, dans une situation perplexe, embarrassante; je n'ai pas assez de lumières pour me décider moi-même. Je vais trouver un ami, un sage en qui j'ai toute confiance, et je lui dis : Prononcez vous-même, prononcez pour moi ; je ferai ce que vous voudrez. Je m'incline, je me soumets, je m'abandonne, non pas d'une manière aveugle (car si mon conseiller devenait subitement fou, je renoncerais à lui) ; mais tant que je le crois raisonnable, je le laisse prononcer : c'est là un acte de foi. »

Cet exemple n'offre encore rien à nos yeux qui se distingue des cas ordinaires du témoignage et qui ne se ramène par conséquent aux lois de la logique pure et simple. Remarquons d'abord qu'il s'agit ici, non plus de vérité, mais d'action. Je suppose que je suis forcé d'agir; de là la nécessité de prendre un parti. Dès lors, quoi de plus raisonnable que de s'adresser à l'homme que l'on croit plus

capable que soi? Quoi de plus conforme aux règles d'une légitime induction que de se dire par exemple : Un homme plus âgé que moi a plus d'expérience; il doit savoir ce que je ne sais pas moi-même; ou encore : Un homme connaît mieux les affaires qu'une femme; je m'en fierai donc au jugement d'un homme. C'est de là que vient la pratique du mandat dans tous les genres. Je ne puis pas me soigner moi-même, ne sachant pas la médecine : je m'adresse au médecin. Ne sachant pas le droit, je m'adresse à l'avocat. Même s'il s'agit de morale, je puis croire qu'un sage, un saint homme, un prêtre qui fait son état d'étudier les consciences, en sait plus que moi, homme du monde, sur les délicatesses et surtout les sévérités de la morale. C'est donc une opération très légitime et conforme à toutes les lois de la logique de s'adresser en tout à plus savant que soi. Et ce qui prouve bien qu'il ne s'agit pas ici d'une certitude spéciale, fondée sur des principes différens de ceux qui fondent la certitude en général, c'est que, dans tous les cas cités, le conseiller que j'ai choisi peut se tromper et me tromper. J'en cours le risque; mais, comme le dit Descartes, il vaut mieux prendre un chemin qui vous conduira quelque part que de rester égaré au fond d'une forêt.

M. Ollé-Laprune parle de la puissance de la foi : « On dit qu'un homme a foi en lui-même. Cette confiance le rend capable d'une heureuse hardiesse... Qu'est-ce qu'avoir foi dans une idée? C'est la croire tellement vraie et efficace que, malgré toutes les apparences contraires, on n'admet pas qu'elle ne puisse finir par triompher. On espère quand tout semble fait pour décourager l'expérience. » Tout cela est vrai et chaleureusement exprimé; mais il ne s'agit pas de la puissance de la foi, il s'agit de la vérité. Or combien de fois de telles confiances, de telles espérances, n'ont-elles pas été démenties? Combien de fois les hommes n'ont-ils pas été trompés par la confiance en eux-mêmes et dans leurs idées? Combien de fois des causes définitivement perdues n'ont-elles pas suscité des défenseurs et des croyans qui espéraient contre toute espérance? Le paganisme n'en a-t-il pas eu de ce genre? Et aujourd'hui même, ne voyons-nous pas en Orient (et peut-être en Occident) des preuves de cet aveuglement stupide dont sont atteintes les causes perdues, qui pourraient se relever peut-être si quelque rayon de lumière et de raison venait éclairer et corriger la folie de la foi! Qui ne sait que la puissance de la foi est exactement la même, qu'il s'agisse du vrai ou du faux? Ne faut-il pas une grande puissance de foi pour qu'une femme jeune demande comme un bonheur et comme un droit de mourir sur le bûcher de son mari? Et cependant, cette foi, toute héroïque qu'elle est, donne-t-elle le moindre degré de vérité

à un préjugé aussi absurde? Laissons donc ces raisons extérieures. La foi peut être une des nécessités pratiques de notre existence : mais la vérité ne relève que de la raison.

Selon M. Ollé-Laprune, la foi consisterait à affirmer plus qu'on ne voit, « avec de bonnes raisons de croire. » Que voulez-vous dire? Qui parle de ne jamais affirmer que ce qu'on voit? Est-ce que les géologues, qui affirment que l'Océan a été sur les Alpes, l'ont vu de leurs yeux? Est-ce que les historiens ont vu la mort de César? Est-ce que je vois votre pensée? Et cependant, dans tous ces cas, je ne fais qu'appliquer les règles les plus élémentaires de la logique sans que ma volonté y soit pour rien. Vous dites qu'il faut « de bonnes raisons » pour croire. Qu'entendez-vous par bonnes raisons? sont-ce des raisons suffisantes? Dès lors, il s'agit de connaissance et non pas de croyance. Sont-ce des raisons insuffisantes? Alors elles ne sont pas tout à fait bonnes. Si je n'affirme que dans la mesure de ces raisons, je ne fais rien de plus que ce qu'autorise et exige la logique, et il n'y a rien là qui puisse s'appeler foi dans le sens propre du mot. Si j'affirme au-delà, je puis avoir raison au point de vue pratique; car, ainsi que le dit Voltaire, « il faut prendre un parti; » mais je cours un risque, car je puis me tromper, précisément dans la proportion de ce que j'ajoute de mon propre mouvement à ce que les raisons me donnent. M. Ollé-Laprune reconnaît que c'est là une faiblesse; « mais, dit-il, c'est une heureuse faiblesse, puisqu'elle rend possible la confiance, » et qu'elle rend « la confiance plus méritoire. » Mais, encore une fois, vous sortez de la question : vous parlez de l'*efficace* de la foi, du *mérite* de la foi quand il s'agit de certitude et de vérité. S'il y a un Dieu, sans doute j'aurai du mérite auprès de lui de l'avoir cru sans preuves suffisantes; cette confiance est belle, mais elle ne fait pas qu'il y ait un Dieu, et elle ne peut rien ajouter aux raisons qui le démontrent. Nous ne contestons nullement la nécessité pratique de la foi; mais, nous plaçant au point de vue rigoureusement philosophique, nous nous demandons en quoi le désir et l'espérance peuvent décider du vrai et du faux.

En résumé, la croyance n'est pas, selon nous, un acte essentiellement différent de la connaissance. C'est une induction, mais une induction incomplète et imparfaite à laquelle nous nous décidons par nécessité pratique et sous l'empire d'un sentiment légitime. La croyance court toujours quelque risque; elle n'offre jamais qu'une certitude insuffisante au point de vue absolument strict; mais ce risque, nous consentons à le courir, parce que nous y sommes obligés par la nécessité et parce que c'est un beau risque à courir, comme dit Platon. Mais ce n'est pas là ce qu'on peut appeler certitude dans le sens propre du mot.

II.

M. Ollé-Laprune croit que c'est un devoir pour l'homme d'affirmer certaines vérités. Nous verrons tout à l'heure quel est, à ce point de vue, mon devoir en tant qu'homme. Mais je déclare, en tant que philosophe, que je ne reconnais qu'un seul devoir, celui de « n'affirmer comme vrai que ce qui me paraîtra évidemment être tel, c'est-à-dire ce que je verrai si clairement et si distinctement que je ne saurais le révoquer en doute. » Voilà, selon nous, pour le philosophe, la loi et les prophètes. Voilà la règle absolue. Descartes l'a posée au début de la philosophie moderne, et c'est par là qu'il l'a créée, constituée. Nul n'est forcé d'être philosophe. Mais celui qui aspire à la philosophie accepte par là même cette loi suprême. C'est son évangile. Il s'engage envers lui-même et envers les autres à n'avoir d'autre règle que l'évidence, à ne pas prendre ses désirs, même les meilleurs, pour le critérium de la vérité. Il ne croira pas que l'affirmation par elle-même soit un devoir; elle ne l'est que lorsqu'elle est imposée par l'évidence; mais elle devient une faute, un péché envers la philosophie lorsqu'elle dépasse l'évidence. Sans doute, lorsqu'un philosophe refuse d'admettre une vérité évidente parce qu'elle lui déplaît, il est coupable; mais s'il affirme une vérité qui n'est pas évidente parce qu'elle lui plaît, il n'en est pas moins coupable. Toutes les illusions, toutes les superstitions, toutes les folies pourront reparaître sous le prétexte de croyances légitimes. Quoi qu'on dise des dangers du scepticisme, ces dangers ne sont rien à côté du danger bien autrement grave de mettre le critérium du vrai dans la volonté. Descartes, qu'on invoque aujourd'hui en faveur de cette thèse, ne l'a jamais soutenue. Il a toujours placé dans l'évidence seule la limite du vrai et du faux, et s'il y a joint la véracité divine, c'est que cette véracité elle-même est évidente pour lui et qu'elle est la source de l'évidence. La volonté, pour Descartes, est cause de l'erreur, mais elle ne fait pas la vérité.

Sans doute, la nécessité pratique nous force souvent à dépasser dans l'affirmation et dans l'action la limite de l'évidence; mais alors nous agissons comme hommes, non comme philosophes. Par exemple, il faut que j'émette un vote dans une assemblée délibérante. Il y a du pour et du contre; l'avenir est obscur; je ne sais au juste de quel côté est la vérité. Cependant l'abstention elle-même est déjà une décision qui peut entraîner les mêmes périls que l'action. Après avoir pesé les raisons de part et d'autre et poussé l'examen aussi loin que je le peux, je finis par me décider pour les raisons prévalentes. Voilà un cas où l'affirmation dépasse l'évidence. Tout ce

qu'on appelle croyances, opinions, convictions peut se ramener à ce cas. C'est toujours la nécessité de la conduite pratique qui nous impose l'obligation de choisir un système en politique, en religion, en morale sans attendre la fin de l'examen qui, en effet, ne se terminerait jamais. Or des convictions fortes et décidées valent mieux que l'abstention. Rien ne se fait par le doute. La foi, au contraire, soulève des montagnes.

A la nécessité pratique s'ajoute le sentiment pour constituer la croyance. Le sentiment de l'honneur, par exemple, nous détermine à rester fidèles à nos doctrines, lors même que nous pourrions les considérer comme condamnées à périr. Le sentiment de l'amitié nous commande de croire à la fidélité d'un ami sans avoir besoin pour cela de preuves rationnelles. La confiance est un sentiment généreux qui devient un devoir entre personnes qui s'aiment, mais qui ne peut pas constituer une certitude, car elle peut être trompée par l'événement. Sans doute c'est un devoir pour un fils de croire à la chasteté de sa mère, mais peut-on dire qu'un fils ne sera jamais trompé dans cette croyance? Comment pourrait-elle être la source d'une certitude spéciale? La générosité est une vertu morale, ce n'est pas un critérium de certitude. Lorsque Alexandre buvait la potion présentée par son médecin Philippe, qui lui était dénoncé comme voulant l'empoisonner, il faisait un acte héroïque, mais en quoi héroïque? C'est que la dénonciation pouvait être vraie et qu'il risquait sa vie plutôt que de faire injure à un honnête homme. Mais n'y a-t-il jamais eu dans le monde de générosité trompée et de confiance trahie, de foi démentie par l'événement? Comment donc peut-on confondre le devoir moral qui nous ordonne de risquer l'erreur en cas de nécessité pratique et pour obéir aux lois de la patrie, de la famille et de l'amitié, avec les conditions de la certitude?

M. Ollé-Laprune, au contraire, croit que la foi, la confiance engendrent une certitude spéciale égale à celle de l'évidence, quoique différente; que dans les cas où la lumière est mêlée d'obscurité, c'est à la volonté à franchir l'intervalle qui sépare l'évidence incomplète de l'évidence complète. C'est ce qui a lieu, suivant lui, pour les quatre vérités morales qui constituent le code de la religion naturelle. Ces quatre vérités sont d'abord des connaissances fondées sur des raisons solides. Mais en même temps, ce sont des connaissances imparfaites et obscures que la foi seulement peut transformer en vérités inébranlables et absolument certaines. On sait que c'est le propre de toute philosophie de la croyance, quelque mitigée qu'elle soit, de faire une certaine part au scepticisme. Il y a là, en effet, une corrélation logique, nécessaire. On n'est obligé de croire que là où cesse la connaissance. Ce sont donc les lacunes

de la connaissance qui nécessitent la foi. Quelle que soit la réserve avec laquelle on insiste sur ces lacunes, on ne peut cependant s'empêcher de les signaler, et en cela même on paraît faire cause commune avec le scepticisme. M. Ollé-Laprune n'échappe pas à cette nécessité de sa thèse, et il est assez piquant de voir ce croyant si convaincu se faire lui-même l'avocat du diable contre les quatre vérités qu'il veut nous imposer comme devoirs et élever contre elles des doutes qu'on s'attend d'ordinaire à voir paraître d'un autre côté.

La vie future, par exemple, est bien établie, selon l'auteur, par un raisonnement solide qui en prouve la nécessité morale. Mais que d'obscurités dans cette croyance! « Toutes les apparences sont contre : la seule vie que nous connaissions, c'est la vie du corps. » Sans doute, rien n'est détruit, rien n'est anéanti; mais l'indestructibilité de la matière n'empêche pas de profonds changemens et de perpétuelles métamorphoses. Notre être d'ailleurs ne pourrait-il pas subsister sans que la personne subsistât? « Voilà les apparences contraires que la raison peut nous présenter. Ces apparences, il faut les mépriser pour admettre la vie future. » C'est donc la foi qui rend visible ce qui ne l'est pas. *Quod non sapis, quod non vides, animosa firmat fides.*

Il en est de même de la croyance en Dieu. En effet, on ne dit pas : Je *sais* que Dieu est; on dit : Je *crois* en Dieu. Dire simplement : Je *sais* que Dieu est, cela est froid, cela n'a pas de valeur morale; c'est une lumière sèche et sans chaleur. D'ailleurs l'obscurité se mêle tellement ici à la lumière que ce n'est pas là un objet de pure science. « Puis-je jamais prétendre, dit M. Ollé-Laprune, quand il s'agit d'un tel objet, que les preuves les plus solides réduisent à néant toutes les difficultés, dissipent tous les nuages? Si je suis sincère, je ne puis prétendre ceci; ce ne sont, à vrai dire, que vaines apparences et fantômes; mais encore faut-il que j'ose les mépriser; *Aude contemnere.* »

La liberté est encore une vérité prouvée par l'expérience intime et par le raisonnement, cela est incontestable. Mais quelle chose mystérieuse que notre volonté! « Plus je veux approfondir la liberté, plus les difficultés augmentent. » Que d'oppositions s'élèvent contre elle! que d'ombres l'enveloppent! que de prétextes à la résistance et au doute! C'est donc « une vérité, mais une vérité morale; » c'est « un fait, mais un fait moral. » Il faut l'admettre, mais admettre une chose malgré les obscurités et les difficultés qui s'y rattachent, c'est y croire. On passe donc encore ici de la sphère du visible à celle de l'invisible : il faut pour cela un acte de confiance, un acte de foi.

Enfin la loi morale elle-même est encore au fond un acte de foi. Car que suppose-t-elle? C'est qu'il y a entre les choses un ordre de dignité et de perfection qui n'est pas l'ordre de la quantité, que l'esprit, l'âme, est d'un ordre supérieur aux choses sensibles. Or cet ordre, il faut déjà y être pour en comprendre la dignité ; et pour comprendre la vérité morale, il faut être déjà une créature morale, ce qui n'a pas lieu sans la volonté. La vérité morale se distingue de toutes les autres en ce qu'elle est une vérité pratique. Il faut y croire avant de la voir : c'est un acte de foi.

C'est ainsi que, pour ces quatre vérités fondamentales, la foi vient compléter l'œuvre de la raison. Il y a donc une certitude d'un ordre particulier qui a son fondement dans l'âme, dans le cœur, dans la volonté. C'est la certitude morale.

Dans tous les exemples précédens, il nous semble que l'auteur confond deux choses bien distinctes : d'une part, les apparences sensibles, qui paraissent déposer contre les vérités intellectuelles et qui les rendent suspectes à des esprits peu exercés, et, de l'autre, les obscurités proprement dites, ou difficultés qui viennent de ce que les vérités dont il s'agit ne sont pas suffisamment démontrées. Il y a là une équivoque qui obscurcit tout. Qu'il faille mépriser les apparences sensibles, quand il s'agit de choses intellectuelles, cela est certain ; mais c'est affaire de raison, non de foi. De telles apparences, il s'en rencontre dans toutes les sciences. Quoi de plus prodigieux pour l'esprit que cette doctrine que la lumière est un mouvement, que la terre tourne sur elle-même, qu'il y a des antipodes, que le soleil a disparu sous l'horizon, quand nous le voyons encore au-dessus? Quoi de plus mystérieux que la communication du mouvement en mécanique? quoi de plus invraisemblable que ce qu'on appelle quantités négatives, imaginaires, irrationnelles, etc.? Voilà mille cas où, dans les sciences proprement dites, la vérité vient se heurter à des apparences, à des révoltes du sens ou du sens commun. La science ne nous dit pas qu'il faille mépriser ces apparences : nullement ; elle les explique par la raison seule, ou, quand elle ne les explique pas, elle les laisse subsister en qualité de problèmes, et elle n'affirme jamais que dans la mesure de ce qui est démontré. De même, si en métaphysique il y a des apparences semblables, c'est aussi à la raison à en démontrer la vanité. C'est à elle à prouver, avec Descartes, que tout ce qui est sensible suppose quelque chose qui n'est pas sensible, une vérité d'ordre intellectuel, à savoir : je pense. Tout ne se ramène donc pas aux sens. Toute la discussion des idées innées est affaire de raison, non de foi. C'est la pensée qui se prouve elle-même en analysant et en décomposant les données sensibles.

Mais maintenant peut-on confondre ces obscurités apparentes, qui naissent de la prédominance habituelle des sens, avec les obscurités qui viennent des difficultés ou des objections? De deux choses l'une : ou vous répondez complètement à ces objections, et alors il n'y a plus d'obscurités ; ou vous n'y répondez pas complètement, et il reste un fond de difficultés non résolues ; dès lors votre affirmation ne peut être que proportionnée à la lumière de votre esprit, et dans la mesure où il reste des difficultés non résolues, il manque quelque chose à la certitude de votre affirmation. Sans doute on peut et même j'accorde qu'on doit franchir cet intervalle par la croyance ; mais c'est là un acte purement pratique, non philosophique, et qui n'a aucune autorité pour constituer un degré de certitude qui n'existait pas auparavant.

M. Ollé-Laprune nous paraît donc toujours confondre le rôle du philosophe dans la recherche pure de la vérité avec le rôle de l'homme dans la vie pratique. Sans doute dans la pratique il faut des croyances. L'humanité a-t-elle attendu que Kant ait démontré l'impératif catégorique pour croire à la vertu? Non, sans doute; et moi-même, quand j'agis comme homme, je n'ai pas le temps d'attendre que j'aie réfuté la doctrine de l'intérêt bien entendu ou la morale évolutionniste. Il faut agir : donc il faut croire ; voilà ce qu'il y a de vrai dans la doctrine de l'auteur. Mais nous ne pouvons pas aller au-delà. Nous n'admettons pas qu'en philosophie, et en tant que philosophes, nous puissions affirmer au-delà de la stricte évidence et autrement que dans la mesure de cette évidence.

Il n'y a rien là qui ne soit contenu dans l'idée même d'une philosophie, idée que Descartes a conçue et exprimée le premier avec une incomparable fermeté. La philosophie est un idéal auquel les hommes n'atteindront peut-être jamais, mais à la réalisation duquel ils travaillent sous la direction de cet idéal. Son objet, c'est la transformation progressive de toutes nos affirmations instinctives, machinales, empiriques, pratiques en affirmations rationnelles, en vérités lumineuses et pures. Pour qu'un tel idéal fût réalisé, il faudrait que l'homme fût pure raison, ce qui n'est pas, et il faudrait que sa raison fût infinie, ce qui n'est pas davantage. C'est donc une œuvre impossible en quelque sorte, et même absurde, si l'on supposait que l'humanité fût obligée d'attendre le résultat de ce travail pour accomplir ses destinées. L'état, en effet, aurait le temps de périr s'il fallait attendre que les philosophes eussent démontré la nécessité d'obéir aux lois; la famille serait dissoute avant que les philosophes eussent démontré la nécessité du mariage ; et les religions seraient glacées et bientôt mortes, si elles dépendaient des démonstrations de l'existence de Dieu. Heureusement l'humanité vit d'instinct

avant de vivre de raison : cet instinct devient sentiment; ce sentiment devient croyance, et l'humanité est gouvernée par les instincts, les sentimens et les croyances bien plus que par les idées de la philosophie. Non que la philosophie soit sans influence; loin de là, c'est d'elle que descendent peu à peu dans les masses ces lumières qui transforment insensiblement les instincts, les sentimens et les croyances; mais la puissance de la philosophie est liée à son indépendance, à la conscience énergique qu'elle aura de son droit et qui lui interdit de se laisser imposer quelque joug que ce soit autre que celui de l'évidence. Voilà son rôle, voilà son domaine. A la croyance le gouvernement de la vie; à la philosophie la liberté spéculative absolue. Ajoutons que, pour le philosophe, la philosophie elle-même devient une croyance à laquelle toutes les autres doivent être subordonnées. Être philosophe, c'est croire à la raison, c'est placer dans la raison la loi suprême, c'est ne reconnaître d'autre souveraineté que celle de la pensée. Une telle foi n'a rien de contraire aux principes du spiritualisme le plus pur : car elle n'est au fond que l'expression du spiritualisme lui-même. Comment soutenir que la pensée a un droit inaliénable et absolu si l'on ne suppose par là même que la pensée est chose absolue, d'essence absolue, et qu'elle est par conséquent, selon l'expression de Kant, une *fin en soi*, qui ne peut être transformée en moyen? Comment cela pourrait-il être, si la pensée n'était qu'un accident produit par le concours fortuit des atomes ou par le jeu des combinaisons chimiques? Pourquoi cet accident ne pourrait-il pas être plié et subordonné à d'autres accidens du même genre, par exemple le plaisir, l'intérêt, la sécurité? Quelle que soit d'ailleurs la valeur de cet argument, c'est le droit et le devoir de la pensée de n'admettre d'autre souveraineté que la raison propre; et lors même qu'elle se fixerait des limites et accepterait une autorité, ce serait encore, ce serait toujours en vertu de son propre droit. La foi en ce sens est elle-même un produit de la raison et ne vaut que dans la mesure où elle est autorisée par la raison. Attribuer à la croyance une certitude propre, c'est usurper sur les droits de la raison; c'est manquer au devoir philosophique, qui n'est pas, à la vérité, un devoir pour tout le monde, mais qui en est un pour le philosophe.

M. Ollé-Laprune dit des choses excellentes et très sensées sur le devoir de tout homme de ne pas faire obstacle à la vérité, sur les dispositions morales qu'il faut apporter dans la recherche de la vérité, sur la bonne volonté qui, si elle est pleine et entière, fera que la vérité ne peut manquer de luire à notre esprit. Tout cela est d'une vérité incontestable et ne peut être nié par personne. Mais qui ne voit que ces raisons valent d'une manière générale et s'ap-

pliquent à tout le monde et à toutes les opinions sans pouvoir en autoriser aucune en particulier, sans jamais conduire au droit ni au devoir d'affirmer au-delà de l'évidence ou d'une manière disproportionnée au degré de l'évidence?

L'auteur, avec un grand courage d'opinion dont nous lui savons gré et une remarquable souplesse de dialectique, essaie d'établir que la croyance en Dieu, alors même qu'elle ne serait pas absolument évidente, est un devoir pour la volonté; que l'athéisme n'est pas seulement une erreur, mais une faute, faute qui peut être sans doute atténuée par beaucoup de circonstances et qui même, en telles circonstances, pourrait être nulle, mais qui en soi et en principe est une faute; « car, dit-il, comment pourrai-je croire que Dieu est si je n'affirme pas en même temps la vérité objective de cette croyance? et comment puis-je affirmer cette vérité objective sans l'imposer par cela même à tous les hommes qui pensent? Mais imposer une vérité, n'est-ce pas dire que tous les hommes doivent la reconnaître? n'est-ce pas dire que, s'ils ne la reconnaissent pas, c'est leur faute? Je ne puis donc croire en Dieu sans affirmer par là même que l'athéisme est coupable, sinon pour tel ou tel état de conscience que je ne puis connaître, au moins en soi. Car si l'athée apportait à la recherche de la vérité les dispositions morales nécessaires, nul doute que la vérité morale n'éclatât à ses yeux. »

Il y a encore bien des équivoques dans cette doctrine. Sans doute, si nous supposons un philosophe qui verrait clairement et distinctement que Dieu est nécessaire à la morale et qui rejetterait ensuite cette croyance volontairement pour ne pas subir le joug, pour se livrer à son orgueil et à ses passions, j'accorde que, dans une telle hypothèse, l'athéisme pourrait être coupable. Mais qui ne voit que l'argument peut être rétorqué? Imaginons en effet un philosophe qui ne voit pas clairement et distinctement que Dieu est nécessaire à la morale et qui cependant affirme cette vérité parce qu'elle plaît à son cœur, ou, ce qui serait encore d'un moindre prix, pour s'assurer la vie future et avoir un garant d'immortalité, en accordant que cette doctrine eût plus d'avantages pratiques que l'autre, cependant serait-elle moins blâmable au point de vue strictement philosophique, qui exige que l'intérêt personnel n'intervienne en rien dans aucune de nos affirmations? L'auteur prétend que l'athée est sous le joug de certains préjugés qui lui viennent de l'éducation. Mais n'y a-t-il pas des préjugés contraires? Et puisque l'on parle de l'éducation, n'agit-elle pas beaucoup plus en faveur des croyances religieuses que contre elles? L'auteur est trop éclairé pour oser reproduire ouvertement la doctrine souvent exposée contre les athées, à savoir que c'est pour se délivrer d'un joug et d'un frein et pour

se livrer sans crainte à ses passions que l'athée rejette Dieu ; et au XVIIe siècle, en effet, l'athéisme des gentilshommes n'était souvent que le véhicule du libertinage. Mais attribuer un tel motif à tel penseur que chacun peut nommer, ce serait se couvrir d'un tel ridicule qu'un apologiste tel que M. Ollé-Laprune a bien soin de ne pas tomber dans cet excès, mais il n'y échappe pas tout à fait. Il parle de « passions subtiles et délicates, d'invisibles faiblesses, de secret orgueil. » Est-il bien sûr qu'il n'y ait pas autant d'orgueil d'un côté que de l'autre? Il parle ailleurs « d'indifférence à chercher la vérité. » Peut-on imputer à un Bruno, à un Vanini, qui meurent sur le bûcher, l'indifférence pour la vérité? Il parle des difficultés soulevées par « une demi-science. » Peut-on dire que les objections d'un Kant ou d'un Spinoza viennent d'une demi-science? Ce sont cependant ces objections qui font les athées de notre temps.

On s'étonne aussi qu'un philosophe aussi clairvoyant, qui déclare courageusement que l'athéisme est un péché, ait oublié de nous dire clairement ce qu'il entend par athéisme, comme si la question ne valait pas la peine d'être examinée. Il n'est pas cependant un philosophe qui ne sache combien l'expression d'athéisme est difficile à définir et combien il y a peu de doctrines qui puissent être rigoureusement appelées de ce nom. Même le baron d'Holbach, quand il parle de la nature, lui prête des attributs qui sont pour la plupart les attributs de la divinité. L'idée de Dieu se compose, comme on le sait, de deux sortes d'attributs : les attributs métaphysiques et les attributs moraux. Certains philosophes sacrifient les attributs moraux aux attributs métaphysiques ; le sens commun et la croyance populaire sacrifient volontiers les attributs métaphysiques aux attributs moraux. Y a-t-il plus d'athéisme d'un côté que de l'autre? En un sens, le polythéisme n'était-il pas athéisme? Spinoza et Hegel sont-ils des athées pour avoir considéré la personnalité divine comme incompatible avec l'essence de l'infini et de l'absolu? Quand on sait par l'étude journalière de l'histoire de la philosophie combien ces délimitations sont délicates et difficiles, on se demande où est le point où l'on devient véritablement coupable.

Je suis bien loin de nier qu'il n'y ait un athéisme fanatique aussi intolérant et aussi intolérable que le fanatisme religieux. Mais c'est en tant que fanatisme qu'une telle opinion est répréhensible, ce n'est pas en tant qu'athéisme. Je ne sais d'ailleurs ce que notre auteur aurait à répondre à un tel athéisme ; car il s'appuie précisément sur la même raison que lui : c'est que l'on ne peut croire soi-même quelque chose de vrai sans l'imposer aux autres. Toute résistance à la vérité ne peut venir que de mauvaises passions, de mauvaises intentions. On impute les croyances religieuses à l'hypocrisie, à la

servilité, à la crainte de mourir, etc., de même que, de l'autre côté, on a imputé le scepticisme et l'incrédulité à l'orgueil, à la mauvaise foi. On se renvoie les uns aux autres les mêmes raisons, les mêmes argumens : on commence par se contredire, on finit par se haïr. Car comment ne pas haïr celui qui résiste volontairement à la vérité? Chacun se considère comme centre, se croit le privilégié de la vérité et excommunie tout ce qui ne subit pas son *credo*. C'est le contraire de l'esprit philosophique, qui ne fait appel qu'à la raison et qui, reconnaissant chez tous la même raison, reconnaît à tous le même droit de chercher la vérité et en même temps le droit de se tromper; car l'un ne va pas sans l'autre. Imputer à mauvaises intentions l'opinion de nos adversaires, c'est accepter d'avance la même inculpation pour nous-mêmes; or, comme il n'y a pas de juge entre nous, il faut écarter de part et d'autre cette objection que l'on peut se renvoyer indéfiniment, suivant cette règle si judicieuse de saint Augustin : *Omittamus ista communia, quæ dici ex utraque parte possunt.*

III.

Il reste une dernière difficulté que nous ne devons pas écarter si nous voulons aller jusqu'au fond de la question, quoique l'auteur ne l'ait peut-être pas suffisamment creusée lui-même et ne lui ait pas donné toute sa valeur. Admettons, pourrait-il dire, que Dieu et la vie future ne soient que des vérités spéculatives, que ce ne soit pas un devoir d'y croire. Mais peut-on aller jusqu'à soutenir que ce ne soit pas un devoir de croire au devoir? Ainsi, si nous remontons à la source des vérités morales, sans parler des postulats précédens, comme les appelle Kant, nous verrons qu'il y a au moins un cas où l'évidence n'est pas la règle seule de la vérité, où la morale a sa voix en même temps que la logique, où la volonté est tenue de faire preuve de bonne volonté, où elle se manque à elle-même en ne se faisant pas à elle-même sa propre croyance : c'est le cas de la loi morale, laquelle ne peut admettre qu'elle puisse être même un moment mise en suspicion, qu'elle puisse être contestée innocemment, et que par conséquent, lors même qu'elle ne s'imposerait pas à nous comme connaissance, elle s'imposerait encore à titre de croyance.

Nous n'hésitons pas à soutenir, même sur ce terrain, la liberté philosophique. Non, en philosophie, ce n'est pas un devoir de croire au devoir. Autrement, Descartes eût manqué au devoir en enveloppant la morale dans son doute méthodique, et en se contentant d'une « morale par provision. » Le *Discours de la méthode* serait une œuvre immorale. Bien loin d'en faire la base de l'ensei-

gnement philosophique, il faudrait l'en exclure et la proscrire absolument. Ne serait-ce donc que pour la forme qu'on accepte le *Discours de la méthode?* N'y voit-on qu'un jeu sans danger, un artifice innocent? Une telle appréciation serait-elle digne de Descartes? Non sans doute. Or l'autorité du *Discours de la méthode* réside précisément dans cette doctrine fondamentale qui est la base de toute philosophie : c'est que nous ne devons rien affirmer, en tant que philosophes, que sur l'évidence. Mais le devoir dans le sens strict que lui donne la philosophie, à savoir *l'impératif catégorique* de Kant, est-il évident sans examen? Ce que dans la pratique on appelle de ce nom n'est-il pas un mélange confus d'instincts, de sentimens, d'habitudes, de prudence, qu'il appartient seulement à la philosophie d'élever à une notion claire et distincte? Cela est-il possible si on ne soumet pas cette notion à l'examen aussi bien que toute autre vérité? Et pendant qu'on l'examine, qu'on l'analyse, qu'on la critique, peut-on, sans cercle vicieux, la supposer d'avance et l'imposer comme devoir avant de l'avoir établie comme la vérité? Et si, après examen, il reste des doutes, des difficultés, des obscurités (par exemple, telle ou telle part à faire au sentiment), est-on tenu philosophiquement d'affirmer plus que la science n'aura démontré? La part d'obscurité qui reste, de quelque manière qu'on l'entende peut-elle être autre chose qu'une certaine chance d'erreur? Et si l'on est autorisé pratiquement à n'en pas tenir compte, est-ce un devoir, est-ce même un droit pour le philosophe de négliger cette chance d'erreur et de mettre sur la même ligne, au point de vue de la certitude rigoureuse, ce qui est évident et ce qui ne l'est pas?

Mais, dit-on, la morale suppose dans les objets un ordre et une gradation de dignité et de valeur qui ne peut pas être objet de raison pure, mais seulement de sentiment, de croyance. La morale implique un élément que l'on appelle la qualité, la dignité, la perfection. Or la qualité, la dignité ne se démontrent pas; elles ne peuvent être que senties. Démontrez-moi qu'un bon cœur vaut mieux qu'un bon estomac. Il y a donc là un acte de croyance, non de science : c'est cependant une certitude égale à toute autre, si on veut toutefois qu'il y ait une morale. J'accorde tout cela, et je sais bien qu'au début de la morale comme de toute science, il faut poser un principe initial qui sépare cette science de toutes les autres; mais je me demande pourquoi ce principe premier, en morale plus que dans toute autre science, serait attribué au sentiment plus qu'à la raison. Et d'ailleurs, en supposant même qu'il en fût ainsi, il n'en résulterait qu'une chose, c'est que la doctrine du sentiment l'emporterait précisément sur la doctrine du devoir pur : car c'est le propre du devoir de s'imposer absolument à la raison, abstraction

faite de toute influence de la sensibilité. Et ainsi la prétendue croyance obligatoire au devoir aboutirait à la négation même du devoir pur, dans son sens rigoureusement philosophique. Enfin, quand même la doctrine du sentiment serait vraie, ce serait toujours à la raison, d'après la règle de l'évidence, à le démontrer. Ce serait à elle à faire la description des sentimens pour y constater celui-là, à en faire l'analyse pour bien montrer qu'il ne se réduit à aucun autre, à en faire l'histoire pour montrer qu'il n'est pas le résultat des coutumes, des mœurs, de l'éducation, etc., et c'est dans la mesure de l'évidence que chacune de ces démonstrations pourra invoquer que nous serons autorisés à affirmer philosophiquement la valeur propre du sentiment moral : réciproquement, dans la mesure où ce travail laisserait à désirer, une part devrait être laissée au doute et on se contenterait de probabilités. Cependant, en attendant, il faut agir, et chacun agira en vertu de ses croyances, en les éclairant le plus possible par la raison. Mais ces croyances, qui sont en partie des instincts, en partie des habitudes, en partie des prévisions rapides, mais confuses, ne peuvent s'arroger le droit de décider objectivement et absolument du vrai et du faux.

Cette doctrine peut paraître dure et excessive, mais elle n'offre aucun danger, car nous la restreignons au domaine spéculatif et scientifique ; nous entendons que chacun dans la pratique a le droit, ou, si l'on veut, le devoir, en tout cas subit la nécessité de conduire sa vie par la croyance. Mais il nous a paru nécessaire d'exprimer avec quelque rigueur le principe essentiel de toute philosophie. On peut nier la philosophie, on peut s'en passer ; on peut la remplacer, pour soi-même, par la religion, par les arts ou par la science ; mais on ne doit ni en méconnaître, ni en altérer le principe. *Sit ut est aut non sit.* Elle ne peut pas plus consentir à être la servante de la religion naturelle, ni même de la morale, que de la théologie. Ce n'est pas seulement dans le camp des croyans positifs que de telles altérations sont à craindre. Même dans le camp de la libre pensée, on voit des esprits ingénieux qui ne sont pas éloignés de croire que la philosophie est une œuvre d'art, que des systèmes sont des poèmes, qu'il est permis à chacun de s'enchanter de ce qui lui paraît le plus beau, en un mot, que chacun se fait sa vérité. Mais que ce soit la croyance ou la fantaisie que l'on proclame souveraine, cette sorte de subjectivisme est à nos yeux la négation ou l'abdication de toute philosophie.

PAUL JANET.

LES PROJETS DE MARIAGE D'UNE REINE D'ANGLETERRE

III[1].

ÉLISABETH ET LE DUC D'ALENÇON.

Catherine écrivait d'Amboise, le 5 février 1563, au duc de Guise, qui alors assiégeait Orléans : « J'ai vu un petit *Moricau* qui n'est que guerre et tempête dans son cerveau. » C'est le duc d'Alençon qu'elle désigne ainsi. Né le 18 mars 1554, il avait alors neuf ans, et durant toute la première guerre civile, il habita le château d'Amboise avec sa sœur Marguerite. *Il n'est que guerre et tempête dans son cerveau :* cette phrase résume sa vie agitée et vide, où les grandes audaces sont suivies de défaillances plus grandes encore. Les ambassadeurs vénitiens le traitent de coureur d'aventures : nous l'appellerons le Gaston d'Orléans de la branche des Valois. Tout enfant, il avait manifesté une telle aversion pour son aîné, le duc d'Anjou, que Catherine fut contrainte de l'en séparer et de le faire élever seul. Ambitieux avant d'être homme et d'une conscience accommodante, il attacha à sa personne tous ceux que le duc d'Anjou, devenu très dévot, écartait de la sienne, comme entachés des opinions nouvelles. Les quatre fils du connétable de Montmorency,

(1) Voyez la *Revue* du 15 août et du 15 septembre.

les politiques d'abord, et les principaux protestans, comprirent bien vite qu'ils trouveraient plus tard en lui un chef, et s'associèrent à sa fortune.

Au moment où le duc d'Anjou se montrait si peu disposé à épouser Élisabeth, Catherine avait pensé à lui substituer son frère, ne s'en dissimulant pas toutefois les difficultés : « Il a seize ans passés, écrivait-elle à La Mothe-Fénelon, il est petit pour son âge; s'il étoit de grande venue comme ses frères, j'en espérerois quelque chose, car il a l'entendement et le visage de plus d'âge qu'il n'a d'âge. » La Mothe-Fénelon répondit que la reine aurait lieu de s'en offenser comme d'une moquerie. Mais, dans les premiers jours de janvier 1572, lorsque le projet de mariage d'Élisabeth avec le duc d'Anjou fut définitivement abandonné, Catherine, revenant à sa première idée, invita La Mothe-Fénelon à profiter d'une prochaine occasion pour proposer le duc d'Alençon: elle s'offrit bientôt d'elle-même. A la fin de janvier, La Mothe-Fénelon passa une grande heure à deviser avec Élisabeth, en compagnie de Cecil et de Leicester; au moment où Cecil se retira, La Mothe le suivit dans une salle voisine et, l'entretien reprenant, il l'amena, de propos en propos, sur le duc d'Alençon. « En avez-vous déjà parlé à la reine? demanda Cecil. — Pas encore. — Eh bien ! gardons-nous d'en donner connaissance à qui que ce soit, jusqu'à ce que nous nous soyons mis d'accord sur la manière de nous y prendre. » Sur ces entrefaites, des lettres de Smith et de Walsingham, favorables à ce projet, étant arrivées de France, Cecil se hasarda d'en parler à Élisabeth. « La disproportion d'âge, lui dit-elle, est par trop inégale. Quelle taille peut avoir au juste le duc d'Alençon? — La mienne, à peu près, répondit Cecil. — Vous voulez dire celle de votre petit-fils? » Il n'osa pas répliquer.

En faisant part à La Mothe-Fénelon de cet entretien, Cecil lui avoua néanmoins qu'il préférait de beaucoup le duc d'Alençon à son frère, comme plus éloigné d'un degré du trône, et parce qu'il s'accommoderait, lui avait-on dit, plus facilement de la religion anglicane. La Mothe-Fénelon en convint. La négociation étant ainsi engagée, Catherine voulut y mettre la main elle-même. A la fin de mars, se promenant dans le parc de Blois, elle s'y rencontra avec Smith et Walsingham et, comme entrée en matière, elle leur demanda si le duc de Norfolk avait été exécuté. Ils répondirent qu'ils n'en avaient reçu aucune nouvelle. « Il serait à désirer, leur dit-elle, que votre maîtresse pût sortir de ces troubles. » Et, se tournant vers Smith : « Ne sauriez-vous trouver un moyen de lui faire agréer mon fils d'Alençon? Je ne vois pas où elle pourrait avoir mieux. — S'il plaisait à Dieu, répondit Smith, qu'elle fût mariée et qu'elle eût un fils, toutes les conspirations seraient bien vite étouffées; si j'avais un pouvoir aussi étendu que pour le duc d'Anjou, l'affaire

serait vite conclue. — Ne voudriez-vous pas, pour l'avoir, reprit-elle, repasser la mer? — De grand cœur, s'écria-t-il, ou il faudrait que je fusse bien malade. » L'entretien en resta là. Quelques jours plus tard, étant avec Smith, Catherine pensait que la reine Élisabeth ne se trouverait jamais en sécurité tant qu'elle ne serait pas mariée. Smith fut de cet avis : si la reine avait un enfant du duc, cela ferait disparaître toute crainte. Catherine répondit : « Je ne doute point qu'elle ne puisse en avoir cinq ou six. Smith ayant dit : « Vous croyez donc que le duc irait bien vite en besogne ? » le propos la fit sourire : « Je le désire infiniment, ajouta-t-elle, et, j'en suis sûre, de mon vivant j'en verrai au moins quatre. Puisqu'elle a agréé le duc d'Anjou, pourquoi celui-ci ne lui plairait-il pas ? il est non moins vigoureux et gaillard, et peut-être plus. La barbe commence à lui pousser : je lui ai dit dernièrement que j'en étais fâchée, de crainte qu'il ne soit plus petit que ses frères. — Les hommes, reprit Smith, croissent d'ordinaire à son âge, la barbe n'y fait rien. — Il n'est pas si petit, répliqua-t-elle, il est aussi haut que vous, ou peu s'en faut. » Alors Smith : « A cela près, je voudrais qu'il pût plaire à ma souveraine, » et il cita l'exemple de Pépin le Bref, qui n'allait pas à la ceinture de la reine Berthe. « Vous avez raison, fit-elle, c'est le cœur et le courage qu'il faut avant tout considérer dans un homme. » Et sur ces derniers mots, elle lui donna congé.

La ligue entre la France et l'Angleterre ayant été conclue le 4 avril 1572, il fut convenu que le maréchal François de Montmorency, accompagné de M. de Foix, irait en Angleterre et que l'amiral Lincoln viendrait en France pour échanger les ratifications. Le maréchal devait en outre être officiellement chargé de demander la main d'Élisabeth. Cavalcanti, envoyé en éclaireur, avait emporté un portrait très flatté du duc, que Leicester remit à la reine. Elle ne le trouva pas aussi bien que celui du duc d'Anjou ; il lui parut mieux néanmoins qu'elle ne le pensait. Elle dit à Leicester que les marques de la petite vérole qu'avait eue récemment le duc pourraient avec le temps disparaître ; mais que, n'ayant que dix-huit ans et elle trente-huit, tous les inconvéniens qu'elle redoutait avec le frère aîné seraient encore plus à craindre avec celui-ci.

Au XVIe siècle, comme de nos jours, la mode régnait en Angleterre. La grande attraction du moment, pour nous servir de l'expression consacrée, c'était l'arrivée de cette ambassade française, qui ne comptait pas moins de quarante gentilshommes choisis parmi les plus jeunes, les plus raffinés de la cour de Charles IX, qui passait alors pour la plus élégante de l'Europe. Toutes les grandes dames d'Angleterre convinrent de se trouver à Douvres avec leur train au débarquement de ce brillant cortège. Le départ du maréchal ayant été retardé de quelques jours, les maris se plaignirent fort

la dépense que nécessita la fantaisie un peu trop prolongée de leurs femmes. Arrivé à Londres seulement le 13 mai, Montmorency descendit à Somerset-place; il eut le lendemain sa première audience, où l'on n'échangea que les complimens habituels. Le 15 au matin, la prestation du serment eut lieu dans la chapelle du palais de Westminster. La cérémonie terminée, Elisabeth reçut nos ambassadeurs. De Foix la pria de lire d'abord la lettre autographe de Catherine, lui demandant sa main. Après l'avoir lue, pour toute réponse, elle appuya sur la grande différence d'âge, et, sans attendre une réplique, elle rompit l'entretien. Le reprenant le même jour, elle revint avec amertume sur les causes qui avaient amené la rupture de son mariage avec le duc d'Anjou. Montmorency plaida chaleureusement la cause du duc d'Alençon; elle l'écouta complaisamment jusqu'au moment où on annonça le souper; en se rendant à table, elle le pria de ne pas en reparler de quelques jours.

Le 20 mai, Élisabeth revit nos ambassadeurs; cette fois, la question de la religion étant la seule à débattre, Montmorency et de Foix se reportèrent aux concessions que Smith avait faites à Blois pour le mariage du duc d'Anjou: Élisabeth fit semblant de ne pas se les rappeler. Le 22, retrouvant nos ambassadeurs dans le jardin du palais: « D'après vous, dit-elle à de Foix, le duc se contenterait de ce que j'ai accordé à son frère, mais je ne me souviens pas d'avoir rien accordé; le désir d'assurer la sécurité de mes sujets peut seul me faire passer sur la disproportion d'âge. » De Foix répliqua qu'elle n'était pas si grande, le duc d'Alençon étant fort, vigoureux, capable de lui faire des enfans; elle était habituée à gouverner, à commander seule, il valait donc mieux que son mari fût plus jeune et plus docile. De lui-même, et à plusieurs reprises, le duc avait demandé qu'on le mît à la place de son frère, se contentant de l'exercice privé de sa religion, sans bruit, sans scandale, tout disposé même à ce qu'on n'en parlât pas et consentant à assister aux cérémonies qui ne seraient pas trop contraires à sa religion. « Mais l'exercice même privé de cette religion pouvant amener des troubles, dit-elle, voudrait-il se passer de messe pendant quelque temps? » De Foix répondit : « Tout prince sage et prudent cherche à éviter les causes de troubles et de divisions. » Elle le pria d'attendre jusqu'au lendemain sa réponse, qui fut évasive comme de coutume. Étant un peu pressée par de Foix, elle promit de faire part elle-même à Catherine des raisons qui retardaient sa décision. Le 25 mai, nos deux ambassadeurs, admis à la séance du conseil privé, insistèrent pour une prompte solution; malgré leur instance, elle fut renvoyée à un mois. Le 29 mai, ils eurent leur audience de congé. Rendant compte de tout à Walsingham, Élisabeth lui écrivit que « ayant craint qu'un refus trop sec ne fût pour nos ambassadeurs un déplaisir trop sen-

sible, on lui avait conseillé de ne pas rejeter tout à fait leurs offres et d'attendre le retour de l'amiral Lincoln. »

Lincoln, arrivé à Paris le mercredi 9 juin, avait été conduit au château de Madrid, où résidait la cour. Le dimanche matin, jour fixé pour la ratification du dernier traité, Charles IX le prit dans son coche et le mena au Louvre, dont, avant le dîner, il lui montra toutes les salles. Le banquet avait été dressé dans la grande salle du palais. Smith, Walsingham, Lincoln furent admis à la table royale, où les deux ducs d'Anjou et d'Alençon prirent place. Après le dîner, la cour se rendit à Saint-Germain-l'Auxerrois. C'est là que Charles IX prêta le serment d'usage. Un coche l'attendait dans la cour du Louvre; il y fit monter Lincoln et le conduisit au jardin des Tuileries, où l'on devait souper dans un petit pavillon recouvert d'ardoises. Après lui avoir indiqué, dans une longue promenade, tous les embellissemens projetés par Catherine, Charles IX fit, comme le matin, asseoir Lincoln à sa table. A d'autres tables prirent place l'amiral Coligny, les quatre Montmorency, les ducs de Guise et d'Aumale. Avant de se séparer, Coligny invita les ambassadeurs à souper le lendemain. Le duc d'Anjou avait choisi le mardi 17 juin. Thoré, Castelnau, Lansac vinrent prendre les ambassadeurs. Les ducs d'Anjou et d'Alençon, qui les attendaient dans le vestibule, les introduisirent dans la salle du banquet; le festin fut splendide et suivi d'un concert où l'on entendit des chœurs avec accompagnement de virginal, de violes et de luths. A la musique succéda une comédie italienne, *les Travaux d'Hercule.* Le duc d'Alençon invita pour le lendemain les ambassadeurs, mais, son hôtel n'étant pas assez vaste, il les reçut dans celui du comte de Retz. Cette fête ne le céda en rien aux deux autres. La série de ces réceptions princières se termina par un dernier dîner et un autre concert chez le duc de Nevers.

Lincoln emportait donc une haute idée de la France; en voyant à la même table protestans et catholiques, Coligny et le duc de Guise, il dut croire au rapprochement des partis; il avait été surtout très favorablement impressionné par la bonne opinion que les principaux protestans avaient du duc d'Alençon. A son retour, il dit à Élisabeth que, loin d'être inférieur à son aîné, le duc lui était peut-être supérieur « et par la mine et par le crédit. » Elle répondit qu'il n'approchait pas du duc d'Anjou et que les marques de la petite vérole ne contribuaient guère à relever sa mine. » Elle se montra toutefois plus accessible à un examen sérieux de la proposition de mariage et pria Walsingham de lui faire connaître sans réticence ce qu'il pensait du prince. Voici le portrait qu'il en fit : « Il passe pour avoir de la sagesse et de la bravoure, mais un peu de légèreté, défaut ordinaire de sa nation. On lui applique le proverbe

français : « Il a de la plume dans le cerveau. » L'amiral Coligny fonde sur lui de grandes espérances et a des raisons de croire qu'il ne sera pas difficile de le ramener à la vérité. »

En prenant un mois de délai pour donner une réponse, Élisabeth s'attendait dans l'intervalle à quelque belle offre pour la faire passer sur la disproportion de l'âge; si elle n'avait osé le dire ouvertement, c'était Calais qu'elle désirait qu'on mît dans la corbeille. « Nous ne pouvons nous résoudre à ce mariage, écrivait-elle à Walsingham, s'il n'est accompagné de grands avantages qui puissent contre-balancer les ridicules jugemens qu'on pourrait en porter. En matière de mariage, on ne doit rien regarder à tant qu'à se contenter mutuellement, et comme il n'y a rien là qui puisse nous donner à cet égard une pleine satisfaction, ni peut-être au duc d'Alençon, à cause de l'âge que nous avons de plus que lui, nous ne voyons pas que nous puissions nous convenir, pas plus l'un que l'autre. » Cependant elle insinue à la fin de sa lettre qu'une entrevue pourrait bien peut-être faciliter les choses. Walsingham, se conformant à son désir, vint trouver Montmorency, qui lui fit obtenir une audience pour le lendemain. Walsingham ayant abordé sans préambule la question de l'entrevue, Catherine répondit que, si elle était assurée du succès, elle y consentirait volontiers; mais, les entrevues des princes amenant souvent de graves mécomptes, elle se voyait contrainte de refuser, tout en appuyant sur le véritable amour de son fils pour la reine.

La négociation restant ainsi en suspens, le duc d'Alençon eut la pensée d'envoyer en Angleterre un homme à lui, et pour cette mission de confiance il choisit La Môle, son plus intime confident. Charles IX et Catherine, venant d'apprendre que l'empereur Maximilien pensait à son fils cadet pour Élisabeth, donnèrent leur assentiment au départ de La Môle. « C'est un provincial, écrivit Walsingham à Cecil, et de grand mérite. » Le maréchal de Montmorency ajouta : « Il est de mes intimes amis. » Coligny le recommanda non moins chaleureusement à Cecil.

C'est sous ces excellens auspices que La Môle arriva le 29 juillet à Londres; Élisabeth, se préparant à son voyage habituel dans les provinces, lui fit annoncer qu'elle ne le recevrait que dans quelques jours. Il ne la vit que le 7 août. A cette première audience, elle le trouva si agréable, si engageant, que sa réponse s'en ressentit; elle lui dit que, si le duc se rendait à son appel et que le mariage ne s'en suivît pas, elle prendrait pour elle la moitié de la honte. En demandant l'entrevue, elle n'avait voulu que s'assurer si elle était vraiment aimée du duc. La Mothe-Fénelon lui répondit « qu'elle savait bien que, belle comme elle l'était, elle n'avait rien à redouter d'une entrevue, qu'elle paraissait de neuf ans plus

jeune qu'elle n'était, et que, de son côté, le duc, grâce à sa forte constitution, gagnant aussi neuf ans, ils se trouvaient ainsi tous deux du même âge, à vingt-sept ans. » Elle accepta le compliment de bonne grâce. Le jour même, elle retourna au château de Kenilworth, emmenant avec elle nos deux envoyés. Le lendemain 18, il y eut un grand dîner. Élisabeth en prit occasion pour s'expliquer plus franchement. Walsingham avait mal interprété et mal rendu sa pensée; elle n'avait jamais dit que son mariage avec le duc fût impossible, elle n'avait fait allusion qu'à de certaines difficultés. Le 20, elle passa une partie de la journée avec La Môle et La Mothe, les admit dans ses appartemens privés et joua devant eux de l'épinette, faveur exceptionnelle; puis, venant aux affaires sérieuses, elle leur déclara en présence de ses conseillers qu'elle était décidée à se marier, mais qu'elle désirait voir le duc. Elle prononça ces mots d'une voix si douce, si sympathique, qu'on l'interpréta dans le sens le plus favorable. La Môle et La Mothe en profitèrent pour lui demander que la question de l'entrevue fût laissée à l'appréciation de Catherine, mais que préalablement les articles arrêtés pour le mariage du duc d'Anjou fussent maintenus. Le lendemain, Élisabeth leur remit une lettre en réponse à celle de Catherine, et adressa quelques mots très flatteurs à La Môle. De leur côté, séduites par les cajoleries de La Môle, les dames d'honneur lui répétaient chaque jour : « Que monseigneur le duc vienne ! » Cecil écrivait à Walsingham : « Sa Majesté me paraît moins éloignée du mariage que je ne le pensois. » Smith, plus explicite encore, écrivait à Walsingham : « L'amant fera bien peu s'il ne se donne pas la peine de voir une fois l'objet de ses amours; il y a vingt moyens pour venir ici et faire plus en une heure qu'on ne sauroit faire en deux ans. Les femmes veulent paroître être forcées, même à ce qu'elles désirent. »

Tout semblait marcher à un dénoûment prochain, lorsque tout à coup, dans un ciel en apparence sans nuages, éclata de l'autre côté de la Manche ce terrible coup de tonnerre qui depuis trois cents ans retentit encore dans notre histoire, la Saint-Barthélemy. Un courrier venu de France débarqua à la Rye; des pêcheurs portèrent ses dépêches à la reine; des protestans échappés de Dieppe avaient déjà apporté la fatale nouvelle. La Mothe-Fénelon, par une première lettre datée du 25 août, apprit que Coligny avait été tué à la suite d'une lutte entre les deux maisons de Guise et de Châtillon. Le lendemain, il reçut une seconde lettre, l'invitant à ne pas parler de la première; une troisième vint lui annoncer l'envoi d'un mémoire justificatif. Le 3 septembre seulement, il demanda audience. Élisabeth était alors à Woodstock. Après trois jours d'attente, elle l'y reçut, entourée de toute sa cour. A l'entrée de notre ambassadeur, il se fit un profond

silence. Élisabeth en grand deuil s'avança de quelques pas vers lui, son visage était sévère : d'une voix brève, elle lui demanda si les étranges nouvelles venues de France étaient vraies. La Mothe répondit que la soudaineté du danger n'avait pas laissé au roi une heure de réflexion; une nécessité extrême l'avait contraint de sacrifier la vie de Coligny pour sauver la sienne. Elle répondit qu'elle souhaitait que l'amiral et les siens fussent plus coupables encore, afin de justifier un pareil massacre. La Mothe plaida les circonstances atténuantes; il nia la préméditation, il affirma que la religion n'y était pas mêlée, et finit par demander que l'amitié entre les deux couronnes n'en fût pas diminuée. La reine répondit qu'elle craignait bien que ceux qui avaient fait abandonner au roi les protestans ne lui fissent également abandonner son amitié. En sortant de l'audience, La Mothe vit les ministres d'Élisabeth. Les reproches les plus violens lui furent adressés « pour un acte trop plein de sang. »

Au lendemain de la Saint-Barthélemy, un seul homme en Europe ne se méprit pas sur Catherine, ce fut le duc d'Albe, Il fit comprendre à Philippe II, qui, dans la première explosion de sa joie, rêvait une ligue catholique et l'extermination des protestans, que Catherine reprendrait immédiatement la négociation du mariage de son fils avec Élisabeth. Il ne se trompait pas. Le 1er septembre, elle vit Walsingham; sans revenir sur le terrible événement, sans chercher à le justifier, elle lui dit que le roi son fils, étant débarrassé du chef, maintiendrait l'édit et laisserait à chacun sa liberté de conscience. Elle ne fit aucune allusion au projet de mariage; elle avait laissé à Castelnau de Mauvissière le soin d'en reprendre le propos. C'était un homme modéré et conciliant, il n'avait pris aucune part à la Saint-Barthélemy. Dans les circonstances présentes, Walsingham, qui était loin de s'attendre à une pareille ouverture, répondit à Castelnau que les cruautés dont il venait d'être témoin « ne donneraient guère courage, et qu'il doutait même qu'on eût encore l'intention d'un mariage. » Castelnau lui dit que le meilleur moyen d'éclaircir ses doutes, c'était de s'en expliquer avec la reine mère. Walsingham y consentit, et jour fut pris pour une entrevue.

En abordant Walsingham, Catherine lui exprima son regret de le voir ainsi suspecter sa sincérité, car il pourrait faire naître les plus grands obstacles à l'union qu'elle désirait; elle le pria donc de formuler ses doutes. Le massacre des protestans ne les justifiait que trop; sans y appuyer, il rappela à Catherine que la principale garantie d'une alliance avec l'Angleterre était la tolérance promise et jurée aux protestans, tolérance aujourd'hui foulée aux pieds. Il parla de l'entrevue de Bayonne, des desseins sinistres qu'on y avait arrêtés avec le duc d'Albe. Catherine s'emporta, elle prétendit que c'était une des inventions de Coligny pour lui faire des enne-

mis. Coligny n'était pas d'ailleurs si sincèrement ami des Anglais; dans son testament, daté de La Rochelle, il lui avait recommandé d'abaisser l'Angleterre et l'Espagne. « C'est son éloge, répliqua Walsingham, que Votre Majesté vient de faire. » Ce dernier mot mit fin à l'entretien.

Après de telles paroles échangées, de telles défiances, si ouvertement manifestées, on aurait lieu de s'étonner de voir Élisabeth faire écrire par Smith à ce même Walsingham qu'elle ne se refuse ni à la continuation des propos de mariage, ni à une entrevue, si on n'en trouvait l'explication dans la nouvelle attitude prise par le duc d'Alençon. Non-seulement il n'avait pas trempé dans la Saint-Barthélemy, mais il la blâmait hautement. Le 21 septembre, il était venu s'en entretenir avec Walsingham. Il avait été plus loin encore : de concert avec le prince de Navarre, il s'était uni étroitement aux protestans et leur avait promis par écrit de venger la mort de Coligny, et ce qui est plus grave, il avait conçu le projet de s'échapper de la cour et de se réfugier en Angleterre. Un vaisseau croisait en vue du Havre, et, voulant préparer sa fuite, il avait fait partir pour l'Angleterre un de ces personnages équivoques, comme on en rencontre dans les époques troublées. Cet agent se nommait Maisonfleur ; après avoir servi sous les ordres du duc de Guise en Italie, il s'était fait protestant. A son arrivée à Londres, à la fin de décembre, il s'annonça comme l'envoyé du duc, et à ce titre, sollicita une audience d'Élisabeth, qui refusa de le recevoir. C'était l'heure fixée pour la fuite du duc. Maisonfleur alla à Douvres, où il l'attendit quatre jours entiers. Le duc ne put partir, ou recula, ce qui semble plus probable. A son retour de Douvres, Maisonfleur fut enfin reçu par Élisabeth. Dans une longue lettre au duc d'Alençon auquel il donne le nom de don Lucidor, il lui fait entendre que la reine n'est pas éloignée de l'épouser, mais qu'elle ne veut pas passer par les mains de *Madame la Serpente*, c'est ainsi qu'il appelle Catherine de Médicis. Sur ces entrefaites, Castelnau de Mauvissière arrivait à Londres pour reprendre officiellement la négociation du mariage. Maisonfleur adjura de nouveau le duc de monter à cheval et de gagner le Havre, où le vaisseau anglais l'attendait encore. Il écrivit également à La Môle pour y déterminer le duc sans pouvoir y parvenir.

Pour le mariage, l'obstacle le plus difficile à surmonter, — Maisonfleur l'avait bien compris, — était l'idée peu avantageuse qu'Élisabeth avait du physique de son prétendant; il fallait l'en faire revenir, Maisonfleur le tenta. Voici le portrait qu'il fit du duc d'Alençon : « Le duc doit être de ma hauteur, la taille fort belle, le visage aucunement gâté par la petite vérole; car, madame, nous tenons en France pour une règle générale, même à l'en-

droit des dames qui épluchent telles choses de très près, que tout homme qui n'est point bossu ni boiteux est beau. » Pendant que Maisonfleur poursuivait ses secrètes pratiques, et Castelnau la négociation officielle, le duc d'Alençon était devenu de plus en plus suspect. Forcé de se rendre au siège de La Rochelle, il en fut si irrité qu'il fut au moment d'en venir aux mains avec son frère le duc d'Anjou : il regrettait tout haut Coligny, et groupait autour de sa personne tous les mécontens. Du port de La Rochelle on pouvait apercevoir la flotte de Montgomery, une évasion était tentante, et le duc n'en cherchait que l'occasion. S'alarmant de ce nouveau danger, Catherine écrivit à Élisabeth que son fils lui avait fait demander par un gentilhomme la permission, après la prise de La Rochelle, d'aller baiser ses royales mains. En ayant conféré avec Walsingham, qu'elle venait de rappeler de France, où elle l'avait remplacé par le docteur Valentin Dâle, Élisabeth répondit à Catherine : « Si vous voulez nous assurer, madame, qu'il n'en sortira aucune offense, nous ne ferons aucune difficulté d'acorder la sûreté nécessaire pour le voyage. » Plusieurs assauts meurtriers donnés à La Rochelle ayant été sans résultat, Élisabeth changea de langage; elle fit signifier à La Mothe-Fénelon, que, si la paix ne se faisait pas, elle ne donnerait plus suite au projet de mariage, et prendrait fait et cause pour les protestans. Afin d'atténuer l'effet d'une pareille menace, elle envoya en France le capitaine Horsey, chargé de proposer sa médiation, devenue d'ailleurs inutile. Catherine, depuis l'élection du duc d'Anjou au trône de Pologne, ne pensait plus qu'à traiter avec La Rochelle ; elle y avait envoyé Villeroy, muni de pleins pouvoirs. La paix fut signée le 7 juillet. Une fois libre de ce côté, et sans perdre un jour, ayant fait appeler Horsey et le docteur Dâle, Catherine leur demanda si Élisabeth voulait en finir. Ils répondirent affirmativement, mais sous la condition, toutefois, qu'on publiât que la paix était due à l'intervention du duc d'Alençon. Catherine répondit que son fils s'y était en effet chaleureusement employé. Cette condition étant ainsi acceptée, le docteur Dâle vint annoncer à Catherine que la reine, sa maîtresse, se rendrait à Douvres au mois d'août et y séjournerait huit jours. L'entrevue allait donc enfin avoir lieu, lorsque, par une sorte de fatalité, le duc tomba gravement malade. Élisabeth, aussitôt prévenue, ne voulut ni modifier ses projets, ni changer son itinéraire.

La fin de l'année 1573 s'approchait rapidement, et l'interminable négociation, loin d'avancer, avait fait un pas en arrière. Cecil était venu dire à La Mothe-Fénelon qu'on lui avait écrit de France que les marques de la petite vérole n'avaient pas entièrement disparu, qu'il restait de l'enflure au visage du duc, et que la reine Élisabeth allait faire partir pour la France Randolph, le grand maître des postes d'An-

gleterre, pour s'en assurer. Il emporterait un portrait du duc afin d'en faire la comparaison. Voilà bien le but apparent de cette étrange mission, mais avant tout, il devait rendre compte à Élisabeth de la situation de la France. Des bruits inquiétans avaient couru en Angleterre sur la santé de Charles IX. « Son état maladif, dit dans ses Mémoires Marguerite de Valois, avoit réveillé bien des espérances, fait mettre en avant bien des projets. » Le nouveau roi de Pologne, dans cette triste prévision, retardait de jour en jour son départ. Si enfin il s'y décida, ce ne fut que sous la pression des menaces de Charles IX. « Mon frère, si vous ne partez pas par amour, lui avait-il dit, je vous ferai partir de force. » Laissant Charles IX à La Fère, Catherine accompagna son fils bien-aimé jusqu'à la frontière de la Lorraine; en lui faisant ses adieux à Blaimont, ses dernières paroles furent significatives : « Vous n'y demeurerez guère. »

Le duc d'Alençon et le prince de Navarre avaient suivi Catherine un peu malgré eux. Au retour de ce voyage de Lorraine, leur évasion avait semblé possible. Maisonfleur, d'accord avec Élisabeth, y poussait vivement le duc. « Si vous ne vous hâtez pas de venir cette fois, lui écrivait-il, la reine aura lieu de croire que toutes les longueurs dont vous avez usé jusqu'à présent, tout le beau langage que vous lui avez tenu par vos lettres, n'ont été qu'autant de ruses pour la surprendre, et que tout s'est fait par le conseil de *Madame la Serpente.* » Cette fois encore, quoique bien concerté avec les chefs protestans, le projet de fuite échoua. Prévenue par Marguerite de Valois, Catherine prit de telles précautions, que toute évasion devint impossible. Charles IX avait entrevu le danger, il ne pensa plus qu'à se débarrasser d'un frère si remuant; il fit remettre à Randolph un portrait du duc, et de peur qu'on en substituât un autre moins flatté, il le fit sceller dans un étui. Dès que Randolph fut rentré à Londres, La Mothe alla trouver Élisabeth et lui soumit les dernières conditions; elle feignit de les accepter sous la réserve que le duc viendrait incognito. Cette dernière exigence sembla suspecte à La Mothe. En effet, lorsqu'il pria Élisabeth de fixer définitivement la date du départ du duc, elle s'y refusa, alléguant qu'une tentative venait d'être faite pour reprendre La Rochelle aux protestans. Charles IX et Catherine se hâtèrent de désavouer cette entreprise; mais Élisabeth persista dans son refus. C'est qu'en réalité, renseignée par ses agens secrets, elle savait tout ce qui se tramait en France.

Favorisée par l'éloignement du roi de Pologne et par la maladie de Charles IX, une vaste conspiration enveloppait le pays tout entier de son invisible réseau. Les quatre Montmorency et le maréchal de Cossé en étaient. La Noue, en acceptant le commandement des révoltés du Poitou, avait annoncé qu'on attendait un plus grand chef. Ce

chef, c'était sans aucun doute le duc d'Alençon. Guitry, chargé de forcer les portes du château de Saint-Germain et d'enlever le duc d'Alençon et Henri de Navarre, ayant, par trop de précipitation, devancé l'heure fixée pour agir, La Môle perdit la tête et avoua tout à Marguerite de Valois. Avertie par sa fille, Catherine partit dans la nuit pour Paris, emmenant dans son propre coche Henri de Navarre et son fils d'Alençon. Charles IX la suivit en litière, entouré des suisses en ordre de bataille, comme à la retraite de Meaux. Il alla loger à l'hôtel du comte de Retz, dans le faubourg Saint-Honoré. Guitry, auprès duquel il avait envoyé M. de Torcy, ayant promis de licencier sa troupe, un semblant d'amnistie fut accordé ; mais « le temps, dit Marguerite de Valois, ne fit qu'augmenter les aigreurs. » Le 10 avril, Charles IX alla s'enfermer à Vincennes avec les suisses et sa garde. Traité en prisonnier, ayant toujours devant les yeux le triste sort de don Carlos et s'en croyant menacé, le duc d'Alençon ne pensa plus qu'à s'enfuir. Le 18 avril, jour désigné, des chevaux l'attendaient sur la route ; mais Catherine veillait, et cette fois ne garda plus aucun ménagement. La Môle et Coconas furent livrés à la justice. La torture n'arracha aucun aveu à La Môle ; présenté au feu, les pieds broyés dans des brodequins de fer, il ne cessa de répéter qu'il n'avait pas conspiré, n'ayant voulu que favoriser l'évasion de son maître.

En apprenant l'arrestation de La Môle, Élisabeth fut prise d'un sentiment de pitié ; elle ordonna à son ambassadeur, le docteur Dâle, d'intercéder pour lui. La veille de l'exécution, Dâle vint trouver Catherine, qui fut inflexible : à toutes ses supplications elle opposa que la reine Élisabeth n'avait épargné ni Norfolk ni ses propres parens, et qu'elle agirait de même. Le 30 avril, La Môle et Coconas étaient décapités. Le lendemain, Charles IX fit venir à Vincennes le docteur Dâle. Le matin, il s'était fait tirer du sang et se sentait mieux ; il parla au docteur du mariage de son frère. Les troubles présens rendaient une entrevue impossible, mais pour la favoriser il se promettait d'aller en Picardie dès qu'ils seraient apaisés. En attendant, le duc d'Alençon était étroitement gardé. Élisabeth, s'en alarmant, fit partir en toute hâte Leighton. L'état de Charles IX s'était encore aggravé ; Leighton, reçu par lui seulement le 15 mai, ne put obtenir qu'une réponse évasive. Catherine, qu'il vit, lui dit sèchement, au sortir de son audience, que le duc n'était pas plus gardé que le roi, qu'il pouvait aller où bon lui semblait. Elle ajouta ironiquement que l'extrême sollicitude témoignée par la reine Élisabeth en faveur de son fils était un excellent présage pour le projet de mariage. »

La maladie de Charles IX marchait rapidement. Dans la nuit du 22 au 23 mai, de grands vomissemens de sang l'affaiblirent encore.

Pendant cette longue agonie, le duc d'Alençon, craignant de plus en plus pour sa propre vie, supplia le docteur Dâle d'implorer le secours de la reine Élisabeth. Il fallait beaucoup d'argent pour corrompre ses gardes, il en manquait. Elisabeth entendit son cri de détresse : « Il faut à tout prix, écrivit-elle à Walsingham, que le duc soit préservé ; mais qu'on agisse avec prudence, car la moindre faute pourrait lui être fatale. » Les forces du royal malade déclinaient à vue d'œil ; la nuit du 29 au 30 mai fut affreuse ; à la pointe du jour, dans cette chambre marquée par la mort, Catherine, assise sur un coffre, dictait l'acte qui lui conférait la régence. Le roi le signa d'une main affaiblie, puis il fit approcher près de son lit le prince de Navarre et l'entretint longuement ; il n'eut que quelques froides paroles pour le duc d'Alençon. A deux heures après-midi, il expirait à l'âge de vingtquatre ans.

C'est seulement le 27 août que Catherine prit la route de Lyon pour aller à la rencontre d'Henri III, parti le même jour de Turin. Elle n'avait plus à surveiller le duc d'Alençon et le prince de Navarre, les ayant mis tous deux sous la garde des beaux yeux de Mme de Sauves, sa dame d'atours et la petite-fille du surintendant des finances, Jacques de Semblançay, pendu sous François Ier. Un contemporain a dit de Mme de Sauves : « Elle alloit coucher d'un parti à un autre, la plus accorte, la mieux parée et attifée, ayant presse aux plus grands à qui l'accosteroit de plus près. » — « Nos premières haines, dit un jour Henri IV à Sully en parlant du duc d'Alençon, viennent de cette femme ; elle me témoignoit de la bonne volonté et le rabrouoit toujours devant moi, ce qui le faisoit enrager. » Henri IV avait l'étrange illusion de se croire seul dans les bonnes grâces de la dame ; le duc d'Alençon était aussi au mieux avec elle, et si les deux beaux-frères, se jalousant, devinrent et restèrent ennemis, cette *Circé*, comme l'appelle Marguerite de Valois, était en même temps recherchée par Duguast, Souvré et le duc de Guise, tous plus aimés d'elle que les deux princes rivaux.

Lord North, envoyé par Élisabeth pour complimenter le nouveau roi, Henri III, rejoignit la cour à Lyon. Un grand bal y fut donné en son honneur. Assis à la droite de Catherine, il suivait des yeux Marguerite de Valois, qui « menoit un branle avec le duc d'Alençon » et ne tarissait pas en éloges sur son éblouissante beauté, alors dans tout son éclat. Tout en écoutant lord North, Catherine lui fit remarquer le duc d'Alençon : « Ne trouvez-vous pas, lui dit-elle, qu'il n'est point si laid ni si difforme qu'on veut bien le dire ? » Lord North en convint et loua même la façon toute gracieuse dont le duc dansait. « Il n'a pas tenu à nous, reprit Catherine, que le mariage avec votre maîtresse ait eu lieu. » La réponse de l'ambassadeur fut que le dernier mot n'en était pas dit. Encouragée par cette bonne

parole, Catherine invita La Mothe-Fénelon à reprendre la négociation. Élisabeth était alors au plus fort de son caprice pour Hatton, elle n'ignorait pas non plus la liaison du duc avec Mme de Sauves. La Mothe-Fénelon la trouva plus que refroidie, et il prévint Catherine que, pour le moment, il n'y avait pas à songer au mariage.

Le prince de Navarre et le duc d'Alençon allèrent jusqu'à Pont-de-Beauvoisin à la rencontre d'Henri III ; il les reçut d'assez bonne grâce, les embrassa et leur dit qu'ils étaient libres.

Henri III va se montrer dans cette première année de son règne tel qu'il restera jusqu'à la fin : insouciant du lendemain, nullement inquiet de la guerre civile qui désolait les provinces, perdant deux mois à Avignon après en avoir perdu un à Lyon, ne se résignant qu'à grand'peine à aller se faire sacrer à Reims et, le lendemain de son sacre, épousant cette douce et charmante Louise de Lorraine, qu'il avait vue à Nancy en allant en Pologne, et dont le cœur était engagé ailleurs.

Deux camps étaient en présence à la nouvelle cour : dans celui du duc d'Alençon, Bussy d'Amboise, la meilleure lame de France, le préféré de Marguerite de Valois et devant payer de sa vie l'amour de Mme de Monsoreau; Simier, courtisan raffiné; Lachâtre, gentilhomme accompli; des Pruneaux, habile diplomate; Clausse de Marchaumont, financier renommé; Fervaques enfin, un rusé Normand ; dans le camp du roi, Duguast, insolent et railleur; Villequier, Quélus, Saint-Luc, Saint-Maigrin, d'Arques et Grammont. Avec de tels hommes, les querelles, les duels se renouvelaient chaque jour, la guerre civile en était la suite inévitable; elle eut un chef par la fuite du duc d'Alençon dans la nuit du 15 septembre.

Catherine offrit à Henri III de ramener le fugitif. La voilà donc allant de ville en ville à la poursuite du duc, qui se dérobe toujours. Le 5 octobre, elle entre à Blois; il en était parti la veille ; le 25, nous la retrouvons au château d'Amboise. La fille de Charles IX et d'Élisabeth d'Autriche, le fils qu'il avait eu de Marie Touchet y étaient élevés. A la vue de cet enfant qu'elle appelle le jeune Charles, la mère reparaît; il lui semble si beau qu'elle écrit à Henri III : « Plût à Dieu que vous en eussiez un déjà! il ne faut pas dire que vous n'en avez pas trouvé la façon, il la faut trouver au plus vite. » Enfin, à force de messages échangés, le duc d'Alençon consentit à se rendre au château de Champigny, féodale demeure des Montpensier. Le 20 novembre, une trêve de six mois y était signée. Le plus difficile, c'était de la maintenir et de calmer cette soif d'ambition qui dévorait le duc d'Alençon. Catherine eut recours au moyen tant de fois employé sans succès, au mariage avec Elisabeth. Dans les longs entretiens qu'elle eut avec son fils, elle lui persuada d'envoyer La Porte en Angleterre. De son côté, elle

s'en ouvrit à l'ambassadeur Valentin Dâle, qui ne lui cacha pas que, tant que la paix ne serait pas faite avec les protestans, il ne serait pas donné suite à ce projet. La cause du refus était tout autre : Élisabeth, qui l'aurait cru? pensait à don Juan d'Autriche. Était-elle éblouie par l'éclat qui environnait le vainqueur de Lépante, ou bien, sachant que les Guise, d'accord avec Philippe II, réservaient à don Juan le chevaleresque honneur de délivrer Marie Stuart et de l'épouser, voulait-elle l'enlever à son éternelle rivale? Quoi qu'il en fût, elle chercha à entamer avec don Juan une de ces nombreuses négociations de mariage dont abusait sa politique. « Elle m'a adressé un agent, écrivait don Juan à Philippe II, qui m'a fait des allusions indirectes à un mariage. Dois-je y donner suite? Bien que je sois tenté de rendre une reine et un royaume à la vraie religion, je rougirais d'entamer une négociation avec une femme dont la vie et les exemples ont donné tant à dire. »

En traitant d'une trêve avec son fils d'Alençon, Catherine avait surtout voulu barrer le chemin au prince de Condé, qui, réfugié en Allemagne depuis la mort de Charles IX, n'attendait que le moment d'entrer en France avec le duc Jean-Casimir, le fils de l'électeur palatin. « Offrez-leur, avait-elle écrit le 11 décembre à Henri III, offrez-leur autant de terres qu'ils en voudront; si attendez que les reistres soient entrés, ne sais si après ne serez contraint de leur accorder plus que ne voudrez. » Henri III ne tint aucun compte des conseils de sa mère. Les reîtres, après s'être longtemps arrêtés à Charmes, en Lorraine, envahirent le Bussigny, traversèrent la Bourgogne et, passant la Loire non loin de la Charité, vinrent se joindre au duc d'Alençon dans le Bourbonnais. A Catherine revint encore l'ingrate charge de traiter avec son fils et les reîtres : elle partit donc suivie de l'escadron volant de ses filles d'honneur. Rendez-vous avait été donné au château de Chantenay, près de Sens. L'or et les dépouilles de la France eurent plus de prise sur Jean-Casimir et ses froids Allemands que les avances des filles d'honneur de Catherine. Le duc d'Alençon reçut 100,000 livres ; son apanage s'augmenta du Berry, de la Touraine et aussi de l'Anjou, dont désormais il portera le nom. Henri III avoua tristement que cette paix lui avait coûté bien cher. M. de Berny fut chargé d'en instruire Élisabeth et de reparler du mariage; mais à la première allusion qu'il fit à ce projet, Elisabeth, y coupant court, se contenta de promettre une bonne réception au duc s'il se décidait à venir la voir. Une des conditions du dernier traité entre Catherine et le duc d'Alençon avait été la convocation à bref délai des états-généraux. Étrange illusion, les protestans se promettaient beaucoup de leur réunion. Ravagée par les hommes de guerre, pillée par les reîtres, la France était lasse et affamée de repos; elle ne séparait pas la cause des protestans

de tant de malheurs. Contre toute attente, la majorité des états-généraux réclama l'unité de religion. Une plus grande déception attendait les protestans : ce fut la défection du duc d'Alençon. S'il rompait ainsi avec ses anciens alliés, c'est que, des propositions sérieuses lui étant venues du côté des Flandres catholiques, il s'était laissé séduire par la perspective d'une couronne ducale. Afin de se ménager l'appui d'Henri III, il accepta donc le commandement des forces destinées à agir contre les protestans, maîtres encore d'une partie de l'Auvergne.

Le jour même où le nouveau duc d'Anjou mettait le siège devant Issoire, Marguerite de Valois partait pour les eaux de Spa. En réalité, le but secret de son voyage était d'ouvrir une nouvelle voie à l'ambition de son frère.

Deux grands partis se partageaient alors les Flandres : le parti national et catholique défendant contre l'étroit despotisme de Philippe II ses anciens privilèges et ses franchises, et le parti protestant et démocratique s'appuyant sur la Hollande et la Zélande, dont le prince d'Orange était le chef. En face de ces deux partis reliés par la haine commune de l'étranger, Philippe II, découragé par de récens revers, et venant d'envoyer don Juan d'Autriche dans les Flandres, non pour combattre, mais pour traiter. Le 17 janvier, don Juan signait dans le Luxembourg l'humiliant traité qu'on appela l'édit perpétuel. Les franchises des Pays-Bas étaient reconnues, les droits de lever l'impôt remis aux états, qui en revanche promettaient de reconnaître don Juan pour leur gouverneur, lorsque les derniers Espagnols auraient évacué les provinces. Voilà où en étaient les Flandres au moment où Marguerite de Valois passa la frontière. Les populations saluèrent au passage cette gracieuse apparition. « J'allois, dit-elle, en litière faite à piliers doublés de velours incarnadin d'Espagne. » L'évêque de Cambrai, de la maison de Berlaymont, fut le premier à recevoir Marguerite à Cambrai. Il lui donna un bal magnifique, mais quitta la salle avant souper, se dérobant aux séductions d'une beauté si redoutable. Plus imprudens, M. d'Inchy, gouverneur de Cambrai, et le comte de Lalain, gouverneur du Hainaut, s'y laissèrent prendre. Don Juan d'Autriche attendait la princesse un peu avant Namur ; celui-là, elle le croyait gagné d'avance. Peu de mois auparavant, don Juan avait traversé la France, et, ayant assisté sous un déguisement mauresque à un bal donné au Louvre, il s'était écrié : « Sa beauté est plus divine qu'humaine ; elle est plutôt faite pour perdre et damner les hommes que pour les sauver. » Don Juan était alors âgé de trente-deux ans ; sa taille, sans être haute, était bien proportionnée ; ses yeux bleus à la fois doux et vifs ; il avait grand air. En s'approchant de la litière de Marguerite, il descendit de cheval et lui présenta ses hommages.

Elle lui donna sa joue à baiser, suivant la mode française. Remontant à cheval, don Juan se plaça à la portière et l'escorta jusqu'à Namur. Dans le luxe qu'il déploya pour la recevoir, dans les fêtes qu'il lui donna, la galanterie ne fut pour rien. Le politique l'emporta sur l'amoureux. Cette magnifique réception ne lui servit qu'à se ménager les moyens de surprendre la citadelle de Namur; sa belle visiteuse partie, il s'en empara.

La traversée des Flandres n'avait été pour Marguerite qu'une longue suite de fêtes; son retour fut presque une fuite. Il lui fallut passer à travers les troupes de don Juan et les huguenots en armes, qui se défiaient de ses intrigues. Elle ne regagna qu'à grand'peine La Fère, où elle avait prié le duc d'Anjou de la rejoindre. Le duc se rendit à son appel. Là il trouva le comte de Lalain et M. d'Inchy, venus pour l'y rencontrer, et il arrêta les premiers articles de son traité avec les états-généraux. Ce court séjour à La Fère fut comme une halte dans sa vie agitée. Fêté, cajolé par sa gracieuse sœur, que les contemporains lui reprochent d'avoir trop aimée, il ne pouvait s'empêcher de dire : « O ma reine, qu'il fait bon près de vous! Cette compagnie, c'est un paradis, et celle d'où je suis parti, un enfer rempli de toutes sortes de furies et de tourmens. » Ce n'était que trop vrai; à peine rentré à la cour, il se vit en butte à de nouvelles avanies. Enhardis par l'impunité, les mignons ne le saluaient plus et l'accablaient de leurs railleries. Sa position n'était plus tenable. Une belle nuit, à l'aide d'une échelle de corde, il s'échappa par la fenêtre de la chambre de Marguerite. Bussy, qui attendait à l'abbaye de Sainte-Geneviève, avait fait pratiquer dans la muraille de l'enceinte de Paris un trou par lequel sortit le duc. Il trouva des chevaux prêts et se réfugia à Angers. Bien lui en prit, car, si l'on en croit le Vénitien Jean Michiel, il aurait été sans aucun doute arrêté et condamné à une prison perpétuelle.

Une fois en liberté, le duc alla de ville en ville recruter des partisans pour sa prochaine expédition dans les Flandres. Les événemens semblaient conspirer pour lui : Mathias, le futur empereur qui, échappé de Vienne et le gagnant de vitesse, avait été proclamé à Bruxelles gouverneur-général des Flandres insurgées contre l'Espagne, venait d'essuyer à Gembloux (17 janvier) la plus sanglante des défaites. Don Juan, à la tête des vieilles bandes espagnoles, revenues à son appel, avait balayé l'armée des états. Le duc d'Anjou était donc imploré comme un libérateur. Son entrée dans les Flandres pouvant devenir l'occasion d'une guerre avec l'Espagne. Catherine en eut peur, et pour le détourner de ce projet, elle vint lui offrir la fille du duc de Mantoue ou bien Catherine de Navarre. Rien ne put arrêter le duc; partant presque seul de Verneuil et franchis-

sant à cheval en deux jours la distance entre cette ville et Bapaume, il entrait le 7 juillet à Mons, où il était acclamé. Henri III, par l'entremise de Villeroy, lui fit proposer le marquisat de Saluces, offrant aussi de solliciter du pape la cession du Comtat-Venaissin, enfin il lui promettait de demander pour lui la main de la princesse de Mantoue, qui lui ouvrirait le chemin de l'Italie. Rejetant toutes ces illusoires propositions, le duc revint de lui-même à l'idée d'épouser Élisabeth. Le 30 juillet, il fit partir de Mons M. de Quincé, gentilhomme protestant, et M. de Bacqueville. Fidèle à la politique anglaise de tous les temps, Élisabeth ne voulait pas plus des Français dans les Flandres que des Espagnols; tout en faisant semblant de prêter une oreille favorable aux avances amoureuses du duc, elle travaillait en secret à en déjouer ses projets. Grâce à ses subsides, le duc Jean-Casimir avait levé douze mille hommes et le 26 août rejoignait l'armée des états dans le voisinage de Malines. Don Juan se tenait alors enfermé dans son camp fortifié, près de Namur. Laissé dans un pays ennemi, sans argent, depuis trois mois, sans instructions de Philippe II, voyant la peste décimer ses soldats, il écrivait à son plus fidèle compagnon, don Pedro de Mendoza : « Notre vie est mesurée par quart d'heure; nous languirons ici jusqu'à notre dernier soupir. » Dévoré par la fièvre et le chagrin, il expirait le 1er octobre, victime de l'ingratitude et de l'abandon du roi son frère. Ces armes étaient aussi sûres que le poison.

Le duc d'Anjou allait passer par les mêmes déceptions qui avaient tué don Juan; on lui avait bien donné le vain titre de « défenseur de la liberté des Pays-Bas; » on avait bien signé à Anvers, le 20 août, un traité qui lui promettait la remise de certaines villes, mais pas une ne lui avait été livrée. Blessé de ce manque de foi, lassé de sa coûteuse inaction, il avait fait partir d'Anvers Bussy d'Amboise pour Londres. Bussy n'avait rien d'un diplomate, et sa réputation de duelliste n'était guère de mise à la cour timorée d'Élisabeth. D'un autre côté, Henri III, dans ses lettres de chaque jour, ne cessait de rappeler son frère. Le duc se rendit à de telles instances. Licenciant ses troupes, il se retira à Condé. Le 17 février, il partit pour Alençon. Cette rude leçon du moins lui avait servi. Il s'était enfin rendu compte qu'il fallait avoir de toute nécessité Élisabeth de son côté ou s'abstenir. Dans ce dessein, il chercha un ambassadeur moins compromis que Bussy et mieux vu de Henri III : il l'avait sous sa main dans Jean de Simier, le grand-maître de sa garde-robe.

Un historien contemporain a dit de Simier : « C'étoit un courtisan raffiné qui avoit une exquise connoissance des gaîtés d'amour et attraits de la cour. » Leicester, dont la clairvoyance n'était jamais en défaut, pressentit tout d'abord qu'il allait avoir un adversaire

redoutable en ce nouvel envoyé pour lequel, à première vue, le goût d'Élisabeth s'était ouvertement prononcé. C'est que Simier parlait encore mieux que La Môle cette douce langue de la galanterie française qui charmait tant Élisabeth ; c'est qu'en répétant les paroles amoureuses de son maître, il avait l'adresse d'y mêler les siennes. « Ces propos, écrit gravement Castelnau, font rajeunir la reine ; elle est devenue plus belle et plus gaillarde qu'il y a quinze ans. Il n'y a femme, ni médecin qui la connaisse, qui n'estime qu'il n'y a nulle dame en ce royaume de meilleur tempérament pour porter des enfans. » Le galant Simier n'en discutait pas moins très sérieusement les conditions du mariage. Cecil, dans les longues conférences qu'il avait avec lui, ne cessait de répéter que le duc obtiendrait tout, s'il consentait à venir. C'était aussi l'opinion de Mendoza, l'envoyé d'Espagne ; mais Simier, moins crédule, écrivait au chancelier d'Alençon : « Je ne croirai au mariage que lorsque les draps seront levés, les flambeaux éteints, et mon maître dans le lit. »

Élisabeth en était arrivée au point de ne pouvoir se passer de Simier. A la suite d'une longue conférence pour son mariage, elle exprima le désir de rester seule avec lui et dit à Leicester d'emmener Castelnau à la chasse. Leicester obéit ; à son retour, trois heures après, la reine et Simier étaient encore ensemble. Leicester offrit à souper à Castelnau, et Simier soupa avec la reine. « Il n'y a pas de jour, écrivait Castelnau, qu'elle ne l'envoie demander. Une fois elle est venue dans sa barque le chercher jusqu'à mon logis ; il fallut qu'il vînt la trouver en pourpoint. Cela fait donner au diable ceux qui en ont mal au cœur ; ils disent que M. de Simier la trompera et qu'il l'a ensorcelée. » Tout marchait donc à souhait ; la reine ne s'habillait plus et ne faisait plus habiller sa cour qu'à la française ; elle répondait à un de ses conseillers qui lui reprochait sa trop grande intimité avec Simier, que ce n'était plus un étranger pour elle, mais un fidèle serviteur de son *mari*. C'en était trop pour Leicester, il résolut de se débarrasser de ce rival. Un soldat de la garde de la reine essaya une première fois d'assassiner Simier, mais il se défendit et échappa au guet-apens. Une autre fois, dans une de ces promenades en bateau qu'il faisait avec Élisabeth sur la Tamise, un coup de pistolet, parti d'un esquif qui passait rapidement près de celui de la reine, blessa un des rameurs. Le coup était destiné à Simier. Ce double attentat ne fit qu'augmenter sa faveur. Son intimité avec la reine devint le thème de tous les entretiens dont Marie Stuart se fit imprudemment l'écho ; dans une lettre écrite un jour de colère, lettre qu'Élisabeth, à coup sûr, ne dut pas recevoir, car la tête de sa victime fût tombée plus tôt, elle lui jeta à la face cette grossière insulte : « Je prends Dieu à témoin que la comtesse de Shrewsbury

m'a dit que vous aviez engagé votre honneur avec un étranger, allant le trouver dans la chambre d'une dame là où vous le baisiez et usiez avec lui de privautés déshonnêtes, mais aussi lui révéliez les secrets du royaume, trahissant vos propres conseillers avec lui (1). »

Sur ces entrefaites, au mois de juin, Duplessis-Mornay vint à Londres. Dans une audience, Elisabeth lui demanda ce qu'il pensait de son mariage avec le duc. Il répondit « qu'il pouvait faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal, suivant les conseils qu'aurait le duc. » Castelnau ne vit pas Mornay, mais s'aperçut bien vite qu'un changement s'était produit dans l'esprit d'Élisabeth. « Comme toutes les femmes, écrit-il à Catherine, elle est mue par diverses persuasions; les étrangers se moquent de nous. » Il avait vu juste : lorsque Simier vint annoncer à Élisabeth que le duc arriverait dans les premiers jours d'août, elle ne donna aucun ordre pour sa réception. Sa tendresse pour Leicester parut un instant se réveiller. Il était urgent de frapper un grand coup; Simier en eut l'audace; il osa ce que personne n'avait osé jusqu'alors : sans aucune préparation, il apprit à la reine que Leicester était marié secrètement à Lettice Knollys, la veuve d'Essex. A cette révélation inattendue, elle entra dans une de ses colères de lionne, elle se roula par terre; elle injuria tous ceux qui l'approchèrent, elle refusa de manger, elle fit enfermer Leicester dans un des forts de Greenwich; sans l'intervention du prudent Sussex, elle l'aurait envoyé à la Tour. Hatton était aussi secrètement marié, ce fut une arme de plus dans les mains de Simier. La place était donc libre, le duc pouvait venir. D'après les conseils de Catherine, au mois d'avril dernier, il avait à l'improviste fait une visite de quelques jours au roi son frère, qui, loin de désapprouver son voyage, lui mit assez d'or dans les mains pour tenir royalement son rang. Parti de Paris le 2 août et n'ayant avec lui que l'Aubespine et quelques serviteurs, il s'embarqua à Boulogne, et à son arrivée alla droit à Greenwich, où était la reine. Il ne manquait ni d'esprit ni de pénétration. Castelnau le trouva même plus avisé pour son âge qu'il ne le pensait. Élisabeth lui avait fait préparer un appartement tout près du sien; pour être plus libre, il le refusa, mais, s'étant mis dès le premier jour sur un pied de familiarité intime, il passait ses journées avec elle, et ne la quittait qu'à deux heures après minuit. Dans la même lettre où elle reproche à Élisabeth ses galanteries avec Simier, Marie Stuart ne l'épargne pas davantage au sujet du duc : « Vous vous êtes déportée, dit-elle, avec lui de la même dissolution qu'avec Simier; une nuit vous

(1) Cette lettre autographe a été copiée par le prince Labanof dans le chartrier du marquis de Salisbury, héritier des papiers du ministre Cecil.

l'avez rencontré à la porte de votre chambre, n'ayant que votre seule chemise et votre manteau de nuit, et vous l'avez laissé entrer, et il est demeuré avec vous près de trois heures. » « Ces amoureuses conférences ont duré huit jours, écrit naïvement Castelnau à Catherine. La dame a eu beaucoup de peine à entretenir le duc, étant prise et vaincue d'amour; elle m'a dit qu'elle n'avoit jamais trouvé homme de qui le naturel et les actions lui revinssent mieux. Elle m'a prié d'écrire à Votre Majesté de ne pas trop châtier le duc pour la grande folie qu'il a faite de tant se hasarder pour venir voir une femme de si peu de mérite. »

Le duc était-il vraiment sous le charme, ou bien, élevé à l'école de Catherine, jouait-il la passion? Villeroy, qui le vit au retour, écrivait à Castelnau : « Il me semble qu'il a rapporté de ce pays-là, en sa contenance et en son visage, un certain air qui le rend plus agréable. » Pour maintenir Élisabeth dans les tendres sentimens qu'elle lui avait témoignés, il lui écrivait des lettres suffisantes, dit Castelnau, « pour allumer le feu dans l'eau. » Des deux côtés on était aux douces promesses, aux décevantes illusions; mais en même temps se manifestait en Angleterre une vive opposition à ce projet de mariage, et les églises retentissaient d'allusions hostiles; des pamphlets malveillans circulaient de main en main. Le plus violent de tous fut l'œuvre d'un nommé Jean Stubbes, professeur de droit à Lincoln. Le titre seul était une insulte : *le Gouffre qui doit engloutir l'Angleterre par le moyen du mariage de France*. Le duc d'Anjou y était bafoué, la France insultée. Élisabeth ne se contenta pas de faire imprimer la défense du duc; exhumant une vieille loi du temps de Marie Tudor contre les auteurs d'écrits séditieux, elle déféra à la justice Stubbes, l'imprimeur Singleton, et l'un des distributeurs. La punition fut terrible; tous trois furent condamnés à avoir la main tranchée; Singleton seul eut sa grâce. L'échafaud fut dressé sur l'une des places de Londres. A l'aide d'un coutelas et d'un marteau, le bourreau coupa la main droite de Stubbes; le supplicié se redressa et de sa main gauche, levant son chapeau en l'air, il s'écria : « Vive la reine! » Le peuple qui remplissait la place resta immobile et silencieux, mais la haine contre la France, qui se lisait sur tous les fronts, s'en accrut encore.

Au milieu de décembre, Simier ayant enfin obtenu la signature des conditions arrêtées avec les conseillers d'Élisabeth, alla droit à Alençon, n'y séjourna que peu de jours et revint à Paris rendre compte à Henri III des résultats de sa mission. Il avait été convenu qu'une ambassade extraordinaire serait envoyée à Londres pour faire la demande officielle, avec cette réserve toutefois qu'Elisabeth fixerait la date de son départ. Le mois de mars se passa sans qu'au-

cune lettre d'elle en parlât. Pendant les mois qui suivirent, les choses restèrent dans le même état. Lassé de ces lenteurs, le duc d'Anjou partit pour la Guyenne; il y allait négocier la paix avec le roi de Navarre, cette paix qu'on a appelée la paix de Fleix et qui allait mettre à sa disposition, pour sa nouvelle expédition des Flandres, une partie de l'armée royale devenue inactive. Enfin le 10 avril, cette ambassade, dont le départ avait été tant de fois remis, prit la mer à Calais; elle comptait à la fois des hommes d'état et des grands seigneurs; à leur tête le duc de Montpensier, le comte de Soissons et le maréchal de Cossé. Après une longue suite de fêtes, où Élisabeth s'efforça de rivaliser avec les magnificences de la cour de Catherine, on passa à la discussion des articles du contrat, et l'accord s'étant facilement établi, le jour du mariage fut fixé à six semaines après leur ratification. Un traité d'alliance devait être conclu préalablement avec la France. Cette condition pouvait remettre tout en question; le mariage servait donc d'amorce pour obtenir la ligue avec la France, qu'Élisabeth désirait surtout; dans ce dessein, elle envoya Walsingham à Paris.

A sa première audience, Walsingham rencontra une résistance opiniâtre. Craignant de se trouver seul en face de l'Espagne et de supporter ainsi tout le fardeau de la guerre, Henri III voulait, et avec raison, que le mariage précédât la ligue. Catherine n'était pas mieux disposée. Elle dit à Walsingham : « Les Anglais, pas plus que vous, ne veulent des Français dans les Flandres. »

Philippe II s'était emparé du Portugal au détriment des prétendus droits que Catherine s'attribuait comme descendant, par sa mère, de Robert, comte de Boulogne, dépossédé en 1214. Revenant sur une prescription de plus de trois cents ans et ne tenant plus autant au mariage de son fils avec Élisabeth, elle cherchait un terrain de transaction avec l'Espagne. Taxis, l'ambassadeur de Philippe II, qui ne l'ignorait pas, avait insidieusement fait entendre à Gondi, l'introducteur des ambassadeurs, que le roi son maître ne serait pas éloigné de donner une des infantes au duc d'Anjou. Catherine prit trop vite au sérieux cette perfide ouverture et voulut s'en expliquer avec Taxis. Loin d'y faire allusion, le rusé Espagnol se plaignit tout à la fois de ce que le duc se préparait à rentrer dans les Flandres et de ce que « on dressait une armée contre le Portugal et le Brésil. » Catherine répondit : « Le roi mon beau-fils ne m'estimeroit pas si je renonçois à ce qui m'appartient; d'ailleurs, mon fils d'Anjou n'est pas tel qu'on en fasse ce qu'on veut. » En effet, sans tenir compte des représentations du roi son frère et des conseils de sa mère, dans les premiers jours d'août, le duc franchit de nouveau la frontière avec douze mille hommes de pied et

cinq mille à cheval, presque tous gentilshommes enrôlés comme volontaires. A leur approche, le duc de Parme leva précipitamment le siège de Cambrai et se replia sur Arlon. Ce premier succès s'arrêta tout court. Les états-généraux ne tinrent au duc aucune de leurs promesses. Aux premiers froids, les nobles volontaires se retirèrent, et, l'argent manquant, une partie de l'armée du duc se débanda et vécut de pillage.

Hors d'état de rien entreprendre, le duc se décida à partir pour l'Angleterre; Élisabeth était sa dernière ressource. Cette fois, il fut reçu royalement et logé à Whitehall. Il manœuvra si bien qu'il se remit bien vite dans les bonnes grâces d'Élisabeth. Redevenue aussi familière avec lui que lors de son premier séjour, elle ne l'appelait plus que son petit Italien, elle affectait avec lui un sans-façon tant soit peu bourgeois. Si l'on en croit même le très indiscret Vénitien Lippomano, elle lui apportait chaque matin dans sa chambre une tasse de bouillon. Cette intimité compromettante s'affirma de plus en plus : « L'on ne fait aucun doute, dit un contemporain anonyme, que, pour son avancement, le duc n'ait recherché la reine de très près. » Le 22 novembre, jour anniversaire de son couronnement, la reine se promenait, le duc à ses côtés, dans une des longues galeries du château de Greenwich, lorsque Castelnau fit demander à être introduit. Allant à sa rencontre avec une politesse toute française : « Monsieur l'ambassadeur, lui dit-elle, écrivez au roi votre maître que le duc sera mon mari. » Et tirant de son doigt un anneau, elle le passa à celui du duc; puis, se tournant vers ses filles d'honneur, stupéfaites : « J'ai un mari, dit-elle, vous autres, pourvoyez-vous si vous voulez. »

Ce fut un coup de théâtre; des courriers partirent dans toutes les directions pour annoncer la grande nouvelle. Illusion bien courte! le duc retiré, les filles d'honneur se mirent à gémir, à sangloter. L'émotion gagna la reine ; elle se lamenta avec elles. La nuit entière se passa dans les larmes. Au matin, elle vint trouver le duc, elle lui dépeignit ses angoisses, la résistance de son entourage; trois nuits pareilles la feraient mourir. Atterré, le duc ne trouva pas une parole. Il rentra dans ses appartemens, arracha de son doigt l'anneau fatal et le jeta à terre, maudissant l'inconstance et la légèreté des femmes. Il voulait partir; c'eût été plus digne, mais Élisabeth le retint, dit le même chroniqueur anonyme, « par de nouvelles démonstrations accompagnées de baisers, privautés, caresses et mignardises ordinaires aux amans. » Le duc, qui s'y laissa encore prendre, ne parla plus de départ.

Le bruit de cette rupture étant venu en France, l'ambassadeur de Toscane, Lorenzo Priuli, vint demander à Catherine ce qu'il en

était. Elle lui répondit que son fils n'avait pas rendu l'anneau et qu'elle n'y attachait pas grande importance. Le pauvre duc continua à passer par toutes les alternatives, allant d'un retour d'espérance au plus complet découragement. Le premier jour de l'an, il échangea avec la reine de splendides présens et figura dans un tournoi où de nouvelles allusions à son mariage lui furent faites. Amené dans la lice sur un chariot en forme de rocher et lié de grosses chaînes, il fut conduit par l'Amour et le Destin aux pieds du trône de sa divinité. Le Destin, en présentant à la reine son royal prisonnier, lui adressa ces vers :

Rendez à ce héros sa chère liberté,
Ou faites qu'oubliant un vœu de chasteté,
Hymen serve vos cœurs.

Le combat dura jusqu'à une heure après minuit. Le duc, adroit et fort, y avait fait merveille ; la reine, pour le récompenser, l'embrassa devant tous à plusieurs reprises ; elle le reconduisit jusqu'à sa chambre et vint le lendemain le trouver au lit. Ce fut comme une reprise d'engoûment.

Le duc était très réservé, s'observait très habilement, mais il n'en était pas de même des Français de sa suite. Fervaques, son nouveau favori, s'étant pris de querelle avec La Fin, le poursuivit, un poignard à la main, jusque dans les appartemens de la reine, qui, très courroucée, dit en pleine cour que, « si c'étoit un de ses sujets, elle lui feroit trancher la tête. » A la fin de janvier, seule avec le duc, dont elle tenait la main dans la sienne, elle lui exprima de sa voix la plus douce sa répugnance à épouser un catholique. Le duc se récria et offrit de se faire protestant. « On ne commande pas à son cœur, lui dit-elle, on ne lui fait pas violence, » et, baissant les yeux, elle lui avoua « qu'elle n'éprouvait plus pour lui la même inclination. » D'une voix altérée, son fiancé lui rappela qu'il avait traversé toutes les angoisses de la passion, donné à tous les catholiques la plus mauvaise opinion de sa personne et qu'il ne s'en irait pas d'Angleterre, voulant plutôt mourir avec elle. « C'est mal à vous, reprit Élisabeth, de menacer ainsi une vieille femme dans son propre royaume ; vous êtes fou et vous tenez le langage d'un fou. » De grosses larmes coulaient des yeux du duc ; lui tendant son mouchoir pour les essuyer, elle le calma avec quelques caresses ; mais c'était bien un congé en règle, un congé définitif.

Les nouvelles de Flandres étaient mauvaises ; le duc de Parme avait mis le siège devant Tournai. Accourus en toute hâte à Londres, les

députés des états supplièrent le prince de revenir, lui offrant cette couronne ducale qu'il ambitionnait depuis tant d'années. Quand ils étaient venus une première fois, Élisabeth, éprise alors du duc, les avait mal reçus; cette nouvelle offre, faite dans un pareil moment, répondait à sa secrète pensée. Oubliant sa parcimonie habituelle, elle alla d'elle-même au-devant de la dépense, arma des vaisseaux, ordonna des levées d'hommes; elle offrit même au duc un subside illimité, sauf à le réduire lorsqu'il ne serait plus là. Affectant en public d'être désolée du départ de son fiancé, elle s'en réjouissait au fond du cœur. Elle l'accompagna néanmoins jusqu'à Cantorbery; en le quittant, elle lui promit de l'épouser à son retour; elle versa même quelques pleurs de parade et prit des vêtemens de deuil; mais, en réalité, elle se sentait tout heureuse d'avoir repris sa chère liberté.

En février, quinze grands vaisseaux jetèrent l'ancre devant Flessingue. Le duc fit son entrée dans la ville ayant à sa droite le silencieux prince d'Orange, à sa gauche le beau Leicester. Le surlendemain, une flotte portant à tous ses mâts des drapeaux et des banderoles, le conduisit triomphalement à Anvers; revêtu du manteau ducal, que le prince d'Orange avait mis lui-même sur ses épaules, il dut se croire le maître des Pays-Bas; mais le pouvoir était encore resté tout entier aux mains des états. Une tentative d'assassinat sur le prince d'Orange fut le premier avertissement des malheurs qui allaient suivre. Les troupes anglaises, mal payées, commencèrent à déserter; une partie passa dans le camp du duc de Parme. Français et Flamands se mesuraient des yeux, la main sur la garde de leur épée. De leur côté, Fervaques et les gentilshommes de l'entourage du duc ne cessaient de lui rappeler le triste exemple de l'archiduc Mathias et de Jean-Casimir, réduits tous deux à quitter honteusement cette terre ingrate; pour exciter son ressentiment, ils lui mettaient sous les yeux ce pasquil, qui courait les rues :

Monsieur veut tout,
Le prince d'Orange gouverne tout,
Sainte-Aldegonde conseille tout,
Les états traitent tout,
Le peuple paie tout,
Les trésoriers reçoivent tout,
Le diable emporte tout.

Depuis son entrée dans les Flandres, le duc n'avait pas reçu une seule ligne d'Élisabeth; n'espérant plus rien d'elle, poussé par de funestes conseils, il résolut de s'emparer le même jour des princi-

pales villles des Flandres, se réservant pour lui-même la surprise d'Anvers, « cette folie d'Anvers, comme on disait alors. » Quatre mille Français y entrèrent, deux mille y périrent. En apprenant ce désastre, Catherine maudit son fils; Élisabeth ne put s'empêcher de plaindre son fiancé. « Je donnerais, s'écria-t-elle, un million pour retirer le duc de ces sales marais des Pays-Bas. » Elle promit de l'épouser sur-le-champ s'il revenait en Angleterrre; elle en fit le serment à Castelnau. Le duc, sachant trop ce que valaient de pareilles promesses, ne se rendit pas à ce tardif appel. Désavoué par le roi son frère, il se retira, la mort dans l'âme, à Termonde, laissant au maréchal de Biron le commandement de son armée. Désormais sa vie sera errante : de Termonde, il va passer deux mois à Dunkerque, d'où, à l'approche du duc de Parme, il se rend à Calais; il ne s'y arrête pas et revient à son point de départ, à La Fère. Biron lui amena 5,000 hommes de troupes aguerries. Philippe II s'en alarma et, voulant empêcher toute tentative de réconciliation du duc avec les Flamands, il écrivit à Taxis, son ambassadeur, d'insinuer de nouveau à Catherine qu'il n'était pas éloigné de donner l'une des infantes au duc.

Catherine, qui avait définitivement renoncé au mariage avec Élisabeth, écouta cette proposition. Sur ces entrefaites, comme Biron lui avait écrit qu'il craignait quelque nouvelle escapade du duc, elle partit pour La Fère, emmenant avec elle Mme de Sauves et Mlle d'Atri, comptant sur ces deux entreprenantes auxiliaires pour avoir raison de son fils, affaire qui fut bientôt réglée. Cependant cette galante diversion ne put arracher le duc à ses graves préoccupations; on lui avait mis en tête que le roi son frère, le voyant mal avec Élisabeth et les Flamands, avait la pensée de lui reprendre tous ses apanages. Catherine écrivit à Villeroy, afin d'obtenir du roi à tout prix une lettre désavouant de pareilles intentions. Cette lettre une fois dans ses mains, elle se sentit plus à l'aise et fit part à son fils du projet de mariage avec l'infante. L'y trouvant d'autant mieux disposé qu'il avait eu la même pensée, elle s'offrit pour solliciter une trêve du duc de Parme. Le duc objecta qu'il en avait déjà fait la demande, mais sans le moindre succès, le duc de Parme ayant exigé qu'on lui rendît Cambrai. Catherine, qui tenait autant que son fils à Cambrai, s'engagea à ravitailler cette place. A partir de ce moment, elle ne le perd plus des yeux. Au mois de septembre, elle vient le retrouver à Château-Thierry, où elle passe quelques jours; en janvier, elle y revient avec ' espoir de le ramener à la cour. Se rendant aux supplications de sa mère, le duc, dans la soirée du jeudi gras, se présenta au Louvre. Catherine, les larmes aux yeux, le conduisit auprès de Henri III.

Les deux frères s'embrassèrent, et la réconciliation parut complète. Catherine préparait alors une nouvelle expédition pour les Açores. Une démonstration sur la frontière des Flandres entrait dans ses projets. Grâce à son intervention, Henri III ayant promis à son frère des hommes et de l'argent, le duc se hâta de rentrer à Château-Thierry pour activer les préparatifs de sa nouvelle campagne. Ses forces le trahirent, une fièvre violente mit ses jours en danger. Catherine accourut. Ayant enfin compris qu'il n'y avait rien à espérer du côté des infantes, elle y avait à jamais renoncé, mais pour prêter l'oreille à une nouvelle intrigue de Taxis. Il s'agissait, de concert avec les Guise, de délivrer Marie Stuart et de la marier au duc d'Anjou, projet chimérique dont la vie de l'infortunée captive était l'enjeu. Dès que son fils fut un peu mieux, Catherine lui en parla. Tout en faisant semblant d'y consentir, le duc ne ralentit en rien ses préparatifs; mais presque au lendemain du départ de sa mère, la fièvre le reprit, accompagnée de graves accidens. D'abondantes saignées le remirent une dernière fois sur pied. Il eut alors comme un retour de fortune; toutes les conditions soumises en son nom aux états par des Pruneaux, son chargé d'affaires, avaient été acceptées. Le 2 juin, il annonça hautement qu'il allait prendre le commandement de l'armée. « Le cœur y est, mais le corps ne pourra suivre, » écrivait Noël de Caron, l'envoyé des états. Il disait vrai; les jours du duc étaient comptés; le 11 juin, il expirait à une heure de l'après-midi. Sentant sa fin approcher, il avait dicté son testament. Le nom d'Élisabeth n'y est pas une seule fois prononcé; nous n'y avons relevé que ces mots amers à l'adresse des Flamands : « Ils m'ont fait payer bien cher leur titre de comte et de duc. » Chose étrange! les habits de deuil qu'Élisabeth porta le jour des funérailles de ce prétendant si tardivement dédaigné lui avaient été envoyés par Catherine de Médicis.

HECTOR DE LA FERRIÈRE.

LE BRAIDISME

Ce nom, probablement ignoré des lecteurs étrangers à l'histoire du système nerveux, est peut-être plus familier que la chose même à ceux qui se sont occupés de ces études. Il représente une des phases les plus instructives de l'évolution du magnétisme animal et nous a paru mériter un exposé tout impartial.

En juin 1842, un modeste praticien de Manchester, le docteur Braid, soumettait à la section médicale de l'Association britannique ses recherches sur ce qu'il appela le *névro-hypnotisme*. Il s'offrait à répéter devant une commission spéciale ou devant la section elle-même ses expériences. On répondit à sa demande par un refus formel, et l'Association passa outre. Braid n'était pas homme à se décourager pour si peu. L'offre qu'on avait officiellement déclinée fut acceptée par quelques membres moins indifférens ou moins hostiles. Ce fut son premier essai de publicité, qui n'eut d'ailleurs qu'un médiocre retentissement. Convaincu, d'autant plus dévoué à son œuvre qu'elle était moins favorablement accueillie, le médecin de Manchester se fit, comme il est arrivé à tant d'inventeurs, le propagateur infatigable de ce qu'il tenait pour une découverte; il multiplia les séances expérimentales à Liverpool, à Londres, à Manchester; il eut recours aux journaux, d'ailleurs peu sympathiques, et se décida à publier son livre intitulé : *Nevrypnology, or the rationale of nervous sleep considered in relation with animal magnetism*, un titre qui n'a pas besoin d'être traduit.

L'inspiration lui était venue au cours d'une *conversazione*, organisée en 1841 par Lafontaine, venu en Angleterre pour y répandre

la notion du magnétisme et donner des séances, presque des représentations publiques. Né ou importé en France dès sa naissance, le magnétisme animal a fait de notre pays sa patrie d'adoption, et on peut dire que, s'il a rayonné dans ce monde, c'est en partant de ce centre où il venait se retremper à l'occasion. Vérités, absurdités, erreurs calculées ou inconscientes, théories mystiques, tentatives d'interprétations raisonnées, presque tout l'édifice a été dessiné, élevé au-delà de ce que comportaient les fondations, et s'est effondré à Paris. Braid est le seul étranger qui, hors du continent, ait de haute volée abordé la recherche, et son intervention a été magistrale en ce que, déplaçant l'objectif, il a fait litière des anecdotes, rejeté les pouvoirs occultes, et réduit le magnétisme aux proportions des sujets accessibles à la science.

La première, ou tout au moins la plus sérieuse tentative faite pour donner au magnétisme animal une base scientifique, avait été celle de Eschenmayer, Kieser et Nasse, tous trois professeurs distingués, l'un à Tubingue, l'autre à Iéna, le troisième à Halle. Leur journal, fondé en 1817 sous le titre : *Archives du magnétisme animal*, a vécu plus longtemps que la plupart des publications de ce genre et a fini, comme toujours, par se perdre dans les récits ou les fantaisies de rédacteurs sans compétence. En matière de sentimens, les engoûmens durent peu, et les trois rédacteurs n'avaient pas réussi à faire passer le magnétisme du domaine de la foi dans celui de la raison. L'introduction, sincère avec un mélange de naïveté, mériterait d'être reproduite, si l'épreuve avait abouti. On y retrouve la phraséologie scientifique allemande avec des formules presque contemporaines, tant l'esprit d'une nation se modifie peu par le temps et s'adapte dans son intégrité aux sujets les plus divers. Il s'agit de la lutte de la vie moderne, de ses aspirations vers les mystères les plus voilés et de la culture des intelligences appelées à élucider les problèmes du magnétisme en même temps que ceux de la politique. La physiologie doit, après avoir discerné le faux et le vrai, poser les lois fondamentales.

L'hypothèse pleine d'illusions était que l'étude des phénomènes électriques, tels qu'on les devine dans le fonctionnement du système nerveux des animaux et surtout de l'homme, fournirait la clé, qu'on ouvrirait avec elle la porte aux applications thérapeutiques. C'était vouloir résoudre l'inconnu par l'inconnu, et de cette honnête entreprise il n'est rien resté, pas même le souvenir, quoique le recueil contienne des observations du plus haut intérêt.

Vinrent ensuite les rares, mais longues discussions des académies, mauvais endroits pour les débats, qui aboutissent habituellement à une négation. Tout rejeter en pareille occasion est aussi puéril

que tout accepter. Les assemblées délibérantes scientifiques, peut-être aussi les autres, préfèrent les décisions absolues aux recherches patientes, et, parmi les orateurs, les plus affirmatifs ou les plus sceptiques sont les mieux venus de la galerie. Inutile de rappeler les rapports successifs auxquels le magnétisme animal a donné lieu en France depuis 1784, soit devant la faculté, soit devant l'Académie de médecine, tantôt sous forme de violens réquisitoires, tantôt avec de douteuses réserves. Si les supercheries étaient démasquées par de solides enquêtes, la vérité était dans l'ombre, et, l'ennemi repoussé, le vainqueur n'avait conquis aucun territoire. Plus inutile encore d'esquisser l'histoire du magnétisme animal. Il faut, pour disserter utilement sur ces problèmes obscurs, deux conditions : l'une, de remonter aux sources, et l'autre de répéter les expériences, en éloignant les mensonges d'abord et ensuite le douteux et le superflu.

Braid se défend d'être un magnétiseur dans le sens populaire du mot; après avoir été convaincu qu'il s'agissait de fantaisies et de billevesées (*collusion or delusion*), il s'est converti sans réserves. Tout individu magnétisé est, de ce fait, placé dans une condition de sommeil étrange, obéissant à des lois fixes, quant à sa production, à sa durée, etc. Endormi (et qui peut contester la réalité de l'endormissement?) le patient présente des phénomènes divers, tantôt manifestes et permanens, tantôt indécis, transitoires, en rapport, à la façon du rêve, avec des aptitudes nerveuses, souvent insaisissables à cause de leur mobilité et de leur personnalité. Le premier point, le point essentiel, est d'étudier isolément le fait, sommeil ou hypnotisme, quitte ensuite à pousser plus loin les investigations.

Voici dans ses moindres détails la méthode employée par Braid pour provoquer l'hypnotisme; je traduis littéralement : « Prenez un objet brillant (je me sers ordinairement de mon lancetier) entre le pouce, l'index et le médius de la main gauche; tenez-le à une distance d'environ 8 à 15 pouces des yeux, assez au-dessus du front pour produire le plus grand *strain* possible sur les yeux et les paupières et pour permettre au patient de maintenir le regard fixé sur l'objet.

« Il importe de bien faire comprendre au patient qu'il doit tenir les yeux fixés strictement sur l'objet et l'esprit concentré (*riveted*) sur l'idée de cet objet.

« Par le fait du consensus des deux yeux, les pupilles se contractent d'abord; peu à peu elles commencent à se dilater, et après que leur dilatation est devenue considérable, elles sont soumises à des mouvemens oscillatoires. Si, à ce moment, l'index et le médius de la main droite, doucement écartés, sont portés de l'objet vers

les yeux du patient, il est très probable que les paupières se fermeront involontairement par une série de vibrations.

« Au cas où l'occlusion n'aurait pas lieu, où le sujet laisserait les globes des yeux s'agiter, demandez-lui de reprendre l'expérience; surtout expliquez-lui qu'il est autorisé à fermer les paupières quand les doigts s'avancent vers ses yeux, mais que les globes oculaires doivent rester fixes et que l'esprit doit être rivé à l'idée de l'objet tenu à distance des yeux. En général, les paupières se ferment par des secousses, vibrations, ou en vertu d'un spasme.

« Après douze ou quinze secondes, en soulevant avec douceur les bras et les jambes, on s'aperçoit que le patient a de la disposition à les maintenir dans la posture où ils ont été placés, si l'opération a agi efficacement. Au cas contraire, engagez-le à voix basse de garder les jambes dans l'extension ; le pouls s'accélérera vivement et la rigidité des membres ne tardera pas à se manifester. On trouve alors que les organes des sens, sauf la vue, que la sensibilité au froid, au chaud, à l'action musculaire, que certaines facultés mentales sont *prodigieusement* exaltés. Comme il arrive après l'ingestion du vin, de l'alcool, de l'opium, cette excitation passagère est bientôt remplacée par une dépression qui excède de beaucoup celle qui accompagne le sommeil naturel.

« L'opérateur peut, à cette seconde période, substituer à la torpeur et à la rigidité un redoublement de mobilité et de sensibilité. Il suffit qu'il dirige un courant d'air sur le ou les organes qu'il veut mettre en action, sur les muscles cataleptisés, auxquels il rendra leur souplesse. Je me déclare absolument incapable d'expliquer le *modus operandi* du courant d'air et ses effets extraordinaires, mais il n'existe aucune difficulté à reproduire les mêmes effets par les mêmes moyens, que ce soit moi ou tout autre qui opère, que le courant d'air soit produit par le souffle des lèvres, par un soufflet, par le mouvement de la main ou d'un objet inanimé.

« L'étendue et la soudaineté de ces changemens sont si étranges qu'il faut en avoir été témoin pour croire à leur possibilité. »

La manœuvre, comme on le voit, est très simple ; elle diffère à ce point de vue des passes magnétiques et des méthodes complexes conseillées et employées pour créer le sommeil artificiel. On doit savoir gré à Braid de s'en être tenu à ces indications. Plus tard, après avoir multiplié des essais, analysé avec une sagacité croissante chacun des phénomènes, il arrivera aux données subtiles. Il sera aussi intéressant de le suivre sur ce second terrain qu'il l'est d'assister aux tentatives élémentaires. Qu'il soit possible par la simple concentration de l'œil et de l'esprit de provoquer un sommeil spécial, la chose n'est actuellement mise en doute par per-

sonne. Non-seulement le fait est avéré, mais les moyens par lesquels on le réalise sont nombreux et divers. Réussissent-ils tous à produire le maximum des résultats?

L'observateur devra distinguer deux temps dans ce qu'on me permettra, faute d'un meilleur mot, d'appeler l'opération : d'abord l'hypnotisation ou l'endormissement, et en second lieu les phénomènes spontanés ou provoqués qui se succèdent pendant la durée du sommeil. Braid avait imaginé une façon de vocabulaire à son usage; on peut le rappeler, moitié à titre de curiosité, moitié pour montrer l'importance attachée par lui aux différens stades : *hypnotiser*, déterminer le sommeil nerveux; *hypnotisme*, le sommeil lui-même; *déshypnotiser* ou réveiller; *hypnotiste*, l'opérateur qui pratique le névro-hypnotisme.

Dans quelle proportion des individus d'âge, de sexe, de conditions sociales variées subissent-ils l'influence de l'hypnotisation faite par les moyens qui viennent d'être indiqués? J'ai déjà montré comment Braid avait procédé pour vulgariser sa méthode, les oppositions railleuses qu'il avait rencontrées et le scepticisme tantôt scientifique, tantôt populaire et bourgeois, qu'il avait eu à combattre. A chaque séance, il se met à la disposition des assistans, demandant qu'ils fassent eux-mêmes le choix des sujets à influencer. Ce sont des enfans, des adultes, des gens étrangers à toute notion ou des incrédules forts de leurs connaissances relatives; rarement il aboutit à un insuccès, tout en admettant des degrés dans l'intensité de l'influence. C'est ainsi qu'à une de ses conférences publiques de Manchester, quatorze adultes, hommes de bonne santé, inconnus, se présentent et dix sont résolûment hypnotisés; à Rochdale, vingt étrangers sont mis en expérience et endormis dans une soirée; à Londres, le 1er mars 1842, seize succès sur dix-huit expériences pratiquées également avec des adultes. Dans une autre occasion, le résultat est encore plus saisissant. Trente-deux enfans sont réunis dans une chambre : aucun d'eux, bien entendu, n'a le moindre soupçon du mesmérisme ou de l'hypnotisme : en moins d'un quart d'heure, tous sont hypnotisés et maintiennent étendus leurs bras frappés de rigidité cataleptique.

Les animaux sont également influencés par les mêmes procédés. Que l'opérateur agisse en plein jour, pendant la nuit, le milieu n'y change rien si les conditions indispensables sont remplies : à savoir, l'abstraction du monde ambiant, la fixité de l'œil et des idées, tous desiderata plus faciles à réaliser dans l'isolement qu'au milieu d'une assemblée nombreuse et mouvante. A la rigueur, le seul élément de la concentration mentale peut suffire, les aveugles et les patiens auxquels on a bandé les yeux n'étant pas forcément plus rebelles

que les voyans. Cependant, dans la majorité des cas, l'intervention de la vue joue un rôle si important qu'on doit ne rien omettre pour régler son action. La posture la plus favorable est de faire diriger les yeux un peu en haut et de provoquer un léger strabisme convergent.

Quelques observations ou plutôt quelques anecdotes empruntées à Braid serviront à la démonstration et tempéreront un peu l'aridité de cet exposé de manuel opératoire.

« Après ma conférence à Londres, un gentleman exprima à M. Walker, qui m'assistait, le très vif désir d'être hypnotisé par moi, les tentatives des plus habiles magnétiseurs ayant échoué. « Asseyez-vous, dit M. Walker, et je vous hypnotiserai moi-même en une minute. » Quand j'entrai dans la chambre, j'aperçus le patient assis, les yeux en arrêt sur le doigt de l'opérateur. Je sortis un instant, et en rentrant quelques minutes après, je trouvai M. Walker immobile, presque endormi et ayant le doigt dans un état de rigidité cataleptique. Je repris l'expérience et, avant trois minutes, le malade était endormi et absolument cataleptisé. La faute de M. Walker avait été de tolérer du bruit dans l'appartement, de ne pas placer les yeux du sujet dans la meilleure direction. » Un autre fait est plus curieux. « Je fus informé, dit Braid, qu'un enfant de cinq ans et demi avait assisté à une de mes expériences et en rentrant le soir avait proposé à sa bonne de l'hypnotiser. Celle-ci, ne supposant pas qu'elle éprouvât la moindre sensation, s'y prêta de bonne grâce et tomba rapidement dans le sommeil, avec les phénomènes nerveux les plus accentués. J'étais peu disposé à croire et je soupçonnais quelque malentendu. Le lendemain, j'allai rendre visite aux parens et demandai à l'enfant de renouveler l'expérience, qui, cette fois encore, réussit au mieux. »

Plus tard, la servante ainsi hypnotisée par hasard devait fournir à Braid un de ses sujets de prédilection. Toute personne même étrangère aux choses de la médecine pourra tenter avec succès la méthode de Braid, en se bornant à solliciter l'hypnotisme et la catalepsie.

Autant Braid est précis sur le mode d'opérer qu'il préconise, autant il l'est peu sur les détails de l'observation, pendant la première période, la seule dont je traite actuellement. Il suffit, sans autre précaution, d'appliquer la pulpe de deux doigts sur les yeux d'un malade couché et auquel on ne demande pas de participer autrement à l'épreuve qu'en se laissant faire passivement; si le sujet est propice, au bout de quelques secondes, on voit se manifester les premiers indices de l'hypnotisation. Les globes des yeux s'immobilisent : c'est là, et Braid l'avait justement noté, en y insistant peu parce qu'il n'agissait pas par le contact, la condition *sine qua non.*

Tout malade dont les globes oculaires s'agitent ne sera pas ou n'est pas encore sous l'influence. Presque immédiatement la respiration devient plus *haute*, la face et le devant de la poitrine sont légèrement injectés, le malade semble se défendre en exécutant quelques mouvemens indécis, la respiration devient sonore ; cette phase dure moins de deux minutes, et, sans les marques d'excitation que Braid déclare prodigieuses, le sujet entre dans le sommeil artificiel avec plus ou moins de raideur cataleptique. Nous verrons ultérieurement ce qui peut se passer pendant le sommeil ainsi provoqué et les moyens propres à déshypnotiser le malade.

J'ai été surpris de voir l'agitation dont Braid paraît faire cas sans d'ailleurs la décrire, manquer dans toutes mes expériences et dans celles plus nombreuses encore que j'ai fait exécuter par mes élèves. Était-ce dû à l'inhabileté de l'opérateur ou à l'imperfection de la méthode encore plus rudimentaire que celle de Braid? La question pouvait aisément se résoudre en changeant l'opérateur ou en suivant à la lettre les prescriptions de Braid. J'ai fait l'un et l'autre et, malgré ma meilleure volonté, je n'ai pas réussi à déterminer une crise d'agitation, ni extrême ni même moyenne. Les plus excitables sont restés bien loin de l'agitation qui marque le début de l'endormissement chloroformique. Les résultats obtenus par Braid doivent-ils toutefois être mis en doute? Avec un observateur de cette sincérité, la critique doit n'avancer que prudemment vers la négative. D'autre côté, je m'étonne de ne trouver nulle part l'exposé, même sommaire, des phénomènes d'agitation qui caractériseraient l'entrée en matière.

Convient-il, faute de mieux, de supposer qu'il existe des hommes appelés par un côté quelconque de leur nature, inconnu, mystérieux, à dominer le système nerveux des sujets sur lesquels ils expérimentent, faculté singulière, sorte d'ascendant dont l'équivalent se retrouve en tant d'occasions solennelles? Le problème a été soulevé nombre de fois, et Braid a considéré comme son meilleur titre de gloire de l'avoir définitivement résolu. L'aborder à présent, ce serait rompre un exposé déjà si difficile à ordonner méthodiquement.

Le patient a été hypnotisé, il a cessé d'appartenir à la vie réelle pour entrer dans un état sans analogue, semblable par certains aspects au sommeil naturel, dissemblable par d'importantes particularités, et exigeant une étude propre. Que va-t-il se passer pendant la durée plus ou moins longue de ce sommeil spécial?

La première manifestation, la plus constante, est la rigidité cataleptique, tantôt générale, tantôt partielle, tantôt absolue et tantôt incomplète. L'aspect de l'hypnotisé cataleptique est si étrange que c'est assez de l'avoir observé une fois pour s'en souvenir toute sa

vie. Le malade, immobilisé, ressemble exactement aux mannequins dont se servent les peintres. Les articulations ont perdu en partie leur élasticité ; lorsqu'on cherche à les fléchir, elles opposent une molle résistance, les membres gardent indéfiniment, — indéfiniment n'est pas trop dire, — la posture qu'on leur a donnée. Décrire toutes les attitudes possibles de ces façons de tableaux vivans serait enfantin et inutile. Debout, le malade reste en parfait équilibre si on a eu soin de lui assurer une base de sustentation ; couché, il se prête aux positions les plus étranges. Il est toujours surprenant de voir un homme étranger à ce qui se passe en lui et autour de lui, ramené pour ainsi dire à l'état d'une masse plastique qu'on modèle à son gré, le sujet n'étant ni résistant ni docile, mais simplement passif. La contraction musculaire ou la tension des muscles, phénomène réputé actif par excellence, se maintient, chose bizarre, juste au même degré, tout le temps que dure ce mode de catalepsie. Le muscle a exagéré sa tonicité et perdu ce qu'on a appelé ingénieusement le sens de son activité.

Lorsqu'un modèle vivant de sculpteur ou de peintre a été astreint pendant un certain temps à une pose même peu tourmentée, la fatigue s'accumule peu à peu, affectant d'abord les membres dont la posture exigeait le plus grand effort de tension et finissant par gagner ceux qui n'étaient obligés qu'à une immobilité passive. Le cataleptique hypnotisé ignore la fatigue ; vous êtes maître d'étendre son bras dans une position qui provoque à l'état normal le maximum de lassitude, d'attacher un poids à la main suspendue et déviée par la contorsion la plus bizarre : ni un frémissement, ni un indice quelconque ne trahit une sensation. L'homme est de fer ou de bois. Et cela peut durer pendant des heures sans interruption d'une seconde.

Cette sorte de catalepsie est l'attribut exclusif des hypnotisés ; on la trouve survenant en apparence spontanément chez des individus atteints d'affections nerveuses ou cérébrales, mais cette spontanéité illusoire tient à un défaut d'observation. Parmi les cérébraux, quelques-uns, sans entrer dans le détail des événemens pathologiques auxquels ils sont soumis, vivent dans un état permanent de subhypnotisme : éveillés, ils le sont à demi ; endormis, ils le sont à l'excès. Un incident quelconque, le fait de l'occlusion, même volontaire, des yeux suffit pour les hypnotiser ; leur intelligence engourdie s'absorbe volontiers dans une idée unique et indifférente ; ils réunissent donc la somme des conditions exigées pour que les phénomènes de l'hypnotisation apparaissent. Efforcez-vous de les tenir en éveil, et il ne surviendra pas de catalepsie. Une autre donnée curieuse, c'est que jamais le sommeil naturel, dans quelque condition de fatigue qu'il se produise, ne s'accompagne d'un état cataleptique, même indécis.

Il peut emprunter au sommeil provoqué quelques-uns de ses caractères, la ténacité, la résistance à ce qu'on pourrait nommer les agens réveilleurs, comme la lumière, le bruit, le mouvement, la station, la douleur, etc., mais rien de plus.

Braid a bien vu les phénomènes cataleptiques, mais il en a laissé une description au-dessous du médiocre. L'étude de la catalepsie, manifestation prépondérante de l'hypnotisme, appartient à sa première manière, c'est-à-dire au début de ses recherches. Plus tard, il ne lui suffira pas d'avoir constaté des faits positifs, mais froidement limités; il entrera dans le domaine de l'étrange, et ces états élémentaires perdront pour lui le meilleur de leur intérêt.

A l'inverse de la rigidité, l'hypnotisation peut déterminer la résolution et la flaccidité des membres, avec une égale insensibilité à la fatigue comme à toute excitation périphérique. Ces cas sont beaucoup plus rares, et quand on en rencontre un, il est sage de s'enquérir des antécédens. On trouve alors que le sujet était déjà un malade ou tout au moins présentait des particularités semi-pathologiques, comme la tendance aux défaillances et surtout la possibilité de tomber en collapsus sous l'influence d'un hypnotisme rapide et inconscient.

Il importe, dans l'histoire longue et complexe des sommeils artificiellement provoqués, de ne pas omettre, à titre de simple appendice, le récit des hypnotismes du second ordre, mal distincts, venant à leur heure, au hasard d'un incident, sans l'intervention d'un tiers opérateur. Le malade seul, livré à sa propre observation, atteint d'un malaise qui lui interdit de s'observer, est réduit à une notion très confuse; ces hypnotismes bâtards et passagers sont matière à étude pour tous ceux qui s'intéressent aux capricieuses déviations du système nerveux.

Braid, qui s'est abstenu de ces visées, peut-être de parti-pris, plus probablement parce que son objectif était ailleurs, rapporte un fait curieux qui a trait justement aux hypnotismes avec flaccidité musculaire. Il s'agit d'un patient qui, hypnotisé par les procédés ordinaires, était, dit-il, disposé à devenir un grand cataleptique (*strongly cataleptic*) et qui, grâce à une modification dans la méthode, resta tout au contraire trois heures et au-delà profondément endormi, avec les muscles détendus et la respiration fort adoucie. Cette exception, il l'attribue à la position dans laquelle les yeux furent placés pendant l'opération, les paupières closes, les yeux portés en haut et dirigés comme s'il s'agissait de voir un objet à grande distance. De la santé antérieure du sujet il n'est pas dit un mot. Braid, à la manière de tous les inventeurs, ne consent pas à supposer l'intervention d'une autre influence que celle qu'il met lui-même en jeu.

Voilà donc deux *modus vivendi* de l'hypnotisé. Ce sont les types

vulgaires et classiques que le premier venu, patient et opérateur, est presque constamment en mesure de réaliser. J'ai rappelé que la constitution antérieure du sujet n'était pas à négliger, que, suivant ses aptitudes nerveuses, il apportait plus ou moins de résistance à l'épreuve.

Savoir les dispositions nerveuses d'un individu n'est pas chose toujours facile. Aucun signe extérieur n'en témoigne, et les gens ont souvent de bonnes raisons pour dissimuler une pointe de nervosité qu'ils considèrent comme une tare ou comme une menace. Les médecins seuls ont qualité pour instituer cette enquête rétrospective; mais quand ils sont devenus hypnotiseurs ou magnétiseurs, la plupart ont cessé d'être médecins. L'important pour eux est d'évoquer un état qui touche au merveilleux; les considérations accessoires nuiraient à l'éclat du fait fondamental. Tous cependant, médecins ou non, ont été contraints de reconnaître et n'ont pas hésité à déclarer que certaines personnes subissaient avec une facilité exceptionnelle l'influence hypnotique. Les magnétiseurs, plus enclins à tenir compte des puissances de l'opérateur que de la réceptivité de l'opéré, considérant le premier comme le cachet et le second comme la cire, n'ont pas davantage essayé de le nier. Il est acquis que les femmes d'abord, que les jeunes sujets ensuite, adolescens dont le tempérament touche par tant de côtés à la complexion féminine, sont particulièrement aptes. Braid se borne presque à mentionner le fait, qui le gêne visiblement.

La seconde prédisposition est d'un autre ordre. Tout individu déjà soumis à une expérience acquiert un surcroît d'aptitude, et à mesure que les expérimentations se sont multipliées, il devient de plus en plus docile. Ceux qui sont rompus à ces façons d'exercice deviennent les vrais *sujets*, et le nom leur en est resté. Je ne parle pas des cas où la supercherie s'en mêle et où la première condition pour tromper le monde est d'être un jongleur habile. L'opérateur et l'opéré, en pareille circonstance, se valent presque toujours au point de vue de la probité; mais de telles fraudes, laborieusement conduites, accomplies en vue d'un succès d'argent ou de tout autre, ne s'appliquent qu'aux grandes occasions. Quand il s'agit d'un hypnotisme réduit aux modestes proportions d'une curiosité satisfaite, la chose n'en vaut pas les frais : on est dans la vérité en affirmant que la simulation est exclue, et d'ailleurs elle serait aisément déjouée par tout homme du métier.

L'entraîné, et le mot n'est pas excessif, devient-il seulement un prédisposé, une pâte plus molle, ou aiguise-t-il son système nerveux par la série des secousses qu'il lui imprime de manière à en obtenir des effets qu'un néophyte en hypnotisme ne réaliserait pas?

Assurément oui, et ici commence une évolution nouvelle de l'hypnotisation; je n'ai parlé que des patiens vulgaires, écoliers ou apprentis, à peu de chose près conformes au type commun. Avec ceux-là, les expériences renouvelées donnent des résultats monotones. L'expérimentateur se lasserait vite de constater le sommeil lourd et la catalepsie rigide; de temps en temps, il voit poindre au-dessus de cette uniformité des traits inattendus et éclatans. Comme, malgré lui, sa pente est vers la recherche du merveilleux, comme, en qualité d'inventeur, il éprouve le besoin incessant de découvrir, il se hâte de négliger les chemins battus, il aspire à étonner davantage des gens déjà surpris, mais dont l'étonnement s'épuise vite, et qui passent sans ménagemens du scepticisme à la croyance et de la conviction à l'indifférence. Braid semble s'être défendu longtemps, et après une lutte où il était peut-être impossible qu'il eût le dernier mot, il a succombé. J'entre donc dans le récit assez scabreux de la deuxième phase de sa vie d'hypnotiseur ou de sa seconde manière. Le contrôle me fait défaut. Autant il m'était aisé, autant même il entrait dans mon devoir d'enseignant de constater des faits précis, autant j'ai cru prudent de me défendre des subtilités, des arguties, des appréciations aventureuses. En fait de gens nerveux, le conseil populaire d'en prendre et d'en laisser est le seul sage; il est nuisible d'être un incrédule; il est dangereux d'être un adepte. Ce n'est pas à dire que je n'aie été témoin d'expériences sans nombre, que je n'aie assisté à des phénomènes si extraordinaires qu'ils déconcertent encore mon jugement : il s'agissait de cas d'exception, d'individus privilégiés chez lesquels, sous l'influence d'un sommeil artificiel spontané ou provoqué, se développaient des miracles de sensibilité ou des puissances intellectuelles inexplicables. Ces *casus rariores* ne se racontent pas : le médecin en reste le spectateur inutile, et quelle que soit à la longue la richesse de ses observations, il n'en tire aucun parti parce qu'elles ne se prêtent ni à un classement ni à une coordination scientifique.

Avec Braid, il en est autrement; son ferme propos est de montrer que ces prétendues exceptions deviennent la règle entre les mains d'un homme qui sait manier l'hypnotisé, et cela sans moyens mystérieux, en ayant recours à des procédés définis, accessibles à tous et appelant un contrôle auquel jusqu'à ce jour tous les gens de science se sont refusés. Pourquoi? Nul ne le sait, mais on en trouverait la raison.

Lorsque le patient est dominé par le grand hypnotisme, que sa vue est annulée, ses yeux convulsés, ses sens inertes, ses membres raidis, comment le soustraire à cette dépression qui ne tarderait pas à devenir inquiétante si on n'en prévoyait l'issue? La découverte la

plus curieuse peut-être dont on soit redevable à Braid renverse les plus ingénieuses combinaisons. Rien ne vit plus, et il faut trouver un agent assez énergique pour revivifier le patient, chez lequel toutes les fonctions auxquelles nous empruntons nos excitations familières sont éteintes. Les bruits les plus aigus, les douleurs vives, les sollicitations de la parole, le laissent insouciant; un souffle sur les yeux rompt le charme; le sujet se frotte les yeux et passe sans transition d'un sommeil léthargique au libre réveil. C'est une résurrection instantanée.

Ce *Lebens-Erreger* est unique, insensé, et vrai sans réserves. Je me rappelle qu'un jour un de mes élèves qui a rédigé une bonne thèse sur l'hypnotisme, endormit une malade et oublia de la réveiller. C'était jour de visite à l'hôpital. Les parens arrivent, entourent la malade muette et immobile, qu'ils essaient inutilement par les stimulans accoutumés de rappeler à elle-même. L'étonnement, la terreur les envahit et, les propos aidant, on croit à un sortilège. Le directeur de l'hôpital mandé et moins défiant, interroge la sœur qui le renseigne, mais comment sortir de cette impasse? Il envoie chercher l'élève, qui résout instantanément le problème. L'endormissement durait depuis quatre heures sans trêve; le réveil s'accomplit sans commotion.

Voilà le fait brut, et il est considérable, parce qu'au lieu de répondre à un hasard, il est absolu. La possibilité de couper ainsi court à l'hypnotisme a été une véritable révélation. Qui que ce soit peut souffler sur les yeux du patient avec la bouche, un soufflet, un éventail, l'effet si décisif est toujours le même. Est-on, après une si concluante expérience, en droit de supposer que la personne de l'opérateur joue un rôle prépondérant, que sa volonté exerce un empire merveilleux et que sa seule autorité a créé un état que le premier venu dissipe par un désenchantement presque ridicule? Que devient alors la théorie de l'influx magnétique, et Braid n'a-t-il pas accompli une œuvre méritoire en démolissant ainsi et d'un seul coup l'échafaudage et en prouvant que, l'opérateur étant indifférent, le résultat dépendait de l'opération?

Dans une des *conversazione* qu'il organisait tantôt à Manchester, tantôt à Liverpool ou à Londres, Braid, au lieu de faire porter le souffle sur les yeux, le dirigea sur le bras du cataleptisé. A sa grande surprise, il s'aperçut que la rigidité avait fait place à une flaccidité complète. La chose est vraie, mais loin d'être constante. L'expérience renouvelée sur d'autres points donna des résultats analogues. Ce fut pour lui une pénétration dans un monde de phénomènes nouveaux. L'hypnotisme avait envahi l'économie nerveuse tout entière, mais, au lieu d'être une unité, l'hypnotisé lui

apparut comme une sorte de fédération organique composée des diverses provinces qui pouvaient être détachées de l'ensemble et subir une influence qui n'excédât par leurs limites. Il ne s'agissait que de tracer isolément la configuration de chacune des parties, de chercher les agens efficaces et de mesurer leurs effets. La première pensée fut, comme on le voit, de procéder à des hypnotisations partielles, sans modifier ni au fond ni en apparence l'état général. Ce n'était que la moitié de la tâche. Si on réussit à réduire partiellement dans un bras, par exemple, les phénomènes actifs à leur minimum, on peut par d'autres manœuvres locales les développer jusqu'à leur maximum. Dans les deux cas, on réagit sur la périphérie en respectant le centre: les résultats sont contrastans, mais la loi reste. Et ce centre lui-même, pourquoi le soustraire à la règle commune? pourquoi ne pas le subdiviser en organes plus ou moins indépendans, sur lesquels on exercerait une action isolée?

En 1842, la phrénologie trouvait en France un certain crédit; moins goûtée en Angleterre, pays défiant et qui ne s'approprie qu'à la longue les découvertes des autres peuples, elle avait néanmoins éveillé la curiosité. Les magnétiseurs anglais et américains en avaient tiré, sous le nom de *phrénomagnétisme*, quelques indications. En même temps, la psychologie, codifiée par l'école de Dugald-Stewart, aboutissait, moins la localisation cérébrale, presque aux mêmes données que la phrénologie. Les facultés étaient envisagées comme autant de facteurs presque indépendans; on se plaisait à scinder l'intelligence et la sensibilité, avec l'espoir qu'en étudiant séparément chaque sentiment ou chaque faculté, on en faciliterait l'analyse, quitte à rassembler plus tard les fragmens. Les psychologues traitaient de la mémoire, du jugement, de l'association des idées, et les médecins d'aliénés, entraînés par le courant, croyaient bien faire en assignant à chacune de ces divisions artificiellement circonscrites les maladies qu'elles comportaient. La pathologie exploitait ainsi, selon l'usage de tous les temps, une physiologie attrayante par sa simplicité et lui apportait l'appoint d'observations recueillies à la légère, mais avec la meilleure foi.

Braid n'avait qu'à emprunter aux phrénologues leur carte topographique du cerveau et à appliquer la pierre de touche de ses manœuvres hypnotiques à chacune des facultés intellectuelles et morales, découpée par Gall à l'emporte-pièce, munie de sa définition et de sa description conformes au programme des botanistes d'alors et pourvue de son foyer. Un scrupule qui semblerait étrange partout ailleurs qu'en Angleterre le retenait. En s'appuyant sur la phrénologie, ne risquait-il pas de passer pour un matérialiste? Braid s'en défend en invoquant les argumens habituels qui militent en

faveur de l'esprit commandant à la matière et se résumant dans la formule du *Mens agitat molem*. Sa profession de foi n'a qu'un intérêt de curiosité : c'est un petit philosophe comme un petit physiologiste. Les explications banales lui suffisent ; non-seulement il s'en contente, mais il s'en réjouit, bien convaincu de l'irréfutable autorité de son argumentation. Un homme qui jongle incessamment avec le mystérieux, l'étrange, l'inexplicable, a quelques droits à ne pas se montrer plus exigeant.

Ces prémisses étaient indispensables. J'aborde maintenant l'exposé des expériences que j'ai avoué tout d'abord n'avoir pas contrôlées. Le récit des faits sera suffisamment instructif pour se prêter à peu de commentaires.

« Ma première tentative faite en vue de provoquer des phénomènes phrénohypnotiques eut lieu à Liverpool, en 1842 ; elle ne réussit pas. Après avoir répété les essais en public ou en particulier avec le même insuccès, je finis par croire que les opérateurs qui prétendaient avoir eu meilleure chance avaient été le jouet de *lusus naturæ*, dupes de leur patience ou d'eux-mêmes. J'y revins sans me décourager. L'idée mère était qu'en exerçant pendant l'hypnotisme une pression sur des portions différentes du crâne ou de la face, on excitait chez les patiens des idées et des sensations variables suivant le point où avait lieu le contact. Les résultats étaient indécis, sinon contradictoires. J'ai découvert depuis la cause du désaccord ; la faute avait été de ne pas opérer au moment opportun du sommeil artificiel et, depuis lors, le succès a répondu à mon attente. Chez un sujet hypnotisé depuis quelques minutes, j'exerce une légère pression sur les os du nez ; aussitôt le patient part d'un violent éclat de rire qui cesse ou reparaît suivant que je suspends ou que je reprends la pression. Ce brusque passage d'un rire explosif à la gravité ou plutôt à l'absence de toute expression propre aux hypnotisés dépassait toute croyance. La pression sur le menton était immédiatement suivie d'une respiration supérieure. En pressant avec le doigt sur les points du crâne signalés par les phrénologistes comme le siège d'appétits définis, on faisait passer le sujet par toutes les combinaisons de sentiment qu'il plaisait de susciter. Le toucher du point dévolu à la *combativité* amenait à l'instant une transformation de toute la contenance. De placide l'individu devenait féroce d'esprit ; son visage se colorait, sa respiration était anxieuse, il grinçait des dents et si les bras n'étaient pas en raideur cataleptique, il affectait des gestes menaçans. Le tout s'exécutait sans prononcer une parole, en présence d'un auditoire compétent et sur un homme absolument étranger à toute notion phrénologique ou psychologique. Réveillé, il était absolument ignorant de ce qu'il avait pu faire ou dire pendant le sommeil. »

Les épreuves se multiplièrent; le zèle de Braid redouble à mesure qu'il croit avoir assuré la démonstration. Il convoque à ses séances les spectateurs ; il va de Liverpool à Manchester et à Londres, colportant sa découverte, et, malgré tant d'efforts, après avoir sollicité la critique sous toutes les formes, il n'arrive guère qu'à remplacer le scepticisme absolu par un doute hésitant. Étrange destinée, commune à tous ceux qui, comme lui et moins sincèrement que lui, ont été entraînés dans le tourbillon du magnétisme.

Ces expérimentations, qu'on les interprète comme on voudra, sont curieuses. Dût-on n'en pas tirer d'autres conclusions, elles prouveraient à quel degré de déception honnête un observateur qui, par plus d'un côté est un maître, peut se laisser entraîner. Je tiens à rapporter encore quelques exemples. — Mrs Col se soumet pour la première fois à l'hypnotisation. En quelques minutes, elle est endormie. Deux doigts sont posés sur le point affecté à la *vénération*. Immédiatement son aspect se transforme ; elle se lève doucement de sa chaise, s'avance avec majesté vers la table située au milieu de la chambre. Là, elle tombe sur les genoux et représente au degré le plus saisissant le type de l'adoration mystique. A son réveil, oubli complet de ce qui s'est passé. « Quarante-cinq sujets m'ont fourni, dit Braid, la possibilité de réaliser à mon gré ces étranges phénomènes. » Dans une autre *conversazione*, il éveille par la pression, chez une assistante inconnue et hypnotisée, le sens de l'*acquisivité*. La jeune femme dérobe leur mouchoir à deux dames, une bague à un spectateur. On touche alors le point correspondant à la *conscience*, immédiatement le sujet témoigne de l'anxiété, elle se lève, cherche à rendre à leurs possesseurs les objets qu'elle vient de s'approprier; ceux-ci ont changé de place, elle les cherche, les retrouve et restitue ses larcins. Chez une mère de famille, hypnotisée pour la première fois, la pression sur le siège phrénologique de la *bienveillance* détermine une explosion de larmes ; elle tire sa bourse et en sort quelques pièces de monnaie qu'elle distribue par la pensée à des pauvres. Un sujet en catalepsie a par hasard appuyé son propre doigt sur le foyer de la *philogéniture*. Il s'agite aussitôt sur sa chaise, en faisant le geste de bercer un enfant ; peu à peu les mouvemens s'accélèrent, on cherche sans succès à prévenir une convulsion imminente en éloignant la main qui résiste et qui se détend enfin par un souffle sur le bras.

Braid est persuadé, mais on dirait qu'il éprouve le besoin d'excuser sa conviction. « Si je puis, dit-il, croire en quelque chose à l'évidence fournie par mes sens, je ne vois pas comment je pourrais douter du rapport qui existe entre certains points du crâne et les manifestations mentales qu'on provoque en agissant sur ces points durant l'hypnotisme. »

Pour les critiques, probablement peu nombreux, qui voudraient tenter l'aventure, je rappelle la méthode : mettre le patient en état d'hypnotisme par les moyens déjà indiqués; étendre les bras pendant une minute ou deux, les abaisser doucement; laisser le sujet au repos absolu durant quelques minutes; appliquer un ou deux doigts sur le point central du foyer phrénologique en exerçant une légère pression. Si la contenance témoigne que l'effet attendu est réalisé, s'en tenir à cette manœuvre. Au cas contraire, frictionner doucement le point comprimé et à voix basse interroger le patient sur ce qu'il éprouve, ce qu'il désire, ce qu'il aime ou ce qu'il voit, jusqu'à ce qu'on ait obtenu une réponse décisive.

On ne me pardonnerait pas de pousser plus loin l'analyse et de reproduire le catalogue des fonctions intellectuelles et morales dressé par les phrénologues, revu et corrigé par Braid. Je ferai pareillement grâce au lecteur des interprétations où figure une théorie du système nerveux ganglionnaire, des actions réflexes, etc., qui, même si elle était prouvée, éluciderait peu la question.

Le complément obligé de toute investigation du genre de celles que poursuivait Braid : magnétisme animal, mesmérisme, somnambulisme, fascination, est l'application de l'agent si énergique et si puissant au traitement des maladies. Sous leur forme brutale et grossière, les miracles du cimetière Saint-Médard étaient excusés, justifiés, je dirais même glorifiés par les cures non moins miraculeuses dont l'honneur lui revenait. Malheureusement ou heureusement la thérapeutique, représentée par ses deux termes : le malade et le médecin, a encore moins de fixité que l'aspiration vers l'inconnu. Elle débute par une foi improvisée; le résultat favorable obtenu ne représente pas un fait, mais la règle. Puis les essais se multiplient avec des fortunes diverses : plus la confiance a été sereine, plus la défiance, dès qu'elle s'insinue, en trouble la limpidité; du peut-être qui d'abord a fait pénétrer le doute on passe vite à un scepticisme impitoyable. Tout crédule est un incrédule en herbe, d'autant plus âpre qu'au lieu d'accorder qu'il s'est trompé, il accuse les promoteurs du remède de l'avoir trompé sciemment.

En principe, l'hypnotisme doit guérir, donc il guérit; tout remède qui entre dans la thérapeutique sous cette formule est à mes yeux condamné d'avance.

« J'expose, dit Braid, aux médecins en général mes vues sur ce que je considère comme un agent doué d'une puissance extraordinaire dans l'art de guérir. Je supplie qu'il soit bien entendu que je répudie l'idée d'élever cet agent à la hauteur d'un remède universel. Tout au contraire, je maintiens qu'il requiert l'*acumen* et l'expérience d'un médecin, seul apte à décider des indications. » Il ajoute,

avec la douteuse modestie d'un guérisseur convaincu : « J'ai moi-même rencontré des cas où je considérais comme dangereux d'en faire usage et, dans d'autres conditions, je me suis refusé à courir les hasards d'une opération que les patiens auraient voulu me voir pousser à l'extrême. »

L'hypnotisme réunit par conséquent les qualités fondamentales qui recommandent un remède au public : il est utile souvent et parfois dangereux.

Les observations rapportées par Braid rentrent dans le cadre classique des affections nerveuses, personnelles, mobiles, échappant à toutes règles, venues on ne sait d'où, évoluant on ne sait comment et guérissant on ne sait trop pourquoi. Aucune ne m'a paru mériter d'être reproduite. Ce serait un travail profitable, mais long et difficile, que de soumettre à une critique les faits honnêtement racontés par les médecins magnétiseurs, hypnotistes, etc., ou par les magnétiseurs étrangers à la médecine, en laissant de côté les curations miraculeuses. La plupart des aspirans aux médecines d'exception ont épuisé, avant d'en venir là, une série indéfinie de médecins et de médicamens. Lassés par les contradictions ou les redites des consultans, ils attendent un homme nouveau, parlant une autre langue que celle dont ils ont réprouvé la monotone insignifiance, plus hardi que les demi-novateurs, vite impuissans à soutenir leur rôle. Ce messie, n'ont-ils pas chance de le trouver dans la personne du magnétiseur? Néophytes au début, renégats le lendemain, ils appartiennent à une tribu nerveuse dont l'histoire commande l'intérêt et ne sera jamais plus exactement écrite que celle de toutes les populations flottantes.

J'ai exposé sommairement et sincèrement l'œuvre de Braid; il me reste à indiquer la part qui revient au médecin de Manchester dans le progrès de notre savoir sur le système nerveux et comment se justifie une si longue analyse appliquée à une œuvre apparemment si petite.

Le premier mérite de Braid est d'avoir renversé à tout jamais l'idole du magnétisme en sapant le piédestal, en substituant à ses prétendus pouvoirs occultes des forces encore mal définies, mais soumises au contrôle de tous et sans côtés mystérieux. A partir du jour où il accomplissait, au fond de sa province, cette révolution dépourvue d'éclat, il ouvrait les voies à la recherche sérieuse et posait les fondemens d'un édifice qu'avant lui aucun savant n'eût rêvé de construire. On avait protesté, dénoncé les supercheries, accumulé les défiances et abouti à des négations. Les académies s'étaient dépensées en commissions et les commissions en blâmes ou en railleries. Il n'en restait pas moins le *quid ignotum* dont pas un obser-

vateur impartial ne pouvait contester la réalité; l'ivraie et le bon grain continuaient à pousser côte à côte, l'un préservant l'autre.

On accuse les croyans d'être impitoyables, l'accusation frapperait peut-être plus juste encore sur les incrédules. Dugald-Stewart, auquel Braid emprunte l'épigraphe de son livre, a écrit quelque part : *Unlimited scepticism is equally the child of imbecillity as implicit credulity;* j'ajouterai que l'absolu dans l'incrédulité n'est pas seulement le bouclier derrière lequel se réfugient les imbéciles, mais qu'il coupe court à tout progrès. Le chercheur, détourné par le respect humain auquel nous sacrifions tant de bonnes intentions, se décourage d'avance. Il faut une force de volonté bien ferme, presque un courage robuste, pour affronter des dédains préparés et lutter seul, savant modeste et ignoré, contre les habiles parvenus qui savent d'abord jusqu'à quel point il est permis de savoir.

Braid est incessamment préoccupé du discrédit qu'il va encourir; il sent bien que le courant lui est contraire, et son appel incessant à l'impartialité des médecins garde toujours les allures d'une supplication : « Je soumets au public et à la considération bienveillante et candide de mes frères en médecine ces résultats, en les priant d'étudier le sujet froidement, avec un honnête désir d'arriver à la vérité. Ayant été moi-même un sceptique, je suis prêt à faire toute concession raisonnable aux autres. » Un mot de Treviranus, le botaniste, clora agréablement les réflexions qui précèdent. Un élève de Mesmer, ou Mesmer lui-même, lui demandait le fond de sa pensée sur les phénomènes magnétiques : « J'ai vu, répondit-il, beaucoup de choses que je n'aurais pas crues à l'énoncé de votre opinion. En bonne conscience, je n'ai ni l'espoir ni le désir que vous croyiez davantage à la mienne. »

Au surnaturalisme, tué tant de fois, mais toujours vivant, il fallait substituer des données positives, jouer, comme on dit vulgairement, — et le mot n'est pas excessif en fait de magnétisme, — cartes sur table. On doit à Braid cette justice de déclarer qu'il n'a détruit que pour construire. La part de la vérité, il l'a établie avec une rare correction en éliminant les erreurs et, travail plus méritoire encore, les inutilités; puis, le terrain déblayé, il a posé simplement les premières assises.

Il est acquis à présent que, dans l'opération de l'hypnotisme, le patient est seul actif, que les événemens singuliers qui s'accomplissent en lui et qui troublent si profondément l'économie de sa vitalité nerveuse naissent en lui et que le rôle de l'opérateur se borne à les faire éclore. La loi ainsi formulée s'applique-t-elle à tous les magnétismes, à tous les somnambulismes provoqués? On pourra répondre que l'hypnotisme et le mesmérisme font deux, que les phéno-

mènes nerveux, sensoriels, intellectuels et moraux produits par les magnétiseurs sont tout autrement solennels que les humbles résultats obtenus par les procédés de Braid. Lui-même s'est chargé de la réponse, qu'il donne timide et presque cauteleuse. On sent que les magnétiseurs, ayant été raillés, discrédités ou diffamés avant lui, sont devenus, par ce côté, des compagnons d'infortune envers lesquels on ne se sent pas le cœur de se montrer agressif. « Les mesmériseurs, dit-il, affirment positivement qu'ils sont en mesure de produire certains effets que je n'ai jamais été capable de produire par ma méthode, comme de dire l'heure à une montre tenue derrière la tête ou posée sur le creux de l'estomac, de lire des lettres closes ou des pages d'un livre fermé, de percevoir ce qui se passe à des milles de distance, de connaître et de guérir les maladies des autres sans culture médicale et de magnétiser les patiens à plusieurs milles de distance sans leur participation. Maintenant, je ne considère pas comme séant de repousser les assertions *en cette matière*, de gens de talent et d'un crédit hors de doute, *en d'autres matières*, seulement parce que je n'ai pas été personnellement témoin des phénomènes. En supposant que, dans l'état actuel de mes connaissances, je veuille bien admettre la réalité de certains phénomènes déterminés par d'autres, je pense fermement que la plupart, sinon tous, se prêtent à une explication simple, naturelle et différente de celles que soulèvent les magnétiseurs. »

Le sol ainsi dégagé, Braid établit définitivement les bases expérimentales de l'hypnotisme et implicitement de tous les modes de somnambulisation. Il est évident qu'on pourra davantage et mieux; mais il est certain que ce qu'il a vu est bien vu, ce qu'il a fait bien fait et désormais acquis à la science. A partir de ses investigations et des démonstrations auxquelles elles aboutissent, les propositions suivantes sont hors de discussion.

Il existe un état du système nerveux, ayant avec le sommeil naturel des analogies, en différant par des caractères propres. Cet état, désigné sous le nom d'hypnotisme ou sous tout autre, est constitué dans sa forme typique par la cessation complète de la vue, par la suspension plus ou moins complète, plus ou moins persistante, pendant l'hypnotisation, des autres sens et de la sensibilité générale, par l'absence de toute activité intellectuelle spontanée et par une tension des muscles, une rigidité des articulations de nature cataleptique. Cet état se produit spontanément ou sous des influences indéterminées chez certains malades. Il peut être provoqué en dehors de toute maladie, en dehors même d'aptitudes exceptionnelles ou rares par une méthode formulée avec ses détails et d'un facile emploi.

Le programme est d'agir sur la vue et d'en arrêter le fonctionnement, soit par l'occlusion des yeux, soit par la fixation de l'œil sur un objet, et en même temps de suspendre tout mouvement physique ou intellectuel pendant l'opération. Comme il a été endormi, le patient est réveillé par une manœuvre non moins précise et d'une simplicité presque puérile. L'entame de son sommeil ne ressemble que de loin à celle du sommeil naturel; le passage du sommeil artificiel à la veille se fait exactement comme dans les conditions normales. Le sujet se frotte les yeux, jette autour de lui quelques regards indécis et reprend la possession de lui-même.

Une fois éveillé, il ne sait rien et ne garde aucun souvenir de ce qui s'est passé durant l'hypnotisme; il ignore même, à moins que quelque circonstance extérieure ne le lui révèle après coup, qu'il a été endormi.

Pendant cette suspension de la vie de relation tout entière, est-il possible, en frappant sur quelques touches de ce clavecin muet, d'en tirer des sons? quelques facultés peuvent-elles rentrer en fonctions sous l'influence de manœuvres nouvelles? Le fait n'appartient plus à la critique, mais au contrôle. Or il est d'expérience historique qu'en fait de magnétisme, les vérifications ont lieu par intermittences, on pourrait presque dire par accès. Il faut, pour se résoudre à les accomplir, ou la foi préalable, ou le courage de résister au respect humain. L'expérimentation côtoie de si près la crédulité, ou, comme disait Braid, la *delusion,* que peu d'hommes, au cours d'une génération, se risquent à l'entreprendre et surtout se résolvent à la prolonger.

Ch. Lasègue.

REVUE LITTÉRAIRE

DE LA DÉFORMATION DE LA LANGUE PAR L'ARGOT.

I. *Dictionnaire historique d'argot*, 9e édition des *Excentricités du langage*, par M. Lorédan Larchey; Paris, 18[illegible], Dentu. — II. *Dictionnaire d'argot moderne*, par M. Lucien Rigaud; Paris, 1881, Ollendorff. — III. *Glossaire franco-canadien*, par M. Oscar Dunn; Québec, 1880.

« Quelque diversité d'herbes qu'il y ait, dit Montaigne, tout s'enveloppe sous le nom de salade. » C'est ainsi qu'aujourd'hui, quelque diversité qu'il y ait de barbarismes à la mode, ou de métonymies saugrenues et de synecdoches obscènes, ou de vocables enfin jetés dans le courant de la circulation par ces messieurs de la place Maubert et ces demoiselles des boulevards extérieurs, tout à bon droit s'enveloppe et peut s'envelopper sous la dénomination d'argot. Les deux premiers volumes dont nous venons de transcrire les titres nous en sont les fidèles témoins. Il suffit, en effet, de les parcourir très rapidement pour s'apercevoir bientôt qu'il n'est pas une classe de la société, peut-être, qui n'apporte, bon an mal an, sa part d'inventions à l'argot, et par conséquent ne travaille, autant qu'il soit en elle, comme si nous étions menacés de parler ou d'écrire trop correctement, à précipiter la corruption de la langue. On n'apprendra pas sans édification que, dans le court intervalle d'une édition à l'autre, c'est-à-dire en deux ans, M. Lorédan Larchey n'a pas enrichi son *Dictionnaire* de moins de deux mille sept cent quatre-vingt-quatre locutions nouvelles. Encore y a-t-il mis de la modération.

C'est là d'ailleurs ce qui fait, — aux yeux du linguiste et du philo-

logue, — l'intérêt scientifique de l'argot. Car, pour arbitraire qu'elle soit, et même, à de certains égards, ainsi que nous le montrerons tout à l'heure, conventionnelle, cependant, la formation de l'argot ne laisse pas d'obéir intérieurement aux mêmes lois qui gouvernent, il faut bien le savoir, l'évolution naturelle du plus noble ou du plus pompeux langage. C'est un point qu'un savant professeur américain, — M. W. D. Withney, — dans un livre non moins ingénieux que solide, sur *la Vie du langage*, — a mis clairement en lumière. Les diverses sortes de métaplasmes, par exemple, que cataloguent, si soigneusement, les traités de la plus fine linguistique, sont bien incontestablement un des procédés favoris de formation des argots. Le premier rôdeur de bals qui s'avisa de dire un *cipal* pour un *municipal* ne se doutait probablement pas qu'il ne faisait rien moins qu'une aphérèse. Et pour hardie que soit l'apocope, cependant c'en est bien une, il en faut prendre son parti, que de dire *champ* pour *champagne*, comme *démoc* pour *démocrate*. Même lorsque les mots demeurent ce qu'ils sont et conservent leur figure entière, c'est-à-dire leur sens avec leur orthographe et ensemble leur son, n'est-il pas évident que la métaphore est du même ordre, si nous disons d'un brave soldat qu'il est *un lion* ou d'un sot qu'il est *une huître*? Les raffinés de l'argot disent *un mollusque*, à ce qu'on nous assure. Oui : ce sont bien là créations de même nature. Mais, de plus, dans les métaphores toutes neuves de l'argot, nous avons chance de pouvoir suivre ce mouvement de translation qui fait passer les mots du sens propre au sens figuré, mouvement dont il est si difficile de déterminer le point de départ et de retracer la direction vraie, quand il s'agit au contraire d'une vieille métaphore que nous avons héritée des Latins, ou les Latins eux-mêmes de leurs ancêtres de l'Iran.

On peut aller plus loin, et si seulement on ne s'effraie pas de pousser une thèse jusqu'au paradoxe, il est permis de soutenir qu'en un certain sens, et que nous le sachions ou non, nous parlons tous plus ou moins argot. C'est quelquefois de l'argot latin : puisque enfin le latin, et non pas, comme on sait, le latin de Cicéron ou de Virgile, mais le latin populaire et le latin des camps, l'argot démocratique des carrefours de Rome et l'argot soldatesque des légions impériales a fourni le fond de la langue française. C'est quelquefois de l'argot sanscrit. Quand, par exemple, nous appelons le fils du nom de fils, nous l'appelons littéralement *celui qui nettoie l'étable*, — si toutefois la paléontologie linguistique est une science certaine, — comme nous appelons la fille *celle qui trait les vaches* quand nous l'appelons du nom de fille. Voilà des images qui nous reportent au milieu d'un peuple de pasteurs. Descendons le cours des siècles. Nous nous servons, dans le style le plus noble, sans scrupule, et même avec plaisir, car elle est belle, de l'expression de *prendre l'essor*, comme dans un style moins

élevé, quoique de la meilleure langue encore, de l'expression *faire gorge chaude*. L'une et l'autre nous reportent en pleine société féodale. C'est ici vocabulaire, jargon, argot de fauconnerie. Que si maintenant l'ouvrier, pour dire qu'il va prendre un congé sans motif, se propose de *courir une bordée*, comme s'il ajoute qu'ensuite il ira *s'affaler*, peut-on nier qu'il procède, en empruntant ces expressions à l'argot du marin, de la même manière, exactement, que nous procédions tout à l'heure? Est-ce à dire que son droit soit le même? Je ne le crois pas, pour des raisons que l'on va voir, mais il ne s'agit encore ici que de linguistique, nullement de littérature, et si la valeur esthétique de l'argot demeure en question, on commence du moins à voir son intérêt historique.

Ajoutez que, tel qu'on le parle de nos jours, il renferme quantité de vieux mots, de tournures tombées en désuétude, et de locutions qu'on eût pu croire autrement perdues. Il en renferme tant que ceux-là mêmes qui dressent les dictionnaires d'argot semblent ne pas suffire à les reconnaître toutes et nous donnent parfois comme néologismes telles et telles expressions qui sont pourtant du meilleur temps de la meilleure langue. « Où sait-on maintenant, demande M. Lorédan Larchey, qu'en 1803, Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, faisait deux grands volumes tout exprès pour solliciter l'admission de mots tels que *fusion*, *fureter*, *franciser*,.. que ses confrères de l'Académie n'avaient pas encore acceptés? » Je vois cependant que Littré, dans son *Dictionnaire*, apporte, au mot *fureter*, des exemples de Montaigne, de Régnier, de Molière, de Rousseau, de Beaumarchais, et sans doute il ne serait pas malaisé d'en allonger la liste. Si donc l'Académie, dans son édition de 1798, avait omis *fureter*, ce ne pouvait être que par pur oubli, comme, par exemple, elle devait omettre *inconvenance* dans son édition de 1835. M. Lucien Rigaud, d'autre part, et non plus dans une préface, mais dans le corps de son *Dictionnaire*, nous donne pour moderne, et de l'argot des gens de lettres, la locution *avoir de la barbe*, qui sert à désigner, dit-il, quelque vieille et banale histoire. Elle me paraît, de prime-abord, assez mal faite. La voici cependant, si je ne me trompe, sous la plume de Malebranche. « La découverte, — il parle d'une découverte récente encore de l'anatomiste Pecquet, — est du nombre de celles qui ne sont malheureuses que parce qu'elles ne naissent pas toutes vieilles et pour ainsi dire avec une barbe vénérable. » C'est mieux dit, — étant mieux préparé et mieux soutenu, préparé par l'épithète *vieilles*, soutenu par l'adjectif *vénérable*, — c'est bien la même locution. Mais il ne faut abuser contre personne des trouvailles que l'on a pu faire, par hasard, en lisant *la Recherche de la vérité*. Je reprocherais plutôt à M. Lucien Rigaud, s'il vivait encore, quelques erreurs d'attribution. Il nous donne, par exemple, le mot d'*anspezade*, qu'il faudrait écrire *anspessade*, ou peut-être *lancepessade*, pour un terme d'argot particulier aux élèves de Saint-Cyr. Il eût dû spécifier au moins que le mot signifie, dès le

XVIe siècle, « un soldat bien appointé, auquel on donne plus de privilèges et qui est aucunes fois honoré de quelque charge, au défaut de ceux auxquels elle appartient. » C'est à peu près le sens qu'il conserve encore, à ce qu'il semble, dans le vocabulaire de l'école : un soldat de première classe, dont on fera, le cas échéant, un fonctionnaire caporal. Il ne me paraît pas permis non plus d'insérer le mot *Borda*, comme signifiant « école navale » dans un *Dictionnaire d'argot*. Car il faudrait y mettre, à ce compte, les noms de *Duguay-Trouin*, je suppose, ou de *Château-Renaud*, si l'on avait établi l'école des mousses ou l'école des canonniers sur des vaisseaux de ce nom? Mais de telles façons de parler, qui sont façons naturelles, et métonymies légitimes, s'il en fut, ne peuvent à aucun titre figurer dans un *Dictionnaire d'argot*. Est-ce que l'on y fait entrer les mots de *madapolam*, de *câchemire* ou de *damas?*

Il ne reste pas moins, en dépit de ces légères erreurs d'attribution, et le triage une fois fait, dans le *Dictionnaire* de M. Lorédan Larchey, comme dans le *Dictionnaire* de M. Lucien Rigaud, bon nombre de locutions de l'ancienne marque et du vieil usage. Aussi peut-on comparer sous ce rapport l'espèce d'intérêt que présente l'étude philologique de l'argot à l'intérêt, spécial sans doute, mais considérable, que présentent les patois. La répartition professionnelle des argots, si je puis parler de la sorte, n'offre-t-elle pas quelque chose d'analogue à la distribution géographique des patois? Et comme les patois sont encombrés de *provincialismes* que la langue littéraire n'a pas accueillis, justement parce que le sens en était borné trop étroitement à leur province d'origine, pourquoi ne dirions-nous pas tout de même que les argots sont chargés d'*idiotismes* qui n'ont pas fait fortune, faute d'être assez clairement intelligibles en dehors de la corporation où ils ont pris naissance? A ce propos, nous avions récemment l'occasion de feuilleter un petit livre, un *Glossaire franco-canadien*, qui venait de Québec en droite ligne. Et nous remarquions que beaucoup de mots qui sont aujourd'hui de l'argot le plus pur, — l'argot le plus pur est l'argot le plus grossier, — comme *jaspiner*, par exemple, dans le sens de *murmurer*, et comme *margoulette*, dans le sens de *bouche* ou de *visage*, y figurent, le premier comme importé du picard et le second comme importé du normand. Il est probable cependant que la langue littéraire continuera de les repousser. C'est ainsi que l'anglais contemporain repousse sous le nom d'*américanismes* des mots et des tournures qui datent pourtant, comme ces locutions canadiennes, du siècle où les Européens, faisant sur le sol d'Amérique leurs premiers établissemens, y apportaient, avec les institutions et les coutumes, la langue aussi de la métropole. Quelques autres mots, dans ce même *Glossaire*, ont la mauvaise physionomie des mots de l'argot classique.

Tel est, par exemple, avec sa sifflante initiale et ses syllabes sourdes, le mot de *sourlinguer*, dans le sens de *remettre quelqu'un à la raison*. Je ne le trouve ni dans le *Dictionnaire* de M. Rigaud, ni dans le *Dictionnaire* de M. Larchey. Mais j'y trouve, en revanche, quelques locutions de la forme *être bu*, c'est-à-dire « être pris de boisson, » ou *être lingé*, pour « avoir du linge, » qu'il est difficile de ne pas rapprocher des tournures canadiennes suivantes : *être foncé*, pour « être en fonds » et *être fortuné*, pour « avoir de la fortune. » J'en relève une troisième : *être gazetté*, pour « être mis dans la gazette, » dont je rapprocherai la forme, et peut-être la date, de l'expression d'autrefois, *être chansonné*, pour « être mis en chanson. » Si ce n'était cette dernière, les autres pourraient être considérées comme autant d'anglicismes.

On n'a pas à craindre de trop insister sur l'intérêt que peut offrir l'étude philologique de l'argot. C'est cet intérêt même, en effet, qui se retourne et pour ainsi dire milite contre lui dès qu'il est question de parler de sa valeur littéraire.

Car, plus vous relèverez dans ces *Dictionnaires* de mots tombés de patois en argot et de locutions chassées par le temps de l'usage de la langue, plus il faudra trouver de bonnes raisons qui motivent la déchéance et justifient l'arrêt de proscription. Un mot, deux mots, trois mots peuvent disparaître, sans qu'après tout nous soyons tenus d'assigner des motifs à leur disparition. C'est le hasard qui l'a voulue. Ainsi, la langue littéraire a conservé presque toutes les locutions que la langue du moyen âge avait tirées du vocabulaire de la fauconnerie. Nous en avons cité des exemples. En voici pourtant une qu'à peine comprenons-nous aujourd'hui, c'est la locution *ne pas voler sur sa gorge*, encore qu'elle enferme un excellent conseil d'hygiène, qui est de ne pas prendre un exercice trop violent aussitôt le repas. Comment s'est-elle perdue? Sans doute parce qu'aucun grand écrivain ne l'a pas jugée digne d'être consacrée. Pourquoi quelqu'un ne l'a-t-il pas sauvée? Je n'en sais rien. Et vous conviendrez qu'au total il n'importe guère. Mais si c'est, au lieu d'un mot, toute une classe de mots, tout un article de dictionnaire, toute une catégorie de métaphores que la langue ait cessé d'employer, la mode alors et le caprice ne sont plus des raisons que l'on puisse invoquer. Il en faut trouver d'autres. On usait, par exemple, au XVIe siècle, des métaphores suivantes : — *c'est à râcler et à bander;* — *que de bond, que de volée;* — *jouer pardessus la corde,* — *ne pas courir après son esteuf;* — *faire naqueter quelqu'un après soi,* — toutes façons de parler, dit Henri Estienne, fort judicieusement, « qu'on aurait grand'-peine à donner à entendre à un qui n'aurait pas vu jouer à la paume, » qui est le jeu d'où elles sont empruntées, et aussi ne l'essaierons-nous pas. Pourquoi ne les avons-nous pas conservées? Ici, la réponse devient bien simple et le lecteur l'a déjà trouvée. C'est que l'habi-

tude, autrefois presque universelle, de jouer à la paume, s'étant insensiblement perdue, quiconque aurait usé, quiconque aujourd'hui voudrait se servir de l'une de ces métaphores, il faudrait qu'il commençât par l'expliquer, et conséquemment qu'il en sacrifiât tout l'effet utile. Car, ordinairement, et à moins que d'habiter les hauteurs du Parnasse contemporain, on écrit pour être compris, et l'on n'emploie guère la métaphore que pour abréger le travail au lecteur. Maintenant d'autres jeux ont remplacé la paume. On en a tiré, comme d'usage, d'autres métaphores. L'esprit humain saisit avidement toute occasion qui s'offre à lui de simplifier le labeur, toujours pénible, de la réflexion. L'Académie française a consacré quelques-unes de ces locutions. On parle académiquement quand on emprunte, au jeu de trictrac, l'expression de *faire une école,* et, au jeu de billard, l'expression de *se blouser*, qui signifient l'une et l'autre à peu près une même chose. Cependant, la première est déjà si vieille, que tout éditeur de textes se croirait obligé, la rencontrant, d'y appendre en passant une courte note. Et pour la seconde, j'imagine qu'elle sera prochainement marquée d'archaïsme, l'Académie n'ayant pas songé qu'un jour viendrait où les billards n'ayant plus de *blouses*, l'expression perdrait le meilleur de sa substance en se vidant de ce qu'elle enfermait de concret. Aujourd'hui, ce sont les métaphores tirées du whist et du baccara qui sont plus particulièrement en faveur. Quand elles auront fait leur temps, le jargon de l'avenir en tirera d'autres, soyons-en sûrs, du noble jeu de bonneteau. Je prie le lecteur de retenir un point. Les métaphores tirées du jeu sont d'autant moins nobles ou d'autant plus grossières que dans le jeu qui les suggère, la part du calcul mental ou de l'adresse corporelle est plus petite et réciproquement plus grande la part de la fortune et de la *veine.*

En attendant, nous venons d'indiquer l'une des raisons pourquoi toute langue littéraire aimera mieux périr que de se laisser pénétrer par l'argot. C'est que toute espèce d'argot, depuis l'élégant jargon, — car c'en est un, — des raffinés et des précieuses de tous les temps, en passant par la langue spéciale des chasseurs ou des joueurs et par l'algébrisme technique des savans ou des industriels, pour descendre jusqu'à l'ignoble argot des voleurs et des filles, est un langage d'initiés. Les *sportsmen*, sous ce rapport, peuvent rivaliser avec les *bookmakers,* et la *gomme* le dispute, *carrément,* comme elle dit, à la *pègre.* En effet, si tout le monde ne se sert pas de la langue de tout le monde, croirons-nous que ce soit uniquement fantaisie d'imagination ? Non, sans doute. Mais les uns, comme les voleurs, ont besoin d'un langage qui protège contre les curieux le secret de leurs combinaisons, et les autres, comme les filles, d'un jargon qui leur dissimule à elles-mêmes l'ignominie de leur métier. Franchissons un abîme. Entrons dans l'atelier ou dans

le laboratoire. Je ne jurerais pas qu'il ne se glissât ici, dans la formation des argots techniques, une arrière-intention de soustraire aux profanes, — c'est-à-dire à tous ceux qui ne sont pas de la partie, — les secrets du métier et les arcanes de la science. Les métaphysiciens surtout me paraissent goûter cette manière de se réserver à eux seuls l'intelligence de leurs conceptions. Mais il est vrai aussi, qu'en matière de philosophie comme de science, être parfaitement clair et parfaitement intelligible, c'est être quelquefois parfaitement superficiel et parfaitement banal. La nécessité de s'entendre soi-même, ou, mieux, de s'entendre entre soi, jointe à la pauvreté de la langue, — et la plus riche en un certain sens est toujours pauvre, — ne peut donc manquer ici d'engendrer des argots dont il est aussi difficile de se passer qu'il est impossible de les mettre à la portée de tout le monde. Et puis, les diverses professions sont venues, — *cum grano salis*, — chacune avec son grain d'amour-propre. Le potier, dit le proverbe, est jaloux du potier, mais tous les potiers de terre mis ensemble sont bien autrement jaloux encore de la communauté des potiers d'étain. Le troupier s'est fait un vocabulaire à l'image de ses occupations ordinaires, sans doute, mais plus particulièrement pour étonner le bourgeois. Le matelot, à son tour, tout de même, et quoique moins préoccupé de l'effet. Et il n'est pas jusqu'à notre brave lycéen qui n'ait cru devoir à la dignité de son uniforme de déguiser sous des appellations baroques les événemens très simples qui tissent la trame de sa vie de collège. Mais il ressort de là ce que j'appelle un commencement de condamnation de l'argot. Car que peut-il entrer dans un argot technique, tel que nous venons d'essayer d'en donner l'idée? Deux choses seulement: des mots techniques d'abord, qui, par définition, ont besoin d'être expliqués verbeusement pour être compris, et ensuite, si peu qu'il s'y mêle d'affectation ou de nécessité de n'être pas compris, des associations de ces mots entre eux, inverses, si je puis dire, et contradictoires au génie de la langue.

On prétend, je le sais, que la langue s'enrichirait par l'apport de ces mots et de ces locutions techniques. Cela serait vrai si le plus riche était celui qui possède le plus de pièces de monnaies ou de billets de banque. On a coutume pourtant d'examiner au moins si ce sont billets de 1,000 francs ou coupures de 50 qui constituent sa fortune, comme si ce sont pièces d'or ou doubles sous de cuivre. Ceux qui veulent aller au fond des choses ne négligent pas aussi de considérer un peu quels sont les besoins du riche et le rapport qu'ils ont avec ses ressources. Les ressources de la langue française, depuis lontemps déjà, sont presque égales à ses besoins. Or comment les a-t-elle, de siècle en siècle, accumulées? Non pas, du tout, comme on a l'air quelquefois de le croire, en ajoutant mots sur mots à son vocabulaire, mais en diver-

sifiant et nuançant à l'infini, par cela seul qu'elle les éclairait d'un jour différent, le petit nombre de mots qu'elle possède. En 1718, l'auteur de la préface du *Dictionnaire de l'Académie* ne comptait pas moins de soixante-quatorze significations du mot *bon*. Un lexicographe anglais a fait le même travail sur le mot *good*, mais en sens contraire, et s'efforçant, lui, de réduire son mot au plus petit nombre d'acceptions possibles. Il n'en a pas pu trouver moins d'une quarantaine. Voilà les véritables richesses d'une langue. Une des langues les plus riches, dit-on, qu'il y ait au monde, est la chinoise : et sa littérature prodigieusement abondante. Quand on veut faire entendre d'un mot, ou plus exactement d'un chiffre qui s'enfonce dans la mémoire, combien la richesse d'une langue est indépendante de l'étendue numérique de son vocabulaire, on nous assure qu'il est permis de réduire au maigre total de quinze cents mots le fond de la langue chinoise.

Reprenez maintenant votre *Dictionnaire d'argot moderne*, et si par hasard vous en avez le courage, lisez-le, mais plume en main. Vous avez écarté les expressions techniques, — le mot d'*attignoles*, par exemple, qui signifie, dans l'argot des charcutiers, « une boulette cuite au four; » et les métaphores plus ou moins heureuses qui sont tirées directement d'un argot de métier, — comme par exemple *siffler au disque*, pour « attendre en se morfondant, » est emprunté de l'argot des mécaniciens. Vous avez mis également à part les expressions conventionnelles; — déformations baroques, telles que *mastroquet*, « pour marchand de vin; » calembours idiots, tels que *cloporte*, pour « portier; » créations enfin de toutes pièces qui ne semblent procéder que d'elles-mêmes, telles que *bricheton*, pour « pain, » et *picton* ou *piqueton*, pour « vin. » Tout cela étant trié, que vous demeure-t-il? En quatre mots comme en cent, un résidu de plaisanteries grossières et d'obscénités monstrueuses. Le peuple a vingt locutions, de l'espèce de *lâcher la rampe* ou de *casser sa pipe*, pour traduire l'idée de la mort; il en a vingt, de l'espèce de *se tirer des pattes* ou de *se pousser de l'air*, pour traduire l'idée de la fuite; il en a vingt, de l'espèce de *se rincer l'avaloire* ou de *s'humecter le goulot*, pour traduire l'idée du boire. Qu'y a-t-il là, je le demande en conscience, ou d'énergique dans la laideur, ou de spirituel dans la trivialité? Celui qui le verra, qu'il le dise, et qu'il le dise autrement qu'en se récriant, comme on le fait d'ordinaire, sur le *pittoresque* de l'expression. Pittoresque, ce n'est qu'un mot, et je voudrais qu'on donnât des raisons. Mais quoi! ces locutions ne sont pas même topiques. J'entends qu'il n'en est pas une de si bien ajustée sur l'idée qu'elle enveloppe qu'on ne l'en puisse aisément détacher. Car enfin, s'il me plaît de dire *se nettoyer la gargoulette* ou *carotter son propriétaire*, au lieu de *se rincer l'avaloire* ou de *casser sa pipe*, en quoi l'expression sera-t-elle moins vulgaire, ou conviendra-t-elle moins à ce qu'il s'agit d'exprimer? La vérité vraie, c'est que

toute originalité consiste ici dans la grossièreté. Tout y résulte manifestement d'une intention délibérée d'avilir et de déshonorer. Le problème est de donner à l'idée l'enveloppe la plus laide ou la plus hideuse qu'elle puisse recevoir. Évidemment, ces formations sont l'œuvre d'imaginations toutes remplies de sales pensées et dont la circonvolution ne ramène jamais à la surface que des locutions grossières, et grossières même avant que de naître, parce qu'on parle comme on pense, et que pas plus on ne parle clair quand on pense obscur, pas plus on ne peut parler honnête, s'il est permis de s'exprimer ainsi, quand on pense canaille.

Est-ce à dire cependant que l'on ne puisse absolument rien tirer de ces dictionnaires d'argot, et n'y a-t-il pas de ces locutions populaires qui se recommandent à la langue littéraire par l'inattendu de leur vivacité? Il y en a : mais alors, d'une manière générale, je ne crains pas d'affirmer que, pour populaires qu'elles soient, c'est abuser que de les faire figurer dans un dictionnaire d'argot. Il importe beaucoup, pour toutes les raisons que nous avons données, de ne pas étendre ce mot d'argot au-delà de sa signification légitime. Et, du moins à notre avis, c'est malheureusement ce qu'ont fait trop souvent M. Lucien Rigaud et M. Lorédan Larchey. M. Lorédan Larchey, par exemple, écrit dans sa préface : « S'imaginerait-on qu'en 1726, on passait pour parler argot quand on disait : *détresse*, *scélératesse*, *encourageant*, *érudit*, *inattaquable*, *improbable*, *entente*, *naguères?* » Je crois qu'il se trompe en nous donnant tous ces mots pour autant de néologismes : ils doivent être tous ou presque tous de l'ancienne marque et du bon aloi. Mais quand il aurait raison, serait-ce à dire que ces néologismes, régulièrement formés, eussent jamais été, comme il les qualifie, de l'argot? Le même lexicographe, dans le corps de son *Dictionnaire*, inscrit bravement le mot *dantesque :* pourquoi pas *raphaélesque*, *michelangelesque*, *tizianesque*, *rembranesque*, avec les extensions de sens dont ils sont capables, aussi bien que le mot *dantesque?* Ils ne sont pas euphoniques, j'en conviens, peut-être même ne sont-ils pas nécessaires, mais ils sont régulièrement formés. Il vaut mieux ne pas s'en servir; celui-là me sera toujours suspect de se payer de mots qui louera le dessin *michelangelesque* d'un maître ou le coloris *tizianesque* d'un autre; mais enfin, s'il lui plaît de s'en servir, on ne pourra pas dire qu'il parle argot. Prendrons-nous maintenant des locutions proverbiales? En quoi la locution *tirer la langue d'une aune*, — c'est M. Lucien Rigaud qui la donne dans le sens d'*être bien altéré*, — appartient-elle à l'argot? En quoi la locution de *noyer son chagrin dans le vin?* en quoi tant d'autres locutions encore, où la métaphore est tirée directement de l'objet, les mots pris dans leur sens naturel, et la phrase construite selon les lois de la grammaire? Alors, et non plus ici par forme de plaisanterie, mais sérieusement parlant, il faudrait

donc poser que l'argot est le fond de la langue? Sans doute la limite est difficile à marquer. Il se commet plus de métaphores en un jour sur le carreau des Halles, selon le mot célèbre, que sous la coupole de l'Institut dans l'année tout entière. Ne peut-on pas pourtant faire une distinction? Et toutes les fois que la locution ne sera ni conventionnelle, ni technique, ni de parti-pris grossière, quelle raison aura-t-on de l'inscrire au compte de l'argot? Je vais plus loin et je demande en quoi la plupart de ces locutions sont populaires. Pourquoi ne serait-ce pas un écrivain qui les aurait mises dans la circulation? Pourquoi ne serait-ce pas lui qui même les aurait créées?.. Mais ceci tient à l'opinion qui s'est ancrée de notre temps que le peuple serait le véritable inventeur du langage, et le seul créateur des mots comme des tournures qui renouvellent une langue épuisée.

Il y a du vrai dans cette opinion, mais il y a du faux, qu'il serait ici trop long et trop épineux de démêler l'un d'avec l'autre. En ce qui touche notre sujet particulier, et même en admettant, ce qui paraît douteux, qu'il y ait des moyens de renouveler une langue épuisée, il est aisé de démontrer que l'opinion est fausse. On le prouve par le raisonnement et on le prouve par l'histoire. On le prouve par l'histoire, puisque en tout temps et par tout pays, les langues littéraires ne sont sorties que de l'épuration même et, si l'on veut bien nous passer le mot, de la décantation de la langue populaire. Il a fallu que la langue du moyen âge, clarifiée d'abord par les Rabelais, les Amyot, les Montaigne, les Ronsard, les Du Bellay, les Régnier, mais épaisse encore et chargée de trop de matières impures ou étrangères, fût après eux traitée successivement par les précieuses et par l'Académie pour que la langue du XVIIe siècle réussît à s'en dégager. Quiconque prendra la peine d'y regarder de près s'apercevra que ce que le XVIIe siècle a répudié de la langue du XVIe siècle, c'est précisément l'argot, l'argot de la scolastique d'une part, et, de l'autre, l'argot populacier, le jargon de Panurge en même temps que le jargon de Janotus de Bragmardo. A la vérité, l'histoire de la littérature française se prête mieux que toute autre peut-être à la démonstration que nous indiquons. Je le dis parce qu'on le dit, sans en être autrement sûr, par provision plutôt que par conviction. Au surplus, c'est de la langue française qu'il s'agit, et ce n'est pas la langue de Shakspeare que notre argot déformera. Mais on prouve par le raisonnement qu'en tout temps et par tout pays, il doit y avoir un écart plus ou moins considérable, mais certain, entre la langue des lettrés et la langue du peuple, puisque la littérature ne commence que du jour où les choses de la pensée cessent d'être en quelque sorte accessibles à tout le monde. Il ne se fait un choix des formes que parce qu'il s'est fait d'abord un choix des pensées, et il ne se fait un choix des pensées que parce qu'il s'est formé comme une élite des esprits. Mais alors, direz-vous, c'est

un jargon, jargon d'une autre espèce, jargon jargonnant toutefois, que cette langue littéraire elle-même ? Nullement : parce que, dans toute littérature digne de ce nom, voici comment le problème littéraire se pose : il s'agit, en se conformant à l'analogie des traditions et au génie de la langue, de traduire des pensées qui ne sont pas immédiatement accessibles à tout le monde dans une langue qui soit immédiatement entendue de tout le monde. Et si vous voulez des noms qui fixent les idées, c'est là pourquoi Bossuet et Voltaire sont les deux plus grands noms de la prose française. Quant à ce que le populaire invente, il faut bien le savoir, ce sont des moyens de détruire la langue. Sa faculté d'invention s'exerce ici merveilleusement. Et son habileté funeste à *estropier* les mots n'est égalée, pour parler comme lui, que par le triste plaisir qu'il prend à *décarcasser* la grammaire.

Nous avons examiné tour à tour les principaux élémens qui concourent à la formation de l'argot, au sens le plus large de l'appellation. Les vieux mots que la langue littéraire a répudiés, nous avons vu qu'elle avait bien fait de les répudier, comme ne répondant plus à rien d'actuellement existant. La plupart des métaphores tirées de l'organisation de la société féodale n'avaient pas plus de raisons de durer que les métaphores tirées de l'organisation militaire des anciens et de leur matériel de siège, par exemple, de la baliste ou la catapulte. Il serait au moins bizarre d'appeler un cuirassier un cavalier cataphracté. Quant aux expressions techniques ou conventionnelles, elles sont évidemment placées dans une dépendance trop précaire du progrès de chaque science ou de chaque industrie pour qu'il y ait lieu d'y voir un durable enrichissement de la langue. Si demain les mécaniciens cessent de *siffler au disque*, la métaphore aura perdu, non-seulement la valeur littéraire qu'elle n'a jamais eue, mais encore jusqu'à sa signification spéciale. Enfin, pour les locutions populaires proprement dites, elles sont marquées au coin d'une telle grossièreté qu'il semble qu'à les employer dans la langue littéraire, on se rabaissât soi-même, et son lecteur avec soi. On en a vu dans ces quelques pages assez et trop d'exemples, peut-être, pour qu'il soit besoin d'en produire de nouveaux. Là-dessus, pour finir par un mot de Rabelais, afin que notre opinion se trouve ainsi placée sous l'autorité de l'homme que sans doute on accusera le moins d'avoir eu peur des mots, nous nous résumerons en disant de ces homonymies, synonymies et métonymies, que véritablement elles sont « tant ineptes, tant fades, tant rusticques et barbares que l'on debvroit attacher une queue de regnard au collet et faire une masque d'une bouze de vache à ung chascun d'iceulx qui en voudroit doresnavant user en France, après la restitution des bonnes Lettres. » Excusez la liberté du jovial curé de Meudon.

F. Brunetière.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 octobre.

On est entré dans la confusion, il s'agirait d'en sortir, et on ne sait pas comment on en sortira. C'est toute la politique du jour. Le fait est qu'on chemine péniblement, laborieusement, au milieu des difficultés de toute sorte, les unes trop réelles, les autres factices, qui se sont si singulièrement accumulées depuis les élections.

Il n'y a que peu de temps encore, c'était une assez grosse affaire d'en finir avec cette bizarre anomalie de la coexistence des deux chambres, de savoir à quelle date précise devait se réunir le nouveau parlement. La situation était certes aussi obscure qu'imprévue par suite de cette anticipation de scrutin, qui avait mis momentanément en présence deux assemblées, l'une expirante, l'autre impatiente de vivre. Quel jour et à quelle heure devait cesser cette longue, cette inutile et dangereuse irrégularité par la transmission de l'héritage législatif, par l'entrée en fonctions de la chambre nouvelle? Serait-ce le 17, serait-ce le 29 octobre? A vrai dire, dès qu'on était dans les interprétations arbitraires, il n'y avait aucune raison plausible pour que l'une des deux dates fût préférée à l'autre, et M. le président de la république est arrivé de Mont-sous-Vaudrey pour mettre tout le monde d'accord en choisissant la date du 28, qui ne s'explique pas plus que le 17 ou le 29. L'essentiel est qu'il y ait un jour prochain fixé pour la réunion des chambres. Maintenant que la décision est prise et connue, que cette difficulté, sur laquelle se sont exercées les polémiques, est écartée, il reste encore une question qui n'est pas moins grave, qui résume et domine toutes les autres, qui s'agite plus ardemment que jamais, sans avoir jusqu'ici un dénoûment : c'est la question ministérielle. Ici la confusion recommence et s'accroît. On ne sait plus à qui entendre. Le ministère qui a existé jusqu'ici, qui a fait les élections, est-il près de mourir de défaillance avant la session et va-t-il, comme on l'a dit, remettre ces jours-ci sa démission à M. le président de la république? Attendra-t-il, au contraire, la réunion des chambres, les

débats qui s'ouvriront nécessairement sur ses actes, les premières manifestations d'une majorité nouvelle, de cette majorité dont on parle toujours sans la connaître? Périra-t-il de la douce mort des impuissans ou sous le coup d'un vote décisif du parlement? De tout ceci, enfin, va-t-il sortir, un de ces jours, au plus tard le mois prochain, ce qu'on appelle le « grand ministère, » le cabinet prédit par les prophètes, qui aura la mission de tout relever, de tout redresser, qui doit donner au pays un gouvernement, une direction, l'ordre et le progrès, la stabilité et les réformes? Ce qu'il y a de plus curieux dans ces discussions confuses et assourdissantes sur ce qu'on peut appeler la « question ministérielle, » dans les combinaisons que les uns et les autres imaginent pour faire face à une situation nouvelle, c'est que tout le monde invoque les règles parlementaires, tout le monde parle de correction constitutionnelle, et ce qui est certes plus clair que tout le reste, c'est que le vrai sentiment parlementaire n'a qu'une médiocre place dans cette crise d'anarchie où s'affaisse un ministère, désormais destiné à une triste fin, soit qu'il se retire aujourd'hui, soit qu'il aille jusqu'au bout, jusqu'à des discussions publiques où il disparaîtra.

Évidemment, à s'en tenir au jeu régulier des institutions parlementaires, le ministère n'aurait provisoirement aucune raison plausible de se retirer, de porter sa démission à M. le président de la république. Il n'a reçu jusqu'à la dernière heure de l'ancienne chambre que des votes d'approbation et d'encouragement, même dans des affaires où il aurait dû être contenu par la vigilance d'une assemblée sérieuse. Il a certes, autant qu'il l'a pu, flatté les préjugés et satisfait les passions de la majorité républicaine. Il a fait les élections et les élections n'ont pas été une défaite pour lui. Il a célébré les scrutins du 21 août et du 4 septembre comme un succès de la cause commune. M. le président du conseil, d'ailleurs, en tacticien plein de prévoyance, avait pris ses précautions et s'était arrangé pour ne point être parmi les vaincus. Après avoir un moment repoussé toute idée de revision constitutionnelle, il avait entendu le discours de Tours, il avait médité ce discours, et il s'était ravisé à propos; il s'était même généreusement offert à n'être qu'un lieutenant de M. Gambetta dans les combinaisons de l'avenir. La révision constitutionnelle, le développement de la laïcité dans les écoles, la guerre au cléricalisme, la réforme de la magistrature, M. le président du conseil a tout accepté, bornant son ambition à ne résister à rien, à suivre le courant, à se « laisser pousser, » comme il l'a dit un jour. Il a fait ou il a cru faire d'avance un pacte avec la majorité future dont il a pu se promettre l'appui. Où donc a-t-on vu que, par le seul fait du renouvellement de la chambre, le ministère fût obligé de se retirer, d'offrir au moins sa démission avant l'ouverture de la session? C'est interpréter étrangement les traditions constitutionnelles, les usages des grandes nations libres comme l'Angleterre. Sans

doute, à l'époque des dernières élections anglaises, lord Beaconsfield n'attendait pas la réunion du parlement pour remettre le pouvoir entre les mains de la reine. C'était tout simple, la lutte était si nettement engagée entre les conservateurs et les libéraux, entre lord Beaconsfield et M. Gladstone, que le scrutin parlait de lui-même. Le chef des tories n'avait plus qu'à s'effacer devant une manifestation évidente et précise de l'opinion, devant le succès de son heureux rival marchant à la tête d'une majorité ralliée à son drapeau, conquise par son ascendant. Il n'y avait ni subterfuge ni équivoque possible ; mais ici le ministère français s'est cru, s'est dit victorieux avec la majorité qui est sortie des élections, devant laquelle il a maintenant à paraître. Une démission anticipée prend nécessairement un autre sens. Si le ministère se retire avant l'heure, ce n'est pas précisément par respect pour une correction parlementaire, qui n'est point en question, c'est parce qu'en définitive, il s'affaisse sous le poids des fautes qu'il a accumulées, et parce qu'il se voit menacé par la prépotence d'un homme qui, après avoir fait ou défait des ministères, après avoir embarrassé plus d'un cabinet, aspire à avoir lui-même son cabinet.

Disons le mot. Dans cet interrègne confus du moment, les raisons de légalité parlementaire ont, de part et d'autre, moins de place que les calculs et les jeux de tactique. M. le président du conseil, malgré la fierté de ses discours, n'en est point, selon toute apparence, à sentir ce qu'il y a de grave dans ces responsabilités que le gouvernement a assumées, surtout depuis quelque temps, avec les affaires d'Afrique, et il s'est probablement dit que le meilleur moyen d'atténuer une crise imminente était de laisser le terrain libre, de se prêter plus ou moins spontanément à une combinaison où M. Gambetta aurait le premier rôle. Peut-être aussi, dans le sentiment de son importance, s'est-il dit qu'en évitant des scissions trop vives, il pourrait continuer à diriger l'instruction publique et représenter en quelque sorte la transition du ministère qu'il préside au ministère nouveau, où il ne serait plus qu'un « lieutenant. » D'un autre côté, M. Gambetta, qui, au premier moment, au lendemain des élections, a paru désirer la retraite de M. Jules Ferry et de ses collègues, n'a plus semblé depuis la souhaiter aussi vivement, au moins à une échéance immédiate. Lui aussi, il a l'air d'avoir fait son raisonnement et son calcul. Il s'est vraisemblablement dit que, puisqu'il y avait des responsabilités assez lourdes, ce qu'il y avait de mieux était de les laisser tout entières à ceux qui les avaient prises, et que ce qu'il y avait de plus commode pour lui était de ne pas s'en charger, de n'accepter tout au moins l'héritage que sous bénéfice d'inventaire. Il a adopté le thème des liquidations nécessaires avant la reconstitution d'un gouvernement issu de la majorité nouvelle, et il a laissé ses amis démontrer de la manière la plus pressante que le cabinet ne pouvait faire autrement que d'aller jusqu'au

bout, de se présenter devant les chambres, en un mot, de régler ses comptes. Le secret de ce qui se passe aujourd'hui, si tant est que ce soit désormais un secret, est dans cette double tactique de M. le président du conseil essayant de créer la solidarité de deux ministères, une tradition ou un partage de responsabilités, et de M. Gambetta, décidé à se laver les mains du passé, à attendre la réunion du parlement pour prendre un parti selon les circonstances. On est jusqu'à présent à deux de jeu, et, dans tout cela, il faut en convenir, les considérations de régularité parlementaire deviennent ce qu'elles peuvent.

Ce qu'il y a de bien clair désormais, c'est que le ministère, sans avoir essuyé une défaite de parlement, sans avoir été vaincu dans les élections, sans avoir eu même le temps de se présenter devant la chambre nouvelle, se trouve conduit à cette extrémité où il n'a plus que le choix de la manière de mourir. Va-t-il décidément se démettre avant la session, comme il en a eu le projet? Restera-t-il tristement fixé à son poste pour répondre de ses actes, comme on lui en fait l'obligation? Se résoudra-t-il à cet expédient banal qui consiste à avouer son impuissance par une démission anticipée et à rester un expéditeur provisoire des affaires sans autorité? C'est toujours, sous des formes différentes, une assez piteuse fin, et, si le ministère en est là, s'il s'affaisse sur lui-même, c'est parce qu'il a vécu de transactions et de confusions, parce qu'il ne représente plus aujourd'hui que les incohérences de gouvernement dont il a donné l'exemple, les fautes dont il va laisser l'embarrassant héritage.

Sans doute plus d'une fois M. le président du conseil s'est flatté d'être au pouvoir le gardien des bons principes, des saines traditions d'état, de représenter ce qu'il a appelé la politique modérée. Il l'a dit avec affectation dans ses discours, surtout quand il s'est trouvé en présence d'auditoires de province, qui aiment peu les agitations et les violences. Il s'est fait un mérite à l'occasion de désavouer les radicaux, les idées et les procédés révolutionnaires. M. Jules Ferry a l'ambition de passer pour un homme d'état correct. En réalité, on n'a jamais bien su ce que c'était que cette politique modérée, qui a toujours parlé de modération dans les discours et qui, en définitive, a passé son temps à apaiser le radicalisme, à laisser le conseil municipal de Paris faire tout ce qu'il a voulu, à introduire l'esprit de secte dans l'enseignement, à chasser des écoles les plus simples emblèmes religieux et même la Bible, à livrer aux passions de parti tantôt l'administration ou la magistrature, tantôt les intérêts de l'armée ou les garanties libérales. Le ministère, où M. le président du conseil a eu la prétention de représenter la politique modérée, n'a pas toujours fait, si l'on veut, tout ce qu'on lui demandait; il s'est parfois arrêté à mi-chemin et a eu l'air de ne céder qu'à moitié. Il en a fait assez pour introduire l'esprit de désorganisation et de désordre dans une partie de l'administration

publique, et ce qu'il n'a pas fait, il l'a laissé faire. Et ce qu'il y a de plus dangereux en tout cela, c'est que le sentiment du droit et de la légalité semble s'émousser complètement. On prend avec les lois les plus singulières libertés, dérogeant sans façon à celles qui existent, appliquant au besoin quelquefois celles qui n'ont pas même été encore adoptées. Tout est livré à la fantaisie des interprétations discrétionnaires; tout est permis dès qu'on croit pouvoir invoquer un prétendu intérêt républicain. Devant cet intérêt républicain vrai ou supposé, il n'y a pas un ministre qui ne s'incline, prêt à tout accepter ou à tout subir. Qu'en résulte-t-il? La conséquence est tout simplement cette situation que nous voyons, où un gouvernement préoccupé avant tout de vivre, soumis aux influences de parti, se prête à tout, multiplie les fautes qu'il n'ose pas avouer après les avoir commises, qu'il aggrave quelquefois en les déguisant, et qui, en définitive, un jour ou l'autre, retombent sur lui de tout leur poids. C'est justement ce qui arrive avec ces affaires d'Afrique et de Tunisie, où semblent se concentrer les fautes, les imprévoyances, les faiblesses, les contradictions auxquelles le gouvernement s'est laissé aller depuis quelques mois et qu'il n'a cessé malheureusement d'aggraver par ses réticences.

On n'en peut douter, c'est là pour le moment la grande responsabilité sous laquelle fléchit le ministère. Que la pensée de maintenir, de mettre hors de toute contestation notre influence à Tunis soit venue à un gouvernement français, ce n'est point là certes ce qui est surprenant. La question, dans ces termes, est résolue par le patriotisme, par le sentiment de conservation et de sécurité auquel doit obéir une puissance maîtresse de l'Algérie. Ceci n'est point contesté; mais à l'origine, en s'engageant dans cette affaire avec une certaine impatience, avec une sorte de vivacité fébrile comme il le faisait, le ministère avait-il calculé la portée et les développemens possibles de ce qu'il faut bien désormais appeler une aventure? Se doutait-il qu'il serait conduit de l'expédition contre les Khroumirs au traité de protectorat du Bardo, du traité du Bardo à la prise de possession de Tunis, à l'occupation de Sfax, de Gabès, de Sousse, puis enfin à une campagne contre Kairouan, — qu'il aurait à se débattre tout à la fois et avec une insurrection générale dans la régence et avec des difficultés diplomatiques qui ne sont pas sans danger? C'est là pourtant aujourd'hui une réalité, c'est l'histoire de ces derniers temps. Il y a moins de trois mois, dans une brillante et instructive discussion du sénat, M. le duc de Broglie décrivait sans illusion, sans animosité, la progression incessante, inquiétante, de cette affaire tunisienne, et il en montrait les dangers, les complications, les conséquences possibles. Il disait notamment qu'il n'y avait pas à s'y tromper, qu'on avait « une deuxième Algérie, sinon à conquérir et à annexer, puisque M. le ministre des affaires étrangères repoussait cette pensée, du moins à soumettre et à occu-

per. » Le gouvernement se fût-il bercé de quelque illusion à l'origine, il ne pouvait plus avoir la même quiétude, le même optimisme au mois de juillet; ce que M. le duc de Broglie prévoyait, il pouvait le prévoir, et il aurait dû dès lors proportionner ses moyens d'action à la gravité croissante d'une entreprise qu'il ne croyait plus pouvoir déserter.

Malheureusement il est désormais trop clair qu'on s'est jeté dans cette aventure un peu à la légère, sans regarder au lendemain, avec l'espoir d'un facile succès, et ce qui est plus évident encore, c'est qu'une fois l'affaire engagée, on a été en quelque sorte ressaisi par les calculs de parti, par les considérations ministérielles, par la crainte d'avouer le véritable caractère des événemens. On a voulu continuer, aller au péril sans s'assurer les ressources nécessaires, les conditions et les garanties d'une action prévoyante. Questions de commandement, composition des forces expéditionnaires, distribution des corps, organisation des services, opérations, tout a été soumis à des intérêts politiques, à des raisons d'un ordre intérieur. Comme il fallait éviter d'effaroucher le pays par des déploiemens trop visibles et inusités de forces militaires, on s'est épuisé en combinaisons pour prendre des troupes de toutes parts et pour déguiser autant que possible les envois de renforts. Après la première expédition des Khroumirs, comme on avait à craindre des interpellations parlementaires et comme on voulait éviter de laisser croire à des complications nouvelles, on se hâtait de rappeler imprudemment des bataillons qu'on était obligé de renvoyer presque aussitôt en Afrique. Lorsque les élections sont venues, il fallait absolument rassurer l'opinion, s'abstenir de tout mouvement, et on ne permettait pas même de dire que la guerre était possible, qu'on aurait à envoyer de nouvelles troupes, qu'on pourrait même retenir certaines classes. Ce n'est que le lendemain qu'on s'est remis un peu à l'œuvre, et l'histoire des ordres et des contre-ordres de M. le ministre de la guerre au sujet de la classe de 1876, cette histoire n'est-elle pas la plus frappante preuve de la subordination des affaires militaires aux petits calculs d'une politique de parti ?

La conséquence a été sensible et elle ne pouvait être que douloureuse. En réalité, on a procédé avec un décousu complet, sans méthode, sans idée arrêtée. On a dispersé des troupes exposées à toutes les influences pernicieuses du climat, et nulle part on n'a été en mesure de faire des opérations sérieuses. On a occupé certains points et on a laissé inoccupées des régions entières qui auraient dû être gardées avec vigilance. Nos troupes disséminées se sont trouvées parfois réduites à se défendre contre de violentes attaques, contre un mouvement insurrectionnel, qui n'a fait que s'étendre et s'aggraver depuis quelques mois, auquel l'imprévoyance a laissé le temps de grandir. Des combats obscurs et des souffrances, c'est tout ce qu'ont eu jusqu'ici nos soldats dans cette ingrate campagne. Et où en est-on aujour-

d'hui? La situation ne laisse pas de rester sérieuse. On vient d'occuper les forts de Tunis, on est entré dans la ville, que des forces françaises gardent désormais militairement. Qu'on donne à cette mesure de sûreté le nom qu'on voudra, peu importe. C'était un acte de vigueur devenu nécessaire pour mettre la capitale de la régence à l'abri des troubles intérieurs aussi bien que des attaques extérieures. Il n'y avait point à hésiter au point où en sont les choses, au moment où nos soldats ont à faire face à un ennemi tourbillonnant autour d'eux. Il n'y a que quelques jours, à peine un de nos détachemens venait-il de quitter Hammamet que des Arabes entraient dans la ville et la saccageaient. Hier encore, à Sousse, quelques compagnies françaises envoyées en reconnaissance se sont trouvées bientôt aux prises avec des contingens nombreux, et tandis que le littoral est si peu sûr, la vallée de la Medjerda est livrée à l'insurrection, qui dévaste la ligne du chemin de fer, surprend des postes, marquant son passage par le massacre et le pillage. De toutes parts, on se trouve manifestement en présence d'une explosion de fanatisme religieux et national, d'une population belliqueuse appelée aux armes, et c'est une question de savoir si l'expédition qui se prépare contre Kairouan, dont M. le général Saussier va prendre le commandement, atteindra d'une manière efficace l'insurrection dans son foyer. C'est une série d'opérations à reprendre, à conduire, non plus comme au début avec incohérence, avec des bataillons mal liés, mais avec suite, avec une active et énergique vigilance, surtout avec des forces suffisantes. Si ce n'est une conquête, selon le mot de M. le duc de Broglie, c'est du moins une vraie campagne à recommencer ou à commencer dans des conditions nouvelles, une campagne qui aurait pu être rapide et décisive, il y a quelques mois, avant le progrès du mouvement arabe, qui peut devenir laborieuse aujourd'hui.

La première faute, la faute évidente, a été de se faire illusion à l'origine, de n'adopter que des demi-mesures, surtout d'avoir l'air de déguiser la vérité au pays, au parlement. On a procédé dans la partie militaire de l'expédition tunisienne, comme on a procédé dans la partie financière. On a craint d'avouer les dépenses qui allaient devenir nécessaires, on a laissé partir les chambres sans leur demander les ressources extraordinaires dont on avait besoin, et il a bien fallu cependant suffire aux frais d'une entreprise où l'on répétait sans cesse que le drapeau était engagé. Il a bien fallu avoir de l'argent, et on l'a trouvé par une combinaison bien simple, qui a consisté à le prendre là où il était. Vainement M. le ministre de la guerre et M. le ministre des finances s'efforcent aujourd'hui d'expliquer leur combinaison et font dire pour leur justification que le budget a suffi, qu'on a trouvé tout ce qu'il fallait dans les crédits ordinaires, que tout sera réglé par ce qu'on appelle une « ventilation. » Le fait clair et net, c'est que les ressources extraordinaires votées par les chambres étaient notoirement insuffi-

santes et que, pour avoir l'argent nécessaire, on a dû puiser dans des crédits affectés à d'autres services. C'est là justement ce qui est irrégulier, ce qui avait un nom suspect sous l'empire et ce qui semblait ne pas devoir passer dans un budget de la république. A quoi bon les subterfuges? C'est là une politique puérile. Tout finit par se savoir et, un jour ou l'autre, on est exposé à quelque mésaventure, comme celle que M. le ministre de la guerre vient d'essuyer.

M. le ministre de la guerre, il y a quelques jours à peine, a fait paraître une note destinée à rassurer l'opinion, assez alarmée depuis quelque temps sur l'état sanitaire de l'armée de Tunisie. La statistique avait complaisamment groupé des chiffres et des moyennes qui n'étaient pas des plus faciles à comprendre, mais qui devaient produire le meilleur effet. La note officielle avait à peine paru cependant qu'un journal spécial, la *Gazette hebdomadaire de médecine* publiait, dans un récit émouvant, une série de documens précis et douloureux sur ce même état sanitaire, et ici toute politique était étrangère à ces révélations pleines de détails pénibles. Il en résulte que, dans cette malheureuse campagne, le service des médecins, l'organisation des ambulances, la distribution des médicamens, les approvisionnemens les plus simples, tout a été insuffisant ou tardif, et que nos soldats, atteints souvent d'épidémies meurtrières, ont eu, ont peut-être encore cruellement à souffrir. Tout cela est net, inexorable comme une constatation de médecin, et il n'y a d'ailleurs dans ces détails rien qui ne concorde avec les correspondances de nombre d'officiers qui, sans récriminations, supportant vaillamment leur sort, écrivant dans la plus stricte intimité, parlent des souffrances de leurs soldats, du dépérissement de leurs effectifs. M. le ministre de la guerre a paru péniblement étonné de voir sa note pâlir subitement devant ces révélations, d'apprendre par un journal ce qu'il ignorait, — et il a ordonné une enquête! L'enquête produira pour sûr des rapports, et elle ne fera pas revivre ceux qui ont été victimes des incohérences administratives. Le malheur est de n'avoir pas su à l'origine ce qui manquait pour une entrée en campagne; de telle sorte qu'en cela comme en tout, dans les services médicaux comme dans l'organisation des forces militaires, comme dans les finances, le ministère, pour n'avoir pas été à la hauteur de son mandat, pour n'avoir pas démêlé ou pour n'avoir pas suffisamment avoué au pays la vérité, se trouve sous le poids d'assez graves responsabilités devant les chambres. Il expliquera de nouveau cette affaire tunisienne et il obtiendra son bill d'indemnité, c'est possible. Il ne reste pas moins des faits évidens, palpables qui représentent une série de méprises, une malheureuse médiocrité de gouvernement, et qui ne sont pas de nature à relever le crédit politique d'un ministère.

Raison de plus, dira-t-on, pour liquider au plus tôt ce passé, pour entrer dans une voie nouvelle, pour appeler enfin M. Gambetta au

pouvoir avec la mission de redresser ces affaires mal engagées, de relever la direction politique de la France, de reconstituer un gouvernement avec le concours d'une majorité disposée à le suivre. M. Gambetta est l'homme indispensable aujourd'hui, universellement désigné soit par l'ardeur des sympathies qui le soutiennent, soit par l'ardeur des hostilités qui poursuivent en lui le chef d'une prochaine administration. C'est lui qui a dans les mains la solution de la crise et qui doit dissiper toutes les confusions. — M. Gambetta a, en effet, des chances d'être un de ces jours premier ministre, et il aura, si l'on veut, une majorité, soit; mais enfin la question est de savoir ce que sera, ce que fera ce ministère. M. Gambetta, après tout, n'est pas un homme nouveau. Il a eu sa part d'influence, même d'influence prépondérante, dans tout ce qui s'est fait depuis quelque années, dans une politique, dans des actes qui ont conduit la France à la situation difficile où elle se trouve. Il est depuis longtemps le prépotent de la république. Un jour, il est vrai, il a prétendu être innocent de toute action occulte et n'avoir pas même connu une mission que tout le monde connaissait, dont l'opinion lui attribuait l'initiative. C'était bien de l'innocence, qui prouvait peut-être simplement que la mission, n'ayant pas réussi, n'était plus bonne qu'à être désavouée. M. Gambetta n'a pas moins été mêlé activement, quoique parfois indirectement, à tous les faits, à tous les incidens politiques qui se sont succédé, et ceux-là même des ministres qui sont aujourd'hui le plus compromis, c'est lui qui les a placés au pouvoir, c'est lui qui les a soutenus. Lorsque, l'an dernier, M. de Freycinet se voyait obligé de quitter la présidence du conseil et tombait, obscurément, sans bruit, sans débat parlementaire, devant la résistance de quelques-uns de ses collègues, M. le général Farre, M. Constans, M. Cazot, ces derniers n'étaient forts que parce qu'ils représentaient l'influence de M. Gambetta. Si M. Jules Ferry, depuis qu'il est le chef du cabinet, ne s'est pas séparé du ministre de l'intérieur, du ministre de la guerre, c'est parce qu'il les savait soutenus par M. le président de la chambre des députés. Un document récent, qui reproduit les honnêtes et probes explications de M. Dufaure au sujet de la crise de l'avènement de M. Jules Grévy à la présidence, ce document constate l'ardeur avec laquelle M. Gambetta portait M. le général Farre au ministère de la guerre : il pressentait sans doute dans le candidat de son choix l'habile organisateur de l'expédition de Tunisie! M. Gambetta a donc, après tout, sa part de responsabilité dans ce passé qu'on tient à liquider aujourd'hui, et il s'agirait de savoir s'il se propose de continuer ce passé, si, comme on le disait autrefois, il a tout simplement l'intention de jouer le même air en le jouant mieux.

Non, sans doute, ce n'est pas cela. M. Gambetta a eu, il est vrai,

une influence aussi réelle que peu définie dans ces dernières années. Il a été mêlé d'une façon plus ou moins ostensible à certains événemens, il a inspiré certains actes, il a eu ses amitiés dans les cabinets qui ont vécu ou qui sont morts par lui; mais il n'est ni enchaîné par ces amitiés, ni engagé par ces actes, ni responsable des événemens qui ont mal tourné. Il arrive avec ses idées, il a développé dans ses discours le programme qu'il entend appliquer; il a surtout une vigueur d'action personnelle qui n'a pas eu l'occasion de se déployer, une autorité impatiente de se produire, et le gouvernement occulte du passé ne représente pas ce que sera le gouvernement de l'avenir. Eh bien! soit encore. Que représente donc ce premier ministre de demain, appelé par M. le président de la république, appuyé par une majorité ralliée à sa voix? que porte-t-il au pouvoir? que serait-il et que fera-t-il?

Il faut parler sans détour. M. Gambetta est évidemment aujourd'hui à l'heure décisive de sa carrière, à ce moment où un homme public donne par ses actions la mesure de ce qu'il vaut réellement et de ce qu'il peut. Il est certes favorisé par bien des circonstances; il a en même temps contre lui deux choses. La première est cette position même qu'il s'est faite, cette importance irrégulière et prépondérante qu'il a su conquérir sans doute par une certaine habileté de procédés comme par la parole, et que la flatterie s'est aussi empressée de lui créer. La vérité est que M. Gambetta reste provisoirement un personnage assez embarrassant dans le jeu des ressorts parlementaires, si bien qu'on en est encore aujourd'hui à débattre s'il doit être un ministre comme un autre, un chef de cabinet comme un autre, ou s'il sera un président du conseil d'un ordre particulier, continuant la prépotence qu'il a eue hors du pouvoir, représentant une sorte de vice-président de la république. Remarquez que s'il a la réalité de l'influence, il en a aussi l'ostentation souvent blessante et irritante. C'est là justement le danger pour lui, parce qu'il se trouve dans des conditions où il a trop promis pour ne pas causer des déceptions de plus d'un genre et où il a un rôle trop dominant, trop aventureux pour ne pas rencontrer un jour ou l'autre des résistances qui peuvent l'arrêter net sur le chemin où il est engagé. C'est le danger qui tient à sa position personnelle, à un ascendant exorbitant.

Une autre difficulté, c'est le choix d'un système, c'est le programme qu'il s'agit de réaliser. Quelle est exactement la politique que M. Gambetta se propose de suivre? Le programme est connu, il a été exposé à Tours, à Belleville, au Neubourg, avec tous les détails et toutes les variantes possibles; oui, il est connu, c'est bientôt dit. Le fait est que M. Gambetta a deux chemins ouverts devant lui. S'il entre aux affaires avec l'intention d'en finir honorablement avec des entreprises mal engagées, d'assurer à la France la paix dont elle a besoin,

la paix diplomatique et la paix civile, la paix des intérêts et la paix des consciences, — de proposer des lois équitables, des réformes mûrement méditées, de faire de la république le régime de tout le monde, ce serait certes la politique la mieux inspirée; ce serait le meilleur moyen de servir la république, de lui donner la vraie stabilité qui n'exclut aucun progrès sérieux, de faire à son profit ce gouvernement dont on parle sans cesse et dont on comprend parfois si peu les conditions. Ce n'est point à dire que l'œuvre soit facile pour un homme qui n'a point eu encore l'occasion de s'essayer dans des circonstances régulières, qui à des dons évidens joint une dangereuse exubérance, et qui a peut-être autant à oublier qu'à apprendre; elle est du moins faite pour tenter une ambition généreuse et elle trouverait bientôt de nombreux, d'efficaces appuis, elle s'imposerait parce qu'elle répondrait aux plus secrets instincts, aux besoins les plus pressans du pays. Si M. Gambetta entre aux affaires avec l'intention de se « laisser pousser, » comme disait M. Jules Ferry, de gouverner avec des idées et des passions de parti, en se faisant précéder de toute sorte de points d'interrogation sur la revision constitutionnelle, sur la réforme ou la désorganisation de la magistrature, sur l'asservissement des croyances, sur la réduction du service militaire, ce n'est plus un homme d'état, c'est le tribun continuant, au pouvoir comme hors du pouvoir, son rôle d'agitation. Ce n'est pas un changement de politique, c'est tout au plus l'ancien ministère remanié avec de nouveaux noms et d'inévitables aggravations. C'est le même air joué d'une plus grosse voix, et comme conséquence, c'est l'ère des conflits intérieurs perpétuée en France.

Voilà la vérité, voilà l'alternative qui se dessine. A l'heure qu'il est, d'ailleurs, toutes ces questions qui s'agitent depuis quelques jours au sujet de la reconstitution d'un gouvernement sont bien près d'être résolues ou du moins se hâtent vers le dénoûment, puisque M. Gambetta vient d'être appelé à l'Élysée. Ce qui sortira de ces conférences, on ne peut le savoir encore. Rien de décisif ne sera fait sans doute avant la réunion des chambres; tout va se préparer. Ce qu'il y a de clair et de net, c'est le choix devant lequel M. Gambetta ne peut plus reculer; il s'agit pour lui de devenir un serviteur prévoyant et utile de la France ou de n'être qu'un agitateur vulgaire, plus habile à disputer ou à dominer le pouvoir qu'à l'exercer et destiné à se perdre dans quelque aventure, en perdant peut-être bien autre chose que lui-même.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE

La place de Paris continue à présenter le spectacle le plus surprenant pour tous ceux que la froide raison et la logique obligent à reconnaître que la spéculation commet des exagérations et même des folies analogues à celles qui ont, en 1873, provoqué l'effondrement célèbre du marché de Vienne. A quelque point de vue qu'on se place pour examiner les faits et les circonstances économiques du moment, il est impossible d'admettre qu'ils soient de nature à favoriser la hausse des valeurs mobilières. Les taux des reports restent très élevés; l'argent a une tendance constante au renchérissement; les cours de certaines valeurs paraissent avoir atteint ou dépassé le niveau auquel l'imagination la plus optimiste pouvait il y a quelques mois les porter. Nous restons menacés d'une crise monétaire dont les premiers symptômes viennent de se produire par l'élévation du taux de l'escompte à Londres à 5 pour 100. Et pourtant c'est la hausse, et souvent une hausse considérable, que nous avons à constater chaque quinzaine sur la plupart des titres des institutions de crédit et sur les actions des grandes entreprises industrielles.

A l'élévation du taux de l'escompte, au resserrement de l'argent, à la perspective de nouveaux et continuels drainages d'or pour les États-Unis ou pour les autres pays à l'égard desquels nous pouvons être débiteurs, l'optimisme de la spéculation oppose des faits d'un caractère plus général et d'une portée plus étendue : la situation améliorée de nos récoltes, les plus-values constantes dans le rendement des impôts et revenus indirects, l'accroissement si remarquable du trafic des chemins de fer. La spéculation a-t-elle tort ou raison de négliger ce qu'elle considère comme accidentel pour ne tenir compte que de ce qui lui paraît au fond et d'une manière permanente une excellente situation économique? L'avenir en décidera.

La Banque d'Angleterre, comme on le prévoyait en septembre, a dû élever dès les premiers jours d'octobre le taux de son escompte. Sa réserve était tombée brusquement au-dessous de 12 millions de livres sterling. On prenait de l'or à ses guichets pour l'Amérique, pour l'Égypte et pour l'Italie. De 5 pour 100, elle élèvera le taux à 6 pour 100, à 7 pour 100, s'il le faut, et il est probable que la nécessité de ces élévations successives s'imposera avant la fin du mois prochain.

La Banque de France n'a pas suivi l'exemple de la Banque d'Angleterre, le taux de 4 pour 100 ayant suffi jusqu'à présent comme mesure préventive contre les menaces de drainage et la Banque ayant d'ailleurs d'autres moyens que l'élévation de l'escompte pour préserver son

stock d'or. Il paraît difficile toutefois que le taux actuel se maintienne si, comme on a lieu de le penser, la crise devient plus intense à Londres.

Pendant toute cette quinzaine, le marché des fonds publics a subi l'influence des appréhensions conçues au sujet des décisions que prendrait le conseil de régence de la Banque. Mais ce n'est pas la question monétaire seule qui a pesé sur les cours de nos rentes. La spéculation, qui est à la hausse sur les valeurs, s'est couverte en partie depuis plusieurs liquidations par des ventes de rentes, surtout de 5 pour 100. Ce découvert serait-il à son tour menacé? On serait tenté de le croire en voyant avec quelle rapidité le 5 pour 100 a été porté hier de 116 à 116.90, aussitôt qu'il fut bien avéré que l'escompte n'était élevé ni à Londres ni à Paris et que le parti de la baisse perdait décidément du terrain à Londres.

Cette hausse du 5 pour 100, suivie de celle du 3 pour 100 et des deux amortissables, et coïncidant avec une reprise de 1/4 sur les consolidés, a décidé du sort de la liquidation de quinzaine, qui va s'effectuer au grand avantage des haussiers.

Parmi les établissemens de crédit dont les actions sont l'objet d'un mouvement régulier et constant de progression, la Banque de France se place au premier rang par l'importance de la plus-value réalisée. De 6,450, dernier cours de compensation, ce titre s'est élevé à 6,850; les acheteurs spéculent non-seulement sur l'accroissement déjà considérable des bénéfices, mais encore sur les perspectives du renchérissement continu de l'argent.

L'Union générale a progressé pendant cette quinzaine de 340 francs. L'action s'est élevée à 2,350. Simultanément la Banque des Pays autrichiens a franchi le cours de 1,000. Il n'y a pas lieu de se demander si ces cours sont justifiés. Toute réflexion disparaît devant le fait brutal d'une lutte acharnée entre des vendeurs très puissans et une spéculation à la hausse qui se croit assurée de posséder tous les moyens de vaincre. Les vendeurs ont jusqu'ici payé tous les frais de la lutte.

Le Crédit foncier a monté de 1,670 à 1,755; cet établissement vient de vendre à des prix extrêmement avantageux les quelques milliers de parts civiles de Suez qu'il avait encore en portefeuille. La liquidation des affaires égyptiennes du Foncier est ainsi complètement terminée.

La Société générale a progressé de 76 francs et la Banque d'escompte de 47 francs. Notre dernière chronique avait indiqué la probabilité de ce double mouvement. Les motifs en peuvent être aujourd'hui précisés. Un accord a dû être signé hier à Londres entre la Compagnie anglaise des guanos péruviens et la Compagnie française du Pacifique, accord qui met fin à toute compétition pour la vente des guanos et assure à la

Société générale une liquidation très favorable des affaires d'avances consenties à diverses reprises, depuis nombre d'années, précisément au sujet de la vente des guanos. La Société générale recouvre de ce chef d'importantes disponibilités, et les sommes qu'elle avait réservées pour amortir des pertes qui ne se sont point produites vont se transformer en bénéfices.

En ce qui concerne la Banque d'escompte, il s'agit d'une fusion entre cet établissement et trois autres institutions de crédit, ou plutôt de l'absorption de celles-ci par celui-là. Les institutions dont il est question sont la Société financière, la Banque franco-italienne et la Banque de dépôts et d'amortissemens, trois sociétés peu prospères et dont l'actif disponible irait grossir les ressources de la Banque d'escompte. On ajoute qu'à l'aide des bénéfices considérables qui pourront être réalisés par suite de cette fusion, la Banque d'escompte libérerait à 250 francs ses actions libérées actuellement de 125 francs, sans qu'aucun versement fût demandé aux actionnaires. Des propositions touchant ces divers points seraient présentées à l'assemblée générale convoquée pour le mois de novembre.

D'autres institutions de crédit, comme la Banque franco-égyptienne, le Crédit général français, le Foncier d'Autriche, la Banque de Roumanie ont vu également leurs cours progresser depuis le commencement d'octobre.

La hausse n'a pas été de moindre importance sur les titres de sociétés industrielles. D'excellentes recettes et des rumeurs relatives à un fractionnement des actions ont excité l'ardeur de la spéculation sur les valeurs du Suez. L'action a été portée à 2,400, ce qui représente en quinze jours une plus-value de 305 francs. La part civile a gagné 270 francs, la part de fondateur 135 francs. L'apparition de tels cours sur la cote a fait penser que les actions de Gaz étaient désormais à un prix avantageux, et une hausse de 72 francs a été le résultat de cette constatation. Ajoutons que les hauts cours des Omnibus ont été maintenus et que les Voitures ont monté de 45 francs.

Un peu moins active sur les actions des chemins, la spéculation a trouvé cependant qu'il y avait encore à glaner sur ce terrain. Le Midi a gagné 65 francs, le Lyon 25 et le Nord 15.

Il s'est produit peu de mouvemens sur les fonds étrangers. Nous signalerons toutefois la meilleure tenue des valeurs turques et égyptiennes et une tendance assez accusée du 5 pour 100 italien à s'élever au-dessus de 90 francs.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUARANTE-SEPTIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — LIe ANNÉE.

SEPTEMBRE — OCTOBRE 1881

Livraison du 1er Septembre.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES. — IV. — GUSTAVE FLAUBERT, VOYAGE EN ORIENT, L'ACADÉMIE DE FRANCE A ROME, par M. MAXIME DU CAMP, de l'Académie française. 5

LA QUESTION MONÉTAIRE, par M. J. BERTRAND, de l'Académie des Sciences. . 40

MARCO, troisième partie, par M. GEORGE DE PEYREBRUNE. 58

VOYAGE EN SYRIE. — IMPRESSIONS ET SOUVENIRS. — V. — DE JÉRICHO A NAZARETH, LE MONT THABOR, par M. GABRIEL CHARMES. 99

UN POÈTE DU GRAND MONDE, deuxième partie, par M. HAMILTON AIDÉ, TRADUCTION DE M. TH. BENTZON. 128

LA NOUVELLE-ZÉLANDE ET LES PETITES ILES ADJACENTES. — III. — LES VOYAGES DE CIRCUMNAVIGATION, LES RÉCITS DES CAPITAINES DUMONT-D'URVILLE, LAPLACE, DU PETIT-THOUARS, FITZROY, CH. WILKES, JAMES ROSS, par M. ÉMILE BLANCHARD, de l'Académie des Sciences. 167

UNE STATISTIQUE DE LA FRANCE SOUS L'ANCIEN RÉGIME, par M. GEORGE PICOT, de l'Institut de France. 204

ROBINSON CRUSOÉ ET LA LITTÉRATURE ÉLECTORALE, par M. G. VALBERT 214

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 227

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE. 238

Livraison du 15 Septembre.

SOUVENIRS DIPLOMATIQUES. — L'AFFAIRE DU LUXEMBOURG. — I. — LES PREMIERS POURPARLERS, LA CIRCULAIRE LA VALETTE, LA COUR A COMPIÈGNE, par M. G. ROTHAN. 241

MARCO, quatrième partie, par M. GEORGE DE PEYREBRUNE. 272

LES PROJETS DE MARIAGE D'UNE REINE D'ANGLETERRE. — II. — ÉLISABETH ET LE DUC D'ANJOU, par M. HECTOR DE LA FERRIÈRE. 307

Les Temps quaternaires. — I. — L'Extension des glaciers, par M. Gaston DE SAPORTA 335
L'Instruction publique et la Révolution. — IV. — Les Écoles primaires et leur Organisation sous le directoire, par M. Albert DURUY 370
Un Poète du grand monde, dernière partie, par M. HAMILTON AIDÉ, traduction de M. Th. BENTZON 394
Revue littéraire. — Les Origines du roman naturaliste, par M. F. BRUNETIÈRE 438
Revue dramatique. — Réouverture des théâtres. — *OEdipe roi* a la Comédie-Française, par M. Louis GANDERAX 451
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire 465
Le Mouvement financier de la quinzaine 476

Livraison du 1er Octobre.

Souvenirs littéraires. — V. — Les Deuils; en Bretagne, par M. Maxime DU CAMP, de l'Académie française 481
L'Affaire du Luxembourg. — II. — Les Négociations avec la Prusse, par M. G. ROTHAN 515
Marco, dernière partie, par M. George de PEYREBRUNE 540
Les Comètes, par M. J. JAMIN, de l'Académie des Sciences 578
La Misère a Paris. — II. — La Population nomade, les Asiles de nuit et la Vie populaire, par M. Othenin D'HAUSSONVILLE 611
Ronald et Misette, par M. Albert DELPIT 652
Le Président Garfield, par M. Émile DE LAVELEYE 671
La Réconciliation de M. de Bismarck et du Saint-Siège, par M. G. VALBERT . 685
Revue dramatique. — Odéon et Gymnase, par M. Louis GANDERAX 697
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire 707
Le Mouvement financier de la quinzaine 718

Livraison du 15 Octobre.

La Situation de la Turquie. — I. — La Politique du califat et ses conséquences, par M. Gabriel CHARMES 721
Rose-Lise, par M. André THEURIET 762
Souvenirs diplomatiques. — L'Affaire du Luxembourg. — III. — Les Négociations avec la Hollande. Les Perplexités du roi des Pays-Bas et de son gouvernement, par M. G. ROTHAN 803
Les Temps quaternaires. — II. — Les Climats, les Plantes, les Populations, par M. Gaston DE SAPORTA 835
La Philosophie de la croyance, a l'occasion d'un livre récent, par M. Paul JANET, de l'Institut de France 867
Les Projets de mariage d'une reine d'Angleterre. — III. — Élisabeth et le Duc d'Alençon, par M. Hector de LA FERRIÈRE 887
Le Braidisme, par M. Ch. LASÈGUE, de l'Académie de médecine 914
La Déformation de la langue par l'argot, a propos de livres récens, par M. F. BRUNETIÈRE 934
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire 945
Le Mouvement financier de la quinzaine 956

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cie, rue St-Benoît.

AP
20
R5
pér.3
t.47

Revue des deux mondes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY